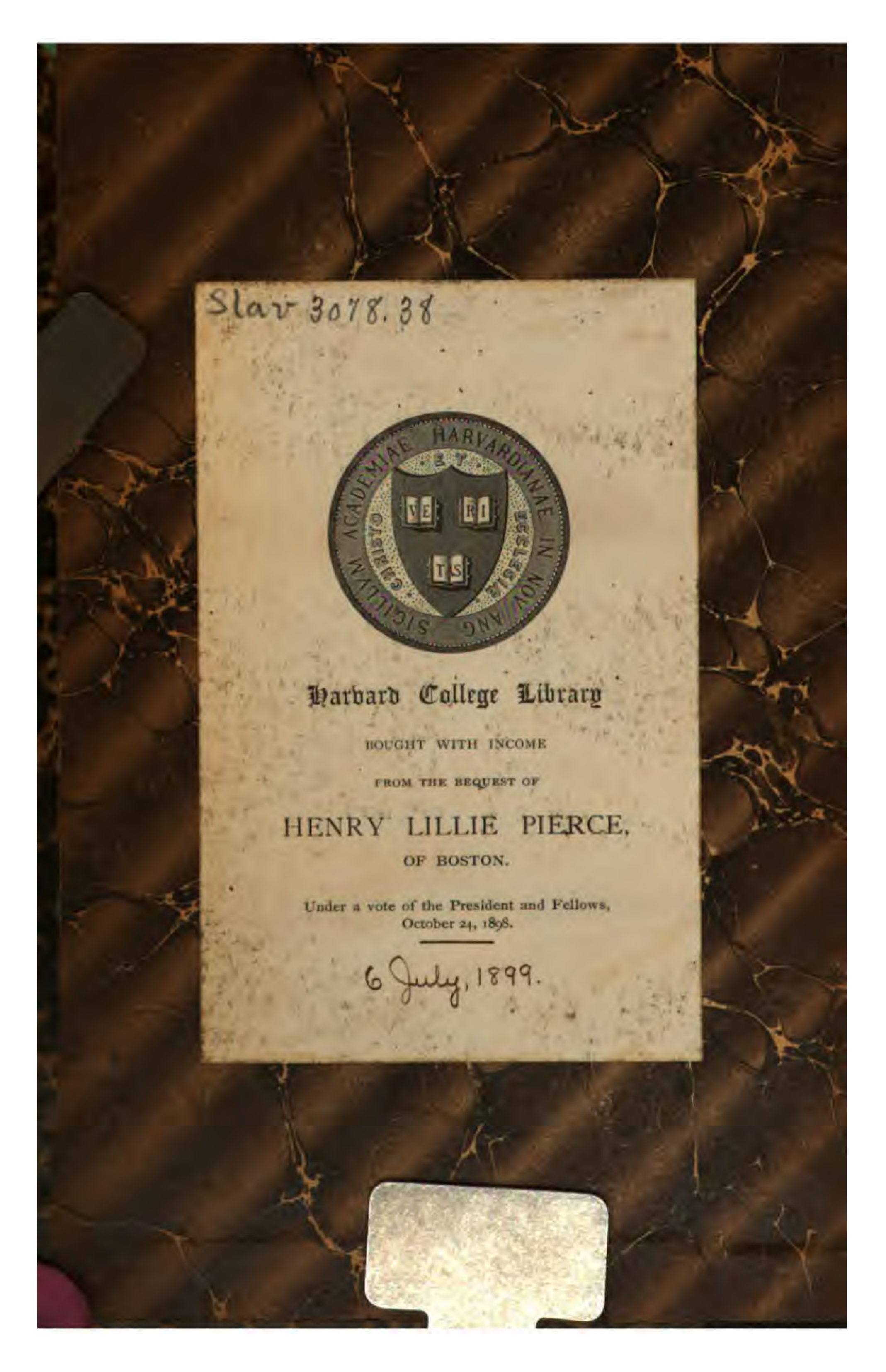
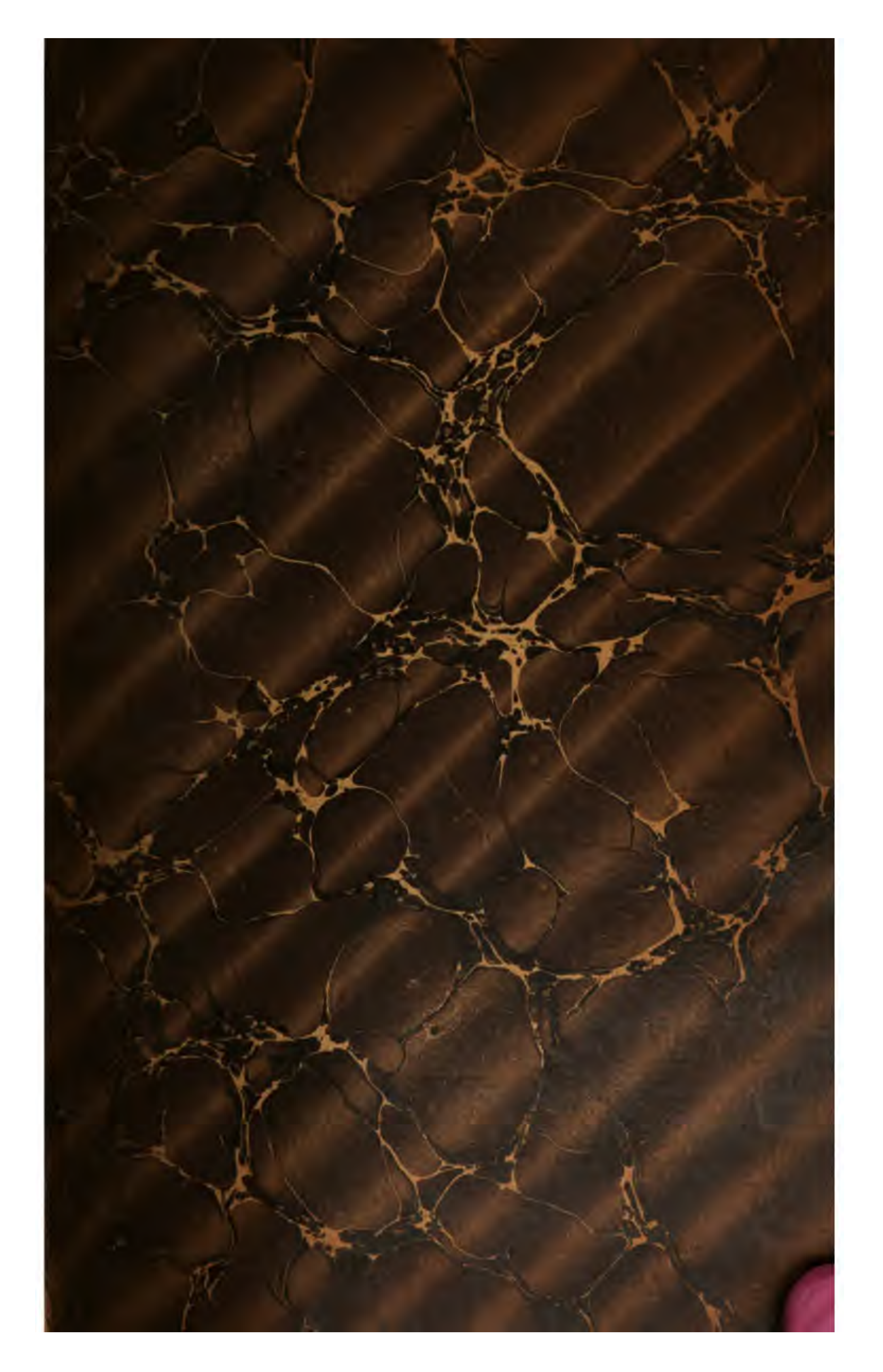


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



L'UNIVERS.

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES.

RUSSIE, T. 2,

ET

Provinces Russes en Asie.

PARIS.
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE,
RUE JACOB, N° 56.

RUSSIE,

SUITE DE LA RUSSIE D'EUROPE,

PAR M. CHOPIN,
ANCIEN SECRÉTAIRE ET BIBLIOTHÉCAIRE DU PRINCE KOURAKIN,
AMBASSADEUR DE RUSSIE A LA COUR DE FRANCE.

CRIMÉE,
CIRCASSIE ET GÉORGIE,

PAR M. CÉSAR FAMIN.

ARMÉNIE,

PAR M. Eugène BORÉ, ORIENTALISTE.



PARIS,
FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, n° 56.

M DCCC LVII.

PAUL Ier.

(1796-1801.) Catherine n'avait rien négligé pour rendre Paul indigne du trône : ce prince, croyant désarmer sa mère, avait paru se résigner au rôle qu'elle lui imposait, et il semblait vouloir justifier, par son genre de vie, son exclusion totale des affaires. Cependant le temps de cette espèce d'exil n'avait pas été perdu pour lui : doué d'un esprit juste, et capable des résolutions les plus généreuses, il avait d'abord affecté l'originalité et la brusquerie, comme pour mettre ces qualités sous la sauvegarde de quelques ridicules. Vieilli dans cette contrainte, il avait fini par se les approprier, et ils accompagnaient si naturellement son physique, que l'on ne doutait point qu'ils ne lui fussent naturels. Le jeu singulier des circonstances avait refoulé dans son cœur les plus doux sentiments de la nature : un doute qui l'humiliait planait sur sa naissance; était-il le fils de Pierre III ou de Soltikof? Il s'indignait contre cette dernière supposition, et il est probable que ce fût dans l'intention de la détruire qu'il affectait les manières étranges du feu tsar. Celle qu'il pouvait nommer sa mère le repoussait, et s'emparait, dès leur naissance, des enfants que lui donnait la grande-duchesse. Les favoris de Catherine se plaisaient à l'abreuver d'humiliations; à peine lui laissait-on des moyens suffisants pour soutenir une représentation décente. Le peuple qui l'aimait applaudit à son élévation inattendue; la cour étudia avec anxiété les premiers actes de son règne. Ils surpassèrent l'attente générale; et tandis que le trône corrompt d'ordinaire les princes, on crut un instant que le pouvoir avait opéré dans le caractère du nouveau tsar une révolution favorable. Les mesures qui ouvrirent son règne furent empreintes de modération; on remarqua toutefois qu'elles formaient un contraste calculé avec les entreprises audacieuses du gouvernement précédent. Les nobles, presque tous complices des rigueurs de la mère, n'avaient pas eu le temps de désarmer le ressentiment du fils; et, comme étourdis de ce revers subit ils n'osaient encore saluer ce nouveau règne, ni se flatter que l'empereur oublierait les injures du grand-duc.

Paul interrompit l'exécution d'une levée extraordinaire, rompit le traité de subsides, conclu avec l'Angleterre, suspendit les préparatifs de la guerre contre la France, et rappela des frontières de Perse, l'armée que commandait Valérien Zoubof.

La pénurie du trésor avait forcé Catherine à recourir à des mesures financières dont elle comptait réparer l'effet désastreux par les avantages de ses armes. Elle avait décrété que les monnaies seraient reçues pour une valeur double de celle qu'elles représentaient réellement, et les assignats s'étaient multipliés à un point que, dans leur échange contre du numéraire, on refusait de les recevoir au pair. Paul en fit brûler pour six millions de roubles, à la grande satisfaction du peuple; enfin, pour arrêter le mal à sa source, il prescrivit de grandes économies dans les dépenses de la cour.

A l'instant où les anciens favoris de Catherine s'applaudissaient de la clémence ou de l'oubli du monarque, un acte de solennelle réparation vint leur apprendre que le passé vivait encore dans la mémoire de leur maître. Avant de rendre à Catherine les derniers devoirs, il voulut confondre dans une même cérémonie et l'expiation d'un crime et ce qu'il devait à la mémoire de sa mère. Il se rendit au monastère de Saint-Alexandre-Nevski, où reposaient les restes de Pierre III; là, après avoir considéré dans un sombre recueillement ce tombeau dont la simplicité même éveillait tant de douloureux souvenirs, il arrosa le cercueil de larmes pieuses, et le fit exposer sur une estrade au milieu de l'église; ensuite on transporta le corps avec celui de l'impératrice dans l'église de la forteresse de Saint-Pétersbourg, à côté des sépultures des tsars. Sur la pierre de leur commun sépulcre, on grava cette inscription : *Divisés pendant leur vie, réunis après leur mort.* Pour donner à cette cérémonie imposante un carac-

tère vraiment expiatoire, Paul voulut que Bariatinski et Alexis Orlof suivissent le cortége.

Les manières de l'empereur, jusqu'alors brusques et impétueuses, prirent tout à coup un caractère plus affectueux; on eût dit que, témoin et victime des dissensions de sa famille, il s'était imposé, à l'égard de son épouse et de ses enfants, une conduite à la fois digne et empressée. Les ministres, les anciens fonctionnaires furent conservés, et loin de sévir contre les favoris de sa mère, il ajouta de nouvelles grâces à la générosité du pardon.

Soit qu'il eût reconnu dans l'impératrice quelque penchant à l'ambition, soit plutôt pour écarter les troubles dont le passage d'un règne à l'autre avait donné tant d'exemples, il décréta que l'ordre de la succession au trône se réglerait désormais contrairement à l'ancien usage, de telle sorte que les femmes ne seraient habiles à régner qu'à défaut d'héritiers mâles, et que la couronne serait transmissible de père en fils et d'aîné en aîné.

Il affecta de traiter avec distinction Poniatovski; il se plut à entourer de pompe cette majesté déchue; mais en même temps il mêlait à ces faveurs une intention malicieuse, en lui donnant pour chambellan ce même Stackelberg dont la mission à Varsovie lui avait été si funeste. Le trait le plus caractéristique de cette première période de son règne, c'est la démarche qu'il fit auprès de Kosciuszko: croyant ne pouvoir trop honorer le courage malheureux, il alla porter lui-même au général la nouvelle qu'il était libre.

Cependant les courtisans, qui trouvent plus commode d'exploiter la faiblesse et les vices des princes que de mériter leurs faveurs par des services, étudiaient avec un soin perfide le côté attaquable de l'empereur; ils ne tardèrent pas à reconnaître que sa sensibilité extrême le jetait, à la moindre contrariété, dans des emportements fougueux. Ce caractère entier, longtemps comprimé, se débordait avec violence et plénitude dans la carrière ouverte du despotisme, et plus il avait été froissé, plus il était pressé de faire acte de volonté absolue. Il n'était que trop facile de tirer parti de ces dispositions dont les conséquences ont des effets si terribles dans un prince qui peut tout. Il avait confié le commandement d'un régiment des gardes au tsarévitch Alexandre; on lui insinua qu'il était dangereux de mettre des moyens de révolte à la disposition de l'héritier présomptif, que le vœu bien connu de son aïeule appelait directement au trône; on lui inspira des soupçons sur le dévouement de son épouse, et l'on profitait des actes où l'entraînaient ces avis perfides, pour alarmer l'impératrice et le grand-duc sur leur propre sûreté. Paul ne pouvait supporter l'idée que l'on doutât de sa capacité; habitué, dès son enfance, à improuver la conduite de sa mère, et les actes politiques exécutés par ses favoris, il prit à tâche de tout refaire, et ses réformes s'appliquèrent souvent à des choses qui ne gagnaient rien à être remaniées. C'est ainsi qu'il changea le nom et les limites de plusieurs gouvernements; il en réduisit le nombre d'un cinquième, c'est-à-dire à quarante et un. Ne respectant pas même des appellations que la gloire de Catherine avait droit de revendiquer, il réunit sous le nom de Nouvelle-Russie, les gouvernements de Tauride et d'Ékatérinoslaf. Longtemps réduit au rôle d'observateur mécontent, il n'ignorait aucun des abus qui régnaient dans l'administration; il avait reconnu qu'ils tenaient en grande partie à l'immoralité des hauts fonctionnaires, qui, parodiant le despotisme, s'engraissaient de la substance de leurs administrés; ces vexations, qu'autorisait l'exemple des chefs, se reproduisaient dans les emplois subalternes, pour retomber définitivement sur ceux qui n'avaient personne au-dessous d'eux et qui ne s'appartenaient pas à eux-mêmes. Il balança l'autorité des gouverneurs militaires, en leur adjoignant un fonctionnaire civil, et il purgea les administrations d'une foule

d'employés aussi avides qu'inutiles. Ces réformes, quoique sages, soulevèrent de nombreux mécontentements, qu'on ne manquait pas de présenter à Paul comme des manifestations séditieuses. L'orgueil de l'autocrate s'en irrita, et tandis qu'il rayait des listes administratives des milliers de gentilshommes pauvres, il refusait au vœu général la destitution du directeur de la police Arakof, qui peut-être avait eu l'adresse d'exciter ses craintes ombrageuses. Paul s'était livré d'abord sans réserve au plaisir de former lui-même le grand-duc à la science du gouvernement, et l'avait nommé gouverneur de Pétersbourg; à mesure qu'il voyait l'affection de son peuple lui échapper, il devint plus méfiant; il entoura Alexandre d'une étroite surveillance, et pendant longtemps il réduisit sa tâche à celle d'un copiste. Catherine avait détrôné Pierre III : c'en était assez pour qu'il redoutât un sort semblable; et, s'abandonnant à la bizarrerie de son caractère, c'est par les mesures qui devaient le perdre qu'il croyait pouvoir conjurer le danger. Plus d'une fois il traita l'impératrice avec une rigueur que rien ne justifiait, et traduisant militairement ses griefs de famille, il lui imposa les arrêts forcés.

Paul voulut soumettre à ses caprices jusqu'à la confiance publique, en décrétant que les roubles assignats recouvreraient leur valeur nominale; étonné de la résistance passive des commerçants qui refusaient de recevoir au cours officiel ces signes représentatifs, il ordonna que l'impôt des douanes serait payé en espèces étrangères, et cela en les taxant au-dessous du cours. Il serait superflu d'ajouter qu'il fallut bientôt abandonner des mesures plus funestes que ne l'était le mal.

Il avait affecté l'économie pour faire la censure des prodigalités de Catherine; il s'en écarta pour les surpasser. Les palais qu'il habitait n'avaient pas une issue qui ne fût connue des courtisans de sa mère; il voulut se construire une demeure moins accessible, et c'est sur le plan de la résidence favorite de Frédéric qu'il fit élever le palais de Saint-Michel. On y travailla nuit et jour; on eût dit qu'il était pressé d'achever son tombeau.

Rien ne l'arrêtait, ni les difficultés ni la dépense, lorsqu'il s'agissait de satisfaire une fantaisie : « il eut celle, dit l'abbé Georgel, de planter une double rangée d'arbres dans une étendue d'une demi-lieue environ, à la proximité des amirautés. La terre était couverte de glace, et gelée à une profondeur de plusieurs pieds.... Paul dit, et comme à sa voix les têtes rases se sont affublées de queues postiches, la terre nue et comme paralysée par les atteintes de l'atmosphère, va se revêtir d'une végétation adulte. Des arbres de quinze à vingt-cinq pieds de hauteur seront arrachés au moyen de précautions et de dépenses infinies, pour être replantés plus laborieusement encore avec la terre du sol d'où on les aura tirés. Pour creuser les fosses destinées à les recevoir, on emploie la hache; puis, pour ouvrir au fer une voie plus facile, on allumera de grands feux qui feront dégeler la terre.... Il fallait toute l'autorité impériale pour faire exécuter de pareils travaux; dix mille ouvriers y étaient journellement employés. L'héritier du trône était chargé d'en hâter l'exécution. Les arbres ont été déracinés et replantés; les promenades ont été sablées et environnées de gazons pris sous la neige; les barricades et les bancs ont été posés et peints dans l'espace de trente jours, terme assigné par l'empereur. »

Nous regrettons de consigner dans une œuvre grave des détails peu dignes de l'histoire; mais le règne de Paul n'est guère qu'une suite d'actes aussi bizarres, quoique moins inoffensifs; on peut du moins en tirer une leçon : c'est que le gouvernement qui remet à la disposition d'une seule volonté les destinées de tout un peuple, adopte ou subit les chances du bien et du mal, dans la même mesure que le comporte l'infirmité de la nature humaine.

Cette couronne, qu'avait portée Catherine, Paul la trouva trop petite et

trop légère pour lui ; il affecta d'oublier tout ce qu'elle y avait rattaché de glorieux. La magnificence de celle qu'il commanda pour la solennité de son sacre, provoqua des rapprochements qui n'étaient pas à son avantage, et les libéralités qu'il répandit à cette occasion rappelaient ces paroles de sa mère : Je suis venue pauvre en Russie, mais je m'acquitte envers l'empire : la Crimée et la Pologne sont la dot que je lui laisse. Le couronnement se fit avec pompe dans l'ancienne capitale. On porte à près de cent mille le nombre de paysans qu'il distribua à quelques seigneurs ; il répandit avec la même profusion l'or et les faveurs de tout genre, récompensant comme il sévissait, sans discernement ni mesure. C'est à cette époque qu'une passion, dont nous parlerons plus tard, et qui eut des suites funestes pour lui-même, développa dans le cœur de Paul le germe des plus étranges inconséquences.

Cependant ces dépenses excessives l'obligèrent à recourir à des mesures oppressives ; il doubla la capitation, prélevant ainsi sur la masse mécontente, de quoi faire face à ses largesses capricieuses. Déjà, pour arrêter les murmures, il avait restreint aux seuls cas qui n'entraînaient pas la dégradation, le droit qu'avait la noblesse de ne pouvoir être châtiée corporellement. Dans le but louable de réprimer les nombreux abus commis en son nom, il avait promis d'accueillir toutes les suppliques de ses sujets ; ceux qui l'entouraient craignirent les effets d'une telle correspondance entre les sujets et le monarque ; on fabriqua des lettres inconvenantes, et sous prétexte de simplifier cette tâche laborieuse, les réponses à ces pétitions furent imprimées dans les gazettes. C'était désigner le plaignant à la vengeance de l'accusé ; bientôt les réclamations cessèrent. Nous ne rapporterons pas toutes les anecdotes qu'on a recueillies sur ce règne, qu'on croirait être celui d'un despote en démence, si tant de témoignages respectables n'attestaient qu'il mêlait à ces actes bizarres et même cruels, une générosité si élevée, qu'on reste en suspens entre le blâme et l'éloge. Cependant ce serait manquer à notre tâche que de ne pas justifier, par quelques exemples, les jugements contradictoires qu'on a portés sur lui. Quiconque se trouvait sur son passage devait s'arrêter à l'instant même, mettre pied à terre, s'il était en voiture ou à cheval, et s'exposer, quelque temps qu'il fît, aux intempéries de la saison. Une dame noble, qui n'avait pas aperçu la livrée impériale, fut arrachée de sa voiture et incarcérée ; les domestiques qui l'accompagnaient furent faits soldats ; la femme d'un aubergiste, coupable du même délit, fut en outre fouettée pendant trois jours, attendu qu'elle n'était pas noble. Dans ses promenades, l'empereur était très-attentif à remarquer les contrevenants à ses oukases sur l'étiquette ; il les désignait lui-même à ses gardes, et les faisait arrêter en sa présence.... On célébrait, selon le rit romain, un service en l'honneur du duc de Wurtemberg, son beau-père. Paul, croyant ne pouvoir entrer sans péché dans une église catholique, se tenait, pendant l'office, en dehors de la porte principale, à la tête de ses grenadiers. Tout à coup son cheval, excité par le froid extrême, s'emporte, passe et repasse à travers la foule, qui se découvre et s'incline dès que l'animal s'approche d'elle. Un groupe qui, par son éloignement, croyait pouvoir échapper sans danger à la génuflexion de rigueur, attira l'attention de l'empereur. Paul s'irrite de ce qu'il appelle une manifestation séditieuse. Tous les délinquants sont conduits à la maison d'arrêt. Là, on fouette pendant trois jours les roturiers, on dégrade les nobles, et l'on fait soldats les officiers. La nièce du vice-président de l'académie fut sur le point d'encourir un traitement non moins humiliant ; grâce au crédit de son oncle, elle esquiva la fustigation ; toutefois elle et sa tante subirent une détention de huit jours, dans une maison publique ; la première pour avoir manqué à l'empereur, celle-ci pour avoir

mal élevé sa nièce. Quelquefois les châtiments qu'il faisait infliger étaient tels qu'on ne savait s'il fallait les attribuer à un accès de folie ou à un mépris pour l'humanité, dédaigneux de toute précaution. Il fit fustiger en présence du peuple un cheval qui avait bronché sous lui, et personne ne se méprit sur le sens de cette correction.

L'omission des moindres formalités choquait son orgueil ; il faillit rompre avec le roi de Suède, parce que, dans un message de ce prince, on n'avait pas observé la formule officielle de ses titres. Voilà, s'écria-t-il en ouvrant cette lettre, un roi qui ne sait pas écrire ; et, sur-le-champ, il rédigea un oukase qui réglait minutieusement cette puérile matière. Le baise-main, haute faveur impériale, avait ses dangers : il fallait y apporter une attention respectueuse, comme s'il se fût agi d'un acte religieux. C'est surtout dans le militaire que l'empereur se complaisait à étaler tout le luxe de ses connaissances de détails. L'uniforme qu'avait introduit Potemkin se trouvait répondre tout à la fois aux exigences du service et à celles du climat. Paul y substitua l'ancien uniforme allemand. Force fut donc aux soldats de prendre, en même temps que l'habit prussien, le chapeau à cornes ; et, comme ils portaient les cheveux courts, de s'adapter une queue postiche. Souvorof, qui avait tant de fois vaincu avec l'uniforme de Potemkin, se permit sur les queues et la poudre des plaisanteries qui coururent l'armée. Les soldats n'obéirent qu'avec répugnance ; quant aux officiers, tandis que les uns aimaient mieux quitter le service que d'endosser le nouvel habit, les autres trouvèrent dans leur soumission empressée un mode facile d'avancement.

Les manœuvres étaient la grande affaire de Paul ; tous les matins, il passait quatre heures à faire exercer, ou plutôt à tourmenter sa garde, bravant, sans pelisse et sans qu'il parût en souffrir, des froids de quinze à vingt degrés. C'était sur la place du palais, et entouré de troupes, qu'il donnait ses audiences ; les soldats, qui s'amusaient à voir les seigneurs exposés à toutes les intempéries d'un hiver rigoureux, appelaient ces audiences en plein air la parade des courtisans.

Nous ne nous étendrons pas sur la proscription burlesque des chapeaux ronds, ni sur l'oukase impérial qui prescrivait d'atteler les chevaux à l'allemande ; mais nous ferons remarquer le fil caché qui faisait jouer tous ces ressorts. Les favoris de Paul, craignant à toute heure d'être eux-mêmes les victimes de ses emportements, l'entretenaient dans une irritation continuelle pour achever de le rendre odieux et ridicule. Tantôt c'étaient le peuple et l'armée qui lui reprochaient son origine étrangère ; tantôt les bourgeois étaient convenus de ne pas le saluer en public ; enfin, on l'effrayait sans cesse d'une conspiration permanente, dont le but était de le détrôner, pour mettre à sa place Alexandre, sous la tutelle de l'impératrice. De là tant de rigueurs sans motifs, tant de mesures empreintes d'une sombre méfiance et d'un arbitraire grotesque, qui devaient finir par changer en dangers réels les fantômes d'une imagination effrayée.

Cette rébellion qu'on lui montrait partout, il l'attribuait à la contagion des idées françaises. L'introduction de tout journal et de tout écrit politique français fut sévèrement interdite ; ceux qui en recevaient par quelque voie extraordinaire étaient tenus de les porter sur-le-champ, et sans en avoir pris lecture, à un comité institué à cet effet ; comme la haine des choses n'était que celle des personnes, les Français venant de l'étranger furent repoussés des frontières : bientôt le cercle de ces précautions s'étendit aux étrangers des autres nations ; les universités d'Allemagne encoururent la suspicion de Paul, qui défendit aux Russes, et spécialement aux Courlandais et aux Livoniens, sous peine de voir leurs biens confisqués, d'envoyer désormais leurs enfants dans ces écoles corruptrices. Les établissements

tre attention. Pour appuyer l'opinion que nous avons émise au sujet de la prétendue originalité de ce grand homme de guerre, nous pourrions, entre autres témoignages, citer celui d'un vieil officier qui fut longtemps son chef d'état-major, et qui est rapporté dans le voyage du duc de Raguse. En effet, ses actes les plus bizarres sont empreints du même caractère, et tous paraissent tendre à inspirer à ses troupes un dévouement fanatique, en même temps qu'ils leur donnaient l'exemple des plus dures privations. « Il outrait la sévérité de la vie militaire, déjà si dure chez les Russes. Même au fort de l'hiver il se faisait arroser d'eau froide. Souvent on le voyait monter à poil, en chemise, un cheval de Cosaque. Quelquefois il sortait nu de sa tente en contrefaisant le chant du coq; c'était, pour l'armée, le signal du réveil, de la marche ou du combat. Dans ses visites aux hôpitaux, il faisait donner de la rhubarbe et du sel aux soldats qu'il jugeait atteints d'un mal réel, et la bastonnade à tous les autres, ou bien il mettait tout le monde à la porte, disant qu'il n'était pas permis aux soldats de Souvorof d'être malades. On se rappelle que le maréchal Munich avait employé avec succès un remède bien plus rigoureux. Personne n'osait se plaindre, car le général était aussi dur pour lui-même que pour les autres. Sa table était si frugale que les officiers les plus sobres s'en étonnaient. Il se faisait donner à lui-même, au nom du maréchal Souvorof, l'ordre d'interrompre ses repas ou son sommeil; il faut qu'on lui obéisse, disait-il; disciplinant jusqu'à la nature physique pour la soumettre à une inflexible volonté; aussi jamais armée n'obéit plus aveuglément, comme jamais confiance ne fut mieux méritée. Souvorof dédaignait le luxe; en campagne, sa kibitka (1) lui tenait lieu d'habitation; quand il s'arrangeait d'un autre logement, ses officiers avaient soin d'en faire disparaître les glaces. Souvent même il ne voulait souffrir ni portes ni fenêtres, attendu qu'il n'avait ni peur ni froid. Cependant il montrait avec complaisance les bijoux et les diamants qu'il avait reçus de Catherine; pourquoi notre mère me les a-t-elle donnés, demandait-il à ses officiers, et il fallait répondre sans hésiter. Il comprit que, pour supporter avec constance les fatigues et les privations de la guerre, le soldat a besoin d'un stimulant moral ou religieux; la gloire, ce puissant mobile des hommes libres, est une idée que ne peut comprendre la servitude, et qui, une fois comprise, la détruirait à l'instant même; c'était donc au sentiment religieux que Souvorof devait s'adresser; il s'agenouillait devant les prêtres, et leur demandait la bénédiction; c'était pour donner à sa mission un caractère de sainteté, qu'il ne parlait des Français que comme d'un peuple d'impies que Dieu avait résolu d'exterminer; mais quand il ne s'adressait plus au fanatisme de ses troupes, il parlait des qualités militaires de ses ennemis en homme digne de les apprécier.

Les Français, qui s'attendaient à trouver dans les Russes une race gigantesque, furent surpris de n'avoir à combattre que des hommes ordinaires; de leur côté les Russes apprirent à respecter l'humanité de ceux qu'on leur avait dépeints comme des brigands; les pouvoirs politiques, pour pousser les hommes à s'entr'égorger, sont obligés de recourir à la déception et au mensonge, tant ils reconnaissent eux-mêmes la faiblesse des motifs qui les déterminent.

Souvorof s'était réuni, près de Vérone, à l'armée autrichienne, qui venait de battre Schérer. L'armée austro-russe composait un effectif de quatre-vingt mille hommes. Les débris de l'armée française, dont le Directoire avait confié le commandement à Moreau, ne purent tenir contre des forces si imposantes. La défaite de Cassano, malgré toute l'habileté du général républicain, fut une conséquence nécessaire du désastre de Magnan. La belle résistance des Français à Bassa-

(1) Espèce de chariot.

gnano prouva aux Russes à quelles conditions numériques ils pouvaient espérer la victoire.

Après cet avantage, Souvorof se porta rapidement sur Turin, tandis que Moreau, réduit à quelques milliers d'hommes, essayait d'inquiéter sa marche, sans s'écarter des positions avantageuses qu'il occupait.

Macdonald venait d'entrer en Lombardie, à la tête de trente-cinq mille hommes; les succès qu'il avait obtenus lui inspirèrent une confiance téméraire; il crut pouvoir vaincre avant d'avoir opéré sa jonction avec Moreau. A la nouvelle de cette marche victorieuse, Souvorof rassemble ses troupes avec une rapidité étonnante; il eut bientôt rejoint le général autrichien Mélas, sur les rives de la Trebbia. Nous n'entrerons pas dans les détails de cette journée mémorable; nous nous contenterons de dire qu'on se battit, de part et d'autre, avec une bravoure égale; l'armée austro-russe perdit plus de monde que celle de Macdonald; mais l'élan des troupes républicaines ne put vaincre l'immuable tenacité des ennemis. Durant toute une journée, le combat dura avec le même acharnement; les Russes montrèrent cette opiniâtreté invincible, cette discipline et ce mépris de la mort qui les avaient déjà rendus si redoutables; serrant leurs rangs à mesure que le feu les éclaircissait, ils repoussèrent deux fois, au delà du fleuve, les Français qui le repassèrent deux fois. Le lendemain la bataille recommença, et si la retraite de Macdonald n'eût appris à Souvorof qu'il était vainqueur, les succès furent tellement balancés jusqu'au dernier moment, que le nombre seul pouvait faire augurer de l'issue définitive de cette lutte. C'est là que fut presque entièrement détruite la légion polonaise, commandée par le brave Dombrovski. La retraite des républicains fut plus désastreuse que ne l'avait été le combat. Souvorof répandit des proclamations pour soulever, contre les Français, les Toscans et les Liguriens. Ce champion d'une religion schismatique armait les populations au nom de la foi orthodoxe, et tandis que Moreau se retirait, et que Macdonald était repoussé, la Lombardie, la Toscane et le Piémont, harcelaient sur tous les points nos corps désorganisés. Au lieu de poursuivre ses avantages, Souvorof perdit un temps précieux à investir quelques places fortes dans le Piémont. Les Français firent un dernier effort pour conserver celles qui résistaient encore, et c'est alors que Joubert s'avança au delà de Novi avec un corps de trente mille hommes. L'armée austro-russe était déjà rassemblée et prête à le recevoir. « Ce ne fut pas, comme on l'a imprimé cent fois, en chargeant à la tête des grenadiers que fut tué Joubert; ce fût en allant reconnaître l'ennemi, et avant même que la bataille fût engagée. Il périt par la balle d'un tirailleur... (*). Moreau, rappelé par le Directoire à la tête de l'armée du Rhin, prit le commandement, et perdit cette sanglante bataille où les vainqueurs souffrirent plus que les vaincus. Avant l'action, Souvorof avait dit, en parlant de Joubert: *C'est un jouvenceau, allons lui donner une leçon.* La fortune lui vendit chèrement l'accomplissement de cette prophétie.

Paul, à la nouvelle de tant de succès, décerna à Souvorof le surnom d'Italique; il ordonna que désormais on rendrait au général victorieux les mêmes honneurs qu'à lui-même; et, rabaissant l'éloge par la bizarrerie de la forme, il prescrivit par un oukase, *qu'on eût à regarder Souvorof comme le plus grand capitaine de tous les temps et de tous les pays du monde.* Il résolut de consommer l'anéantissement de la république: *Nous avons résolu*, dit-il dans son manifeste, *nous et nos alliés, de détruire le gouvernement impie qui domine en France.*

Les préparatifs répondaient à la difficulté de l'entreprise; les escadres russes et turques, dirigées par les Anglais qui avaient vaincu à Aboukir, s'emparaient des îles Ioniennes, et

(*) Esneaux et Chennechot.

fondaient une république à la voix de deux souverains despotes. Une autre flotte venait jeter des bataillons moscovites sur le sol de la Hollande. Deux armées russes traversèrent la Pologne, la Bohême, la Moravie et le sud de l'Allemagne, pour pénétrer simultanément en France par l'est et le midi. Celle qui marchait sur le Rhin, forte de plus de quarante mille hommes, était composée, en grande partie, des soldats qu'avait formés Potemkin et des restes de l'armée de Perse. Cette armée, qu'on pouvait regarder comme l'élite des troupes russes, était sous les ordres de Korsakof, qui devait agir de concert avec l'archiduc Charles.

Au moment où elle venait d'entrer en Allemagne, Jourdan était battu à Oztrach, par les Autrichiens, et Masséna, reculant devant l'archiduc victorieux, était forcé de repasser la Limmat. Les Autricniens, maîtres de Zurich, se trouvaient déjà au centre de l'Helvétie.

Les Russes réclamèrent l'honneur d'occuper les avant-postes. Korsakof afficha, dans les contestations qui s'élevèrent à ce sujet, une hauteur qui devait blesser l'archiduc; mais bientôt ce dernier fut obligé de se porter sur Philisbourg, que menaçait une forte colonne républicaine.

Les coalisés avaient résolu de suivre un nouveau plan d'opérations, d'après lequel tous les Russes, sous les ordres de Souvorof, agiraient en Helvétie, tandis que les Autrichiens, sous le commandement de Mélas, expulseraient les Français de l'Italie, et que le corps du prince Charles les attaquerait sur leurs frontières rhénanes. L'archiduc saisit sans doute avec empressement l'occasion d'échapper aux exigences hautaines de Korsakof; mais il était trop bon général pour compromettre, comme on l'a avancé, le succès de la campagne par un motif d'amour-propre.

Il n'était resté avec les Russes qu'un corps peu nombreux d'Autrichiens, qui, réuni aux Suisses mécontents ou entraînés, forma, sous le commandement du général Hodze, la droite de leur armée.

Le 3 vendémiaire (24 septembre 1799), les Français descendirent des hauteurs voisines et engagèrent l'action. Les Russes, éclaircis d'abord par un feu terrible, cédèrent à l'impétuosité d'un premier choc; mais bientôt, ralliés entre leur camp et le fleuve, ils tinrent ferme et plièrent encore, pour se rallier de nouveau derrière leurs tentes. Là, ils épuisèrent leurs gibernes et moururent alignés. La droite, composée en grande partie de stipendiaires suisses, opposa une résistance moins vive. Tournée dès le commencement de l'action, elle fut bientôt mise en désordre, et permit aux vainqueurs de se porter vers le centre, où les Russes se défendaient avec une constance héroïque. Les canoniers, fidèles à leur serment, se faisaient tuer sur leurs pièces. Bientôt Korsakof n'eut plus d'autre ressource que de former un bataillon carré des quinze mille hommes qui lui restaient; l'artillerie légère attaqua et mit bientôt en ruine ce bastion vivant qui présentait de tous côtés un front de fer. Des files entières tombaient, marquant le sillon du boulet; des rangs entiers étaient renversés par les flancs. Couverts du sang de leurs frères, les Russes s'alignaient comme à la manœuvre, et remplissaient incessamment ces vides pour tomber à leur tour. Quand les généraux républicains eurent labouré de leur formidable artillerie tout l'espace que couvraient ces braves Russes, ils ordonnèrent une attaque générale au pas de charge, et la victoire, encore disputée, fut enfin complète. Zurich, dont Korsakof avait fait son quartier général, les magasins, les équipages, une partie du train de l'artillerie, tombèrent au pouvoir des Français. Le lendemain, les Russes, qui avaient reçu quelques renforts, résistèrent encore jusqu'au milieu du jour. Ils furent achevés en détail, et taillés en pièces par petits pelotons. Leur inflexible courage ne se démentit pas un instant; pas un ne se rendit qu'il ne fût blessé ou

désarmé ; on les voyait, avant d'expirer, presser dans leurs mains ou sur leurs lèvres l'image de leur patron, que tous les Russes portent sur la poitrine, et les soldats républicains s'étonnèrent de trouver, sur ces visages menaçants, l'expression d'une pieuse ferveur.

Cependant Souvorof descendait avec la rapidité de l'aigle des cimes du Saint-Gothard. La division Lecourbe, affaiblie par la glorieuse campagne de l'Engadine, avait été forcée de se replier en deçà des monts ; elle occupait les débouchés sur l'Italie et la vallée du Rhin, depuis la source de ce fleuve jusqu'à la hauteur de Glaris ; elle manœuvra pour venir s'appuyer au pied du mont Rigi. Souvorof pressait sa marche victorieuse; déjà maître des trois petits cantons, il menaçait la droite de l'armée française, lorsqu'il apprit que Korsakof venait d'être écrasé à Zurich. Le vieux général versa des pleurs de rage. Pendant quelques instants, sa voix éclata en cris rauques, et des convulsions violentes tordirent ses membres. Rien ne peut le consoler, car il sait qu'il ne peut plus vaincre ; il veut qu'on l'ensevelisse vivant devant ses grenadiers, pour qu'il ne soit pas dit que l'ennemi aura vu reculer le général Souvorof. Cependant il jette les yeux sur cette armée si dévouée, plus consternée de la douleur de son chef qu'inquiète du danger qui la menace ; il envisage les difficultés d'une retraite non moins glorieuse qu'une victoire, et dès lors son parti est pris. Il écrit à Korsakof qu'il arrive victorieux, lui ordonne, sous peine de la vie, de reprendre l'offensive, et, à cet ordre, les débris de l'armée vaincue, renforcés du corps de Condé, se retournent avec fureur contre les Français. Ce dernier engagement sérieux entre les Russes et les républicains eut lieu près de Diesenhofen. Un corps d'environ trois mille cavaliers chargea en plaine deux demi-brigades d'infanterie, commandées par le brave général Lorge, qui, après l'avoir repoussé trois fois, le détruisit presque entièrement. Le vainqueur de Zurich, le sauveur de la France, Masséna, marcha contre Souvorof et l'arrêta ; pour cette fois, s'il n'eut pas la gloire de vaincre, il eut celle de faire rétrograder son rival. En vain il essaya de l'attirer hors des défilés qui le couvraient, dans l'espoir de faire prisonniers le général, le grand-duc Constantin qui faisait sous lui ses premières armes, et l'armée russe tout entière. Souvorof opéra sa retraite dans le plus bel ordre ; il dut abandonner quelques bagages, quelques pièces d'artillerie, ses malades et ses blessés ; mais le maréchal Mortier, chargé de le poursuivre dans le Muttenthal, ne put entamer que deux ou trois bataillons qui se dévouèrent pour sauver le reste de l'armée. Il faut dire, à l'honneur des Russes, que tous auraient accepté cette mission. La réputation de Souvorof restait intacte, mais la république triomphait; le prestige de l'invincibilité des Russes était dissipé, et la première retraite de Souvorof devait marquer sa dernière campagne. Il rejoignit à Lindau, puis à Augsbourg, les débris de l'armée de Korsakof. D'un autre côté, le duc d'York recueillait sur sa flotte ceux de la troisième armée. Les Anglo-Russes n'avaient pas été plus heureux en Hollande. Brune les défit à Castricum ; le duc d'York venait de signer à Alkmaar la capitulation des troupes expéditionnaires. On s'accorde à dire que, dans cette campagne de Hollande, les Anglais sacrifièrent leurs alliés, dont la valeur, quelquefois heureuse, ne fut que faiblement secondée. C'est ainsi que tous les efforts de cette puissante coalition vinrent se briser contre le courage brillant d'un peuple dont elle s'était déjà partagé les dépouilles et le territoire ; mais, par la force même des choses, à mesure que la nation française achetait, par des sacrifices inouïs, le droit de jouir de ses nouvelles institutions, elle entrait dans les conditions du despotisme militaire, d'autant plus dangereux qu'il apparaissait en sauveur et entouré de tous les prestiges de la gloire.

Si la joie de Paul avait été grande en apprenant les victoires de ses armées, son indignation ne connut point de bornes à la nouvelle de leurs désastres. Il cassa et flétrit en masse tous les officiers qui manquaient à l'armée, et ne daigna pas même s'occuper des simples soldats restés captifs en France, à la suite du combat de Castricum. Le tsar, comme s'il eût voulu faire peser sur le vainqueur de Novi la responsabilité des défaites de Zurich et de Castricum, le déclara coupable pour n'avoir pas exécuté certaines prescriptions des règlements militaires; bientôt il accusa ce même homme auquel il avait destiné une entrée triomphale et une statue, d'avoir contribué aux revers de l'armée, en prolongeant imprudemment son séjour en Italie; enfin, après quarante ans de succès, Souvorof se vit disgracié et sans commandement; le chagrin, dit-on, précipita sa fin; les regrets de l'armée et le témoignage éclatant que rendirent à son génie les généraux qui l'avaient combattu expièrent l'ingratitude du souverain. Nul mieux que lui ne sut conduire le soldat russe; doué de ce coup d'œil qui fait le grand capitaine, tacticien habile, et ayant deviné tous les secrets de la stratégie, il ajouta, par l'étude, aux qualités qu'il tenait de la nature; mais à l'instant même où il avait tout prévu et tout calculé, il paraissait ne céder qu'à un instinct guerrier et à une inspiration surnaturelle, moyens propres à impressionner puissamment les masses, mais qui, employés par la médiocrité, ne conduiraient qu'au ridicule. On a dit de lui qu'il pouvait être d'un tiers plus laconique que César, attendu qu'il triomphait toujours sans y voir. Sa belle retraite devant Masséna répond suffisamment à ce reproche, et prouve seulement que Souvorof regardait la confiance du soldat comme l'élément le plus indispensable du succès. Des hommes plus avancés que les Russes en civilisation n'ont pas été à l'abri de cette fascination, et Napoléon lui-même fut redevable de quelques-uns de ses triomphes à l'opinion qu'on avait de son infaillibilité.

Cependant Paul témoignait hautement son mécontentement de la conduite qu'avaient tenue ses alliés : il reprochait aux Autrichiens d'avoir abandonné Korsakof à ses propres ressources, et aux Anglais d'avoir mollement appuyé le général Herman à Castricum. Kobentzel et Witworth, ambassadeurs de Vienne et de Londres, durent essuyer les plus amères récriminations. L'envoyé de Danemark, qui s'était permis des réflexions plaisantes sur les emportements bizarres de l'autocrate, reçut le premier l'ordre de se retirer. Sans annoncer encore ses intentions à l'égard de la France, Paul rappela en Russie le reste des troupes expéditionnaires. Néanmoins il écrivait à Dumouriez, qui demandait à lui soumettre un nouveau plan de coalition : « Il faut que vous soyez le Monck de la France. » L'empereur flottait encore dans l'irrésolution, lorsque les empiétements de l'Autriche en Italie provoquèrent, de la part du cabinet de Pétersbourg, des explications qui entraînèrent une rupture; de leur côté, les Anglais, malgré les conventions, refusaient de restituer Malte au restaurateur de l'ordre de ce nom, et quoique cette île ne fût pas encore soumise, ils annonçaient l'intention de se l'approprier. Paul ne tarda pas à reconnaître que, dans cette prétendue guerre de principes, les coalisés exploitaient sa bonne foi chevaleresque, et n'avaient réellement en vue que leurs intérêts respectifs. Il rompit brusquement le traité qu'il avait conclu avec l'Angleterre par une mesure significative : il mit l'embargo sur tous les vaisseaux de cette puissance, et fit prisonniers de guerre les matelots des équipages.

Il ne négligea point l'appui des puissances contre lesquelles il n'avait point de griefs à alléguer : il resta l'allié du Portugal et de Naples, se rapprocha de la Suède et du Danemark; enfin ses relations avec la Prusse firent présager une prochaine réconciliation avec la France. Le premier consul, soit générosité, soit politique, renvoya à Paul

les prisonniers russes, et cette courtoisie flatta l'orgueil de Paul; on assure que la revue journalière de Bonaparte lui parut une imitation de sa watch-parade, et qu'il s'écria : « C'est pourtant un homme! » Aussi prompt dans ses déterminations qu'il était extrême dans ses affections, il envoya au premier consul une ambassade solennelle, et supprima la pension qu'il faisait aux Bourbons, leur enjoignant en même temps l'ordre de quitter Mittau. Il détermina le Danemark à fermer aux Anglais le Sund, et envoya une flotte pour appuyer cette mesure. Le traité de Lunéville, qui suivit la victoire de Moreau à Hohenlinden, venait d'assurer la neutralité de l'Autriche; et l'Angleterre, après des sacrifices énormes, se voyait réduite à supporter à elle seule tout le poids de la guerre. Il est évident que l'intérêt de l'Angleterre portait cette puissance à désirer un changement de gouvernement en Russie; mais il est difficile de déterminer la part qu'elle a prise à l'attentat qui a placé Alexandre sur le trône; a-t-elle profité du mécontentement des seigneurs, ou a-t-elle organisé elle-même le complot? Les documents qui pourraient résoudre cette grave question manquent à l'histoire; ce qui n'est point douteux, c'est que cette puissance fut au moins complice. « Le résultat de la bataille de Marengo, dit M. de Marcillac (Souvenirs de l'émigration), avait ajourné les espérances des royalistes; mais l'organisation dut toujours se continuer, afin d'agir au premier moment favorable. *On savait d'avance l'événement qui devait asseoir Alexandre sur le trône des tsars : l'époque en était désignée;* il paraît même qu'un des cabinets de l'Europe avait compté sur cet événement pour ramener la Russie dans la coalition contre la France. Ce qui est certain, c'est que la mort de Paul Ier arriva juste à l'époque précédemment annoncée. » Tout était mûr pour cette catastrophe; le caractère de l'empereur, aigri par les revers de ses armes et par une passion sans espoir, le poussait à des actes si bizarres et quelquefois si cruels que nul de ceux qui l'approchaient ne pouvait compter sur le lendemain. Les faveurs étaient brusques et inattendues comme les disgrâces. Les bruits publics qui lui parvenaient par la police le jetaient dans de continuelles appréhensions; ces indices secrets, vrais ou faux, l'entraînaient de rigueurs en rigueurs, et le remplissaient d'une méfiance ombrageuse. Sa propre famille n'était pas à l'abri de ses soupçons, et la même voix qui venait d'éveiller ses craintes et d'irriter sa sévérité avertissait son épouse et les deux grands-ducs du péril qui les menaçait. Le public, qui ignorait les motifs de l'empereur, le croyait en démence. Toute la ville était en état de suspicion; les visites domiciliaires à heure indue, des individus, des familles entières arrachés de leur demeure pour la déportation ou l'exil, la physionomie des habitants qui n'osaient pas même exprimer leurs craintes ou leur surprise, tout semblait annoncer que la perte d'un seul était nécessaire au salut commun. L'inflexibilité de Paul se roidissait contre ce sentiment de désaffection presque universel; cependant lorsqu'il croyait démêler quelque part le dévouement, il le couvrait d'or et de distinctions; mais ses faveurs étaient périlleuses, et l'élévation rendait la chute plus terrible. Pour échapper au regard de l'autocrate, quarante mille habitants abandonnèrent Pétersbourg; ceux que leur emploi ou des intérêts impérieux retenaient dans la capitale ne passaient qu'en tremblant, et la tête découverte, devant le palais de Saint-Michel, où, comme un autre Louis XI, le sombre Paul, entouré de délateurs et de satellites, dressait ses listes de proscription.

Le despotisme, qui donne le pouvoir de tout faire, inspire souvent à ceux qui le subissent la hardiesse de tout oser. La perte de Paul fut résolue. On assure que lorsqu'il eut consenti à partager avec le premier consul la tâche de dicter des lois à l'Europe, il se fit apporter une carte, et que, tirant une ligne des sources de l'Oder à l'embouchure de ce fleuve, il s'écria : « Que tout ce

qui existe de peuples à l'occident reste sous l'influence française; que tout ce qui se trouve à l'orient obéisse à l'influence russe. » Suivant la même version, le général Oudinot devait se rendre en Russie, non pour guider les Russes dans les Indes, mais pour les aider à faire la conquête de l'Asie Mineure, et donner ensuite la main aux restes de l'armée d'Égypte : c'était plus qu'il n'en fallait pour engager le cabinet britannique à rompre au plus tôt, et par tous les moyens possibles, une alliance qui mettait en péril sa suprématie commerciale, source principale de sa prospérité et de sa force. Paul périt assassiné; le genre de mort, le nom des principaux acteurs du crime sont connus; mais quand on veut suivre le fil de cette conspiration, avant et après la catastrophe, on le trouve rattaché à tant d'intérêts privés et politiques, qu'on ne peut le débrouiller sans le rompre. Les relations les plus accréditées s'accordent sur quelques points et diffèrent sur d'autres, parce que chacun a observé d'un point de vue particulier, et que les agents secondaires, même ceux qui ont mis la main à l'œuvre, n'étaient pas entièrement dans le secret du chef, qui lui-même devait modifier son plan selon le développement imprévu des circonstances. Nous nous bornerons donc à citer, en ce qui regarde le meurtre de Paul, les relations qui portent à un plus haut degré le caractère de la bonne foi et de la vraisemblance; et ce n'est qu'après avoir soumis ces documents à la sagacité du lecteur, que nous nous hasarderons à émettre le jugement que leur examen consciencieux et plusieurs confidences orales nous ont porté à adopter.

La première des relations que nous allons citer émane de la légation française, et se ressent de son origine diplomatique; nous l'emprunterons à Rabbe, qui l'a résumée avec intelligence et fidélité.

« Tout concourait à prouver la participation du ministère anglais à la mort de Paul Ier, et l'expédition du Sund venait à l'appui de cette opinion. De quelle utilité pour les Anglais était l'occupation du Sund en cette circonstance? quel était le but d'une tentative qui pouvait devenir si funeste? Une flotte nombreuse défendait ce détroit; pour le franchir, il fallait la détruire, et le succès était au moins douteux; en supposant même la réussite, les Anglais n'avaient-ils pas à craindre de trouver réunies les forces des trois puissances, soit pour les combattre, soit au moins pour leur fermer le passage au retour? Les chances raisonnables de cette expédition étaient telles que, sans les machinations des Anglais, la Baltique devait être le tombeau de leur flotte; donc ceux qui avaient conçu l'entreprise avaient au moins l'espérance qu'au moment où l'on pénétrerait dans la Baltique, la puissance qui y faisait la loi, la Russie, aurait cessé d'être redoutable. La sécurité avec laquelle ils s'engagèrent dans cette mer indique l'attente d'un événement qui devait changer pour eux la face des affaires, et prouve assez que Nelson n'eut ordre de forcer le Sund que lorsque la chute de Paul fut résolue à Londres. C'est du moins une forte présomption que cette singulière coïncidence des faits. Ce fut pendant le combat même du 2 avril que l'on apprit à Copenhague la mort de Paul Ier, et le gouvernement danois prit le plus grand soin pour ne pas laisser ébruiter la nouvelle avant l'entière conclusion de l'armistice qui suivit cette journée... La même notice place à la tête des mécontents les frères Zoubof, le comte Pahlen, le colonel Tatarinof, le général Yaschwel, enfin lord Witworth, ambassadeur d'Angleterre à Pétersbourg. Ils résolurent de porter le dernier coup; la mort leur était réservée s'ils échouaient; et, malgré cette nécessité de hâter l'exécution de leur dessein, tous attendaient, nul n'agissait. Il fallait pour diriger de telles menées une tête froidement organisée, et capable tout à la fois de l'activité la plus soutenue. Un tel chef se trouva dans la personne de Pahlen, gouverneur militaire de Pétersbourg.

« Le comte Pahlen avait joui jus-

qu'alors d'une réputation de probité sans tache. On se louait généralement de son administration; on parlait de ses vertus; il avait les dehors les plus respectables; le calme répandu sur ses traits inspirait la confiance; mais il cachait une profonde dissimulation, et son extérieur n'était nullement en harmonie avec son âme.

« Le joug pesait de plus en plus sur Pahlen; soumis à un maître dont la volonté était absolue, sa faveur dépendait d'un soupçon; de jour en jour elle devenait plus précaire; il voulut l'affermir, et résolut de mettre Alexandre sur le trône. Un nouveau règne offrait un champ plus vaste à l'ambition dont il était dévoré, de plus fréquentes occasions de rendre ses talents nécessaires, l'assurance d'obtenir un crédit immense auprès d'un jeune prince dépourvu d'expérience, enfin l'espoir de régner sous son nom... Une fois son plan arrêté, il s'appliqua à éloigner de la faveur de Paul tous ceux qu'il n'avait pu gagner. Dans cette vue, il travailla longtemps, et réussit enfin à faire disgracier un homme dont le dévouement à la personne de l'empereur, et les talents surtout, lui portaient ombrage : c'était Rostopchin, vice-chancelier des affaires étrangères; ce ministre était parvenu à s'emparer d'une correspondance entre un comte Panin, neveu du grand gouverneur de Paul, et un agent des conjurés de Pétersbourg. Ce Panin était le chef du parti à Moscou, et quoique ses lettres fussent écrites avec une extrême circonspection, il y régnait un louche qui n'échappa point à la sagacité de Rostopchin. Les pièces saisies furent mises sous les yeux de Paul, et celui à qui elles étaient adressées fut mandé; mais cet homme repoussa avec tant de chaleur cette imputation, il se défendit avec un tel accent de vérité, qu'il dissuada Paul entièrement. Pahlen, peu de temps après, obtint le renvoi de Rostopchin.

« Avant de rien tenter, Pahlen voulut se ménager les moyens de se justifier auprès d'Alexandre s'il réussissait, et auprès de l'empereur s'il venait à échouer. Il sentait combien il lui importait d'impliquer, d'une manière adroite, l'héritier du trône dans ses projets, et de le placer par là entre Paul et lui. Il s'appliqua donc à indisposer l'empereur contre les grands-ducs Alexandre et Constantin, et ces derniers contre leur père. *C'était leurs droits qu'il voulait assurer, leurs vies qu'il voulait défendre;* mais, sous les apparences du zèle, Pahlen les employait comme les prétextes de sa haine et les instruments de son ambition.

« Le succès de Pahlen fut complet auprès du *vieil*(*) empereur et des jeunes princes; une terreur profonde s'empara de l'âme du malheureux monarque et ne l'abandonna plus... Un jour, sortant de son lit plus épouvanté encore qu'à l'ordinaire, il mande subitement ses deux fils aînés, Alexandre et Constantin, et leur fait jurer sur un crucifix qu'ils n'attenteront pas à ses jours.

« Des fils qui avaient le malheur d'inspirer de telles craintes ne devaient point eux-mêmes se sentir en sûreté; cependant Pahlen, n'espérant rien du caractère résigné et respectueux d'Alexandre, le peignit à Paul, déjà atteint d'un incurable soupçon, comme un être dangereux; il alla plus loin, il osa l'accuser auprès de son père de comploter contre son autorité, et déclara formellement à l'empereur ne pouvoir répondre de sa sûreté personnelle, s'il ne lui donnait sur-le-champ l'ordre d'arrêter Alexandre. Paul, indigné contre son fils, signe aussitôt l'arrêt. Alors Pahlen va trouver le grand-duc, et, après lui avoir vainement représenté la nécessité de prévenir les intentions de Paul en le forçant d'abdiquer, il oppose au refus opiniâtre d'Alexandre l'ordre qu'il venait de recevoir contre lui. Atterré par la vue de cet ordre et pressé par l'imminence du péril, Alexandre ne pouvait encore se résoudre à une démarche aussi hardie;

(*) Cette expression est impropre; Paul, né en 1754, a été assassiné en 1801 : il n'avait donc que 47 ans.

mais cette incertitude fut interprétée par Pahlen comme une autorisation tacite et suffisante. Il allait le quitter, quand Alexandre exigea de lui le serment *qu'il ne serait fait aucune violence à son père*, et le rendit responsable de ce qui arriverait.

« Telle fut la duplicité de Pahlen, et telle fut la conduite du grand-duc. C'est cette manœuvre insidieuse qui a pu donner lieu à cette question : « Alexandre a-t-il participé au meurtre de son père? »

« Cependant, à cette époque, quelques bruits ayant transpiré, quelques rapports vagues ayant été faits à Paul, soit par le dévouement, soit par l'indiscrétion des initiés, il manda Pahlen et lui dit : « On en veut à ma vie; n'é« pargnez rien pour vous instruire des « faits... » et il termina par une sortie violente sur l'ignorance où il le croyait. Pahlen répondit : « Sire, je le savais, « et, pour m'assurer des coupables, je « suis moi-même de la conspiration. » Ces mots tranquillisèrent l'empereur, et dès lors il s'en rapporta entièrement à Pahlen. Deux jours avant l'événement, l'empereur reçut avis d'Obalianof, procureur général, que l'on conspirait contre sa vie. Cette nouvelle révélation mit le comble à ses défiances, et, craignant alors que Pahlen n'eût véritablement pris part au complot, il expédia un courrier à Araktcheïef, ancien gouverneur de Pétersbourg, qui commandait alors un régiment de confiance de Paul, caserné à quarante verstes de Pétersbourg. Il mandait à cet officier qu'il mettait en lui sa confiance; que s'il différait un instant à venir, il était perdu, parce que Pahlen le trahissait.

« Pahlen arrêta ce courrier, qui, tenant ces dépêches de la main de l'empereur, refusa de les lui remettre. Le gouverneur feignit de soupçonner la véracité de son langage, et, sous ce prétexte, les lui fit enlever d'autorité.

« Instruit de tout, Pahlen sentit le danger. Un court délai pouvait rendre infructueux des projets si habilement conçus. Assuré donc en quelque sorte de l'impunité du crime, il en pressa l'exécution, et, de concert avec quelques hommes sur lesquels il pouvait compter plus particulièrement, il fixa le jour fatal au lendemain.

« Dans la matinée du jour convenu, l'empereur se promenant à cheval sur la place Souvorof, accompagné de son favori Koutaïtzof, fut accosté par un homme de la classe inférieure qui lui présenta une lettre. Le cheval de l'empereur s'étant cabré dans ce moment, il ne put la prendre lui-même, et elle fut remise à Koutaïtzof. Elle contenait de grands détails sur la conspiration; mais Koutaïtzof, ayant changé de vêtement pour dîner chez l'empereur, oublia de la lire (on verra dans la relation que nous rapportons en dernier lieu pourquoi Koutaïtzof ne montra pas la lettre à l'empereur).

« A l'heure fixée, vers onze heures de la nuit, du 22 au 23 mars, les conjurés, au nombre de vingt, se présentent à une porte latérale du palais Saint-Michel donnant sur le jardin. On leur en refuse l'entrée. « L'empe« reur nous a mandés, disent-ils; il y a « aujourd'hui grand conseil de guerre. » La sentinelle, trompée par la vue de plusieurs officiers généraux, se rend à leurs instances.

« Tous montent en silence à l'appartement de Paul, et demeurent un moment dans la salle des gardes. Argamakof, aide de camp de service, se présente seul : il dit que le feu est à la ville, qu'il vient réveiller l'empereur, et le heiduque qui gardait l'antichambre le laisse entrer. Il frappe à la porte de l'appartement, et se nomme. Paul, reconnaissant sa voix, lui ouvre à l'aide d'un cordon qui répondait à son lit. Il ressort aussitôt pour introduire les conjurés. Ceux-ci, n'attendant qu'un signal pour se présenter, entrent en foule. Le Cosaque s'aperçoit alors, mais trop tard, qu'on en veut aux jours de l'empereur; il veut résister; à l'instant même il tombe percé de coups; toutefois son dévouement avertit son maître, il s'écrie : « Trahison !... »

« L'empereur effrayé veut fuir dans un des cabinets qui joignent son alcôve : l'un communiquait à l'étage in-

férieur, l'autre, sans issue, renfermait des drapeaux pris sur l'ennemi, et les armes des officiers détenus à la forteresse. C'est dans ce dernier que son trouble l'a conduit: saisissant une épée, il cherchait à gagner un escalier dérobé par l'autre cabinet, quand les conjurés pénétrèrent. Ils vont droit à son lit; ne l'y trouvant pas, tous s'écrient: « Il est sauvé! » Déjà ils se croyaient trahis, quand Beningsen l'aperçut blotti derrière un paravent.

« Paul, troublé, sans vêtements, pressentit le sort qu'ils lui réservaient, mais son énergie ne l'abandonna pas. On lui parle d'abdiquer; il s'y refuse avec emportement, et, reconnaissant ceux qu'il a comblés de bienfaits, il éclate en reproches si touchants que leur férocité en est ébranlée. Mais dans le moment où les conjurés se pressent chez l'empereur, au moment même où ils comptent le plus sur Pahlen, celui-ci marche au palais à la tête d'un régiment des gardes: si l'entreprise réussit, il vient pour la seconder; si elle manque, c'est son maître qu'il a voulu défendre.

« Cependant Platon (Zoubof) vint lire à l'empereur un acte d'abdication. Paul cherche à les toucher de nouveau; il s'adresse particulièrement à Platon, lui retrace son ingratitude et l'excès de sa témérité. « Tu n'es plus empe- « reur, répondit celui-ci; c'est Alexan- « dre qui est notre maître. » Indigné de son audace, Paul va pour le frapper. Ce courage les arrête; il suspend un moment la volonté des conjurés; Beningsen s'en aperçoit, et sa voix les ranime: « C'est fait de nous s'il « échappe, c'est fait de nous! » Alors Nicolas Zoubof, portant le premier la main sur son souverain, lui casse le bras droit, et entraîne par son audace la scélératesse irrésolue de ses complices.

« Le tumulte ajoute encore à cette scène d'horreur, et l'obscurité qui l'environne rend inaccessible à la pitié le cœur de ses assassins. Tous fondent sur lui; l'infortuné Paul tombe accablé. On lui prodigue l'injure; on lui crache au visage; on le traîne; on prolonge son agonie. Par une dégoûtante barbarie, les assassins le frappent dans les parties les plus secrètes de son corps... Leur cruauté se lasse enfin; l'un d'eux lui passe au cou une écharpe, et termine ainsi ses souffrances. Il expire, et ses dernières paroles sont: « Constantin! Constantin!... »

« Alexandre, en apprenant la mort de son père, tomba dans un accablement profond. On lui dit que la proposition d'abdiquer avait si fort irrité l'empereur, qu'il avait été soudain frappé d'apoplexie. Il ne pouvait se méprendre à un tel rapport. On chercha à tempérer sa douleur; mais, rejetant toute consolation, il refusa hautement le trône. Cet état fut suivi de convulsions violentes qui durèrent plusieurs heures.

« Le bruit de la mort de Paul se répandit en peu de temps dans la ville, le peuple se porta en foule sous les fenêtres du château; tous les grands, tout ce qui avait des charges à la cour, toutes les autorités de la capitale se rendirent aussitôt au palais pour saluer le nouveau souverain.

« Pahlen, en qualité de gouverneur de Pétersbourg, présidait la députation, et porta la parole; l'on vit l'assassin infâme du père prêter au fils serment de fidélité.

« Alexandre céda alors aux instances réitérées de sa famille éplorée et de ses plus chers serviteurs, qui lui représentèrent qu'en cette circonstance il se devait tout entier à l'État. Il parut au balcon du palais, et fut salué empereur aux acclamations de tout son peuple. Mais, parmi ces témoignages et ces transports de joie, une amère et cruelle pensée lui fit regarder le jour où il montait sur le trône comme le plus pénible de sa vie. »

Ce qui nous a frappé le plus dans cette notice extraite de la relation de la légation française, c'est que l'ensemble et l'exposé des faits, qui d'ailleurs portent tous les caractères de la vraisemblance, semblent exclure la participation active du cabinet de Saint-James: tout s'explique, tout se déduit par des motifs et des intérêts étrangers

à la politique anglaise; ce qui n'empêche pas que l'ambassadeur de cette puissance ait profité d'un mouvement qui changeait la face de l'Europe. Nous ne dirons pas que l'Angleterre n'a point été mêlée au complot; nous ferons seulement remarquer que l'expédition du Sund est la seule preuve morale apportée par les auteurs de la relation pour appuyer cette inculpation; et l'on pourrait, ce nous semble, en tirer des conséquences toutes contraires; par exemple, l'intérêt qu'avait cette puissance à opérer une diversion dans la Baltique pour empêcher Paul de réunir toutes ses forces à celles de la France. Le défaut de la plupart des renseignements diplomatiques, c'est de tout rapporter à une idée principale qui est, pour ainsi dire, la clef d'une mission. Or, à cette époque, l'ambassade française devait surtout s'attacher à détruire l'influenee anglaise, et elle a attribué à cette même influence la catastrophe qui la rétablissait.

La relation suivante, publiée en Allemagne, et reproduite plus tard en France dans la Bibliothèque historique, diffère, dans quelques détails, de celle que nous venons de rapporter. Nous la choisissons, entre plusieurs autres, comme un document curieux, quoique la source en soit inconnue : on conçoit les motifs qui n'ont pas permis aux auteurs de se nommer.

« ..... Il y avait longtemps qu'on avait perdu tout espoir de ramener l'empereur à la raison. M. de Pahlen, qui partageait avec lui l'exercice d'un pouvoir sans bornes, avait eu lieu de reconnaître la nécessité d'opposer une digue aux élans d'une volonté qui ne se manifestait que par des actes de violence ou de cruauté.

« Ce chef des affaires extérieures, de la police et du gouvernement de Pétersbourg, prit enfin la résolution de conférer avec le grand-duc Alexandre sur les moyens d'en arrêter les suites funestes. Il fit connaître à ce prince tout ce qu'un pareil ordre de choses pouvait entraîner de malheurs, *soit au dehors*, soit à l'intérieur. Il avertit le grand-duc de songer à un changement, contre les dangers duquel on était rassuré pleinement, par les moyens d'exécution dont on pouvait disposer.

« M. de Pahlen étant, par ses emplois, instruit de tout ce qui se passait, pouvait agir immédiatement, et se proposait de le faire sans délai. Le grand-duc répondit à ces premières ouvertures qu'il ne pouvait disconvenir des torts de l'empereur; mais que ce prince était son père, et qu'en sa qualité de fils, il ne pourrait jamais se résoudre à le priver du pouvoir suprême, quelque malheur qui pût advenir s'il en restait plus longtemps revêtu.

« Quelques mois plus tard, le désordre du gouvernement allant toujours croissant, M. de Pahlen parla de nouveau au grand-duc. Il trouva ce prince moins éloigné qu'auparavant des idées qu'il lui soumettait, mais encore détourné, par respect pour son père, de toute mesure qui aurait porté atteinte au pouvoir de ce monarque.

« Cependant plus de *vingt-six personnes* ayant disparu dans les premiers mois de 1801, M. de Pahlen réitéra ses propositions avec plus d'instances. Le grand-duc, pressé par ces circonstances, y adhéra enfin, mais à regret, et après avoir reçu la promesse formelle qu'on n'attenterait pas aux jours de l'empereur, qu'on se contenterait de le faire prisonnier, d'obtenir de lui un acte d'abdication, et de le transférer sous bonne escorte dans la forteresse de Pétersbourg.

« Un *événement imprévu* hâta l'exécution de ce projet. M. de Pahlen fut instruit que Paul, qui depuis quelque temps paraissait avoir conçu des soupçons, avait, contre sa coutume, signé lui-même un passe-port (M. de Pahlen était seul chargé de cette signature); il fit arrêter, comme par méprise, le courrier qui en était porteur, et prit probablement connaissance du contenu des dépêches confiées à cet homme. On sut, dans la suite, qu'elles avaient pour objet de rappeler à Pétersbourg deux personnes que l'empereur s'était vu obligé d'exiler à cause de la cruauté

qu'elles avaient apportée dans l'exécution de ses ordres.

« Selon toute apparence, ces deux individus, nommés Lindner et Araktchéief, le premier gouverneur militaire de Pétersbourg, et l'autre commandant *d'une forteresse*, devaient être rendus à leurs fonctions. L'empereur devait s'en servir pour éloigner sa famille, mettre en prison l'impératrice et ses deux fils, et se débarrasser enfin de tous ceux qui lui avaient inspiré des soupçons. M. de Pahlen, muni du passe-port saisi sur le courrier, se rendit auprès de Paul, et lui représenta qu'on avait sans doute tenté de le surprendre, en soumettant à sa signature une pièce qu'il était seul chargé de délivrer sous sa propre responsabilité.

« L'empereur embarrassé répondit qu'il avait eu ses raisons pour signer le passe-port. « Je m'empresserai donc « de le rendre au courrier, » répondit M. de Pahlen. On pense bien que Pahlen, tout en obéissant aux ordres de son maître, sentit plus que jamais la nécessité de le prévenir par une prompte exécution des mesures projetées.

« Vous vous rappelez ce qui est ar« rivé en 1762? » avait dit quelques jours auparavant l'empereur à son ministre. « Oui, Sire, j'étais alors ser« gent dans la garde. — M. de Pahlen, « je ne serais pas éloigné de croire qu'on « eût envie de répéter les scènes d'alors. « — Il serait possible, Sire, répondit « Pahlen, que quelques personnes en « eussent conçu le dessein; mais il ne « serait pas aussi facile de l'exécuter « aujourd'hui qu'alors; l'armée n'était « pas, comme à présent, entre les mains « *du prince*, la police n'était pas aussi « bien faite que maintenant; enfin votre « père n'avait pas été couronné, et « vous l'êtes. » L'empereur sembla se rendre à ces réflexions, et finit par là un entretien où Pahlen montra de la présence d'esprit, du calme et de l'audace.

« Cependant les soupçons de l'empereur augmentaient chaque jour. Un soir, il répéta à plusieurs reprises, d'un ton de fort mauvaise humeur, à madame de Gagarin, chez laquelle il se trouvait : « Je le vois, il est temps « de frapper un grand coup. » Il tint le même propos au grand écuyer Koutaïtzof, en ajoutant : « Après cela, nous « vivrons comme deux frères. » Ce grand coup consistait à faire enfermer l'impératrice à Kholmagori, séjour affreux à quatre-vingts verstes d'Arkhangel, où la famille infortunée d'Ulrick de Brunswick avait été emprisonnée pendant de longues années; Schlüsselbourg devait servir de prison au grand-duc Alexandre; la forteresse de Pétersbourg était destinée au prince Constantin; Pahlen et quelques autres auraient péri sur l'échafaud.

« Madame de Gagarin, frappée du ton sinistre de l'empereur, avait eu la simplicité de dire : « Je ne conçois pas « ce qu'il entend par le grand coup « qu'il veut porter. » Ces divers propos furent rapportés à M. de Pahlen, qui en instruisit le grand-duc Alexandre.

« Ce prince, pressé par le danger, consentit à tout, sous la seule réserve de conserver la vie à son père. Malgré la difficulté de donner à cet égard des garanties positives, Pahlen promit cependant que les jours de Paul ne seraient menacés dans aucun cas.

« Le projet devait recevoir son exécution le 22 mars; mais le grand-duc insista pour qu'il fût différé jusqu'au lendemain, attendu que ce jour-là la garde du palais devait être confiée au bataillon Séméonovski, que le grand-duc Constantin commandait en personne, et qui lui était dévoué. Pahlen souscrivit au désir du prince.

« Le palais Michel, bâti par Paul sur l'emplacement de l'ancien palais d'été, est un édifice massif et sans goût, entouré de bastions. C'était en vain que l'empereur le fortifiait chaque jour pour s'y assurer un abri contre la vengeance de ceux qu'il avait offensés. Pahlen, ainsi que les autres conjurés, en connaissait tous les détours. Quelques heures avant l'exécution, M. de Pahlen augmenta le nombre des conjurés, en leur adjoignant quelques jeunes gens de famille qui, ce jour-là, avaient été dégradés et fustigés de la

manière la plus cruelle pour des fautes qui méritaient à peine une réprimande. Pahlen ouvrit lui-même la prison à ces malheureux, et les mena souper chez le général Talézin, colonel du régiment Préobrajenski, qui, ainsi que le général Depréradovitch, colonel du régiment Séméonovski, avait attiré dans la conspiration presque tous les officiers; on n'osait pas encore se confier aux soldats; on comptait d'ailleurs sur leur obéissance.

« Platon Zoubof, le dernier favori de Catherine II, et le général Beningsen, étaient présents à cette fête. Ils se mirent à la tête d'une partie des conjurés, et Pahlen commandait l'autre. Les deux troupes formaient environ soixante personnes, dont la plupart étaient prises de vin. Zoubof et Beningsen se firent précéder par l'adjudant Argamakof, qui faisait journellement des rapports à l'empereur. Celui-ci les conduisit par un escalier qui menait droit à une antichambre où couchaient deux hussards de la garde de l'empereur, ainsi que le valet de chambre. En passant par le corridor sur lequel donnait cette porte, ils furent arrêtés par un factionnaire qui leur cria : « Halte-là! qui vive? » Beningsen lui répondit : « Tais-toi donc, « malheureux; tu sais bien où nous « allons. » Le factionnaire, comprenant de quoi il s'agissait, fronça le sourcil en criant : « Ronde, passez; » afin que si l'empereur avait entendu du bruit, il pût croire que c'était celui de la reconnaissance d'une ronde. Après cet événement, l'adjudant Argamakof continua en toute hâte, et vint frapper doucement à la porte du valet de chambre. Celui-ci, sans ouvrir, lui demanda ce qu'il voulait. « Je viens faire « mon rapport. — Êtes-vous fou? il est « minuit. — Que dis-tu? il est six heu« res du matin; ouvre donc, ouvre, « ou sinon tu vas me susciter une belle « affaire auprès de l'empereur! » Le valet de chambre ouvrit enfin; mais, ayant vu entrer dans la chambre sept ou huit personnes l'épée nue à la main, il courut se cacher dans un coin. Un des hussards, plus courageux, voulut opposer de la résistance, reçut un coup de sabre sur la tête, et fut aussitôt terrassé; l'autre disparut.

« C'est ainsi que Beningsen et Zoubof pénétrèrent dans la chambre de l'empereur. Zoubof, ne voyant pas le prince dans son lit, s'écria : « Grand « dieu! il est sauvé! » Beningsen plus calme, ayant fait une recherche attentive, découvrit l'empereur derrière le panneau d'un paravent. Alors il s'approche du prince, le salue de son épée, lui déclare qu'il est prisonnier par ordre de l'empereur Alexandre; que sa vie sera respectée, mais qu'il importe à sa sûreté de n'opposer aucune résistance. Paul ne répondait à rien. A la lueur d'une veilleuse, on pouvait discerner la confusion et la terreur qui se peignaient ensemble sur son visage. Beningsen, sans perdre de temps, fit la visite de sa chambre : une seule porte menait dans les appartements de l'impératrice; une seconde, celle de la garde-robe, était sans issue; deux autres appartenaient à des placards où étaient renfermés les drapeaux et les étendards de la garnison, ainsi qu'un grand nombre d'épées appartenant à des officiers mis aux arrêts. Pendant que Beningsen fermait ces portes et mettait les clefs dans sa poche, Zoubof répétait en russe à l'empereur : « Sire, « vous êtes prisonnier de l'empereur « Alexandre.—Comment, prisonnier! » répondit l'empereur. Un moment après, il ajouta : « Que vous ai-je fait? « — Depuis quatre ans vous nous mar« tyrisez, » lui dit alors un des conjurés.

« Le prince était en bonnet de nuit; il portait seulement sur sa chemise une camisole de flanelle; il était debout, les jambes nues, devant les conjurés : ceux-ci avaient le chapeau sur la tête et l'épée nue à la main.

« Si Paul eût conservé quelque présence d'esprit, il eût pu se sauver, ou par une trappe qui donnait sous son lit, ou par les appartements de l'impératrice; mais la peur l'avait entièrement déconcerté, et, au premier bruit, il s'était jeté au bas de son lit sans prendre une résolution; peut-être

n'osa-t-il pas se réfugier auprès de l'impératrice, pensant qu'une conspiration ne pouvait être ourdie contre lui qu'avec le consentement et en faveur d'une princesse qu'il savait être aimée du peuple autant qu'il en était détesté.

« Au moment où l'on s'emparait de l'empereur, quelque bruit s'étant fait entendre, Zoubof courut tout alarmé chez le grand-duc Alexandre : les appartements de ce prince étaient situés au-dessous de ceux de son père. Il n'avait auprès de lui que son frère Constantin, ainsi que les deux grandes-duchesses, l'une sa femme, et l'autre celle de son frère. Constantin n'avait été initié dans le secret que le soir même : quoiqu'il n'aimât pas l'empereur, on craignait quelque indiscrétion de sa part. Ces quatre personnages attendaient dans la plus grande anxiété l'issue de l'événement : l'arrivée de Zoubof ne contribua pas peu à augmenter leur inquiétude. De son côté, Beningsen, resté dans la chambre de l'empereur avec un petit nombre de conjurés, se trouvait fort embarrassé; il l'eût été bien davantage si Paul se fût armé de son épée pour se défendre; mais ce malheureux prince ne proférait pas une seule parole, et restait entièrement immobile.

« L'empereur fut trouvé dans cet état de stupeur par quelques conjurés qui, dans leur ivresse, s'étant trompés de chemin, s'introduisirent tumultueusement dans la chambre de ce prince.

« Le prince Jaschwill, major général d'artillerie, depuis quelque temps en retraite, entra le premier à la tête de ses compagnons. Il se jeta furieux sur l'empereur, et, en le renversant par terre, il fit tomber sur lui le paravent et la veilleuse. Le reste de la scène se passa dans les ténèbres. Beningsen, croyant que Paul voulait fuir ou se défendre, lui cria : « Au nom de « Dieu, Sire, ne cherchez pas à vous « sauver, il y va de votre vie; on vous « tuera si vous faites la moindre résis« tance. » Pendant ce temps, le prince Jaschwill, Gardanof, adjudant de la garde à cheval, Tatarinof, colonel d'artillerie, réformé depuis longtemps, le prince *Véreinski* et Sériatin, officiers de la garde, également réformés, étaient aux mains avec l'empereur. Il parvint d'abord à se relever de terre; mais il fut renversé de nouveau, et se blessa au côté et à la joue en tombant sur une table de marbre. Le général Beningsen fut le seul qui évita de prendre part à l'action; il répétait à Paul de ne pas se défendre. A peine avait-il eu le temps de s'éloigner un instant pour chercher de la lumière dans une pièce voisine, qu'il aperçut en rentrant Paul gisant étranglé à l'aide d'une écharpe. Paul ne s'était débattu que faiblement; seulement il avait passé la main entre son cou et l'écharpe, et dit en français : « Mes« sieurs, au nom du ciel, épargnez« moi; laissez-moi le temps de prier « Dieu. » Telles furent ses dernières paroles.

« Beningsen, voyant que Paul ne donnait aucun signe de vie, fit transporter le cadavre sur un lit, et lui enveloppa la tête d'une couverture. Le capitaine de garde, Markof, étant entré avec trente hommes, reçut l'ordre de s'assurer de toutes les avenues de la chambre du feu prince, et de n'y laisser pénétrer personne. Après ces dispositions, Beningsen se hâta de faire connaître au grand-duc à quel prix il était parvenu au trône. Ce prince se livra à toutes les démonstrations de la plus vive douleur. Lorsque Pahlen, qui avait été chargé de la garde du grand escalier, et de couper la retraite à Paul en cas de besoin, apprit que ce prince avait déjà subi son sort, il se rendit auprès du nouvel empereur. Il arriva au moment où celui-ci s'écriait tout hors de lui : « On dira que je suis l'as« sassin de mon père! on m'avait pro« mis de ne pas attenter à ses jours. « Je suis l'homme le plus malheureux « du monde! » Pahlen, plus occupé d'assurer le trône à l'empereur vivant que de donner des larmes à l'empereur mort, dit à Alexandre : « Sire, avant « toutes choses, veuillez vous sou« venir qu'un empereur ne peut se « mettre en possession de l'autorité

« qu'avec la participation du peuple. « Un moment de faiblesse pourrait « avoir les suites les plus funestes; il « n'y a pas un moment à perdre pour « vous faire reconnaître par l'armée. « — Et ma mère, qu'est-elle devenue? « répliqua l'empereur. — Sire, répon- « dit Pahlen, je vais me rendre auprès « de Sa Majesté. » En effet, il ne tarda pas à se présenter chez l'impératrice; il pria la grande maîtresse de la cour, la comtesse de Lieven, d'instruire Sa Majesté de ce qui venait de se passer. Ce qu'il y a de rémarquable, c'est que les scènes d'horreur qui venaient d'avoir lieu si près de cette princesse n'avaient point interrompu son sommeil. Éveillée par la comtesse de Lieven, elle crut d'abord qu'on venait pour la préparer à la nouvelle de la mort de sa fille, la princesse palatine de Hongrie. « Non, madame, lui dit la « comtesse, Votre Majesté doit sur- « vivre à un plus grand malheur; l'em- « pereur vient de mourir d'une attaque « d'apoplexie. — Non, non, s'écrie « l'impératrice, il a été assassiné. — « Il faut donc vous l'avouer, » répliqua la comtesse de Lieven. Alors l'impératrice, s'étant habillée à la hâte, se précipita dans la chambre de Paul. Elle trouva dans le salon qui séparait ses appartements de ceux de l'empereur, le lieutenant des gardes Poltaratski, qui commandait les trente hommes que le général Dépréradovitch y avait postés.

« Poltaratski déclara à l'impératrice qu'elle ne pouvait passer outre. La princesse insista, en demandant s'il ne la reconnaissait pas, et de qui il tenait ces ordres. L'officier répondit qu'il avait l'honneur de la connaître, et que ces ordres lui avaient été donnés par son colonel. Néanmoins l'impératrice voulut avancer malgré les gardes : ceux-ci croisèrent la baïonnette. Alors la princesse s'étant retournée vers Poltaratski lui donna un soufflet, et tomba évanouie dans un fauteuil.

« Les deux grandes-duchesses, Marie et Catherine, avaient suivi leur mère : elles essayèrent vainement de la tranquilliser. L'impératrice ayant demandé un verre d'eau, un soldat arracha le verre des mains de la personne qui l'avait apporté, et, s'étant tourné vers l'impératrice, il le lui présenta après en avoir bu quelques gouttes, en disant : « Vous pouvez boire sans crainte, « il n'y a pas de poison; d'ailleurs vous « n'êtes cause de rien. »

« Enfin l'impératrice rentra dans ses appartements. Pahlen vint la chercher pour la conduire chez son fils : à peine avait-elle eu le temps de reprendre ses esprits; cependant elle eut assez de force pour élever une contestation sur ses droits. Elle prétendit qu'en vertu de son couronnement elle était impératrice régnante, et qu'en cette qualité on devait lui prêter serment de fidélité. L'empereur avait déjà perdu un temps précieux à attendre sa mère; en la trouvant dans cette résolution, il se tourna vers Pahlen, et lui dit : « Voilà « un nouvel embarras auquel nous ne « nous attendions pas. » Pahlen, ne se laissant arrêter par aucune considération, obligea l'empereur à partir sur-le-champ. La même voiture qui était préparée pour transporter Paul à la forteresse, servit à conduire Alexandre du palais Michel au palais d'hiver, où il devait recevoir le serment de fidélité des grands dignitaires de l'empire. Pahlen et Zoubof montèrent derrière la voiture : les bataillons de la garde suivirent. Beningsen resta auprès de l'impératrice mère, afin de la détourner des idées qui l'occupaient. Ce ne fut pas sans peine que l'on amena Marie Féodorovna à renoncer à ses prétentions; et tels sont les charmes de l'autorité suprême, qu'au milieu de cette nuit d'horreur ils avaient assez d'empire pour faire oublier à une femme douce et vertueuse les dangers du pouvoir, la fin affreuse d'un époux, les sentiments d'une mère, les conseils de la prudence et de la raison.

« Enfin l'on fit consentir l'impératrice à prêter serment à l'empereur son fils. Dès ce moment, tout se passa comme si Paul eût succombé à une mort naturelle.

« Un médecin et un chirurgien firent l'ouverture du corps de Paul, et indi-

quèrent, en termes de l'art, les causes qui avaient occasionné la mort de l'empereur. Il fut embaumé, exposé pendant quinze jours sur un lit de parade, et enfin inhumé dans le caveau de ses pères avec toute la pompe accoutumée.

« On eut lieu de remarquer que toutes les fois que les cérémonies d'usage obligeaient Alexandre d'approcher des mânes de son père, la douleur et le saisissement se peignaient sur tous ses traits.

« Quant aux assassins de Paul, ils furent tous éloignés; plusieurs d'entre eux furent exilés dans les régiments de Sibérie; M. de Pahlen même fut forcé de quitter Pétersbourg. »

En examinant cette notice, on serait porté à croire qu'elle a été rédigée par un des chefs de la conspiration, tant à cause des détails qu'on y trouve, que par le ménagement extrême qui s'y fait voir partout en ce qui regarde la moralité des chefs de cette audacieuse entreprise; on y retrouve même, à l'égard d'Alexandre, un blâme qui fait d'autant plus d'effet, qu'il se déguise sous des formes respectueuses : il en est de même pour l'impératrice Marie : en un mot, il règne dans tout le récit un caractère qui accuse un conspirateur dont l'exil ou la disgrâce a payé le crime. D'un autre côté, l'orthographe des noms propres, que nous avons souvent rectifiée, annonce une plume étrangère ; mais peut-être n'était-ce qu'un artifice pour détourner les soupçons du véritable auteur de l'article. L'opinion de Napoléon sur la mort de Paul, et qu'il a consignée dans les Mémoires de Sainte-Hélène, ne présente rien de nouveau, si ce n'est qu'elle paraît trop sévère en ce qui concerne l'acquiescement d'Alexandre au dénouement tragique de cette catastrophe. On ne saura jamais tout sur la mort de Paul; mais on en sait assez sur les faits principaux pour s'en former une conviction à peu près aussi complète que pour d'autres événements de la même nature : nous nous bornerions donc à ces deux récits, si nous ne croyions pas devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs une notice qui a paru dans le *Temps* (3 février 1833), et qui a été rédigée sur des renseignements authentiques. Cette pièce donne sur la vie privée de Paul, et sur quelques personnages de sa cour, des détails qui expliquent bien des choses, et révèlent plusieurs circonstances importantes de la vie privée de cet infortuné monarque.

« Pour quiconque n'a pas suivi l'empereur Paul dans sa vie privée, tout est mystère et contradiction dans sa conduite. Ses vertus et ses vices paraissent également inexplicables, lorsqu'on ne les envisage que sous un seul point de vue; aussi les écrivains ont porté sur ce prince des jugements si divers et si opposés, que l'on serait tenté de regarder les uns comme des détracteurs passionnés, et les autres comme des panégyristes à gages. Cependant, dans leur inexactitude même, ils ont pu errer de bonne foi; car, soit en bien, soit en mal, je ne sache rien dont Paul n'ait été capable.

« Dans une sphère moins élevée, son originalité n'eût été que piquante; le théâtre où l'appelait sa naissance le transforma en mauvais empereur; et les circonstances contribuèrent singulièrement à mettre en saillie les traits de ce caractère où les contrastes luttaient sans cesse pour dominer tour à tour.

« Sa taille ramassée, sa démarche brusque, ses manières heurtées et la difformité de ses traits, étaient comme un reproche à Catherine II, et lui rappelaient peut-être un de ces écarts qui déparent la gloire de son règne. Comme elle ne faisait point un mystère de son éloignement pour le tsarévitch, ses favoris, et surtout le prince Potemkin, ne lui ménageaient ni l'humiliation, ni même les outrages.

« L'éducation de Paul, confiée au comte Panin (Nicétas Ivanovitch), avait eu une double direction, l'une ostensible et convenable à son rang, l'autre secrète, et dont l'effet tendait à étouffer ses bonnes dispositions et à l'énerver par les voluptés. Ses mœurs ne sortirent point intactes de cette épreuve, et on lui reproche les fai-

blesses de Frédéric II, dont il imitait jusqu'au costume. Cependant il était naturellement porté à la galanterie, et son penchant pour les femmes avait quelque chose de chevaleresque qui contrastait d'une manière bizarre avec les mœurs de l'époque, aussi bien qu'avec son propre extérieur.

« Catherine, entourée de favoris puissants et ambitieux, avait marié son fils à une princesse de Wurtemberg, dont la fécondité assurait le trône à sa famille. Si une fin prématurée n'eût point déjoué les intentions attribuées à l'impératrice, il est probable que la couronne eût passé à Alexandre, au préjudice de l'héritier direct. Cependant Paul, relégué à Gatchina, y couvait son ressentiment, et semblait uniquement occupé de faire manœuvrer son régiment, qu'il se plaisait à former à la discipline prussienne.

« Le voyage qu'il fit depuis en Europe sous le nom de comte du Nord, et les honneurs dont il se vit entouré lui apprirent à s'observer en public, et c'est surtout depuis cette époque qu'il affecta de négliger ce à quoi il sentait ne pouvoir atteindre.

« Ce prince, malgré ses défauts, gagnait beaucoup à être connu; il avait la repartie facile, l'esprit enjoué et la mémoire heureuse. Il parlait avec élégance le français et l'allemand, et il séduisait souvent par l'aménité de son entretien ceux mêmes qu'il venait d'intimider par l'étrangeté de ses formes et le jeu expressif de sa physionomie. Un jour, pour ne citer qu'un exemple, Kotzebue, qui avait été exilé par ses ordres, fut mandé au palais; il s'y rendit en tremblant, et sortit de cette entrevue aussi dévoué à l'empereur que ses serviteurs les plus intimes.

« Naturellement généreux, il donnait avec une grâce parfaite, surtout lorsqu'il s'agissait de réparer un tort. En butte, depuis son enfance, à des persécutions de tout genre, il était extrêmement méfiant; et ceux qui l'entouraient prenaient à tâche de l'entretenir dans ces dispositions, autant pour se rendre nécessaires que pour éloigner ou perdre quiconque leur portait ombrage. Frappé de l'idée qu'on en voulait à ses jours, il prenait habituellement du contre-poison, et couchait rarement deux nuits de suite dans la même chambre. L'événement n'a que trop bien justifié ses prévisions; les recoins, les cachettes, les corridors et les souterrains qu'il avait fait pratiquer dans son palais, ne purent le soustraire au ressentiment de ses favoris.

« Les écrivains, qui attribuent presque toujours des causes extraordinaires aux catastrophes des têtes couronnées, ont essayé d'expliquer cet assassinat par des influences diplomatiques, et le soupçon tomba particulièrement sur l'Angleterre. A les entendre, cette puissance, redoutant une alliance entre la France républicaine et la Russie, se hâta de frapper Paul au milieu de ses nouveaux projets. Je n'hésite point à reléguer cette opinion parmi les calomnies gratuites des faiseurs de mémoires, qui, en général, connaissent mieux les livres que les cours. De tels moyens sont rarement employés, parce qu'ils provoqueraient des représailles, et les princes aiment mieux jouer le sort de leurs peuples que de compromettre leur sûreté personnelle.

« Il est plus rationnel de supposer que le caractère soupçonneux de Paul, dont l'emportement se manifestait par des coups terribles, inspira à ceux mêmes qui jouissaient de sa confiance le dessein de le perdre pour se mettre à l'abri d'une disgrâce éventuelle.

« On sait d'ailleurs que des renseignements officieux sur ce complot étaient parvenus au grand veneur Koutaïtzof. Des circonstances moins connues l'empêchèrent de s'en ouvrir à l'empereur.

« Quoique je ne cite qu'à regret des hommes que j'ai connus, la vérité historique me fait un devoir d'entrer ici dans quelques développements nécessaires. Koutaïtzof devait tout aux bontés de Paul. Il avait été donné enfant à ce prince, dont il devint le barbier et le valet de chambre. Plus tard, il sut tellement s'insinuer dans les bonnes

grâces de son maître, qu'il parvint aux premières charges. Cet homme, qui trafiquait bassement de sa faveur, avait assez d'empire sur Paul pour détourner quelques-uns des oukases qu'il fulminait dans les premiers accès de sa colère. Peu de temps avant la catastrophe, il était parvenu à faire révoquer l'ordre relatif à l'ex-favori Zoubof, qui avait été relégué dans l'intérieur de la Russie quelques mois après la mort de Catherine. L'empereur avait résisté longtemps pour plus d'un motif; mais il avait enfin cédé dans un de ces moments d'abandon que les courtisans savent si bien saisir; et une somme considérable fut, dit-on, le prix de ce service.

« Un jour, Koutaïtzof trouva sur son secrétaire un paquet cacheté qui renfermait des détails précis sur la conspiration. En tête de la liste des conjurés, il lut, non sans terreur, le nom de ce même Zoubof dont il avait négocié le rappel. Prévoyant bien que le fougueux autocrate l'envelopperait dans sa vengeance, il jeta le paquet au feu. Il est permis de croire qu'intéressé comme il l'était, il tira de grands avantages de ceux dont il tenait la vie entre ses mains, et que ces ménagements l'enlacèrent dans le complot. Parmi les conjurés, on remarquait le comte Zoubof, le prince Jaschwell, l'aide de camp général Ouvarof, Talésin, Orlof, et le comte Pahlen, gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg.

« Je suis porté à croire, sans pouvoir toutefois l'affirmer, que la révélation avait été faite par Ouvarof, qui devait son élévation rapide au crédit dont jouissait auprès de Paul la famille Lapoukhin, dont j'aurai bientôt à parler. N'ayant aucun ressentiment particulier contre l'empereur qui l'avait comblé de faveurs, cet attentat ne pouvait que nuire à sa fortune. Toutefois l'avis anonyme donné à Koutaïtzof étant comme non avenu, Ouvarof dut faire bonne contenance, et même éloigner par sa participation active les soupçons qui pouvaient planer sur lui.

« Quoi qu'il en soit, l'empereur reçut bientôt après un message semblable. Sa grandeur d'âme se révéla tout entière; car c'est une chose à signaler, que les contrariétés et les tracasseries le trouvaient pusillanime et irritable, tandis que les occasions solennelles et décisives le rendaient pour ainsi dire à sa générosité native, en lui offrant un théâtre digne de lui.

« Il fait venir Pahlen, lui remet l'écrit, et, fixant sur lui ses regards vifs et pénétrants, il lui demande tranquillement ce que cela signifie. Celui-ci, profondément dissimulé et préparé à tout, affecte une contenance ferme. « Je le savais, dit-il à l'empereur, et, « pour mieux connaître tous vos ennemis, j'ai dû jouer moi-même le rôle « de conspirateur. » Là-dessus, il s'étendit longuement sur le plan et les moyens des conjurés, et dénonça même l'impératrice et les grands-ducs Alexandre et Constantin. Paul, stupéfait, dressa une liste de proscription, et remit à l'audacieux imposteur l'ordre qui le mettait en mesure d'agir contre les membres de la famille impériale. Pahlen n'eut rien de plus pressé que de communiquer secrètement ces pièces aux coupables et à ceux que sa calomnie venait de compromettre. Dès lors, il ne fut plus question que de hâter le coup. Les circonstances odieuses de la mort de Paul sont assez connues; pour moi, lorsque je mets dans la balance ses vertus et ses écarts, je ne trouve plus de voix que pour le plaindre.

« Alexandre n'avait donc point conspiré, comme on l'a faussement prétendu, mais, croyant sa perte certaine, il laissa faire. L'histoire lui reprochera d'avoir amnistié sur le trône les assassins de son père. Sa jeunesse et la puissance des conjurés expliquent sa conduite, sans toutefois la justifier. Quant à Constantin, il s'éleva avec énergie contre les auteurs de cet attentat, et la noblesse ne lui a jamais pardonné cette manifestation honorable. Depuis, il a été exclu du trône.

« Nous avons dit que les mauvais traitements avaient aigri le caractère de Paul; il nous reste à indiquer sommairement quelques circonstances d'intérieur qui pourront, jusqu'à un cer-

tain point, expliquer les bizarreries de sa conduite et de ses actes administratifs.

« Une fois empereur, il sembla prendre à tâche d'insulter, par l'éclat des cérémonies publiques, les seigneurs qui avaient joui de sa disgrâce sous Catherine. Le premier acte saillant de son règne fut l'exhumation de Pierre III, auquel il rendit solennellement les honneurs funèbres, comme pour protester hautement contre le passé. Il résolut ensuite d'entourer son couronnement de tout le faste d'une cour riche et somptueuse. Les costumes des dames de la cour furent officiellement prescrits d'après les modèles usités à la cour des derniers rois de France.

« Séduite par ces nouveautés, la noblesse de Pétersbourg et celle des villes les plus considérables de l'empire accourut en foule à Moscou. Le jour de la cérémonie, Paul sortit à cheval du palais de Pétrovski, et se rendit au Kremlin, escorté de ses fils, des grands dignitaires, et suivi d'un cortége immense.

« Ce fut dans les fêtes nombreuses qui se succédèrent qu'il remarqua la jeune Anna Pétrovna, fille du sénateur Lapoukhin, ex-gouverneur général d'Iaroslavl. C'est dans cette famille qu'un siècle auparavant Pierre le Grand avait choisi sa première épouse, mère de l'infortuné Alexis.

« Les charmes d'Anna, ses grâces, sa modestie firent sur Paul une impression extraordinaire. Cependant ce goût, qui devint une passion violente, ne fut point remarqué d'abord, et il se contenta d'engager en termes assez vagues le sénateur Lapoukhin à venir s'établir à Pétersbourg.

« Soit qu'il voulût lutter contre ce penchant, soit qu'il fût distrait par les soins et les devoirs nouveaux que lui imposait la couronne, il quitta Moscou, et pour le moment cette proposition n'eut pas de suite. Une circonstance fortuite vint bientôt après réveiller en lui le souvenir d'Anna Pétrovna. Le gentilhomme de la chambre, Démidof (Grégoire Alexandrovith), rechercha Catherine Pétrovna, sœur d'Anna, et demanda, selon l'usage, l'autorisation de l'empereur. Paul crut qu'il s'agissait d'Anna, et, dans un premier mouvement de dépit, il interdit à Démidof la ville de Pétersbourg, et l'exclut du service actif, sans toutefois s'opposer à ce mariage.

« Un an après, il fit un voyage à Casan, et revint à Moscou, où il revit Anna, et apprit d'elle le mariage de sa sœur. Alors il fit promettre à son père de se rendre à Pétersbourg, où il le combla d'honneurs et de dignités. La position du sénateur Lapoukhin était des plus délicates; il n'ignorait pas le motif de sa nouvelle faveur, ni le danger de heurter de front un maître impérieux et passionné. De son côté, Anna se désolait d'un choix qui contrariait son inclination secrète. Elle avait été fiancée au prince Gagarin (Paul Gavrilévitch), et les obstacles que rencontrait leur union donnaient une nouvelle vivacité à leur mutuel attachement.

« Paul ne pouvait se dissimuler qu'il n'avait aucun des avantages physiques capables de toucher une jeune personne. Il essaya inutilement d'exciter son ambition; il alla même jusqu'à lui proposer de répudier l'impératrice pour mettre la couronne sur sa tête. Des offres si brillantes épouvantèrent Anna Pétrovna, et il tenta désormais de vaincre une résistance dont il ignorait le motif, à force de prévenances et de générosité.

« Dans ce but, il éleva le sénateur Lapoukhin à la dignité sérénissime, et voyant qu'Anna ne tenait point à la cour le rang que lui assignait sa préférence exclusive, il lui conféra les insignes de l'ordre de Malte, ainsi qu'à la comtesse Litta, ce qui leur assurait le pas sur les autres dames d'honneur.

« L'impératrice Marie Féodorovna ne pouvait être jalouse d'une rivale qui gémissait la première de sa faveur, et elle lui témoigna constamment l'intérêt le plus affectueux.

« Paul essayait aussi d'éblouir Anna par des innovations dispendieuses qui ne le rendaient pas plus aimable. Dans un caprice de prodigalité, il fit

fondre la vaisselle massive des villes de gouvernement pour enrichir l'uniforme de ses chevaliers-gardes. Un jour, il ramassa un gant de la favorite, et donna des ordres pour faire peindre de la même couleur le palais de Saint-Michel qui venait d'être achevé.

« Sa jalousie allait jusqu'à l'extravagance. Ayant appris que deux jeunes seigneurs, Laribeaupière et Barazdin, avaient dansé avec Anna, qui avait semblé y prendre plaisir, il défendit la valse dans les bals particuliers et publics; et, des deux danseurs préférés, l'un fut mis pour vingt-quatre heures à la forteresse, l'autre dut quitter Pétersbourg. Enfin une circonstance fortuite lui dessilla les yeux. Le jeune Gagarin servait en Italie sous les ordres de Souvorof. Un bulletin venait d'être adressé à l'empereur sur un avantage remporté par les Russes. Il le lut à Anna dont l'émotion était visible; mais lorsqu'il nomma parmi les blessés le prince Gagarin, elle ne fut plus maîtresse de sa douleur. Paul exigea une explication qui lui fut donnée. Cet homme si entier, dont le bonheur venait d'être détruit, montra dans cette occasion toute sa grandeur d'âme. Il lui reprocha avec bonté d'avoir manqué de confiance à son égard, lui donna sa parole impériale qu'elle serait unie à Gagarin, ajoutant qu'il aurait soin de son avancement et de sa fortune; et, par la suite, il remplit dignement cette tâche difficile et glorieuse.

« Mais, depuis ce moment, il devint de plus en plus sombre et fantasque. Les disgrâces, les bannissements, les ordres les plus arbitraires se succédèrent avec rapidité, et amenèrent les choses à un point qui annonçait aux moins clairvoyants une catastrophe prochaine.

« Quelques années après sa mort, une maladie de poitrine enleva à Pétersbourg Anna Pétrovna, princesse Gagarin, dont j'ai recueilli les derniers soupirs. Elle ne parlait jamais de son bienfaiteur qu'avec attendrissement; et je lui ai répété maintes fois que sa vertu avait fait plus de mal à la Russie que n'eussent pu lui en occasionner les vices et les prodigalités d'une favorite ambitieuse. »

ALEXANDRE Ier.

(1801-1826.) Jusqu'ici nous avons vu la Russie mettre à profit le désaccord de l'Europe pour étendre ses frontières, en même temps qu'elle donnait plus d'homogénéité à ses institutions. Si l'on suit les progrès de cet empire depuis Pierre le Grand, on reconnaît que le caractère des princes qui se sont succédé a merveilleusement hâté le développement de sa puissance militaire : il n'est pas jusqu'aux règnes voluptueux d'Anne et d'Élisabeth qui n'aient fourni leur contingent de gloire; les bizarreries de Pierre III n'en avaient pas moins la guerre pour objet; Catherine, tout en affectant de travailler uniquement à l'amélioration du sort de ses peuples, avait étendu son sceptre plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs; enfin Paul Ier, dans le court espace de quatre années, avait mis la république française en péril, et, par un brusque retour de sa politique, la coalition s'était trouvée découragée, et l'Angleterre réduite à n'espérer de salut que dans le meurtre de l'autocrate devenu l'allié et l'admirateur du premier consul. Telle est l'énergie vitale de la nation russe, que les fautes mêmes de ses princes lui sont profitables, comme s'il fallait à ce corps robuste un exercice violent à tout prix.

Après tous ces règnes si agités et si dissemblables, à l'ambition près, on voit monter sur le trône ensanglanté un jeune prince dont la douceur, la justice et les qualités les plus aimables inspiraient les plus légitimes espérances. Par un jeu singulier de la fortune, il se trouva l'antagoniste d'un homme à proportions héroïques, dont l'épée devait briser toutes les résistances, dont la gloire devait éclipser toutes les gloires, et qui tomba du plus haut de sa puissance aux pieds d'un prince sans talents guerriers, d'un rival, qui, par le seul avantage de sa position, sut mettre à profit jusqu'à ses défaites,

et, dans une dernière lutte corps à corps, renversa sur la neige le vainqueur de Marengo, d'Austerlitz et de la Moskva.

Alexandre ne prit qu'à regret les rênes de l'empire; il avait eu tout le loisir d'étudier les devoirs difficiles du despotisme, et de mesurer l'abîme sur lequel sont placés les degrés du trône tsarique. Vertueux et plein d'affection pour les auteurs de ses jours, il s'était vu forcé, dans l'intérêt de l'État et dans celui de sa propre conservation, de consentir au détrônement de son père; mais, après le crime qui avait couronné cet acte de révolte, il s'abandonna à une douleur sincère. La pureté de ses mœurs, la douceur de ses traits, la droiture de ses intentions, formaient un contraste singulier avec la couleur sombre du règne qui venait de finir; l'amour du peuple, d'autant plus vif qu'il se confondait avec l'espoir, écartait du trône les souvenirs lugubres d'un crime atroce, et à peine, en présence du résultat, les plus austères trouvaient-ils la force de blâmer ce qui devait être profitable à tous.

Les qualités de ce jeune prince avaient été heureusement développées par l'éducation; ses précepteurs, et surtout le colonel la Harpe, lui avaient inculqué de bonne heure le respect de l'humanité, et le sentiment profond de ce qu'un souverain doit à ses peuples en échange de leur obéissance et de leur dévouement; mais, en même temps que l'esprit du grand-duc se nourrissait de ces principes salutaires, il ne pouvait se dissimuler qu'il est pour le pouvoir, plus encore que pour l'homme privé, des exigences de position et de temps auxquelles doivent se plier les théories morales; en un mot, que celui qui gouvernerait toujours les hommes tels qu'ils devraient être, serait inhabile à les gouverner tels qu'ils sont. Le règne de Catherine II, celui de Paul, lui avaient appris que la grandeur, la gloire et la générosité, ont leur côté obscur, tandis que des actes moralement condamnables sont quelquefois en politique d'une incontestable utilité. Ce fut donc entre les limites du bien abstrait et les conditions pratiques d'un règne absolu qu'il traça sa ligne de conduite, et ce milieu, dans son acception la plus honorable, il ne s'en écarta jamais; il accepta les avantages comme les inconvénients de cette modération, de cette tempérance politique, qu'il n'a pu suivre comme système que parce qu'elle était dans les conditions de sa nature. Si nous ajoutons à ces considérations que le rôle qu'il eut à remplir était moins un rôle d'initiative que d'observation et de résistance, on comprendra pourquoi Napoléon vaincu et détrôné a conservé cette renommée prestigieuse qui s'attache aux grandes choses, tandis qu'Alexandre, devenu l'arbitre de l'Europe, a plus de droits à l'estime qu'à l'admiration.

Le colonel Masson a tracé en ces termes le portrait d'Alexandre encore grand-duc: « Ce jeune prince, par la pureté de son moral et la beauté de son physique, inspire une espèce d'admiration. On trouve presque réalisé en lui cet idéal qui nous enchante dans Télémaque.

« On pourrait aussi lui reprocher les mêmes défauts que Fénelon laisse à son élève; mais ce sont peut-être moins des défauts que l'absence de quelques qualités qui ne se sont point encore développées en lui, ou qui ont été repoussées dans son cœur par les alentours méprisables qu'on lui a donnés. Il a de Catherine une grandeur de sentiment et une égalité d'humeur inaltérable, un esprit juste et pénétrant et une discrétion rare, mais une retenue, une circonspection qui n'est pas de son âge, et qui serait de la dissimulation, si on ne devait pas l'attribuer à la position gênée où il s'est trouvé entre son père et sa grand'mère, plutôt qu'à son cœur naturellement franc et ingénu. Il a de sa mère la taille, la beauté, la douceur et la bienfaisance; mais aucun trait extérieur ne le rapproche de son père, et il doit d'ailleurs le craindre plus que l'aimer. Paul, devinant les intentions de Catherine en faveur de ce fils, a toujours eu de l'éloignement pour lui; il ne lui

trouve ni son caractère ni ses goûts; car Alexandre paraît se prêter par obéissance plus que par inclination à ce que son père exige de lui. Il est adoré du soldat à cause de sa bonté, admiré de l'officier à cause de sa raison; il est le médiateur entre l'autocrate et les malheureux qui, pour quelques riens, ont provoqué la colère et la vengeance impériale. Cet élève de la Harpe ne serait pas grand-duc de Russie qu'il inspirerait de l'amour et de l'intérêt; la nature l'a doué très-richement des plus aimables qualités, et celle d'héritier du plus vaste empire du monde ne doit pas les rendre indifférentes à l'humanité; le ciel le destine peut-être à rendre trente millions d'esclaves plus libres et dignes de l'être.

« Au reste, il est d'un caractère heureux, mais passif. Il manque de hardiesse et de confiance pour rechercher l'homme de mérite, toujours modeste et retenu : il est à craindre que le plus importun et le plus effronté, qui est ordinairement le plus ignare et le plus méchant, ne parvienne à l'obséder. Se laissant trop aller aux impulsions étrangères, il ne s'abandonne pas assez à celles de sa raison et de son cœur. Il semble perdre l'envie de s'instruire en perdant ses maîtres, et surtout le colonel la Harpe. »

On pourrait s'étonner qu'avec un prince juste et pacifique la Russie soit restée militaire et conquérante. Un coup d'œil jeté sur la carte de cet empire suffira pour qu'on reconnaisse que ses frontières, ouvertes à l'occident, le mettent constamment en péril, jusqu'à ce que ses forces maritimes lui aient assuré l'empire de la Méditerranée; un accord possible entre les grandes puissances de l'Europe pourrait lui retirer en deux campagnes tout ce qu'il a conquis en un siècle et demi. Il lui importe donc de se mêler à toutes les guerres continentales, et de mettre à prix son alliance pour affaiblir les nations rivales, et grandir ainsi jusqu'à l'époque où sa population, sans cesse croissante, le laissera sans appréhensions sur son territoire et lui permettra de s'étendre encore. C'est en vain que l'Europe se flatte que ce corps gigantesque se morcellera de lui-même; le défaut d'adhésion de tant de provinces est moins un obstacle qu'un moyen pour le despotisme : quel intérêt prendraient les Finois à la révolte des peuples du Caucase? Quand la Pologne s'est soulevée, les peuplades asiatiques ont-elles essayé de ressaisir leur indépendance? Sans doute la Russie subira le sort commun à tous les peuples; mais les rivalités mesquines des grands États de l'Europe favoriseront longtemps encore l'extension de sa puissance, et elle ne périclitera que par sa propre civilisation, à l'époque où la scission du territoire s'opérera par la divergence des intérêts.

La conduite du jeune tsar à l'égard des conjurés fut mixte, et resta pour ainsi dire dans les limites de sa participation au complot. Ils furent éloignés de la cour pour avoir été au delà de ses ordres; mais aucun supplice ne leur fit expier le meurtre de Paul; Alexandre aurait pu les sacrifier à sa propre renommée, et rejeter ainsi sur eux seuls tout l'odieux du forfait; sa conscience repoussa une telle justification, et jamais son amour pour la justice n'éclata plus que dans cette conjoncture délicate : il redoubla d'égards pour sa mère, et tout le reste de sa vie l'absout du soupçon d'avoir attenté sciemment aux jours de son père.

En montant sur le trône, il crut devoir annoncer par une proclamation quelle serait la ligne de son administration et de sa politique. Ce manifeste, conçu en termes généraux, contenait la promesse de gouverner conformément à l'esprit de l'impératrice Catherine II. En s'abstenant de parler du règne de Paul, on eût dit qu'il craignait d'évoquer un souvenir funeste; l'abandon des plans de ce malheureux empereur n'eut peut-être pas d'autre motif.

Les premières démarches avec les cabinets étrangers signalèrent une tendance pacifique : le jeune tsar écrivit à George III pour lui témoigner le désir de terminer les différends qui s'étaient élevés entre la Russie et l'Angleterre; pour montrer la franchise de ces ou-

vertures, il fit rendre la liberté aux équipages dont les bâtiments avaient été séquestrés par ordre de Paul; il leva les prohibitions, conséquences nécessaires des hostilités, et fit prévenir de ces dispositions l'amiral Parker qui commandait la flotte anglaise dans la Baltique. Bonaparte ne vit dans cette conduite qu'un corollaire de la mort tragique de Paul; cependant, comme Alexandre avait simultanément manifesté l'intention de rester en paix avec la France, le premier consul ne perdit pas l'espoir de se concilier le jeune empereur, qui reçut avec les mêmes égards le général Duroc et lord Sainte-Hélène, ambassadeurs des deux cours rivales. Toutefois la prépondérance britannique ne tarda pas à se révéler; l'embargo fut définitivement levé dès le 18 mai, et, un mois après, une nouvelle convention maritime, conclue entre la Russie et l'Angleterre, stipula que la première de ces puissances abandonnerait tous les points précédemment contestés sans prétendre à aucune indemnité. Il était évident qu'une détermination si inattendue blessait les intérêts de la Suède et du Danemark, que la Russie avait poussés à la guerre pour les mêmes motifs dont il lui convenait de faire actuellement si bon marché.

Comme compensation, la Suède obtint la publication d'un traité d'alliance entre Pétersbourg et Stockholm, traité qui avait été ratifié la veille de la mort de Paul.

L'appui du Nord manquait à la France; la paix de Lunéville ne paraissait qu'une trêve, pendant laquelle chacun se disposait à rentrer en lice; le mauvais succès de l'expédition d'Égypte avait jeté quelque découragement dans les esprits. Des préliminaires furent signés à Paris entre la France et l'Angleterre; et huit jours après, le 8 octobre, un autre traité avec la Russie régularisa la situation respective de l'empire et de la république; la paix d'Amiens, amenée par l'intervention de la Russie, et surtout par l'épuisement des parties belligérantes, fut conclue sur des bases peu solides (1802). Vers la même époque, l'indépendance de la république des Sept-Iles fut garantie par la France et la Turquie. Cette mesure, dictée par l'intérêt anglais et russe, annonçait des intentions hostiles contre les possessions françaises en Italie.

Bientôt les vues du cabinet de Londres commencèrent à se dessiner d'une manière plus nette. Au mépris des traités, les vaisseaux anglais ne respectaient plus aucun pavillon, et l'évacuation du Hanovre était l'objet de réclamations incessantes. Au milieu de ces tiraillements, qui annonçaient une rupture prochaine, Markof, ambassadeur russe à Paris, se livrait à de sourdes intrigues qui compromettaient le caractère de son souverain : il fut honteusement expulsé de France; et le tsar, pour atténuer ce que ce coup d'autorité avait de blessant pour sa dignité, jugea convenable de gratifier l'impéritie de ce ministre d'une pension de douze mille roubles.

Tandis que l'influence russe se révélait de tout côté dans les affaires de l'Europe, les courtisans cherchaient à découvrir le côté faible du jeune empereur : la nature l'avait caché dans un penchant très-prononcé pour le sexe, et qu'augmentaient encore les séductions d'une cour brillante. Marié à l'âge de seize ans à la princesse Louise-Amélie, fille du margrave de Bade, et qui prit, en adoptant la communion grecque, le nom d'Élisabeth Alexéievna, il se contenta, pendant quelque temps, des affections conjugales, et conserva même jusqu'à sa mort, pour sa vertueuse épouse, les sentiments d'une estime méritée : on assure qu'une incommodité très-commune dans le Nord, en fanant prématurément la beauté d'Élisabeth, éloigna d'elle son jeune époux, et la priva des douceurs de la maternité. Nous ne signalerons pas les nombreuses infidélités d'Alexandre, qui intéressent peu l'histoire : elles ont toujours été couvertes d'un voile de décence, et jamais, que nous sachions, elles n'ont exercé une influence sensible sur sa politique.

Les désordres de l'administration

appelaient une prompte réforme; le tsar s'en occupa avec sollicitude; mais la même bienveillance, qui le portait à entreprendre cette tâche difficile, l'empêchait d'attaquer avec une fermeté efficace des abus dont tant de fonctionnaires profitaient. « Il commença, dit Rabbe, par abolir la chancellerie secrète, véritable inquisition d'État, que Catherine avait conservée depuis l'année 1762, sous le nom ambigu de département secret. Il établit un conseil permanent pour l'examen préalable de toutes les ordonnances qu'il y aurait à rendre sur les affaires de l'empire; il investit d'une nouvelle considération le sénat dirigeant, et l'interposa comme médiateur entre le peuple et le souverain; » mais il ne put arrêter la marche vicieuse que la vénalité avait introduite dans ce corps nombreux, où la capacité administrative et la probité éprouvée se trouvent rarement réunies. Le pouvoir effectif du sénat resta par le fait fort peu de chose, comme l'exigeaient les conditions d'un gouvernement despotique; mais on se servit souvent de sa prétendue influence comme d'un prétexte spécieux pour éluder des demandes auxquelles on était peu disposé à obtempérer. « Alexandre rétablit les relations de commerce, rappela de Sibérie un grand nombre d'exilés, permit la libre importation des livres, modifia la sévérité de la censure, exempta le clergé des peines corporelles, restitua à la noblesse ses anciens droits, accorda aux fermiers la permission de couper du bois dans les forêts de la couronne, encouragea le commerce et les manufactures, et s'efforça d'améliorer la condition des serfs. »

Tandis que M. de Kalitchef, envoyé russe à Paris, prescrivait à la France, comme condition de la paix européenne, la réintégration des États de Naples et de Sardaigne sous leurs princes légitimes, Alexandre consommait (1802) la réunion de la Géorgie à l'empire russe. Du reste, cet empiétement, dont les guerres ultérieures contre la Turquie et la Perse ont démontré l'importance, était justifié par des promesses spécieuses. « Nous avons consenti, déclara le tsar, dans un manifeste, à l'union de la Géorgie avec la Russie, non pour augmenter notre puissance, ni dans des vues intéressées, mais uniquement pour l'établissement de la justice, et pour la sécurité des personnes et des propriétés; toutes les taxes payées par votre pays seront employées à votre propre usage, et pour le rétablissement des villes et des villages détruits : votre bonheur et votre prospérité seront pour nous la seule et la plus agréable des récompenses. » En effet, pour que la Géorgie devînt une acquisition utile, il fallait la soustraire à l'influence des gouverneurs voisins, et la préparer par degrés à une réorganisation complète.

Les intérêts de l'Angleterre étaient évidemment contraires au développement de la puissance russe dans l'Orient, mais il lui importait surtout de s'assurer une alliance immédiate dans le Nord pour neutraliser le progrès de l'influence française. Une partie de l'année 1802 fut consacrée à des négociations avec Paris, au sujet des indemnités en Allemagne; Alexandre, malgré le caractère pacifique de ses vues, penchait évidemment pour le cabinet de Berlin, et l'entrevue qui eut lieu au mois de juin de cette année, entre le jeune tsar et le roi de Prusse, imprima aux négociations une marche plus rapide et plus efficace.

A l'intérieur, la sollicitude d'Alexandre se porta sur les abus qui entravaient toutes les branches de l'administration. L'organisation judiciaire réclamait surtout une prompte réforme; mais cette grande tâche excédait le pouvoir de l'autocrate; les principaux obstacles contre lesquels vinrent échouer les oukases étaient la vénalité des fonctionnaires, cette maladie chronique de l'empire, l'éloignement des juridictions secondaires, et l'incapacité des magistrats, obligés d'abandonner à des subalternes l'interprétation d'une multitude de lois diverses et souvent contradictoires. Là où règnent l'arbitraire et le bon plaisir, il n'y a point de code possible; il suffit

d'un oukase pour détruire toute l'économie des lois préexistantes. Cependant on essaya de faire revivre le comité de législation institué par Catherine, et il fut enjoint aux gouverneurs de s'abstenir de toute intervention dans les affaires judiciaires de leurs ressorts administratifs. Ces réformes furent rendues plus faciles par la création du département de la justice. Un autre département fut établi simultanément, celui de l'instruction publique. A la même époque eut lieu la fondation de l'université de Dorpat, dont l'empereur Paul avait projeté l'établissement. La direction supérieure des écoles s'occupa activement d'une organisation systématique pour les différents degrés d'instruction, depuis les écoles paroissiales et celles de districts jusqu'aux gymnases et aux universités.

L'empereur, pour remédier, autant que possible, aux abus qu'avait introduits le luxe sous les deux règnes précédents, donna lui-même l'exemple d'une sage économie; il réforma dans sa maison un grand nombre d'emplois; on le voyait souvent à pied et sans escorte dans les lieux publics, et cette confiance dans l'amour de ses sujets ajoutait encore à leur affection. Le commerce prit une nouvelle activité, et les relations avec l'Angleterre donnèrent une nouvelle valeur aux objets d'exportation; la censure, confiée au gouvernement civil, concurremment avec la direction supérieure des écoles, devint moins méticuleuse; les universités échappèrent à ce contrôle, mais en assumant la responsabilité des ouvrages qu'elles publieraient. Il en résulta quelques avantages que contre-balançaient des inconvénients essentiels, entre autres celui de ne point donner aux élèves une instruction en harmonie avec les formes du gouvernement autocratique.

Il fit revivre les ordres de Saint-George pour le service militaire, et de Saint-Vladimir pour la carrière civile, fondés tous deux par son aïeule, et que Paul avait affecté de négliger. L'importance du sénat fut relevée, et ses fonctions rappelées à l'esprit de son institution : malheureusement le personnel ne pouvait être réformé par un oukase.

Cependant les événements qui avaient ébranlé l'Europe avaient déplacé trop d'intérêts pour qu'on pût compter sur une paix durable. Les écoles militaires furent réorganisées sur une échelle plus vaste, et une levée de deux hommes sur cinq cents porta l'effectif de l'armée à cinq cent mille hommes. Les frontières de l'empire, du côté de la Perse, furent mises à l'abri d'un coup de main; car les troupes du schah avaient contraint les Russes à se replier en Géorgie: enfin, on débarqua à Corfou quelques troupes destinées à appuyer ultérieurement les vues de l'Angleterre.

Au printemps suivant, 1803, la guerre se ralluma entre la France et la Grande-Bretagne. Le Hanovre fut occupé par les armées de la république, et, de leur côté, les Anglais fermèrent l'embouchure de l'Elbe et du Véser. L'intervention pacifique de la Russie entre les deux nations rivales n'avait servi qu'à fournir à l'une et à l'autre une occasion d'exposer leurs griefs à la face de l'Europe. Depuis le traité d'Amiens, l'opposition parlementaire n'avait cessé d'attaquer le principe de cette transaction, que réclamait cependant l'intérêt britannique; on reprochait à la France de n'avoir accordé à la Lombardie que le titre illusoire de république, d'exercer une influence toute-puissante sur la Toscane et sur le Piémont, et de traiter la Hollande et l'ancienne fédération allemande moins comme des États indépendants que comme des annexes de la république.

« Ce qui était bien plus inquiétant pour l'Angleterre, ajoute Rabbe, c'est que la France s'assimilait, par la voie des relations commerciales et industrielles, tous les pays sur lesquels elle avait, dans les dernières campagnes, planté ses drapeaux victorieux. Elle transportait partout ses mœurs, ses habitudes. Le génie de ses habitants, si souple et si pénétrant, servait à merveille à cette sorte de colonisation morale de l'Europe; d'ailleurs tout favorisait cette extension de son activité.

Les anciennes barrières tombaient; les anciennes limites s'effaçaient sur les frontières naturelles. C'est ainsi que les routes militaires du Simplon, du mont Cenis, du mont Genèvre, enlaçaient l'Italie, et réunissaient, par des trajets courts et faciles, les bassins du Rhône et de l'Éridan. » De leur côté, les Anglais, au mépris des traités, conservaient Malte, le cap de Bonne-Espérance et Alexandrie. Leur politique pouvait être prévoyante, mais certes ils n'avaient aucun droit de crier à la mauvaise foi. A ces manifestations hostiles, le cabinet de Londres joignait encore une conduite qui témoignait de sa haine contre les conditions politiques du gouvernement français. Il appuyait, par tous les moyens possibles, les intrigues sourdes de l'émigration, dont les espérances s'adressaient tour à tour ou simultanément à l'étranger, aux complots et à la guerre civile.

Malgré les efforts de Fox, le parti de Pitt l'emporta, et la guerre fut déclarée (16 mai 1803). Le premier consul n'était pas homme à se laisser prendre au dépourvu; il était en mesure de repousser et même de prévenir une agression; cependant, bien qu'il comptât faiblement sur le succès de cette démarche, il envoya en Prusse et en Russie Duroc et Colbert, pour se ménager l'alliance ou du moins la neutralité de ces deux puissances. Les envoyés français échouèrent dans le double but de leur mission, et les opérations militaires recommencèrent dans le Hanovre.

La Russie ne s'était pas montrée plus scrupuleuse que l'Angleterre sur la rigide observation des traités. La république des Sept-Iles était occupée militairement, et lui offrait un point favorable, soit pour contenir la Turquie, soit pour agir, concurremment avec l'Angleterre, dans la péninsule italique.

La sollicitude de l'empereur ne se bornait pas à faire respecter au dehors le nom russe; ce prince s'attachait en même temps à rendre ses sujets plus dignes du rang politique que leur assignaient la force numérique et le territoire. Il encouragea l'agriculture et plusieurs établissements de colonistes dans le gouvernement de Pétersbourg et sur les côtes de l'Euxin.

A la même époque eut lieu une innovation dont les résultats seront féconds dans l'avenir. Le comte Serge Roumianzof fit passer un certain nombre de ses paysans de l'état de serfs à celui de francs tenanciers; et le tsar, par un oukase (4 mars), permit à tout seigneur de concéder à titre de redevance, ou de telle autre condition stipulée, des terres que leurs paysans feraient valoir désormais à titre de cultivateurs libres. La perspective d'un impôt plus considérable, la crainte d'être privés de toutes ressources, en cas de non succès dans leurs exploitations, et la valeur précaire d'une liberté dont les avantages leur étaient si nouveaux, firent demander à plusieurs, comme une grâce, la faculté de ne point changer d'état; mais quelques essais réussirent, et la liberté plaida mieux sa cause par elle-même que n'avaient pu le faire des ordonnances.

L'industrie manufacturière fit des progrès proportionnés au développement du commerce d'importation; les produits fabriqués à l'étranger, ne s'adressant qu'aux besoins des classes aisées, servirent en même temps de points de comparaison et de concurrence à la fabrication indigène. Les nomades tributaires, chassant devant eux leurs troupeaux innombrables, affluaient dans les marchés d'Orenbourg; les Bulgares, les Boukhares envoyaient à la frontière de riches caravanes, et les Chinois se rendaient à Kiakhta pour y échanger le thé et la soie contre les fourrures moscovites.

C'est en 1804 que le gouvernement russe, après avoir inutilement tenté d'établir des relations commerciales avec le Japon, essaya, sans plus de succès, d'obtenir l'entrée des États chinois. Nous laisserons parler l'orientaliste Klaproth, qui faisait partie de l'ambassade russe.

« Le projet en fut conçu à Saint-Pétersbourg, en 1804, et, à ce qu'il

paraît, d'après le désir manifesté par la cour de Péking de recevoir un ambassadeur du *khan blanc*. Le gouvernement russe ne négligea rien pour rendre cette ambassade brillante, digne du monarque qui l'envoyait, utile au commerce et profitable pour les sciences. Elle était composée de personnes appartenant aux familles les plus distinguées de l'empire; son chef, homme de talent, était appelé, par son rang et sa naissance, à remplir les plus hautes dignités : elle emportait des présents magnifiques pour l'empereur de la Chine; une société de savants, sous la direction de feu M. le comte Jean Potocki, fut adjointe à la légation. Cette expédition nombreuse quitta Saint-Pétersbourg en plusieurs divisions qui devaient se réunir à Irkoutsk vers la fin de septembre 1805.

« Arrivé dans cette ville, l'ambassadeur envoya M. Baïkof, son premier secrétaire, à l'Ourga, pour prendre, avec les autorités chinoises et mongoles, les arrangements nécessaires, tant sur la manière de transporter sa suite à Péking que sur d'autres points relatifs à ce voyage. Ces premières négociations présentèrent d'abord des difficultés : les Chinois refusaient de recevoir une ambassade beaucoup plus nombreuse que les précédentes, alléguant qu'ils n'avaient compté que sur cent personnes, et qu'ils avaient établi en conséquence les étapes dans les déserts de Gobi. Après de longs pourparlers, l'envoyé se vit obligé de diminuer le nombre de sa suite, et de la borner à cent trente personnes.

« M. le comte Golovkin (ambassadeur) arriva le 17 octobre au fort de Kiakhta, nommé Troïtskosavsk, et éloigné de trois verstes de l'entrepôt de commerce qui est à la frontière même. De nouvelles négociations l'y retinrent pendant deux mois et demi : les difficultés ne furent entièrement aplanies que vers la fin de l'année, de sorte que l'ambassade ne passa la frontière que le 1er janvier 1806. Le froid était excessif; les membres de l'expédition en souffraient d'autant plus qu'ils furent obligés d'employer quatorze jours à parcourir les trois cent sept verstes (soixante et quatorze lieues) qui séparent Kiakhta et l'Ourga. Pendant tout ce voyage, ils ne trouvèrent d'autre abri que des *jourtes* ou tentes de feutre (*).

« A l'Ourga, les discussions sur le cérémonial chinois se renouvelèrent; l'ambassadeur refusa de s'y soumettre, en s'appuyant sur l'exemple de lord Macartney, qui n'avait fait d'autre salut à l'empereur Khian-loung que celui qui est usité en Europe dans des circonstances semblables. Des courriers furent expédiés à Péking; on concevait l'espérance d'obtenir une réponse favorable du tribunal des rites du Li-fan-yuan, ou collége des affaires étrangères, et peut-être de l'empereur lui-même.

« Sur ces entrefaites, le vang, ou vice-roi de la Mongolie septentrionale, reçut l'ordre de donner au comte Golovkin une fête, au nom de l'empereur, devant le trône impérial. La réception, pour ce festin, eut lieu le 15 janvier, en plein air, et par un froid de vingt-trois ou vingt-quatre degrés. Le vang exigea que l'ambassadeur fît préalablement le kheou-theou, ou les neuf prosternations, devant un écran ou une petite table couverte d'un damas jaune, représentant la personne de l'empereur. Cette prétention parut trop humiliante pour que l'envoyé d'un grand monarque pût s'y conformer. M. le comte Golovkin refusa donc de se soumettre à ce cérémonial, et le festin n'eut pas lieu.

« Depuis ce moment, les négociations prirent une tournure fâcheuse, et les esprits s'aigrirent. Malgré quelques lueurs d'espérance de voir terminer ces différends à l'amiable, l'am-

(*) Pendant le séjour de l'ambassadeur en Mongolie, le froid était toujours entre 15 et 30 degrés de Réaumur; le mercure gela deux fois. Les jourtes ne pouvaient se chauffer qu'avec du charbon qu'on allumait au milieu. Les voyageurs, couchés à terre devant ce feu, brûlaient d'un côté et gelaient de l'autre. L'ambassadeur était dans une position fort désagréable, et chacun désirait vivement de voir finir de pareilles souffrances.

bassade fut congédiée, le 10 février, par une lettre venue de Péking. Elle revint à Kiakhta dans les premiers jours de mars. » Il est à regretter que des formalités puériles, et dont le ridicule retomberait plutôt sur celui qui les impose que sur l'envoyé qui s'y conformerait, ait privé l'empire russe de grands avantages commerciaux, et l'Europe d'une relation neuve et intéressante.

Un des soins les plus assidus d'Alexandre fut la propagation des lumières dans ses vastes États; c'est à dater de son règne que les écoles et les universités prirent une importance réelle, et préparèrent au tsar actuel la voie de nouvelles améliorations : il était seulement à craindre qu'en se réglant sur les universités de l'Allemagne, auxquelles on empruntait des professeurs distingués, on n'inculquât à la jeunesse russe des idées peu en harmonie avec les formes et les exigences du gouvernement, et il était difficile d'échapper à cet inconvénient dans un pays despotique où le peuple est resté esclave, tandis que les classes privilégiées ont atteint en moins d'un siècle le même degré de civilisation que la vieille Europe. L'académie des sciences, fondée par Pierre le Grand, et qui n'a guère brillé depuis que du reflet de quelques illustrations étrangères, reprit sous Alexandre une nouvelle activité, et ses revenus furent portés à cent vingt mille roubles; elle fut chargée d'évoquer à elle toutes les hautes questions scientifiques et littéraires, non pas, comme on l'a prétendu, pour s'ériger en arbitre absolu, mais pour raviver les études par ses lumières, et leur imprimer un mouvement plus fécond et plus rationnel.

Tandis que l'empereur cherchait à moraliser son peuple par les bienfaits de l'instruction, l'impératrice-mère encourageait les établissements de bienfaisance, et, dans son zèle inépuisable, elle faisait de ses revenus autant de parts qu'on peut compter de classes dans la grande famille des misères humaines. Les veuves, les malades, les orphelins, les enfants trouvés trouvèrent un asile et des ressources sous sa généreuse protection. Toutes ces améliorations jetèrent un vif éclat sur le règne du jeune autocrate, et ajoutèrent à l'idée favorable que les cours d'Europe, intéressées à capter sa bienveillance, avaient répandue sur ses qualités aimables, sa modération et sa justice.

Cependant, toutes les fois que la dignité et les intérêts essentiels de la Russie se trouvèrent compromis, Alexandre montra de la fermeté; c'est ainsi que la Suède ayant empiété sur les frontières russes en Finlande, et les représentations du cabinet de Saint-Pétersbourg étant demeurées sans effet, la flotte des galères fut armée, et des troupes suffisantes reçurent l'ordre de marcher en Finlande : Gustave céda, et cette démonstration n'eut pas d'autres suites. Les Lesghis de Bélakan et de Tehari vinrent faire des incursions jusque dans le voisinage de Tiflis; le général Goulakof les refoula dans leurs repaires. La Russie allait bientôt entrer en lice contre un ennemi plus dangereux. (1804.) Pitt, toujours acharné contre la France, couvrait sa haine du prétexte spécieux du bien public et du rétablissement de l'ordre, jouant ainsi le sort de l'Europe, et forçant son rival à développer tout son génie et toutes ses ressources, en ne lui laissant que l'alternative d'une gloire immense ou d'une ruine définitive. Ce ministre ne négligeait rien pour parvenir à son but. La restauration des Bourbons donnait une apparence de justice à ses vues secrètes; peu lui importait au fond qu'une révolution eût changé en France la forme du gouvernement; mais il savait que les princes de la famille déchue ne pourraient remonter sur le trône qu'en abandonnant toutes les conquêtes de la république. Dans ce but, il négociait habilement auprès des cabinets jaloux de l'agrandissement de la France, et favorisait les intrigues et les conspirations de quelques émigrés exaltés. La fortune de Bonaparte le préserva de ce danger. George Cadoudal et plusieurs de ses complices périrent sur

les frontières de l'ouest, dans les provinces démembrées de l'ancienne Pologne (Rabbe).

Les soins multipliés d'une guerre prochaine et sérieuse, les incursions fréquentes des Lesghis n'empêchaient point Alexandre de s'occuper d'utiles réformes à l'intérieur. Le sort des serfs fut un peu moins soumis à l'arbitraire des seigneurs; les écoles publiques se multiplièrent; les divisions administratives ou gouvernements, que Paul avait réduits à quarante et un, furent portés à cinquante et un, en y comprenant la Géorgie; enfin le code, cette œuvre toujours refaite et toujours à refaire, dut subir une révision dont on chargea le prince Lapoukhin et M. de Novassiltzof. Nous ne parlerons des mesures prises pour adoucir le sort des paysans que pour faire ressortir l'humanité du monarque; l'étendue des possessions russes, la solidarité des intérêts dans la classe des seigneurs ont presque toujours paralysé l'effet des oukases; et s'il y a eu véritablement une amélioration à cet égard, on la doit plutôt à la diffusion des lumières et à l'influence bienfaisante d'une éducation morale qu'aux prescriptions du souverain. Pour éteindre graduellement l'esclavage, le gouvernement russe a usé d'un moyen transitoire dont on peut apprécier l'efficacité. Il a été créé une banque qui prête à terme sur les biens seigneuriaux; au délai fixé, et à défaut de remboursement, les biens engagés retournent à la couronne, et les paysans n'appartiennent plus qu'à l'État, condition qui les prépare à un affranchissement définitif.

L'empereur Alexandre, persuadé que moins les droits sont onéreux, plus le commerce fleurit, réduisit de vingt-cinq pour cent les droits dans les ports russes de la mer Noire et de la mer d'Azof, et bientôt la prospérité d'Odessa prit un développement extraordinaire. Il résulte d'un compte rendu par le ministre du commerce, pour l'année 1802, que, dans les ports de la Baltique seulement, la balance commerciale était, en faveur de la Russie, d'environ dix-huit millions de roubles. Cependant, malgré le libéralisme éclairé d'Alexandre, la nature même de son pouvoir le forçait à des mesures dont l'esprit était opposé à ses vues personnelles; c'est ainsi qu'il sanctionna un édit de censure qu'on aurait cru émané du cerveau ombrageux de son père; peut-être avait-on surpris son adhésion, car, peu de temps après, il en tempéra la rigueur par quelques dispositions atténuantes. L'augmentation de la population, l'embellissement des villes, des écoles fondées dans toutes les parties de l'empire, tout annonçait les bienfaits de la paix et la sagesse du gouvernement. Odessa comptait déjà plus de deux mille maisons et cinquante mille habitants; la nouvelle Tcherkask s'élevait à côté de l'ancienne, et de tous côtés les étrangers et les colons apportaient, en échange d'une vie aisée, leur industrie, leurs lumières et leur travail. Les écoles militaires reçurent une nouvelle organisation; l'université de Kharkof s'ouvrit, et il lui fut assigné un revenu de cent trente mille roubles.

« La lenteur de la procédure, dit Rabbe, avait, depuis longtemps, été le sujet de beaucoup de plaintes en Russie. En conséquence, l'empereur Paul avait, en 1796, commissionné trois branches du sénat, dont l'unique affaire devait être de juger le nombre immense de causes pendantes. Cependant, dans le cours de huit années, à peine avait-on abordé la difficulté principale. Il fut en conséquence déterminé, sur la proposition du prince Lapoukhin, d'abolir les trois départements temporaires, et d'augmenter le sénat de deux nouveaux départements, de manière qu'il se trouvait alors composé de neuf départements, dont six siégeaient à Pétersbourg et trois à Moscou. Le corps entier du sénat se trouva porté à neuf cents personnes; et afin qu'il trouvât assez de temps pour l'exécution de tout ce qui lui était attribué, le nombre des jours fériés fut réduit de soixante-deux à trente et un. »

Dans une guerre contre la France

impériale, qui exerçait déjà une grande influence sur le corps germanique, le côté le plus vulnérable de la Russie était la Pologne, telle que l'avait organisée le dernier partage; aussi Alexandre ne négligea-t-il rien pour conserver ce riche héritage de la politique de son aïeule; d'abord il rendit quelques oukases en faveur des paysans; les prêtres grecs eurent soin, dans les lieux où les catholiques étaient en minorité, de rattacher les idées de nationalité aux idées religieuses; les juifs, qui, par leur industrie et leurs correspondances, peuvent faire tant de bien ou tant de mal, obtinrent quelques priviléges, et furent mis au nombre des sujets russes; et cette fois, du moins, la saine politique se trouva d'accord avec l'humanité. Plusieurs causes empêchèrent la Pologne russe d'échapper au joug moscovite; d'abord l'habileté de Catherine qui avait su intéresser à cette spoliation l'Autriche et la Prusse; et ensuite les vues particulières de Napoléon qui, ayant besoin de la Russie pour abaisser l'Angleterre, s'attacha plutôt à s'assurer un jour son alliance, qu'à élever une forte barrière entre cette puissance et l'Europe. (1806) Déjà, depuis un an, la France était en guerre contre l'Angleterre; mais ces deux États rivaux ne pouvaient s'étreindre corps à corps, la force de l'une résidant surtout dans ses armées, et la prépondérance de l'autre dans ses flottes: aussi, bien que poursuivant le même but, chacune s'attachait, par des vues différentes, à frapper son adversaire dans ce qui constituait sa puissance; l'Angleterre soudoyait l'Europe continentale contre le soldat-empereur, et celui-ci s'efforçait de tarir les sources de la prospérité de la Grande-Bretagne, en fermant les ports de l'Europe au pavillon anglais. La Russie, par sa position géographique, n'avait pas un intérêt direct à l'abaissement de la France telle qu'elle était avant les conquêtes de la république; mais l'extension du nouvel empire et le morcellement de la vieille Europe devaient inquiéter même les princes dont l'éloignement n'était pas un obstacle pour le génie le plus actif des temps modernes. Une autre considération pouvait porter Alexandre à des mesures hostiles; il lui fallait opter entre les deux alliances, et les avantages matériels de son empire le rapprochaient impérieusement de la nation la plus commerçante. D'un autre côté, le reste de l'Europe s'affaiblissait dans ces luttes continuelles; et la Russie, qui n'exposait qu'une partie de ses forces, conservait, quelles que fussent les chances de la guerre, une influence dont elle se réservait de tirer tout le parti possible. Nous verrons que ses revers ne l'ont presque pas affaiblie, tandis que ses voisins se sont vus tout près de leur ruine définitive.

Quand la politique est intéressée à une rupture, elle est rarement arrêtée par le choix d'un motif ou d'un prétexte: et d'ailleurs Napoléon donnait assez de prise à la jalousie des monarques pour ne leur laisser que l'embarras du choix. Le général Hédouville venait de signifier à la cour tsarienne l'avénement du premier consul à la dignité impériale. Alexandre refusa de reconnaître le nouveau souverain, et le roi de Suède suivit cet exemple. L'ambassadeur français quitta immédiatement Saint-Pétersbourg.

Les flottes de la Baltique avaient déjà franchi le Sund pour rallier l'escadre anglaise dans la Méditerranée, et opérer simultanément sur les côtes de l'Italie. A la même époque, Napoléon méditait une descente en Angleterre; il isolait ainsi son ennemi de l'Europe, et menaçait les descendants de Guillaume le Conquérant de tout le poids de son épée victorieuse. L'Angleterre alarmée se hâta de détourner l'orage qui la menaçait. Il s'agissait de déterminer la Russie à la guerre; le traité qui liait cette puissance n'était que conditionnel; son alliance avec l'Angleterre n'était offensive qu'autant que l'Autriche se déclarerait contre la France; or, l'Autriche, craignant d'être attaquée et vaincue avant qu'on eût le temps de la secourir, avait préalablement reconnu l'empereur, bien décidée d'ailleurs à trouver d'autres motifs

de rupture dès qu'une occasion favorable se présenterait. Il fallait donc démontrer à l'Autriche qu'elle n'obtiendrait rien par la paix, et entamer des négociations qui donnassent le temps d'organiser les éléments d'une lutte puissante.

« Pour décider l'Autriche, on feignit, dit Rabbe, d'entrer dans ses délais pacifiques; la Russie alla même jusqu'à proposer, par l'intermédiaire de Berlin, sa médiation entre la France et l'Angleterre. Cette médiation ayant été agréée à Paris, M. de Novossiltzof fut envoyé à Berlin avec de pleins pouvoirs. Là il devait obtenir des passeports du gouvernement français pour se rendre à Paris. Mais il avait ordre de n'accepter les passe-ports qu'à la condition qu'il traiterait immédiatement avec le chef du gouvernement français, sans reconnaître le nouveau titre qu'il s'était donné, et que Bonaparte assurerait positivement qu'il était animé du même désir de paix générale qu'il avait paru manifester dans sa lettre au roi d'Angleterre. Les passeports de M. de Novossiltzof furent expédiés sans difficulté; mais cet agent reçut en même temps la défense d'en faire usage. »

A l'instant même où la Russie et la Suède contestaient à Napoléon le titre d'empereur, l'héritier de la révolution française, comme pour justifier cette ambitieuse dénomination, ajoutait à sa couronne celle d'Italie, et réunissait à ses États la république ligurienne. Ce n'était pas le moyen de faire taire les scrupules diplomatiques de Pétersbourg et de Stockholm; aussi M. de Novossiltzof, en quittant Berlin, remit, le 10 juillet, au ministre d'État, baron de Hardenberg, une note dans laquelle la réunion de l'État de Gênes était présentée comme une cause définitive de rupture. « Il était impossible, disait l'agent russe, de croire que Bonaparte, en expédiant les passe-ports qui étaient accompagnés des assurances les plus pacifiques, eût sérieusement songé à s'y conformer, puisque, dans le temps qui devait s'écouler entre l'expédition des passeports et l'arrivée du négociateur à Paris, il hâtait des mesures qui, loin de faciliter le rétablissement de la paix, étaient de nature à en détruire le principe. »

Il est assez curieux de remarquer, à l'occasion des répugnances de la Russie et de la Suède, que de ces deux puissances la première ne datait son existence politique en Europe que d'environ un siècle, tandis que la seconde allait se donner pour souverain un lieutenant de Napoléon.

Le cabinet des Tuileries combattait par des articles officiels les prétentions de la Russie à régler les affaires du continent. « Qu'ont de commun la France et la Russie indépendantes l'une de l'autre; elles sont respectivement nulles pour se nuire, et toutes-puissantes pour se faire du bien. Si l'empereur des Français exerce une grande influence en Italie, l'empereur de Russie exerce une influence plus grande encore sur la Porte Ottomane et sur la Perse. L'une a une influence circonscrite qui ne s'étend pas au delà des discussions relatives à ses limites, et n'augmente pas sa force d'une manière majeure; l'autre, au contraire, exerce son influence sur deux puissances de premier ordre qui furent longtemps au même rang politique que la France et la Russie, et qui dominent sur les Arabies, la mer Caspienne et la mer Noire. Si le cabinet de Russie prétend avoir le droit de fixer les limites où la France doit s'arrêter, il est sans doute aussi disposé à permettre que l'empereur des Français lui prescrive les limites dans lesquelles il doit se renfermer... On a partagé la Pologne: il a fallu que la France eût la Belgique et la rive du Rhin; on s'est emparé de la Crimée, du Caucase, de l'embouchure du Phase, etc.: il faut que la France ait un équivalent en Europe; l'intérêt de sa propre conservation l'exige. Veut-on un congrès général de l'Europe? Eh bien! que chaque puissance mette à la disposition de ce congrès ce qu'on a envahi depuis cinquante ans; qu'on rétablisse la Pologne, qu'on rende Venise au

Sénat, la Trinité à l'Espagne, Ceylan à la Hollande, la Crimée à la Porte; qu'on renonce au Phase et au Bosphore; qu'on restitue le Caucase et la Géorgie; qu'on laisse la Perse respirer après tant de malheurs; que l'empire des Marattes et de Mysore soit rétabli, ou ne soit plus l'exclusive propriété de l'Angleterre. La France alors pourra rentrer dans ses anciennes limites... Il est à la mode d'accuser l'ambition de la France. Si cependant elle avait voulu conserver ses conquêtes, la moitié de l'Autriche, les États de Venise, le royaume de Naples, la Suisse, la Hollande, seraient encore en son pouvoir. Les limites de la France sont en réalité l'Adige et le Rhin: a-t-elle passé l'Adige? a-t-elle passé le Rhin? Si elle ne prit pas pour limites la Save et la Drave, y fut-elle contrainte par la force des armes, ou fut-elle déterminée par une noble modération... La politique des puissances du Nord fut toujours d'exciter des guerres dont elles n'avaient rien à redouter. C'est ainsi que Catherine fit battre pendant plusieurs années la Prusse et l'Autriche, en annonçant des secours qui n'empêchèrent pas les armées françaises d'arriver aux portes de Vienne. C'est ainsi que le dernier empereur de Russie perpétua les calamités de la guerre, en promettant des secours qui n'arrivèrent qu'au moment où l'Autriche avait obtenu des succès sans eux, qui se retirèrent au premier revers, et laissèrent, au milieu d'une campagne, leurs alliés supporter seuls le fardeau qu'ils avaient promis de partager. » (*Moniteur*).

Cependant l'Autriche levait des troupes, fortifiait les passages susceptibles de défense, et portait des forces imposantes du côté de la Bavière. Le gouvernement demanda des explications; et, après quelques temporisations, le cabinet de Vienne feignit de vouloir intervenir comme médiateur entre la Russie et la France. La Prusse, quoique moins intéressée que l'Autriche à la répression immédiate des empiétements successifs de Napoléon, n'en désirait pas moins la guerre; mais, craignant de s'avancer trop tôt, elle venait de refuser à Alexandre le passage de ses troupes à travers son territoire. L'archiduc Jean, le général Mack et l'archiduc Ferdinand entrèrent en campagne avec quatre-vingt-dix mille hommes, et occupèrent à la fois la Bavière, les gorges du Tyrol et les rives de l'Adige (Rabbe). Napoléon fut bientôt en état de faire face à cette nouvelle coalition. « Il avait reçu la nouvelle de l'arrivée de Villeneuve dans un port d'Espagne; dès lors il avait vu l'expédition de l'Angleterre avortée, les immenses dépenses de la flotte et de la flottille perdues pour longtemps, pour toujours peut-être... Dans l'emportement d'une fureur qui ne permet pas même aux autres hommes de conserver leur jugement, il avait pris une résolution des plus hardies, et tracé un des plans de campagne les plus admirables qu'aucun conquérant ait pu concevoir à loisir et de sang froid; sans hésiter, sans s'arrêter, il dicta en entier le plan de la campagne d'Austerlitz, le départ de tout le corps d'armée, depuis le Hanovre et la Hollande jusqu'aux confins de l'ouest et du sud de la France; l'ordre des marches, leur durée, les lieux de convergence et de réunion des colonnes; les surprises et les attaques de vive force, les mouvements divers de l'ennemi, tout fut prévu, la victoire assurée dans toutes les hypothèses. Telles étaient la justesse et la vaste prévoyance de ce plan, que, sur une ligne de départ de deux cents lieues, des lignes d'opération de trois cents lieues de longueur furent suivies d'après les indications primitives, jour par jour, et lieue par lieue, jusqu'à Munich. Au delà de cette capitale, les époques seules subirent quelque altération; mais les lieux furent atteints, et l'ensemble du plan fut couronné d'un succès complet (Daru). Après vingt jours de campagne, Vienne ouvrit ses portes au vainqueur, dont le génie, puissamment secondé par des généraux habiles, fut encore servi par les fautes de l'ennemi; la marche lente des Russes, l'indécision de Koutou-

sof, l'hésitation intempestive de la Prusse, et la conduite de Mack à Ulm, contribuèrent au succès de cette mémorable journée.

Alexandre s'était rendu à Berlin le 25 octobre (Rabbe). Il fut reçu avec enthousiasme par la cour et par le peuple. L'unanimité de ces dispositions lui rendit plus facile l'accomplissement du dessein qui l'amenait dans la capitale de Frédéric-Guillaume III. Il venait, invoquant le pacte juré entre eux en 1802, le rallier à celui qui unissait de nouveau l'Europe contre la France. Sa présence et ses instances ne furent point vaines : il quitta Potsdam, après avoir visité, à l'heure de minuit, le tombeau de Frédéric avec le roi de Prusse et sa femme. On dit que les deux souverains se jurèrent une inviolable amitié sur la tombe de ce grand homme. De là Alexandre se rendit à Weimar, puis à Dresde où il arriva le 11 novembre. Trois jours après il joignit l'empereur François à Olmütz, au moment même où la deuxième armée russe, aux ordres du général Buxhovden, après avoir traversé la Gallicie et la Moravie, donnait la main à la première armée russe que commandait Koutousof. Réunis au nombre de soixante et dix mille hommes sous le commandement de ce vieux général, ces deux corps d'armée combattirent à Austerlitz ; l'Autriche consternée était cependant parvenue à rassembler encore près de trente mille hommes.

Malgré les fautes de Koutousof, la victoire fut sanglante et longtemps disputée. Les pertes de l'armée combinée furent immenses ; « elle était de quatre-vingt-deux mille hommes, et le nombre de ceux qui furent mis hors de combat s'éleva à plus de quarante mille hommes ; en effet, on compta près de dix mille morts sur le champ de bataille ; dix-neuf mille Russes et six cents Autrichiens furent faits prisonniers ; et dix mille autres, selon toutes les apparences, furent dispersés ou engloutis sous la glace des lacs. Trois lieutenants généraux, six généraux-majors, vingt officiers supérieurs, et plus de huit cents autres officiers se trouvèrent parmi les prisonniers ; les pertes en matériel ne furent pas moindres ; quarante-cinq drapeaux, cent quatre-vingt-six pièces de canon, quatre cents voitures d'artillerie, tous les gros équipages et une quantité de chevaux furent les trophées et le butin des vainqueurs d'Austerlitz.

« Immédiatement après l'issue de cette désastreuse journée (2 décembre 1805), un envoyé des alliés, le prince Jean de Lichtenstein, arriva au camp français : il venait en toute hâte, au nom du souverain qui commandait l'armée combinée, demander un armistice et proposer une entrevue, afin d'en régler plus promptement les conditions, en attendant qu'on pût négocier une paix séparée. Cette démarche fit connaître la confusion et le désordre extrême des alliés. On se hâta d'en profiter ; et, dès la pointe du jour, toute l'armée française fut mise en mouvement pour achever d'écraser l'armée vaincue. » (Précis des événements militaires.)

François II vint lui-même au bivac de Napoléon solliciter la générosité du vainqueur. Napoléon s'avança à sa rencontre, et lui dit, en l'invitant à entrer dans la masure où était allumé le feu du bivac : *Je vous reçois dans le seul palais que j'habite depuis deux mois*. Un armistice fut accordé ; et, pour première condition, les Russes durent évacuer le territoire autrichien et se retirer à travers les monts Krapaks.

L'empereur Alexandre, observe Rabbe, ne pouvait refuser le bienfait de l'armistice, dont il avait besoin pour opérer sa retraite et sauver les débris de son armée ; mais il manifesta son éloignement absolu pour toute participation au traité que l'Autriche pourrait ultérieurement conclure avec la France.

L'aide de camp de l'empereur, le général Savary, avait accompagné l'empereur d'Autriche, après l'entrevue, pour savoir si l'empereur de Russie adhérait à la capitulation. Il trouva les

débris de l'armée russe sans artillerie ni bagage, et dans un épouvantable désordre; il était minuit; le général Merfeld avait été repoussé de Godding par le maréchal Davoust; l'armée russe était cernée; pas un homme ne pouvait échapper. Le prince Czartoriski introduisit le général Savary près d'Alexandre: « Dites à votre maître, lui cria ce prince, que je m'en vais; qu'il a fait hier des miracles, que cette journée a accru mon admiration pour lui; que c'est un prédestiné du ciel; qu'il faut à mon armée cent ans pour égaler la sienne. Mais puis-je me retirer en sûreté?... — Oui, sire, lui dit le général Savary, si Votre Majesté ratifie ce que les deux empereurs de France et d'Allemagne ont arrêté dans leur entrevue. — Et qu'est-ce? — Que l'armée de Votre Majesté se retirera chez elle, par les journées d'étape qui seront réglées par l'empereur, et qu'elle évacuera l'Allemagne et la Pologne autrichienne. A cette condition, j'ai l'ordre de l'empereur de me rendre à nos avant-postes qui vous ont déjà tournés, et d'y donner les ordres pour protéger votre retraite, l'empereur voulant respecter l'ami du premier consul. — Quelle garantie faut-il pour cela? — Sire, votre parole. — Je vous la donne. » Cet aide de camp partit sur-le-champ au grand galop, se rendit auprès du maréchal Davoust, auquel il donna l'ordre de cesser tout mouvement et toute attaque. Puisse cette générosité de l'empereur des Français ne pas être oubliée en Russie aussi promptement que le fut le beau procédé du premier consul, qui renvoya à l'empereur Paul six mille hommes, avec tant de grâce et de marques d'estime pour lui. Le général Savary avait causé une heure avec l'empereur de Russie, et l'avait trouvé tel que doit être un homme de cœur et de sens, quelques revers d'ailleurs qu'il ait éprouvés. Ce monarque lui demanda des détails sur la journée. « Vous étiez inférieurs à moi, lui dit-il, et cependant vous étiez supérieurs sur tous les points d'attaque... — Sire, répondit le général Savary, c'est l'art de la guerre, et le fruit de quinze ans de gloire; c'est la quarantième bataille que donne l'empereur. — Cela est vrai; c'est un grand homme de guerre. Pour moi, c'est la première fois que je vois le feu. Je n'ai jamais eu la prétention de me mesurer avec lui. — Sire, quand vous aurez de l'expérience, vous le surpasserez peut-être. — Je m'en vais donc dans ma capitale. J'étais venu au secours de l'empereur d'Allemagne; il m'a fait dire qu'il est content. Je le suis aussi. » (Extrait d'un bulletin daté d'Austerlitz, 17 décembre 1805.)

Le roi de Prusse en était réduit à se féliciter d'avoir laissé battre les deux empereurs Alexandre et François. Le ministre Haugwitz, parti de Berlin pour se rendre au quartier général des alliés, en apprenant le sort de leurs armes, se rend à celui de Napoléon, et le félicite sur sa victoire: « Voilà, dit le vainqueur d'Austerlitz, « un compliment dont la fortune a « changé l'adresse. »

Tandis que l'armée russe se dirigeait sur la Silésie, le grand-duc Constantin se rendit à Berlin, déclarant, au nom d'Alexandre, que les troupes étaient à la disposition du roi; cette demande, conforme aux traités, pouvait paraître une satire de la conduite de Frédéric-Guillaume; ce prince, qui avait craint d'agir quand les chances de la guerre pouvaient lui être favorables, n'eut garde de profiter de cette offre dans des circonstances si désastreuses. Toutes les opérations militaires qui se rattachaient au plan des alliés manquèrent par une conséquence naturelle de la journée d'Austerlitz: un corps d'Anglo-Russes, rassemblé dans le nord de l'Allemagne, ainsi qu'un autre envoyé dans le royaume de Naples, fournirent à Napoléon des prétextes plausibles pour formuler nettement ses vues d'agrandissement. « La dynastie « des Bourbons a cessé de régner, » s'écria-t-il dans une proclamation adressée au corps d'armée de Joseph; et la fortune ratifia cet arrêt.

D'après la convention provisoire conclue à Vienne le 15 décembre, la Prusse cédait à la France les terri-

toires d'Anspach et de Bareuth, Clèves, Neufchâtel, et obtenait en dédommagement la faculté d'occuper la Flandre, après en avoir dépossédé le roi d'Angleterre.

Le traité de Presbourg (26 décembre) statua sur les sacrifices imposés à l'Autriche. Les anciens États de Venise, en y comprenant la Dalmatie et l'Albanie, furent réunis à l'Italie. La principauté d'Eichstadt, une partie de l'ex-évêché de Nassau, la ville d'Augsbourg, le Tyrol, toutes les possessions autrichiennes en Souabe, dans le Brisgau et l'Ortenau, furent transportées à l'électeur de Bavière, au duc de Wurtemberg et au duc de Bade. Les deux premiers furent créés rois par le vainqueur. C'est ainsi que l'Autriche, dépouillée de sa suprématie, se vit réduite à un rôle secondaire et pour longtemps inoffensif. Mais, non moins patiente dans ses revers qu'habile à profiter de ses avantages, cette puissance tournait ses espérances vers la Russie, et attendait de la fortune des chances moins défavorables. A bien considérer les éléments de la prépondérance française, on ne pouvait se dissimuler qu'elle ne pouvait subsister que par la victoire; au moindre échec, les nationalités absorbées par la conquête devaient se détacher d'un ordre de choses improvisé par des traités sans être dans les mœurs; et même en regardant la France comme représentée par son ancien territoire et ses acquisitions récentes, il était aisé de voir que les forces combinées des nations rivales pouvaient longtemps contre-balancer l'effort de ses armes, et mettre sans cesse en question son existence politique.

Après l'échange des ratifications, Napoléon eut une entrevue avec l'archiduc Charles au château de Stammerdorf; il y fut question, dit-on, du démembrement de la Turquie, qu'il s'agissait de soustraire à l'influence ambitieuse des Russes. Le moment n'était pas bien choisi pour éveiller les craintes de l'Autriche sur les empiétements successifs de la Russie vers l'Orient; aussi le prince Charles évita-t-il de se prononcer sur une question qui ne touchait point aux intérêts du moment. Cependant la sollicitude de l'empereur n'était pas sans fondement : en 1804, la Russie, qui se préparait à faire la guerre à la Livonie, avait été sur le point d'obtenir du divan un traité d'alliance défensive et offensive; mais une clause insérée dans les stipulations ouvrit les yeux de Sélim. Elle portait que tous les musulmans professant la religion grecque seraient placés sous la protection immédiate des agents russes. Sélim et son conseil se récrièrent contre de telles prétentions. La Turquie n'était pas en état d'appuyer ses griefs par des forces imposantes; la révolte du pacha de Trébizonde, et les incursions des Wéchabites tenaient en échec les troupes disponibles; et, en peu de jours, l'armée d'Odessa pouvait menacer les côtes du Bosphore, tandis que les îles Ioniennes, la Morée, la Thessalie, l'Épire, et même la Moldavie et la Valachie deviendraient simultanément autant de centres d'insurrection. La Russie, dans d'autres circonstances, eût pu tout exiger; mais, absorbée par les préparatifs d'une lutte sérieuse, elle se contenta de renouveler, pour huit ans, le traité de 1798. A peine ce traité était-il conclu que la nouvelle de la bataille d'Austerlitz parvint à Constantinople. Les dispositions de l'empereur des Français à l'égard de la Turquie étaient moins favorables à cette puissance qu'hostiles à la Russie; cependant le divan apprit avec joie la défaite des Russes, dans l'espoir que la lutte, en prenant l'Allemagne pour théâtre, détournerait pour longtemps les armes de l'empire moscovite occupé de sa propre conservation. Malgré les efforts de M. d'Italinski, et ceux du ministre anglais, la Porte reconnut Napoléon comme empereur, et envoya un ambassadeur à Paris, avec des félicitations et de riches présents.

Cependant la Russie songeait à réparer l'échec que venaient de recevoir ses armes : il lui importait de ne point laisser à Napoléon le temps de con-

solider sa puissance. (1806.) Alexandre se crut même assez fort pour résister seul au génie de son redoutable adversaire; il signifia à Frédéric-Guillaume III qu'il le dégageait de sa promesse d'agir simultanément contre la France, mais en lui offrant, s'il était encore disposé à combattre, de mettre à sa disposition l'armée du Hanovre, sous les ordres de Tolstoï, et les troupes que Beningsen conduisait en Silésie. Dans la situation présente, il y avait plus de danger pour la Prusse à accueillir ces dernières offres qu'à les décliner; cependant le roi, cédant à l'entraînement belliqueux du parti de la cour, envoya le duc de Brunswick à Pétersbourg, pour y arrêter les bases d'une nouvelle coalition.

On s'était flatté à Paris que la victoire d'Austerlitz amènerait une paix générale; la Russie, ne voyant dans les ménagements de Napoléon qu'un sacrifice intéressé pour l'enlacer dans son alliance, resta quelque temps indécise; enfin, au mois de juillet, M. d'Oubril arriva à Paris, et la paix fut signée le 1er août suivant. Cependant, quoique l'agent russe eût les pouvoirs nécessaires, cette paix ne fut point ratifiée, sous le prétexte que le diplomate s'était écarté de ses instructions: les conditions stipulaient: la cessation immédiate des hostilités, la remise aux troupes françaises des bouches du Cattaro, le rétablissement de la république de Raguse dans son ancienne indépendance, la retraite et l'amnistie des Monténégrins, la garantie mutuelle de l'indépendance des Sept-Iles, celle des possessions de la Porte... L'article 7, le seul d'une importance générale, et qui sans doute avait déterminé le plénipotentiaire russe, était ainsi conçu: Aussitôt qu'en vertu de la présente convention de paix, l'ordre aura été donné pour l'évacuation des bouches du Cattaro, les troupes françaises, en faisant cesser toute occasion d'hostilités, se retireront de l'Allemagne. S. M. l'empereur Napoléon déclare que toutes ses troupes retourneront en France au plus tard dans trois mois, et à dater de la signature du traité. Par l'article 8, les deux empereurs se promettaient d'employer leurs bons offices pour terminer la guerre entre la Prusse et la Suède. Enfin, par l'article 9, l'empereur des Français acceptait les bons offices offerts par l'empereur de Russie pour le rétablissement de la paix maritime.

M. d'Oubril avait pressenti, d'après un changement de ministère qui avait eu lieu à Saint-Pétersbourg pendant son absence, que cet arrangement ne serait pas complétement approuvé, puisqu'en partant de Paris, il dit à l'ambassadeur anglais: « *Je vais mettre aux pieds de l'empereur mon ouvrage et ma tête.* » (Rabbe.) Le parti anglais, qui prenait un ascendant marqué dans le cabinet russe, aima mieux faire désavouer le négociateur que de subir les conséquences du traité; et la question de personnes, qui se cache si souvent sous les motifs politiques, ne fut pas, dit-on, étrangère à cette mesure ultra-diplomatique. D'autres ont prétendu que la surprise de M. d'Oubril, après le désaveu de sa conduite, était peu sincère, et qu'il poussa le zèle et le dévouement jusqu'à se prêter à une combinaison préparée d'avance dans le but de gagner du temps. Comme les cabinets se piquent peu de loyauté, il n'est pas étonnant que, dans l'interprétation de leurs vues secrètes, on aille quelquefois au delà de leurs propres inspirations.

Le mauvais vouloir de la Prusse à l'égard de la France n'était plus un mystère pour Napoléon. Il n'ignorait pas qu'à l'instant même où le ministre Haugwitz acceptait les clauses du traité de Vienne, le cabinet de Berlin se liait plus étroitement avec les cours de Pétersbourg et de Saint-James. L'occupation du Hanovre était présentée comme une mesure provisoire imposée par la nécessité, et dont le résultat immédiat était d'éloigner les Français du nord de l'Allemagne. Mais Napoléon, qui ne voulait pas à demi, dit au roi de Prusse: « Je vous ai donné, « il faut maintenant que vous preniez. « Il faut surtout que vous fermiez aux

« vaisseaux de l'Angleterre les ports et « l'embouchure des fleuves où vous « voilà maître désormais. » En attendant que la Prusse se décidât, il fit occuper militairement les territoires d'Anspach, de Neufchâtel et de Berg, et la forteresse de Wesel reçut garnison française.

Cependant le génie de Napoléon méditait, pour s'assurer de l'Allemagne, un nouvel ordre de choses qui, en équilibrant les pouvoirs du corps germanique, neutraliserait, au profit de sa politique, l'influence de l'Autriche et de la Prusse. En se déclarant protecteur de cette confédération, il se trouvait en droit d'exiger en retour une coopération active à ses vues ultérieures; les États confédérés devenaient, dans cette combinaison, autant de barrières contre une attaque, ou de postes avancés, s'il jugeait nécessaire de déconcerter par des marches rapides quelque nouvelle coalition.

Le roi de Prusse, pour contre-balancer les effets de la nouvelle confédération, résolut d'établir une contre-fédération dans le Nord; c'est alors qu'il se rapprocha de la Russie et de la Suède, tandis qu'il jetait des troupes sur le territoire saxon.

Les prétentions de Napoléon repoussaient cette mesure de réciprocité : se croyant en droit de tracer avec son glaive la part du vaincu, il déclara que les villes anséatiques resteraient indépendantes, et que les autres États du Nord seraient libres de n'agir que conformément à leur politique particulière. Préalablement, il ordonna à la Prusse d'évacuer la Saxe.

De son côté, Frédéric-Guillaume demandait : 1° que toutes les troupes françaises repassassent le Rhin; 2° qu'il ne fût plus mis de la part de la France aucun obstacle à la ligue du Nord, laquelle embrasserait, sans nulle exception, tous les États non désignés dans l'acte fondamental de la confédération du Rhin, qu'il avait reconnue; 3° qu'on ouvrît sans délai une négociation pour la discussion des points contestés.

Napoléon reçut cet ultimatum au quartier général de Bamberg; il répondit par une proclamation datée du 6 octobre, dans laquelle il régla d'avance la victoire, comme si la fortune n'avait eu aucuns secrets pour ce génie extraordinaire.

Les premières hostilités eurent lieu le 9 octobre. L'armée prussienne comptait environ deux cent trente mille hommes bien disciplinés et d'une tenue magnifique. La cavalerie prussienne passait, à cette époque, pour la meilleure de l'Europe. Les champs d'Iéna témoignèrent de la supériorité française : les Prussiens essuyèrent une perte de quarante mille hommes en tués, blessés et prisonniers; deux cent soixante canons furent les trophées du vainqueur. Vingt-six généraux furent faits prisonniers; le duc de Brunswick fut grièvement blessé, ainsi que le maréchal Mollendorf et le lieutenant général Schmettau; enfin le prince Louis de Prusse tomba sur le champ de bataille.

« Il est prouvé, dit Rabbe, qu'une terreur panique avait saisi cette armée si fière de sa discipline; et les suites de cette épouvante furent horribles et honteuses. Les environs d'Iéna présentaient le spectacle d'un champ de bataille abandonné; des soldats de toutes les armes, maintenant isolés, sortaient des bois et des haies où ils s'étaient cachés; les chemins et la campagne étaient semés de fusils, de baïonnettes, de cuirasses, de sacs vides et de cartouches répandues; les Prussiens avaient pillé les bagages des Saxons, et les Saxons pillaient les Prussiens; les charretiers et les valets avaient quitté la route, coupé les traits des chevaux et versé les voitures; des caissons et des canons démontés furent abandonnés par les conducteurs. On trouva même quelques pièces enclouées. » On attribue généralement à l'indécision du duc de Brunswick les résultats funestes de cette journée. Toutes les places fortes se rendirent successivement : le maréchal Blücher essaya seul de résister dans Lubeck, mais il fut battu dans les murs mêmes de cette ville. La reddition de Magdebourg couronna cette rapide et décisive campagne.

La Hesse, le pays de Brunswick, le Hanovre, les duchés d'Oldenbourg et de Mecklenbourg, en un mot, toute l'Allemagne septentrionale, en y comprenant les ports anséatiques, subissaient le joug ou l'influence de la France impériale, à l'exception de Königsberg et des forteresses de Stralsund et de Colberg. La Silésie était sur le point d'échapper à la Prusse : le serment fait sur le tombeau du grand Frédéric semblait avoir porté malheur à ses conquêtes; il eût fallu, pour les conserver ou les reprendre, tout le génie qui les avait rattachées à une couronne récente.

L'électeur de Saxe signa, à Posen, un traité d'alliance avec Napoléon, et accéda à la confédération du Rhin; il reçut en retour le titre de roi.

La Prusse était ruinée sans ressource que les Russes n'avaient pas encore eu le temps de les joindre; à la nouvelle des désastres d'Iéna et d'Austaedt, ils replièrent précipitamment leurs lignes derrière la Vistule; l'ennemi les joignit bientôt, et ils furent successivement défaits à Czarnowo, à Mohrungen, à Pultusk, à Golymin. La bataille d'Eylau (7 et 8 février) fut plus disputée; les deux partis s'attribuèrent le succès de cette sanglante journée; mais il est constant que le champ de bataille resta aux Français.

Les opérations militaires recommencèrent au printemps (1807). Les Russes furent encore vaincus à Friedland; mais ils déployèrent un grand courage, et cette victoire fut chèrement achetée. La prise de Königsberg, de Neiss, de Glatz et de Kosel, dédommagea amplement Napoléon des sacrifices dont il avait payé cet avantage: les débris de l'armée russe prirent position derrière le Niémen.

Un armistice fut convenu entre les deux empereurs qui, bientôt après, eurent une entrevue dont le résultat devait changer pour quelques années la face de l'Europe.

A Tilsitt, et au milieu du Niémen, on éleva un pavillon où les deux monarques se rendirent, suivis de leurs grands officiers. Après une conférence assez longue et qui eut lieu sans témoins, ils se séparèrent avec toutes les apparences d'une satisfaction mutuelle. « Ce fut, dit Rabbe, un intéressant spectacle pour les deux armées qui couvraient les deux bords du fleuve, pleines de l'heureuse espérance d'une paix également souhaitée des deux nations.

« Pendant le cours des conférences à Tilsitt, qui commencèrent le lendemain, chacun des deux souverains se montra également empressé de donner des témoignages d'estime aux personnages distingués qui accompagnaient son futur ami. Napoléon fut aussi bienveillant avec les Russes qu'Alexandre avec les Français. Dans cet échange scrupuleusement attentif de politesses souveraines, il eût été difficile de distinguer le vainqueur de celui dont la fortune avait trahi la cause. La scène ne changea de caractère et Napoléon ne reprit son attitude dominatrice que lorsque le roi et la reine de Prusse arrivèrent au quartier général de Tilsitt: non que l'empereur français, abusant de sa victoire, ait eu la moindre pensée d'aggraver par un accueil insultant la position d'un prince que le malheur accablait; aujourd'hui que tant de fables calomnieuses sont dissipées, on sait qu'il ne cessa pas un moment, dans ces conférences, de se montrer magnanime, et que sa générosité ne perdit rien de son prix à travers les paroles et les manières par lesquelles elle se manifestait; mais il eut à se défendre des sollicitations, et l'exactitude de l'histoire pourrait même dire des séductions d'une reine belle, spirituelle et malheureuse. Elle s'efforça de réparer, à force d'art et d'esprit, le désastre qu'elle avait principalement provoqué en soufflant le feu de la guerre; cependant son succès resta de beaucoup au-dessous de ses vues, et probablement de ses espérances. Napoléon a lui-même avoué qu'elle eût été plus heureuse si elle fût arrivée au commencement des négociations, et surtout si son mari ne l'eût pas accompagnée. Mais Frédéric-Guillaume,

mêlant imprudemment les récriminations aux prières, et le rôle de roi de la vieille roche à celui de suppliant et de vaincu; parlant de la violation du territoire d'Anspach, et réclamant Magdebourg, hâta la conclusion définitive du traité qui le dépouillait. Grâce, cependant, à l'empereur Alexandre, dont l'entremise fut plus heureuse que celle de la reine de Prusse elle-même, Frédéric-Guillaume conserva la moitié de ses États avec le titre de roi, à des conditions, il est vrai, qui rapprochaient sa condition de celle d'un prince tributaire. »

Le sort des armes offrait à Napoléon une occasion unique : celle du rétablissement de la Pologne. Les trois puissances qui avaient consommé le partage se trouvaient justement sous le coup des sacrifices, et rien n'était plus aisé que de tailler un royaume dans la part des réparations; si la justice seule l'eût guidé, il eût sans doute pris ce parti; mais il n'entrait pas dans ses vues de rétablir l'ancien équilibre européen, qui l'eût forcé lui-même à d'immenses restitutions; d'ailleurs, en relevant la Pologne, il devait renoncer à l'alliance de la Russie, sans laquelle le système continental restait incomplet : il se borna donc à quelques remaniements insignifiants, comme pour avertir les puissances intéressées de ne pas le pousser à une mesure définitive. Le grand-duché de Varsovie, qu'il donna au roi de Saxe, fut agrandi aux dépens de la Prusse, et Dantzick recouvra son indépendance, quoique dans un rayon restreint.

La Russie reconnaissait la confédération du Rhin, et cédait au roi de Hollande la seigneurie de Jéver dans l'Ost-Frise. La France rétablissait dans leurs possessions respectives les ducs de Saxe-Cobourg, d'Oldenbourg et de Mecklenbourg-Schwérin. La Russie reconnaissait les rois de Naples, de Hollande et de Westphalie. Enfin, par une clause formelle, les troupes russes devaient évacuer la Valachie et la Moldavie. On avait ajouté, à la vérité, que les troupes de Sa Hautesse ne pourraient occuper ces provinces avant l'échange du traité de la paix définitive entre la Russie et la Porte Ottomane, traité pour lequel la médiation de l'empereur Napoléon était acceptée, ce qui n'empêcha pas les Russes de garder garnison dans les principautés jusqu'en 1812.

Par un article secret, la Russie promettait de s'unir avec la France contre l'Angleterre, si sa médiation conciliatrice restait sans effet. Elle s'engageait, en attendant, à fermer ses ports aux navires anglais, à remettre en vigueur toutes les lois en faveur des neutres, et à user de son influence sur les cours de Suède, de Danemark et de Portugal, pour déterminer ces puissances à conformer leur politique aux mêmes principes.

Le traité de Tilsitt semblait avoir sincèrement attaché Alexandre à Napoléon, et leur amitié paraissait même indépendante de ce rapprochement politique. On a recueilli quelques anecdotes à ce sujet, qui prouvent de la part du tsar ou une grande fausseté ou une véritable sympathie; et le caractère d'Alexandre, quelque capable qu'il fût d'ailleurs de sacrifier son inclination aux intérêts de son empire, ne permet pas de douter que son empressement ne fût sincère. À Erfurt, les deux empereurs assistaient à la représentation d'une tragédie : Alexandre, saisissant une allusion, dit, en se penchant à l'oreille de Napoléon :

L'amitié d'un grand homme est un présent des dieux.

Un jour, les deux monarques s'entretenaient avec une entière confiance de l'organisation et de l'administration de leurs États : Alexandre expliquait à Napoléon la nature du gouvernement russe; il lui parlait de son sénat et de la résistance qu'il éprouvait à faire le bien. Napoléon, lui serrant la main, répondit avec vivacité : « Quelque « grand que puisse être un empire, il « est toujours trop étroit pour deux « maîtres. » Si l'anecdote n'a pas été controuvée, certes Napoléon n'avait pas saisi la pensée d'Alexandre. Le tsar ne pouvait se plaindre que sa puissance fût entravée; mais, éclairé

comme il l'était, il regrettait que les améliorations qu'il méditait fussent retardées par les préjugés ou l'incapacité de quelques-uns de ses fonctionnaires, et l'omnipotence du pouvoir ne pouvait rien contre de tels obstacles.

Napoléon s'est plaint depuis de la duplicité d'Alexandre; on peut dire que le tsar n'a pas poussé l'héroïsme de l'amitié jusqu'au martyre; cependant il est juste de reconnaître que, pendant quatre années, il est resté fidèle à une alliance qui ruinait le commerce de ses États, et dont l'issue, en admettant qu'elle fût favorable au plan de l'empereur français, ne pouvait ultérieurement que subordonner la Russie à un allié qui aurait bien su parler en maître quand les autres barrières seraient tombées. Nous citerons M. de Boutourlin dans les prolégomènes de son Histoire de la campagne de 1812.

« Le traité de Tilsitt plongea l'Europe dans la stupeur et l'effroi, et il est aisé de voir que cette paix ne présentait aucune des garanties que l'on devrait retrouver dans les transactions de ce genre. L'érection du duché de Varsovie était une mesure évidemment hostile contre la Russie, et l'affectation que Napoléon mit à en conférer la souveraineté au roi de Saxe, qui descendait des anciens rois de Pologne, dénotait encore plus le projet d'inspirer aux Polonais des espérances dont la réalisation ne pouvait qu'être préjudiciable à la Russie, qu'elle menaçait de la perte de provinces réunies depuis plus de quatorze ans à son empire. L'empereur Alexandre ne pouvait méconnaître l'esprit de ces dispositions; mais les circonstances malheureuses où se trouvait l'Europe lui prescrivaient d'éloigner la guerre à tout prix. Il s'agissait surtout de gagner le temps nécessaire pour se préparer à soutenir convenablement la lutte que l'on savait bien être dans le cas de se renouveler un jour. »

Les récriminations de ce genre sont fréquentes dans l'histoire, et les peuples dont les intérêts sont en lutte se les renvoient de l'un à l'autre. Si la force était le droit, toutes les infractions aux traités seraient immorales; d'une part comme de l'autre, elles s'expliquent par la nécessité, mais elles ne se légitiment que par le succès. Le manque de foi ne pouvait venir de celui qui imposait les conditions, et qui nécessairement ne les formulait qu'à son avantage, et le rôle de celui qui les éludait s'anoblissait, pour ainsi dire, par le péril qu'il y avait à le faire. Nous ne partageons pas à cet égard le sentiment de Rabbe, qui prétend établir que l'empereur Alexandre, dans les premières entrevues avec Napoléon, fut complétement sous le charme; nous croyons que son admiration fut sincère, mais qu'elle ne pouvait aller jusqu'à l'abnégation des intérêts russes, qu'il avait juré de maintenir avant d'être l'allié du vainqueur d'Austerlitz et de Friedland. On pourra objecter qu'après une campagne malheureuse, Alexandre quitta Tilsitt sans avoir rien perdu de son influence et de son territoire; certes Napoléon l'avait plutôt traité en allié nécessaire qu'en vaincu; mais, avec tous ces ménagements, la Russie n'en était pas moins ouverte à une invasion française; et l'Allemagne, le milieu stratégique où s'étaient vidées les querelles précédentes, avait cessé d'être une barrière pour le Nord et pour l'Orient.

Cependant les conséquences de la paix de Tilsitt furent loin de rencontrer en Russie une approbation générale; les partisans de l'Angleterre, les négociants menacés dans leur prospérité par l'interruption du commerce, et les propriétaires dont les exploitations allaient se trouver sans débouchés, murmurèrent contre les conditions onéreuses de l'alliance française. On prévit que la guerre allait momentanément changer de nature et de théâtre, et les côtes de la Baltique furent mises en état de défense.

De leur côté, les Anglais, voyant que l'alliance russe leur échappait, sans renoncer à l'espoir de la renouer prochainement, cherchèrent d'autres points d'appui dans le Nord; ils par-

vinrent à entraîner le jeune et chevaleresque roi de Suède, qui rompait un armistice conclu avec Brune, à l'instant où les négociations de Tilsitt venaient de s'ouvrir. Ce prince osa commencer seul la guerre; mais il fut écrasé avant d'être secouru; il perdit successivement Stralsund, l'île de Rugen et toute la Poméranie suédoise.

Tandis que les Suédois s'immolaient aux intérêts de la Grande-Bretagne, une escadre anglaise parut tout à coup devant Copenhague, pour sommer le roi de Danemark de souscrire un nouveau et secret traité d'alliance avec l'Angleterre, et de mettre à la disposition de cette puissance toute la flotte danoise jusqu'à la conclusion de la paix générale, sur le seul motif que le Danemark serait prochainement forcé par Napoléon à déclarer la guerre. C'était justifier l'abus de la force par la plus sauvage violence.

Malgré les protestations du comte de Bernsdorff, ministre danois, les menaces succédèrent aux injonctions : après ces inutiles démonstrations, la ville fut bombardée et incendiée, et la flotte danoise tomba au pouvoir des agresseurs.

Le roi de Danemark s'empressa de séquestrer dans ses États toutes les propriétés anglaises, et de conclure avec Napoléon un traité d'alliance. Cette conduite de l'Angleterre était de la plus haute inconséquence, et fournissait à la Russie un motif légitime pour observer à la lettre les stipulations de Tilsitt. En effet, Alexandre rendit, le 16 octobre 1808, la déclaration suivante :

« Plus l'empereur attachait de prix à l'amitié de Sa Majesté britannique, plus il a dû voir avec regret que ce monarque s'en éloignât tout à fait.

« Deux fois l'empereur a pris les armes dans une cause où l'intérêt le plus direct était celui de l'Angleterre; il a sollicité en vain qu'elle coopérât au gré de son propre intérêt; il ne lui demandait pas de joindre ses troupes aux siennes, il désirait qu'elle fît une diversion; il s'étonnait de ce que, dans sa propre cause, elle n'agissait pas de son côté; mais, froide spectatrice du sanglant théâtre de la guerre qui s'était allumée à son gré, elle envoyait des troupes attaquer Buénos-Ayres. Une partie de ses armées, qui paraissait destinée à faire une diversion en Italie, quitta finalement la Sicile où elle s'était assemblée. On avait lieu de croire que c'était pour se porter sur les côtes de Naples; l'on apprit qu'elle était occupée à essayer de s'approprier l'Égypte.

« Mais ce qui toucha sensiblement le cœur de Sa Majesté Impériale, c'était de voir que, contre la parole expresse et précise des traités, l'Angleterre tourmentait sur mer le commerce de ses sujets; et à quelle époque? lorsque le sang des Russes se versait dans des combats glorieux, qui retenaient et fixaient contre les armées de Sa Majesté Impériale toutes les forces militaires de Sa Majesté l'empereur des Français, avec qui l'Angleterre était et est encore en guerre.

« Lorsque ces deux empereurs firent la paix, Sa Majesté, malgré ses justes griefs contre l'Angleterre, ne renonça pas encore à lui rendre service : elle stipula dans le traité même qu'elle se constituerait médiatrice entre elle et la France; ensuite elle fit l'offre de sa médiation au roi de la Grande-Bretagne; elle le prévint que c'était afin de lui obtenir des conditions honorables. Mais le ministère britannique, apparemment fidèle à ce plan qui devait relâcher et rompre les liens de la Russie et de l'Angleterre, rejeta la médiation.

« La paix de la Russie avec la France devait préparer la paix générale; alors l'Angleterre quitta subitement cette léthargie apparente à laquelle elle s'était livrée; mais ce fut pour jeter dans le nord de l'Europe de nouveaux brandons qui devaient rallumer et alimenter les feux de la guerre qu'elle ne désirait pas voir s'éteindre.

« Ses flottes, ses troupes parurent sur les côtes du Danemark pour y exécuter un acte de violence dont l'histoire, si fertile en exemples, n'en offre pas un seul de pareil.

« Une puissance tranquille et modérée, qui, par une longue et inaltérable sagesse, avait obtenu dans le cercle des monarchies une dignité morale, se voit saisie, traitée comme si elle tramait sourdement des complots, comme si elle méditait la ruine de l'Angleterre; le tout pour justifier sa totale et prompte spoliation.

« L'empereur, blessé en sa dignité, dans l'intérêt de ses peuples, dans ses engagements avec les cours du Nord, par cet acte de violence commis dans la mer Baltique, qui est une mer fermée, dont la tranquillité avait été depuis longtemps, et au su du cabinet de Saint-James, garantie par les puissances riveraines, ne dissimula pas son ressentiment à l'Angleterre, et la fit avertir qu'il n'y resterait pas insensible.

« Sa Majesté ne prévit pas que lorsque l'Angleterre, ayant usé de ses forces avec succès, touchait au moment d'enlever sa proie, elle ferait un nouvel outrage au Danemark, et que Sa Majesté devait le partager.

« De nouvelles propositions furent faites, les unes plus insidieuses que les autres, qui devaient rattacher à la puissance britannique le Danemark soumis, dégradé, et comme applaudissant à ce qui venait de lui arriver.

« L'empereur prévit encore moins qu'on lui ferait l'offre de garantir cette soumission, et de répondre que cette violence n'aurait aucune suite fâcheuse pour l'Angleterre. Son ambassadeur crut qu'il était possible de proposer au ministère de l'empereur que Sa Majesté Impériale se chargeât de se faire l'apologiste et le soutien de ce qu'elle avait si hautement blâmé.

« L'empereur ne donna à cette démarche du cabinet de Saint-James d'autre attention que celle qu'elle méritait, et jugea qu'il était temps de mettre des bornes à sa modération.

« Le prince royal de Danemark, doué d'un caractère plein d'énergie et de noblesse, et ayant reçu de la Providence une dignité d'âme analogue à la dignité de son rang, avait fait avertir l'empereur que, justement outré contre ce qui venait de se passer à Copenhague, il n'en avait point ratifié la convention, et la regardait comme non avenue.

« Maintenant, il vient de faire instruire Sa Majesté Impériale des nouvelles propositions qu'on lui a faites, et qui irritaient sa résistance au lieu de la calmer, parce qu'elles tendaient à imprimer sur ses actions le cachet de l'avilissement, dont elles ne porteront jamais l'empreinte.

« L'empereur, touché de la confiance que le prince royal plaçait en lui, ayant considéré ses propres griefs contre l'Angleterre, ayant mûrement examiné les engagements qu'il avait avec les puissances du Nord, engagements pris par l'impératrice Catherine, et par feu Sa Majesté l'empereur, tous deux de glorieuse mémoire, s'est décidé à les remplir.

« Sa Majesté Impériale rompt toute communication avec l'Angleterre; elle rappelle toute la légation qu'elle y avait, et ne veut pas conserver près d'elle celle de Sa Majesté britannique. Il n'y aura dorénavant, entre les deux pays, aucun rapport.

« L'empereur déclare qu'il annule, et pour toujours, tout acte conclu précédemment entre la Grande-Bretagne et la Russie, et nommément la convention faite en 1801, le $\frac{5}{17}$ du mois de juin.

« Il proclame de nouveau le principe de la neutralité armée, ce monument de la sagesse de l'impératrice Catherine, et s'engage à ne jamais déroger à ce système.

« Il demande à l'Angleterre de satisfaire complétement ses sujets sur toutes leurs justes réclamations de vaisseaux et de marchandises, saisis ou retenus contre la teneur expresse des traités conclus sous son propre règne.

« L'empereur prévient que rien ne sera rétabli entre la Russie et l'Angleterre, que celle-ci n'ait satisfait le Danemark.

« L'empereur s'attend à ce que Sa Majesté britannique, au lieu de permettre à ses ministres, comme elle

vient de le faire, de répandre de nouveau les germes de la guerre, n'écoutant que sa propre sensibilité, se prêtera à conclure la paix avec Sa Majesté l'empereur des Français; ce qui étendrait, pour ainsi dire, à toute la terre les bienfaits inappréciables de la paix.

« Lorsque l'empereur sera satisfait sur tous les points qui précèdent, et nommément sur celui de la paix entre la France et l'Angleterre, sans laquelle aucune partie de l'Europe ne peut se promettre une véritable tranquillité, Sa Majesté Impériale reprendra alors volontiers avec la Grande-Bretagne des relations d'amitié que, dans l'état de juste mécontentement où l'empereur devait être, il a peut-être conservées trop longtemps. »

Nous avons cité cette pièce textuellement parce qu'elle représente d'une manière fidèle, et la nature des rapports que supposait l'exécution des traités entre la Russie et la Grande-Bretagne, et les griefs d'Alexandre contre une nation qui croyait s'acquitter envers les coalitions en payant de son or une partie de leurs sacrifices.

En conséquence de cette déclaration, l'embargo fut mis sur les vaisseaux anglais dans les ports russes, et la Prusse suivit cet exemple.

Au milieu de circonstances si irritantes, la médiation de la Russie ne pouvait guère être acceptée, les Anglais ne la considérant point comme une démarche spontanée, mais comme une conséquence du traité de Tilsitt. Les négociations durèrent encore quelque temps; le ministre anglais, avant de rien conclure, demandait la communication des articles secrets de la paix de Tilsitt, prétention qu'avait déjà écartée le baron de Budberg, et qui fut formellement repoussée par le prince Soltykof, qui lui avait succédé au ministère. A la demande que la paix entre l'Angleterre et le Danemark fût l'ouvrage de l'empereur, ce prince avait répondu par le manifeste que nous avons rapporté plus haut.

Il est probable que Napoléon s'attendait bien à ce que la médiation de la Russie resterait sans effet; mais il regardait ce refus probable comme devant unir plus étroitement encore Alexandre à ses intérêts.

Quant aux articles secrets du traité de Tilsitt, ils n'ont jamais été bien connus : « cependant, dit Rabbe, il paraît que l'union des deux empereurs y fut basée sur une multitude de conditions subversives de toute équité et de tout équilibre en Europe, conditions dont plusieurs puissances du second ordre devaient supporter les conséquences spoliatrices. Ainsi la prise de possession de la Finlande aurait été consentie par Napoléon, en retour de la cession d'autres pays dont la Russie disposait avec tout autant de droit que la France pouvait en avoir sur les provinces de la Suède. Ce qu'il y a de bien remarquable à cet égard, c'est que le résultat de ces transactions ait subsisté après le renversement de celui avec qui elles avaient été faites. En 1812, l'Angleterre, par son traité avec la Russie et la Suède, en sanctionnant la conquête de la Finlande, s'est constituée l'exécutrice du traité de Tilsitt dirigé contre elle... Ces spoliations maintenues ont dû en amener d'autres. Il a fallu dédommager la Suède par la Norwége; à ce prix d'ailleurs, à ce prix seul, elle est entrée dans la dernière coalition; puis il a été nécessaire de faire cesser, dans un ordre de choses tout légitime, les cris du Danemark, et on l'a indemnisé par l'abandon de la Poméranie suédoise, que Gustave avait jadis acquise comme prix de son assistance en faveur des protestants d'Allemagne dans la guerre de trente ans. »

Malgré les formes spécieuses de la politique, il est difficile de considérer les traités autrement que comme l'expression des intérêts du moment, et dont une nouvelle combinaison d'intérêts bouleverse tôt ou tard toute l'économie. Si un prince se piquait d'une probité à toute épreuve en fait de transactions politiques, il lutterait à armes inégales contre des adversaires moins scrupuleux, et serait dans certains cas victime de sa bonne foi. Seulement il est de hautes convenances que la diplomatie tient à observer dans l'intérêt

de ses œuvres éphémères. Si l'on remonte à la source de cette immoralité, on la trouve dans la conquête elle-même; la diplomatie n'est autre chose que l'art de régulariser la violence, et de favoriser les intérêts d'un peuple au préjudice des intérêts rivaux. Ces intérêts sont relatifs; pour les vainqueurs et les États puissants, ils expriment les termes les plus avancés de leurs prétentions actuelles; pour les vaincus et les faibles, ils consistent à restreindre autant que possible la limite des sacrifices, et à leur ménager des dédommagements éventuels. Or, dans les grands changements politiques, le déplacement des influences altérant la nature des rapports, toutes les conventions sont à refaire, parce que la cause qui les a déterminées est détruite.

L'abondance et l'enchaînement des événements militaires, que couronna la paix de Tilsitt, nous a forcé de laisser en arrière les affaires de l'Orient: nous allons remplir en peu de mots cette lacune.

La guerre avec les tribus continuait sur les frontières de la Perse. Le prince Tzitzianof, commandant en chef, annonça, dans son rapport du 8 janvier 1806, que le Schirvan était incorporé à l'empire russe. « L'armée, disait-il, avait pris ses quartiers d'hiver dans le voisinage d'Éridan, et marcherait bientôt sur Bakou, pour donner la main au major général Savalikhin contre Hussein-Kouli-khan (Rabbe). » Mais Tzitzianof trouva la mort dans cet endroit par l'effet de la plus noire trahison. Kouli-khan demanda que le général russe vînt en personne jusqu'aux portes de Bakou pour en recevoir les clefs. Tzitzianof y consentit, et, accompagné seulement d'un officier et d'un Cosaque, il se hâta de se rendre à l'endroit convenu. L'assassin était à cheval devant la porte de la ville, et il en remit effectivement les clefs; mais, au même instant, un Persan, qui se tenait derrière le khan, tira un coup de fusil au général russe. Les autres Persans tombèrent sur lui avec leurs sabres, le massacrèrent, et traînèrent son cadavre dans la ville.

Ali-khan de Derbend avait participé à cet acte honteux. Un corps de troupes russes, sous les ordres du lieutenant général Glasenop, ayant passé le Térek et marché contre Derbend, Ali-khan se prépara à la défense; mais les habitants de Derbend chassèrent leur tyran, et apportèrent les clefs de la ville au général russe, qui y fit son entrée le 3 juillet, au milieu des plus vives démonstrations de joie des habitants. Cependant cette prise de possession ne termina pas la campagne.

Plusieurs chefs de tribus du Caucase se réunirent de nouveau pour diriger une attaque décisive contre les troupes russes sur divers points. Abbas Mirza avait dans ce dessein passé l'Araxe à la tête de vingt mille hommes; mais il fut attaqué par le major général Néboltzin, et repoussé vers l'Araxe avec une perte de plusieurs milliers de tués et de blessés. Les autres princes furent également défaits, et les Russes se trouvèrent les maîtres de tout le pays; mais leur prise de possession ne pouvait être considérée comme définitive tant que les tribus des montagnes n'auraient pas été subjuguées ou détruites.

Pour donner une idée de l'esprit à la fois délié et belliqueux de ces montagnards, nous allons rapporter succinctement comment la dernière reine de Géorgie, qui n'avait plus d'ailleurs qu'une autorité nominale, se vit obligée de renoncer à ses espérances, non toutefois sans avoir donné une preuve mémorable de son courage et de son énergie.

Comme nous l'avons vu dans le cours de cette histoire, les premiers rapports entre la Russie et la Géorgie furent déterminés par des motifs de religion. Tant que l'empire eut à lutter pour son existence contre ses voisins du Nord et de l'Occident, l'intervention des tsars moscovites dans les affaires politiques des régions caucasiennes fut nulle ou peu efficace, mais elle servit à fomenter les divisions des princes indépendants, dont les uns recouraient à la protection de la Porte, tandis que les

autres imploraient celle des Russes. Plus tard, Pierre le Grand, qui avait compris que la Russie ne pourrait assurer sa prépondérance que par un vaste développement de ses ressources commerciales, s'était fait céder par les armes (1724) le Daghestan et le Chirvan; mais il ne tarda pas à se convaincre que ses projets étaient prématurés.

Héraclius, rétabli sur le trône de Géorgie par Thamas-Kouli-khan, voulut secouer le joug de la Perse, après la mort de ce conquérant. En 1769, des troupes russes appuyèrent ses prétentions, mais ce secours insuffisant ne put le soustraire à la domination mahométane. Dès lors Catherine étendit sur la Géorgie un protectorat qui devait amener prochainement l'incorporation définitive de ce royaume à l'empire russe. Par le traité de 1783, Héraclius cessa d'être *vali* de la Porte, mais, comme chrétien et allié de la Russie, il prit le titre de tsar de la Géorgie, titre et pouvoir qu'il déclara tenir de la Russie pour lui et ses descendants. Toutes les anciennes dépendances de la Géorgie furent déclarées annexes de cette province, pour être reprises à l'occasion. Le *catholicos*, ou patriarche de la Géorgie, fut revêtu du titre d'archevêque de Tobolsk.

Malgré ces stipulations, la Géorgie retomba sous le joug persan en 1795.

A la mort d'Héraclius, son fils, Georges XI, ne déploya que de la faiblesse. Paul I[er] jugea qu'il était temps de posséder, au lieu de se borner à un protectorat ruineux. Par le traité de Tiflis (1799), l'empereur de toutes les Russies prit pour lui et ses descendants le titre de tsar de la Géorgie; le fils aîné de Georges, David, prit le titre de régent, transmissible à sa postérité. Il fut stipulé que les mines d'or et de cuivre seraient exploitées par les Russes, et qu'un corps de six mille hommes occuperait le pays.

Cependant les différents princes avaient été conservés dans leurs provinces particulières, et leurs rivalités, sans cesse renaissantes, s'opposaient au rétablissement de l'ordre et de la paix, et compromettaient à tout moment les intérêts généraux; on les attira dans l'intérieur de l'empire par l'appât des distinctions et des récompenses. David, fils aîné de Georges, et qui, après la mort de son père, avait exercé la régence, fut envoyé à Pétersbourg en 1803. A partir de cette époque, le pays, à l'exception des peuplades insoumises, fut administré comme une province russe.

Le général prince Tzitzianof, allié à la famille royale de Géorgie, mais attaché depuis longtemps au service russe, fut nommé au gouvernement de ces contrées, en même temps qu'il conservait le commandement en chef de l'armée qui avait été envoyée sous le général Knorring.

Marie, fille du prince Georges Tzitzianof, femme en secondes noces du roi Georges XI, mort en 1800, restait encore à Tiflis avec ses sept enfants, deux filles et cinq garçons. Soit que le gouvernement russe s'inquiétât peu d'une femme et d'enfants aussi jeunes, soit qu'il eût égard au vif désir que cette reine témoignait de pouvoir finir ses jours dans son pays natal, on avait toléré jusqu'alors sa résidence en Géorgie. Cependant Marie, peu contente de cette indulgence du gouvernement, ou craignant qu'on ne lui continuât pas toujours cette faveur, cherchait à se soustraire au pouvoir de ses protecteurs; elle prétendait assurer son séjour dans sa patrie par un projet d'évasion qu'elle tramait en silence. Mais Tzitzianof surveillait de près sa conduite; il épiait les moindres démarches de Marie, et, connaissant son caractère décidé, remuant, il n'avait pas manqué de conseiller à son gouvernement d'enlever la princesse du lieu de sa naissance. En attendant que cet ordre lui fût parvenu, Tzitzianof ne négligea aucuns moyens de s'assurer de la personne de Marie. Il avait mis dans ses intérêts un nommé Kalatousof, noble géorgien, qui était de la suite de la reine et dans ses confidences les plus secrètes. Cet homme, gagné par le général, ne fit aucune difficulté de découvrir tout ce qui

se passait dans la maison de Marie.

Les *Pschavi* et les *Touschini*, deux peuplades du Caucase qui habitent vers les sources de la Iora (Cambyse), sont d'autant plus formidables, que toutes les vertus guerrières sont consacrées par leurs lois et leurs coutumes même : il leur est défendu, sous peine de mort, de rentrer dans leur pays blessés par derrière, ou de se raser tant qu'ils ont à venger la mort de quelque parent. Ces montagnards avaient d'ancienne date, et jusqu'à la ruine du trône, composé la garde des rois de la Géorgie, et ils avaient toujours conservé beaucoup d'attachement pour la famille royale. Sollicités par Marie qui méditait sa fuite, ou ayant conçu d'eux-mêmes le projet de la recueillir avec ses enfants au milieu de leurs montagnes, ces intrépides serviteurs s'occupaient des préparatifs nécessaires pour mettre ce projet à exécution; Marie, d'accord avec eux, secondait leurs démarches, et paraissait n'attendre que le jour fixé pour son évasion. Le dessein avait transpiré par les révélations de Kalatousof; aussi échoua-t-il au moment même où tout était préparé pour la fuite de la princesse.

Gadilla, de la peuplade des Pschaves, homme courageux et d'une taille gigantesque, avait été chargé de conduire cette affaire; déjà, plusieurs fois, il était venu à Tiflis pour se concerter avec la reine, et Gadilla lui avait annoncé que ses compatriotes l'attendaient avec empressement. Tzitzianof savait tout; mais voulant se convaincre par lui-même, et curieux de connaître Gadilla, il le fit arrêter et amener devant lui. Le général n'avait gardé près de lui que son interprète; car, quoiqu'il sût le géorgien, il traitait ainsi toutes les affaires. Il avait eu soin de faire cacher Kalatousof sous une draperie. Gadilla, en se présentant devant le général, le salua à la manière du pays. « Qu'es-tu venu faire à Tiflis? lui demanda Tzitzianof. — Acheter du sel, répondit le Pschave. — Ne me cache point la vérité. N'y a-t-il point d'autres raisons qui t'aient conduit dans cette ville? — Non. — Pschave, ta vie dépend de la vérité : sache que si tu ne la découvres pas, je puis à l'instant même faire tomber ta tête. — Me faire couper la tête! et par qui donc? serait-ce par cet interprète arménien? » Puis, portant la main à son poignard : « N'ai-je donc pas mon poignard? » Tzitzianof, voyant bien que les menaces ne pouvaient rien sur le montagnard, se leva aussitôt, et s'approchant, afin de le gagner par la douceur, il lui met la main sur l'épaule, comme pour le caresser, disant : « Mon brave ami, ne te fâche pas, il ne te sera fait aucun mal; dis seulement la vérité. » Mais toutes les instances furent vaines, et, tandis que Gadilla persistait à tout nier au général, celui-ci fit paraître Kalatousof, qui s'adressa brusquement au Pschave, et lui dit : « Gadilla, cesse enfin de refuser l'aveu des motifs de ton arrivée à Tiflis; me voici pour te confondre. Ne te souvient-il plus de m'avoir vu près de la reine, lorsque tu es venu lui annoncer hier que tout était prêt pour sa fuite? que des mulets l'attendaient à Kouki pour la transporter dans les montagnes? » Le montagnard étonné jeta sur Kalatousof un regard de mépris et de colère, puis il répondit que tout cela était faux. Aussitôt six grenadiers entrèrent dans la salle, et le désarmèrent malgré sa résistance. Comme on allait le conduire à la forteresse, Kalatousof s'étant hasardé à le frapper au visage, Gadilla se retourna fièrement, et protesta que, s'il avait encore son poignard, seul, il se sentait assez de force pour les immoler tous à sa vengeance.

Tzitzianof ne chercha pas à confirmer par d'autres preuves la réalité du complot; il comprit plus que jamais combien l'éloignement de la reine Marie était indispensable à la tranquillité du pays, et, sans délai ultérieur, son départ fut fixé au lendemain (12 avril 1803). Il fut ordonné, afin de donner une certaine solennité à ce départ, que le général major Lazaref, accompagné d'un interprète nommé Sorokin, Arménien de naissance, se rendrait de

grand matin, avec la musique militaire, et à la tête de deux compagnies d'infanterie, à l'habitation qu'occupait la reine, pour lui signifier l'ordre de partir. Le lendemain de bonne heure, le général, s'étant donc présenté en cérémonie devant la demeure de la reine, entra brusquement dans son appartement : la reine était déjà éveillée et assise à la manière du pays, les jambes croisées à la turque, sur l'estrade où l'on étend chaque soir les matelas sur lesquels on repose pendant la nuit. Depuis deux jours, Marie avait appris secrètement qu'un ordre était venu de Russie pour lui faire quitter la Géorgie, et, jusqu'au dernier moment, elle s'était livrée à l'espoir d'échapper à la surveillance qui l'environnait. Ses sept enfants, dont le plus âgé avait à peine neuf ans, étaient paisiblement endormis autour d'elle.

Lazaref lui fit dire par son interprète de se lever, et qu'il fallait partir. La reine répondit avec calme : « Pourquoi donc me lèverais-je à présent? ne voyez-vous pas que mes enfants reposent? si je les réveillais brusquement, leur sang pourrait se tourner (préjugé géorgien). Qui vous a donné un ordre si pressant? » Lazaref ayant répliqué que l'ordre venait du général Tzitzianof, la reine s'écria : « *Tzitziano tsopfiani* (Tzitzianof, écume de notre race)! » Cependant la reine avait placé sur ses genoux le coussin qui avait soutenu sa tête pendant la nuit, et elle avait caché sous ce coussin le poignard de son mari. Lazaref, voyant que la reine persistait dans le dessein de lui faire attendre que ses enfants s'éveillassent naturellement, s'approcha de l'estrade où elle était assise; il aperçut un des pieds de Marie qui sortait de dessous le coussin, et se pencha comme pour le saisir et la faire lever de force. La reine, par un mouvement rapide, tire son poignard, et l'enfonce dans le flanc du général avec tant de force, que la pointe sortit de l'autre côté du corps. Alors, retirant le fer de la blessure : « Ainsi périsse, s'écria-t-elle, qui ose ajouter l'opprobre à mon infortune. » Lazaref poussa un cri, et expira presque sur-le-champ. L'interprète Sorokin avait tiré son sabre, et le lâche en avait asséné plusieurs coups sur le bras de la reine, dont l'un porta assez profondément vers l'épaule. Hélène, la mère de la reine, qui dormait dans la même salle, s'était réveillée au bruit; à la vue du sang, elle s'était précipitée vers sa fille et la tenait étroitement embrassée. Toute l'habitation fut bientôt remplie de soldats. Marie, arrachée des bras de sa mère, fut jetée avec ses enfants dans la voiture qui avait été destinée pour son départ.

La reine sortit avec ses enfants de la ville de Tiflis, escortée jusqu'au delà du Caucase par une force armée considérable. L'attachement des Géorgiens pour cette reine infortunée rendait cette précaution nécessaire. C'est ce même Tzitzianof qui fut assassiné devant Bakou en 1806 (*).

Après nous être occupé de la Perse, nous allons jeter un coup d'œil rapide sur les affaires de la Turquie, en tant qu'elles se lient à l'histoire des Russes.

La Porte, éclairée par ses désastres, refusa, en 1806, d'entrer dans la quatrième coalition contre la France. Napoléon était encore à Berlin lorsqu'il reçut un ambassadeur ottoman, et l'ancienne alliance entre Paris et le divan parut étroitement renouée. La Porte commença par destituer les princes Ypsilanti et Morousi, hospodars des deux principautés, et tous deux dévoués à la Russie. L'ambassadeur russe réclama contre cette violation flagrante du traité d'Yassi, et il fut appuyé par les représentations et les menaces du résident britannique. Le divan était sur le point de fléchir, lorsque le général russe Michelson entra en Moldavie à la tête de trente-cinq mille hommes : dès lors on se prépara à une résistance vigoureuse.

L'amiral Duckworth parut tout à coup dans les Dardanelles, franchit le détroit sous le feu des premiers châ-

(*) Voyez pour plus de détails l'histoire de la domination russe en Géorgie dont nous avons cité presque textuellement quelques passages.

teaux, et brûla presque tous les vaisseaux de la flotte turque qui stationnait à Gallipoli. Il ne sera pas sans intérêt pour l'intelligence des événements qui nous occupent, et les lier d'une manière plus intime aux faits subséquents, de montrer sous quel jour les organes du gouvernement français présentaient la question turque en 1807.

La Porte désirait la paix : ce fut par ce sentiment, peut-être exagéré, qu'après avoir destitué deux hospodars rebelles, elle consentit à les rétablir. Elle n'avait pas cédé aux menaces de la Russie qu'elle savait être son implacable ennemie, mais elle céda aux menaces de l'Angleterre.

L'Angleterre parut satisfaite, et tout faisait présager à la Porte la durée d'un repos qu'elle avait si chèrement acheté, lorsque Michelson entra inopinément en Moldavie, investit Khoczim, qu'il enleva par surprise, et après avoir tiré quelques coups de canon (ce général, en entrant dans les principautés, avait publié une déclaration portant qu'il ne se conduirait en ennemi que dans le cas où la Porte s'obstinerait à agir sous l'influence française). Cependant les armées russes ne s'étaient pas contentées d'envahir la Moldavie, d'enlever Khoczim, de cerner Bender et de marcher sur le Danube; mais ce qui dévoilait davantage les projets de la cour de Saint-Pétersbourg, c'est que, dans les pays qu'elle envahissait, les Turcs, simples citoyens, recevaient l'ordre de vendre leurs biens et de quitter le territoire occupé par l'armée. L'armée de Michelson, renforcée par Essen, allait l'être encore par de nouveaux corps dirigés sur le Danube. C'en était fait de l'empire ottoman; mais l'armée française parut sur la Vistule; elle occupa Varsovie; et la Russie, menacée sur ses frontières, rappela en toute hâte Essen et les troupes du Don. Michelson entra à Boukharest, mais il ne put passer outre : les armées turques se formèrent, et leur avant-garde fut suffisante pour arrêter les Russes à peu de distance de cette ville.

Le ministre d'Angleterre interposa d'abord ses bons offices. Il ne put rien répondre à la force des raisons qui furent données par le divan. La Porte venait d'être attaquée sur son territoire sans déclaration de guerre; ces démarches hostiles n'avaient pas même été précédées d'une seule note diplomatique; aucune voie d'accommodement n'avait été ouverte. Le ministre d'Angleterre s'en tint donc à la démarche qu'il avait faite; il vit partir le ministre de Russie et resta tranquille.

Mais, peu de semaines après, il se présenta à une conférence qui eut lieu le 25 janvier; il y fit une nouvelle protestation; il s'embarqua ensuite sur une frégate, coupa les câbles et disparut.

Étant à bord de la frégate l'*Endymion*, il adressa à la Porte une dernière note.

Il était évident que dans cette crise on voulait par un coup d'éclat en imposer à la Porte; car l'ambassadeur était à peine arrivé à Ténédos, qu'il y rencontra l'escadre de l'amiral Duckworth.

Bientôt après, l'amiral anglais parut devant les Dardanelles avec deux vaisseaux à trois ponts, trois vaisseaux de quatre-vingts canons, deux de soixante-quatorze et quelques bombardes. Favorisée par un vent du sud, l'escadre arriva le 19 février (1807), à huit heures du matin, devant les batteries des deux premiers châteaux : ceux-ci commencèrent un feu vif et opiniâtre auquel les Anglais ne répondirent pas. Parvenus à la hauteur des deux autres forts, les vaisseaux ouvrirent le feu de leurs batteries; le vent les poussait, et les batteries du fort étaient mal armées. A la hauteur de Gallipoli, l'escadre anglaise rencontra un vaisseau turc de soixante-quatorze et cinq frégates; les équipages étaient à la mosquée; que pouvait d'ailleurs cette division contre des forces si supérieures? Les Anglais l'attaquèrent, et, commettant un de ces crimes dont cette nation seule est capable, et dont elle s'était déjà souillée par l'incendie de quatre

frégates espagnoles, l'amiral anglais brûla les six bâtiments turcs; et cependant la guerre n'était pas déclarée; des pourparlers devaient avoir lieu; les ministres de la Porte étaient encore à Londres!

Cet incendie fut aperçu de Constantinople; au lieu d'y porter le découragement, il excita une nouvelle énergie. Le 20, à cinq heures du soir, l'escadre anglaise parut devant le sérail. Rien n'était prévu; aucun point n'était en défense, mais on courut aux armes. Le Grand Seigneur se porta le premier sur les positions reconnues les plus favorables pour établir des batteries. Hommes, femmes, enfants, Turcs, Arméniens, Grecs, ulémas, chéiks, derviches, tout le monde prit la pioche et la bretelle. Des officiers du génie et d'artillerie français arrivèrent dans la nuit de Dalmatie.

En cinq jours, cinq cents pièces de canon et cent mortiers furent placés en batterie, et l'empire turc fut mis à l'abri, non de la destruction de quelques maisons, de quelques édifices, mais de la perte de son honneur, de sa considération, seuls biens que les nations ne recouvrent plus lorsqu'elles les ont perdus.

Cependant le ministre anglais s'embarqua sur un esquif, et demanda à parlementer; on consentit à l'entendre, et le kiaya-bey se rendit à bord de l'amiral, qui fit les propositions suivantes : 1° les châteaux des Dardanelles seront remis au pouvoir des Anglais; 2° quinze vaisseaux de guerre chargés des munitions navales seront conduits à Malte; 3° la Porte déclarera la guerre à la France, et renverra son ambassadeur; 4° la Moldavie et la Valachie resteront à la Russie; la place d'Ismaïl et les autres villes fortes du Danube seront livrées à cette puissance... Accepter ces conditions ou des bombes, tel était le langage de l'amiral anglais. Le peuple redoubla d'activité. Le 25, l'ambassadeur d'Angleterre demanda qu'il lui fût assigné un lieu où il pût débarquer pour conférer avec les ministres de la Porte; le divan répondit qu'il n'était pas désormais un lieu, pas un seul pouce de terre dans tout l'empire ottoman où un Anglais pût descendre sans être exposé à la fureur du peuple; qu'au sein du sérail même le sultan ne serait pas assez puissant pour défendre un Anglais contre l'indignation des musulmans.

On s'aperçut alors à bord de l'escadre anglaise qu'on ne parviendrait point à faire peur à la Porte, et que le coup était manqué. On se relâcha des conditions qu'on avait imposées; mais le Grand Seigneur fit répondre qu'il ne traiterait pas tant que l'escadre anglaise serait en deçà des Dardanelles. Les Anglais eurent alors recours à l'intrigue, mais le sultan fut immuable. Il était nuit et jour avec les troupes dans les batteries.

Le 2 mars, il envoya chercher le général Sébastiani qui se trouvait à cheval au milieu de ses soldats; il lui dit : « Les Anglais veulent que je chasse l'ambassadeur de France, et que je fasse la guerre à mon meilleur ami. Écris à l'empereur qu'hier encore j'ai reçu une lettre de lui; que je persévérerai dans mes desseins; qu'il peut compter sur moi comme je compte sur lui. »

Le sérail et les côtes d'Europe et d'Asie étant couverts de batteries, tous les efforts se portèrent sur les Dardanelles, que l'on hérissa de canons et de camps.

Dans ces circonstances, l'escadre anglaise jugea prudent de battre en retraite; elle repassa les Dardanelles.

Dès les premiers moments de la déclaration de guerre, l'empereur Napoléon avait offert au Grand Seigneur le secours d'une armée pour défendre les Dardanelles et le Danube; mais la Porte n'avait d'abord accepté que quelques officiers d'artillerie et du génie. Le sultan demanda enfin d'autres secours qui partirent en toute diligence.

La flotte turque osa franchir les parages où elle était à l'abri; mais, rencontrée à la hauteur de Ténédos par l'escadre de l'amiral russe Siniavin, elle fut détruite dans deux combats successifs. C'est ainsi que le gouvernement russe, au milieu de toutes les

préoccupations que lui donnait l'état de l'Europe, marchait avec persévérance vers son but principal, le démembrement et la ruine de la Turquie.

Le hasard manque rarement d'être favorable à qui sait attendre. L'énergie de Sélim aurait pu devenir agressive; déjà des forces imposantes allaient se réunir sur les rives du Danube, où les pachas de Nisse et de Widdin avaient battu les Serviens, et forcé les Russes de lever le blocus de Giurgévo, lorsque la révolution de Constantinople renversa Sélim du trône, et dès lors l'ensemble manqua à la résistance. Le général Michelson profita de cette circonstance pour rentrer en Valachie. Les victoires de Napoléon pouvaient changer la face des affaires en Orient; mais ce conquérant, toujours soigneux de se ménager l'alliance russe, ne regarda plus la question turque que comme un point secondaire; il est même probable que, pour mettre fin à l'œuvre de son vaste système continental, l'empereur des Français eût fait bon marché de l'existence du vieil empire ottoman. La paix de Tilsitt laissait peu d'espoir aux Turcs de continuer la guerre avec avantage; il fut donc conclu entre eux et les Russes un armistice qu'on peut considérer comme une conséquence des arrangements conclus par les trois souverains; on peut même conjecturer que la protection de Napoléon, si magnifiquement promise au divan, lui fit défaut dès que le danger de la coalition se fut évanoui: en effet, les troupes russes restèrent dans les principautés, malgré la clause qui stipulait pour ce pays une sorte d'indépendance, et le prince Ypsilanti alla reprendre le gouvernement de la Valachie au moment où la Porte nommait le prince Soutzo pour le remplacer en qualité de hospodar. La Porte réclama; Ypsilanti fut rappelé, et céda à la Russie ses prétendus droits sur le gouvernement de cette province, dont l'administration fut alors confiée à un divan composé de Russes et de boyars du pays.

Tous ces subterfuges tinrent assez longtemps la Russie et la Turquie dans un état mixte qui n'était ni la paix ni la guerre; la versatilité de la politique française opéra un rapprochement entre la Porte et l'Angleterre, et la mission du général Sébastiani se trouva entravée par l'influence britannique, quand le divan eut acquis la preuve que le gouvernement français sacrifiait le protectorat de l'Orient à de nouvelles combinaisons.

(1808.) Les résultats de la paix de Tilsitt venaient de changer la face de l'Europe. Le vainqueur avait tracé sa part avec son glaive; il régnait désormais jusqu'au Niémen; l'Autriche était domptée; la Prusse morcelée n'existait plus que grâce à une longanimité non moins humiliante pour elle que ses défaites; le corps germanique attendait qu'un courrier de Paris vînt lui apprendre s'il était en paix ou en guerre; seule, la Russie avait tiré de sa position géographique l'avantage de garder son territoire intact, et, quoique vaincue, elle balançait encore l'influence de Napoléon; ce n'est pas qu'elle fût à craindre par ses seules ressources, mais on peut dire que sans elle il n'y avait plus à cette époque de coalition possible. Cependant ceux qui ne se laissaient pas éblouir par l'éclat prestigieux des conquêtes, ne pouvaient se dissimuler que l'édifice de la gloire française reposait sur des bases fragiles. Un ordre de choses qui déplaçait violemment les intérêts, en blessant l'orgueil national des vaincus, ne pouvait se soutenir que par des moyens coercitifs peu compatibles avec une époque de paix. Quand la crainte garantit seule l'obéissance, quand la révolte est dans les cœurs, le retour vers un passé qu'on regrette n'est plus qu'une question de temps et d'opportunité. Maîtresse des mers, l'Angleterre comprenait que l'application du système qui prohibait son commerce sur le continent fatiguerait les peuples longtemps avant que de consommer sa ruine.

Si l'interruption du commerce anglais porta un coup sensible à la prospérité industrielle et manufacturière des peuples soumis aux volontés de l'empereur des Français, elle fut sur-

tout préjudiciable à la Russie, encore inhabile à mettre en œuvre ses produits, et qui se voyait obligée de renoncer, faute de débouchés, aux avantages solides de son commerce d'exportation.

Il y eut donc dans la détermination d'Alexandre, lorsqu'il dut opter entre l'alliance britannique et celle de la France, plus d'entraînement et de bonne foi, que de justesse et de tact dans l'appréciation des véritables intérêts de son empire. La Russie avait sans doute besoin d'une paix réparatrice; mais, par suite du blocus continental, les résultats de cette paix devenaient stériles, puisque l'excédant des produits se trouvait entassé dans les magasins, au préjudice des producteurs et des propriétaires. La conduite peu loyale des Anglais dans la dernière lutte, le bombardement de Copenhague, et les ménagements de Napoléon pour Alexandre peuvent sans doute justifier moralement ce prince; mais, selon les règles égoïstes de la politique, celui qui perd est toujours censé avoir tort. Ainsi, non-seulement la Russie n'avait point obtenu une paix avantageuse, mais sa tranquillité était précaire et subordonnée aux empêchements que pouvait rencontrer le système français dans ses exigeantes applications. L'attitude que prit courageusement la Suède, tandis que les autres cours s'humiliaient devant le génie d'un conquérant non moins persévérant dans ses vues qu'il était supérieur à ses rivaux dans l'art de la guerre, entraîna Alexandre à se déclarer ennemi de cette puissance. La marine russe consistait alors en trente-deux vaisseaux de ligne, dix-huit frégates et soixante bâtiments légers, sans compter plus de deux cents galères; ces forces navales réunies présentaient un effectif de cinq mille six cents canons, de trente mille marins, et d'environ huit mille soldats de marine.

Dès la fin de l'année 1807, l'empereur de Russie avait exigé que la Suède, en vertu des traités de 1780 et 1800, maintînt le principe que la Baltique devait être une mer fermée, et qu'elle défendît cette mer et ses côtes contre toute infraction à ce principe. Le roi de Suède répondit qu'il était impossible de maintenir la neutralité de la Baltique tant que la France disposerait des côtes méridionales de ce bassin, et qu'il invitait le tsar à user de son influence pour obtenir préalablement l'évacuation de ces contrées.

Tandis que ces négociations se poursuivaient, la cour de Stockholm négociait un traité de subsides avec l'Angleterre, ce qui l'exposait à toutes les conséquences d'une rupture prochaine. Le résultat de cette conduite prouve que ceux qui tiennent en main les destinées d'un peuple doivent sacrifier leurs ressentiments particuliers à la nécessité des temps, sous peine d'exposer, à leurs dépens, l'insuffisance du droit devant la force. Alexandre a fait une faute en accédant à une coalition anti-britannique, parce que les ressources de son empire étaient loin d'être épuisées, et que la guerre contre l'Angleterre lui était encore plus préjudiciable que ne l'eût été sa résistance contre Napoléon, parce qu'enfin, en acceptant l'alliance française, il redescendait à un rôle secondaire, tandis qu'il pouvait balancer, par une résistance même passive, la supériorité de son rival.

La Suède commit une faute justement pour avoir suivi la ligne qu'aurait dû suivre la Russie. Trop pauvre pour se résigner indéfiniment à la suspension de son commerce maritime, elle invoqua le droit qu'ont les États, comme les individus, de pourvoir à leur conservation; mais elle ne prévit point les conséquences d'une lutte si inégale, et elle dut les subir sans aucune compensation.

Le 21 février 1808, le général Buxhovden passa la Kyménie, limite commune des deux États, et entra en Finlande sur trois points différents, Abersfors, Kieslig et Anïala. Les Suédois se défendirent avec courage, et le général russe, pour assurer le succès de son expédition, eut recours aux proclamations. La suivante prouve avec quelle dextérité le cabinet de

Saint-Pétersbourg maniait cette arme dangereuse. « Bons voisins, disait-il aux habitants de la Finlande suédoise, mon très-gracieux maître se voit forcé d'envoyer dans votre pays les troupes sous mes ordres; mais Sa Majesté le roi de Suède, en s'éloignant de plus en plus de l'heureuse alliance des deux plus grands empires du monde, resserre ses liaisons avec l'ennemi commun, dont le système oppressif et la conduite inouïe envers les alliés les plus intimes de la Russie et de la Suède même, ne peuvent être vus de sang-froid par Sa Majesté Impériale. Ces motifs, ainsi que les soins que Sa Majesté Impériale doit à la sûreté de ses États, l'obligent à placer votre pays sous sa protection et à en prendre possession, afin de se procurer, par ce moyen, une garantie suffisante, dans le cas où Sa Majesté suédoise persévérerait dans la résolution de ne pas accepter les équitables propositions de paix qui lui ont été faites par Sa Majesté l'empereur des Français, sous la médiation de Sa Majesté Impériale russe, dont les efforts ont été et sont encore dirigés vers le rétablissement d'une heureuse paix.

« Bons voisins et braves Finois, restez sans inquiétude et sans crainte dans vos demeures. Nous ne venons point comme ennemis; nous venons comme des amis, des protecteurs, pour assurer votre propre bonheur, et dans l'intention d'éloigner de votre pays les maux de la guerre, dont vous seriez devenus les victimes. Ne vous laissez point engager à prendre les armes, ou à nuire de quelque manière que ce soit aux troupes que Sa Majesté Impériale m'a confiées. Toute personne qui manquera à ces ordres n'a qu'à s'attribuer à soi-même les suites de sa désobéissance.

« Comme cependant il pourrait y avoir des circonstances qui exigeraient des résolutions unanimes et des délibérations dirigées par une confiance réciproque, vous êtes invités, par la présente, à nommer et à envoyer à Abo vos députés provinciaux dans l'ordre constitutionnel établi par vos diètes, afin que ces députés y délibèrent sur ce qui pourra dans la suite se faire pour le bien du pays.

« Ainsi, dans ce moment et jusqu'à nouvel ordre, le grand-duché de Finlande sera considéré comme les autres provinces conquises par la Russie, et qui, sous le doux gouvernement de Sa Majesté Impériale et de ses prédécesseurs, jouissent et ont joui de la plus heureuse tranquillité. Le libre exercice du culte, et tous les priviléges dont jouissent les Finois depuis un temps immémorial, leur seront conservés avec tout ce qui en dépend, etc. »

Une autre proclamation porte un cachet non moins extraordinaire; nous la citerons encore pour montrer que, dans ses envahissements successifs, la Russie a employé tour à tour ou simultanément la force et la ruse : cette proclamation, datée de Lovisa, était adressée à l'armée finoise. « Soldats! c'est avec affliction que mon très-gracieux empereur se voit forcé, malgré lui, de faire entrer ses troupes en Finlande : cette démarche n'a d'autre objet qu'une protection puissante, et la conservation de la paix et de la tranquillité, ainsi que le bien-être des Finois.

« Pour exécuter cette mesure équitable, Sa Majesté Impériale a ordonné à ses troupes de ne pas tirer les premières, à moins qu'oubliant votre liberté, et dédaignant les avantages qu'on vous offre, vous ne preniez une attitude hostile; à notre grand déplaisir, vous l'avez déjà fait. Nous renouvelons à la nation finoise ces ordres de Sa Majesté Impériale, en vous assurant de sa bienveillance sincère, et en vous donnant de nouveau la garantie que vous avez part aux bontés de Sa Majesté Impériale.

« Bons Finois, que le sort a placés dans les rangs de l'armée suédoise, vous êtes à plaindre; vous quittez vos foyers et vos parents pour aller à la mort pour une cause injuste. Soldats! mon très-gracieux souverain m'a ordonné de promettre à tous ceux d'entre vous qui poseront les armes volontairement, qu'ils auront la liberté de retourner chez eux, et qu'on leur payera

deux roubles par fusil, un rouble par sabre ou toute autre arme, et six roubles pour chaque cheval qu'ils auront livré. Qui de vous aimerait assez peu le repos pour ne pas se hâter, en supposant tout appel injuste à la guerre, de se préparer une vie heureuse et tranquille sous la protection de mon très-gracieux empereur? »

On voit que les souverains absolus ne négligent pas, au besoin, de fomenter la révolte, et de révolutionner les provinces qu'ils convoitent pour en avoir meilleur marché.

Le roi de Suède répondit par un manifeste, et fit provisoirement arrêter M. d'Alopeus, ministre de Russie à sa cour. Dans la situation respective des deux États, cette mesure n'avait rien que de légitime, d'autant plus que cet agent négociait alors la défection d'un chef suédois. Le ton de Gustave IV était à la fois digne et ferme, comme on pourra s'en convaincre par la pièce suivante.

« A une époque, disait-il, où le sort des princes et des États opprimés paraissait toucher la Russie, lorsqu'elle commença à appréhender les dangers qui menaçaient toute l'Europe, Sa Majesté fut entraînée par les mêmes sentiments à une alliance qui s'appuyait sur la confiance qu'elle mettait dans un voisin, son ami, souverain indépendant. Sa Majesté avait contracté d'autres liaisons utiles fondées sur le bien général; elle se trouvait dans le cas de réclamer de la France l'exécution d'engagements formels et non remplis; elle était investie de la puissance de soutenir ses droits et ceux de chacun. A cette époque, le roi s'allia avec la Russie; maintenant il est attaqué par cette puissance pour avoir été son allié.

« Si jamais un souverain s'est trouvé dans une position qui lui permît d'espérer que les alliances qu'il avait contractées seraient inviolables, le roi a été dans ce cas. L'empereur avait été personnellement offensé par le refus opiniâtre de la France de remplir un traité conclu et signé, ainsi que par le peu d'égards qu'on lui avait montré en plusieurs occasions. La nation russe était indignée de se voir publiquement traitée comme une horde de sauvages et de barbares; en un mot, tout ce qui doit être sacré à un gouvernement se réunissait pour le soutien de la cause commune : qui aurait osé ne pas regarder comme irrévocable ce que l'empereur avait déclaré, savoir, qu'il refuserait toute proposition de paix, si elle n'était pas conciliable avec l'honneur du nom russe, la sûreté de la patrie, la sainteté des alliances, et le repos général de l'Europe?

« Des vues si grandes et si justes ont-elles été remplies par le traité de Tilsitt? La génération présente a déjà prononcé sur cette question, et la postérité sera encore mieux à même d'en juger... Le roi avait exactement rempli ses obligations envers la Russie... il avait soutenu, par ses vaisseaux de guerre, les entreprises des armées russes; il avait ouvert ses arsenaux à l'empereur; il avait rejeté les offres secrètes qu'au milieu de la paix, et lorsque les frontières et la capitale de la Russie étaient dégarnies, la France lui avait fait faire; entre autres, elles renfermaient l'offre de lui procurer, dans le cas où il romprait avec la Russie, les provinces perdues par Charles XII, avec telle frontière que la Suède pourrait souhaiter. Sa Majesté se regarde comme au-dessus de tout éloge qui lui serait décerné pour avoir résisté à une tentation si immorale; mais elle s'attend à ce que la violence que la même puissance, traitée si amicalement, exerce maintenant contre ses États, sera jugée avec toute la sévérité qu'elle mérite. »

Le gouvernement russe saisit cette occasion pour s'emparer définitivement de la Finlande suédoise, province qui mettait à l'abri d'un coup de main la Finlande russe, l'Ingrie, la Livonie et l'Esthonie. La Suède ne se montra pas plus équitable à l'égard du Danemark que la Russie ne l'avait été dans son agression; elle envahit la Norwége, et l'État le plus faible fut le seul qui resta sans dédommagement. L'occupation du grand-duché de Finlande avec ses places inexpugnables compensa en quel-

que sorte, pour la Russie, les sacrifices que lui imposait l'alliance française. Cette usurpation interdit désormais à la Suède jusqu'à l'espoir de recouvrer ses anciennes possessions. D'un autre côté, le retranchement de cette province, qui aurait toujours été le théâtre des hostilités, met pour ainsi dire l'ancienne Scandinavie en dehors de la sphère d'activité où s'agite la Russie. Cette dernière puissance n'a plus rien à craindre de la Suède, si ce n'est dans l'hypothèse d'une attaque combinée; et, d'un autre côté, elle n'a aucun intérêt direct à étendre ses limites vers le nord-ouest; c'est maintenant la Turquie d'Europe qu'elle convoite, et surtout la possession des détroits, pour assurer un débouché aux produits des provinces les plus fertiles de l'empire. Une fois maîtresse de Constantinople, elle portera ses efforts vers les Indes, et l'or de ses marchés pourra fournir aux dépenses de ses innombrables bataillons. Alors il sera trop tard; les monarchies de la vieille Europe deviendront vassales de la grande tsarie; et, tandis que les invasions des anciens barbares rajeunissaient les empires décrépits, la domination russe étendra son niveau de plomb sur le continent, qui n'aura ni la force de résister, ni l'espoir de voir un jour sortir de ses ruines ces générations ignorantes mais vierges qui recommencent les civilisations.

La perte de la Finlande ne fut que faiblement retardée par quelques succès obtenus sur la flotte russe par les escadres combinées de l'Angleterre et de la Suède. Les forces navales de la Russie restèrent bloquées sur les côtes de l'Esthonie, mais dans une position inattaquable. Les tempêtes, si fréquentes et si périlleuses dans la Baltique, la délivrèrent de ce danger. Quant à la flotte que l'amiral Siniavin conduisait en Portugal pour tâcher de faire déclarer ce royaume contre l'Angleterre, elle fut obligée de se rendre à l'amiral Colton, après la convention de Cintra et l'évacuation du Portugal par les Français. Cette flotte, qui consistait en un vaisseau de quatre-vingts canons, six de soixante-quatorze, deux de soixante, et un de vingt-six, fut restituée plus tard à la Russie. Par une courtoisie qui rappelle celle de Napoléon à l'égard de Paul Ier, et qui, sans doute, n'était pas moins intéressée, les officiers et les équipages furent conduits en Russie aux frais de l'Angleterre.

Les suites funestes de cette guerre contre la Russie grossirent le nombre des ennemis de Gustave IV, et préparèrent sa chute. Ce fut l'année suivante que cet infortuné monarque perdit sa couronne. Partout sur son passage, en partant pour la terre d'exil, il vit son peuple l'entourer des égards dus au malheur; il put croire qu'il était regretté, quand on le plaignait seulement: étrange destinée d'un peuple qui dut ses plus grands revers à un excès de courage dans Charles XII, et à un excès de loyauté dans Gustave IV.

Pendant que Napoléon préparait par son ambition l'avénement des constitutions pondérées dans l'Europe civilisée, l'esprit national, subjugué par la gloire ou par la crainte, se réveilla en Espagne. A la nouvelle de l'attentat de Bayonne, la fierté castillane s'indigna, et le patriotisme s'exalta de toute l'énergie du sentiment religieux. L'Angleterre comprit que les sierra de la Péninsule deviendraient le foyer actif de la résistance; les ressources de sa marine pouvaient prolonger indéfiniment la lutte d'un peuple qui était digne de garder ses institutions, parce qu'il savait mourir pour elles. Cet exemple tira l'Allemagne de son engourdissement; les rigueurs du système continental commençaient à peser à la Russie; le cabinet de Saint-James épiait ces symptômes de mécontentement qui annonçaient une crise prochaine; l'exemple de l'Espagne jetait de la tiédeur dans les conseils des alliés de la France impériale; Napoléon jugea prudent de ranimer leur zèle, et ménagea l'entrevue d'Erfurt. Il manquait au vainqueur de tant de peuples d'avoir à lutter contre le chef spirituel, le pontife de Rome. Pie VII osa

lancer contre l'usurpateur du trône espagnol une bulle d'excommunication. Il réclamait les territoires qui avaient été démembrés du saint-siége, pour en faire des principautés à des prêtres apostats; et, pour nous servir de l'expression de Rabbe, il en appelait à Napoléon lui-même, comme à un fils consacré et assermenté, pour réparer les dommages et pour soutenir les droits de l'Église catholique. L'empereur, qui voulait affermir son pouvoir par toutes les influences, avait rétabli le culte et la hiérarchie de l'Église gallicane; et, croyant fonder une dynastie, il avait décidé que la couronne de Charlemagne serait mise sur sa tête par les mains vénérables du souverain pontife. Mais, pour le soldat victorieux, la sanction religieuse n'était qu'un moyen politique; la foudre papale retomba impuissante au pied de son trône; irrité de cette résistance d'un genre nouveau, il arracha au territoire ecclésiastique les légations d'Ancône, d'Urbin, de Macerata et de Camerino, pour les annexer au royaume d'Italie. Le légat quitta Paris, et Napoléon fit annoncer par son ministre des relations extérieures que, si le saint-père persistait dans sa conduite, le gouvernement papal allait cesser d'exister. « Car, portait la note ministérielle, refuser d'entrer dans les vues de l'empereur, relativement à l'Italie, qui doit former, par l'union la plus compacte de toutes ses parties, une ligue défensive contre les ennemis de la France, c'est déclarer la guerre à l'empereur. Or, le premier résultat de la guerre est la conquête, et le premier résultat de la conquête est le changement de gouvernement. » Cette théorie de l'usurpation a du moins le mérite de la franchise. Napoléon répéta en vain le mot de Louis XIV : *Il n'y a plus de Pyrénées;* il était plus aisé à l'empereur de donner à Joseph le trône d'Espagne qu'à ce prince de s'y maintenir : l'insurrection faisait des progrès rapides; il ne s'agissait plus de décider du sort d'un pays par une grande victoire : la lutte était partout; le climat, la disposition des lieux, la difficulté des transports, mais surtout la haine implacable du clergé pressentant la perte de son influence, si l'administration française prenait racine sur cette terre catholique, et excitant encore le courage tout à la fois bouillant et réfléchi des insurgés, toutes ces causes arrêtaient les armées impériales étonnées de ne point en finir avec un royaume en une seule campagne. A ces échecs de détail vinrent se joindre des défaites sur une plus vaste échelle. L'affaire de Baylen ouvrit la série des jours néfastes pour les armées impériales. Napoléon ne pouvait conserver sa vaste et excentrique puissance qu'à condition de vaincre, et de vaincre toujours. Le prestige qui l'environnait une fois dissipé, il restait encore le plus grand capitaine de l'époque; mais, avec des troupes aguerries et des forces supérieures, on pouvait désormais soumettre sa fortune au calcul. Une fois entraîné dans la voie de la violence, un conquérant ne sait plus lui-même où il lui sera possible de s'arrêter. La reine d'Étrurie se vit expulsée de ses États sous un vain prétexte : on eût dit que la fortune, avant d'abandonner l'homme de ses plus étonnantes prédilections, avait pris à tâche de multiplier les fautes de son règne, comme pour motiver ses rigueurs subites.

L'Autriche, alliée forcée de la France, se préparait secrètement à la guerre; selon Rabbe, son but était de dissoudre en Allemagne la nouvelle confédération, et, dans un avenir plus éloigné, de replacer au trône des Espagnes un de ses princes sur les ruines de la maison de Bourbon. Quelle que soit l'ambition du cabinet de Vienne, nous croyons qu'il lui suffisait de la tâche déjà bien assez laborieuse de recouvrer en partie l'influence qu'il avait perdue.

« L'empereur Alexandre arriva à Erfurt le 27 septembre, peu d'heures après l'empereur Napoléon. Les rois de Saxe, de Bavière et de Wurtemberg, ainsi que Jérôme Bonaparte, qui était déjà élevé au trône de Westpha-

he; le grand-duc Constantin, frère d'Alexandre, le prince Guillaume de Prusse, les héritiers présomptifs de Bavière, de Bade et de Darmstadt; les grands-ducs de Saxe-Weimar, de Saxe-Gotha, celui de Würtzbourg, le duc d'Oldenbourg, et une foule d'autres princes s'y rendirent successivement. On y vit les ministres des premières puissances: les comtes Roumianzof et Speranski, de la Russie; le comte de Goltz, de la Prusse; MM. de Champagny et Maret, ministres de Napoléon; le baron de Montgelas, de la Bavière; le comte de Bose, du Danemark; le comte de Furstenstein, du royaume de Westphalie; le comte de Manfredini, de Würtzbourg; le comte de Taube, du Wurtemberg; le comte de Beust, du prince-primat de la confédération du Rhin; le baron de Thummal, de Saxe-Gotha; le baron de Vincent y arriva de la part de l'empereur d'Autriche; le baron de Dalberg, alors ministre de Bade à Paris, et le comte Tolstoï avaient suivi Napoléon à Erfurt. Caulaincourt, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, Bourgoing, ministre de Napoléon à Dresde, s'y rendirent également. Les conférences durèrent jusqu'au 14 octobre.

S'il faut en croire certains rapports, les deux empereurs échangèrent à cette époque quelques paroles où l'on découvrit depuis des symptômes de mésintelligence; mais l'histoire ne doit accueillir qu'avec une extrême circonspection les mots anecdotiques qui n'ont presque jamais été prononcés comme on les rapporte, et dont la forme même trahit souvent l'intervention du biographe.

Les points discutés à Erfurt furent: 1° la diminution des contributions imposées par la France à la Prusse; 2° l'admission du duc d'Oldenbourg dans la confédération du Rhin; 3° la paix avec l'Angleterre; 4° les relations de la France avec l'Autriche; 5° enfin, les affaires de Turquie.

« La détermination prise relativement à ce dernier objet ne fut point rendue publique, dit l'historien d'Alexandre; mais on pensait généralement que déjà à Tilsitt le partage de cette riche contrée avait été arrêté par un article secret: et, suivant cet article, le démembrement aurait été convenu ainsi qu'il suit, entre la Russie, l'Autriche et la France: on laissait au sultan sa capitale, avec la portion de territoire délimitée par la mer Noire, la Propontide, la mer Égée, et par une ligne dont les points extrêmes étaient Varna et Thessalonique. Napoléon prenait toute la partie comprise entre cette ligne, les côtes de l'Adriatique, et une autre ligne qui, de Trannik en Bosnie, se dirigeait sur Varna, c'est-à-dire qu'il s'appropriait une partie de la Bosnie, toute l'Albanie, l'ancienne Grèce, une partie de la Macédoine et de la Bulgarie. La Russie s'était réservé les deux provinces tributaires, la portion de la Bulgarie et de la Romélie, laissée en dehors par la démarcation de Napoléon. Enfin la Bosnie septentrionale et la Servie formaient le lot de l'Autriche. On fit observer à Napoléon qu'il serait dans l'obligation de conquérir en entier la portion qu'il s'était adjugée; en outre, que l'étendue de sa ligne d'opération, le climat surtout, le caractère indomptable et les habitudes belliqueuses des habitants lui occasionneraient une consommation d'hommes plus considérable encore que celle que nécessiterait une conquête aussi épineuse. Napoléon se laissa persuader par ces différentes considérations, et biffa l'article du traité de Tilsitt à l'entrevue d'Erfurt. »

Napoléon semblait craindre que l'alliance russe ne lui échappât; il n'ignorait pas qu'Alexandre penchait pour la paix générale, et que son empire souffrait sensiblement de l'interruption de ses relations commerciales avec l'Angleterre. Il s'agissait donc de raviver les mécontentements du tsar, en le poussant à une démarche collective dont l'issue ne pouvait être douteuse. Alexandre se prêta au désir de son allié, et la lettre suivante fut adressée au roi d'Angleterre:

« Sire, les circonstances actuelles

de l'Europe nous ont réunis à Erfurt. Notre première pensée est de céder aux vœux et aux besoins de tous les peuples, et de chercher, par une prompte pacification avec Votre Majesté, le remède le plus efficace aux malheurs qui pèsent sur toutes les nations. Nous en faisons connaître notre sincère désir à Votre Majesté par cette présente lettre.

« La guerre longue et sanglante qui a déchiré le continent est terminée sans qu'elle puisse se renouveler. Beaucoup de changements ont eu lieu en Europe; beaucoup d'États ont été bouleversés. La cause en est dans l'état d'agitation et de malheur où la cessation du commerce maritime a placé les plus grands peuples. De plus grands changements peuvent encore avoir lieu, et tous contraires à la politique de la nation anglaise. La paix est donc à la fois dans l'intérêt des peuples du continent comme dans l'intérêt des peuples de la Grande-Bretagne.

« Nous nous réunissons pour prier Votre Majesté d'écouter la voix de l'humanité, en faisant taire celle des passions; de chercher, avec l'intention d'y parvenir, à concilier tous les intérêts, et, par là, garantir toutes les puissances qui existent, et assurer le bonheur de l'Europe et de cette génération à la tête de laquelle la Providence vous a placé.

« *Signé:* NAPOLÉON, ALEXANDRE. »

Cette lettre donna lieu à un échange de notes diplomatiques où se développèrent infructueusement les prétentions respectives. Le congrès d'Erfurt se sépara le 14 octobre. Retourner en toute hâte à Paris, et se précipiter sur l'Espagne pour réparer l'échec de Baylen par la prise de Madrid, tels furent les premiers soins de Napoléon. Cependant, à l'instant même où le plus habile et le plus heureux des conquérants touchait à l'apogée de sa gloire, des résistances s'organisaient sourdement. L'Autriche ne pouvait accepter à toujours la réduction humiliante de son territoire. L'archiduc Charles parvint à relever le moral de l'armée par des dispositions aussi sages que fécondes. L'institution de la *landwehr* prépara l'affranchissement de l'Allemagne. L'empereur des Français demanda des explications sur ces grandes mesures militaires; mais, soit que l'adresse de M. de Metternich lui eût fait prendre le change, soit que Napoléon espérât que son alliance avec l'Autriche mettrait ces nouvelles ressources à sa disposition, il parut se contenter des motifs que mettait en avant le cabinet de Vienne. Ce cabinet appuyait principalement sur la nécessité où se trouvait l'Autriche d'adopter un système défensif capable de contrebalancer l'introduction de la conscription dans les États voisins. Ce qui prouvait suffisamment, ajoutait M. de Metternich, que son gouvernement était éloigné de toute vue hostile, c'était le refus du prince Charles d'accéder à la proposition d'un parti espagnol qui lui avait offert la couronne. L'empereur François ajouta à toutes ces assurances par des protestations solennelles d'attachement et de fidélité; et, pour nous servir de l'expression de Rabbe, Napoléon essuya cette défaite diplomatique.

La conduite de l'Autriche ne tarda pas à dévoiler ses véritables intentions; elle fomentait l'insurrection espagnole, retardait la reconnaissance du roi Joseph, et son ambassadeur à Constantinople appuyait la réconciliation entre la Porte et l'Angleterre.

Napoléon chercha à détourner le coup dont on le menaçait, en faisant offrir au cabinet de Vienne, par l'entremise de Roumianzof, ambassadeur russe à Paris, un arrangement qui aurait uni la France, la Russie et l'Autriche, en mettant l'intégrité du territoire de chacune de ces puissances sous une tierce garantie; de telle sorte que la Russie se serait trouvée la tutrice des intérêts autrichiens. Mais cette offre fut déclinée comme n'offrant qu'une garantie illusoire, la position géographique des États autrichiens ne leur permettant pas de compter sur un secours efficace de la part de la Russie, et en temps opportun.

Bientôt les manifestes de la cour de

Vienne vinrent dessiner plus nettement ses prétentions. On s'y plaignait de l'ambition insatiable de l'empereur des Français, qui n'accordait la paix à ses alliés qu'à des conditions intolérables; on tâchait de réveiller l'énergie nationale par des idées de liberté dont les conséquences logiques n'eussent été rien moins qu'embarrassantes; on y appuyait sur les projets secrètement discutés à Erfurt, sur le partage de la Turquie, ce qui aurait nécessité l'admission d'une armée française dans les États autrichiens.

Appuyée par les subsides de l'Angleterre, mais privée des secours de la Russie, l'Autriche osa prendre l'initiative; elle attaqua la Bavière, qui se mit promptement en état de défense; les rois de Saxe et de Wurtemberg répondirent également à ses proclamations par la voie des armes. Les forces françaises et alliées qui occupaient les provinces allemandes présentaient un effectif d'environ deux cent trente mille hommes; trois autres corps, formant soixante et dix mille hommes, s'avançaient sur le Tyrol. Les Autrichiens furent successivement battus à Tann, Abensberg, Eckmühl et Ratisbonne. Après une campagne de trois semaines, Vienne fut occupée par les Français.

La Russie était liée à Napoléon par les derniers traités; d'ailleurs il entrait dans sa politique de voir la France et l'Autriche s'affaiblir mutuellement, sans prendre elle-même une part active dans cette lutte. Pour concilier cette double exigence, le cabinet de Pétersbourg déclara la guerre à l'Autriche; mais le prince Galitzin, qui devait faire une puissante diversion en Gallicie, sembla ne s'approcher du théâtre de la guerre que pour faire acte de présence; d'ailleurs le corps d'armée qu'il commandait excédait à peine quinze mille hommes.

Cependant l'occupation de Vienne n'avait point terminé la campagne: la victoire d'Essling coûta vingt mille soldats à la France; les batailles de Raab et de Wagram décidèrent l'empereur d'Autriche à souscrire à une paix onéreuse. Vienne fut démantelée, et les pays conquis sur l'Autriche se virent frappés provisoirement d'une contribution de deux cent millions de francs. « Par le traité de Schönbrünn (Rabbe), l'Autriche céda, soit à Napoléon, soit à la confédération du Rhin, diverses villes d'Allemagne et d'Italie avec leurs dépendances; elle fut dépouillée, en faveur du duché de Varsovie, de toute la Gallicie occidentale et de la ville de Cracovie; enfin elle abandonna à la Russie un territoire dont la population était évaluée à quatre cent mille âmes. L'empereur François reconnut, en outre, les droits que Napoléon s'arrogeait sur les monarchies du midi de l'Europe, adhéra à son système continental, et renonça à toutes les contrées comprises sous le nom de provinces Illyriennes. » C'était peu de ces sacrifices; il fallait que l'orgueil de la maison d'Autriche scellât par une alliance les conditions imposées par le vainqueur: mais cette condescendance devait réparer tous les revers des armes autrichiennes. M. de Metternich comprit que le beau-père de Napoléon était désormais à l'abri d'une chute, et qu'il serait plus commode et moins périlleux de conspirer en famille.

Reportons maintenant nos regards en arrière, et signalons rapidement les réformes et les essais d'améliorations qui se succédèrent dans l'intérieur de l'empire russe, durant les années 1809 et 1810. La diète d'Uméo régla l'administration des provinces finoises, auxquelles Alexandre concéda leurs anciens privilèges. On réorganisa la commission chargée de la révision du code russe; de nouveaux règlements adoucirent la condition des serfs; la simplicité du monarque rendant à peu près inutiles quelques emplois de cour, un oukase déclara que dorénavant le titre de chambellan ne serait qu'une distinction, et ne pourrait conférer aucun grade militaire ni civil. Un autre oukase établit que tout postulant d'un emploi civil serait tenu de subir un examen académique, roulant sur les langues, la jurisprudence, l'histoire et les mathématiques. Cependant le

commerce souffrait, et l'empereur Alexandre se voyait contraint de tolérer quelques infractions aux prohibitions imposées par le système continental. Le malaise financier, qui datait du règne de Catherine, entravait les mesures les plus utiles. La sollicitude impériale se porta judicieusement sur l'amélioration des finances : un manifeste, signé par le comte Roumianzof, chancelier de l'empire, annonça que, par l'effet des mesures qui avaient été adoptées, les revenus ordinaires avaient été augmentés de plus de cent millions de roubles, et que le gouvernement pouvait non-seulement faire face à toutes les dépenses de l'année, sans recourir à de nouvelles taxes, mais même réduire quelques-unes des anciennes. Les manufactures nationales furent encouragées, et l'on frappa des droits considérables sur l'importation de l'industrie étrangère. Les revenus des mines s'accrurent; les relations commerciales avec l'Asie prirent une extension importante. Le droit d'acquérir des propriétés territoriales, conformément à l'oukase de 1801, avait eu des résultats très-remarquables. Des terres d'une valeur d'environ six millions avaient été acquises de cette manière; enfin le nombre des paysans devenus libres depuis 1803 était de treize à quatorze mille. L'instruction de l'empereur Alexandre avait été trop soignée pour qu'il négligeât la prospérité des écoles publiques; il réorganisa les établissements de ce genre déjà existants, fonda plusieurs gymnases et un grand nombre d'écoles de district et paroissiales. Quoique la littérature russe ait fait de notables progrès vers cette époque, il est à remarquer toutefois que les événements imprimèrent aux études une direction militaire : rien ne fut épargné pour former de bons officiers dans toutes les branches du service.

Au milieu de ces améliorations et des soins qu'exigeait l'attitude de l'Europe occidentale, Alexandre ne perdait pas de vue l'état de l'Orient. L'influence anglaise dominait à Constantinople; M. de Latour-Maubourg, qui avait succédé au général Sébastiani, essaya en vain la menace; la Porte, depuis le traité de Tilsitt, savait qu'elle ne pouvait compter sur la France. Les négociateurs russes exigeaient la cession des provinces situées sur la rive gauche du Danube; le divan repoussa ces prétentions avec énergie, et les hostilités commencèrent. A l'exception de Giurgévo, toutes les places fortes qu'attaquèrent les Russes tombèrent en leur pouvoir. Cependant le grand vizir attendit l'ennemi dans son camp, et lui fit essuyer une perte de dix mille hommes; cet échec obligea le prince Bagration d'évacuer la Bulgarie. La paix de Vienne semblait annoncer une pacification prochaine; cependant, après quelques négociations, la guerre recommença en 1810. Pajartchik et Silistrie durent céder aux efforts des Russes qui marchèrent vers le camp retranché de Schoumla, et le forcèrent après une résistance opiniâtre. « La flottille des Turcs sur le Danube, battue en même temps et presque entièrement détruite, priva les villes assiégées des ressources qui leur étaient indispensables. Roustchouk, Giurgévo succombèrent, ainsi que toutes les places qui défendent la rive droite du Danube, depuis Ismaïl jusqu'à Sistova, c'est-à-dire dans une étendue de cent lieues de pays, en remontant le cours du fleuve. Il ne resta aux Ottomans que Widdin et Varna, places plus régulièrement fortifiées que les autres. »

Le grand vizir fit demander une suspension d'armes au général Kamenskoï; mais les prétentions des Russes s'élevaient en raison de leurs succès; outre la cession des principautés et de la Bessarabie turque, ils exigeaient l'indépendance de la Servie. La guerre continua en 1811, mais toujours au désavantage des Turcs. Ceux-ci tentèrent un dernier effort, et ils étaient parvenus à rassembler une armée formidable tandis que le congrès de Boukharest continuait ses conférences. Enfin la rupture entre la France et la Russie vint changer la face des affaires. Le ministre russe, M. d'Italinski, se

contenta de demander que le Pruth fût désormais la limite des deux empires. C'est dans ces circonstances graves que fut conclue la paix de Boukharest, dont nous rapporterons les dispositions principales.

D'après l'article 4, le Pruth, depuis l'endroit où il entre en Moldavie, jusqu'à son embouchure dans le Danube, et de là, la rive gauche de ce fleuve jusqu'à Kilia, en descendant jusqu'à son embouchure dans la mer Noire, seront les limites des deux empires.

Ainsi la Porte cédait à la Russie le tiers de la Moldavie, avec les forteresses de Khoczim et de Bender, et toute la Bessarabie, avec Ismaïl et Kilia.

D'après le même article, la navigation du Danube est commune aux sujets de la Russie et de la Turquie. Les îles de ce fleuve situées entre les divers bras qu'il forme depuis Ismaïl resteront désertes.

Le reste de la Moldavie et de la Valachie sera remis aux Turcs dans l'état où ces pays se trouvent. Article 6. La frontière d'Asie est rétablie telle qu'elle était tracée avant la guerre.

L'article 8 s'occupe des Serviens, auxquels la Porte accorde une amnistie avec la concession de quelques priviléges, dont l'interprétation ouvre un vaste champ aux subtilités diplomatiques.

Par l'article 13, la Russie accepte la médiation de la Porte pour la conclusion de la paix avec la Perse, où les hostilités avaient recommencé à l'instigation de l'ambassadeur anglais. La mésintelligence entre la France et la Russie avait imprimé une nouvelle direction à l'activité des ministres de Sa Majesté Britannique à Constantinople et à Ispahan. Malgré toutes les ressources de la Russie, si elle eût été attaquée au midi et au nord, tandis que les innombrables légions de la coalition française envahissaient sur trois colonnes ses provinces centrales, l'hiver même avec toutes ses rigueurs eût été impuissant à sauver cet empire.

Avant d'esquisser les événements les plus mémorables de la campagne de 1812, il est indispensable de dire en peu de mots quelle était la situation politique des grands États de l'Europe.

L'Angleterre, fidèle à un système qui était pour elle une question d'existence, voyait avec satisfaction les alliés de l'empire français se fatiguer du blocus continental. L'Espagne lui servait de point d'appui; les ressources stratégiques de cette contrée, le courage exalté de ses habitants balançaient la fortune de Napoléon en absorbant l'énergie de ses armées. L'Autriche respirait à la faveur d'une alliance qui couvrait sa faiblesse; elle comptait s'en faire un titre pour réparer quelques-unes de ses pertes si le sort des armes restait favorable à Napoléon, et la sacrifier aux intérêts de sa politique dans le cas où des revers auraient frappé l'époux de Marie-Louise.

La Prusse, réduite à une armée de quarante mille hommes, était forcée d'embrasser la cause dont le triomphe l'humiliait; cette puissance avait à craindre, si la Russie prenait l'offensive, de voir ses provinces envahies devenir le théâtre d'une lutte menaçante; son rôle désormais consistait à suivre fatalement le parti du vainqueur. La France, dont le motif avoué était l'abaissement de l'Angleterre, ne pouvait arriver à ce résultat sans s'arroger en Europe un pouvoir dictatorial qui blessait les souverains dans leur orgueil et les peuples dans leurs intérêts les plus essentiels. L'incorporation du Hanovre au royaume de Westphalie; la cession de Francfort et de son territoire au prince-primat de la confédération du Rhin, et par substitutioàn Eugène Beauharnais; la réunion à l'empire français du Brabant hollandais, de la Zélande et d'une partie de la Gueldre; celle des pays situés sur les côtes de la mer du Nord, avec Bremen et Hambourg, le duché de Lauenbourg et Lubeck, telles furent, dans le cours de l'année 1810, les acquisitions que Napoléon avait jugées nécessaires, mais qui, par leur position excentrique, privaient la

France de cette unité homogène qui fait sa force et sa sécurité. A l'avenir, rien n'était à l'abri d'un remaniement ou d'une incorporation pure et simple au territoire de la grande nation. Napoléon l'avait déclaré au sénat en termes non ambigus. « Les arrêts publiés par le conseil britannique, en 1806 et 1807, ont déchiré le droit public de l'Europe. Un nouvel ordre de choses régit l'univers. De nouvelles garanties m'étant devenues nécessaires, la réunion des embouchures de l'Escaut, de la Meuse, du Rhin, de l'Ems, du Weser et de l'Elbe à l'empire, l'établissement d'une navigation intérieure avec la Baltique, m'ont paru être les premières et les plus importantes, etc. »

Le duc d'Oldenbourg, beau-frère d'Alexandre, avait vu ses États héréditaires englobés dans les provinces baltiques récemment incorporées au territoire français. L'empereur de Russie se plaignit d'une mesure qui portait atteinte à ses relations amicales avec Napoléon. Ces représentations furent vaines; et ce fut autour de ce point d'une si faible importance que la politique russe eut l'art de rattacher ses autres griefs; dès lors on put prévoir une rupture prochaine. Quant à l'attitude que gardèrent au commencement des hostilités la Turquie et la Suède, quoiqu'elle paraisse tout autre que le prescrivaient les intérêts généraux de ces deux nations, il est facile cependant de s'en rendre compte en examinant avec soin quelles nécessités pour les Suédois et les Turcs ressortaient alors des circonstances. La Turquie, menacée d'un démembrement immédiat par Napoléon, pouvait accélérer sa ruine en entrant dans la coalition française; cette lutte, dans laquelle elle restait neutre, épuiserait infailliblement et la Russie et la France, et les mettrait pour longtemps hors d'état de menacer ses frontières; dans l'affaiblissement où elle se trouvait, un délai de quelques années pouvait suffire pour la déterminer à accepter les conditions modérées de la paix de Boukbarest.

Quant à la Suède, on peut expliquer d'une manière non moins concluante l'alliance qui la rattacha aux intérêts de la Russie. Si un pays devait souffrir des rigueurs du blocus continental, certes c'était la Suède; ses fers et ses bois de construction encombraient ses magasins, et bientôt elle se vit obligée de renouer clandestinement des relations commerciales avec la Grande-Bretagne. L'occupation de la Poméranie par les troupes françaises donna bientôt la mesure des sacrifices que Napoléon exigeait de ses alliés. A ces considérations locales, il s'en joignait d'autres qui, pour être personnelles, n'en étaient pas moins puissantes : Bernadotte, élu prince royal, avait à cœur de prouver aux Suédois qu'il acceptait dans toute leur étendue ses nouveaux devoirs; et, comme il n'avait dû son élection qu'à lui-même, il crut faire un acte de haute politique en abandonnant le rôle d'ancien lieutenant de l'empire. On lui a reproché d'avoir négligé l'occasion de reprendre la Finlande; mais, en l'acceptant des mains de son ancien chef, il renonçait à son indépendance; il n'ignorait pas d'ailleurs que si, plus tard, la réconciliation de Napoléon et d'Alexandre exigeait le sacrifice de cette même province, celui qui la lui aurait donnée ne se serait point fait scrupule de la reprendre. La Pologne, qui avait versé tant de sang pour la France, ne se trouvait-elle pas elle-même dans une position équivoque? Quel autre motif que celui de ne pas s'aliéner à jamais la Russie avait empêché Napoléon de rétablir sur des bases solides cette nation dévouée et courageuse? Ce rétablissement pouvait être dans ses vues, mais dans le cas seulement où la Russie, envahie et privée de sa capitale, eût refusé de traiter avec le vainqueur. Napoléon n'ignorait pas qu'Alexandre ne redoutait rien tant que de voir se relever cette barrière qui s'était écroulée sous les efforts patients de Catherine. Il voulait surtout paraître en mesure de consommer cet acte réparateur pour arracher à Alexandre les concessions les plus vitales du grand sys-

tème. Alexandre, de son côté, levait des armées, concentrait des forces imposantes dans les anciennes provinces polonaises; et, rassuré aux deux extrémités de son empire par la paix de Boukharest et par les dispositions de Bernadotte, il osa faire tête à l'orage, comptant bien que la Prusse et l'Autriche n'agiraient contre lui qu'avec mollesse et circonspection.

Cependant toute l'Europe s'ébranlait à la voix de Napoléon; les deux principes qui remuaient le monde allaient se trouver en présence: la cause des peuples, représentée par le premier capitaine du siècle, et celle des rois, soutenue et soudoyée par l'Angleterre; mais les rôles n'étaient plus les mêmes; par le jeu des circonstances et l'ambition d'un soldat parvenu, la France n'était plus qu'une monarchie conquérante; elle ne pouvait promettre aux étrangers des droits qu'elle avait perdus elle-même; la gloire lui restait encore; on la combattit avec ses anciennes armes, et c'est en invoquant le saint nom de la liberté que les princes parvinrent à raffermir leurs couronnes.

Les dernières espérances d'arrangement venaient de s'évanouir; la mission de M. de Nesselrode, qu'on attendait de Saint-Pétersbourg, avait été révoquée. La Russie n'avait pu obtenir de Napoléon une déclaration formelle que la Pologne ne serait jamais rétablie; elle avait également échoué dans sa demande que l'on indemnisât le duc d'Oldenbourg par la cession de Dantzick et de son territoire. Déjà la Prusse, alarmée sur l'issue probable de cette guerre, demandait à conclure un traité offensif et défensif avec Napoléon; le lendemain même de la signature de ce traité, qui augmentait de vingt mille hommes l'armée d'invasion, l'empereur chargea le colonel Tchernichef de porter à Alexandre ses dernières propositions. L'agent russe partit le 25 février 1812, emportant un état détaillé de l'effectif de l'armée, qu'il s'était procuré en corrompant un commis du ministère de la guerre.

Cependant Davoust se porta, de Hambourg, sur la ligne de l'Oder. L'Autriche, craignant qu'une plus longue hésitation ne parût suspecte, conclut avec l'empereur Napoléon un traité d'alliance défensive et offensive, qui donnait à la coalition un effectif de trente mille hommes. Cinq cent mille Français et alliés sillonnaient l'Europe dans tous les sens pour aller se réunir sur les bords de la Vistule. Ils formaient treize corps dont les deux cinquièmes environ se composaient de Français. Cette proportion n'offrait rien de rassurant; le treizième corps, qui était formé des trente mille Autrichiens promis par le traité du 14 mars, était tout entier sous les ordres du prince de Schwartzemberg. D'après le témoignage du général Gourgaud, les cadres de l'armée étaient loin d'être au complet, puisqu'au passage du Niémen, elle comptait environ quatre cent mille hommes, et que, sur ce nombre, trois cent vingt-cinq mille neuf cents seulement étaient présents sous les armes; savoir: cent cinquante-cinq mille quatre cents Français, et cent soixante et dix mille cinq cents alliés. Il y avait environ mille bouches à feu.

Le 17 avril, Napoléon fit à l'Angleterre quelques ouvertures conciliatrices qui demeurèrent sans effet: le cabinet de Saint-James voulait qu'avant de traiter, Ferdinand VII fût replacé sur le trône d'Espagne; ce n'était pas lorsque l'empereur avait tant de raisons de compter sur un succès définitif qu'il pouvait se résoudre à une pareille concession. Quelques jours après, le prince Kourakin, ambassadeur de Russie à Paris, signifia au cabinet des Tuileries la réponse d'Alexandre aux propositions que lui avait apportées Tchernichef: elle portait qu'avant toute discussion sur les intérêts en litige, l'armée française évacuerait immédiatement la Prusse entière, les places de l'Oder et la Poméranie suédoise; qu'elle ne conserverait de toutes ses positions dans le Nord que la ville de Dantzick, dont la garnison devait être réduite; qu'alors seulement Alexandre consentirait

à traiter sur les bases suivantes : la Russie continuerait a exclure les Anglais de ses ports, mais elle y admettrait les neutres ; des licences seraient accordées aux bâtiments nationaux comme en France ; un nouveau tarif des douanes favoriserait le commerce français, et l'on réglerait de gré à gré les indemnités dues au duc d'Oldenbourg, en échange de ses États envahis (Histoire de la campagne de Russie, par M. Mortonval). Cette réponse annonçait clairement que le cabinet de Saint-Pétersbourg agissait désormais sous l'influence de l'Angleterre. Il était aisé de voir que, de part et d'autre, on jugeait la guerre inévitable ; cependant Lauriston, ambassadeur de France, était toujours à Pétersbourg ; et Kourakin, qui présenta, le 30 avril, son ultimatum, ne quitta Paris que le 20 septembre. On cherchait à gagner du temps pour achever l'organisation de ces armées dont la lutte allait décider du sort de l'Europe.

Le 9 mai, Napoléon partit de Saint-Cloud et arriva à Dresde le 16 du même mois. Ce fut là qu'au milieu des fêtes et des réjouissances, il reçut des souverains alliés les témoignages du dévouement le plus absolu. Tous ces hommages adressés à la puissance n'étaient que l'expression de la crainte ; quand l'hiver eut frappé cette armée naguère si brillante, les haines se manifestèrent avec d'autant plus d'énergie qu'elles avaient été comprimées plus longtemps.

Déjà la grande armée déployait ses masses imposantes depuis Dantzick jusqu'à Lublin, tandis que les Autrichiens, formant l'extrême droite de cette ligne d'opération, occupaient Lemberg.

Alexandre, sorti de sa capitale le 22 avril, s'était rendu à Wilna. C'est là qu'il reçut le comte de Narbonne, dont la mission échoua devant l'inébranlable volonté du monarque russe, qui refusait toute espèce d'accommodement avant que l'armée française eût rétrogradé jusqu'au Rhin.

Napoléon jugea nécessaire de donner quelques espérances aux Polonais ; il s'agissait d'imprimer une direction énergique à l'esprit national ; M. de Pradt, archevêque de Malines, fut chargé de cette délicate mission ; le patriotisme était loin d'être éteint dans ce pays de liberté ; mais comme les promesses de Napoléon étaient subordonnées aux événements, la Pologne ne put y ajouter une confiance entière ; en un mot, si l'empereur des Français croyait qu'il lui suffirait d'une campagne pour imposer la paix à son rival, il en fit trop ; si, au contraire, c'était l'abaissement de la puissance russe qu'il méditait, il eut tort de s'arrêter à des demi-mesures.

Napoléon venait de quitter Dresde lorsqu'il reçut un message de Bernadotte. Le prince royal, comme pour prouver aux Suédois qu'il traiterait désormais avec l'empereur de puissance à puissance, exigeait, pour prix de sa coopération active, la Norwége et plusieurs millions. Le soldat-empereur rejeta avec hauteur les offres du soldat-roi ; et, presque en même temps, le 28 mai, la paix de Boukharest fut signée. Ainsi les deux appuis qui, dans les prévisions ordinaires, devaient fixer aux deux extrémités de l'Europe sa ligne d'opérations, manquaient à la fois à Napoléon.

« Au moment où Alexandre quitta sa capitale, les forces russes, rassemblées sur la frontière occidentale de l'empire, étaient divisées en deux armées : l'une, dite première de l'Ouest, sous les ordres de Barclay de Tolly, et forte de cent cinquante mille hommes, avait son quartier général à Wilna ; l'autre, nommée la seconde de l'Ouest, ne comptait que soixante et dix mille combattants ; le prince Bagration la commandait ; elle occupait Jitomir. Le rassemblement des Autrichiens en Gallicie détermina bientôt ce général à se rapprocher de la ligne du Bug ; il reçut l'ordre de porter son quartier général à Lutzk.

« Les six corps de la première armée de l'Ouest s'étendaient derrière le Niémen, et défendaient cette ligne depuis les environs de Tilsitt jusqu'à Grodno. Ceux de la seconde, opposés aux frontières d'Autriche et à la partie

méridionale du duché de Varsovie, observaient le cours du Bug. Entre ces deux armées, Platof, avec huit mille Cosaques réguliers, avait pris position à Bialystok; en arrière, à plus de quatre-vingts lieues, une armée de réserve se formait sur le Prypet.

« A l'extrême droite des Russes, aux bords de la Baltique, la garnison de Riga, chargée de couvrir une des routes de Pétersbourg, s'élevait à trente-cinq mille hommes. Un camp, fortement retranché, défendait de ce côté le cours de la Dvina à Drissa, et offrait un point de retraite à l'armée de Barclay de Tolly. On construisit aussi une tête de pont très-forte à Borissof, sur la Bérézina, afin de garder le principal passage de cette rivière, sur la route de Moscou, par Minsk et Smolensk. Pendant que ces travaux s'achevaient, l'empereur Alexandre faisait établir d'immenses magasins et de nombreux parcs d'artillerie derrière sa première ligne de défense; on y forma, en outre, de nouvelles divisions, ainsi que des dépôts d'infanterie et de cavalerie qui devaient alimenter les corps en activité (M. Mortonval). »

Napoléon partagea ses forces en trois corps d'armée. La première de ces divisions, composée d'environ cent soixante mille hommes, devait surveiller la première armée de l'Ouest, et la couper au milieu de sa ligne; tandis que Napoléon faisait face à Barclay de Tolly, le second corps allié, sous les ordres de Jérôme, devait s'avancer contre Bagration, c'est-à-dire sur la gauche des Russes et à la droite de l'empereur.

Le troisième corps, sous les ordres du prince Eugène, avait mission de pénétrer entre les deux armées russes, pour les empêcher d'opérer leur jonction. Schwartzemberg, avec ses Autrichiens, devait appuyer les mouvements du roi de Westphalie à l'extrême droite; et Macdonald, qui commandait trente mille hommes de troupes prussiennes et françaises, devait se porter sur Riga, menaçant la Courlande et la Livonie dans la direction de Pétersbourg.

Bagration reçut l'ordre de quitter sa position et de se rapprocher de la première armée, pour couvrir le pays entre Proujani et Wilkowisk, c'est-à-dire l'espace que laissent à découvert le Bug et le Niémen. L'armée de réserve, commandée par Tormassof, remplaça celle de Bagration. On a reproché aux Russes de ne pas avoir concentré leurs forces pour lutter avec moins de désavantage contre la masse de troupes que Napoléon portait vers le bas Niémen; c'eût été faire dépendre d'une seule bataille le succès de la campagne et les destinées de l'empire.

Napoléon passa quelque temps à Kœnigsberg; de là il se porta en avant, et passa la revue des corps qui composaient la grande division centrale. A Gumbinem, il lui parvint une dépêche de Lauriston, dans laquelle cet ambassadeur l'informait qu'Alexandre avait refusé de le recevoir à Wilna. La rupture était désormais consommée; Napoléon, à deux marches du Niémen, proclama le manifeste qui déclarait la guerre à la Russie.

Les Russes avaient-ils conçu d'avance le projet d'attirer l'ennemi dans le cœur de l'empire, pour le harceler jusqu'à l'hiver, et le mettre aux prises avec la faim et les rigueurs de la saison et du climat? Rien n'est moins probable; leurs premiers mouvements, les magasins qu'ils établirent à grands frais sur la frontière, la crainte qu'ils devaient avoir que Napoléon ne rétablît sérieusement la Pologne, tout semble indiquer l'intention de défendre la ligne du Niémen, et même de faire irruption dans la Gallicie et le grand-duché de Varsovie; on assure même que Tchitchagof avait proposé de faire une diversion en Italie, où il aurait pénétré par l'Illyrie, après avoir traversé la Servie et suivi la vallée du Danube. Il est bien plus rationnel d'admettre que les Russes, inférieurs en nombre et en organisation militaire, réglaient leurs opérations sur les chances qui se présentaient: ce qu'on peut regarder comme certain, c'est qu'ils s'attendaient à voir les deux capitales

envahies, puisque les richesses du palais de l'Ermitage allaient être transportées à Arkhangel.

Le 25 juin, Kowno était occupé, et le passage du Niémen effectué; le 27, Napoléon se porta sur Wilna, espérant que Barclay de Tolly lui livrerait bataille; mais ce général incendia ses magasins, rompit le pont jeté sur la Wilia, et se replia à marches forcées vers le Nord, dans la direction du camp retranché de Drissa. Le 28, l'empereur entra à Wilna; deux ponts furent construits immédiatement, et Murat, à la tête de la cavalerie, se mit à la poursuite de Barclay de Tolly.

Le prince Eugène ne passa le Niémen que le 29; dans les premiers jours de juillet, il vint prendre position à quelques lieues au sud de Wilna, pour empêcher la seconde armée de se réunir à la première.

Cependant Bagration, pressé par le roi de Westphalie, se retira sur Novogrodek. Il se porta ensuite à Nikolaef, dans le but de gagner le camp de Drissa, en passant devant le front de l'armée française. « Les Cosaques de Platof lui donnèrent avis qu'ils venaient de se heurter contre la cavalerie de Grouchy et contre les avant-postes de Davoust... Alors Bagration opéra sa retraite vers l'est, en marchant à Bobrysk sur la Bérézina.

« Tout avait donc réussi à la droite de Napoléon, pendant que la seconde armée russe fuyait, laissant le corps de Dokhtourof derrière elle, cerné et compromis; les Autrichiens, commandés par Schwartzemberg, ayant traversé le Bug à Droghiczin, s'étaient avancés jusqu'à Proujani; ils coupaient ainsi, des deux autres armées ennemies, celle de la réserve sous les ordres de Tormassof.

« A la gauche des Français, le succès n'était pas moins complet; le jour même où l'empereur passait le Niémen à Kowno, Macdonald le traversait à Tilsitt; et, se portant à Rossiéna sur la route de Riga, par Mittau, il déborda en quelques marches l'extrême droite des Russes (M. Mortonval). » Oudinot, après quelques avantages remportés sur Wittgenstein, s'empara de Wilkomir, dont les Russes n'eurent pas le temps de détruire les magasins; Ney, détaché sur le flanc de Barclay de Tolly, que menaçait le roi de Naples, paralysait ainsi les mouvements de la première armée de l'Ouest.

Les généraux de l'empire qui ont écrit l'histoire de cette mémorable campagne ont presque tous regardé ces premières opérations comme savamment conçues et habilement exécutées; habitués à des guerres faites dans des pays de ressources, et qui se terminaient par une grande bataille ou par la prise d'une capitale, ils ont jugé que Napoléon avait fait tout ce qu'on pouvait attendre d'un grand tacticien, en isolant les corps ennemis qui, en se retirant dans des directions divergentes, se trouvaient de plus en plus dans l'impossibilité de s'entr'aider. Mais on peut leur objecter que, sur un échiquier aussi vaste, les chances de la guerre étaient en faveur de l'armée qui se retirait en détruisant derrière elle les subsistances, et en attirant l'ennemi dans des routes à peine tracées, que les pluies devaient rendre impraticables. Ce système, que les Russes n'avaient pas adopté d'abord, s'est présenté tout naturellement, précisément parce que les combinaisons stratégiques de Napoléon ne leur permettaient pas d'engager le combat avec toutes leurs forces. Leur cavalerie infatigable se prêtait d'ailleurs merveilleusement à une retraite défensive; et, de plus, en dévastant quelques provinces, ils inspiraient au peuple, que son ignorance disposait au fanatisme, une haine profonde qui s'est manifestée constamment, non-seulement lors de l'invasion, mais encore à l'époque la plus désastreuse de la retraite. Au reste, on ne peut affirmer que la retraite, à tout prix et à tout événement, ait été adoptée par les Russes comme leur seul espoir de salut; leurs mouvements étaient une suite de tâtonnements, et leurs efforts se bornaient presque toujours à paralyser les mou-

vements de l'ennemi. Le génie militaire de Napoléon explique cette circonspection ; et, en effet, c'était beaucoup gagner que de neutraliser les conceptions d'un capitaine qui avait tant de fois vaincu l'Europe.

L'empereur se trouvait à Wilna, et déjà les troupes manquaient du nécessaire, les convois n'ayant pu suivre la marche rapide de l'armée : les soldats erraient dans les villages pour s'y procurer des vivres; sur la fin de juin, la température, de brûlante qu'elle était, devint froide; et, pendant trois jours, une pluie abondante et glaciale rompit les chemins et rendit les communications presque impraticables. Les maladies se déclarèrent; les chevaux, nourris de seigles encore verts, mouraient par milliers. Il fallut abandonner cent pièces de canon et cinq cents caissons. Près de trente mille traînards erraient sur la route qu'avait suivie l'armée de Kowno à Wilna. Les approvisionnements, venus par le Niémen et la Wilia, ramenèrent bientôt l'abondance; des services de toute espèce furent organisés. La ville, transformée en un vaste entrepôt, fut mise à l'abri d'un coup de main; et l'empereur chargea un gouvernement provisoire de l'administration générale de la Lithuanie. La population polonaise, appelée aux armes, fournit six régiments d'infanterie et cinq de cavalerie; l'élite de la noblesse s'offrit à servir auprès de Napoléon comme garde d'honneur. Alexandre, dans l'intention de sonder les projets de Napoléon, dépêcha vers lui le général Balachef; le motif ostensible de sa mission était d'offrir une suspension d'hostilités, sous la condition que l'armée française rétrograderait jusqu'au Niémen.

Si, comme on l'a dit, l'empereur de Russie avait voulu seulement gagner du temps, afin de dégager les Cosaques de Platof et le corps de Bagration, ses propositions eussent été plus modérées, et il n'eût pas fait choix de Balachef, connu par son dévouement aux intérêts de l'Angleterre. Napoléon ne pouvait accepter ce que lui imposait un ennemi en pleine retraite, et la démarche du parlementaire russe n'eut d'autre résultat que celui de prouver que le sort des armes déciderait seul de cette grande querelle.

Cependant le hasard, ou plutôt la vigilance des généraux russes, trompa les prévisions de Napoléon. Doktourof passa devant le front de l'armée française, et, grâce à cette manœuvre audacieuse, au succès de laquelle il dut sacrifier ses équipages et une partie de son arrière-garde, il rejoignit Barclay de Tolly aux environs de Swentziani. Bagration, non moins heureux, et poursuivi mollement par Jérôme, gagna de vitesse les colonnes de Davoust, et s'ouvrit le chemin de Smolensk. Cette marche habile décida du sort de la campagne.

Les dix-huit jours que l'empereur passa à Wilna, pour rétablir l'organisation des corps et mettre de l'ordre dans toutes les parties du service matériel, laissèrent à l'ennemi le temps de se rallier et de se reconnaître. Des juges sévères ont considéré ce retard comme une grande faute; d'autres, tout en lui attribuant une influence que des événements imprévus rendirent décisive, l'ont regardé comme nécessité par les circonstances.

Quoi qu'on en ait dit, la situation de l'empereur à Wilna, après la jonction des corps ennemis, était déjà très-critique. Les fatigues et les privations avaient décimé son armée à peine entrée sur le territoire russe : la saison lui avait opposé des obstacles sur lesquels il n'avait pas compté, et qui pouvaient se reproduire avec plus de danger lorsqu'il aurait laissé ses troupes dans un pays dévasté. S'il essuyait un revers, l'Autriche et la Prusse, qu'il laissait derrière lui, pouvaient tout à coup rompre une alliance onéreuse, et leurs troupes, jusqu'alors contenues, devenues ennemies d'auxiliaires qu'elles étaient, détruisaient toute l'économie des combinaisons stratégiques. Le rétablissement intégral de la Pologne se présentait comme un puissant appui; mais était-ce à l'instant où ses alliés combattaient sous les drapeaux de l'empereur, qu'il était

prudent de morceler leur territoire? Une faute qui a été remarquée par ceux qui ont étudié l'état de la Pologne, et qui échappa au génie de Napoléon, c'est de n'avoir pas tiré parti des juifs, qui auraient pu rendre aux Français de si grands services pour tout ce qui regardait le transport du matériel.

Reportons maintenant nos regards sur ce qui se passait au camp des Russes, et empruntons le récit de M. Mortonval, qui résume avec lucidité les meilleures relations de cette mémorable époque.

« Barclay, déjà rejoint par le corps de Dokhtourof, était resté jusqu'au 3 juillet à Swentziani; il se retira sur la Dwina, dans la même direction qu'avait suivie Wittgenstein. Le roi de Naples, soutenu à droite par le maréchal Ney, et à gauche par Oudinot, suivait pas à pas les Russes avec deux corps de cavalerie de réserve et trois divisions du corps de Davoust; il eut d'abord avec l'arrière-garde ennemie quelques engagements de peu d'importance. Le 5, à Widzy, une action plus longue et plus disputée, dans laquelle la supériorité de notre artillerie lui donna l'avantage, décida les Russes à précipiter leur mouvement vers Drouina, où ils passèrent le fleuve; et le 10, arrivée devant le camp retranché de Drissa, l'armée de Barclay s'y enferma tout entière, à l'exception du corps de Wittgenstein, destiné à renforcer la garnison de Dunabourg, où il entra le 13 juillet.

« Le roi de Naples s'arrêta aussitôt à Opsa, et rappela près de lui Oudinot, qui avait suivi les mouvements de Wittgenstein; il réunit également autour de son quartier général le corps de Ney, et la cavalerie des généraux Montbrun et Nansouty; observant l'ennemi dans cette position, il y attendit les ordres de l'empereur.

« Alors seulement Napoléon put connaître l'effet de ses premières manœuvres, et former un nouveau plan d'opérations d'après leur résultat général : à sa droite, Davoust se portait sur Mohilef, où il devait précéder Bagration; quant à Jérôme, en recevant la décision de son frère qui le plaçait sous les ordres du maréchal, il ne prit conseil que de son orgueil blessé, et quitta sur-le-champ l'armée... L'empereur détacha les Saxons sous les ordres de Reynier, et les fit rétrograder pour renforcer, à Slonim, le corps de Schwartzemberg opposé à l'armée de Tormassof. Junot remplaça le roi de Westphalie dans le reste de son commandement; mais il se trouvait alors trop isolé de Davoust pour le seconder efficacement.

« Rien ne retenait plus désormais Napoléon à Wilna, qui avait cessé d'être le centre des manœuvres de son armée. Le but de Barclay, en occupant le camp retranché de Drissa, semblait être de couvrir Pétersbourg; mais sa manœuvre laissait libres toutes les routes de Moscou, et rendait impossible sa jonction avec la deuxième armée. L'empereur résolut de porter à Polotsk, sur le chemin de Vitepsk, une grande masse de forces qui pouvait de là prendre à revers le camp retranché, tandis que Murat, Ney et Oudinot, l'attaquant de front et sur les flancs, contraindraient Barclay à sortir de cette position : alors il eût été facile de rejeter les Russes dans la Courlande, où se trouvait Macdonald, et de les forcer de livrer bataille adossés à la mer, avec un nouvel ennemi sur les bras.

« Ce plan adopté, le vice-roi d'Italie, qui avait déjà pris le chemin d'Osmiana, fut dirigé sur Gloubokoié; la garde impériale s'y rendit par Swentziani. Les Bavarois, sous les ordres de Gouvion Saint-Cyr, avaient franchi les derniers le Niémen; à peine arrivés à Wilna, l'empereur les passa en revue, et les fit partir immédiatement pour aller prendre position aux environs de la même ville de Gloubokoié, rendez-vous général du corps à la tête duquel il allait agir du côté de Polotsk. »

C'est vers cette époque que Napoléon reçut à Wilna la députation de la diète du grand-duché de Varsovie. Le sénateur Wibeski, s'adressant à l'empereur au nom de la diète confédérée qui avait déclaré, le 28 juin, le rétablissement de la Pologne, prononça

ces paroles : *Dites, sire, que la Pologne existe, et ce décret sera pour le monde équivalent à la réalité.* La réponse mesurée de l'empereur refoula l'enthousiasme dans les cœurs polonais; il était visible que, tout en comptant sur leur courage, on se réservait la faculté de sacrifier leur cause à des intérêts généraux.

L'assiette du camp de Drissa avait été choisie sans discernement; les travaux immenses qu'on y avait entassés devenaient inutiles, parce que la position pouvait facilement être tournée; dans l'hypothèse d'une attaque générale par les forces dont Napoléon pouvait disposer sur ce point, il n'était guère probable que ces ouvrages arrêteraient longtemps l'ennemi.

La seconde armée avait opéré sa jonction à Drissa; le but principal des Russes était atteint par la concentration d'une grande partie de leurs forces. Le 27 juin (9 juillet nouveau style), jour anniversaire de la bataille de Poltava, Alexandre rendit le manifeste suivant :

« Guerriers russes!

« Vous avez enfin atteint le but vers lequel vos regards étaient tournés. Lorsque l'ennemi osa franchir les limites de notre empire, vous étiez sur les frontières disposés à les défendre; mais, jusqu'à ce que l'entière réunion de nos troupes pût être effectuée, il fallut arrêter votre courage et se retirer dans cette position. Nous sommes venus ici pour rassembler et concentrer nos forces. Nos calculs ont été heureux : la totalité de la première armée est en ce lieu.

« Soldats! le champ est ouvert à votre valeur, si noblement docile à se modérer, si ardente à soutenir la réputation que votre nom s'est acquise; vous allez cueillir des lauriers dignes de vous-mêmes et de vos ancêtres. Ce jour, naguère signalé par la bataille de Poltava, doit vous rappeler les exploits de vos pères; le souvenir de leur valeur, l'éclat de leur renommée vous engagent à surpasser l'une et l'autre par la gloire de vos actions! Les ennemis de la Russie connaissent déjà votre valeur. Allez donc dans l'esprit de vos ancêtres, et anéantissez l'ennemi qui ose attaquer votre religion et votre honneur jusque dans vos foyers, à la vue de vos femmes et de vos enfants.

« Dieu, témoin de la justice de notre cause, sanctifiera vos bras par ses bénédictions. »

Tandis que l'empereur Alexandre appelait la religion au secours de la politique, tandis que, dans le reste de l'empire, la noblesse et le clergé, excitant la haine du peuple contre des ennemis hétérodoxes, transformaient cette lutte en guerre nationale, on décréta une nouvelle levée d'un homme sur cent. Bientôt on comprit qu'il devenait urgent d'évacuer le camp de Drissa. L'armée se porta à marches forcées sur Vitepsk, dans l'intention d'arriver à Smolensk avant les Français, et de se mettre ainsi en communication avec les corps de Tormassof, de Bagration et de Tchitchagof.

Alexandre courut à Moscou, et, confiant dans le patriotisme de l'ancienne capitale de la Russie, il publia le manifeste suivant :

« A notre ancienne ville et capitale de Moscou.

« L'ennemi, avec une perfidie sans exemple, et des forces qui répondent à son ambition démesurée, a pénétré dans les provinces de la Russie. Son dessein est de ruiner notre pays. Les armées russes brûlent du désir de se jeter sur ces bataillons; mais notre sollicitude paternelle ne peut accepter un sacrifice aussi désespéré. Nous ne pouvons souffrir que nos braves sujets soient sacrifiés sur les autels de ce Moloch. Pleinement convaincus des perfides intentions de notre ennemi, et des puissants moyens qu'il a préparés pour l'exécution de ses projets, nous n'hésitons pas à déclarer à notre peuple le danger où se trouve l'empire. La nécessité commande la réunion de nouvelles forces dans l'intérieur, pour soutenir celles qui sont en présence de l'ennemi. Pour assembler ces nouvelles armées, nous nous adressons à l'ancienne capitale de nos ancêtres, à la ville de Moscou. L'existence de notre

nom dans le tableau des nations est menacée. L'ennemi dénonce la destruction de la Russie. La sûreté de notre sainte Église, le salut du trône des tsars, l'indépendance de l'ancien empire moscovite, tout annonce hautement que l'objet de cet appel doit être reçu par nos fidèles sujets comme une loi sacrée... Puissent les cœurs de notre noblesse et ceux des autres ordres de l'État propager l'esprit de cette sainte guerre qui est bénie du Très-Haut, et combattre sous la bannière de notre sainte Église! »

Dans un second manifeste adressé *à la grande nation russe*, on remarque des passages qui indiquent plus clairement encore que la lutte prendrait le caractère d'une guerre d'extermination. Le despotisme ne peut parler de liberté à des esclaves; il craindrait même d'être compris; mais il met en jeu les haines vivaces dont il a conservé le germe dans les préjugés nationaux; au lieu de lauriers, il montre aux masses la palme du martyre, et rend faciles les plus grands sacrifices en les entourant du prestige religieux.

« La Russie, proclamant ce manifeste, a invoqué la protection de Dieu; elle oppose aux machinations de son ennemi une armée forte en courage, et ardente à chasser de son territoire cette race de sauterelles qui brûlent la terre, et que la terre repoussera de son sein outragé. Nous appelons toutes nos communautés religieuses à coopérer avec nous à une levée générale contre le tyran universel... Saint synode, et vous, membres de notre Église, dans tous les temps votre intercession a appelé sur notre empire la protection divine! Peuple russe, ce n'est pas la première fois que tu as arraché les dents de la tête du lion... Unissez-vous; portez la croix dans vos cœurs et le fer dans vos mains, et jamais la force humaine ne pourra prévaloir contre vous... »

Ces proclamations portèrent leurs fruits; le clergé seconda la noblesse, qui s'imposa des sacrifices de tout genre; les marchands offrirent de l'argent; dans le seul gouvernement de Moscou, on vota une levée de quatre-vingt mille hommes et un subside d'un million et demi de roubles. Penza et Novogorod suivirent cet exemple, et l'élan se communiqua jusqu'aux provinces les plus reculées de l'empire.

Le synode de Moscou et le clergé de cette ville, au milieu de toutes les pompes du rit grec, firent hommage à l'empereur d'une relique miraculeuse, et le métropolitain Platon lui adressa en cette occasion solennelle un discours dont les images bibliques étaient propres à exalter les passions de la multitude.

« La ville de Moscou, s'écriait-il, la première capitale de l'empire, la nouvelle Jérusalem, reçoit son Christ, comme une mère dans les bras de ses fils zélés; et, à travers le brouillard qui s'élève, pressentant la gloire brillante de sa puissance, elle chante dans ses transports : Hosanna! béni soit celui qui arrive! Que l'arrogant, l'impie Goliath, des limites de la France, apporte l'effroi aux confins de la Russie, la religion tutélaire, cette fronde du David russe, brisera soudain sa tête orgueilleuse! »

Alexandre confia la garde de la relique à la milice de Moscou, et, à la suite de cette cérémonie, il partit pour Pétersbourg. Là, s'adressant aux intérêts plus qu'aux sentiments, il déclara que la paix avec l'Angleterre était conclue, et que le commerce allait reprendre une nouvelle vie; la paix de Boukharest, dont les dispositions avaient été consenties dès le 29 juin, venait d'être définitivement signée. Il s'agissait encore de s'assurer d'un résultat de la plus haute importance : nous voulons parler de la coopération active de la Suède. Alexandre se rendit en toute hâte dans la ville d'Abo, où l'attendait Bernadotte. Ce fut au milieu de la Finlande, dans le sein même de la capitale de cette province, enlevée aux Suédois par les Russes, que le prince royal de Suède accepta les conditions de l'autocrate russe, et s'engagea à porter les armes contre ses anciens compagnons d'armes, ou plutôt contre leur chef qui s'obstinait à

ne voir dans l'élu d'un peuple fier et brave qu'un de ces rois parvenus éclos de sa fortune. Soit que Bernadotte cédât à la séduction des promesses et des louanges adroites de l'autocrate, soit que, prévoyant l'issue de cette lutte, après laquelle tant de fronts restèrent découronnés, il ait cru devoir légitimer son élévation aux yeux de l'arbitre futur de l'Europe, soit enfin que les intérêts de sa patrie adoptive l'aient seuls guidé dans une détermination si importante, il promit d'agir offensivement contre l'armée d'invasion. Si le succès peut justifier un tel parti, Charles XIV est irréprochable; il est resté sur le trône, sans que la réaction qui a renversé toutes les dynasties, ou plutôt tous ces vice-rois qui relevaient de l'empire, ait pu l'atteindre; s'il n'a point saisi l'occasion qui se présentait de rétablir la Suède dans ses anciennes frontières, il a du moins assuré le repos de son pays, en abandonnant un territoire que les Russes lui auraient toujours disputé. Ce n'est point ainsi qu'eût raisonné Charles XII; mais ce dernier a ruiné la Suède.

Ainsi Alexandre pouvait retirer ses troupes de la Finlande; la paix de Boukharest rendait également disponibles les forces qui observaient les frontières turques; désormais c'était dans le cœur de l'empire que l'attaque et la résistance allaient se concentrer.

On décréta une nouvelle levée de deux hommes sur cent pour les terres que des privilèges exemptaient du recrutement, et les domaines de la couronne, aussi bien que ceux des seigneurs privilégiés, durent fournir leur contingent.

Le 16 juillet, Barclay évacua le camp de Drissa; le même jour, Napoléon s'élançait de Wilna, ignorant le mouvement des Russes. A cette nouvelle, il changea soudainement ses dispositions: Oudinot, après avoir ruiné les ouvrages abandonnés de Drissa, reçut l'ordre de poursuivre Barclay et de le devancer à Vitepsk; il était appuyé par Murat, Ney, et la cavalerie de Montbrun et de Nansouty. Le général russe les gagna de vitesse. Wittgenstein couvrait Pétersbourg et observait Macdonald.

Après avoir passé la Dwina, Barclay prit position sur la route de Wilna, par laquelle s'avançait l'armée française; de là il envoya Ostermann avec quinze mille hommes jusqu'au delà d'Ostrowno. Pendant ce temps, Eugène refoulait au delà de la rivière une partie du corps de Dokhtourof; les Russes brûlèrent le pont derrière eux; on travaillait à le rétablir lorsque Napoléon arriva sur ce point avec toute la garde. Le pont terminé, l'empereur se mit à la tête des Bavarois pour faire une reconnaissance. Il jugea que l'armée russe devait être à Vitepsk, et fit ses dispositions pour suivre l'ennemi.

A l'exception du corps d'Oudinot, resté en arrière pour observer Wittgenstein, et que remplaçait celui du vice-roi, la division entière, commandée par l'empereur, marcha sur Vitepsk par Ostrowno. Après quelques engagements meurtriers, l'arrière-garde des Russes se retira à l'abri d'un rideau épais de bois auquel s'adossait la grande route. Les Français sondèrent et franchirent ces forêts, et bientôt, à deux lieues de Vitepsk, ils découvrirent l'armée de Barclay. Le 27 au matin, les Français forcèrent l'avant-garde de ce général à se replier sur le corps principal. Le soir du 27, les deux armées étaient en présence, séparées par la Soutchissa. Les Russes n'avaient sur ce point que quatre-vingt mille soldats; les Français en comptaient cent vingt mille. Napoléon se croyait assuré de la victoire... Le lendemain matin, l'ennemi avait disparu, sans laisser un traîneur, sans qu'on pût découvrir aux environs un seul paysan. Les habitants de Vitepsk apportèrent les clefs de la ville à l'empereur; mais ils ignoraient la direction qu'avait prise Barclay. Il apprit bientôt que ce dernier se dirigeait vers le nord, et il rentra à Vitepsk pour donner à son armée quelques jours de repos, et laisser aux corps que sa marche rapide avait devancés le temps de le rejoindre. Pendant ce temps, Bagration, après avoir plié devant Davoust à Novoselki, fit

un détour, passa le Dniepr le 26, et arriva le 29 à Mstislaf. Ce fut la nouvelle de ce mouvement qui détermina Barclay à la retraite. Inférieur à Napoléon, ce général ne pouvait négliger l'occasion qui se présentait d'opérer sa jonction avec Bagration. Ils se trouvèrent ainsi l'un et l'autre à quinze lieues de Smolensk, le premier au nord, le second au sud de cette ville; le 3 août, ils réunirent leurs forces sous les murs de Smolensk.

Exposons maintenant en peu de mots quelle était la position des corps qui formaient les ailes des deux armées ennemies.

Tormassof commandait plus de quarante mille hommes, que sa réunion avec l'armée de Moldavie pouvait porter au double. Napoléon, ignorant la force réelle de ces corps, avait donné l'ordre à Reynier d'observer avec ses Saxons l'armée de Volhynie, et de remplacer Schwartzemberg qui devait renforcer Davoust. Tormassof prit aussitôt l'offensive, repoussa vivement les Saxons, et, après une résistance de neuf heures, il fit mettre bas les armes au général Klingel, qui se rendit avec deux mille hommes, et livra aux Russes quatre drapeaux et huit canons. Reynier rétrograda sur Slonim pour se rapprocher de Schwartzemberg. Le prince venait d'être investi du commandement de toute l'aile droite, avec la mission d'occuper le gouvernement de Grodno. Cependant Tormassof, s'avançant toujours, s'était placé entre les Autrichiens et la Vistule, les coupant du grand-duché de Varsovie; mais bientôt, menacé lui-même par les Saxons et les Autrichiens, il rétrograda, et s'arrêta en arrière de Proujani, sur la route de Kobrin, dans une forte position. L'armée austro-saxonne vint l'y attaquer; le combat dura tout le jour avec des succès variés; la nuit permit à Tormassof d'effectuer sa retraite; vivement poursuivi le lendemain, il abandonna ses équipages et quelques canons; enfin les Russes, retirés derrière le Styr, reçurent la nouvelle que l'armée de Moldavie, sous les ordres de Tchitchagof, manœuvrait pour se joindre à l'armée de réserve. Informé de ce mouvement, Schwartzemberg s'arrêta entre Kovel et Wladimir.

La démonstration de Tormassof avait jeté l'alarme dans Varsovie; Maison, gouverneur de Königsberg, s'avança avec dix mille hommes jusqu'à Rustembourg; mais bientôt, informé de la retraite des Russes, il retourna sur ses pas (M. Mortonval). Victor se portait sur le Niémen, et Augereau recevait l'ordre de couvrir la ligne de l'Oder, et de diriger sur la Vistule la division Durutte.

A l'aile gauche, Macdonald s'établit à Jacobstadt, tandis que les Prussiens bloquaient Riga. Le général Ricard, détaché par le maréchal pour assiéger Dunabourg, entra sans coup férir dans cette place forte que les Russes venaient d'évacuer. Macdonald y établit son quartier général, et en fit raser les ouvrages.

Wittgenstein, alarmé par les mouvements de l'ennemi, avait appelé à lui la garnison de Dunabourg, qui portait son corps à trente mille hommes. Il apprit que le maréchal Oudinot marchait sur Sébéje; pour le prévenir, il se porta à sa rencontre, en menaçant son flanc gauche. Le combat d'Iagoubovo força les Français à la retraite; ils l'opérèrent après avoir tenu en respect des forces supérieures, malgré le désavantage du terrain, et vinrent se rallier à la division Merle, au gué de la Drissa.

Koulnief, qui commandait l'avant-garde russe, traversa la Drissa, et vint donner au milieu de l'armée française rangée en bataille. Cette attaque fut fatale aux Russes: Koulnief fut tué avec un millier des siens; quatorze canons, treize caissons et deux mille prisonniers restèrent au pouvoir du vainqueur. Engagé à la poursuite de l'ennemi, le général Verdier se trouva en présence de forces supérieures, qui le rejetèrent avec perte de l'autre côté de la rivière. Oudinot, à la suite de ces engagements, rentra à Polotsk. Wittgenstein blessé alla reprendre ses positions.

Gouvion Saint-Cyr se porta sur Polotsk pour renforcer Oudinot, et le mouvement des armées françaises se trouva simultanément suspendu.

Le 1er corps, sous les ordres de Davoust, était à Dombrovna; le 2e occupait Polotsk; Ney, avec le 3e, était sur la route de Vitepsk à Smolensk; le 4e, aux ordres d'Eugène, se déployait aux environs de Vitepsk; Poniatovski, avec le 5e, remplaçait Davoust à Mohilef; Gouvion Saint-Cyr, avec le 6e, venait de se joindre à Oudinot; le 7e, réuni aux Autrichiens, observait Tormassof à Vladimir; à Orcha, Junot remplaçait Jérôme et commandait le 8e corps; le 9e, sous Victor, couvrait la ligne de la Vistule; le 10e, avec Macdonald, défendait celle de la Dwina; le 11e, qui formait la réserve, était réparti dans les places de l'Oder, sous les ordres d'Augereau, qui avait son quartier général à Stettin.

Le roi de Naples, placé en avant-garde, au delà du corps de Ney, campait sur le chemin de Smolensk. « Enfin, dit M. Mortonval, dont nous abrégeons le récit, Napoléon, entouré de la garde impériale à Vitepsk, surveillait toutes les parties de cette immense armée, dont le front se développait sur une ligne de trois cents lieues. Suivant partout et à la fois les mouvements de l'ennemi, il traçait d'avance, d'après leurs manœuvres, le plan de celles qu'il s'apprêtait à opérer... A cheval avant le lever du soleil, on le voyait passer des revues, visiter les hôpitaux où sa présence consolait et ranimait les malades et les blessés; rentré dans son cabinet, il dictait des ordres pour tous les chefs de corps, et descendait aux moindres détails de l'administration militaire, en même temps qu'il dirigeait de son camp l'administration de l'empire. »

La marche rétrograde des Russes les avait rapprochés de leurs ressources; s'ils avaient jusque-là perdu plus de monde dans les engagements qui s'étaient succédé, ce désavantage était plus que compensé par les fléaux de tout genre qui décimaient l'armée d'invasion; elle comptait alors un peu moins de deux cent mille hommes, et plus elle allait avancer dans les provinces de l'empire, plus ses communications et les moyens de pourvoir à sa subsistance deviendraient difficiles. Les troupes légères de l'ennemi assaillaient les convois et les détachements isolés, tandis que les paysans massacraient les traîneurs : cependant l'aspect des aigles et la présence de Napoléon soutenaient ces troupes tant de fois victorieuses, et l'espoir d'une bataille prochaine et décisive leur donnait la force de lutter contre toutes les privations.

Barclay ne sut point tirer parti de l'avantage numérique qui résultait de sa position; le colonel Toll représenta qu'il fallait tomber avec toute l'armée du centre, qu'on pouvait réunir en moins de deux jours, sur le principal noyau de l'armée française, à laquelle une semaine était nécessaire pour se rallier; l'ennemi, coupé dans sa ligne d'opérations, se serait vu obligé de battre en retraite, ou de se heurter contre une masse compacte de cent vingt mille combattants. Cet avis, fortement appuyé par le grand-duc Constantin, fut adopté; mais les temporisations du général russe, qui fatiguait ses soldats en marches et en contre-marches, firent manquer le résultat probable de cette habile conception.

Napoléon, averti de la manœuvre de Barclay, modifia sur-le-champ le plan qu'il avait adopté : tandis que les Russes s'étendent sur leur droite et menacent Vitepsk, il porte toutes ses forces sur leur gauche, dans la direction de Smolensk. Après quelques engagements meurtriers qui retardèrent la marche des Français, ces derniers arrivèrent devant Smolensk; Bagration était accouru pour défendre cette place, et Barclay l'avait suivi de près. Le 17 juillet, l'attaque commença; les Russes perdirent quelques milliers d'hommes à la défense des faubourgs; la nuit éclaira l'incendie de la ville, et le lendemain au matin les Français y pénétrèrent; mais ils n'avaient conquis que des ruines; Barclay avait fait éva-

cuer cette position qui ne pouvait tenir longtemps.

Le lendemain, Barclay défendit la basse ville pour interdire aux Français le passage du Dniepr; il dut céder enfin, et manœuvra par un circuit pour aller joindre Bagration qui couvrait à quelque distance la route de Moscou. Ney, suivi du roi de Naples, se dirigea entre les deux routes de Pétersbourg et de Moscou; il délogea l'ennemi du village de Garbounovo, et marcha sur la position de Valontina-Gora. Là les Russes se réunirent bientôt au nombre de trente-cinq mille. L'empereur, supposant que Ney, qui devait appuyer Junot, n'aurait à lutter que contre l'arrière-garde de Barclay, s'était contenté d'envoyer au secours du maréchal la division Gudin, et lui-même était rentré à Smolensk.

L'inaction inconcevable du duc d'Abrantès, et un contre-ordre donné au général Morand, sauvèrent les Russes. Après s'être vaillamment défendus dans leur position, ils durent céder à l'impétuosité française; mais le brave Gudin était tombé sur le champ de bataille. Gérard et Ney achevèrent de vaincre.

A l'aile gauche de l'empereur, Oudinot avait soutenu l'attaque du corps de Wittgenstein, mais en abandonnant du terrain jusqu'à Polotsk. Là Gouvion Saint-Cyr le rejoignit. Le 17, devant les murs de la ville, la bataille s'engagea avec un courage égal de part et d'autre. Oudinot, forcé de plier, allait ressaisir l'avantage, lorsqu'un biscaïen l'atteignit à l'épaule : les ténèbres interrompirent l'action. Cependant le maréchal avait ordonné la retraite; elle commençait à s'opérer à la faveur de la nuit, lorsque Gouvion Saint-Cyr, décidé à ne point abandonner Polotsk, masquant habilement ses mouvements, vint appuyer les lignes qui étaient restées en présence de l'ennemi. Les Russes, vivement attaqués à l'instant où ils ne doutaient plus du succès, se défendirent avec cette opiniâtreté et ce dévouement qui honorent jusqu'à leurs défaites; enfin, débordés et enfoncés de toutes parts, ils se rallièrent, et rétrogradèrent jusque derrière la Drissa. Ce beau fait d'armes valut à Gouvion Saint-Cyr la dignité de maréchal.

Cette victoire, qui dégageait la gauche de Napoléon, fut probablement la cause de sa ruine; la plupart des généraux français étaient d'avis de reculer jusqu'à Smolensk; l'empereur lui-même avait manifesté à plusieurs reprises l'intention de ne point pousser plus loin ses avantages, et de ne rentrer en campagne qu'après avoir comblé les lacunes de son armée. La retraite de Barclay lui imposait la nécessité de marcher en avant ou de reculer. Le combat de Polotsk le décida sans doute à marcher sur Moscou. Il comptait sur une affaire décisive qui, en lui ouvrant la capitale, terminerait la guerre, ou du moins mettrait à sa disposition toutes les ressources d'une ville riche et populeuse.

A sa droite, Schwartzemberg et Reynier contenaient Tormassof ou l'armée de Moldavie; Victor, avec trente mille hommes, qui occupait une position intermédiaire, était à portée de secourir soit Schwartzemberg, soit Gouvion Saint-Cyr; Augereau, à la tête d'une nombreuse réserve, allait s'avancer pour remplacer le duc de Bellune; et des renforts, sillonnant l'Europe dans toutes les directions, s'ébranlaient pour rejoindre l'armée active.

Les deux armées russes retranchées derrière l'Ouja, à quelque distance du Dniepr, inquiétées par la cavalerie du roi de Naples, repoussèrent une attaque, que Davoust ne jugea pas à propos de soutenir; elles rétrogradèrent sur la route de Moscou jusqu'à Tsarévo-Zaïmitchié. Là Koutousof remplaça Barclay. On reprochait à ce dernier la perte de Smolensk et l'excessive circonspection qui présidait à tous ses mouvements. Koutousof, battu à Austerlitz, et vainqueur des Turcs à Routchouk, avait l'avantage de porter un nom russe; ce vieillard conservait une grande énergie, et savait ajouter à la bravoure du soldat par le stimulant des idées religieuses. Le

nouveau général en chef jugea nécessaire de reculer jusqu'à Borodino, à deux journées de Moscou. Le 3 septembre, il rangea son armée en ordre de bataille. Il occupait une assiette très-forte, que protégeaient des ouvrages garnis d'une formidable artillerie. Il avait sous ses ordres cent trente-trois mille cinq cents hommes, et disposait de six cents bouches à feu. Barclay, en passant sous le commandement de Koutousof, avait reçu celui d'une division formée des corps de Baghavout et d'Ostermann, qui occupaient la droite; Beningsen, avec le corps de Dokhtourof et la garde impériale, couvrait la position centrale de Gorki, que défendaient en outre deux fortes batteries; Bagration s'étendait à l'aile gauche, et commandait les corps de Raïevskoï et de Barazdin. Moscou venait d'envoyer dix-mille hommes de milices, et Milaradovitch amena un renfort de dix-sept mille guerriers.

Depuis Dorogobouje, les Français s'avançaient sur trois colonnes. Napoléon, au centre, suivait la grande route avec la garde et les corps de Davoust et de Ney; Murat marchait à la tête de l'avant-garde, composée de la cavalerie de réserve et de la division Compans; le vice-roi flanquait la gauche, Poniatovski la droite, tous deux réglant leur marche sur le mouvement de la division centrale.

L'empereur, après s'être reposé deux jours à Gjatz, se porta en avant (4 septembre). Murat délogea du village de Gridnèvo l'arrière-garde russe commandée par Konovnitzin, et l'empereur vint passer la nuit dans cette position.

Le 5, Konovnitzin se vit encore forcé d'abandonner le couvent de Kolotskoï et de se replier sur Borodino, où Koutousof le plaça sous les ordres de Gortchakof, au centre de l'aile gauche des Russes. Après une lutte longue et opiniâtre, la grande redoute de Chevardino, qui couvrait le front du corps de Bagration, fut emportée par la division Compans.

Le 6 septembre au matin, Napoléon alla lui-même reconnaître la position de l'ennemi; il conçut aussitôt le projet de tomber avec la plus grande partie de ses forces sur l'aile gauche des Russes, prescrivit toutes les mesures qui devaient favoriser ce plan d'attaque, et, pour en dérober la connaissance à Koutousof, il attendit la nuit.

Le général russe, après la prise de la redoute de Chevardino, avait renforcé sa gauche en y envoyant le corps de Toutchkof: vers le soir, il passa une revue générale, entouré de prêtres dans toute la pompe du rit grec, et offrant à la vénération de l'armée une image miraculeuse de la Vierge. Ce fut un spectacle étrange que celui de tant d'hommes venus de toutes les extrémités de l'empire, tout façonnés par l'esclavage à une discipline rigoureuse, et jurant par les mystères de la religion de mourir pour sauver leurs maîtres.

Les deux armées étaient à peu près égales en nombre; les masses qui allaient se heurter présentaient un effectif d'environ deux cent soixante et dix mille combattants; les Russes avaient l'avantage d'une forte position et d'une cavalerie excellente; leur moral était porté au plus haut degré d'énergie que puissent inspirer et la haine de l'étranger et le sentiment religieux; mais une partie de leurs forces se composait de nouvelles levées, et aucun de leurs généraux ne jouissait de cette haute réputation militaire qui double la confiance du soldat.

Les Français, électrisés par la présence de l'empereur, et commandés par des chefs habitués à vaincre, s'attendaient à une vigoureuse résistance, mais ils ne doutaient pas du succès. Les corps qui allaient se mesurer avec l'ennemi étaient l'élite de l'armée; tous ceux que les fatigues et les privations avaient mis hors de combat étaient restés en arrière; les chevaux seuls, moins robustes que les hommes, ne répondaient pas à la belle tenue des troupes.

Le 7 au matin, les dispositions de l'empereur étaient prises, et Koutousof n'avait encore rien changé à son

front, qui occupait une ligne semi-circulaire d'une lieue et demie de développement.

« Par l'effet de cette manœuvre, l'aile gauche des Russes se trouverait tout à coup assaillie par Ney et par Davoust, chargés de commencer la bataille en attaquant les deux redans et la redoute de Séméonovskoïé qui couvraient le front de Bagration; en même temps, le mouvement de Poniatovski sur la vieille route de Smolensk tendrait à les tourner. L'action ainsi engagée, le vice-roi devait s'emparer de Borodino, menaçant alors le centre des Russes et leur batterie principale de Gorki; et, pour donner plus de poids à cette grande diversion, l'empereur avait ajouté aux troupes d'Eugène le corps de cavalerie de réserve commandé par Grouchy, outre deux divisions sous les ordres de Gérard et de Morand (Mortonval). » De cette manière, la droite des Russes, qui s'étendait depuis Borodino jusqu'à la Moskva, ne pouvait prendre part à l'action, et si l'attaque des Français réussissait sur la gauche des Russes et à leur centre, toute la droite de ces derniers se trouvait acculée à la Moskva, sans espoir de retraite.

La matinée était brumeuse; cependant le temps se leva, et Napoléon s'écria : « Voilà le soleil d'Austerlitz ! » Ce mot d'un heureux augure courut dans les rangs; aussitôt on lut aux soldats la proclamation de l'empereur.

« Soldats !

« Voilà la bataille que vous avez tant désirée. Désormais la victoire dépend de vous; elle nous est nécessaire; elle nous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver et un prompt retour dans la patrie. Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Vitepsk, à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans cette journée; que l'on dise de vous : Il était à cette grande bataille sous les murs de Moscou ! »

Aussitôt l'attaque commença contre les ouvrages qui protégeaient la gauche de Bagration, tandis que, pour détourner l'attention de Koutousof, le corps de Delzons délogeait l'ennemi du village de Borodino. Les retranchements et les points fortifiés furent attaqués et défendus avec une égale valeur; Compans est blessé; Dupelain le remplace, et, blessé lui-même, il cède le commandement au général Dessaix. Le maréchal Davoust a son cheval traversé par un boulet; un instant on le crut mort, mais il se relève et continue de donner ses ordres. Dessaix est frappé à son tour; Rapp qui le remplace a le même sort. Ces pertes successives jettent quelque indécision dans le corps de Davoust; Ney, Murat, soutenus par les Westphaliens, font des efforts inouïs; la division Davoust redouble d'ardeur; bientôt le redan et la flèche tombent au pouvoir des Français. Il restait encore la redoute de Séméonovski, que Koutousof regardait comme la clef de sa position. Malgré la belle résistance de Bagration qu'appuient de puissants renforts, malgré l'intrépidité et le sang-froid des généraux Raïevskoï, Barazdin, Dokhtourof, à neuf heures les Français sont maîtres de la redoute.

Cependant le général russe, voyant que sa droite n'était pas inquiétée, fait replier le corps de Baghavout sur le théâtre de la bataille; Ostermann et la cavalerie de la garde russe suivirent ce mouvement et vinrent renforcer Dokhtourof. Alors la lutte devint générale; la grande batterie est enlevée; le général Plauzonne y reçoit la mort des braves; Bonami, resté pendant quelque temps maître de la position, est blessé grièvement et fait prisonnier par Tykatchef, qui, secondé par Ostermann et Dokhtourof, reprend la position et force la division Morand à rétrograder. Ce général revient à la charge secondé par Eugène, Gérard, Grouchy et Broussier. Les Russes reculent, abandonnant le plateau à Morand, mais ils restent maîtres de la grande batterie. La lutte se prolongeait terrible et indécise : Napoléon jugea nécessaire de faire avancer, pour soutenir Ney et Davoust, toute l'artillerie de la réserve; la division Roguet remplaça le corps

de Junot, qui se porta à la droite de Davoust.

« Il était près de midi lorsque l'empereur commanda aux deux maréchaux et à Murat de ranimer le combat par un effort vigoureux et général, et à Friant d'enlever les ruines du village de Séméonovskoïé où l'ennemi tenait encore. A cet ordre, le feu de nos batteries éclata sur toute la ligne avec un fracas épouvantable; celles des Russes rivalisèrent d'activité. Les colonnes françaises, infanterie et cavalerie, s'ébranlent et inondent la petite plaine en avant du village. Vainement la mitraille et les boulets ouvrent dans leurs rangs de larges sillons; elles se reforment à l'instant, et la masse avance toujours avec une constance héroïque, objet de l'admiration des ennemis eux-mêmes (le colonel Boutourlin).

« Bagration juge que le sort de la bataille va se décider... il ordonne à ses troupes de charger l'ennemi qui menace de les écraser : les Russes s'ébranlent à leur tour et courent au devant des Français. De ce choc terrible entre deux masses égales en force, en bravoure, résulte une mêlée confuse, une sorte de lutte corps à corps, où la victoire, après quelques moments d'incertitude, semble pencher tour à tour pour l'un et l'autre parti. Mais bientôt Bagration tombe blessé d'une balle qui lui fracasse la jambe; Saint-Priest, un Français, son chef d'état-major, le remplace un moment; il est frappé; on l'emporte aussi. Plusieurs autres sont tués à la même place. Les Russes, sans direction, se déconcertent, ils ploient; les Français, au contraire, s'animent d'une nouvelle ardeur. »

Le village de Séméonovskoïé venait d'être emporté par Friant; la cavalerie de Nansouty, de Latour-Maubourg et de Montbrun, refoulait les colonnes russes, qui rétrogradaient lentement et en bon ordre derrière le village; si la garde impériale eût donné en ce moment, les Russes étaient perdus; le hasard leur vint en aide. Une diversion sur la gauche du vice-roi détourna l'attention de l'empereur, qui détacha sur le point qu'on croyait menacé la division Claparède; Eugène s'assura bientôt que cette attaque des Russes n'était qu'un coup de main sans danger réel; mais, pendant ces hésitations, Konovnitzin, qui remplaçait Bagration, avait eu le temps de rallier les troupes. L'armée russe concentrée présentait un front de mille toises, la droite appuyée à la grande route et la gauche au village de Psarévo. Rien n'était encore décidé à l'extrême gauche des Russes, où Toutchkof, renforcé de Baghavout, était aux prises avec Poniatovski et Junot. Les mouvements qu'on remarquait dans les lignes des Russes semblaient annoncer l'intention de prendre l'offensive; les généraux français conseillèrent, dit-on, à l'empereur de faire donner la garde; il crut pouvoir vaincre sans elle : l'événement prouva que ce fut une faute. Cependant de hautes considérations le déterminèrent : en arrière des lignes de Koutousof, il apercevait une masse compacte et immobile que Koutousof semblait tenir en réserve : c'était la milice de Moscou, mal armée et incapable de combattre avec des troupes aguerries; mais Napoléon ignorait cette circonstance; il devait craindre aussi que de nouveaux renforts n'arrivassent à l'ennemi; en faisant donner la garde, il exposait sa dernière ressource, et mettait l'ennemi dans le secret de sa détresse. D'ailleurs, pour dire ici toute notre pensée, la victoire de Borodino, en admettant qu'elle eût été plus complète, n'aurait point sauvé l'armée française; Moscou n'en eût pas moins été incendié, et les débris de l'armée russe, ayant pour auxiliaires les rigueurs précoces de la saison, eussent toujours suffi pour repousser quelques milliers de soldats échappés à tant de fléaux et à la fureur des éléments.

Cependant la grande batterie des Russes, prise et reprise, est enlevée; Tygatchef, qui la défendait avec intrépidité, est fait prisonnier; mais Montbrun et Caulaincourt tombent frappés mortellement, le premier au commencement de l'action, le second au sein

même de la victoire; le corps de Dokhtourof, assailli et enfoncé par le vice-roi, se replie en désordre sur la droite des Russes. L'imminence du péril semble accroître l'énergie de Koutousof; il veut à tout prix reconquérir sa position; l'armée entière s'ébranle; mais toute l'artillerie française, tonnant à la fois, foudroie les premières colonnes. Les Russes alors s'arrêtent, et leur feu répond à celui des Français : lutte terrible, où, de chaque côté, trois cents bouches à feu sillonnaient les rangs ennemis, où le courage, réduit à un dévouement passif, se bornait à attendre la mort, immobile à son rang. La cavalerie seule, engagée sur les flancs de l'armée, chargeait avec fureur, mais sans avantage marqué. Enfin Napoléon ordonne à Ney de s'avancer sous le feu des Russes et de déborder leur flanc gauche; le maréchal exécute ce mouvement décisif; les Russes reculent, mais rangés en bataille, et vont se reformer sur leur dernière ligne. Ils avaient perdu en tués et en blessés près de quarante mille hommes. On assure que Koutousof, ignorant encore toute l'étendue de son désastre, manifesta l'intention de recommencer le combat le lendemain; il occupait encore une position formidable, et avait conservé presque toute son artillerie. L'attitude imposante des Russes frappa Napoléon lui-même; il répondit à ceux qui lui conseillaient d'achever la déroute de l'ennemi : *Eh! si nous avons une bataille demain, que nous restera-t-il pour décider la victoire?* S'il eût été mieux informé de la position de Koutousof, sans doute son génie n'eût pas hésité; mais dix mille morts et quinze mille blessés venaient de laisser dans les rangs de l'armée française des lacunes profondes. Napoléon déclara que la bataille était finie. Ney reçut le titre de prince de la Moskva. L'intrépide maréchal devait vivre assez pour sauver les débris de cette armée naguère si brillante : il était réservé à la haine d'un parti de répandre sur le sol de la patrie le reste de ce glorieux sang.

Cependant Koutousof, après avoir ordonné quelques dispositions défensives, ordonna la retraite, que protégea son arrière-garde. Du 9 au 12, Napoléon s'arrêta à Mojaïsk. Koutousof, pour prix de sa belle conduite, fut élevé à la dignité de feld-maréchal; sa résistance fut célébrée à Pétersbourg comme une victoire; mais à Moscou on connut bientôt toute la vérité. Rostopchin, gouverneur de cette capitale, était entièrement dévoué aux Anglais; habile à manier l'esprit de la populace, il ne cessait de répandre des bruits mensongers sur les prétendus revers des armées françaises : il publiait que Napoléon venait renverser les autels et anéantir le peuple orthodoxe; pour inspirer aux Russes le mépris de l'ennemi, il exposait à leurs yeux quelques prisonniers débiles et exténués par les privations. Profondément blessé dans son orgueil national, il avait conçu un projet digne des dévouements antiques, celui d'ensevelir l'armée victorieuse sous les ruines de la capitale. Comme il entrait dans ses plans d'attribuer l'incendie de Moscou aux Français, il se prépara secrètement à cette œuvre de délivrance et de destruction. Il soumit aux mesures les plus sévères les étrangers qui lui étaient suspects, exila les uns et condamna les autres au supplice ignominieux du knout; enfin, pour arrêter l'émigration, il fit défendre de quitter la ville sans sa permission. Les seigneurs s'éloignèrent malgré ses ordres; mais le peuple et les bourgeois, trompés ou retenus par la crainte, obéirent. Bientôt les convois de blessés russes, dont une partie était dirigée sur la ville, ne laissèrent aucun doute sur l'issue de la bataille de Borodino. Le 14, l'armée russe leva le camp de Fili, et ses colonnes traversèrent Moscou avec une précipitation qui trahissait la crainte d'être attaquées au milieu de ce mouvement.

Koutousof, voyant qu'il ne pourrait défendre la ville, avait pris la résolution de tourner vers le sud, pour maintenir ses communications avec les corps de Tormassof et de Tchitchagof. Alors Rostopchin, pressé d'exécuter son dessein donna ordre aux habi-

tants d'évacuer immédiatement leurs demeures. Rien ne peut donner une idée du trouble et de la confusion dont se remplit la capitale. Les Moscovites chargeaient à la hâte sur des chariots ce qu'ils avaient de plus précieux; les plus pauvres se demandaient en pleurant où ils trouveraient un asile, et, par un instinct de conservation, ils se précipitaient à la suite des soldats qui traversaient la ville en courant, comme s'ils eussent été honteux d'arrêter leurs regards sur ces murs qu'ils n'avaient pu sauver. Rostopchin avait ouvert les prisons et distribué aux malfaiteurs leur tâche fatale; mais déjà la tête des colonnes de Murat pénétrait dans le faubourg de Dorogomilof; Rostopchin prit la fuite, et Miloradovitch, qui n'avait pas encore eu le temps de se retirer avec l'arrière-garde, fit avertir Murat que si l'on troublait sa retraite, il mettrait le feu à la capitale. Le roi de Naples pénétra bientôt dans le Kremlin, où quelques désespérés essayèrent en vain de se défendre. Bientôt Napoléon entra, à la tête de sa garde, dans le faubourg de Dorogomilof; il s'attendait à recevoir les clefs de la ville; d'abord il parut péniblement affecté du silence qui régnait dans les rues désertes, mais bientôt il assigna aux différents corps les positions qu'ils devaient conserver autour de Moscou. La nuit était déjà sombre lorsque l'incendie éclata sur plusieurs points à la fois; les soldats reçurent l'ordre de l'éteindre, mais les pompes avaient été éloignées par les soins de Rostopchin. La ville entière offrait l'aspect d'un immense bûcher; les soldats contemplaient dans un morne silence ce spectacle à la fois imposant et terrible; les chefs pensaient à l'armée russe plutôt repoussée que vaincue, et, en déplorant le sort de cette ville si chèrement conquise, ils faisaient un triste retour sur eux-mêmes : de temps en temps des bruits sourds, comme le bruit lointain du canon, dominaient les murmures de l'incendie; c'était celui que faisaient en tombant les portes de fer des boutiques, et la chaleur devenait si forte qu'elle faisait éclater les vitres à une grande distance des flammes. Le 15 au matin, l'empereur alla occuper le Kremlin. Les édifices en pierre brûlaient plus lentement; on put en sauver quelques-uns. On arrêta un grand nombre d'incendiaires armés de torches et chargés de pétards et de fusées qu'ils lançaient dans l'intérieur des maisons : ils déclarèrent qu'ils remplissaient les ordres du gouverneur; on les fusilla, mais cet exemple n'arrêta pas les autres. Le 16, la chaleur devint si insupportable, que l'empereur fut obligé de quitter le Kremlin pour aller s'établir au château de Pétrovski. L'incendie, qui avait duré six jours, s'arrêta le 20, à la suite d'une pluie abondante (*). Napoléon, dès le 18, était

(*) Nous interromprons pendant quelque temps le récit des événements militaires pour donner les passages les plus remarquables de l'intéressante relation de M. le marquis de Chambray, qui a décrit avec autant de vérité que de talent le désastre de cette magnifique capitale.

« Tout était préparé pour l'occupation de Moscou : Mortier devait en être le gouverneur, Durosnel le commandant; Lesseps était destiné à remplir les fonctions d'intendant de la province de Moscou, et une proclamation aux habitants devait être publiée le jour même. Napoléon s'arrêta à l'entrée du faubourg pour y attendre qu'une députation vint implorer sa clémence; cet acte de soumission des vaincus lui plaisait et flattait son orgueil.

« Afin d'empêcher que ses soldats affamés ne pillassent Moscou, il fit établir par deux brigades de cavalerie légère une chaîne de postes le long de la Moskva pour fermer l'entrée de la ville de ce côté. Eugène et Poniatovski reçurent l'ordre de s'arrêter à une lieue en deçà de Moscou. Dans le même temps Napoléon ordonnait à Mortier, qui suivait immédiatement Murat, de se porter sur le Kremlin et d'en prendre possession; il devait déployer la plus grande rigueur pour empêcher le pillage. Ney, Davoust et la vieille garde arrivèrent successivement, et établirent leurs bivacs de chaque côté et en arrière du faubourg de Dorogomilof. Ces généraux s'attendant à faire une entrée triomphante dans Moscou, avaient fait prendre la grande tenue à leurs troupes.

« Murat n'eut pas plutôt pénétré dans Mos-

revenu habiter l'ancienne résidence des tsars, que son isolement avait préservée des flammes. Les soldats fouillèrent ces ruines, et trouvèrent dans les caves

tou, que la solitude qui y régnait le frappa d'étonnement; il le fut encore davantage de ne pas voir paraître de députation; la vérité était si invraisemblable qu'il ne pouvait la soupçonner; aussi, craignant que les Russes ne lui eussent dressé quelque embûche, il ne marchait qu'avec précaution, et poussait des reconnaissances dans les rues qui aboutissaient à celles qu'il suivait. Parvenu près du Kremlin, ce silence et cette solitude qui avaient régné jusqu'alors cessèrent tout à coup; un mélange d'hommes du peuple, de soldats, de Cosaques, au milieu desquels se trouvaient un grand nombre de voitures chargées de blessés et de bagages, en obstruait les approches; quelques coups de fusil furent tirés sur l'avant-garde, qui dispersa aussitôt ce rassemblement. Murat, s'apercevant alors qu'il avait été trompé, fit charger sur les Cosaques qui se trouvaient à l'arrière-garde de Koutousof. Toutefois, ses craintes relativement à une surprise devenant plus vives, il continua à prendre les mêmes précautions; aussi ne fut-ce qu'à sept heures du soir qu'il eut traversé Moscou; il fit aussitôt bivaquer ses troupes, et, pour empêcher de se répandre dans la ville, il la fit envelopper d'une chaîne de postes depuis la route de Riazan jusqu'à celle de Pétersbourg.

« Mortier fit bivaquer son corps d'armée dans l'intérieur et dans le voisinage du Kremlin, et poussa des reconnaissances dans différentes directions. On lui retira la division Claparède pour la mettre sous les ordres de Murat.

« Tandis que les Français pénétraient ainsi dans Moscou, en prenant toutes les précautions que leur dictait une juste méfiance, Napoléon, impatient de ne point voir paraître la députation des habitants, envoya successivement plusieurs des officiers polonais qui lui servaient d'interprètes pour en hâter l'arrivée. Il apprit bientôt ce qu'il n'aurait jamais soupçonné, ce qui semblait incroyable, que Moscou, abandonnée par tous les fonctionnaires publics et par la plus grande partie de ses habitants, était presque déserte. Il n'en persista pas moins à exiger qu'il lui fût amené une députation telle quelle. On réunit donc plusieurs marchands étrangers qui s'étaient présentés à Murat pour implorer sa protection, et ils furent conduits devant Napoléon. « Les Russes, lui « dirent-ils, ont abandonné Moscou, il n'y « est resté que quelques étrangers comme « nous qui s'adonnaient au commerce, et « quelques individus des dernières classes du « peuple. Nous ferons tout ce qui sera en « notre pouvoir pour le service de Votre « Majesté, et nous la supplions de nous accorder sa protection. » Napoléon voyait s'évanouir en un instant toutes les espérances qu'il avait fondées sur l'occupation de Moscou; dans son mécontentement, il ne leur répondit rien, et entra aussitôt dans le faubourg. Il s'arrêta quelque temps près du pont qui avait été réparé à la hâte, pour y voir défiler les troupes, et établit son quartier général dans une des maisons du faubourg.

« Jusqu'à la nuit on maintint l'ordre parmi les troupes, plus tard cela devint impossible. On ne put empêcher des hommes exténués de besoin de se procurer des secours qu'ils avaient sous la main; les officiers mêmes donnaient l'exemple de la désobéissance. Une foule de militaires se répandirent donc dans Moscou pour y chercher des aliments, et, trouvant les maisons abandonnées, beaucoup se livrèrent au pillage; ils rencontraient souvent des traîneurs russes que l'appât des liqueurs et du butin avait retenus en grand nombre. Ces rencontres occasionnaient quelquefois des fusillades, mais de courte durée, car ni les uns ni les autres n'avaient pour but de combattre.

« Cependant les incendies se multipliaient avec une si étonnante rapidité, qu'il n'était plus possible de les considérer comme des accidents ordinaires; leur véritable cause fut bientôt connue. Des incendiaires furent pris en flagrant délit; plusieurs furent tués sur la place, d'autres livrés à une commission militaire que Napoléon créa pour les juger. Ils dirent qu'ils n'avaient agi que par les ordres de Rostopchin, furent condamnés à être fusillés et exécutés sur-le-champ. Leurs cadavres, exposés dans les rues ou attachés à des poteaux, ajoutaient aux horreurs dont l'armée française était environnée. On trouva aussi des matières inflammables dans beaucoup de maisons, et des pétards dans plusieurs tuyaux de poêles, entre autres dans ceux de l'hôtel de Rostopchin.

« Aussitôt que Napoléon eut acquis la certitude que c'étaient les Russes qui brû-

une grande quantité de denrées et de marchandises précieuses; les jardins environnants fournirent aussi des légumes, de sorte que l'armée se trouva momentanément dans l'abondance.

laient eux-mêmes leur capitale, il abandonna les événements à leur cours naturel. Dans la nuit du 15 au 16, les incendiaires redoublèrent d'activité et d'audace; l'incendie fit des progrès effrayants. Le 16 au matin, un vent impétueux le rendit presque général. Moscou offrit alors le spectacle d'une mer de flammes agitée par les vents. Un balcon qui domine la ville régnait à la hauteur des appartements qu'occupait Napoléon. De là il pouvait contempler à loisir cet épouvantable spectacle. Il voyait avec douleur la destruction d'une ville sur la possession de laquelle il avait fondé ses espérances; on l'entendit s'écrier : « Moscou « n'est plus; je perds la récompense que j'avais « promise à ma brave armée! »

« Dans les quartiers qui avoisinent le Kremlin les maisons se touchent comme dans les autres villes d'Europe; un grand nombre de rues se trouvèrent interceptées par le feu. Napoléon se vit exposé à être séparé momentanément de son armée. Il était d'ailleurs incommodé par la chaleur que répandait l'incendie, et une pluie de feu tombait continuellement sur les bâtiments qui se trouvaient dans le Kremlin; néanmoins il s'obstinait à y rester, malgré les instances des généraux qui l'entouraient, lorsqu'on lui rendit compte qu'on avait tenté d'incendier le palais même qu'il occupait; que le feu éclatait à la tour de l'arsenal, et qu'un soldat de police qu'on venait d'arrêter dans ce bâtiment était accusé de l'y avoir mis. Ces circonstances décidèrent Napoléon; il fit interroger devant lui le soldat de police, et aussitôt après il partit (le 16 septembre au soir) pour transporter son quartier général à Pétrovskoé, qui était situé sur la route de Pétersbourg, à une demi-lieue de la barrière. Il sortit du Kremlin par la porte qui conduisait sur le quai, les autres issues étant devenues impraticables par suite de l'incendie des maisons voisines.

« Nous avons vu que malgré les précautions prises par Napoléon pour conserver Moscou intacte, les soldats, poussés par la faim, s'étaient répandus dans la ville la nuit même qui suivit son arrivée, et avaient commencé à piller, tant il était difficile d'empêcher qu'on ne s'appropriât ce qui, étant abandonné, semblait n'appartenir à personne; mais ce pillage n'était point autorisé, on s'y livrait furtivement; l'habitant n'avait pas été maltraité, et, si la plupart des maisons n'eussent pas été désertes, Moscou n'aurait souffert d'autre dommage que celui qu'entraîne nécessairement l'arrivée d'une nombreuse armée ennemie. Les dispositions de Napoléon pour obtenir ce résultat auraient été puissamment secondées par l'intérêt que l'armée avait à la conservation de cette capitale, intérêt qui était vivement senti même par les simples soldats. Le désordre suivit d'abord les progrès de l'incendie, et fut porté à son comble lorsqu'on sut que cet incendie était l'ouvrage des Russes.

« Le soldat désirait ardemment la paix, non pas pour échapper aux dangers, il les bravait gaiement, mais à cause des fatigues et des privations qui excédaient ses forces. Voyant ses espérances déçues, il ne songea qu'à jouir du présent, ne connut plus de frein, et se livra aux plus grands excès; le meurtre excepté, il se permit tout. Un effroyable tumulte succéda bientôt à cette solitude inattendue qui régnait dans Moscou lorsqu'on y pénétra.

« On entendait à la fois le pétillement des flammes, l'affaissement des bâtiments, les cris des animaux qui y avaient été abandonnés, les gémissements des habitants, les imprécations du soldat ivre, disputant aux flammes une partie de leur proie. Le pillage et l'incendie marchaient de front; tous pillaient ou achetaient à vil prix les produits du pillage, et l'intérêt réunit plus d'une fois dans le même lieu l'habit brodé du général et l'humble habit du soldat. Le jour, des tourbillons de fumée, s'élevant de toutes parts, formaient un nuage épais qui obscurcissait la lumière du soleil; la nuit, les flammes, mêlées à ces tourbillons, répandaient au loin une sombre clarté.

« Le sort des habitants qui étaient restés dans Moscou devint affreux; obligés de fuir leurs maisons embrasées, ils erraient au milieu de cette ville, courbés sous le fardeau de leurs objets les plus précieux, et cherchant un asile. Dans cette situation déplorable, ils se voyaient exposés aux violences du soldat, qui, après les avoir outragés et pillés, poussait quelquefois la barbarie jusqu'à les forcer de porter eux-mêmes au camp leur propre dépouille. Le besoin de se secourir mutuellement les porta à

Cependant l'armée russe, que l'incendie de Moscou avait préservée d'une poursuite immédiate, errait autour des ruines de la capitale; on assure que dans ce mouvement qui pouvait la mettre en péril, Koutousof voulut accomplir une haute intention politique. Il savait que le spectacle de la destruction de la ville sainte, qu'il attribuait au vandalisme des Français, remplirait

se réunir par bandes, qui bivaquèrent dans différents endroits. Exténués de faim et de fatigues, ils ne vécurent d'abord que des légumes qu'ils trouvèrent dans les jardins. Plus tard, lorsque l'ordre fut rétabli, ils osèrent, poussés par le besoin, s'exposer à faire avec les soldats des recherches dans les caves. Les marchands étrangers furent moins à plaindre; ils trouvèrent presque tous asile et protection près des généraux ou des simples officiers.

« Le Kremlin, préservé par son enceinte et par la précaution de n'y laisser pénétrer que des militaires, était resté intact. Les autres parties conservées étaient tout le quartier habité par des marchands étrangers, qui avaient attiré chez eux des militaires pour se mettre sous leur protection; plusieurs faubourgs, enfin un petit nombre de maisons éparses. Dans quelques endroits, le feu fut arrêté faute d'aliments, presque partout par suite de la surveillance qu'exerçaient les habitants restés dans leurs maisons, et surtout les militaires qui occupaient celles qui étaient abandonnées.

« Ces derniers, furieux des déplacements continuels auxquels l'incendie les exposait, n'avaient plus permis aux gens du peuple d'approcher des maisons qu'ils occupaient, et avaient tué sans pitié ceux sur lesquels ils avaient trouvé des matières incendiaires. La pluie abondante qui tomba alors contribua aussi à arrêter ce fléau. Les neuf dixièmes des maisons de Moscou, et plus de la moitié des églises avaient été la proie des flammes.

« Dans la partie détruite, la terre était couverte de cendres, de tas de briques, de feuilles de tôle, de débris fumants et de cadavres d'hommes et d'animaux défigurés par le feu; il ne restait debout que quelques églises, des pans de murailles, des débris de péristyles, des arbres à demi consumés, et un grand nombre de cheminées qui, d'une certaine distance, semblaient être de hautes colonnes isolées. »

les soldats d'une haine implacable; quoi qu'il en soit, il replia quelques troupes légères sur la route de Smolensk pour intercepter les communications de l'empereur. On ne peut méconnaître que depuis sa défaite à Borodino, il avait jugé nécessaire de harceler l'armée, de la laisser se consumer lentement dans les privations, et de ne l'attaquer qu'avec l'avantage du nombre et de la position. Pressé par quelques corps envoyés à sa poursuite, il rétrograda vers Kalouga, et s'arrêta à Taroutino, à seize lieues sud-ouest de Moscou. Murat, réuni à Poniatovski, s'arrêta en face de Koutousof, à deux lieues de Taroutino; l'armée d'Italie communiquait par une ligne d'avant-postes avec le corps de Junot resté à Mojaïsk; Ney occupait Bogorodsk; la garde et le corps de Davoust étaient dans la capitale, tandis que Victor entrait à Smolensk avec un renfort de trente mille hommes.

Les prévisions de l'empereur étaient complétement déçues; en faisant des propositions de paix, il avouait l'embarras de sa position. Alexandre ne pouvait traiter avec l'ennemi sans encourir le reproche de faiblesse, et sans manquer à ce qu'il devait au dévouement de ses sujets : vainement Napoléon attendit une réponse à ses messages; enfin, le 4 octobre, il envoya Lauriston à Taroutino pour demander à Koutousof la suspension des hostilités et un sauf-conduit pour se rendre à Pétersbourg, où il devait présenter à Alexandre des propositions de paix. Koutousof objecta que cette demande excédait ses pouvoirs, mais qu'il enverrait lui-même un de ses officiers à Pétersbourg pour prendre les ordres de l'empereur. Il est probable que la dépêche qu'il expédia dès le lendemain par le prince Volkonski n'était rien moins que pacifique. Ces délais, si funestes à l'armée française, lui donnaient le temps de refaire la sienne, et la saison qui avançait ne pouvait que multiplier ses chances de succès.

Au moment de ces négociations, Murat et Benigsen convinrent verbalement de suspendre les hostilités.

Les nouvelles de l'armée du nord étaient loin d'être rassurantes ; l'armée de Finlande, n'ayant plus rien à craindre des Suédois, s'était réunie à Wittgenstein qui menaçait Polotsk ; au sud, l'armée de Wolhynie et celle de Moldavie avaient opéré leur jonction; Tchitchagof commandait ces troupes, qui présentaient un effectif de plus de soixante mille hommes. Le 21 septembre, il passa le Styr et s'avança contre Schwarzemberg, qui, laissant Reynier avec les Saxons à Biala, se retira derrière le Bug. Reynier, trop inférieur en nombre pour soutenir seul le choc des Russes, fut contraint de se replier sur les Autrichiens. Cette manœuvre du prince découvrait Varsovie et les abords de Minsk et de Vilna, et la marche de Victor, qui s'était porté au secours de Gouvion Saint-Cyr, avait presque dégarni la position centrale. Ainsi Napoléon avait devant lui cent mille Russes, et la défense de ses deux ailes était confiée à des alliés douteux. Une paix honorable eût pu encore relever sa fortune; mais plus il avait intérêt à la conclure, moins il devait s'attendre à l'obtenir.

Le 13 octobre, le temps se mit subitement au froid; à la vue des premières neiges, l'empereur déclara que *dans vingt jours il fallait être en quartiers d'hiver*.

On fit bientôt évacuer sur Smolensk les malades et les blessés.

L'empereur avait résolu de diriger sa retraite vers le sud, qui lui offrait plus de ressources; dans ce but, il concentra ses forces dans la capitale et aux environs. Le 18, les Russes avaient brusquement attaqué Murat à Vinkovo; les Français surpris reculèrent d'abord et perdirent quelques canons, mais bientôt ils forcèrent les Russes à se replier sur leur position de Taroutino. Les pertes se balancèrent de part et d'autre : les Russes eurent deux mille tués, parmi lesquels deux généraux, Baghavout et Müller; Benigsen fut grièvement blessé; les Français eurent deux mille tués; deux de leurs généraux, Déry et Fischer, tombèrent sur le champ de bataille; mais ils avaient lutté contre des forces bien supérieures. Telle fut la réponse d'Alexandre aux messages de Napoléon.

On dit que Koutousof, en voyant les premières neiges, se découvrit pour saluer ce puissant auxiliaire. Bientôt des détachements nombreux de cavalerie légère voltigèrent sans relâche autour de l'armée française, se dérobant aux attaques sérieuses, mais redoutables aux traîneurs et aux convois. Parmi les chefs qui se distinguèrent le plus dans cette guère de partisans, les Russes citent Dorokhof, Platof, Davydof et quelques autres. Au nord de Moscou, Witzengerode, à la tête d'une nombreuse cavalerie, harcelait sans relâche les Français, que fatiguaient ces alertes continuelles.

A la nouvelle de l'affaire de Vinkovo, Napoléon donna l'ordre de la retraite; il laissa dans le Kremlin Mortier avec six mille hommes; le maréchal, après avoir fait sauter cette forteresse, devait venir rejoindre l'armée par Véréia et Médyn.

« Pour avoir une idée de la pesanteur de l'armée au moment de son départ, il faut se représenter d'abord six cents bouches à feu et deux mille caissons d'artillerie que traînaient péniblement des chevaux exténués; puis les calèches des généraux, leurs fourgons et ceux des administrations, les voitures de toute espèce des employés, celles des familles françaises ou étrangères qui fuyaient Moscou... enfin des milliers de petits chars (kibitki) fort communs dans le pays, que s'étaient procurés la plupart des officiers de tous grades, et qui, chargés de provisions et d'effets d'habillements, marchaient à la suite des corps (Mortonval). » L'empereur s'avançait sur la route de Kalouga, faisant mine de se porter sur Taroutino; mais le 21, l'armée tourna à droite dans la direction de Malo-Iaroslavetz. Le soir du 23, les différents corps ayant suivi ce mouvement sans que l'ennemi en fût informé, les têtes de colonnes de l'avant-garde française occupèrent la ville. Cependant Koutousof, averti par ses éclaireurs de la marche de l'ennemi,

quitta en toute hâte la position de Taroutino, et toute l'armée russe se porta sur Malo-Iaroslavetz. Dokhtourof en chassa deux bataillons français. Eugène le fait attaquer par la division Delzons, qui refoule les Russes à l'autre extrémité de cette ville ouverte; Dokhtourof les rallie, et les Français sont repoussés à leur tour jusque sur la grande place, où la lutte recommence avec acharnement. Delzons est frappé d'une balle: son frère s'élance pour le secourir; ils tombent tous deux dans les bras l'un de l'autre. Déjà les Français pliaient, lorsque Guilleminot vient rétablir le combat. La division Broussier seconde Guilleminot, qui, pendant quelques instants, reste maître de la ville. Les Russes retournent à la charge, et ressaisissent encore l'avantage. Pendant cette lutte héroïque, Napoléon venait d'arriver, suivi de près par la garde et le corps de Davoust: il donne l'ordre à Gérard et à Compans de prendre la ville à revers; mais, au même moment, l'armée de Koutousof, forte de soixante et dix mille hommes, débouche dans la plaine. L'artillerie française, croisant son feu, foudroie leurs têtes de colonnes; mais la lutte continuait dans la ville; la division Pino s'élance au secours des Français; Eugène, à la tête de la garde royale, a rétabli le combat, et se fraye un chemin sanglant jusqu'à la place, où l'attend le corps entier de Raïevskoï, qui venait de remplacer celui de Dokhtourof; l'artillerie française, longtemps gênée par les difficultés du terrain, se développe alors et sillonne les rangs ennemis: les Français, la baïonnette en avant, s'irritent des obstacles que la bravoure des Russes leur oppose; ils rejettent enfin hors de la ville l'ennemi, qui, rompant ses colonnes, abandonne la position pour la septième fois. Eugène vainqueur déploie sa petite armée en avant de Malo-Iaroslavetz. Cet épisode, où les Français ne recueillirent que de la gloire, puisqu'ils forcèrent à la retraite des forces quadruples, est un des faits d'armes qui honorent le plus la valeur de nos troupes: les Italiens s'y montrèrent nos dignes émules; et les Russes, qui jamais ne déployèrent plus de constance et de courage, ont noblement rendu justice à leurs adversaires. La lutte avait duré douze heures; la ville n'offrait plus que des décombres fumants où gisaient pêle-mêle, et dans la position où la mort les avait frappés, les corps de huit mille Russes et de quatre mille Français, différence qu'expliquent les effets puissants de notre artillerie.

Par un jeu bizarre de la fortune, le résultat de cette bataille fut plus funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus. Napoléon supposant, d'après les mouvements de Koutousof, que ce général était décidé à se maintenir dans sa position, avait consulté Murat, Bessière et le comte Lobau sur l'opportunité d'une nouvelle attaque. Tous furent d'avis que, dans l'état où se trouvait l'armée française, il fallait renoncer à la marche projetée sur Kalouga; le comte Lobau, interrogé en dernier lieu, insista sur la nécessité *de se retirer sur le Niémen par la route la plus courte et la plus connue, par Mojaïsk, et le plus promptement possible*. Napoléon était seul d'un avis contraire; tandis qu'il hésitait, Koutousof était dans une perplexité semblable. Persuadé que Napoléon manœuvrait sur son flanc pour gagner Médyn, et couper ainsi ses communications avec Tchitchagof, il se décida à rétrograder. De son côté, et dans l'ignorance de cette nouvelle détermination, l'empereur se résignant simultanément à faire volte-face vers le nord, dans la direction de Mojaïsk, Koutousof ne pouvait se persuader que l'armée française se retirait par une route déjà dévastée et sans ressources; il manœuvra pendant plusieurs jours pour lui fermer le chemin du sud; et lorsque ses doutes furent levés, il se contenta de harceler sans relâche l'ennemi, attendant que l'hiver et les privations le lui livrassent sans défense. Les Français, vivement attaqués près de Viazma par Miloradovitch et Platof, tandis que Koutousof restait immobile à quelques lieues en arrière,

eurent encore la gloire de faire reculer les Russes; mais ils perdirent quatre mille hommes. Ils voyaient à chaque pas augmenter le nombre des traîneurs et des blessés; leur marche devenait de plus en plus pesante. Ney, qui avait moins souffert, remplaça Davoust à l'arrière-garde. Les chevaux du train tombaient de fatigue et d'épuisement: il fallut abandonner des caissons et quelques bagages.

Le 6 novembre, des flots de neige, poussés par un vent nord-ouest, couvrirent les chemins; les détachements cherchant un abri s'égarèrent; les soldats les moins robustes, roidis de froid, laissaient tomber leurs armes et se laissaient massacrer par les Cosaques. Les chevaux qu'on n'avait pas eu la prévoyance de ferrer à glace s'abattaient sur le verglas. Les soldats affamés les dépeçaient et en faisaient rôtir les chairs au feu des bivacs. A Dorogobouje, l'armée se divisa; Eugène et Poniatovski se dirigèrent sur Vitepsk par une route devenue impraticable pour les chevaux de trait; Platof suivait cette colonne, tuant ou faisant prisonniers tous ceux qui s'écartaient. L'empereur, Davoust, et Ney qui formait l'arrière-garde, se portèrent directement sur Smolensk. Napoléon y entra le 9 avec sa garde; le 10, Davoust le rejoignit; le 13, Eugène ramena les débris de l'armée d'Italie; il avait perdu soixante pièces de canon et la plus grande partie de ses bagages. Ce fut à Smolensk que Napoléon put apprécier toute l'étendue de ses pertes; de cette armée si belle il lui restait sous les armes environ quarante mille hommes, dont cinq à peine de cavalerie mal montée.

L'armée du nord, après des alternatives de succès et de revers, avait évacué Polotsk; Gouvion Saint-Cyr, menacé par Wittgenstein et l'armée de Finlande, manœuvrait pour se réunir à Victor, qui se trouva bientôt à la tête de trente-six mille hommes; à Smoliani, Wittgenstein l'attaqua sans pouvoir le forcer dans ses dernières lignes; mais le maréchal profita de la nuit pour se replier sur Sanno, laissant ainsi à découvert les routes de Minsk, de Vitepsk et de Vilna. Vitepsk fut occupé par les Russes qui firent prisonniers le général Poujet, le commandant Chevardès, et une partie de la garnison. Cependant Tchitchagof tendait à établir ses communications avec Wittgenstein; Minsk devenait le point autour duquel devaient pivoter leurs opérations, dont le but était de couper la retraite de Napoléon sur la ligne de la Bérézina. L'amiral, dont l'inaction de Schwartzemberg favorisait les mouvements, laissa vingt-sept mille hommes, sous les ordres de Sacken, à Briest-Litovski, cinq mille à Proujani, sous le commandement d'Essen, et, contenant ainsi les Autrichiens et le corps de Reynier, il marcha sur Minsk à la tête d'environ trente mille soldats; deux renforts, conduits par Liaders et Herthel, dont la réunion présentait un corps de onze mille hommes, devaient le joindre à Minsk le 12 novembre.

L'armée de Koutousof s'avançait sur Smolensk; les guerriers russes, habitués au froid, abondamment pourvus de munitions et de vivres, rencontraient à chaque pas des débris de cette désastreuse retraite; défaits dans toutes les grandes batailles, ils avaient cependant les avantages de la victoire; et les vainqueurs de Smolensk, de Borodino, de Polotsk et de Malo-Iaroslavetz se retiraient devant eux. Les funestes symptômes d'une désorganisation complète commençaient à se manifester dans les restes de l'armée française. Les ordres de l'empereur, que la nouveauté des circonstances permettait d'interpréter avec plus de latitude, n'étaient plus exécutés ponctuellement: c'est ainsi que Baraguay d'Hilliers négligea de faire replier sur sa division un corps isolé de deux mille hommes qui, surpris par les partisans Orlof Dénissof, Davydof, Seslavin et Figner, se vit forcé de mettre bas les armes.

Koutousof, poussant ses avantages, embrassait de ses ailes la position de l'empereur: avant d'arriver jusqu'à Minsk par Orcha et Borissof, l'armée

française avait soixante lieues à parcourir. Victor reçut l'ordre d'occuper Wittgenstein. Le 14 novembre, Napoléon quitta Smolensk avec la vieille garde; Eugène et Davoust devaient suivre à un jour de distance; Ney reçut l'ordre de n'évacuer la ville que le 17, après avoir fait sauter les tours de l'enceinte et détruit ce qu'il ne pouvait transporter. A Krasnoï, la division Dojarorovskoï fut repoussée avec perte. Eugène n'échappa que par miracle à Miloradovitch, et rejoignit l'empereur à Krasnoï. Koutousof semblait n'avoir plus qu'à oser pour anéantir, par le choc de son armée, les débris des colonnes françaises; le 17, il fit ses dispositions pour attaquer; le lendemain au point du jour, l'empereur sort de la ville, à la tête de douze mille hommes de sa garde, tout prêt à engager le combat. Le général russe, étonné de cette résolution, rappelle à lui les corps de Tormassof et de Miloradovitch, qui laissent ainsi le passage libre à Davoust et au vice-roi. Cette démonstration de l'empereur lui permit d'accomplir sa retraite sur Orcha: mais il laissait en arrière le maréchal Ney; et les Russes, maîtres de Krasnoï, annonçaient dans leur bulletin de cette journée qu'ils avaient fait huit mille prisonniers et pris plusieurs centaines de canons. C'est à Dombrovna que Napoléon reçut la nouvelle de la prise de Minsk; le 19, il entra dans Orcha, où son armée trouva quelque artillerie et des approvisionnements.

Cependant, resté seul en arrière avec une poignée de braves, Ney exécutait, sous le feu de l'armée russe qui l'entourait de toutes parts, cette retraite prodigieuse dont les Russes eux-mêmes n'ont parlé qu'avec admiration; le 21, il ramena à Orcha trois mille hommes, débris glorieux de sa petite armée.

L'empereur, en s'avançant vers la Bérézina, ne supposait pas que Borissof fût déjà au pouvoir des Russes; une fausse manœuvre de Schwartzemberg fut la cause de ce désastre. Le général autrichien, après avoir battu Sacken à Wolkowisk, et l'avoir rejeté vers le sud avec une perte considérable, s'était engagé à sa poursuite, au lieu de marcher contre Tchitchagof qu'il pouvait mettre dans une position critique, en le poussant sur l'empereur. La conduite de Schwartzemberg dans cette circonstance a fait supposer qu'il agissait déjà conformément aux instructions secrètes de sa cour; peut-être que, prévoyant l'issue politique de cette campagne désastreuse, il se fit une loi de ménager son corps, dont Napoléon n'aurait pas manqué de se couvrir s'il l'eût eu sous la main. Quoi qu'il en soit, Tchitchagof put s'emparer de Minsk, où il trouva des approvisionnements considérables; de là il se porta sur Borissof, qui céda bientôt à la supériorité de ses forces, malgré la belle résistance de Dombrowski.

Il était de la plus haute importance pour Napoléon de reprendre Borissof, pour s'assurer les moyens de passer la Bérézina. Oudinot, secondé de Dombrowski, rentra dans cette ville, culbutant la division Pahlen qui repassa précipitamment le fleuve et rompit le pont derrière elle. Sur l'autre rive, on découvrait toute l'armée de Tchitchagof occupant les hauteurs.

L'empereur venait d'arriver à Bohr. Il fut décidé qu'on passerait la Bérézina au gué de Stoudzianka; le dégel présentait de grands obstacles aux pontonniers; mais, le 24, une forte gelée raffermit les terrains, et facilita le transport de l'artillerie.

L'armée, aux environs de Borissof, offrait encore un effectif de quarante-cinq mille hommes et de deux cent cinquante canons; les non combattants qui se traînaient à la suite des corps, formaient une masse d'environ quinze mille hommes.

Le corps d'Oudinot passa le premier, et rejeta la division Tchaplitz dans la direction de Borissof. Le 28 au matin, il ne restait plus sur la rive gauche du fleuve que la division Gérard et celle de Parthouneaux, qui devaient protéger les ponts et détourner l'attention de Tchitchagof. Ce général

aurait pu facilement inquiéter la retraite des Français ; il en avait été empêché par les ordres de Koutousof, qui resta longtemps persuadé que Napoléon voulait s'ouvrir un passage vers Minsk. Cependant l'amiral, mieux instruit de la marche de l'empereur, se mit en devoir de reprendre l'offensive. Platof et Wittgenstein se joignirent bientôt aux forces qui occupaient Victor, qui eut la gloire de ne pas se laisser entamer. Parthouneaux, cerné avec toute sa division, s'était vu forcé de se rendre; entre Borissof et le fleuve s'était pressée la foule des non combattants ; les bagages, les voitures chargées de blessés, tout offrait sur ce point l'image du désordre et de la confusion. L'artillerie ennemie foudroya longtemps cette masse immobile qui n'avait plus même assez d'énergie pour fuir ; mais, sur l'autre rivage, Ney soutint glorieusement l'honneur de l'armée française; après une lutte longue et meurtrière, le maréchal ordonne une attaque générale ; les Russes plient sous ce dernier effort, et laissent aux Français le champ de bataille jonché de morts. Tchitchagof était vaincu, et laissait désormais à l'ennemi le chemin libre jusqu'à Vilna et au Niémen.

« La nuit, qui venait de mettre fin aux combats sur les deux rives de la Bérézina, fut une des plus cruelles depuis le départ de Moscou. Le froid redoublait de violence; le vent du nord, plus âpre, fouettait une neige épaisse sur les hommes sans abris et sans feux. Les bagages entassés près des ponts en obstruaient toujours l'entrée; longtemps dirigés sur ce terrain resserré, les canons de Wittgenstein l'avaient labouré dans tous les sens, le jonchant des débris de plusieurs milliers de voitures et de chariots culbutés sur des monceaux de cadavres. Durant ce terrible combat, plus de douze mille personnes, hommes et femmes, parmi lesquels on remarquait des familles entières avec leurs enfants, s'étaient vainement efforcés, en remplissant les airs de leurs cris lamentables, de s'ouvrir le passage des ponts; mais, depuis que l'artillerie se taisait, tombés dans un morne accablement, ils restaient immobiles et transis; insensibles à toutes les affections, on ne les entendait plus s'appeler réciproquement; chacun, résigné à ne plus se défendre contre la mort, semblait avoir cessé de prendre intérêt à la vie de ses amis, de ses parents; un silence affreux succédait aux accents du désespoir.

« A neuf heures du soir, le général Éblé étant parvenu à désencombrer le passage, les deux divisions de Victor traversèrent la Bérézina; il ne resta qu'une arrière-garde devant l'ennemi pour masquer ce mouvement. L'artillerie suivit; et tout ce corps ayant atteint la rive droite un peu après minuit, les deux ponts demeurèrent libres et d'un accès facile. Les non combattants pouvaient alors passer à leur tour; ils furent avertis à diverses reprises; on les pressa de profiter du peu de moments qui leur restaient encore. Mais le temps et les moyens manquaient pour transporter les bagages et faire suivre les chariots : la plupart de ces malheureux avaient là toute leur fortune; d'autres, trop affaiblis par la fatigue ou les maladies, s'effrayaient à l'idée de se mettre en route à pied, au milieu d'une nuit si froide et si obscure. Tous refusèrent de marcher, attendant le jour, quoi qu'il pût arriver.

« En vain, pour les engager à partir, le général Éblé et le maréchal lui-même, après avoir employé la prière et jusqu'à la menace, firent brûler quelques-unes de ces voitures, dont l'abandon semblait leur coûter tant de regrets; ils ne s'en émurent pas; rien ne paraissait pouvoir les tirer de leur sombre apathie. Aux approches du jour, l'arrière-garde se retira, et le bruit se répandit parmi eux qu'on allait détruire les ponts. Tout à coup la foule se ranime, elle accourt et se presse comme la veille sur le rivage; le désordre produit encore l'encombrement; tout s'arrête; les cris, les querelles recommencent avec fureur. Le général Éblé devait mettre le feu

aux ponts à huit heures; il attend encore; mais le jour est venu, l'ennemi va paraître, il s'agit du salut de l'armée... A huit heures et demie, une épaisse fumée obscurcit l'air près de la rive droite; les cris redoublent; peu après la flamme s'élève.... le passage est fermé.

« On vit alors un spectacle effroyable: de ces milliers d'infortunés dont la dernière espérance vient de s'évanouir, les uns s'efforcent de se frayer un chemin à travers les flammes; ils se cramponnent aux chevalets, aux planches à demi consumées, et périssent d'un supplice horrible; d'autres se hasardent sur la glace encore mal affermie; elle s'entr'ouvre sous leurs pas, ils sont engloutis!... »

La division Loison, forte de dix mille hommes de troupes fraîches, venait d'arriver à Vilna; elle reçut l'ordre de faciliter à l'armée les approches de cette ville. C'est de Malodeczno, où l'empereur arriva le 3 décembre, qu'il dicta ce 29ᵉ bulletin, où la simple vérité dépassa les craintes générales. A Smorgoni, Napoléon assembla les chefs, confia le commandement de l'armée à Murat, et partit immédiatement pour Paris: entre Ormiana et Vilna, il faillit tomber entre les mains du partisan Seslavin; il rentra aux Tuileries le 19 à minuit.

La rigueur du froid acheva la désorganisation de l'armée; le 7, le thermomètre descendit à 28 degrés au-dessous de la glace. Les plus robustes marchaient en avant des groupes, car toute trace de discipline avait disparu. Le froid saisissait d'abord les extrémités: la chaleur vitale, concentrée dans les organes essentiels que la nature a prémunis avec tant de prévoyance, causait momentanément un bien-être trompeur; le soldat se laissait aller à une torpeur que suivait bientôt la mort. Les plus jeunes mouraient par milliers: un grand nombre de ceux dont le corps endurci aux fatigues pouvait résister plus longtemps, trouvant plus facile de mourir que de vivre, se couchaient sur la neige et refusaient de se relever. Le feu des bivacs, dont ces malheureux s'approchaient sans précaution, communiquait la gangrène aux parties gelées, et l'influence d'une chaleur extrême, comme celle d'un froid excessif, avait des résultats non moins funestes. Un reste d'aliment, quelques gouttes d'eau-de-vie étaient alors des ressources précieuses; la loi de conservation avait absorbé tous les autres sentiments; l'ami fuyait son ami pour dévorer seul les misérables ressources que lui offrait le hasard: enfin l'horrible supplice de la faim en poussa quelques-uns à se nourrir de chair humaine.

Cependant la vue de l'ennemi rappelait comme instinctivement autour des aigles les déplorables débris de la grande armée. Murat, qui aimait la gloire sur un grand théâtre, perdit son énergie; Ney, toujours le même, restait le dernier sur le champ de bataille; c'était la providence de l'arrière-garde; il fallut évacuer Vilna, que menaçaient toutes les forces de l'armée russe. L'armée débandée fut obligée d'abandonner sur la colline de Ponari les équipages de Napoléon, les caissons du trésor, les fourgons et le peu d'artillerie qui restait. Les traîneurs et les blessés, restés en grand nombre à Vilna, furent cruellement traités par les Cosaques; les juifs, non moins avides et aussi inhumains, assassinaient les Français dans les maisons, et, après les avoir dépouillés, jetaient leurs corps par les fenêtres. Les malades, entassés dans les hôpitaux, moururent sans secours. Un grand nombre de prisonniers furent dirigés dans l'intérieur, mais bien peu parvinrent à leur destination. Les officiers russes essayaient en vain de réprimer les effets d'une haine que l'on avait inspirée au peuple. Les soldats ne concevaient pas qu'on pût épargner des hommes que les seigneurs et les prêtres accusaient d'avoir incendié Moscou. Quand la première exaspération fut passée, le sort des prisonniers s'améliora, et dans beaucoup d'endroits ils trouvèrent une protection généreuse.

Les Cosaques de Platof ayant tourné Kowno, il fallut encore évacuer cette

place et se frayer la route l'épée à la main. Tchitchagof, Wittgenstein, et Koutousof qui les suivait, suspendirent leur marche à Vilna; l'hiver triomphait des Russes eux-mêmes. Les différents corps de l'armée française se distribuèrent sur la ligne de la Vistule. Le roi de Naples espérait que le corps de Macdonald, auquel il avait donné l'ordre de se replier sur Tilsitt, changerait sous peu la face des affaires: mais la trahison du général prussien Yorck vint consommer les désastres de cette campagne. Le maréchal, après avoir battu l'avant-garde de Wittgenstein, était entré à Tilsitt, où il s'arrêta pour donner aux Prussiens le temps de le rejoindre: après avoir perdu plusieurs jours, il se détermina à se porter sur la Pregel. Ce fut alors qu'il reçut d'Yorck la lettre suivante, que nous rapportons pour montrer combien les alliances qui ne résultent point d'intérêts communs reposent sur des bases fragiles.

Taurogen, le 30 décembre 1812.

« Monseigneur,

« Après des marches très-pénibles, il ne m'a pas été possible de les continuer sans être entamé sur mes flancs et sur mes derrières; c'est ce qui a retardé la jonction avec Votre Excellence; et, devant opter entre l'alternative de perdre la plus grande partie de mes troupes et tout le matériel qui seul assurait ma subsistance, ou de sauver le tout, j'ai cru de mon devoir de faire une convention par laquelle le rassemblement des troupes prussiennes doit avoir lieu dans une partie de la Prusse orientale qui se trouve, par la retraite de l'armée française, au pouvoir de l'armée russe.

« Les troupes prussiennes formeront un corps neutre et ne se permettront pas d'hostilités envers aucun parti; les événements à venir, suite des négociations qui doivent avoir lieu entre les puissances belligérantes, décideront sur leur sort futur.

« Je m'empresse d'informer Votre Excellence d'une démarche à laquelle j'ai été forcé par des circonstances majeures.

« Quelque jugement que le monde portera de ma conduite, j'en suis peu inquiet. Le devoir envers mes troupes et la réflexion la plus mûre me la dictent: les motifs les plus purs, quelles que soient les apparences, me guident. En vous faisant, monseigneur, cette déclaration, je m'acquitte des obligations envers vous, et vous prie d'agréer l'assurance du profond respect, etc., etc.

« Le lieutenant général YORCK. »

La défection du général Yorck contraignit Murat à se replier sur Posen. Bientôt Macdonald vint se réfugier à Dantzick. Schwartzemberg, ménagé par les Russes dont il n'inquiétait plus les mouvements, établit ses cantonnements sur la limite du grand-duché de Varsovie, et Reynier, toujours poursuivi par Sacken, prit position à Wengrod.

L'armée d'invasion était réduite au quart; la Russie était sauvée, et le contre-coup de cette grande réaction allait bientôt ébranler l'édifice mal affermi de la puissance de Napoléon. Les rois de la vieille Europe mesuraient leurs espérances à l'étendue du désastre impérial. Cependant le soldat-empereur menaçait encore; son génie n'avait rien perdu de sa portée et de sa vigueur; mais le prestige de ses armes était détruit; l'Angleterre reprenait son ascendant, et la Russie, comprenant tous les avantages de sa nouvelle position, renouait en silence les fils rompus de la politique de Pierre Ier et de Catherine II.

Nous avons cru devoir donner quelques développements à cette campagne de 1812, dont les résultats ont changé la face du monde; les événements qui ont suivi offrent sans doute une haute signification historique, mais ils ne sont plus que l'expression d'une résistance héroïque, et ils manquent de ce caractère générateur, de cette force d'initiative qui marquèrent la période que nous venons de franchir.

(1813.) L'année 1813 s'ouvrait pour la France sous les plus sinistres auspices. Lord Walpole négociait à Vienne, et ébranlait, sans trop de

peine, la fidélité du beau-père de Napoléon par des promesses magnifiques. Plus l'Autriche était disposée à profiter de ces offres, plus il lui importait d'endormir les soupçons du cabinet des Tuileries; le général Bubna fut expédié de Vienne à Paris, porteur des protestations les moins équivoques. La médiation de l'Autriche entre la France et la Russie fut acceptée au moment même où l'attitude des Prussiens et de Schwartzemberg ne laissait plus aucun doute sur leur détermination ultérieure. Eugène, que le départ de Murat pour Naples laissait maître de diriger la retraite, évacua successivement Posen et Berlin, vivement pressé par Wintzingerode et Wittgenstein.

La Russie, sans décliner la médiation de l'Autriche, ne voulait traiter que du consentement de l'Angleterre, et demandait des garanties. Dans toutes les négociations de cette époque, M. de Metternich déploya une rare habileté, et les ministres français furent complétement sa dupe. Au reste, les preuves authentiques d'une intelligence formelle entre les cabinets de Vienne, de Berlin et de Pétersbourg sont désormais acquises à l'histoire; on les trouve dans une lettre de l'empereur d'Autriche au roi de Prusse. Cette pièce, datée du mois de décembre 1812, est rapportée dans le *Recueil de pièces officielles*, par Schœll.

Cependant les conséquences de la réaction se développaient avec rapidité; M. de Nesselrode concluait un traité avec la Prusse; bientôt l'Allemagne entière se souleva au nom de ces idées d'indépendance et de ces principes de liberté dont la révolution française était le symbole. En Allemagne, comme naguère en France, ces idées et ces principes triomphèrent; ainsi tour à tour vaincus et vainqueurs témoignèrent de l'infaillibilité et de la puissance du système régénérateur.

Par le traité de Kalisch, Alexandre s'engageait à ne pas déposer les armes jusqu'à ce que la Prusse eût recouvré le territoire qu'elle possédait avant la guerre de 1806.

Au mois de mars, le traité de Stockholm mit les forces de la Suède, déjà détachée de la France, en mesure de prendre à la lutte une coopération active; l'Angleterre céda aux Suédois la Guadeloupe, et la possession de la Norwége devait être le prix de leurs services futurs.

Cependant Blücher et Wintzingerode vinrent prendre position devant Dresde; Wittgenstein et Koutousof s'avançaient en même temps, et menaçaient Davoust du poids de leurs forces combinées. Napoléon, parti de Saint-Cloud le 15 avril, était dans les plaines de Lützen le 1er de mai. Cette victoire, que suivirent bientôt les journées de Bautzen et de Wurtchen, semblait avoir réconcilié la fortune avec l'empereur; l'armistice de Plesswitz donna aux alliés le temps de recevoir de nombreux renforts, et arrêta l'élan de l'armée victorieuse. D'un autre côté, l'Autriche, dont l'attitude hostile n'était plus un mystère, organisait ses armées et ses ressources, et n'en autorisait pas moins ses agents diplomatiques à garder tous les dehors de l'alliance préexistante. Le congrès de Prague n'était qu'un artifice dilatoire; il fut bientôt rompu malgré Napoléon, et probablement à cause de son empressement à traiter; à cette occasion, l'Autriche leva le masque: « Les alliés et l'Autriche, annonçait-elle dans sa déclaration, étaient déjà réunis de principes, avant que les traités eussent déclaré leur union. » Cette rupture permettait aux alliés de prendre l'offensive, et, en concentrant leurs forces en Bohême, de tourner la base des opérations de l'armée française qui s'appuyait sur les places de l'Oder et de l'Elbe. L'or de l'Angleterre était le nerf de ces immenses mouvements; elle paya à la Russie et à la Prusse deux millions de livres sterling pour l'entretien de leurs armées; et, indépendamment de ces avances, on créa pour cinq millions sterling d'un papier-monnaie, dit argent-fédératif, et qui fut garanti par les trois puissances. Outre ces stipulations, le gouvernement anglais se réservait de disposer des forces navales

de la Russie; enfin les parties contractantes s'engageaient à ne pas négocier avec l'ennemi commun.

Alexandre, Frédéric, Guillaume et Bernadotte s'étaient réunis à Trachenberg en Silésie, où se trouvaient également les plénipotentiaires d'Autriche et d'Angleterre, pour y concerter un plan d'opérations militaires. Les forces disponibles des alliés s'élevaient alors à huit cent mille hommes. La bataille de Dresde, gagnée par Napoléon, fut sanglante et complète; un boulet français atteignit Moreau, et lui sauva la honte de pénétrer, à la suite de l'étranger, jusqu'au cœur de son pays natal. Il est difficile de décider quels furent les motifs qui le déterminèrent à quitter sa retraite dans le nouveau monde pour venir mettre au service des alliés son épée longtemps inactive. Se laissa-t-il séduire par l'espoir d'éclipser la gloire de son ancien rival, ou n'eut-il que la faiblesse de céder aux séductions d'Alexandre? Il tomba mortellement frappé à côté même de ce prince qu'il accompagnait sur le champ de bataille, et à qui il communiquait en ce moment quelques observations. Transporté dans la petite ville de Lahn en Bohême, ce général supporta avec fermeté l'amputation des deux jambes que le boulet lui avait fracassées. Il eut encore la force d'écrire quelques lignes à l'empereur Alexandre, et mourut sans pouvoir les achever. Ce prince lui avait ôté plus que la vie: il avait compromis sa gloire; profondément ému de cette fin providentielle, il écrivit à la veuve de Moreau une lettre pleine d'égards et de sensibilité, et lui assigna depuis une pension considérable.

Cependant Oudinot avait laissé au prince royal le temps de concentrer ses forces entre Spandau et Berlin. Il fut battu à Gross-Beeren. « Il échoua, dit M. de Boutourlin (Histoire de la campagne de 1813), parce que ses dispositions étaient en opposition avec les vrais principes de l'art. La direction divergente que, de Trebbin, il donna à ses trois corps sur Blankenfeld, Gross-Beeren et Ahrendorf, ne pouvait manquer de les faire battre en détail. »

Un retard semblable occasionna l'échec que le corps du duc de Tarente essuya sur la Katzbach, et l'ardeur inconsidérée de Vandamme eut des suites encore plus désastreuses. Empruntons la relation du colonel Boutourlin.

« A l'approche de Vandamme, le dépôt du grand quartier général allemand et celui du corps diplomatique, les cabinets des souverains alliés et une foule de grands personnages qui s'étaient entassés à Tœplitz, avaient pris la fuite, les uns du côté de Dirtch, les autres du côté de Lahn. Déjà l'avant-garde française n'était plus qu'à une demi-lieue, lorsque l'ennemi, cessant tout à coup de plier, avait opposé la plus vigoureuse résistance.

« Le comte Ostermann, commandant les grenadiers de la garde russe, s'était placé à travers le chemin. Il avait ordre d'arrêter Vandamme à tout prix. L'armée des alliés descendait alors sur Tœplitz par tous les ravins de la montagne. Sa position était critique. Si Vandamme arrivait avant elle, le sort de plusieurs colonnes était compromis; mais quelques heures de délai pouvaient tout sauver. Ostermann et ses grenadiers avaient compris ce que le salut commun exigeait d'eux. Ils s'étaient montrés dignes d'occuper le poste du péril, et le vallon de Tœplitz était devenu leurs Thermopyles. L'élite de la garde russe s'y était fait tuer: Ostermann avait eu un bras emporté; mais Vandamme n'avait pu forcer le passage.

« Cependant Vandamme, une fois engagé, avait appelé successivement toutes ses forces à son secours. Les sommets de Peterswald avaient été dégarnis, et le premier corps avait fini par se trouver tout entier entre Kulm et Tœplitz, au pied du Geyersberg. Il était trop tard. Ostermann avait gagné le temps nécessaire; déjà Barclay de Tolly était accouru à son aide avec les premières colonnes arrivées. Schwartzemberg n'avait pas tardé à lui en envoyer de nouvelles; Vandamme, forcé

de se retirer sur Kulm le 29 au soir, avait pris position entre les villages de Karwitz et de Pisten.

« Son entreprise sur Tœplitz était manquée; il pouvait y renoncer et profiter encore de la nuit pour remonter avec toutes ses troupes à Peterswald. Le conseil lui en avait été donné; mais sa malheureuse étoile l'avait emporté : il s'était décidé à se maintenir dans la position qu'il venait de prendre. Peut-être devait-il croire que l'armée ennemie, poursuivie pendant quatre jours de suite dans les vallées inhospitalières de l'Ertzebirge, ne pourrait en sortir que dans le plus grand désordre; il devait du moins s'attendre à voir les colonnes françaises, non moins actives que les vaincus, arriver assez tôt sur leurs pas pour les empêcher de se rallier contre lui. Il n'en a pas été ainsi.

« Le 30 au matin, ce n'est pas seulement l'ennemi de la veille, ce sont les troupes de Schwartzemberg et de Barclay de Tolly qui sont tombées en bon ordre sur Vandamme. On avait tourné sa gauche; d'autres colonnes l'avaient débordé pour lui couper toute retraite; il s'était vu environné par plus de quatre-vingt mille hommes : pas un de ses quinze mille compagnons ne semblait devoir échapper; mais l'intrépidité supplée à tout : nos Français avaient fini par triompher du nombre et des dangers. Vandamme, après avoir soutenu, pendant toute la matinée du 30 (mai), les efforts de cette nuée d'ennemis, se retirait sans être entamé, évacuait Kulm, et se disposait, vers deux heures, à remonter à sa première position, lorsque tout à coup un nouvel ennemi, apparaissant sur la montagne et saisissant tous les défilés en arrière, lui avait barré le chemin de Peterswald.

« Ce nouvel ennemi, c'était l'armée prussienne de Kleist, échappant au maréchal Saint-Cyr, débouchant par les bois de Schönwald, se glissant à travers le vallon de Telnitz, heureuse d'avoir ainsi tourné la position de Peterswald, et se hâtant de descendre sur la chaussée de Prague, avec tout l'empressement d'une foule qui se sauve de sa perte par un passage inespéré.

« Si Vandamme se fût trouvé à Peterswald, Kleist et tous ses Prussiens étaient pris. Mais Kleist maître de cette hauteur, au pied de laquelle était Vandamme, c'était ce dernier qui devait être accablé. Cependant les Prussiens, à la vue des Français qui remontaient à leur rencontre, s'étaient crus de nouveau perdus : ils avaient hésité un moment. Les Français, au contraire, apercevant les Prussiens, s'étaient aussitôt élancés sur eux : Corbineau était à leur tête. Rien n'avait pu soutenir leur choc. Passant sur le corps de l'avant-garde ennemie, ils avaient tout culbuté, tout entraîné; et, prodige de fureur aussi bien que d'audace, ils avaient enlevé aux Prussiens jusqu'à leur artillerie. Cependant les Prussiens, refoulés sur eux-mêmes, s'étaient ralliés, et la mêlée la plus épouvantable avait recommencé.

« Qu'on se figure une chaussée étroite, encaissée dans le flanc des montagnes, et, dans ce creux, deux colonnes, dont l'une monte et l'autre descend, qui se rencontrent, s'arrêtent d'abord par leur masse, se foulent, se brisent au second choc, et finissent par se faire un passage l'une à travers l'autre. La confusion et le tumulte sont au comble; chacun combat corps à corps, mais ce n'est plus pour vaincre, c'est pour passer. On se culbute plutôt qu'on ne se tue : généraux, officiers et soldats, tout est pêle-mêle. Ici Vandamme est entraîné par les Prussiens, là c'est Kleist dont les Français viennent de se saisir : ils sont pris et repris; Kleist est enfin délivré par les siens : on assurait, dans les premiers moments, que Kleist et Vandamme étaient restés morts dans la foule.

« Tous ceux qui ont pu se dégager du défilé de la route, et se jeter dans les rochers et les bois voisins, parviennent à s'échapper des premiers Les Prussiens courent se rallier à l'avant-garde de Barclay de Tolly; les Français arrivent à Liebenau, où ils sont recueillis par les troupes du ma-

réchal Saint-Cyr. Bientôt les sentiers de la montagne se remplissent de soldats dispersés, qui, semblables aux coursiers démontés dans un choc de cavalerie, n'ont rien de plus pressé que de retourner au camp. Le général Corbineau, qui commandait la cavalerie de Vandamme, arrive jusqu'à l'empereur, dont il est aide de camp. Couvert de sang ennemi et blessé lui-même, il est encore armé d'un sabre prussien que, dans la mêlée, il a échangé contre le sien. Les généraux Dumonceau et Philippon sont également sauvés; mais le général Heimrad, qui venait de passer du service de Bade à celui de France, est resté parmi les morts. Le général Guyot, et le général Haxo que ses blessures avaient forcé de rester à Kulm, sont prisonniers. Quant au général Vandamme, dont l'audace a été si malheureuse, il n'est pas tué; les alliés le traînent en triomphe à Prague: cependant on apprend que la plus grande partie du corps d'armée des alliés, descendue par les ravins de la montagne, se rallie à Pyrna. Trente pièces de canon et plus de trois cents voitures, caissons d'équipage et d'artillerie, sont perdus pour nous.

« Ainsi non-seulement la grande armée ennemie est sauvée, mais elle l'est par une victoire, et ce sont des trophées qu'elle rapporte de sa défaite de Dresde.

« Napoléon recueille froidement le détail de ses pertes. Ce qu'il ne peut concevoir, c'est que Vandamme se soit laissé entraîner en Bohême. *A une armée qui fuit*, répète-t-il, *il faut faire un pont d'or ou une barrière d'acier. Or, Vandamme ne pouvait pas être cette barrière d'acier*. Puis se tournant vers le major général: *Aurions-nous donc écrit quelque chose qui ait pu lui inspirer cette fatale pensée? Berthier, allez chercher vos minutes; Fain, voyons les miennes; vérifions tout ce que nous avons écrit*. Le major général apporte aussitôt son livre d'ordres; le secrétaire du cabinet représente ses minutes: on relit toutes les lettres, et l'on n'y trouve rien qui ait pu autoriser le malheureux général à quitter sa position de Peterswald. »

L'empereur se contenta de dire au duc de Bassano: *Eh bien! voilà la guerre: bien haut le matin, et bien bas le soir*.

Nous avons cité textuellement le colonel Boutourlin, dont les mémoires militaires offrent le double mérite du talent et de l'impartialité, parce que le désastre de Tœplitz a préparé celui de Leipzig et décidé de la campagne de 1813. La défection du général Wrède, et l'explosion prématurée d'un pont sur lequel l'armée allait franchir l'Elbe, furent les causes de la défaite de Leipzig (Mémoires écrits à Sainte-Hélène).

Les places fortes de l'Allemagne tombèrent successivement au pouvoir des alliés, qui s'avancèrent jusque sur les bords du Rhin. Déjà les Français s'étaient vus forcés d'évacuer la Hollande, tandis qu'au midi Soult, pressé par Wellington, repassait la Bidassoa.

Cependant, par la déclaration de Francfort, les alliés annonçaient qu'ils ne faisaient point la guerre à la France, mais à Napoléon. La paix, tour à tour demandée, offerte et refusée, variait tellement dans ses bases, qu'il était aisé de reconnaître combien les deux partis étaient peu disposés à l'établir sur des éléments durables. Les alliés voulaient réduire Napoléon à l'impossibilité de les inquiéter à l'avenir; l'empereur des Français ne pouvait envisager la paix que comme une trêve qui eût fourni à son génie de nouvelles ressources pour recommencer la lutte avec moins de désavantage. Ces considérations déterminèrent les alliés à s'arrêter à un plan dont les conséquences extrêmes trahissaient l'intention de ne plus traiter.

« Il s'agissait désormais de transporter le théâtre de la guerre sur la rive gauche du Rhin, et d'arracher à la France les provinces dont la possession lui permettait sans cesse de troubler l'Allemagne ou de menacer l'indépendance de la Hollande... Ce fut alors qu'à la place du plan convenu à Kalisch, le gouvernement britannique proposa l'exécution de celui que Pitt

avait tracé en 1806. On commença néanmoins, à cette époque, à s'apercevoir que ce plan même, ouvrage d'un génie sublime, était incomplet, en ce que, sanctionnant l'usurpation, il préparait de loin la chute des trônes, en minant la base sur laquelle ils sont construits; on entrevit la possibilité d'effacer une tache, et de donner ainsi de la solidité au nouvel édifice politique qu'on se proposait d'élever. Monsieur, frère du roi, débarqua le 27 janvier en Hollande, muni des pleins pouvoirs du roi de France, et se rendit au quartier général des monarques alliés... (Schœll). »

La campagne de 1814 mit de nouveau dans tout son jour le génie guerrier de Napoléon; les victoires de Champ-Aubert, de Montmirail, de Vauchamp, remportées avec les débris d'une armée contre des forces bien supérieures, auraient peut-être sauvé la France impériale si toute la population eût été animée du même esprit que l'armée. Les troupes alliées, réduites à cent vingt mille hommes, se trouvaient coupées de la ligne du Rhin, pressées entre la capitale et les troupes françaises victorieuses: mais, il faut le dire, la France était épuisée, et n'envisageait un triomphe momentané que comme le prélude de nouveaux sacrifices. Dans cet état de choses, les partisans de la famille des Bourbons, qui avaient renoué toutes leurs intrigues, ne négligeaient rien pour réveiller d'anciennes sympathies. La génération nouvelle se doutait à peine qu'il existât une dynastie dont les titres héréditaires pussent être mis en balance avec les droits de l'épée; mais les nobles, que Napoléon avait cru rattacher à son système par des emplois et des faveurs, répandaient déjà le bruit que le but des monarques coalisés était de rendre à la France ses princes légitimes.

Cependant Napoléon venait d'essuyer un échec à la Rothière; les négociations de Châtillon se poursuivirent, mais sans qu'on en espérât d'accommodement.

Les souverains confédérés demandaient que Napoléon renonçât à la totalité des acquisitions faites par la France depuis le commencement de 1792, et à toute influence constitutionnelle hors de ses anciennes limites. Le refus devait être prévu d'avance. Après de fréquentes alternatives de succès et de revers, la présence d'un prince de la maison de Bourbon sur le sol de la France apprit à l'empereur que ce n'était pas seulement contre les armes de l'étranger qu'il avait à lutter, et que les dissentiments civils rendraient sa tâche plus pénible encore. Il s'était vainement flatté d'amener le prince de Schwartzemberg à une bataille décisive; dès lors, pour couvrir Paris, il se vit forcé de disséminer ses forces. La capitulation de Soissons assura la communication de l'armée des alliés, dite du Nord, et de celle de Silésie que commandait Blücher. Ce général marcha sur la capitale avec cent mille hommes. En même temps, par le traité de Chaumont, les alliés s'engageaient à ne déposer les armes qu'après l'acceptation définitive de leur ultimatum. Peu de jours après, le congrès de Châtillon fut rompu, et l'on apprit, à Paris, que le duc d'Angoulême était à Bordeaux. Le comte d'Artois se trouvait déjà à Vesoul.

« Après le glorieux combat d'Arcis-sur-Aube, Napoléon manœuvra encore avec une grande habileté pour attirer les ennemis loin de Paris, en se portant sur la haute Marne, comme s'il eût persisté dans le projet de couper leurs communications avec le Rhin. Mais alors il était trop faible, surtout en cavalerie. L'ennemi ne fut point dupe de ce stratagème tardif; il savait la force de l'empereur aussi bien que lui-même, et connaissait mieux que lui les faibles dispositions de défense qui avaient été prises à Paris. Laissant donc les Français les attendre sur la haute Marne, et débarrassés de Mortier et de Marmont, qui avaient reçu l'ordre de quitter les bords de l'Aisne pour se réunir à l'empereur, Blücher et Bulow marchent sur la capitale.

« Les maréchaux Mortier et Marmont, rencontrés à la Ferté-Champe-

moise par des corps nombreux de cavalerie de l'armée de Silésie, ne purent parvenir à joindre l'empereur, et furent au contraire battus et rejetés sur Paris.

« Napoléon, poursuivi, harcelé par dix mille hommes de cavalerie russe, arrivait à Saint-Dizier, croyant entraîner l'ennemi sur ses traces, lorsqu'il apprit que toute la masse des forces alliées était sous les murs de Paris. Il songea à rétrograder; mais cette fausse spéculation avait décidé le sort de la campagne. »

Paris, après une défense de quelques heures, capitula; les ouvriers avaient demandé des armes et n'avaient pu en obtenir. Le duc de Vicence courut à Paris pour suspendre cette capitulation; il était trop tard... Napoléon se retira à Fontainebleau.

Nous avons dû suivre, quoique sommairement, les événements mémorables qui précédèrent l'abdication de l'empereur; dans ces années si pleines, le rôle de l'historien se borne à celui d'un compilateur; embarrassé par l'abondance des sources, ce n'est qu'avec peine qu'il parvient à dégager les matériaux de cette époque de la passion du moment qu'exaltaient tant d'intérêts froissés, tant d'espérances renaissantes, tant de haines longtemps comprimées. On trouvera peut-être que nous avons accordé trop de place, dans un cadre aussi borné que le nôtre, à des faits qui se rattachent plus particulièrement à l'histoire de la France impériale qu'à celle de Russie; mais, pour peu qu'on y réfléchisse, on reconnaîtra que le nœud des affaires de l'Europe tenait presque exclusivement à la couronne de Napoléon; et telle est l'influence qu'a exercée sur son époque cet homme extraordinaire, que ses alliés comme ses rivaux n'ont, pour ainsi dire, d'autre histoire que la sienne.

La capitulation de Paris fut signée par les maréchaux Mortier et Marmont. Une déclaration particulière de l'empereur Alexandre confirma les espérances pacifiques déjà exprimées dans la proclamation du généralissime des troupes alliées, mais en y ajoutant que les souverains confédérés ne traiteraient plus avec Napoléon Bonaparte, ni avec aucun membre de sa famille. La citation suivante, empruntée au manuscrit de 1814, jette quelque jour sur cette détermination.

« Le 31 à midi, l'empereur Alexandre et le roi de Prusse avaient fait leur entrée: cette marche militaire, d'abord paisible, avait fini par devenir bruyante: des cris en faveur des Bourbons s'étaient fait entendre; des cocardes blanches avaient été arborées, et les Parisiens étonnés, cherchant des yeux l'empereur d'Autriche, avaient appris avec inquiétude qu'il était encore bien loin.

« C'était chez M. de Talleyrand que l'empereur Alexandre était allé descendre. Cet ancien ministre aurait dû suivre l'impératrice sur la Loire, il en avait reçu l'ordre; mais il s'était fait arrêter à la barrière, et ramener dans Paris pour en faire les honneurs aux alliés.

« A peine le tsar était-il installé dans son logement, qu'il avait tenu un conseil sur le parti politique que les alliés devaient adopter. M. de Talleyrand et ses principaux confidents n'avaient pas manqué d'être appelés à la délibération. Vainement le duc de Vicence s'était présenté pour obtenir l'audience qu'on lui avait promise; la cause de son prince était déjà perdue qu'il n'avait encore pu se faire entendre.

« Au surplus, le public n'avait pas tardé à être mis dans la confidence; déjà M. de Nesselrode avait écrit au préfet de police de mettre en liberté tous les individus détenus pour attachement à leur *légitime souverain*; et, bientôt après, les murs de Paris avaient été placardés d'une déclaration de l'empereur Alexandre, portant qu'on ne voulait plus traiter des intérêts de la France avec Napoléon, ni avec aucun membre de sa famille.

« Le duc de Vicence avait non-seulement plaidé la cause de celui qui l'envoyait, mais même celle de l'impératrice Marie-Louise et de son fils. Les souverains alliés se refusèrent à toute

négociation, attendu que les propositions offertes n'étaient pas celles que les puissances croyaient devoir entendre, surtout après la manifestation éclatante des sentiments de Paris et de toute la France. »

Les convenances ne permettaient pas à M. Fain de tenir un autre langage; nous sommes même persuadé que sa conscience pouvait avouer toute l'expression de ses honorables sentiments : mais, sans prétendre à redresser un jugement qu'il pouvait mieux que personne établir sur des données positives, nous tirerons des mêmes faits une appréciation différente; dussions-nous froisser l'orgueil national, nous dirons avec une conviction profonde que, dans l'intérêt de l'humanité et de la France elle-même, les alliés ne devaient point traiter avec l'empereur; une rupture eût toujours été imminente, et la crainte d'hostilités ultérieures les eût rendus plus difficiles sur les conditions : le génie de Napoléon eût été un obstacle à l'introduction des formes constitutionnelles qui replaçaient la France dans les limites gouvernementales que le despotisme militaire avait dû franchir. Une fois ce grand pas fait, elle devait, en peu d'années, trouver dans sa position, dans la richesse de son sol et dans le génie de ses habitants, un développement de puissance préférable, selon nous, à des conquêtes excentriques, toujours près de lui échapper. Tels furent les bienfaits de ce nouvel ordre de choses, que, malgré la répugnance naturelle à un grand peuple de se laisser imposer un roi par des ennemis victorieux, le trône des Bourbons se serait consolidé, sans les tentatives impolitiques qui tendaient à ramener la France à la monarchie pure, qu'elle n'acceptera jamais qu'avec la gloire; et, d'un autre côté, tels furent les éléments de force que reçut l'esprit public dans une courte période de quinze années, que ce trône antique, si laborieusement restauré, s'écroula en trois jours, quand le prince osa déchirer le pacte.

Nous ne sommes pas non plus de ceux qui font un crime à M. de Talleyrand de ne s'être pas sacrifié à une cause perdue; on ne peut exiger qu'un diplomate qui a passé sa vie à calculer les chances dans toutes leurs éventualités, se trouve être, au jour du danger, un homme d'abnégation et de dévouement; mais si, tout en suivant la pente irrésistible des révolutions, il plaide encore avec habileté la cause du pays, si ses efforts, même en changeant de rôle, parviennent à adoucir les sacrifices, n'a-t-il pas fait plus pour le pays que s'il se fût imposé une persévérance stérile?

Après être resté quelque temps à Paris, où sa présence excita un enthousiasme difficile à décrire, Alexandre se rendit en Angleterre.

Le danger avait étroitement uni les souverains; le partage de la conquête faillit les désunir.

« On peut dire que, dans ce partage de l'Europe, le droit de conquête fut consacré; en sorte que, loin de rétablir le droit de propriété, en remontant à l'époque qui précéda les invasions de la France, on admit des points de fait comme points de droit, et les innovations ne firent que changer de forme (Considérations sur l'état politique et commercial des puissances européennes). »

Les principaux objets qui devaient faire le sujet des délibérations du congrès de Vienne étaient :

1° La disposition des territoires auxquels la France renonçait, ainsi que des autres territoires que l'empereur Napoléon avait possédés à autre titre qu'à celui de chef du gouvernement français, ou qui étaient possédés par des membres de sa famille, et auxquels il avait renoncé pour lui-même et pour eux (cet article comprenait les indemnités, restitutions ou acquisitions réclamées par l'Autriche, la Prusse et la Sardaigne);

2° La fixation du sort de la Pologne, ou celle des acquisitions de la Russie;

3° L'organisation de la confédération des États de l'Allemagne;

4° La garantie de l'organisation de la Suisse;

5° Les règlements relatifs à la navigation du Rhin et de quelques autres fleuves;

6° L'abolition de la traite.

La Prusse ne déguisa pas ses prétentions sur la Saxe; de son côté, Alexandre déclara qu'il ne se dessaisirait pas du grand-duché de Varsovie, et qu'il faudrait l'en chasser.

M. de Talleyrand, qui représentait la France, avait trop de tact pour essayer d'y prendre le rang que ses talents lui auraient assigné en toute autre circonstance; il ne lui restait qu'à envenimer adroitement les dissidences des autres cabinets, et à les opposer les uns aux autres avec tous les dehors de l'impartialité. Dans cette position délicate, il fit bon marché de tout ce qu'il ne pouvait sauver, et servit les intérêts de la France restaurée avec d'autant plus d'efficacité que ses objections étaient présentées par des tiers. Le roi de Naples fut sacrifié à ce nouvel ordre politique. Les ministres de Louis XVIII, secrètement appuyés par l'Autriche, s'opposèrent de tout leur pouvoir à la cession de la Saxe au royaume de Prusse; l'Angleterre, au contraire, favorisait les prétentions de la cour de Berlin. M. de Metternich, dont la prépondérance au congrès ne saurait être contestée, paraissait voir sans ombrage l'accroissement de la Prusse; mais il ne cachait point que l'extension du territoire russe jusqu'à la Vistule était inquiétant pour l'Europe. C'était d'autant mieux déguiser sa pensée, relativement à la Prusse, que ses appréhensions en ce qui regardait la Russie, devaient paraître plus naturelles. Alexandre consentait à donner à la Prusse la ligne de la Wartha, et celle de la Nida à l'Autriche, mais à condition qu'on le laisserait imposer à la Pologne telle forme de constitution qu'il jugerait convenable; fatigué de ces lenteurs, il envoya le grand-duc Constantin à Varsovie annoncer aux Polonais que leur existence politique serait conservée, et qu'ils devaient s'apprêter à la défendre. Cependant M. de Talleyrand, prenant en main la cause de la Saxe, représentait que l'abandon de ce royaume à la Prusse, outre qu'il portait atteinte au principe de la légitimité, aurait une influence funeste sur l'équilibre de l'Europe: 1° en créant contre la Bohême une force d'agression très-grande, et en menaçant ainsi la sûreté de l'Autriche entière; 2° en créant, au sein du corps germanique et au profit d'un de ses membres, une force d'agression hors de proportion avec la force de résistance de tous les autres. Le ministre français consentait néanmoins à ce qu'une partie de la Saxe fût cédée à la Prusse; cette identité de vues avec M. de Metternich laissait entrevoir l'intention de trouver dans le cabinet autrichien un point d'appui; les intérêts français se trouvant entièrement isolés au milieu de tant d'intérêts opposés ou divers. M. de Nesselrode, par voie de conciliation, communiqua aux plénipotentiaires d'Autriche, de la Grande-Bretagne et de Prusse un nouveau projet de partage; les principales conditions en étaient: 1° la cession du duché de Varsovie à la Russie; 2° la liberté du cours de la Vistule; 3° la cession du royaume de Saxe à la Prusse, avec la condition que Dresde ne serait pas fortifiée; 4° la formation d'un État séparé sur la gauche du Rhin, qui comprendrait le duché de Luxembourg, les villes de Trèves, Bonn, etc., pour indemniser le roi de Saxe. Mayence et Luxembourg devenaient places de la confédération: l'Autriche recouvrait en Pologne ce qu'elle avait perdu par la paix de Schönbrunn, et une constitution libérale était promise à la Pologne, tant pour les provinces dépendantes de la Prusse et de l'Autriche, que pour celles qui relevaient de la Russie. Après de longues discussions, on convint enfin de laisser au roi de Saxe une partie de ses États, et d'abandonner le reste à la Prusse. Frédéric-Auguste résista inutilement; dans l'impossibilité de lui arracher son consentement, il fut décidé qu'on passerait outre, et ce mal-

heureux prince fut contraint de signer sa ruine.

Cette conduite des grandes puissances effraya les petits États de l'Allemagne; ils sentirent le besoin de réunir leurs représentations, et la Russie se déclara protectrice de tous ces intérêts en péril; c'était annoncer qu'elle prétendait exercer une sorte de suprématie sur le corps germanique. L'Autriche voyait avec inquiétude les empiétements de la puissance russe; toutefois elle avait eu une large part dans ces réparations; elle recouvrait toutes ses possessions d'Italie, gardait l'ancien État de Venise en vertu du traité de Campo-Formio. Elle avait garanti Murat de toute attaque contre le royaume de Naples; mais, au mépris de ce traité, les puissances alliées déclarèrent ce prince déchu; les négociations au sujet des duchés de Parme et de Plaisance duraient encore, lorsque Napoléon débarqua à Cannes.

La nouvelle d'un retour si inattendu interrompit toutes les négociations, et les princes mirent au ban de l'Europe le grand capitaine qui tant de fois les avait fait trembler.

Nous ne donnerons pas l'énumération de toutes les fêtes qui furent données à l'empereur Alexandre et au roi de Prusse dans le séjour qu'ils firent en Angleterre; nous remarquerons seulement que l'empereur éclipsa le roi, et que le vieux Blücher eut sa part des ovations bruyantes dont les deux souverains furent l'objet. Il faut dire à la louange d'Alexandre que ces manifestations étaient peu de son goût; toutes les fois qu'il put s'y dérober sans s'écarter des convenances, il le fit sans affectation et avec cette noble simplicité qui était dans son caractère. Naturellement porté à la piété, les grands dangers qu'il avait courus et le rétablissement inespéré de sa puissance avaient encore exalté dans son âme ces sentiments de ferveur et de gratitude. Après la retraite de Moscou, il avait fait frapper une médaille qui fut distribuée à tous ceux qui avaient fait la campagne de 1812, et sur laquelle on lisait cette inscription : *Ce n'est pas à nous, Seigneur, mais à ton nom* (*Nié nam, nié nam, Ghospodi, no tméni twoïémou*). Alexandre remit à lord Erskine une lettre, en lui disant : Elle est de mon ami et précepteur le colonel Laharpe, auquel je dois les principes qui me guideront toute la vie. Il avait reçu, ainsi que le roi de Prusse, l'ordre de la Jarretière; la ville de Londres leur conféra le droit de cité; à Oxford, ils furent investis des priviléges universitaires. C'est ainsi que la vanité des hommes se manifeste jusque dans l'expression de leur estime.

« Le dernier acte de cette série de fêtes, de banquets et de représentations, ne parut probablement pas le plus agréable de tous pour les deux princes; car ce fut une remarquable exhibition de la puissance militaire de la Grande-Bretagne. On avait réuni, pour une grande revue dans Hyde-Parc, toutes les troupes régulières qui se trouvaient dans les environs de Londres, avec les volontaires de la métropole. Mais une autre revue bien plus imposante, ce fut celle de quatre-vingts vaisseaux de ligne qui eut lieu à Portsmouth; le prince régent précéda ses deux hôtes dans ce port, où l'attendait le duc de Clarence avec quatre-vingt-neuf amiraux, et capitaines, et dix mille matelots. Les deux monarques étrangers s'embarquèrent avec le prince sur la rade, suivis d'un immense cortége de barques. Le défilé commença par les chaloupes de quinze vaisseaux de ligne : ces chaloupes étaient suivies des lords de l'amirauté dans leurs barques. Le yacht le *Royal Sovering* était décoré du drapeau britannique : les aigles de Russie et de Prusse ornaient les autres embarcations. Une mer tranquille et transparente, un ciel serein, favorisaient cette fête où s'épanouissait le génie anglais. Le cortége se dirigea vers la flotte qui était à l'ancre sur une même ligne, dans la rade extérieure. Chacun des vaisseaux tira quarante-deux coups de canon au moment où les monarques passaient le long de leur bord.

« Cette fête maritime dura deux

jours. Les monarques visitèrent dans le plus grand détail tous les établissements, examinèrent les prodiges de mécanique et de puissance industrielle que renferme ce vaste arsenal. Le second jour, au bruit d'une salve générale, les princes montèrent à bord du Royal Sovering; après quoi ce vaisseau, ayant pris le large, exécuta quelques-unes des manœuvres qui peuvent avoir lieu dans un combat naval. Tout était calculé, dit sir Wilson, pour donner aux illustres étrangers la plus haute idée de la grandeur et de la puissance de la nation. Mais les témoignages de la puissance anglaise ne sont pas seulement à Portsmouth, ils sont en tous lieux. Les événements qui amenaient dans Londres deux puissants monarques, ces événements auxquels l'Angleterre avait tant contribué, étaient une preuve de grandeur bien autrement significative que ces jeux d'une vanité nationale peu mesurée dans ses démonstrations. »

Cependant Alexandre, en quittant l'Angleterre, témoigna un grand respect pour les institutions qui font sa force et sa gloire.

Les souverains, accompagnés de la duchesse d'Oldenbourg, sœur d'Alexandre, et des deux fils du roi de Prusse, s'embarquèrent le 27 juin à Douvres, pour retourner sur le continent. Nous empruntons à Rabbe, qui nous a souvent servi de guide pour les faits dans l'histoire d'Alexandre, le récit de l'itinéraire de ce prince.

« Alexandre débarqua à Rotterdam, se rendit à la Haye, et, de cette ville, à Amsterdam. Partout, sur son passage, il se vit l'objet de l'empressement et du respect des peuples. Il ne fit qu'un séjour très-court en Hollande; mais il visita Saardam. La maison que Pierre I[er] avait habitée en 1697 avait été préparée pour recevoir l'empereur Alexandre et le prince d'Orange qui l'accompagnait. L'ameublement en était d'une simplicité excessive; on n'y avait admis que le luxe de la propreté hollandaise. Dans la pièce principale se trouvait un beau portrait de Pierre le Grand, revêtu de ses armes, selon le style féodal héroïque, qui avait prévalu jusqu'au milieu du dix-huitième siècle.

« Sur la porte d'entrée de cette maison, on avait placé cette inscription : *Pour un grand homme, il n'y a rien de trop petit*. Alexandre ayant été prié par son hôte de laisser un souvenir de sa présence dans les lieux qu'avait habités son illustre aïeul, il se prêta de bonne grâce à une sorte de solennisation de la circonstance : une truelle d'argent lui ayant été présentée, il prit de ses mains du plâtre, et fixa dans la cheminée une tablette de marbre blanc, sur laquelle étaient inscrits ces mots en lettres d'or : PETRO MAGNO ALEXANDER.

« En quittant la Hollande, Alexandre se rendit à Carlsruhe, où l'impératrice Élisabeth et sa famille l'attendaient depuis longtemps. Elle ne retourna pas à Pétersbourg avec lui. » Elle avait, dit-on, conçu l'espoir de le ramener à sa première affection; car, depuis longtemps, une rivale préférée lui disputait le cœur de son époux : elle n'était que vertueuse, et cette rivale était belle.

Lorsque la guerre de 1812 éclata, la confiance des Russes dans la fermeté d'Alexandre n'était pas encore bien établie. En général, on le croyait au-dessous des circonstances; mais quand on le vit, invariable dans sa résolution, s'adresser au patriotisme des seigneurs et au dévouement du peuple pour sauver la nation, la gratitude succéda à la crainte, et la flatterie lui fit un mérite non-seulement de sa persévérance, mais encore de tous les avantages que le hasard lui avait présentés. Cet enthousiasme universel le trouva simple et modeste, et la piété le sauva de l'orgueil. Le sénat de Saint-Pétersbourg voulut lui décerner le titre de *Béni*. Il députa trois de ses membres, Kourakin, Tormassof et Soltykof, pour l'engager à souscrire à cette canonisation politique. Alexandre répondit aux députés : « J'ai toujours tâché de donner à la nation « l'exemple de la simplicité et de la « modestie. Je ne pourrais accepter le

« titre qui m'est offert sans m'écarter « de mes principes. » Et comme on lui parlait d'ériger un monument à sa mémoire : « C'est à la postérité qu'il « appartient de l'ériger, poursuivit-il, « si elle m'en trouve digne. » On avait fait pour le recevoir de grands préparatifs ; un arc de triomphe avait été élevé en toute hâte près de la barrière ; informé de ces dispositions, il adressa la lettre suivante au gouverneur : « J'ai appris qu'on fait pour ma « réception divers préparatifs : j'ai tou- « jours eu de la répugnance pour toutes « ces choses ; et, dans les circonstances « présentes, je les désapprouve plus « que jamais. Les événements qui ont « mis fin aux guerres sanglantes de l'Eu- « rope sont l'œuvre du seul Tout-Puis- « sant. C'est devant lui qu'il faut nous « prosterner tous : faites connaître cette « inaltérable résolution, afin qu'il ne « soit donné aucune suite à des prépa- « ratifs quelconques pour me rece- « voir. »

Le premier soin de l'empereur, en rentrant dans sa capitale, fut d'aller rendre des actions de grâces à Dieu dans la cathédrale de Casan ; quelques jours après, les cérémonies religieuses se célébrèrent avec plus de solennité ; le peuple se pressa dans les temples ; et confondant les sentiments qui l'agitaient, il les reportait avec enthousiasme sur la personne du souverain.

Après avoir donné quelques jours au repos et à des affections qu'une longue absence avait rendues plus vives, Alexandre opéra plusieurs changements dans son ministère. M. de Roumianzof fut remplacé par M. de Nesselrode.

Quoique l'oukase suivant, adressé au conseil de l'empire, au synode et au sénat, soit empreint du même caractère qu'on a pu remarquer dans les pièces que nous venons de citer, nous croyons devoir le reproduire comme exprimant d'une manière plus complète les sentiments d'une dévotion fervente que le mysticisme allait bientôt dominer.

« La demande qui m'a été faite par le saint synode, le conseil de l'empire et le sénat dirigeant, concernant l'érection d'un monument à ma personne dans la capitale, en me sollicitant d'accepter le titre de *Béni*, me fait beaucoup de plaisir, parce que j'y reconnais, d'une part, la bénédiction de Dieu qui veille sur nous, et, de l'autre, les sentiments du corps entier du peuple russe. Tous mes efforts et mes plus ferventes prières n'ont pour but que d'obtenir en effet la durée de cette faveur divine, tant pour moi-même que pour mon peuple fidèle, mes sujets loyaux et bien-aimés, et pour le genre humain tout entier. C'est là mon désir le plus ardent et mon plus grand bonheur. Mais, malgré tous mes efforts pour y parvenir, je ne puis, comme homme, être assez présomptueux pour accepter ce titre, et pour m'imaginer l'avoir en effet mérité. Cela est d'autant plus incompatible avec mes principes, que, dans tous les temps et dans toutes les occasions, j'ai exhorté mes fidèles sujets à l'humilité et à la modestie. Je ne puis donner un exemple qui serait en contradiction avec mes véritables sentiments. Ainsi donc, en même temps que je leur témoigne ici mon entière gratitude, je prie les corps constitués de l'empire d'abandonner tous ces projets. Puisse un monument m'être élevé dans vos cœurs, comme je vous en élève un dans le mien ! Puissent mes peuples me bénir dans leurs cœurs comme le mien les bénit ! Puisse la Russie être heureuse, et puisse la divine Providence veiller sur elle et sur moi ! »

En examinant cette pièce avec attention, on y trouve plus que l'expression de l'humilité chrétienne ; s'il eût été donné à un regard humain de sonder l'âme de ce prince, peut-être y eût-on trouvé le souvenir amer et indélébile de la funeste catastrophe qui avait ouvert son règne, et le regret de ne pouvoir se reposer de ces luttes intérieures dans les affections paternelles.

Alexandre s'occupa de l'armée avec une sollicitude qui prouve qu'il n'oubliait pas les services passés. Un comité fut institué pour examiner les droits des officiers que leurs blessures

ou des maladies avaient éloignés de l'armée ; on accorda une amnistie complète à tous ceux que les circonstances politiques avaient compromis ; enfin, dans les gouvernements qui avaient le plus souffert de la guerre, les paysans furent exemptés de l'arriéré de leurs taxes.

Durant le séjour des troupes russes en Allemagne, les habitants recevaient en payement des assignats russes ; la réalisation de ces valeurs ayant présenté des difficultés, on annonça par la voie des journaux que des bureaux spéciaux étaient établis à Berlin et à Kœnigsberg pour l'escompte de ces billets au cours du change.

Les compagnies de commerce n'hésitèrent pas à avancer des fonds au gouvernement russe ; et la parole d'Alexandre leur parut une suffisante garantie. En même temps que la Russie assurait définitivement sa prépondérance en Europe par ses envahissements en Pologne, elle débordait dans l'Orient par ses acquisitions en Perse. Le traité qu'elle conclut avec cette dernière puissance fut confirmé en septembre 1814. En vertu de ces nouvelles stipulations, la Russie étendait sa frontière méridionale de la Caspienne à l'Euxin, et de l'Euxin au Bosphore. Ces nouvelles délimitations préparaient à la Russie de faciles triomphes et lui ouvraient le chemin des Indes.

(*1815.*) Tandis que les ministres assemblés en congrès morcelaient l'ancienne et la nouvelle Europe, plutôt d'après les convenances du moment que pour établir un équilibre imaginaire, Napoléon suspendait par sa présence toutes ces laborieuses combinaisons : l'homme qu'on avait présenté comme usé et impopulaire avait traversé presque seul cette France encore étonnée de sa défaite. Tous les débris de la grande armée se groupèrent autour du grand capitaine ; la jeunesse se leva avec enthousiasme et salua de généreuses acclamations l'illustre proscrit. Toutes les blessures de la France saignaient encore ; les esprits faibles, qui font toujours la grande majorité, d'accord cette fois avec les esprits sages, n'envisageaient qu'avec épouvante les suites d'une nouvelle invasion ; mais, dans ces circonstances, l'énergie impose ses résolutions au grand nombre ; et tous subirent les mêmes conséquences. Nous passerons rapidement sur les événements militaires de cette campagne, à laquelle les armées russes ne purent prendre une part active. « Près de quatorze cent mille hommes furent mis sur pied par les souverains alliés. Napoléon n'en eut à combattre à Waterloo qu'un peu plus de deux cent mille ; de sorte qu'en supposant une victoire, il lui restait à terrasser plus d'un million d'ennemis. Les Anglais et les Prussiens parurent seuls sur le champ de bataille de Mont-Saint-Jean. Les Russes, qui étaient destinés à former l'armée du moyen Rhin, ne purent, malgré des marches forcées, arriver à temps. Ils étaient au nombre d'environ cent soixante et dix mille hommes, commandés par les généraux Barclay de Tolly, Dokhtourof, Raïevski, Sacken, Langeron, Jermolof, Vintzingerode et Pahlen... Les empereurs de de Russie et d'Autriche apprirent à Heidelberg la nouvelle de la défaite des Français ; leurs généraux n'eurent plus qu'à recevoir les capitulations de quelques places de guerre. Dès lors Alexandre jugea inutile de faire avancer les trois corps qui composaient la totalité de son armée d'invasion ; celui de Barclay eut ordre de poursuivre seul sa route ; et, arrivé au cœur de la France, dans la distribution des quartiers d'occupation, les pays d'entre Seine et Oise, et ceux que baignent la Meuse et la Moselle, lui furent assignés... Cette fois, les souverains alliés entraient plus en ennemis qu'en libérateurs dans un pays moins touché des bienfaits de la restauration qu'humilié de recevoir un roi de l'intervention étrangère. Les ambitions que le premier morcellement de la France n'avait qu'à demi satisfaites, les haines encore vivantes de la Prusse et de l'Angleterre et qu'avait contenues la modération d'Alexandre, les rancunes de l'émigration qui rêvait l'ancien ré-

autrichien sur celui de Saint-Pétersbourg, qui ont une source commune, s'expliquent l'un par l'autre, comme la cause et l'effet. »

Jusqu'à cette époque, Alexandre avait paru peu favorablement disposé à l'égard de M. de Metternich, soit à cause du partage de la Saxe qu'avait appuyé la Russie contre le vœu de l'Autriche, soit pour des causes qui échappent à l'appréciation parce qu'elles tiennent à des répugnances de pure organisation. Le génie du diplomate avait calculé toute la portée d'un concert parfait entre les grandes puissances parmi lesquelles la Russie tenait le premier rang; il n'ignorait pas que si l'ambition se joignait à la force, l'Allemagne n'aurait fait que changer de maître; il saisit donc avec empressement l'occasion de contenir le plus dangereux de ses alliés par un frein moral, et de l'enchaîner dans les liens de tout un système dont le mérite semblerait remonter jusqu'à celui qui en avait conçu la première idée. Ce plan avait encore un autre avantage: il lui donnait les moyens de reconstituer la vieille Allemagne, en raffermissant les préjugés aristocratiques auxquels les idées nouvelles et le contact des mœurs françaises avaient porté de rudes atteintes. La solidarité des intérêts monarchiques, établie par la sainte alliance, ajournait indéfiniment les espérances constitutionnelles dont on avait flatté les peuples au moment du danger; dans cette combinaison de la force matérielle et du principe de légitimité appuyé au droit divin, toutes les résistances devenaient vaines et immorales; c'était l'âge d'or de l'absolutisme, qui, pour l'honneur et la sécurité de son système, travailla franchement au bien-être matériel des peuples : mais les conséquences mêmes de ce bien-être favorisaient le développement intellectuel; et plus les peuples recevaient, plus ils se trouvaient en droit de demander. D'ailleurs cet édifice reposait sur des bases fragiles, sur une existence individuelle. Les idées révolutionnaires, comprimées plutôt que vaincues, réagirent à cette époque, mais sans ensemble et avec toute l'imprudence du désespoir; les événements du Piémont, de Naples, de Portugal et d'Espagne, offrirent à la sainte alliance l'occasion de se prouver par des actes : mais la rigueur qu'elle déploya dans ses mesures répressives, et le caractère de sombre religiosité qui les distinguait, justifièrent les méfiances; et dans un siècle où la tolérance remplace la foi, la sainte alliance dut apparaître aux peuples comme une inquisition d'État. A chaque instant les conséquences de ce système venaient se heurter contre les intérêts les plus vitaux des gouvernements qui s'efforçaient de le maintenir : de là, la nécessité de tant de congrès, où les difficultés du moment n'étaient levées que par des mesures qui devaient bientôt en faire surgir de nouvelles. « Dans ces réunions, dit Rabbe, M. de Metternich pouvait déployer avec succès toute l'adresse et toute la puissance des facultés oratoires et les ressources d'un esprit aussi délié qu'on puisse l'imaginer. Là, le ministre conjurateur des périls de la royauté n'avait besoin, pour accréditer son système, que de l'énergique magie de ces tableaux où les complots et les crimes du génie démocratique prêt à rompre ses chaînes, apparaissaient comme une vision fantasmagorique.

« L'empereur Alexandre, victime de cette séduction politique dont le succès était favorisé par des événements qui semblaient, en effet, menacer avec les dynasties régnantes le fondement de toute autorité non constitutionnelle, était cependant ramené de temps en temps par sa droiture naturelle à des idées toutes différentes. Il savait prévoir que les circonstances seraient plus fortes que les principes; et, tout en subissant la direction que lui imprimait le cabinet autrichien, il semblait attendre avec une sorte d'impatience le moment où la force des choses viendrait le décharger du fardeau de sa responsabilité. Plus d'une fois on lui a entendu proférer ces paroles remarquables : *Je ne sais pas jusqu'à quel point et jusqu'à quel temps on*

pourra faire ce que l'on fait dans ce moment-ci. A l'époque de la révolution de Naples, se trouvant à Varsovie, il disait à M. de la Ferronnays, ambassadeur de France: *Les affaires de Naples ne nous regardent pas; puisque le peuple napolitain respecte la famille régnante et n'attaque pas la légitimité, on n'a à se plaindre que des formes par lesquelles s'est manifesté le vœu public, et je ne pense pas qu'il soit utile d'employer la force contre cette manifestation.* Cependant, dès qu'il fut à Troppau, et ensuite à Laybach, Alexandre consentit à toutes les mesures jugées nécessaires par l'Autriche.»

Par une conséquence toute naturelle d'un système si ombrageux, l'esprit d'opposition surgit de toutes parts; bientôt forcé à se cacher, il fut réduit à conspirer dans l'ombre, et n'en devint que plus dangereux. Dès l'année 1816, quelques jeunes Russes, revenus de l'étranger après les campagnes de 1813, 1814 et 1815, et connaissant la tendance politique de plusieurs sociétés secrètes qui existaient alors en Allemagne, conçurent l'idée d'établir en Russie des associations semblables (Rapport sur la commission d'enquête. Saint-Pétersbourg, 1826). Quoique le but de ces associations réformatrices ou révolutionnaires ne fût bien connu que quelques années plus tard, néanmoins le gouvernement en apprit assez pour concevoir de l'inquiétude; et ces indices, trop vagues pour déterminer des poursuites ostensibles, empêchèrent Alexandre de sortir du cercle où l'avait enfermé la politique de l'Autriche.

(1817 et 1818.) Nous avons cru devoir anticiper sur les temps postérieurs pour expliquer les causes de la politique de la sainte alliance, ainsi que le rôle que M. de Metternich sut imposer à Alexandre, en profitant à la fois de ses bonnes intentions et de ses faiblesses; nous allons tracer sommairement les traits les plus saillants du règne de ce prince, à partir de l'époque où nous avons interrompu notre récit; nous suivrons pour l'ordre des faits son historiographe, dont nous resserrerons l'exposé.

Alexandre, après avoir passé en revue ses troupes dans les plaines de Champagne, se dirigea sur Bruxelles pour y conclure le mariage de sa sœur, la grande-duchesse Anne, avec le prince d'Orange. Il voulut visiter le champ de bataille de Waterloo: le roi des Pays-Bas, le prince d'Orange et le prince de Prusse l'y accompagnèrent. Après avoir examiné les diverses positions, ils se rendirent ensemble à la ferme de la *Belle Alliance*. Là, Alexandre ayant demandé un verre de vin, dit, en le prenant, aux deux princes: « Oui, c'est véritablement la belle alliance, aussi bien celle des États que celle des familles. Fasse le ciel qu'elle soit de longue durée! » L'empereur traversa rapidement l'Allemagne, mais il s'arrêta quelque temps à Berlin, pour y arrêter le mariage du grand-duc Nicolas avec la fille du roi, la princesse Charlotte de Prusse. L'Autriche ne vit pas cette alliance sans inquiétude; les Russes devinèrent que le sacrifice que ferait de sa religion cette jeune princesse serait compensé par la perspective d'une couronne, et que les droits du grand-duc Constantin seraient sacrifiés. Après avoir assuré, autant qu'il appartenait de le faire à une prévision humaine, l'avenir de sa famille et celui de l'empire, il se rendit en Pologne, et fut reçu à Varsovie avec cet enthousiasme qui n'est souvent que la voix de l'espérance, et qui tombe quand cette espérance s'évanouit. Il assura aux habitants qu'il voulait faire tout ce qui pouvait fonder leur repos et combler leurs vœux. Les actes suivirent de près ces promesses; il annonça que bientôt les troupes russes évacueraient le territoire; et il donna à ce peuple, sinon la liberté orageuse d'autrefois, du moins un gouvernement constitutionnel, avec les restrictions du protectorat, c'est-à-dire de la dépendance. Les esprits éclairés ne s'abusèrent pas sur la portée d'un tel bienfait; c'était trop de liberté pour une annexe de la Russie; c'en était trop peu pour les frères des

Dombrowski et des Kosciuszko. Au mois de décembre 1816, il rentra dans sa capitale où l'impératrice était arrivée la veille.

La ferveur religieuse de l'empereur paraissait s'accroître avec l'âge; mais ses rapports avec les dévots les plus exaltés du rit romain étaient loin d'avoir ébranlé ses convictions sur l'excellence du rit grec; l'année précédente, les jésuites avaient été expulsés des deux capitales; une ardeur inconsidérée de prosélytisme les avait portés à convertir plusieurs dames d'un rang élevé, et quelques jeunes gens dont on leur avait confié l'éducation; parmi ces derniers, on remarquait un neveu du ministre des cultes, prince Galitzin. Catherine II avait accueilli les jésuites à une époque où ils étaient bannis de tous les États catholiques de l'Europe; mais, par cela même, ils n'étaient pas à craindre; quand cet interdit fut levé, et qu'ils purent correspondre entre eux, ils devinrent suspects, et le premier grief qu'on eut à leur reprocher détermina leur renvoi. C'est probablement à cette cause qu'il faut rapporter la réunion du ministère des cultes et de l'instruction publique, qui s'opéra en Russie au commencement de 1817. Les finances appelèrent toute la sollicitude du souverain; la dette publique, depuis 1812, s'était accrue dans une proportion inquiétante; on prit, sur le trésor impérial et sur les revenus de la couronne, des fonds qui, prélevés annuellement, devaient amener dans un avenir peu éloigné l'extinction de cette dette et l'équilibre entre le papier-monnaie et le numéraire. Les dépenses occasionnées par les guerres qui éclatèrent dans le règne suivant ont arrêté la réalisation de cette mesure prudente. Alexandre encouragea aussi l'établissement d'une banque impériale du commerce; ces établissements et quelques autres favorisèrent les emprunts que le gouvernement jugea utile de contracter; et l'affluence des capitaux exerça sur le commerce la plus heureuse influence.

Cependant la diète polonaise allait inaugurer le nouvel état politique octroyé à la Pologne: Alexandre se rendit à Varsovie; mais il paraît que, depuis son retour en Russie, le libéralisme de ses premières intentions avait subi quelques modifications: il se montra plus occupé de l'importance du bienfait politique qu'il accordait et des conditions qu'il mettait à cette faveur, que des dispositions réelles des Polonais. Il les exhortait à ne pas confondre les principes de ces institutions *avec les doctrines subversives qui avaient menacé le système social d'une catastrophe épouvantable*. Une année s'était à peine écoulée que les Polonais se plaignirent de ce que la constitution n'était point observée dans ses dispositions essentielles; de ce que leur vice-roi Zaïonczek n'avait que l'apparence de l'autorité, tandis que le pouvoir était réellement tout entier entre les mains du grand-duc Constantin qui commandait l'armée polonaise, et de Novossiltsof, commissaire russe. Le mécontentement éclata avec d'autant plus d'amertume que la joie avait été plus vive. Le despotisme russe revint aux conditions de son essence; la liberté de la presse fut suspendue; et, en 1819, l'armée nationale fut dissoute. En 1820, les craintes d'Alexandre, excitées par les rapports d'une police tracassière, se manifestèrent plus nettement encore. Malgré les entraves des délibérations, l'esprit d'opposition se manifesta d'une manière éclatante; un projet de procédure criminelle, que le gouvernement voulait faire passer en loi, fut repoussé à une majorité de cent-vingt voix contre trois.

Sans doute la tâche d'Alexandre était délicate; les seigneurs russes voyaient avec jalousie la Pologne, cette nation rivale, jouir d'institutions plus libérales que la Russie victorieuse; les uns s'en irritaient; les autres regardaient le gouvernement accordé aux Polonais comme un spécimen de celui qu'Alexandre accorderait à la Russie; les plus jeunes et les plus ardents se promettaient de hâter à tout prix la régénération politique des pays slaves; et, sans avoir des vues bien arrêtées

sur les moyens de réaliser leur utopie, ils cherchaient des complices dans l'armée, et ne reculaient pas même devant le sacrifice de la personne de l'empereur, pour détruire le despotisme dans son représentant.

« Par suite du traité de Paris (Rabbe), la France se trouvait obligée non-seulement à une contribution militaire de sept cents millions de francs, mais encore de liquider toutes les dettes du gouvernement français. Or, les puissances partant du principe de restitution le plus général, avaient d'abord regardé comme créances actives les évaluations nécessairement arbitraires de tous les genres de sacrifices que les longues guerres soutenues contre la France pouvaient avoir imposés à leurs peuples. Le résultat de cette estimation pouvait être une somme équivalente au tiers de toute la valeur territoriale de la France. L'évidente impossibilité d'obtenir un remboursement qui devait se nombrer par milliards, réduisit les souverains à se contenter de plusieurs centaines de millions. L'empereur Alexandre se rangea le premier dans les limites d'une modération sans laquelle la ruine ou le démembrement de la France devait être mis à l'ordre du jour de la coalition. Non content de donner cet exemple, il insista auprès du cabinet de Berlin, et il écrivit à Wellington lui-même pour le déterminer à la conclusion d'un traité supplémentaire à celui de Paris. Ce traité ou convention, conclu le 3 avril 1818, fixa définitivement la somme à payer par la France, par suite d'une réduction nouvelle, au total de trois cent vingt millions, sur lequel la Russie en avait quarante-huit à prendre.

« L'évacuation du territoire de la France fut arrêtée dans les mêmes conférences. Mais, indépendamment de ce double objet de la nouvelle réunion des souverains, il en existait un autre: c'était le développement plus détaillé et l'application progressive des systèmes de gouvernement qui étaient les corollaires de la sainte alliance. » Plus les conséquences de ce système se développaient, plus l'esprit des peuples s'élançait avec inquiétude vers les améliorations sociales qui lui étaient interdites; toute l'activité, toute l'énergie des intelligences se portaient sur les intérêts politiques; et souvent le simple exposé des théories gouvernementales prenait aux yeux du pouvoir un caractère de résistance et de sédition qui l'entraînait à des persécutions mesquines. C'est à cette époque que germèrent tous ces systèmes de régénération religieuse, politique et morale, où, en exposant à nu les vues des princes et les plaies profondes des sociétés, on mettait en péril tous les pouvoirs, on déconsidérait les institutions elles-mêmes. Les cabinets alarmés voyaient partout des conspirations, parce que partout il y avait résistance; en descendant à la ruse qui est l'arme du faible, le pouvoir semblait douter de lui-même, et encourageait les partis.

Les universités de l'Allemagne, ces centres de lumières et de patriotisme, donnaient une vive inquiétude; M. de Stourdza eut le courage de les calomnier. Cet écrivain attribuait l'agitation qui se manifestait en Allemagne aux causes suivantes :

1° A un déplacement universel des individus et des classes, fruit immédiat de la révolution;

2° Au vague et à la désorganisation des idées religieuses, devenues le premier besoin de l'humanité souffrante, et, par conséquent, l'arme principale de la passion et de l'erreur;

3° Aux vices toujours croissants de l'éducation publique, devenus énormes, et tels que le système le plus complet d'administration et de législation ne saurait leur servir de correctif;

4° A une tendance des classes éclairées vers l'unité politique de l'Allemagne;

« 5° Enfin, à un mécontentement prononcé des classes inférieures, fatiguées de changer de maîtres, et courbées sous le poids d'une administration compliquée, plus onéreuse pour le peuple que féconde en résultats bienfaisants. »

Il est évident que de ces griefs les uns tenaient au désaccord entre les anciennes institutions politiques de l'Allemagne et le progrès récent des lumières, tandis que les autres accusaient l'essence même du système de la sainte alliance : en effet, les souverains n'avaient-ils pas, selon leurs convenances, conservé ou modifié l'ancien ordre politique de l'Europe, et l'esprit public pouvait-il trouver des limites que la politique elle-même n'avait pas respectées ? Quant au vague des idées religieuses, ne naissait-il pas de la tolérance, et cette tolérance ne devait-elle pas être le trait le plus saillant d'une alliance entre un autocrate du rit grec et des princes protestants et catholiques ?

« Ce mémoire, dit l'historien d'Alexandre, quelle qu'ait été son origine, autrichienne ou russe, avait suivi la mort de Kotzebue ; il fut le présage des mesures qui allaient être arrêtées pour l'accomplissement du grand œuvre monarchique en Europe, et de la nouvelle profession de foi que renfermait la déclaration d'Aix-la-Chapelle. Théorie vague et sans limites, dont les intentions exprimées dans le mémoire adressé à tous les ambassadeurs russes, relativement aux affaires d'Espagne, et la réponse faite à Zéa Bermudez, furent une application première. C'est, en effet, dans ces actes que le mot d'*intervention*, consacré par la déclaration que nous venons de citer, fut employé pratiquement, pour la première fois, comme le préservatif des maladies révolutionnaires.

« Les congrès de Troppau et de Laybach, motivés par les troubles du Piémont et de Naples, existaient virtuellement dans celui d'Aix-la-Chapelle, puisque la déclaration, datée de cette ville, avait déterminé au premier rang de ses prévoyances la répétition probable et prochaine de ces réunions qui auraient pour objet de discuter les intérêts des souverains (membres de la sainte alliance), ou de traiter des questions dans lesquelles d'autres gouvernements auraient formellement réclamé leur intervention. »

C'est vers cette époque que l'empereur Alexandre et le roi de Prusse, qui devaient passer, en France, une revue de leurs armées, se rendirent à Paris, mais sans caractère politique, et sous le voile de l'*incognito*.

Nous ne parlons pas du prétendu complot dont on voulut effrayer Alexandre, et qui devait éclater contre ce prince lorsqu'il se rendait d'Aix-la-Chapelle à Bruxelles. Le but que l'on prêtait aux conjurés était de s'emparer de la personne d'Alexandre, et de le forcer à signer un acte par lequel il se serait engagé à délivrer le captif de Sainte-Hélène, pour rétablir lui ou son fils, sous la régence de Marie-Louise, sur le trône de France. Quelques arrestations furent faites sous ce prétexte, mais elles n'amenèrent aucun résultat. Quelques personnes jugèrent que cette conspiration sans conspirateurs émanait de la chancellerie de Vienne.

(1819 et 1820.) Tandis qu'Alexandre prêtait l'influence de son nom et de sa puissance au système répressif qui régissait une grande partie de l'Europe, il ne négligeait aucun moyen d'éclairer ses sujets pour les rendre plus dignes des bienfaits de cette même liberté dont on s'efforçait d'arrêter l'essor dans les nations occidentales. Si l'on cherche la cause de ces contradictions apparentes dans la politique d'un prince non moins éclairé que philanthrope, on la trouvera peut-être dans le désir d'arriver à un équilibre aussi parfait que possible dans les besoins des peuples, non moins dans l'ordre de l'intelligence que dans celui des intérêts matériels. Cette pondération dans le monde physique aussi bien que dans le monde moral, devait se présenter à l'âme bienveillante du monarque russe comme l'expression la plus avancée du bien-être des peuples ; et, pressé comme il l'était de jouir des résultats de cette noble conception, il retenait d'une main la marche des idées partout où elle lui paraissait trop rapide, tandis que, de l'autre, il poussait son peuple dans la voie du progrès. Conception vraiment humanitaire,

mais qu'il n'appartient qu'au temps de réaliser.

Six universités, celles de Moscou, de Vilna, d'Abo, de Pétersbourg, de Kharkof et de Kasan, reçurent une organisation complète, mais qu'on a jugé utile de modifier dans le règne suivant.

Fidèle aux principes d'une sage tolérance, l'empereur autorisa l'établissement, à Saint-Pétersbourg, d'un siége épiscopal pour l'administration des confessions évangéliques, et celui d'un tribunal particulier sous la direction du consistoire évangélique de l'empire. « L'édit impérial, relatif à ces deux établissements, porte : que les deux Églises évangéliques ne seront protégées et maintenues dans le libre exercice de leur culte qu'à la condition de rester fidèles à leurs symbole et confession, par lesquels elles reconnaissent la sainte Écriture comme la parole de Dieu. L'empereur croit remplir un devoir sacré envers Dieu et les Églises évangéliques, en prenant des mesures pour mettre ces Églises à l'abri d'innovations dangereuses et contraires aux principes du christianisme. »

Ces mesures semblent annoncer que, dès cette époque, on craignait de voir l'influence du saint-siége s'étendre, sous la protection et avec l'alliance de la politique, jusque sur les domaines de l'Église grecque ; la détermination prise à l'égard des jésuites (1820), et qui n'était que le complément de leur renvoi des deux capitales en 1815, fortifie cette conjecture.

« En 1800, dit le ministre, les jésuites obtinrent la permission de desservir un des temples de Saint-Pétersbourg, assigné au culte de l'Église romaine. Le père général des jésuites, s'appuyant sur un règlement promulgué le 12 février 1769, forma un collége où bientôt furent reçus des élèves sans distinction de culte. Après avoir outrepassé les limites de ce règlement, les jésuites employèrent toutes sortes de séductions pour arracher les jeunes élèves confiés à leurs soins, ainsi que d'autres personnes, à la communion de l'Église dominante, et les faire passer dans la leur.

« Se mettant constamment au-dessus des lois, les jésuites, malgré l'oukase impérial du 14 mai 1801, persistèrent à ne rendre aucun compte de l'administration des fonds de l'Église catholique, disposèrent arbitrairement des bénéfices du pensionnat ; et, loin d'acquitter les dettes dont l'Église était grevée, ils ne se firent aucun scrupule d'en contracter de nouvelles. On ajoutera enfin que les jésuites ne surent pas même se concilier la confiance d'un gouvernement paternel, en offrant, dans les domaines qu'on leur avait laissés, le modèle de cette prospérité paisible que la charité fonde même ici-bas. Le mauvais état et le délaissement des paysans de leurs terres étaient peu propres à attester leur foi par leurs œuvres.

« Tant d'empiétements et de violations des lois sociales et ecclésiastiques déterminèrent Sa Majesté l'empereur à ordonner, en 1815, le renvoi des jésuites de Saint-Pétersbourg, avec défense d'entrer désormais dans les deux capitales.

« Cependant, malgré l'urgence manifeste de ce règlement, l'empereur se plut à prévenir toute conséquence préjudiciable au culte catholique romain. Les dettes qui grevaient l'Église, et qui se montaient à deux cent mille roubles, furent acquittées par le trésor impérial. Il fut pourvu à ce que l'exercice du culte ne souffrît aucune interruption.

« Les jésuites, quoique suffisamment avertis par l'animadversion qu'ils avaient encourue, ne changèrent pas néanmoins de conduite. Il fut bientôt constaté, par les rapports des autorités civiles, qu'ils continuaient à attirer dans leur communion les élèves du rit orthodoxe, placés au collége de Mohilef, et cela au mépris des obligations qu'impose à une communion tolérée le bienfait de la protection dont elle jouit. Alors on défendit aux jésuites d'admettre dans leurs écoles des élèves autres que du rit romain. Sans égard aux bulles du saint-siége

et aux lois de l'État qui interdisent l'agrégation des Grecs unis à la juridiction du rit romain, les jésuites travaillèrent à les attirer dans les lieux mêmes où la présence des prêtres grecs unis rendait cette usurpation inadmissible. A Saratof, et dans quelques parties de la Sibérie, sous prétexte d'exercer leurs fonctions, ils s'introduisaient dans des contrées où ne les appelait point leur ministère, et leur esprit de prosélytisme se manifesta encore par de nouvelles suggestions dans le gouvernement de Vitepsk.

« Le ministère des cultes ne manqua point de signaler ces transgressions au Père général de l'ordre, dès l'année 1815; ces réclamations furent inutiles; loin de s'abstenir, à l'instar de l'Église dominante, de tout moyen de séduction et de coaction, les jésuites continuèrent à semer le trouble dans des colonies du rit protestant, et se permirent même jusqu'à la violence pour soustraire des enfants juifs à leurs parents.

« Tel est le simple exposé des faits. On ne s'arrête point ici à détailler les circonstances qui les aggravent: elles se présentent sans effort à tout esprit droit.

« Peut-être, en 1815, leur renvoi définitif hors des limites de l'empire eût-il obvié aux graves inconvénients qui le nécessitent aujourd'hui. Mais une noble répugnance à retirer un bienfait avant que des causes très-graves en fissent une nécessité absolue, et la sollicitude paternelle de Sa Majesté l'empereur pour que ses sujets du rit romain ne fussent pas privés tout à coup, dans les colonies et ailleurs, des prêtres de leur communion, et qu'on pût remplacer les jésuites par des ecclésiastiques versés dans les langues vulgaires; ces considérations déterminèrent Sa Majesté à mitiger la peine que les jésuites avaient encourue.

« Maintenant que leurs contraventions aux lois de l'empire et aux engagements qu'ils avaient contractés envers le gouvernement, à l'époque où ils furent accueillis, n'ont fait que s'accroître par le sursis accordé, et qu'il est arrivé que les autres ordres monastiques sont à même de fournir autant de prêtres qu'il est nécessaire, le ministère des cultes s'est cru obligé de soumettre à l'approbation de l'empereur une suite de dispositions relatives à leur expulsion. »

Par suite de cette mesure, les jésuites sortirent de l'empire au nombre de sept cent cinquante; quelques-uns allèrent en Chine; la plupart se rendirent dans les États autrichiens et en Italie, ou en Allemagne. La cour de Vienne leur donna le collége de Tarnopol, en Gallicie.

Nous ne contesterons pas au gouvernement russe le droit de protection sur tout ce qui tient à l'Église dominante; mais nous croyons que les jésuites ont rendu à l'instruction des services réels, surtout à une époque où la Russie manquait de maîtres habiles: d'ailleurs le ministère ne pouvait ignorer que l'esprit même de leur ordre les porterait toujours, et à leurs risques et périls, à faire des prosélytes. Quant à l'espoir que ces Pères se renfermeraient dans les limites qu'on leur prescrivait, leur maxime virtuelle, *sint ut sunt aut non sint*, annonçait suffisamment qu'il était mal fondé. A l'époque de leur expulsion, ils commençaient à être plus dangereux que nécessaires, et le ministre des cultes, blessé non moins dans ses attributions que dans ses liens de famille, crut l'occasion favorable pour frapper un coup décisif.

Les associations secrètes, organisées dans un but patriotique, continuaient à se propager en Pologne, malgré les investigations d'une police ombrageuse et sévère; l'appui des rénovateurs était dans le mécontentement public qui s'accroissait lui-même de tout ce qu'il y avait d'arbitraire dans les mesures préventives. Le conseil de Varsovie, dit Rabbe, se rendant organe des craintes générales, écrivit, avant l'ouverture de la diète de 1822, au ministre de l'intérieur, pour lui demander de rassurantes explications. Telle fut la réponse de ce fonctionnaire :

« Lorsque l'empereur entreprit de rétablir la Pologne, il n'avait pas d'autre but, il n'avait en vue que le bonheur de la Pologne, en l'appelant à partager la destinée de son empire, et en l'y attachant par des liens fraternels, de la manière qui lui paraissait la plus propre à conserver les avantages de son caractère national. Sa Majesté ne se dissimula point les difficultés de cette entreprise, qu'elle n'abandonnerait qu'avec beaucoup de chagrin, et qu'après avoir reconnu l'impossibilité et les dangers de l'exécution.

« Cette impossibilité et ces dangers ne pourraient provenir que des Polonais.

« Le ministre de l'intérieur et de la police est encore chargé d'ajouter que le moment actuel redouble ce danger, et qu'on ne peut l'écarter que par une juste confiance dans le gouvernement, par une prudence persévérante, par une modération sensée, par un esprit d'ordre et de soumission aux autorités. En signalant ce danger, Sa Majesté s'est acquittée de son premier devoir; mais il lui en resterait un non moins sacré à remplir, si, malgré ces avertissements que ses soins paternels lui ont suggérés aujourd'hui, un danger semblable devait se manifester; car, alors, ce serait un devoir d'empêcher, par les moyens les plus efficaces, toute entreprise qui tendrait à troubler la tranquillité publique, ou à produire du scandale. Il est satisfaisant pour Sa Majesté de pouvoir espérer que l'attachement des Polonais pour leur patrie triomphera toujours chez eux des entreprises séditieuses de quelques esprits remuants, s'il devait jamais s'en trouver parmi eux: que les Polonais ne voudront pas fournir à leurs ennemis l'occasion désirée par ceux-ci de répéter encore avec quelque vraisemblance l'accusation que toutes les tentatives pour faire le bonheur de la Pologne, pour lui procurer une situation tranquille et florissante par le moyen d'une constitution qui assure son existence nationale, ont été et sont encore sans succès. Le ministre ne doute pas que le conseil de Varsovie ne se convainque de l'extrême prudence et des précautions que la situation du royaume commande au milieu des circonstances où il se trouve, s'il doit parvenir jamais à la jouissance des avantages que sa constitution et les dispositions bienfaisantes de Sa Majesté l'empereur lui permettent d'attendre. En conséquence, le conseil de Varsovie tâchera, sans doute, de faire comprendre à tous les habitants que la tranquillité et la patience sont l'unique et indispensable moyen pour conduire la nation à un avenir heureux, tandis qu'autrement l'avenir ne lui amènerait qu'une dissolution et une ruine totale. »

Les événements qui accompagnèrent la révolution du 29 novembre 1830, et les mémoires des Polonais exilés, indiquent de la manière la plus précise l'origine et le développement d'une vaste conjuration contre le gouvernement que la Russie avait imposé à la Pologne; mais une immense disproportion dans les moyens de résistance semblerait accuser les Polonais, si l'état où ils se trouvaient, sous le joug russe, ne leur eût paru intolérable. Quant à une liberté pleine et complète, dans les limites de la constitution de 1815, il était aussi difficile à eux de s'y renfermer qu'à Alexandre de ne pas se souvenir qu'il l'avait donnée, et qu'il avait la faculté de la retirer. Un vice-roi du caractère de Constantin était peu propre à pondérer habilement les libertés constitutionnelles de la nation avec les nécessités qui naissaient du patronage jaloux d'un gouvernement despotique. Ce prince avait toutes les bizarreries de son père, et l'inconséquence de ses actes tour à tour empreints d'emportement, de générosité et de méfiance, tenait les esprits dans une appréhension continuelle; son mariage avec la princesse de Lowicz avait sensiblement calmé la fougue de ses passions, mais pas assez cependant pour que tout le monde, depuis les généraux jusqu'aux soldats, ne tremblât en sa présence. Élève de Souvorof, il n'avait hérité

que des accessoires de son génie; l'uniforme des troupes, la précision mécanique des évolutions militaires, tout rappelait en lui Pierre III et Paul Ier. Cependant les bienfaits de la paix et d'une administration forte n'avaient pas été sans résultats.

« En moins de dix ans, des routes que l'on pourrait comparer aux voies romaines, sillonnèrent dans tous les sens le royaume à travers les forêts, les marécages et les sables rebelles, depuis un temps immémorial, à tous les efforts de l'industrie humaine.

« La capitale, peuplée de cent quatre-vingt mille âmes, resplendissait de luxe et d'élégance. Architecture, sculpture, génie, tout se disputait le privilége d'embellir l'antique Varsovie. Les théâtres, les palais, les casernes, les monuments, les promenades, les places et les rues sortaient comme par enchantement du chaos où les avait enfouis, sous la république, un mélange bizarre de faste et de misère...

« Les provinces se peuplaient et se couvraient de villes et de manufactures...

« Un ministre économe, industrieux, remplissait les caisses de l'État et affermissait le crédit national. Les revenus du royaume s'élevaient à quatre-vingt-dix millions de florins polonais; la banque contenait un capital de cent cinquante millions, et le trésor une réserve de trente millions.

« La population s'était prodigieusement accrue dans les huit palatinats du royaume; on y comptait plus de quatre millions d'âmes. Une armée de trente-cinq mille braves complétait sa puissance matérielle.

« Le commerce, ce vieil objet d'antipathie d'un peuple turbulent, guerrier et agricole, commençait à enrichir les particuliers et les masses (Histoire de la révolution de Pologne, par Louis Miéroslawski). » Il est juste de dire que l'éloquent historien que nous venons de citer compense largement ces éloges, qui, dans sa bouche, n'ont rien de suspect, par les récriminations les plus amères contre le gouvernement russe; mais les reproches, même fondés, perdent de leur poids lorsque la passion, eût-elle sa source dans le patriotisme le plus pur, les dicte et les exagère.

Cependant nous sommes loin de nier que le gouvernement russe n'ait pas, en Pologne, employé des moyens qui doublaient les dangers du pouvoir en le déconsidérant; il était de son droit et de son devoir de surveiller ses ennemis et de ne pas se laisser prendre au dépourvu; mais, en voulant comprimer toute liberté, il augmentait ses embarras; et ses rigueurs, en tombant souvent à faux, accroissaient le nombre de ceux qu'une occasion favorable pouvait faire déclarer contre lui. C'est ainsi que des mesures sévères assujettissaient les étudiants aux formalités les plus gênantes. Il leur fallait l'autorisation de l'empereur pour se rendre dans une université étrangère; la presse fut enchaînée; les délations devinrent un moyen sûr de parvenir, et une espèce d'inquisition politique fit dépendre de rapports de police la fortune, la sûreté et l'honneur des individus.

Tandis qu'Alexandre immolait ainsi ses principes aux combinaisons de la sainte alliance, ou plutôt, tandis qu'il se flattait de les voir se réaliser dans l'ensemble, en les sacrifiant sur quelques points, le congrès de Vérone s'apprêtait à statuer sur le sort de la Grèce. Il fallait toute l'habileté de M. de Metternich pour persuader à l'empereur de Russie qu'il convenait à sa politique de sacrifier la cause des Grecs, par cela seul qu'ils osaient recourir à l'insurrection. Ainsi les troubles tant de fois suscités en Grèce par la Russie elle-même; les vues de Pierre le Grand, celles de Munich qu'adopta Catherine II, toute l'expérience du passé ne purent décider Alexandre à jouer le rôle que son influence en Europe et ses convictions religieuses, d'accord avec le vœu général des peuples de l'Occident et les intérêts les plus vitaux de son empire, lui prescrivaient d'adopter. On sait qu'Alexandre se trouvait à Laybach, lorsque la nouvelle de la levée de boucliers que venait de faire Ypsilanti lui

parvint, avec la lettre par laquelle ce prince le suppliait de ne pas refuser son appui à la nation grecque; on sait qu'il se hâta de faire désavouer formellement par ses ministres cette entreprise : ne pouvant la considérer, disait-il, que comme l'effet de l'exaltation qui caractérise l'époque actuelle, ainsi que de l'inexpérience et de la légèreté de ce jeune homme.

Il est probable que le prince Ypsilanti avait été encouragé par les Russes eux-mêmes; mais que les idées de l'empereur Alexandre s'étant modifiées depuis 1815, on le désavoua pour ne point paraître en contradiction avec le *statu quo* de la sainte alliance : ce qui vient à l'appui de cette hypothèse, c'est que M. Capo-d'Istria, qui favorisait les mouvements occultes des Hétairistes, fut disgrâcié peu de temps après.

1822. Cependant l'empereur Alexandre déclara que l'armée du Pruth observerait la plus exacte neutralité; M. de Strogonof reçut l'ordre de signifier à la Porte que Sa Majesté était décidée à rester complétement étrangère aux mesures qui pourraient troubler la tranquillité des États, et à maintenir les traités existant entre les deux puissances. L'Autriche appuya diplomatiquement cette démarche; toutefois le divan, pour plus de sécurité, soumit à une visite les vaisseaux qui passaient le détroit des Dardanelles. Le bon sens turc ne pouvait admettre qu'Alexandre restât indifférent à la cause de ses coreligionnaires. Cette détermination souleva plusieurs explications assez vives entre M. de Strogonof et le reiss-effendi. Le ministre invoquait les traités antérieurs dont les stipulations n'avaient pas prévu nettement le cas qui se présentait. Il appuya avec véhémence sur les cruautés exercées par les Turcs pour étouffer l'insurrection, sans distinction des innocents et des coupables. Il demanda qu'on ne condamnât les Grecs qu'après une enquête formelle, et qu'on fît cesser les profanations et les destructions des églises.

« Le reiss-effendi, se fondant sur les mêmes traités, accusait la Russie de les enfreindre, en accordant une protection déguisée aux rebelles et en refusant leur extradition, quoique ce cas eût été formellement prévu par les transactions qu'elle invoquait. Il ajoutait que nul traité n'avait pu interdire au sultan le droit de traiter selon la mesure de sa sévérité ou de sa clémence, des sujets révoltés, et que le patriarche de Constantinople avait subi la peine due à sa trahison, constatée par sa correspondance avec les révoltés de la Morée.

« Sur ces entrefaites, l'arrestation d'un négociant grec, accusé d'avoir fourni des fonds aux insurgés, vint compliquer les difficultés : M. de Strogonof ayant inutilement réclamé le prévenu comme banquier de la légation russe, s'adressa immédiatement au Grand Seigneur, et n'en obtint qu'un refus formel.

« Dès lors, ajoute Rabbe, une rupture entre la Porte et la Russie parut inévitable, et M. de Strogonof se prépara à partir. Les dernières notes qu'il remit au divan (juillet 1821) étaient encore plus précises et plus fortes.

« Si le gouvernement turc, écrivait ce ministre, témoignait, contre toute attente, que c'est par suite d'un plan librement arrêté qu'il prend les mesures touchant lesquelles le soussigné lui a déjà exposé le sentiment de son auguste maître, il ne resterait à l'empereur qu'à déclarer dès à présent à la Sublime Porte qu'elle se constitue en état d'hostilité ouverte contre le monde chrétien, qu'elle légitime la défense des Grecs, qui dès lors combattraient uniquement pour se soustraire à une perte inévitable; et que, vu le caractère de cette lutte, la Russie se trouverait dans la stricte obligation de leur offrir asile, parce qu'ils seraient persécutés; protection, parce qu'elle en aurait le droit; assistance avec toute la chrétienté, parce qu'elle ne pourrait pas consentir à livrer ses frères de religion à la merci d'un aveugle fanatisme. »

Pour toute réponse à cet ultimatum, on voulut enfermer l'ambassadeur russe

dans le château des Sept-Tours; cette mesure, depuis longtemps inusitée, fut arrêtée par l'intervention des ministres d'Angleterre et d'Autriche; les négociations se poursuivaient, lorsque la note de l'empereur Alexandre, aux grandes puissances de l'Europe, le montra au monde comme le martyr de son propre système. Le prince qui avait renversé Napoléon n'osait aborder une question qui touchait de si près aux intérêts de son peuple et à l'honneur compromis de son gouvernement. « Sa Majesté, disait-on dans cette note, n'ayant rien tant à cœur que la pacification de l'Europe, était disposée à faire, pour la conservation de la paix, les plus grands sacrifices, supposé que les cabinets européens trouvassent dans leur sagesse des moyens efficaces pour obtenir de la Porte ottomane de mettre les chrétiens de la Turquie à l'abri d'une répétition des scènes violentes dont ils avaient été victimes; et telles étant les dispositions de S. M. Impériale, les cours de l'Europe étaient priées d'aviser incessamment aux moyens propres d'atteindre le but désiré, et de la dispenser ainsi d'obtenir par la force des armes l'accomplissement des conditions que l'honneur de la couronne, le maintien des traités, la protection de la religion chrétienne, et l'humanité, lui ont fait un devoir d'exiger de la Porte. »

On ne peut se dissimuler toutefois qu'il règne dans toutes ces expressions un sentiment qui décèle la lassitude d'une fausse position, et le désir vif, quoique combattu, de sortir de cet embarras, soit par l'effort politique de l'alliance, soit, à défaut d'expédient, par le seul moyen efficace, c'est-à-dire, par l'intervention armée.

Sans reproduire ici les notes qui furent encore échangées, nous nous bornerons à dire que la Turquie se refusait à tout arrangement avant que l'insurrection fût étouffée. Ce qui faisait réellement la force du raisonnement turc, c'est qu'au fond il s'accordait avec les principes contre-révolutionnaires qui faisaient la base du système de la sainte alliance.

Au milieu de cette politique ostensiblement toute de principes, mais que la force des choses ramenait à tout moment aux nécessités d'une politique d'intérêts, les cabinets redoublaient de soins pour retarder la chute du système; mais en étayant les parties mal affermies de l'édifice de l'alliance, on l'ébranlait dans son entier. Il serait difficile de s'expliquer comment des hommes d'État, dont l'aptitude égalait l'expérience, avaient pu se tracer une telle ligne de conduite, si l'on ne se rappelait qu'après les sacrifices énormes de l'Europe et les dangers qu'avaient courus tous les trônes, il était assez naturel de bercer les peuples de l'espoir d'un long repos, fondé sur des principes inflexibles tels que ceux de la religion et de la légitimité. Si l'on ajoute à ces considérations que l'équilibre de l'Europe, loin d'avoir été rétabli par le congrès de Vienne, se trouvait détruit par la puissance énorme de la Russie, on cessera de s'étonner que M. de Metternich ait soutenu une combinaison dans laquelle la prépondérance de l'empire russe se trouvait pour ainsi dire neutralisée par la modération timorée de son chef. La question d'Orient excitait à un haut degré la sollicitude du ministre autrichien; il voyait toute la portée d'une intervention russe dans les affaires de la Grèce, et il ne lui fut pas difficile de démontrer logiquement à Alexandre que l'insurrection des Hellènes ne pouvait être appuyée par les mêmes princes qui venaient d'étouffer les révolutions de Naples et du Piémont, et qui prescrivaient à la France, sous peine de se voir attaquée sur le Rhin, de jeter cent mille hommes en Espagne pour y faire triompher le principe de l'inviolabilité des souverains. Alexandre sentit probablement le piége, mais il était trop engagé pour reculer; il est d'autant plus pénible de confesser qu'on a été trompé, que la source de l'erreur est plus pure et plus religieuse, d'ailleurs l'empereur Alexandre, qui était à la fois le fondateur et l'appui de l'alliance, semblait devoir vivre assez longtemps

encore pour qu'on pût régler définitivement les questions les plus pressantes de l'ordre politique européen; la mort prématurée de ce prince prouva que la loi de mouvement et de progrès existe, quoique différente dans sa marche et ses fins, pour les cabinets comme pour les peuples. Toutefois l'avenir a montré que l'Autriche montra dans la question grecque un sens politique plus droit, une prévision mieux entendue, que les ennemis du sanglant despotisme des Turcs; et, après la mort d'Alexandre, ce fut le chef-d'œuvre de la diplomatie russe que de s'appuyer sur l'enthousiasme irréfléchi de tous les peuples pour consommer, de concert avec les puissances rivales, la ruine de la Turquie, en la privant d'un même coup de sa marine et de ses meilleures possessions dans l'Archipel.

Chacun des congrès qui eurent lieu depuis 1815 peut être considéré comme un acte distinct du drame politique de la sainte alliance; mais le plus rempli d'intérêt est, sans contredit, celui de Vérone; c'est là que la cause de la légitimité s'est dégagée de la cause religieuse pour l'absorber entièrement. Le comte Metaxas était débarqué à Ancône pour parler en faveur des Grecs; on trouva plus aisé de lui interdire le congrès que de lui répondre; et comme les conséquences d'un principe faux mènent logiquement à l'absurde, les cabinets représentés à Vérone firent inviter le sultan à nommer un ambassadeur pour y soutenir les droits de la Porte. Le Grand Seigneur déclina avec fierté cette offre bizarre, sans pouvoir lasser la longanimité du congrès.

Si l'on conservait encore quelques doutes sur l'héroïsme de résignation que s'imposait Alexandre, ces doutes s'évanouiraient en lisant le passage suivant dans un discours prononcé à la chambre par M. de Châteaubriand : « Je suis bien aise, me dit un jour l'empereur Alexandre, que vous soyez venu à Vérone, afin de rendre témoignage à la vérité. Auriez-vous cru, comme le disent nos ennemis, que l'alliance n'est qu'un mot qui ne sert qu'à couvrir des ambitions? Cela peut-être eût été vrai dans l'ancien état de choses: mais il s'agit bien aujourd'hui de quelques intérêts particuliers quand le monde civilisé est en péril!

« Il ne peut plus y avoir de politique anglaise, française, russe, prussienne, autrichienne; il n'y a plus qu'une politique générale qui doit, pour le salut de tous, être admise en commun par les peuples et par les rois. C'est à moi de me montrer le premier convaincu des principes sur lesquels j'ai fondé l'alliance. Une occasion s'est présentée, le soulèvement de la Grèce. Rien sans doute ne paraissait être plus dans mes intérêts, dans ceux de mes peuples, dans l'opinion de mon pays, qu'une guerre religieuse contre la Turquie; mais j'ai cru remarquer dans les troubles du Péloponèse le signe révolutionnaire; dès lors je me suis abstenu. Que n'a-t-on pas fait pour rompre l'alliance? On a cherché tour à tour à me donner des prétentions ou à blesser mon amour-propre; on m'a outragé ouvertement : on me connaissait bien mal si on a cru que mes principes ne tenaient qu'à des vanités ou pouvaient céder à des ressentiments. Non, je ne me séparerai jamais des monarques auxquels je me suis uni. Il doit être permis aux rois d'avoir des alliances publiques pour se défendre contre les sociétés secrètes. Qu'est-ce qui pourrait me tenter? qu'ai-je besoin d'accroître mon empire? La Providence n'a pas mis à mes ordres huit cent mille soldats pour satisfaire mon ambition, mais pour protéger la religion, la morale et la justice, et pour faire régner ces principes d'ordre sur lesquels repose la société humaine. »

Quand la politique d'un cabinet change tout à coup, non parce que les intérêts ont changé en même temps que les rapports internationaux, mais par suite des vues particulières du chef de l'État, il arrive que mille difficultés viennent entraver la marche des négociations, parce que la nouvelle direction ne se rattachant plus aux précédents diplomatiques, tout est à refaire,

et, pour ainsi dire, à créer. Dans ce cas, les ministres eux-mêmes, quel que soit d'ailleurs leur dévouement à la volonté qui les dirige, opposent à cette volonté une résistance qui est celle des choses, et ne sortent qu'à regret d'une voie dont le but leur était connu. C'est ce qui avait eu lieu sous le règne de Paul, lorsque ce prince entra brusquement dans l'alliance française; c'est ce qu'on vit se reproduire dans les dernières années d'Alexandre, à l'occasion des affaires de la Grèce. La chancellerie ministérielle, tout en subissant les conséquences d'un système vague et de théories creuses, n'en prenait pas moins ses précautions, pour ne pas être surprise quand la politique positive, celle des intérêts, reprendrait faveur à l'exclusion de la politique de principes. On désavouait hautement les chefs de l'insurrection, mais on s'appuyait sur des traités conclus à des époques où des révoltes semblables avaient été non-seulement encouragées, mais suscitées par le gouvernement russe. L'opinion publique était d'ailleurs peu favorable, en Russie, à cette religion du *statu quo*, dont Alexandre était à la fois le révélateur, l'apôtre et le martyr. Les nobles, après tant de sacrifices, trouvaient que le tsar n'avait pas su tirer parti de la magnifique position que la fortune lui avait faite, et leur orgueil souffrait de voir toute carrière fermée à leurs inclinations guerrières, qu'excitaient des triomphes récents. Le clergé, et avec lui tout le peuple dont il avait exalté le courage dans sa lutte contre Napoléon, ne pouvait comprendre que le chef de l'Église orthodoxe laissât les Turcs massacrer des frères en religion. Aussi la politique du cabinet russe, relativement à l'Orient, fut-elle plutôt suspendue qu'abandonnée, et la volonté d'Alexandre ne fut alors qu'un accident.

Aucune mesure énergique et par conséquent efficace ne pouvait surgir du congrès de Vérone.

« Lord Strangford avait été renvoyé à Constantinople malgré le refus de la faire représenter au congrès. Il avait mission de demander de nouveau que le divan fournît des preuves de la sincérité de ses dispositions pour la paix; qu'il notifiât à la Russie la nomination des hospodars, et fît évacuer les deux principautés par ses troupes; qu'il rétablît en faveur du commerce russe, et de toutes les nations chrétiennes, les mêmes avantages de libre navigation dans la mer Noire, dont on jouissait avant l'insurrection grecque, et dont on avait été privé, sous le prétexte que la Russie avait secouru les insurgés.

« Une partie de ces conditions fut exécutée en 1823. Une lettre du reis-effendi, adressée, dans le mois de février de cette année, au comte de Nesselrode, par l'entremise de lord Strangford, en fait foi... De son côté, le divan réclamait l'exécution complète du traité de Boukharest, et enfin il demandait le retour d'un ministre russe à Constantinople, comme une garantie des dispositions amicales de l'empereur de Russie pour la sublime Porte.

« Ces diverses demandes furent éludées dans la demande que fit le ministre russe au reis-effendi; mais lord Strangford fut chargé de faire connaître verbalement ce qu'on ne voulait pas écrire... La Porte avait exécuté ce qu'on avait demandé; mais, ne pouvant nier la réalité des concessions qu'elle venait de faire, on en critiquait la forme, on se rejetait sur des circonstances de détail, puis surgissaient de nouvelles plaintes sur l'émission récente d'un firman qui soumettait, disait-on, le commerce européen, dans les mers du Levant, à des vexations inouïes; enfin l'on revenait aux Grecs, au droit de protection de la Russie : on exigeait que la Porte répondît nettement à ce sujet (Rabbe). » Probablement, on voulait faire entendre à la Porte que, si elle s'obstinait à rejeter tout arrangement en ce qui regardait les Grecs, on ne manquerait pas de prétextes pour tirer de l'interprétation des traités des motifs suffisants de rupture.

Le divan feignit de ne rien comprendre à des exigences qui démentaient cette modération de l'alliance,

et il résolut de prendre des mesures énergiques, soit qu'il se crût en état de les soutenir, soit plutôt qu'il fût secrètement encouragé dans sa résistance par le cabinet de Vienne, qui poussait ainsi Alexandre jusqu'aux dernières limites de son système. D'ailleurs, en admettant qu'aucune influence étrangère n'eût agi sur la détermination du divan, il était évident que la Russie ne pouvait intervenir efficacement en Turquie qu'avec le concours ou du moins le consentement de l'Angleterre et de l'Autriche, et c'est ce qui arriva plus tard quand les scrupules d'Alexandre n'arrêtèrent plus le cabinet de Saint-Pétersbourg.

Quoi qu'il en soit, quatre bâtiments sous pavillon russe furent séquestrés dans le port de Constantinople, comme appartenant à des Grecs insurgés. Le cabinet de Vienne témoigna une grande surprise, et déclara que le système était en danger; c'était attaquer Alexandre par son côté faible. Les deux empereurs eurent une conférence à Czernowitz; M. de Metternich tomba malade *précisément* au moment de s'y rendre; l'absence de ce modérateur du système laissait à Alexandre les honneurs apparents d'une résolution non influencée, et tout n'en alla que mieux. Les deux souverains se bornèrent à convenir de l'opportunité de quelques mesures de réparation de la part de la Porte ottomane, et leurs ministres furent chargés d'en déterminer la nature et la signification politique.

« Les deux monarques (Rabbe) ne restèrent pas plus de quatre jours ensemble. Alexandre, en partant de Czernowitz pour retourner dans ses États, envoya M. de Nesselrode à Lemberg pour s'y concerter avec M. de Metternich : M. de Tatistchef s'y trouva également. On y rédigea une note qui devait être transmise au divan, toujours par l'entremise de lord Strangford; outre les griefs de la Russie, déjà et si souvent articulés, M. de Nesselrode eut l'adresse d'y insérer, au nom de toutes les puissances chrétiennes, une réclamation énergique sur les insultes faites au pavillon russe : c'était un acheminement au protocole du 4 avril, qui fut signé trois ans plus tard. »

1823-1824. Alexandre voyait avec méfiance et douleur tous les germes de mécontentement se développer dans ses États : sa foi dans le système Metternich était déjà bien ébranlée; mais il y persistait fatalement, en donnant toutefois à ses ministres plus de latitude, et en laissant à leur sagacité le soin de sauver les apparences.

Cependant les esprits continuaient de fermenter en Pologne; l'enthousiasme avec lequel on avait salué la constitution, s'était tourné en haine contre le grand-duc Constantin et contre les agents de ses rigueurs; les détentions arbitraires, des châtiments qui rappelaient l'alliance contre nature du despotisme avec la liberté, tout indiquait qu'Alexandre avait promis plus qu'il ne pouvait tenir, et que les Polonais, à la première occasion, risqueraient le peu qui leur restait d'indépendance, pour arriver à une position plus franche, fût-elle même celle des autres provinces de l'empire. Alexandre avait devant les yeux l'exemple de la Grèce; et quoique la lutte de ses coreligionnaires épuisât les ressources de la Turquie, il redoutait l'effet que produisait en Europe l'héroïsme de cette terre classique de la liberté. Au reste, il n'est pas douteux que l'enthousiasme presque général qui se manifesta à cette époque, était plus que de la sympathie pour un peuple cruellement opprimé; c'était une protestation contre la politique de l'alliance, qui se trouvait aux prises avec le principe religieux.

Tandis qu'une police tracassière épiait en Pologne tout ce qui ressemblait au patriotisme, la jeunesse russe laissait paraître des germes de fermentation. Les sociétés secrètes s'organisaient avec ce secret qu'imposent en Russie les formes expéditives du despotisme; ce n'était plus une conspiration de palais, un coup de main, comme les derniers règnes en offrent tant d'exemples : il s'agissait de changer la forme même du gouvernement. Alexandre, sans savoir jusqu'où allaient ces tendances, essaya

d'imprimer une marche plus énergique à l'administration. Le prince Alexandre Galitzin, chargé du ministère des cultes et de l'instruction publique, fut remplacé par l'amiral Chichkof, qui portait jusque dans les formes littéraires sa haine pour les innovations; toutefois il s'était montré tout autre lorsque le souverain avait mis sa sollicitude à presser l'émancipation morale de ses peuples; mais il était facile de reconnaître que son nouveau rôle allait mieux à ses convictions. Dans son discours d'installation, M. Chichkof posa en principe, que les classes inférieures de la société n'ont pas besoin d'un enseignement étendu; que les lumières si vantées, fournies par les sciences, sont plutôt funestes qu'avantageuses aux hommes nés pour obéir.

Ce n'était pas seulement dans les classes élevées de la société que se révélait cette inquiétude vague, avant-coureur des crises politiques : les soldats avaient apporté de l'étranger quelques notions des formes et des institutions de l'Occident : ces peuples, qu'on leur avait dépeints comme un ramas de brigands et d'athées, ils les avaient trouvés non moins supérieurs à eux par le lien des idées morales, que par les fruits d'une civilisation avancée; et comme il arrive dans les invasions sur une vaste échelle, les mœurs des vaincus réagirent sur les vainqueurs. Il était donc urgent de donner un but à cette effervescence; les circonstances l'indiquaient : une guerre nationale contre les Turcs servait à la fois les intérêts généraux de l'empire et les exigences du moment : mais alors que devenait la sainte alliance avec ses théories de légitimité et de *statu quo?* Si l'insurrection contre le despotisme des Turcs était ouvertement appuyée par l'autocrate, qui pouvait prévoir ce qui adviendrait en Pologne, dans la Crimée et dans la Finlande? Ces considérations paraissent avoir arrêté Alexandre, qui trouvait plus de périls dans sa modération, qu'il n'en avait rencontré lorsqu'il avait mis sa couronne sous la sauvegarde de la noblesse, du clergé et de tout son peuple.

« La diète polonaise ne fut pas convoquée en 1824, bien que les assemblées primaires se fussent réunies pour choisir leurs députés. Ce retard de l'appel ordinaire fait aux représentants de la nation fut bientôt suffisamment expliqué : on avait craint d'exposer la mesure dont nous allons rendre compte, à l'opposition d'une assemblée, au sein de laquelle les éléments d'une nationalité renaissante s'étaient déjà manifestés.

« Dans la république de Pologne, la qualité de citoyen, dont la dignité était d'autant mieux sentie qu'une exclusion comparable à l'ilotisme en privait la grande masse des habitants, prévalait sur tous les titres dont l'exercice de fonctions publiques ou la naissance étaient les sources communes. L'égalité politique absolue de tous les membres de la noblesse était le principe fondamental de la constitution... Les titres de prince, comte, etc., étaient de véritables anomalies, nées des faveurs dont quelques citoyens avaient été l'objet de la part des princes étrangers, ou introduites dans l'État par la naturalisation des familles qui les possédaient; quelle que fût, au surplus, leur origine, s'ils étaient prononcés dans la chambre des députés de la nation, ou dans toute autre relation solennelle, c'était une pure concession de la sévérité du droit à l'urbanité de l'usage.

« Ce principe d'égalité avait survécu à tous les malheurs de la Pologne, à toutes les dislocations qu'elle avait subies. C'est pourquoi il y avait encore en elle quelque chose de résistant à l'action dissolvante du pouvoir étranger; c'est pourquoi ses membres rompus et séparés, conservant une vie organique indestructible, tendaient à se réunir et à se rajuster. Le danger de ce principe, qui avait échappé jadis aux cupidités tumultueuses des rois partageurs, frappa le cabinet de Saint-Pétersbourg en 1824. Une commission fut aussitôt nommée pour aller extirper ce reste de républicanisme. On imagina avec une

sagacité à laquelle il faut rendre hommage, de mettre aux prises les rivalités vaniteuses, en vérifiant les titres honorifiques respectifs... La commission accomplit son œuvre : elle publia les noms des familles qui restaient autorisées à prendre les titres usités dans les hiérarchies monarchiques. En résultat, il se trouva sous les débris de cette malheureuse république douze familles de princes, soixante-quinze de comtes et vingt de barons. (Rabbe). » De cette manière, la Russie se réservait le monopole des titres, et pouvait calculer le prix du dévouement. Récompenser les dociles, sévir contre les résistances, tel était le double moyen sur lequel s'appuyait le système politique ; moyen fécond et puissant lorsqu'il est fondé sur la justice, mais dangereux et précaire lorsqu'il n'agit que sur les passions. A cette époque de solidarité entre les intérêts des princes, l'action des cabinets n'était plus circonscrite aux frontières respectives ; les proscriptions comme les faveurs avaient souvent une source étrangère. Le choix de nos ambassadeurs était soumis à la censure de la sainte alliance, et, à l'issue des événements d'Espagne et du Portugal, des décorations russes brillèrent sur la poitrine de nos princes et de nos ministres.

Cette marche, comme nous l'avons remarqué, blessait d'autant plus les Russes qu'elle n'était que l'expression de la volonté de M. de Metternich. Plusieurs événements sinistres, dans lesquels le peuple crut reconnaître la manifestation du courroux céleste, se succédèrent coup sur coup : nous voulons parler de l'incendie du palais de Tsarskoié-Sélo, de la maladie sérieuse de l'empereur, à l'époque même où se célébrait le mariage du grand-duc Michel avec la princesse Charlotte de Wurtemberg, et de l'inondation de la capitale qui eut lieu au mois de novembre 1824.

Dès l'époque de la fondation de Saint-Pétersbourg, au sein des marais de l'Ingrie et à l'endroit même où les eaux de la Néva, qui servent d'écoulement au lac Ladoga, se versent dans le golfe de Finlande, le clergé, qui voyait avec peine la suprématie de Moscou sacrifiée à une combinaison dont la haute portée lui échappait, avait répandu une prédiction, d'ailleurs assez vraisemblable, sur le sort de la nouvelle capitale. Pétersbourg, disait cette prédiction, serait englouti par les eaux. En effet, quand les vents d'ouest soufflent constamment avec violence, la Néva, refoulée dans son lit, menace de tout envahir. « Un ouragan qui venait de bouleverser la mer du Nord et la Baltique, en jonchant leurs plages de ruines, de cadavres d'hommes et de débris de navires, éleva subitement les eaux du golfe et du fleuve. Les ouvrages de Cronstadt, les établissements riverains furent soudainement endommagés ou emportés ; bientôt la ville elle-même fut envahie par l'élément furieux : les ponts en bois, submergés, disparurent arrachés à leurs pilotis ; les quais, les magasins, les casernes s'élevaient comme des îlots au-dessus des vagues ; les quartiers les plus élevés furent couverts à une hauteur de dix pieds. Tout le désordre, tous les accidents qu'on peut imaginer dans le naufrage d'une grande cité, jetèrent alors Saint-Pétersbourg dans la consternation et la terreur ; on vit les sépultures, dans cette ruine commune, livrer au torrent les ossements qu'elles renfermaient. Le désastre avait sévi depuis huit heures du matin jusqu'à trois heures du soir ; les pertes du commerce furent énormes. Les rapports officiels, destinés sans doute à détruire l'impression qu'avait produite une estimation exagérée des pertes, constatèrent la mort de cinq cents hommes, presque tous de la classe pauvre ou appartenant à la fonderie impériale. Les pertes matérielles qu'on avait d'abord portées à cent millions, furent évaluées à environ un cinquième de cette somme. Cependant toute la campagne des environs, auparavant couverts de villas somptueuses, était comme rasée. La forteresse de Cronstadt, ses remparts, ses bastions étaient détruits..., la violence de l'ouragan avait dispersé l'artillerie qui hérissait cette forteresse, et des pièces

du poids de cinq à six milliers, depuis un siècle immobiles sur leurs lourds affûts, avaient été emportées au loin dans la mer comme de légers soliveaux.

« A la suite de ce désastre, une multitude de malheureux erraient sur des décombres, sans vêtements, sans ressource et sans asile. Le souverain ne fut pas sourd aux cris de leur détresse; il assigna d'abord un million de roubles pour venir au secours de ceux dont les besoins étaient les plus urgents; et, se montrant à son peuple sous un aspect véritablement paternel, il parcourut lui-même la ville, envoya ses aides de camp sur les points qu'il ne pouvait visiter, et ne s'arrêta dans son activité secourable que lorsque tous ces infortunés eurent un abri et du pain. » Le zèle des particuliers vint en aide à la sollicitude de l'empereur : le prince Alexis Kourakin, frère de l'ancien ambassadeur près la cour de France, fut chargé de rassembler et de régulariser les dons volontaires, et s'acquitta de cette tâche à la satisfaction générale.

On remarqua dès cette époque un changement sensible dans l'humeur d'Alexandre, soit que sa constitution robuste eût été affaiblie par les grandes épreuves qu'il avait subies, soit que la direction religieuse de ses idées eût triomphé de ses résolutions politiques, et que, dans l'état de doute où il flottait, le désastre de sa capitale eût pris à ses yeux le caractère d'un châtiment providentiel; il parut considérer la crise de la Grèce sous un point de vue plus national. « Déjà, dit l'historien d'Alexandre, on avait répandu la nouvelle que les ministres de Londres et de Vienne à Constantinople venaient enfin de triompher de l'obstination du divan, et qu'en vertu des résolutions prises à Czernowitz par les deux empereurs, de faire la guerre en cas de persistance de la Porte dans son système, les principautés de Valachie et de Moldavie allaient être évacuées, les entraves mises au commerce et à la navigation de la mer Noire allaient disparaître, enfin que le sort des Grecs allait être assuré. Pour donner plus de crédit à ce bruit, M. de Ribeaupierre fut aussitôt nommé en qualité d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire près de la Porte ottomane, *dans l'espoir*, dit l'oukase qui l'appelle à ces fonctions, *que, de concert avec nos alliés, nous réussirons à terminer les malheurs qui désolent l'Orient.*

« Mais M. de Ribeaupierre n'était point parti; les deux provinces n'avaient pas été évacuées, et les armées russes restèrent sur le Danube et le Pruth : il n'y eut de réel dans tout ce qui avait été annoncé, que les concessions faites par la Porte relativement à la navigation de l'Euxin. Ce ne fut qu'au retour d'un voyage fait dans les gouvernements de Moscou, de Kalouga, de Toula et d'Orembourg, et après l'inondation de Saint-Pétersbourg, que l'empereur, en quelque sorte forcé par la voix du ciel et par celle des hommes, parut se déterminer à des démarches plus positives auprès du divan, et c'est alors que M. Minciaki fut envoyé à Constantinople, en qualité de simple agent, pour y poursuivre, de concert avec M. de Strangford, un arrangement définitif relativement aux deux provinces et à la Grèce entière.

« M. de Minciaki fut parfaitement accueilli par le ministre ottoman; M. de Strangford continuait également à être l'objet des plus flatteuses prévenances; cependant on n'avançait pas, et la question préalable, celle de l'évacuation des deux provinces, était toujours en litige. » Le fil des négociations était entre les mains de l'Autriche, qui encourageait sous main la résistance du divan, et qui prévoyait bien que la conclusion des affaires grecques, sous le protectorat de la Russie, achèverait bientôt l'asservissement de l'empire turc.

Les propositions de la Russie n'étaient point admissibles par le sultan; car, une fois les négociations diplomatiques entamées, le cabinet de Saint-Pétersbourg ne pouvait que renouer la trame si habilement ourdie depuis Pierre le Grand. « Elles consistaient à

morceler la Grèce en principautés distinctes qui auraient reconnu la suzeraineté du sultan. » L'analogie de cet ordre de choses avec l'état de la Valachie et de la Moldavie n'était rien moins qu'encourageante pour le divan, et n'était guère de nature à concilier les vues des cabinets des grandes puissances. Nous verrons bientôt comment la France et l'Angleterre se trouvèrent enlacées dans la politique russe, au point de lui prêter le secours de leurs flottes pour l'accomplissement de ses vues les plus importantes.

L'abondance des faits politiques, et l'enchaînement qui seul peut aider à les faire bien comprendre, nous a détourné de la marche administrative et des réformes matérielles dans l'intérieur de l'empire.

En ce qui regarde les finances, nous dirons, avec Rabbe, qu'une amélioration progressive dans cette branche, surtout depuis que M. de Cancrin en avait la direction, avait été constatée par des rapports présentés à la fin de chaque année au conseil de surveillance des établissements de crédit. Cependant on avait été obligé de suspendre le système d'opérations par lequel on avait jusqu'en 1822 procédé avec trop de rapidité à l'extinction de la dette publique; c'est-à-dire que l'on avait reconnu l'impossibilité de retirer subitement, et par trop grandes masses, les assignats en circulation. En 1823, il n'en restait plus que pour une somme d'environ six cent millions de roubles, et la loi qui s'opposait à toute émission nouvelle était maintenue avec la plus grande rigueur.

Mais l'année suivante, le conseil de surveillance déclara qu'il y avait lieu à surseoir à l'élimination du papier-monnaie, opération qui s'était faite périodiquement depuis le commencement du règne d'Alexandre.

« Il avait été démontré, dit à ce sujet M. de Cancrin, que la réduction rapide des assignats n'eût pas procuré pour cette fois les avantages qu'on en pouvait attendre, puisqu'en accélérant trop la marche de semblables opérations, on risquait quelquefois de se mettre en opposition avec le principe même. Le temps nous apprendra le moment où il sera opportun de recommencer à retirer graduellement de la circulation les signes représentatifs du numéraire. »

« Ce qui résulte évidemment de ce rapport, ajoute Rabbe, c'est que le gouvernement russe est bien loin encore de jouir du degré d'aisance que le développement du commerce et de l'industrie procure aux nations riches, dans l'acception véritablement économique du mot; et, de fait, le commerce languissait en Russie. Les manufactures, faute de capitaux, ne produisaient pas : dans le cours de l'année 1822, elles avaient obtenu de la caisse d'emprunt dix millions et demi en assignats. L'année suivante, les besoins de cette branche languissante n'avaient été guère moins considérables, et la situation du commerce des matières premières laissait beaucoup à désirer; indépendamment des causes générales de cette lenteur dans le développement de l'industrie russe, cause qu'il faut chercher dans l'extrême disproportion de la partie libre et laborieuse de la nation à la partie serve et indolente, dans le défaut de grandes routes, de canaux et de débouchés, la contrebande, conséquence naturelle des prohibitions, est regardée comme le plus grand obstacle à la prospérité financière et fiscale de cet empire. »

Les Juifs avaient organisé un vaste système de contrebande sur les frontières de la Pologne, et faisaient des bénéfices considérables, surtout sur la monnaie de cuivre qui n'a point subi le discrédit des assignats. Les édits les plus sévères furent dirigés contre eux. Un oukase de 1824 leur interdit la faculté de voyager dans l'intérieur, celle de colporter des marchandises, et ordonne, de plus, que ceux qui sont entrés en Russie pour s'y établir, s'ils n'ont pas encore été inscrits dans une classe d'habitants, seront immédiatement rangés parmi les manœuvres de district, et soumis à la capitation des bourgeois.

C'est à cette époque qu'il faut rap-

porter l'arrangement qui régla définitivement les prétentions de la Russie relatives aux frontières de cet empire dans l'Amérique du Nord, prétentions que les États-Unis avaient énergiquement repoussées.

Si l'on jugeait des ressources financières de la Russie d'après le développement de ses forces militaires et de sa marine, en basant les dépenses sur celles des autres États de l'Europe, on tomberait dans une grave erreur. En effet, le budget de l'empire serait, dans cette hypothèse, plus qu'absorbé par ces seules branches de service. La modicité des traitements pour tous les grades, le bas prix des effets d'habillement et d'équipement militaires qui se confectionnent dans les fabriques de la couronne, l'extrême bon marché de la main-d'œuvre, les approvisionnements facilités par le système qui admet les impôts en nature, toutes ces causes réunies rendent l'armée et la flotte infiniment moins onéreuses que partout ailleurs. Néanmoins, malgré ces avantages, il était facile de voir que la Russie serait ruinée ou grevée d'une dette immense avant que le commerce de l'Asie par les mers du Levant, objet de sa constante sollicitude, pût lui apporter la compensation de tant d'efforts et de sacrifices. Il s'agissait donc de dégrever le trésor, non-seulement par des réductions partielles et insuffisantes dans l'effectif de l'armée, mais par un système large, qui tiendrait toujours à la disposition du gouvernement des moyens puissants de défense ou d'agression. On crut avoir trouvé la solution de ce problème dans l'organisation des colonies militaires; certes, cette idée, que l'Autriche a heureusement appliquée, n'est pas nouvelle. Les populations agricoles que leur position géographique exposait aux incursions des tribus nomades ou barbares, impuissantes devant des masses, tâchaient du moins de repousser à main armée les brigandages isolés et les attaques partielles. Ainsi les colonies romaines, placées sur la limite des États qui luttaient encore pour leur indépendance, ont reçu successivement une organisation analogue, et elles se trouvaient également propres à défendre et à envahir.

La première application du système des colonies militaires en Russie remonte à l'année 1819. Le général Araktchéief, auteur du projet, fut chargé de le mettre à exécution, et l'empereur Alexandre ne négligea rien pour assurer le succès de cette grande mesure. Ce fut sans doute pour inspecter ces nouveaux établissements et juger par lui-même des avantages et des inconvénients que présentaient les localités, que le tsar entreprit de fréquents voyages dans les provinces méridionales de l'empire. Ces préparatifs alarmèrent l'Europe, et, malgré le mystère qui enveloppait les colonies naissantes, les investigations des étrangers ne tardèrent pas à donner à cet égard des renseignements plus ou moins exacts. Quelques auteurs ont cru retrouver dans les plans de Munich l'idée première de cette organisation à la fois agricole et militaire. Il avait imaginé, pour défendre l'Ukraine contre les incursions des Tatares et des musulmans, de la couvrir par une ligne de seize retranchements, dont chacun était occupé par un régiment de dragons. Quatre régiments de milice étaient répartis sur toute l'étendue de cette ligne, et les hommes qui la défendaient, cultivateurs en temps de paix, se transformaient en soldats en temps de guerre. Quoi qu'il en soit, voici, d'après les observations de M. Lyall, qui a visité les colonies militaires du temps d'Alexandre, quelle était alors leur organisation :

L'empereur rend un oukase dans lequel sont désignés les villages impériaux destinés à recevoir des colonies militaires. Dans les villages ainsi désignés, tous habités par des paysans de la couronne, et par conséquent à la disposition du monarque, on porte sur des registres le nom, l'âge, la propriété et la famille de chaque chef de maison. Ceux qui ont plus de cinquante ans sont choisis pour composer ce qu'on appelle les *maîtres* ou les *chefs colons*. S'il n'y a pas assez d'hommes

de cet âge pour former le nombre requis, on prend ceux dont l'âge se rapproche le plus de cinquante ans.

A la place de leurs cabanes, on leur construit des maisons alignées en rues. Ces habitations sont parallèles et séparées l'une de l'autre par une cour.

Chaque maître colon reçoit en partage quinze dessiatines (la dessiatine équivaut à 109, 26 d'are), à la charge d'entretenir un soldat, sa famille et son cheval, si c'est un corps de cavalerie qui est établi dans le village. En échange, le soldat doit l'aider dans la culture de son terrain et dans les autres travaux de la campagne, quand il n'est point occupé à son service militaire.

Il dépend des chefs militaires de désigner le soldat attaché au maître colon, et d'en placer un avec sa famille auprès de chacun de ceux qui n'ont point d'enfants. Le colon chef devient soldat lui-même, quoiqu'il ne puisse, en cas de guerre, marcher en campagne. Il peut choisir dans sa famille un adjoint pour l'aider à exploiter sa ferme; cet adjoint, à la mort du maître colon, lui succède, avec l'agrément toutefois des autorités militaires.

Si le maître colon a plusieurs fils, le plus âgé devient son adjoint; le second prend les fonctions et la qualification de réserve, et on lui donne pour demeure une maison adjacente; le troisième peut être *soldat cultivateur*: les autres sont classés comme cantonniers, élèves, etc., ainsi que nous l'expliquerons ci-après.

Le soldat que l'on constitue membre de la famille du maître colon, qui mange à sa table et qui l'aide dans ses travaux, est désigné sous la dénomination de *soldat cultivateur*.

Ces soldats cultivateurs forment la force effective des nouvelles colonies. Dans le gouvernement de Novogorod, on ne leur faisait faire que les exercices de l'infanterie; mais dans les trois gouvernements du midi de la Russie, on les forme à la fois aux exercices de la cavalerie et de l'infanterie: ces exercices sont à la discrétion des chefs, et comme les soldats n'ont, pour coopérer aux travaux de la ferme, que le temps qui n'est pas consacré aux exercices militaires, il est aisé de voir que l'assistance que peut attendre d'eux le colon en chef dépend presque toujours de la volonté de l'officier commandant; car si celui-ci tient à la sévérité de la discipline, surtout pendant la belle saison, le colon en chef ne tirera que peu de secours du soldat, qu'il a cependant à sa charge avec son cheval pendant toute l'année. Trois jours d'exercice par semaine passent pour un service modéré, sans compter les gardes que le soldat doit monter régulièrement à son tour. En outre, chaque village militaire est tenu d'envoyer, à tour de rôle, un détachement au quartier général du régiment pour y faire le service.

Le soldat cultivateur est soumis au double service de soldat et de laboureur pendant vingt-cinq ans à dater de son inscription sur le registre, s'il est Russe, et pendant vingt ans s'il est Polonais; après quoi il est libre de quitter le service: s'il y reste, il est classé comme vétéran invalide, et envoyé en garnison. Sa place est remplie par le réserve dont nous allons parler.

Tout près de la maison du colon chef, on en construit une exactement semblable; celle-ci est occupée par le réserve, que l'on peut regarder comme un second soldat cultivateur; c'est le colonel du régiment colonisé qui le choisit parmi les paysans. Ce réserve est ordinairement un fils ou un parent du colon chef. On instruit le réserve dans tous les devoirs du soldat; il est destiné à remplir en tout point la place de son prototype, ou à faire partie d'une armée de réserve en cas de danger. Si le soldat cultivateur est tué dans une bataille, ou vient à mourir autrement, sa place est occupée par le réserve. C'est par les hommes de cette classe que l'on remplace encore les soldats qui ont fait leur temps de service. Le réserve, à son tour, est remplacé par un cantonnier, celui-ci par un enfant de troupe, etc. Le réserve doit également coopérer à la culture.

aux autres travaux de ménage : il est tailleur, cordonnier, etc.

Le colon en chef, le soldat agriculteur et le réserve, peuvent se choisir une femme; on conçoit que, dans ce système, les mariages soient encouragés; les femmes une fois entrées dans l'enceinte des colonies militaires ne peuvent plus se marier ailleurs.

Les fils du colon en chef, du soldat cultivateur, du réserve, de l'âge de treize à dix-sept ans, sont désignés sous le nom de *cantonniers*. On les exerce comme soldats, en les réunissant dans le village où réside le colonel et qui sert de quartier au régiment. Ils suivent des écoles pour achever leur éducation.

Les garçons de huit à treize ans vont à l'école du village où demeurent leurs parents, et, de deux jours l'un, ils reçoivent une instruction militaire. Comme les cantonniers, ils portent l'uniforme et sont regardés comme soldats. Les garçons au-dessous de huit ans demeurent avec leurs parents.

L'éducation des enfants est un des traits caractéristiques du système. Tous les enfants mâles sont envoyés aux écoles d'enseignement mutuel : là on leur apprend à lire, à écrire et à compter; on leur fait aussi apprendre une espèce de catéchisme sur les devoirs du soldat; on les instruit à manier le sabre, aux exercices du manége. Quand ils ont atteint l'âge de treize ans, on les rassemble au quartier général du régiment, on les forme en corps, et ceux qui se distinguent le plus par leur aptitude et leur bonne conduite sont promus au grade d'officier. J'ai vu (dit M. Lyall) au quartier général du premier régiment du Boug, au village de Sokolnik, un corps de deux cents cantonniers marcher, faire feu, et exécuter toutes les évolutions avec une prestesse et une précision étonnantes. Il y a parmi eux un esprit de corps qui ne peut manquer d'en faire de bons soldats.

Pour l'éducation des filles, on a établi des écoles à la Lancastre dont on peut espérer de bons résultats. Pour nous résumer, nous dirons que les éléments des colonies militaires sont :

1° Le colon chef ou maître colon;

2° L'adjoint ou aide;

3° Le soldat cultivateur qui, ses devoirs militaires remplis, seconde le colon chef dans ses travaux agricoles;

4° Le réserve qui a les mêmes fonctions que le précédent, et peut le remplacer au besoin;

5° Le cantonnier, enfant mâle de treize à dix-sept ans;

6° Les enfants de troupe de huit à treize ans;

7° Les enfants mâles au-dessous de huit ans;

8° Les filles et les femmes;

9° Les invalides.

On a reproché au système des colonies militaires plusieurs inconvénients : d'abord celui de démoraliser les familles dans les villages de la couronne, c'est-à-dire précisément là où la condition des serfs les rapprochait davantage des bienfaits d'une émancipation complète; ce changement forcé d'état, et cette agglomération fortuite ou arbitraire d'individus, devant nécessairement relâcher ou rompre le lien des affections qui peuvent consoler même des esclaves; on a prédit encore que les soldats seraient de mauvais cultivateurs, puisqu'ils ne posséderaient qu'éventuellement, et que les paysans rattachés au régime militaire confondraient leur double vocation dans une même répugnance. Quant à l'instruction donnée dans les écoles de ces établissements, on a demandé à quoi elle pouvait servir aux jeunes gens, sinon à leur faire mieux apprécier encore la rigueur des règlements qui renferment leur existence dans des limites infranchissables. N'est-il pas à supposer que le désir de la liberté qui suit toujours les lumières, ou l'ambition d'un chef ne vienne à tourner contre le gouvernement lui-même les ressources que sa prévoyance avait créées? Quoi qu'il advienne de ces prévisions, le système des colonies militaires a déjà subi d'importantes modifications. On a renoncé à coloniser l'infanterie; mais la colonisation de la

cavalerie, si habilement dirigée par le comte de Witt, paraît avoir donné des résultats satisfaisants, non-seulement pour l'instruction des hommes, la beauté et la force des chevaux, mais encore pour les produits de culture qui ont fourni aux besoins de la colonie, et même aux approvisionnements extraordinaires qu'ont nécessités les guerres de Perse et de Turquie et la dernière insurrection des Polonais. Nous renverrons pour les détails les plus récents à la relation de M. le duc de Raguse, en faisant observer toutefois que des motifs faciles à apprécier l'ont, peut-être à son insu, entraîné hors des limites d'une approbation impartiale.

Jamais l'historien ne revêt un caractère plus solennel que lorsque, debout sur la tombe des princes, il résume tout un règne dans le jugement qu'il porte sur leur mémoire, et se rend pour ainsi dire solidaire des arrêts de la postérité. Que s'il a suivi la vie d'un grand peuple dès son apparition sur la scène du monde, dans ses transformations successives, en voyant les événements réagir les uns sur les autres pour s'expliquer et s'enchaîner dans l'ensemble, alors il ne considère plus les monarques que comme des instruments providentiels du malheur ou de la prospérité des peuples, de leur gloire ou de leur ruine, et, dans l'intérêt même de la vérité, il mesure le blâme ou l'éloge non-seulement d'après les actes en eux-mêmes, mais en raison de leur signification humanitaire.

La mort d'Alexandre a soulevé des soupçons que nous ne croyons pas fondés, non-seulement parce que des rapports officiels sont la base de notre opinion, mais parce que l'intérêt même de ceux sur lesquels ont plané ces doutes était loin de leur conseiller un tel crime. Ces bruits ont pris trop de consistance pour que nous ne regardions pas comme utile de les réfuter.

En ce qui regarde le *portfolio,* nous avouerons ici tout l'embarras de notre tâche; les présomptions de l'auteur anonyme de l'article intitulé : *Derniers moments de l'empereur Alexandre* (n°s 34 et 35, page 141, édition de Paris), reposent sur des données si vagues qu'elles nous paraissent tout à fait inadmissibles. Selon cette version, « à la mort de Paul Ier, Nicolas fut destiné pour être le successeur direct d'Alexandre, même au préjudice de ses propres descendants légitimes. Démentir ce fait jusqu'à son accomplissement était le jeu constant de l'hypocrisie et de la politique. » Ce mode de succession avait été jadis en vigueur, et avait été une source de troubles; dans quel intérêt les meurtriers de Paul auraient-ils voulu faire revivre cette mesure? était-ce pour balancer l'autorité de l'autocrate? Mais, en admettant cette supposition, pourquoi avoir exclu Constantin? Prenons encore quelques citations : « Il avait été également décidé, à la mort de Paul, qu'après le règne d'Alexandre, l'héritage des tsars serait partagé en un empire de Russie proprement dite, et un autre empire composé des provinces polonaises et de toutes les dépendances de la Russie actuelle. Nicolas devait régner sur l'*un* de ces empires, tandis que l'autre appartiendrait à l'héritier légitime d'Alexandre, ou, à son défaut, au grand duc Constantin. »

Cette générosité des conspirateurs à l'égard des Polonais, cet abandon des plans de Catherine II, cet agrandissement spontané d'une nation rivale, dépassent tellement les bornes de toute vraisemblance, que nous concevons l'embarras de l'auteur à entourer de telles choses de quelque apparence de probabilité.

« L'empereur Alexandre, en proie à des intrigues tellement actives, que tous ses efforts étaient impuissants à leur opposer de *certaines bornes*, n'eut point assez d'autorité pour faire exécuter les mesures qui, *quoique émanant de lui-même*, s'harmonisaient néanmoins avec les engagements *dont il n'était que trop réellement délivré, mais que ses scrupules* lui représentaient toujours comme existants... L'empereur se proposait de continuer son voyage jusqu'aux provinces situées sur la mer Caspienne, où il avait *une*

sorte d'intention de fonder un État indépendant au profit du grand-duc Michel. » Certes, voilà le chef de la sainte alliance bien émancipé; il rendra tout, jusqu'à la conquête de Jean le Terrible; les Polonais, les Suédois et les Turcs auront bon marché de ce qui restera à la nouvelle ou plutôt à l'ancienne Russie.

« Il voulait ensuite se rendre en Volhynie, au quartier général de l'armée, y faire venir les grands-ducs Constantin et Michel, et proclamer: 1° Nicolas comme son successeur direct au trône des Russies; 2° Constantin comme souverain des provinces polonaises, avec un territoire qui aurait embrassé *presque* toutes les autres dépendances de l'empire russe en Europe, en mettant en même temps ce frère en possession immédiate des provinces polonaises et de *quelques* pays *au delà*, tandis que le reste des dépendances ne devait y être définitivement ajouté qu'à la mort de l'empereur Alexandre. » Comment l'empereur Alexandre pouvait-il prévoir que Constantin, dont l'âge différait si peu du sien, devait lui survivre? D'un autre côté, Constantin n'avait point d'héritiers; l'auteur suppose peut-être qu'il aurait désigné pour son successeur un prince polonais... « Les projets de l'empereur étaient sincères et généreux. Son erreur consistait sans doute en ce qu'il ne les expliqua pas *franchement*, avant leur mise à exécution, à ceux dont les principes se trouvaient en opposition nécessaire, quoique secrète, avec les siens; car, si ces adversaires les blâmaient, les redoutaient, et nous pouvons dire les détestaient, ils n'auraient cependant pas poussé l'infamie jusqu'à le faire renverser par des moyens aussi affreux que ceux dont ils se servirent. Mais éloignés de toute participation à ses pensées, les ennemis cachés de l'empereur, au sein de sa famille, ne virent ses projets qu'à travers une *sorte* de nuage épais qui ne leur permettait même pas d'en distinguer les ombres, et qui les leur représentait sous des formes trop subversives de leurs propres projets, pour que leurs consciences déjà souillées eussent pu s'arrêter encore devant les résolutions hideuses qu'on les a vus exécuter... L'empereur Alexandre mourut de mort violente. L'impératrice devint la victime du même complot un peu plus tard, mais cependant trop tôt pour que les apparences mêmes fussent gardées. » Ainsi, dans l'opinion de l'auteur, Alexandre aurait succombé par le crime d'un des membres de sa famille; la désignation est facile, si l'on se contente de ces indications; mais comment se fait-il que ceux qui n'ont pas hésité à sacrifier l'impératrice Élisabeth à leur impatience de régner, aient permis au docteur Wilie, au médecin d'Alexandre, d'emporter en Angleterre son terrible secret? Les ressentiments politiques, même ceux dont la source est pure, ne reculent devant aucuns moyens de se satisfaire.

Un historien polonais, où l'on trouve d'ailleurs autant de partialité nationale que de véritable talent, avance qu'Alexandre a été empoisonné par le sénat. Cette assertion, que dément la précédente, n'a pas plus de fondement (Miéroslawski, Histoire de la révolution de Pologne). Enfin Rabbe, dans son Histoire d'Alexandre, s'exprime en ces termes: « Et quelle a été la fin d'Alexandre? serait-il vrai que la puissance qui, depuis 1815, avait exclusivement influé sur ses déterminations, à la veille de voir s'écrouler l'édifice qu'elle avait bâti sur les pieuses illusions du monarque russe, ait voulu à tout prix prévenir le scandale de cette éclatante défection: faut-il croire?... Non, ces sinistres rumeurs ne peuvent pas être accueillies. Il n'est du moins pas permis de donner une sanction historique quelconque au bruit d'un attentat qui passerait les bornes de toute perversité politique. » Il est clair que cette dernière insinuation regarde l'Autriche. Certes, s'il eût fallu payer d'un grand sacrifice la prolongation des jours d'Alexandre, nulle autre puissance n'eût été plus disposée à le faire. Avec Alexandre, tout le système de l'alliance s'est évanoui; son successeur a saisi d'une main ferme les rênes de

l'empire, et sous lui s'est accompli ce que l'Autriche redoutait le plus, l'indépendance de la Grèce sous le protectorat russe, l'abaissement définitif de la Turquie; enfin, après la mort de ce prince, les révolutions de Paris, de Bruxelles, de Varsovie, de Brunswick, en se répercutant dans l'Europe, ont bouleversé toute l'économie du congrès de Vienne, et rouvert la lutte entre les vieilles monarchies et les exigences constitutionnelles.

Cependant, pour qu'un bruit de cette nature s'accrédite, il faut bien admettre qu'il y ait eu dans le cours des événements des indices assez forts pour leur prêter un caractère de vraisemblance: or, nous retrouvons ces indices dans un concours frappant de circonstances, les unes politiques, les autres présentant un caractère de violence qui, à l'époque où elles eurent lieu, empêchèrent d'admettre des causes purement accidentelles.

En 1825, on croyait généralement qu'Alexandre allait prendre une résolution énergique au sujet de la Grèce; on apprend qu'il voyage dans les provinces méridionales de l'empire; tandis que tous les esprits sont dans l'attente, on reçoit tout à coup la nouvelle qu'Alexandre vient d'expirer à Taganrok, que des troubles sérieux ont éclaté à Pétersbourg, que Constantin renonce à la couronne, en s'avouant incapable de la porter, et que Nicolas, après avoir triomphé d'une insurrection militaire, est monté sur le trône de toutes les Russies. Les révolutions de palais si fréquentes dans cet empire, cette mort si inattendue, tout, jusqu'à l'éloignement du lieu de la scène, contribuait à répandre sur les derniers moments d'Alexandre ce merveilleux tragique qui a tant de prise sur l'imagination des hommes.

Après avoir établi que ceux qui ont prétendu qu'Alexandre avait péri de mort violente n'appuyaient leur dire que sur des conjectures contradictoires et toutes improbables, nous allons exposer quelques-uns des documents officiels que nous adopterons, non parce qu'ils émanent du gouvernement, mais parce qu'ils paraissent mériter une entière confiance.

Au commencement de l'automne, Alexandre résolut de faire un voyage dans les provinces méridionales de l'empire; l'objet principal de ce voyage était de passer en revue les armées campées dans la Volhynie, dans la Podolie et dans la Bessarabie. L'empereur se proposait aussi de visiter la Crimée, et spécialement la ville de Taganrok, le second port de la mer Noire. On s'était flatté que quelques semaines de résidence dans cette ville pourraient améliorer la santé de l'impératrice Élisabeth, qui, depuis quelque temps, donnait des inquiétudes.

L'impératrice partit de Saint-Pétersbourg le 15 septembre, accompagnée du prince Volkonski, de son médecin et d'une suite peu nombreuse. Elle n'arriva à Taganrok que le 6 octobre: Alexandre, parti deux jours avant elle, se trouvait dans cette ville depuis le 20 septembre.

L'empereur visita tous les établissements; il manifesta l'intention de faire construire le lazaret en pierres de taille, et exécuter de grands travaux pour faciliter les approches du port. Après un mois de séjour à Taganrok, Alexandre y laissa l'impératrice, et se remit en route pour achever sa tournée dans la nouvelle Russie.

Le 24 octobre, arrivé à deux verstes de la ville de Novo-Tcherkask, il fut reçu par le lieutenant général Novaïeski et un grand nombre d'officiers supérieurs. Il descendit d'abord à la maison de campagne du comte Platof, où se trouvait l'adjudant général Tchernichef. Après avoir changé d'habits, il monta un cheval cosaque magnifiquement harnaché, et alla au-devant de l'hetman, qui, s'étant séparé de sa suite, s'avança vers le souverain pour le complimenter, et lui présenter le rapport de la situation générale des corps soumis à ses ordres. Alors l'empereur poussa jusqu'à la suite de l'hetman, la salua de la manière la plus affectueuse, et se dirigea avec elle vers la cathédrale. La route était bordée par une foule nombreuse : l'air reten-

tissait d'acclamations; des femmes et de jeunes filles jonchaient de fleurs son passage; et, lorsqu'il arriva à la cathédrale, le haut clergé vint à sa rencontre pour le complimenter et l'introduire. Quand le service divin fut achevé, l'empereur se rendit à la maison de l'hetman, devant laquelle étaient disposées sur deux lignes les marques de distinctions et de faveurs accordées aux Cosaques en récompense de leur dévouement et de leurs services. Sa Majesté y reçut les félicitations des officiers de la chancellerie du Don qui forment le tribunal suprême de cette province; et, lorsque Alexandre arriva devant la porte de la maison, les hetmans des districts et les chefs des anciens lui offrirent, selon l'usage, le pain et le sel... Dans la matinée du 25, l'empereur donna différentes audiences, et visita les établissements publics. Il retourna à Asof par la route de Sraro-Tcherkask, et arriva à Taganrok le 27 octobre.

Le 1er novembre, il partit pour faire un nouveau voyage dans la Crimée, et visita Mariopol, Pérékop, Symphéropol, Bakhtchisaraï et Eupatori. Le 31, il adressa au ministre des finances un oukase portant : « Que pour adopter tous les moyens possibles en faveur de Taganrok, point si important pour le commerce intérieur de la Russie, Sa Majesté ordonnait que le dixième de tous les droits de douane perçus dans cette ville, au maximum d'un million par an, serait mis en réserve pour l'amélioration du port et pour la construction des édifices nécessaires, sur une échelle proportionnée à l'étendue de son commerce. »

En revenant de la Crimée, l'empereur fut si frappé, dans les environs de Sébastopol, de la beauté de la végétation méridionale, qu'il dit au général Diebitch et au comte Vorontzof qui l'accompagnaient : « Si je quittais un jour les soins du gouvernement, je voudrais passer le reste de ma vie dans ce lieu. » Plein de ces idées, il entra dans un monastère du voisinage, où il demeura plus d'une heure dans une pieuse contemplation. Quand il rejoignit son escorte, il se plaignit de malaise et de frisson; la fièvre, qui se déclara avec intermittence, devint tout à coup plus violente, et l'empereur se hâta de revenir à Taganrok, auprès de l'impératrice Élisabeth. Comme il était doué d'une forte constitution, sa maladie n'eût point été dangereuse s'il avait reçu des secours à temps; mais il avait jugé trop légèrement de son mal, et, pendant la première quinzaine, il refusa de prendre aucun médicament. Il était déjà trop tard lorsque enfin il se rendit aux sollicitations de sa famille et aux pieuses remontrances de l'archimandrite. Sa maladie empira rapidement; mais il conserva l'usage de ses sens jusqu'à la dernière heure, où il dicta son testament. L'impératrice Élisabeth lui prodigua les soins les plus tendres; pendant cinq jours et cinq nuits, elle ne quitta pas le chevet de son lit. Les dernières paroles de l'empereur furent : « Ah! le beau jour! » Les rideaux des croisées avaient été tirés, et le soleil d'automne dardait ses rayons dans l'appartement. Lorsque l'empereur eut rendu le dernier soupir dans les bras de l'impératrice Élisabeth, elle rassembla ses forces pour lui fermer les yeux et lui croiser les bras sur la poitrine; après cet effort elle s'évanouit. Les deux lettres suivantes écrites par l'impératrice Élisabeth, la veille et le jour même de la mort d'Alexandre, appartiennent à l'histoire : elles honorent également Alexandre et celle qui lui a survécu de si peu.

Taganrok, 18 novembre 1825.
(30 novembre.)

« Chère maman,

« Je n'ai pas été en état de vous écrire par le courrier d'hier. Rendons aujourd'hui mille et mille actions de grâces à l'Être suprême. Décidément la santé de l'empereur, de cet ange de bonté au milieu de ses souffrances, va beaucoup mieux. A qui donc Dieu réserverait-il sa miséricorde infinie, si ce n'était pour celui-ci? Oh! mon Dieu! quels moments d'affliction j'ai passés! Et vous, chère maman, je puis me figurer votre inquiétude; vous recevez

les bulletins; vous avez donc vu à quelle extrémité nous avons été réduits hier, et surtout dans la soirée; mais Wilie (le médecin anglais) dit lui-même aujourd'hui que l'état de notre cher malade est satisfaisant; mais il est très-faible. Chère maman, je vous avoue que je ne suis pas à moi, et je ne puis vous en dire davantage. Priez avec nous, avec cinquante millions d'hommes, pour que le Seigneur rende complète la guérison de notre malade bien-aimé.

« ÉLISABETH. »

19 novembre.

« Notre ange est au ciel, et moi je languis encore sur la terre!... Qui aurait pu croire que moi infirme je lui aurais survécu?... Ne m'abandonnez pas, chère maman, car je suis absolument seule dans le monde.

« Notre cher défunt a repris son regard de bonté; son sourire me prouve qu'il est heureux, et qu'il a devant les yeux des objets meilleurs que ceux d'ici-bas. Ma seule consolation dans ce malheur irréparable, c'est l'espoir de ne pas lui survivre; j'espère être bientôt réunie à lui.

« ÉLISABETH. »

Les pressentiments de l'impératrice ne l'avaient pas trompée; elle ne tarda pas à rejoindre dans la tombe l'objet de ses constantes affections.

Cependant Pétersbourg était plongé dans une vive anxiété; les nouvelles que les courriers apportaient de Taganrok répandaient tantôt l'espoir, tantôt la consternation. Le 8 décembre, on reçut des nouvelles plus favorables; elles étaient datées du 29 novembre, et annonçaient, comme nous l'avons vu plus haut, une amélioration sensible. Sir James Wilie, dans le bulletin du même jour, écrivait qu'au moyen de révulsifs on était parvenu à tirer Sa Majesté de l'état léthargique dans lequel elle était restée longtemps, de sorte qu'on était fondé à en espérer les résultats les plus heureux.

Dans la matinée du 9, un courrier apporta la nouvelle que l'empereur était expiré le 1er décembre, entre dix et onze heures du matin. On était à célébrer un *Te Deum* d'actions de grâces, lorsque le grand-duc Nicolas, instruit le premier de la perte que l'empire venait de faire, ordonna de suspendre le service divin, et pria l'archimandrite de se transporter chez l'impératrice mère pour la préparer à cette nouvelle douloureuse.

Nous avons cru devoir entrer dans ces détails, qui ne sont pas du domaine de l'histoire, parce qu'il était important de les rapprocher de quelques versions bien différentes, et que le lecteur aurait pu adopter sans examen.

Alexandre fut généralement regretté, quoique sa mort ait été le signal d'une révolte préparée de longue main; c'était moins à l'homme que s'adressait le mécontentement d'une partie de la jeune noblesse qu'aux institutions elles-mêmes. Sa piété vive et sincère lui conciliait le clergé; sa douceur et sa philanthropie, qu'on retrouvait peintes sur ses traits, lui gagnaient l'affection de tous ceux qui l'approchaient; sa constance dans les temps difficiles, la gloire des armes qui se reflète toujours sur le chef, n'eût-il d'ailleurs aucune des qualités qui font le guerrier, tout le rendait cher à un peuple qui obéit même aux mauvais princes, et qui professe un véritable culte pour les bons.

La simplicité d'Alexandre avait heureusement réagi sur les mœurs publiques; le goût des arts et de la littérature prit sous son règne un essor remarquable; il combla d'honneurs et de bienfaits l'historien Karamzin, dont la mort interrompit les travaux en 1826. Joukovski, Pouchkin, Krylof, Dmitrief ont perfectionné la langue poétique, et un grand nombre d'écrivains distingués, quoiqu'en général imitateurs, ont contribué à répandre le goût des sciences et des études littéraires. Sous ce règne, dont les quinze premières années furent si agitées, les connaissances militaires firent de grands progrès, et l'instruction publique reçut un développement dont on a jugé prudent d'amortir l'effet. La peinture, l'architecture, l'art typographique firent aussi des pas rapides. Les embellissements de Saint-Péters-

bourg mirent cette ville au premier rang des capitales de l'Europe, et l'empereur, à son retour de l'étranger, put dire sans exagération au corps des marchands assemblé à la Bourse : « J'ai visité les cités les plus célèbres de l'Europe; je suis heureux de vous dire que Pétersbourg est la plus belle ville du monde. »

Par un concours de circonstances très-remarquables, le caractère des princes qui se sont succédé sur le trône de Russie depuis Pierre Ier, a été singulièrement favorable au développement rapide de la puissance et des ressources de cet empire. La vie du réformateur est une longue lutte contre les mœurs et les préjugés nationaux; son génie suffit à peine à cette tâche : la nation, fatiguée par le travail d'une civilisation improvisée, avait besoin de repos pour se reconnaître, pour élaborer et s'assimiler des changements imposés par oukases; les règnes suivants, sous l'administration de femmes voluptueuses, ou plutôt sous celle de leurs favoris, prennent un caractère rétrograde. Catherine apparaît, mélange merveilleux de faiblesse et de grandeur, de dissimulation et de force, de patience et d'orgueil, et portant jusqu'à leurs dernières limites les vices privés et les vertus des souverains. Sous le sceptre de cette fée couronnée, la Russie fait un pas immense : la Turquie est humiliée, mais surtout la Pologne est partagée; désormais la Russie est une puissance européenne de premier ordre. Comme pour montrer de quel poids peut être l'alliance russe, un empereur qui porte la bizarrerie jusqu'à l'extravagance succède à la grande Catherine. Un caprice de cet homme lance une armée en Italie; il est vrai que cette armée est commandée par Souvorof : elle triomphe, cède enfin, et se retire; mais la réputation militaire des Russes est établie. Un autre caprice de l'autocrate le rapproche de cette république française qu'il voulait anéantir; l'Angleterre tremble à son tour, et l'assassinat de Paul la délivre à point nommé de ses craintes. Mais la vieille Europe a changé de face; toute l'énergie de la république, se résumant dans la conquête, se disciplinant sous l'influence du génie le plus guerrier des siècles modernes, se rue sur les trônes, les renverse, se joue de leurs débris, les relève un instant pour les renverser encore, et menace tout ce qu'elle n'a pas encore eu le temps d'atteindre. A cette époque et devant ce péril, un jeune prince s'est assis sur le trône des tsars : il ne porte point au front la marque puissante du génie; ses vertus sont douces, sa modération est éclairée, mais il n'y a rien en lui de prestigieux comme homme, comme souverain, surtout comme soldat; il s'efface devant les proportions gigantesques de son rival; et cependant c'est ce même prince qui soutient la résistance impuissante de ses alliés; ses revers ne l'abattent point; même vaincu, il obtient des conditions honorables; en changeant de rôle dans la lutte, il n'en conserve pas moins la conscience de sa force; enfin il se déclare seul contre tous, attire l'ennemi dans ses déserts, brûle devant le vainqueur l'antique cité que ses sujets appellent la ville sainte, et, opposant le nombre au nombre, le courage au courage, l'espace et les éléments au génie, il ne dépose l'épée que lorsque son noble adversaire est hors de combat. Est-ce donc dans le génie des autocrates qu'il faut chercher la cause de tant de faits extraordinaires? Non sans doute; la nature n'a pas réservé ses prédilections pour les latitudes septentrionales : la prépondérance de la Russie tient à une multitude de causes, les unes morales, les autres physiques; elle tient à l'étendue de ses frontières, à la politique constante du gouvernement, à l'obéissance passive des masses; elle tient surtout, il faut le dire, à d'anciennes rivalités entre les autres nations de l'Europe, qui, désunies d'intérêts comme opposées de principes, tout en voyant le danger qui les menace, hésitent à se prêter mutuellement une assistance efficace, et se consolent de leur dépendance par le spectacle de la dépendance des gouvernements rivaux.

La modération d'Alexandre n'a pas été généralement approuvée par les Russes; on a trouvé qu'à l'élévation où l'avaient porté les événements, de 1812 à 1815, il aurait pu facilement tirer un parti plus avantageux de sa prépondérance en Europe. Nous croyons, au contraire, que cette modération vint à temps pour calmer les appréhensions de l'Angleterre, de l'Autriche et de la Prusse. A cette époque, une extension de frontières n'était guère praticable que du côté de l'Orient; on ne pouvait rattacher une guerre contre la Turquie qu'à la question grecque; et c'est ce qui s'est fait plus tard, non-seulement avec l'intention d'avancer vers les Dardanelles et de s'assurer par des traités le passage libre de ce détroit, mais pour occuper l'armée, dont l'émeute de 1825 avait dû affecter le moral. Le caractère pacifique d'Alexandre contribua donc à tranquilliser l'Europe, et la direction politique des cabinets une fois prise, et leur attention détournée ailleurs, il devint ultérieurement bien plus difficile d'obtenir l'accord nécessaire pour opposer des obstacles sérieux aux empiétements ultérieurs de la Russie. Nous ne prétendons pas établir ici que ce résultat entrait dans les prévisions d'Alexandre; cette marche était dans son caractère; et la nature même des événements, dans les quinze premières années de son règne, l'y avait fait persister; mais l'effet de cette conduite mesurée, pour être naturel, n'en était que plus efficace et plus certain. Aussi cette tempérance de vues, quelle qu'en fût d'ailleurs la source, eut des conséquences salutaires pour la Russie, et sous le rapport de sa politique générale, et parce qu'elle lui laissait le temps de réparer le désordre de ses finances, de fermer les plaies d'une guerre longue et désastreuse, et enfin d'avancer dans les voies récentes de ses institutions. En un mot, les vertus, et jusqu'aux faiblesses d'Alexandre, apprivoisèrent les esprits avec l'idée de la prépondérance russe, inséparable jusqu'alors de préjugés nationaux et d'appréhensions légitimes. La mort, qui enleva ce prince à quarante-huit ans, l'a laissé, pour ainsi dire, complet pour l'histoire, en le frappant à l'instant où peut-être il allait abandonner son système, sans qu'il fût possible de prévoir jusqu'où l'entraînerait la pente des événements.

Nous avons essayé de présenter l'empereur Alexandre sous les phases principales de sa vie politique; nous avons montré comment les faits eux-mêmes expliquent les contradictions apparentes de sa conduite; parce qu'il eut plutôt de bonnes intentions que de grandes vues, il compromit jusqu'à sa réputation de droiture et de sincérité, en défaisant quelquefois son propre ouvrage, non par versatilité ou absence de principes, mais pour arriver d'une autre manière au but qu'il regardait comme le plus avantageux.

Les traits anecdotiques que nous allons rapporter viendront à l'appui du jugement que nous avons porté sur ce prince: c'est surtout dans la vie privée, quand, cessant de poser devant l'histoire attentive, les souverains se montrent tels qu'ils sont, c'est alors qu'on saisit mieux leurs traits caractéristiques, et qu'en les voyant plus près de nos vertus et de nos faiblesses, nous les jugeons avec moins de méfiance, selon les règles constantes de la morale.

« Sa tendresse pour le colonel Laharpe tenait plutôt de la piété filiale que des égards d'un élève; il préférait sa société à tous les plaisirs de son âge. Un jour qu'il se jetait à son cou, ses habits restèrent couverts de poudre: Voyez, mon cher prince, lui dit Laharpe, comme vous êtes arrangé. — Oh! c'est égal, répondit Alexandre, personne ne me blâmera d'emporter tout ce que je pourrai de mon cher précepteur. Pendant son séjour à Paris, en 1814, il alla visiter madame Laharpe. Comme elle restait debout, il lui dit: Vous êtes bien changée, madame. — Sire, répondit-elle, comme tout le monde; les circonstances... — Vous ne me comprenez pas; je veux dire que vous ne vous asseyez pas, comme vous aviez coutume de le faire,

à côté de l'élève de votre mari, en causant familièrement avec lui.»

Il sut se tenir en garde contre la prodigalité ruineuse des règnes précédents; le discernement tempérait sa générosité naturelle; mais, dès qu'il s'agissait de récompenser les services ou le mérite, il donnait avec grâce, et s'appliquait surtout à faire tourner ses faveurs à l'avantage du pays. Quoiqu'il goûtât peu la poésie, le professeur Haüi, qui dirigeait avec succès l'établissement des aveugles à Saint-Pétersbourg, lui envoya un jour quelques vers à sa louange; l'empereur lui envoya mille roubles, en lui faisant savoir qu'il les avait lus avec plaisir, ce qui ne l'étonnait pas de la part d'un homme qui apprenait à lire à des aveugles.

Sa bienfaisance éclata surtout lors de l'inondation de la capitale: non content de prescrire avec la plus active sollicitude les mesures réparatrices que réclamaient les circonstances, il voulut connaître par lui-même toute l'étendue de ce désastre. Tous les jours, seul ou accompagné du général Benkendorf, il se rendait dans les faubourgs les plus écartés, et consolait les infortunés plus encore par ses paroles que par les secours effectifs de sa munificence.

En 1807, l'empereur, dans un de ses voyages en Pologne, ayant devancé sa suite, vit plusieurs personnes rassemblées sur les bords de la Wilia; et, en approchant de cet endroit, il reconnut qu'on venait de tirer de cette rivière un paysan qui paraissait sans vie. A l'instant il mit pied à terre, fit placer le corps sur le bord de l'eau, et s'occupa immédiatement de lui prodiguer les secours que réclamait son état. L'empereur fut bientôt rejoint par sa suite. Le docteur Wilie essaya de saigner le paysan, mais en vain; et, après trois heures de tentatives inutiles pour le rappeler à la vie, il déclara qu'il était inutile de continuer. L'empereur supplia le médecin de ne pas se décourager, et de recourir de nouveau à la saignée. Cette fois, quoique le docteur désespérât du succès, le sang parut, et peu à peu le moribond reprit l'usage de ses sens. A cette vue, et dans l'émotion de sa joie, l'empereur s'écria : Mon Dieu! voilà le plus beau jour de ma vie! et quelques larmes s'échappèrent de ses yeux. On redoubla d'efforts; Alexandre déchira son mouchoir pour en lier le bras du malade, et ne le quitta que lorsqu'il le vit hors de danger. Après avoir sauvé la vie du pauvre Polonais, il lui fit donner une somme considérable; et, plus tard, il prit soin de lui et de sa famille.

L'âme d'Alexandre s'ouvrait facilement aux émotions douces; le beau dans l'ordre physique, aussi bien que dans l'ordre moral, lui causait de vives impressions; mais les scènes d'un caractère simple étaient plus en harmonie avec ses goûts que les beautés solennelles et sévères. L'aspect de Richmond-Hill était, dans son opinion, ce qu'on pouvait voir de plus séduisant. Souvent on lui a entendu dire : « qu'un propriétaire campagnard anglais était un homme au-dessus de tous les autres, et que Dieu avait mis en son pouvoir tous les moyens d'être heureux. »

L'amour de la justice s'alliait dans son esprit à l'amour de l'ordre. Un jour, au moment même où il avait donné le mot d'ordre, et que la garde à la parade était sur le point de lui rendre les honneurs militaires, un homme s'approche de lui, couvert de haillons, les cheveux en désordre et l'œil égaré, et le frappe de la main sur l'épaule. Le monarque, qui se tenait dans ce moment la face tournée vers la ligne de front de la garde, se retourna avec promptitude, et, apercevant cet homme devant lui, il recula d'abord de surprise, et lui demanda ensuite d'un air d'étonnement ce qu'il voulait. — J'ai quelque chose à te dire, Alexandre Pavlovitch, répondit l'inconnu en langue russe. — Hé bien! parle donc, répliqua l'empereur, en reprenant son expression habituelle de bonté. Il y eut une longue pause; la garde militaire restait immobile, et personne n'osait, ni de la

voix ni du geste, troubler cette singulière entrevue. Le grand-duc Constantin, seul, s'avança un peu vers son frère. Cet homme raconta alors qu'il avait été capitaine au service de la Russie, et s'était trouvé aux campagnes de Prusse et d'Italie; mais qu'il avait été persécuté par son chef, et tellement calomnié auprès de Souvorof qu'il avait été chassé de son corps, sans amis et sans ressource, dans un pays étranger. Plus tard, il avait servi comme simple soldat dans l'armée russe; et, ayant été grièvement blessé à Zürich (ici il écarta ses haillons et fit voir plusieurs cicatrices), il était resté, jusqu'à la fin de la campagne, dans une prison française. Enfin, il était retourné à Saint-Pétersbourg en mendiant sur les routes, avec le dessein de s'adresser à l'empereur lui-même pour obtenir justice, et de lui demander qu'il ordonnât une enquête sur les raisons qui l'avaient fait dégrader. L'empereur l'écouta avec attention, et lui demanda ensuite d'un ton sévère: N'y a-t-il pas d'exagération dans le récit que vous me faites. — Que je périsse sous le knout, dit l'officier, si l'on trouve que j'ai manqué à la vérité d'un seul mot. L'empereur fit alors signe à son frère, et le chargea de conduire ce militaire au palais, en attendant qu'il pût lui-même s'occuper de cette affaire. Le pétitionnaire étant sorti pur de cette enquête, il fut réintégré dans son grade, et reçut en outre une gratification.

Quand il annonça au général Koutousof son élévation au rang de prince de Smolensk, en récompense de ses services dans la campagne de 1812, il joignit à sa lettre un joyau de grand prix qui avait fait partie des ornements de la couronne impériale, comme hommage à la valeur d'un homme par lequel cette couronne avait été si habilement défendue. Il fit remplacer le joyau impérial par une plaque en or sur laquelle était inscrit le nom de Koutousof.

Le grand chambellan Narychkin, qui avait plus d'un titre à la faveur de son maître, avait reçu de lui une étoile de l'ordre de Saint-André, montée en diamants, et évaluée à trente mille roubles. Ce seigneur, connu par l'à-propos de ses répliques, et plus encore par le désordre habituel de sa conduite, mit l'étoile en gage. Peu de temps après, la cour donna une grande fête. Le chambellan était dans une extrême perplexité. Il ne trouva d'autre expédient, pour se tirer d'embarras, que de s'adresser au valet de chambre de l'empereur, qui avait entre ses mains deux étoiles du même modèle, mais plus riches, et dont l'une, encore neuve, coûtait soixante mille roubles. On n'a rien à refuser à l'époux d'une favorite; le valet de chambre, après quelque hésitation, prêta l'étoile, et M. Narychkin parut à la cour avec la décoration empruntée. Alexandre, soit que le valet de chambre eût tout avoué, soit que la beauté des pierreries lui eût donné quelques soupçons, arrêta plusieurs fois ses regards sur cette étoile, et dit enfin à M. Narychkin: « Mon cousin, je suis étonné; vous portez là une étoile qui a infiniment de ressemblance avec une que je viens de recevoir des mains du joaillier. » Pour la première fois peut-être l'esprit de M. Narychkin se trouva en défaut. L'empereur, que cet embarras rendait plus attentif encore, finit par lui dire très-sèchement: « Mon cousin, il faut que je vous dise toute ma pensée; je crois que cette étoile est la mienne; la ressemblance est par trop frappante. » Il ne restait plus qu'à faire un aveu pénible; le chambellan, en confessant la vérité, se borna à demander la grâce du valet de chambre. L'empereur, désarmé par cet aveu, se contenta de lui dire: « Rassurez-vous, mon cousin, le délit n'est pas assez grand pour que je ne puisse le pardonner; cependant je ne pourrai désormais porter cette décoration; il faut donc que je vous en fasse cadeau, à condition qu'à l'avenir je sois en sûreté contre de pareilles appropriations. »

En 1802, lors du passage de l'empereur, la noblesse de Livonie donna une fête brillante, à laquelle, selon

l'usage, les bourgeois ne purent être admis. Alexandre n'y parut pas, et donna le lendemain un bal à la ville de Riga, où il dansa indistinctement avec des dames nobles et des bourgeoises.

Pendant le voyage de 1804, près Dorpat, un postillon tomba de cheval, et la voiture de l'empereur lui passa sur le pied. Alexandre fit arrêter, attendit une heure et demie, jusqu'à ce qu'on eût fait venir son chirurgien, donna ensuite son mouchoir pour servir de ligature, et fit au blessé un présent de cinq cents roubles. Le seigneur du paysan, le comte Igelström, lui accorda sa liberté. Un individu lui offrit cent roubles pour le mouchoir; mais l'affranchi dont la liberté avait subitement élevé les idées, déclara qu'il ne s'en séparerait pour aucun prix.

Lors du voyage que fit madame de Staël à Saint-Pétersbourg, elle fut présentée à Alexandre qui la reçut avec toute la distinction due à ses talents. « Vos yeux, dit le monarque, se trouveront ici blessés de la servitude des paysans; j'ai fait tout ce qui m'était permis; j'ai donné la liberté aux paysans de mes domaines; mais je suis obligé de respecter les droits de la noblesse, comme si nous avions une constitution qui malheureusement nous manque. » — Sire, répondit madame de Staël, votre caractère est une constitution.—En ce cas, reprit Alexandre, je ne suis qu'un heureux accident.

Sa bienveillance naturelle n'était pas exempte d'une finesse dont le succès était d'autant plus sûr qu'elle se cachait sous les formes les plus aimables et les plus attrayantes. Un jour, on lui témoignait la crainte que les bois communaux, vendus par ordre de Napoléon, ne fussent repris aux acquéreurs. L'empereur, après s'être recueilli un moment, s'exprima à peu près en ces termes :

« Qu'ils ne craignent pas plus pour toute espèce de domaines d'État qu'ils auront achetés que pour les biens mêmes dont ils auraient hérité de leurs pères. La seule bonne foi des acquéreurs serait une barrière suffisante, quand même on n'en aurait pas d'autres.

« Ceux qui vous gouverneront ne toucheront jamais à ces biens. Et puis ne trouveront-ils pas toujours avec le temps de bons moyens d'indemniser peu à peu, suivant équité et raison, les communautés ou les particuliers qui ont de justes droits à réclamer?

« Imaginez-vous bien que nous ne venons rien défaire chez vous; que nous n'en voulons ni à la France ni à aucune classe de Français, ni à aucun Français. Nous n'attaquons et ne poursuivons que votre empereur; nous n'en voulons qu'à lui.

« Si vous souffrez de notre présence, quand nous prenons tant de précautions, songez un peu à ce que nos peuples ont dû souffrir de vos troupes. Je sais très-bien que tous les soldats ne sont pas aussi réservés que leurs chefs, malgré les plus sévères exemples de discipline. Mais ce que nous ne pouvons empêcher est une suite inévitable de la guerre.

« Il y avait si longtemps qu'on ne l'avait vue dans vos contrées! C'est ce qui vous la fait trouver encore plus affreuse. Au reste, je sais combien sont à plaindre surtout les habitants de cette vallée (il était à Bar-sur-Aube), qui est devenue le pivot de nos mouvements.

« Du moins, je puis répondre de la conduite de mes Russes. Les prétendus barbares du Nord sont disciplinés. Ils n'ont pas été gâtés en faisant la guerre à l'école de Napoléon.

« Que de mal cet homme nous a fait! Il vous parlait sans cesse du génie du mal; c'est lui qui l'était... Que de calamités n'a-t-il pas attirées sur vous!... Mais j'espère que de tous vos malheurs aucun ne pourra jamais nous être imputé.

« J'aime les Français, je les aime d'inclination. Je me plais même à penser qu'aucun Français n'est l'ennemi ni de moi ni de mon peuple, comme la Russie est nécessairement de la France l'alliée la plus naturelle et la plus sûre.

« Il n'y a parmi les Français que leur empereur qui s'est fait mon ennemi.

« Vous ne croiriez pas que je l'ai aimé ?... C'est pourtant vrai !... Demandez à Tolstoï. Je le croyais tout honneur, tandis qu'il n'était qu'orgueil et perfidie.

« Il m'avait séduit, après tant de succès, avec ses protestations et ses discours à Tilsitt et à Erfurt. Tolstoï était enchanté et tout glorieux du grand ruban de son ordre. Mes ministres m'ont souvent entendu dire : Voilà un souverain ! son alliance ne peut que m'être honorable autant qu'utile.

« Combien ne m'a-t-il pas répété qu'il ne pouvait jamais entrer ni dans ses intérêts ni dans son cœur d'être une minute en guerre avec moi ! Comme il m'a trompé ! Mais la divine Providence m'a secouru.

« Je ne sais vraiment pas bien encore aujourd'hui pour quel motif il m'a fait la guerre. S'il est venu m'attaquer uniquement pour tirer une vengeance éclatante d'un ancien refus de mariage, comme on l'a dit, c'était une insigne folie. Si c'est à cause des Anglais, oh ! je ne lui étais peut-être que trop favorable là-dessus.

« Je n'aimais peut-être guère plus les Anglais qu'il ne les aimait lui-même... Pourtant je ne puis disconvenir que leurs relations ne soient utiles à mes peuples...

« Il était si facile que la France, dans sa position, amenât insensiblement les Anglais, en entrant d'abord dans toutes leurs vues mercantiles, à n'être plus un jour que les conducteurs, courtiers et entrepreneurs de son commerce maritime !

« L'Europe y aurait gagné... La mauvaise politique de votre empereur a tout perdu... Son insatiable et orgueilleuse ambition l'a perdu lui-même... Au passage du Niémen, je lui fis encore faire des propositions pour arrêter la guerre. Je consentais à tout. Il dit à Tolstoï : *C'est un verre plein, il faut le vider !* Eh bien ! il l'a vidé jusqu'à la lie.

« Au reste, s'il veut, ses affaires ne sont pas encore entièrement désespérées. On vient de lui faire d'assez bonnes conditions. S'il y acquiesce, vous serez bientôt débarrassés de nous. Je suis de bonne foi, mais je crains bien qu'avec cet homme-là tout cela ne tienne pas longtemps. S'il refuse, oh ! alors, c'en est fait ; nous marchons sur Paris, et nous le détrônons. C'est une affaire arrangée. Et quels que soient ses derniers efforts, il faudra toujours qu'il succombe, dût-il réussir à lever une nouvelle grande armée. L'Europe a encore, au moment où je vous parle, plus de quatre cent mille combattants en France ; six cent mille hommes sont prêts à leur succéder, et nous en lèverons le double s'il le faut. »

Certes, en se reportant aux circonstances au milieu desquelles cette conversation fut tenue, on ne peut qu'admirer toute la finesse du prince dont Napoléon a dit depuis que c'était un Grec du Bas-Empire.

« Un peu plus tard, dit Rabbe, auquel nous empruntons, en les abrégeant, une partie de ces détails anecdotiques, les alliés ayant essuyé plusieurs revers, il fut question de repasser le Rhin. Le prince de Schwartzemberg insistait sur l'utilité de cette retraite. Il désirait qu'on se bornât à occuper la rive droite de ce fleuve, et à laisser la France s'user encore elle-même pendant quelque temps par l'action des divers partis. Il voyait Napoléon plus fort et mieux soutenu qu'on ne l'avait pensé. Il craignait que les armées alliées, qu'il trouvait déjà singulièrement affaiblies, ne rencontrassent à chaque pas quelque nouveau danger, et ne finissent par s'épuiser entièrement en France, comme avaient fait les armées françaises en Espagne.

« Ce fut l'empereur Alexandre qui s'y opposa. Il représentait qu'on ne connaissait guère encore l'ennemi auquel on avait affaire ; que les alliés perdraient à jamais tous leurs avantages en se retirant ; que la France, visiblement épuisée par tant d'efforts, abandonnait Napoléon et mettait en

eux tout son espoir de salut; mais qu'en peu de mois, elle pouvait redevenir, dans les mains d'un tel homme, un instrument invincible.

« L'empereur voulut donc qu'on redoublât d'efforts, qu'on mît en mouvement toutes les réserves, et qu'on réglât de nouvelles levées; enfin, qu'on ne laissât aucun repos aux troupes alliées, aucun relâche à l'ennemi avant d'avoir atteint Paris. « Ce n'est pas à la France, continua-t-il, que nous faisons la guerre, c'est à Bonaparte. Efforçons-nous donc de lui ôter promptement la France qui lui échappe. Passons la Seine à Paris; voilà notre Rhin : et tout sera terminé. »

Dans l'audience qu'il donna, le 2 avril, au sénat, il adressa à ce corps l'allocution suivante : « Un homme qui se disait mon allié, est entré dans mes États comme un injuste agresseur; c'est à lui que j'ai fait la guerre, et non pas à la France; je suis l'ami du peuple français... Il est juste, il est sage de donner à la France des institutions fortes et libérales qui soient conformes à ce siècle éclairé; mes alliés, tout comme moi, ne sont venus que pour protéger la liberté de vos décisions. »

L'empereur s'arrêta alors un moment, et reprit avec émotion : « En témoignage de l'alliance durable que je désire contracter avec votre nation, je lui rends tous les prisonniers français qui sont actuellement en Russie. Le gouvernement provisoire m'a demandé cette faveur. Je l'accorde au sénat en conséquence des résolutions qu'il a prises aujourd'hui. »

Pendant son séjour à Paris, Alexandre visita dans le plus grand détail les établissements publics, les manufactures et les fabriques les plus célèbres. Il consacra plusieurs heures à la visite de la typographie de Didot, inventeur du procédé stéréotypique.

Il accueillait les corps savants avec une bienveillance qui lui était propre; et sa conversation prouvait qu'il n'était pas étranger à ce que les sciences et les lettres produisaient de remarquable.

Il répondit à M. Lacretelle qui lui fut présenté à la tête d'une députation de l'Institut de France : « J'ai toujours admiré les progrès que les Français ont faits dans les sciences et la littérature. Ils ont beaucoup contribué à répandre les connaissances en Europe. Je ne leur impute pas les malheurs de leur pays, et je prends un vif intérêt au rétablissement de leur liberté. Mon but unique est d'être utile à la liberté, et c'est le seul motif qui m'a conduit en France. »

Dans une visite qu'il fit à l'hôtel des monnaies, et particulièrement à celle des médailles, il examina avec intérêt les différentes collections. Entre autres médailles qui furent frappées en sa présence, on lui en présenta une ancienne qui avait été gravée à l'occasion du voyage de Pierre le Grand en France. Le directeur offrit aussi à l'empereur une médaille qui portait d'un côté l'effigie de Pierre le Grand, et de l'autre celle d'Alexandre. C'était associer dans un même hommage deux circonstances bien différentes; mais les arts qui ne vivent que de faveur et de luxe, ont toujours été courtisans.

De même que Pierre Ier avait voulu voir madame de Maintenon, survivant à la splendeur du grand siècle, Alexandre s'empressa de visiter Joséphine, cette femme qui s'était résignée à la plus sensible des disgrâces, mais qui se trouva faible et inconsolable devant les revers de l'homme qu'elle n'avait pas cessé d'aimer. Plusieurs fois Alexandre s'était rendu chez elle, à la Malmaison. Informé qu'elle était à toute extrémité, il arriva chez elle à l'instant où le prince Eugène et la reine Hortense recevaient à genoux la bénédiction maternelle. Il assista avec un recueillement douloureux à cette scène pleine d'enseignements; et, lorsque l'impératrice était déjà dans le cercueil, il s'approcha du corps, souleva le linceul, et, dans une dernière allocution, il exprima d'une manière aussi simple que touchante son estime et ses regrets.

Tel fut Alexandre, dans les différentes phases de sa vie politique et privée; toujours humain et bienveillant, quand le souverain faisait place à l'homme; mais fondant, pour ainsi

dire, toutes ses vertus avec les vues les plus déliées, quand les circonstances le rappelaient aux exigences de sa haute position. Les qualités de ce prince furent l'œuvre de la nature; sa grandeur, celle de la fortune.

NICOLAS Ier.

(1825.) Plus l'historien se rapproche des faits contemporains, plus sa tâche devient difficile. Quand son regard interroge les époques lointaines, quand son jugement ne s'exerce que sur des choses consommées, il a, pour se guider, toute l'expérience de ceux qui l'ont précédé; les documents qu'il consulte se dépouillent graduellement et, pour ainsi dire, par ordre de dates, de la passion ou des préjugés qui se mêlent aux sources premières; il peut mieux choisir, et ses erreurs mêmes ont moins de portée, car elles soulèvent tout au plus quelques questions de critique d'un intérêt purement littéraire : au contraire, lorsqu'il essaie de mettre sous les yeux des hommes leur propre histoire; lorsque, de l'asile étroit de la vie privée, il porte ses investigations sur la marche politique des événements du jour, et qu'à chaque pas il rencontre des acteurs des scènes qu'il décrit, il lui faut faire la part des intérêts, et rester en défiance devant les interprétations les plus formelles, résumer consciencieusement toutes ces voix diverses pour démêler le vrai, ou, du moins, le probable dont le plus souvent l'histoire se contente.

En effet, il arrive que ceux qui ont vu de près les événements, ne les considérant que du point où ils étaient placés, sont inhabiles à les comprendre dans leur ensemble; l'écrivain, dont la seule mission est de raconter, doit les examiner à loisir sous toutes leurs faces connues; et, s'il s'est montré judicieux, les renseignements dont il dispose lui permettent, sinon de présenter un tableau achevé, du moins d'en esquisser les figures principales.

C'est dans cette position que nous nous trouvons; il s'agit de dérouler les premières années d'un règne qui dure encore, et de lier, en quelque sorte, le présent à l'avenir : ici, de hautes convenances viennent entraver les interprétations historiques; favorables au monarque, elles prendraient le caractère de la flatterie; sévères ou accusatrices, elles paraîtraient s'adresser à des sympathies d'un autre ordre, car l'infortune a aussi ses flatteurs intéressés; ainsi, l'historien, qui se borne au simple récit des faits, reste ordinairement au-dessous de l'attente générale; et, si ses efforts méritent quelque estime, ce n'est qu'auprès d'un petit nombre de juges, indépendants, par position et par caractère, de toute influence comme de tout préjugé.

Nous entrerons dans quelques détails sur la conspiration qui éclata lorsque Nicolas monta sur le trône, parce que cette sédition eut un caractère particulier qui la distingue des conspirations de palais, et que le but de ses chefs était une réforme dans les institutions et le gouvernement. Nous ne prétendons pas que l'ambition, qui souvent mène l'homme à son insu, fut étrangère au mouvement du 14 (26) décembre; mais, pour qu'un grand nombre de jeunes gens appartenant à la première noblesse de l'empire, aient considéré ces changements comme nécessaires, il faut que les abus qui naissent du despotisme aient été bien vivement sentis. L'erreur des conjurés tint surtout à ce qu'ils crurent possible et même facile d'intéresser les masses à la réussite de leurs plans spéculatifs; l'événement leur prouva qu'un peuple esclave ne s'arme point pour conquérir des droits qu'il ignore; on va voir que, s'ils obtinrent la coopération de quelques soldats, ce ne fut qu'en leur persuadant qu'ils défendaient contre Nicolas les droits de Constantin, c'est-à-dire la forme légitime de l'hérédité au trône.

Nous avons déjà dit qu'à leur retour de l'étranger, en 1813, 1814 et 1815, quelques jeunes gens conçurent l'idée d'organiser en Russie des sociétés secrètes. En 1817, ces projets prirent plus de consistance. Les statuts de l'*Union du salut* ou *des vrais et fidèles*

enfants de la patrie, furent rédigés par le colonel Pestel. Cette société comprenait trois classes : les frères, les hommes et les boyards. Tous s'engageaient par serment à se soumettre aux décisions du conseil suprême des boyards. Dès l'origine, le but de cette association fut le changement des institutions existantes dans l'empire. (Commission d'enquête.) A la même époque, le général Michel Orlof, le comte Mamonof, et le conseiller d'État actuel Tourguénief, s'occupaient de la formation d'une autre société qui devait porter le titre de *Société des chevaliers russes*. Le but de cette association eût été de mettre un terme aux concussions et autres abus qui s'étaient glissés dans l'administration intérieure de l'empire. Cette mission renfermait virtuellement la réforme des institutions elles-mêmes. Toutefois, la société des chevaliers russes fut bientôt dissoute; l'*Union* poursuivit son organisation, et changea bientôt son nom en celui d'*Union du bien public*. Le règlement subit plusieurs modifications. Les auteurs de ce règlement déclarent, au nom des fondateurs de l'association, que le bien de la patrie est leur seul but, que ce but ne saurait être contraire aux vues du gouvernement, et que les travaux ne seraient poursuivis en secret que pour les soustraire aux interprétations de la malveillance et de la haine. Les membres étaient divisés en quatre sections. Chacun d'eux devait s'inscrire dans une des sections.

La première avait pour objet la philantropie ou les progrès de la bienfaisance publique et privée. Elle devait surveiller tous les établissements de charité, et signaler aux directions de ces établissements, ainsi qu'au gouvernement lui-même, les abus qui pourraient s'y introduire, et les moyens d'y remédier.

L'objet de la seconde section était l'éducation intellectuelle et morale, la propagation des lumières, l'établissement d'écoles à la Lancaster, et, en général, une utile coopération à l'instruction de la jeunesse, par des exemples de bonnes mœurs, par des entretiens et par des écrits conformes à ces vues, ainsi qu'au but de la société, lequel était politique. Aux membres de cette seconde section était confiée la surveillance de toutes les écoles. Ils devaient inspirer à la jeunesse l'amour de tout ce qui est national, et s'opposer autant que possible à ce qu'on la fît élever hors du pays.

La troisième section surveillait la marche des tribunaux. Ses membres s'engageaient à ne point se refuser aux fonctions judiciaires qui pourraient leur être conférées par les élections de la noblesse ou par le gouvernement; à encourager les employés intègres, à leur accorder même des secours pécuniaires; à raffermir dans les bons principes ceux qui trahiraient quelque faiblesse; à éclairer ceux qui manqueraient de connaissancs; à signaler les employés prévaricateurs, et à instruire le gouvernement de leur conduite.

Enfin, les membres de la quatrième section devaient s'occuper de coordonner les éléments préparés par les trois autres, et se vouer à l'économie politique.

L'activité de l'association résidait dans l'union centrale qui se composait des plus anciens fondateurs; son principal objet était de multiplier le nombre des affiliés, surtout à Pétersbourg, où se trouvait la majeure partie de la direction centrale, qui exerçait le pouvoir législatif, tandis que le pouvoir exécutif était confié au conseil central.

Les membres influents de l'Union furent longtemps avant de pouvoir s'accorder sur la forme de gouvernement qu'il conviendrait de donner à l'empire; cependant les idées républicaines triomphèrent; ce qui se conçoit facilement dans une réforme essayée en haine du pouvoir absolu. La nécessité de mettre à mort l'empereur Alexandre fut reconnue par plusieurs; et, s'il faut en croire la déposition de Serge Mouravief, cette proposition extrême fut adoptée en séance à la pluralité des voix.

Le remords, l'hésitation, la crainte, ne tardèrent pas à se manifester dans une réunion si nombreuse; les uns exigeaient des modifications aux statuts; d'autres soulevaient des difficultés pour se ménager la faculté de rompre des engagements périlleux. Pour écarter les membres douteux, on feignit d'abandonner tous ces projets, et l'on déclara que l'Union était dissoute. Les affiliations continuèrent dans le midi par les soins de Pestel; mais la société de Pétersbourg ne parvint à se réorganiser que vers la fin de 1822. Elle se partagea en *croyants* et en *adhérents;* les premiers, qui formaient la *section supérieure,* avaient, entre autres prérogatives, celle d'élire les membres du *Directoire,* d'autoriser l'élection de nouveaux membres, et de se faire rendre compte des opérations du directoire. Les membres nouvellement admis étaient soumis à différentes épreuves, comme dans les loges maçonniques, et passaient par plusieurs degrés d'initiation. Vers la fin de 1823, les croyants adjoignirent à Mouravief, leur président, le prince Serge Troubetzkoï et le prince Eugène Obolenski. Un an après, Troubetzkoï se rendit à Kief, pour surveiller la conduite de Pestel, dont on craignait les vues ambitieuses, et pour mettre en rapport la société du Nord et celle du Sud. Les membres les plus influents du directoire de Toulczyn étaient Pestel et Jouschnevski; deux autres comités étaient subordonnés à ce directoire, savoir: celui de Kamenka, présidé par Davydof et par le prince Serge Volkonski, et celui de Vassilkof, sous les ordres du colonel Serge Mouravief-Apostol et du sous-lieutenant Bestoujef. Leur but était de parvenir à renverser le gouvernement par la révolte des soldats; ils reconnurent, après mûre discussion, que leur projet était inexécutable, si l'on ne sacrifiait l'empereur Alexandre et tous les membres de la famille impériale.

La société du Sud s'était mise en rapport, quelque temps auparavant, avec la société secrète de Pologne, dont le but était de rétablir l'indépendance de ce royaume sur le pied où elle se trouvait avant le partage. Les conditions de cet arrangement ne tardèrent pas à être arrêtées par Bestoujef-Rumin pour les Russes, et par Krzyzanovski pour les Polonais. Plus tard, ces relations entraînèrent de nouvelles négociations, et il fut convenu que les plénipotentiaires respectifs se réuniraient à Kief au commencement de l'année 1826.

Cependant le comité de Vassilkof, c'est-à-dire Mouravief et Bestoujef-Rumin préparaient un soulèvement dans la 9e division militaire, qui campait aux environs de la forteresse de Bobrouisk, où elle attendait l'arrivée d'Alexandre et du grand-duc Nicolas. A l'aide de quelques conjurés qui auraient pris l'uniforme des soldats du régiment commandé par Schvéïkovski, ils devaient s'emparer de la personne de l'empereur et de celle de son frère, soulever les troupes rassemblées dans le camp, et, après avoir laissé une garnison dans la forteresse, marcher sur Moscou, entraînant à la révolte et ralliant à eux les autres troupes cantonnées sur la route. Cette tentative, ou plutôt ce projet, fut abandonné; mais l'année suivante, 1824, les conjurés résolurent d'attenter aux jours d'Alexandre lorsqu'il viendrait passer la revue du troisième corps, près du bourg de Bélaïa-Tserkof. Lorsque l'empereur serait assassiné, Serge Mouravief-Apostol, Schvéïkovski et Tiesenhausen devaient soulever le camp et marcher sur Kief et Moscou: de Kief, Mouravief se serait dirigé sur Pétersbourg pour agir de concert avec la société du Nord; mais la revue n'eut pas lieu, et les conjurés ajournèrent encore leurs projets, dont ils remirent l'exécution à l'année 1826. La société du Midi découvrit une autre société secrète, celle des *Slaves réunis,* dont le but était de réunir par un lien fédératif et sous un même régime républicain les huit contrées slaves suivantes, et dont les noms étaient inscrits sur un sceau octogone: *Russie, Pologne, Bohême, Moravie, Dalmatie (Hon-*

grie et *Transylvanie*), (Servie, Moldavie et Valachie). La société des Slaves réunis comptait environ trente-six membres, la plupart jeunes officiers d'artillerie. Bestoujef, membre influent de la société du Midi, leur représenta qu'il convenait d'abord de s'occuper de la Russie, et parvint à les réunir à la société primitive. La revue de Bélaïa-Tserkof fut l'époque fixée pour frapper le coup décisif; en attendant, ils ne négligeaient rien pour mécontenter les soldats, et pour leur inspirer le désir d'un nouvel ordre de choses.

Il n'entre pas dans notre plan de rapporter tous les détails de cette conspiration qui dura pendant tant d'années, ni même de citer les noms de ceux qui ont osé y prendre une part active; notre objet est uniquement de faire comprendre que le gouvernement despotique était loin de répondre aux idées de la classe noble : sans vouloir examiner la question, si le but excusait les moyens, nous nous contenterons de dire qu'un tel projet accusait dans les conjurés une grande ignorance de l'esprit des soldats et des masses. Une révolution de palais pouvait réussir; une question de principes ne pouvait avoir de prise sur l'immense majorité de la population.

Les conjurés apprirent tout ensemble la mort d'Alexandre, l'existence du manifeste par lequel l'empereur avait désigné l'héritier du trône, et la prestation du serment de fidélité au grand-duc Constantin par tous les habitants de la capitale. En présence de cet événement, on délibéra sur l'opportunité d'une dissolution de la société; l'un des membres, Batenkof, dit à cette occasion : « L'occasion qui nous a échappé ne se présentera plus d'ici à cinquante ans. S'il y avait eu de bonnes têtes au conseil d'État, la Russie aurait à la fois prêté serment aujourd'hui à un nouveau souverain et à des lois nouvelles... Qu'il est aisé d'opérer un changement en Russie! il suffit de distribuer quelques oukases du sénat. Mais la Russie ne comporte point d'autre gouvernement que la monarchie. Les seules prières pour la famille impériale y rendent la république impossible. La monarchie limitée est nécessaire, ne fût-ce que comme transition. » Sur l'observation qu'un monarque conquérant pourrait toujours convertir une autorité limitée en un pouvoir absolu, il répliqua qu'on pouvait exclure les hommes du trône, et qu'ils avaient à choisir entre deux impératrices et plusieurs grandes-duchesses.

Les directeurs de l'association du Nord, Ryléief, le prince Troubetzkoï, le prince Obolenski et leurs plus intimes conseillers, ne s'arrêtèrent pas longtemps à l'idée de la suppression définitive ni même temporaire de leur société. Ils apprirent que Constantin persistait dans son refus d'accepter la couronne, et cette nouvelle ranima leurs espérances. Ils conçurent l'espoir de soulever une partie des troupes et du peuple, en leur persuadant que Constantin n'avait pas renoncé au trône, et de renverser, à la faveur de cette insurrection, le gouvernement et l'ordre établis. Ryléief, Obolenski, Alexandre Bestoujef et Kahovski résolurent, du consentement des sections, de nommer le prince Troubetzkoï chef absolu ou dictateur, et on arrêta les mesures suivantes :

1° Établir, après avoir arrêté l'action du pouvoir existant, un gouvernement provisoire qui aurait ordonné dans les provinces la formation de chambres chargées d'élire des députés;

2° Travailler à l'établissement de deux chambres législatives, dont l'une, la chambre haute, devait être composée de membres à vie;

3° Faire servir à l'exécution de ces desseins les troupes qui refuseraient de prêter serment à l'empereur Nicolas, en prévenant tout excès de leur part, mais en tâchant d'augmenter leur nombre.

Plus tard, et pour donner des garanties à la monarchie constitutionnelle, il devait être procédé :

A la formation de chambres de provinces, qui eussent été autant de législatures locales;

Au changement des colonies militaires en garde nationale;

A la remise de la citadelle de Pétersbourg entre les mains de la municipalité, que Batenkof appelait le *palladium des libertés russes*, et où devaient aussi être placés le conseil municipal et la garde civique;

A la proclamation de l'indépendance des universités de Moscou, de Dorpat et de Vilna.

Les conjurés n'étaient pas d'accord sur le personnage qu'il conviendrait de mettre à la tête du gouvernement; l'impossibilité d'une république leur était démontrée; mais, quel que fût le chef de l'État, ils voulaient lui imposer leur constitution. Batenkof fit observer à Troubetskoï que si tous les soldats prêtaient serment à Constantin, l'arrivée de ce prince à Pétersbourg leur ôterait toute chance de succès; il opina pour que les conjurés se partageassent de telle sorte que les uns proclameraient Constantin, tandis que les autres se déclareraient pour Nicolas. Si le parti de Constantin l'emportait, on espérait que son frère consentirait à l'établissement d'un gouvernement provisoire, ou qu'il ajournerait son avénement au trône; dans ce dernier cas, on présenterait cet ajournement comme une abdication, et l'on proclamerait empereur le fils aîné de Nicolas, Alexandre Nicolaévitch. L'incertitude du succès et le petit nombre d'officiers généraux sur lesquels on pouvait compter les empêchèrent de s'arrêter à une détermination définitive en ce qui regardait le chef futur.

Cependant, chez Ryléief, comme au lieu désigné pour un rendez-vous général, arrivaient de toutes parts des conjurés avec des plans, des propositions, ou pour prendre les ordres des *directeurs*. Le 12 décembre, deux jours avant celui de l'insurrection, se rendirent chez Ryléief le prince Troubetskoï, les trois frères Bestoujef, Obolenski, Kahovski, Arbouzof, Répin, le comte Konovnitzin, le prince Alexandre Odoïevski, Southof, Poustchin, Batenkof, Yakoubovitch, Stchépin-Rostovski. Nicolas Bestoujef et Arbousof répondaient des marins de la garde; d'autres officiers promirent l'appui de quelques compagnies des régiments de Moscou et de Finlande; Odoïevski répétait avec enthousiasme : « Nous mourrons, mais avec quelle gloire! » Dans la soirée du 13, la réunion ne fut ni moins nombreuse ni moins turbulente; on y proposait à l'envi les mesures les plus extrêmes, et l'exaltation était à son comble. Cependant les conjurés savaient positivement que le lendemain, 14 décembre, devait paraître le manifeste de l'empereur Nicolas sur son avénement au trône. Le premier procureur Krasnokoutzki, membre de l'association du Sud, les avait prévenus que le sénat se réunirait à sept heures du matin pour la prestation du serment.

Les principaux agents avaient déjà communiqué leurs intentions aux simples membres de la société. Le prince Obolenski avait annoncé à ces derniers que, par ordre du dictateur et du directoire, ils devaient s'efforcer, le jour qui serait fixé pour la prestation du serment, de soulever et de conduire sur la place du Sénat autant de soldats de leurs régiments que faire se pourrait, et que s'ils n'y réussissaient point, ils devaient au moins se rendre sur les lieux de leurs personnes. On devait agir sur l'esprit de la troupe, en lui persuadant que la renonciation de Constantin était supposée. Les conjurés se flattaient que l'empereur, loin d'employer la force contre les rebelles, renoncerait aussitôt à ses droits de souveraineté, et entrerait en négociation avec eux. Alors ils auraient dicté les conditions suivantes : 1° que des députés fussent convoqués de tous les gouvernements; 2° qu'il fût publié à ce sujet un manifeste du sénat, dans lequel il serait exprimé que ces députés auraient à voter de nouvelles lois organiques pour le gouvernement de l'empire; 3° qu'en attendant, un gouvernement provisoire fût établi, et que des députés du royaume de Pologne fussent appelés, afin d'adopter les mesures nécessaires pour la conservation de l'unité de l'État.

Quelques-uns des conjurés confièrent à des lettres le secret de leur entre-

prise. Poustchin écrivait à Moscou : « Nous aurions mérité à juste titre le nom de lâches, si nous avions laissé échapper l'occasion actuelle. Nous sommes ici soixante, et nous pouvons compter sur quinze cents soldats... Adieu; donne-nous une larme, si... » Cette lettre, ainsi qu'une autre écrite par Troubetzkoï, devaient être montrées à Moscou, aux généraux Von Wiesen et Michel Orlof, soit qu'on espérât attirer ces deux chefs dans le mouvement projeté, soit que ces derniers, déjà informés de tout, n'eussent consenti à paraître qu'en cas de réussite.

Malgré les incertitudes qui l'agitaient, le prince Troubetzkoï ne renonça pas ouvertement à l'exercice de son pouvoir dictatorial. Il fut arrêté qu'il se porterait le lendemain sur la place du Sénat pour se mettre à la tête des troupes qui refuseraient le serment. Yakoubovitch, et le colonel Boulatof qui devait agir sur l'esprit des grenadiers du corps, avaient mission de commander sous ses ordres.

Dans la matinée du 14 décembre, Yakoubovitch, Arbouzof, Alexandre Bestoujef et plusieurs autres officiers, vinrent trouver les matelots. A l'arrivée du général major Schipof, ceux-ci refusèrent de prêter serment. Le général fit arrêter les commandants des compagnies; mais Nicolas Bestoujef engagea plusieurs de ses complices à les délivrer. Dans cet instant, un cri part : *Soldats! entendez-vous ces décharges? ce sont vos camarades que l'on massacre!* et le bataillon entier s'élance hors des casernes. Les officiers, qui jusqu'alors n'avaient pris aucune part au mouvement, marchèrent à la suite du bataillon. Les matelots rencontrèrent, près du manége de la garde à cheval, le lieutenant Tsébrikof du régiment de Finlande, qui leur cria : *En carré contre la cavalerie!*

Dans le régiment de Moscou, la rébellion avait déjà commencé. Le prince Stchépin-Rostovski, Michel et Alexandre Bestoujef, Broke et Wolkof, parcoururent les 2ᵉ, 3ᵉ, 5ᵉ et 6ᵉ compagnies, répétant sans cesse aux soldats : « On nous trompe en exigeant de nous ce serment; le grand-duc Constantin n'a point renoncé à la couronne; il est dans les fers ainsi que le grand-duc Michel, chef de notre régiment. » Michel Bestoujef s'écriait : « L'empereur Constantin augmentera votre solde; main basse sur tous ceux qui ne lui resteront pas fidèles! » Ce Bestoujef et le prince Stchépin ordonnèrent aux compagnies de prendre des cartouches à balles et de charger leurs armes. Ce dernier ordonna aux soldats insurgés d'enlever le drapeau et de repousser les grenadiers à coups de crosse; lui-même se précipite sur le général Frédricks, qu'Alexandre Bestoujef menaçait déjà du pistolet, le blesse à la tête et le fait tomber sans connaissance; il se jette également sur le général Schenschin, lui porte une profonde blessure, et continue longtemps à le sabrer; le colonel Khvostchinski, un sous-officier et un grenadier sont blessés presqu'en même temps par le même conjuré, qui crie aux soldats : « Je vous tuerai tous! » Maître du drapeau, il dirige les compagnies mutinées vers la place du Sénat.

La révolte s'opéra par les mêmes moyens dans le régiment des grenadiers du corps. Déjà, malgré les efforts du sous-lieutenant Kojevnikof, les soldats avaient prêté serment, lorsque le lieutenant Suthof, et un autre officier nommé Panof, les rallièrent au parti qui croyait défendre les droits de Constantin. Plusieurs individus portant l'habit bourgeois, armés de poignards, de pistolets et de sabres, se mêlèrent dans leurs rangs.

Les limites de notre cadre ne nous permettent pas de retracer les événements de cette journée; presque tous les chefs de la conspiration abandonnèrent à l'instant du danger ceux qu'ils avaient mis en avant. La fermeté de l'empereur Nicolas déjoua leurs projets, non sans qu'il en coûtât la vie à un grand nombre de victimes. De tous ceux qui avaient organisé le complot, et qui comptaient en tirer des avantages individuels, le seul Yakoubovitch paya

de sa personne; mais les enfants perdus de la révolte et un assez grand nombre de soldats résistèrent jusqu'au soir. Kahovski blessa mortellement, d'un coup de pistolet, le général comte Miloradovitch, et tua aussi de sa main le colonel Srürler; Küchelbecker dirigea son pistolet contre le grand-duc Michel, mais les matelots eux-mêmes lui arrêtèrent le bras; Boulatof ne parut sur la place que comme spectateur; le prince Troubetzkoï se déroba à ses complices, et vint à l'état-major général prêter serment à l'empereur Nicolas; il s'y trouva mal à plusieurs reprises; enfin il alla passer la nuit dans la maison du ministre d'Autriche, où le comte Nesselrode le réclama par ordre de l'empereur. Ryléief, cherchant partout le dictateur et ne le trouvant pas, prit le parti de se retirer; Batenkof tint la même conduite; le colonel Boulatof témoigna un vif repentir, et son exaltation prêtant plus de force à une maladie dont il était attaqué, il succomba le 19 janvier de l'année suivante, léguant le sort de ses enfants au monarque dont il avait conspiré la perte. L'enseigne prince Odoïevski resta longtemps caché sous l'arche d'un pont; enfin, résolu de sortir à tout prix d'une telle situation, il se rendit chez son oncle, le sénateur Dmjtri-Landskoï, qui le conduisit immédiatement chez l'empereur...

La tranquillité ne fut troublée sur aucun autre point de l'empire, si ce n'est à Vassilkof et aux environs. Dans la ville de Moscou, quelques-uns des membres de la société secrète essayèrent vainement de réveiller quelque sympathie pour des hommes dont la cause était perdue. Pestel, déjà arrêté, avait dit au prince Serge Volkonski : « Ne craignez rien; sauvez seulement mon code russe; pour ma part, je ne ferai aucune révélation. » Cependant, comme l'atteste la commission d'enquête, il a nommé tous ses complices, qui ont été envoyés à Pétersbourg par les autorités locales.

Serge et Matthieu Mouravief avaient été arrêtés par le lieutenant-colonel Gébel; mais plusieurs officiers appartenant à la société des Slaves réunis les délivrèrent. Alors Serge Mouravief résolut de soulever le régiment de Tchernigof. Les conjurés entrèrent sans résistance dans Vassilkof, où ils furent rejoints par plusieurs officiers. Mouravief pensait à se porter, ou sur Kief, ou sur Bélaïa-Tserkof, ou enfin sur Jitomir pour opérer sa jonction avec les officiers de la société des Slaves réunis; il prit la résolution de faire un mouvement sur Broussilof, d'où il aurait pu, en un jour de marche, gagner Kief ou Jitomir, suivant les circonstances. Avant de partir, l'aumônier du régiment célébra l'office divin, et lut à la troupe un catéchisme composé par Bestoujef-Rumin, dans lequel l'auteur établissait que la démocratie était la seule forme de gouvernement agréable à Dieu. Mais il fallut employer d'autres arguments pour la convaincre, et l'on invoqua, comme à Pétersbourg, le nom et les droits du grand-duc Constantin. Dans leur marche, ils entraînèrent une partie de la compagnie des mousquetaires. N'ayant aucune nouvelle de Kief, et informé que les troupes qu'un des leurs comptait soulever n'étaient point à Bélaïa-Tserkof, Mouravief retourna vers Tilessié; mais il rencontra à quelque distance le détachement de hussards du général Geismar, qui avait été envoyé à sa poursuite. Il venait de donner ordre aux soldats de se porter sur les pièces, lorsqu'il tomba sans connaissance, blessé d'un coup de mitraille; revenu à lui, il voulut rallier les siens, mais inutilement; ses propres soldats le livrèrent, ainsi que Bestoujef-Rumin, au chef d'escadron du régiment de Marioupol qui avait chargé les rebelles. Hippolyte Mouravief fut tué dans l'action; le lieutenant Kouzmin se brûla la cervelle en présence des deux Mouravief, avec lesquels il était enfermé. Les autres furent pris immédiatement ou arrêtés dans leur fuite. Les plus compromis furent ignominieusement pendus; les autres subirent la dégradation et l'exil. La princesse Troubetzkoï ne voulut point quitter son mari, et ne pouvant le sauver, elle

s'associa généreusement à sa fortune. Cette conspiration, dans laquelle trempèrent tant de jeunes militaires de la plus belle espérance, échoua par plusieurs motifs, d'abord parce qu'ils manquaient d'un chef, ensuite, comme nous l'avons dit, parce qu'ils avaient mal jugé de l'esprit des masses, trop façonnées à l'obéissance passive pour comprendre et soutenir une révolution de principes; enfin parce qu'ils rencontrèrent dans le prince qu'ils voulaient détrôner un homme complet pour le despotisme. Patient, éclairé, inflexible, calculant froidement la portée des faveurs et des supplices, Nicolas est pour la classe immense de ses sujets qui ne sait que prier, obéir et mourir, le vrai type de l'autocrate.

Cette conspiration explique mieux que ne pourraient le faire des volumes de remarques et d'observations, l'état moral de l'empire russe, les dangers et les ressources du pouvoir, la ligne profonde qui sépare les classes inférieures de la noblesse; nous avons suivi et souvent reproduit textuellement le rapport de la commission d'enquête instituée par le gouvernement lui-même; mais l'appréciation des faits appartient à qui les expose, et nous dirons, sans nous laisser dominer par ce sentiment qui s'attache au malheur dans la lutte inégale entre le puissant et le faible, que si le chef de l'État avait le droit de sévir, bien des circonstances auraient légitimé sa clémence. Nous ne parlons pas des soldats ni de ceux qui croyaient être fidèles à Constantin, ceux-là méritaient non-seulement une amnistie entière, mais une récompense; nous ne défendrons pas l'ambition de quelques conjurés dont le bien public n'était que le prétexte, mais nous pensons que le plus grand tort de ceux qui désiraient une réforme fut de la croire possible. L'éducation des jeunes nobles confiée à des étrangers, la direction ordinaire de leurs études, tout semblait les porter à établir dans les institutions une émancipation qui se trouvait dans leur intelligence. Après avoir brisé la résistance, le pouvoir reconnut lui-même cette vérité, en s'efforçant de modifier le systeme de l'instruction tant publique que particulière, de telle sorte que ce système se trouvât plus en harmonie avec les conditions gouvernementales de l'empire. Parmi les réformes administratives essayées par l'empereur actuel, quelques-unes paraîtraient empruntées au code russe (Rouskaïa-pravda) de Pestel.

On se rappelle que les Turcs, profitant de la longanimité d'Alexandre, et encouragés par les suggestions de l'Autriche, s'étaient refusés aux arrangements que le cabinet de Pétersbourg avait jugés convenables pour amener la pacification de la Grèce sans troubler la paix générale. A la mort d'Alexandre, les circonstances entre la Russie et la Porte ottomane étaient donc telles, que la guerre pouvait éclater au premier moment, et avec une grande apparence de justice. Le nouveau tsar était appelé, non moins par la force des choses que par son caractère, à adopter une politique plus franche et moins pacifique que celle de son frère. Il s'agissait pour lui de satisfaire aux exigences nationales, et surtout de retremper par une guerre l'esprit de l'armée, où la révolte de Saint-Pétersbourg avait laissé de nombreux germes de méfiance et de mécontentement. De puissants motifs portaient en outre la Russie à ouvrir la lutte contre l'Orient, avant que la réforme militaire qui s'introduisait simultanément dans la Turquie et dans la Perse eût porté tous ses fruits, et opposé une barrière insurmontable aux empiétements de l'empire vers l'est et le sud. Toute l'attention de l'Europe, excitée par la longue lutte que soutenait la Grèce contre ses oppresseurs, embrassait en même temps, avec un soin curieux, les rapports de la Porte avec la Russie. Il était important pour le cabinet de Pétersbourg d'amener la France et l'Angleterre à faire cause commune avec lui, et à sacrifier les intérêts les plus vitaux de l'Europe à une combinaison qui devait réduire la puissance de la Turquie dans l'Archipel, anéantir ses flottes, et préparer ainsi

les voies à l'ambition moscovite. On sait avec quelle adresse les agents diplomatiques de l'empire amenèrent ce dénoûment. Le temps d'agir contre la Turquie n'était donc point encore venu, mais rien n'empêchait d'en finir d'abord avec la Perse, qui plus tard pouvait opérer une diversion fâcheuse. Les Persans allèrent eux-mêmes au-devant d'une rupture. Le prince Abbas-Mirza, impatient de voir ses troupes nouvellement organisées se mesurer contre les Russes, entra subitement en Géorgie. D'un autre côté, Schah-Ali-Mirza, autre fils du roi, résolut de faire une incursion le long des rivages de la Caspienne, à la tête d'environ douze mille hommes. Ce dernier envahit les provinces de Karabah, de Chirvan et Chekinsk, avant que les Russes aient eu le temps de prendre des mesures pour repousser ses attaques. Les Persans prirent Leukiran, Salian et bloquèrent Bakou. Ils allaient assiéger Kouban, après avoir complétement tourné toute la chaîne du Caucase. Le général Jermolof commandait le corps d'armée du Caucase. Ses troupes, disséminées sur un vaste espace, ne pouvaient faire face à la fois sur tous les points menacés. Le général Paskevitch vint à son aide; il partit de Tiflis à la tête de cinq ou six mille hommes, rencontra Abbas-Mirza à deux lieues de Élisavetpol, et le défit complétement. La nouvelle de cette victoire découragea Ali-Mirza, qui abandonna subitement son armée. La fuite de ce chef eut pour résultat la dissolution immédiate du corps qu'il commandait. On assure (Journal manuscrit de M. Burgen) que déjà les habitants d'Astrakhan se préparaient au départ, et que les tribus belliqueuses du Caucase se mettaient en mouvement pour se réunir à l'armée persane. Paskevitch passa l'Araxe, et chassa l'ennemi du territoire russe. L'hiver suspendit les hostilités. L'année suivante, Paskevitch, investi du commandement en chef, poussa la guerre avec vigueur; après avoir emporté le monastère Etchmiadzine, il vint mettre le siége devant la forteresse Abbas-Abud. Là Abbas-Mirza vint l'attaquer. Paskevitch n'abandonna le siége que pour aller battre le prince persan, qui se défendit avec un grand courage, et qui faillit tomber au pouvoir des vainqueurs. A la suite de cette affaire, la place capitula, et bientôt la prise de Sardar-Abbad ouvrit au général les abords d'Érivan. Le siége de cette ville ne dura que six jours; elle se rendit aux Russes au commencement d'octobre. Tavris, ancienne capitale de la Perse, les forteresses de Khoï et Alandjæ (J. Tolstoy), réputées jusqu'alors inaccessibles, furent successivement enlevées, et facilitèrent la conquête de tout l'Aderbidjan. Abbas-Mirza, sans se laisser décourager par ces revers, essaya de gagner du temps, dans l'espoir que la guerre éclaterait bientôt contre la Turquie, et forcerait les Russes à se porter sur les points menacés; il ouvrit donc des conférences, qui se prolongèrent jusqu'au commencement de l'année 1828. La nouvelle de la bataille de Navarin vint le confirmer dans ces dispositions. Paskevitch sentait la nécessité d'en finir promptement avec la Perse; malgré l'hiver, il rouvrit la campagne, franchit les monts Kouflankou, et de nouveaux avantages signalèrent sa marche précipitée. Il était à Tourkmantchaï, sur le chemin de Téhéran, résidence du schah, lorsque le vice-roi, effrayé de son approche, envoya des plénipotentiaires pour traiter de la paix. Suivant la coutume des Orientaux, ils apportaient avec eux de riches présents, parmi lesquels se trouvait le diamant qui passe pour le plus beau et le plus précieux qui soit au monde. Cette campagne mit en évidence les qualités brillantes de Paskevitch; rapidité dans les mouvements, impétuosité dans l'attaque, coup d'œil sûr, tels sont les traits distinctifs de son génie, que l'on a quelquefois comparé à celui de Souvorof.

La paix signée à Tourkmantchaï, en février 1828, assura aux Russes les provinces d'Érivan et de Nakhitchévan; en leur permettant de prendre à revers toute la ligne du Caucase, elle les

mettait en état de se porter, selon l'occurrence, soit dans la Turquie d'Asie et la Perse, soit vers les contrées occidentales de l'Inde. La Perse dut payer au vainqueur une contribution de quatre-vingts millions de francs. Le général Paskevitch fut élevé à la dignité de comte d'Érivan, et reçut de l'empereur une gratification d'un million de roubles.

Pour prouver que la Russie tend à un agrandissement systématique vers l'Orient, nous citerons quelques-uns des articles du traité de Tourkmantchaï.

Art. 2. Considérant que les hostilités survenues entre les hautes parties contractantes, et heureusement terminées aujourd'hui, ont fait cesser les obligations que leur imposait le traité de Gulistan, Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies et Sa Majesté le schah de Perse ont jugé convenable de remplacer ledit traité de Gulistan par les présentes clauses et stipulations, lesquelles sont destinées à régler et à consolider de plus en plus les relations futures de paix et d'amitié entre la Russie et la Perse.

Art. 3. Sa Majesté le schah de Perse, tant en son nom qu'en celui de ses héritiers et successeurs, cède en toute propriété, à l'empire de Russie, le khanat d'Érivan et le khanat de Nakhitchévan. En conséquence de cette cession, Sa Majesté le schah s'engage à faire remettre aux autorités russes, dans l'espace de six mois au plus, à partir de la signature du présent traité, toutes les archives et tous les documents publics concernant l'administration des deux khanats ci-dessus mentionnés.

Art. 4. Les deux hautes parties contractantes conviennent d'établir pour frontières entre les deux États la ligne de démarcation suivante, en partant du point de la frontière des États ottomans le plus rapproché en ligne droite de la sommité du petit Ararat; cette ligne se dirigera jusqu'à la sommité de cette montagne, d'où elle descendra jusqu'à la source de la Karassou, qui découle du versant méridional du petit Ararat, et elle suivra son cours jusqu'à son embouchure dans l'Araxe, vis-à-vis de Chérour; parvenue à ce point, cette ligne suivra le lit de l'Araxe jusqu'à la forteresse d'Abbas-Abbad; autour des ouvrages extérieurs de cette place, qui sont situés sur la rive droite du fleuve, il sera tracé un rayon de trois verstes et demie (une lieue de France), lequel s'étendra dans toutes les directions; tout le terrain qui sera renfermé dans la circonférence de ce rayon appartiendra exclusivement à la Russie, et sera marqué avec la plus grande exactitude dans l'espace de deux mois, à dater de ce jour. Depuis l'endroit où l'extrémité orientale de ce rayon aura rejoint l'Araxe, la ligne frontière continuera à suivre le lit de ce fleuve, de telle sorte que les eaux qui coulent vers la Caspienne appartiendront à la Russie, tandis que celles dont le versant regarde la Perse resteront à ce royaume. De la crête des hauteurs de Djékoïr, la frontière suivra, jusqu'à la sommité de Karmarkouia et au delà, les crêtes des montagnes, toujours en observant le principe du versant des eaux. Le district de Zouvante, à l'exception de la partie située du côté opposé de la cime des montagnes, tombera de la sorte en partage à la Russie. A partir de la limite du district de Velkidji, la ligne frontière entre les deux États suivra la chaîne principale des montagnes, qu'il traverse jusqu'à la source septentrionale de l'Astara. De là, la frontière suivra le lit de ce fleuve jusqu'à son embouchure dans la mer Caspienne, et complétera la ligne de démarcation qui séparera désormais les possessions respectives de la Russie et de la Perse.

Le 5ᵉ article stipule la cession à la Russie de tous les pays et de toutes les îles, de même que des populations nomades et autres comprises dans les limites indiquées. Le 6ᵉ fixe le montant de la contribution pécuniaire dont nous avons parlé plus haut. Le 7ᵉ est remarquable, en ce qu'il révèle les prétentions de la Russie à s'immiscer dans les affaires intérieures de la Perse; il est ainsi conçu : Sa Majesté le schah

de Perse ayant jugé à propos de désigner pour son successeur et héritier présomptif son auguste fils le prince Abbas-Mirza, Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies s'engage à reconnaître dès aujourd'hui, dans la personne de ce prince, le successeur et héritier présomptif de la couronne de Perse, et à le considérer comme légitime souverain de ce royaume dès son avénement au trône.

Cette clause était d'autant plus importante pour la Russie, qu'elle plaçait sous sa protection immédiate Abbas-Mirza, contre lequel d'autres fils du schah nourrissaient une jalousie qui, à la mort du roi, aurait pu se traduire en révolte. Par cette mesure, le gouvernement russe s'attachait le seul prince que son courage et ses efforts pour une prompte réforme pouvaient rendre un jour dangereux.

Art. 8. Les bâtiments marchands de la Russie jouiront, comme par le passé, du droit de naviguer librement sur la mer Caspienne, et d'aborder sur ses côtes. Le même droit est accordé aux bâtiments marchands de la Perse. Quant aux bâtiments de guerre, ceux qui portent le pavillon russe conserveront le privilége exclusif de naviguer sur cette mer.

L'art. 9 est relatif aux agents et ambassadeurs que les deux parties contractantes jugeraient à propos de s'envoyer.

Cette stipulation permettait à la Russie de surveiller les démarches de la Perse, et la mettait à l'abri de toute attaque imprévue.

Le 10e article traite des priviléges et des devoirs des agents commerciaux.

Le 11e est relatif aux affaires et aux réclamations particulières amenées par l'extension des frontières russes. Le 12e fixe un terme de trois années pour laisser aux Persans le temps de rendre ou d'échanger leurs propriétés. Le 13e stipule l'échange des prisonniers.

Art. 14. Les hautes parties contractantes n'exigeront pas l'extradition des transfuges ou déserteurs qui auraient passé sous leur domination respective avant ou pendant la guerre; toutefois, pour prévenir les conséquences mutuellement préjudiciables pouvant résulter des intelligences que quelques-uns de ces transfuges chercheraient à entretenir avec leurs anciens compatriotes ou vassaux, le gouvernement persan s'engage à ne pas tolérer dans ses possessions voisines de la Caspienne la présence des individus qui lui seront nominalement désignés maintenant, ou qui lui seraient signalés à l'avenir. Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies promet également, de son côté, de ne pas permettre que les transfuges persans s'établissent ou restent à demeure dans les khanats de Nakhitchévan, ainsi que dans la partie du khanat d'Érivan située sur la rive droite de l'Araxe. Il est entendu toutefois que cette clause n'est et ne sera obligatoire qu'à l'égard d'individus revêtus d'un caractère public ou de certaines dignités, tels que les khans, les beys, et les chefs spirituels ou mollahs, dont l'exemple personnel, les instigations et les menées clandestines pourraient exercer une influence pernicieuse sur leurs anciens compatriotes, administrés ou vassaux. Pour ce qui concerne la masse de la population dans les deux pays, il est convenu entre les deux parties contractantes que les sujets respectifs qui auraient passé ou qui passeraient à l'avenir d'un État dans l'autre seront libres de s'établir, ou de séjourner partout où le trouvera bon le gouvernement sous la domination duquel ils seront placés.

Par l'article 15, le schah accorde une amnistie pleine et entière à tous les habitants et fonctionnaires de la province d'Aderbidjan. Aucun d'eux, sans exception de catégorie, ne pourra être poursuivi pour ses opinions, pour ses actes, ou pour la conduite qu'il aurait tenue, soit pendant la guerre, soit pendant l'occupation temporaire de ladite province par les troupes russes. Il leur sera accordé en outre le terme d'un an, à dater de ce jour, pour se transporter librement, avec leurs familles, dans les États russes, pour exporter ou pour vendre leurs biens

meubles, sans que les gouvernements ou les autorités locales puissent y mettre le moindre obstacle, ni prélever aucun droit ou rétribution sur les biens ou sur les objets vendus par eux; quant à leurs biens immeubles, il leur sera accordé un terme de cinq ans pour les vendre ou pour en disposer à leur gré.

Art. 16. Aussitôt après la signature du présent traité de paix, les plénipotentiaires respectifs s'empresseront d'envoyer en tous lieux les avis et injonctions nécessaires pour la cessation immédiate des hostilités.

Fait au village de Tourkmantchaï, le 22 février 1828, et le 5 de schébone de l'an 1243 de l'hégire.

Presque toutes les stipulations de ce traité annoncent l'intention de désorganiser les provinces limitrophes de la Perse, par les mêmes moyens déjà employés avec tant de succès contre la Pologne et la Turquie : contrôle des actes du gouvernement persan; protection accordée aux habitants pour les exciter à abjurer leur nationalité, et à venir former un noyau de population dans les provinces récemment incorporées à l'empire; étude systématique des voies commerciales les plus avantageuses; rien n'est oublié, tout se combine pour faciliter des envahissements ultérieurs.

Tandis que la Russie reculait ses frontières du côté de l'Orient, ses agents diplomatiques suivaient avec sollicitude tous les événements qui s'accomplissaient en Europe; les affaires de la Péninsule, l'occupation de l'Espagne par les troupes françaises, la résolution énergique de Canning pour soustraire le Portugal à l'influence du parti anticonstitutionnel de l'Espagne, mais surtout l'état de la Grèce, que la bataille de Navarin venait de soustraire au joug des Turcs, toutes ces circonstances, disons-nous, établissaient, soit par des luttes, soit par des triomphes diplomatiques, l'influence pleine d'exigences du cabinet de Pétersbourg. L'orateur anglais qui a qualifié de néfaste la victoire de Navarin, avait bien mesuré toute la portée de cet événement. L'Autriche, qui était restée froide au milieu de l'enthousiasme général qu'excitait en Europe la cause des Grecs, avait aussi prévu, avec sa sagacité ordinaire, que la défaite des Turcs ne serait profitable qu'à la Russie; non-seulement cette dernière puissance anéantissait d'un seul coup la marine des Ottomans, mais en agissant de concert avec l'Angleterre et la France, elle persuadait au divan que tout appui étranger lui manquerait dès qu'il résisterait aux exigences moscovites. Quoi qu'il en soit, le pavillon russe se montra avec honneur dans ces mêmes parages témoins, sous le règne de Catherine, des succès d'Orlof. Aujourd'hui que la Grèce jouit d'une apparence de liberté sous un gouvernement constitutionnel, ce petit royaume, déchiré par les factions, endetté au delà de ses ressources, use dans des luttes mesquines ce que ses combats pour l'indépendance lui ont laissé d'énergie; et l'influence russe pèse encore sur ses destinées!

La Turquie allait avoir son tour. Dans cette guerre, il faut reconnaître que le droit était entièrement du côté de la Russie; la longanimité d'Alexandre servit singulièrement les intérêts de l'empire; à l'ouverture du règne de son successeur, l'Europe était encore sous le prestige de la modération du tsar défunt, et l'on aimait à confondre avec la pensée du cabinet de Pétersbourg ce qui n'était qu'un accident, que l'effet anormal de circonstances particulières. La guerre fut donc déclarée. Nicolas fit paraître, en avril 1828, un manifeste qui annonçait à ses sujets que l'heure d'une sanglante réparation avait sonné. Nous croyons devoir extraire de la déclaration de guerre que la Russie adressa à la Porte les passages suivants :

« Seize années se sont écoulées depuis la paix de Boukharest, et seize années ont vu la Porte enfreindre les stipulations qu'elle venait de conclure, éluder ses promesses, ou en subordonner l'accomplissement à d'interminables délais. Trop de preuves, que le

cabinet impérial citera, démontrent cette tendance aveuglément hostile de la politique du divan. Dans plus d'une occasion, et surtout en 1821, elle prit à l'égard de la Russie un caractère de provocation et d'inimitié ouverte; elle le reprend depuis trois mois par des actes solennels et des mesures de notoriété européenne.

« Ce fut le jour où, en quittant Constantinople, les ministres des trois puissances exprimaient le vif désir de conserver la paix; le jour où la Porte protestait également de ses intentions pacifiques, qu'elle a appelé aux armes contre la Russie tous les peuples qui professent le culte de Mahomet, et qu'avouant sa résolution de négocier uniquement pour s'appréter à combattre, et de ne jamais remplir les articles essentiels de la convention d'Akermann, elle a déclaré ne l'avoir conclue que dans l'intention de la rompre. La Porte n'ignorait pas que c'était rompre aussi tous les traités antérieurs, dont la convention d'Akermann a stipulé le renouvellement; mais elle avait arrêté d'avance ses décisions et sa marche.

« Aussitôt les priviléges du pavillon russe sont violés, les bâtiments qu'ils couvraient détenus, leurs cargaisons saisies, leurs capitaines contraints de les livrer à des prix fixés arbitrairement, les valeurs d'un payement tardif et incomplet réduites de moitié, et les sujets de Sa Majesté impériale forcés de descendre à la condition de rayas, ou de quitter en masse le territoire de la domination ottomane. Cependant le Bosphore se ferme, le commerce de la mer Noire est comme enchaîné, la ruine des villes russes qui lui doivent leur existence devient imminente, et les provinces méridionales des États de l'empereur perdent le seul débouché de leurs produits, la seule communication qui puisse, en y favorisant les échanges, y féconder le travail, y porter l'industrie et la richesse. Mais les limites de la Turquie ne suffirent pas à ces malveillantes dispositions. Quand elles éclatèrent à Constantinople, le général Paskevitch, à la suite d'une glorieuse campagne, négociait avec la Perse une paix dont la cour de Téhéran avait déjà accepté les conditions. Tout d'un coup il fut surpris des obstacles apportés à la signature de cette convention; les suggestions de la Turquie en étaient la cause...

« La Russie n'insistera pas sur les motifs qui l'autorisent à ne point tolérer des actes d'hostilité aussi manifestes, et à en empêcher le retour...

« La paix de 1812 était à peine signée, que déjà la Porte crut pouvoir profiter impunément des conjonctures difficiles où se trouvait alors la Russie, pour multiplier les infractions aux engagements qu'elle venait de prendre. Une amnistie avait été promise aux Serviens : elle fut remplacée par une invasion et d'affreux ravages. Des immunités étaient garanties à la Moldavie et à la Valachie : un système de spoliation acheva la ruine de ces malheureuses provinces. Les incursions des peuplades qui habitent la rive gauche du Kouban devaient être réprimées par les soins de la Porte : elles furent hautement encouragées; et la Turquie, non contente d'élever, au sujet de plusieurs forteresses indispensables à la sûreté de nos domaines asiatiques, des prétentions dont elle-même a reconnu le peu de fondement par la convention d'Akermann, les rendit doublement inadmissibles, en favorisant aux bords de la mer Noire, et jusque dans notre voisinage, le commerce des esclaves, les rapines, et tous les genres de désordres. Il y eut plus : alors, comme à présent, les vaisseaux sur lesquels flottait le pavillon de Russie furent arrêtés dans le Bosphore, et toutes les stipulations du traité de commerce de 1783 ouvertement violées. Il n'aurait tenu qu'à l'empereur Alexandre de tourner sa puissance contre la Porte ottomane; sa position lui offrait d'immenses avantages : il renonça à s'en prévaloir. Une si haute modération ne fut pas comprise; pendant cinq ans, le divan se roidit contre les ouvertures conciliantes de l'empereur Alexandre; et cependant une guerre avec la Turquie n'entraînait aucune complication

des rapports de la Russie avec ses principaux alliés. Nul pacte de garantie, nulle solidarité politique ne rattachait les destinées de l'empire ottoman aux stipulations réparatrices de 1814 et de 1815, à l'ombre desquelles l'Europe civilisée et chrétienne respirait de ses longues discordes, et voyait les gouvernements unis par le souvenir d'une gloire commune, et par une heureuse identité de principes et d'intentions.

« Un soulèvement général de la Morée, et l'irruption en Moldavie d'un chef de parti infidèle à ses devoirs, vinrent réveiller dans le gouvernement et dans la nation turque tous les transports d'une haine aveugle contre les chrétiens ses tributaires, sans distinction entre l'innocent et le coupable. La Russie frappa d'une juste réprobation l'entreprise du prince Ypsilanti; elle autorisa, comme puissance protectrice des deux nations, les mesures de défense et de répression légitime adoptées par le divan, en insistant toutefois auprès de lui sur la nécessité de ne pas confondre des populations inoffensives avec les fauteurs de troubles, qu'il importait de désarmer et de punir. Ses conseils furent repoussés; le représentant de Sa Majesté impériale fut insulté dans sa propre demeure; l'élite du clergé grec, et le patriarche qui en était le chef, subirent, au milieu des solennités de notre sainte religion, un supplice ignominieux. Tout ce qu'il y avait d'élevé parmi les chrétiens fut saisi, dépouillé, massacré sans jugement; le reste avait pris la fuite. Cependant le feu de l'insurrection, loin de se ralentir, se propageait de toutes parts. En vain le ministre de la Russie essaya de rendre à la Porte un dernier service, en vain, par sa note du 16 juillet 1821, il lui indiqua des voies de conciliation et de salut.

« Après avoir protesté contre des crimes et des fureurs sans exemple dans l'histoire, il se vit obligé de remplir les ordres de son souverain, en quittant Constantinople. Ce fut dans ce temps que les puissances amies et alliées de la Russie, toutes intéressées au maintien de la tranquillité générale, s'empressèrent d'offrir et d'employer leurs bons offices, à l'effet de conjurer l'orage qui allait gronder sur le gouvernement turc, frappé d'un aveuglement funeste. La Russie suspendit à son tour le redressement de ses trop nombreux griefs, *dans l'espoir* de parvenir à concilier ce qu'elle se devait à elle-même, avec les *ménagements* que la situation de l'Europe, et son repos, plus d'une fois compromis, paraissaient alors réclamer.

« D'aussi grands sacrifices demeurèrent stériles. La Porte poursuivit l'exécution d'un plan *destructeur* contre les populations chrétiennes soumises à son pouvoir... l'attitude *du* divan devint de jour en jour *plus* menaçante à l'égard de la Servie, et l'occupation de la Moldavie *et de la* Valachie se prolongea malgré les efforts de la Grande-Bretagne et les plus solennelles promesses *faites à son* représentant, malgré même l'empressement de la Russie à rétablir, *dès* qu'elles furent articulées, ses anciennes relations avec la Porte. Tant de procédés hostiles devaient enfin *lasser la* patience de l'empereur Alexandre. Il fit remettre au ministère ottoman, en octobre 1825, une *protestation énergique*; et quand une mort précoce l'enleva à l'amour de ses peuples, il venait de déclarer qu'il réglerait les affaires de la Turquie selon les droits et les intérêts de son empire.

« Un nouveau règne commença... Dès son avénement au trône, l'empereur Nicolas entama des *négociations* avec la Porte, dans le but d'ajuster plusieurs différends qui ne regardaient que la Russie, et posa ensuite, le 23 mars (4 avril) 1826, de concert avec Sa Majesté le roi de la Grande-Bretagne, les bases d'une intervention hautement réclamée par le bien général... D'un côté, Sa Majesté *impériale*, espérant de l'union des grandes cours la cessation plus facile et plus prompte de la guerre qui ensanglante l'Orient, renonçait à toute influence isolée, écartait toute idée de mesures exclusives dans cette question majeure; de l'autre, par ses négociations immédiates

avec le divan, elle s'efforçait de lever encore un obstacle à la réconciliation entre les Turcs et les Grecs. Sous ces auspices, les conférences d'Akermann s'ouvrirent. Elles aboutirent à la conclusion d'une convention additionnelle au traité de Boukharest.... L'envoi d'une mission permanente à Constantinople suivit de près cet accommodement, et bientôt le traité du 6 juillet 1827 vint encore consacrer, à la face du monde, les maximes de désintéressement dont fait foi le protocole du 29 avril. Les voies les plus amicales furent tentées pour faire agréer à la Porte les termes de cette transaction salutaire. Des communications franches, qui déroulaient à ses yeux les plans des trois cours, la prévinrent que, dans le cas d'un refus, leurs flottes réunies seraient obligées d'arrêter une lutte devenue incompatible avec la sûreté des mers, les besoins du commerce et la civilisation du reste de l'Europe. La Porte ne tint aucun compte de ces avertissements. Un commandant des troupes ottomanes, aussitôt après avoir conclu un armistice provisoire, viola sa parole, et finit par en appeler à la force. Alors eut lieu le combat de Navarin; mais, résultat nécessaire d'un manque de foi prouvé et d'une agression flagrante, ce combat même fournit à la Russie et à ses alliés l'occasion d'exprimer au divan le désir de maintenir la paix sur de solides garanties.

« Tel est le système, tels sont les actes auxquels la Porte a répondu par son manifeste du 20 décembre, et par des mesures qui constituent autant d'infractions au traité de la Russie, autant d'insultes à ses droits, autant de graves atteintes à sa prospérité commerciale, autant de témoignages du désir de lui susciter des embarras et des ennemis.

« Placée dès lors dans une position où son honneur et ses intérêts en souffrance ne lui permettent plus de rester, la Russie déclare la guerre à la Porte Ottomane, non sans regret, mais après n'avoir rien négligé, pendant seize années consécutives, pour lui en épargner les funestes conséquences.

« Provoquée par la Turquie, cette guerre fera peser à sa charge les frais qu'elle entraîne et les pertes essuyées par les sujets de Sa Majesté impériale; entreprise pour remettre en vigueur des traités que la Porte regarde comme non avenus, elle tendra à en assurer l'observation et l'efficacité; amenée par le besoin impérieux de garantir au commerce de la mer Noire et à la navigation du Bosphore une liberté désormais inviolable, elle sera dirigée vers ce but également utile à tous les États de l'Europe.

« En recourant aux armes, la Russie, loin de se livrer, comme le divan l'en accuse, à des sentiments de haine contre la puissance ottomane, ou d'en méditer la chute, croit avoir fourni la preuve convaincante que, s'il entrait dans ses vues de la combattre à outrance ou de la renverser, elle aurait saisi toutes les occasions de guerre que ses relations avec la Porte n'ont cessé de lui offrir.

« La Russie n'est pas moins éloignée de nourrir des projets ambitieux. Assez de pays et de peuples reconnaissent ses lois, assez de soins s'attachent à l'étendue de ses domaines.

« Finalement, la Russie, pour être en état de guerre avec la Porte par des motifs indépendants du traité du 6 juillet, ne s'est pas écartée et ne s'écartera pas des stipulations de cet acte. Il ne la condamnait point, il ne pouvait la condamner à sacrifier des droits antérieurs d'une haute importance, à tolérer des provocations directes, et à ne pas demander la réparation des plus sensibles dommages. Mais les devoirs qu'il lui impose, et les principes sur lesquels il se fonde, seront, les uns remplis par elle avec une scrupuleuse fidélité, les autres observés sans déviation. Ses alliés la trouveront toujours prête à concerter avec eux sa marche dans l'exécution du traité de Londres, toujours empressée de concourir à une œuvre que sa religion et tous les sentiments dont l'humanité s'honore recommandent à son active sollicitude, toujours disposée à ne profiter de sa

situation actuelle que pour accélérer l'accomplissement des clauses du traité du 6 juillet, et non pour en changer les effets ou la nature. L'empereur ne posera les armes qu'après avoir obtenu les résultats indiqués dans la présente déclaration.

« Donné à Saint-Pétersbourg, le 14 avril 1828. »

Le maréchal comte Wittgenstein passait le Pruth le même jour où la Russie déclarait la guerre à la Porte. Boukharest fut immédiatement occupé, et l'on mit le siége devant Braïlof. Un troisième corps construisit une digue de plus d'une lieue, entre Toultcha et Issatcha, pour passer le Danube alors débordé. Ces travaux demandèrent plusieurs semaines; enfin le passage s'effectua sous la direction de l'empereur. « Le plan suivi par l'armée russe était de pénétrer en Bulgarie et de s'emparer des points principaux, dans le but de faciliter l'approvisionnement des troupes. Varna était par conséquent la place la plus importante et la plus propre à servir de base d'opération; mais, pour la réduire, il fallait l'attaquer aussi du côté de la mer, et une flotte russe ne pouvait être employée à cet effet avant que Poti et Anapa fussent au pouvoir des Russes. Cette dernière place fut emportée par le prince Menchikof. » (J. Tolstoy, Histoire du comte Paskevitch d'Érivan).

La prise de Braïlof coûta cher aux Russes; on prétend qu'ils perdirent devant cette médiocre forteresse de vingt à vingt-cinq mille hommes, ce qu'il serait difficile d'admettre sans l'effet meurtrier des mines, qui, au lieu de faire sauter les remparts, firent périr un nombre infini d'assaillants. Le grand-duc Michel, qui dirigeait les travaux du siége, fit recommencer l'assaut après une tentative infructueuse, et la ville se rendit le 3 juin. Plusieurs autres places d'une moindre importance capitulèrent successivement. Les forces des Turcs se concentraient à Schoumla; il était important de les battre dans cette position, ou du moins de les bloquer assez étroitement pour les empêcher de prendre à revers les corps russes qui se porteraient sur Varna. L'empereur était à la tête de son armée. On rencontra les Turcs entre Kischla et Boulanlouk : après une résistance brillante, ils se retirèrent dans leur camp retranché. Les Russes, ne pouvant emporter une position défendue par une armée formidable, cernèrent Schoumla du côté de l'est, entre la route de Silistrie et d'Eski-Stamboul. Dans les combats fréquents qui eurent lieu à cette époque, les troupes musulmanes déployèrent un grand courage, et montrèrent ce qu'elles pouvaient devenir quand la réforme militaire aurait porté tous ses fruits. Cependant le prince Menchikof faisait le siége de Varna. L'empereur s'y rendit le 21 juillet. Le petit nombre des troupes russes et l'assiette de cette place lui prouvèrent bientôt que les travaux du siége traîneraient en longueur. D'un autre côté, Silistrie résistait, et sur tous les points l'insuffisance des moyens d'attaque se faisait vivement sentir. L'empereur était retourné à Odessa, et déjà persuadé qu'une seconde campagne serait nécessaire, il donnait ses ordres dans cette conviction. Au mois d'août, il se livra plusieurs combats sanglants qui firent mieux reconnaître encore combien l'armée russe, disséminée sur un espace si considérable, se trouvait hors d'état d'obtenir des avantages décisifs.

Le 27 août, l'empereur rejoignit son armée devant Varna, et établit son quartier général à bord d'un vaisseau de ligne. « La flotte se trouvait embossée dans le bassin même de Varna, à deux mille pas de la citadelle. Le 10 septembre, les Turcs firent une vive sortie; mais, repoussés avec perte, ils se virent contraints d'abandonner tous les points qu'ils occupaient sur les rives du lac de Devno... Le 20 septembre, on fit jouer les mines, et l'on pratiqua une brèche qu'un faible détachement escalada dans la nuit du 23 au 24. Cependant il fut obligé de se retirer; mais cette tentative ouvrit les yeux aux Turcs sur la possibilité d'un

assaut, et Youssouf-Pacha capitula. Le but qu'on se proposait dans cette campagne fut atteint; Varna, après deux mois d'un siége opiniâtre, se rendit le 2 octobre.

« La reddition de cette place occasionna quelques mouvements dans les corps turcs. Omer-Vrione, après avoir inutilement essayé de s'établir sur la rive droite du Kamtchick, fut obligé de repasser le fleuve et de franchir le Balkan. Dans toutes les guerres que la Russie livre à la Porte, elle a soin de s'assurer de la Valachie. Le général Geismar occupait cette province à la tête de cinq ou six mille Russes. Le 13 septembre, le pacha de Vidin, qui commandait vingt-cinq mille hommes, attaqua ce général près de Tchorlou. Les Russes, formés en petits bataillons carrés, tinrent ferme pendant toute une journée; la nuit même qui suivit cette belle défense, ils fondirent sur l'ennemi, qui ne s'attendait pas à cette brusque attaque, et le mirent dans une déroute complète. Sous les murs de Schoumla, les Turcs prirent l'offensive en plusieurs rencontres. Le général Roudzévitch parvint cependant à repousser l'ennemi, non sans éprouver lui-même des pertes assez considérables. La saison était déjà avancée; la neige commençait à rendre les chemins impraticables; les troupes russes prirent leurs quartiers d'hiver, et l'empereur retourna à Odessa.

« Maintenant nous allons tourner nos regards sur l'Asie, et exposer succinctement les opérations du comte d'Érivan, dont les forces occupaient les Turcs dans leurs possessions méridionales, et les empêchaient de concentrer toutes leurs forces du côté du nord. Anapa et Poti allaient assurer aux Russes les bouches du Phase, et les rendre maîtres du littoral de la Mingrélie et de l'Imérétie. Paskevitch s'empara de la forteresse de Kars, qui capitula le 23 de juin. Deux mille Turcs furent tués ou blessés; trois mille, au nombre desquels était Émir-Pacha, chef du pachalick de Kars, déposèrent les armes, et l'on trouva dans la place cent cinquante pièces de canon avec un nombreux matériel. Le général russe avait à lutter contre les difficultés des lieux quelquefois impraticables pour l'artillerie. Des symptômes de peste se déclarèrent parmi ses troupes; son activité et sa prévoyance triomphèrent de tous ces obstacles. Le 24 juillet, il enlève la forteresse d'Akhalkalaki. A la nouvelle de ce succès, Kertvis et Poti se rendent sans résistance. Le 1er août, l'armée russe se porta à Akhaltzik, où les Russes avaient réuni une armée de trente mille hommes; elle marcha à travers une étroite chaîne de montagnes, gravissant des sentiers coupés de précipices, et, le 5 août, le général dispersait un gros corps de cavalerie turque qui venait au secours de la ville pour lui disputer le passage du Kour.

« Le comte d'Érivan n'attendit pas l'arrivée du général Papof, qui se trouvait encore à deux journées de marche; il savait qu'une attaque impétueuse, quoique avec peu de troupes, le servirait plus efficacement que s'il avait recours à des manœuvres lentes. Il laissa le général Mouravief devant la place, et partit avec huit bataillons, toute la cavalerie et vingt-cinq pièces de canon, pour tourner le flanc droit de l'ennemi... Il tomba sur un corps de trente mille hommes qui sortit de ses retranchements pour se défendre. On se battit toute la journée; les Turcs furent repoussés dans leurs lignes, et, après une vive fusillade, le camp retranché fut emporté, et l'ennemi poursuivi au delà de trente verstes. On évalua ses pertes à deux mille cinq cents hommes, douze canons, treize drapeaux, sans compter des approvisionnements considérables.

« Après cet avantage, le général en chef retourna sur-le-champ sous les murs d'Akhaltzik, et le siége fut poussé avec vigueur. L'assaut fut livré le 15, et, après douze heures de combat et une défense désespérée, Akhaltzik tomba au pouvoir des Russes. La citadelle se rendit le lendemain et obtint la libre sortie; sa garnison était forte de deux mille hommes; celle de la forteresse de treize mille; soixante-sept canons, cinquante-deux drapeaux,

cinq queues de pacha tombèrent au pouvoir des vainqueurs. L'ennemi s'était défendu avec un courage extraordinaire : sur quatre cents artilleurs, il n'en resta que cinquante; une centaine de janissaires se firent tuer jusqu'au dernier; sur dix-huit cents soldats d'élite, treize cents tombèrent; les habitants, qui combattirent aussi, perdirent trois mille hommes. L'armée russe éprouva de son côté des pertes sensibles, surtout en officiers; elle en eut neuf de tués, dont un colonel; trente-deux furent blessés. » (J. Tolstoy).

Atzkhoura, Arvagan, Bajazet, Tapruk-Kalé et Diadine se soumirent successivement de gré ou de force. Les Russes en vinrent aux mains à diverses reprises avec les Kourdes, cavaliers intrépides, mais peu propres à combattre contre des masses. Paskevitch, après avoir assuré la subsistance de ses troupes, suspendit les opérations militaires, et se rendit à Tiflis le 4 octobre.

Quoique l'hiver eût suspendu les hostilités dans la Turquie d'Europe, le sultan prouva par quelques démonstrations que le système militaire de la Turquie était complétement changé. Le grand vizir essaya de surprendre Provady, mais l'attitude des Russes le força à la retraite. Le général Geismar eut aussi à repousser quelques attaques dans la Valachie; il s'empara de Kalé et de Tarnovo. Sizeboli, ainsi qu'un petit fort dans le golfe de Bourgas, furent surpris par une escadre russe, et la flotte turque qui stationnait sur le Danube, près de Nicopolis, fut détruite par une escadrille russe; de sorte que les Turcs ne possédaient plus que Giourgevo en deçà du Danube.

Pendant que l'empereur Nicolas ordonnait de nouvelles levées et organisait de puissants moyens d'attaque pour la campagne de 1829, la diplomatie redoublait d'efforts pour empêcher les Russes de poursuivre leurs avantages. Le prince de Metternich sollicitait à la fois les cabinets de Londres, de Paris et de Berlin, d'employer leur intervention pour sauver la Turquie d'une ruine probable. Le but de cet homme d'État était en outre de laisser les Russes sous le coup d'une campagne manquée. S'il faut en croire les révélations du Port-folio, l'Angleterre n'était pas éloignée de se prêter à cette combinaison; il s'agissait d'entraîner la France, ce qui aurait mis la Prusse dans la nécessité de se prononcer dans le même sens. L'habileté du comte Pozzo-di-Borgo fit échouer ces tentatives; il employa son influence personnelle sur Charles X et sur le baron de Damas pour détourner le coup que l'Autriche allait porter à la Russie, et il conseilla à sa cour de reprendre le plus tôt possible les hostilités, bien persuadé qu'une victoire aplanirait mieux les difficultés qu'un congrès ou des protocoles. L'Autriche, se voyant abandonnée, essaya de pallier ce qu'il y avait eu d'hostile dans ses intentions, et se résigna à souffrir ce qu'elle ne pouvait empêcher.

Le sultan, de son côté, encouragé par quelques succès, ne négligeait rien pour opposer à l'ennemi une résistance vigoureuse. Méhémed-Yezid, qui avait succédé à Hussein-Pacha, fut remplacé lui-même par Reschid-Pacha : ce dernier arriva au camp de Schoumla le 8 mars. L'armée des Turcs comptait environ cent mille hommes, dont un tiers de troupes régulières. « Le comte Diebitsch, nommé général en chef des armées russes, se trouvait déjà, depuis le 8 février, à son quartier général d'Yassi. Vers le milieu d'avril, les Russes, partagés en deux colonnes, passèrent le Danube à Hirsova et Kalarasch. Le 5 mai, un corps d'armée cerna Silistrie, et força quelques troupes turques à se renfermer dans la place, abandonnant aux Russes les ouvrages avancés. Le même jour, le général Roth en vint aux mains avec le grand vizir, qui commandait des forces quadruples, et finit par le mettre dans une déroute complète. Parmi les blessés, se trouvait Ali-Pacha lui-même. Cette victoire, où sept mille hommes en battirent trente mille, rendit le général Roth maître de la position de Devno. » (Extrait de l'ouvrage déjà cité, par M. J. Tolstoy).

Le 17 juin, Silistrie, après s'être défendue pendant six semaines et avoir soutenu vingt-sept jours de tranchée ouverte, se rendit au général Krassovski. Tandis que le grand vizir essayait de reprendre Provadi, Diebitsch se portait vers Yeni-Bazar, où le général Roth l'appuyait tout en observant l'ennemi. Le combat de Yeni-Bazar fut tout à l'avantage des Russes; celui de Koulefteha coûta plus cher au vainqueur, mais il décida du sort de la campagne (29 mai). Il paraît que l'action avait été longtemps douteuse, et que sans un corps de réserve qui fit pencher l'avantage en faveur des Russes, la victoire eût été au moins incertaine.

Le passage des Balkans pouvait s'effectuer sans danger depuis que les Russes étaient maîtres de Silistrie. Pendant que toute l'attention du vizir se portait sur Schoumla, des corps russes quittaient l'armée d'observation pendant la nuit, et s'écoulaient silencieusement sur la route de Kamtchik. Le passage du fleuve du même nom s'opéra malgré la résistance des Turcs: Rudiger pénétra dans Aïdos, et poursuivit l'ennemi dans la direction de Karnabat. Dans le même temps, Roth s'emparait de la place de Bourgas; les différents passages du Balkan furent successivement occupés. Il y eut encore une affaire assez chaude près de Slivno: cette ville fut emportée d'assaut; et Diebitsch, qui venait de conquérir le titre de Zabalkanski, s'avançait sur Andrinople, où il fit son entrée dans les derniers jours du mois d'août.

Tandis que les Turcs voyaient avec étonnement et désespoir l'ennemi franchir cette ceinture de montagnes qu'ils avaient regardée jusqu'alors comme une barrière insurmontable, les Russes remportaient en Asie des avantages non moins décisifs. Salegh-Pacha, chargé de défendre Erzeroum, avait réuni une armée d'environ cinquante mille hommes; mais au lieu d'attaquer les Russes en rase campagne et de profiter de l'avantage du nombre, et de la connaissance qu'il avait des localités, pour harceler l'ennemi et intercepter ses convois, il résolut de reprendre les places fortes dont Paskevitch s'était emparé. Le comte d'Érivan battit ces corps séparés, inhabiles encore dans l'art des siéges. C'est ainsi que tous les efforts des Turcs vinrent échouer contre Akhaltzik. Le pacha de Trébizonde, Kaïa-Oglou, qui avait l'intention d'envahir la partie russe de la Gourie, fut défait à Limani par le général Hesse. Paskevitch, obligé de faire face à une armée nombreuse qui essayait de l'envelopper, fit venir quelques renforts de Bajazet et d'Érivan; toutefois il reprit bientôt l'offensive. Le général Bourtzof remporta un avantage signalé sur le lieutenant du séraskir, près du village de Tchabori (2 juin). « Sur ces entrefaites, un corps de vingt mille hommes, sous les ordres de Haki-Pacha, s'avançant d'Erzeroum, vint prendre une forte position dans les parages boisés de Mili-Douzé, sur le versant des montagnes de Saganlouk. Un autre corps de trente mille hommes avait quitté Erzeroum et suivait celui-ci.

« Le comte d'Érivan, de son côté, ayant concentré ses forces près du village Katanli, se préparait au combat... Le 12 juin, il fit une fausse démonstration du côté du camp de Haki-Pacha; il ordonna en même temps au général Bourtzof de se porter dans cette direction avec une partie de ses troupes, et partit lui-même à marches forcées vers les gorges des montagnes de Saganlouk; il fit en une nuit trente verstes par des chemins inextricables, couverts de neige et sillonnes de profonds ravins. Le soir, il arriva au bord de la rivière Ingis, sur le flanc de la position de l'ennemi... Le 18, le général en chef avait tourné entièrement la position de Haki-Pacha; mais au moment même de l'attaque, l'avant-garde du séraskir, qui arrivait d'Erzeroum avec trente mille hommes au secours de son lieutenant, déboucha par une gorge qui, du village de Javina, va se réunir à la grande vallée. Le général en chef résolut aussitôt de l'attaquer, et marcha sur le séraskir, qu'il rencontra près du village de

Kainli. La cavalerie du séraskir entama l'affaire en s'élançant, par un mouvement en cercle, sur l'aile droite de l'armée russe, que le comte d'Érivan conduisait lui-même à l'attaque. Les Turcs furent obligés de plier, et Paskevitch résolut de poursuivre sa victoire et de battre son principal ennemi à fond, avant que Haki-Pacha pût être informé que le séraskir était si près de lui. Il donna ordre au général Bourtzof d'inquiéter le camp de Haki-Pacha, et se hâta d'en finir avec le séraskir. Les Russes attaquèrent en trois colonnes : une, sous les ordres du général Mouravief, tourna le flanc gauche de l'ennemi, en s'élevant sur le revers de la montagne; la seconde, sous le général Pankratief, tourna sur la droite; le général Raïefski commandait la troisième au centre : ce dernier avait ordre d'attendre les attaques des deux ailes, et de saisir le moment pour les soutenir... Assaillis sur les deux flancs par l'infanterie russe, les Turcs commencèrent à fléchir... Aussitôt la cavalerie et l'infanterie légère s'élancèrent en avant sur la crête de la montagne, et la retraite de l'ennemi devint bientôt une fuite générale. Les Turcs, abandonnant leur artillerie, se réfugièrent en désordre sur les monts Saganlouk. On trouva un riche butin dans leur camp, et le champ de bataille couvert de morts témoigna de l'étendue de leurs pertes.

« Après cette victoire, Paskevitch se retourna sans perdre de temps contre le camp retranché de Haki-Pacha. Il paraît que ce dernier ignorait encore la défaite du séraskir. On lui envoya un prisonnier pour l'en instruire. Le pacha voulait capituler; mais ses troupes s'y opposèrent probablement, puisque le feu des batteries turques recommença bientôt avec force. Cette circonstance décida le comte Paskevitch à donner le signal de l'attaque, et l'armée russe s'ébranla en cinq colonnes.

« La colonne principale, conduite par le comte d'Érivan, marcha droit à l'ennemi; la seconde, sous les ordres de Pankratief, fut chargée de prendre en flanc la position de l'ennemi pour lui couper la retraite; les trois autres, sous les ordres des généraux Sacken, Mouravief et Léonof, se portèrent sur les routes de Midgingerd, de Zansah et de la vallée d'Andjar. Les deux premières colonnes pénétrèrent dans le camp, qu'elles mirent en déroute; elles s'emparèrent des canons encore fumants des Turcs, et les tournèrent aussitôt contre les fuyards. Le général Pankratief les atteignit dans leur fuite, et fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva Haki-Pacha, lieutenant du séraskir. Les colonnes destinées à couper la retraite de l'ennemi rencontrèrent des ravins profonds, des forêts épaisses, et ne purent l'empêcher de se sauver en partie dans les voies et les gorges du bassin de l'Araxe. Il serait difficile d'évaluer la perte des Turcs en morts et en blessés; les prisonniers étaient au nombre de douze cents. Dix-neuf canons, des armes de toute espèce, et tout l'attirail du camp tombèrent au pouvoir du vainqueur. » (Extrait de l'Essai biographique et historique sur le comte Paskevitch, par J. Tolstoy).

L'armée russe avait à franchir les monts Saganlouk pour se porter sur Erzeroum; la forteresse de Hussein-Kalé se rendit sur une simple sommation. Les Russes y trouvèrent des approvisionnements considérables et vingt-neuf canons. Le 27 juin, l'armée de Paskevitch campait à quelque distance d'Erzeroum. Il commença par s'emparer des hauteurs de Tap-Dagh, qui dominent la ville, et l'artillerie russe, de ce point culminant, ouvrit un feu terrible contre la place, qui capitula le 27 juin. Outre des approvisionnements et des munitions de toute espèce, on y trouva cent cinquante canons. Le séraskir et quatre autres pachas furent faits prisonniers. Paskevitch, en récompense de ce brillant succès, fut nommé chevalier de l'ordre militaire de Saint-Georges de la première classe.

La prise d'Erzeroum força le pacha de Van, qui assiégeait Bajazet, à rétrograder pour aller défendre son pa-

chalik. Le général Bourtzof s'empara de Baïbourt, place d'une haute importance à cause de sa position dans le voisinage des mines de cuivre dont les Turcs tirent un revenu considérable. Les Russes continuaient à s'étendre, occupant les points les plus favorables, tant pour assurer leur nouvelle conquête que pour en faciliter de nouvelles. Cependant le général Bourtzof sortit de Baïbourt pour se porter à la rencontre d'un corps turc qui s'était réuni sur la route de Trébisonde; il l'attaqua près d'un défilé vers le village de Khart; mais, enveloppé par des forces supérieures, il tomba frappé d'une balle, et ses troupes furent obligées de se renfermer dans la place. Les Turcs reprirent Baïbourt, mais Paskevitch les en chassa après un assaut meurtrier. Le général en chef marchait déjà sur Trébisonde, lorsqu'il apprit que la paix était signée à Andrinople entre la Russie et la Porte. Il retourna à Tiflis, et organisa une expédition contre les peuplades au nord du Caucase, qui étaient en pleine insurrection.

La campagne d'Orient venait de finir d'une manière glorieuse pour les Russes; le traité d'Andrinople, conclu le 2 (14) septembre 1829, leur assurait des avantages qui compensaient amplement leurs sacrifices. Et cependant ces sacrifices furent immenses. Selon le rapport du lieutenant-colonel Chesney, dans la première campagne qui eut pour résultat la prise de Varna et la levée du siége de Silistrie, des milliers de Russes périrent de la peste, et ils perdirent trente mille chevaux. D'après les mêmes renseignements, les Russes traversèrent le Balkan au nombre de quarante mille seulement, dont, quelques jours après, un quart se trouvait dans les hôpitaux. Cet officier ajoute que, sans compter les Bosniens qui ne s'avancèrent pas au delà de leurs propres frontières, les Turcs n'ont jamais eu sur pied, dans cette guerre, plus de cent mille hommes de troupes irrégulières, et quarante mille de troupes régulières.

« Les Russes se ressentaient cruellement de l'effet des maladies qui n'atteignaient pas les Turcs, probablement à cause de leur pratique religieuse d'ablutions continuelles. Les Russes souffraient aussi beaucoup du manque de vivres, ou plutôt de ce qui en revenait au soldat, en vertu des contrats de fournitures passés avec les officiers.

« A Boukharest, en décembre 1829, le médecin en chef convenait de la perte de douze mille Russes morts de la peste. A Varna, les officiers russes estimaient leurs pertes à dix mille hommes. A Silistrie, la mortalité était terrible. A Andrinople, six mille malades moururent tous au bout de trois mois. La perte totale des Russes, dans les deux campagnes, fut de cent quarante mille hommes et de cinquante mille chevaux. » (Port-folio, n° 26.)

Bien que les traités n'aient qu'une existence éphémère, il est cependant indispensable de les méditer, parce qu'ils expriment la situation respective des puissances contractantes, et qu'on y retrouve, sans un grand effort d'attention, les tendances ultérieures de la partie prépondérante. Guidé par ces motifs, nous allons rapporter les stipulations principales du traité d'Andrinople.

Le premier article n'est qu'un préambule de pure forme.

Article 2. Sa Majesté l'empereur et padischah de toutes les Russies rend à la Sublime Porte la principauté de Moldavie, avec toutes les frontières qu'elle avait avant le commencement de la guerre à laquelle le présent traité a mis fin; Sa Majesté impériale rend aussi la principauté de Valachie, le banat de Kraïovat, la Bulgarie et le pays de Dobroutché depuis le Danube jusqu'à la mer, ainsi que Silistrie, Hirsova, Matchin, Issaktcha, Toultcha, Babadag, Bazardgik, Varna, Provadi et autres villes, bourgs et villages qu'il contient, toute l'étendue du Balkan, depuis Éminé-Bournou jusqu'à Kosan, et tout le pays depuis le Balkan jusqu'à la mer, avec Selimno, Yamboli, Aïdos, Karnabat, Andrinople, Bourgas, et toutes les

villes, bourgs et villages, ainsi que toutes les places que les troupes russes ont occupées dans la Roumélie.

Article 3. Le Pruth continuera de former la limite des deux empires, depuis le point où cette rivière touche au territoire de la Moldavie jusqu'à sa jonction avec le Danube. De ce point la ligne frontière suivra le cours du Danube jusqu'à l'embouchure de Saint-Georges; de sorte que, laissant toutes les îles formées par les divers bras de ce fleuve en possession de la Russie, la rive droite restera, comme par le passé, en possession de la Porte ottomane. Cependant il est convenu que cette rive droite restera inhabitée depuis le point où le bras de Saint-Géorges se sépare de celui de Soulini, à une distance de deux heures du fleuve, et qu'aucun établissement n'y sera formé, non plus que sur les îles qui resteront au pouvoir de la Russie; et, à l'exception des quarantaines qui pourront y être établies, il ne sera permis d'y faire aucun autre établissement. Les bâtiments marchands des deux puissances auront la faculté de parcourir le Danube dans tout son cours; et ceux qui porteront le pavillon ottoman auront libre entrée dans les embouchures de Kili et Soulini, celle de Saint-Georges restant commune aux navires de guerre et bâtiments marchands des deux puissances contractantes. Mais les navires de guerre russes, lorsqu'ils remonteront le Danube, n'avanceront pas au delà du point de sa jonction avec le Pruth.

Ces dispositions mettent à la disposition des Russes l'embouchure du Danube.

Article 4. La Géorgie, l'Imérétie, la Mingrelie, la Gourie, et plusieurs autres provinces du Caucase, ayant été depuis de longues années et à perpétuité réunies à l'empire de Russie, et cet empire ayant acquis, par le traité de Tourkmantchaï, les khanats d'Érivan et de Nakhitchévan, les deux hautes parties contractantes ont reconnu la nécessité d'établir entre leurs États respectifs le long de cette ligne une frontière bien tracée pour prévenir toute discussion ultérieure. Elles ont également pris en considération les moyens convenables de s'opposer aux incursions que les tribus voisines ont faites jusqu'à ce jour, et qui ont si souvent compromis les relations d'amitié et de bonne intelligence entre les deux empires. En conséquence, il a été convenu de considérer désormais comme formant la frontière entre les territoires de la cour impériale de Russie et ceux de la Sublime Porte en Asie, la ligne qui, suivant la limite actuelle de la Gourie, depuis la mer Noire, remonte jusqu'au bord de l'Imérétie, et de là en ligne droite jusqu'au point où les frontières des pachaliks d'Akhaltzik et de Kars rencontrent celles de la Géorgie, laissant de cette manière au nord et au dedans de cette ligne la ville d'Akhaltzik et le fort de Khalinanik à une distance moindre de deux heures. Tous les pays situés au midi et à l'ouest de cette ligne de démarcation, vers les pachaliks de Kars et de Trébisonde, ainsi que la majeure partie du pachalik d'Akhaltzik, resteront à perpétuité sous la domination de la Sublime Porte, tandis que ceux qui sont situés au nord et à l'est de la ligne mentionnée ci-dessus, vers la Géorgie, l'Imérétie et la Gourie, ainsi que le littoral de la mer Noire, depuis l'embouchure du Kouban jusqu'au port Saint-Nicolas inclusivement, seront sous la domination de l'empire de Russie. En conséquence, la cour impériale de Russie abandonne et rend à la Sublime Porte le reste du pachalik d'Akhaltzik, la ville et le pachalik de Kars, la ville et le pachalik de Bajazet, la ville et le pachalik d'Erzeroum, ainsi que les places occupées par les troupes russes, qui peuvent être en dehors de la ligne indiquée.

Les stipulations contenues dans cet article tendent évidemment à faciliter la soumission des peuplades du Caucase, en les isolant de tous côtés.

Article 5. Les principautés de Moldavie et de Valachie s'étant placées, par une capitulation, sous la suzeraineté de la Sublime Porte, elles conserveront tous les priviléges et immuni-

tés qui leur auront été accordés, soit par les traités conclus entre les deux cours impériales, soit par les hati-chérifs promulgués à diverses époques. Elles jouiront du libre exercice de leur religion, d'une parfaite sécurité, d'une administration nationale et indépendante, et d'une entière liberté de commerce, etc.

L'article 6 est relatif aux clauses stipulées dans la convention séparée relative à la Servie.

Dans l'article 7, qui concerne les droits et priviléges commerciaux, on remarque les passages suivants : les sujets, bâtiments et marchandises russes seront à l'abri de toute violence et de toute vexation. Les sujets russes seront sous la juridiction exclusive et la police des ministres et consuls de Russie. Les bâtiments russes ne seront soumis à aucune visite de la part des autorités ottomanes, ni en mer, ni dans aucun des ports ou rades des possessions de la Sublime Porte. Toutes les marchandises ou denrées appartenant à un sujet russe, après avoir payé les droits de douane stipulés par les tarifs, seront librement transportées, déposées à terre, dans les magasins du propriétaire ou de son consignataire, ou transportées à bord des bâtiments de toute autre nation quelconque, sans que les sujets russes soient tenus d'en donner avis aux autorités locales, et encore moins de demander leur autorisation. Les grains provenant de la Russie jouiront des mêmes priviléges; la Sublime Porte s'engage, en outre, à veiller soigneusement à ce que le commerce et la navigation de la mer Noire soient dégagés de toute entrave. Elle reconnaît et déclare le canal de Constantinople et le détroit des Dardanelles librement ouverts aux bâtiments russes sous pavillon marchand, pour la sortie comme pour le retour. Le passage du canal de Constantinople et du détroit des Dardanelles est ouvert à tous les bâtiments en paix avec la Sublime Porte. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, quelqu'une des stipulations contenues dans le présent article était et demeurait enfreinte, nonobstant les réclamations du ministre russe à ce sujet, la Sublime Porte reconnaît d'avance le droit de la cour impériale de Russie de considérer une telle infraction comme un acte d'hostilité.

L'écoulement des riches produits de la Russie méridionale est assuré par cet article; et, commercialement parlant, la mer Noire n'est plus qu'un lac russe.

L'article 8 définit les indemnités dues par la Porte au commerce russe, depuis la guerre de 1806, et les fixe à un million et demi de ducats.

L'article 9 est relatif à l'indemnité pour les frais de la guerre; elle est fixée dans l'article additionnel à dix millions de ducats de Hollande, indépendamment de la cession du territoire asiatique stipulée par l'article 4.

Article 10. La Sublime Porte, en déclarant son adhésion entière aux stipulations du traité (sur les affaires de la Grèce) conclu à Londres le 24 juin (6 juillet 1827) entre la Russie, la Grande-Bretagne et la France, adhère également à l'acte du 10 (24 mars 1829), rédigé d'un consentement mutuel entre ces mêmes puissances sur les bases dudit traité, et contenant les mesures de détail relatives à son exécution définitive...

Article 13. Les hautes puissances contractantes accordent un pardon général et une amnistie pleine et entière à tous ceux de leurs sujets qui, pendant le cours de la guerre, auront pris part aux opérations militaires, ou manifesté, soit par leur conduite, soit par leurs opinions, leur attachement à l'une ou à l'autre des deux parties. En conséquence, aucun de ces individus ne sera inquiété ni persécuté, soit dans sa personne, soit dans sa propriété, pour sa conduite passée; et chacun d'eux, recouvrant les propriétés qu'il possédait auparavant, en jouira paisiblement sous la protection des lois, et sera libre d'en disposer dans l'espace de dix-huit mois, comme de se transporter avec sa famille, ses biens, etc., dans le pays qu'il aura choisi, sans éprouver aucune entrave

ou vexation quelconque. Les mêmes priviléges sont assurés aux sujets respectifs des deux puissances établis sur les territoires rendus à la Sublime Porte, ou cédés à la cour impériale de Russie.

Cet article dévoile toute la marche que suit le cabinet russe dans ses envahissements successifs pour attirer à lui les populations des provinces conquises, et pour jeter au sein des contrées limitrophes qu'il convoite, des éléments d'opposition qu'il sait exploiter en temps opportun.

Article 15. Tous les traités, conventions et stipulations, arrêtés et conclus, à diverses époques, entre la cour impériale de Russie et la Porte ottomane, à l'exception de ceux qui sont annulés par le présent traité de paix, sont confirmés dans toute leur force et effet; et les deux hautes parties contractantes s'engagent à les exécuter religieusement et inviolablement.

L'article additionnel, qui fixe la quotité de l'indemnité, stipule que la Russie acceptera, en déduction de cette somme, des équivalents qui seront consentis de part et d'autre.

Quant à la stipulation contenue dans l'acte séparé concernant les principautés de Moldavie et de Valachie, et en vertu de laquelle les villes turques situées sur la rive gauche du Danube, Tournovo, Giourgévo, Braïloff, etc., avec leur territoire, doivent être réunies à la Valachie, et les fortifications qui ont ci-devant existé sur cette rive ne jamais être rétablies, il a été réglé que Giourgévo serait remis aux troupes russes, et que les fortifications en seraient rasées.

L'évacuation des provinces d'Asie qui doivent être rendues à la Porte aura lieu conformément à une convention particulière, que le général comte Paskevitch a pouvoir de conclure avec les commandants de la Porte dans ces contrées.

La Russie venait de sortir d'un grand danger; les guerres d'Orient avaient retrempé l'esprit de ses soldats, et malgré la perte d'hommes et les dépenses considérables qu'avaient entraînées la double campagne de Perse et de Turquie, Nicolas avait atteint le but que lui prescrivaient à la fois et la politique constante de son cabinet et la situation particulière où il se trouvait à la suite de l'émeute de 1825. La Grèce était définitivement séparée de la Turquie; l'or et les intrigues russes remuaient profondément les partis dans cet État placé sous la tutelle des puissances libératrices, comme si l'on avait craint qu'il ne poussât jusqu'à leurs conséquences naturelles les principes de liberté qui l'avaient soustrait au joug ottoman, et que l'énergie d'un peuple qui se régénère par lui-même ne parût un trop dangereux exemple pour ceux dont la politique avait récemment annihilé la nationalité. La conformité de culte entre la Russie et la Grèce promettait à la première un point d'appui solide pour tous les ressorts qu'il lui importait d'y faire jouer. Nous avons vu comment l'adresse des ambassadeurs de Nicolas près les cours de France et d'Angleterre était parvenue à associer aux efforts de l'empire contre la Porte les forces maritimes qui auraient dû être la sauvegarde de l'inviolabilité turque. Les Dardanelles n'étaient plus un obstacle, et la Méditerranée s'ouvrait désormais libre et riche de promesses aux dominateurs de l'Euxin. L'Autriche avait échoué dans ses tentatives pour opposer un frein continental à la marche envahissante de sa puissante rivale. La Turquie était débordée du côté de la Perse, et le Caucase s'abaissait devant les légions du nord, entraînées par un penchant irrésistible vers ces contrées fertiles et heureuses, berceau des plus grands peuples de l'antiquité. Cependant les sacrifices dont la Russie avait payé ces avantages étaient immenses, et elle avait besoin de repos pour panser ses blessures, raviver l'administration intérieure, retremper l'esprit de la jeunesse par un système d'instruction plus national, et coordonner les éléments de sa force agressive avec les conditions de ses nouvelles conquêtes. Tout à coup la révolution de juillet éclata;

la France, sortant d'un long sommeil, rejeta dans l'exil les princes que lui avait imposés l'influence étrangère, et qui, placés dans l'alternative de se montrer hostiles à ceux qui avaient fait la restauration, ou de défendre mollement les droits du peuple qui l'avait subie, oublièrent que la légitimité abdique dès qu'elle renonce à cette action conservatrice et jalouse qui fait sa force, et déchirèrent eux-mêmes le traité de Vienne en portant atteinte à la constitution qu'ils avaient jurée. Paris combattit trois jours, et la France fut libre. La Belgique suivit cet exemple, toute l'Allemagne s'agita, mais nulle part l'écho des cris de liberté ne fut aussi retentissant qu'en Pologne. Cependant la révolution de juillet ne fut point la cause de l'insurrection de Varsovie; nous avons vu précédemment qu'une vaste conspiration étendait ses racines dans l'armée, dans les universités, et que la disposition générale des esprits était favorable au but régénérateur qu'elle se proposait. Le fluide électrique était partout; il suffisait d'une étincelle pour qu'il rayonnât puissamment de la Baltique à l'Euxin. Le fer dont Constantin avait couvert ses légions lui servit de conducteur, et la commotion fut si violente, que le trône de l'autocrate en fut ébranlé. Quelques années auparavant, les Polonais avaient débattu la résolution de fusiller sur la place du palais l'empereur Nicolas récemment arrivé à Varsovie. Les représentants reculèrent devant l'énormité de l'attentat, et le coup fut manqué. Les plus pressés se virent forcés d'attendre, et dès lors « l'armée et principalement la garnison de Varsovie absorbèrent bientôt toutes les associations secondaires, et tout ce qui brûlait de vengeance et de patriotisme se reposa sur l'énergie des *enfants du tsarévitch*. Les écoles, les ateliers, les provinces et la diète même qui conspiraient tous, jusqu'alors séparément à leur manière, leur abandonnèrent, par un instinct réellement inexplicable, les destinées de la Pologne. » (Miéroslawski.)

Durant quatre mois de préparatifs et de tâtonnements, les conspirateurs mûrirent leur complot; l'exécution, selon toute probabilité, en eût été remise jusqu'au printemps suivant, si l'intention non déguisée du tsar, de marcher sur la France en poussant devant lui la Pologne, n'eût précipité l'époque de cette tentative héroïque; à ce motif joignons encore que, parmi les nombreuses arrestations faites par la police, quelques-unes avaient donné l'éveil au gouvernement, et qu'il était important de ne pas lui laisser le temps de se reconnaître, et de prendre les mesures que réclamaient les circonstances. Dans la soirée du 29 novembre, les principaux points de la capitale furent envahis par les troupes destinées à agir. On commença par s'assurer de l'arsenal, et l'attaque du Belvédère devint l'objet de tous les efforts. Les porte-enseignes, commandés par Wysolcki, et appuyés par quelques compagnies de chasseurs à pied et de la ligne, devaient exécuter ce hardi coup de main. Les élèves de l'université vinrent se joindre à eux et reçurent des armes; bientôt, dans le silence de la nuit, ils s'élancent vers la demeure de Constantin; le prince, ignorant tout se qui se passait, était sur le point de s'endormir, lorsque le bruit de l'attaque retentit autour de lui; il n'a que le temps de jeter sur ses épaules une robe de nuit, et il se glisse inaperçu dans les jardins du château. Lubowicki, dévoué à Constantin, tombe percé de treize coups de baïonnette. Gendre, favori du grand-duc, subit le même sort. Cependant Wysolcki, s'adressant aux porte-enseignes, s'écrie : « Frères polonais, lithuaniens, volhyniens, l'heure de la liberté et de la vengeance a sonné!... Aux armes! » Ce fut avec ces faibles moyens que quelques jeunes enthousiastes essayèrent de détruire l'œuvre de Catherine. Après avoir vainement lutté contre plusieurs corps russes qui les refoulaient dans toutes les directions, les insurgés désespérèrent un

moment de leur cause; mais le bruit de la mousqueterie avait éveillé la ville; de nombreux rassemblements se formèrent, et le peuple eut bientôt rejoint les insurgés. La résistance s'organisa sur tous les points; et la jeunesse, se mettant à la tête de la foule qui se portait vers l'arsenal, entonna l'hymne : Pologne, tu n'es pas sans défenseurs. Hauke, ministre de la guerre, fut massacré; le général Nowicki fut fusillé, parce que le peuple l'avait pris pour Lewicki qui lui était odieux. Trembicki, tombé entre les mains de cette foule furieuse de liberté qui le pressait de prendre part à la révolte, répondit avec fermeté : « J'ai juré fidélité à mon souverain; » et il tomba victime de son dévouement. La lutte se prolonge pendant quelque temps du côté de l'arsenal : les Russes plient, et bientôt toutes les armes conservées dans les dépôts de l'édifice deviennent la proie du peuple. Les limites de notre cadre ne nous permettent pas d'entrer dans les détails de cette mémorable journée. On regrette que tant d'héroïsme ait été stérile, et que trop souvent une cruauté sans but ait donné aux efforts du patriotisme l'apparence d'une réaction cruelle. On se hâta d'ouvrir les prisons, et tous ceux que les Russes n'avaient pas eu le temps de diriger sur l'armée en retraite furent immédiatement délivrés. Le Belvédère était envahi. Le grand-duc, accompagné de l'ambassadeur de la cour de Berlin, sort furtivement du jardin où il s'était caché, et, se réfugiant dans une chaumière, il adresse à Nicolas et au roi de Prusse un rapport sommaire de ce qui vient de se passer. Ce prince ne voyait plus autour de lui que quelques généraux et de faibles restes de l'armée si brillante qu'il s'était plu à former. Le lendemain on put mieux juger de l'état des choses, et il faut dire que de part et d'autre, c'est-à-dire au camp de Constantin et dans Varsovie, le désordre et la confusion étaient à leur comble. Les pillards s'étaient jetés sur les boutiques des juifs, et les dépouillaient au nom de la justice et de la liberté; le peuple et les insurgés eurent bientôt réprimé les désordres, mais il manquait encore à la multitude une direction, c'est-à-dire des chefs.

Cependant l'aigle blanc apparut sur les monuments publics, et la cocarde nationale devint le premier signe de ralliement; la cause du peuple semblait gagnée, et dès lors quelques noms illustres n'hésitèrent pas à s'y rattacher. Deux généraux, Sierawski et Pac, furent reçus avec transport par les insurgés. Ce dernier fut nommé commandant en attendant que l'on trouvât Chlopicki, vers lequel se tournaient toutes les espérances. Chlopicki jouissait d'une haute réputation militaire, et sa popularité se relevait encore par la disgrâce que lui avait infligée le grand-duc. Cependant ce général, plus habitué à calculer les chances d'une guerre régulière que capable de diriger une insurrection et d'improviser des ressources, se tenait à l'écart et déplorait la témérité de ses compatriotes à l'instant même où son nom était dans toutes les bouches, où la renommée de son courage faisait naître la confiance dans tous les cœurs. On assure que Lubecki lui avait fait parvenir l'état de l'armée active de l'empire, signé de la main de Nicolas. Le but de ce renseignement était sans doute de paralyser d'abord les mesures de Chlopicki, en lui démontrant par un document officiel que la Pologne serait hors d'état de lutter contre une armée de deux cent cinquante mille hommes, destinée à étouffer les révolutions de l'Occident. Ainsi, la politique russe s'insinua dès le principe dans l'esprit de ceux que le peuple appelait à lutter contre elle. Le conseil s'était assemblé au palais de la banque, sous la présidence du comte Sobolewski, et des noms vénérés prêtèrent à l'aristocratie, plutôt entraînée que favorable au mouvement, l'appui de leur considération. Lubecki était l'âme de ce conseil; on le croyait ennemi de Constantin, et, sous ce masque, il put impunément désorganiser la résistance. Les actes du conseil ne cessèrent de parler au nom de l'empereur et roi, et

de traiter la révolution comme un acte spontané, privé de portée et de signification politique. Cependant l'exaltation des clubs, celle de la jeunesse qui se pressait autour du professeur Lelewel, et l'instinct des masses contre-balançaient la tendance aristocratique. Les républicains insistaient sur la nécessité de désarmer le tsarévitch et ses troupes, d'organiser la révolution dans toutes les provinces du royaume, et d'entourer d'une surveillance étroite les fauteurs de l'ancien gouvernement. Ces demandes, exprimées dans des pétitions énergiques, furent éludées, mais timidement et avec tous les dehors de la prudence. Lubecki avait compris qu'il s'agissait moins de résister au torrent que de lui creuser un lit; l'ancien conseil fut dissous, et la nomination de quelques patriotes, parmi lesquels figurait Lelewel, endormit les soupçons des révolutionnaires. Chlopicki fut proclamé général en chef à l'unanimité, et ce choix fut le chef-d'œuvre de Lubecki, qui était sûr de garder, en s'effaçant, toute son influence. Aujourd'hui qu'il est permis de peser avec impartialité la valeur morale des mesures adoptées par le conseil, on est cependant embarrassé lorsqu'il s'agit d'apprécier tous les motifs déterminants qui le guidèrent : la lutte entre la Pologne et l'empire russe pouvait-elle être de longue durée? la disproportion des forces ne conseillait-elle pas la prudence, et peut-on taxer de servilisme ceux qui jugèrent que la constitution de 1815 était tout ce à quoi la Pologne pouvait raisonnablement prétendre? D'un autre côté, après avoir tiré le glaive, devait-on se fier à la clémence moscovite? La marche la plus rationnelle ne consistait-elle pas à étendre la révolution aussi loin que possible, pour morceler les forces de l'ennemi et l'empêcher de tomber de tout son poids sur le centre même de l'insurrection? Le moment de résister efficacement n'était-il pas suffisamment indiqué par les circonstances? Ne devait-on pas regarder comme une promesse d'appuyer la Pologne les mouvements révolutionnaires de l'Occident, et n'était-il pas permis d'espérer que l'Autriche et la Prusse seraient moins effrayées de la résurrection polonaise que désireuses de voir se relever une barrière puissante contre les envahissements de la Russie? L'événement a résolu le problème; mais, tout en acceptant le fait, il est permis de supposer que si la Pologne, dont les efforts scindés et partiels ont tenu deux ans la Russie en échec, eût déployé, dès le principe, toutes les ressources de ses provinces réunies, la victoire eût été impossible, ou du moins bien plus chèrement achetée.

La lutte prit donc, dès l'origine, un caractère restreint; et dès lors il était facile d'en prévoir le résultat. Chlopicki était de bonne foi : élevé à l'école de Kosciuszko, il avait glorieusement combattu en Italie sous Dombrowski. « En 1807, il commandait le premier régiment de la Vistule; et, deux ans plus tard, il se trouva à la tête de quatre régiments de la même légion. Mais c'est principalement en Espagne, sous les ordres du duc d'Albuféra, qu'il acquit cette réputation de talent et d'intrépidité qui lui valut depuis tant de gloire et de popularité... Blessé à Mojaïsk, Chlopicki vint à Paris soigner sa santé, et y resta jusqu'à la première et à la deuxième entrée des Russes. » (Miéroslawski.)

Alexandre le nomma général de division, et c'est avec ce titre qu'il retourna à Varsovie. Il ne fut pas longtemps sans encourir la disgrâce de Constantin, et cette disgrâce même ajouta à sa popularité. On ignorait encore quelle résolution prendrait le grand-duc; les troupes qu'il avait autour de lui auraient peut-être été suffisantes pour le ramener triomphant dans Varsovie; mais, soit crainte de tout compromettre en cas de non succès, soit espoir que l'aristocratie polonaise ferait mieux ses affaires que lui-même, il transporta son quartier général à Mokotow, et résista à toutes les sollicitations de ses généraux qui voulaient marcher sur la ville.

Le conseil prit quelques mesures, et s'occupa de l'organisation de la garde

nationale, de celle d'une garde d'honneur, et de quelques mesures de police. Constantin se contenta d'envoyer aux commandants des corps stationnés dans les provinces l'ordre de le rejoindre à Mokotow. Mais la nouvelle du mouvement de Varsovie s'était répandue avec la rapidité de l'éclair, et l'on se dispensa d'obéir à un prince qui négociait par courrier au lieu d'agir. Presque sur tous les points les troupes polonaises s'ébranlèrent, mais pour aller partager les dangers de leurs frères d'armes. Szembeck, avant de conduire dans la capitale sa brigade, se rendit auprès du grand-duc, pour lui rendre compte des motifs qui le déliaient de toute obligation envers lui. Constantin lui répondit qu'on le trahissait de toutes parts; que ceux mêmes qu'il avait comblés de bienfaits le payaient de félonie et d'ingratitude, mais qu'au delà du Boug deux cent mille hommes n'attendaient qu'un signal pour envahir le royaume et punir les rebelles. Une députation du conseil annonça au grand-duc que la nation lui laisserait la liberté de regagner la frontière, à condition que la Russie respecterait les promesses faites par Alexandre, et qu'elle donnerait des garanties pour l'avenir. Après une conférence de quelques heures, on convint tacitement de la retraite des troupes russes et de la rentrée des gardes polonaises dans Varsovie. Le tsaréwitch donna l'assurance que les corps d'armée placés en Lithuanie ne dépasseraient pas la frontière du royaume, bien qu'il fût persuadé du contraire. Il proposa un échange des prisonniers, et promit d'intervenir auprès de son frère en faveur des coupables. Les représentants se récrièrent contre cette expression; et Ostrowski, l'un des députés, s'écria : « Il n'y a pas de coupables, il n'y a que des vainqueurs. » Du reste, rien ne fut décidé dans cette conférence, quant à ce qui regardait l'avenir de la Pologne : toutefois, cette espèce de capitulation entraîna la défection des troupes polonaises qui étaient restées fidèles au grand-duc. A leur entrée, l'exaspération du peuple faillit leur être funeste; mais la joie de retrouver des frères lui rendit la clémence facile. Le 4 décembre, les Russes évacuèrent Mokotow, et le soir du même jour, le tsaréwitch atteignit Gora-Kalwarya. Là il rendit la liberté aux prisonniers d'État ; conservant dans cette circonstance ses habitudes de parade, il leur recommandait de garder leurs rangs et de se tenir droits, les épaules effacées. Il remonta la Vistule jusqu'à Pulawy, et se dirigea sur Lubartow. Le 13 décembre, les troupes russes entrèrent en Lithuanie. Cependant le peuple se levait en masse, et ne demandait qu'à être utile à la cause de la liberté et à mourir. Chlopicki ne sut ou ne voulut point mettre à profit cet enthousiasme; ce capitaine, formé à l'école de Napoléon, évaluait les forces du pays par le nombre des bataillons organisés; et, en renvoyant dans leurs foyers presque tous ces hommes dont le dévouement l'embarrassait, il crut avoir simplifié les éléments de la résistance, en réduisant la lutte nationale aux proportions mesquines d'une guerre stratégique. Il laissa le grand-duc opérer tranquillement sa retraite. Toutefois les Polonais prirent possession de la place forte de Modlin, dont la garnison rentra en Russie avec armes et bagages. La réorganisation du conseil, dont on venait d'exclure Lubecki, en septemvirat provisoire, avait imprimé au mouvement une direction plus franchement révolutionnaire. Mais tout à coup Chlopicki se déclare dictateur, et assume sur lui seul la responsabilité des événements. Les uns applaudirent, les autres murmurèrent faiblement, prévoyant que le génie des demi-mesures ne serait fort que devant les exigences du parti exalté. Dès lors l'avenir de la Pologne fut décidé; que pouvait la résistance renfermée dans les huit palatinats : était-ce avec la charte d'Alexandre qu'on pouvait reconstituer sérieusement une Pologne? Le peuple, pressentant que ce premier pas était une grave faute, demandait à marcher en Lithuanie. Les radicaux l'entretenaient dans cette

disposition, et toute la Pologne parut se diviser en trois camps : dans le premier figurait l'aristocratie dévouée aux Russes, qui désirait un arrangement quelconque et à tout prix ; dans le second se trouvaient les hommes de bonne foi, les chartistes ; en un mot, tous ceux qui rêvaient les institutions de 1815, enfin, le troisième renfermait les patriotes, les mécontents, les brouillons, et le peuple des classes inférieures, assemblage confus d'abnégation généreuse, de fougue et de passions inquiètes, où le bien et le mal dominaient et s'effaçaient tour à tour. L'influence de ces trois partis resta sensible jusqu'à la chute de la Pologne. Malgré des divergences si déplorables, « les arsenaux, les magasins, les hospices, les caisses de l'État s'emplissaient sans que le trésor public y contribuât. Les joyaux, l'argenterie, les meubles précieux, les équipages, tout ce qui pouvait être de quelque valeur entre les mains des organisateurs de l'armée, était sacrifié avec un empressement que l'on ne pourrait attribuer qu'à une religieuse abnégation ou à un enthousiasme fanatique. Les jeunes gens renonçaient à l'héritage de leurs pères, les femmes couraient jeter dans les troncs leurs boucles d'oreilles et leurs anneaux nuptiaux. Les enfants remettaient clandestinement aux précepteurs les produits de leurs épargnes, et jusqu'à leurs jouets. Les moines chargeaient sur leurs voitures de quêtes les denrées ordinairement abondantes dans les cloîtres, et livraient jusqu'à leurs rations journalières aux préposés des greniers publics. On vit de jeunes enthousiastes se présenter armés et suivis de plusieurs soldats équipés à leurs frais, abandonner toute leur fortune, et faire vœu de chasteté pour ne pas avoir d'héritiers à déposséder. Les officiers offraient les deux tiers de leurs gages, leurs cordons, leurs épaulettes, leurs aigles, les boutons de leurs habits, etc. Les riches propriétaires équipaient et soldaient des escadrons... Quelques-uns partagèrent leurs vastes domaines entre leurs fermiers, à condition qu'ils se battraient pour l'indépendance. Les curés des campagnes, accompagnés de toute la paroisse armée, portaient les dépouilles des églises aux receveurs du district... On ne laissait dans les clochers qu'une cloche pour sonner le tocsin ; on employait les autres dans les fonderies de canon, et les prêtres étaient toujours les premiers à dévaster les églises pour armer et nourrir les défenseurs de la patrie. » (Miéroslawski.) Tandis que vingt mille soldats étaient campés sous Praga et Varsovie, vingt mille autres protégeaient les palatinats, d'où s'élançaient de nouveaux défenseurs. Les obstacles apportés à l'organisation de l'armée, et par la nature même des choses et par la direction suprême, accoutumèrent les esprits à l'idée qu'il fallait se borner à la résistance, et renoncer à une guerre d'initiative. La population travailla avec une ardeur incroyable aux fortifications de Varsovie. Quand on vit, dit Miéroslawski, que les faubourgs pouvaient servir d'abri à l'ennemi et entraver les défenseurs, les propriétaires s'assemblèrent spontanément, et, armés de torches incendiaires, ils coururent mettre le feu à leurs propres maisons. Un camp retranché embrassa tous les faubourgs de Praga, et l'enceinte occidentale de Varsovie fut protégée par une double ligne de forts détachés. Pour défendre tous ces ouvrages, il eût fallu une armée de cent mille hommes, et les forces réunies de la Pologne insurgée ne dépassèrent jamais quatre-vingt mille soldats. Ce n'est pas ainsi que les Russes avaient calculé lorsqu'ils brûlèrent Moscou en présence même de Napoléon. Toute l'énergie de la nation se dépensait en théories, et les clubs résumaient fidèlement les divers partis. Le général en chef, impuissant à équilibrer tous ces contre-poids, demandait l'intervention de la diète ; mais sa dictature improvisée arrêta cette mesure ; et, dans le besoin qu'il avait de réprimer tout ce qu'il appelait du désordre, il s'attaqua aux clubs qui jugeaient librement ses actes : Chlopicki les fit fermer. Une révolu-

tion qui s'énerve elle-même n'est pas viable ; les négociations entamées avec l'empereur Nicolas n'avaient d'autre signification que celle qu'aurait eue l'aveu pur et simple de la faiblesse des insurgés. Lubecki fut chargé de cette mission ; Jezierski lui fut adjoint, moins sans doute pour le seconder que pour ne pas laisser à l'interprétation des patriotes des éléments de blâme trop patents. On rédigea une protestation contre les abus du tsaréwitch, et l'on recommanda à l'envoyé d'exiger de Nicolas qu'il adhérât à plusieurs demandes relatives à l'indépendance nationale, à l'intégrité du territoire, et à l'inviolabilité de la charte. Le conseil et la dictature posaient pour bases du traité l'expulsion des troupes moscovites du royaume de Pologne, la réunion des provinces lithuaniennes et russiennes aux huit palatinats, et des garanties respectables pour l'observation du pacte de 1815. Il est clair que la Russie ne pouvait obtempérer à ces prétentions ; on ne pouvait les lui arracher que par la force ; dès lors il était inutile et dangereux de négocier. Sur ces entrefaites, le colonel Hauke fut expédié par l'empereur à Varsovie. Il menaça au nom de son maître, et l'aristocratie lui sut gré de donner des motifs plausibles à la prudence et à la tergiversation qu'elle avait prises pour règles de sa conduite. C'est au milieu de ces circonstances que s'ouvrit la diète, fille du gouvernement contre lequel on était en guerre, amalgame de traditions constitutionnelles, de dévouement au pays, et dont les sentiments généralement honnêtes n'étaient pas cependant à la hauteur des événements. Depuis le départ de Lubecki, les aristocrates de toutes les nuances s'étaient tournés vers le prince Czartoryski. Ce changement devait être d'autant plus fatal aux intérêts de l'insurrection, que le prince voulait avec droiture et fermeté ce que Lubecki conseillait par mauvais vouloir. Il serait cependant injuste de rendre responsables du mauvais succès de l'insurrection tous ceux qui assumèrent la tâche difficile de la diriger. L'accord le plus parfait entre tous les partis, et qui pouvait exister en Pologne moins que partout ailleurs, eut à peine suffi pour conjurer l'orage qui grondait dans le Nord. Les hommes placés alors à la tête des affaires eussent-ils été résolus à tous les sacrifices, ne pouvaient se dissimuler combien le succès était peu probable. Ils répondaient, non sans une grande apparence de raison, à ceux qui auraient voulu que toutes les anciennes provinces de la Pologne fussent appelées à secouer le joug, que les unes étaient déjà façonnées à l'obéissance, et que les autres, si l'on faisait appel à leur ancienne liberté, communiqueraient le mouvement aux provinces échues à la Prusse et à l'Autriche, ce qui mettrait en état d'hostilité contre les insurgés trois puissances dont les intérêts se trouveraient alors solidaires, et dont une seule suffisait pour contrebalancer toutes les forces de la république. Ce dernier moyen était peut-être le seul qui offrît des chances favorables, mais dans le cas seulement où la France eût jeté son épée dans la balance. Dans une situation aussi critique, il fallait être ou un hypocrite, ou un patriote pur, pour prendre en main le timon des affaires.

Avant l'ouverture de la diète, une députation de quelques nonces se rendit auprès du dictateur, pour lui représenter que la nation ne voyait de salut que dans la guerre. Chlopicki reçut assez mal ces représentations, et soutint que sa mission se bornait à protéger les limites du royaume de 1815. On ne put donc s'entendre, parce qu'on partait de principes différents ; et les chambres, dès le 18, procédèrent à la nomination du maréchal : toutes les voix se portèrent sur Ostrowski. On s'occupa d'abord de la sanction de l'acte révolutionnaire et de la confirmation de la dictature. Le sénat, au milieu de cet entraînement général, approuva ce qu'il ne pouvait empêcher. Le dictateur, qui se regardait toujours comme le lieutenant du roi de Pologne, désapprouvait ces mesures, et il offrit sa démission. Il céda enfin au vœu général, et la dictature

fut conservée, mais avec quelques restrictions. Tout ce qu'on put arracher à Chlopicki, ce fut qu'il commanderait l'armée en qualité de dictateur et au nom du roi. Un tel pouvoir se neutralisait dans les conséquences opposées d'un double principe. « Le premier acte du dictateur fut de s'associer une commission exécutive à la place du gouvernement provisoire, que l'ouverture de la diète avait effacé... Ainsi les rouages du gouvernement, déjà compliqués par la divergence de leurs membres, par l'affluence de différents principes qui n'avaient aucun rapport entre eux, par le subtil enlacement des idées républicaines dans le système monarchique, ne furent plus qu'un amas d'inconséquences, dès que la nouvelle commission, composée en partie d'individus chargés déjà d'autres fonctions et d'autres dignités, vint jeter ses décisions dans la balance de l'autorité. Pour compléter le gouvernement, le dictateur s'empressa de nommer les ministres et d'établir le peu d'ordre dont pouvait être susceptible une pareille machine. » Ainsi le gouvernement se composait de Chlopicki, dictateur; d'une délégation de surveillance composée de quatre membres, parmi lesquels on remarquait le prince Adam Czartoryski, le prince Michel Radziwill, le sénateur Louis Pac, le maréchal de la diète, etc.; de la commission exécutive, où figuraient Czartoryski, Radziwill, Barzykowski, Dembowski, Ostrowski; enfin du ministère, dont les départements étaient ainsi répartis: pour la guerre, Krasinski; pour les cultes et l'instruction publique, Lelewell; pour les affaires étrangères, Czartoryski et Gustave Malachowski; aux finances, Louis Jelski; à la justice, Niemoiowski; à la police et à l'intérieur, Thomas Lubenski; Plater fut nommé secrétaire d'État, et Vincent Niemoiowski, président des comptes. » (Histoire de la révolution de Pologne, par Miéroslawski.)

Après cette quasi-organisation, le dictateur s'occupa des finances, de la force armée, et des ressources matérielles pour en assurer la subsistance. L'armée régulière présenta bientôt un effectif d'environ trente-cinq mille hommes, infanterie et cavalerie; les nouvelles levées armées de faux et de piques, à défaut d'armes à feu, et les régiments de cavalerie légère, célèbres sous le nom de Krakus et Mazures, doublèrent à peu près ce premier chiffre: c'était donc avec une armée d'environ soixante et dix mille hommes que la Pologne allait se mesurer contre les forces toutes prêtes de la Russie. Quant au nombre des troupes agressives, il est assez difficile de le fixer, si ce n'est par approximation. Les Polonais les ont exagérées à dessein, tandis que les Russes, par un motif semblable, les ont mises au-dessous de leur état réel. Nous pensons qu'on peut les évaluer à cent quarante mille hommes, en y comprenant les renforts envoyés successivement. La garde nationale, réduite à quelques milliers de bourgeois, n'était guère en état d'offrir une résistance sérieuse en cas d'attaque. On conserva une forte garnison dans Zamosc et dans Modlin, le temps ne permettant guère d'improviser de nouveaux points de défense.

Cependant Nicolas, à la nouvelle de l'insurrection polonaise, n'avait rien négligé pour la comprimer dès son origine, ou pour l'écraser dans le cas où elle se montrerait menaçante. Les succès des Russes en Perse et en Turquie avaient retrempé le moral de son armée; les guerres de l'Orient l'avaient, il est vrai, considérablement réduite; mais les traités lui permettant de disposer de toutes ses forces, il menaçait la Pologne du poids de ses armes et de son indignation. Dans la situation où il se trouvait, transiger avec l'insurrection c'était consacrer la nationalité distincte d'un pays que la politique russe ne regardait que comme une province privilégiée, mais conquise; c'était reculer vers l'Asie, et encourager la défection probable de la Lithuanie et des autres provinces ci-devant polonaises. Le caractère du tsar était d'une trempe assez forte pour envisager résolument le péril, et son juge-

ment trop sûr pour ne pas calculer tout de suite le danger encore plus grand qu'eût entraîné pour lui une débonnaire condescendance. Il avait à opposer à la fougue des Polonais une armée aguerrie et dévouée, commandée par des chefs habiles. Sa détermination fut bientôt prise; le peuple, encore échauffé par des succès récents, sentit se réveiller le sentiment de sa haine contre la Pologne constitutionnelle, et appuya cette guerre de ses sympathies. Les plans de l'empereur Nicolas contre les révolutionnaires de l'Occident se trouvaient rompus ou ajournés par le fait de l'insurrection polonaise. L'avant-garde, pour nous servir de l'expression de Lafayette, s'était tournée contre le corps d'armée; il ne s'agissait plus de dicter des lois à l'Europe, mais bien de veiller au salut de la Russie elle-même. Lorsque Nicolas fut informé de la mission de Lubecki et de Jezierski, il leur fit notifier à Narwa la défense de passer outre, attendu qu'il ne reconnaissait pas au gouvernement insurrectionnel le droit de traiter de puissance à puissance avec le roi constitutionnel. Lubecki éluda cette difficulté en déclarant qu'il ne voyageait, ainsi que son collègue, que comme sujets de Sa Majesté. Il serait superflu de dire qu'une négociation ainsi commencée n'eut d'autre résultat que l'expression inflexible de la volonté du tsar, c'est-à-dire, le rejet dédaigneux de toutes les demandes humblement articulées par les ambassadeurs. Tout en affectant de mépriser les fauteurs du mouvement de novembre, le gouvernement russe se mit en mesure avec les cours voisines. La Prusse, qui craignait le soulèvement de la Posnanie, inquiète, d'autre part, sur l'issue de la révolution française, promit de rester neutre, se réservant d'appuyer par tous les moyens en son pouvoir les intérêts de la Russie. Pendant toute la durée de la campagne, cette soi-disant neutralité a été interprétée dans ce sens. Cependant les Polonais regardèrent comme un point important que la Prusse ne leur eût pas officiellement déclaré la guerre. L'Autriche était retenue par des craintes d'une nature à peu près semblable; la Galicie autrichienne pouvait lui échapper; mais, d'un autre côté, elle voyait avec satisfaction la puissance de la Russie neutralisée par une guerre intestine. Aussi retrouve-t-on un caractère moins ouvertement hostile dans les mesures qu'adopta le cabinet de Vienne à l'égard des insurgés polonais. La France aurait pu seconder la révolution de Varsovie; la crainte d'une guerre générale, celle de voir la royauté de juillet s'effacer dans un mouvement purement démocratique, arrêta ses hommes d'État. Dominés par des souvenirs monarchiques, ils crurent que la France ne devait pas entrer en lutte, avant d'avoir subi une espèce de transformation, qui ne pouvait tout au plus que l'assimiler avec les puissances rivales. Ils ne voulurent point comprendre que le temps dont ils avaient besoin pour affermir une couronne serait mis à profit par des ennemis irréconciliables, et qu'il faudrait faire plus tard, et avec moins de chances de succès, une guerre que l'enthousiasme des peuples eût rendue facile en même temps que glorieuse. Puisse l'avenir donner un démenti à nos prévisions, et ne pas confondre trop cruellement une prudence si courte et si préoccupée du présent! Périer réservait ses rigueurs pour les clubs et les émeutes; M. Sébastiani déclarait à la tribune qu'on ne pouvait secourir la Pologne, parce que c'était une puissance méditerranée; enfin, le cabinet du Palais-Royal ne négligeait aucun moyen pour capter la bienveillance des cours étrangères et pour se faire pardonner son origine. La Pologne était donc réduite à elle-même; elle interrogea le courage de ses enfants, et ne désespéra point de son salut. Le parti exalté, qui murmurait contre les demi-mesures du gouvernement, se rallia autour de Lelewel, et exhala ses blâmes par les organes de la presse. Chlopicki, dont le crédit commençait à chanceler, essaya de frapper un coup d'autorité; le 12 janvier, il fit arrêter le ministre

Lelewel, l'ex-président du club Bronikowski et Boleslas Ostrowski. Varsovie s'émut à cette nouvelle; il fallut relâcher les accusés. L'opposition reprochait au dictateur d'user de ménagement avec les hommes dévoués au parti russe, et d'avoir empêché la publication officielle du manifeste qui sanctionnait l'insurrection. Sur ces entrefaites, le colonel Wylezinski, chargé d'instructions pour les députés Lubecki et Jezierski, revint de Saint-Pétersbourg avec deux dépêches adressées par le ministre d'État Grabovski au dictateur et à Sobolewski. La première était ainsi conçue : « J'ai l'honneur de vous informer, monsieur, que Sa Majesté a reçu votre lettre du 10 de ce mois, et y a vu avec plaisir les sentiments dont vous êtes animé envers son auguste personne. Sa Majesté y ajoutera une foi entière si vous lui en donnez, général, des preuves irrécusables en vous conformant, autant que possible, à la proclamation que Sa Majesté a adressée, en date du 18 novembre 1830, à la nation polonaise. » Dans l'autre dépêche, le ministre félicitait Sobolewski d'avoir quitté les affaires. Le dictateur convoqua la commission exécutive pour lui communiquer ces pièces; il ne lui déguisa point qu'il regardait la résistance comme impossible, et que ce qu'on avait de mieux à faire, c'était de recourir à la clémence du souverain. La majorité de la commission rejeta ces propositions, et se déclara pour la guerre; quelques heures après elle avait aboli la dictature.

(16 janvier.) Le peuple se trouvait donc sans chef à l'instant même où il venait de jeter le gant à son terrible adversaire, et il n'avait pour sauvegarde que son patriotisme et quelques éléments incomplets d'organisation, improvisés dans la prévision d'un arrangement diplomatique.

Dans ces circonstances difficiles, le prince Czartoryski adressa au peuple la proclamation suivante : « Polonais, notre cause est sacrée; notre avenir est entre les mains du Tout-Puissant; mais il nous reste l'honneur national à transmettre à la postérité. Union, confiance, persévérance, telle est la devise qui doit nous garantir la gloire de la patrie. Sacrifions toute notre existence à conquérir notre liberté et notre nationalité. »

L'ultimatum de Nicolas était connu; l'empereur voulait une obéissance entière et sans conditions; des démonstrations menaçantes appuyaient les paroles de l'autocrate.

Le 19 janvier, la diète s'assembla au château royal; le lendemain, les membres du gouvernement et le corps des généraux procédèrent à l'élection des candidats pour le grade de généralissime. Le prince Radziwill réunit le plus grand nombre de suffrages. Il voulut en vain décliner ce périlleux honneur, on lui fit un mérite de sa modestie, et force lui fut d'accepter (21 janvier). Chlopicki, auquel on avait inutilement offert le commandement en chef, offrit d'éclairer Radziwill de ses conseils, et le fit consciencieusement et sans la moindre ostentation. L'élection du généralissime fut accueillie avec enthousiasme par la foule, avec méfiance par l'armée. La motion faite par le nonce Roman-Sotlyk, qui proclamait l'indépendance nationale, la déchéance des tsars, et qui relevait toutes les provinces en deçà et au delà du Niémen de leur serment de fidélité à la Russie, en attribuant aux pays émancipés le droit de se donner telle constitution qu'ils jugeraient convenable, fut accueillie avec crainte par les uns, avec enthousiasme par les autres. Si cette mesure était adoptée, tout espoir de réconciliation s'évanouissait pour le parti conservateur. Les démocrates purs trouvaient de leur côté que cet acte était sans portée, et insuffisant à raviver l'énergie nationale. Cependant, par une espèce d'accord tacite, toutes les opinions finirent par se ranger à la motion du nonce, par cela même peut-être qu'elle n'était exclusive d'aucune éventualité. Le jour où le généralissime avait été élu, les membres des commissions avaient été proclamés par le maréchal de la diète : le sénat avait aussi réglé l'administra-

tion intérieure, la législation et les finances, en adjoignant plusieurs membres à ceux qu'avait choisis la diète. Il était visible que la chambre des nonces, plus nombreuse, et représentant plus fidèlement l'insurrection, allait absorber peu à peu l'influence du sénat; au reste, dans les circonstances actuelles, l'appel à l'indépendance de la Lithuanie et des provinces orientales était trop tardif pour porter des fruits; c'était tout au plus un moyen pour abuser le peuple sur sa faiblesse, en lui présentant comme possible un résultat qu'il n'était plus donné à personne d'effectuer. La diète régla les attributions du généralissime, et lui assura voix délibérative dans le gouvernement en ce qui concernait la guerre, tant que le permettrait la proximité du quartier général. On lut dans la même séance les missives de Grabovski à l'ex-dictateur, et deux proclamations adressées, par Diebitsch, l'une aux Polonais, l'autre aux troupes polonaises. Le vainqueur des Balkans s'y répandait en menaces, et s'attachait à faire contraster les bienfaits d'Alexandre, *qui n'avait rien dû*, et qui avait tout donné aux Polonais, avec l'ingratitude de Bonaparte, *qui leur avait tout dû, et qui ne leur avait rien donné*. Ces manifestes eurent pour effet de réunir instantanément tous les partis dans une haine commune contre la domination de l'étranger. Le mot de déchéance fut répété par toutes les bouches; et, à voir les dispositions de tous, on eût cru que l'insurrection ne datait que de ce jour. Cependant Niemcewicz, secrétaire du sénat, rédigea l'acte qui déclarait la Pologne indépendante de la Russie; mais il donna à la motion de Soltyk une couleur monarchique, ce qui préjugeait la question.

« Le décret portait en substance que les traités n'étant obligatoires qu'autant qu'ils étaient respectés par les deux parties contractantes, les continuelles violations de la charte, sous les deux règnes qui avaient précédé la révolution, dégageaient la nation polonaise du serment de fidélité. Que, n'ayant obtenu aucunes garanties pour l'observation du pacte qui liait le roi au pays, la nation rentrait dans ses droits, et n'avait plus pour réponse aux menaces du tsar que le désespoir et le glaive; qu'en conséquence, le peuple polonais se déclarait, par l'organe de ses représentants, peuple indépendant, et libre de décerner la couronne à celui qu'il jugerait capable d'en supporter le poids sans violer ses serments ni fouler aux pieds les franchises nationales.

« La multitude répondit à l'acte de déchéance par les cris : En Lithuanie ! » (Miéroslawski.) Les républicains crurent avoir triomphé; et, le lendemain, jour anniversaire de l'exécution des conspirateurs russes en 1826, quelques-uns d'entre eux solennisèrent cette circonstance, en offrant publiquement à leurs mânes le tribut de leurs sympathies. On traça en caractères russes, sur des drapeaux que l'on se proposait de jeter au milieu des bataillons de Diebitsch: *Pour notre liberté et pour la vôtre*. C'était assez mal connaître le moral des soldats russes, qui avaient résisté aux provocations de leurs officiers, et dont on n'était parvenu à entraîner quelques-uns qu'en empruntant le nom de Constantin.

Nous ne dirons rien de quelques tentatives partielles faites dans le but de soulever les provinces polonaises échues à la Prusse et à l'Autriche; elles restèrent sans résultat, et ne produisirent que des dévouements individuels. Cependant on crut nécessaire de créer trois légions destinées à ces hardis transfuges, sous le nom de Posnanienne, de Vistule-Gallicienne, et de Lithuano-Volhynienne.

L'acte de déchéance annonçait un souverain futur; où trouver une main capable de manier le sceptre dans de telles circonstances? Il y eut bien quelques voix qui s'élevèrent en faveur de la république; mais, il faut le dire, la république avec ses tiraillements, comme la monarchie avec ses routines, était impuissante à sauver l'État. La seule forme transitoire qu'indiquait la force des choses, c'était la dicta-

ture, et elle venait d'être déconsidérée, parce que le dictateur n'avait pas compris sa mission. « Les chambres, réunies le 29 janvier, décidèrent que le roi serait provisoirement représenté par un quintumvirat irresponsable... Le projet fut adopté à une notable majorité. Les articles suivants prescrivirent les attributions de cette espèce de directoire monarchique, nommé gouvernement national :

1° Les actes et ordonnances publics seront promulgués au nom du gouvernement national ; il sera autorisé à frapper monnaie à l'empreinte qu'il jugera convenable ;

2° Le gouvernement national présidera au recouvrement des impôts, et à l'emploi du budget voté par la diète ;

3° Il conclura les traités de commerce, et aura l'initiative des autres traités, qui, d'ailleurs, auront besoin de la sanction de la diète pour être légaux ;

4° Il nommera les officiers généraux, les colonels de l'armée, les ministres et conseillers d'État, les agents diplomatiques, et tous les employés civils;

5° Il a le droit de grâce pour les crimes ordinaires ; quant aux criminels d'État, la diète seule peut les gracier ;

6° Il accordera, sur la présentation du généralissime, la croix de commandeur, et la grand'croix de l'ordre militaire ;

7° Les ministres nommés par lui se partageront les six départements : des cultes, des finances, de la justice, de l'intérieur, des relations extérieures, et de la guerre. » (Histoire de la révolution de Pologne de 1830.) C'était, à l'exception du veto, la royauté de 1815, moins l'unité ; c'étaient, disons-nous, les embarras de cette royauté quintuplés. L'élection eut lieu le 30 janvier ; Lelewel représenta le parti patriote ; les monarchistes portèrent le prince Czartoryski et Barzykowski ; les constitutionnels, Vincent Niemoïowski et Morawski. Czartoryski fut élevé à la présidence. Dès ce moment, on comprit que le salut de l'État dépendait de l'armée ; et tous ceux qui désiraient à tout prix le triomphe national s'apprêtèrent à y contribuer de leurs personnes. Certes, toutes les démonstrations ne furent pas sincères ; plus d'un dévouement se borna à la tenue militaire ; et bien des rouages inutiles, sinon nuisibles, entravèrent le jeu de la résistance générale ; toutefois, ces exceptions appartiennent non au peuple polonais en particulier, mais à l'humaine nature : tant il est vrai que la guerre la plus légitime, celle qui a été votée d'enthousiasme, suppose une énergie constante que le commun des hommes possède bien rarement. Dans les classes aisées, on se résigne plus volontiers à un sacrifice une fois fait qu'à une suite de privations où se retrempent seules les natures privilégiées : l'homme de labeur suffit mieux à cette tâche à laquelle il est, pour ainsi dire, tout façonné ; et s'il a foi dans ceux qui se chargent de le conduire, flatté de faire pour le triomphe d'une idée ce que jusque-là il avait fait pour vivre, il apporte dans la cause commune un dévouement plus complet. Mais ce qui caractérise le Polonais en général, c'est une insouciance où il se repose de ses paroxismes d'enthousiasme, et assez semblable à cet état d'affaissement qui suit la fièvre ; c'est, pour les nobles, une inquiétude vague qui les pousse à l'intrigue et à l'esprit de coterie, funeste héritage du *veto* qui donnait au plus mince gentilhomme de la république, non le pouvoir de créer, qui appartenait à tous, mais celui d'empêcher ; tentation à laquelle résistaient difficilement des nullités orgueilleuses, jalouses de sortir de leur obscurité par un moyen légal.

Le gouvernement récemment constitué avait cela de bon qu'il offrait une forme définie et qu'il mettait un terme à l'inquiétude des uns et aux prétentions des autres. Il fut décidé que la monarchie résidait provisoirement dans le quintumvirat, et la souveraineté dans la diète : la prestation du serment fut jugée nécessaire, et elle se fit spontanément.

Le 6 février, on apprit que plusieurs escadrons de Cosaques avaient passé le Bug; les chambres adoptèrent aussitôt le projet suivant :

« 1° Les communes, villes, districts et palatinats qui ne seraient pas occupés par l'ennemi, mais qui se trouveraient menacés d'une attaque, seront déclarés en état de guerre;

2° Le gouvernement national est autorisé à prendre dans ces contrées toutes les mesures urgentes pour détruire les chemins, les ponts, les gués, les magasins et bâtiments qui pourraient favoriser la marche ou couvrir la retraite de l'ennemi. Le gouvernement est de même autorisé à faire enlever des provinces menacées le bétail et les approvisionnements de toute espèce;

3° Ceux qui s'opposeraient à ces mesures, et les fonctionnaires qui resteraient dans les districts envahis, seront considérés comme traîtres à la patrie et punis comme tels;

4° Il sera tenu compte de toutes les pertes éprouvées par les habitants, et ils seront dédommagés aux frais de l'État.

Le présent décret sera imprimé et proclamé du haut de toutes les chaires; l'exécution en est confiée au gouvernement et au peuple. » (Miéroslawski.) Ces mesures étaient sages; mais la brusque irruption des Russes les rendait presque inexécutables. Tous les embarras qui s'attachent aux organisations improvisées surgissaient à la fois. La force réelle de l'armée n'excédait guère quarante mille hommes; les nouvelles levées, mal armées, privées de l'instruction nécessaire, n'étaient pas en état de tenir la campagne; les ressources du trésor étaient épuisées; l'administration fonctionnait sans ensemble, et n'avait pas foi dans l'avenir; enfin les négociations nouées avec les cabinets étrangers, résumées en espérances vagues, sinon en refus formels, plaçaient la Pologne dans l'alternative de vaincre un ennemi de beaucoup supérieur et qui pouvait facilement réparer ses pertes, ou de cimenter indéfiniment son esclavage avec ses débris et le plus pur de son sang. Le ministère se composait comme il suit : à l'intérieur, Bonaventure Niemoïowski, en remplacement de son frère Vincent, nommé membre du gouvernement provisoire; à la guerre, Krasinski; à la justice, Rembielinski, remplaçant Bonaventure Niemoïowski; aux finances, Biernacki; à l'instruction publique, Bninski, à la place de Lelewel, l'un des cinq du gouvernement provisoire; aux affaires étrangères, Czartoryski et Gustave Malachowski.

Sur le point d'aborder la série des faits militaires qui ont décidé du sort de la Pologne, nous essayerons de les coordonner avec la marche du gouvernement insurrectionnel, en élaguant les détails, et en ne nous permettant que les développements nécessaires pour l'intelligence de ces événements mémorables.

L'assiette même des palatinats qu'il s'agissait de défendre prescrivait de prendre la Vistule pour base des opérations stratégiques : malheureusement, soit incurie, soit faute de temps et de ressources, on négligea de fortifier les confluents de ce fleuve qui pouvaient en livrer le cours à l'ennemi. Zamosc était la seule place forte en état de supporter un siége en règle; mais ce point trop excentrique ne pouvait être d'une grande utilité dans une campagne où tout devait se décider sous les remparts de Varsovie. L'armée était répartie autour de la capitale sur la rive gauche de la Vistule : de l'autre côté du fleuve se trouvaient les dépôts des nouvelles levées, qu'on avait jugées incapables de se mesurer contre les meilleurs soldats de l'empire, mais qu'on destinait à compléter les cadres de la vieille armée. Douze mille hommes environ étaient répartis dans les forteresses; on s'empressait de terminer les ouvrages extérieurs qui défendaient Varsovie; et, dans l'intérieur de la ville, on élevait quelques barricades. L'artillerie était peu nombreuse, mais le zèle et l'habileté des officiers qui la dirigeaient suppléaient à son insuffisance.

L'armée russe s'avançait et embras-

sait tout l'espace qui s'étend du sud au nord, depuis les sources du Bug jusqu'à l'embouchure du Niémen; elle présentait un effectif d'environ cent mille hommes. Ses différents corps convergeaient, sans être inquiétés, vers le centre du royaume, pour étreindre dans un réseau de fer Varsovie et l'armée insurgée, leur couper toute communication avec les provinces, et couronner la campagne par une bataille décisive. Quelques engagements où les avantages furent balancés ouvrirent les hostilités, et n'eurent pour résultat que de constater la supériorité numérique des Russes. Les habitants fuyaient devant leurs colonnes, et couraient se mettre sous la protection de l'armée nationale. A Dobré, les Polonais disputèrent énergiquement la victoire, et ne cédèrent qu'à des forces triples. Le combat d'Okuniew ne fut pas moins opiniâtre; cependant les Russes se portaient toujours en avant, et les insurgés achevaient leur mouvement de concentration. La bataille de Wawer, où près de soixante et dix mille Russes ne purent vaincre quarante-cinq mille Polonais, fut aussi longue que meurtrière. On combattit deux jours avec un égal acharnement (19 et 20 février), et chaque armée conserva ses positions. Pendant cette lutte, que Diebitsch avait jugée devoir être la dernière, les représentants de la Pologne se déclarèrent en permanence, et rendirent le décret suivant: *Là est la patrie où trente-trois nonces et onze sénateurs siégeront pour délibérer sur son sort.* On était convenu d'un armistice de quelques jours pour donner la sépulture aux victimes de cette sanglante journée; Diebitsch sut mettre ce temps à profit, et de nombreux renforts lui furent amenés par Schakhovskoï, Manderstiern, et par le tsarévitch qui commandait une réserve imposante. L'aile gauche des Russes, sous les ordres des généraux Kreutz et Geismar, occupait le palatinat de Lublin. Le général Dwernicki, avec un corps peu nombreux de cavalerie légère, inquiétait le mouvement des Russes, qui, dès le 9 février, s'étaient emparés de Lublin. Kreutz et Geismar avaient conçu le projet de passer les premiers la Vistule, de descendre la rive gauche du fleuve, et d'attaquer brusquement les derrières de l'armée polonaise, tandis que le centre et l'aile droite du feld-maréchal Diébitsch l'attaqueraient de flanc et de front. Dwernicki profita de la séparation des deux corps ennemis pour les accabler l'un après l'autre. Il enfonça d'abord les escadrons de Geismar à Stoczek, et acheva de les mettre en déroute dans les vallons de Seroczyn. Dwernicki répondit aux acclamations de ses soldats: « Je vous ai promis de vous mener à l'ennemi, vous m'avez promis de vaincre, nous avons tous tenu parole. » Aux environs de Varsovie, la fortune était bien différente. Diebitsch s'avançait menaçant, à la tête de toutes ses forces réunies; les glaces couvraient encore la Vistule, mais, au bout de quelques jours, le dégel pouvait rendre le fleuve praticable. Schakhovskoï était parvenu à s'emparer de la position de Bialolenka. Une affaire plus meurtrière allait avoir lieu à Grochow; le prince Schakhovskoï avait donné le change aux Polonais par une savante manœuvre, dont le but était d'attirer à sa poursuite le général Krukowiecki, qu'il voulait éloigner de Praga. Les Polonais donnèrent dans le piége, et divisèrent ainsi leurs forces. Le véritable danger était à Grochow. Krukowiecki s'obstinait à poursuivre les grenadiers russes dans la direction de Nieporent, tandis qu'ils opéraient leur jonction avec les corps lithuaniens.

Cependant le feld-maréchal résolut d'emporter un bois que les Polonais avaient défendu lors de la bataille de Wawer. Après une défense opiniâtre, la position est emportée et reprise. De part et d'autre, l'artillerie fit de grands ravages. Sur les deux heures, Chlopicki reçoit une grave blessure, et cette nouvelle frappe l'armée polonaise de stupeur. Le bois si longtemps disputé retombe au pouvoir des Russes; déjà Diebitsch se flatte d'une victoire assurée, et donne ordre au comte de Witt de poursuivre les fuyards et de

se précipiter à leur suite dans Praga. Une résistance héroïque, quoique paralysée par l'absence d'une sage direction, contint quelque temps l'élan des guerriers moscovites. Les issues de Praga commençaient à s'encombrer, et déjà les cuirassiers du prince Albert, enfonçant les colonnes en retraite, menaçaient la barrière de Grochow. Le désordre augmentait d'une manière effrayante. Cependant les ouvriers s'étaient élancés hors de la ville pour déblayer les passages; le prince Czartoryski donnait ses ordres avec calme, tandis que Radziwill, ce généralissime de nom, se plaignait qu'on l'eût élevé malgré lui à ce poste éminent. Les Polonais, revenus de leur frayeur, se retournent contre l'ennemi, qui plie à son tour; Prondzynski dirige sur eux le feu de batteries à la Congrève, et la cavalerie polonaise achève de les repousser. C'était peut-être le temps de reprendre l'offensive, pour opérer une attaque à fond sur l'armée russe. Il n'en fut pas ainsi; l'armée insurrectionnelle repassa la Vistule. D'un autre côté, on ne sait comment s'expliquer l'imprévoyance du feld-maréchal, qui, au lieu de se porter sur Praga à l'instant de la déroute de l'ennemi, pour en finir d'un seul coup, lui laissa le loisir de se reconnaître et de détruire en détail l'avant-garde victorieuse. Telle fut la bataille de Grochow, une des plus meurtrières de cette campagne, et où de part et d'autre on déploya plus de courage que d'habileté.

Cependant Dwernicki, déjà vainqueur de Geismar, venait de battre Kreutz sous Nowawies; il conçoit le hardi projet de remonter vers le nord, et d'opérer sa jonction avec la vieille armée, en se frayant un chemin à travers les corps de Diebitsch : des ordres contraires lui imposèrent la mission de chasser l'ennemi des palatinats de Sandomir et de Lublin. Le général obéit et bat l'ennemi en plusieurs rencontres. Diebitsch s'empressa d'envoyer un renfort considérable au secours de son aile gauche, et en confia le commandement à son chef d'état-major, le comte de Toll. Dwernicki, pour donner quelque repos à sa petite troupe, se réfugia à Zamosc.

L'issue de la bataille de Grochow avait démontré la nécessité de donner à l'armée un chef moins inhabile que Radziwill. Ce prince convenait lui-même avec tant de candeur de son incapacité, qu'on trouvait à peine le courage de le blâmer. Chlopicki gisait sur un lit de douleur; mais incapable d'un service actif, il crut encore servir la patrie de ses conseils en désignant Skrzynecki pour généralissime. Le prince Czartoryski était également favorable à ce choix; Skrzynecki fut élu à l'unanimité. On lui conféra, de plus qu'à Radziwill, le droit de siéger parmi les membres du gouvernement. Son admission au conseil entraînait l'expulsion de celui des quintumvirs qui avait réuni le moins de suffrages. Cette mesure excluait Lelewel, le seul qui représentât l'opinion républicaine : il ne siégeait plus qu'en l'absence du généralissime. Le nouveau chef s'occupa activement de la réorganisation de l'armée. La confiance commençait à renaître, et Diebitsch se repliait sur Minsk. Prondzynski, l'homme le plus capable de l'armée, remplit les fonctions de quartier-maître; et si l'amour-propre de Skrzynecki eût pu se résigner à reconnaître un supérieur dans son subordonné, on eût pu concevoir de la réunion de leurs talents les plus brillantes espérances. Krukowiecki, qui aspirait au premier rang, dut se contenter des fonctions de gouverneur de Varsovie; mais il se promettait bien de ne pas négliger l'influence que lui donnait cette charge pour supplanter aussitôt que possible son rival. On lui doit les barricades qui obstruèrent les passages les plus importants de la capitale. Cette défense fut inutile, par suite de la capitulation; mais l'aspect de ces ouvrages entretint l'énergie de la population, en lui montrant qu'on comptait sur elle. Quelques changements dans le ministère et dans les hauts grades de l'armée suivirent l'élection du généralissime. On assure qu'outre-passant la limite de ses pouvoirs, Skrzynecki avait, dès le com-

mencement de mars, entamé des négociations avec Diebitsch, et que le feld-maréchal, se renfermant dans la volonté inflexible de l'empereur, avait été le premier à les rompre. Cette tendance diplomatique prouvait que le généralissime désespérait de la victoire, et dans ce cas il aurait dû décliner l'honneur qu'on lui faisait. Au reste, la majorité du conseil était engagée dans les voies constitutionnelles, et ses secrètes sympathies n'allaient pas au delà de la constitution de 1815. Le seul Lelewel y était l'appui du principe révolutionnaire; mais si ses idées, mûries par l'expérience et l'étude, étaient invariablement fixées, il faut convenir que par l'ambiguïté des formes et le vague de ses axiomes, il faisait du républicanisme une science qui n'était pas à la portée de tout le monde. On eût dit qu'il parlait en chiffres, et qu'il craignait, en s'avançant, de commettre quelque solécisme politique. Son influence dans ses fonctions comme nonce, ministre et membre du gouvernement provisoire, avait dû nécessairement s'effacer devant une majorité aristocratique ou constitutionnelle. Les patriotes lui conservaient toujours la même estime, et lui savaient gré de ses efforts comme fonctionnaire opposant; mais son rôle d'homme de parti s'était rapetissé dans les exigences de sa sphère d'action, et sa renommée pesait à peine dans la balance des partis.

Il y avait deux manières d'envisager l'insurrection lithuanienne : on pouvait l'exciter dès le commencement de la lutte, et diviser ainsi les forces de l'armée agressive; c'était l'opinion de Lelewel et des républicains; on pouvait aussi, sans renoncer aux avantages éventuels d'une si puissante diversion, la rendre plus efficace par des victoires : ce plan paraît avoir été celui des constitutionnels, et ils ne manquaient pas d'arguments spécieux pour en démontrer la convenance. En effet, les corps lithuaniens, dans les derniers combats, s'étaient montrés dévoués à la cause de l'empereur; tout semblait prouver que le peuple, façonné à l'obéissance par le clergé grec et par l'administration moscovite, n'était pas encore disposé à risquer les avantages que lui présentait l'incorporation à l'empire, pour les périls d'une révolte qui attirerait sur lui tous les maux de la guerre. Il fallait de grands succès pour le décider, ou du moins des efforts assez prolongés pour que son rôle ne se réduisît pas à celui d'une abnégation stérile.

L'espoir que mettait Czartoryski dans les cabinets étrangers, sollicités au nom du pacte de 1815, ne permettait guère d'ailleurs au gouvernement insurrectionnel d'agir sur une base que n'admettaient pas les stipulations de la charte d'Alexandre. Lelewel ne s'en efforçait pas moins de soulever les provinces au delà du Niémen, et la majorité contre laquelle il luttait, attribuait le peu de succès de ses négociations à ces menées anticonstitutionnelles. Le pouvoir législatif s'était occupé de questions importantes, mais dont l'opportunité pouvait être contestée : ces mesures, qui tendaient à la réforme de l'ordre social, avaient pour objet le morcellement des grandes propriétés foncières et l'amélioration de la condition des paysans. Dès le 19 février, on avait assigné pour dix millions de florins de terres aux officiers et aux soldats de l'armée nationale.

Mais toutes ces discussions ne pouvaient être fécondées que par la victoire, et le gouvernement ne pouvait sérieusement donner le territoire où campait l'ennemi. Cependant la Samogitie se souleva, et la Lithuanie paraissait disposée à suivre son exemple. Toutefois ces insurrections ne prirent jamais un caractère bien sérieux, et la meilleure preuve qu'elles furent insignifiantes, c'est qu'elles ne se soutinrent qu'à l'aide de quelques partisans détachés de l'armée de Varsovie, et qu'elles tombèrent dès que ce faible appui leur manqua. Au milieu de tous ces tiraillements, où les partis triomphaient tour à tour pour donner successivement la mesure de leur faiblesse, toutes les espérances se tournaient vers l'armée; là était vraiment

le gouvernement, là étaient la vie et la résistance personnifiées par la force.

Dwernicki était à Zamosc avec quatre mille hommes; Siérawski couvrait avec six mille hommes la haute Vistule; de la Pilica au bras septentrional de la Vistule, trente-cinq mille fantassins, quatorze mille cavaliers et cent pièces de canon voilaient la capitale, Modlin et Plock. Plus au nord, sur la Wkra, le Bug et la Narew, trois à quatre mille guérillas aux ordres de Zaliwki et de Wengrocki éclairaient l'extrême gauche des Polonais, et inquiétaient le flanc du feld-maréchal. Diebitsch résolut de passer la Vistule vers l'embouchure du Wieprz, et pour tenir en respect la garnison de Varsovie, il fit avancer un corps d'observation pour s'emparer de la chaussée de Brzesc; il manœuvra dans ce but; et, après avoir assuré sa droite, il s'occupa sérieusement de Dwernicki. Le palatinat de Lublin n'était pas en mesure de résister; les troupes russes l'occupèrent. Dwernicki s'échappa de Zamosc, et le général de Witt fut chargé de l'observer. L'aile droite des Russes s'était concentrée sur Ostrolenka. Le feld-maréchal, laissant un corps de trente mille hommes devant Praga, déploya son centre, dont les différents corps se portèrent vers Stenzyca pour y franchir la Vistule. La débâcle du fleuve eut lieu du 10 au 11 de mars. Les glaçons emportèrent le pont de Praga; les eaux du fleuve inondèrent les terres basses, et ajoutèrent à la difficulté des communications. Les deux armées se trouvèrent donc en présence et séparées par les vagues de la Vistule; il s'agissait de se hâter d'y jeter un pont sur les deux points où les uns et les autres voulaient établir leurs communications; c'est-à-dire, à Praga pour l'armée polonaise, à Stenzyca pour le passage des Russes. Skrzynecki disposait de toutes les ressources de la capitale; il prévint Diebitsch, qui avait à lutter contre tous les obstacles d'un terrain défoncé et les embarras de l'encombrement de ses troupes. Rosen restait seul, retranché dans la forêt de Milolna, exposé aux attaques de l'armée polonaise, dont un tiers seulement avait été envoyé au-devant de Diebitsch pour lui disputer le passage de la Vistule. Prondzynski comprit tout le parti qu'on pouvait tirer de l'isolement des Russes. Il proposa de tomber à l'improviste sur ce général, et, après l'avoir écrasé, de se jeter sur le flanc droit de Diebitsch, dont les corps disséminés n'auraient pu opposer une résistance efficace à une armée victorieuse. Skrzynecki hésita longtemps avant de se rendre aux instances du quartier-maître. Une défaite pouvait tout perdre; mais, d'un autre côté, il valait mieux combattre une armée morcelée que d'avoir à lutter plus tard contre toutes ses forces réunies. Cette considération décida le général. Le 30 mars, les divisions d'infanterie Malachowski, Gielgud et Rybinski, la cavalerie de Lubienski et de Skarzynski, en tout vingt-sept mille fantassins, six mille cinq cents chevaux et soixante et douze pièces d'artillerie, défilèrent en silence sur le pont de Praga, et le matin les colonnes polonaises attaquèrent de front et de flanc la position de l'ennemi. Geismar, surpris par cette brusque attaque, arrêta quelque temps la fougue des légions polonaises; bientôt ses retranchements sont tournés, le désordre se met dans les rangs des Russes, tout ce que la fuite n'a point soustrait au vainqueur mord la poussière ou met bas les armes. A deux heures, la déroute de Geismar était complète, et il se réfugiait avec deux ou trois mille hommes sous la protection de Rosen, qui, à la tête de vingt mille hommes, attendait de pied ferme le choc de l'ennemi. Vers le soir, les Russes cèdent pas à pas le terrain, et la cavalerie polonaise, brisant leurs rangs, y promène le ravage jusqu'à ce que l'obscurité ait arrêté le vainqueur. Cinq ou six mille prisonniers, deux mille morts ou blessés, dix pièces de canon attestèrent les pertes de l'ennemi. Rosen profita de la nuit pour replier précipitamment ses colonnes vers Kaluszyn. Le lendemain, 1er avril, à neuf heures, l'armée polonaise se mit à sa poursuite, renver-

sant dans sa course rapide les corps laissés en arrière pour retarder ses progrès. A Kaluszyn, la lutte recommença terrible; mais Rosen, forcé d'évacuer cette position, se retira au delà du Kostrzyn et brûla les ponts. Les pertes de l'armée russe, dans cette seconde journée, doublèrent celles de la veille. Cependant le généralissime, comme s'il eût cru que la victoire lui tendait un piége, arrêta l'essor de l'armée et replia ses forces, que l'arrivée brusque de Diebitsch pouvait couper. Ce dernier, à la nouvelle de l'échec de Dembè, avait renoncé au projet de passer la Vistule, et, se repliant sur son corps d'observation, il se rejetait dans les lenteurs d'une guerre de position. La bataille d'Iganié, où Prondzynski fit essuyer une perte considérable à Rosen et à Pahlen, mit en évidence les hauts talents militaires du quartier-maître, et si elle n'eut pas de résultats plus féconds, il faut en attribuer la faute au généralissime qui arriva trop tard, et dont les dispositions avortées permirent à l'ennemi de se rallier après la défaite. L'approche de Diebitsch força bientôt les Polonais à rétrograder.

Ainsi les avantages des Polonais, achetés du plus pur de leur sang, n'avaient rien changé à leur situation. Skrzynecki avait concentré ses forces en face de Diebitsch, et ces deux rivaux, à peu près égaux en forces, se mesuraient de l'œil sans oser en venir à une bataille générale. Sur la haute Vistule, Siérawski, avec six mille recrues, fut écrasé par Kreutz. Dwernicki était entré en Volhynie à la tête de quelques milliers d'hommes; on l'avait chargé de la mission difficile de pénétrer au travers des corps de Kreutz, Rudiger et Roth, qui, même isolés, auraient suffi pour écraser sa faible troupe, et de s'emparer de Kamenietz. L'apparition de Dwernicki n'excita qu'un enthousiasme stérile; les Volhyniens ne demandaient pas mieux que d'être délivrés, mais ils parurent peu disposés à prendre une part active à l'insurrection. Dwernicki obtint un avantage à Borémen; mais là, comme ailleurs, la plus brillante valeur s'arrêta devant des forces toujours renaissantes. Rudiger perdait plus d'hommes que son rival, et ses rangs paraissaient à peine éclaircis. Au lieu de percer dans la direction de Kamenietz, le partisan polonais s'était jeté vers le midi, ayant à sa droite la frontière neutre autrichienne. La Podolie lui offrait d'inépuisables ressources; mais les généraux Roth et Kayzarow pouvaient facilement le couper du théâtre de l'insurrection, et le rejeter sur la limite de la Galicie. Les troupes russes ne craignirent pas de violer le territoire neutre; elles tournèrent la position de Dwernicki, et l'enveloppèrent si étroitement, que le général se vit obligé de se réfugier en Galicie: là, désarmé par les autorités autrichiennes, il remit son sabre dans le fourreau, après avoir fait tout ce qu'il était humainement possible de faire.

Cependant, comme si la Volhynie, veuve de Dwernicki, eût rougi de ne prendre aucune part à la lutte de l'indépendance, elle arma quelques citoyens, qui combattirent sous les ordres de Rozyeki et Kolysko: ce dernier fut obligé de se rabattre sur la frontière autrichienne; quant à Rozycki, après avoir lutté pendant près d'un mois contre les corps disséminés des Russes, il parvint à se jeter dans Zamosc.

Il est temps de tourner nos regards vers la Lithuanie. Aux premières nouvelles de l'insurrection varsovienne, les autorités russes avaient pris toutes les mesures que réclamaient les circonstances. Presque tous les hommes en état de porter les armes avaient été jetés brusquement sous les drapeaux; on avait regardé comme urgent de faire cette presse d'hommes, pour ne laisser au pays que les ressources nécessaires pour abriter et nourrir l'armée d'invasion. Les corps de Rosen et de Pahlen occupaient la Lithuanie. Les officiers suspects de patriotisme furent écartés ou employés dans des corps russes, et si l'insurrection se fût déclarée, elle eût été immédiatement paralysée par le défaut d'ensemble et

de confiance. Un oukase général ouvrit les gymnases aux investigations de la police; les statuts lithuaniens, où se conservaient quelques franchises, furent modifiés; on établit de nouveaux impôts, et on déclara la province en état de guerre. Pour compléter ces mesures, il fut procédé à un désarmement général. Les dénonciations qui atteignaient les patriotes semèrent la défiance, et les rigueurs de l'administration firent douter à plusieurs si le péril de la révolte n'était pas préférable aux tracasseries et aux vexations du lieutenant du tsar. Cependant il existait à Wilna un comité révolutionnaire, mais il paraissait plus disposé à discuter qu'à agir. Cet état d'attente et de défiance se prolongea jusqu'au mois de mars. Les succès de l'armée de la Vistule exaltèrent quelques espérances; les campagnes surtout, après avoir longtemps attendu l'impulsion de Wilna, semblaient disposées à prendre l'offensive. C'était surtout en Samogitie que le mécontentement prenait un caractère plus décidé : quelques paysans, après avoir élu un chef, avaient repoussé les enrôleurs moscovites; mais, poursuivis aussitôt par une colonne russe, ils s'étaient dispersés dans leurs forêts. Staniewicz, maréchal de la noblesse de Rosiénié, courut à Lipawa pour y acheter des armes et des munitions. On arma de faux et de haches les paysans et les employés des châteaux; les écuries des particuliers furent ouvertes et mises à la disposition de quiconque savait manier un cheval. On manquait d'artillerie, mais on improvisa quelques canons faits avec des troncs d'arbres creusés, serrés par des cercles de fer, et auxquels on donna pour affûts des trains de carrosses. Dès le 25 mars, les premiers attroupements désarmèrent les gardes russes du canal de Windawa; le lendemain, la garnison de Rosiénié est chassée, et les districts voisins se soulèvent presque simultanément. Mais pour que l'insurrection samogitienne pût devenir redoutable, il fallait qu'elle se coordonnât avec un soulèvement sérieux en Lithuanie. Le premier engagement de Staniewicz ne fut pas heureux; les paysans ne purent tenir contre deux mille hommes de troupes régulières, et se dispersèrent bientôt dans toutes les directions, pour faire la guerre qu'ils entendaient le mieux, celle de partisans. Ils réussirent quelquefois, et plus souvent succombèrent. Un peu plus tard, Staniewicz pressa vivement le colonel Bartholemeus, et le contraignit à se réfugier sur le territoire prussien. Les insurgés parvinrent même à s'emparer de Polonga, petite ville au moyen de laquelle les Russes correspondaient avec les Prussiens. Mais ce point important fut repris par le général Rennekampf. On assure que quelques bâtiments chargés d'armes et destinés aux Polonais devaient aborder dans le petit port de Polonga, ce qui expliquerait l'acharnement avec lequel on se disputait cette position. Au reste, la résistance de cette province ne fut qu'un épisode presque inaperçu au milieu de la conflagration générale. « Les canons étaient si rares, dit Miéroslawski, qu'ils inspiraient aux pauvres campagnards une sorte de culte religieux; on raconte qu'un artilleur polonais ayant amené deux pièces d'artillerie au quartier général des insurgés, tous se pressaient pour les voir et les toucher; ils élevaient leurs voix menaçantes vers l'ouest, protestant qu'ils ne craignaient plus Diebitsch. »

Les efforts que faisait la Samogitie pour se débarrasser de ses chaînes n'étaient pas perdus pour les Lithuaniens; Wilna était sourdement travaillée par des meneurs sans énergie, qui auraient bien voulu que la révolution s'opérât sans fatigues ni périls. Le comité de cette ville sollicitait les campagnes de marcher sur la capitale de la province pour l'aider à se soulever. De leur côté, les districts, sans être éloignés d'opérer ce mouvement, trouvaient que le service qu'on attendait d'eux valait plus qu'un simple appel, et que quelques démonstrations de la part du comité étaient nécessaires. En attendant, le district de Troki décidait que l'on s'emparerait du chef-lieu, et

que lorsque cet exemple aurait trouvé assez d'imitateurs, on marcherait de concert sur Wilna. Ce projet, presque aussitôt exécuté que conçu, mit à la disposition des insurgés quelques armes. Oszmiana eut le même sort. Wilkomierz, menacée par les bandes, fut évacuée, et la garnison se replia sur Wilna, non sans avoir essuyé d'assez grandes pertes. Cependant les autorités de Wilna déclarèrent qu'au premier acte d'hostilité de la part du peuple, la garnison se retirerait et foudroierait la ville. Les plus résolus s'échappaient de Wilna pour aller grossir les bandes. Celles-ci rôdaient dans les districts ou tournaient autour de la capitale, épiant les convois et l'occasion de délivrer les Wilnanais. Kowno était gardée par six mille Russes. Une forte sortie que fit la garnison nettoya d'insurgés les communications entre cette ville et celle de Wilna. Une seule bande, sous le commandement de Prozor, harcelait constamment les convois des Russes, et leur échappait dès qu'elle était poursuivie. Cependant le général Schirmann, sorti de Dunabourg pour escorter le parc de réserve de l'armée de Diebitsch, s'était retranché dans Uciany. Une jeune héroïne, Émilie Plater, avait échauffé par sa présence et son mystique patriotisme les habitants de cette contrée; César Plater, son frère, s'empare de Yezierosy; quelques autres chefs les secondent, et leurs forces réunies menacent bientôt Uciany. L'insurrection s'étendait, mais capricieuse, et manquant de cette unité sans laquelle le courage et les sacrifices demeurent stériles. L'arrivée de quelques jeunes gens plus instruits que les autres était regardée comme un événement d'une haute importance. On s'obstinait à marcher sur Wilna. Zaluski passa la Wilia avec quelques milliers d'hommes, tandis qu'un autre partisan devait opérer son attaque sur le même point, en débouchant par Oszmiana. Le comité n'en resta pas moins dans l'inaction, soit faiblesse, soit que les mesures des autorités russes lui eussent ôté tout moyen d'agir. Deux colonnes russes marchèrent à la rencontre des insurgés et les culbutèrent. De Wilna, de Polonga, de Kowno, des détachements moscovites balayaient les routes, cernaient les insurgés, les battaient ordinairement lorsqu'ils s'avisaient de résister en masse; mais ne pouvant les poursuivre dans leurs retraites, ils perdaient beaucoup de monde dans les attaques d'embuscade. La fatigue et le choléra décimaient leurs rangs, et la rareté des subsistances se faisait sentir toutes les fois qu'on s'éloignait des dépôts. Les renforts partis du quartier général de Diebitsch renouvelaient sans cesse les garnisons, et venaient se croiser avec les corps qui arrivaient de la Courlande. Les insurgés combattaient partout et ne tenaient nulle part; l'artillerie ennemie suffisait pour arrêter leur fougue. Après une attaque infructueuse contre Polonga, ils se disséminèrent pour recommencer la guerre de partisans.

Il n'entre pas dans notre plan de consigner tous les détails de cette lutte, où chaque village était un centre, chaque homme de cœur un général; mais l'histoire doit une mention au dévouement des élèves de Wilna; cent d'entre eux étaient parvenus à s'échapper pour prendre part aux dangers de leurs frères. Cette émigration continua malgré les précautions les plus sévères; enfin tous ceux qui étaient restés à l'université s'évadèrent simultanément, et, après des fatigues inouïes, se joignirent au partisan Matusewicz qui commandait les insurgés de Troki. Une colonne russe les atteignit bientôt, et tous ceux qu'épargna le fer de l'ennemi allèrent se joindre aux bandes samogitiennes et de Wilcomir.

Dans les provinces russiennes, c'est-à-dire en Volhynie et Podolie, et en Ukraine, quelques efforts partiels s'étaient associés à la mission de Dwernicki; mais le mauvais succès du général avait glacé les dévouements et frappé d'impuissance les mesures d'une poignée d'aventuriers patriotes. Toutes leurs bandes réunies dépassèrent à peine deux mille hommes. Vainqueurs dans quelques rencontres, ils furent

écrasés par les masses russes, et leurs débris se réfugièrent, le 26 mai, en Galicie. Rozicki, plus habile ou plus heureux, s'était jeté dans Zamosc.

Cependant l'armée polonaise avait recomplété ses rangs; les prisonniers lithuaniens se battirent pour l'insurrection comme ils s'étaient battus contre elle; c'étaient d'excellents instruments qui venaient de changer de maîtres. Le Kostrzyn séparait les Russes des Polonais. Chacun des deux généraux semblait attendre que son adversaire fît une faute; les maladies et la contagion désolaient les deux camps. De part et d'autre, le génie militaire semblait s'être réfugié dans le cerveau de deux hommes subordonnés à l'omnipotence de la hiérarchie militaire : le général Toll pour les Russes, Prondzynski pour les Polonais. Le 24 avril, l'armée russe s'ébranla dans l'intention de tourner les sources du fleuve pour accabler la droite de Skrzynecki, couper l'armée polonaise à Minsk ou la refouler sur Praga. Diebitsch mit de la lenteur dans ses mouvements, et lorsque le 27 l'armée russe se présenta devant Minsk, l'arrière-garde polonaise était rangée en bataille pour la recevoir : là, dix mille Polonais arrêtèrent pendant une journée les efforts de l'ennemi. Le feld-maréchal abandonna Minsk et reprit sa première position.

Sur ces entrefaites, la droite de l'armée polonaise essuyait de graves échecs. Sierawski battu s'était replié sur la rive gauche de la Vistule; Dwernicki avait disparu du théâtre de l'insurrection. Cet événement n'était pas encore connu au quartier général; on crut qu'il était encore temps d'envoyer au secours de ce hardi partisan. Chrzanowski, chef d'état-major, fut chargé de cette périlleuse mission, que six mille hommes d'élite devaient accomplir sous ses ordres. De son côté, Diebitsch envoya à Kreutz un renfort considérable; la petite armée où le général Ramorino se distingua fut plusieurs fois attaquée, et parvint, à force d'habileté et de courage, à mettre en défaut les corps chargés de l'arrêter et de la détruire; enfin elle trouva un abri dans Zamosc.

Vingt mille hommes de la garde impériale russe, sous le commandement du grand-duc Michel, se trouvaient sur le chemin de Louza, à vingt-cinq lieues environ du feld-maréchal. Prondzinski proposa de tomber brusquement sur les gardes, ce qui pouvait lier les opérations à l'insurrection lithuanienne. Chlapowski, à la tête d'une troupe d'officiers et de sous-officiers instructeurs, et d'une escorte de six cents chevaux, devait profiter de la retraite des gardes pour soutenir et discipliner la résistance des Lithuaniens. Skrzynecki, qui ne savait oser qu'à demi, crut pouvoir concilier l'attaque projetée contre les gardes avec le maintien de ses positions. Uminski fut chargé d'observer Diebitsch entre le Bug et la Vistule, tandis que le corps d'armée s'écoulerait le plus secrètement possible vers le nord. Pendant ce mouvement, Diebitsch attaqua Uminski, qui se défendit de manière à lui faire croire qu'il avait devant lui toute l'armée polonaise. L'armée destinée à l'expédition de Louza se composait de quatre divisions d'infanterie, de trois de cavalerie et d'environ cent bouches à feu. Elle marcha sur trois colonnes. Le prince Michel ignorait entièrement la marche de l'ennemi. Les Russes se retiraient en ordre; mais, devant Czerwin, ils s'arrêtèrent, disposés à accepter le combat. Skrzynecki avait l'avantage du nombre et celui de l'offensive; mais, préoccupé par l'idée de s'emparer de Louza et d'Ostrolenka, pour assurer sa retraite sur Varsovie, il laissa échapper l'occasion de vaincre. Saken, qui occupait Ostrolenka, repoussa toutes les attaques de Dembinski : il ne plia que lorsque la division Gielgud, envoyée par le généralissime, vint appuyer les efforts de Dembinski; toutefois il avait sauvé ses bagages, et donné au grand-duc Michel le loisir de se reconnaître. Cependant Chlapowski pénétra en Lithuanie, à travers la forêt de Bialowies. Skrzynecki, après avoir laissé aux gardes tout le loisir de se retirer, s'attacha inconsidérément à

leur poursuite. Le prince poursuivant sa retraite, que protégeaient quelques combats d'arrière-garde, occupait déjà Tykocin et le pont sur la Narew. Débusqué de cette position, il fut obligé de se rejeter à l'ouest de Bialistock, ce qui le coupait de ses communications avec le feld-maréchal. Cependant Diebitsch, informé du danger que couraient les gardes, se hâta de jeter un pont à Granne. Skrzynecki se replia vers Ostrolenka, et mit tant de lenteur à opérer sa retraite concentrique, qu'il laissa à son adversaire le temps de rallier les gardes et de prendre sérieusement l'offensive. Lubienski, chargé d'observer le Bug avec dix mille hommes, occupait les environs de Nur, et poussait des reconnaissances jusqu'à Granne et Droghiczyn. Les Russes l'enveloppèrent dans cette position; il n'échappa à une ruine totale qu'après de vigoureux efforts, et il rejoignit Skrzynecki à Sniadow.

Gielgud occupait Louza; le généralissime était loin de prévoir que Dibistch allait l'attaquer. Le 25 mai, Skrzynecki se transporta avec son état-major à Ostrolenka. A huit heures du matin, l'armée russe se montra sur les routes voisines. Les troupes de Lubienski furent assaillies les premières. Skrzynecki alors put mesurer toute l'étendue de sa faute; les bataillons polonais arrivaient un à un, et se ruaient courageusement contre les masses de l'ennemi, qui avait déployé sur les hauteurs une artillerie formidable. Le général Langermann eut un cheval tué sous lui. Tout l'effort de la cavalerie polonaise échoua contre les dispositions du terrain; les chevaux enfonçaient dans la vase jusqu'au poitrail. Deux chefs, l'orgueil de l'armée, Kaminski et Kicki, tombèrent. Vers le soir, l'artillerie polonaise, dirigée par Bem, arrêta la marche des Russes. Le jour suivant allait dévoiler toute l'étendue des pertes. Le généralissime polonais convoqua les chefs et tint un conseil de guerre; il fut résolu qu'on se replierait sur Varsovie, et que, pour utiliser le corps de Gielgud, qui allait se trouver abandonné à lui-même, on lui donnerait l'ordre de se jeter en Lithuanie, sur les revers de Diebitsch, dans le palatinat d'Augustow. Lubienski fut chargé de la retraite, et Dembinski, avec les escadrons de Posen, alla rejoindre Gielgud pour s'associer à son expédition. Skrzynecki entra le lendemain dans Praga, et pendant trois jours les débris des corps qui rentrèrent dans la ville purent donner une idée exacte de la défaite d'Ostrolenka. L'infanterie de Pahlen et de Schakhovskoï fit tous les frais de la journée: les gardes et la cavalerie des Russes ne donnèrent point. On ne conçoit pas pourquoi Diebitsch ne voulut point profiter de sa victoire. Varsovie, vivement attaquée pendant la désastreuse défaite de ses défenseurs, n'eût pu opposer une longue résistance. Mais Skrzynecki venait de faire une faute; la courtoisie du feld-maréchal ne lui permit pas de rester en arrière. Le général Toll, après avoir si habilement conçu le plan d'attaque, vit avec douleur que le résultat définitif de la campagne était compromis par les lenteurs inexplicables de son chef.

La bataille d'Ostrolenka, une des plus meurtrières qui se donna entre les Russes et les Polonais, eut un effet moral très-fâcheux sur l'armée insurrectionnelle. Un des résultats les plus directs de cette journée fut de replacer le théâtre de la guerre dans les mêmes limites stratégiques qu'au commencement de la campagne. Gielgud, séparé de l'armée en retraite par le mouvement en avant des Russes, n'avait plus qu'à remplir sa mission, qui désormais était devenue pour lui une nécessité, celle de se jeter en Lithuanie. Il reçut l'ordre de s'emparer de Kowno, et de marcher sur Polonga, où l'on espérait trouver les armes expédiées par le comité de Paris. Dembinski rejoignit bientôt Gielgud; les deux généraux se mirent en marche, enlevant ainsi à la défense directe de Varsovie une force d'environ dix mille combattants. Il s'agissait d'enfoncer la division de Sacken avant l'arrivée des renforts dirigés sur ce point par le

feld-maréchal. Sacken, ignorant qu'il avait affaire à une division, s'avança à la rencontre de l'ennemi; mais battu, devant Raygrod, il n'eut que le temps de rétrograder sur Augustow. Gielgud, vainqueur, entra le 30 mai dans cette ville. Les partisans, électrisés par ce succès, reformèrent leurs bandes, et la division continua sa marche. Chlapowski pénétra dans la forêt de Bialowies, multipliant ses attaques, et réveillant çà et là le courage et les espérances des habitants. La nouvelle de l'entrée du corps de Gielgud en Lithuanie blessa, dit-on, son amour-propre, et l'idée de figurer comme subordonné dans cette expédition émoussa son patriotisme. Bientôt il reçut une dépêche de Dembinski, qui lui communiquait l'ordre d'abandonner la chaussée de Wilna pour se joindre à lui en Samogitie. Il rallia toutes ses forces, et rencontra Gielgud à Kieydany. Cependant la sollicitude de Diebitsch s'était portée sur Wilna : les généraux russes Kuruta, Sacken, Frieken et Malinovskoï, Khilkof et Tolstoï, se dirigeaient vers la capitale menacée. Il était déjà trop tard pour espérer d'enlever Wilna, que protégeaient tous ces renforts. Cependant Kuruta et Tolstoï n'étaient pas encore arrivés, et l'attaque offrait des chances de succès. Gielgud temporisa, et dès lors la prudence aurait dû déterminer les Polonais à la retraite. Dembinski et Chlapowski eurent à essuyer deux sorties de la garnison de Wilna. Le mécontentement gagna les insurgés; quelques-uns se présentent chez le général, le somment de marcher sur la ville ou d'abandonner le commandement. Gielgud promit tout; mais, à partir de ce moment, il désespéra de sa cause, et sacrifia le bien général à ses propres ressentiments. Chlapowski refusa d'accepter la direction de l'armée, et, satisfait de voir Gielgud humilié, il préféra le rôle d'un homme de génie qui murmure, et un blâme stérile au devoir d'un chef responsable. C'est dans ces dispositions que l'armée polonaise attaqua Wilna. On assure que Khrapovicki, gouverneur de la place, avait menacé de tout réduire en cendres au moindre indice d'insurrection parmi les habitants. Tous les efforts de Gielgud se brisèrent contre la position retranchée de Ponary. Après un combat de douze heures, Gielgud se vit contraint d'abandonner l'attaque. Dembinski, trop éloigné pour prendre part à l'action, ne désespéra de rien; et tandis que Chlapowski refusait pour la seconde fois de déroger à la discipline, en acceptant le commandement de l'armée, Gielgud reçut de nouveaux ordres qui lui enjoignaient de se maintenir en Samogitie. En quinze jours, ce malencontreux général se vit coupé de la Baltique et de Polonga. On assure que Gielgud et Chlapowski ouvrirent des correspondances avec les autorités prussiennes. Quoi qu'il en soit, au bout de quelques jours marqués par des combats malheureux, tous les débris de l'invasion lithuanienne se trouvaient enveloppés par des forces supérieures. Dans cette extrémité, Chlapowski proposa le premier de se réfugier sur le territoire prussien. La fureur s'empare des Polonais; ils courent chez Gielgud, qui leur promet en tremblant de livrer bataille. L'attaque de Szawle par Dembinski rallia un instant l'armée polonaise; mais elle combattit sans ensemble; personne ne recevait d'ordres; Gielgud et Chlapowski se renvoyaient de l'un à l'autre les aides de camp, et la mitraille russe ravageait les bataillons, qui combattaient avec un courage digne de meilleurs chefs. Après un dernier effort, la fortune semblait se déclarer pour les assaillants, lorsqu'ils reçurent tout à coup l'ordre de battre en retraite. Quelques officiers s'élancent vers Gielgud, l'accablent de reproches; mais le général, sans leur répondre, gagne la route de Kurszany, et déserte l'armée étonnée. A la suite d'un conseil de guerre, on décida, ou plutôt on feignit de décider que l'on partagerait les forces polonaises en trois corps : Chlapowski, avec le premier, devait retourner à Varsovie; Rohland, à la tête du second, marcherait sur Polonga; et Dembinski,

qui venait de reprocher énergiquement à Gielgud son impéritie, exécuterait avec le troisième le projet qu'il avait présenté de se jeter en Courlande. « Quoique les projets des trois généraux ne fussent pas un mystère, et que Chlapowski ne se fût même pas donné la peine de les déguiser, l'on se berçait de l'espoir que quelques succès ramèneraient les chefs à des sentiments plus élevés... » (Miéroslawski.) A deux milles de Lukniki, Gielgud se rapprocha de Chlapowski; à quelque distance, quelques chefs d'insurgés vinrent prendre les ordres des deux généraux, qui les renvoyèrent brusquement. Cependant le corps de Rohland, aux prises avec les Russes, sollicitait vivement du secours. Chlapowski se contenta de répondre aux aides de camp que chacun se battait pour son compte. Aussitôt il monta à cheval et se rapprocha de la frontière prussienne. Ce mouvement vers l'est pouvait s'expliquer par le rapprochement des Russes. L'amour-propre national se réfugiait dans des doutes honorables, pour n'avoir pas à envisager toutes les conséquences d'une triste vérité. Enfin parut un ordre du jour qui autorisait les officiers à se détacher du corps d'armée pour continuer une guerre de partisans dans l'intérieur de la Lithuanie. Chlapowski s'approcha tout à coup de la frontière prussienne, et informa les autorités royales qu'il demandait à se réfugier sur le territoire neutre pour y déposer les armes. Le corps de Rohland, harcelé sans relâche, se repliait sur Twer; Staniewicz se sépara de Rohland à Kulé, et, rassemblant les débris de ses anciennes bandes, il préféra les dangers du chef de partisan à l'hospitalité prussienne. Cependant le corps de Rohland apprit la défection de Gielgud et de Chlapowski.

« La fureur se réveille dans les cœurs longtemps affaissés sous l'infortune; les plus entreprenants montent à cheval et courent délivrer leurs frères. Arrivés en face de la plaine, où la rage arrache des larmes aux vétérans désarmés, ils s'entendent appeler par leurs noms, invoquer comme des génies sauveurs. Il n'y a plus de frontière; les rangs des prisonniers et des libérateurs se confondent; ceux que le point d'honneur ne retient pas dans les fers allemands profitent du tumulte pour reprendre leurs armes, sautent le fossé qui sépare les deux empires, et, conduits par quelques officiers et presque tout l'état-major de Gielgud, se jettent au milieu du corps de Rohland.

« Les soldats prussiens cherchent en vain à s'opposer à cette fusion; mais Chlapowski et Gielgud interposent leur autorité, ordonnent aux soldats de rester en place, et pendant que les indécis balancent entre la servitude prussienne et une mort de héros, les troupes royales se déploient sur le terrain. Au milieu de cet effroyable chaos, où quelques grandes âmes, en révolte contre les traîtres, les menaces, l'attente et la mort, sacrifient un temps précieux à la délivrance de leurs frères, quelques voix désignent les chefs à leur vengeance. De l'immense colonne qui se meut à deux pas de la frontière se détache, le pistolet au poing, le propre aide de camp de Gielgud, Skalski. Il vole droit au groupe des généraux, arrête son cheval à vingt pas d'eux, ajuste Gielgud, et l'étend par terre en lui jetant une malédiction. Chlapowski s'enfuit et se cache au milieu de ses lanciers; mais se voyant en butte à toutes les imprécations, il demande asile aux autorités prussiennes, qui lui forment un cortége. A l'instant même, l'arrière-garde signale l'approche de l'ennemi. Les officiers du corps de Rohland ramassent les pelotons débandés et ordonnent la retraite.

« Le corps, brisé par tant de misères et de déceptions, marcha continuellement poursuivi jusqu'à Nowo-Miasto : là il fit volte-face, et se battit pendant toute une journée. Arrivée à Dekilcjé, la colonne apprend tout à coup que la division Kreutz, détachée de la grande armée, s'avance déjà par la route de Marioupol, et va occuper la ligne du Niémen. Jurborg se trouvait également au pouvoir de l'ennemi. Trois jours auparavant, on aurait pu

trouver une issue de ce côté; alors la chose devenait impraticable; le temps, perdu en perfidies de la part des généraux, en incertitudes de la part des troupes, en temporisation de la part de tous, avait tué l'insurrection. Le corps de Rohland mit le pied sur le territoire prussien, à Packen-Mohnen, au nombre de quatre mille hommes, de deux mille chevaux et de vingt pièces d'artillerie. Chlapowski avait été désarmé avec deux mille hommes et douze cents chevaux. Trois mille insurgés étaient rentrés dans leurs foyers, et trois mille autres parcouraient encore les forêts et les marécages, faisant une guerre d'extermination à l'ennemi. Il ne restait donc sous les armes d'autres troupes réglées que celles de Dembinski : leur nombre excédait à peine quatre mille hommes, et ils n'avaient pour toute artillerie que six pièces de canon. » (Miéroslawski.) Nous ne suivrons pas ce général dans sa retraite périlleuse. Il avait eu l'idée de se jeter en Courlande, mais la hardiesse de ce projet effraya ses compagnons d'armes; alors il résolut de s'ouvrir un passage vers le royaume, en tournant Wilna et Lida, toujours poursuivi par des forces supérieures, évitant les rencontres décisives, et ranimant quelquefois le courage de sa petite troupe par des succès inespérés. Les obstacles que lui opposaient les localités ajoutaient à la difficulté de sa retraite; mais ces mêmes obstacles arrêtaient la poursuite des Russes, dont les mouvements, coordonnés à une marche régulière, étaient plus difficiles à exécuter que ceux d'un chef de partisans, qui n'avait d'autre but que d'échapper au réseau de baïonnettes qui l'environnait. Le 26 juillet, il entra dans la forêt de Bialowies, solitude presque impraticable, traversée par quelques rares sentiers. Un faible renfort que lui avait envoyé Skrzynecki le rencontra à Rudnia le 3 d'août : ces deux corps réunis rentrèrent à Praga.

Nous avons cru devoir donner quelques développements à ces épisodes de l'insurrection polonaise, pour montrer quelles étaient les ressources des provinces révoltées, et par quel concours de circonstances la lutte concentrée dans les palatinats du centre perdait de son énergie, à mesure que le gouvernement essayait d'agrandir le théâtre où se vidait la querelle de la liberté. Cette marche était conforme au vœu national, qui comprenait instinctivement que la résistance, pour être efficace, devait s'organiser sérieusement dans toutes les provinces de l'ancienne Pologne; mais les chefs, mieux instruits de l'état des choses, prévoyaient que ces expéditions excentriques, loin de pouvoir rétablir l'équilibre entre les parties belligérantes, ne feraient qu'énerver les ressources des palatinats de la Pologne de 1815. Ils eurent un tort, celui de supposer que Nicolas consentirait à traiter avec des rebelles; mais on ne peut leur faire un crime d'avoir compté sur la coopération de l'Occident, à une époque où une saine politique conseillait à la France et à l'Angleterre d'intervenir dans ce grand débat. Ces puissances agissaient alors sous l'influence des nécessités qu'elles s'étaient créées. Louis-Philippe voulait réorganiser fortement la monarchie, avant d'exposer aux chances de la guerre la jeune royauté de 1830; l'Angleterre suivait d'un œil inquiet toutes les démarches de sa rivale émancipée, et se résignait plutôt à voir la Russie rétablir les limites du traité de Vienne, qu'elle n'était disposée à figurer activement dans une lutte à la suite de laquelle la France pouvait redevenir prépondérante. Quant à l'Autriche et à la Prusse, le rôle qu'elles avaient à jouer était dicté par les circonstances elles-mêmes : la résurrection de la Pologne devait ruiner tôt ou tard toute l'économie des partages, sans qu'il fût possible de prévoir où s'arrêterait la limite des restitutions. Il y avait donc pour ces puissances toute probabilité d'un morcellement de territoire, et en outre une question de principes qui ne leur permettait guère d'adopter une autre ligne de conduite. On peut ajouter à ces considérations que l'épuisement où la Russie se trouvait à la suite des guerres d'O-

rient et des efforts qu'elle faisait en Pologne la mettait pour quelques années hors d'état d'inquiéter l'Allemagne.

Reportons maintenant nos regards sur Varsovie, et reprenons le fil des événements à partir de la déroute d'Ostrolenka. Le prince Czartoryski, après avoir reçu les dépêches du généralissime, convoqua les quintumvirs pour délibérer sur les mesures à prendre dans les circonstances présentes. La majorité fut d'avis que le généralissime avait bien mérité de la cause commune, et qu'on ne devait pas le rendre responsable des malheurs publics. Cette générosité dégénéra même en affectation; les représentants allèrent le trouver à Praga, et cherchèrent dans l'histoire ancienne des analogies peu applicables à la situation. Skrzynecki, prévoyant peut-être tous les embarras qui allaient surgir, choisit ce moment pour essayer d'établir une nouvelle forme de gouvernement. Les uns demandaient l'abolition du quintumvirat en faveur de la dictature; les autres pensaient que le gouvernement pouvait suffire aux nécessités du moment; quelques-uns demandaient un roi; les mécontents critiquaient tout; quant à l'armée, peu lui importait la forme du gouvernement, pourvu qu'elle eût un chef pour la conduire à l'ennemi.

La question de la réforme était d'autant plus intempestive, qu'elle mettait à nu toutes les exigences des partis, en montrant à la nation que l'unité de volonté et d'action n'était nulle part. Les non-réformistes l'emportèrent à une faible majorité, et le quintumvirat, épuisé par cette dernière secousse, fut néanmoins conservé. Mais l'énergie révolutionnaire, réduite à se replier sur elle-même, n'attendait qu'une occasion favorable pour formuler nettement ses vœux; il était facile de prévoir qu'une fois résumée dans un chef, elle ne tarderait pas à agir. Les forces de la Pologne étaient considérablement réduites; l'élite de l'armée était tombée dans les champs de Wawer, de Grochow et d'Ostrolenka; cependant elle présentait encore un effectif d'environ quarante mille hommes sous Varsovie. Les corps expéditionnaires, les garnisons de Praga, Modlin et Zamosc, doublaient à peu près ce nombre. On voit qu'elle était encore en état de faire face à l'ennemi, quoique la démoralisation, l'absence de chefs expérimentés et l'affluence des nouvelles levées fussent autant de chances en faveur des Russes. Heureusement pour les Polonais, Diebitsch ne sut point profiter de ses avantages; la marche de Gielgud en Lithuanie avait absorbé toute son attention. Craignant de compromettre son centre, à l'instant où ses flancs étaient menacés, il détacha des renforts pour couvrir ses ailes, et, au lieu de poursuivre une guerre d'initiative, il se renferma dans les limites d'une guerre de système. Le choléra exerçait de grands ravages dans les rangs moscovites; le feld-maréchal, dévoré de soucis, demanda, dit-on, son rappel, et, pour s'étourdir sur les suites probables d'une disgrâce, il achevait de ruiner sa santé par des excès de table. La mort du feld-maréchal a été diversement interprétée; on a été jusqu'à dire qu'il périt empoisonné par le général Orlof, que l'empereur avait envoyé en mission au quartier général de Pultusk. Cette supposition n'est appuyée sur aucun indice; d'ailleurs l'empereur, pour éloigner un chef dont il était mécontent, n'avait pas besoin de recourir à un moyen infâme; il pouvait purement et simplement le remplacer; mais l'esprit de parti adopte de préférence les interprétations les plus odieuses, et les regarde comme démontrées par cela seul qu'elles sont possibles. Nous croyons donc, avec le grand nombre, que Diebitsch déjà malade succomba, après une orgie, à une attaque de choléra. Le 11 juin, Toll prit provisoirement le commandement de l'armée, et bientôt après Orlof partit pour Minsk, où se trouvait le grand-duc Constantin. Par un jeu bizarre de la fatalité, le prince mourut de la même manière que Diebitsch, et la duchesse de Lowicz le suivit de près. Cette coïncidence de la mort de Constantin avec la visite d'Orlof accrédita

le soupçon que la politique n'avait pas reculé devant un double crime. Si la contagion eût frappé simultanément des milliers de victimes, personne n'eût imaginé d'attribuer ce désastre à des causes surnaturelles; mais elle venait d'atteindre un prince et un feld-maréchal..... Un homme portant le même nom que les instruments trop célèbres des vengeances impériales, se présentait aux soupçons, et dès lors Orlof fut le bourreau, et Nicolas avait dicté la sentence.

Les bulletins pompeux de Diebitsch avaient longtemps donné le change aux Russes sur les résultats véritables de la campagne; mais quand on vit que les choses traînaient en longueur, quand des rapports plus exacts sur les pertes de l'armée d'invasion et sur les temporisations du feld-maréchal eurent dissipé tous les doutes, le parti russe murmura hautement, et attribua le mauvais succès à l'impéritie des chefs presque tous Allemands. L'empereur n'ignorait pas que les traces du mécontentement dont la révolte de décembre 1825 avait signalé l'existence à son avénement au trône n'étaient pas entièrement effacées. Un échec le déconsidérait en Europe et aux yeux de ses propres sujets; il fallait vaincre à tout prix; il fallait flatter l'amour-propre national en confiant à une célébrité militaire incontestable la direction de cette guerre opiniâtre; Paskevitch portait un nom russe; à la fois homme de tête et d'exécution, encore dans la vigueur de l'âge, entouré du prestige de ses victoires en Perse, il pouvait mieux que personne réparer les fautes du feld-maréchal. L'empereur l'investit du commandement en chef de ses armées. Le général Toll, n'osant assumer sur lui la responsabilité de quelques mouvements décisifs, se borna à compléter les cadres de l'armée, à rétablir la discipline, et à se tenir sur une défensive respectable. Le général Rudiger se trouvait à Lublin, entièrement coupé du centre de l'armée russe. Skrzynecki résolut de l'attaquer à l'improviste. Rudiger ignorait entièrement les intentions de l'ennemi; mais les Polonais perdirent un temps précieux, énervèrent leurs colonnes d'attaque, en les disséminant dans l'espace, et les corps destinés à s'appuyer mutuellement agirent sans cet ensemble qui seul peut faire réussir un coup de main. Les Polonais battirent en retraite devant les forces que les Russes avaient eu le temps de leur opposer, et l'on s'estima trop heureux d'échapper à l'ennemi qu'on s'était flatté de surprendre. Les chefs se renvoyaient de l'un à l'autre la responsabilité de ce non-succès, et ce fut le signal des animosités personnelles qui bientôt devaient paralyser tous les efforts de l'insurrection.

Cependant le peuple de Varsovie, étranger aux subtilités dialectiques de la presse, entraîné par les mécontents, qui, à défaut d'un succès national, voulaient au moins se donner le plaisir de renverser leurs antagonistes; le peuple, disons-nous, se croyait trahi, parce qu'il ne comprenait point la marche d'un gouvernement qui oscillait lui-même, obéissant aux nécessités que lui imposaient les circonstances. Au milieu de cette agitation, la nouvelle se répand que le général Jankowski vient de laisser échapper Rudiger. La fureur du peuple s'accroît du mécontentement de l'armée. Jankowski prétendait avoir reçu l'ordre positif de reculer, ce qui rendait Skrzynecki responsable de l'événement. Le public était dans l'attente, lorsque la révélation d'un complot détourna l'attention générale. On devait distribuer des armes aux prisonniers russes, faire sauter l'arsenal, et ouvrir les portes de Varsovie à l'ennemi, tandis que l'armée serait absente; on accusait principalement Jankowski et Krukowiecki, ainsi que quelques agents secondaires. Plusieurs arrestations eurent lieu, et déjà le peuple, faisant entendre des cris de vengeance, s'attroupait devant les demeures des suspects. Le colonel Hurtig, déchiré par ces furieux, fut sur le point d'être pendu à une lanterne. On demandait à grands cris où était le traître Jankowski; il fallut promettre au peuple qu'on le lui amènerait sans

délai. On n'a jamais su d'une manière bien positive s'il y avait eu réellement complot; on acquit seulement la preuve que les prisonniers correspondaient avec plusieurs prisonniers du dehors; circonstance que leur position expliquait assez naturellement. On croit généralement que Skrzynecki prêta à ces révélations une importance exagérée, pour envelopper Jankowski dans un procès de lèse-nation; ce qui l'empêchait de s'expliquer au sujet de sa retraite devant Rudiger. Le 1er juillet, sur la motion de Szaniewski, la diète adressa au gouvernement exécutif l'ordre de déclarer la patrie en danger, et de procéder à la levée en masse de tous les hommes en état de porter les armes. En vertu de cette résolution, le gouvernement fit paraître la proclamation suivante: « Au nom de Dieu et de la liberté, au nom de la nation placée entre la vie et la mort, au nom des rois et des héros vos ancêtres qui sont tombés sur les champs de bataille pour l'indépendance de l'Europe, au nom des générations futures qui demanderont à vos ombres compte de leur servitude, au nom des peuples qui vous contemplent, Polonais, levez-vous en masse! »

Cette mesure ne prouvait rien autre chose sinon que l'insurrection était à l'agonie. Les enfants et les vieillards répondirent seuls à l'appel; la Pologne tout entière se levait pour frapper un dernier coup et mourir.

Orlof s'était rendu à Berlin pour développer les plans de Nicolas et intéresser la Prusse, qui désirait vivement voir l'insurrection étouffée. « Il fut convenu, dit-on, entre Orlof et Ancillon, 1° que Kœnigsberg et Dantzig seraient ouverts aux approvisionnements et aux troupes que la Russie, coupée du royaume par l'insurrection lithuanienne, serait obligée d'envoyer par la Baltique; la Prusse se chargeant de fournir les bâtiments et les escortes nécessaires pour leur faire remonter le Niémen et la Vistule jusqu'à la frontière du royaume; 2° que la Prusse s'engageait à construire un pont sur la Vistule, à la limite la plus orientale de son territoire, afin de faciliter aux troupes tsariennes le passage du fleuve, dans le cas où ceux que le général russe ferait construire se trouveraient détruits ou insuffisants: la Prusse restant chargée de fournir les pontonniers, les embarcations et les équipages nécessaires à toutes ces sortes de travaux; 3° que la Prusse abandonnerait provisoirement Thorn comme magasin et entrepôt à l'armée russe, se réservant d'ailleurs d'y amener dans le plus prompt délai les provisions de bouche et de guerre que demandait l'armée alliée; 4° que dans le cas d'une défaite ou d'une extension de manœuvres, le territoire prussien serait ouvert aux troupes impériales, et jusqu'au dénoûment de la campagne pourrait lui servir de base militaire.

Aux réclamations que lui adressèrent le généralissime et le comte de Flahaut, ambassadeur de France, la Prusse se contenta de répondre qu'elle n'avait jamais été neutre, mais seulement inactive; que ses sympathies pour la Russie n'ayant pu être douteuses durant cette guerre entre la légitimité et la rébellion, il n'y avait pas à elle de déloyauté à seconder les efforts de l'empereur. (Miéroslawski).

A la suite de cette convention, l'issue de la campagne ne pouvait être douteuse. Paskevitch arriva au quartier général de Pultusk dans les premiers jours de juillet. Aussitôt il communiqua aux généraux sa résolution de gagner la basse Vistule à travers le palatinat de Plock. L'armée russe était refaite de ses fatigues; elle comptait encore plus de cent vingt mille hommes sous les armes, dont quatre-vingt mille environ se trouvaient à Pultusk. Le 4, l'armée s'ébranla, décrivant de flanc une courbe immense, qu'il eût peut-être été possible à Skrzynecki de rompre pour se rabattre en force sur les corps isolés et en pleine marche. Ainsi les troupes polonaises, retenues par la circonspection de Skrzynecki, attendirent sous Varsovie que l'ennemi eût concentré toutes ses forces, au lieu de l'attaquer quand il était vulnérable. Le 5, le généralissime transféra son quar-

tier général à Modlin. Il était encore temps de se jeter à travers les corps russes : cette pensée de salut avait frappé tous les généraux; Skrzynecki seul la rejeta, alléguant que s'il perdait une bataille rangée, c'en était fait de la Pologne. Il est juste de reconnaître que ce raisonnement était fondé; mais si un délai servait seulement à rendre désormais la lutte impossible, la prudence du chef était une faute et presqu'un crime. Le 8, toute l'armée russe afflua sur Plock, et fit mine de vouloir traverser la Vistule; trois jours après, elle dépassa Lipno, et s'écoula sur la route d'Obrzyn, le long de la Vistule. Ceux qui ont voulu expliquer l'obstination de Skrzynecki lui ont prêté l'intention d'attirer l'armée russe sur la rive gauche de la Vistule pour lui couper toute voie de retraite, et la combattre au centre même des provinces insurgées, avec les forces réunies de la Pologne; mais on a répondu que la Prusse s'ouvrait à Paskevitsch en cas d'une défaite, et qu'il n'était pas nécessaire de sacrifier les incidents qui surgissaient de la marche de flanc des Russes, pour attirer le comte d'Érivan sur un point où il se portait de son plein gré.

Cependant Paskevitsch avait laissé plusieurs corps d'observation en face de l'armée polonaise; celui que commandait Golovin fut surpris, et, après une perte assez considérable, échappa à une destruction totale. Pendant ces opérations excentriques, on apprend que Paskevitsch a passé la Vistule; il fallut se replier en hâte sur les premières positions, et Rozycki profita du désordre que l'attaque des Polonais avait jeté dans les corps d'observation de l'ennemi pour avancer en Lithuanie, à la rencontre de Dembinski, qui achevait alors sa périlleuse retraite.

Les Russes avaient jeté sur la Vistule un pont en face du village d'Osieck. Le corps de Pahlen le franchit le premier; enfin, le 19 au soir, les quatre corps de l'armée impériale se trouvèrent transportés sur la rive gauche du fleuve. Le feld-maréchal attira successivement à lui les différents corps qui n'avaient point suivi le mouvement général, et son activité se communiquant aux chefs, ses différentes marches s'opérèrent avec autant d'habileté que de promptitude.

Pendant que la manœuvre hardie de Paskevitsch changeait brusquement toutes les combinaisons de cette campagne, le généralissime reçut de Sébastiani des communications rassurantes. Le ministre français parlait de négociations entamées, annonçait une issue prochaine et heureuse aux efforts de la diplomatie, et conseillait de se tenir sur la défensive. Le parti des conservateurs accueillit avidement ces nouvelles, mais le plus grand nombre n'y ajoutait aucune foi. L'incertitude, si cruelle quand on a devant les yeux la ruine et le déshonneur, fit place aux murmures. Les chefs interprètent en sens divers la conduite du généralissime, et, le 24 juillet, la diète décrète à l'unanimité que Skrzynecki comparaîtra devant un conseil composé des membres du gouvernement national, d'un député pour chaque palatinat, et d'officiers de l'armée active, choisis par le gouvernement d'une part, et le généralissime de l'autre. Le généralissime lui-même comparut non comme accusé, mais comme membre du gouvernement, devant ce conseil, composé des plus grandes illustrations du pays. D'abord Skrzynecki prétendit avoir le droit d'imposer silence aux généraux placés sous ses ordres, selon la hiérarchie militaire. Cet avis, qui présupposait un pouvoir inattaquable, tandis qu'il s'agissait de le contrôler, écarta l'accusation que Prondzynski avait rédigée contre les opérations du généralissime. Il ne s'agissait plus que de s'entendre sur les mesures à prendre à l'avenir. Dans cette discussion, où les orateurs cédèrent la parole aux généraux, le parti énergique l'emporta, et il fut décidé, malgré les représentations de Skrzynecki et de ses adhérents, qu'on marcherait à l'ennemi. « Eh bien, messieurs, leur dit-il, puisque ni mes prières, ni mes répugnances n'ont pu ébranler vos résolutions, puisque représentants et généraux de-

mandent une bataille dans laquelle se réveillent ou périssent à jamais toutes les espérances de salut, soit : la bataille sera livrée. L'armée et son chef ont encore du sang à verser pour l'indépendance nationale, et ce sang, ils le répandront jusqu'à la dernière goutte; dans trois jours tout sera fini... mais je déclare, à la face du ciel et de la terre, que j'agis contre ma conviction. Représentants! que les bénédictions ou l'anathème, que le triomphe ou les désastres retombent sur vos têtes, car, pour moi, j'en renie toute la responsabilité! »

On crut prudent de ne point laisser transpirer dans le public l'opinion du généralissime sur l'issue de la guerre; la délégation se contenta d'assurer à la diète que tout allait aussi bien que le permettait l'état des choses, et les représentants s'endormirent de nouveau dans une insouciante confiance. Skrzynecki concentra l'armée, et la fit avancer sur la Bzura. Il était visible qu'il n'exécutait que mollement des mesures qu'il avait condamnées. Le 3 août, il arriva au camp de Sochaczew. Les Russes avançaient toujours, et, du 2 au 3, ils traversèrent la Bzura. Contre l'attente générale, le 5, l'armée polonaise se replia vers Varsovie; on crut que cette disposition était l'avant-coureur de la bataille que le généralissime avait solennellement promise. Skrzynecki fut, dit-on, sur le point de se démettre de ses fonctions; mais, encouragé par ceux qui espéraient que tout se terminerait sans effusion de sang, il conserva son poste, et mit une espèce d'héroïsme à braver la clameur générale. Le mécontentement des habitants de Varsovie puisait une nouvelle énergie dans celui de l'armée : on disait tout haut que les chefs trahissaient, qu'ils entretenaient de coupables correspondances avec l'ennemi; et ces propos répétés enflammaient les patriotes. De cet état à une révolte ouverte, il n'y avait qu'un pas. Cependant Dembinski rentrait dans la capitale, qui saluait son retour comme un triomphe. On crut voir en lui l'homme des circonstances, le successeur de Skrzynecki. Le prince Czartoryski lui présenta, dit-on, un tableau sombre de la situation de la Pologne; il attribua à la malveillance et à l'intrigue la haine que l'on portait au généralissime; et ce fut sous l'influence de pareils discours que Dembinski, trop généreux pour profiter d'un caprice, se dirigea vers le camp de Bolimow, où toute l'armée polonaise s'indignait du repos qu'on lui imposait. L'entrevue qu'il eut avec Skrzynecki le confirma dans sa résolution de résister au vœu général, qui le désignait à l'hetmanat; et, dès lors, il se fit un point d'honneur de défendre contre tous la conduite et les talents de Skrzynecki. Dans son emportement chevaleresque, il ne ménagea personne. A l'entendre, toute la Pologne était coupable de ne pas apprécier un homme tel que le généralissime; enfin il déclara hautement qu'il marcherait sur ses traces : il fut nommé divisionnaire et gouverneur de Varsovie. Dans ces hautes fonctions, il crut faire acte de bon citoyen en attaquant violemment dans ses discours Lelewel, Pulawski et leurs nombreux partisans.

Sur ces entrefaites, Rudiger passait la Vistule; ce mouvement, en isolant l'insurrection des provinces du sud, lui portait un coup mortel; toutefois Rozycki parvint à se jeter sur les derrières des Russes pour les inquiéter, et paralyser les résultats de leur coopération. Il combattit courageusement dans plusieurs rencontres; mais, pressé par des forces supérieures, il se vit obligé de s'enfoncer vers le sud. Rudiger, débarrassé de toute surveillance de ce côté, s'établit solidement sur la Radomka, et, joignant l'aile droite de Paskevitch, compléta l'investissement de Varsovie et de l'armée polonaise, toujours inactive dans les champs de Bolimow.

L'opposition parlementaire reprenait une prépondérance factice au milieu des doutes et de l'agitation générale. Les partis de Lelewel et de Bonaventure Niemoiowski, qui représentaient les démocrates et les constitutionnels modifiés, se fondirent et

s'organisèrent en clubs ; ils résolurent de faire nommer une nouvelle commission d'enquête, à l'effet d'examiner la conduite de Skrzynecki, et au besoin de lui ôter le commandement. La diète adopta cette mesure, et la délégation chargée de ses ordres fut munie de pleins pouvoirs. Dans le cas où elle jugerait la destitution du généralissime nécessaire, elle devait procéder à la nomination d'un nouveau chef militaire. Le parti de Czartoryski vit avec frayeur que les choses s'acheminaient vers un dénoûment énergique. Dans l'impuissance de résister de front à une mesure adoptée, il essaya, du moins, d'en paralyser le résultat, en faisant tomber le choix sur Dembinski, ce qui amenait un changement nominal, et non un changement de système. Skrzynecki, dans son interrogatoire, montra beaucoup de grandeur et d'abnégation; mais, soit pour expliquer sa conduite, soit conviction réelle, il avoua que la disproportion de la lutte ne lui laissait aucune espérance, et il conseilla lui-même d'élire à sa place Dembinski, se réservant de combattre pour la patrie, fût-ce dans le rang des simples grenadiers. Il serait difficile de décrire le trouble et les agitations qui, de l'assemblée délibérante, se communiquèrent alors à l'armée. Enfin, il fut décidé que Dembinski prendrait le commandement pour trois jours, et soumettrait cette élection à la diète, qui, au bout de ce terme, l'annulerait ou la ratifierait définitivement. A l'instant de perdre son chef, l'armée, si exigeante naguère, s'émut, et ne se souvint plus que du mérite qu'il avait montré. « A la vue des deux généraux qui, suivis de l'état-major, venaient du quartier général, une rumeur d'attendrissement éclata dans les rangs. Le cortége, arrêté devant la première brigade, ouvrit un passage à Skrzynecki, et un long vivat l'accueillit sur toute la ligne... «Compagnons, s'écria-t-il, je vous présente ce fameux général Dembinski, qui, seul parmi les chefs de l'armée lithuanienne, fidèle à la cause nationale, a sauvé vos frères de la servitude, et les a ramenés couverts de gloire dans les murs de notre capitale. Fort de la reconnaissance de ses compatriotes, également puissant par sa popularité et ses vertus, admiré de mes généraux et de moi-même, lui seul peut encore vous conduire à la victoire. Dociles au choix de vos représentants, saluez-le votre chef, et reportez sur lui l'amour et le dévouement que vous m'avez prodigués. Vive notre général Dembinski ! » Les soldats répondirent par des exclamations que dominait le cri général : « Vive à jamais Skrzynecki. » Mais l'ex-généralissime réprima cet élan, et, mêlant la prière au reproche, il se déroba aux regrets et à l'admiration de ses frères d'armes. Dembinski lui tendit la main, promit d'imiter un homme qui emportait de si éclatants témoignages d'estime ; et cette marque de sympathie et d'abnégation excita des applaudissements unanimes. Skrzynecki prit modestement le commandement du corps de réserve ; Ramorino et Uminski furent placés à la tête des deux corps d'armée. Lubienski conserva la charge de chef d'état-major, et Prondzynski, quoiqu'à regret, reprit la charge de quartier-maître. La diète confirma l'œuvre de la délégation : tout annonçait une crise décisive. Mais les Varsoviens, mécontents de ce que l'homme qu'ils avaient choisi eût annoncé hautement l'intention de marcher sur les traces de son prédécesseur, résolurent de surveiller les deux généraux. La diète, tant pour calmer les inquiétudes des démocrates qui redoutaient un coup d'État militaire, que pour tenir en bride les prétentions de Dembinski, rendit le décret suivant : « 1° La nomination et la révocation du généralissime appartiennent désormais au gouvernement national ; 2° le généralissime cesse de faire partie du gouvernement ; 3° toutes les attributions accordées au généralissime par le décret du 24 janvier, lui sont conservées, sauf les modifications que dans la suite la représentation nationale jugerait nécessaires.

On était au 14 d'août, et déjà l'armée de Paskevitch s'avançait, et forçait

les Polonais à la retraite, cherchant à déborder leur gauche commandée par Ramorino. Dans l'intérieur de la ville, le mouvement des esprits semblait aussi annoncer une crise. Le club de la Redoute, dont Lelewel était l'âme, représentait assez fidèlement les girondins de la révolution française; les hommes de ce parti désiraient une réforme prompte et radicale; mais, s'enveloppant de théories insaisissables pour la multitude, ils se privaient ainsi de tous les éléments énergiques qui auraient pu assurer le triomphe de leurs idées. D'un autre côté, les membres les plus influents de ce club, écrivains, journalistes, avocats, n'avaient aucune prise sur les sympathies de l'armée. Ainsi le rôle le plus important, celui qui pouvait rallier les mécontentements populaires, restait à prendre : Krukowiecki s'en empara. Sa haine contre l'aristocratie, son habileté à manier les passions du peuple, les persécutions qu'on ne lui avait pas ménagées, toutes ces causes réunies lui permettaient de se poser comme l'homme des masses. Au reste, il est assez difficile de décider si sa participation aux désordres du 15 fut la suite d'un plan raisonné, ou simplement l'œuvre d'un homme, qui, pour satisfaire son ambition, se prêtait à toutes les circonstances. Sous le manteau du patriotisme, il travailla à son élévation particulière; et, comme il ne pouvait réussir sans ruiner le parti aristocratique, suspect à la multitude, le quintumvirat qui s'était laissé déborder par sa tâche, et par contre-coup tous ceux qui, dans l'armée, désiraient une capitulation quelconque avec l'empereur, il rallia à sa cause les résolutions énergiques, qui ne reculaient devant aucun moyen pour rendre tout rapprochement impossible. Parmi les hommes à système, les uns l'acceptèrent comme instrument et comme nécessité transitoire, tandis que les autres voyaient en lui le dictateur indispensable. Les officiers mécontents et sans service actif, qui pullulaient dans Varsovie, et les clubistes qui entretenaient de secrètes intelligences avec l'armée, étendaient l'influence de Krukowiecki jusque dans les camps, de sorte qu'il tenait à la fois dans sa main et le peuple de Varsovie et la majorité des soldats. La garde nationale, longtemps effacée, avait repris une sorte de faveur depuis les désastres militaires; elle représentait la bourgeoisie, et son appui n'était pas à dédaigner. Ostrowski, qui la commandait, fut facilement entraîné dans le parti du gouverneur. Il ne restait plus à Krukowiecki qu'à s'élever au-dessus de tous ses adhérents, et à les dominer par quelque acte de vigueur extraordinaire. Tel était l'état des esprits, lorsque le quintumvirat s'assembla pour donner définitivement un chef à l'armée. Le prince Czartoryski essaya d'abord de faire tomber le choix sur Dembinski; mais, voyant l'éloignement que ce général inspirait aux hommes influents et aux masses, il appuya l'élection de Prondzynski. Un messager fut immédiatement envoyé à ce dernier pour l'informer de son élection. Mais Prondzynski refusa, alléguant pour motif l'opposition continuelle qui avait régné entre lui et le généralissime. « Il ne pouvait, disait-il, accepter une charge que son rival avait remplie sans paraître l'avoir dépossédé, et s'attirer la haine et l'envie de ses collègues plus anciens et mieux connus que lui, jeune officier de la révolution. » En vain lui fut-il objecté que le salut de la patrie devait l'emporter sur des considérations particulières, il refusa obstinément, soit qu'il se sentît hors d'état de maîtriser toutes les intrigues de parti, soit qu'initié à tous les secrets de l'organisation de l'armée, il jugeât impossible de résister longtemps au feld-maréchal. S'il faut ajouter foi aux révélations de Dembinski, le jour même où il refusait l'hetmanat, il proposait à ce général de transiger avec Paskevitch.

Nous avons vu que Krukowiecki n'attendait qu'un moment favorable pour amener une crise, et formuler nettement ses prétentions. Pour entretenir l'irritation populaire, on répandait le bruit que l'aristocratie

reculait à dessein le jugement des prisonniers, qu'elle affectait une indulgence étrange à l'égard des agents russes. Le 15, à midi, on répète dans les groupes que Dembinski marche sur Varsovie pour soumettre le peuple. Quelques jeunes gens délégués par le peuple s'adressent au quintumvirat pour lui faire part de ses appréhensions; on leur répond que leurs craintes sont vaines ou prématurées, et ils retournent au milieu de la multitude, répétant que les hommes d'État reculaient devant le contrôle de leurs actes, et cherchaient à les entourer de mystère.

Cependant le canon grondait du côté des barrières de Wola et de Jérusalem. Skrzynecki et Ramorino battaient en retraite devant les colonnes de l'ennemi, qu'ils arrêtèrent enfin après une vigoureuse résistance; Varsovie était dans les tourments de l'attente. Le pouvoir semblait s'être abdiqué lui-même; la fermentation des esprits se trahissait par de sourdes rumeurs; il restait toujours à nommer un généralissime; trois brevets conférant cette charge furent remis au député Swierkowski, avec ordre de s'adresser successivement à Malachowski, à Prondzynski et à Lubienski. Lorsque le député montait en voiture, l'émeute bouillonnait déjà dans la ville. Le peuple, ne sachant à qui s'adresser, courut aux clubs. L'abbé Pulawski y prononça un discours empreint de toute l'énergie révolutionnaire. Après avoir accusé Skrzynecki, Dembinski, le quintumvirat et la diète, « il demanda pourquoi le décret contre Jankowski et ses complices n'était pas promulgué; pourquoi Skrzynecki commandait encore sous le nom de son lieutenant; pourquoi le gouvernement ne rendait pas au peuple compte de sa conduite. Et il concluait en s'écriant que le peuple, trompé par les hauts fonctionnaires, devait aller en masse les interroger, mais avec la sévérité d'un souverain mécontent de ses agents. On lui répondit par des cris : Marchons au palais! et, sur la proposition du président Czynski, on lui adjoignit trois commissaires chargés de dénoncer aux quintumvirs les griefs du peuple. » (Extrait de l'histoire de la révolution de Pologne.) Tandis que les commissaires remplissent leur message, et perdent le temps en explications, la foule, pressée de son œuvre, se ralliait autour de Krukowiecki, en dépit des mesures que Wengierski, gouverneur de Varsovie, et Ostrowski, chef de la garde nationale, venaient d'adopter en toute hâte. La foule assiégeait le château où étaient enfermés les prisonniers; quelques officiers sans emploi se jettent au milieu des masses, en s'écriant : Mort aux traîtres! les aristocrates à la potence! La garde nationale, après avoir résisté quelque temps, et la ligne elle-même, se joignirent au peuple, aux cris de : Mort aux traîtres, vive la liberté! « Le premier cachot qu'on enfonça fut celui de Jankowski : on le traîna dans la cour, où on lui fit subir un court interrogatoire; après quoi on lui enfonça plusieurs baïonnettes dans la poitrine, et on le pendit à l'S d'un réverbère. En expirant, le malheureux protesta de son innocence, et répéta tout ce qu'il avait déclaré lors de son arrestation. Son dernier soupir fut une malédiction contre Skrzynecki, qu'il accusait d'avoir sacrifié ses propres amis. La corde s'étant rompue sous le poids de son corps, on l'acheva à coups de sabre. Son gendre, Boukowski, fut atteint et massacré à l'instant où, après avoir sauté par une fenêtre, il cherchait à se glisser dans les fossés du château. Hurtig et Salacki furent tués dans leurs cachots, et leurs corps livrés aux outrages du peuple. Le chambellan russe Fenshave périt d'un coup de baïonnette. Les cadavres, dépouillés de vêtements et baignés dans le sang, furent accrochés aux réverbères, et flottèrent lourdement sur les têtes des vivants comme des drapeaux de terreur. »

Pour que cette scène de carnage fût complète, madame Bazanow fut massacrée dans son lit, malgré les larmes de sa jeune fille. La foule, furieuse de ses propres excès, se porta vers la pri-

son des espions. Cependant Krukowiecki s'était rendu au château; là, informé qu'il se tramait quelque chose de sinistre contre plusieurs particuliers, parmi lesquels figurait le confiseur Lessel, dont la fille avait épousé l'aide de camp du général, il courut à la maison de son protégé, déjà assaillie par les égorgeurs, et trouvant quatre sapeurs qui s'étaient introduits les premiers, il prit les quatre bouts de son mouchoir dans une main, et leur fit tirer au sort à qui payerait la témérité de tous. Il fit fusiller immédiatement le malheureux qui avait amené le nœud fatal. Le peuple céda devant une énergie qui défiait la sienne, et continua sa route vers les prisons. Quelques-uns des meneurs, qui comptaient sur une journée complète, essayèrent de porter le peuple au massacre des aristocrates; mais les dispositions des Varsoviens qui se traduisaient en démonstrations positives, reculaient devant des crimes qui tenaient à la combinaison d'un système. Nous emprunterons encore à l'histoire de Miéroslawski le trait suivant, qui prouve combien les masses révolutionnaires passent subitement d'un extrême à l'autre.

« Une des têtes de la colonne qui, partie du centre de la ville, se répandait déjà vers l'ouest en quatre nouvelles ramifications, enveloppa l'hôtel Lubienski. Un officier de quatorze ans, qui manifestait une inconcevable férocité, la conduisait. Un homme en chemise et à demi mort de frayeur, que l'on prit pour Henri Lubienski, s'embarrassa dans les rangs du peuple. On le traînait déjà au réverbère, lorsque des femmes en larmes parurent au balcon, implorant la clémence des meurtriers. Quelqu'un s'écria qu'il y avait erreur, et que le malheureux n'était pas le traître Henri, mais bien son frère Jean. On relâcha Jean, et une autre voix demanda alors qu'on entrât dans la maison pour chercher le vrai coupable; mais la multitude s'écria que jamais le peuple ne violait l'asile protégé par la sainte présence des femmes polonaises; et lorsqu'on vit à la lugubre clarté des flambeaux des pleurs sillonner les joues des suppliantes, et leurs mains s'élever en signe de gratitude, les têtes se découvrirent, et s'inclinèrent dans un religieux et grave recueillement. »

Le peuple avait fait mine de pénétrer de force dans la Banque; on lui représenta que la propriété nationale était placée sous la sauvegarde de son honneur, et il abandonna cette proie pour aller s'enivrer de sang aux barrières. Sur ces entrefaites, le gouvernement abdiqua de fait. Lelewel dédaigna de se justifier devant ses collègues, qui attribuaient tous ces événements à l'influence de ses doctrines. Lelewel n'était cependant qu'un révolutionnaire logicien, incapable de sanctionner la violence, mais la rapportant, par des raisonnements irréfutables, à un véritable principe. Czartoryski chercha un asile dans le camp; on assure qu'en traversant au galop la barrière de Wola, il entendit une balle siffler à ses oreilles. Un seul gouverneur, Vincent Niemoïowski, affronta le danger, et resta à son poste. Le ministère se désorganisa, et les rênes de l'autorité flottaient sur les épaules robustes du peuple. Krukowiecki saisit cet instant favorable, et se rend à l'hôtel de ville, où ses adhérents le proclament gouverneur de la ville. De là il court aux barrières; déjà l'émeute avait pénétré dans les maisons qui servaient de prison à quelques-uns des agents de la police de Constantin. On les massacra sans miséricorde; Krukowiecki, après avoir inutilement essayé d'arrêter cette sanglante boucherie, laissa tranquillement l'œuvre s'accomplir, et courut faire sanctionner son nouveau titre de gouverneur de la ville par le quintumvirat, affirmant que, lorsqu'il aurait l'autorité nécessaire, il aurait bientôt muselé l'émeute. Vincent Niemoïowski n'hésita pas, à cette condition, de se rendre au vœu de l'ambitieux vieillard. Aussitôt Krukowiecki lança son cheval au milieu des attroupements, et à sa voix tout rentra dans l'ordre.

Pendant que ce simulacre de terreur

épouvantait Varsovie, Zwierkowski, avec ses trois brevets en portefeuille, essuyait successivement trois refus. Malachowski s'excusa sur son âge; Prondzynski se renferma dans ses premiers motifs, et Lubienski, qui gisait sur un matelas jeté dans un coin de sa chambre, répondit qu'il était souffrant et hors d'état d'assumer la responsabilité de l'hetmanat. Il termina en demandant pour toute grâce qu'on le laissât tranquille. Le lendemain, les détails de la nuit arrivèrent au quartier général. Skrzynecki, qui redoutait plus les dangers d'une émeute que toute autre chose, abandonna l'armée, resta caché à Varsovie jusqu'à la prise de cette ville, et plus tard se réfugia en Autriche. Le caractère de cet homme offre un mélange extraordinaire de fermeté et d'hésitation, de bravoure devant l'ennemi, et d'appréhensions mesquines devant tout ce qui contrariait la marche politique qu'il avait adoptée. On voit qu'il était dominé par l'idée fixe de l'infériorité numérique de l'armée polonaise, et qu'il mettait toute son espérance dans les négociations avec l'étranger. S'il se trompa dans ses prévisions, la postérité peut l'absoudre, car l'intérêt des cabinets de Paris et de Londres rendait probable une sérieuse intervention. On a dit de lui qu'il dépensa, pour perdre l'avenir de la Pologne, beaucoup plus d'énergie qu'il ne lui en eût fallu pour le sauver. L'histoire trouvera sans doute ce jugement trop sévère; quand de nobles espérances sont déçues, le regret se change trop souvent en accusation, et le malheur est assimilé à la trahison ou à la faiblesse.

Le lendemain de l'émeute il y eut encore quelques massacres; mais la crise était passée, et quelques régiments de cavalerie imposèrent aux turbulents. Le club s'assembla en tumulte, et ses orateurs, après avoir décliné toute responsabilité dans les massacres, parlèrent très au long sur ce qu'il y avait à faire, et ne décidèrent rien. Les quintumvirs tinrent une conduite semblable, et se disculpèrent par une proclamation; ils résolurent ensuite de tenter un nouvel effort auprès de Prondzynski. Ce général consentit à se charger de l'hetmanat jusqu'au lendemain. Après ce dernier et stérile enfantement, le quintumvirat proclama le jour même son abdication, dans les termes suivants :

« Vénérable sénat,

« Illustre chambre des représentants,

« Les soussignés, membres du gouvernement national, appelés par vous à cette haute magistrature, ont la profonde conviction d'avoir rempli leur devoir. Ayant pour but unique le bien général et la prospérité de la sainte patrie, ils se présentent devant vous avec une conscience pure et des noms sans tache; mais, convaincus par les derniers événements de la nécessité d'un changement dans le personnel du gouvernement, ils déposent leur autorité entre les mains de ceux qui représentent la souveraineté du peuple et la majesté nationale. Afin, cependant, que la marche des affaires ne soit pas interrompue, ils continueront leurs fonctions jusqu'à ce que vous les ayez remplacés. Son altesse le président Adam, prince Czartoryski, adhère à tout ce que nous avons résolu à cet égard, par une lettre écrite à l'un des membres.

« *Signé :* Vincent Niemoïowski, Théophile Morawski, Stanislas Barzykowski, Joachim Lelewel. »

Désormais la lutte n'existait plus qu'entre Dembinski, chef de l'armée, puisque l'acceptation de Prondzynski ne lui donnait l'hetmanat que pour un jour, et Krukowiecki, maître de la capitale. Dembinski usa bientôt son autorité par des rigueurs intempestives contre les clubistes et les meneurs de l'émeute; il ne s'apercevait pas qu'il affranchissait son rival des seules entraves qui pouvaient encore l'arrêter. La diète, à bout d'expédients, adopta, séance tenante, le projet suivant :

Article 1er. Le gouvernement, constitué par le décret du 28 janvier, sera à l'avenir dirigé par un président du conseil des ministres. à l'élection du-

quel les chambres procéderont sans délai.

Article 2. Le président nomme les ministres des six départements administratifs. Les ministres n'auront que voix consultative dans le conseil; le président ou son remplaçant aura seul voix délibérative. Toute ordonnance du président sera rendue au nom du gouvernement national, conseil tenant, et devra être contre-signée au moins par un des ministres présents.

Article 3. En outre des attributions affectées au quintumvirat, le président jouira du droit de nommer le général en chef, et de celui de faire grâce.

Article 4. Les attributions qui dérivent de la charte constitutionnelle, comme la déclaration de guerre et la conclusion des traités, restent à la diète.

Article 5. Les chambres délibéreront réunies jusqu'à la délivrance de la capitale, et ne pourront être prorogées ou dissoutes que de leur propre gré.

Article 6. L'exécution du présent décret est confiée au président du sénat et au maréchal de la diète.

Krukowiecki fut élu président à une grande majorité; dès lors Dembinski abandonna noblement toutes ses prétentions; mais déjà ses mesures de rigueur envers les membres influents du club patriotique, qu'il avait fait arrêter et mettre en jugement, lui avaient aliéné presque toutes les sympathies. Le président plaida la cause des accusés, et obtint sans peine leur élargissement. Un de ses premiers actes fut la destitution de Dembinski, qu'il remplaça par Malachowski. Il donna le gouvernement de la capitale à Chrzanowski, un des chefs qu'on croyait disposés à traiter avec l'empereur. Après avoir nommé les ministres, il conféra à Zaliwski le commandement de la garde urbaine; cette nouvelle organisation de tous les prolétaires en état de porter les armes permit d'utiliser les officiers sans emploi, et elle pouvait garnir les barricades de robustes défenseurs. Mais Chrzanowski, redoutant les conséquences de cette mesure, parvint à persuader au président que la garde urbaine serait plus dangereuse qu'utile, et elle fut dissoute.

Cependant l'armée polonaise s'était retirée sur Wola: déjà un détachement commandé par le colonel Legallois avait été écrasé; les Russes enveloppaient leurs adversaires, et leur supériorité numérique, appuyée de l'habileté et de l'expérience du feld-maréchal, ne permettait guère de se faire illusion sur l'issue d'une bataille décisive.

« Krukowiecki convoqua, le 19 août, un grand conseil de guerre. Trois avis différents furent ouverts. Krukowiecki proposa d'accepter la bataille dans les plaines de Wola. Uminski développa le plan de Prondzynski. Il voulait qu'on détachât la moitié de l'armée, afin de battre Rosen et d'approvisionner Varsovie, avant de recevoir l'attaque derrière les lignes fortifiées, d'où l'on pouvait, même après un échec, se jeter dans les rues, et, à l'aide du peuple, défendre pied à pied les barricades. Dembinski enfin, toujours dominé par son génie de partisan, proposait d'évacuer une ville qu'il faudrait tôt ou tard céder à la force et à la famine, et de transporter la guerre en Lithuanie, en passant sur le ventre à Rosen et à Golowin. » (Miéroslawski.)

Le plan d'Uminski fut adopté. Ramorino, à la tête de vingt mille hommes, reçut l'ordre de dégager la rive droite et d'approvisionner Varsovie. Le corps expéditionnaire obtint quelques avantages sur l'ennemi, et notamment à Rogoznica; mais, pendant qu'il s'éloignait de la position centrale, Paskevitch, qui venait de rallier à lui le corps de Kreutz, résolut de porter toutes ses forces disponibles contre Varsovie avant que Ramorino eût eu le temps de ramener dans la capitale les forces dont il avait le commandement. Il jugea qu'une fois maître de la ville, il lui serait facile de porter les derniers coups à l'insurrection.

On a judicieusement observé que le système de défense adopté pour Varsovie était vicieux, à cause du trop grand

développement donné aux lignes fortifiées : en effet, ce système, pour avoir des résultats utiles, supposait une armée double de celle dont pouvaient disposer les insurgés ; et, dans le cas où la Pologne aurait pu mettre sur pied une force aussi imposante, elle n'avait pas besoin de s'abriter derrière des remparts. D'un autre côté, si tous les points fortifiés ne pouvaient être défendus par une artillerie nombreuse et par des corps redoutables, il fallait nécessairement abandonner la première enceinte à l'ennemi, qui s'y établirait pour débusquer les Polonais des ouvrages plus rapprochés de la ville. Ce système aurait pu être jugé convenable dans le cas seulement où des corps, manœuvrant rapidement autour de la ville, auraient constamment tenu les Russes en alerte, et les eût, en cas d'attaque, exposés aux baïonnettes d'un côté, et au feu des remparts de l'autre. Il faut ajouter à ces considérations qu'a développées avec sagacité l'auteur de la Révolution de Pologne, que plusieurs points d'une haute importance avaient été négligés, ou fortifiés d'une manière incomplète. Mais, quand on pense que tout, dans cette guerre, était improvisé, et que les Polonais avaient à lutter contre des forces bien supérieures, on ne peut que s'étonner de la longueur et de l'acharnement de la résistance. Le feld-maréchal, pour éviter l'effusion du sang, envoya, le 4 septembre, le général Danenberg aux avant-postes pour garantir aux Polonais, de la part de son maître, l'oubli du passé, des assurances pour l'avenir, le redressement des griefs qui avaient donné lieu à la guerre, et l'examen des exigences relatives aux provinces transniémiennes. « Prondzyinski, qui était revenu à Varsovie, et le colonel Wyrocki, envoyé pour recevoir les communications, répondirent qu'ils n'avaient pas de pouvoirs pour traiter. Le lendemain, la majorité du conseil des ministres convoqués par Krukowiecki, d'accord avec la diète, décida que l'on ne traiterait que sur les bases du manifeste, ce qui équivalait à une rupture ouverte. » (Miéroslawski.) Il n'entre pas dans notre plan de décrire cette bataille qui effaça de la carte le noble royaume de Pologne. Nous nous contenterons d'indiquer sommairement les principales phases de cette journée mémorable. Le 6 septembre, à cinq heures du matin, un feu terrible éclata sur toute la ligne des Russes; mais c'est contre Wola que se dirigea l'attaque principale. Tandis que l'aile droite occupait Uminski, Kreutz se précipitait sur le centre. Une redoute, que les Russes venaient d'emporter, saute avec un fracas épouvantable : un officier polonais avait mis le feu à la poudrière pour ensevelir les vainqueurs sous les ruines. Déjà les Russes prenaient à revers les faces de Wola ; Krukowiecki courait de lunette en lunette, et, jugeant sans doute que tout était perdu, il tourna bride et disparut. L'ennemi, maître de Wola, couronnait déjà les hauteurs qui dominent Czysté. L'artillerie polonaise, dirigée par Bem, ouvrit un feu terrible, et porta le ravage dans les colonnes russes. Deux bataillons d'infanterie achèvent de balayer cet espace, lorsque la cavalerie les arrête et les force de reculer. Les Russes étaient maîtres de la première ligne; ils suspendirent l'attaque pour la recommencer le lendemain. Krukowiecki eut alors recours aux négociations. Le féld-maréchal n'épargna point les promesses, sans toutefois s'écarter de ses premières offres; et, sur les instances du président, il accorda un armistice de huit heures, pour lui laisser le temps de ramener les esprits à une capitulation devenue nécessaire.

A la nouvelle que le président traitait avec Paskevitsch, tous les ministres donnèrent leur démission. Le 7, à dix heures du matin, la diète ouvrit sa séance. Prondzynski, de retour du camp russe, démontra que toute résistance était désormais impossible. Plusieurs nonces, parmi lesquels se distinguaient Bonaventure Niémoïowski et le maréchal Ostrowski, s'élèvent énergiquement contre toute transaction; et Lelewel appuyait leur généreux re-

fus de son éloquence, lorsqu'un aide de camp de Krukowiecki vient annoncer que l'armistice allait expirer. La diète continua ses délibérations; mais déjà le président avait pris ses mesures, et l'agitation populaire, excitée encore par l'indignation des représentants, était frappée d'impuissance. L'armée polonaise résista quelque temps avec un courage désespéré; l'artillerie, de part et d'autre, exerça de grands ravages. L'attaque de l'aile droite russe absorba pendant quelques heures tous les efforts de la résistance; les artilleurs polonais épuisèrent leurs munitions; malgré la supériorité de leur feu, ils voyaient l'ennemi réparer sans cesse ses pertes, et emprunter à sa réserve des ressources toujours nouvelles. Dès le matin, Paskevitsch avait eu un cheval tué sous lui; il confia le commandement à Toll, ayant reçu une forte contusion qui l'obligea à s'éloigner du champ de bataille. Vers cinq heures, toute la ligne des Russes s'élança en avant, et les redoutes polonaises tombèrent une à une au pouvoir de l'ennemi. Vers cinq heures du soir, l'incendie se déclara dans les décombres de Czysté, et, gagnant la lisière des faubourgs, délogea les Polonais du cimetière et des jardins où ils s'étaient retranchés. Les insurgés, refoulés par une dernière attaque de Schakhovskoï, sur l'allée de Wola, se défendaient toujours, et leur artillerie rompait les colonnes des assaillants. C'est à ce moment que des aides de camp viennent annoncer que le président avait capitulé. A cette nouvelle, les uns s'éloignent, les autres refusent d'interrompre la lutte, et Bem ordonne aux pièces de campagne de se retirer sur Praga. C'était l'agonie de la Pologne; Kukrowiecki avait envoyé sa démission au maréchal de la diète; mais tant qu'elle n'était pas acceptée, il restait investi du pouvoir de traiter. La diète, après d'orageux débats, refusa la démission du président, et l'autorisa à capituler. Après ce dernier acte, qui épargnait à Varsovie les horreurs de l'assaut, elle vota sa prorogation et se sépara. Krukowiecki essaya en vain, dans l'entrevue qu'il eut avec l'envoyé de Paskevitsch, d'obtenir des conditions favorables; le vainqueur pouvait dicter des lois; il exigeait une soumission sans réserve. La guerre venait de rompre le pacte de 1815; les rapports avec l'empire étaient désormais changés: la force s'autorisait de la victoire, et l'avenir n'était plus douteux. Krukowiecki écrivit au tsar la lettre suivante: « Sire, chargé dans ce moment même du pouvoir de parler à Votre Majesté impériale et royale au nom de la nation polonaise, je m'adresse, par son excellence monseigneur le comte Paskevitsch d'Érivan, à votre cœur paternel.

« En se soumettant sans aucunes conditions à Votre Majesté notre roi, la nation polonaise sait qu'elle seule est à même de faire oublier le passé, et de guérir les plaies profondes qui ont déchiré ma patrie. »

La liberté eut encore un beau moment; la minorité de la diète, assumant un pouvoir que la prorogation avait suspendu, électrisée par le chaleureux désespoir de Molachowski, veut rompre toute négociation. Le maréchal de la diète va trouver le président, le somme d'abdiquer, et revient avec sa démission au milieu de l'assemblée, qui nomme par acclamation Bonaventure Niemoïowski, président du gouvernement. Dans la nuit du 7 au 8, Berg et Prondzynski cherchent Krukowiecki, pour lui demander au nom du maréchal la ratification du traité. Mais la démission de ce dernier rendait cette formalité impossible. La réflexion avait succédé à l'enthousiame. Molachowski se rend enfin aux instances de ceux-là mêmes qui avaient applaudi à sa résistance, et signe la capitulation. Il cède à Paskevitsch le pont et la tête de pont de Praga. De son côté, le feld-maréchal s'engage à ne pas troubler la retraite de l'armée polonaise, et lui laisse quarante-huit heures pour emporter les armes, les munitions, les effets militaires et ceux des particuliers qui voudront suivre l'arrière-garde. » (Miéroslawski.)

L'éloignement de Ramorino accéléra la chute de Varsovie ; on a diversement interprété sa conduite ; les uns l'expliquent par des ordres précis, auxquels il ne pouvait désobéir, et par l'ignorance où on l'avait laissé de ce qui se passait aux portes de la capitale ; d'autres le blâment de ne pas être rentré au camp après s'être acquitté de sa mission, qui consistait à nettoyer la rive droite du fleuve et à approvisionner Varsovie. Lorsqu'il connut le véritable état des choses, il était trop tard. Le 9, après avoir convoqué un conseil de guerre, il fut décidé que son corps d'armée s'écoulerait vers le sud, et qu'il se réfugierait sur le territoire autrichien ; cette résolution était prise, lorsqu'il reçut l'ordre de se porter sur le Bug et de rejoindre l'armée polonaise à Modlin. Toute confiance était détruite ; Ramorino se crut dispensé d'obéir ; il exécuta ce que son conseil de guerre avait décidé ; pressé de tous côtés par les masses russes, acculé à la Gallicie autrichienne, il passa la frontière à Roscin, dans la nuit du 16 au 17 ; quelque temps après, le partisan Rozycki traversa la Vistule à Bobrek, et mit sa petite troupe à l'abri des Russes sur le territoire autrichien.

Cependant l'armée principale, sortie de Praga le 8 septembre, se porta vers Modlin ; le généralissime Malachowski demanda lui-même qu'on le remplaçât ; il s'accusait avec amertume d'avoir signé la capitulation. Le cercle des grandes réputations militaires était bien rétréci : Krukowiecki, Prondzynski et Chrzanowski étaient restés dans la capitale ; il ne restait plus que Dembinski, Uminski, Rybinski, Bem et Sierawski. Rybinski fut élu ; cette petite armée ne comptait plus que vingt mille hommes presque tous démoralisés, nombre que la désertion diminuait encore tous les jours. Paskevitsch n'eut pas de peine à envelopper ces débris. Profitant de leur désorganisation, il envoya aux Polonais son ultimatum. Il était ainsi conçu :

« 1° L'armée rentrera dans ses devoirs envers son roi ; 2° elle lui enverra une députation pour lui demander l'oubli du passé ; 3° en attendant la réponse de Sa Majesté impériale, elle prendra ses cantonnements dans le palatinat de Plock ; 4° Modlin sera remis incessamment aux troupes impériales.

« Au lieu d'obéir à cette injonction, les Polonais jettent un pont sur la Vistule ; bientôt cependant le découragement reprit le dessus, les chefs, mécontents de Rybinski, transportèrent le commandement à Uminski, mais l'infanterie refusa de lui obéir. Les nonces découragés avaient pris le chemin de la frontière prussienne ; et l'armée, gagnant toujours vers l'ouest, établit son quartier général à Szpital. Pahlen était toujours sur les traces des fuyards ; l'arrière-garde, commandée par Dembinski, tira les derniers coups de canon. Le 5 octobre, l'infanterie déposa les armes à Jastrzembie, l'artillerie et la cavalerie près de Brodnica. » (Miéroslawski.) L'insurrection était éteinte, la Pologne n'était plus qu'une province russe.

Aujourd'hui que quelques années ont passé sur ces événements mémorables, il est permis de porter un jugement plus impartial sur les vainqueurs et les vaincus ; de part et d'autre, les deux peuples rivaux ont conservé leur caractère historique. Les Russes se sont montrés tels qu'on les a vus dans les grandes luttes qu'ils ont eues à soutenir, c'est-à-dire, braves, résignés, patients, et compensant, par une discipline sévère, l'élan qui manque à leurs masses. Diebitsch n'a montré d'habileté que dans ses mouvements stratégiques, mais il n'a pas su profiter de la victoire ; Paskevitsch a poussé la hardiesse jusqu'à la témérité ; son mouvement sur la basse Vistule est une conception neuve qui changeait toute l'économie de la campagne : le succès l'a justifié. Les Polonais, dans le bien comme dans le mal, n'ont pas démenti leur ancienne renommée : bravoure chevaleresque, dévouement complet, mais, à côté de ces vertus, amour-propre excessif, jalousie de parti à parti, d'homme à homme en

un mot, anarchie dans les idées, voilà ce qu'on retrouve dans l'histoire de leur dernière guerre, voilà ce qui a fait leur gloire et leur faiblesse dans toutes les luttes du passé. Sous le point de vue politique, l'insurrection de Pologne était, pour les Russes comme pour les Polonais, une question de vie ou de mort. Si la Pologne eût triomphé, l'exemple de son indépendance eût nécessairement soulevé les provinces prussiennes et autrichiennes des anciens partages; la Russie perdait ses bases politiques et commerciales sur la Baltique et sur l'Euxin; la Turquie et la Suède la pressaient du sud au nord; la régénération de l'Orient pouvait se développer en sécurité; en un mot, l'empire des tsars n'était plus qu'une puissance asiatique, et la face de l'Europe était changée. L'Europe n'a pas voulu voir ces résultats; elle subit aujourd'hui les conséquences de sa conduite; toutefois elle a acquis la conviction que la Russie a dû employer toutes ses forces et presqu'une année pour soumettre quelques palatinats; elle sait que, sans la connivence de la Prusse et de l'Autriche, l'issue de cette guerre entre le despotisme et la liberté eût été, sinon douteuse, du moins marquée par des sacrifices encore plus grands.

La Russie était définitivement maîtresse de la Pologne; presque tous ceux qui avaient combattu pour l'indépendance étaient disséminés en Allemagne, en France et en Angleterre, où ils étaient l'objet de la sympathie des peuples, après avoir été abandonnés par les gouvernements; les restes de l'armée polonaise furent bientôt incorporés dans l'armée russe. Pour leur ôter tout espoir de révolte, on les employa depuis en assez grand nombre contre les peuplades du Caucase.

Du côté de l'Orient, des émigrations considérables avaient eu lieu sur le territoire nouvellement concédé aux Russes. Le général Lazaref, chargé par le comte d'Érivan d'agir sur l'esprit des populations arméniennes, favorisa le départ et l'établissement de plus de dix mille familles. Le patriarche de l'Église arménienne, dont le siége œcuménique était le monastère d'Etchmiazdin, fut attiré à Érivan, et cette ville, sous l'administration des Russes, ne peut manquer d'amener avec le temps la décadence d'Erzeroum.

Nous avons vu que les conquêtes des Russes dans la Turquie d'Asie leur permettaient d'agir d'une manière prompte et presque irrésistible, dans le cas d'une guerre en Orient, soit contre la Perse, soit contre la Porte ottomane; mais un des plus grands avantages de la position que leur assurent les traités d'Andrinople et de Tourkmantchaï, c'est d'entourer par mer et par terre les peuplades guerrières du Caucase qui luttent encore aujourd'hui contre les armes du tsar. La résistance de ces belliqueux montagnards, les relations récentes des Anglais sur ces contrées peu connues, et dont les retraites inaccessibles semblent défier les efforts de la tactique militaire non moins que les bienfaits de la civilisation, tout appelle sur la Circassie un intérêt rendu plus vif encore par la situation actuelle de l'Orient. Nous croyons donc utile de rassembler ici quelques détails sur les régions caucasiennes.

La cession de la Géorgie ouvrait aux Russes le versant méridional du Caucase; de Tiflis, ils peuvent facilement se porter le long de l'Ararat; et les forts qu'ils possèdent dans les khanats d'Érivan et de Nakhitchévan les mettent à l'abri de toute entreprise sérieuse de la part de la Perse et des Turcs. Les Circassiens s'étaient placés sous la suzeraineté des sultans, qui les ont abandonnés à la Russie. Mais ces montagnards ne se regardent point comme liés par des traités conclus sans leur participation; ils ont déclaré qu'ils reconnaîtraient volontairement l'autorité de la Porte, mais que nulle puissance au monde n'avait le droit de les soumettre aux Russes, contre lesquels ils nourrissent une haine profonde. Les montagnards du Caucase présentent une diversité presque infinie de races, de sectes, d'idiomes et

d'institutions. Il est difficile d'évaluer d'une manière exacte le chiffre de toutes ces populations. Reinegg, selon le Port-folio, paraît être la meilleure autorité; Klaproth l'évalue trop bas par système; les rapports russes officiels le représentent par un million cent cinquante mille âmes; les autorités locales le portent à quatre millions; nous pouvons, sans craindre de nous tromper, l'estimer à plus de trois millions... La population entière est armée. Il n'y a pas de petite ferme où l'on ne trouve un yatagan, un sabre, un fusil, ou un arc et des flèches. Beaucoup d'habitants possèdent un armement riche et pittoresque; vers l'ouest et le sud, on rencontre un nombre considérable de cavaliers, et chaque ferme entretient un cheval de guerre. Les Circassiens et les Cabardiens sont tous cavaliers, et ils ont fréquemment à la bouche la menace de marcher sur Moscou.

Dans l'intervalle qui sépare les lignes du Terek de celles du Kouban, la Russie ne possède que ses stations militaires. Les Circassiens ont poussé à plusieurs reprises des corps de cinq à dix mille hommes à travers cette frontière militaire; ils ont pénétré fort loin dans l'intérieur de la Russie, et, balayant tout devant eux, ils en ont emmené de nombreux troupeaux de bêtes à cornes et à laine, faisant en outre des prisonniers qu'ils rendaient plus tard, soit par échange, soit moyennant une rançon. Leurs sabres sont de fabrique indigène; ils préparent eux-mêmes leur sellerie et leur buffleterie: quant au plomb et à la poudre, ils étaient dans l'habitude de les importer de l'étranger; mais, depuis l'interruption que la Russie impose à leur commerce, ils s'en fournissent par eux-mêmes, quoique avec assez de difficulté.

Le pays abonde en premières nécessités de la vie; le seul luxe des habitants, c'est d'avoir de belles armes. Le costume des Circassiens est simple et parfaitement adapté à leurs habitudes guerrières: c'est un bonnet de peau de mouton, et un habit en forme de redingote d'une sorte de flanelle épaisse, de couleur grise, avec des poches destinées aux cartouches sur le devant, et serré par une ceinture autour des reins. Leurs pantalons sont faits de la même étoffe; une seule pièce de l'habillement admet quelque recherche: ce sont des bottines en maroquin rouge ou noir, que les chefs portent ornées de broderies. A peine y a-t-il quelque autre différence dans le costume des personnes de rangs différents; malgré cela, le peuple observe un grand respect pour les anciens, les anciens à l'égard des nobles, et les nobles pour les princes.

Dans les guerres intérieures et dans les guerres défensives, il paraîtrait que ce sont les princes qui décident et font exécuter les mesures nécessaires. Mais, lorsqu'il est question d'une expédition au dehors, la troupe entière se rassemble, et procède à l'élection d'un chef, qui a un pouvoir despotique et irresponsable tant que dure l'expédition.

Pour les affaires intérieures, l'autorité suprême est héréditaire en quelques endroits; ailleurs, elle n'existe que sous des formes entièrement républicaines, et se trouve entre les mains d'un conseil élu parmi les chefs de municipalité qui représentent chaque village. Dans beaucoup de lieux, l'administration de la justice est confiée à des assemblées régulières, où tous les intérêts sont débattus, comme jadis, en Grèce, dans les assemblées du peuple. (Port-folio.)

Les rivalités de peuplades à peuplades, les haines vivaces entre les familles et les individus, empêchent les Circassiens de lutter avec ensemble contre les corps russes qui les harcèlent. Cependant la communauté du danger les a réunis souvent dans une même pensée de salut et de haine contre leurs oppresseurs. Peut-être leurs subdivisions et leur manière de guerroyer que favorisent les localités, sont-elles plus efficaces pour la défense, que si, en adoptant une organisation militaire plus savante, ils se hasardaient plus souvent à combattre par

masses contre un ennemi qui aurait toujours l'avantage du nombre. »

La principale tribu du Caucase oriental est celle des Lesguis; le pays qu'elle occupe regarde la mer Caspienne, et comprend les districts du Daghestan, de Jar et Belikhan. Les Lesguis de ce dernier district ont des troupes russes cantonnées chez eux. Leur pays est plus accessible que le reste de cette chaîne du Caucase. Avec le printemps et le feuillage ils reprennent leurs armes, tandis qu'en hiver les arbres dépouillés ne leur offrant plus d'abri, la rigueur de la saison les fait descendre des hauteurs, et les oblige à une soumission apparente devant leurs ennemis qui occupent la plaine. Plusieurs de leurs chefs se sont réfugiés en Perse et en Turquie. Le blocus de douanes, qui les étreint comme le reste de la Circassie, les affaiblit par degrés, et ils sont plutôt maintenus que soumis. Derbent et Bakou sont les deux places maritimes régulièrement fortifiées que la Russie possède sur cette rive. Pendant la dernière guerre avec la Perse, trente mille Lesguis sont venus bloquer ces deux villes, mais leurs efforts ont été sans résultat, la mer étant au pouvoir des Russes. Klaproth dit qu'un de leurs chefs, *Nutscham*, peut rassembler douze mille hommes.

Les tribus qui occupent la chaîne du Caucase, depuis le Vladi-Caucase, sont souvent en état d'hostilité avec les Russes, et la proximité de leurs rochers inabordables impose à ces derniers l'obligation d'être constamment sur leurs gardes. Les plus redoutables d'entre ces tribus sont celles des Tchetchenetz et des Soans. Cependant une partie de leurs habitants est fixée dans les plaines des deux Kabarda et sur les autres plateaux soumis aux Russes. Les villages des Lesguis et des Tchetchenetz, qui reconnaissent l'autorité du gouvernement russe, ont livré des otages et payent un impôt; on les appelle *zamirnié* (pacifiés): mais souvent leurs habitants sont plus dangereux que ceux qui veulent rester indépendants. Ayant libre accès dans les villes et les camps russes, ils servent toujours d'espions à leurs frères insoumis, et les appuient en cas d'attaque. La plupart sont musulmans; lorsque la forteresse d'Anapa était encore au pouvoir de la Porte, cette puissance leur faisait passer des armes en échange de jeunes garçons et de jeunes femmes.

Leur costume consiste en une courte tunique, un large pantalon, des bottes à pointes longues et recourbées, un bonnet rond surmonté d'un capuchon terminé en pointe. Leurs maisons sont petites et couvertes de terre; une peau de mouton leur sert de lit, une selle d'oreiller. Leur nourriture consiste en pain de maïs, qu'ils font cuire sur une pierre échauffée, avec un morceau de viande saignant et des oignons. Ils aiment passionnément les liqueurs fortes. Lorsqu'ils ne sont pas en guerre, la chasse et le pillage les entraînent hors de leurs foyers. Les femmes mènent l'existence la plus misérable; elles sont moins estimées que les chevaux et les armes. Ils manient leurs poignards avec la plus grande dextérité : la lame, longue d'environ dix-huit pouces, en est d'une trempe excellente; on assure que les habitants plongent ces armes dans une substance vénéneuse qui en rend les atteintes mortelles. Lorsqu'un Tchetchenetz est vivement poursuivi, il lance son poignard contre son adversaire, et rarement à une distance de dix pas il manque son but; s'il est serré de trop près, il l'enfonce dans son propre sein. Ils ont des esclaves qu'ils emploient aux plus rudes travaux; ce sont pour la plupart des prisonniers. Un officier supérieur russe resta captif au milieu d'eux jusqu'à ce qu'on eût payé la rançon qu'ils avaient fixée. Pour l'empêcher de fuir, on lui avait fait une incision à la plante des pieds, et on la laissa cicatriser après y avoir introduit du crin de cheval. Leurs attaques subites tiennent les troupes russes dans une alerte continuelle; la nuit les postes sont doublés, et des patrouilles nombreuses surveillent la bandière des établisse-

ments. Ils descendent par milliers de leurs montagnes; enlèvent hommes, femmes, troupeaux; et, défiant toute poursuite par la rapidité de leur marche et la dissémination de leurs forces, ils regagnent leurs repaires inexpugnables. Nous empruntons à M. Tolstoy le récit suivant, rapporté par un officier qui s'est trouvé sur les lieux. « Pendant une nuit obscure, une vingtaine de Lesguis descendent des montagnes, traversent l'Alazan, franchissent à pied le cordon des factionnaires qui entouraient un camp de dragons établi près de Tiflis, s'élancent, le poignard à la main, vers une caserne, massacrent la sentinelle qui gardait l'entrée, et pénètrent en silence dans les salles intérieures où dormaient les soldats. Tout ce qui s'offre à eux est d'abord égorgé; quelques dragons s'éveillent et courent aux armes; les Lesguis avaient éteint les lumières, et se reconnaissaient entre eux par l'attouchement de leurs barbes. Le carnage continua jusqu'à l'arrivée des patrouilles. Alors ils voulurent se faire jour, mais ils furent tous enveloppés: les uns, au lieu de se rendre, se poignardèrent; et ceux qui n'eurent pas le temps de se frapper témoignaient leur joie de se voir entourés de cadavres russes. »

Au mois de février 1830, Kozi-Moullah réunit plus de six mille hommes dans le Daghestan, et parcourut tout le pays, dans le but ou sous le prétexte de rétablir l'autorité du tribunal spirituel: battu en plusieurs rencontres, il se réfugia parmi les tribus sauvages de la côte orientale, où il attaqua sans succès les villages occupés par les Russes. Après avoir réuni quatre mille de ses *mourids*, ou fidèles, à Ghermentchouk, principal village des Tchetchenetz, il opposa aux troupes russes la résistance la plus opiniâtre. Pendant l'action, soixante et dix montagnards, sous la conduite d'Abdoul-Rhaman, l'un des partisans les plus dévoués de Kozi-Moullah, se virent séparés du reste des leurs, et cernés dans une grande maison. Lorsqu'on leur proposa de se rendre, ils entonnèrent des versets du Coran, selon leur usage lorsqu'ils se dévouent à la mort; puis, creusant des meurtrières dans les murailles, ils fusillèrent tout ce qui se présentait à la portée de leurs coups. Quelques grenades lancées dans la cheminée éclatèrent dans l'intérieur, mais ils refusaient toujours de se rendre. L'ordre fut donné de mettre le feu à la maison. Seulement alors douze d'entre eux, suffoqués par la fumée, firent une sortie le poignard et le sabre à la main, et se précipitèrent sur les baïonnettes russes; tout le reste, avec Abdoul-Rhaman, périt dans les flammes.

Chassés de Ghermentchouk, Kozi-Moullah se retira dans le Daghestan, et se fortifia à Ghoumri. Le chemin de Ghoumri, qui, depuis le pays des Tchetchenetz, présente les plus grandes difficultés, monte, à partir de Karanaï, jusqu'au sommet neigeux d'une montagne haute et escarpée; ensuite il descend pendant quatorze verstes, en décrivant des sinuosités, et comme suspendu au milieu des précipices; au delà il passe sur des saillies étroites de rochers sans communication entre eux: plus loin, enfin, il se rétrécit toujours davantage entre deux rangées de rocs perpendiculaires, jusqu'à ce qu'il soit coupé par trois murailles en avant du village de Ghoumri. Ce défilé était réputé inaccessible; et les montagnards disaient: Les Russes n'y pourront arriver que comme la pluie, en tombant du ciel. Les Russes s'emparèrent de tous ces passages, mais avec des peines inouïes. Une tour fortifiée, où se trouvait Kazi-Moullah et les plus déterminés d'entre les siens, fut prise d'assaut, et tous, y compris ce chef intrépide, tombèrent percés de coups de baïonnettes. Le comte d'Érivan fit des excursions fréquentes dans les lieux les plus retirés de ces contrées sauvages, et il s'empara d'une forte position sur le bord de la mer Noire, au moyen de laquelle communiquaient les tribus Transkoubanes et les Abazes. Il se porta ensuite sur la rive gauche du Kouban, où il détruisit plus de trois cents aoules (habitations de Tatars). Après ces

expéditions, il retourna à Tiflis, laissant au général Véliaminof le soin de continuer cette guerre interminable.

Les plaines fertiles, situées entre le Caucase, l'Ararat, la mer Noire et la mer Caspienne, sont pour la plupart abandonnées à une végétation luxuriante, mais inutile. Les productions de nos vergers et de nos jardins y couvrent les plaines et les montagnes, et chaque arbre est festonné par la vigne. Mais, au milieu de cet Éden, ce qui manque, c'est l'homme. Les champs de blé et de maïs se trouvent à de rares intervalles, parmi des forêts d'abricotiers et de vignes. Le laboureur offre l'aspect de la misère au milieu de ces richesses naturelles. Dans cet état de choses, la Russie ne trouve point au delà du Caucase les subsistances nécessaires pour les armées qu'elle est obligée d'y entretenir, même au milieu de la paix. Il lui faut tirer ses approvisionnements de l'intérieur de l'empire à grands frais d'argent, de temps, de transports et d'avaries. En temps de guerre, ces transports deviennent presque impossibles, s'il s'agit de les proportionner aux besoins de troupes considérables.

C'est à ces difficultés, encore plus qu'au courage des montagnards, qu'il faut attribuer la prolongation d'une lutte si inégale. Maintenant nous allons exposer en peu de mots et d'une manière générale la position relative des Russes et des Circassiens sous le rapport des forces militaires, en avertissant nos lecteurs que nous empruntons la plus grande partie des détails qui suivent au Port-folio.

Les Tatars et les Cosaques, organisés entre la mer d'Azof et la mer Caspienne, sont au nombre d'environ cinquante mille, dont un tiers reste en service permanent et effectif. Un nombre à peu près égal de troupes russes stationne dans les forteresses. On doit y ajouter les Kabardiens et les Ossétiniens, déjà organisés en grande partie par les Russes; mais, comme nous l'avons dit, il serait dangereux de les opposer à leurs compatriotes.

Les opérations majeures contre le Caucase, appuyées par les corps armés que nous venons d'indiquer, ont toujours été conduites par des troupes tirées de l'intérieur de l'empire, et par des détachements de Cosaques et de Tatars employés hors de leur tour d'activité de service. La Russie a mis en campagne, dans ce cas, des corps détachés de vingt à trente mille hommes.

Dans les dernières années, la Russie occupait, sur les côtes de la Circassie, les postes suivants: Anapa, Ghélendgik, Zagra, Pitsunda, Bampor, Soukoum-Kalé; là finissent les montagnes. Dans toutes ces forteresses, on comptait environ treize mille hommes. Tout récemment les Russes se sont emparés de Soudjouk-Kalé, un des points sur lesquels les Circassiens faisaient un commerce d'armes, de poudre et de sel, avec les barques anglaises ou turques qui parvenaient à tromper la vigilance des croisières moscovites.

On a toujours considéré Anapa comme le boulevard et la clef de tout le pays: cette ville garde le passage maritime vers la ligne du Kouban, ainsi que le passage septentrional qui touche à une chaîne de montagnes presque inaccessibles, de manière à isoler les populations du sud du Caucase de celles du nord.

Anapa était le débouché par lequel les produits du pays parvenaient à la mer Noire, et le point central des échanges que les naturels faisaient avec les commerçants étrangers. Par la conquête d'Anapa, la Russie a tourné toutes ces ressources contre la Circassie elle-même, et l'occupation de Soudjouk-Kalé complète, pour ainsi dire, l'investissement de la côte.

Cependant l'autorité des Russes devient plus précaire à mesure que l'on avance dans les terres, et principalement dans les régions montagneuses. Hors de la portée du canon des forts, on n'ose s'aventurer sans escorte; quelquefois même les Russes ne font paître leurs troupeaux que sous la protection de l'artillerie, dont les montagnards redoutent surtout les effets, tandis que le bétail des peuplades in-

soumises erre paisiblement dans les gorges et sur les coteaux, sous la conduite d'un jeune garçon ou d'une jeune fille.

Au sud du Caucase, où les Circassiens sont peu à craindre, l'attitude de la Russie cesse d'être hostile, si ce n'est du côté de la mer Caspienne. Là, elle déploie quelque activité, mais moins en prenant l'offensive qu'en suivant une marche systématique, appuyée d'ailleurs sur les secours et les moyens de transport de sa marine.

Dans les provinces plus au midi, les troupes de l'empire, employées à maintenir la soumission générale, sont disséminées sur une vaste étendue de territoire. Les populations, moins belliqueuses, y sont contenues par de faibles détachements; tandis que, sur quelques points où les habitants montrent plus de rudesse et de dispositions à la révolte, la Russie les isole sans les combattre, et se contente de leur imposer certaines formes de soumission, telles que l'obligation de livrer des otages et de payer un tribut. Ainsi l'action de la Russie, agressive au nord, est conservatrice au midi. Le nombre des troupes qu'elle maintient sur le versant méridional du Caucase, dans les circonstances ordinaires, ne dépasse guère quarante mille hommes.

Dans les districts encore plus avancés vers le sud, on peut dire que le pouvoir des Russes est si complétement établi, que leurs soldats même isolés peuvent voyager partout sans être inquiétés.

Quoique l'autorité du tsar soit établie de fait dans les districts plus montagneux vers la Perse et la Turquie d'Asie, l'administration russe y fonctionne difficilement, et les troupes n'y apparaissent que par détachements.

Le centre de toutes ces possessions est à Tiflis. Les sacrifices immenses qu'a faits la Russie pour établir son pouvoir sur ces contrées, prouvent suffisamment toute l'importance qu'elle attache à la pacification définitive des régions caucasiennes; et les inquiétudes de l'Angleterre en présence d'une puissance rivale, pour laquelle la paix n'est qu'une préparation à des agrandissements ultérieurs, indiquent l'influence qu'exercera prochainement l'Orient sur les destinées de l'Europe.

S'il est dangereux de lutter de front et à guerre ouverte contre la Russie, il ne l'est pas moins de se lier avec cet empire par des traités où les avantages définitifs de l'alliance sont tous pour le vainqueur qui les a dictés. C'est ainsi que l'abaissement de la Pologne date de la protection de Pierre le Grand, comme la ruine de cette république date réellement de la protection de Catherine II : c'est ainsi que les traités ont arraché à la Turquie toute influence de fait sur les principautés de Moldavie et de Valachie, dont l'entrée permet aux Russes de pénétrer presque sans obstacle jusqu'au centre de la puissance ottomane; c'est ainsi enfin que le patronage moscovite, d'autant plus exigeant qu'il est plus efficace, vient d'arracher au sultan le traité d'Unkiar Skélessi, qui couronne les stipulations d'Andrinople. La Porte était en guerre contre le pacha d'Égypte. Après la bataille de Koniah, la Russie jugea opportun de prouver à Mahmoud qu'il n'avait de secours à attendre que d'elle seule; tandis que les agents français et anglais luttaient d'influence auprès du vice-roi, le cabinet de Pétersbourg fit avancer des forces de terre et de mer, et le pacha rebelle fut contraint de suspendre sa marche victorieuse. Le traité d'Unkiar Skélessi fut le salaire de ce service. Il est ainsi conçu :

Art. 1er. Il y aura à jamais paix, amitié et alliance entre Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies et Sa Hautesse l'empereur des Ottomans, leurs empires et leurs sujets, tant sur terre que sur mer. Cette alliance ayant uniquement pour objet la défense commune de leurs États contre tout empiétement, Leurs Majestés promettent de s'entendre sans réserve sur tous les objets qui concernent leur tranquillité et leur sûreté respectives, et de se prêter, à cet effet, mutuellement, des secours matériels et l'assistance la plus efficace.

Art. 2. Le traité de paix conclu à Andrinople le 2 septembre 1829, ainsi que tous les autres traités qui y sont compris, de même aussi la convention signée à Saint-Pétersbourg le 14 avril 1830, et l'arrangement conclu à Constantinople les 9, 21 juillet 1832, relatif à la Grèce, sont confirmés dans toute leur teneur par le présent traité d'alliance défensive, comme si lesdites transactions y avaient été insérées mot pour mot.

Art. 3. En conséquence du principe de conservation et de défense mutuelle, qui sert de base au présent traité d'alliance, et par suite du plus sincère désir d'assurer la stabilité et l'entière indépendance de la Sublime Porte, Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies, dans le cas où les circonstances qui pourraient déterminer de nouveau la Sublime Porte à réclamer l'assistance navale et militaire de la Russie viendraient à se présenter, quoique ce cas ne soit nullement à prévoir, promet de fournir, par mer et par terre, autant de troupes et de forces que les deux hautes parties contractantes le jugeraient nécessaire. Ce cas échéant, il est convenu que les forces de terre et de mer dont la Sublime Porte réclamerait le secours seront tenues à sa disposition.

Art. 4. Selon ce qui a été énoncé plus haut, dans le cas où l'une des deux puissances aura réclamé l'assistance de l'autre, les frais seuls d'approvisionnement pour les forces de terre et de mer qui seraient fournies tomberont à la charge de la puissance qui aura demandé le secours.

Art. 5. Quoique les deux hautes parties contractantes aient l'intention sincère de maintenir cet engagement jusqu'au terme le plus reculé, comme il se pourrait que, dans la suite, les circonstances exigeassent qu'il fût apporté quelques changements à ce traité, on est convenu d'en fixer la durée à huit ans, à dater du jour de l'échange des ratifications impériales. Les deux parties, avant l'expiration de ce terme, se concerteront, selon l'état où seront les choses à cette époque, sur le renouvellement du dit traité.

Art. 6. Le présent traité d'alliance défensive sera ratifié par les deux hautes parties contractantes, et les ratifications en seront échangées à Constantinople dans le terme de deux mois, ou plus tôt, si faire se peut.

L'article séparé, qui n'a été communiqué que trois ans plus tard, sur la demande de la chambre des communes d'Angleterre, est de la teneur suivante :

En vertu d'une des clauses de l'article 1er du traité patent d'alliance défensive conclu entre la cour impériale de Russie et la Sublime Porte, les deux hautes parties contractantes sont tenues de se prêter mutuellement des secours matériels et l'assistance la plus efficace pour la sûreté de leurs États respectifs. Néanmoins, comme Sa Majesté l'empereur de Russie, voulant épargner à la Sublime Porte ottomane la charge et les embarras qui résulteraient pour elle de la prestation d'un secours matériel, ne demandera pas ce secours si les circonstances mettaient la Sublime Porte dans l'obligation de le fournir; la Sublime Porte ottomane, à la place du secours qu'elle doit prêter au besoin, d'après le principe de réciprocité du traité patent, devra borner son action en faveur de la cour impériale de Russie à fermer le détroit des Dardanelles, c'est-à-dire, à ne permettre à aucun bâtiment de guerre étranger d'y entrer sous un prétexte quelconque.

Le présent article, séparé et secret, aura la même force et valeur que s'il était inséré mot à mot dans le traité d'alliance de ce jour.

Fait à Constantinople le 26 juin (8 juillet) 1833. Suivent les signatures.

Toute la portée d'une convention diplomatique, qui met les destinées de la Turquie entre les mains d'un tuteur intéressé à la priver de tout moyen efficace de résistance, se présente ici d'une manière si nette et si frappante, que nous ne nous attacherons pas à démontrer ce qui réunit tous les caractères de l'évidence, mais nous croyons utile d'ajouter, à propos du traité

d'Unkiar Skélessi, quelques considérations qui touchent aux intérêts les plus graves de l'Europe.

Les deux puissances, dont la marine et le commerce ont été depuis longtemps prédominants dans la Méditerranée, sont en premier lieu l'Angleterre, et ensuite la France. La rivalité de ces deux nations a jusqu'ici merveilleusement servi la politique de la Russie. Le rôle des agents diplomatiques de cet empire est d'équilibrer, pour ainsi dire, ces deux influences rivales, de manière à empêcher que l'une ne devienne trop prépondérante, et surtout de prévenir un accord que la divergence des intérêts rend si difficile. D'un autre côté, toute tentative de la France ou de l'Angleterre sur l'Égypte ou la Perse affectant nécessairement l'état de la Turquie, la Russie peut aussitôt intervenir dans ces questions, comme tutrice de la Porte ottomane, et rattacher ainsi à ses propres convenances tous les actes, tous les rapports possibles de l'Orient. Si l'Égypte voulait consommer l'œuvre de son émancipation sous le protectorat de l'Angleterre, le sultan Mahmoud réclamerait aussitôt l'appui du tsar; et, si l'Angleterre passait outre, une guerre générale s'ensuivrait. Il n'y a pas jusqu'à la question d'Alger qui ne tienne au traité du 8 juillet, puisque les régences barbaresques étaient, nominalement du moins, sous la suzeraineté du Grand Seigneur. A chaque instant, et à propos des questions en apparence les plus secondaires, la Russie peut mettre aux prises les nations de la vieille Europe, dont quelques-unes sont fatalement entraînées dans sa sphère d'action, tandis que les autres, comme étonnées de leur alliance, n'osent agir de concert, et semblent se consoler des maux présents et à venir par la certitude qu'elles ne seront pas seules atteintes. Bien des gens, en envisageant la question d'Orient, n'y trouvent guère que l'abaissement prochain de l'Angleterre et la ruine de son commerce dans les Indes orientales. Ce serait, nous en convenons, l'effet le plus immédiat des conquêtes des Russes en Asie. Mais une fois l'Angleterre effacée, où sera la digue qui arrêtera le torrent? Quand tous les marchés de la Baltique et de la Méditerranée, quand ceux du grand Océan alimenteront le trésor des tsars, le dernier obstacle qui les arrête, l'état précaire de leurs finances aura disparu; et l'or, ce moyen à la fois fécond et corrupteur des civilisations avancées, achèvera de leur soumettre ce que leurs armes n'auront pas conquis. Une alliance ferme et sans arrière-pensée entre la France et l'Angleterre peut seule conjurer ce danger; l'intérêt des peuples, comme celui des dynasties, la conseille; toutes les autres considérations ne sont qu'accessoires, car c'est folie de vouloir fonder le bien-être matériel des masses et le triomphe de l'industrie sur une base que le moindre choc peut renverser. A ceux qui trouveraient que nous tirons des faits existants des conséquences forcées, nous demanderons pourquoi l'Angleterre, qui ne reconnaît point le blocus des côtes de la Circassie, a laissé capturer le Vixen; pourquoi elle trahit, par des demi-mesures, les inquiétudes que lui cause son commerce menacé sur le golfe Persique; pourquoi les Russes, devenus auxiliaires des Perses, poussent ces derniers comme avant-garde dans les solitudes qui les séparent de l'Inde. Trois cents lieues de pays ne sont pas un obstacle infranchissable pour des nomades qui peuvent aller partout où leurs chevaux trouveront de l'eau et des pâturages, et qui n'exigent pour leur propre subsistance que ce que la nature ne refuse nulle part. Les Turcomans et les Boukhares peuvent aisément sympathiser avec les Tatars, les Bachkires et les nombreuses tribus mongoles. Montrez à la foule l'espoir du pillage, aux chefs la perspective de quelques récompenses et de la protection impériale, et, en peu d'années, le désert aura abaissé ses barrières devant le courage, la persévérance et l'habileté de ceux qui marchent et marchent sans cesse pour accomplir les destinées de la Russie.

La question grecque a vivement préoccupé l'Europe, qui était loin de se douter combien le triomphe apparent de la liberté servait les intérêts les plus vitaux du despotisme. Il était naturel que le principe d'une guerre d'indépendance parût étranger au but de la Russie; mais l'erreur aurait dû cesser dès que l'on vit le cabinet de Pétersbourg se déclarer protecteur de la révolte des Hellènes, et il ne fallait pas une grande sagacité pour découvrir que la Russie allait directement à son but constant, l'asservissement de la Turquie, en enchaînant à sa politique les deux pays dont l'alliance intelligente pouvait paralyser tous ses efforts. Notre sujet ne comporte pas un récit détaillé des événements qui ont amené l'érection de la Grèce en royaume; mais il n'est pas sans importance de rapporter en peu de mots quelle a été la part d'influence de la Russie sur un événement qui a préparé les faits tels qu'on les a vus s'accomplir en Orient dans un but qui ne saurait plus être un mystère.

C'est après la peste de 1756, qui désola la Grèce, et lorsqu'elle avait à peine réparé ce désastre, qu'eut lieu, en 1770, l'expédition des Russes en Morée. En se conformant au plan de Munich, Catherine II voulait opérer une scission religieuse entre les Turcs et les provinces chrétiennes qui leur étaient soumises. Cette expédition attira de grandes calamités sur les Grecs, que la Porte regarda toujours depuis comme disposés à devenir les auxiliaires des Russes. Des hordes d'Albanais envahirent la péninsule, occupèrent les districts les plus fertiles; et bientôt furent abolis les droits stipulés du peuple grec, ses institutions nationales, les immunités de son Église, et les caractères principaux de son administration intérieure.

Cependant la Russie, mêlée à toutes les grandes luttes de l'Europe, depuis la révolution de 89 jusqu'à la chute de Napoléon, n'avait pas le loisir de poursuivre ses projets sur la Turquie. Pendant cet intervalle, la Grèce jouit de quelque repos; et les Turcs n'ayant rien à craindre de ce côté, ils la laissèrent organiser de nouveau les moyens de se gouverner et d'agir plus tard avec une certaine indépendance.

« En 1820, une organisation municipale existait sur tous les points de la Grèce. Un conseil municipal central, représentant les communes de toute la Grèce, siégeait, comme assesseur, auprès de l'autorité déléguée par le sultan. Son intervention était légalement indispensable dans l'administration de la province; et non-seulement ce conseil grec avait des moyens d'appel à Constantinople, mais ses délégués dans cette capitale y représentaient les intérêts de la province. » (Portfolio, n°s 22 et 23.) Nous sommes loin d'avancer que le gouvernement turc, avec les exactions de ses pachas, et sa haine brutale pour tout ce qui était chrétien, pût contenter les Grecs; nous voulons seulement indiquer que l'Europe, en prenant la Grèce sous sa tutelle, devait être plus soigneuse de lui assurer un meilleur avenir. Nous savons que, sous le règne d'Alexandre, en 1814, une société (Hétærie) s'était organisée en Grèce dans un but d'indépendance. Malgré la répugnance que l'empereur témoigna depuis le congrès de Vienne pour tous les mouvements qui avaient un caractère insurrectionnel, la Russie ne laissa pas échapper l'occasion de diriger les vœux des Hétæristes dans un sens favorable à ses intérêts. L'écrit publié en 1819, par le comte Capo-d'Istria, indique suffisamment cette tendance. Dès l'année suivante, l'association s'accrut sensiblement, et les primats des îles grecques entrèrent en communauté de principes avec les Hétæristes. En 1821, la tentative du prince Ipsilanti fut hautement désavouée par Alexandre, soit que, tout en approuvant le but de l'association, il jugeât que cette levée de boucliers ne pouvait avoir l'appui du chef de la sainte alliance, soit que l'exaltation d'Ipsilanti eût devancé le temps opportun. Quoi qu'il en soit, les preuves de la coopération individuelle d'un grand nombre de Russes ouvrirent les yeux du Sultan sur les

dangers qui le menaçaient. Il prit aussitôt des mesures de répression dont la violence irrita les Grecs et rendit tout rapprochement impossible. Il importait à la Russie que cette rupture fût profonde : si la Grèce parvenait à conquérir son indépendance, la Turquie était affaiblie et perdait une position maritime de la plus haute importance dans la Méditerranée ; si la lutte se prolongeait indécise, les Turcs s'épuisaient en efforts stériles, et les voies diplomatiques s'ouvraient à l'influence russe à travers les prétextes les plus spécieux. C'est dans ce but que le cabinet de Pétersbourg dénonça à l'Europe cette insurrection dont il avait fécondé les germes. Il proposa, dans un mémoire communiqué à toutes les cours européennes, l'érection en Grèce de trois principautés qui seraient gouvernées par des princes grecs, sous une certaine dépendance de la Porte, et avec des institutions analogues à celles de la Moldavie et de la Valachie, que garantiraient les cours alliées ou celles d'entre elles qui voudraient contracter cet engagement. Ce rapprochement était trop significatif pour que l'Angleterre ne s'opposât pas à une telle mesure, que la Porte déclina d'ailleurs formellement.

La loi organique d'Épidaure, rédigée en 1821 par Maurocordato, sous l'influence anglaise, établissait l'indépendance de la Grèce sur les bases les plus larges de la liberté civile et religieuse. Ce libéralisme de vues de la part du cabinet de Londres était tout simplement une affaire de position, et le résultat de la crainte qu'inspirait la Russie, plutôt que l'expression d'un zèle sympathique en faveur des Grecs, comme l'a prouvé depuis la conduite des agents anglais. Cette loi (Port-folio) tendait à attirer en Grèce la population des pays voisins, à y offrir un refuge à toutes les victimes des persécutions politiques ; et, quand l'ordre serait rétabli, à assurer le bonheur de tous les habitants de la Grèce par un système de tolérance universelle, d'égalité devant la loi, d'indépendance de la magistrature, et d'une forme de gouvernement représentatif, devant lequel l'autorité exécutive élue serait responsable de l'exercice de son pouvoir.

La Russie ne pouvait voir d'un œil indifférent les maîtres de Malte et des îles Ioniennes afficher des prétentions sur une province essentiellement maritime. Elle avait à lutter en Grèce contre le parti anglais et le parti français. Ce dernier ne lui inspirait que de faibles craintes, le gouvernement de la restauration appuyant d'ordinaire la politique générale de l'alliance ; quant à l'Autriche, elle ne pouvait que s'effacer entièrement dans cette question, après avoir offert à la Turquie de l'aider à étouffer l'insurrection. Il y avait donc en Grèce une lutte diplomatique qui dominait la lutte de fait, et dont les efforts tendaient à désorganiser les éléments d'ordre et de force qu'une intervention franche et désintéressée aurait pu féconder sur cette terre classique de patriotisme, de génie et de civilisation. La sympathie des peuples de l'Europe chrétienne, de ceux surtout qui, dans la cause des Hellènes, appuyaient un principe opposé aux principes du congrès de Vérone, avait accoutumé les Grecs à l'idée que la solution de leurs débats ne viendrait que du dehors ; et, comme leur résistance s'appuyait principalement sur leur marine, il était naturel qu'ils tournassent leurs vœux du côté de l'Angleterre. En 1825, les primats de la Morée et des îles, le prince de Maïna et les membres les plus distingués du clergé se réunirent pour placer l'existence politique de la Grèce sous la protection exclusive de la Grande-Bretagne, et ils envoyèrent, à cet effet, une députation en Angleterre, avec une déclaration appelée Acte de protection, et la demande du prince Léopold de Saxe-Cobourg comme souverain de la Grèce. On déclina cette offre, qui était plus hostile au sultan que l'érection des trois principautés proposée par la Russie, et parce que cette dernière puissance, appuyée de la France, n'aurait pas manqué de s'y opposer.

Le désir exprimé par les primats de

voir la Grèce gouvernée par un prince anglais prouvait à la Russie que son influence était près de succomber ; elle eut recours, pour parer ce coup, aux ressources de sa diplomatie si habile et si déliée. Le protocole signé à Saint-Pétersbourg en février 1826 amena le traité de juillet 1827, entre la Russie, la France et l'Angleterre. Pour montrer combien les suites de ce traité trompèrent les prévisions du cabinet britannique, nous citerons le Portfolio.

« Le fameux traité du 6 juillet accorda à la Russie de si énormes avantages, qu'on peut dire qu'il a presque accompli tous ses projets à l'égard de la Grèce. Il forma une série de combinaisons pour en ouvrir une toute nouvelle. Jusqu'à cette époque, quelque habiles, heureuses et étendues qu'eussent été les intrigues de la Russie, cette puissance n'agissait cependant que dans son caractère individuel, et avait constamment à se prémunir contre les chances qui, d'un moment à l'autre, pouvaient faire échouer tous ses plans, savoir : l'union de la France et de l'Angleterre contre elle, ou, ce qui était encore plus à craindre, le rapprochement de l'Angleterre et de la Turquie. Par le traité du 6 juillet, la Russie se vit délivrée de ses dangers, la Turquie fut privée de tout secours possible de la part des puissances européennes ; l'Europe fut mise en opposition, pour ainsi dire, avec la Turquie, et la chrétienté avec l'islamisme ; enfin l'influence morale, et, par suite, les armes de l'Angleterre et de la France furent mises à la disposition de la Russie... Cette puissance, en montrant qu'elle avait un moyen de coercition à l'égard de la Turquie, et en annonçant qu'elle l'exercerait même toute seule, amena l'Angleterre à prendre part à ce traité, et à donner ainsi à sa politique un point d'appui assez ferme pour prendre à loisir tous ses avantages. »

La catastrophe de Navarin, la mort prématurée de Canning, et les embarras qui assaillirent le cabinet britannique, embrouillèrent les négociations au profit de la Russie, qui se hâta de vider ses griefs particuliers contre la Porte, tandis que le traité de juillet liait et l'Angleterre et la France.

C'est sous l'empire de l'influence russe qu'eut lieu, en Grèce, la nomination de Capo-d'Istria à la présidence. Cet homme d'État quitta Genève en 1827 pour se rendre à Saint-Pétersbourg, où, après s'être affranchi du service russe, il se rendit à Londres et à Paris ; ce qui semblait annoncer qu'il prendrait plutôt conseil des exigences politiques des puissances signataires que de l'état du pays qu'il était appelé à administrer. Il débarqua en Grèce au commencement de 1828.

« Le pays était tombé dans un état complet d'anarchie. Le peuple mourait de faim ; la guerre civile désolait Nauplie ; l'intérieur était infesté par des brigands, et les eaux de la Grèce étaient couvertes de pirates. Les Égyptiens étaient en possession des forteresses, et le président n'avait aucune force régulière sous son commandement. »

A l'arrivée de Capo-d'Istria, l'ordre s'établit comme par enchantement ; mais cet accord et cette soumission n'étaient que l'expression de l'espoir qui accueille partout l'inauguration des pouvoirs, et qui fait place à la méfiance et à la haine, non par l'inconstance des gouvernés, mais parce que la réalité dément trop souvent tout ce qu'on avait espéré.

On ne fut pas longtemps sans reconnaître dans quel esprit il comptait agir. « Il dit à la première députation qui le saluait à bord du Warspite : *Soyez sur vos gardes vis-à-vis des maîtres de la maison.* Lorsqu'il visita l'amiral Miaulis à bord de sa frégate *Hellas*, il lui dit, en le prenant à part : *J'ai merveilleusement tiré parti des simpletons de Londres et de Paris. C'est vers le Nord que nous devons tourner nos regards ; nos amis ne sont que là. C'est de la part du jeune homme* (ἀπὸ τοῦ νεοῦ) *que nous pouvons et devons attendre tout ce qui peut nous enrichir et nous honorer.* Bientôt après, le conseil législatif fut remplacé par le *Panhellenium*, conseil

composé de vingt-sept membres choisis par le président, et associé à la responsabilité de son administration jusqu'à la réunion d'un congrès national. Pour éliminer les libertés municipales, il abolit le système des élections populaires, et nomma des préfets provinciaux, des juges de paix et des démogérontes.

L'arrivée d'un corps français en Morée pour presser l'évacuation du pays par les Égyptiens, et les conférences des ambassadeurs des trois ours protectrices, réunis à Poros en 1828, détournèrent l'attention publique des affaires d'organisation intérieure. Le résultat de ces conférences fut de combiner en Grèce les éléments du pouvoir représentatif, qui ressortait des anciennes institutions, avec le principe d'un pouvoir suprême héréditaire. Capo-d'Istria essaya de paralyser une mesure qui, en subordonnant son autorité, devait porter un coup fatal à l'influence russe. Le comte Bulgari écrivit un mémoire sur l'état de la Grèce, et ce document, envoyé à Pétersbourg par le président, fut immédiatement transmis au prince de Lieven pour servir d'annexe au protocole de la conférence. Ce mémoire, écrit avec une grande habileté, présente les primats comme ne possédant ni les vertus ni les talents sur lesquels des sociétés bien organisées puissent reposer. « Ce serait une illusion bien étrange, y est-il dit, de penser sérieusement à organiser en Grèce un gouvernement quelconque sur des principes constitutionnels.

« Les sacrifices déjà faits par les puissances leur donnent le droit incontestable d'exercer une intervention active sur la forme du gouvernement en Grèce, et d'en exclure tout principe qui paraîtrait incompatible avec la réelle tendance sociale des Grecs et avec le repos de l'Europe.

« Il est important que les trois cours s'accordent, sans délai, sur la forme du gouvernement et le mode d'organisation à introduire en Grèce. Toutes les autres questions, même celles de limites, de tribut, etc., ne peuvent être considérées que comme complétement secondaires, et subordonnées à la forme du gouvernement.

« En écartant de la Grèce les éléments qui peuvent troubler la société, les trois cours ne sauraient ne pas rendre l'arrangement qui va résulter du traité de juillet partie intégrante des actes de 1814, 1815 et 1818, qui ont assuré la tranquillité de l'Europe. Ce n'est qu'ainsi que les puissances vont frapper au cœur les démagogues de tous les pays, en prouvant qu'aucune révolution ne saurait avoir lieu, sans être aussitôt écrasée par les forces réunies des souverains alliés; et que, lorsque même certaines révolutions seraient raisonnables et possibles, elles trouveraient toujours une barrière insurmontable dans l'action combinée des couronnes, et dans leur volonté décidée ou de les détruire ou de les faire tourner à l'avantage de l'ordre social. »

Le résultat des efforts de Capo-d'Istria fut d'annuler le vœu du parti anglais, en empêchant indirectement le prince Léopold d'accepter la souveraineté de la Grèce: il eut l'adresse de présenter comme des anarchistes les primats qui invoquaient les premiers la forme monarchique. Tout était en Grèce confusion et servilisme, lorsqu'éclata la révolution de juillet. Capo-d'Istria, à cette nouvelle, s'écria lui-même que son heure était venue. La Russie, appuyée par la France à la conférence de Londres, se trouva à son tour isolée; mais, toujours habile à tirer parti des circonstances en apparence les plus défavorables, elle comprit que l'union momentanée des deux cours ne tiendrait que faiblement contre la rivalité des intérêts; et, tandis qu'elle contenait la jeune royauté révolutionnaire par la menace d'une coalition européenne, elle alarmait l'Angleterre sur les résultats probables de l'émancipation française. L'avénement de lord Grey au ministère, la question de réforme, celle du catholicisme en Irlande, la taxe des pauvres et le poids de la dette nationale, tels sont, à l'égard de la Grande-Bretagne, les auxiliaires de la politique russe.

Quant à la France, les tendances monarchiques de son gouvernement, privées du principe de la légitimité, le désir du repos dans les masses en opposition avec les exigences logiques des partis, en un mot, tous les embarras inséparables d'un grand changement dans un État aussi puissant, tels sont les gages sinon de bon vouloir, du moins de neutralité forcée qu'elle présente à la politique. Nous allons voir qu'en dépit de la sagacité du prince de Talleyrand, la Russie n'en poursuivit pas moins en Grèce l'œuvre qu'elle avait si bien commencée.

Le président, dans son projet avoué de rendre la Grèce dépendante de la Russie, établit un système rigoureux de douanes, et étendit si loin les droits du fisc, qu'il tenait, pour ainsi dire, dans sa main la fortune des particuliers. Pour lier ensemble les diverses branches de son administration, il créa un système de législation si compliqué et si contraire aux idées qui avaient cours dans le pays, que ses lois, loin de prévenir les abus, semblaient faites pour rendre insolubles les questions les plus simples, ou plutôt pour mettre à la discrétion du pouvoir exécutif la liberté des individus et l'exercice du droit de propriété. Comme toutes les mesures de l'arbitraire s'appellent et s'enchaînent, il lui fallut entraver la presse et persécuter à la fois les patriotes et les partisans de l'Angleterre. Il n'est pas douteux que la révolte de Maïna, d'Hydra et des Cyclades fut excitée par les agents anglais. Ils blâmaient hautement l'administration du président, et semblaient devoir appuyer toute manifestation contre l'influence russe. En présence de ce conflit, le pays demanda la réunion d'une assemblée nationale : Capo-d'Istria la convoqua pour le 15 octobre; en même temps il travailla à s'assurer la majorité par de nouvelles élections; et, appuyé d'ailleurs par les forces de la conférence, il envoya des ordres secrets à Paros pour faire armer la marine nationale, dans le but d'attaquer les îles. Lorsque les insurgés se furent emparés de la frégate Hellas, du reste de la marine et de Paros, l'amiral russe, qui commandait par ancienneté la flotte alliée, se rendit à Paros avec son escadre et une frégate anglaise pour renforcer l'autorité du président. On fit courir le bruit qu'on n'emploierait que des moyens de persuasion; mais, pendant que les commandants anglais et français étaient allés à Nauplie pour régler leur conduite ultérieure sur de nouvelles instructions, les Russes attaquèrent les Grecs. Miaulis, à l'approche des chaloupes russes, fit sauter sa frégate. Le président annonça par des proclamations que les commandants des trois escadres s'étaient mis à la poursuite des vaisseaux des insurgés; ainsi, tandis que le résident anglais avait encouragé la révolte, il agissait conformément aux instructions de la conférence, c'est-à-dire, hostilement contre ses propres principes. Il est difficile de pénétrer le motif d'une telle conduite. Le but de l'Angleterre était-il uniquement d'empêcher l'organisation de la Grèce sous un président russe, ou, dans la crainte d'une alliance entre la France et la Russie, se trouvait-elle forcée d'appuyer des mesures que la communauté de vues de ces deux puissances ne lui permettait pas de repousser sans retomber dans le même isolement où elle se trouvait avant la révolution de juillet? Le professeur Thiersch est d'avis que le représentant de l'Angleterre avait négligé les intérêts de sa nation pour servir ceux d'un parti, qu'il était enfin un représentant des torys sous un ministère whig. Quoi qu'il en soit, il en résultait pour la Grande-Bretagne une déconsidération réelle.

Les Grecs, voyant qu'ils étaient calomniés auprès de la conférence, et que Capo-d'Istria, en dénaturant leurs réclamations et leurs griefs, avait l'art de présenter aux cours protectrices et au public européen son administration comme répondant aux exigences des temps, et comme n'étant combattue que par des artisans de désordre, ré-

frégate anglaise arriva avec des dépêches de Constantinople; elle apportait un nouveau protocole qui prescrivait au gouvernement un système d'accommodement et de fusion. A cette nouvelle, Augustin Capo-d'Istria, redoutant peut-être le sort de son frère, s'embarqua de nuit sur un brick russe, et se retira avec ses partisans les plus compromis dans l'île de Corfou.

Le protocole dont nous venons de parler avait été dressé en dehors des faits accomplis, c'est-à-dire, dans la supposition que les partis en Grèce se trouvaient dans la même situation respective : les résidents se virent donc dans l'obligation de suivre leurs instructions à la lettre, et de travailler à empêcher le parti national qui triomphait à ne pouvoir profiter de ses avantages; c'était réorganiser le désordre. On confia donc au sénat la tâche d'instituer un nouveau gouvernement de cinq membres, dont quatre furent choisis dans le parti russe; cette combinaison ayant échoué, on essaya du nombre sept, mais sans plus de succès : alors les résidents consentirent à laisser prédominer le parti constitutionnel; mais ce résultat fut de nouveau annihilé au moyen d'une disposition réclamée par la minorité russe, et qui rendait nécessaire, pour la validité de chaque décret, une majorité de cinq voix. Pendant ces tiraillements, rien ne s'achevait; l'absence d'un gouvernement reconnu ouvrait un champ libre à toutes les intrigues; le service public était en souffrance; on eût dit que les cours protectrices prenaient à tâche de démontrer, par le spectacle de ce qui se passait en Grèce, qu'il ne pouvait résulter d'une insurrection populaire que misère et anarchie.

Colocotroni mécontent quitta Nauplie, menaçant de revenir avec les Klephtes, pour tirer vengeance du parti constitutionnel, et soutenant qu'il en avait le droit, puisque la conférence en avait mis hors la loi les membres les plus influents. Un de ses cousins, Zavellas, s'empara de la citadelle de Patras.

« Le gouvernement provisoire en appela au protocole de mars, et demanda aux résidents de faire occuper par les troupes de l'alliance les forteresses de Patras, Corinthe et Nauplie, jusqu'à l'arrivée du roi Othon, à la disposition duquel elles avaient déjà été placées par le traité du 7 mai. Jamais l'intervention de la diplomatie ne fut plus complétement dérisoire : le général Guéhéneuc, commandant des troupes françaises, marcha, en conséquence, sur Patras, dont les habitants avaient invoqué la protection du ministre britannique.

« A l'arrivée du général français, il se trouva que les résidents avaient écrit à leurs consuls à Patras de sommer Zavellas d'évacuer la forteresse, mais de l'informer en même temps que, s'il s'y refusait, il n'y serait pas contraint de vive force. » (Voyez Thiersch, tome I, page 130.) Zavellas, sans s'inquiéter de la solution de cette exigence, commit toutes sortes de violences et d'exactions contre les habitants de Patras.

Cependant l'assemblée nationale allait se réunir; elle avait à délibérer : 1° sur la ratification du choix du prince Othon; 2° sur la reconnaissance du gouvernement provisoire, formé par les résidents, et constitué par le sénat, mais dépourvu encore de sanction légale; 3° sur la garantie des emprunts faits en Angleterre avant que l'indépendance de la Grèce eût été reconnue; 4° sur la proclamation d'un acte d'amnistie pour tous les délits politiques. Les résidents entravèrent de tout leur pouvoir cette mesure : elle aurait frappé d'impuissance les partis qui se seraient trouvés opposés à la manifestation du vœu national. Cependant l'assemblée se réunit à Pronia; elle reconnut par acclamation le prince Othon pour souverain, et désigna M. Thiersch pour porter la ratification de ce choix en Bavière. Le prince de Maïna, oubliant tous ses griefs, proposa le premier une amnistie réelle qu'on adopta à l'unanimité. L'assemblée procéda ensuite à l'établissement d'une constitution définitive, selon le vœu de la con-

férence, et pour que les dispositions du pays fussent bien connues du nouveau souverain. La Russie, en ce qui regardait la question financière, avait intérêt à ce que la Grèce ne s'engageât à aucune restitution envers la Grande-Bretagne; nous empruntons la citation suivante au professeur Thiersch, pour montrer quelle fut l'action de la politique du cabinet impérial dans ces conjonctures si délicates; et si cette partie de notre récit paraît se rattacher plus particulièrement à l'histoire de la Grèce, elle n'en est pas moins ici à sa place, comme expliquant la prépondérance de la Russie dans un pays qu'elle avait préparé de longue main à une séparation violente d'avec la Turquie, et qu'elle s'efforce encore aujourd'hui de ramener sous son protectorat immédiat, en empêchant le développement de ses institutions, de ses alliances et de sa prospérité, sous toute espèce de gouvernement qui l'éloignerait d'une dépendance absolue.

« Parmi les opposants dans l'assemblée, on voyait au premier rang l'amiral étranger (Ricord). Il avait, au su de tout le monde, pris trop de part aux affaires d'Argos, et était trop lié avec le comte Augustin pour ne pas regarder comme personnels les dangers qui menaçaient la réputation et les intérêts de son ami. En négociateur habile, il commença par chercher des partisans dans les rangs de ses adversaires. Les Maïnotes, et parmi eux la famille des Mauro-Michalis, furent l'objet de ses prévenances empressées. L'amiral leur avait témoigné à différentes reprises, au temps de leur adversité, un intérêt et une bienveillance qui certes lui faisaient honneur. Comptant sur leur reconnaissance, il essaya de gagner Élie Mauro-Michalis, sans se laisser décourager par l'admiration que manifestait ce jeune homme pour son oncle Constantin et son cousin George, qui avaient tué le président. Le trouvant peu accessible à ses avances, il envoya son aide de camp vers le chef de la famille, Pierre, également vénéré par ses vertus et par ses souffrances, et qui, avec les députés maïnotes, résidait alors à Argos, parmi les autres membres de l'assemblée nationale qui s'y rendaient en grand nombre de tous côtés. Le projet de l'amiral était de détacher les Mauro-Michalis du reste de l'assemblée, et de leur persuader de s'en retourner chez eux, ce qui aurait porté les représentants de leur province à les suivre. Si cela eût eu lieu, la confiance des autres députés se serait ébranlée; et, en persuadant aux uns de s'en aller et aux autres de ne pas venir, on espérait pouvoir réduire l'assemblée aux deux tiers du nombre voulu par la loi pour qu'elle puisse se constituer. Depuis le temps de Catherine la Grande, dit le messager à Pierre Mauro-Michalis, nos souverains ont pris beaucoup d'intérêt à votre famille, en appréciant les services qu'elle a rendus à la cause qui nous est commune, et les vertus que vous n'avez cessé de déployer pour la défense et le gouvernement de votre pays. L'empereur actuel est prêt à témoigner qu'il en garde le souvenir par des dons et des bienfaits proportionnés à vos besoins et à votre dignité, si vous consentez à suivre ses conseils. Ni lui ni le père de votre roi ne sont d'avis que l'assemblée se réunisse à présent. Ils considèrent cette démarche comme nuisible au bien de la Grèce et hostile envers son souverain, puisqu'ils voient que l'assemblée est composée de brouillons, et qu'elle n'interviendra dans les affaires de la Grèce que pour y fomenter l'esprit révolutionnaire et pour y rendre impossible l'établissement du principe monarchique. Les amis du bon ordre et de notre souverain sont décidés à ne pas tolérer cette réunion de démagogues et de brigands. Vous devez à votre dignité, à votre pays et à votre famille de seconder nos efforts, et soyez assuré qu'en le faisant vous aurez bien mérité du gouvernement qui va s'établir en Grèce, et que vous y occuperez une des positions les plus élevées. Il pria ensuite le prince de se retirer dans son pays, et lui offrit, à cet effet, un brick ou même la frégate de l'amiral. Le vieux prince répondit qu'il

n'avait jamais douté des sentiments de l'empereur envers sa famille ; que si Sa Majesté avait récemment permis qu'on la persécutât, la faute en était entièrement à ses agents en Grèce, qui, s'étant trompés eux-mêmes, avaient dû induire aussi en erreur leur souverain par rapport aux sentiments d'hommes nés et élevés dans l'attachement à son auguste famille. En ce moment même, ajouta-t-il, je suis disposé à me conformer aux vues et aux conseils de Sa Majesté impériale ; mais il faut d'abord que je les apprenne d'une manière positive. Certes, si telles sont les intentions de l'empereur et du roi de Bavière, ils les exprimeront directement et officiellement au gouvernement grec qu'ils ont reconnu. Mais, avant que cette communication ait lieu, nous devons croire à une communication qui nous vient d'autre part, et qui nous représente le roi de Bavière comme ne désirant aucunement de nous imposer son fils, mais, au contraire, comme souhaitant que ce choix obtienne l'assentiment de notre pays. Cet assentiment ne serait ni complet ni valable, s'il n'était donné dans les formes voulues par la loi ; et ces formes légales n'existent en Grèce que dans l'assemblée qui va se réunir. Nous ne pouvons donc pas autrement reconnaître notre souverain, et nous nous sommes promis de faire de cette reconnaissance le premier objet de nos travaux législatifs... Le jour suivant, le messager ayant été introduit dans une de leurs réunions, il y déclara qu'il avait été dans l'erreur à leur égard, et qu'il ne pouvait plus douter que tant de citoyens recommandables ne fussent intéressés au maintien du bon ordre. On lui donna l'assurance que les lois et les institutions préparées seraient décidément monarchiques, et qu'elles ne contiendraient rien de révolutionnaire et de dangereux. »

Cette tentative de l'amiral russe ayant manqué, les résidents parvinrent à introduire des dissensions entre les députés constitutionnels et les membres les plus influents du parti anglais. Cette scission ne fit qu'augmenter la confusion et multiplier les embarras qu'on préparait à la régence. Il fut décidé que la reconnaissance des sommes dues à l'Angleterre resterait en dehors des arrangements financiers de la conférence, et le résident britannique devint ainsi complice d'une mesure qui imposait à son pays un sacrifice d'environ soixante et quinze millions. L'assemblée nationale essaya en vain d'arrêter le sénat dans l'exercice illégal d'un pouvoir reconnu par les cours protectrices ; elle fut dispersée violemment par la force armée, et Colocotroni, l'exécuteur du parti russe, s'avança à la tête de ses bandes. Le sénat, à la nouvelle de la prochaine arrivée du prince Othon, se hâta de nommer un gouvernement militaire, composé de Colocotroni, Zavellas, et de cinq autres capitanis. C'est quelque temps après qu'un régiment de la brigade française, après avoir échappé aux embuscades qu'on lui avait tendues lorsqu'il traversait la Morée pour occuper Argos, fut déloyalement attaqué dans cette ville. On peut dire que les intrigues des partis russe et anglais, en frappant la Grèce dans son existence intime, c'est-à-dire dans ses institutions, n'ont pas fait moins de mal à ce pays que ne lui en a causé l'hostilité déclarée des Turcs. C'est au milieu des violences exercées par les soldats de Colocotroni que le prince Othon arriva en Grèce. Une flotte de cinquante-cinq bâtiments de transport, escortée par les vaisseaux de guerre des puissances alliées, amenait le jeune souverain, une régence d'hommes d'État hautement estimés en Allemagne, trois mille soldat bavarois, et des ressources pécuniaires suffisantes pour les premiers besoins. Le spectacle sur le rivage présentait un contraste frappant avec cette pompe d'installation. C'était une foule de paysans accourus sur le lieu du débarquement, héros obscurs de tant de luttes étrangères et intestines, dont l'extérieur misérable semblait annoncer à l'élu des cours protectrices toute l'étendue de la tâche qu'il n'avait pas craint d'accepter (février 1833).

La régence, composée du comte

d'Armansperg, du général Heydeck, et de MM. Maurer et d'Abel, devait entourer le prince Othon de ses conseils, et gouverner en son nom jusqu'à sa majorité. On proclama une amnistie générale pour tous les délits politiques. La nation reconnut l'autorité de la régence et prêta serment de fidélité au roi Othon. Trois cours de justice furent instituées à Nauplie, à Missolonghi et à Thèbes. On restreignit l'usage des armes à feu; on créa une administration, une armée et une marine; des comités furent institués pour examiner les affaires de l'Église et les besoins de l'instruction publique; et, pour appuyer les mesures de police, on créa un corps de gendarmerie. Les prétentions des anciens partis semblaient effacées; il n'était plus question du sénat; et, pendant quelques mois, l'établissement de l'ordre amena les plus heureux résultats. Mais cette harmonie ne fut pas de longue durée: le désarmement des palicares et le refus inopportun d'avoir égard aux prétentions exagérées des capitanis, excitèrent parmi eux un vif mécontentement. Le général Church se fit l'avocat des réclamants; et, n'écoutant que ses sympathies militaires, il ne cacha pas que ces mesures étaient désapprouvées par le comte d'Armansperg, qui avait dû céder sur ce point à la détermination de ses collègues. C'était publier qu'il y avait scission dans le conseil, et raviver les luttes intestines. Le système introduit dans la perception des impôts par Maurocordato, nommé ministre des finances, et quelques autres règlements sur l'exploitation par des particuliers des terres appartenant à la couronne, blessaient le droit local et entravaient sensiblement l'industrie et l'agriculture: cependant les bienfaits de la nouvelle administration compensaient largement ses fautes; et, à tout prendre, la Grèce était dans un état prospère.

Ce développement de ressources, basé sur un gouvernement indépendant, ne pouvait que contrarier les vues de la Russie. L'empereur Nicolas nomma pour son envoyé auprès du roi Othon M. Catacazi. Cet agent eut ordre de se rendre d'abord à Munich, afin de ne paraître sur le théâtre de sa mission qu'armé de la double influence de la Russie et de la Bavière. Il s'agissait d'alarmer le roi allemand sur la tendance révolutionnaire de la régence, tâche qui n'était que trop facile. M. Catacazi, à son arrivée en Grèce, suscita tant d'embarras aux quatre conseillers bavarois, qu'ils écrivirent à Pétersbourg pour demander son rappel. C'est sur ces entrefaites qu'eut lieu une mesure d'une grande portée politique. M. Maurer convoqua le haut clergé à Nauplie, institua de son plein assentiment un synode indépendant, et plaça le roi Othon à la tête de l'Église de son royaume (4 août) (23 juillet 1833).

Les Grecs approuvèrent formellement un acte d'autorité en vertu duquel, le pays devenait le seul en Europe dont l'Église portait le même nom que l'État. Ce n'était pas sans raison que M. Catacazi ne voulut point assister à la solennité qui accompagna l'acte d'indépendance de l'Église grecque. Nous rapporterons ici quelques-uns des articles de la déclaration, pour indiquer combien elle gênait les projets de la Russie à l'égard de la Grèce.

Othon, par la grâce de Dieu, roi de la Grèce;

D'après le vœu unanime des métropolitains, archevêques et évêques de notre royaume, de nous voir déclarer l'indépendance de l'Église grecque, et instituer un synode permanent, nous avons décrété, de l'avis et avec l'approbation de nos ministres, et décrétons ce qui suit:

Art. 1er. L'Église orientale, apostolique, orthodoxe, dans le royaume de Grèce, en ne reconnaissant pour son chef spirituel que Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, et en n'envisageant pour son supérieur, concernant la direction et l'administration de l'Église, que le roi de la Grèce, est libre et indépendante de tout autre pouvoir, sans préjudice de l'unité du dogme, tel qu'il a toujours été reconnu par toutes les Églises orthodoxes orientales.

Art. 2. Le suprême pouvoir spirituel repose, sous la suprématie du roi, entre les mains d'un saint synode permanent... (Suivent plusieurs articles purement réglementaires.)

Art. 8. Le serment suivant sera prêté par le président, les conseillers et les assesseurs du synode :

Je jure d'être fidèle au roi, d'obéir aux lois du royaume, de m'acquitter consciencieusement des fonctions qui me sont confiées; de maintenir religieusement les droits et les libertés de l'Église orthodoxe orientale, apostolique, du royaume de la Grèce; de veiller à son indépendance de tout pouvoir étranger, à son bien-être et à sa prospérité, etc., etc.

Après une conspiration ourdie contre la régence, ou plutôt contre MM. Maurer et d'Abel, par Coloeotroni et les chefs les plus influents parmi les Klephtes, on acquit la certitude que M. Catacazi, soutenu par M. Dawkins, résident anglais, avait réussi à opposer le comte d'Armansperg à ses collègues; dès lors le président de la régence, compromis par son mauvais vouloir, ou, du moins, par une condescendance inqualifiable, se vit forcé de rechercher l'appui de la Russie. La découverte de toutes ces intrigues amena un changement de ministère dans le sens constitutionnel; mais, par un sentiment outré de délicatesse, on laissa des fonctions importantes entre les mains d'hommes connus par leur hostilité aux nouvelles institutions. On décida néanmoins, sans plus de délai, de procéder à la création régulière et systématique d'un code de lois et d'une organisation municipale. Cette détermination valut au nouveau ministère, de la part de M. Catacazi et du résident anglais, la qualification de révolutionnaire et de républicain.

M. de Gasser avait été envoyé de Munich en Grèce avec l'ordre de s'entendre avec M. Catacazi; mais, quand il eut vu l'état réel des choses, il informa son cabinet de toutes les intrigues de l'envoyé russe; il écrivit même à sa cour que la comtesse d'Armansperg ne négligeait rien pour faire du jeune roi, ou du moins de son oncle, le prince de Saxe-Altenbourg, un de ses gendres. Quel que fût l'éloignement du roi de Bavière pour une mésalliance, ses craintes, devant tout ce qui avait une couleur libérale, étaient encore plus vives, et il ne pouvait se résoudre à voir établir en Grèce un système large et approprié aux mœurs et aux habitudes nationales, sans se croire complice de jacobinisme. L'opposition du comte d'Armansperg aux vues de ses collègues fut probablement ce qui le maintint; tandis que, comme pour précipiter leur disgrâce préparée avec tant d'habileté par le parti russe, soutenu par le résident britannique, MM. de Maurer et d'Abel travaillaient à la rédaction de quatre codes basés sur la loi commune et sur les anciennes institutions municipales. Dans le même temps, on jugea le procès des conspirateurs dont nous avons déjà parlé, et parmi lesquels figuraient en première ligne Colocotroni et Coliopulo; malgré les efforts du parti russe, et la sympathie non dissimulée du comte d'Armansperg, la sentence fut un arrêt de mort que commua le roi en vingt années de prison. Quelques troubles éclatèrent à Maïna, où la révolte prit un caractère sérieux. En présence de toutes ces difficultés, le général Heideck et MM. de Maurer et d'Abel demandèrent leur démission; mais on la refusa pour les congédier bientôt avec plus d'éclat.

M. de Kobell fut envoyé de Munich avec des lettres pour le comte d'Armansperg et M. Catacazi, ce dernier ayant déjà reçu l'ordre de sa cour de placer des baïonnettes russes à la disposition de M. Kobell et du comte d'Armansperg, si MM. de Maurer et d'Abel voulaient s'en tenir aux stipulations du quadruple traité, et par conséquent ne pas quitter leur poste. M. Kobell fut nommé à la place de M. de Maurer, et M. Greiner à celle de M. d'Abel, comme membre supplémentaire.

« On vit alors, dit M. de Maurer, le singulier spectacle que le successeur d'un homme dénoncé au gouvernement britannique comme un partisan trop

ardent de la Russie, arriva lui-même à l'hôtel du ministre russe en Grèce, pour chasser, s'il était nécessaire, par l'usage des armes russes, l'homme dénoncé comme partisan de la Russie... Les conséquences de notre rappel pouvaient être facilement entrevues, au moins par ceux qui connaissaient les relations, le pays, le peuple et nos successeurs.

« Si nous eussions été rappelés quelques mois plus tard, la Grèce aurait eu déjà alors ses tribunaux, ses écoles, son université, son académie des sciences, et, en général, des fondements plus solides pour son avenir. »

Quant au général Heideck, il attendit que son engagement fût expiré pour quitter la Grèce, où son zèle et son dévouement étaient désormais inutiles. La guerre civile éclata; un neveu de Plapontas se déclara lieutenant général du royaume, et arbora les couleurs russes, prétendant que son parti n'avait d'autre but que d'assister le jeune roi dans l'œuvre constitutionnelle. Tous ces moyens avaient été préparés pour désorganiser la régence; mais il se trouva qu'ils éclatèrent contre le comte d'Armansperg lui-même, à l'instant où il était débarrassé de ses collègues. Cependant les rebelles furent désarmés; et le comte, ayant sans doute égard à l'intention primitive des coupables, se garda de sévir contre les chefs du complot, et se contenta de faire exécuter quelques malheureux paysans qui n'étaient coupables que d'ignorance. La veille de sa majorité, le roi Othon nomma le comte d'Armansperg vice-chancelier du royaume : le but de la Russie était atteint; et, ce qu'il y a de plus digne d'attention, c'est que le cabinet britannique donna lui-même les mains à toutes les mesures des agents russes, contrairement à l'esprit des protocoles, et dans la crainte puérile que l'établissement d'un gouvernement populaire en Grèce ne pût être attribué au triomphe de la révolution de juillet. Peu importait à la Russie que, plus tard, M. d'Armansperg fût rappelé; il lui importait d'empêcher la Grèce de s'organiser d'une manière stable, de faire triompher son influence à tout prix, et de pouvoir compter la Grèce comme une annexe de ses provinces maritimes quand l'heure de Constantinople aura sonné.

Pendant que la Russie étudiait à fond toutes les difficultés qui entravaient l'action des gouvernements étrangers, soit pour les forcer à adopter ses vues, soit du moins pour paralyser leurs intentions hostiles, l'opinion des meilleurs publicistes de l'Europe prenait au sérieux un système qui s'établissait non plus sur des théories, mais sur des faits. Pendant longtemps, on s'était contenté de répondre à ceux qui signalaient les envahissements de l'empire du Nord, que son étendue démesurée était un indice de faiblesse, que le défaut de centralisation y rendait impossible l'exercice intelligent du despotisme, que les embarras financiers ne permettaient pas d'entretenir une force armée suffisante pour assurer la sécurité des frontières, enfin que la réunion hétérogène de tant de populations dont les intérêts étaient évidemment différents, amènerait sous peu une scission, et que l'unité gouvernementale serait détruite. Si la Russie avançait vers l'Orient, c'était pour remplir, dans un but humanitaire, une mission civilisatrice; si elle établissait des colonies militaires, elle retardait par cette mesure l'émancipation des serfs, en changeant maladroitement l'esprit d'obéissance passive de ses armées; elle n'avait pris les provinces baltiques que pour assurer un débouché à son commerce; c'était pour un motif semblable qu'elle s'était ménagé quelques points sur le littoral de la mer Noire et de la Caspienne : quant à la Pologne, on prouvait victorieusement que ce dernier boulevard devait tomber. C'est ainsi que, par l'erreur ou la négligence des cabinets, la Russie s'emparait successivement de toutes les positions qui la rendent aujourd'hui inattaquable; et que, cessant désormais de nier ce qui est manifeste, elle marche à son but avec toute la force d'une organisation politique longtemps

mûrie, et dédaigne de jeter un voile sur ses projets ultérieurs. Quand la diplomatie ne fut plus en mesure de nier l'évidence, on essaya de sonder les résolutions de la Russie par des manifestations sans portée, dont le but se réduisit à faire voir que l'impuissance était à côté de la crainte : c'est ainsi qu'en France un ministre déclara à la tribune que la nationalité polonaise existait en droit. L'empereur Nicolas répondit à ce défi en pressant les travaux de la citadelle d'Alexandre à Varsovie, et le discours qu'il tint à la députation de cette ville, en octobre 1835, annonce que s'il n'est pas encore en mesure d'agir directement sur l'Europe comme il l'entend, il regarde du moins les traités comme chose modifiable, et ne reconnaît aucune espèce d'intervention pour ce qui le regarde personnellement. Nous donnerons ici le texte de ce discours d'après la version de Varsovie.

« Je sais, messieurs, que vous avez voulu me parler; je connais même le contenu de votre discours, et c'est pour vous épargner un mensonge que je ne désire pas qu'il me soit prononcé. Oui, messieurs, c'est pour vous épargner un mensonge, car je sais que vos sentiments ne sont pas tels que vous voulez me le faire accroire.

« Et comment pourrai-je y ajouter foi, quand vous m'avez tenu ce même langage la veille de la révolution!

« N'est-ce pas vous-mêmes qui me parliez, il y a cinq ans, il y a huit ans, de fidélité, de dévouement, et qui me faisiez les plus belles protestations d'attachement? Quelques jours après, vous avez brisé vos serments, vous avez commis des actions horribles.

« L'empereur Alexandre, qui avait fait pour vous plus qu'un empereur de Russie n'aurait dû faire, qui vous a comblés de bienfaits, qui vous a favorisés plus que ses propres sujets, et vous a rendus la nation la plus florissante et la plus heureuse, l'empereur Alexandre a été payé de la plus noire ingratitude.

« Vous n'avez jamais pu vous contenter de la position la plus avantageuse, et vous avez fini par détruire vous-mêmes votre bonheur. Je vous dis ici la vérité pour éclairer notre position mutuelle, et pour que vous sachiez bien à quoi vous en tenir; car je vous vois et je vous parle pour la première fois depuis les troubles.

« Messieurs, il faut des actions et non des paroles; il faut que le repentir vienne du cœur. Je vous parle sans m'échauffer; vous voyez que je suis calme; je n'ai pas de rancune, et je vous ferai du bien malgré vous. Le maréchal que voici remplit mes intentions, me seconde dans mes vues, et pense aussi à votre bien-être (à ces mots, les membres de la députation saluent le maréchal). Eh bien, messieurs, que signifient ces saluts? Avant tout il faut remplir vos devoirs, il faut se conduire en honnêtes gens. Vous avez, messieurs, à choisir entre deux partis : ou persister dans vos illusions d'une Pologne indépendante, ou vivre tranquillement et en sujets fidèles sous mon gouvernement.

« Si vous vous obstinez à conserver vos rêves de nationalité distincte, de Pologne indépendante, et de toutes ces chimères, vous ne pouvez qu'attirer sur vous de grands malheurs. J'ai fait élever ici la citadelle, et je vous déclare qu'à la moindre émeute je ferai foudroyer la ville, je détruirai Varsovie, et certes ce ne sera pas moi qui la rebâtirai!

« Il m'est bien pénible de vous parler ainsi; il est bien pénible à un souverain de traiter ainsi ses sujets; mais je vous le dis pour votre propre bien. C'est à vous, messieurs, de songer à mériter l'oubli du passé : ce n'est que par votre conduite et votre dévouement à mon gouvernement que vous pouvez y parvenir.

« Je sais qu'il y a des correspondances avec l'étranger, qu'on envoie ici de mauvais écrits, et qu'on tâche de pervertir les esprits; mais la meilleure police du monde, avec une frontière comme vous en avez, ne peut empêcher les relations clandestines. C'est à vous-mêmes à faire la police, à écarter le mal.

« C'est en élevant bien vos enfants, en leur inculquant des principes de religion et de fidélité à leur souverain, que vous pouvez rester dans le bon chemin.

« Et, au milieu de tous ces troubles qui agitent l'Europe, et de toutes ces doctrines qui ébranlent l'édifice social, il n'y a que la Russie qui reste forte et intacte. Croyez-moi, messieurs, c'est un vrai bonheur d'appartenir à ce pays et de jouir de sa protection. Si vous vous conduisez bien, si vous remplissez tous vos devoirs, ma sollicitude paternelle s'étendra sur vous tous, et, malgré tout ce qui s'est passé, mon gouvernement pensera toujours à votre bien-être.

« Rappelez-vous bien ce que je vous ai dit. »

Ce discours, répété par le journal des *Débats* avec des commentaires d'une énergie insolite, produisit si peu d'effet sur le cabinet de Pétersbourg, que l'article de l'organe officiel français fut textuellement inséré dans les feuilles russes.

Depuis le changement qui eut lieu dans les ambassades, et à la suite duquel M. Pozzo-di-Borgo fut nommé ministre russe à Londres, le cabinet de Pétersbourg sembla adopter une marche plus directement conforme à ses vues, c'est-à-dire, plus hostile aux intérêts bien compris de l'Europe constitutionnelle. Les rapports de cet habile diplomate sur les embarras de la Grande-Bretagne paraissent avoir décidé le gouvernement russe à mettre à l'épreuve les dispositions pacifiques de la puissance maritime la plus jalouse de ses droits commerciaux : nous voulons parler de la confiscation du navire anglais le *Vixen*. Le manifeste suivant, publié dans le journal de Saint-Pétersbourg, au commencement de janvier 1836, explique et motive cette mesure.

« Les journaux anglais ont annoncé le 1er janvier que le brick *Vixen* avait été expédié de Constantinople par quelques armateurs de Londres, dans le but hautement avoué de porter sur les côtes de Circassie une cargaison composée en majeure partie de poudre à canon. Ces mêmes feuilles ont ajouté que cet article étant prohibé par le tarif russe, l'expédition du *Vixen* avait été spécialement entreprise afin de braver la surveillance et d'enfreindre les mesures de répression que la croisière russe est chargée de diriger dans ces parages contre tout trafic illicite et clandestin.

« Au moment même où le but de cette coupable tentative nous était ainsi ouvertement annoncé par la voie des feuilles publiques, un rapport de l'amirauté de la mer Noire a instruit le gouvernement impérial que le schooner *Vixen* avait paru en effet sur les côtes de la Circassie, qu'il avait été capturé par notre croisière, et conduit dans le port de Sébastopol.

« Voici les circonstances qui ont accompagné cet incident :

« Le 24 novembre au soir, le *Vixen* a été signalé sur la côte de Circassie, en vue de Gélengik. Le brick de la marine impériale l'*Ajax*, capitaine-lieutenant Woulf, ayant reçu du commandant de la station l'ordre de suivre les mouvements de ce navire, l'a atteint dans la journée du 26. Il l'a trouvé à l'ancre au fond de la baie de Soudjouk-Kalé, sur un point de la côte où il n'y a ni douane ni quarantaine. Une partie de l'équipage se trouvait à terre, et cherchait, à force de rames, à regagner le navire au moment où l'*Ajax* vint le surprendre et l'atteindre.

« Interrogés sur le but de leur destination, le capitaine du navire, Thomas Childs, et le propriétaire de la cargaison, George Bell, n'hésitèrent point à déclarer qu'ils étaient venus dans l'intention de trafiquer avec les habitants de la côte, le chargement se composant de sel, article dont notre commerce défend expressément l'importation dans tous les ports de la mer Noire et de la mer d'Azof.

« L'aveu était positif, le délit de contrebande avéré, et l'infraction de nos règlements sanitaires flagrante.

« Sous le poids de cette double conviction, le *Vixen* a été immédiatement arrêté, et conduit, le 27 novembre, à

Gélengik, où il est arrivé le lendemain 28.

« Là, le contre-amiral Esmant, commandant notre station, a établi sur-le-champ une commission d'enquête, chargée de procéder formellement à l'interrogatoire de l'équipage et à l'examen de toutes les circonstances qui avaient amené la capture du bâtiment.

« Il résulte de l'enquête :

« Que le schooner *Vixen*, capitaine Thomas Childs, etc., etc., a été frété par la maison Bell, etc., etc., à Boukharest, pour être employé par elle à Constantinople, dans le Danube, dans les ports de la mer Noire, de la mer d'Azof ou de Marmara, et qu'en vertu de ce contrat, le *Vixen* a été mis à la disposition de Bell, lequel a fait prendre au bâtiment, à Constantinople, un chargement de sel ;

« Que ce dernier a laissé entièrement ignorer au capitaine le but de leur voyage, jusqu'au moment où le navire a quitté le Bosphore, le 19 novembre ;

« ..... Que le sieur Bell, après avoir pris un pilote turc à Samsoun, a donné au capitaine l'ordre de cingler vers Toughé, Pschad ou Soudjouk-Kalé, ces trois points étant sans douane ni quarantaine ;

« Que le navire est resté dans ce dernier endroit pendant trente-six heures à l'ancre, avant d'avoir été joint par l'*Ajax ;*

« Que, durant cet intervalle, le sieur Bell s'est mis en rapport avec les habitants de la côte, dans le but avoué de trafiquer avec eux ;

« ..... Qu'il existe un fait qui, dans la conjoncture actuelle, acquiert le caractère d'une présomption très-grave : c'est que sur quatre canons dont l'armement du navire devait se composer, ainsi que ses documents l'attestent, il ne s'en est trouvé à bord que deux... Ces considérations réunies ont été jugées décisives par la commission ; elle a reconnu que le *Vixen* et la cargaison devaient être soumis à la confiscation.

« D'après cet arrêté, ledit bâtiment a été conduit à Sébastopol, où il est arrivé le 29 novembre (11 décembre).

« Toutes ces circonstances ayant été portées à la connaissance du gouvernement impérial, il vient de transmettre à l'amirauté de la mer Noire l'ordre de confisquer le schooner le *Vixen* et sa cargaison, et de les déclarer de bonne prise.

« Quant à l'équipage de ce bâtiment, bien qu'il ait encouru, d'après les lois sanitaires établies dans tous les pays de l'Europe, les peines les plus graves, Sa Majesté l'empereur a daigné prendre en considération les circonstances atténuantes qui tendent à établir que le capitaine Childs a été, dès l'origine, étranger à une entreprise dont la responsabilité et la honte ne doivent retomber que sur les armateurs qui l'ont tentée. En conséquence, l'empereur a donné ordre de suspendre toute poursuite ultérieure contre le capitaine Childs, et de le mettre en liberté, ainsi que les gens de l'équipage. De plus, ayant appris par les rapports de l'amirauté que ces individus se trouvaient dans un complet dénûment, Sa Majesté a chargé le gouverneur général de la Nouvelle-Russie, comte Voronzof, de leur fournir les moyens de retourner à Constantinople...

« Le gouvernement impérial croit devoir donner la plus grande publicité à cet acte de sévérité et de justice, pour prévenir désormais le renouvellement d'une tentative que proscrit la législation de tous les pays.

« Afin d'éclairer complétement l'opinion du public, il importe de rappeler encore ici les circonstances suivantes :

« Le littoral de la mer Noire, depuis l'embouchure du Kouban jusqu'au port Saint-Nicolas inclusivement, ayant été placé sous la domination de l'empire russe, en vertu de l'article 4 du traité d'Andrinople, une des premières mesures arrêtées par le gouvernement impérial a été de fonder des établissements de douane et de quarantaine dans les ports d'Anapa et de Redout-Kalé. L'un et l'autre ont été ouverts dès lors au commerce régulier de toutes les nations, à l'exclusion expresse des autres endroits, baies et havres du littoral, où il n'existe au-

cun établissement sanitaire et aucune douane.

« En portant cette disposition à la connaissance du gouvernement ottoman et des représentants de toutes les puissances résidant à Constantinople, la légation impériale a eu ordre de leur annoncer que toute tentative des navigateurs étrangers pour se mettre en communication avec les côtes ci-dessus mentionnées, à l'exception des ports d'Anapa et de Redout-Kalé, serait considérée comme constituant un délit de contrebande, et soumettrait les individus coupables d'un pareil acte à la responsabilité légale qu'entraîne tout trafic illicite et clandestin.

« C'est au mois d'octobre 1831 que la disposition qui vient d'être énoncée a été communiquée tant à la Porte ottomane qu'aux légations étrangères; et c'est depuis cette époque que la croisière établie par le gouvernement impérial sur le littoral de la mer Noire exerce dans ces parages la surveillance dont elle est légalement investie.

« Malgré ces mesures formellement annoncées, des navires étrangers ont essayé, dans le courant des années 1834 et 1835, d'entretenir avec les habitants de la côte des relations clandestines. Elles ont mis le commandant de notre croisière dans la nécessité de redoubler dès lors de surveillance et de rigueur.

« M. de Bouténief a été appelé de son côté à renouveler auprès des légations étrangères à Constantinople les communications qu'il leur avait faites en 1831. En conséquence, il leur a adressé la circulaire que nous venons de rapporter.

« Par cette note, le ministre russe a invité tous les représentants étrangers à vouloir bien faire parvenir les avertissements nécessaires aux bâtiments naviguant sous le pavillon de leur gouvernement dans les parages précités de la mer Noire, afin de prévenir les conséquences qui pourraient résulter d'une contravention aux règlements établis contre le commerce de contrebande.

« Cette circulaire porte la date du 18 septembre 1836; et c'est en dépit des avertissements réitérés dont nous venons de rappeler la teneur, que le *Vixen*, ainsi que le *Morning-Chronicle* l'annonce, a été expédié de Constantinople dans le but avoué de braver et d'enfreindre nos règlements.

« Le simple exposé des faits suffira pour placer dans son vrai jour la conduite des armateurs anglais, qui, méconnaissant le respect qu'ils devaient au pavillon national, n'ont point hésité à en abuser pour protéger un honteux trafic, ou pour couvrir de perfides desseins, que le jugement impartial de tous les hommes bien pensants ne saurait manquer de condamner et de flétrir.

« La publicité que le gouvernement impérial a cru devoir donner aux détails de cette affaire servira en même temps à faire connaître la légalité, aussi bien que la rigueur des mesures adoptées par la Russie pour faire respecter ses règlements, et les mettre désormais à l'abri de toute nouvelle atteinte. »

Les conséquences de ce manifeste sont rigoureusement justes, si l'on admet le principe d'où elles découlent; c'est-à-dire, la possession par la Russie du littoral circassien, en vertu de l'article 4 du traité d'Andrinople. Dans tous les cas, le gouvernement britannique a manqué à sa dignité dans ce différend : s'il reconnaissait le droit exclusif des Russes sur cette côte, il devait faire signifier à son commerce par les voies officielles que le blocus était consenti; s'il avait jugé que la Porte n'avait pas le droit de céder au gouvernement impérial un pays indépendant, et avec qui les Russes traitent journellement de puissance armée à puissance ennemie par l'échange des prisonniers, on ne peut que le blâmer d'avoir reculé devant la demande aussi juste qu'énergique d'une satisfaction éclatante et complète. Il en est résulté que la prépondérance russe s'est affermie dans l'Orient, au grand détriment de l'influence anglaise; et, lorsqu'on voudra recourir à des moyens sérieux, on aura laissé échapper ce point d'op-

portunité où le droit et les intérêts se prêtant une force mutuelle, la dignité des gouvernements reçoit un nouveau lustre du déploiement spontané de leurs moyens de coercition.

L'année 1836 s'est ouverte par un changement dans l'administration des Cosaques du Don. L'empereur Nicolas jugea convenable de leur imposer une nouvelle constitution, qui, en effaçant leurs anciens priviléges, rattachât d'une manière plus intime cette population remuante et guerrière au système de dépendance absolue qui régit toutes les parties de l'empire. Le jour de l'introduction de ces nouveaux statuts, qui règlent d'une manière fixe les rapports mutuels des Cosaques de rangs différents, a été célébré avec une sorte de solennité. Les pêcheries, des secours en sel, et une somme annuelle de cinquante mille roubles, ont été accordés dans le but de soulager les malades, les blessés, les veuves et les orphelins, et pour subvenir à l'insuffisance des récoltes dans les mauvaises années.

On ne peut qu'admirer avec quelle habileté le gouvernement russe emploie les moyens les plus opposés pour amener à l'unité despotique les nombreuses peuplades qui entourent le noyau des provinces slaves. Si la résistance se manifeste par des révoltes, il écrase du poids de sa puissance militaire ceux qui essayent de prouver qu'il existe une différence entre la protection du tsar et une soumission complète. Quand la résistance n'est que dans les mœurs, c'est dans cette source même qu'on la combat : les faveurs accordées aux plus dociles, le contact fréquent, en temps de service, de ces soldats irréguliers avec les autres troupes, suffisent pour altérer en eux les traits distinctifs de leur caractère moral. Quand ce travail de modification se trouve suffisamment avancé, le pouvoir laisse alors tomber son dernier mot, et l'arrêt suprême est interprété comme une faveur. Les Cosaques du Don, par leur situation plus rapprochée du centre de l'empire, devaient être aussi les premiers à voir s'effacer les traces de leur ancienne indépendance. Elle fut sérieusement menacée du jour où ils conférèrent l'hetmanat à des seigneurs russes. Bientôt, sans doute, viendra le tour des autres tribus de la race cosaque. L'agriculture et l'industrie les amèneront graduellement à des idées d'ordre et de soumission; en attendant, ils portent assez impatiemment le joug, et l'on a vu les Tatars Nogaïs et ceux du Kouban exercer sur le sol russe des violences et des brigandages dignes des montagnards du Caucase. Néanmoins l'inaction où les retient la paix ne peut que réagir favorablement sur leurs mœurs, et l'influence de ce changement s'étendra graduellement vers l'Asie, surtout quand les Russes auront accompli la pacification des régions caucasiennes.

Pour bien faire comprendre l'intérêt qu'avait la Russie à imposer aux Cosaques du Don une constitution nouvelle, il suffira de rappeler que, bien qu'organisés par régiments, leurs officiers étaient élus par toute la communauté. Le service achevé, les distinctions disparaissaient, et chacun rentrait dans l'égalité la plus parfaite, sous le rapport des devoirs et des droits. La vue de leurs steppes, leurs chants nationaux, où vivent leurs traditions d'indépendance, les éloignaient de toute idée d'esclavage; aussi ne trouvait-on chez eux ni serfs ni propriétaires de serfs. L'obligation du service militaire n'était pour les Cosaques que l'application de leur principe électif à tous les emplois. Déjà leur organisation en troupes régulières et soldées les avait en quelque sorte assujettis au pouvoir; il s'agissait de détruire l'influence de la communauté et du foyer. La nouvelle mesure atteignait ce but, en faisant dépendre tous les grades de la faveur impériale. Il fallait que l'officier une fois nommé conservât son grade. On a donné des propriétés et des serfs aux officiers cosaques; et, comme la matière esclave manquait, on a envoyé dans le pays des paysans russes pour les distribuer entre les élus de cette nouvelle aristocratie. C'est ainsi que, par une espèce de fatalisme, ou plutôt

en raison de la force des choses, la Russie, au lieu d'utiliser les éléments de liberté épars çà et là sur le sol, tend à les assimiler aux institutions générales, comme si elle était jalouse de régler par oukases la marche de la civilisation, pour lui donner l'ensemble et la précision d'une évolution militaire.

Nous avons déjà remarqué, et particulièrement dans l'introduction de cet ouvrage, quelles sont les ressources actuelles du commerce russe, et comment la situation géographique de l'empire met à sa disposition un système complet de communications à l'intérieur, et des débouchés aussi commodes que nombreux pour ses relations avec les quatre parties du monde. Dans l'hypothèse même où ses flottes rencontreraient des obstacles dans la Méditerranée, la Russie, par l'influence qu'elle exerce sur l'Allemagne, pourrait, au moyen du Danube, dont elle occupe les embouchures praticables en vertu du traité d'Andrinople, s'ouvrir les grands marchés européens pour ses produits et pour ceux de l'Asie centrale. On peut dire que la question financière, c'est-à-dire, commerciale, est celle qui préoccupe le plus vivement le gouvernement de l'empire. Celle de la domination russe en Orient s'y rattache par des conséquences nécessaires, et c'est ce qui inspire aux Anglais une inquiétude qui n'a jamais été mieux fondée.

Le tarif russe a été conçu dans un esprit presque exclusivement prohibitif : il tend évidemment à entraver l'industrie manufacturière des États de l'Europe et particulièrement de la Grande-Bretagne. Les importations tolérées ne sont que l'expression d'un besoin impérieux, comme celle du coton filé, ou les droits dont elles sont frappées équivalent à peu de chose près à une prohibition. Ces prohibitions, la Russie les lèvera sans doute en temps opportun, lorsqu'elle aura écarté les obstacles de la ligue prussienne, et qu'elle ouvrira aux Allemands l'accès de son vaste territoire, en leur permettant d'exporter leurs marchandises en Turquie, en Perse, et jusqu'au centre de l'Asie, à l'exclusion des produits de l'industrie anglaise. Elle y gagnera d'être maîtresse des conditions, et d'établir sur des motifs spécieux sa marche envahissante en Asie.

Cependant la situation commerciale de la Russie vis-à-vis de l'Angleterre pourrait devenir précaire, si cette dernière puissance s'écartait du système pacifique et conservateur que lui imposent les nécessités présentes. Les considérations suivantes, que nous empruntons au Port-folio, sur le contrôle commercial que l'Angleterre possède à l'égard de la Russie, pourront, abstraction faite de quelques exagérations, donner une idée assez exacte de l'influence des relations britanniques sur la prospérité de l'empire russe.

« Indépendamment de la barrière que l'Angleterre peut opposer aux envahissements ultérieurs de la Russie, par la réorganisation de l'empire ottoman; indépendamment de ses moyens de détruire les forces agressives de la Russie en faisant flotter son pavillon dans la mer Noire, l'Angleterre possède encore un moyen de contrôler et d'arrêter les progrès de la politique russe sans choc, sans violence, mais par l'effet seul de son tarif.

« C'est pour laisser les choses dans cet état d'incertitude, que la Russie a sans doute refusé de participer à des stipulations qui lui lieraient les mains relativement à son commerce avec la Grande-Bretagne. Il n'y a aucun traité de commerce entre les deux pays; l'Angleterre n'est donc engagée, vis-à-vis de la Russie, par aucun contrat, si ce n'est par la clause du traité de 1815, qui accorde à la Russie les privilèges de la nation la plus favorisée. Le temps semble venu pour les deux parties contractantes de réexaminer la valeur et la tendance du texte de ce traité.

« La production territoriale de la Russie et sa circulation commerciale ont reçu leur première impulsion, et dépendent actuellement des demandes de produits bruts que lui fait l'Angleterre; ses ressources financières, son

pouvoir politique, et jusqu'à sa cohésion intérieure, sont liés à son commerce avec la Grande-Bretagne, haussent quand ce commerce augmente, et souffrent dès qu'il décline.

« Certains produits étant presque exclusivement tirés de la Russie, il en est résulté partout la conviction que l'Angleterre dépendait de cet empire sous certains rapports. La puissance russe s'est accrue en proportion du peu de sévérité que montrait l'Angleterre à peser les projets d'un gouvernement dont elle croyait avoir à dépendre.

« Mais il n'y a que la législation commerciale de l'Angleterre qui soit en grande partie la cause de ce qu'on s'approvisionne de certains articles presque exclusivement en Russie : la dépendance de l'Angleterre à ce sujet n'est donc que la conséquence de son propre tarif pendant une série d'années.

« La Turquie pourrait, avec ses articles d'exportation, rivaliser avantageusement avec la Russie; de là, une nouvelle nécessité pour la Russie de s'approprier en définitive l'empire ottoman, et de le désorganiser en attendant. Depuis bien longtemps, ce sont les traités, les guerres, et surtout les conseils de la Russie, qui ont poursuivi avec système et intelligence l'introduction ou le maintien de tous les abus, et de toutes les mesures qui non-seulement ont empêché jusqu'ici la Turquie de jamais entrer en concurrence avec les Russes, mais qui ont même caché à ses yeux, comme aux nôtres, que cela pouvait avoir lieu.

« L'Angleterre peut, au moyen de la modification de son tarif, priver la Russie d'une partie considérable de ses ressources actuelles, et, par la seule menace de ce changement, elle peut alarmer les intérêts agricoles, ou, en d'autres termes, l'aristocratie, seul corps qui exerce de l'influence sur le gouvernement russe.

« L'Angleterre, en accordant à la Turquie des facilités qui étendront beaucoup la production sur son territoire, obtiendrait en compensation l'abrogation totale de toutes les restrictions qu'il a tant coûté à la Russie d'y établir, et qui forment aujourd'hui les ressources de production de ces mêmes objets, au moyen desquels la Turquie rivaliserait avantageusement avec la puissance dont elle subit le joug. Or, il est à remarquer que les principaux objets d'exportation de la Russie, à savoir : le chanvre, le blé, le fer, le cuivre, la cire, le suif et le bois de construction, sont prohibés en Turquie.

« Les deux mesures dont nous venons de parler, adoptées simultanément comme parties inséparables d'un système général, amèneraient un grand changement dans l'état relatif de la Turquie et de la Russie, étendraient notre marché pour les produits bruts, les feraient passer d'un pays qui prohibe nos marchandises à un pays qui ne leur fait subir aucune restriction, d'un pays où s'élève une marine rivale à un autre où tout le commerce se fait sur des navires anglais, d'un pays enfin contre l'influence duquel il nous faut lutter, à une contrée que nous devons défendre.

« La richesse des nobles russes provient presque exclusivement de la vente de leurs produits bruts aux Anglais. Il suffit de dire, pour entraîner les convictions, que l'Angleterre, en diminuant son marché, en y appelant les produits rivaux, ou même en dépouillant les Russes de leurs priviléges, accordés inconsidérément et contre les principes d'une saine politique, possède les moyens d'exercer une puissante influence sur le corps de la noblesse russe, de la ranger aux intérêts anglais, en dépit de l'hostilité du gouvernement, et de la faire agir contre ce gouvernement, s'il persévérait dans son hostilité. L'Angleterre, méconnaissant son pouvoir, a jusqu'ici resserré doublement les liens de l'aristocratie russe avec la couronne; d'un côté, par les continuelles concessions faites au commerce pendant que la Russie suivait une marche opposée, et de l'autre, par l'indifférence avec laquelle on laissa cette dernière puissance avancer dans l'accomplissement de ses vues pour l'occupation du Bosphore.

« Et pourtant l'expérience du passé

dépose de ce pouvoir de l'Angleterre dans deux mémorables occasions.

« On sait que l'hostilité de Paul à l'égard de l'Angleterre lui coûta la vie. Alexandre fut forcé d'abandonner le système continental dirigé contre l'Angleterre. Les mêmes intérêts, qui ont été blessés alors par le fait du gouvernement russe, forceraient aujourd'hui encore Nicolas à abandonner ses projets sur la Turquie et l'Orient, si l'Angleterre, pendant qu'il en est temps, partait, pour résoudre la question, des mêmes bases qui la soutenaient autrefois, et qui renversèrent non-seulement les projets russes, mais les deux combinaisons européennes qu'elle avait à combattre.

« Depuis la dernière des époques dont nous venons de parler, la Russie est devenue plus vulnérable encore, et l'Angleterre peut l'atteindre avec moins d'inconvénients que jamais. Les exportations de la Russie se sont accrues, les exportations de l'Angleterre ont diminué, et de nouvelles sources sont ouvertes au commerce anglais pour compenser les pertes qui résulteraient de ce nouveau système.

« Ces suggestions, quoique proposées comme moyen d'atteindre un grand but politique, n'ont pas même besoin d'être soutenues par des considérations politiques : les intérêts du commerce anglais suffiraient pour les justifier.

« Tandis que le commerce britannique augmentait plus ou moins rapidement avec les autres États européens, celui fait avec la Russie demeurait stationnaire ou diminuait d'importance; il a subi d'ailleurs un changement fort désavantageux.

« Il y a vingt-cinq ans, l'importation en Russie, par le fait de l'Angleterre, consistait entièrement en étoffes anglaises de laine et de coton, et en quincaillerie; aujourd'hui, la demande de ces articles a diminué, et, à leur place, la Russie ne prend plus que des matières colorantes et autres produits bruts, ou bien des denrées coloniales, qu'on ne fait venir d'Angleterre que par suite du bas prix des frais de transport sur les navires qui arrivent de ce pays.

« La Russie consommait à l'époque antérieure dont il s'agit pour 2 ou 3 millions sterling de marchandises anglaises. En 1831, elle n'importa que pour 1,906,099 livres sterling, dont 1,251,887 livres en coton filé pour la fabrication des étoffes, employées en partie à supplanter les Anglais sur les marchés asiatiques; de façon que leurs produits manufacturés n'entrent plus en Russie que pour un cinquième de leur ancienne quantité, et cependant la population de l'empire s'est accrue pendant cette période de plus de dix millions d'âmes.

« L'extension toujours croissante des domaines de la Russie commence donc à ne plus être d'aucun profit pour la Grande-Bretagne. La Russie a commencé par lui retirer ses priviléges exclusifs; ensuite elle a augmenté les restrictions, introduit des prohibitions, et soumis le commerce et la navigation à des mesures sévères, avec le but avoué de nuire aux exportations des Anglais et d'établir des manufactures rivales; tandis que l'Angleterre continuait à réduire les droits sur les produits de la Russie, non pas, à la vérité, pour augmenter les bénéfices de cet État, mais aussi sans opérer cette réduction de manière à lui susciter des marchés nouveaux. Le résultat fut donc le même que si les intentions de l'Angleterre eussent été constamment amicales pour la Russie, tandis que celles de l'empire auraient été constamment hostiles à la Grande-Bretagne.

« D'ailleurs ces résultats, tout importants qu'ils sont, paraissent encore plus avantageux à la Russie comme moyens d'arriver à un autre but. La création d'intérêts industriels en Russie peut devenir, selon les vues actuelles de ce gouvernement, d'une très-grande importance pour contrebalancer la prépondérance des intérêts territoriaux, qui se trouvent de fait sous la dépendance de l'Angleterre.

« Si l'Angleterre tarde plus longtemps à faire usage du pouvoir qu'elle

possède pour arrêter tous ces projets avant qu'ils mûrissent, elle perdra ce que la Russie se propose de gagner, et sacrifiera tous les jours, en attendant, des avantages minimes, comparativement aux objets que la Russie a en vue, mais importants si l'on ne prend plus ce terme de comparaison.

« La Russie a exclu presque tous les produits anglais par ses tarifs les plus récents; elle a étendu ce système à la Pologne, vers laquelle s'écoulait une partie considérable des importations britanniques faites en Allemagne et dans les villes anséatiques. La Bessarabie se trouve réunie aux domaines russes, et échappe ainsi aux marchés anglais; les principautés de la Moldavie et de la Valachie sont entourées de cordons sanitaires russes, qui neutralisent considérablement leur ancienne liberté de commerce; les côtes de la Circassie recevaient autrefois, à travers l'Allemagne, des envois de marchandises anglaises, aujourd'hui elles subissent un blocus permanent. La Géorgie était le grand chemin de la Perse et de l'Asie centrale pour les produits anglais venant des marchés d'Allemagne; la Russie a coupé cette communication; seulement elle n'a pu empêcher l'Angleterre de s'ouvrir une route détournée à travers la Turquie d'Asie. La mer Caspienne, qui appartenait anciennement à un État dont le commerce était libre, est désormais perdue pour les produits des manufactures anglaises depuis qu'elle a passé sous la domination russe. Cette puissance vient d'arracher encore à la Turquie un territoire situé à quelques lieues de distance de notre route de communication avec la Perse, et son influence en Turquie a été et est dirigée avec succès, dans le but de rendre les ressources de ce pays presque inutiles, et de l'empêcher de nous fournir toutes sortes de produits bruts à meilleur compte que la Russie, plus près des marchés européens, et avec plus de facilités pour les échanges du commerce.

« Tels sont les actes récents de la Russie, au mépris des forces que l'Angleterre possède sans les utiliser... L'Angleterre est-elle suffisamment pénétrée de la nécessité d'avoir recours même à la guerre pour écarter des dangers plus grands que tous ceux qu'elle aurait à redouter de la force ouverte? Si c'est là le cas, elle possède un moyen prompt, pacifique et à bon marché, de prévenir à la fois et la guerre et ce que la guerre serait hors d'état de prévenir.

« L'Angleterre n'a qu'à décréter une augmentation sagement proportionnée des droits sur le suif, le chanvre, le lin et les autres exportations de la Russie, et la noblesse de ce pays arrangera bien vite les affaires de ce pays avec l'empereur. »

Ces récriminations indiquent mieux que ne pourraient le faire des volumes d'argumentations politiques à quelles faibles attaches tient encore la paix entre la Russie et l'Angleterre, c'est-à-dire la paix de l'Europe. L'Angleterre se trouve dans l'alternative ou de voir s'effacer entièrement son influence, ou de risquer une guerre ruineuse. Au milieu même de ses menaces, il est aisé de voir qu'elle craint de s'avancer trop loin; quoi qu'elle en dise, une modification dans son tarif d'importation, à l'égard de la Russie, ne la mettrait pas dans une situation commerciale et politique moins précaire. Les produits indispensables à sa marine militaire et marchande ne peuvent lui être fournis que par la Russie et la Turquie; or nous avons vu que le traité d'Unkiar-Skelessi met cette seconde puissance entièrement à la discrétion de la première; de sorte qu'un tarif prohibitif à l'égard de la Russie laisserait les intérêts britanniques en souffrance, sans que la Turquie leur pût venir en aide. Quant à la classe des grands propriétaires en Russie ou des nobles, leurs vues se sont bien modifiées depuis le règne de Paul. L'issue de la grande lutte qui a commencé en 1812, à l'instigation de l'Angleterre, a beaucoup agrandi la sphère de leur ambition; ils comprennent parfaitement que la question de prépondérance russe se dénouera à Constan-

tinople. Ils savent que les doléances et les menaces de l'Angleterre, tant que cette puissance restera liée à la politique étroite qu'elle a adoptée, ne seront qu'autant de cris de détresse. Ils s'imposeraient au besoin tous les sacrifices pour se soustraire une fois pour toutes aux exigences de la politique anglaise, et ils aspirent à la possession de Constantinople autant par esprit national que par des considérations d'intérêt privé. Certes, il n'est pas difficile de comprendre que les accusations portées par l'Europe contre l'ambition du cabinet impérial retentissent en Russie comme des hymnes en l'honneur du tsar; tout ce que les Russes lui demandent c'est de réussir; et la profonde habileté des hommes d'État qui dirigent la politique de la Russie, la constance de leurs vues, au milieu de la confusion qui règne en Europe, sont bien de nature à se concilier la confiance nationale, en même temps qu'elles jettent l'alarme dans les intérêts rivaux. D'un autre côté, si la Russie ne s'empare pas encore des Dardanelles, ce n'est point par modération; l'histoire témoigne que la modération des Russes n'est qu'une affaire d'opportunité. L'Allemagne a encore des scrupules; elle hésite entre le protectorat déclaré de la Russie et l'invasion du libéralisme appliqué à une réforme administrative. Quand ces scrupules seront levés, ou par l'acquiescement unanime de la grande famille allemande, ou en neutralisant par une opposition habile les forces centrales de l'Europe, alors les temps seront venus, et la politique des cabinets constitutionnels n'aura plus que la ressource de proclamer inévitable ce qu'elle n'aura pas su prévenir.

Ce qui démontre que, dans l'état actuel des choses, le système pacifique n'est qu'un prétexte spécieux dont se couvrent des intérêts mesquins ou des rivalités mal déguisées, c'est que la guerre est au fond de toutes les questions : qu'elle ressemble à une royale partie d'échecs, comme à Anvers; qu'elle se déguise sous le nom d'intervention particulière, comme dans la péninsule ibérique; qu'elle éclate en dissensions et en émeutes à main armée, au mot d'ordre des hautes puissances intéressées, comme en Grèce, ce n'en est pas moins la guerre : et ce fléau, pour ne frapper que quelques points isolés, existe comme une protestation irrécusable contre les mensonges dorés de la diplomatie. Les guerres franches qui sont comme un duel entre des intérêts irréconciliables, quelques malheurs qu'elles entraînent, ont du moins l'avantage de trancher les questions que la divergence de ces intérêts rendrait insolubles de toute autre manière; elles éclatent et finissent; mais un danger toujours imminent, et dont la cause subsiste et grandit sans cesse, est un poids au-dessus des forces de l'humanité; à la longue, l'énergie, qui ne demande qu'à entrer en lutte, se consume ou se tourne contre elle-même, et les bases de l'édifice social sont ébranlées.

Si nous jetons un coup d'œil sur l'Europe, nous déduirons aussitôt la conclusion que tous les intérêts gravitent autour de quelques centres d'action où dominent des buts, des principes ou des intérêts rarement analogues, souvent différents et même contraires. La Prusse s'occupe à établir son influence sur les États secondaires et sur les petites seigneuries de l'Allemagne; elle aspire à régner sur la confédération par la représentation intelligente du principe protestant, par un certain libéralisme opposé au système stationnaire de l'Autriche, par l'enlacement de sa ligne commerciale, enfin par un système bien réglé d'administration; mais si l'élément démocratique se retrouve dans ses institutions, l'origine de sa puissance condamne sa politique au despotisme le plus rigoureux; elle s'est agrandie à l'ombre de la Russie, et elle n'agit sur l'Allemagne que sous le patronage et dans l'intérêt de sa protectrice. Ainsi, par un bizarre effet des combinaisons qu'elle a subies, la population la plus éclairée de l'Allemagne appuie l'absolutisme dans les grandes phases de son action. Il est impossible que la Prusse s'abuse sur le rôle qu'elle joue en Europe, qui

se réduit à légitimer en Allemagne les prétentions ultérieures de la Russie, et à préparer doucement la confédération à l'idée d'une dépendance plus directe.

L'Autriche est entièrement sous la main de la Russie; son influence sur l'Allemagne est neutralisée par la Prusse; et, si elle y jouit de quelque considération, c'est moins par les avantages qu'elle pourrait accorder par elle-même, que parce que la grande famille allemande voit en elle un ennemi naturel de la puissance russe. L'Autriche a plutôt recouvré qu'elle n'a gagné au partage du congrès de Vienne; elle est encore plus que la Prusse un gouvernement et non un État : elle offre le spectacle singulier d'une agglomération de peuples slaves, germains et italiens, dont la cohésion a besoin d'un lien despotique, et que plus de liberté politique grouperait immédiatement en nationalités distinctes, pour aller se confondre bientôt avec les grandes nations d'une origine commune. La marche de l'Autriche, aussi bien que celle de la Prusse, est donc complexe; et, tandis que son hostilité contre la Russie la rapproche de l'Angleterre, elle se voit contrainte d'appuyer les intérêts les plus vitaux de sa puissante rivale dans la question hollando-belge et dans la question espagnole. L'Autriche, depuis la chute de Napoléon, n'a fait que changer de maître; vainement elle a essayé d'entraver les desseins de la Russie à l'époque de l'insurrection grecque et pendant la guerre de Turquie; elle a trouvé la France et l'Angleterre si insouciantes de leur propre conservation, qu'elle s'est vue obligée de désavouer ses velléités d'indépendance, et le cabinet Metternich a pris le parti d'éviter soigneusement tout ce qui pourrait exciter prématurément le mécontentement de la Russie; cependant, en cas d'une combinaison sérieusement agressive contre la Russie, l'Autriche ne pourrait qu'appuyer cette coalition, à moins qu'elle ne sacrifiât son existence à ses principes. Elle gagnerait à l'abaissement de la Russie de s'assurer ses possessions d'Italie par le fait de son alliance avec la France, et de reprendre à la diète germanique le rôle que lui dispute aujourd'hui la Prusse, dont la fortune suivrait celle de la Russie.

L'Angleterre est dénuée de grands moyens militaires; elle est absorbée par les soins d'un vaste système commercial; ses alliances se traduisent en chiffres; coton, suif, soie, fer, sont des mots qui résonnent plus haut à Londres que ceux de dignité nationale et progrès humanitaire. L'Angleterre est donc peu propre à une grande action d'initiative; mais l'influence de son commerce, de ses flottes est universelle; si elle figurait dans une lutte européenne sans arrière-pensée, et uniquement dans le grand intérêt de l'alliance, nul doute que son intervention ne fût décisive.

La situation politique de la France est si compliquée, et les influences qui s'y trouvent en lutte ont un caractère si saillant, que cet État représente à lui seul, quoique sur une échelle réduite, tous les principes, tous les intérêts qui réunissent ou qui divisent le monde. Riche des produits de son sol, forte de l'homogénéité de ses populations, adossée aux Pyrénées et aux Alpes, et baignée par les deux mers, la France a pu vivre d'elle-même, et, sans inquiétude sur ses besoins, elle a traversé toutes les phases de la vie des peuples, expérimenté toutes les institutions. Elle a eu ses luttes d'établissement; elle a grandi sous la double influence des principes religieux et féodaux, pour se constituer définitivement en monarchie; en peu de siècles, elle a usé la forme monarchique, elle s'est débarrassée de l'aristocratie; mais chez elle l'élément démocratique a grandi trop vite; il en est résulté une monarchie sans racines, une liberté qui est dans les mœurs sans être dans les institutions, des alliances équivoques comme l'essence elle-même du gouvernement. Mais ce caractère entreprenant des Français, ce besoin d'appliquer les théories gouvernementales pour y chercher de suite ce qu'il y a au fond, est justement ce qui fait

l'espérance des peuples qui souffrent, et l'appréhension des rois qui oppriment les peuples. La sympathie des masses pour l'esprit français n'est autre chose que de l'espoir; elle est raisonnée et puissante, et tient à la fois au perfectionnement moral et aux intérêts matériels. Cependant la France, avec son passé monarchique et ses réformes incomplètes, ne peut, dans l'état actuel de son organisation, offrir un point d'appui solide ni à l'Angleterre, qui est à la veille d'une révolution radicale, ni à l'Autriche légitimiste. Le gouvernement de juillet restera donc isolé jusqu'à ce qu'il ait pris une attitude moins équivoque; de là les efforts des cabinets absolutistes pour l'entraîner dans une marche rétrograde. Dans la question d'Orient, les intérêts actuels de la France viennent se confondre avec ceux de la Russie; car l'établissement d'une colonie en Afrique est un non sens, s'il reste réduit aux proportions mesquines d'un pied-à-terre dispendieux; si la pensée du pouvoir va au delà, elle conspire le démembrement de l'empire ottoman et rapproche l'époque de la conquête de Constantinople. On voit donc que l'influence de la France, nous voulons dire celle de son gouvernement, est neutralisée par l'Autriche, et que la Prusse n'est qu'une annexe de la Russie. Il ne reste plus que deux puissances indépendantes et entraînant les autres États dans leur sphère d'action : ces deux puissances sont la Russie et l'Angleterre. Or il est visible que, de ces deux forces rivales, la première a toutes les chances en sa faveur : prépondérance numérique, organisation militaire, unité de volonté sans contrôle possible dans l'exécution, alliances non douteuses: tous ces avantages se trouvent du côté du nord.

La Russie trouve dans la simplicité de son gouvernement une large compensation au vice de son administration intérieure; un secret profond couvre ses fautes; elle sait agir en temps opportun, mais elle sait attendre. Quand l'Europe a le loisir de s'occuper sérieusement du danger présent, la Russie ne paraît plus poursuivre que des plans d'amélioration intérieure, mais ce repos n'est qu'une préparation à d'autres conquêtes; et, grâce au peu d'accord qui règne entre les cabinets rivaux, il surgit bientôt quelque question nouvelle où se dépense l'activité de la diplomatie rivale; alors la Russie fait quelques pas en avant, mais de ces pas de géant qui écrasent des empires, et dont l'empreinte est comme une prise de possession. Chacun de ses succès ajoute à ses ressources en diminuant d'autant les ressources des puissances rivales. Cependant, en dépit de cette marche constamment envahissante, la position de la Russie devient plus difficile que par le passé, à mesure que son but capital, l'occupation des Dardanelles, est plus clairement défini; et c'est un spectacle plein d'enseignements politiques que celui de tous les ressorts qu'elle fait jouer pour amener ce grand dénoûment. Tantôt elle couvre la Turquie de sa protection; à l'entendre, c'est l'Angleterre et la France qui méditent la ruine de l'empire ottoman; ne voit-on pas ces puissances encourager la révolte de l'Égypte? la France ne convoite-t-elle pas toute la côte septentrionale de l'Afrique? mais, grâce au traité d'Unkiar-Skelessi, la Turquie, si elle est fidèle aux stipulations que la prévoyance moscovite lui a imposées, n'aura rien à craindre d'une agression étrangère.... En attendant, la Russie habitue le fatalisme des Turcs à la vue de son pavillon et de ses livrées militaires; le zèle de son alliance va si loin, qu'elle fait distribuer ses décorations aux soldats de Mahmoud; et le sultan, placé entre la résistance des Musulmans et l'impérieuse bienveillance du tsar, n'a d'autre ressource que d'ensevelir dans les vagues du Bosphore quelques Turcs assez amis de son trône pour rejeter des distinctions humiliantes. C'est toujours le même système de corruption dissolvante d'une part et d'intimidation de l'autre; c'est l'histoire de la Pologne, de la Géorgie, de la Finlande, des provinces baltiques, de la Crimée, de la Moldavie, de la Valachie, de la Grèce, de la Perse; et la Russie, du

milieu de tous ces États conquis, démembrés ou à la veille de l'être, la Russie déclare à l'Europe qu'elle n'a que des vues d'ordre, de justice et de modération; l'Europe n'en croit rien, mais l'Europe est dépendante, égoïste et divisée, et elle répète à son tour, dans les discours officiels des princes, que la paix générale n'est pas menacée, tandis que cette paix si précieuse n'est que le résultat d'une coupable condescendance.

La Russie met à profit tous ces éléments de faiblesse et de division; elle poursuit habilement et résolument son œuvre; organisée pour la conquête, elle ne s'arrêtera que lorsque le principe d'activité, qui est la condition de son existence, réagira, faute d'aliments, sur elle-même, c'est-à-dire, lorsque l'Europe et l'Asie seront russes de fait.

M. de Talleyrand, qui avait profondément étudié les ressources et l'esprit de la politique russe dans les grandes phases de l'alliance et de l'hostilité de cet État avec la France impériale, M. de Talleyrand, disons-nous, avait réduit le problème de la lutte contre l'influence moscovite à sa plus simple expression, en concluant le traité de la quadruple alliance. Dans les vues de ce diplomate, la question espagnole n'était qu'un thème qui renfermait le principe fécond de l'alliance anglo-française. Le péril était grand pour la Russie; elle se hâta, au premier cri d'alarme de ses diplomates, de raviver des susceptibilités nationales de pays à pays, et d'opposer partis à partis au sein même des deux États rivaux : intérêts dynastiques, opposition constitutionnelle, principes radicaux et légitimistes, elle employa tous ces leviers, épuisa toutes les combinaisons du calcul et de la politique, et arriva enfin au résultat qu'elle se proposait : la France et l'Angleterre, au lieu de terminer promptement le conflit espagnol, ce qui aurait entraîné la solution de la question hollando-belge, pour tourner ensuite toute leur attention vers l'Orient, avouèrent qu'elles n'osaient intervenir en Espagne dans la crainte de la Russie; et ces deux couronnes les plus riches, les plus puissantes du globe, dont les populations réunies s'élèvent au chiffre de soixante millions d'âmes, ces deux couronnes qui peuvent disposer, l'une des forces militaires qui ont asservi l'Europe, l'autre d'une marine sans rivale dans le monde, ont accepté l'affront et la responsabilité d'une condescendance plus périlleuse que la guerre elle-même. De bonne foi, peut-on faire un crime à la Russie de son habileté à profiter et des chances que lui ouvre la fortune et des fautes des cabinets rivaux? chez elle, l'ambition ne se confond-elle pas avec la loi suprême de sa propre conservation? Sans l'empire de la Méditerranée, qui la rend maîtresse des trésors de l'Asie et des principaux marchés de l'Europe, il faut qu'elle renonce à entretenir une armée de huit cent mille hommes: et une fois désarmée, une fois le prestige de son omnipotence détruit, ses alliances forcées lui échapperont, et en peu d'années elle aura rétrogradé de deux siècles. Mais si la Russie obéit à la nécessité, en accomplissant sa marche envahissante et progressive, l'Angleterre et la France, qui possèdent les moyens d'arrêter la puissance russe, ont un tort encore plus évident, celui de courir sciemment à leur déconsidération et finalement à leur ruine.

C'est une tâche sérieuse et triste que de tirer de l'examen des faits des conséquences contraires aux intérêts de l'humanité; c'en est une non moins difficile de réveiller de leur sommeil les sociétés amollies et égoïstes; elles consentiraient presque à l'abandon de tous les droits que leur a faits l'énergie de nos pères, pourvu que le travail de leur transformation ne fût pas trop pénible. C'est surtout dans les maladies de langueur que l'on s'éteint sans convulsions.

Sans doute, il est plus facile d'indiquer le mal que de montrer le remède; mais si l'étude du passé n'a pas pour but unique de satisfaire une curiosité stérile, il est du devoir de l'historien de porter quelquefois ses regards sur

l'avenir, de préparer les esprits à une appréciation consciencieuse des chances probables, pour que les dévouements éclairés ne fassent pas défaut au jour du danger. Semblables à ces chefs qui ont vieilli dans les fatigues, les peuples de l'Europe aspirent à jouir de leurs travaux, et cependant l'heure de la sécurité n'est pas venue. A l'intérieur, les questions les plus vitales de l'ordre social sont à peine ébauchées; le travail, l'impôt, l'éducation populaire, les droits des citoyens, les lois enfin, tout est à refaire ou à modifier; il y a donc lutte et péril dans la paix même; toutefois le bon sens public est sur la voie des améliorations; les priviléges et les abus de toute espèce, jugés par l'opinion, vont tomber avec les institutions qui les consacrent; mais de quoi serviraient l'expérience des siècles et le long travail des civilisations, si une force agressive menace à chaque instant de détruire l'œuvre du temps et du génie, et de jeter un nouveau joug de fer sur l'Europe régénérée. Il y a donc aussi péril au dehors. Et c'est au milieu de tant de graves questions indécises que l'on s'occuperait à dorer les bases chancelantes de la société, qu'on oserait proclamer que le résultat de tant de révolutions sanglantes est définitivement acquis! Un gage de salut s'offre au monde, c'est l'alliance franche, intelligente, c'est-à-dire, efficace de la France et de l'Angleterre; tous les intérêts de dynasties, de frontières, de développement moral et industriel, sont précaires sans elle. Si cette alliance est favorable aux droits des nations, si elle n'use de sa force que pour protéger et non pour soumettre, pour creuser un lit profond au torrent qui grossit tous les jours au nord et à l'orient, et non pour changer brutalement des nationalités rebelles, alors, et peut-être même sans effusion de sang, tous ceux qui ont pouvoir et génie devront se livrer à la tâche désormais possible de rendre les hommes plus heureux et plus dignes de l'être.

On a pu voir dans l'action constante de la Russie sur la politique étrangère, et dans l'esprit de ses traités, que toute son organisation répond à un plan immense de développements et de conquêtes; il nous reste à montrer que ses prévisions pour l'avenir, dans le système de l'instruction publique, décèlent la même tendance; que tout s'y enchaîne, en un mot que le gouvernement ne considère le progrès intellectuel que comme un moyen, tandis qu'il trace au progrès moral des limites qu'il renferme dans les exigences du despotisme. L'ouvrage publié récemment par M. Krusenstern, nous servira de guide pour les détails et les chiffres, mais nous tirerons quelquefois des mêmes éléments des conclusions contraires, non parce que l'auteur ne les a pas sainement appréciés, mais parce que son but était évidemment apologétique tandis que le nôtre se renferme dans l'étude impartiale de la vérité.

La même cause qui a dû faire faire des progrès rapides aux connaissances élémentaires dans l'empire russe, s'est opposée à leur développement transcendant, et cette cause c'est l'action gouvernementale agissant comme principe unique sur l'instruction de la jeunesse russe. Nous avouerons que le système adopté ne manque ni d'harmonie ni de grandeur, mais il pèche par la cause même qui le constitue. Il impose une barrière à l'intelligence, il lui prépare des matériaux incomplets et rejette tous ceux qui ne pourraient entrer dans l'édifice du despotisme. L'expérience des siècles et des civilisations n'est présentée aux élèves qu'avec les restrictions timides d'une censure ombrageuse; en un mot, si le vœu gouvernemental est rempli, l'instruction est tronquée et au-dessous des lumières du siècle; si elle s'élève, malgré les entraves qu'elle rencontre à chaque pas, elle se trouve comme déplacée dans le cadre qu'on lui destine.

L'invasion des Mongols détruisit le germe des connaissances que les relations avec le Bas-Empire avaient portées en Russie : après l'expulsion des hordes asiatiques, le long travail de la réorganisation des apanages sous un même sceptre, et les lut-

tes incessantes avec la Pologne, la Crimée et la Suède, empêchèrent que les arts et les sciences ne fissent des progrès sensibles en Moscovie. La haine contre les étrangers, motivée par tant d'invasions sanglantes, se reporta jusque sur leurs mœurs et leurs institutions : aussi les efforts de quelques tsars pour introduire dans leurs vastes États les connaissances européennes, restèrent longtemps vains et infructueux. La discipline militaire elle-même fut repoussée par les Russes comme entachée d'un caractère antinational. On a vu avec quelle peine Pierre le Grand parvint à introduire ses réformes. Avant lui l'académie ecclésiastique de Moscou, fondée en 1679 par le tsar Féodor Alexéiévitch, et élevée au rang d'académie en 1682, fut le premier établissement destiné à régulariser l'instruction en Russie. Une de ses attributions était d'examiner les étrangers qui se vouaient à l'enseignement dans les maisons particulières : on pense bien qu'à cette époque ce contrôle était au-dessus de sa portée. Pierre le Grand, avec lequel tout commence en Russie, suivit une marche plus rationnelle, il envoya un grand nombre de jeunes Russes étudier à l'étranger, et fit venir d'Allemagne, de France, d'Angleterre et de Hollande, des hommes capables de le seconder dans la tâche immense qu'il s'était créée. L'établissement d'écoles élémentaires et gratuites dans plusieurs villes, et la nouvelle organisation du clergé, suivirent ces mesures. La vingtième partie des revenus des couvents, et la trentième de celui des églises, furent affectées à l'entretien de ces écoles.

Dans la dernière année de son règne, Pierre le Grand traça le plan de son académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Une nouvelle imprimerie fut établie à Moscou, et en 1716 la première gazette russe parut dans cette ville; néanmoins telle était la répugnance des parents à envoyer leurs enfants aux écoles, qu'il fallut user de rigueur pour les y contraindre. L'impératrice Anne établit des écoles de garnison pour les enfants des militaires de tout grade. Elle créa en 1731, le premier corps des cadets à Saint-Pétersbourg. Sa sollicitude s'étendit jusque sur les peuplades les plus éloignées, et elle comprit qu'elle les attacherait à l'empire par les bienfaits de l'instruction bien plus que par la contrainte.

« Tous les enfants appartenant à la classe du clergé, et qui vivaient sans état et dans l'oisiveté, ayant été assujettis au service militaire, l'impératrice Anne en libéra ceux qui avaient fréquenté les écoles, et les admit au service civil lorsqu'ils ne se sentaient pas de vocation pour l'église. Cette souveraine fut la première qui soumit au contrôle du gouvernement le nombre des élèves, en ordonnant de lui rendre tous les ans un compte exact des jeunes gens qui fréquentaient les écoles et de ceux qui les avaient quittées, avec l'indication de l'emploi qu'ils pouvaient avoir obtenu. »

L'impératrice Élisabeth fixa à dix roubles pour la noblesse et à deux roubles pour les autres classes, les amendes auxquelles étaient soumis les pères de famille qui ne donnaient pas une éducation convenable à leurs enfants. Elle fonda, en 1744, l'université de Moscou, ainsi que deux gymnases; on lui doit aussi la fondation d'une académie des beaux-arts à Pétersbourg, et quelques écoles inférieures.

Depuis cette époque jusqu'à l'impératrice Catherine, les mœurs russes semblent avoir repris le dessus, et l'instruction publique fait un pas rétrograde. Cette grande souveraine fonda la maison des enfants trouvés : la première fut établie à Moscou en 1763; un an après elle ordonna d'établir dans tous les gouvernements des écoles à demeure pour les deux sexes; telle fut l'origine de l'institut des demoiselles nobles au couvent de la Résurrection à Saint-Pétersbourg. « En 1775, parut l'organisation des gouvernements, par laquelle les bureaux de curatelle reçurent l'ordre de veiller à ce que des écoles élémentaires fussent établies dans toutes les villes et dans tous les bourgs populeux..... Quelques années

plus tard (1782), une commission spéciale fut chargée de la fondation d'écoles qui furent placées sous leur direction. Le nombre des universités fut fixé provisoirement à trois, savoir : à Pskof, à Tchernigof et à Penza. En 1786, toutes les écoles publiques furent divisées en supérieures et en subalternes; les premières devaient se trouver dans les chefs-lieux des provinces, et les secondes dans ceux des districts, et dans chaque paroisse des grandes villes. On ne lit pas sans étonnement que dans les unes comme dans les autres on enseignait les devoirs de l'homme et du citoyen. Tous ces établissements faisaient vivement sentir le besoin de maîtres; on créa à cet effet à Saint-Pétersbourg un gymnase normal qui devint plus tard l'institut pédagogique.

« Catherine perfectionna et étendit l'éducation militaire, imprima un nouvel élan à l'académie des beaux-arts, et créa pour les fils des employés subalternes de la marine, des écoles destinées à former des chefs d'ateliers pour les travaux de l'amirauté. Des écoles pour la marine marchande, pour les mines et pour le commerce s'organisèrent à Saint-Pétersbourg. A cette époque la famille Démidof consacra un capital de deux cent cinq mille roubles à l'entretien de cent élèves à l'école de commerce. »

Paul I[er] introduisit aussi quelques améliorations dans le système de l'instruction publique : elles regardaient principalement l'éducation des enfants et des orphelins des militaires. On peut dire que, jusqu'au règne d'Alexandre, l'instruction publique en Russie ne fut qu'un tâtonnement, et que les écoles publiques n'étaient pas moins défectueuses sous le rapport de l'administration que sous celui des études. L'esprit éclairé de ce monarque, le vif désir qu'il manifesta, surtout dans les premières années de son règne, d'améliorer l'état moral et intellectuel de ses peuples, contribuèrent puissamment à répandre dans toutes les classes autant de lumières que le comportait l'état peu avancé de la civilisation russe. Il créa le ministère de l'instruction publique et la direction supérieure des écoles (1802); dès lors toutes les écoles de l'empire furent divisées en quatre catégories, savoir : 1° écoles paroissiales; 2° écoles de district; 3° gymnases; 4° universités. Le nombre des universités fut fixé provisoirement à six, à Dorpat, à Vilna, à Saint-Pétersbourg, à Kasan et à Kharkof; celle de Moscou était conservée, mais elle fut réorganisée en 1804 sur le plan général; les universités de Vilna et de Dorpat, centres de populations plus avancées, eurent leurs statuts à part; c'est à cette époque que le gymnase de Saint-Pétersbourg fut transformé en institut pédagogique. Le discrédit où était tombé le papier-monnaie obligea le gouvernement à augmenter le traitement des professeurs. En 1804 l'entretien de quatre universités, quarante-deux gymnases et quatre cent cinq écoles de district, coûtait environ un million trois cent mille roubles. Dans un pays comme la Russie, où la population libre est divisée en classes, il était nécessaire de donner aux personnes qui se vouaient à l'enseignement, des grades en raison de leurs services, et qui les assimilaient pour le rang aux autres employés de l'État. Une amélioration réelle eut lieu sous le même règne : le rang d'assesseur de collége et celui de conseiller d'État ne furent accordés qu'à la suite d'un examen. Les élèves eux-mêmes avaient droit à un grade à leur entrée au service lorsqu'ils avaient achevé leurs cours dans les établissements de l'État. Les écoles militaires suivirent ce mouvement; le corps des pages, et les écoles de l'artillerie, du génie et des porte-enseignes de la garde, furent institués à Saint-Pétersbourg.

« Les écoles ecclésiastiques, jusque-là composées de quatre académies et de trente-sept séminaires, reçurent en 1808 une plus grande extension, et obtinrent diverses prérogatives; elles furent divisées, comme les écoles civiles, en quatre catégories, et organisées d'après un plan uniforme qui leur sert encore de règlement (1814). »

Un grand nombre d'écoles spéciales ont été fondées sous le règne de l'empereur Alexandre. A ces dernières appartiennent l'institut des voies de communication, les écoles de pilotes et de constructeurs de vaisseaux, les écoles de commerce à Odessa et Taganrok, deux écoles forestières et une pour l'agronomie; des instituts de médecine furent attachés à chacune des universités, et ceux qui existaient déjà à Saint-Pétersbourg et à Moscou prirent un accroissement considérable. Le patriotisme dont la nation russe donna sous ce règne des témoignages si éclatants, se manifesta de la manière la plus honorable par des fondations particulières en faveur des écoles publiques. Le conseiller d'État Paul Démidof leur consacra environ un million et demi de roubles dont les deux tiers pour l'établissement d'une école supérieure à Jaroslavl; le prince Besborodko suivit cet exemple, ainsi que plusieurs autres seigneurs et riches négociants. La noblesse de quelques gouvernements se montra également empressée à doter, soit des universités, soit des écoles. Malheureusement ni les oukases d'un prince bienveillant, ni les sacrifices des particuliers ne peuvent changer l'esprit des masses; les institutions qui ne sont pas encore dans les mœurs peuvent bien imposer par un certain éclat extérieur, mais le résultat en est loin de répondre à l'intention créatrice. Dans les deux capitales la surveillance immédiate de l'autorité compétente, le mérite des professeurs, et le contrôle d'une population plus avancée, offrent des garanties à peu près suffisantes; mais à mesure que les chefs d'établissement s'éloignent de ces centres de pouvoir et d'activité, ils exécutent les règlements avec moins de ponctualité, et ne songent pour la plupart qu'à tirer le parti le plus avantageux de leurs places. La preuve la plus incontestable de l'inaptitude du corps enseignant en Russie, c'est l'absence de productions remarquables : à l'exception de quelques nationaux, les professeurs les plus instruits sont des étrangers, et si un concours européen était ouvert aux étudiants des classes supérieures, soit pour la philosophie, soit pour les sciences ou pour les langues savantes, le pays le plus vaste de l'Europe aurait sans doute la moindre part aux récompenses. On se tromperait toutefois en concluant de ces remarques, que les Russes ont peu d'aptitude aux sciences et aux lettres, ils sont sous ce rapport heureusement organisés, et s'il réussissent moins bien que dans d'autres pays, la faute en est aux institutions qui pèsent sur tout ce qu'elles touchent. Le règne de l'empereur actuel a été fécond en changements plus ou moins judicieux; toutefois on ne saurait nier qu'il a systématisé avec ensemble toutes les parties de l'instruction publique : il a pour ainsi dire obtenu le mieux possible dans le médiocre, et comme rien ne gène autant le despotisme que tout ce qui est transcendant, il peut se flatter d'avoir atteint son but. Sous les règnes précédents, la direction de l'instruction publique, tout imparfaite qu'elle était, laissait au moins entrevoir l'intention de s'élever, dans un avenir plus ou moins rapproché, aux connaissances qui conviennent à des hommes libres. L'empereur Nicolas, menacé dès son avénement au trône par une conspiration libérale, a cru tarir la source de ce danger en disciplinant jusqu'à la science, la littérature et la philosophie. Il a décrété que l'éducation serait nationale, c'est-à-dire, qu'elle n'irait que jusqu'où le despotisme n'aurait point à s'en alarmer. Cette marche est logique, mais la Russie a reculé d'un siècle dans la voie de la liberté, et l'Europe qui suit d'un œil inquiet les envahissements de cet empire, sait désormais que c'est à un pays organisé pour l'esclavage qu'elle est menacée de se voir soumise.

« Puissent les pères de famille, a dit l'empereur dans un manifeste (juillet 1826), porter toute leur attention sur l'éducation morale de leurs enfants. Ce n'est, certes, point aux progrès de la civilisation, mais à la vanité qui ne produit que le désœuvrement et le vide de l'esprit. mais au défaut d'une

instruction réelle, qu'il faut attribuer cette licence de la pensée, cette fougue des passions, ces demi-connaissances si confuses et si funestes, ce penchant aux théories extrêmes et aux visions politiques qui commencent par démoraliser et finissent par perdre.

« Que la crainte de Dieu et une solide et patriotique instruction soient la base de toutes les espérances d'amélioration, le premier devoir de toutes les classes. » M. de Krusenstern conclut de cet avertissement impérial que l'éducation de la jeunesse russe serait à la fois religieuse, monarchique et nationale. Pour qui connaît la Russie, ces paroles signifient seulement que désormais l'instruction publique, en Russie, ne sera plus considérée par le gouvernement que comme un moyen de perfectionner les ressorts de l'autocratie; quant à la religion et à la morale, elles peuvent adoucir les mœurs des propriétaires d'âmes et la condition des serfs, mais il est contraire à leur essence de consacrer la durée illimitée d'un tel état de choses.

L'instruction publique, en Russie, peut être divisée comme il suit : 1° les écoles publiques de toutes les classes, qui constituent le ministère de l'instruction publique proprement dit; 2° les écoles militaires; 3° les écoles ecclésiastiques; 4° les écoles spéciales et diverses relevant des autres branches de l'administration.

Le ministère de l'instruction publique se compose : 1° de la chancellerie ministérielle; 2° du département de l'instruction publique; 3° de la direction supérieure des écoles.

Le département de l'instruction publique dirige, sous les ordres du ministre, les établissements scientifiques et les écoles de l'empire, exception faite de ceux qui relèvent immédiatement des autres branches de l'administration. La compétence du département s'étend ainsi sur les objets suivants : 1° sur l'établissement, l'organisation et l'administration de toutes les écoles publiques entretenues par le gouvernement; 2° sur le personnel de ces écoles; 3° sur le mode d'enseignement; 4° sur les institutions privées; 5° sur les sociétés savantes et particulières; 6° sur les bibliothèques, musées, etc.; 7° enfin, sur la rédaction du journal du ministère de l'instruction publique.

La direction supérieure forme le conseil du ministre. Elle s'occupe : 1° des modifications ou changements nécessaires soit dans l'organisation, soit dans les règlements; 2° de la formation de nouvelles écoles particulières; 3° des affaires pécuniaires et contentieuses; 4° de l'examen des rapports des fonctionnaires envoyés pour l'inspection des écoles; 5° du choix des livres d'enseignement. La distribution des arrondissements a subi des modifications judicieuses, et qui répondent d'une manière plus satisfaisante aux exigences des localités. Désormais la surveillance des écoles dans les provinces éloignées de l'empire par les curateurs ou inspecteurs, offrira moins de difficulté.

Les attributions du ministère de l'instruction publique embrassent, outre les objets ci-dessus indiqués, tout ce qui concerne la censure. Des modifications nécessitées par la situation particulière des provinces, ont été introduites sur le rapport d'un comité dont le règlement fut confirmé en 1828. Les dispositions en étaient applicables aux arrondissements de Saint-Pétersbourg, de Moscou, de Kharkof et de Casan. Ce règlement diffère de celui de 1804 en ce que la liaison qui existait entre les écoles des différents degrés fut rompue. Alexandre avait voulu que l'élève d'une école primaire ou paroissiale pût continuer ses études à l'école du district, puis successivement au gymnase et à l'université : c'était le moyen d'ouvrir à l'aptitude et au génie, dans quelque rang que la nature les eût cachés, toutes les ressources créées par le gouvernement. Cette disposition qui honore la philanthropie de ce prince, était, il faut le dire, en contradiction flagrante avec les institutions du pays. Quelle utilité pouvait tirer d'une éducation élégante des jeunes gens que le privilége repoussait

dans les classes obscures de la société? Un assez grand nombre d'entre eux, maudissant des connaissances qui servaient seulement à leur faire détester leur position sociale, se suicidèrent ou s'abandonnèrent à l'ivresse. Les écoles de district furent donc rendues indépendantes des gymnases, et les études n'y furent plus qu'élémentaires. Les gymnases, au contraire, devinrent des écoles supérieures où les jeunes gens, appartenant aux familles riches et nobles, se préparent soit aux études académiques, soit au service civil de l'État. Ainsi le privilége atteint le jeune Russe dès sa sortie de l'école; et il reçoit un grade différent, selon qu'il sort d'une école de district, d'un gymnase ou d'une université. La capacité doit être sans doute la règle de l'avancement, mais le droit, en renfermant dans des limites particulières les élèves des diverses catégories, prive l'État des services que pourraient lui rendre un jour les hommes sortis de la classe la plus nombreuse. Au reste, cette mesure est prudente dès que le gouvernement n'a point l'intention d'alléger par degrés la chaîne de l'esclavage.

Les écoles paroissiales sont gratuites et ouvertes aux enfants des deux sexes de toutes les classes. « Les maîtres attachés aux écoles paroissiales, s'ils sont de condition libre, jouissent, durant l'exercice de leurs fonctions, des prérogatives attachées à la quatorzième classe; ils obtiennent ce grade à leur retraite, après vingt ans d'un service irréprochable. Les écoles paroissiales dans les villes et dans les villages appartenant à la couronne ou à des laboureurs libres, sont entretenues aux frais des paroisses; celles qui sont entretenues dans les biens seigneuriaux le sont aux frais du propriétaire. »

Les écoles de district tiennent le milieu entre les écoles primaires et les gymnases; elles correspondent à nos écoles de commerce, si ce n'est que les langues étrangères y sont proscrites: l'enseignement y est gratuit.

Les gymnases sont destinés particulièrement à l'éducation des gentilshommes; les objets d'enseignement sont: la religion et l'histoire sainte; la grammaire et la littérature russe; la logique, les langues latine, allemande et française; les mathématiques et la physique; l'histoire et la statistique; le dessin; et enfin la langue grecque dans les gymnases des villes universitaires. Ceux des élèves qui s'y distinguent sont admis aux cours des universités, où ils sont entretenus aux frais du gouvernement, à la charge de servir ensuite pendant dix ans dans le ministère de l'instruction publique.

Malgré les avantages accordés par le gouvernement aux élèves sortis des gymnases, la noblesse était peu disposée à y envoyer ses enfants; elle préférait soit l'éducation domestique, soit celle des pensionnats particuliers, non pas, comme l'avance M. de Krusenstern, parce que la composition des gymnases était trop mêlée, mais parce qu'elle désirait que ces jeunes gens fussent instruits par des étrangers; cette prédilection n'était pas toujours motivée; cependant, et surtout depuis l'émigration, il était devenu de mode d'avoir chez soi un précepteur français, ou du moins étranger. La répugnance des Russes avait longtemps résisté à subir toutes les réformes que la volonté impériale leur imposait à cet égard; aujourd'hui cette même volonté leur prescrit de se passer des étrangers, à moins que ceux-ci ne consentent à se faire Russes; ce sera la cause d'un recul rapide dans la marche de l'instruction en Russie. Le concours des étrangers présentait, il est vrai, d'assez graves inconvénients; ils ne pouvaient qu'enseigner à leurs élèves ce qu'ils avaient appris eux-mêmes, et à l'aide des idées qui ont cours ailleurs, et qui sont peu en harmonie avec le système des institutions russes; mais, au moins, l'élite de la nation ne se trouvait pas en dehors de la sphère des connaissances européennes. Les relations de la haute noblesse avec les classes intermédiaires réagissaient de proche en proche sur tout le corps des seigneurs et des employés; le travail ci-

vilisateur s'opérait lentement, et, par conséquent, sans danger. Par suite des nouvelles mesures, un résultat tout contraire doit avoir lieu. En effet, il ne faut pas perdre de vue que les mœurs et l'éducation des seigneurs russes ont été calquées sur des modèles étrangers; l'absence de ces modèles les rattachera nécessairement aux institutions du grand nombre, qui sont encore, à peu de chose près, celles que les réformateurs ont mis tant de persévérance à modifier. L'orgueil national des Russes, ébloui par de grands succès militaires, a cru pouvoir se passer de l'assistance de ceux qui leur ont appris à vaincre: en consultant leurs forces, ils ont jugé qu'ils pourraient désormais marcher tout seuls; c'est une erreur dont les conséquences ne tarderont pas à se faire sentir. La fortune des armes est journalière: un ignorant peut être un bon soldat; mais, en dépit de toute l'obéissance passive, il ne dépend pas d'un souverain de hâter l'œuvre de la civilisation qui veut être mûrie par les siècles.

Pour remplacer en quelque sorte les éducations particulières, et celles qu'on recevait dans les établissements tenus par des étrangers, on a fondé, près de chaque gymnase, un pensionnat noble dont les élèves suivent les cours gymnastiques sous la tutelle de gouverneurs chargés de les surveiller; ces institutions n'ont ni les avantages de l'éducation publique, ni ceux des études suivies sous l'œil des parents.

Le travail sur les universités a obtenu, en 1835, la sanction de l'empereur; nous empruntons encore à M. de Krusenstern quelques-unes des dispositions principales qu'il rapporte.

Chapitre 1er. Les universités sont composées: 1° du nombre fixé des facultés; 2° d'un conseil; 3° d'une direction administrative. Une université complète compte trois facultés: philosophie, jurisprudence, et médecine. Chaque faculté a son doyen; celle de philosophie en a deux. Elles sont toutes placées sous l'autorité du recteur qui préside le conseil universitaire. La direction administrative est présidée par le même dignitaire. Chaque université est placée sous la direction spéciale d'un curateur. Les articles de ce règlement s'appliquent à toutes les universités, sauf les exceptions pour celles de Dorpat et celle de Saint-Vladimir, à Kief. Chap. 2. La faculté de philosophie comprend les cours suivants: première section, la philosophie, la littérature et les antiquités grecques; la littérature et les antiquités romaines; la langue russe et l'histoire de sa littérature; l'histoire et la littérature des idiomes slaves; l'histoire universelle, l'histoire de Russie, l'économie politique et la statistique; la littérature orientale, savoir: les langues arabe, turque et persane; enfin les langues mongole et tatare; 2e section: les mathématiques pures et appliquées, l'astronomie, la physique et la géographie physique; la minéralogie et la géognosie; la botanique, la zoologie, la technologie, l'économie rurale, les sciences forestières et l'architecture.

La faculté de jurisprudence est incontestablement celle dont les résultats sont les plus nuls; l'étude des lois russes est capable à elle seule de bouleverser les idées les plus saines en matière de jurisprudence.

La faculté de médecine, quoique loin d'être à la hauteur de celles d'Allemagne, de France et d'Angleterre, a rendu d'importants services.

Il y a, dans chaque université, des lecteurs pour les langues étrangères vivantes, ainsi que des maîtres d'agrément. Chap. 7. Les universités ont leur propre censure; elles ont le droit d'avoir une imprimerie et une librairie. Les grades universitaires sont assimilés à ceux du service civil ou militaire. Les professeurs qui obtiennent, lors de leur démission, le titre d'émérite, jouissent, après un service de vingt-cinq ans, d'une pension viagère égale à leur traitement annuel. Chap. 8. Les établissements spéciaux attachés aux universités sont: les instituts pédagogiques, ceux de médecine, et les sociétés savantes.

Chap. 9. L'état du personnel et des dépenses annuelles est fixé, pour l'uni-

versité de Saint-Pétersbourg, à la somme de 272,250 roubles; pour celle de Moscou, à 454,200 roubles; pour celles de Kharkof et de Casan, à 370,000 roubles chacune.

En 1835, l'université de Saint-Pétersbourg comptait 285 étudiants. L'arrondissement qui en dépend renfermait à la même époque 580 écoles, ayant 11,911 élèves.

L'université de Moscou comptait 419 élèves: l'arrondissement avait 925 écoles, renfermant 16,259 élèves.

A l'université de Kharkof, on comptait 342 élèves, et dans l'arrondissement, 11,446 étudiants, répartis dans 217 écoles.

A l'université de Kasan, 252 étudiants; dans l'arrondissement, 198 écoles, et 8,459 élèves.

Il ne pouvait échapper à l'attention du gouvernement, que le système de l'instruction publique, dans l'arrondissement de Kasan, doit nécessairement être adapté aux intérêts des tribus asiatiques qui l'habitent en partie, et de veiller à ce que l'université de cette ville devînt le chaînon qui rattachât ces dernières à la population russe; c'est dans ce but que des soins particuliers ont été voués à l'enseignement de l'arabe, du persan, du tatare et du mogole.

Cette dernière langue n'avait point jusqu'à présent de grammaire ni de lexique; l'académicien Schmidt a rempli cette lacune.

L'université de Dorpat, dont la destination spéciale est de répondre aux besoins intellectuels des trois provinces baltiques, jouit de priviléges assez étendus; le culte des habitants n'étant pas celui du reste de l'empire, elle a une faculté de théologie. A cette université sont attachés un séminaire normal, et un séminaire théologique destiné à fournir des prédicateurs pour les paroisses protestantes dans toutes les parties de l'empire. En 1835, l'université de Dorpat comptait 567 étudiants; et les 253 écoles de son établissement offraient un total de 8,826 élèves.

L'arrondissement de la Russie blanche, sur 239 écoles, a 11,530 élèves.

L'université de Saint-Vladimir à Kief ne paraît pas être dans un état florissant, ce qu'il faut sans doute attribuer aux mesures répressives prises par le gouvernement à la suite de la dernière insurrection de Pologne. D'après les chiffres de M. de Krusenstern, 61 professeurs et maîtres n'occupent que 120 élèves; l'arrondissement a 90 écoles et 6,790 élèves.

L'université de Vilna, jadis si célèbre, est disloquée. Dans cette ville, à Grodno, à Bialystok, à Vitepsk, à Minsk et à Mohilef, le gouvernement impérial paraît moins occupé d'étendre la sphère de l'instruction qu'à ramener à un système uniforme les idées patriotiques des populations.

Le lycée d'Odessa, fondé par le duc de Richelieu, diffère peu aujourd'hui des autres écoles supérieures de l'empire. On remarque dans cet arrondissement une école destinée aux jeunes Tatars, et une classe de langue moldave près du gymnase de Kichénef. L'arrondissement d'Odessa compte 4,647 élèves.

Les écoles des provinces transcaucasiennes ont subi différents changements en rapport avec l'état politique de ces contrées. Dès l'année 1819, et sur la demande du général Iermolof, l'enseignement du latin et de l'allemand y fut remplacé par celui du tatar dans les gymnases, et l'on ajouta au cours d'études plusieurs branches des sciences militaires, la jeunesse du pays étant destinée au service du corps d'armée du Caucase. En 1829, un nouveau règlement vint compléter ces dispositions que rendaient insuffisantes les acquisitions de l'empire après la campagne de Perse. Des modifications récentes ont été faites depuis dans ces établissements. En général, les fils des fonctionnaires russes doivent apprendre soit le tatar soit un des idiomes usités dans ces provinces. Des écoles de district ont été fondées à Tiflis, Gori, Élisabeth pol, Koutaïs, Nakhitchévan, Akhalt zykh, Bakou, Derbent, Érivan, et dans plusieurs autres villes. Ces écoles

ont trois classes; dans les deux premières, l'instruction se donne dans la langue du pays, et en russe seulement dans la dernière. Le nombre des élèves qui fréquentent les écoles transcaucasiennes est déjà de 1285: celui de toutes les écoles de la Sibérie ne s'élève point au-dessus de 2,000.

Malgré tous les soins et les sacrifices du gouvernement pour créer des écoles nationales, les Russes, principalement les seigneurs de la première distinction, préféraient, comme nous l'avons dit, les écoles particulières, presque toutes dirigées par des étrangers; le nombre de ces écoles était, en 1834, de 99 dans les deux capitales; d'un autre côté, c'était presque exclusivement à des étrangers que l'on confiait l'éducation particulière. L'amour-propre national, ou plutôt celui du pouvoir, soumit à toutes sortes de restrictions l'état de précepteur et d'instituteur. Sous le prétexte d'une garantie morale, que n'offre pas d'ailleurs à un degré éminent la majorité des nationaux, on a exigé des instituteurs étrangers de renoncer à leur pays et de se faire Russes; c'est-à-dire, qu'on leur a imposé un acte immoral, en les plaçant entre leurs intérêts et leur devoir. Au reste, ces mesures auront une haute portée politique; mais nous doutons que ce soit en faveur de l'empire russe.

Il suffit de jeter les yeux sur le recueil des actes de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, pour s'assurer que les Russes n'y sont pas en majorité, et que la gloire de ce corps illustre appartient presque exclusivement à l'Allemagne. Le statut qui détermine toutes les attributions de l'académie, porte le budget annuel de cet établissement à 239,400 roubles.

Le défaut d'espace ne nous permet pas d'énumérer tous les établissements spéciaux qui se trouvent sous la direction et le contrôle éclairé de l'académie; mais nous emprunterons à M. de Krusenstern le passage suivant, qui honore la munificence de l'empereur actuel.

« Par son ordre, un nouvel observatoire a été fondé à Helsingfors; la position de cet établissement en fait un des plus importants de l'Europe. D'autres ont été élevés à Moscou, à Kief et à Casan; enfin Sa Majesté a ordonné qu'un observatoire central fût élevé à Saint-Pétersbourg sous la direction de l'académie des sciences.

« Cet établissement va devenir le plus vaste de l'Europe; il se trouve sur la montagne de Pulkovo, près de Saint-Pétersbourg. La première pierre en a été posée au printemps de 1834... Une somme de 231,428 roubles a été assignée pour la seule acquisition des instruments qui tous ont été commandés dans les ateliers les plus célèbres de l'Europe. Le devis général de construction s'élève à près d'un million huit cent mille roubles. »

Le nombre des journaux et autres publications périodiques dans tout l'empire, en russe, allemand, français, etc., est de 68.

Il est superflu de dire que la censure surveille avec le plus grand soin toutes ces publications, de même que les ouvrages imprimés dans le pays ou venus de l'étranger. Au reste, les règlements relatifs à la censure sont remaniés à chaque règne, et plutôt deux fois qu'une. C'est que dans un pays où le pouvoir suprême fait les lois, rien n'est défini, rien n'est stable; et les décrets rendus dans des circonstances exceptionnelles n'y sont abrogés que lorsqu'ils ont produit un mal irréparable.

En 1835, le nombre des volumes importés de l'étranger était de 300,000; celui des ouvrages imprimés en Russie de 708.

En examinant la marche progressive des écoles dépendantes du ministère de l'instruction publique, on trouve qu'elle a été plus rapide sous le règne d'Alexandre, avec moins de moyens et une population moindre; en effet, en 1804, le nombre des elèves était de 33,481; et, en 1824, il s'élevait à 69,629. En 1835, il était de 85,707.

Les écoles militaires en Russie peuvent être rangées en trois catégories distinctes : 1° les écoles militaires,

sous la direction du grand-duc Michel; 2° le corps des cadets, et les écoles relevant de l'état-major de la marine; 3° les écoles militaires qui dépendent du ministère de la guerre, et qui sont réservées spécialement aux enfants de soldats.

Le nombre des écoles militaires placées sous la direction du grand-duc Michel, tant dans les deux capitales que dans plusieurs chefs-lieux de gouvernement, est de 27, en y comprenant plusieurs corps de cadets, dont l'organisation n'était pas achevée en 1837, mais qui l'est probablement aujourd'hui; elles renferment 8,733 élèves, dont l'enseignement est gradué selon les destinations spéciales, de sorte qu'en entrant au service, les jeunes gens ont toutes les connnaissances de leur arme et de leur grade. L'entretien de ces écoles coûte annuellement 6,255,000 roubles. En général, l'étude des langues et celle du dessin y est faible; mais celle des sciences mathématiques y est portée à un degré satisfaisant.

Les écoles qui relèvent de l'état-major de la marine ont 2,224 élèves, dont le budget annuel est de 682,194 roubles.

En 1824, les écoles désignées sous le nom de section d'orphelins militaires, et qui renfermaient un grand nombre d'élèves, furent placées sous la direction de l'état-major de l'empereur pour les colonies militaires. Deux ans plus tard, elles furent organisées en bataillons, demi bataillons et compagnies de cantonistes, formant ensemble sept brigades, et quatre régiments de carabiniers d'instruction.

Le directeur du département des colonies militaires est le chef de tous les cantonistes; les différentes brigades sont distribuées dans vingt-six gouvernements qui forment pour ainsi dire la ceinture de l'empire. Les brigades des cantonistes militaires se composent principalement d'enfants de soldats. On y reçoit cependant aussi les orphelins de toutes les conditions, des fils de nobles dont les titres ne sont pas en règle, ou d'employés qui n'ont pas le grade requis pour être admis au corps des cadets. L'âge d'admission dans les brigades est depuis six ans jusqu'à dix-huit; mais la plus grande partie des élèves en bas âge restent jusqu'à leur majorité auprès des parents. L'enseignement dans tous les bataillons, demi-bataillons et compagnies des cantonistes, le bataillon de Saint-Pétersbourg excepté, se compose de connaissances élémentaires, de l'exercice militaire, et d'un travail mécanique qui forme les élèves à un métier utile. Ainsi chaque classe est divisée en deux sections, qui se trouvent alternativement en classe, à l'exercice et dans les ateliers. Un certain nombre de cantonistes dans chaque bataillon apprennent en outre la musique militaire et le chant d'église.

Lorsque les cantonistes ont achevé leurs études, les plus capables deviennent maîtres, écrivains de bureaux ou musiciens; les autres sont incorporés dans les régiments d'instruction de carabiniers, et dans ceux de la ligne. Après leur incorporation dans les régiments d'instruction de carabiniers, les cantonistes, tout en s'occupant plus spécialement des exercices militaires, continuent à se perfectionner dans les sciences et dans les métiers qui leur ont été enseignés. Les plus avancés passent ensuite comme sous-officiers, les autres comme simples soldats, dans les régiments de ligne. Le bataillon des cantonistes de Saint-Pétersbourg a une organisation à part: il est composé de quatre compagnies, dont la première est divisée en deux sections; l'une est une école normale, l'autre une école de topographie.

La deuxième compagnie est une école élémentaire d'artillerie. Les élèves de cette école passent dans la brigade d'instruction de l'artillerie.

La troisième compagnie est une école élémentaire du génie; elle fournit des conducteurs à l'administration de cette arme.

La quatrième compagnie ou celle de ligne est réservée spécialement pour compléter les régiments d'instruction de carabiniers. Elle fournit aussi des

lithographes pour l'état-major, des employés pour le service des télégraphes, des maîtres de gymnastique, des musiciens et des écrivains de bureaux.

L'école des auditeurs appartient aussi à cette compagnie : elle est composée de cent élèves, dont soixante cantonistes et quarante fils d'officiers. On les admet au service avec le rang de sous-officiers dans les départements de l'auditoriat des ministères de la guerre et de la marine. Plus tard, ils sont envoyés comme auditeurs à l'armée. Le nombre des cantonistes actuels est de 28,445 présents, et de 127,701 près de leurs parents. Cet établissement important, qui suffirait pour révéler la tendance militaire du gouvernement russe, possède un capital qui s'accroît journellement, et que M. de Krusenstern porte à 8,000,000 roubles. En récapitulant en une somme totale les chiffres que nous venons d'énoncer, on trouvera que les écoles militaires de toutes les classes renferment 180,000 élèves, dont le budget annuel est de 8,687,194 roubles.

Il existe en Russie deux espèces d'écoles ecclésiastiques ; les premières sont celles du rit grec orthodoxe, soumises au saint synode et dirigées par une commission spéciale ; les secondes sont les écoles ecclésiastiques des cultes étrangers relevant du département de ces cultes, lequel fait partie lui-même du ministère de l'intérieur.

L'empereur Alexandre, après avoir réorganisé les écoles séculières, voua la même attention à celles du clergé. En 1808, il fut créé une commission spéciale chargée de la direction supérieure des écoles ecclésiastiques ; et, en 1814, ces écoles reçurent un règlement qui, sauf quelques modifications, sert encore de base à leur organisation. En vertu de ce règlement, toutes les écoles ecclésiastiques sont divisées en trois arrondissements : ceux de Saint-Pétersbourg, de Moscou et de Kief. Chaque arrondissement est composé d'écoles supérieures, d'écoles moyennes et d'écoles inférieures. Les écoles supérieures sont les académies ; on en compte trois : à Saint-Pétersbourg, à Moscou et à Kief. Les séminaires forment les écoles moyennes ; elles se trouvent pour la plupart dans les chefs-lieux des gouvernements. Dans les écoles inférieures sont comprises celles de districts et de paroisses, qui se trouvent dans les petites villes et dans les bourgs. Les écoles paroissiales sont subordonnées à celles de district, et celles-ci aux séminaires, qui eux-mêmes relèvent des académies.

L'administration locale des écoles de chaque arrondissement appartient à l'archevêque diocésain. Bien que chacune de ces quatre catégories d'écoles ait un règlement spécial, tous les établissements d'éducation du clergé sont dirigés d'après des principes uniformes, sous le rapport de l'éducation morale et de l'éducation scientifique des élèves, aussi bien que sous celui de l'administration économique.

Le but spécial des écoles paroissiales est de fournir des élèves suffisamment préparés aux écoles de districts.

Tous les enfants âgés de sept à huit ans, appartenant au clergé d'un certain nombre de paroisses, sont tenus de fréquenter les écoles paroissiales, à l'exception de ceux dont les parents s'engagent à leur faire acquérir, chez eux ou ailleurs, les connaissances nécessaires pour leur admission à une école de district. Chaque école paroissiale est dirigée par un inspecteur qui, selon le nombre des élèves, a sous ses ordres un ou deux maîtres. Les fonctions d'inspecteur sont ordinairement confiées au curé du lieu, ou à des personnes graduées en théologie. Les élèves des écoles paroissiales, et de préférence ceux dont les parents sont pauvres, sont logés soit dans l'école même, soit dans un des couvents voisins. Ceux que les localités ne permettent point de placer de cette manière doivent pourvoir eux-mêmes à leur logement, et ne viennent à l'école que pour assister aux leçons.

La destination des écoles de district est de diriger les écoles paroissiales qui leur sont soumises, et de fournir des élèves aux séminaires. Elles sont diri-

gées par un recteur assisté de plusieurs maîtres. Le recteur, qui est ordinairement l'archimandrite ou le supérieur du couvent le plus voisin, doit joindre à cette qualité un grade théologique.

Les élèves des séminaires, suivant leurs progrès, passent les uns aux académies, les autres comme curés dans les paroisses de second ordre, comme maîtres dans des écoles inférieures, comme étudiants dans les académies de médecine, ou enfin comme employés au service civil. Ces établissements ont six classes où l'on enseigne la théologie, la rhétorique, la philosophie, l'histoire de l'Église, l'histoire universelle, et celle de la Russie en particulier, l'hébreu, le grec, le latin et l'allemand.

Les académies ecclésiastiques ont une triple destination : 1° celle de former des jeunes gens pous les fonctions supérieures de l'Église; 2° celle d'étendre les limites des connaissances théologiques, comme corps scientifique, et 3° celle enfin d'administrer les écoles qui leur sont soumises.

Le cours d'études se compose de deux classes, l'une de théologie et l'autre de philosophie.

L'étude des sciences qui forment le cours d'études des académies est ou obligatoire pour tous les élèves ou facultative. Aux premières appartiennent : 1° un cours complet de théologie, 2° un cours de philosophie théorétique et de morale, 3° un cours de littérature, 4° l'histoire sainte et l'histoire de l'Église, 5° le latin, le grec et l'hébreu.

Les objets dont l'étude est abandonnée au choix des élèves sont la physique, les hautes mathématiques, les langues française et allemande, les antiquités grecques et romaines, etc. Le nombre des élèves des écoles ecclésiastiques était, en 1836, de 58,580, celui des établissements pour les cultes étrangers de 8,803. Cette différence répond à celle qu'exprime le chiffre des populations russes qui ne professent pas la religion de l'État.

Parmi les écoles spéciales on distingue celles des mines, qui sont divisées en subalternes, moyennes et supérieures. Les premières ont 4,034 élèves. Les principales sont établies à Nertchinsk et à Barnaoul. Les écoles supérieures sont : 1° l'institut des ingénieurs des mines à Saint-Pétersbourg.

Cet établissement, fondé en 1773 par Catherine, sur la demande du Bachkir Ismaïl Nasimof, a reçu en 1834 son organisation actuelle. Il se divise en deux sections, l'une préparatoire, où le cours d'études est le même que celui des gymnases, l'autre spécial, qui répond à la destination des élèves. Le cours complet des études est fixé à neuf années.

Ce qui rend l'institut des ingénieurs des mines un des établissements les plus remarquables de l'Europe, c'est la richesse des musées et des collections qu'il renferme.

2° L'école technique des mines.

3° La section des médailles à l'hôtel de la monnaie de Saint-Pétersbourg.

4° La section pratique des mines et celle des usines de l'école de Barnaoul.

Le nombre des élèves qui suivent ces écoles, en y comprenant quelques établissements fondés par des particuliers, est d'environ 5,000. Nous citerons encore l'institut pratique de technologie, l'école de marine marchande à Saint-Pétersbourg et à Kherson, l'institut forestier, l'école des gardes forestiers, etc., etc. Les écoles de médecine, les écoles rurales, celles destinées aux fils des employés subalternes de bureaux, sont des institutions dont les règlements méritent d'être étudiés dans l'ouvrage de M. Krusenstern.

Les hospices d'orphelins et les écoles de pauvres renferment environ 10,500 élèves.

L'académie des beaux-arts, organisée par Catherine II, a subi plusieurs modifications; elle a formé plusieurs sujets distingués, mais, il faut le dire, ce sont d'assez rares exceptions.

Un des établissements qui honorent le plus la mémoire d'Alexandre, c'est l'institut des voies de communication; on y compte 265 jeunes gens; il a été fondé en 1810, sous la direction de



plusieurs élèves sortis de l'école polytechnique. Nous citerons encore l'école des ingénieurs civils, et celle des conducteurs des voies de communication, organisées sous le règne de l'empereur actuel : la première renferme 100 élèves, et la seconde 300.

L'école de jurisprudence mérite aussi une mention particulière.

L'institut oriental du ministère des affaires étrangères forme une section du département asiatique de ce ministère; il doit son origine au vice-chancelier comte de Nesselrode, qui le fonda en 1823, dans le but d'établir une école de *jeunes de langues*, propres à servir l'État comme interprètes diplomatiques dans les missions russes à Constantinople, en Perse, et dans les échelles de l'Orient.

Parmi les institutions de bienfaisance, il faut citer en première ligne les maisons des enfants trouvés de Moscou et de Saint-Pétersbourg. Elles furent placées sous la direction de l'impératrice Marie, qui ne négligea rien pour les faire prospérer. Aujourd'hui l'impératrice Alexandra s'en occupe avec une tendre sollicitude. Nul n'est refusé; tout enfant déposé ou né dans la maison est inscrit sous un numéro qui lui reste, et qui peut servir à constater son identité; il est baptisé suivant le rit grec, et remis à une nourrice, à sa mère, de préférence, si elle veut le garder jusqu'à l'âge de sept ans, moyennant une pension mensuelle. Tous les élèves des maisons des enfants trouvés sont divisés en trois catégories principales : ceux qui se trouvent dans les hospices mêmes; ceux que l'on met en nourrice dans des villages, enfin ceux dont l'éducation première est confiée à des habitants des villes. La destination des premiers se règle d'après les dispositions naturelles des enfants. Les élèves de la seconde catégorie restent dans la condition à laquelle appartiennent les familles qui ont pris soin d'eux; ceux de la troisième entrent, après avoir atteint l'âge de sept ans, soit aux hospices mêmes, soit aux établissements qui en dépendent.

Le gouvernement ne se borne pas à procurer à ces enfants les bienfaits de l'éducation; il veille à leur avenir; et ceux qui montrent l'aptitude nécessaire peuvent terminer leurs études soit dans les écoles supérieures, soit dans les académies.

Le défaut d'espace ne nous permet pas d'entrer dans les détails de ces fondations intéressantes, où le bienfait enrichit sans cesse et féconde sa source; nous nous bornerons à dire que les deux maisons des enfants trouvés, à Saint-Pétersbourg et à Moscou, renferment environ cinquante mille élèves de l'un et l'autre sexe.

Saint-Pétersbourg a en outre une école de commerce, un institut des sourds-muets. L'hospice des aveugles est situé à Gatchina. Moscou a aussi une école de commerce, fondée par les habitants de cette ville, et une maison de bienfaisance, qui porte le nom d'institut des orphelins d'Alexandre.

L'impératrice Marie a voué une sollicitude particulière à l'éducation des filles; les établissements fondés antérieurement ont été améliorés par ses soins, et un grand nombre d'autres lui doivent leur existence : il nous suffira de nommer l'institut des demoiselles nobles à Pétersbourg; celui de Sainte-Catherine dans la même ville, également destiné à la noblesse; la section pour les demoiselles près le corps de Paul, ouverte aux orphelines de militaires; l'institut de Sainte-Catherine à Moscou, pour la petite noblesse; et les écoles pour les filles de soldats et de matelots. Ces établissements et plusieurs autres sont aujourd'hui placés sous la protection de l'impératrice régnante, à laquelle la bienfaisante Marie les a légués en mourant.

Parmi les écoles allemandes, les principales sont celles de Saint-Pierre à Saint-Pétersbourg, celles de Sainte-Anne et de Sainte-Catherine, et l'école près l'Église réformée à Saint-Pétersbourg.

Il existe en outre un grand nombre d'écoles dans les colonies allemandes qui se trouvent particulièrement dans

les gouvernements de Kherson, de Iékatérinoslaf, de Tchernigof, de Saint-Pétersbourg, en Bessarabie et en Géorgie. Ces écoles, qui sont entretenues par les communes, répondent aux écoles de villages (Dorf-schulen) de l'Allemagne.

Les colonies étrangères en Russie sont au nombre de 410, y compris les colonies grecques, bulgares et juives, et renferment ensemble une population de 250,000 âmes, dont les quatre cinquièmes d'Allemands : or, comme le nombre d'élèves qui fréquentent les écoles des Allemands colonisés est de plus de 35,000, on verra, d'après le chiffre total des élèves de tout l'empire, que si l'on représente par l'unité la civilisation des Allemands colonisés, celle des Russes ne sera exprimée que par un vingtième. Mais les Allemands fixés en Russie sont moins avancés que leurs compatriotes nationaux ; c'est donc une mesure au moins intempestive que d'avoir mis obstacle à l'enseignement par des étrangers, au lieu de se contenter de prendre à leur égard de légitimes mesures de précaution.

Les Tatars, à l'exception de ceux qui existent encore à l'état nomade, savent presque tous lire et écrire. Il y a ordinairement une école près de chaque mosquée. Le mollah exerce en même temps les fonctions de maître d'école. Du reste, ces établissements ne ressemblent en rien aux autres écoles élémentaires. La maison est ordinairement achetée par un riche Tatar ; un autre se charge de l'entretien soit pour un an, soit pour plus longtemps, selon sa fortune ou sa dévotion. La maison se compose d'un petit vestibule et d'une grande salle dont le plancher est disposé en pente. Sur cette élévation, chaque élève occupe un espace d'environ deux pas de long, où il place son matelas, ses effets, et même ses ustensiles de cuisine que chacun doit apporter avec soi. Cette salle sert en même temps de classe, de dortoir et de réfectoire pour les élèves, et de logement pour le maître. Les enfants tatars sont envoyés à l'école à l'âge de sept à huit ans, et ils y restent pendant cinq années, à l'exception de ceux qui se vouent à l'état ecclésiastique, et dont les études durent beaucoup plus longtemps. Les objets d'enseignement sont : les dogmes de la religion mahométane, la lecture et l'écriture arabes, et quelquefois, selon les besoins locaux, le persan et le boukhare. Les Tatars n'apprennent point aux écoles leur langue maternelle, attendu, disent-ils, qu'il serait superflu de faire des dépenses pour un enseignement qu'on peut recevoir chez ses parents. Le maître n'est point rétribué en argent, mais en nature, c'est-à-dire, en vêtements ou en denrées qu'on lui envoie en forme de présents.

La population professant l'islamisme s'élève, dans la Russie d'Europe, à 1,287,407 âmes, et habite particulièrement les gouvernements d'Orenbourg, Kasan, Viatka, Nijni-Novgorod, Astrakhan, Saratof, Penza, Perm et la Tauride.

Il existe dans ces divers gouvernements 561 écoles mahométanes, renfermant environ 14,000 élèves.

La population juive, groupée dans les provinces polonaises successivement incorporées à l'empire, dépasse un million d'âmes. Les écoles israélites sont au nombre de 3,523, toutes indépendantes de l'action du gouvernement ; cependant plusieurs écoles qu'on pourrait appeler mixtes ont été fondées dans le but de perfectionner l'éducation scientifique de quelques jeunes Israélites ; le règlement de 1835 ne peut manquer d'exercer une heureuse influence sur l'état moral et la civilisation de cette classe industrieuse, si longtemps et si injustement opprimée.

Le total des écoles spéciales et diverses dans tout l'empire est de 1622, renfermant 127,864 élèves.

Le tableau suivant présente l'état de l'instruction publique en Russie.

	NOMBRE total des ÉLÈVES.	BOURSIERS.	SOMMES FOURNIES par le GOUVERNEMENT.
Écoles du ministère de l'instruction publique............	85,707	25,000	7,450,000 roubles.
Aux écoles militaires.........	179,981	179,500	8,687,194
Aux écoles ecclésiastiques.....	67,024	25,915	3,000,000
Aux écoles spéciales et diverses.	187,864	21,896	9,596,947
Total général.....	460,576	252,311	28,734,141 roubles.

Sur ce nombre d'élèves, 44,000 environ reçoivent une instruction supérieure; les autres se contentent de connaissances élémentaires ou pratiques. Ainsi le nombre des élèves qui suivent les écoles est à la population totale de l'empire dans le rapport approximatif de un à cent quarante.

Le gouvernement poursuit avec persévérance la tâche d'éclairer le peuple russe; mais s'il peut décréter l'établissement d'un collége ou d'une académie, il est impuissant à donner la vie scientifique et morale. En dépit de toutes les précautions, les moyens dont se sert la Russie pour distribuer les lumières dans les diverses classes de sa hiérarchie sociale, étant le produit d'une civilisation plus complète, conservent l'esprit de leur origine; et ils pousseront les intelligences à la liberté qui est inséparable de la science, ou au désespoir. Entre ces deux alternatives il ne peut y avoir qu'un état mixte et apathique, où tombent quelquefois les peuples qui ont passé par toutes les phases politiques, mais qui ne peut convenir longtemps à une nation qui est dans la période la plus active de son développement.

Les derniers voyages de l'empereur Nicolas, sa visite inattendue à Bernadotte, ses excursions en Allemagne, qui rappellent l'activité inquiète de Pierre le Grand, ont sans doute un but politique; mais le défaut de renseignements positifs ne nous permet pas de caractériser ces démarches. Nous nous contenterons de répéter que le but du cabinet russe est de rompre, ou tout au moins de neutraliser l'alliance anglo-française : il manie habilement à cet effet tous les incidents qui naissent de la question hollando-belge, de celles d'Afrique et d'Espagne, et des embarras où s'est jetée la France en rompant ses relations amicales avec la Suisse et le Mexique. Pendant que la Russie embrouille tous ces fils, elle protége à sa manière la Porte ottomane, la Grèce et la Perse; et déjà les contrées limitrophes de l'Inde s'émeuvent sous son influence. Toutefois, plus elle approche du but, plus l'Angleterre s'inquiète; et le dernier pas sera plus difficile que tous les autres.

Les mœurs russes, sous le règne actuel, ont repris une allure plus nationale; encore un quart de siècle de cette séquestration de l'empire en Europe, et le caractère asiatique aura envahi les plus hautes classes de la société, qui, sous l'empereur Alexandre, se faisaient remarquer par une politesse et une élégance de langage dont s'étonnèrent souvent les cours étrangères. On peut dire que les sciences militaires ont été seules en progrès; les arts et les lettres, qui ont besoin pour fleurir du soleil de la liberté, se courbent sous le niveau des institu-

tions. Depuis la mort du poëte Pouchkin, les écrivains russes ont quelquefois fait preuve de talent; mais le génie et la véritable inspiration ont disparu. Après tout, qu'importe? La civilisation, en Russie, n'a pour mission que de perfectionner l'obéissance; tout ce qui sortirait de cette limite, le pouvoir le regarderait moins comme un avantage que comme un obstacle.

Quant au caractère personnel de l'empereur Nicolas, il est écrit tout entier dans l'allocution qu'il a adressée à la députation de Varsovie en octobre 1835 : nous le résumerons en deux mots : inflexibilité et persévérance. Ses actes les plus absolus ont une empreinte de grandeur; il possède l'art difficile d'associer son peuple aux mesures qui affermissent l'absolutisme; étrange spectacle que celui de tant de millions d'hommes qui applaudissent à leur propre assujettissement, parce que le reflet de la gloire militaire dore leurs chaînes!

Nicolas ne s'est point signalé personnellement par de hauts faits militaires; mais il sait donner l'impulsion, démêler et récompenser le mérite; dans une guerre européenne, il ferait marcher jusqu'au dernier homme, et dépenserait le dernier rouble, plutôt que de céder sur un point qui engagerait l'honneur de sa couronne. Il a montré un grand sang-froid dans des circonstances difficiles : son attitude, lors de la révolution militaire de Saint-Pétersbourg, en 1824, a donné la mesure de sa fermeté. Quand le choléra éclata dans sa capitale, on l'a vu s'avancer, le front sévère, au milieu d'une populace furieuse, lui reprocher en termes brefs et incisifs son égarement, et la faire tomber à genoux d'un geste.

En 1828, les Russes reprirent, à Varna, plusieurs canons conquis sur les Polonais en 1444, lorsque Ladislas Jagellon périt au siége de cette ville. Nicolas, à la vue de ce trophée, ordonna de transporter ces pièces à Varsovie pour en faire un monument national.

C'est par l'autorité de l'exemple, non moins que par ses avertissements suprêmes, qu'il exerce une influence irrésistible sur les masses; il a le droit de recommander l'ordre, l'économie et les vertus de la famille, lui dont les mœurs sont rigides, et qui ne déploie de magnificence que pour récompenser d'éclatants services, ou pour l'établissement de fondations utiles. Certes, sa sévérité a fréquemment dépassé les bornes; mais, pour bien juger un prince, il faut lui tenir compte de certaines exigences de position : la plus impérieuse, peut-être, a été cette sorte de réaction qui, dans les États despotiques, imprime souvent à la politique du nouveau souverain une marche contraire à celle de son prédécesseur; soit que les abus du règne qui vient de finir, s'attribuent aux traits caractéristiques les plus saillants du dernier autocrate, soit que le nouveau maître, pressé de faire acte de puissance, entre instinctivement dans le despotisme en s'éloignant des limites où, comme les autres, il a dû marcher le front courbé. Or, nous avons vu que les qualités dominantes d'Alexandre étaient la clémence, et une douceur de formes qui n'excluait point une grande finesse de vues : c'en était assez pour préparer la Russie et le monde au gouvernement dur, franc et entier de l'empereur Nicolas : d'ailleurs, quand un homme d'un caractère fort est maître absolu de soixante millions d'âmes, comment ne serait-il pas tenté de briser violemment les résistances; et, quand son agrandissement personnel n'est que l'expression de la puissance collective de tout un peuple, peut-on nier que ses efforts revêtent un caractère imposant? Ce prince peut quelquefois errer dans les moyens; mais, aux yeux de son peuple, le but l'absout; l'autocrate fait son devoir, pourquoi l'Europe ne fait-elle pas le sien?

Les ancêtres de Nicolas ont dit aux Russes : Abjurez vos coutumes, vos mœurs, pour adopter les mœurs et les coutumes étrangères : Nicolas, prématurément, selon nous, a dit aux Russes : Votre civilisation mûrira d'elle-même; désormais vous marcherez seuls...

FIN DE LA RUSSIE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA RUSSIE.

A

B

C

D.

E

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

R

S

T

U

V

Y

Z

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DE LA RUSSIE.

L'UNIVERS

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC.

CRIMÉE,

PAR M. CÉSAR FAMIN.

EN jetant les yeux sur une carte de l'empire russe, on voit la Crimée former un quadrilatère qui paraît suspendu dans la mer Noire par sa pointe septentrionale, de telle sorte que chacun de ses autres angles correspond aussi à un des points cardinaux. La superficie de cette figure est d'environ 13,900 verstes carrées; sa plus grande longueur, de l'est à l'ouest, est de 300 verstes, et, du sud au nord, de 180 seulement (*).

L'isthme étroit qui réunit ainsi la Crimée à la Russie méridionale est celui de *Pérécop*, l'ancien *Tafros*. Ces deux mots, dont l'un est russe et l'autre grec, signifient également fossé. Il était naturel, en effet, que ce nom, qui indique un système d'isolement et de défense, fût donné au seul point continental par lequel la péninsule pût être envahie. Tout le côté qui s'étend de Pérécop au détroit de *Jenikalé* est déchiré par les envahissements du Palus-Mœotide. Ces eaux stagnantes, qui ne communiquent à la mer que par le passage de *Yenitski*, s'infiltrent dans l'intérieur des terres, et deviennent des marais infects, *limni sapra*, ou mer Putride de Strabon (λίμνη σαπρὰ), lac *Bisæ* de Ptolémée, *Sivasch* des modernes. L'angle oriental présente un développement qui dénature la régularité du quadrilatère, et forme lui-même une seconde péninsule, séparée jadis de la Crimée par un *vallum*, ou fossé, que défendaient un mur et des tourelles. C'est la presqu'île Trachée, où fut le royaume du Bospore, que Mithra-dates Eupator a illustré de son grand nom; Panticapée en était la capitale (*). La pointe occi-

(*) La *verste* ou *werst* est de 104 ½ au degré; elle se divise en 500 sagènes. La lieue commune de 25 au degré correspond à 4 verstes 90 sagènes.

(*) *Bospore* et non pas *Bosphore*; *Mithradates* et non *Mithridate*. Si l'usage donne quelque autorité aux erreurs les plus choquantes, elle ne les sanctionne pas à tel point

dentale est une steppe qui n'offre d'intéressant que les ruines de l'ancienne *Eupatoria*, aujourd'hui Koslow. La côte, en descendant vers le sud-est, est entrecoupée de marais salants et de petits ruisseaux, souvent à sec pendant les plus fortes chaleurs de l'été.

La partie méridionale de la péninsule est riche en souvenirs historiques. Près de l'ancien golfe *Cténus*, les Russes ont élevé Sébastopol, aujourd'hui l'un des ports militaires les plus importants de tout l'empire. Non loin de là, on retrouve l'antique *Chersonesus* dans la petite péninsule héracléotique, le cap *Parthenium*, où, selon une tradition fabuleuse, Iphigénie fut sur le point d'immoler son frère, le *port des Symboles*, enfin les colonies milésiennes, asiatiques et génoises, dont la rive est bordée depuis le *Krioû-métôpon* (front de bélier) jusqu'à Théodosie, aujourd'hui Caffa.

Cet aperçu topographique serait incomplet si nous omettions de mentionner l'île *Taman*. C'est un promontoire situé en face de la pointe orientale de la Crimée, qui paraît d'abord tenir au continent de la région caucasienne, mais qui, en réalité, en est séparé par deux bras du fleuve Kouban, dont le plus considérable se jette dans la mer Noire, et le moins important dans la mer d'Azow. L'île Taman, la *Pianthé* des Argonautes (Πειάνθη), nommée par Pline *Eione*, et par Strabon *Corocondama*, est composée de matières volcaniques, ainsi que de lits de sable et de marne couverts d'eaux stagnantes, de joncs et de roseaux. Elle fut jadis visitée par tous les peuples que nous verrons figurer dans l'histoire de la Tauride, et fit partie successivement de la Sarmatie d'Asie, du pays des *Sindes*, de l'empire du Bospore, de celui du Kaptchak et du khanat de Crimée. Les Grecs y élevèrent plusieurs villes qui durent à leurs relations commerciales une importance historique.

Le bras de mer compris entre l'île Taman, à l'est, et la presqu'île Trachée, à l'ouest, est l'ancien Bospore Cimmérien, appelé, depuis, détroit de Zabache, ou *Sivasch*, de *Jenikalé* et de Taman. Sa longueur est de 45 verstes; sa largeur varie de 5 à 20.

L'intérieur de la Crimée n'est qu'une immense steppe. Le regard n'y trouve, pour se reposer, que les élévations pyramidales où d'anciennes générations dorment ensevelies; ce sont les *tumulus*, appelés *kourgans* par les Tatares. Aujourd'hui, ainsi qu'au temps de Mithra-dates, de longues caravanes de chameaux, ces navires du désert, selon l'expression pittoresque des enfants de l'Arabie, sillonnent cette plaine inféconde, portant sur leur dos le sel et les marchandises de transit. Quelques rares tribus de Tatares et de Bohémiens nomades dressent leurs tentes sur les bords du Salghir, le *Tapsis* des anciens. Ici, comme dans les autres parties de la grande plaine tatare, les preuves irrécusables de la retraite des eaux sont écrites sur le sol. Les fossiles en couvrent la superficie; et il en est plusieurs, le *lapis nummularius*, entre autres, qui se rapportent à des animaux dont l'espèce a entièrement disparu. Les fragments coquilliers entremêlés à des couches de matières calcaires de formation récente, ajoutent, par leur présence, à la certitude de ce phénomène. Dans la belle saison, cette plaine est couverte de gazon; on y voit pulluler des nuées de sauterelles, des troupes de *sourouk* (*glis marmotta*),

qu'il ne soit toujours temps d'en secouer le joug. *Bosphore* est un barbarisme qui paraît avoir été substitué, par amour de l'euphonie, au Βόσπορος des Grecs et au *Bosporus* des Latins. *Bospore* vient de Βοῦς-πόρος, trajet du bœuf. C'est ainsi que les anciens nommaient un détroit que, selon eux, un bœuf pouvait passer à la nage. Nous avons, pour adopter la véritable dénomination, entre autres autorités, celle du savant Millin (*Monuments inédits*, t. I, page 17, note 23).

Mithra-dates est le nom que portent toutes les médailles de ces rois du Pont, et on n'ignore pas que c'est un hommage rendu à l'ancien culte du dieu Mithra. (Voy. *Mithriaca*, par M. de Hammer.)

et des taupes-souslik (*mus citellus*). La gerboise, bizarre mammifère que l'on ne sait s'il faut classer parmi les quadrupèdes ou les bipèdes, tant les appendices antérieurs sont peu proportionnés, chez lui, aux pattes de l'arrière-train, habite les mêmes localités. De nombreuses bandes d'outardes, d'oies, de grues et de cigognes s'y montrent fréquemment. Le chameau à double bosse, dit de la Tauride, n'est pas inférieur à celui des plaines africaines; il a la même docilité et le même dévouement pour le service de l'homme, cet ingrat despote, qui tue son esclave et se nourrit de sa chair quand il n'a plus rien à espérer de lui. Les loups, les renards, les blaireaux, les chevreuils et les lièvres sont communs dans les montagnes du sud. Les chèvres, dont la peau sert à faire un maroquin fort estimé des Orientaux, abondent dans les mêmes localités; mais ce sont les moutons qui forment la véritable richesse des Tatares de la Crimée, qui tous en possèdent un plus ou moins grand nombre. Il n'est pas rare de rencontrer des troupeaux de 20 à 30,000 de ces animaux, et même davantage, qui appartiennent à un seul propriétaire. Il y en a de deux espèces, la grise et la noire. Le mouton de la plaine est plus gros et plus robuste que celui de la montagne, mais sa laine est moins longue et moins soyeuse. Quant aux chevaux tatares, ils sont loin de pouvoir être comparés à ceux de la Circassie; généralement petits, ils sont néanmoins vifs et robustes.

Vers le sud, la steppe s'élève sensiblement, et l'on trouve enfin la région des montagnes, dont la chaîne borde le littoral de la mer Noire, depuis la presqu'île héracléotique et le port des Symboles jusqu'au Bospore Cimmérien. L'aspect de ces élévations, dans la majeure partie de leur développement, ne peut être comparé qu'à celui des colonnes basaltiques de la grotte de Fingal, aux îles Hébrides. Ici de grandes masses calcaires, mêlées de marbres rouge et blanc, de jaspe, d'ardoise et de grès, sans aucun vestige de granit primitif, forment des piliers perpendiculaires, serrés les uns contre les autres comme des tuyaux d'orgue, et couronnés par des couches supérieures posées horizontalement. On y trouve des agates, du plomb, du cuivre, du fer, du cristal de roche, du charbon de terre, et, sur le rivage, un sable entièrement composé de mica coloré d'or. C'est aux environs de Balaclava que les Tatares recueillent le *kaff-kill*, ou écume minérale, sorte de terre à foulon, dont on fait de belles noix de pipes.

Le mont Trapèze, aujourd'hui *Tchatyr-dagh*, est le point culminant des alpes de la Crimée; il s'élève à une hauteur de 4,700 pieds (voy. *pl.* 4). Cette partie de la presqu'île en est à la fois la plus fertile, la plus tempérée et la plus pittoresque. La vallée de *Baïdar*, à quelques verstes de Balaclava, mérite une mention spéciale: c'est une plaine bien cultivée, de 16 verstes de longueur, sur 4 de largeur, entourée de hautes montagnes d'où s'échappent de minces filets d'eau qui coulent, silencieux et inaperçus, dans les interstices des rocs, et entretiennent incessamment la verdure et la fraîcheur de la vallée. Des champs de blé entourés de haies vives, des jardins délicieux, des villages d'une grande propreté, des prairies émaillées de fleurs brillantes, des rideaux de saules et de peupliers, des bouquets de lauriers, des bois de grenadiers et de dattiers réclament de tout côté l'admiration du voyageur.

Dans les autres parties de la région montagneuse, les plantes les plus remarquables sont, indépendamment de celles que nous venons de nommer, l'olivier, le figuier, le frêne à manne, le chêne à tan, le micocoulier, le poirier, le pommier et le cerisier sauvages, et quelques plantes alpines, telles que les sauges et les centaurées.

Les grains de la Crimée formaient autrefois une importante branche de commerce que les guerres d'invasion ont ruinée sensiblement. Toute la plaine qui se trouve comprise dans la pres-

qu'île Trachée, sur la route de Caffa à Kertch, aujourd'hui inculte, était, dans un temps, couverte de céréales, dont la récolte donnait de 15 à 20 pour un (*).

La culture de la vigne paraît d'ailleurs devoir remplacer aujourd'hui en Crimée celle des céréales; nous aurons l'occasion d'en reparler.

Le climat de la péninsule est sain et agréable dans la partie montagneuse du sud-est; il l'est moins dans l'intérieur, et surtout aux environs de la mer Putride. Là règnent quelques fièvres endémiques qui atteignent surtout les étrangers. Généralement le ciel est pur et l'air modérément chaud; mais dans les plaines, le froid et la chaleur sont plus sensibles et deviennent souvent fort incommodes.

La population permanente de la Crimée n'appartient pas à moins de sept familles : la *turque*, où sont compris les peuples faussement appelés Tatares par les Russes (nous continuerons nous-même à les nommer ainsi pour éviter toute confusion), les Turcs proprement dits, les Anatoliens et les Nogaïs; la *mongole*, composée des Kalmouks; la *sanskrite*, des Bohémiens; la *sémitique*, à laquelle appartiennent les juifs karaïtes; la *slave*, souche des Russes; la *grecque*, et enfin l'*arménienne*.

L'histoire de ces divers peuples, en ce qui concerne la Crimée, embrasse quatre époques parfaitement caractérisées : celle des Tauro-Scythes, jusqu'au cinquième siècle avant J.-C.; celle des rois du Bospore, jusqu'au milieu du quatrième siècle après l'ère chrétienne; l'époque des invasions, qui nous conduit au treizième siècle; enfin celle du khanat de Crimée, jusqu'à l'année 1783, dans laquelle cette péninsule fut annexée au vaste empire de Catherine II.

PREMIÈRE ÉPOQUE. — *Les Tauro-Scythes*. Les Cimmériens, *Kimmerii*, qui sont, à n'en pouvoir douter, le peuple que les Hébreux appelaient *Magog*, et les Grecs *Mœotes* (voir la notice sur la *Région Caucasienne*), apparaissent les premiers sur l'horizon lointain de l'histoire qui nous occupe : c'est eux qui ont donné leur nom à la Crimée. Ils habitaient d'abord les plaines de l'intérieur; mais l'invasion des Skolotes, nation barbare qui appartenait à la grande famille des Scythes, les ayant refoulés dans les montagnes, ils furent appelés *Taures*, ce qui correspond à Montagnards (*). Leur pays prit dès lors le nom de Tauride. Devenu bientôt commun à toute la contrée, remplacé de nouveau, plusieurs siècles après, par celui de Crimée, ce nom a prévalu une seconde fois, et s'applique aujourd'hui à une province entière, dont la presqu'île n'est qu'un démembrement.

(*) « On ne cesse de répéter que le progrès de l'agriculture dans les pays dont la « mer Noire borde le littoral, et l'extension « qu'a prise depuis quelques années le commerce des grains du Levant, sont les véritables causes qui ont fait baisser leur prix en « Europe : c'est une erreur qu'il est facile de « réfuter. La valeur des grains n'est point diminuée; elle a subi, au contraire, la conséquence de la dépréciation du numéraire.... « En effet, une mesure de blé se paie quatre « fois plus cher que dans le 16e siècle; mais le « marc d'argent coûte également quatre fois « plus qu'il ne valait alors; ce qui prouve « que le prix de cette denrée n'a point baissé, « et qu'elle a, au contraire, conservé la propriété que la plupart des économistes lui « reconnaissent, d'être constamment en rapport avec la valeur du numéraire.... Le « commerce des grains de la mer Noire est « d'ailleurs beaucoup plus ancien qu'on ne « le croit généralement. Les Génois s'y livraient avec ardeur et succès dans les douzième, treizième et quatorzième siècles, « et, depuis cette époque, les nations commerçantes en ont constamment fait venir « dans les années de disette. » (C. Famin, *La Sicile considérée sous le rapport de l'agriculture*. Paris, 1831.)

(*) Le Taurus de l'Asie-Mineure n'a pas d'autre étymologie. *Taër* est le nom qui, dans les langues de cette contrée, correspond à Alpes. *Tirou* en chaldéen, *Touré* en syrien et *Toïra* dans la langue des anciens Assyriens, signifient également montagne. (Voy *Petrop. linguarum totius orbis vocabularium*.)

Les Taures, à l'étroit dans leurs montagnes, et peu disposés à s'adonner aux arts de l'agriculture, vécurent quelque temps de vol et de pillage. D'abord ils enlevaient les bestiaux des habitants de la plaine; mais, plus tard, lorsqu'à la suite des voyages de Phrixus, d'Hellé et de Jason, les navigateurs grecs se montrèrent sur les eaux de la mer Noire, les Taures abattirent les grands chênes de leurs forêts pour construire des barques monoxylones et courir sur les vaisseaux marchands. S'il arrivait que le résultat d'une croisière fût heureux, les pirates, satisfaisant au premier besoin de toutes les sociétés naissantes, offraient une partie du butin à leurs divinités, parmi lesquelles les astres, et la lune notamment, jouaient un grand rôle. Lorsque la tempête jetait un navire étranger sur leurs côtes, les sauvages habitants de la Tauride ne croyaient pouvoir reconnaître dignement cette faveur de leur providence qu'en lui offrant en holocauste quelques-uns des malheureux naufragés. Dans ces circonstances, après les cérémonies d'usage, ils assommaient la victime d'un coup de massue, puis ils lui coupaient la tête, l'attachaient à un poteau, et enterraient le corps honorablement. C'est un usage que suivent quelquefois encore, à l'égard de leurs prisonniers, certaines peuplades du Caucase, les Ingouches et les Tchetchenses.

A l'époque où Hercule et Thésée entreprirent contre les Amazones de l'Asie une expédition sans but comme sans gloire (quatorzième siècle avant l'ère chrétienne), un vaisseau qui portait quelques-unes des plus illustres captives échoua sur les côtes de la presqu'île Trachée, dans le Bospore même. Échappant à la vigilance des Scythes, ces femmes s'emparèrent d'un haras de chevaux et côtoyèrent le littoral de la mer Putride pour sortir de la Crimée par l'isthme dit aujourd'hui de Pérécop. Là, elles trouvèrent les Hippomolgues, qui se nourrissaient du lait aigri de leurs juments: s'étant alliées avec eux, elles furent s'établir au-delà du Tanaïs, où elles donnèrent naissance à la nation des Sauromates.

Les Grecs, toujours amis de la poésie et du merveilleux, racontaient avec exagération ce qu'ils savaient des mœurs de ces peuples. Une vanité bien connue dans l'histoire leur faisait dire que les dieux honorés en Tauride avaient une origine grecque, oubliant ainsi que ces divinités avaient été apportées à eux-mêmes en Grèce par des colons étrangers. Voyaient-ils une peuplade sauvage adorer le soleil, la lune, le feu, ou un glaive, comme le faisaient les Scythes, ils publiaient que les barbares rendaient hommage à Apollon, à Diane, à Vesta et à Mars. Avant de partir pour les rivages de Troie, Agamemnon avait offert un sacrifice à une divinité irritée; la populace crédule allait jusqu'à dire qu'il avait immolé sa propre fille, son Iphigénie, la fiancée d'Achille, mais que Diane (la *lune*) avait enlevé la victime; et où aurait-elle pu la conduire, si ce n'est dans le pays où les Taures se prosternaient devant la lune, comme on a vu depuis les Péruviens le faire à l'égard du soleil? Là elle avait confié à la jeune princesse les terribles fonctions du sacerdoce qui l'obligeaient à égorger les malheureux qui venaient échouer sur ces rivages inhospitaliers. Cependant l'exil de la royale prêtresse eut un terme prochain; son frère Oreste la reconnut au moment où lui-même allait être immolé par elle, à la suite d'un naufrage, et réussit à la ramener au palais de ses pères. Toutefois Homère dit, en termes bien précis, qu'Iphigénie n'avait pas quitté le toit paternel (*); mais, quoi qu'il en soit, il paraît certain qu'à l'époque où les Grecs, devenus plus entreprenants, commencèrent à établir quelques colonies sur les côtes de la Tauride, ils cherchèrent à se rendre les peuples indigènes favorables en leur prouvant qu'ils avaient les mêmes dieux; et c'est à eux, en conséquence, et non pas aux Tauro-Scythes, qu'il faut attribuer la fondation de ces temples de Diane, dont on

(*) Iliade, chant IX, v. 144.

retrouve encore quelques vestiges. Le promontoire sur lequel, selon les traditions locales, Iphigénie avait coutume d'immoler les étrangers, fut appelé cap Parthénium, ou de la Vierge; mais les archéologues varient sur sa véritable position, ou peut-être y en avait-il plusieurs. Nous en mentionnerons trois. Le premier, dont il est question dans Strabon, est situé auprès de la moderne Sébastopol : c'est le cap le plus saillant du sud-ouest; on y trouve des lacs salés et des ruines. (Voir la *pl.* 1.) Le second est placé entre Balaclava et le monastère Saint-George. Le troisième, enfin, appelé aujourd'hui *Parthenit*, se voit à peu de distance de Lambat.

Le golfe où les pirates avaient coutume de rassembler leurs bateaux, soit pour combiner de nouvelles expéditions, soit pour partager le butin, était admirablement choisi. Les Grecs lui donnèrent le nom de port de la Rencontre (Σύμβολος), d'où les Latins firent *portus Symbolorum*. Cette baie est située sur la côte du sud, entre le monastère Saint-George et Balaclava.

Vers l'année 633 avant J.-C., les Scythes Skolotes, toujours en état d'hostilité avec les Cimmériens, résolurent de rejeter leurs ennemis hors des limites de l'Europe. Ils sortirent donc de la péninsule, sous la conduite de Madyès, ne laissant chez eux que leurs femmes et leurs esclaves. Après une longue marche et des combats dont le souvenir nous a été transmis par Hérodote, ils traversèrent le Caucase à la poursuite des fuyards, ravagèrent la Médie, et arrivèrent enfin devant Ninive, au moment où Cyaxare en faisait le siége. Ayant vaincu ce monarque, ils se disposaient à passer en Égypte, où régnait Psammétique, lorsque ce prince obtint, à force de présents, qu'ils rebrousseraient chemin, et se contenteraient de gouverner le pays des Mèdes. Mais après y avoir vécu, en despotes, l'espace de 28 ans, ils en furent chassés par ce même Cyaxare. Ils résolurent alors, eux et les enfants qu'ils avaient eus dans leur émigration, de retourner sur le sol natal : or, pendant cette longue absence, leurs femmes les croyant morts s'étaient unies, faute de mieux, à leurs propres esclaves; et de ces alliances il était résulté une nouvelle génération de guerriers, disposée à disputer le pays à ses anciens maîtres. Lorsque ces jeunes gens apprirent que les Scythes s'approchaient, ils se retranchèrent dans la presqu'île Trachée, et en fortifièrent l'entrée par un fossé qui prenait toute la longueur du passage dans sa partie la plus étroite depuis les monts Tauriques jusqu'à la mer d'Azow; on en voit encore aujourd'hui les vestiges, qui s'étendent des environs de Théodosie, ou Kaffa, jusqu'à Arabat. Il y eut, entre les deux partis, des rencontres sanglantes sans résultat : alors, selon Hérodote, l'un des anciens conquérants de la Médie, s'adressant à ses compagnons, leur dit : « Que faisons-nous? quand ces « gens-là nous tuent nos frères, notre « nombre diminue; et si nous tuons « quelqu'un d'entre eux, nous dimi« nuons le nombre de nos esclaves : « laissons là, croyez-moi, nos arcs et « nos javelots, et marchons à eux ar« més du fouet dont nous nous ser« vons pour mener nos chevaux. Tant « qu'il nous ont vus avec nos armes, « ils se sont persuadé que leur con« dition et celle de leurs pères étaient « semblables à la nôtre; mais quand « ils nous verront le fouet à la main « au lieu d'armes, ils apprendront « qu'ils sont nos esclaves, et n'ose« ront plus nous résister. » Ce conseil fut approuvé, et le succès en justifia la sagesse. Les esclaves, surpris de cette manière de combattre, ne songèrent nullement à se défendre; ils s'enfuirent précipitamment, et les vainqueurs rentrèrent chez eux sans obstacle. Le souvenir de cette aventure s'est transmis d'âge en âge à plus d'une peuplade aujourd'hui réfugiée dans les montagnes du Caucase. Là, on voit, en effet, aux cérémonies d'un mariage, le mari prendre un fouet et en menacer sa femme, comme pour rappeler le souvenir de cet antique affront et perpétuer celui de la vengeance. Les des-

cendants de ces esclaves, Mœotes d'origine, furent long-temps connus sous le nom de *Sindes;* ils habitaient aux environs de la mer d'Azow.

En 521, les Scythes de la Crimée prirent une grande part dans les guerres contre Darius.

SCYTHES. — Les Scythes avaient la barbe longue; ils étaient généralement couverts de peaux de mouton; les chefs seuls se revêtaient de la dépouille des bêtes fauves. Ils combattaient à cheval, et se servaient de massues, de javelots, d'arcs faits avec des cornes d'antilope, et d'une sorte de glaive semblable à celui qu'ils adoraient. Ils étaient bons cavaliers et excellents archers. A la guerre, ils goûtaient du sang du premier ennemi qu'ils avaient tué, et coupaient la tête à tous les autres. On trouvait parmi eux un grand nombre de devins qui se servaient de baguettes de saule pour leurs jongleries; c'étaient eux qui exerçaient la médecine. Vivant en nomades, les Scythes dressaient, sur des chariots, des tentes à compartiments intérieurs; c'était là que vivaient leurs femmes et leurs enfants. Ils possédaient de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons, mais ils préféraient la chair de cheval. Quand le roi venait à mourir, ses amis enduisaient son corps de cire, lui fendaient le ventre et le remplissaient de parfums et d'herbes aromatiques. Ils le recousaient ensuite et l'enterraient avec une de ses concubines qu'ils avaient étranglée, ainsi qu'un échanson, un cuisinier et un palefrenier. Cela fait, ils étranglaient encore une cinquantaine de ses serviteurs avec un pareil nombre de ses chevaux, leur ôtaient les entrailles et les bourraient d'herbes sèches et de foin. Puis, ils mettaient les hommes, ainsi empaillés, à cheval sur les animaux, les assujettissant à l'aide d'un pieu qui leur traversait l'épine dorsale, et les plaçaient autour du tombeau pour défendre leur maître et veiller à ses besoins.

Tels étaient ces barbares qui opposèrent une longue et impuissante résistance aux envahissements de la Grèce.

Dans le courant du VII[e] siècle avant J.-C., on voit arriver en Tauride les colonies grecques, appartenant, pour la plupart, à la puissante Milet. Les Héraclides de Mégare et ceux du Pont fondent, dans la péninsule du sud-ouest, la ville de Cherson (*Chersonesus*), long-temps gouvernée en république sous la tutelle de la métropole, et devenue si célèbre, qu'il fut un temps où la Crimée n'eut pas d'autre nom que celui de Chersonèse. Dans la presqu'île Trachée, les Milésiens jettent les fondements de *Panticapée,* destinée à devenir un jour la capitale d'un empire florissant. Cette ville peut être considérée comme la mère des colonies milésiennes du Bospore Cimmérien; elle a été appelée depuis *Bosporus* et *Vospro:* c'est la moderne Kertch.

Parmi les autres établissements que les Grecs formèrent dans la Tauride, nous mentionnerons, sur l'autorité des géographes de cette nation et de ceux de Byzance, *Théodosie, Cytée, Nymphaïon*, aujourd'hui Apouk; *Myrmécion, Palakion* et *Lampas;* et dans le pays des *Sindes*, au-delà du détroit, *Phanagorie, Hermonassa, Kimmerion, Cæpe* (actuellement Cæpil ou Sinaï?); *Corocondama,* dont on croit reconnaître l'emplacement et le nom même dans la petite ville de Taman, que Constantin Porphyrogénète appelle *Tamatarca; Achillæum*, au débouchement du Palus, à l'endroit où le Bospore est le plus étroit; plus loin, sur le littoral du Pont-Euxin, *Portus Sindicus*, maintenant *Soudjoukkalé; Sinda* et *Toricus*. Selon Eustathe, Phanagorie et Hermonassa furent ainsi appelées du nom de leurs fondateurs Phanagoras et Hermon, chefs des colonies milésiennes; mais Arrien rapporte qu'un *Téien*, du nom de Phanagoras, fuyant la domination des Perses, vint jeter les fondements d'une ville à laquelle il imposa son nom, pendant qu'un citoyen de Mitylène, à la tête d'une colonie d'Éoliens, fondait, à peu de

distance, une autre ville dont les constructions furent achevées par sa veuve *Hermonassa*.

Ce sont là les faits les plus saillants que nous puissions recueillir dans la première période de cette histoire jusqu'au Ve siècle avant l'ère chrétienne, époque à laquelle fut fondé le royaume du Bospore Cimmérien.

DEUXIÈME ÉPOQUE. — *Les rois du Bospore*. — (De l'an 480 avant J.-C. à l'an 350 de l'ère chrétienne.) — Les colonies grecques, s'étant rendues assez respectables pour maîtriser les barbares, commencèrent à étendre leur domination dans l'intérieur des terres. A Cherson elles établirent des archontes, ou *proteron*, appelés quelquefois du nom de rois, mais qui n'étaient en réalité que les premiers magistrats d'une république vassale de la métropole. Il n'en fut pas de même à Panticapée. De l'union des Milésiens et des Scythes il était résulté une population industrieuse qui, s'agglomérant dans les murs de cette ville et dans ceux de Phanagorie, éprouva bientôt le besoin de se soumettre à une volonté unique et puissante, capable de prendre les mesures qu'exigeait la position des colonies sur les confins du monde civilisé, en présence d'une nuée de barbares continuellement en état d'agression. Les premiers chefs, connus sous le nom d'*Archæanactides*, ou anciens princes, régnèrent d'abord en Asie, au-delà du Bospore. L'un d'eux, Spartacus Ier, réunit à ses domaines la majeure partie de la presqu'île Trachée, et fut salué du nom de roi du Bospore Cimmérien; jusque-là, ses prédécesseurs s'étaient intitulés archontes de Bosporos et de Théodosie, rois des *Sindes*, des *Torètes* et des *Dandariens* (tribus mæotes). Cet événement eut lieu l'an 439 avant notre ère. Le royaume du Bospore fut définitivement constitué sous le règne de Leucon; ce qui a fait donner à sa dynastie le nom de *Leuconienne*. Cette forme de gouvernement ne dura pas moins de 800 ans; car les Romains, qui succédèrent aux Grecs dans le droit de suzeraineté sur cette couronne, sentirent, comme eux, qu'il était plus convenable à leurs véritables intérêts de protéger les rois de ce pays, dernier boulevard de la civilisation sur les frontières de la barbarie, que de vouloir y gouverner par eux-mêmes. Les rois de Pont possédèrent long-temps, ainsi qu'on va le voir, la couronne du Bospore. Ils étaient plus riches qu'on ne pourrait le supposer d'abord, ayant à eux seuls, en quelque sorte, le monopole du commerce du Pont-Euxin. La valeur et l'importance de leurs médailles d'or, les fragments de leur histoire échappés à l'oubli, et les inscriptions de quelques monuments de cette époque nous font regretter vivement l'ignorance où nous sommes encore sur des événements qui jetteraient certainement un grand jour sur toute l'antiquité. Nous allons signaler ce qu'il y a de plus authentique dans ces débris de l'histoire (*).

(*) Parmi les savants qui se sont occupés de l'histoire des rois du Bospore, il faut citer Vaillant, Hardouin, Souciet, de Boze, le numismate marseillais Cary, Visconti, MM. Saint-Martin, Raoul-Rochette, Kœhler et Rommel dans l'Encyclopédie d'Ersch et Gruber. Malheureusement les matériaux que l'archéologie a mis à leur disposition ont été jusqu'ici d'une insuffisance désespérante; des médailles rongées par le temps, des fragments lapidaires mutilés, des lambeaux d'histoire épars dans Diodore, Strabon, Dion-Cassius, Appien, Constantin Porphyrogénète et quelques autres, voilà les seules sources où ils ont puisé pour élever une controverse plus ingénieuse que satisfaisante. Jusqu'ici même on n'a pu établir d'une manière précise la liste de ces souverains. Chaque jour, la découverte d'une médaille ou d'une inscription nécessite la rectification d'un fait que l'on jugeait précédemment bien établi. J'ai pensé, toutefois, qu'il ne serait pas inutile de dresser une table chronologique de ces rois, telle qu'elle résulte de l'état actuel de nos connaissances sur cette branche de l'histoire ancienne.

ROIS DU BOSPORE CIMMÉRIEN.

Ire DYNASTIE.

Les *Archæanactides* (Ἀρχαῖοι ἄνακτες, anciens princes), règnent, selon Diodore, de l'an 480 à l'an 440 environ avant notre ère.

Spartacus Ier et ses deux successeurs immédiats, Séleucus et Spartacus II, ne figurent dans l'histoire que comme les alliés de la Grèce, ainsi qu'on peut le voir dans Démosthène et Isocrate. A Spartacus II succéda un prince connu sous le nom honorifique de *Satyrus*. Il accorda aux Athéniens le privilége de faire le commerce des grains dans ses états, et périt au siége de Théodosie. Leucon, son fils, monta sur le trône l'an 392 avant J.-C.

Spartacus I	440 à 433	avant J.-C. (On écrit aussi *Spartokus*.)
Séleucus	433—429	fils du précédent?
Spartacus II	429—411	
Satyrus I	411—392	Satyrus paraît être un titre honorifique.

BRANCHE DES LEUCONIENS.

Leucon	392—353	fils du précédent.
Spartacus III	353—349	fils aîné du précédent.
Pærisades I, Satyrus II, Gorgippus I	349—311	autres fils de Spartacus III, se partagent les domaines royaux. Pærisades est mis au rang des dieux.
Satyrus III, Prytanis, Eumilus	311—309	fils de Pærisades Ier, se disputent la couronne.
Eumilus (seul)	309—307	(voir ci-dessus.)
Spartacus IV	307—288	fils d'Eumilus.
Leucanor	Lacune dans Diodore. Obscurité chronologique.	fils du précédent?
Eubiotus		fils naturel de Spart. IV.
Satyrus IV		
Gorgippus II		fonde Gorgippia.
Spartacus V		
Pærisades II		

IIe DYNASTIE, DITE PONTIQUE.

Mithra-dates Eupator	118—61	(selon quelques auteurs 115-63). Il associe au trône son fils Macharès.
Pharnace	61—08	autre fils de Mithra-dates.
Asander	40—?	gendre de Pharnace.
Scribonius	14—13	usurpateur.
Polémon I	12—?	

INTERRÈGNE DES PONTIQUES. RETOUR DES LEUCONIENS.

Reskouporis I, vers le commencement de l'ère c. (Descendant des Leuconiens.)

Cotys I	Incertitude chronologique pendant 38 ans.	dit l'*Aspurgien*.
Sauromates I		contemporain de Tibère.
Rheskouporis II		fils du précédent et de Gépépyris.

RETOUR DES PONTIQUES.

Polémon II	38—42	de J.-C. fils de Polémon Ier.
Mithra-dates II	42—49	se donne pour descendant de Mith. Eupator.
Cotys II	49 ?	frère du précédent.
Rheskouporis III	? —84	(Domitien étant empereur)
Sauromates II	84—126	(Trajan id.)
Cotys III	126—132	(Adrien id.)
Rhametalcès	132—164	(Antonin id.)
Eupator	164—171	appelé aussi Lupator.
Sauromates III	178—210	dates de ses médailles connues.
Rheskouporis IV	212—229	peu connu.
Cotys IV, Sauromates IV, Artéanès, Ininthiméyus, Rheskouporis V	229 à 268	Il règne dans cette période une grande confusion chronologique. Ces 5 monarques paraissent avoir régné sur diverses parties du même royaume, simultanément.
Sauromates V	276	selon plusieurs écrivains, ce prince n'est que le 4e de son nom.
Teïranès	277	
Thothorsès, Sauromates VI	288—303	frère du précédent Sauromates; n'est peut-être que le Ve du nom.
Rhadamsadis, Rheskouporis VI, Sauromates VII	?	on ne saurait fixer l'époque précise à laquelle un de ces souverains a succédé à l'autre.
Sauromates VIII	344—?	dernier souverain connu.

Les Athéniens appelaient assez volontiers *tyrans* les rois des contrées éloignées, mais Leucon fut exempt de cette qualification; il fut même honoré du titre de citoyen d'Athènes, et cependant l'histoire nous le montre environné d'espions et d'adulateurs. L'un d'eux lui ayant un jour dénoncé un homme évidemment innocent : « Misérable, lui dit Leucon, je te tuerais de mes propres mains, si les rois pouvaient se passer de tes semblables! » Ce prince soumit Théodosie, y porta le grand entrepôt des grains de la Crimée, régna glorieusement pendant quarante années, et mérita de donner son nom à sa dynastie. Strabon nous apprend qu'il envoya aux Athéniens 1,100,000 médimnes de blé (570,000 hectolitres). Spartacus III, fils aîné de Leucon, gouverna pendant quatre années seulement. Après lui, ses trois frères, Pærisades Ier, Satyrus II et Gorgippus Ier, régnèrent simultanément sur diverses parties du royaume (349 à 311). Ces monarques ayant envoyé du blé aux Athéniens en un temps de disette, ceux-ci, sur la proposition de Démosthène, leur érigèrent des statues d'airain; Pærisades même, après sa mort, fut mis au rang des dieux.

(311-309) — Satyrus III, Prytanis et Eumilus, tous trois fils de Pærisades Ier, furent appelés à recueillir la succession de leur père et de leurs oncles; mais Eumilus, las de partager le trône, fit la guerre à ses frères, les tua, et conserva trois ans le pouvoir suprême. Il eut le sort du fils de Thésée : ses chevaux s'emportèrent et il fut écrasé sous les roues de son char. Son fils Spartacus, quatrième du nom, lui succéda (307-288). Ici, il existe dans Diodore une lacune que l'on peut combler en partie à l'aide de la nu-

mismatique et de quelques passages de Lucien et de Polyen, sans qu'il soit possible de dissiper l'obscurité chronologique de cette période. De l'an 288 à 118, six monarques se succèdent sur le trône du Bospore, Leucanor, que l'on suppose fils de Spartacus IV, Eubiotus, frère naturel du précédent, Satyrus IV, Gorgippus II, qui fonda une ville non loin de Phanagoria, et lui donna son nom, Spartacus V, dont les Scythes envahissent les états, et qui achète la paix par une concession de territoire, et enfin Pærisades II qui, environné d'ennemis redoutables, et craignant de tomber lui-même au pouvoir des barbares, abdiqua la couronne en faveur du grand Mithra-dates, l'implacable ennemi des Romains, le roi du Pont, l'arbitre des destinées de l'Asie-Mineure.

(118 à 61). — Mithra-dates, qu'il suffit de nommer pour réveiller le glorieux souvenir de ses victoires et de ses vertus, de ses revers et de ses fautes, apporta aux Bosporiens l'ère pontique, dont la première année correspond à l'an 459 de Rome, 297 avant J.-C. De son temps, les Sarmates Jaziges avaient envahi la Crimée, soumis les colonies grecques à leur payer tribut, et menaçaient même d'une destruction prochaine la république de Cherson et le royaume du Bospore. Mithra-dates les battit complétement, les refoula au-delà du Borysthène, et saisit cette occasion pour soumettre les Chersonites eux-mêmes à sa domination. Un de ses généraux fonda *Eupatorium*, que l'on croit être la moderne Koslow, sur la côte occidentale de la presqu'île.

L'histoire de Mithra-dates se rattache, par la gloire, à celle de l'Asie-Mineure, par les revers aux fastes romains, et par la mort aux annales du Bospore. Son fils Macharès, qu'il avait associé à sa couronne, lève l'étendard de la rébellion ; mais le succès ne justifia pas cette coupable entreprise ; poussé dans ses derniers retranchements et désespérant d'obtenir le pardon de son père, Macharès ne voulut pas attendre sa justice et se donna la mort. Vers l'année 60 avant Jésus-Christ, dépossédé lui-même de ses états de l'Asie, vaincu et abandonné, Mithra-dates se retire à Panticapée, où, allié avec les Scythes, il rêve encore la destruction de l'empire romain. La trahison seule fit ce que la force n'avait pu opérer; elle brisa le glaive de ce héros. On vit, à Phanagorie, un homme d'une naissance illustre, Castor, comblé des bienfaits de son maître, suivre l'exemple de l'ingrat Macharès, et chasser du Bospore asiatique la famille du roi. Cherson, qui ne supportait qu'en frémissant le joug de cette royauté étrangère; Théodosie et Nymphaïon, épouvantées du voisinage d'une armée romaine, et d'autres villes encore, répondirent à cet appel de la liberté. Cependant Mithra-dates ne se laissait point abattre : il envoya ses filles, sous la garde de quelques eunuques et d'une troupe de guerriers, chercher des époux et des alliés parmi les Scythes; mais, à peine cette caravane était-elle sortie de Panticapée, que les soldats se révoltèrent, mirent les eunuques à mort et livrèrent les jeunes princesses aux Romains. Enfin, le second fils de Mithra-dates, Pharnace, se mit à la tête des révoltés pour assiéger son père dans son propre palais, espérant livrer cet illustre vieillard à ses ennemis et se rendre ainsi agréable au peuple romain. Le grand homme sut mourir comme il avait vécu, en héros! Habile dans l'art de préparer les poisons et trop robuste pour ne pas résister long-temps à leur action, il ordonna au Gaulois Bituitus de l'aider du secours de son épée et de lui épargner ainsi la honte de tomber vivant entre les mains de ses ennemis; il fut obéi, et dès ce moment Rome put respirer plus à l'aise. Alors on vit un spectacle digne d'une éternelle réprobation; l'odieux Pharnace envoya le corps de son père à Pompée lui demandant pour salaire de son crime, les royaumes de Pont et du Bospore. Le général romain versa, dit-on, des larmes d'attendrissement

et d'admiration en voyant le cadavre de son illustre adversaire.

Mithra-dates fut enseveli à Sinope dans le tombeau de ses ancêtres; ainsi c'est sans fondement qu'une tradition locale fait dire aux habitants actuels de la presqu'île Trachée, que ce prince a sa sépulture aux environs de Kertch. Ces lieux, à la vérité, sont pleins de son souvenir : le promontoire le plus voisin de Jenikalé se nomme phare de Mithra-dates; c'est le *phanar* des Russes. Les vieilles colonnes, les ruines imposantes, les débris poudreux et jusqu'aux montagnes elles-mêmes, tout ici est paré du nom de cet illustre rival de la grandeur romaine.

Pompée, cependant, n'avait pas rougi d'accorder à Pharnace le titre d'ami et allié du peuple romain. Il lui refusa l'investiture du royaume de Pont; mais il lui confirma celle du Bospore, à l'exception de Phanagorie, qui fut déclarée ville libre en récompense de ce qu'elle avait donné l'exemple de la révolte. Peu satisfait de ces concessions, Pharnace ne vit pas plus tôt les Romains partis de ses états, qu'il vint mettre le siége devant Phanagorie et la prit par famine. Il soumit ensuite la Colchide, rentra dans l'Asie-Mineure, tenta de reconquérir le royaume de Pont, et battit même les Romains en diverses rencontres. Toutefois, cet indigne fils de l'un des plus grands rois qui aient jamais existé ne jouit pas long-temps du fruit de son forfait. Les querelles de César et de Pompée avaient seules retardé l'explosion de la vengeance. Libre désormais et vainqueur, César quitte l'Égypte, rentre dans le Pont, voit Pharnace et le met dans une déroute complète : *Veni, vidi, vici* (je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu), écrivit-il à cette occasion. Pharnace obtint la permission de s'embarquer pour le Bospore, où, à peine arrivé, il fut tué dans une bataille que lui livra Asander, son lieutenant et son gendre, qui, pendant son absence, s'était emparé de la couronne. Cet Asander régna paisiblement, soumis à la domination de Rome; mais, parvenu à un âge avancé, on ne sait quels motifs le portèrent à se laisser mourir de faim. Un aventurier, nommé Scribonius, monta sur le trône et fut bientôt après mis à mort par le peuple, quand on sut que Polémon Ier, roi de Pont, s'avançait à la tête d'une armée nombreuse, sur l'ordre que lui en avait donné Agrippa, proconsul de Syrie. Ce Polémon, reconnu roi du Bospore, fit la guerre aux Aspurgitains, peuple de la Sarmatie asiatique, et fut tué auprès d'une ville nommée Césia. Comme il ne laissait que des enfants en bas âge, sous la tutelle de leur mère Pythodoris, une révolution appela sur le trône bosporien les rejetons de l'antique dynastie des Leuconiens, et on voit, à cette époque (premières années de l'ère chrétienne), figurer successivement quatre souverains de cette famille, Rheskouporis Ier, Cotys Ier, dit l'*Aspurgien*, Sauromates Ier, contemporain de Tibère, et son fils Rheskouporis II, qui règne sous la tutelle de Gépépyris sa mère. Toutefois, les Romains ne souffrirent pas long-temps cette usurpation de la descendance des *Leuconiens;* l'empereur Caligula rendit la couronne à Polémon II, fils du dernier roi pontique (de 38 à 42 de l'ère chrétienne). A partir de ce point nous aurons peu de chose à dire d'une série de 22 souverains, dont les noms seuls à peu près nous ont été transmis par la numismatique et les lambeaux d'histoire. Ces princes, qui s'intitulaient amis de César et du peuple romain (φιλοκαίσαρες et φιλορώμαιοι), promptement châtiés par leurs suzerains chaque fois qu'ils tentaient d'en secouer le joug, ne brillèrent de quelque éclat que dans leurs contestations avec les Scythes ou leurs voisins les Chersonites. Plus d'une fois même, battus par les *proteron* ou magistrats de Cherson, ils virent leurs possessions resserrées dans les plus étroites limites. La vie de ces rois est d'autant moins susceptible de recevoir ici quelque développement que leurs médailles contribuent elles-mêmes à y jeter la confusion, en démontrant que plusieurs souverains ont régné simul

tanément dans cet empire si étroit. On est porté à croire que les princes légitimes durent maintes fois associer à leur royauté des chefs barbares, tels que Ininthiméyus, Aréansès, Téïranès et Rhadaméadis, qui firent frapper des médailles d'or à leur effigie, en même temps que les Sauromates et les Rheskouporis (voyez la table chronologique). Sans doute de nouveaux matériaux éclairciront un jour nos doutes à ce sujet, le gouvernement russe mettant un grand soin à conserver dans les musées d'Odessa, de Nikolaïeff, de Caffa et de Kertch, les précieuses antiquités dont chaque jour amène la découverte.

Les querelles des Chersonites et des Bosporiens amenèrent la chute du royaume dont nous venons de tracer une si rapide esquisse. Dans les premières années du V[e] siècle, un *proteron* de Chersonèse, nommé Pharnace, fait la guerre à Sauromates VIII, le tue en combat singulier, ravage tout le pays, ne prévoyant pas que c'était favoriser l'invasion de ces nouvelles légions de barbares qui, sorties des régions hyperboréennes, venaient à leur tour ravager le midi de l'Europe.

Troisième époque. — *Les invasions*. Deux peuples qui jouent dans l'histoire un rôle fort important, rôle de sang et de larmes, vont d'abord se montrer à nous. Ce sont les Goths et les Huns. Mais à l'époque où nous sommes parvenus (400 à 420 de Jésus-Christ), si nous n'avons pas mentionné encore le nom des premiers, c'est que nous avons craint de jeter quelque confusion dans le récit des événements relatifs aux rois du Bospore.

Les Goths, que plusieurs auteurs supposent originaires des pays que baigne la Baltique et qu'arrosent la Vistule et l'Oder, tandis que d'autres les font venir de l'Asie, commencèrent à déborder sur le midi de l'Europe, vers la fin du II[e] siècle de l'ère chrétienne. Plusieurs de leurs tribus s'étendirent durant les premières années du siècle suivant, jusqu'au Tanaïs où elles se confondirent avec les Sarmates et les Alains. Ces derniers avaient alors succédé aux Tauro-Scythes dans la domination de la Crimée, et ils ne cessaient d'inquiéter leurs voisins les rois du Bospore. Vers 276, l'empereur Tacite rencontre dans la Cappadoce, une division de ces barbares, la pousse devant lui, et la refoule sur le Bospore Cimmérien.

On est fondé à croire que les Goths ne sont pas un autre peuple que celui que l'on voit établi, au IV[e] siècle, entre le Danube et le Borysthène, sous le nom de *Gètes*. Nous partageons entièrement, à ce sujet, une opinion de M. de Saint-Martin, d'après laquelle ces peuples seraient eux-mêmes les anciens Scythes, dont le nom n'est qu'altéré par une prosthèse.

Cependant la troupe hideuse des Huns, d'origine finno-ouralienne, vient à son tour pousser devant elle les Goths et les Alains. Ceux-ci en fuyant, se jettent dans la Crimée, le Caucase et l'Asie-Mineure. Quelques-uns passent le Danube, entrent dans la Pannonie, inondent les Gaules et l'empire romain, et déplacent subitement des nations entières. C'est un curieux spectacle que de voir ces hommes qui, vaincus, abandonnent leur propre territoire et se présentent en vainqueurs sur celui des autres. Une de leurs plus puissantes tribus se fixe sur le littoral de la mer Noire, dans le royaume du Bospore même; c'est celle des Goths Tétraxites.

Ammien-Marcellin, Sidoine-Apollinaire, et plusieurs autres écrivains contemporains nous ont laissé un portrait des Huns, digne d'être conservé. Leurs traits étaient horribles à voir tant ils prenaient de soin d'ajouter, par des usages terribles et bizarres, à leur difformité naturelle. Ils étaient forts et trapus, avaient la tête grosse, les yeux petits et enfoncés, la bouche large et le teint livide. Par un raffinement de ce qu'on pourrait appeler la coquetterie de la laideur, ils aplatissaient le nez à leurs enfants, et leur couvraient le front et les joues de cicatrices tailladées symétriquement. Vêtus de peaux ou d'étoffes grossières, la tête enveloppée

d'une calotte de cuir, et montés sur des chevaux de petite taille, mais d'une grande légèreté, ils combattaient avec l'arc et le sabre, et portaient, en outre, une sorte de filet dont ils se servaient habilement pour envelopper leurs ennemis. Les femmes et les enfants les suivaient à la guerre; mais les vieillards restaient en arrière, ou se donnaient la mort, car chez ce peuple, la vieillesse était un objet de mépris et de honte. Ils n'avaient pour demeures que des chariots traînés par des bœufs, et pour nourriture que les racines crues et la chair de cheval mortifiée sous la selle. Ils buvaient avec passion le *koumiss*, breuvage d'eau et de lait de jument aigri. Enfin la difformité et l'abrutissement des Huns étaient tels qu'on les regarda en Europe, dit Jornandès, comme des monstres issus du commerce des femmes scythes avec les démons.

Nous ne suivrons pas ces farouches conquérants dans leurs expéditions; les guerres que l'empire romain eut à soutenir contre les Goths et les Huns, les victoires et la mort d'Attila, *le fléau de Dieu*, appartiennent à une autre histoire. Nous nous bornerons à dire que la Crimée partagea tous les désastres que ces barbares firent peser sur les nations qu'ils envahirent.

D'autres conquérants arrivèrent bientôt sur les traces des premiers. Les *Ougres*, ou *Igours*, pénètrent en Crimée, où ils demeurent pendant deux siècles, en dépit de tous les efforts des Goths Tétraxites. La péninsule est bouleversée par les guerres intestines de ces nations, parmi lesquelles la politique des empereurs grecs s'efforce d'entretenir la haine et la jalousie. Après elles, diverses tribus, venues de l'intérieur de l'Asie, les *Avares* et les *Géourgen*, appartenant à la race turque, bien que de nos jours encore on s'obstine à les appeler Tatares, se heurtent tour à tour sur le sol de la Tauride, ne laissant aucun repos aux anciens peuples de cette contrée. Les Chersonites invoquent en vain le secours des empereurs de Byzance; ceux-ci ont assez de peine à se défendre eux-mêmes, et rarement ils peuvent satisfaire aux vœux de leurs vassaux.

Les *Khazars* entrent dans la Chersonèse-Taurique vers le milieu du septième siècle, y refoulent les Goths dans les montagnes, et fondent un empire puissant; la Crimée prend même le nom de *Khazaria*. Les villes grecques, quoique relevant toujours de la cour de Byzance, se soumettent à payer aux Khazars un tribut annuel. Partout, dans cette période, nous voyons régner, sur le sol de la presqu'île, la désolation, l'anarchie et la misère, résultat inévitable d'une suite non interrompue de conquêtes et d'usurpations. L'état de Cherson était réputé, en particulier, un séjour si fâcheux, qu'il devint, comme aujourd'hui la Sibérie, un lieu d'exil pour plus d'un illustre proscrit; nous citerons, entre autres, le pape Martin Ier et Justinien II.

Martin était un pontife respectable et savant; il fut chéri et vénéré de ses ouailles, mais il eut le malheur de déplaire à l'empereur Constant II, petit-fils d'Héraclius, qui le fit traiter avec une barbarie inouïe. L'infortuné pontife, chargé de chaînes, fut traîné, malade et pauvre, dans la Calabre, à Messine, à Constantinople, et enfin à Cherson, où il succomba à la fatigue et au chagrin, le 16 septembre 655. (Voir *Italie*, pag. 43.)

Justinien II, monstre altéré de sang, surnommé le Rhynotmète depuis qu'à la suite d'une révolte qui l'avait jeté à bas du trône, le patrice Léontius lui avait fait couper le nez, fut exilé également à Cherson, où quelques railleries, que les habitants se permirent sur sa mutilation, le jetèrent dans de violents accès de fureur. Préoccupé par des idées de vengeance, il se retire auprès du khan des Khazars, qui l'accueillit d'abord avec bienveillance, et lui donna même sa sœur Théodora en mariage; mais, plus tard, gagné par l'or des ennemis de ce prince, le khan allait le faire périr si Théodora ne s'y fût

opposée. Le Rhynotmète s'enfuit chez un peuple puissant qui, fixé auprès du *Volga*, ou *Bolga*, avait reçu le nom de *Boulgare*. Le chef de cette nation accorda au fugitif une protection intéressée, et l'aida même, sous de dures conditions, à reconquérir son trône. Justinien, rentré à Constantinople, n'oublia pas d'envelopper les Chersonites dans sa vengeance (692 de l'ère chrétienne). Il voulait détruire leurs villes de fond en comble, mais le secours des Khazars déjoua cet odieux projet. En 731, la puissance de ce dernier peuple avait acquis un tel lustre, que l'empereur Léon III, surnommé l'Isaurien, épousa la fille de leur khan. Cette princesse, convertie à la religion chrétienne, édifia ses sujets par ses vertus et sa piété. En 840, l'empereur Théophile visita la Crimée, et reçut, de la part des Khazars, des marques de respect et d'attachement. Il leur fournit, sur leur demande, des ouvriers pour construire, sur le Tanaïs, une ville nommée *Sarkel*, ou la *Station blanche*. Vers la fin du neuvième siècle, de nouvelles cohortes, émigrées de l'Asie, les *Patzinaces*, appelés encore *Petchénègues*, de race turque, parviennent, après des succès variés, à s'emparer d'une partie de la Crimée, ou Khazarie proprement dite.

Les Petchénègues étaient aussi un peuple sauvage et nomade, vêtu de peaux de bêtes fauves, vivant sous des tentes, se nourrissant de chair mortifiée sous la selle, de quelques racines et de lait de jument. Ils trafiquaient cependant avec les Grecs, les Byzantins et même les Russes, fournissant à ces peuples du miel, des cuirs, des bestiaux et une sorte de cochenille. En retour, la cour de Byzance leur envoyait des bijoux, des couronnes d'or, et autres riches présents : elle adressait à leurs chefs des lettres tracées en caractères dorés, et leur donnait, on ne sait trop pourquoi, le titre d'archonte. Leur histoire ultérieure est toute contenue dans celle des Russes.

Aux Petchénègues succède un autre peuple de même origine et parlant à peu près la même langue. Les *Comans*, ou *Kiptchak*, que les Russes appellent *Poloutzes*, se font connaître en Europe vers l'an 1000 de J.-C. Confondus bientôt avec les précédents, ils paraissent être les véritables ancêtres des *Nogaïs*. Ce fut sous leur domination que la Crimée devint entièrement indépendante des souverains de Byzance.

Depuis long-temps le zèle des missionnaires du christianisme et les relations avec les Grecs avaient introduit, dans la presqu'île, la religion chrétienne, mais l'influence des empereurs d'Orient y avait propagé le schisme de Photius. Cependant, les diverses nations que nous venons de nommer se soumirent maintes fois à la religion de Mahomet, conservant d'ailleurs, dans l'une et l'autre croyance, les pratiques superstitieuses et barbares de leur premier culte.

La fin de cette période est caractérisée par le premier développement d'un empire qui devait embrasser un jour la moitié de l'Europe et le tiers de l'Asie. Les grands princes russes poussèrent leurs conquêtes jusqu'au pied du Caucase et dans les steppes de la Tauride. Vladimir-le-Grand, qui venait d'abjurer ses faux dieux et s'était converti à la religion catholique-grecque, marcha sur Cherson, et s'en empara en 988, sous le prétexte qu'il y trouverait les prêtres et les reliques dont il avait besoin. On rapporte que, pendant le siége de cette ville, un espion, nommé Anastase, lança dans le camp des assiégeants une flèche, à laquelle était attaché un billet conçu en ces termes : « Cherchez derrière vous, « vers l'Orient, vous y trouverez les « canaux qui fournissent l'eau à la « ville. » Ce fut par-là, en effet, que Vladimir réduisit les Chersonites à se rendre à discrétion; mais ce prince ayant, peu après, épousé la sœur de l'empereur grec, rendit la ville à son premier maître. Son fils, Mtislav, passa dans l'île de Taman, où, depuis la chute de l'empire bosporien, s'était formé un état distinct

sous le nom de royaume de *Tmoutarakân*. Il y trouva un peuple alanique, les *Yasses*, dont le chef l'appela en combat singulier. Mtislav sortit vainqueur de ce duel, et entra dans la ville de Taman, capitale de ce nouvel apanage de l'empire des grands princes.

Enfin, nous touchons au terme de cette triste époque, où tant de peuples barbares se sont rués les uns sur les autres, ne laissant d'autres traces de leur passage que la destruction et la mort. L'historien trouve peu à glaner sur ce champ désolé, où les inondations n'ont déposé aucun germe de fécondité; mais il n'en sera pas de même de la période suivante, qui s'ouvre devant le grand nom de Tchinghis-Khan.

Quatrième époque. — *Les khans de Crimée*. La première invasion de Tchinghis-Khan date de l'an 1221 de notre ère. Ce serait sortir des limites d'une notice particulière à la Crimée, et envahir le domaine de l'histoire universelle, que d'entrer dans de trop longs détails sur l'origine de son peuple et sur les succès ou les revers de ses courses en Europe. Cependant il est certains points généraux sur lesquels notre attention doit se porter spécialement pour la complète intelligence de cette époque, bien qu'ils soient peut-être plus directement nécessaires ailleurs.

Tchinghis-Khan commandait à des nations d'origine mongole, les Tatares et les Mongols proprement dits, pasteurs nomades et barbares, dont les tribus couvraient le vaste plateau qui, des confins de la Sibérie, s'étend jusqu'aux frontières de la Chine. La guerre seule pouvait tenir ces hordes farouches réunies sous l'obéissance d'un chef; aussi, lorsque la voix puissante de Tchinghis-Khan les eût convoquées dans les solitudes de l'Asie, ce grand capitaine ne leur laissa plus de repos; il leur fit entrevoir, dans le lointain, les richesses de Byzance et de Kiew, mit à profit l'enthousiasme d'un instant, et les entraîna à des combats qui ne devaient avoir un terme que pour quelques chefs privilégiés. Les lieutenants de Tchinghis seuls pénétrèrent en Russie et dans la Crimée. En 1237, Touchi-Khan, son fils, acheva la conquête des possessions russes en Europe, et Bathou-Khan, son petit-fils, fonda peu après, au nord de la mer Caspienne, l'empire du *Kaptchak*, qui s'étendait jusqu'au Dniéper. Les princes du Kaptchak s'intitulaient khans de la horde dorée. Ce pays était alors occupé par des nations turques, qui se soumirent aux chefs tatares. Or, l'armée de ceux-ci ne tarda pas à se retirer; elle se dispersa même si complétement, qu'au bout de quelques années leur langue était oubliée dans le Kaptchak; et lorsque eut lieu le démembrement de cet empire et sa répartition entre plusieurs princes d'origine mongole, on continua à donner mal à propos à leurs sujets le nom de Tatares, que, de nos jours encore, on applique aux descendants des *Comans* ou des *Petchénègues* qui habitent la Crimée, Kazan ou Astrakan. Ces prétendus Tatares sont positivement de race turque, différant essentiellement par le langage et les traits physiques des Tatares-Mongols, auxquels ils furent soumis jadis. Ce point une fois bien établi, nous pouvons continuer à parler des prétendus Tatares de la Crimée, sans craindre aucune méprise.

Le chef de la horde dorée divisa ses conquêtes en plusieurs gouvernements, à la tête desquels il mit les plus braves de ses lieutenants, ou les plus chéris de ses parents. Ajouter ainsi à l'autorité de ces ambitieux était introduire, dans les constitutions du nouvel empire, un germe de dissolution que nous allons voir, avec le temps, mûrir et se développer. En 1240, Batou-Khan soumit la Crimée entière, l'incorpora à l'empire du Kaptchak, et choisit pour sa résidence une ville connue aujourd'hui sous le nom de *Eski-Krim*, l'ancienne Crimée. Lorsqu'on y a vu se succéder avec tant d'acharnement les invasions des Barbares, et tous les désastres qui devaient en être la conséquence, on conçoit la

difficulté de reconnaître l'emplacement de quelques-unes des villes les plus célèbres de la presqu'île. Théodosie elle-même, emportée dans ce tourbillon des guerres intestines, avait disparu entièrement, ou laissant si peu de vestiges de son existence, que, dès l'année 1270, lorsque les Génois eurent fondé sur son emplacement une nouvelle ville, nommée *Caffa*, leurs historiens prétendirent qu'ils avaient choisi pour cela *un lieu désert.*

Les Génois et les Vénitiens avaient commencé, dès la fin du XI[e] siècle de l'ère chrétienne, à tenter quelques opérations commerciales avec les peuples de la mer Noire; les premiers s'étaient particulièrement dirigés vers la Tauride. D'abord ils y échangeaient les marchandises manufacturées de l'Europe contre les blés que cette péninsule produisait en si grande abondance; mais, à la suite des invasions, la décadence de l'agriculture, tout en diminuant les exportations des céréales, ne fit qu'inspirer aux Génois un plus vif désir de prendre un pied à terre sur le littoral de la Crimée, afin de mieux étendre leurs relations dans l'intérieur et de connaître les ressources qu'ils pouvaient en espérer soit en pelleteries, soit en sel, en vins et autres denrées. L'arrivée des Tatares-Mongols leur sembla favorable pour l'exécution de ce projet. Une colonie génoise, sous la conduite de d'Auria (ou peut-être d'un Doria), vint débarquer sur l'emplacement de l'ancienne Théodosie, et obtint du khan des Tatares, moyennant un riche présent, la permission d'y élever quelques magasins pour servir d'entrepôt aux marchandises (1270 après J.-C.). Cela fait, les colons s'étendirent un peu au-delà du terrain qui leur avait été concédé; puis ils firent entendre au khan que la prudence voulait qu'on ne laissât pas ainsi de riches dépôts exposés à un coup de main dans un pays encore infesté par des vagabonds et des pillards. Ils creusèrent donc un fossé; devant ce fossé ils jetèrent quelques pierres, qui finirent par se transformer en bastions; enfin, ils élevèrent, à la grande mortification du khan, une redoutable ceinture de remparts, et, dans le centre, ils bâtirent Caffa. Le Tatare s'aperçut trop tard de son imprudence; il se plaignit fortement, mais, du haut de leurs remparts, les Génois se prirent à rire en voyant passer cette colère impuissante. Caffa devint bientôt une ville riche et florissante; vingt années lui suffirent (1289) pour s'élever à un tel degré de puissance, qu'elle put envoyer des galères au secours de Tripoli de Syrie, alors serrée de près par les ennemis de la chrétienté. Non contents de cela, les Génois formèrent des établissements, plus ou moins importants, sur tout le littoral de la Crimée. C'est ainsi qu'on vit paraître *Soldaja*, près de Soudak, à 45 verstes au sud-ouest de Caffa. En cet endroit, la forteresse génoise s'élevait sur une tour carrée qui, de nos jours encore, domine les fortifications que les Russes y ont ajoutées au commencement du dernier siècle. Du haut de cette tour, les sentinelles génoises découvraient une vaste étendue de pays, et observaient, sans les redouter, les mouvements de l'ennemi. La hauteur de ce colosse semble prodigieuse par la disposition des parois qui forment, avec le rocher, des lignes perpendiculaires. De tout côté se présente un abîme dont un œil exercé peut seul sonder la profondeur sans redouter ni éblouissement, ni vertige.

On voit également des ruines de forteresses génoises auprès de Sébastopol, de Balaclava, de Panticapée et dans l'île Taman.

La Crimée, depuis sa réunion dans les mains d'un pouvoir homogène commençait à reprendre cette importance politique qui lui avait été enlevée par son démembrement intérieur à l'époque des invasions. Dès 1266, Mangou-Khan l'avait cédée à son neveu, Oran, à titre de fief relevant de la suzeraineté du Kaptchak et lui payant tribut. Cette intempestive émancipation ne fut pas le premier coup porté à la puissance du nouvel empire. Les lieutenants de Tchinghis n'enten

dant plus la voix redoutable du maître, cherchaient à se rendre indépendants. Nogaï, le plus célèbre d'entre eux, y réussit, grace à la protection de l'empereur Michel Paléologue, et fut le premier chef de ces fameux Tatares-Nogaïs qui passèrent dans la steppe du Kouban et dans la Tauride au commencement du XVIIe siècle.

Gênes, heureuse et fière d'avoir acquis une colonie aussi importante, pourvut à son gouvernement par des lois qui témoignaient tout le prix qu'elle y attachait. Chaque année elle y envoyait un consul choisi dans l'une des familles génoises les plus considérées. Ce haut fonctionnaire emmenait avec lui un proconsul chargé de le remplacer en cas de décès. Le consul s'entourait de magistrats et d'employés qui tous devaient être Génois. Enfin, la métropole institua l'office de *Khazaria* et celui de *Campagna*. Le premier résidait à Gênes : c'était un véritable ministère des colonies, dont le nom seul rappelait la plus importante des possessions de la république. Le second était établi à Caffa : il jugeait les contestations survenues entre les Génois et les Tatares; souvent même ces derniers, pleins de confiance dans son équité, en appelaient à ses décisions pour les différends qui s'élevaient entre eux.

Cependant les Vénitiens n'avaient pas vu d'un œil d'indifférence le développement de la nouvelle colonie génoise. Le moment vint où leur jalousie dut éclater, ne pouvant endurer une plus longue épreuve. Ils envoyèrent donc, en l'année 1296, vingt-cinq galères qui mirent la colonie à sac, et détruisirent en quelques jours l'ouvrage de plusieurs années. C'en etait fait de cet établissement si les éléments ne fussent venus au secours des vaincus. L'hiver, cette année-là, fut d'une rigueur excessive; une horrible famine désola la presqu'île entière, à tel point que les Vénitiens, qui avaient cru prendre possession d'un paradis terrestre, se virent contraints d'abandonner leur nouvelle conquête, après y avoir perdu le tiers de leurs soldats. Ils avaient jeté les bases de plusieurs établissements sur la côte septentrionale de la presqu'île Trachée, dans la mer d'Azow; on croit y reconnaître, de nos jours, les ruines d'une ville qu'ils y avaient fondée.

Les Génois, rentrés chez eux, s'appliquèrent si bien à réparer les désastres de cette année fatale, que la ville de Caffa se vit, en peu de temps, plus florissante que jamais. Elle avait acquis, en 1318, une telle importance, que le pape Jean XXII la choisit pour résidence d'un évêque métropolitain, dont la juridiction s'étendait du Pont-Euxin jusqu'au pays des Russes.

Depuis un siècle le royaume du Bospore n'existait plus. La république de Cherson, abandonnée à elle-même par l'impuissance des empereurs byzantins, avait également subi le joug des Tatares. Ceux-ci et les Génois dominaient seuls alors dans la Crimée. Mais les fiers Liguriens traitaient les descendants des compagnons de Tchinghis avec le mépris que les peuples civilisés témoignent aux barbares, et ces derniers, à leur tour, ne supportaient qu'avec impatience le voisinage de ce peuple marchand qui s'était introduit chez eux à l'aide d'un vil stratagème. La paix, on le voit, ne pouvait être de longue durée; la guerre éclata, en 1342, à la suite d'un meurtre commis par un Génois sur un Tatare. Le khan qui régnait alors dans la presqu'île résolut de tirer une vengeance éclatante de cet assassinat, mais il eut l'orgueil de croire que sa volonté suffirait pour chasser des voisins aussi incommodes; il leur signifia donc d'avoir à évacuer immédiatement tous leurs établissements sur une terre qui n'était point à eux. On devine la réponse des Génois; elle fut telle que le khan ne crut pas devoir user d'une plus grande longanimité. Il s'avança à la tête d'une puissante armée, et vint mettre le siége devant Caffa. Son espoir de s'emparer de cette ville fut déçu complétement; il ne put ni l'enlever de vive force, ni la prendre par

famine; bien plus, la longueur du siége réduisit ses propres soldats à un état de dénûment tel, qu'il vit le moment où lui-même serait forcé de se livrer à discrétion aux assiégés. Alors, il accepta la médiation que Gênes lui offrait en faveur de sa colonie. Une paix hypocrite fut jurée entre les parties belligérantes : les Tatares reconnurent l'existence de droit des colonies liguriennes; les colons, à leur tour, permirent à un préfet tatare de résider à Caffa, pour y régler les affaires de police et de commerce qui concernaient uniquement les hommes de cette nation; ce magistrat devait être choisi par le khan et confirmé par les Génois. Ces conditions furent exécutées durant plusieurs années, quoique souvent altérées par des contestations frivoles en apparence, cruelles par les résultats.

Le temps arriva où l'empire du Kaptchak, déja affaibli par la défection de Nogaï, allait tomber sous les coups d'un ennemi formidable. Toktamisch régnait en 1406, lorsque Tamerlan vint le renverser du trône. La défection éclaircit aussitôt les rangs des vaincus, et l'on vit surgir de ce démembrement du Kaptchak trois nouveaux états indépendants : le khanat de Kasan, celui d'Astrakan et celui de Crimée. Les troubles qui furent la conséquence immédiate de cette dissolution, se manifestèrent avec une grande violence parmi les Tatares de la péninsule. L'anarchie était à son comble; plusieurs prétendants à la souveraineté s'étaient présentés simultanément, et chacun avait ses créatures. Le sang allait couler, tandis que le peuple flottait encore indécis et consterné. En ce moment critique, un berger, nommé Ghéraï, vient trouver les chefs assemblés, conduisant avec lui un jeune homme de dix-huit ans, Hadjy, qu'il leur présente comme le descendant de Batou-khan et de Toktamisch. Persécuté par ses parents, ce jeune rejeton d'une race illustre avait dû sa conservation à la pitié de Ghéraï. Les chefs hésitaient sur le parti qu'ils avaient à prendre lorsque le peuple s'écria qu'il ne voulait pas d'autre souverain que le jeune Hadjy. Celui-ci, par reconnaissance pour son bienfaiteur, prit alors le nom de *Ghéraï*, et fut le chef d'une dynastie souveraine qui, depuis l'année 1440 jusqu'en 1783, donna des khans à la Crimée. La famille des Ghéraï, quoique déchue du trône, n'est point éteinte; c'est elle qui fournirait des sultans à Constantinople, si la race de ces derniers venait à manquer. Quant au berger, il fut anobli, et sa descendance est connue dans l'histoire sous le nom de Tschaban-Ghéraï.

I. Hadjy-Ghéraï régna glorieusement jusqu'en 1467. Il eut plusieurs démêlés sérieux avec les colons; il s'en tira toujours heureusement. Son fils aîné, Nour-Eddaulah, devait lui succéder, mais il fut chassé par son frère Menghely.

II. Menghély-Ghéraï Ier est le plus illustre des khans de Crimée. Il partage avec Mithra-dates l'honneur d'attacher à cette contrée de glorieux souvenirs historiques. Apprenant que son frère s'était réfugié auprès de Casimir IV, roi de Pologne, et qu'il en avait été accueilli favorablement, il craignit que ce monarque, dont il connaissait les liaisons avec le khan du Kaptchak, ne tentât de replacer sur le trône le légitime successeur de Hadjy. Il crut, en conséquence, devoir rechercher l'assistance des Russes, qui obéissaient alors au grand prince Iwan III. Pendant qu'il négociait pour se ménager ce puissant auxiliaire, il éprouva de la part de son plus jeune frère, Hayder, le traitement qu'il avait lui-même fait subir à Nour-Eddaulah. Renversé du trône et ne voyant de salut que dans la protection des Génois, il s'enfuit à Caffa, dont le consul l'accueillit avec bienveillance, et lui assigna Mankoup pour résidence. C'était une forteresse située à douze verstes de Balaclava. Peut-être Menghély-Ghéraï eût-il terminé dans cet exil son obscure existence sans un événement qui, portant à la fois un coup terrible à ses protecteurs comme à ses ennemis, lui rendit le

sceptre échappé de ses mains. Nous avons dit que les Tatares avaient le privilége de nommer à Caffa un préfet que l'autorité génoise refusait ou confirmait : mais en 1474, le préfet Mamak étant mort, le khan choisit, pour le remplacer, un de ses lieutenants nommé Eminek. Celui-ci arrive à Caffa, et, selon l'usage, demande l'investiture au consul génois ; il en éprouve un refus, car la veuve de Mamak avait obtenu, à l'aide d'une forte somme d'argent, que les dépositaires du pouvoir refuseraient de reconnaître pour préfet tout autre que le fils aîné du défunt. Eminek revint auprès du khan; et celui-ci, choqué avec raison de cette conduite des Génois, le renvoya une seconde fois. Nouveau refus de la part des colons, et, de là, une discussion qui allait amener des hostilités, lorsque les deux partis adoptèrent un terme moyen pour prévenir l'effusion du sang : ce fut de rejeter à la fois les deux candidats et de choisir un autre préfet. Eminek, indigné de la faiblesse de son maître, autant que de l'injustice des Génois, se rendit aussitôt à Constantinople, certain d'y trouver un vengeur. Ce poste avancé de la chrétienté était tombé, depuis plus de vingt années (1451), au pouvoir des Othomans. Mohammed II apprenant les querelles qui divisaient les Tatares et les Génois, conçut le projet de les faire servir à la gloire du croissant.

Le 1er juin, une flotte de quatre cents galères turques se présenta devant Caffa, pendant qu'Eminek s'approchait du côté de terre à la tête d'une armée de Tatares et de Turcs. Les Génois jusque-là n'avaient répondu que par le mépris et les railleries aux ennemis qui avaient eu l'insolence de se montrer au pied de leurs remparts, mais cette fois ils commencèrent à éprouver des craintes sérieuses, que l'événement justifia bientôt. Après cinq jours d'un feu également bien nourri de part et d'autre, les assiégés perdirent tout espoir de résister long-temps. Une députation des notables génois se rendit auprès d'Achmet, le chef de l'armée othomane, et lui présenta humblement les clefs de la ville, se recommandant à sa générosité. Le pacha refusa d'abord de les recevoir; mais enfin, touché par les larmes et les supplications des vaincus, il envoya un de ses lieutenants prendre possession du palais consulaire. Lui-même fit, le lendemain, une entrée solennelle à Caffa, où son premier soin fut de dresser une liste exacte des biens et des enfants des habitants. Quinze mille colons furent envoyés à Constantinople pour y être incorporés à la milice des janissaires. Le reste des habitants fut dirigé vers la même capitale, pour être colonisé aux environs de Péra.

Les autres établissements génois tombèrent successivement au pouvoir du vainqueur, et entre autres la forteresse de Mankoup, où se trouvait Menghély-Ghéraï. Ce prince, envoyé à Constantinople, d'abord comme esclave, y fut reçu comme roi. Il fit avec Mohammed un traité par lequel il admettait, pour lui et ses successeurs, la suzeraineté du Grand-Seigneur, et le droit de celui-ci de nommer et de déposer les khans de Crimée. Il jurait de lui être fidèle, et de lui fournir, en cas de guerre, des subsides en hommes et en argent. De son côté, l'empereur othoman reconnut Menghély-Ghéraï pour légitime souverain de la Crimée, s'engageait à le replacer sur son trône, lui accordait le droit d'arborer cinq queues pour étendard, et d'être nommé après lui dans les prières publiques. Depuis cette époque, les Grands-Seigneurs déclarent, à leur avénement au trône, que si leur race vient à s'éteindre, celle des Ghéraï doit être appelée à la remplacer.

Le règne de Menghély-Ghéraï ne dura pas moins de 36 ans. Il fut une suite continuelle de guerres glorieuses contre le roi de Pologne, et son allié le khan du Kaptchak, qu'il parvint même à renverser du trône. Fidèle à ses traités avec Iwan-le-Grand, on le vit devenir le principal

instrument de la puissance des Russes et de la décadence des Tatares-Mongols. Quand la force des armes ne suffisait pas à l'accomplissement de ses projets, il appelait à son aide la ruse et la politique; c'est ainsi que, plus d'une fois, il parvint à soulever les Nogaïs du Kaptchak contre leur souverain, et dut à cette puissante diversion d'éclatants succès. Deux fois il ravaga la Volhinie et la Podolie; maître de Kiew, il fit éprouver aux Polonais les plus grands désastres, et leur enleva jusqu'à cent mille captifs. Ce fut dans l'une de ces expéditions qu'il fonda *Otchakow*, au confluent du Bog et du Dniéper, sur les ruines d'Alktros, petite ville qui avait appartenu à une reine des Sauromates, et que les Gètes détruisirent en même temps qu'Olbia, un siècle avant Jésus-Christ. Menghély écrivit à ce sujet à Iwan III : « Je suis toujours le « même homme pour mon frère le « grand prince, et je construis à pré« sent, à la bouche du Dniéper, sur « la vieille ville, une nouvelle forte« resse, afin de nuire aux Polonais. »

La guerre ne fut pas, toutefois, l'unique occupation de cet illustre monarque. Il protégea les arts, encouragea l'agriculture, et ne négligea rien de ce qui pouvait hâter la civilisation de ses peuples. Sous son règne, on vit les Tatares pratiquer, pour la première fois, l'usage des *silos*, ou fosses destinées à la conservation des grains. Elles étaient creusées dans une terre argileuse et soumises préalablement à l'action du feu.

Menghély releva les ruines d'Eski-Krim et de quelques autres villes que la guerre n'avait pas épargnées. Il fit bâtir plusieurs forteresses, des mosquées sans nombre et des palais d'une grande magnificence. *Bakhtchi-Séraï* devint en particulier l'objet de ses soins, et acquit une telle splendeur que depuis ce moment elle ne cessa pas d'être la résidence des khans de la Crimée, jusqu'à la chute de leur domination. On y voit encore leurs mausolées et les restes de ce riche palais dû à la munificence du fondateur d'Otchakow. Deux inscriptions lapidaires attestent les titres de ce prince à la reconnaissance des amis de la belle architecture. Le palais des khans à Bakhtchi-Séraï, successivement embelli par les successeurs de Menghély, paraît encore une de ces fantastiques conceptions dont les poètes de l'Orient embellissent leurs contes. Là, on voyait de larges rosaces découpées à jour, comme une précieuse dentelle, des dômes et des aiguilles de la plus élégante légèreté, des portes en ogives, de petites colonnes réunies en faisceau, de riches inscrustations, des murs tapissés de mosaïques, couverts d'or ou d'éclatantes couleurs, de larges péristyles pavés en marbre, des bosquets de myrtes et de roses, et mille fontaines qui versaient, en murmurant, une eau fraîche et limpide. Tout, dans cette résidence des anciens khans, rappelle l'Alhambra de Grenade. Ce palais de féerie fait à juste titre l'orgueil des habitants de Bakhtchi-Séraï. Couché sous un feuillage sombre, auprès d'une limpide cascade, le Tatare se rappelle ces générations de guerriers qui, dans les loisirs de la paix, venaient ici prodiguer les trésors enlevés aux vaincus. Il contemple ces marbres, ces tables de porphyre, ces arabesques en stuc, ces peintures, ces hiéroglyphes, ces dorures, et ces inscriptions sacrées, et se demande ce que sont devenus les maîtres de cette somptueuse demeure; il voudrait savoir où sont allés leurs sémillantes odalisques et leurs troupeaux d'esclaves. Les ruines répondent : Ils ont disparu avec l'onde du ruisseau qui coulait à leurs pieds, avec la fumée du parfum dont ils aimaient à s'enivrer.

Dans les dernières années de sa vie, Menghély eut la faiblesse de céder aux sollicitations de Sigismond Ier, roi de Pologne : il rompit ses vieux traités avec les Russes, et déclara la guerre à leur grand prince Vassili V. Les hostilités durèrent même plusieurs années avec des succès variés. Enfin, la paix fut renouvelée, et, deux an-

nées après (1514 de Jésus-Christ), Menghély termina une vie glorieuse, pendant laquelle il avait montré les vertus qui font les bons rois, et les qualités qui constituent les grands hommes. Son fils aîné, Mohammed-Ghéraï, lui succéda.

III. Mohammed-Ghéraï Ier, prince d'humeur belliqueuse, employa les huit années de son règne à lutter contre les Moscovites et les Circassiens. On croit qu'il périt dans une expédition contre les *Dadians* ou princes de la Mingrélie (1522-3).

Pendant plus de deux siècles, l'histoire des khans de la famille de Ghéraï offre une triste monotonie de guerres sans éclat comme sans résultat définitif avec les Polonais, les Russes ou les Tatares du Kaptchak. A chaque avénement, le nouveau khan allait à Constantinople recevoir l'investiture de ses fonctions. Quelquefois le Grand-Seigneur déposait le prince régnant et lui substituait un autre souverain, pris également dans la dynastie des Ghéraï. Il paraît, d'ailleurs, que le droit de primogéniture était fort mal observé parmi ces princes, car on vit souvent plusieurs frères se disputer le pouvoir, et, en ces occasions, le sultan choisissait selon ses convenances, et non selon le droit d'aînesse. A cette même époque figurent les princes de Mangoup, sorte de seigneurs suzerains, tributaires à la fois des Tatares et de la Porte-Othomane; mais ce qui caractérise plus particulièrement cette période, c'est l'importance que commence à acquérir l'histoire d'un nouveau peuple, formé de la lie de diverses nations errantes et barbares; nous voulons parler des Cosaques. Leurs traits rappellent ceux des Mongols, et leurs mœurs se rapprochent incontestablement de celles des anciens Scythes.

IV. Sadet-Ghéraï Ier régna douze ans. En montant sur le trône il avait envoyé son frère Sahed à Constantinople pour lui servir d'otage. Battu lui-même aux environs d'Azow par un autre de ses frères, du nom d'Islam, il déposa la couronne, que le Grand-Seigneur donna à Sahed (1533).

V. Sahed-Ghéraï Ier, s'il faut en croire les écrivains orientaux, fut un prince cruel et sanguinaire. Il fut déposé en 1551, et assassiné huit ans après, par Dewlet, son cousin et son compétiteur.

VI. Dewlet-Ghéraï Ier. On sait peu de chose de ce monarque, bien qu'il ait régné vingt-six ans (1551-1577). Sous le règne précédent, il avait, conformément à l'usage, résidé à Constantinople, pour y servir d'otage.

VII et VIII. Mohammed-Ghéraï II qui lui succéda, ayant refusé de marcher contre les Persans, fut déposé en 1584, après six années de règne. Il se retira chez les Cosaques, qui embrassèrent sa cause et lui fournirent une armée pour l'aider à reconquérir la couronne. Mohammed fut vaincu et tué par les Turcs; mais son successeur, Islam-Ghéraï Ier, périt dans cette même rencontre (1587).

IX et X. Ghazy-Ghéraï Ier, fils de Dewlet, montra de grandes qualités et une plus grande cruauté. Le sultan l'exila en 1596; mais au lieu d'obéir, ce prince courageux se rendit à Constantinople même, où il plaida sa cause et obtint son pardon. Pendant son absence, son frère, Fétah-Ghéraï Ier, s'était arrogé le pouvoir suprême; en expiation de cette audace, Ghazy le fit périr. Il mourut lui-même l'an 1608-9.

XI. Son frère, Sélamet-Ghéraï Ier, qui lui succéda, était hydropique. Il succomba l'an 1610.

XII. On ne connaît pas les motifs qui portèrent le sultan à déposer Djan-Beyg-Ghéraï, frère et successeur des précédents. Ce prince avait régné glorieusement de 1610 à 1623, et avait fait preuve d'une rare bravoure et de beaucoup de talent dans la guerre qu'il avait soutenue contre les Persans, au sein même de leur empire.

XIII. Mohammed-Ghéraï III, cinquième fils de Dewlet, portait la plus tendre amitié à son frère Chahyn. Mais celui-ci, abusant des bontés de son souverain, leva l'étendard de la rébellion,

et marcha, à la tête d'une troupe nombreuse de Tatares, contre son bienfaiteur et son frère. Mohammed succomba les armes à la main; mais le fratricide n'osa pas ceindre son front de cette couronne qu'il venait d'ensanglanter. Redoutant avec raison la colère du sultan, il chercha un refuge à la cour de Perse, auprès d'Abbas-le-Grand (1627). Djan-Beyg fut alors rétabli sur le trône de Crimée, qu'il occupa jusqu'en 1633. A cette époque il fut déposé de nouveau.

XIV. La facilité avec laquelle la cour de Constantinople accueillait les dénonciations dirigées contre les khans, et la promptitude qu'elle mettait à déposer ces fantômes de rois, sont des témoignages irrécusables de la vénalité de cette cour, autant que de l'esprit d'intrigue qui animait les membres de la famille de Ghéraï. Énaïet, qui succéda à Djan-Beyg, fut déposé après deux ans seulement de règne. (1636—7.)

XV. Il eut pour successeur Béhader, protecteur de la science et de la poésie, savant et poète lui-même, qui mourut en 1640.

XVI. Son jeune frère, Mohammed-Ghéraï, quatrième du nom, monta sur le trône. Inhabile à tenir les rênes du gouvernement, ce prince fut exilé après trois ans de règne; il reviendra sur la scène politique.

XVII. Islam-Ghéraï II, qui ceignit la couronne pendant 13 ans (1643 à 1655), a laissé de lui une mémoire glorieuse. Ses succès contre les Moscovites, sa bravoure, sa générosité et sa justice font encore l'objet d'une vénération traditionnelle parmi les Tatares. Après lui, Mohammed-Ghéraï IV, son prédécesseur, revint au pouvoir.

En l'année 1647, Vladislas VII, roi de Pologne, ayant refusé de payer au khan de Crimée le même tribut de pièces d'or et de peaux de moutons que son prédécesseur, Sigismond III, lui avait accordé, le khan joignit ses armes à celles du célèbre Kmielnitski, hettman des Cosaques-Zaporogues, alors en guerre avec la Pologne. Les résultats de cette glorieuse campagne valurent aux Tatares de riches dépouilles et des monceaux d'or enlevés aux vaincus. Leur puissance paraît, à cette époque, avoir atteint sa plus brillante phase. En effet, les hostilités ayant recommencé, en 1649, entre le roi de Pologne, Jean Casimir, et Kmielnitski, le khan de Crimée conduisit à ce dernier un secours de 100,000 Tatares. L'hettman, de son côté, avait réuni 200,000 combattants. Cette armée formidable, qui rappelait les anciennes incursions des Scythes, d'Attila et de Tchinghis-Khan, inonda les provinces polonaises, semblable à ces flots de sable poussés par le funeste sémoum, qui dévastent et renversent tout, les villes et les campagnes; qui comblent les vallées, ensevelissent les ruisseaux, et ne laissent derrière eux que le désert et la mort.

La bravoure et la prudence de Jean Casimir furent insuffisantes pour arrêter ce torrent dévastateur; il conclut forcément à Zborow (17 août 1649) un traité onéreux, par lequel il s'engagea notamment à payer au khan de Crimée la pension annuelle que lui avait accordée Sigismond III. Ses conditions avec l'hettman ne sont pas du domaine de cette histoire.

Quelques intrigues, auxquelles les seigneurs polonais ne furent pas étrangers, ayant amené, dès l'année suivante, une rupture entre Jean Casimir et Kmielnitski, le khan, avide de gloire et de butin, accourut à la première invitation de son ancien allié; mais la victoire, infidèle cette fois, passa du côté des Polonais (bataille de Béresteko, 29 juin 1651): on dit même que les Tatares, saisis d'une terreur panique, causèrent la déroute complète de l'armée des alliés. Le khan perdit ses équipages, sa tente, son étendard, ainsi que le petit tambour d'argent doré, au moyen duquel il appelait les personnes de sa suite. La retraite des Tatares fut si précipitée, qu'au mépris des préceptes religieux ils abandonnèrent aux chrétiens leurs morts et leurs blessés. L'année suivante, le khan fit la paix avec Jean Casimir: il s'engagea à entrer sur les

terres des Cosaques, ses anciens alliés, à dévaster leurs colonies, et à lui remettre tous les prisonniers qui tomberaient en son pouvoir. A son tour, le roi de Pologne promit de ne point quitter les armes qu'il n'eût mis son allié en possession du khanat d'Astrakan. De leur côté, les Cosaques se mirent sous la protection de la Russie ; et on peut dire que, de ce moment, datent véritablement les prétentions des Russes sur la Crimée.

Instruit à l'école du malheur, Mohammed régna glorieusement pendant huit années. Il soutint des guerres heureuses contre les chrétiens et les Cosaques; ce qui ne l'empêcha pas d'être déposé une seconde fois (1663). L'usage était alors, pour les khans disgraciés, de se rendre à Constantinople; mais Mohammed jugea plus prudent de se réfugier chez les Kalmoucks.

XVIII. Adil-Ghéraï, dix-huitième khan, était fils d'un prince que des malheurs domestiques avaient forcé à se faire gardien de troupeaux, et qui avait, à cause de cela, reçu le nom de *tchaban* (berger.)

Loin d'apporter sur le trône la simplicité et la droiture de la vie des champs, Adil se montra féroce, astucieux et débauché; son règne ne fut qu'une série de crimes. Ce monstre fut déposé en 1672.

XIX. Sélym-Ghéraï Ier, qui lui succéda, aurait pu se faire, à peu de frais, une réputation de bonté et de sagesse, tant le souvenir du règne précédent rendait les Tatares faciles à contenter; mais ayant voulu soumettre ses sujets à de nouveaux impôts, il souleva de vives réclamations, et fournit ainsi un prétexte à la Porte pour le déposer (1678). Nous le verrons reparaître plusieurs fois.

XX. L'histoire ne dit rien de son successeur Mourad, si ce n'est qu'il périt en 1682—3.

XXI. Hadjy-Ghéraï, vingt-et-unième khan, montra, en diverses circonstances, une rare intrépidité; il paraît même que la Porte s'effraya de ses qualités guerrières, puisqu'elle le déposa après huit mois seulement de règne, donnant pour motif la prétendue avarice de ce prince.

Sélym fut alors rappelé à la tête du gouvernement. Pendant sa courte absence, ses sujets avaient appris à le regretter; aussi le virent-ils reparaître avec une grande joie, et il justifia leurs espérances en régnant avec douceur, avec bonté, et surtout avec justice.

En 1689, le bonheur dont les Tatares jouissaient sous le gouvernement de Sélym fut troublé par une invasion des Moscovites. Le czar parut subitement au cœur de la Crimée, traînant à sa suite une formidable artillerie, où figuraient quelques obusiers, que les habitants du pays envahi voyaient alors pour la première fois. L'éclat des bombes porta l'effroi et le désordre dans les rangs des Tatares : c'en était fait de ce peuple si le sang-froid de Sélym n'eût pas été plus grand que le péril. Sa bravoure ranima l'ardeur de ses soldats; ils revinrent à la charge, forcèrent leurs ennemis à lâcher le pied, les poursuivirent sans relâche l'épée dans les reins, et les forcèrent enfin à sortir de la péninsule. Sélym ne recueillit pas les fruits de sa victoire : la jalousie de la Porte, et les intrigues de quelques ambitieux, le contraignirent à céder une seconde fois un pouvoir qu'il exerçait si bien.

XXII et XXIII. Deux successeurs passèrent rapidement sur le trône vacant, Sadet-Ghéraï II et Safah-Ghéraï.

En 1692, Sélym fut rappelé de nouveau; faveur qu'il dut à la gravité des circonstances. La guerre avait éclaté entre les Turcs et les Impériaux, et ceux-ci, à la suite d'une campagne heureuse, s'étaient emparés de quelques places importantes. Sélym se mit à la tête des armées othomanes, battit les Russes en plusieurs rencontres, leur reprit les villes conquises, et rentra dans ses états pour y jouir en paix de sa gloire, de la reconnaissance de la Porte, et de l'amour de ses sujets. Enfin, en 1698, il demanda et obtint la permission de remettre la couronne à son fils aîné.

XXIV. Dewlet-Ghéraï II ne fut occupé qu'à faire la guerre aux chrétiens; il leur enleva de riches dépouilles, dont il enrichit ses sujets. On ignore les motifs, si toutefois il en existe, qui portèrent le Grand-Seigneur à le déposer vers l'année 1702. Ce prince remonta sur le trône.

A cette époque, Sélym reparaît une quatrième fois à la tête des affaires; mais alors il était vieux et accablé d'infirmités : aussi les deux années de son nouveau règne sont-elles dépourvues de tout éclat.

Sélym, digne contemporain de Louis XIV et d'Abbas-le-Grand, mourut en 1704.

XXV. Ghazy-Ghéraï II, second fils de ce prince, fit jouir ses peuples de tout le bonheur que peuvent procurer la paix et la confiance sous un gouvernement paternel. Il mourut en 1707.

XXVI. Kaplan-Ghéraï, troisième fils de Sélym, ne fut pas heureux dans les guerres qu'il entreprit; et la Porte crut devoir le déposer après un an de règne. Rhodes fut le lieu désigné à son exil.

Dewlet-Ghéraï II est rappelé. A l'exemple de son frère, il attaque les Moscovites; mais, plus heureux que lui, il les bat en diverses rencontres, ravage leur territoire, enlève du butin et des prisonniers, et force Pierre-le-Grand, qui régnait alors, à venir lui-même défendre ses domaines à la tête d'une puissante armée. De leur côté, les Turcs se joignent aux soldats de Dewlet, et leurs forces réunies vont affronter le czar sur les bords du Pruth. La bataille dura un jour et demi : le succès en fut douteux; mais les Russes manquant de vivres, et réduits à l'extrémité, étaient peut-être perdus sans ressource, si Catherine, qui n'était encore que la maîtresse de Pierre Ier, ne se fût dévouée pour eux. Elle tenta de négocier elle-même directement avec les Turcs, et le succès couronna son entreprise. La Russie abandonna la ville d'Azow, et la paix fut signée immédiatement (1711). Ce fut, dit-on, le souvenir de cet événement qui, plusieurs années après, engagea Pierre-le-Grand à faire couronner sa maîtresse.

La Porte reconnut mal les services éminents que Dewlet lui avait rendus dans cette glorieuse campagne; elle le déposa, en 1713, pour rappeler Kaplan-Ghéraï. Dans cette seconde période de son règne, Kaplan fut investi du commandement d'une armée othomane destinée à agir contre les Polonais. Il entrait sur leur territoire au mois de décembre 1716, lorsqu'il reçut la nouvelle de sa déposition; il fut relégué à Brousse, d'où nous le verrons revenir au pouvoir une troisième fois.

XXVII. Kara-Dewlet, fils d'Adil-Ghéraï, fut choisi pour le remplacer. Ce prince, âgé alors de 50 ans, n'était nullement agréable aux Tatares, qui refusèrent de le reconnaître pour souverain. Ils envoyèrent même, à cet effet, des ambassadeurs à Constantinople.

XXVIII. Sadet-Ghéraï, troisième du nom, était, disent les écrivains orientaux, un prince lascif et avare. Il fut déposé après sept années de règne (1724—5.)

XXIX. Menghély-Ghéraï II, son successeur, était un bon prince, qui renonça aux conquêtes pour s'occuper des affaires intérieures de son peuple. La Crimée était alors infestée par des bandes de voleurs et d'assassins qui se présentaient audacieusement aux portes mêmes des villes. A ces malfaiteurs se joignaient souvent les mécontents et les rebelles. Menghély prit, à l'égard de ces bandes, des mesures si vigoureuses, qu'en peu d'années elles furent détruites et le pays entièrement pacifié. Le sultan Ahmed, satisfait de cette conduite de Menghély, l'appela à Constantinople, où il lui fit faire une entrée triomphale. La faveur du khan était à son apogée lorsqu'une révolution éclata soudainement dans la capitale de l'empire des Othomans. Ahmed, précipité du trône, entraîna son favori dans sa chute.

Kaplan-Ghéraï fut rappelé de nouveau. Ce monarque accomplit l'œuvre commencée par son prédécesseur, en

achevant d'exterminer les voleurs et les rebelles. Il n'eut pas le même succès dans sa campagne de 1736 contre les Russes : ceux-ci avaient violé les conditions de leur dernier traité avec les Turcs, et repris notamment la ville d'Azow. Élisabeth, alors czarine, envoya ses troupes en Crimée. L'irruption des Moscovites fut si instantanée que les Tatares, à peine revenus de leur malheureuse expédition, se trouvèrent hors d'état d'opposer une résistance sérieuse; Baghtchi-Séraï fut pris et incendié par les vainqueurs, qui demeurèrent maîtres absolus de la presqu'île pendant trois mois. Kaplan descendit du trône, la paix fut négociée, et les Russes se retirèrent; mais il fut aisé de prévoir dès lors que la Tauride finirait, tot ou tard, par devenir une de leurs provinces. A partir de cette époque, la politique des czars épia toutes les occasions de fomenter les troubles intérieurs de la péninsule; elle s'attacha surtout à brouiller les khans avec le Grand-Seigneur; elle accueillit, à bras ouverts, les mécontents, les transfuges, les rebelles de toute espèce, et ne cessa de leur fournir des secours, soit ouvertement, soit en sous main, jusqu'au moment où elle put enfin réaliser ses ambitieux projets.

XXX. Sous le règne de Fétah-Ghéraï II (1737—8), les Russes font une nouvelle irruption en Crimée; ils brûlent *Kara-sou-Bazar*, et emmènent avec eux un grand nombre de prisonniers. Fétah fut déposé l'année même de son avénement au trône.

Menghély-Ghéraï II reparaît sur le trône : tous ses efforts se tournent vers les Russes, dont il envahit le territoire, portant de tous côtés le fer et la flamme, sans pitié pour l'âge ni le sexe des habitants. Mais l'hiver, ce formidable auxiliaire de la puissance russe, vint au secours des vaincus, et les Tatares, décimés par le froid, songèrent bientôt à rentrer chez eux, ne s'apercevant pas, dans cette retraite précipitée, que leurs ennemis les suivaient de près. Ceux-ci, en effet, entrèrent avec eux sur le sol de la Crimée; mais vaincus dans une rencontre (1738—9), l'une des plus longues et des plus sanglantes dont fassent mention leurs annales, ils abandonnèrent, pour cette fois, l'éternel objet de leur convoitise. Menghély mourut peu de mois après cet événement.

XXXI. Sélamet-Ghéraï II, prince pacifique et ami des arts, régna quatre années (1739—1743), qu'il employa à relever *Baghtchi-Séraï;* il y fit construire de nouvelles mosquées, des bains, des fontaines et divers édifices d'utilité publique. Une intrigue de cour amena sa déposition.

XXXII. Sélym-Ghéraï II, fils de Kaplan, appelé à régner, eut d'abord à combattre la rébellion de son lieutenant, qui, battu dans plusieurs affaires, se retira en Pologne. Peu après, Sélym eut occasion de rendre à son seigneur suzerain un service signalé. La disette la plus complète désolait Constantinople : Sélym y envoya spontanément plusieurs navires chargés de blé, sauvant ainsi cette ville d'une perte certaine.

On rapporte de ce prince un trait bizarre qui peint assez bien les mœurs de cette époque dans la Tauride. La Circassie était alors soumise aux khans; mais son vasselage se limitait à un tribut de 300 jeunes esclaves des deux sexes offert à chaque nouveau règne, tribut aussi honteux pour le peuple qui le recevait que pour celui qui le présentait. Sélym résolut de se faire payer 700 esclaves au lieu de 300; aussi, lorsque les députés tcherkesses vinrent, à son avénement au trône, lui offrir leurs hommages, il les reçut avec une extrême bienveillance, les traita splendidement, et ne les renvoya pas sans leur avoir fait agréer quelques légers présents, que ces montagnards reçurent avec une grande joie. Mais, l'année suivante, Sélym feignant d'avoir à débattre, dans son conseil, une question d'une haute importance, convoqua les nobles tcherkesses; et ceux-ci, se souvenant de ses bons procédés, accoururent en foule à sa cour. Sélym, jetant alors le mas-

que, les retint prisonniers, et ne les relâcha qu'après avoir reçu les 700 esclaves qu'il désirait. Cette insigne mauvaise foi servit, plus tard, de prétexte à la Porte pour le déposer.

XXXIII. Arslan, fils de Dewlet-Ghéraï, fut tiré de l'exil pour monter sur le trône en 1748. La Crimée compte peu d'aussi bons souverains. Son gouvernement peut être cité comme un modèle de sagesse et de fermeté. Au dehors il repoussa les ennemis, au dedans il contint les factieux; il aida le sultan, son seigneur suzerain, de ses trésors et de ses soldats; mais ayant voulu y joindre quelques salutaires avis sur la conduite de la Porte à l'égard de ses amis et de ses ennemis, cette liberté fut prise en mauvaise part, et sa déposition ne se fit pas long-temps attendre (12 août 1755).

XXXIV. Alym-Ghéraï, cousin et lieutenant du précédent, fut appelé à lui succéder. Son passage au pouvoir est signalé par une révolte des Nogaïs. Ces Tatares belliqueux et nomades étaient ordinairement commandés par un prince de la maison de Ghéraï, élu par eux et confirmé par le khan. Les rébellions n'étaient pas rares parmi eux; mais, cette fois, leur levée de boucliers avait un caractère plus sérieux, puisqu'elle avait lieu à l'instigation de leur général, Crym-Ghéraï, ambitieux qui convoitait le trône.

XXXV. Alym ayant été déposé le 21 octobre 1758, la Porte rappela, pour lui succéder, Arslan, qui languissait dans l'exil à Chios; mais, dans l'intervalle qui s'écoula entre son rappel et son arrivée aux Dardanelles, les Tatares élurent Crym-Ghéraï. Arslan partit aussitôt pour la Romélie. Crym était un politique habile, un brave guerrier, un bon tacticien; il avait, dit le baron de Tott, des connaissances en géographie, en astronomie, en musique et en chimie. Doué de toutes les qualités qui peuvent faire aimer un souverain, il ne sut que se faire haïr; mais les circonstances, il faut en convenir, eurent une fâcheuse influence sur les relations de ce prince avec ses sujets. Son règne fut troublé par deux grands fléaux qui fondirent presque simultanément sur ses états, les Cosaques et la peste. Enfin, après six années de guerres, de travaux, de désastres de toute nature, il fut déposé (6 octobre 1764). Le motif allégué en cette circonstance fut qu'il s'était allié aux Prussiens sans l'aveu de la Porte.

XXXVI. La politique d'Azymet Ghéraï, son successeur, le rapprocha des Russes, qui étaient devenus alors trop redoutables pour ne pas être ménagés. Il fut déposé au mois de mars 1767. Arslan, rappelé pour la troisième fois, mourut peu de mois après.

XXXVII. Maksoud-Ghéraï ne connut que les dégoûts de la royauté. Trois puissances qu'il lui fallait épargner, la Russie, la Pologne et la Turquie, avaient alors entre elles de vives discussions. Enfin, en 1768, la Porte ayant définitivement déclaré la guerre à la Russie, le Grand-Seigneur sacrifia Maksoud à la politique; il le déposa pour rappeler Crym-Ghéraï, qui reçut en même temps le commandement d'une armée formidable, composée de cent vingt mille Turcs et de cinquante mille Tatares. Crym ne justifia pas l'espoir que la Porte avait mis en lui; il fut battu complétement. Au mois de février 1770, ce monarque fut empoisonné par un médecin grec.

XXXVIII. Sélym-Ghéraï III eut un règne aussi court que malheureux. Il n'arriva au trône que pour voir les Russes s'emparer de la presque totalité de la Crimée. Il fut déposé l'année même de son avénement au trône, et courut chercher un refuge sur le territoire de ses ennemis. Ceux-ci, ne jugeant pas que le moment fût venu de réaliser leurs desseins ambitieux, voulurent cependant faire un pas de plus vers la domination de cette contrée en s'arrogeant la prérogative d'y nommer les khans. On vit, en conséquence, pour la première fois (1771), la Russie, usant de son droit de conquête, appeler au trône de Crimée un prince de la famille Ghéraï; elle jeta les yeux, à cet effet, sur le jeune

Saheb, après s'être assurée prudemment de l'assentiment des Tatares.

XXXIX. Cette élection ne pouvait manquer d'être contestée par la Turquie. Cette puissance refusa l'investiture à Saheb. Backty, fils de Crym, et Maksoud, l'avant-dernier khan, briguèrent alors le trône vacant. Chacun d'eux avait des droits à faire valoir, des intrigues à mettre en jeu, des partisans à pousser en avant. Maksoud l'emporta sur son compétiteur; mais les Russes, maîtres de la majeure partie de la Crimée et de toute l'île de Taman, influencèrent si bien les Tatares, que ceux-ci refusèrent même de le recevoir. Ils confirmèrent l'élection de Sahed, lui donnant pour lieutenant (*kalgah*) son frère Chahyn. C'est ce dernier qui aura la triste célébrité d'être le dernier khan, et qui livra son pays à la Russie.

La Porte ne se contentait pas du droit d'investiture que lui concédait sa rivale; elle voulait conserver celui de nomination, et, s'obstinant à repousser le protégé des Russes, elle nomma un nouveau khan, Dewlet-Ghéraï. Mais les événements de la guerre déconcertèrent son opiniâtreté. Un traité de paix fut signé à *Kulcuik-Kénardjy*, au mois d'août 1774. Par ce traité, la Porte cède à la Russie *Kertch*, *Jenikalé* et *Kilbornou;* elle lui abandonne le droit de naviguer dans toutes les eaux de la domination othomane; accorde aux Tatares leur indépendance nationale et la liberté de se choisir un khan parmi les descendants de Tchinghis, le Grand-Seigneur se réservant toutefois la suprématie spirituelle et le droit d'investiture; enfin, elle consent à reconnaître l'élection de Saheb. Lorsqu'elle envoya à ce prince les attributs de l'investiture, elle en excepta le sabre, ce qui indiquait, dans le langage symbolique de l'Orient, une réserve, une sorte de protestation contre l'indépendance absolue du nouveau khan.

Au commencement de l'année 1775, une révolution subite éclate dans Baghtchi-Séraï; Saheb s'enfuit précipitamment et se jette dans les bras de la Turquie. Le Grand-Seigneur lui assigne une pension de trois mille piastres, et l'envoie résider à Rodosto, dans la Romélie.

XL. Dewlet-Ghéraï III fut nommé en remplacement de Saheb; mais l'ambitieux Chahyn, frère et lieutenant de ce dernier, soulève les Nogaïs du Kouban et s'avance à la tête d'une armée de quarante mille Tatares, Nogaïs et Circassiens, dans l'intention de revendiquer le trône pour son propre compte. Dewlet rassemble ses forces, passe dans l'île Taman et vient présenter la bataille à ce rebelle. Ici, il est curieux d'observer l'attitude de la Porte et celle de la Russie : ces deux puissances, alors ennemies irréconciliables, désiraient également un prétexte pour violer le traité de *Kénardjy*, mais, par un reste de pudeur politique, aucune ne voulait prendre l'initiative. La Russie, en conséquence, fit passer, en sous main, des secours de toute nature à Chahyn, tandis que la Turquie en faisait autant à l'égard de Dewlet. Ce dernier venait d'être abandonné par les *myrza*, ou nobles, qui s'étaient déclarés ouvertement en faveur de son rival. La victoire seule pouvait le tirer de ce mauvais pas, mais le sort des armes lui fut contraire. Vaincu au mois de novembre 1776, dans une affaire générale, il rentra précipitamment dans ses états, suivi des débris de son armée. Les Russes, à cette nouvelle, jugèrent inutile de dissimuler plus long-temps, et, se déclarant ouvertement les protecteurs de Chahyn, ils s'emparent de Pérécop et envahissent de nouveau la péninsule. De son côté, Chahyn passe le détroit, marche sur Caffa, d'où il se dirige sur Baghtchi-Séraï. En vain Dewlet veut lutter contre cette double invasion; l'orage l'enveloppe de tous côtés, et le force bientôt à céder. Il se retire alors à Constantinople, abandonnant à son rival ce trône chancelant, qui ne subsiste plus que sous le bon plaisir des Russes (11 mai 1777).

XLI. Chahyn, dernier khan. A peine installé, ce prince entra dans la voie périlleuse des réformes, et tenta

de civiliser son peuple. Il soumit les troupes à une nouvelle organisation, leur assigna une solde régulière, leur donna des *myrza* (nobles) pour officiers; il organisa un corps d'artillerie, et songea même à établir une manufacture d'armes; il diminua les redevances que les *myrza* percevaient sur les cultivateurs, et prit d'autres mesures portant également l'empreinte de la sagesse et du génie; mais, malheureusement, il s'adressait à un peuple que sa religion et ses habitudes rendaient ennemi de toute innovation. Au mécontentement des Tatares, premier obstacle que rencontra Chahyn, se joignit bientôt le manque d'argent. Il n'y avait plus moyen d'en emprunter à la Turquie; la Russie n'offrait que des soldats, et la Crimée était épuisée. Chahyn fit battre monnaie à un titre dont la gravité des circonstances pouvait seule excuser l'imposture, mais cette ressource précaire ne put le tirer d'embarras. La Porte intriguait sourdement pour exciter les Tatares à la révolte, et ceux-ci ne tardèrent pas à répondre à son appel. Chahyn ne put que se jeter entièrement dans les bras de la Russie. Cette puissance, heureuse de trouver sitôt une occasion qu'elle n'avait pas osé espérer encore, fit entrer des troupes en Crimée, sous prétexte de secourir le khan. La Turquie, à cette nouvelle, s'écria qu'il y avait violation des traités, et elle envoya dans la péninsule un corps d'armée qui se cantonna aux environs de *Guslevé*, petit bourg tatare, situé non loin de l'antique Cherson. On en vint bientôt aux mains; les Russes éprouvèrent d'abord quelques échecs; Chahyn reçut deux graves blessures et fut forcé de se retirer au quartier-général de ses protecteurs, tandis qu'un nommé Sélym, son compétiteur, s'avançait vers *Ackmetched*. Les Russes prirent bientôt leur revanche : huit mille d'entre eux, sous le commandement de Chahyn, battirent complétement l'armée turco-tatare et contraignirent Sélym à s'embarquer en toute hâte. Chahyn n'était plus, à cette époque, qu'un fantôme de souverain; la Russie gouvernait de fait dans les plaines de la Tauride, comme dans celles de Kazan. La politique de cette puissance lui suggéra, vers ce temps-là, une mesure atroce, qu'elle a quelquefois renouvelée depuis, mue par le désir de peupler les solitudes de ses vastes possessions. Les Nogaïs venaient d'abandonner un canton dans le voisinage d'Azow; les Russes y transportèrent de force les familles grecques et arméniennes qui, depuis plusieurs années, s'étaient établies en Crimée. Le nombre des émigrés s'éleva, dit un grave historien anglais, à 75,000 individus de tout âge et de tout sexe. Tous ces malheureux périrent de froid, de faim et de nostalgie (*). La Crimée, qui jadis avait pu mettre sur pied des armées de quarante mille combattants, ne possédait plus qu'une population de cinquante mille ames; mais on y transporta plusieurs familles russes en remplacement des émigrés d'Azow. Les revenus du khan peuvent être évalués, pour cette époque, à environ trois millions de francs.

Enfin, le cabinet de Versailles intervint entre les parties belligérantes, et grace à son intervention, une nouvelle paix fut signée à Aïnahly-Gavack, près Constantinople, le 21 mai 1779. Les Russes s'engagèrent à évacuer la Crimée et abandonnèrent au Grand-Seigneur le droit illusoire d'investiture et de suzeraineté spirituelle sur les khans de Crimée.

Un an s'était à peine écoulé depuis les ratifications de ce dernier traité, que les Turcs cherchèrent de nouveau à soulever les Nogaïs, et trouvèrent de puissants auxiliaires dans la famille même du khan, dont les deux frères, Béhader-Ghéraï et Arslan-Backty, se mirent à la tête des révoltés. Cette levée de boucliers fut comprimée, il est vrai, mais elle le fut par l'intervention des baïonnettes russes. Alors, le malheureux Chahyn, triste jouet de la politique et du fanatisme, abreuvé de dégoûts de toute nature, n'ayant

(*) *Eton's survey of the turkish empire.*

que du mépris pour les Turcs, de la haine pour les Russes, de la pitié pour ses compatriotes, trop éclairé pour ne pas voir sa véritable position, assez sage pour en connaître les remèdes, mais inhabile à les appliquer, se résigna aux décrets de la Providence. Trois fois il prosterna son front dans la poussière, trois fois il se meurtrit le sein; puis ayant ainsi payé à l'humanité le tribut qu'elle réclamait, il prit noblement son parti et abdiqua franchement et sans restriction pour lui et sa postérité.

La Crimée depuis sa réunion a l'empire russe. — La population de la presqu'île se compose, ainsi que nous l'avons dit, d'éléments hétérogènes; mais la nation des prétendus Tatares prend seule ici une physionomie locale.

La religion des Tatares est un mahométisme mêlé de pratiques superstitieuses et souvent même d'idolâtrie. Il y a parmi eux des nobles et des serfs. Ces derniers n'ont à donner à leur maître que deux jours de la semaine; les montagnards sont traités, pour la plupart, comme les paysans de la couronne. Ils placent de préférence leurs cabanes dans la partie la plus sombre et la plus touffue des bois; c'est là qu'ils aiment à accueillir un étranger et à lui prodiguer les soins de l'hospitalité, avec une franchise et une cordialité que l'on chercherait vainement chez les Grecs du même pays. Dans les maisons des riches on présente au nouveau venu une longue pipe à tube de cerisier, terminée par un morceau d'ambre ou d'ivoire; puis, on lui offre le miel, si exquis dans toute la Crimée, les fruits de la saison et le lait caillé.

Les Tatares mangent avec leurs doigts; mais ils n'omettent jamais de se laver les mains avant et après le repas. Les murs de leurs salles à manger sont garnis de serviettes d'une grande propreté, ornées même de dentelles. Les femmes ont un appartement, et quelquefois une maison à part. L'ameublement de ces demeures est d'une grande simplicité : un sopha pour les dieux pénates, un tapis ou des nattes pour les maîtres de la maison, une petite table à peine élevée d'un pied et quelques vases en bois. L'habillement de ce peuple offre un mélange du costume des Arméniens et de celui des Turcs (voy. *pl.* 8).

C'est assez généralement auprès de Baghtchi-Séraï qu'on rencontre des troupes de Bohémiens, malheureux cosmopolites qui, aux extrémités de l'Asie, comme à celles de l'Europe, ne vivent que du tribut précaire que leur paie la crédulité du peuple.

Les Grecs et les Tatares avaient bâti ou agrandi plusieurs villes, mais les Russes recommencèrent l'œuvre de destruction des Huns et des Mongols. Ils achevèrent de renverser les ruines de Cherson pour y chercher les matériaux nécessaires à la construction de Sébastopol, qu'ils élevèrent auprès d'un ancien village tatare, nomme Aktiar, dans la péninsule héracléotique.

Sébastopol est une petite ville bâtie en amphithéâtre, sur la déclivité d'une colline. Ses murs de pierres et de briques, entremêlés de tronçons de colonnes, de chapiteaux et d'inscriptions lapidaires, nobles débris de l'antique Cherson, se réfléchissent dans les eaux d'une baie que l'on considère à juste titre comme l'une des plus belles du monde; c'est la station ordinaire de la flotte impériale de la mer Noire. Douze ou quinze vaisseaux de ligne et un nombre proportionné de bâtiments légers assurent à la Russie la domination du Pont-Euxin (voy. *pl.* 2).

Il existe à Sébastopol des chantiers de radoub, mais il n'y en a aucun pour la construction; l'entrée du port est interdite aux navires du commerce. La population étrangère à la marine n'excède pas 2000 habitants; ce sont pour la plupart des Grecs marchands. Leurs femmes sont d'une beauté remarquable.

La baie de Sébastopol est infestée par des myriades de vers de mer phosphorescents (*teredo navalis* ou *calamitas navium* de Linné), qui s'at-

tachent aux navires et les mettent en peu d'années hors d'état de servir. On ne peut préserver un bâtiment des ravages de ces dangereux animaux qu'en le renversant sur le flanc pour lui faire subir l'opération du feu, tous les deux ou trois ans. Cette rade est le *Cténos* de Strabon. Il l'a décrite avec une admirable précision : on retrouve aisément dans les trois baies qui touchent à celle de la quarantaine, les trois ports qu'il a mentionnés.

En suivant le littoral on aperçoit le cap *Parthenium*, qui se termine par un précipice d'une grande hauteur; au-delà, un golfe entouré de rochers escarpés et sauvages, au milieu desquels s'élève le monastère Saint-George, jadis opulent, aujourd'hui habité seulement par quelques pauvres moines désœuvrés, qui méditent sur les tempêtes de la vie, en voyant les flots écumer et bondir au pied de ce tranquille séjour. Le promontoire sacré, *Ajabouroun*, se trouve entre le monastère Saint-George et l'ancien port des Symboles, aujourd'hui Balaclava, ville remarquable par ses rues pavées en marbres rouge et blanc.

A trente verstes à l'est de Sébastopol, et à l'embouchure de la petite rivière Ouzen, on découvre *Inkerman*, la ville des Cavernes. C'est une montagne dont la déclivité est toute percée de grottes que l'on suppose avoir été creusées dans le IVe siècle de notre ère par les Ariens. Une colonie de ces schismatiques, fuyant la persécution des empereurs byzantins, vint demander l'hospitalité aux habitants de Cherson. Ceux-ci lui permirent de s'établir dans les environs, sans toutefois l'autoriser à y bâtir une ville; les Ariens creusèrent alors les cavernes dont il est ici question. On a retrouvé dans quelques-unes de ces grottes des vestiges d'autel et de figures peintes représentant des saints et des apôtres (voy. *pl.* 6).

Non loin de là, en se dirigeant vers le sud, on voit le château des Tcherkesses, *Tcherkeskerman*, qui rappelle l'origine des princes circassiens de la Kabardah; la forteresse Mangoup, ancienne propriété des Génois, et la belle vallée de Baidar. Au-dessus de Sébastopol, en remontant vers Koslow, on trouve successivement cinq petites rivières, dont deux, la *Catcha* et le *Belbek*, entourent une plaine connue sous le nom de *Kabardah* et de plaine des Tcherkesses.

Ak-Metched, la mosquée blanche, d'origine tatare, sur les bords du Salghir, est la capitale actuelle de la Tauride; les Russes lui ont donné le nom bizarre de Symphéropol, dérivé de Συμφέρω, je suis utile. Cette ville n'a rien de curieux qu'un gymnase et une belle église.

Baghtchi-Séraï, l'ancienne résidence des khans, située à 24 verstes d'Ak-Metched, sur la route de Sébastopol, est la ville la plus considérable de la Crimée. Sa population, comme celle de la précédente, se compose de Tatares, de Juifs, d'Arméniens et de Russes. Saccagée et incendiée maintes fois, elle est encore remarquable par ses mosquées aux élégants minarets, ses nombreuses fontaines, ses canaux, ses jardins, ses bains, quelques belles maisons, le palais des khans, et, enfin, par une position des plus pittoresques. On y voit de nombreuses manufactures de maroquins, de tapis de feutre et d'articles de coutellerie.

A quelques verstes seulement de Baghtchi-Séraï se trouve l'intéressante colonie de Caraïtes de *Tchoufout-Kalé*. Les Caraïtes sont des Juifs dissidents qui rejettent les superstitions et les inepties du Talmud. On en rencontre en Égypte, en Syrie, dans le Caucase, et, enfin, depuis plusieurs siècles, à Caffa, et surtout à Tchoufout-Kalé. Ce village est situé sur le sommet d'une montagne en apparence inaccessible; les maisons y sont bâties sur les flancs des sommités les plus escarpées.

Les Caraïtes se font remarquer par leurs mœurs patriarcales, leur douceur et leur probité : Tchoufout est pourtant un terme injurieux qui leur fut donné par les Génois; les Tatares le conservèrent sans le comprendre, et y joignirent la terminaison kaleh,

qui correspond à forteresse. C'est auprès de Tchoufout-Kalé, à une distance d'environ seize verstes, que s'élève le mont Trapèze de Strabon, aujourd'hui Tchatyr-dagh, ou mont de la Tente.

Les environs de Baghtchi-Séraï sont célèbres par le séjour de Pallas. Aussi doux et timide qu'il était savant, Pallas était venu en Tauride à la fin du XVIIIe siècle, avec les préventions que les Russes de cette époque nourrissaient contre un pays mal connu, et habité par leurs anciens ennemis; mais ayant trouvé le contraire de ce qu'il avait supposé, ses préventions se convertirent en une admiration exagérée, si bien que Catherine II ne crut pouvoir mieux payer ses travaux qu'en lui donnant une terre dans la presqu'île, avec une assignation annuelle de deux mille roubles. Pallas, qui tremblait au seul nom de sa souveraine, prit cette faveur pour une disgrace. Il vint s'établir en Crimée comme en un lieu d'exil, y vécut plusieurs années, souffrant d'esprit et de corps, et n'osant exhaler ses plaintes, dans ses écrits, que sous un double voile de réticences et d'allusions. La mort de cet homme de bien fut un sujet de deuil pour tous ceux qui l'avaient connu.

La mémoire de Pallas n'est pas la seule qui réveille ici une vieille sympathie. Le duc de Richelieu, ce bienfaiteur d'Odessa, qui devint, depuis, premier ministre en France, sous Louis XVIII, fut quelque temps gouverneur de la Tauride. Il avait fixé sa résidence auprès de Goursouf (voy. *pl.* 3). Voici ce qu'écrivait, à ce sujet, en 1820, le comte Mourawieff Apostol, dans son voyage de la Tauride : « Je ne « connais personne qui ait laissé une « mémoire plus vénérée hors de sa pa- « trie. Les Tatares prononcent toujours « son nom avec émotion et tendresse. « — Nous le regrettons sans cesse, « me dit le podestat de Goursouf.— Je « lui répondis que je connaissais beau- « coup le duc de Richelieu; et cela « seul fut pour moi, auprès des habi- « tants, une meilleure recommanda- « tion que n'aurait pu l'être un fir- « man. Je ne saurais vous exprimer « avec quelle curiosité ils m'écoutè- « rent quand je leur dis : — Il est le « premier après le roi; il jouit de l'a- « mour et de la confiance bien méri- « tée de ses compatriotes; et cepen- « dant il se rappelle toujours avec « plaisir ces lieux, qu'il reviendra « peut-être visiter un jour. — A ces « mots, mes auditeurs versèrent des « larmes de joie et s'écrièrent : Que « Dieu le fasse ! »

Koslow, l'ancienne Eupatoria, est une ville importante par son port franc et le voisinage des grands lacs salés qui fournissent annuellement, à l'exportation, quarante à soixante mille *pouds* de sel (650 à 980,000 kilog.). Les autres extractions de cette substance ont lieu aux environs de Pérécop, de Caffa, de Kertch, et dans le lac Sivasch. L'exportation totale s'est élevée, dans les bonnes années, à 2,500,000 *pouds* (41 millions de kil.).

Karasou-Bazar, place commerçante, ainsi appelée parce qu'elle est située entre deux bras de la rivière aux eaux noires, *Kara-sou*, est une ville mal bâtie, insalubre et triste.

Sur la côte sud-est, depuis *Merdven*, ou les Degrés, passage romantique par lequel on descend sur le bord de la mer, jusqu'à Théodosie, on rencontre des villages d'origine grecque ou génoise, dont les environs sont aujourd'hui peuplés, en grande partie, par des colons allemands qui se livrent avec ardeur à la culture de la vigne. Nous citerons *Aloupka*, *Macharatch*, *Nikita*, *Goursouf*, *Lampas*, *Alousta*, et particulièrement *Soudak*, où le gouvernement a établi une école de viticulture et un jardin botanique. Les principaux vignobles appartiennent au comte Woronzoff, à l'amiral Mordwinoff, aux princes Galitzin, Borozdine, Myryschkine et plusieurs autres. On y trouve les ceps de vigne les plus choisis du Rhin, de la Bourgogne, de la France méridionale, de l'Espagne, de Chypre et de Madère. Cette culture est dans un état de prospérité auquel chaque année ajoute un nouveau développement.

En traversant la steppe depuis Ak-Metched jusqu'à Pérécop, on ne voit que quelques relais de poste tatares, et un bazar, situé à trois verstes seulement de cette dernière place, fréquenté par des Grecs, des Arméniens, des Juifs et des Russes. *Pérécop*, la clef de la presqu'île, n'est pour ainsi dire qu'une grande route bordée de maisons; mais à une certaine époque de l'année, c'est un lieu plein de vie et d'intérêt par le passage continuel des caravanes de chameaux, des troupeaux de moutons, des chevaux, des chariots de poste et des patrouilles de la douane (voy. *pl.* 7).

Il nous reste à mentionner quelques villes de l'ancien Bospore cimmérien. *Caffa*, bâtie par les Génois sur l'emplacement, ou du moins dans le voisinage de l'ancienne Théodosie, possède un musée, une bibliothèque publique et un jardin botanique. Son port jouit de la franchise comme celui de Koslow.

Kertch, l'ancienne Panticapée (*pl.* 5), n'est remarquable que par son musée, riche dépôt des antiquités grecques trouvées dans la Tauride. C'est aux environs de cette ville qu'on voit l'*Altyn-abo*, grande élévation que le vulgaire croit être le tombeau de Mithra-dates. *Jenikalé* est une forteresse qui commande le détroit et lui donne son nom.

Les *Tumuli*, les ruines de *Myrmæcium* et celles de *Nymphæum*, le souvenir de vingt villes grecques ou pontiques disparues à jamais, le monument de *Satyrus*, les vases antiques, les bijoux et les médailles que l'on trouve disséminés sur le sol, tout donne un grand intérêt historique à cette partie de la Crimée. La superstition populaire ne pouvait manquer de s'emparer d'un sujet si fertile en contes fantastiques. « Chaque soir, dit une légende locale, une vierge éplorée, une blanche sylphide, vient s'asseoir sur l'*Altyn-abo*, et là elle pousse de longs gémissements que le vent de la nuit emporte à travers la bruyère. »

Cette heureuse crédulité, qui peuple les déserts, qui anime les ruines et couvre la froide vérité du manteau de la poésie, est préférable peut-être à la science qui ne trouve ici que des souvenirs confus, ailleurs que des ossements blanchis ou des pierres brisées, plus loin qu'une vaine poussière, et partout qu'un silence de mort qui oppresse le cœur et glace l'imagination.

FIN.

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION
DE TOUS LES PEUPLES,
DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC.

RÉGION CAUCASIENNE (*),

PAR M. CÉSAR FAMIN

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

SI l'on trouve partout, sur le globe, les traces indélébiles des accidents qui en ont changé la surface à des époques où toute chronologie devient impossible, nulle part elles ne portent un caractère de certitude plus prononcé que dans la région caucasienne.

PROBABILITÉS GÉOGRAPHIQUES.— Le Caucase, cette majestueuse forteresse qui sépare l'Europe de l'Asie, étend son double rempart des rives du Pont-Euxin à celles de la mer Caspienne. Vers la partie septentrionale, sa base repose sur des plaines sablonneuses jadis couvertes par les eaux de la mer. Le plus simple examen de la topographie suffirait pour attester ce fait quand il ne serait pas confirmé encore par la tradition, par les récits des historiens de l'antiquité, et enfin par les observations modernes des Pallas, des Saussure, des Dolomieu, des Delisle de Salles et des Cuvier. C'est un fait que la philosophie et la physique s'accordent également à avouer, la mer Caspienne est un démembrement de la mer Noire. Les phénomènes qui ont bouleversé la terre ont fait surgir, certainement, des terrains qui, autrefois, étaient cachés dans l'abîme des mers, et ont enseveli ceux qui s'élevaient au-dessus des eaux, couverts d'une forte végétation, et sans doute aussi habités par des générations qui ont disparu subitement dans la tempête. « On ne peut le nier, a dit « Cuvier; les eaux ont recouvert les « masses qui forment aujourd'hui nos « plus hautes montagnes. »

Il n'entre pas dans notre plan de disserter sur la grande catastrophe proclamée d'abord par un livre qui se trouve en dehors de toute discussion, corroborée ensuite par le témoignage

(*) La région caucasienne est plus communément appelée en Europe du nom de ses principales provinces : *Géorgie* et *Circassie*. Nous avons dû adopter la dénomination générale qui les embrasse également toutes deux, en y comprenant leurs annexes, la *Mingrélie*, l'*Abasie*, le *Daghestan*, etc.

de tous les peuples, et confirmée enfin par l'inspection géologique de notre planète; mais il était du moins nécessaire pour nous de rappeler cet événement, parce qu'il se lie étroitement à la contrée que nous entreprenons de décrire, soit qu'on l'appelle déluge de *Noé* dans l'histoire sacrée, de *Xixuthrus* chez les Chaldéens, de *Peyrun* dans la Chine, de *Deucalion* et *d'Ogygès* chez les Grecs, de *Bochica* parmi les Muyscas de la Colombie, etc. Nous ajouterons que c'est encore un fait avéré que les eaux se retirent de certaines localités pour faire ailleurs de nouvelles conquêtes : le golfe de Pouzzolles, à quelques milles de Naples, couvre des *villas* qui furent habitées par des contemporains de Cicéron; la mer baigne le pied d'un ancien temple de Diane dont les Marseillais ont fait leur cathédrale, et qui, jadis, était avancé dans l'intérieur de la ville. Par contre, les anciens ports de Brindes, de Ravennes et de Fréjus n'existent plus; Memphis, qui servait de retraite à des flottes nombreuses, est maintenant à vingt lieues du golfe de Suez; les flots battaient, il y a peu d'années, les murs de Cadix, qu'ils ont abandonnés aujourd'hui. Et, pour revenir à notre sujet, le triangle compris entre la chaîne du Caucase, le Don et le Volga, n'est qu'une vaste lande, ou steppe, de nature saline, entremêlée de sable et de terre glaise, de marais salants, de sel cristallisé, et de coquillages qui n'ont aucun rapport avec ceux des fleuves; indices certains de l'ancienne union de la mer Caspienne et du Pont-Euxin par la mer d'Azow. Le lac d'Aral lui-même n'est qu'une fraction de la première; ce que démontre incontestablement l'inspection du sol intermédiaire. Buffon a fait observer, comme preuve de cette jonction, que la Caspienne ne reçoit aucun fleuve du côté de l'orient, ni l'Aral du côté de l'occident. Il ne servirait à rien de demander ce que sont devenues les eaux ainsi déplacées, car nous pourrions répondre qu'elles ont versé leur trop plein dans le sein du vaste Océan, soit par des passages étroits semblables à ceux de Jénikalé, de Constantinople, des Dardanelles et de Gibraltar, soit par des canaux souterrains. En effet, des voyageurs assurent que tous les ans, à l'entrée de l'hiver, on voit surnager, dans la partie supérieure du golfe Persique, des feuilles et des branchages appartenant à des végétaux qui ne se trouvent que dans les provinces voisines de la mer Caspienne, et nous affirmons, sur le témoignage de M. Gamba, à qui on doit plusieurs travaux utiles sur cette contrée, et notamment une carte hydrographique, réduite sur celle de Koutouzoff, que cette mer est sujette à des variations de profondeur, et qu'en 1822, par exemple, elle admettait des vaisseaux tirant dix-huit pieds d'eau, tandis qu'en 1826 elle n'était plus navigable que pour des navires tirant au plus quinze pieds. Cette baisse ne s'est point opérée sans laisser à découvert des édifices qui attestent qu'autrefois il y a eu des mouvements alternatifs de hausse et de décroissance. Qui nous dira ce que deviennent les eaux dans la période d'abaissement?

Maintenant, si nous réunissons par la pensée ce que le temps a séparé, nous verrons le Caucase, le Taurus, la Tauride, le Démavend et quelques autres sommités former des îles baignées par les eaux de l'Océan. Vers le nord, la mer Baltique et la mer Blanche étaient unies à ces nappes d'eau que l'on a appelées depuis Pont-Euxin, mer Caspienne et mer d'Aral; et, en effet, on ne trouve entre Riga et Azow, entre Archangel et Astrakan, qu'un petit nombre d'élévations de formation récente.

Vers le sud, les lacs d'Érivan, d'Ormiah et de Van ne sont que les restes des eaux qui couvraient autrefois la Perse, et se réunissaient au golfe Persique par le terrain qui forme aujourd'hui le *Naoubendan*, ou grand désert salé. Cette observation, basée sur des preuves géologiques, explique la présence, dans la mer Caspienne et dans celle d'Aral, de certaines espèces de coquillages et de poissons analogues

à celles de l'Océan. Mais qu'on ne s'imagine pas que les seuls écrivains profanes ont pu élever cette hypothèse. « *L'esprit de Dieu était porté sur* « *les eaux*, » dit la Genèse. — « *La* « *postérité de Japhet se dispersa* « *dans les îles des nations*. — *Au* « *commencement du monde, l'eau* « *couvrait toute la terre*, » ajoutent « saint Jean-Damascène, saint Am- « broise, saint Augustin et saint Basile.

Les peuples les plus anciens s'enorgueillissent d'une origine insulaire : le récit de Platon sur l'Atlantide est assez connu sans que nous le rappelions ici. Un philosophe de notre siècle s'en est emparé pour une ingénieuse et savante dissertation sur l'origine des Atlantes, de ce peuple primitif qu'il place dans le Caucase. Il lui paraît certain, par la concordance des plus vieilles traditions, que les ancêtres de ces générations qui couvrent le grand plateau de la Tatarie, la vaste Scythie des anciens, la Perse et l'Asie-Mineure, étaient descendus des hauteurs caucasiennes; aussi doit-on peu s'étonner de voir que ce mont était un objet de culte pour les plus anciens peuples de l'Orient. Et, en effet, une tradition de l'Asie, rapportée dans la Bibliothèque orientale de d'Herbelot, porte qu'à l'époque où la terre fut donnée à Adam, le peuple antérieur fut relégué dans les montagnes du Caucase.

Les ténèbres qui enveloppent le berceau de l'histoire commencent à peine à s'éclaircir, que nous voyons s'élever, sur cet horizon nébuleux, une grande figure, *From-theut*, qui, au dire de Pelloutier, l'historien des Celtes, signifie dans la langue des anciens Scythes *divinité bienfaisante;* dans celle des Grecs, c'est le dieu prévoyant (Προμηθεύς), Prométhée, qui, ayant ravi le feu du ciel pour animer les statues d'argile que ses mains avaient pétries, les organisa en société dans cette même contrée; mais Jupiter, irrité de l'audace de cet homme, usurpateur de ses propres droits, le fit lier avec des chaînes de diamant sur un rocher que la tradition dit être le *Mqinwari*, ou Kasbeck, et il voulut, en outre, qu'un insatiable vautour lui déchirât les entrailles. Ce supplice épouvantable ne finit que lorsqu'un héros vint délivrer le père des hommes, et tuer le monstre à coups de flèches : mystérieux et respectable souvenir d'un grand homme, d'un bienfaiteur de l'humanité, qui anime des êtres stupides et abrutis du feu sacré de la pensée, mais que l'ingratitude et l'envie abreuvent de désespoir jusqu'au jour où le bras d'un vengeur se lève pour sa délivrance.

Les annales mythologiques de l'Orient nous montrent les rochers du Caucase peuplés de *dives*, sorte de géants qui règnent sur toute la partie habitable du globe. L'un d'eux, *Argenk*, élève sur ce mont un palais où sont conservées les statues des rois de cette époque. Un étranger, nommé *Huschenk*, vient attaquer les *dives*, monté sur un cheval à douze pieds, ou plutôt sur un navire à douze rames; un rocher, lancé par un de ses adversaires, l'écrase dans les montagnes du Damavend. Or, il est important de remarquer que *dives*, dans les anciennes langues de l'Asie, désigne une île, et il est la racine des mots *Maldives*, *Laquedives*, *Serandive* (Ceylan), et de plusieurs autres.

Les mêmes traditions orientales rapportent que des colonies sortirent du Caucase pour se répandre sur les îles voisines; d'où il faudrait conclure que, de proche en proche, elles peuplèrent les sommités du Taurus, du Liban, de l'Atlas, des Pyrénées, des Alpes, des monts Ourals, de l'Altaï et du plateau de la Tatarie.

Nous pouvons ajouter enfin que les Tcherkesses, que nous nommons improprement *Circassiens*, se donnent à eux-mêmes le nom d'*Adighé*, dérivé de *Ada*, qui, dans le langage tatare-turc, correspond à *île*. Mais il est temps de sortir aussi de cette île du Caucase, où l'enfance de l'histoire se trouve emprisonnée dans des langes étroits. L'épais rideau qui nous voile les temps primitifs est tombé pour de longs siècles, et quand il se lèvera de

nouveau, l'aspect de la terre ne sera plus le même; les eaux se sont déplacées, et les îles ont formé des continents. Si le Caucase est encore baigné à l'est et à l'ouest par une double mer, au nord il touche à l'Europe, et vers le sud il étend ses ramifications dans la plus vaste partie de l'ancien monde.

Histoire du Caucase. — *Traditions*. La chaîne caucasienne, située entre les 40e et 45e degrés de latitude N., et les 35e et 47e de longitude orientale, a environ 250 lieues communes dans sa plus grande longueur, depuis Anapa jusqu'à Bakou. L'*Elbrouz*, la plus élevée de ses sommités, a 16,700 pieds, le *Mqinwari*, ou rocher de Prométhée, en a 14,400, et le *Chat-Albrouz* sur les confins du Daghestan, environ 12,000. La steppe que la retraite des eaux a mise à découvert du côté de la Russie, est, ainsi que nous l'avons dit, une vaste plaine de sable et de sel cristallisé, formant un triangle scalène, compris entre le Don et la mer d'Azow à l'ouest, le Volga et la mer Caspienne à l'est. Vers le sud, plusieurs chaînons descendent en tous sens, et vont se réunir, les uns au mont Taurus dans la Turquie d'Asie, les autres au pic de Démavend et aux montagnes du Tabéristan, dans le royaume de Perse. Au centre se trouve l'Arménie, que domine le mont *Ararat*, où, selon la tradition locale, s'arrêta l'arche de Noé.

Le Caucase forme deux rangées de montagnes parallèles, dont la plus élevée se trouve au sud, et la plus basse au nord. Cette dernière, connue sous le nom de *Montagnes Noires*, se perd dans une vaste plaine qu'arrosent de grands courants d'eau. Elle justifie son nom par son aspect sauvage et l'obscurité habituelle qu'entretiennent dans ses vallées le rapprochement des grandes sommités, l'épaisseur des forêts, la fréquence des pluies, la froideur des vents, et la densité des brouillards qui descendent des montagnes neigeuses; obscurité que rendent plus sensible encore la douceur du climat et la pureté de l'air dans la steppe voisine. Chacune des hauteurs principales des montagnes Noires est désignée dans le pays par une dénomination caractéristique: tels sont *la montagne Chauve*, *le mont des Voleurs*, celui de *la Forêt Ronde*, *le Bois Sombre*, *le Poignard* et *le mont des Tempêtes*.

Derrière cette première chaîne s'élèvent les montagnes Neigeuses où l'on remarque l'Elbrouz et le Mqinwari, dont nous avons déjà parlé. La tradition affirme que nul n'a gravi la cime de l'Elbrouz, et qu'il faudrait pour cela une permission particulière de Dieu. Le Mqinwari est appelé par les Russes, *Kasbeck*, parce que le village de Stéphan-Tzminda, situé au pied de ce mont, était autrefois la résidence du Kasi-beck, officier chargé de la garde du défilé. Ces sommités gigantesques sont flanquées par d'autres pics, dont les têtes sont également couvertes de neiges éternelles, et dont la base se cache sous des marais pestilentiels qu'y entretient la fonte des avalanches.

Ce rempart naturel, jeté à l'extrémité de l'Europe sur les confins de l'Asie, laisse pourtant deux passages par où les conquérants ont quelquefois pénétré de l'une à l'autre partie alternativement; ce sont les défilés de Derbent et ceux du Térek. Mais aussi, de temps immémorial, les peuples voisins se sont attachés à défendre ces passages par des fortifications que la disposition des localités rendait formidables à peu de frais. Ces débris de tours, de murs, de bastions, de fossés et de forteresses ont donné lieu à la fable si accréditée parmi les Caucasiens de la fameuse muraille qui bordait la crête du Caucase, depuis le Pont-Euxin jusqu'à la mer Caspienne. Entre les mille récits extraordinaires dus à l'imagination des peuples orientaux, il en est un qui a été adopté par quelques écrivains de l'Occident, c'est celui qui attribue à Alexandre-le-Grand la construction de ce rempart, bien qu'il soit démontré que ce conquérant n'a jamais visité le Caucase. Mais ici la tradition fait honneur à Alexan-

dre de tous les grands souvenirs, de même qu'en Égypte elle les consacre déja à Napoléon. Mahomet lui-même, dans ses mystiques allocutions, fait allusion au conquérant macédonien, en parlant de ce mur, car il en attribue la fondation à *Zoul-Carnaïn* (le bicorne), ayant probablement en vue les deux cornes d'Ammon, figurées sur les médailles d'Alexandre (*). C'est au-delà de ce rempart que le prophète place les descendants maudits de Gog et de Magog, prédestinés à ravager la terre peu de temps avant la fin du monde. Ces peuples cruels (les *Yadjoudjes* et les *Madjoudjes*), sans doute les Scythes-Mœotes des Grecs, étaient, selon les écrivains orientaux, contenus dans les régions septentrionales par le rempart du Caucase. Voici ce qu'en dit le Koran : « Zoul-Carnaïn, arrivé au pied de deux « montagnes, y trouva des peuples qui « ne comprenaient qu'à peine le lan- « gage oral. Ces hommes s'adressèrent « à lui : — O Zoul-Carnaïn, les Yad- « gougs et les Madgougs ravagent la « terre; nous te paierons un tribut si « tu veux élever un mur entre eux « et nous. Il répondit : — Les dons « de Dieu sont préférables à vos tri- « buts, je satisferai à vos désirs. Ap- « portez-moi du fer, et entassez-le « jusqu'à la hauteur de vos montagnes. « Puis il leur dit : Soufflez pour « embraser le fer; et il ajouta : Ap- « portez-moi de l'airain fondu, afin « que je l'y verse.

« Les Yadgougs et les Madgougs « ne purent ni franchir ce mur, ni le « percer.

« Cela a été fait par la grace de « Dieu. Mais quand l'époque qu'il a « désignée sera venue, il renversera « ce mur, et Dieu n'annonce rien en « vain. »

Plusieurs historiens de l'Orient qui écrivaient dans les premiers siècles de l'hégire, sont entrés à ce sujet dans de curieux détails : les Yadjoujes et les Madgougs, sont, disent-ils, des géants, dont la taille s'élève à une hauteur prodigieuse; ils ont des griffes et des dents incisives, comme les animaux carnassiers, dont ils partagent les goûts et les habitudes. Le mur élevé contre eux est construit en briques de fer et de cuivre, soudées ensemble et recouvertes d'une couche d'airain fondu; mais quelque solide que soit ce rempart, il tombera comme un palmier que la cognée a frappé, quand le temps sera venu où les enfants de Magog devront se répandre sur la terre et y porter la destruction, l'incendie et la mort, jusqu'au jour solennel où la matière sera anéantie, et l'humanité tout entière jetée, tremblante et désarmée, aux pieds de son Créateur. En attendant, les gardiens de ce mur viennent, de temps en temps, frapper à grands coups de marteau sur ses portes d'airain, et ce retentissement sonore fait savoir aux Madgougs que le pays est bien gardé.

Les peuples caucasiens accueillent avidement ces récits prodigieux, et il ne faut pas s'en étonner, leur génie offrant un mélange de l'imagination féconde des poètes de l'Orient et des rêveries ossianiques des montagnards écossais.

Déja, dans une haute antiquité, les Grecs, frappés de l'aspect à la fois imposant et bizarre de ces montagnes, y avaient laissé tomber les germes de plusieurs traditions mythologiques recueillies avec enthousiasme par les peuples de l'Asie. Rien de si fantastique, en effet, que cette chaîne caucasienne, lorsque au jour tombant, le voyageur émerveillé peut voir la gigantesque silhouette d'une crête hérissée de dents et déchirée par les convulsions volcaniques. Les rayons du soleil, réfléchis par les prismes de la glace, prennent les plus brillantes couleurs de l'arc-en-ciel. Les montagnes Noires, tapissées de bois de pins, de genévriers, de bouleaux, de sapins et de chênes, jettent dans les interstices de ces sombres forêts leurs antiques roches calcaires que recouvrent les cristaux de feld-spath vitreux, le quartz et l'amphibole. Des torrents,

(*) M. C. d'Ohsson (Mouradja). Des peuples du Caucase, ch. VII et note 37.

descendus de ces hauteurs colossales, bondissent avec fracas et roulent dans le fond des vallées, tandis que le silence du tombeau règne plus loin, autour des sommités basaltiques. Pendant la nuit, ce silence des neiges éternelles est interrompu par les cris du chacal. On dirait un signal du départ que se donnent les démons pour les régions élevées, où de temps immémorial la crédulité populaire a établi leurs assemblées nocturnes. Souvent un montagnard téméraire, méprisant les avis de la vieillesse, ose franchir le seuil de sa cabane pour jeter un regard profane sur la nature qui l'environne; et quand arrive l'heure solennelle, ou la lune balance ses rayons bleuâtres sur les pics neigeux du Caucase, l'enfant du désert voit une file de gigantesques fantômes qui secouent dans les airs leur chevelure blanche; au milieu d'eux, quelquefois, est une jeune fille, en longs habits de lin : c'est la victime dont le sang va servir aux esprits infernaux pour la consommation de leurs maléfices.

Là, Zoroastre plaçait le mauvais génie *Arisman :* il s'élance, disait-il, du sommet de l'Elbrouz, et son corps étendu sur l'abîme semble un pont jeté entre les mondes.

Plus bas, vers une région cultivée, se trouve la caverne du prophète Élie. Un rocher, en forme d'autel, y supporte un gobelet d'argent, rempli de bière. Chaque année, quand la moisson doit être abondante, la liqueur déborde et va fertiliser les champs voisins. Jadis un montagnard, fidèle adorateur d'Élie, ayant été fait prisonnier, parvint à s'échapper; mais il ignorait son chemin et se trouvait en danger de retomber entre les mains de ses ennemis, lorsqu'un aigle l'enleva dans les airs et le déposa, sain et sauf, sur les bords de la caverne; chaque année, ses descendants viennent processionnellement remercier le prophète et lui offrir de la bière et des bestiaux.

Sur l'un de ces pics neigeux, habite encore le *Djin-padichah*, le prince des démons, et sur un autre l'oiseau *Anka*, que toute l'antiquité orientale a célébré. Plus loin, c'est le rocher où le père des hommes fut exposé à la voracité d'un vautour. Enfin, il n'est conte si extraordinaire qui ne trouve créance parmi les superstitieux habitants du Caucase. Le christianisme lui-même y a laissé, comme traces de son passage, des souvenirs empreints d'une crédulité remarquable : au pied du Mqinwari, se trouvent quelques grottes taillées dans le roc, peut-être par des brigands à qui anciennement elles servaient de repaires. Plus tard, de pieux cénobites vinrent s'y retirer; aujourd'hui elles sont appelées, en langue géorgienne, *Grottes de Bethléem*. Les montagnards disent que dans l'une de ces profondes retraites on voit voltiger une colombe d'or; dans une autre, est suspendue une chaîne de fer, à l'aide de laquelle on peut grimper par un soupirail jusqu'au tombeau de Jésus-Christ, et se promener sous les palais de cristal, qui, élevés sur la cime des montagnes, absorbent les rayons de la lumière, et ne reflètent que les couleurs de l'arc-en-ciel.

Laissons de côté maintenant les récits fabuleux, au risque de perdre la trace de quelques rares vérités ensevelies sous les ruines de l'histoire, et voyons ce que nous offrent de plus certain les traditions locales.

Élevé entre des peuples qui différaient essentiellement de mœurs et de langage, le Caucase était une barrière naturelle que l'on songea à fortifier, dès la plus haute antiquité. La tradition a conservé le nom de *Marpésie* à un rocher du défilé de Dariel, où l'évêque *Jornandès* assure que cette reine des Amazones fit construire des fortifications. Virgile a chanté ce mont Marpésien.

Qu'on ne s'étonne pas de nous entendre parler des Amazones après avoir annoncé que nous allions quitter le domaine de la Fable. Les récits que le vénérable Hérodote, ce père de l'histoire, nous a transmis sur ces femmes guerrières; ceux que nous en ont faits Diodore de Sicile, Étienne de

Byzance, Pline et vingt autres, sont corroborés par des traditions trop imposantes, des monuments trop irrécusables, pour que nous hésitions à adopter comme vrai le fond de cette histoire que l'imagination des poètes grecs a enveloppée d'ornements, et, disons le mot, de mensonges. Il serait absurde de supposer que les Amazones aient vécu en république sans hommes; il l'est sans doute aussi de croire qu'elles se mutilaient le sein pour être plus propres à manier les armes. Ces fables, résultat inévitable d'une époque où l'ignorance des procédés typographiques laissait toute latitude aux exagérations du récit oral, comme à l'essor d'une imagination poétique, ont été signalées avec affectation par des esprits paresseux qui ont trouvé plus facile de nier que d'approfondir. Pour d'autres il n'est pas difficile d'y démêler la vérité sur l'existence de cette colonie de Scythes belliqueux, qui émigra du pays des Mœotes, traversa le Caucase, et s'établit dans les plaines de Thémiscyre. Les principaux guerriers de cette armée furent taillés en pièces par les peuples voisins, ou réduits à l'esclavage, et leurs femmes, conservant dans le malheur le souvenir des mœurs natales, prirent les armes pour défendre leurs enfants et leurs propriétés; car toute l'antiquité s'accorde, dans ses écrits et dans ses monuments, à nous représenter les femmes des Scythes comme habituées à combattre journellement à côté de leurs époux, et aussi habiles qu'eux à manier l'arc, la hache et la lance. Elles n'entreprirent pas les guerres lointaines qu'on a mises sur leur compte; mais, aidées par des hommes de basse condition, ou des esclaves, et alliées à des étrangers, elles firent quelques expéditions dans l'une desquelles Marpésie éleva sur le Caucase des fortifications qui rappelèrent long-temps son nom à la postérité.

Les deux passages dont nous avons fait mention plus haut, les seuls indiqués par la nature, sont ceux qui, depuis une haute antiquité, sont connus sous le nom de *Portes Caucasiennes*, *Sarmatiques*, *Caspiennes*, *Porte des Portes*, et autres dénominations.

Le premier, appelé communément aujourd'hui défilé de Dariel (*Pylæ Caucasiæ* de Pline), se trouve sur la route de Mosdok à Tiflis, et divise l'isthme caucasien en deux parties à peu près égales. L'encaissement d'une double chaîne de montagnes escarpées qui court du sud au nord forme une gorge étroite, sillonnée par le fleuve Térek et par ses affluents. Cette position est naturellement si redoutable, que les plus simples fortifications suffiraient à une poignée de combattants pour y arrêter une armée formidable.

La distance qui sépare Mosdok de Tiflis est d'environ 240 werstes (60 lieues). A moitié chemin, et à 30 werstes du Mqinwari, on voit sur les bords du Térek les ruines de l'ancien château de Dariéla. On ne sait rien de bien positif sur l'étymologie de ce mot. Selon une tradition montagnarde, une princesse du nom de Daria fit élever cette forteresse, à une époque absolument inconnue. Elle y fixa sa résidence pour y détrousser les passants; et lorsqu'un voyageur avait le malheur de lui plaire, elle le gardait auprès d'elle, le comblait de dons et de caresses, s'abandonnait à lui, et le faisait ensuite précipiter dans les eaux du Térek. Mais M. Klaproth, qui s'est livré avec tant de succès à d'importantes recherches sur l'histoire du Caucase, pense que Dariéla doit se lire *Dariol*, et que ce mot vient du tatare, et signifie défilé (de *dar*, étroit, et *jol*, route). Le fort aurait été construit par un roi de Géorgie, du nom de Mirwan, qui régna de l'an 167 à 123 avant notre ère. Là était aussi la forteresse *Cumania* des anciens.

Plusieurs historiens d'Alexandre ont écrit que ce conquérant avait fait fermer ce passage par une porte de fer. Nous avons déja dit qu'il ne visita jamais le Caucase, et il ne paraît pas que, de son vivant du moins, ses lieutenants aient fortifié la porte caucasienne.

Dans le moyen âge, lorsque le pays était occupé par les Huns, les monar-

ques byzantins payaient a ces barbares un fort tribut pour la garde de cette porte. L'histoire géorgienne dit aussi que *Cabades*, roi de Perse, contemporain de l'empereur Justinien, s'empara du passage, et qu'il y fit élever un mur à l'effet d'y arrêter les incursions des Scythes dans les domaines de la Perse et de l'empire romain. On y voit, en effet, des débris de murailles et des fortifications ruinées qui attestent les précautions prises anciennement contre les populations turbulentes qui habitaient vers le nord de la contrée. Aujourd'hui les Russes ont élevé une forteresse à peu de distance de l'ancien Dariéla. Elle est encaissée entre des rochers granitiques, tellement élevés et rapprochés les uns des autres, qu'on s'y croirait dans un puits. De Laars à Dariel, la vallée, dont la longueur est de 7 werstes, est si étroite que le soleil y pénètre à peine quelques heures pendant les plus longs jours de l'été. Vers les mois de juillet et d'août, la chute des avalanches y cause souvent de grands dégâts par la rupture des ponts du Térek et le débordement du fleuve. A quelques werstes du Térek, on trouve l'Aragwi, qui coule en sens inverse dans ce même passage.

Le second défilé est celui qui doit son nom à la ville de Derbent, sur les bords de la mer Caspienne, dans le Daghestan. La fondation de cette ville est encore attribuée à Alexandre-le-Grand; supposition que rien ne justifie, mais que peut expliquer une vanité commune à tant de villes. Une forte muraille qui s'étendait de la cité à la mer, défendait la Perse contre les agressions des Scythes. Des portes de fer de quinze pieds de largeur donnaient passage aux voyageurs inoffensifs; on prétend qu'elles ont été déposées au monastère de Gelaeth, près Khoutaïssi (*). Des vestiges de l'antique rempart se voient encore auprès de la ville, et même sur la crête de la montagne voisine. Il était construit en grandes pierres coquillières superposées à la manière des Romains, sans ciment et sans fer. S'il faut en croire une version fort accréditée, cette muraille se prolongeait sur toute la chaîne des monts du Thabasseran, et elle était due à Kosroës-Nourchivan, qui avait voulu par-là se préserver des incursions des Khazars.

Le passage de Derbent est sans contredit le plus important pour la sûreté de la Perse, car il offre, dans toute sa longueur, une steppe (*) sans aucune élévation, et pressée d'un côté par les eaux de la mer Caspienne, et de l'autre par des montagnes élevées et des rochers coupés à pic. Une partie de l'ancien mur se trouve aujourd'hui plongée dans la mer. Le géographe Abd-our-Raschid écrivait, au commencement du XVe siècle, que Bakou, sa ville natale, était déja en partie submergée par les eaux qui menaçaient d'atteindre la grande mosquée.

Derbend signifie, en persan, barrière; et cette ville est aussi appelée, par figure, la Porte des portes, ou la Porte de fer.

Là étaient véritablement les *portes caspiennes*, ainsi nommées du voisinage de cette mer; mais l'erreur de Strabon, qui les place dans le défilé de Dariéla, n'est pas aussi grave qu'on a voulu le supposer, s'il est vrai, ainsi que plusieurs critiques l'ont pensé, que les deux dénominations de la monta-

(*) Le n° 1 de la planche première est un dessin du monastère de Gelaeth, situé à deux lieues de Khoutaïssi, sur la déclivité d'une montagne couverte d'arbres. Cette maison, habitée par des moines iméréthiens du rite grec, est placée sous l'invocation de saint Grégoire; son architecture est à la fois remarquable par sa simplicité et sa pureté. On croit que ce monument date du XIe siècle de l'ère chrétienne. Le n° 3 est la représentation d'un antique battant de porte ayant quatorze pieds de hauteur sur sept à peu près de largeur, et tout bardé de fer. Selon la tradition, ce seraient là les restes de la porte caucasienne, l'autre battant ayant été enlevé par les Turcs : on y voit les vestiges d'une inscription arabe, gravée sans doute par les conquérants à une époque d'invasion.

(*) On peut dire aussi *un step.*

gne et de la mer ont une étymologie commune.

Le mot Caucase ou *Kaukas* est peu usité parmi les habitants de cette région; il y est même à peine connu du vulgaire. Selon une tradition géorgienne, l'antique nom de *Cavcas* est celui de l'un des huit fils du patriarche *Thargamos*, à qui les Arméniens, et généralement tous les peuples de la même contrée, attribuent leur origine. Les Arabes donnent à cette chaîne de montagnes, le nom de *Cabokh;* les anciens Perses disaient *Couh-câf*, et les Persans de notre époque *Koh-kâf*, ou mont Kâf, ce qui paraît équivaloir à mont des monts, montagne par excellence. Dans une haute antiquité, les hommes croyaient que le Caucase faisait le tour du monde; aussi appelaient-ils ainsi toutes les grandes chaînes de montagnes. Il est resté à l'isthme seul qui fait l'objet de cette notice. Nous allons maintenant entrer dans quelques détails d'histoire naturelle, dont nous croyons devoir faire précéder la partie politique.

Histoire naturelle. — La cime des montagnes de neige est formée de porphyre basaltique, de granit et de syénite. Parmi les porphyres on en distingue de belles espèces, bleu tacheté de jaune, ou de rouge et de blanc, rouge oriental et vert. Dans les granits, on trouve le rose, le gris, le noir et le bleu.

Les montagnes Noires sont entremêlées de calcaire, de grès marneux, et de schiste tabulaire sillonné par des veines de spath et de quartz.

On disait autrefois que le Caucase, et notamment la Colchide, renfermaient des mines d'or. Cependant, la conquête de la toison d'or, ou, en d'autres termes, une spéculation mercantile, ne fut pas le seul but de l'expédition de Jason; nous verrons plus tard que ce voyage eut encore un but politique. Strabon parle avec complaisance des mines de ce pays, et il ajoute que dans la partie occupée par les Souanes (Mingrélie), les ruisseaux charriaient de l'or et de l'argent que ces barbares recueillaient dans des alvéoles et sur des peaux garnies de poils; ce qui donna lieu à la fable de la fameuse toison.

Ces mines ont-elles existé? C'est ce qu'il serait peut-être téméraire de nier positivement; mais il est du moins certain que les traces en ont été perdues, et que toutes les tentatives qu'on a pu faire jusqu'ici pour les découvrir n'ont amené aucun résultat. Ce n'est pas que les métaux manquent dans la région caucasienne; mais il ne paraît pas que leur abondance puisse offrir un large dédommagement aux frais de l'exploitation. Une inscription en langue géorgienne qu'on lit encore sur l'église de *Nouzala*, dans l'Osséthi, parle de métaux précieux abondants comme la poussière dans cette région (*)

Le haut territoire du bassin de l'Ourouk et toute l'Abasie sont fort riches en mines. On dit qu'il en existe une d'or et plusieurs d'argent près du village de Soouksou, à peu de distance de Soukoum-kalé, sur les bords de la mer Noire. Ce qui est plus authentique, c'est que les Mingréliens prétendent que le Phase et la *Tzkhénis-tsqali* charriaient encore, il y a à peine un demi-siècle, des paillettes et même des morceaux d'or, dont le lavage formait un des principaux revenus des rois de Mingrélie.

L'ignorance des Iméréthiens est, à cet égard, un double obstacle à la connaissance de la vérité; ils prennent les substances brillantes pour des métaux précieux, et sans doute aussi les métaux précieux pour de viles productions, car il est fort à présumer que leurs montagnes possèdent une partie des richesses que la tradition leur attribue. Il est positif du moins qu'on y trouve en diverses localités des mines de fer, de plomb, de cuivre, d'aimant, de sel gemme et d'alun.

Après les minéraux, il nous reste à parler de la substance bitumineuse connue sous le nom de naphte; et comme elle se rattache à l'histoire des *Guèbres*

(*) *Journal Asiatique*, octobre 1830, pag. 310.

ou *Parsis*, nous lui consacrerons quelques détails.

La naphte est une huile de pierre (*pétrole*), légère, transparente et inflammable. On peut s'en servir pour l'éclairage, pour le chauffage même, la cuisson des aliments, et divers autres objets d'économie domestique, où elle remplace l'huile et le bois. Cette combustion ne se fait pas, à la vérité, sans répandre une odeur fort désagréable et une fumée épaisse, ce qui ne rend son usage vraiment utile que pour les peuples qui n'ont jamais connu les ressources que se procure notre civilisation. On s'en sert encore pour graisser les roues des chariots, pour enduire les outres qui servent à transporter le vin, et, enfin, elle entre dans la préparation d'un ciment fort estimé dans le pays. On croit qu'elle avait été employée dans la construction de Babylone et de Ninive.

Cette substance paraît être le résultat de la décomposition des bitumes solides, opérée par les feux souterrains dans le sein de la terre. Elle se récolte sur plusieurs points du globe; mais l'espèce la plus pure abonde sur la côte ouest de la mer Caspienne, depuis Derbent jusqu'à Bakou, dans le Daghestan et le Chirvan, provinces qui appartiennent à l'isthme caucasien. A peu de distance de la mer, aux environs de Bakou, on a creusé des puits dont la profondeur varie de dix à soixante pieds, sur un terrain de marne argileuse imbibée de naphte. On en compte plus de cent pour la naphte noire, et quinze seulement pour la blanche. Celle-ci n'est qu'une purification de la première, opérée par l'infiltration naturelle au travers d'une couche de grès. Ce bitume se rassemble peu à peu dans les puits, qu'on vide au fur et à mesure des besoins. Il s'en exporte annuellement, de Bakou, de soixante à quatre-vingt mille quintaux métriques, la plus grande partie pour la Perse, le reste pour Astrakan. Le produit en est d'environ deux cent cinquante mille francs.

C'est auprès de Bakou que se trouve le sanctuaire du feu, *Artech-gah*, l'un des plus célèbres sectateurs de Zoroastre.

Artech-gah est situé dans un pays aride et infecté par l'odeur de la naphte. Un édifice carré, où sont comprises une vingtaine de cellules, sert de monastère aux adeptes du Zend-Avesta. Dans la cour du milieu s'élève un autel flanqué de quatre cheminées quadrangulaires; au centre est un foyer que la piété des *Parsis* alimente perpétuellement au moyen de la naphte. En vain les années ont succédé aux années; en vain les conquérants ont porté la persécution au sein de la patrie des Mages; le culte de Mithra, sanctionné par Zoroastre, a résisté à toutes les attaques, et les descendants des *Guèbres* ont entretenu le feu sacré dans la longue série des siècles. Fuyant devant leurs persécuteurs, ils l'ont emporté dans l'exil, et se sont établis à Surate, à Bombay, sur les bords du Gange, dans le midi de la Perse et sur les rives de la mer Caspienne. Un de leurs principaux articles de foi, est de croire que le feu qu'ils conservent avec tant de soin est le même que celui qui brûlait du temps de Zoroastre.

Les mœurs douces et honnêtes des *Parsis*, auxquels se sont réunis quelques Hindous, les rendent dignes de la tolérance qu'on leur accorde aujourd'hui. Ceux d'*Artech-gah* paraissent satisfaits de leur sort. Dans chacune des cellules de leur monastère, les reclus ont pratiqué plusieurs tuyaux d'où s'exhale le gaz inflammable; à certaines heures du jour et de la nuit ils en approchent une lumière, et la flamme se manifeste aussitôt. Le matin, ils épient le lever du soleil avec un sentiment d'impatience mêlé d'anxiété, et à peine aperçoivent-ils, sur les bornes de l'horizon, ce point lumineux qui, le premier, s'élance dans l'espace, qu'ils le saluent par des cris; ils s'embrassent en se félicitant mutuellement sur le retour du dieu. Le soir, ils s'affligent en le voyant disparaître, et rien ne peut les consoler de son absence que l'espoir de le revoir bientôt.

La direction des chaînes de montagnes et leur étendue, le nombre et la profondeur des vallées, l'élévation des plateaux et la nature des bas-fonds, sont autant de circonstances qui font varier ici les climats physiques, excepté sur le sommet des grandes montagnes où règne un éternel hiver.

A Tiflis, le ciel est constamment serein; à peine y pleut-il trente ou quarante jours de l'année. L'hiver, qui ne commence qu'en décembre, y finit en février, et les étrangers peuvent s'y préserver aisément, avec de la sobriété, des fièvres intermittentes qui se manifestent à l'époque des fortes chaleurs. Le thermomètre s'y soutient habituellement, en été, entre 24 et 28 degrés, et, sur les hauteurs environnantes, où les riches vont se retirer dans leurs maisons de campagne, il ne varie qu'entre 18 et 22 degrés.

A Ananour et dans le pays occupé par les Lesghis, l'air est extrêmement sain; mais dans les autres localités, et notamment dans l'ancienne Colchide et le pays des Abases sur la mer Noire, le climat est chaud et pluvieux outre mesure. Les pluies forment des lacs où viennent pourrir les végétaux que leur âge ou les accidents ont renversés. Devenues alors des marais pestilentiels, ces nappes d'eau répandent au loin leurs miasmes morbifiques. Les fièvres y règnent ordinairement du 15 juillet au 15 octobre, et on y voit un grand nombre d'hydropiques.

Le voisinage de l'empire ottoman ajoute souvent aussi le fléau de la peste à celui du climat, et pour que rien ne manque à ces graves causes de dépopulation, le choléra-morbus y est arrivé plusieurs fois de l'Inde par la Perse.

En résumé, la température des provinces occidentales et de la majeure partie de l'isthme caucasien est quelquefois glaciale, souvent très-chaude, toujours excessivement humide.

Les neiges et les glaciers incessamment entretenus sur les sommités de cette région montagneuse donnent naissance à une innombrable quantité de courants d'eau qui descendent en minces filets, se grossissent par leur réunion, deviennent torrents sur les parois de la montagne, ruisseaux dans la vallée, et fleuves dans la plaine. Il serait également difficile et superflu de les énumérer tous : beaucoup n'ont qu'une faible importance locale, et quelques-uns même disparaissent momentanément dans la saison des chaleurs; aussi nous bornerons-nous à citer ici le petit nombre de ceux qui offrent quelque intérêt historique.

Le *Kouban* et le *Térek* forment la limite septentrionale de l'isthme caucasien. Au sud, le *Cyrus* et l'*Araxe* remplissent le même objet.

Le Kouban prend sa source sur le versant de l'Elbrouz, traverse la petite Abasie, embrasse toute la Circassie, et se jette dans la mer Noire au-dessous de l'île de Taman. Hérodote et Strabon font mention de ce fleuve et lui donnent le nom d'*Hypanis*; Ptolémée l'appelle *Vardanus*, d'autres géographes l'ont désigné sous le nom de *Mæotis*, et en font la limite de l'Asie et de l'Europe. Les Tatares, qui, dans le treizième siècle de notre ère, envahirent la Scythie, l'appelèrent *Kouban*, ou *Kouman*, et les Russes ont adopté cette dénomination dont l'étymologie est encore un problème.

Le *Térek* sort d'une étroite vallée, au pied du mont Khokhi et du Mqinwari; il coule dans le fameux défilé de Dariel, traverse le pays des Tcherkesses, baigne successivement Vladikaukas, Mosdok et Kislar, et se jette dans la mer Caspienne. De tous les courants d'eau de l'isthme, il n'en est point de plus rapide que le Térek, et il en est peu d'aussi turbulent. Pendant l'hiver, il charrie des glaces, obstrue son passage, brise les ponts et bouleverse la route; pendant l'été, il se grossit de la fonte des neiges, inonde la vallée jusqu'à une hauteur quelquefois considérable, entasse dans son ancien lit le sable, les pierres et les arbres, et va porter ailleurs ses flots capricieux. Au nord du Térek, la *Kouma* traverse la steppe du Caucase, baigne Georgiewsk, et se rend également dans la Caspienne.

En suivant le littoral de la mer Noire, du nord au sud-est, depuis l'embouchure du Kouban, on trouve un pays bien boisé et montagneux, où mille ruisseaux, descendus du versant occidental de la grande chaîne du Caucase, portent à la mer l'humble tribut de flots qui n'ont pas de noms. Enfin, on en rencontre quelques-uns qui ont échappé à l'obscurité; de ce nombre sont la *Khopi*, Cyanus des anciens, et le *Phase*, devenu si célèbre par l'expédition des Argonautes.

La *Khopi* serpente dans un pays fertile, se cache derrière des collines boisées, reparaît au fond d'une vallée pittoresque, et offre partout, sur ses rives, les plus riants paysages. Des *cayouques*, chargées de briques, et des trains de bois de charpente, la sillonnent à de longs intervalles. Le passage de ces embarcations, en décelant la présence de quelques hommes industrieux et sociables, est un événement heureux pour l'Européen, au milieu de ces solitudes où se cache une rare population adonnée au brigandage et ennemie de toute civilisation.

Le *Phase*, aujourd'hui Rion, descend du mont Elbrouz, traverse Khoutaïssi, l'ancienne *Kyta*, où naquit la magicienne Médée, et se jette dans la mer Noire à peu de distance de Poti. Là viennent se presser en foule les souvenirs de la Grèce, et nous aurons bientôt à les rappeler avec quelques détails. Les principaux affluents du Phase sont la *Qwirila* et la *Tzkhénis-tsqali*. Cette dernière rivière était appelée *Hippus* par les anciens, tant les barres qui l'obstruent, et sa rapidité, lui donnent l'allure d'un cheval qui court et bondit dans la plaine (*).

Le *Cyrus*, connu de nos jours sous le nom de Kour (*Mtcwari*), prend sa source dans les montagnes de l'Arménie, passe à Tiflis, reçoit l'*Aragwi*, l'*Yori*, ou Cambysus des anciens, et l'Alazan, et verse ses eaux dans la mer Caspienne. L'*Aras*, qui sert, sur plusieurs points, de ligne de démarcation à l'empire russe et au royaume de Perse, est, sans contredit, le plus grand affluent du Cyrus, puisqu'il le surpasse par le volume de ses eaux.

D'autres rivières, que nous croyons inutile de désigner particulièrement, prennent, pour la plupart, leur nom de la contrée qu'elles arrosent, en y joignant la particule *don*. Cette terminaison était, dans les anciennes langues du Nord, le nom générique d'eau ou de rivière. On reconnaîtra ses composés *Dan* et *Tan*, si on analyse les mots *Danube*, *Danaster* ou Dniester, *Danaper*, ou Dniéper, *Tanaïs*, aujourd'hui le Don; la même racine se rencontre dans la langue géorgienne, et dans celle des Ossètes.

Les eaux minérales ne manquent pas dans cette région. Celles du *Bech-taw* (les cinq montagnes) sont les plus renommées. On y a élevé une maison de bains, assez grossièrement construite en bois, sur une hauteur formée par le dépôt calcaire des eaux. Les sources minérales du Bech-taw répandent une forte odeur de soufre, et leur température ordinaire s'élève au-dessus de 50 degrés de Réaumur.

La flore caucasienne est l'une des moins connues du globe. La difficulté de parcourir des montagnes infestées de brigands, les privations de toute nature, et les obstacles physiques sont des circonstances qui ont, jusqu'ici, refroidi l'ardeur des botanophiles.

Les plaines qui bordent le versant septentrional du Caucase offrent une triste uniformité de plantes rabougries, chétives, rougeâtres et de nature saline pour la plupart. Il n'est pas rare de voir brûler les herbes de ces steppes, soit par accident, soit par la volonté des tribus nomades. Dans ce dernier cas, l'incendie a pour but de préparer le terrain à la culture, ou même pour un simple campement. La sécheresse de ces plantes et leur agglomération donnent bientôt à l'incendie le plus vaste développement, surtout quand il est favorisé par la violence des vents. Les voyageurs l'aperçoivent assez à temps

(*) La planche n° 3 représente une vue du Phase, prise dans la Mingrélie.

pour se mettre à l'abri du péril, en rebroussant chemin; mais si le sang-froid et la prudence n'égalent pas chez eux l'agilité, ils courent le danger de s'égarer dans la plaine. Surpris par la nuit, ils peuvent l'être aussi par les flammes qui s'avancent en grondant comme les flots de la marée montante. Le parti le plus convenable est alors de chercher son salut dans le péril lui-même, en se rejetant, par le premier interstice, au-delà de l'incendie. Mais combien de dangers à redouter dans ce moment critique! La terreur des chevaux, les ondulations des flammes qui fouettent l'air à une hauteur prodigieuse, l'épaisseur de cette fumée suffocante, les tourbillons de cendres et de sable, la voix des conducteurs et les cris des animaux forment un de ces graves épisodes de la vie humaine, dont la plus longue carrière ne saurait effacer le souvenir.

Nous avons dit que ces accidents avaient quelquefois pour but de préparer le terrain à la culture. En effet, les Tatares et les Turcomans cultivent, dans les steppes, d'excellentes espèces de potirons, de concombres, de melons, de pastèques et de melongènes.

En avançant vers la partie montagneuse, on trouve enfin des arbrisseaux dont la vue fait oublier la fatigante monotonie de la flore des steppes: l'aubépine, le néflier, les fusains; les types de nos principaux arbres fruitiers, le cerisier, le poirier, le pommier, l'abricotier; la réglisse et le *cornus sanguinea*. Sur le bord des ruisseaux croissent le saule blanc, l'arbousier, l'olivier de Bohême, le tremble, l'osier, la viorne, le troëne, le groseillier, la clématite et les rosiers. Sur les hauteurs moyennes commencent les forêts, qui abondent dans l'isthme entier. Là dominent l'aune et le hêtre; mais on y voit encore le chêne, le tilleul aux gigantesques proportions, quelques individus de cette espèce n'ayant pas moins de vingt-cinq pieds de circonférence; le châtaignier et l'olivier sauvage. Les parties plus élevées de la contrée offrent diverses espèces alpines plus intéressantes pour le naturaliste: le *rhododendron ponticum* et l'*azalea pontica* méritent la première mention par la propriété remarquable que ces plantes communiquent au miel lorsque les abeilles ont vécu de leurs sucs. Cette propriété est d'enivrer aussi complétement que la liqueur la plus fermentée. Dans les mêmes localités croissent les germandrées, les sauges, les véroniques, l'*astrantia major*, le *veratrum album*, le *swertia perennis*, le *lonicera cærulea*, le colchique, deux espèces d'absinthe, et quelques liliacées. Puis, vient la région élevée des pins, des sapins, des mousses et des lichens. Dans les bois, la vigne entrelace ses sarments aux branches des grands arbres, comme les lianes des forêts américaines.

Nous terminerons ce qui a trait à la botanique en disant quelques mots de l'*absinthe pontique* des pâturages du Chirvan. Cette plante, que les chevaux mangent avec une fatale sécurité, a la funeste propriété de les faire mourir dans une sorte de convulsion. Il paraît cependant que les bœufs et les moutons peuvent en manger impunément; les Tatares assurent même qu'une bouteille de sang de mouton, avalée à temps, est un puissant spécifique pour les chevaux contre ce poison. En l'année 1722, lorsque l'armée de Pierre-le-Grand marchait contre Chamacky, elle perdit dans ce passage tous les chevaux de son artillerie; et, un siècle après, un événement semblable força le général Tzitzianoff à remettre à la campagne suivante le siége de Bakou.

L'isthme caucasien, région de montagnes, de bois et de steppes, est peuplé d'une multitude d'animaux divers, dont plusieurs appartiennent aux genres carnassiers.

Le tigre y arrive jusqu'aux environs de Tiflis, fuyant de la Perse devant les grandes chasses des princes de la maison régnante. L'ours et le léopard sont assez communs dans les steppes du nord et dans les montagnes de la Géorgie; ils sont plus rares dans la Mingrélie. Les montagnards, qui leur

font la chasse pour le compte des négociants arméniens, évitent, autant que possible, de faire à ces animaux des blessures qui pourraient endommager leur fourrure. Ils ne se servent des flèches ou des armes à feu que lorsqu'il y a nécessité de défendre leur propre existence. Le chasseur qui aperçoit un léopard, suit ses traces avec un instinct merveilleux pour les reconnaître sur le sable, comme sur le sol humide des bois, et par mille circonstances qui échapperaient à des yeux moins exercés; et quand il a découvert sa retraite, il tend, à une certaine distance, un piége où la bête féroce manque rarement de se laisser prendre, attirée par la pâture que le chasseur y a déposée. Lorsqu'il se sent pris, le léopard ne pousse pas un cri, pas une plainte, car il devine que ce serait le signal de sa mort; il fait silencieusement mille efforts pour se délivrer des entraves qui le captivent; quelquefois il y réussit, et abandonnant alors ses forêts et sa tanière, il émigre d'un pays où l'homme lui fait une guerre si déloyale. Mais le plus souvent il reste emprisonné jusqu'au moment où le chasseur, qui s'est avancé avec la plus grande circonspection, l'aperçoit et l'étrangle au moyen d'un nœud coulant.

L'ours au poil roux n'est pas rare dans le pays montagneux. Les sangliers, les chats sauvages, les martres, les lièvres, les loups, les renards et les chacals abondent dans toutes les parties de l'isthme.

Les chacals s'attaquent rarement à une proie vivante; leur timidité est même si excessive, que le bêlement d'un mouton suffit pour les mettre en fuite; mais ils recherchent avidement les corps morts, et surtout les cadavres humains. Ils rôdent, la nuit, autour des cimetières en poussant des hurlements plaintifs assez semblables aux vagissements des enfants. Oléarius, qui florissait dans le XVII[e] siècle, rapporte qu'ayant été envoyé auprès du schah de Perse par le duc de Holstein, le vaisseau qui le transportait fit naufrage sur les côtes du Daghestan; son secrétaire, homme grave et instruit, s'égara dans les bois et passa la nuit sur un arbre. Le lendemain, lorsqu'on ramena ce malheureux, il avait perdu la raison, et jamais depuis il ne l'a recouvrée; seulement on comprit par ses réponses, que cet événement était la suite de l'effroi que lui avaient fait éprouver les chacals. Il affirmait sérieusement que plusieurs de ces animaux s'étaient rassemblés sous son arbre et avaient longtemps conversé entre eux comme des créatures raisonnables.

Les Alpes caucasiennes nourrissent des troupeaux de chamois, de chevreuils, de chèvres sauvages et de bouquetins. On voit fréquemment ces agiles animaux grimper sur les aspérités les plus saillantes des localités rocailleuses, s'élancer avec audace sur d'affreux précipices, tomber sur leurs grandes cornes sans en éprouver le moindre mal, ou s'arrêter d'aplomb sur le pic le plus aigu de la montagne.

Le bouquetin du Caucase, aussi appelé *tours*, est un peu moins grand que le cerf; ses cornes atteignent un degré de force et de développement prodigieux.

La gazelle, si svelte et si légère, et le saïgak vivent par bandes nombreuses dans les steppes du nord et dans les plaines de la Géorgie. Le *saïgak* (antilope scythica) paraît être le *kolos* de Strabon. Ses cornes sont creuses, semi-transparentes, annelées, tournées en forme de lyre, et d'une longueur remarquable. Sa lèvre supérieure s'avance comme une trompe, de sorte que, pour brouter, l'animal est obligé de marcher à reculons. Ses jambes de derrière sont plus grandes que celles de devant; son poil est blanc et laineux, et la forme de sa tête moutonnée. Les Scythes se servaient de ses cornes pour faire des arcs.

Les gazelles portent la vigilance et l'agilité à un tel degré, qu'il serait impossible de les atteindre, si la ruse ne venait ici, comme en tant d'autres circonstances, au secours de l'impuissance humaine. Les chasseurs armé-

niens s'affublent d'une peau de bœuf, préparée pour cet usage, et parviennent ainsi à les approcher.

C'est aussi dans la steppe immense comprise entre le Caucase, la mer d'Azow et la mer Caspienne, que se trouvent des troupeaux de chevaux privés et sauvages. Ces derniers doivent leur origine aux chevaux domestiques qui se sont égarés dans le pays. Ils sont de petite taille; leur tête est grosse, leurs oreilles pointues, la crinière courte et hérissée, et la queue moins longue que celle des chevaux privés. Il en est plusieurs dont le manteau est gris argenté, ou brun foncé; mais communément ils sont d'un brun fauve, et jamais noirs. Ils vivent par petits troupeaux de cinq à vingt individus, composés d'un étalon, de juments et de poulains. Dès que ces derniers commencent à grandir, l'étalon les chasse de la société où, seul, il a la prétention de vivre en sultan, au milieu de ses compagnes, ou plutôt de ses esclaves. Souvent il arrive qu'un jeune poulain, expulsé trop tôt par l'étalon despote, suit de loin le troupeau, l'observe d'un œil de regret, et reçoit furtivement quelques visites de celle qui lui donna le jour et le nourrit de son lait. On en voit aussi qui rôdent autour de la société dans un autre but : l'instinct de la famille s'est déja manifesté en eux. Chacun de ces maraudeurs épie le moment où l'objet de sa poursuite restera en arrière du troupeau; il ose alors s'en approcher, au risque d'être aperçu par le vieux chef. La jeune cavale résiste d'abord et s'enfuit, puis elle revient, et ce manège dure souvent plusieurs jours. Enfin, quand les vœux de l'amant ont fait place aux droits de l'époux, le nouvel étalon s'éloigne, suivi de sa compagne, et va cacher ses sauvages amours dans les solitudes de la plaine.

Ces chevaux sont généralement forts et agiles, mais farouches et indomptables. Ils ont un instinct merveilleux pour deviner les approches de l'homme, dont ils fuient la présence avec plus de précipitation qu'ils n'en mettent devant le tigre, l'ours et le loup. Cependant, les Cosaques et les Tatares, qui leur font fréquemment la chasse, parviennent à s'en approcher à l'aide d'une jument dressée à cet exercice. Ils les tuent à coups de fusil et les écorchent sur place. La peau leur sert à divers objets d'économie domestique, et la chair est pour eux un mets friand qu'ils préfèrent à la viande de bœuf.

On trouve encore dans les steppes une espèce de marmotte qui y est très-commune, des taupes et des musaraignes. L'*onagre* (âne sauvage) vit dans la région des montagnes où, sans cesse occupé à fuir devant les loups, les ours et les léopards, son existence n'est guère plus douce que dans l'état de domesticité.

Les insectes caucasiens sont peu connus; mais il en est un qui a une certaine renommée locale, c'est la *phalange*.

La phalange, ou araignée-scorpion (*phalangium araneoides*), est commune dans les plaines de la Géorgie et dans la partie moyenne des montagnes. Sa grosseur est à peu près celle du scorpion. Son corps est monté sur des pattes courtes, sa bouche est armée de dents, son caractère est irascible, sa fureur et son agilité inconcevables. Elle vit dans des trous en terre. La morsure de ce hideux insecte est mortelle, si on la néglige; mais il est heureusement plusieurs remèdes faciles à la portée de l'homme, et, entre autres, celui de frotter la plaie avec de l'huile, ou tout autre corps gras.

Les sauterelles, amenées par les vents du midi comme des nuées qui obscurcissent les rayons du soleil, envahissent par myriades les champs ensemencés de blé et de maïs, et y causent d'irremédiables dommages; mais ici, comme en Égypte, ces troupes malfaisantes sont ordinairement suivies par des oiseaux libérateurs qui viennent aider l'homme à dompter ce redoutable fléau. L'oiseau que les Géorgiens nomment *Tarby* (*paradisea tristis*) arrive par bandes

nombreuses à la suite des sauterelles, et leur fait une guerre à mort; aussi devient-il, dans le pays, l'objet d'une vénération si grande, qu'elle rappelle le culte de l'*Ibis* chez les Égyptiens.

Parmi les reptiles, nous nous bornerons à mentionner les serpents et les lézards. Les premiers sont tellement nombreux dans la steppe du Moghan, comprise entre la mer Caspienne et l'embranchement de l'Aras et du Kour, que la terre en est toute jonchée. L'armée de Pompée, au dire de Plutarque, ayant tenté de traverser cette plaine, fut contrainte de s'en retourner, tant les hommes et les chevaux furent effrayés par la multitude de ces reptiles. Le général Zuboff étant venu attaquer Salian, en 1800, et ayant voulu passer l'hiver dans le désert de Moghan, ses soldats, obligés de creuser la terre pour y planter leurs tentes, trouvèrent une prodigieuse quantité de serpents engourdis par le froid de la saison.

Les oiseaux sont peu nombreux dans l'isthme. Les cailles seules sont très-communes en Géorgie, dans les champs de millet et les bruyères, où l'on voit aussi la perdrix du Caucase. Les bois de la région moyenne sont habités par des grives, des merles, des pigeons ramiers. La Mingrélie nourrit une grande variété d'oiseaux de proie et plusieurs espèces de faisans, ce qui rappelle la tradition de l'importation en Europe de cet oiseau par les Argonautes. Les parties aqueuses donnent asile à des troupes de grues, de pies, de freux et de choucas. Dans les hautes montagnes du nord, on ne voit que des oiseaux de proie, l'aigle, le milan et le vautour. Seulement on y rencontre assez fréquemment un oisillon chanteur qui rappelle de plus douces contrées : c'est le serin d'Europe, celui qui anime nos bosquets de son aimable gazouillement. On le retrouve ici dans la chaîne des monts qui bordent la steppe, et on le voit sautiller de rocher en rocher, toujours gai, toujours chanteur. La vue de ce petit animal dans les solitudes sauvages du Caucase a fait battre plus d'une fois le cœur d'un voyageur, en lui rappelant le pays natal et les jeux de la première enfance.

Les courants d'eau de l'isthme caucasien ne sont pas tous également poissonneux; quelques-uns ont trop de fraîcheur et de rapidité, ou sont chargés d'une surabondance de parties minérales. Dans les autres, on pêche une excellente qualité de saumon, l'esturgeon, le sterlet, la carpe, le barbillon, le *sewronga*, le *silurus*, le brochet, le hareng de Kislar, les petites tanches, les corassines et les poissons d'argent. La pêche des phoques dans la mer Caspienne est une importante branche d'industrie. Sur les bords de la mer Noire, les Mingréliens pêchent le thon.

Telles sont à peu près les ressources naturelles qui appartiennent à l'isthme caucasien. De nouvelles explorations ne peuvent qu'en accroître beaucoup la nomenclature; mais nous croyons avoir signalé, dans le domaine connu, tout ce qui était digne de quelque attention. Nous passons maintenant à l'histoire de l'homme.

PARTIE HISTORIQUE.

On parviendrait plus aisément a retrouver dans les steppes du Caucase les grains de sable primitifs qui y furent successivement déposés par les vents du désert, qu'on ne pourrait débrouiller le chaos généalogique des anciens habitants de la région caucasienne. Hérodote, Thucydide, Diodore, Pline et Strabon fournissent certainement à cet égard les plus précieux renseignements; mais à l'époque où écrivaient ces vénérables historiens, ils manquaient de toutes les ressources que le développement des connaissances humaines a mises, après plusieurs siècles, au pouvoir des géographes et des historiens.

Dans le principe, les Grecs donnèrent un nom collectif à tous les peuples qui occupèrent successivement les régions inconnues qu'arrosaient le Danube, le Borysthène et le Tanaïs et qui s'étendaient, en Asie, en deçà



et au delà des monts Imaüs, soit que ces peuples, de race japhétique, fussent descendus des hauteurs du Caucase, soit qu'ils appartinssent à l'émigration d'une famille asiatique. Comme les premiers d'entre eux, qui furent rencontrés par les Grecs, combattaient à cheval et montraient une adresse extrême à se servir de l'arc, ils furent appelés *Scythes*, véritable onomatopée pour désigner le jet de la flèche. Les Grecs apprirent aussi que ces peuples se donnaient entre eux le nom de *Skolotes*, c'est-à-dire cavaliers. Dans la langue finnoise moderne, les mots *Skytta*, *Kitta* et *Kil* désignent encore un archer. Nous ferons remarquer, en outre, qu'il y a une évidente analogie entre le nom de *Celtes*, *Keltes*, ou *Kélètes* (Κέλτοι, Κέλεται), comme disaient les Grecs, et celui de *Skolotes*.

Les géographes de la Grèce, et, après eux, ceux de Rome et de Byzance, voulant classer méthodiquement les diverses peuplades confondues à tort sous un nom identique, commirent la faute non moins grande de désigner, par diverses dénominations, des peuples qui appartenaient évidemment à une même nation. De là cet inextricable réseau qui enveloppe la géographie ancienne, et que la critique moderne peut bien trancher hardiment sans grand inconvénient, mais qu'elle ne saurait débrouiller. Nous ne tiendrons aucun compte des *Scythes Hamaxobiens*, ainsi nommés parce qu'ils vivaient sur des chariots, comme le font encore de nos jours les Tatares Kondures; des *Hippomolgues*, qui buvaient le lait de leurs juments; des *Skénites*, qui reposaient sous des tentes; des *Troglodytes*, qui vivaient dans des grottes; des *Aorses*, ou peuples silencieux, parce qu'au lieu de bruyants chariots, ils employaient des chameaux au transport de leurs bagages; ni de vingt nations dont les fastes ne se rattachent à l'histoire de cette contrée que par un fil trop délié pour nous servir de guide. Les Cimmériens méritent de nous occuper plus sérieusement. Peut-être descendaient-ils d'une colonie voyageuse qui, dans les temps primitifs, avait franchi le Caucase pour chercher vers le nord une patrie moins ingrate que les déserts de la Bactriane, et des rives plus hospitalières que celles de l'Oxus. Ils s'étaient arrêtés sur les bords du Kouban, sur ceux de la mer Noire, et dans les grandes steppes qui offrent tant d'attrait à l'indolence des peuples nomades.

Une autre nation, dont nous avons déja eu l'occasion de parler, habitait alors sur les bords du Tanaïs et du Palus-Mæotis; c'est celle des *Magogs*, ainsi nommés par les Hébreux, *Scythes Mæotes* des Grecs, *Galactophages* d'Homère, *Massagètes* d'Hérodote, et, depuis, les *Sarmates* des géographes. Chez les Mæotes, les femmes apprenaient le métier des armes; elles montaient à cheval, tiraient de l'arc, allaient à la chasse et à la guerre avec leurs maris. Contrariée peut-être par l'arrivée des Cimmériens, cette nation envoya au dehors une colonie sous la conduite de deux jeunes princes, Ilinos et Scolopitus, pour découvrir, s'il se pouvait, une terre plus tranquille. Les émigrants traversèrent les gorges du Caucase, sans être arrêtés ni par les aspérités de ces montagnes, ni par les mille torrents qui coulent de leurs sommités neigeuses, et se fixèrent dans le pays de Thémiscyre, sur les bords du Thermodon. C'est la colonie qui donna naissance aux Amazones.

A peu près vers la même époque (1680 avant J.-C.?), les Mæotes se ruèrent sur les Cimmériens, et les refoulèrent vers le sud. Les vaincus traversèrent le Caucase; quelques-uns y fixèrent leur demeure, le plus grand nombre émigra en Arménie, et, depuis, ravagea une partie de l'Asie.

Trois siècles après (1338 av. J.-C.), nous voyons, sur la foi des traditions égyptiennes, Sésostris faire sa fameuse expédition dans le pays des Scythes. Ce conquérant revient par le nord de la mer Caspienne, passe dans l'isthme et y établit une colonie sur les bords du Phase. Cet événement fit dire par la suite aux Colchéens qu'ils étaient issus des Égyptiens.

Les populations sauvages qui habitaient alors les bords de la mer Noire, vivaient moins de leur industrie sur un sol ingrat, que des ressources qu'elles se procuraient par le brigandage et la piraterie. Cet usage immémorial des peuples caucasiens de courir sur les vaisseaux marchands a traversé les siècles et s'est perpétué jusqu'à notre époque. Lorsqu'un navire faisait naufrage sur ces côtes inhospitalières, les gens de l'équipage devenaient esclaves, s'ils n'étaient pas offerts en holocauste aux monstrueuses divinités du lieu. Ces circonstances furent cause que les Grecs donnèrent à la mer Noire le nom de *Pont-Axin*, qui veut dire *mer inhospitalière*; mais ils le changèrent plus tard en celui de *Pont-Euxin* ou *mer hospitalière*, et ce fut lorsqu'ils en eurent eux-mêmes peuplé le littoral (*). Ils comprirent, en effet, la nécessité de visiter ces peuples farouches et de former des établissements stables parmi eux, tant pour élever une barrière contre leur débordement que pour leur apporter, au moyen du commerce, le bienfait de la civilisation.

Les plus anciens souvenirs des premières émigrations de la Grèce se rattachent aux voyages de Phrixus et d'Hellé; cette époque se perd dans les ténèbres de la mythologie, et nous nous bornons à la mentionner. Mais il n'en est pas de même de l'expédition de Jason, sur l'authenticité de laquelle il n'est plus permis, au point où en est arrivée la science, de concevoir des doutes. Un savant archéologue, M. Raoul-Rochette, a dit avec raison que les fables mêmes qui défigurent cette tradition ne paraissent qu'un garant de plus de la vérité des événements qu'elle retrace.

Le désir de purger la mer des pirates qui l'infestaient, joint à l'espoir de trouver dans la Colchide des richesses dont sans doute les premiers navigateurs avaient exagéré l'importance, attira sous les ordres de Jason l'élite des héros de la Grèce. Plus de quarante chefs se rangèrent sous ses ordres, et chacun montait un vaisseau que manœuvraient les hommes de sa nation. Quant à Jason, il fit construire, au pied du mont Pélion, un vaisseau long, semblable à ceux dont se servaient les Phéniciens, et qu'on appelait *Argo* ou *Arco*. Il y monta, suivi d'une foule de jeunes guerriers, dont les noms appartiennent aux traditions héroïques de la Hellade. Parmi eux on remarque Castor et Pollux, Zétès et Calaïs, Hercule, Orphée, Télamon et Tiphys. Jason partit du port d'Iolchos, et après diverses aventures où il eut à lutter contre la perversité des hommes et la furie des éléments, il découvrit le mont Caucase et entra dans les bouches du Phase. L'entreprise des Argonautes eut peu de succès. Leur chef enleva la fille d'Aëtes, roi de Colchos, la fameuse Médée, et se retira après avoir inutilement guerroyé contre des peuples barbares. Cependant son expédition servit, en quelque sorte, d'itinéraire à celles que la Grèce entreprit successivement. Alors on vit s'élever, sur cette partie du littoral du Pont-Euxin, des villes et des peuples qui revendiquèrent l'honneur d'une origine argonautique (*). *Dioscurias*, aujourd'hui *Iskouriah*, près de Soukoum-kalé, fut fondée, dit-on, par les compagnons de Castor et Pollux, connus sous le nom de Dioscures. *Phasis*, qui devait être située sur la gauche du Phase, en face d'OEa, mais dont il ne reste plus de traces; *Pityus*, devenue Pitzunda, et *Héraclée*, aujourd'hui *Anagri*, remontent à la même source. Les Parrhasiens, sur les bords de la mer Caspienne, se disaient issus des Parrhasiens d'Arcadie; les Albaniens, les Ibériens, la nation des Hénioques, les Tyndarides et vingt autres réclamaient également

(*) Ἄξεινος ou Ἄξενος et Εὔξεινος. (Voyez Pline, Tertullien, Aristote, etc.; d'Anville, Larcher, Millin, Raoul-Rochette, etc.)

(*) Raoul-Rochette, *Établissement des colonies grecques*. (Denys-le-Périégète, Strabon, Arrien, Ammien Marcellin, Eustathe, Pomponius Méla, Pline, Tacite, Solin, Étienne de Byzance, etc.)



la même origine, et leur prétention à cet égard s'appuyait, non seulement sur des traditions historiques, mais encore sur des rapports physiques, dont plusieurs naturalistes ont cru reconnaître les traces chez les descendants de ces peuples. Les témoignages matériels du voyage de Jason existaient encore du temps de Strabon, et il faut peu s'étonner de ne plus les retrouver dans ce pays, où se sont heurtées tant de populations ignorantes, fanatiques et superstitieuses.

L'établissement des colonies fournit aux Grecs les moyens de connaître les peuples du Caucase; mais leur génie poétique a revêtu les faits historiques de cette époque d'un voile qui rend la vérité bien difficile à discerner, et il faut convenir que les événements dont cette contrée a été le théâtre ont singulièrement contribué à embrouiller la question. Cent tribus diverses, auxquelles il serait ridicule de vouloir assigner des limites territoriales, se montrent tour à tour sur la scène politique, dans un flux et reflux de guerre et d'émigration. Enfin la grande irruption des Mongols et des Tatares arrive au moment où les ténèbres de l'histoire commençaient à se dissiper devant les lumières du christianisme.

Ce n'est qu'au moyen de l'analyse que nous pouvons espérer de porter quelque clarté dans les événements qu'il nous reste à raconter; nous allons le tenter.

L'isthme caucasien comprend aujourd'hui environ vingt nations que nous rattacherons à trois groupes principaux, savoir : 1° la *Géorgie :* nous y ferons figurer les Géorgiens proprement dits, les peuples de l'ancienne Colchide, ceux de l'Albanie, les Souanes et les Lazes; 2° le *pays des montagnes*. L'histoire des Tcherkesses ou Circassiens, et celle des Abases entrent dans cette catégorie, où il sera parlé également des Lesghis, des Ossètes et des Tchetchenses; 3° la *région de la steppe*. Nous y comprendrons les Tatares, les Nogaïs, les Turcomans, etc.

GÉORGIE.

La Géorgie embrassait jadis trois états, que les anciens nommaient *Ibérie*, *Colchide* et *Albanie*.

L'Albanie, dont le nom se trouve accidentellement le même que celui d'une province de la Turquie d'Europe, dans le golfe Adriatique, était habitée par les Derbiens. Elle s'étendait le long de la mer Caspienne, depuis l'emplacement où s'est élevé *Derbent*, jusqu'au confluent du Cyrus et de l'Araxe. Elle a formé, de nos jours, le *Daghestan* méridional et le *Chirvan*.

La Colchide, séparée de l'Ibérie par une chaîne de montagnes, s'étendait sur les bords du Pont-Euxin, jusqu'au pays des Abkazes, au nord, et jusqu'au fleuve Apsarus au sud. Elle s'est divisée, dans les temps modernes, en trois provinces : la *Mingrélie*, l'*Iméréthi* ou Imirette, et le *Gouria*. Les principales villes étaient, sur la côte, en descendant du nord au sud, l'ancienne *Lazica*, *Pityusa*, *Dandari*, *Dioscurias*, *Archéopolis*, *Œa*, *Phasis;* dans l'intérieur, *Kyta*, *Mechlessus*, *Madia*, *Surium*, etc. On est peu fixé sur l'époque à laquelle le nom de Colchide a cessé d'être en usage.

Le témoignage des historiens place dans cette province les Colchéens, les Mélanklènes, les Coraxites ou habitants de la montagne du Corbeau, les Apsiliens, les Missimaniens et diverses autres tribus dont les noms nous paraissent aujourd'hui arbitraires et capricieux. Mais le peuple le plus intéressant est celui des *Soano-Colches* de Ptolémée, ou *Souanes* de Strabon et de Pline. Il était originaire de l'Ibérie et se trouvait établi, du temps des Argonautes, dans les montagnes de la Colchide, au-dessus de Dioscurias. Ce peuple, d'une grande bravoure, était d'une malpropreté si excessive, que les Grecs lui donnèrent le nom de *Phthyrophage*. (mangeur de poux). Strabon assure que les Souanes avaient un roi et un conseil composé de 300 membres, et

qu'ils pouvaient mettre sur pied des armées formidables, attendu que chez eux tous les hommes portaient les armes sans distinction d'âge. Persécutés par leurs voisins, et toujours en état d'hostilité avec eux, les Souanes ont été tour à tour soumis aux Byzantins, aux Perses, aux princes de la Mingrélie et aux rois de la Géorgie. Fuyant enfin devant une civilisation qui ne s'offrait à eux qu'à la condition de perdre la liberté, ils se sont retirés dans les Alpes caucasiennes, et vivent actuellement dans les parties habitables les plus élevées de la province d'*Odichi*; on en rencontre cependant aussi sur les bords de l'Ingour, où ils ont même quelques villages; d'autres, mais en petit nombre, habitent les rives du Tzkhénis-tsgali, et ceux-là ont conservé la religion chrétienne, tandis que les autres en ont entièrement perdu le souvenir. Les Souanes, qui se donnent à eux-mêmes le nom de *Chnaou*, forment la nation la plus pauvre du Caucase. Elle n'a pour se procurer des toiles, des draps, des ustensiles de ménage et du sel, que la ressource de vendre des femmes et des enfants. On dit pourtant que les hommes font eux-mêmes leurs fusils et leur poudre. Ils sont généralement braves, robustes, grands, bien faits, mais d'une malpropreté héréditaire; vivant sous des hangars, ils dorment pêle-mêle sur une couche commune, sans distinction de sexe, et même avec leurs bestiaux. Les femmes de cette nation sont fort belles, et de mœurs très-dissolues. Le costume des hommes est assez difficile à caractériser, n'étant le plus souvent qu'une réunion de haillons, attachés autour des jambes et des bras et recouverts d'une sorte de tablier qui leur tient lieu de culottes. Les femmes mariées portent des robes et des mouchoirs écarlate, leur couleur de prédilection; elles se coiffent avec une pièce d'étoffe, de manière à ne montrer qu'un œil, tandis que les filles nubiles vont tête nue.

Les *Lazes* sont également d'origine géorgienne. Ils ont imposé leur nom à toute la côte qui s'étend depuis la Mingrélie et le Gouria, jusques et y compris Trébizonde. Ce peuple sauvage et adonné à la piraterie a dominé quelque temps dans la Mingrélie sous la tutelle des rois de Perse; mais, à l'exception de ce fait, son histoire ne mérite pas de nous arrêter plus long-temps; elle n'est ni plus noble, ni plus intéressante que celle de tous les voleurs de grand chemin.

Les *Colchéens*, qui se donnent une illustre origine due à l'expédition de Sésostris, n'ont aucune ressemblance avec la race égyptienne. Il est à présumer que les descendants des contemporains de Sésostris ont été depuis long-temps remplacés, sur le sol de la Colchide, par une population composée d'éléments hétérogènes que dominait le type géorgien.

L'histoire de la Colchide se confond tantôt avec celle des Romains, tantôt avec celle des Persans, et presque toujours avec celle des Géorgiens. On voit les Colchéens servir dans les armées de Cyrus, de Xerxès, de Mithridate, de Corbulon et de Chosroës. Toujours tributaires, ils offraient annuellement à leurs suzerains cent jeunes filles et cent jeunes garçons. Mithridate fit la conquête de la Colchide entière et l'annexa à son royaume de Pont; mais la fortune des Romains lui enleva cette province, qui fut gouvernée par des rois tributaires de la race de Polémon. Pompée traversa la Colchide et eut à combattre les *Alains*, peuple guerrier qui habitait au nord du Caucase; sous le règne de Néron, elle fut mise au rang des colonies romaines, et subjuguée peu après par les Lazes, qui, en dépit des empereurs romains, en firent hommage aux rois de Perse. Vers la fin du IVe siècle de l'ère chrétienne, les *Huns* (*) dominent dans

(*) Les peuples compris sous cette dénomination sont encore l'objet d'une erreur fort commune. Les *Huns* proprement dits sont d'origine ouralo-finnoise (des monts *Ourals* à la Finlande). Ceux dont il est ici question ne sont pas autres que cette nation de Turks désignés dans les *Annales chinoises* sous le nom de *Hioung-nou*.

la Mingrélie, comme dans le reste de l'isthme caucasien, pendant que les Romains dégénérés et les Persans se disputent la possession de l'Asie avec des alternatives de bons et de mauvais succès. Dans le Ve siècle, un roi de Colchide, nommé Zathus, échappe à l'obscurité historique, en épousant une princesse chrétienne et en recevant le baptême. Alors s'élève ce fameux rempart qui avait environ vingt lieues de longueur, et qui séparait les provinces romaines ou persanes des pays occupés par les Scythes; on en voit encore les restes auprès de *Soukoum-Kalé*. La faiblesse des empereurs semblait lâcher le frein à la licence de la soldatesque et aux déprédations des généraux. Ceux-ci, voulant s'assurer l'impunité dans les provinces lazes, bâtirent, sur les bords de l'*Acinasis*, la forteresse de *Petra*, qui devait les mettre à l'abri du ressentiment populaire; mais, à cette même époque, la Providence envoie à la Colchide un souverain qui avait assez de qualités pour devenir un Pierre-le-Grand, si elle l'eût placé sur un trône moins étroit : Gubaze fait servir tour à tour les Persans et les Romains à la délivrance de son pays, jusqu'à ce qu'enfin il tombe lui-même assassiné traîtreusement par des officiers byzantins. Sous son règne, le grand roi de Perse, Chosroës Nouchirvan, commença l'œuvre de conquête que ses successeurs devaient accomplir. Après Gubaze, la Colchide fut obscurément soumise aux Byzantins et aux Grecs, avec le titre de royaume du Phase. La province supérieure, désignée sous le nom d'*Iméréthi*, en avait été détachée à une époque reculée, pour faire partie d'un royaume dit des Abkhars, dont le souverain de droit était toujours l'héritier présomptif du trône de Géorgie; mais vers l'année 1243, les Mongols, ayant divisé l'héritage du roi George Lascha entre les deux David ses fils, l'Iméréthi devint principauté indépendante, et, depuis lors, il fut tantôt séparé de la Géorgie, tantôt réuni sous le même sceptre, jusqu'à Salomon II, mort à Trébizonde en 1819.

Dans les premières années du XIVe siècle, on vit un autre démembrement de la Colchide et du royaume des Abkhars, la *Mingrélie*, se constituer en royaume indépendant. Ce nouvel état, que baigne le Phase à son embouchure, fut alors gouverné par des souverains qui prirent le titre de *Dadians*. Ces princes forment une série de brigands qui disparaissent tous, successivement, assassinés, mutilés ou aveuglés par ceux qui ambitionnent de leur succéder.

Vers le milieu du XVe siècle, Mahomet II réunit les provinces caucasiennes à ses possessions, et leur impose le double joug de sa suzeraineté et de sa religion. Peu après, la partie méridionale de la Mingrélie opère sa révolution et se constitue, à son tour, province indépendante, sous le nom de *Gouria*. Le dernier *Gouriel*, ou prince de ce pays, végétait, il y a quelques années, à Constantinople.

L'histoire civile de ces états se compose à peu près uniquement de guerres intestines et de querelles de famille. C'est une période sanglante pendant laquelle les forfaits les plus atroces se succèdent avec un acharnement qui étonne l'imagination. La législation, plus ou moins empreinte de férocité, selon les caprices du *Dadian* ou du *Gouriel*, y était généralement basée sur les épreuves du *jugement de Dieu*.

Enfin, la Russie, mettant à profit les levées de boucliers des souverains de la Perse, franchit le Caucase. Alexandre Ier fait de la Mingrélie, du Gouria et de l'Iméréthi, de nouvelles annexes à ses vastes domaines.

Le commerce des esclaves avait formé, de tout temps, la principale ressource de l'ancienne Colchide; les Russes, en occupant la contrée, ont fait cesser ce trafic infame. La religion qui domine aujourd'hui dans les trois provinces est le christianisme selon le rite grec, mais entremêlé de pratiques superstitieuses, ou joint à une grande indifférence. La Russie entretient un gouverneur qui réside à Khoutaïssi, et dont la juridiction s'étend sur une partie de l'Abasie.

Khoutaïssi est la ville la plus importante des trois provinces de l'ancienne Colchide; elle en est la capitale, et sert de résidence aux autorités civiles et militaires. Comme la plupart des anciennes cités, elle se divise en ville vieille et ville neuve. La première, dont on voit encore les murs d'enceinte, et où l'on retrouve les vestiges de plusieurs édifices remarquables, est située sur une éminence à la droite du Phase (*Rioni*). Nous avons dit plus haut que cette ville, l'ancienne *Kyta* (*Colatys*), était regardée comme la patrie de Médée; il serait difficile de présenter des titres d'une noblesse plus illustre. Aujourd'hui, on y va chercher des souvenirs ou y donner quelques instants à l'examen des ruines d'une ancienne et belle cathédrale. Un assemblage de maisons en bois, décoré du nom d'archevêché, un magasin à poudre, quelques cabanes de cultivateurs, et un admirable point de vue, forment, avec les débris de la cathédrale, tout ce qui mérite l'attention des voyageurs.

La ville neuve est bâtie dans une plaine, sur la gauche du fleuve. On y voit un vaste bazar, dont toutes les boutiques, à peu près, sont tenues par des Arméniens ou des Iméréthiens. Tiflis, Akhaltzikhe et Constantinople approvisionnent ce marché, où les achats se font soit au comptant, soit par échange. Là viennent s'entasser les soies, les fourrures, le miel, la cire, les cotons, le blé, le maïs et le vin. Les articles de nécessité première y sont à très-bas prix, puisqu'en temps ordinaire la bouteille de vin revient à moins d'un sou, la livre de viande à 3 ou 4, le *tchetvert* de blé à 12 ou 15 francs (4 francs environ les 100 livres), et celui de maïs à la moitié.

Les maisons de Khoutaïssi sont en bois pour les plus riches habitants, et pour les autres en clayonnages entremêlés d'argile, blanchie extérieurement au moyen de la chaux. Les rues et les places publiques sont ornées d'arbres; aussi l'ensemble de la ville, quoique irrégulier, est des plus pittoresques. Le prince Gortschakoff l'a d'ailleurs beaucoup embellie et agrandie depuis quelques années, et c'est à lui que l'on doit, notamment, les nouveaux corps de caserne, les hôpitaux et le jardin public. Les Russes y entretiennent une garnison nombreuse. La population permanente ne dépasse pas dix-huit cents ames, dont une moitié se compose d'Arméniens, d'Iméréthiens et d'étrangers de divers pays, et l'autre de Juifs seulement. Ces derniers ont un quartier à part; ils s'occupent, à peu près exclusivement, de la vente des céréales et autres productions de la terre (*).

Redoute-Kalé est le port le plus important de toute la côte. Son commerce d'entrepôt a pris, depuis quelques années, un grand développement. Les articles d'exportation consistent en cire, tabac, cuirs de bœuf et de buffle, fourrures, bois de noyer, maïs, etc. La population de *Redoute-Kalé* est de neuf cents ames seulement, y compris une garnison de quatre cents hommes au moins. *Poti* et *Anaklia* méritent d'être mentionnés comme ayant fait le principal objet de plus d'une guerre de la Russie avec la Porte. La première de ces deux puissances avait commis la faute énorme de les laisser entre les mains de la seconde, lors de la paix de Bouckarest (1812).

Oni est un village assez considérable du canton de *Radscha*, au nord de Khoutaïssi. Ce canton abonde, dit-on, en mines d'argent, de cuivre et de fer. Les ruines de tours et de forteresses, disséminées sur le sol de cette intéressante partie de la Colchide, attestent les ravages que la guerre y fit autrefois. On trouve, d'ailleurs, dans toute l'ancienne Colchide un assez

(*) Nous donnons dans la planche n° 2 quelques fragments de la cathédrale de Khoutaïssi. Cette bizarre architecture, dont les ornements représentent des animaux, des fleurs, des candélabres et vingt sujets capricieux, atteste une époque de décadence. Il n'en restera bientôt plus de vestiges, car c'est maintenant, dans le voisinage, à qui enlèvera une pierre ou un fût de colonne pour les joindre aux matériaux de construction.

grand nombre de forteresses dont plusieurs sont encore en bon état de défense (*). *Zougdidi* est un petit bourg intéressant, parce qu'il est la résidence du *Dadian*, ou prince de la Mingrélie. Ce souverain déchu, et pourtant toujours héréditaire, voyage avec sa cour pour se procurer des moyens d'existence; il visite ainsi, successivement, la demeure de chacun de ses vassaux, passant de l'une à l'autre, lorsqu'il en a épuisé les provisions de vin et de volailles. Cette condition du prince peut faire apprécier le degré de pauvreté de ses sujets. Les seigneurs mingréliens ou iméréthiens et les dames de la cour du *Dadian* ont pourtant des vêtements remarquables, sinon par leur propreté, du moins par une prétention au luxe. Les dames portent des manteaux écarlate et des chapeaux de feutre de cette couleur, garnis de galons d'or et de petite plaques ou monnaies de même métal. Les nobles voyagent à cheval, et leurs vassaux les accompagnent à pied, par respect pour le droit de suzeraineté. La condition du peuple est des plus malheureuses, et cependant elle s'est bien améliorée depuis l'incorporation de ce pays à la Russie. Les gentilshommes n'ont plus le droit de vie et de mort sur leurs vassaux; mais ils conservent encore sur leurs biens et leurs personnes des priviléges qui doivent céder tôt ou tard au progrès de la civilisation.

Les nobles mingréliens sont passionnés pour la chasse; et comme leur pays abonde en oiseaux de proie de toute espèce, ils passent la plus grande partie de leur temps à les dresser à cet exercice.

Dans la Mingrélie, les hommes de basse condition, encore moins favorisés que leurs voisins de l'Iméréthi, décèlent une extrême misère sur leur personne comme dans leurs habitations. Ils se rasent ordinairement la tête, n'y laissant qu'une couronne de cheveux à la façon des moines. Ils vont les jambes nues en toutes saisons, et jettent sur leurs épaules un *bourka*, petit manteau de feutre assez semblable par la forme à nos grands collets de cavalerie. Leur chaussure consiste quelquefois en un simple morceau de peau apprêtée, nouée autour de la cheville, mais, plus ordinairement, en une sorte de sandales beaucoup plus larges que le pied, et tressée comme une claie d'osier. Les plus aisés ajoutent à ce costume une calotte de feutre. Selon l'usage commun à tous les peuples du Caucase, ils ne sortent pas de chez eux sans être armés, et cette précaution ne leur est pas inutile, tant ils ont à redouter les attaques de leurs redoutables voisins, les *Abases*, qui sont sans cesse occupés à leur tendre des embûches pour les emmener en esclavage; mais elle favorise singulièrement aussi leur penchant au vol et aux actes de violence.

Les Mingréliens se souviennent d'avoir été chrétiens. Ils ont encore un patriarche qu'ils appellent *Catholicos*, des évêques et des prêtres, ou *papas*.

Le *Catholicos* et les évêques sont assez riches, parce qu'ils vivent aux dépens du peuple, vendant les absolutions, les amulettes, les guérisons et toutes les jongleries des prêtres du paganisme. Les *papas*, au contraire, sont généralement fort pauvres; aussi ne sont-ils guère moins adonnés au vol et au brigandage que le reste des Mingréliens. La plupart de ces *papas* sont mariés, et plusieurs ont jusqu'à six ou huit femmes. L'entrée des églises n'est permise qu'aux hommes.

Lorsqu'un noble se marie, il est assisté d'un parrain qui, tandis que le prêtre récite les prières d'usage, s'occupe à coudre les époux ensemble par leurs habits; il prend ensuite deux couronnes de fleurs naturelles et les pose alternativement sur leur tête, les changeant de l'un à l'autre, d'après

(*) La planche n° 6 représente une forteresse du canton de *Radscha*, à l'extrémité du village de Baragone, au confluent du Phase et de la Longonne. Nous avons pensé qu'elle pouvait donner une idée suffisante des ressources que ce pays montagneux a fournies à l'esprit belliqueux des Iméréthiens; elle se nomme *Tmindas-Tsiké*.

l'ordre donné par l'officiant. Puis il leur offre du pain et du vin, mange et boit avec eux, et annonce que la cérémonie est accomplie.

Le voyageur Chardin, qui écrivait à la fin du XVII[e] siècle, a donné, sur son séjour en Mingrélie, des détails curieux, mais qui offrent bien peu d'intérêt aujourd'hui, parce qu'ils se rattachent à des mœurs que le temps et le contact de la nation russe ont modifiées. La princesse de Mingrélie qui reçut Chardin était une espèce de courtisane effrontée qui rançonna notre voyageur, dont les malles furent encore pillées par les princes ou nobles du pays. Ceux-ci l'auraient peut-être même fait périr, s'ils ne l'avaient pris pour un capucin.

Les Orientaux donnent à la Mingrélie le nom d'*Odichi;* les Arméniens appellent les habitants de ce pays *Egératsik*, ou descendants d'Egros, que la tradition fait regarder comme le fondateur de la nation (*).

Quant au mot *Mingrélie*, le voyageur Reineggs l'a dérivé de *Mingraoul*, mille ruisseaux, parce que cette contrée est arrosée par des courants d'eau sans nombre. Suivant une autre opinion, il viendrait de *Mégrelni*, qui correspond à *Egératsik*, suivant les procédés spéciaux des langues arménienne et géorgienne.

L'extrême humidité de la terre, échauffée en été par l'ardeur du soleil, fait de la Mingrélie un séjour des plus malsains. Les étrangers y contractent de graves maladies, et les naturels atteignent rarement à une grande vieillesse. L'hydropisie est très-commune chez eux; mais généralement toutes leurs infirmités ne doivent pas être attribuées au climat seul, les mœurs du pays y contribuent beaucoup aussi. Les Mingréliens ne mangent, pendant la plus grande partie de l'année, que leurs énormes choux, auxquels ils ajoutent quelques poissons salés ou de la chair de porc; ils boivent une sorte de vinaigre fait avec le bouillon de ces mêmes choux. Des racines qu'ils couvrent de sel et quelques fruits sauvages complètent leur nourriture habituelle. Ils passent leur vie à cheval, ne s'arrêtent que pour dormir sur un terrain mouillé, et sont constamment, enfin, dévorés par la vermine. Ce peuple fait une grande consommation de *gomi* (panicum italicum), espèce de millet. Nous allons d'ailleurs retrouver, en parlant de l'Ibérie et de la Circassie, les autres traits caractéristiques des habitants de l'ancienne Colchide.

L'Ibérie, dont l'étymologie est incertaine, a formé la Géorgie proprement dite, ou le Karthli, borné au nord par la chaîne des montagnes neigeuses du Caucase, à l'ouest par la Colchide, à l'est par l'Albanie, au sud par l'Arménie, dans une limite variable et long-temps indéterminée. Tout ce pays, lors de la colonisation riveraine des Grecs, était occupé par les *Mosques*, dont faisaient partie les tribus des Tibarrhéniens, des Macroses, des Amardes et autres. Quelques auteurs supposent que les Grecs appelèrent ces peuples *Géorgiens*, du mot *Géorgos*, laboureur; mais cette étymologie est peu soutenable, quand on considère que l'agriculture de cette contrée ne pouvait certainement pas être un objet d'admiration pour la Grèce. Il n'est pas plus raisonnable de penser que ce nom leur fut donné, après l'introduction du christianisme, en l'honneur de saint George, dont la mémoire est tellement vénérée parmi eux, que la majeure partie de leurs églises lui sont dédiées, et qu'ils n'ont pas eu moins de treize souverains du nom de George. L'étymologie la plus vraisemblable est celle qui tire le mot *Géorgie* de *Djorzan*, le plus anciennement donné à cette contrée par les auteurs arabes, ou de *Gourdjistan*, sous lequel elle fut connue au XII[e] siècle, après l'occupation du pays par les *Gourdjes*.

La Géorgie fut, depuis le XIII[e] siècle, subdivisée en plusieurs provinces, dont les noms, pour la plupart imposés par les conquérants venus de la Perse,

(*) Voy. *Chronique géorgienne*, traduite par M. Brosset. Paris, 1830.

ont traversé les siècles et se retrouvent dans certaines localités auxquelles il serait impossible d'assigner des limites. Parmi ces démembrements, le *Kakhéthi*, le *Kharthli* et le *Somkhéthi* ont formé, à diverses époques, des royaumes indépendants. Aujourd'hui le *Cara-bag*, entre le Kour et l'Aras, et le *Talidj*, qui borde la mer Caspienne, sont les provinces les plus méridionales de l'empire russe, sur les frontières de la Perse.

Les Géorgiens appellent leur pays *Karthli*, et toutes leurs tribus *Thargamossiani*, noms qu'ils ont adoptés depuis l'introduction du christianisme pour se donner une origine biblique. *Thargamos*, patriarche de l'Arménie et de toute cette partie de l'Asie septentrionale, était le petit-fils de *Japhet*. Il eut huit fils, dont le second, nommé *Kharthlos*, vint s'établir sur le versant méridional du Caucase, et fut le fondateur de la nation géorgienne. Étienne Orpélian, archevêque de Siounie, qui vivait dans le XIII[e] siècle, rapporte que ce fils du patriarche bâtit, au pied du mont Armaz, une forteresse à laquelle il donna le nom d'*Orpeth*. Cette circonstance est digne d'être notée, car elle nous servira de point de départ pour l'histoire de la race des Orpélians, véritables maires du palais des rois géorgiens.

Mtskethos, l'aîné des fils de *Karthlos*, fonda auprès du confluent de l'Aragwi et du Kour une ville à laquelle il donna son nom, et qui servit de capitale à ses successeurs jusqu'en 470. Plusieurs d'entre eux y furent inhumés. Il faut rejeter parmi les contes persans la tradition géorgienne selon laquelle un roi des Khazars, qui avait fait une irruption en Géorgie et en Arménie, l'an du monde 2300, aurait donné à son fils *Ouobos* tous les prisonniers ramassés dans la contrée comprise entre le Kour et l'Araxe, et l'aurait établi roi du pays situé à l'est du Térek.

Des fragments de la chronologie des rois géorgiens se trouvent disséminés dans les historiens persans et byzantins; Constantin Porphyrogénète dit que tous ces rois se prétendaient issus de la femme d'Urie, enlevée par David. Deguignes, Guldenstædt et Klaproth en ont donné des listes incomplètes, et qui, cependant, ne comprennent pas moins de 120 monarques; mais nous ne tenterons pas de tirer leurs noms obscurs de l'oubli qui les menace. Il importe peu de savoir que des *Artak*, des *Datchi*, des *Bakour*, des *Mirwan*, des *Louarsab*, des *Vaktang* ont administré sans gloire un peuple incivilisé, sous la tutelle des empereurs d'Occident ou des rois de la Perse; l'attention ne doit se porter que sur quelques rares sommités qui apparaissent de loin en loin, dans le domaine de l'histoire, comme des oasis dans un désert de sable.

Les chroniques géorgiennes citent *Pharnavaz* ou *Pharnabace* comme le premier qui ait pris le titre de roi de Géorgie. Il vivait environ 300 ans avant l'ère chrétienne. Mais il n'est pas question de lui, sous ce nom du moins, dans la chronologie de Deguignes. Un de ses successeurs, du nom d'Aderki, divisa ses états en deux royaumes, celui d'*Armazel* et celui de *Mtsket*, qu'il laissa en mourant à ses deux fils; mais à la sixième génération, le souverain d'Armazel les réunit de nouveau. Un roi, nommé Mirvan, fit bâtir la forteresse de Dariel, et élever un rempart pour servir de boulevard à la Géorgie, contre les invasions des Alains et des Khazares (*); cela n'empêcha pas les Alains

(*) Les *Alains*. L'antiquité confondait sous ce nom générique plusieurs nations voisines du Caucase et de la mer Caspienne. Selon Eustathe, ce mot, dans la langue des Sarmates, signifie *montagnards*. Ceux dont il est ici question ont été la souche des *Ossètes*, dont il sera parlé plus bas.

Les *Khazares*. D'après M. Lesur, et généralement d'après les écrivains modernes, les Khazares seraient d'origine turque. M. Klaproth a démontré victorieusement, selon nous, que c'est là une erreur, et que ce peuple est plutôt d'origine finno-ouralienne. Il en est question dans Hérodote et Strabon sous le nom de *Katiars*; dans Procope, sous

dans le siècle suivant (100 ans avant J.-C.) de traverser deux fois le Caucase du nord au sud pour se porter vers l'Arménie et la Médie.

A la fin du III° siècle de l'ère chrétienne, nous voyons un roi, *Aspagour*, abolir la coutume d'immoler des enfants aux idoles. Cet événement fut le présage d'un grand changement qui allait s'opérer parmi les peuples caucasiens, par l'introduction du christianisme. Dioclétien tenait les rênes de l'empire, Tiridate régnait en Arménie, et Mirian en Géorgie (265 à 318), lorsqu'une esclave que les chroniques arméniennes appellent *Nina*, mais que les martyrologes ne désignent que par les mots de *sainte servante chrétienne*, vint en Géorgie et y porta, avec l'exemple de toutes les vertus, la foi de Jésus-Christ. Le roi Mirian fit construire à *Mtsketha* une chapelle en bois où furent déposées de précieuses reliques. Mirdat, son petit-fils, remplaça par une église en pierre la baraque due à la piété parcimonieuse de son aïeul. En 469, le roi Waktang-Gourgaslan abandonna sa capitale de Mtsketha pour une nouvelle ville qu'il avait fait bâtir sur l'emplacement d'un ancien village, nommé *Tphilissi* ou *Tphiliskalaki*, la ville chaude, à cause de ses sources d'eau thermale. Cette ville n'a pas cessé d'être la capitale du royaume; elle se nomme aujourd'hui Tiflis.

Le VII° siècle de notre ère vit naître l'islamisme. Cette nouvelle religion ne fut pas étrangère aux maux qui vinrent assaillir pendant plusieurs siècles les nations caucasiennes. En 684, le kalife Valid envoie dans le Caucase une armée de 3000 hommes, sous le commandement de son frère Muslimeh. Celui-ci s'empare de Derbent après une bataille mémorable, où fut tué un héros, dont la mémoire est chère aux musulmans : son nom est *Kriklar*. On voit encore son mausolée aux environs de Derbent; les Lesghis y viennent en pèlerinage.

De cette époque jusqu'à la fin du IX° siècle, les Arabes continuent leurs incursions dans la Géorgie, le Chirvan et le Daghestan, dont ils forcent ceux des habitants qui tombent en leur pouvoir à embrasser la religion de Mahomet. En 861, ils s'emparent de Tiflis, mais après cet exploit, leur domination commence sa période de décadence. Ils avaient cependant envoyé plusieurs colonies dans le Caucase, et, de nos jours encore, on trouve, au nord de Derbent, une peuplade arabe, dont l'origine remonte jusqu'à cette colonisation. Nous arrivons enfin, en laissant de côté une longue série de petits souverains sur les noms et l'ordre desquels les chroniqueurs et les historiens ne sont pas même d'accord, à quelques événements qui concernent la race si intéressante des Orpélians.

Les Géorgiens gémissaient depuis long-temps sous le joug des infidèles. Leurs souverains, forcés de suivre les inspirations d'un commissaire étranger, n'avaient plus qu'une ombre d'autorité, et n'osaient même prendre le titre de rois; ils se faisaient appeler *patricks* (patriciens), ou *mamasakhlisi* (pères de maison). La mauvaise administration, qui était la conséquence inévitable de cet état de choses, donnait naissance à une foule d'abus, et, par suite, à la corruption et aux désordres de toute nature. Sur ces entrefaites, une grande révolution s'opéra dans un pays de l'Orient, voisin des Tatares, et qui s'étend, dit l'archevêque de Siounie, Étienne Orpélian (*), jusqu'aux monts Imaüs. A la suite de cette révolution, une partie de la famille régnante se voua à l'émigration, et, de contrée en contrée, elle arriva au pied du Caucase. Le chef de ces nobles voyageurs était un prince de bonne mine, brave et courageux. Apprenant la triste position des Géorgiens, de plus en plus opprimés par les Persans, il leur fit offrir ses services, et se mit incontinent en devoir de les délivrer de leurs tyrans. La fortune secondant

celui de *Khazires ;* dans Moïse de Khorène, et les écrivains postérieurs à l'ère chrétienne, sous celui de *Khazars* ou *Kozars*.

(*) Voyez le livre curieux et savant de M. Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*.

son courage, il put tenir tout ce qu'il avait promis aux peuples de la Géorgie. Ceux-ci, reconnaissants d'un pareil bienfait, décernèrent de grands honneurs à ces étrangers, et surtout à leur brave chef. Le roi lui donna, entre autres domaines, la forteresse d'*Orpeth*, d'où lui fut acquis, pour lui et ses descendants, le surnom d'*Orpélian*. Cette famille ne cessa de rendre à la Géorgie des services signalés; elle fut en possession de fournir à la couronne ses plus fermes soutiens, et au peuple ses plus braves défenseurs. Convertis à la foi chrétienne, les Orpélians la servirent toujours avec zèle contre les entreprises des infidèles, et acquirent tant de gloire, qu'il n'eût tenu qu'à eux de remplacer sur le trône les fantômes de rois qui s'y succédaient obscurément sous leur protection. Le chef des Orpélians était de droit *sbalasar*, ou généralissime des armées géorgiennes; il avait en propre, outre la forteresse d'Orpeth et autres apanages, douze étendards, sous chacun desquels se rangeaient mille combattants. Dans les solennités publiques, il marchait devant le roi, portant une baguette surmontée d'une tête de lion. Son drapeau était rouge, pour le distinguer de celui du souverain, qui était blanc. A la table royale, il avait seul le privilége de manger couché sur un lit, et d'être servi avec des plats d'argent; enfin, c'était lui qui couronnait le roi. On conçoit que tant d'honneurs aient pu exciter l'envie de la noblesse géorgienne et du souverain lui-même : il n'y aura plus lieu d'en douter après les événements que nous allons raconter.

En l'année 1049 de notre ère, sous le règne d'un roi nommé David, les Turcs Seldjoukides firent une irruption dans l'Asie-Mineure et les provinces caucasiennes. Le roi David eut peur et se sauva dans les montagnes; mais le *sbalasar*, Libarid Orpélian, s'avança bravement à la rencontre des infidèles, suivi seulement d'une poignée de guerriers auxquels se joignirent quelques corps arméniens et grecs. Il présenta la bataille à un ennemi dont l'armée était vingt fois plus nombreuse que la sienne, se comporta vaillamment et fixa la victoire sous ses drapeaux. Cet événement lui acquit tant de gloire, que les nobles géorgiens en conçurent une violente jalousie. Ces ingrats ne rougirent pas de se liguer contre leur chef, qu'ils assassinèrent traîtreusement. Ce forfait n'attendit pas long-temps son châtiment : l'armée des Turcs s'était débandée, mais elle n'était pas détruite, et quand elle revint à la charge, les chrétiens, privés d'Orpélian, n'osèrent lui tenir tête; ils furent, pour la plupart, taillés en pièces, et la Géorgie tomba au pouvoir des Seldjoukides. Tiflis ne fut pas plus épargnée que les autres villes, et les vainqueurs y mirent une garnison, pendant que les débris de l'armée vaincue allaient chercher un refuge dans les hautes montagnes.

Cependant Libarid avait laissé un fils, Ivané Ier. Cet héritier de la gloire paternelle fut rappelé par le roi David-le-Fort, deuxième du nom, et rentra non-seulement en possession de son patrimoine, mais reçut encore le don de la forteresse de Lorhi. L'an 1160, David III, qui avait régné avec sagesse et modération, mourut et laissa un fils en bas âge nommé Temna. La veille de sa mort, il avait appelé auprès de lui le connétable Ivané Orpélian III, petit-fils du précédent, et, en présence de toute sa cour, lui avait tenu le langage suivant : « Quand je « ne serai plus, mon frère George « gouvernera l'état au nom de son « neveu, comme un bon et loyal ré- « gent ayant la crainte du Seigneur. « Quant à vous, Orpélian, je vous « laisse la tutelle de mon fils; veillez « sur ses jours et son éducation, je « le confie à votre loyauté : quand il « aura atteint l'âge de majorité, vous « le ferez reconnaître pour mon légi- « time successeur. » Cela dit, il avait mis l'enfant entre les bras du *sbalasar;* et celui-ci avait juré, sur son épée, de remplir fidèlement les intentions du monarque expirant. Il tint parole; et le jeune Temna apprit, sous

ses ordres, comment il fallait gouverner un peuple guerrier dans un temps de troubles et de discordes. A l'époque de la majorité du prince, les grands du royaume, mécontents de l'administration de George, vinrent trouver Orpélian, le pressant de faire reconnaître le véritable roi. Ivané se rendit à leurs désirs; mais comme il arriva que le régent ne voulut pas rendre la couronne, il fallut recourir aux armes. George se retira à Tiflis, où Ivané vint l'assiéger; malheureusement ce général, espérant que la réflexion ramènerait l'usurpateur à de meilleures dispositions, laissa traîner le siége en longueur. Son adversaire profita si bien de ce délai, qu'en peu de temps Ivané se vit abandonné par la majeure partie des seigneurs, que les promesses fallacieuses du premier attiraient auprès de lui. Obligé alors de fuir à son tour, il se retira, avec son pupille, dans la forteresse de Lorhi, et envoya son frère Libarid et ses deux fils demander du secours aux Atabeks de Perse et d'Arménie. Le régent ne tarda pas à venir mettre le siége devant Lorhi, qu'il réduisit à la dernière extrémité. La présence seule du jeune roi donnait encore quelque force au parti de ses défenseurs, lorsque ce prince, saisi d'une terreur panique, déserta lui-même sa propre cause; et s'étant laissé couler au pied des remparts, vint se jeter aux genoux de son oncle, implorant sa pitié, et ne demandant que la vie. Le vainqueur, que nous pouvons appeler maintenant George III, la lui accorda, dans l'effusion de sa surprise et de sa joie; mais mieux eût valu mille fois la lui ôter! Le monstre fit crever les yeux à ce faible enfant, et le réduisit à cet état abject où l'homme ne peut plus espérer les douceurs de la paternité. La guerre désormais devenait sans objet. Orpélian consentit donc à se rendre, sous la condition qu'il ne lui serait fait aucun mal. George en avait donné sa parole; et cependant, quand il eut en son pouvoir celui qui avait voulu l'empêcher de régner, il ne craignit plus de se parjurer : il traita en tout son prisonnier comme il avait traité son neveu, lui laissant la vie par dérision. Non content de cela, il attira auprès de lui les parents d'Ivané et les fit tous massacrer, sans égard pour les enfants, les vieillards ni les femmes. Enfin, voulant anéantir, s'il était possible, jusqu'au souvenir de la race des Orpélians, il fit effacer leurs noms de toutes les inscriptions des églises, ainsi que des livres historiques.

Sur ces entrefaites, Libarid, frère du malheureux Ivané, ignorant cette catastrophe, arrivait avec une armée de 60,000 hommes. Mais quand il eut appris ce qui s'était passé : « Les chrétiens, dit-il, n'ont pas fait cela, « pourquoi irais-je les punir d'un crime « qu'ils n'ont pas commis? » Il se retira donc, et congédia son armée. Ses deux neveux le suivirent dans l'exil, et se réfugièrent, l'un chez l'Atabek Ildigouz, l'autre auprès de l'émir de Kondsag. Ce ne fut que long-temps après, sous le règne de Thamar, fille et héritière de George III, que l'un d'eux, du nom de Libarid, consentit à rentrer en Géorgie, où on lui restitua la forteresse d'Orpeth. Il fut la source des nouveaux Orpélians.

Le règne de Thamar forme la période la plus glorieuse de l'histoire géorgienne. Cette princesse, que ses peuples reconnaissants appelèrent *Mep'hé*, nom qui ne convient qu'aux souverains de l'autre sexe, eût acquis une célébrité historique sur un champ plus vaste; elle eût été Sémiramis à Babylone, Élisabeth à Londres, Catherine à St-Pétersbourg. Elle rappela à son service, ainsi que nous venons de le dire, les illustres rejetons de la race des Orpélians, chassa les Persans qui avaient envahi ses états, conquit tout le pays situé entre le Kour et l'Araxe, rendit tributaires plusieurs princes voisins, et étendit sa domination de la mer Caspienne à la mer Noire. Son fils, George IV, surnommé le Lippu (*Lascha*), secondé par Ivané Orpélian, entreprit plusieurs guerres heureuses contre les tribus situées hors de la limite méridionale de la

Géorgie, et les contraignit à embrasser le christianisme. Mais, en l'année 1220, les Mongols, que conduisaient les généraux de Tchinghis-Khan, entrèrent dans l'Arménie et se portèrent de là vers le Caucase, qu'ils traversèrent en entier, semant partout, sur leur passage, la dévastation et la mort. La vieillesse de George IV fut abreuvée d'amertumes par une suite de malheurs qui offrent peu d'intérêt historique. Il laissa un fils en bas âge, qui régna depuis sous le nom de David IV, et confia sa tutelle à sa sœur Rousoudan. Cette princesse s'empara de la couronne en 1224, au détriment de son neveu. Sous son règne, les Mongols rentrèrent dans l'isthme caucasien, et y causèrent encore une fois d'épouvantables ravages. A dater de cette époque, jusqu'à la fondation du nouveau royaume de Perse (1500 de J.-C.), l'histoire géorgienne se confond avec celle des conquêtes de Tchinghis-Khan et de Timour-Lang (Tamerlan). Seulement on voit briller, de temps en temps, quelques beaux faits d'armes inspirés par le désespoir des vaincus. Des succès momentanés laissent aux peuples opprimés le temps de respirer; mais les conquérants ne tardent pas à revenir, grossis et murmurant comme les vagues de la tempête. De 1305 à 1346, plusieurs combats méritent à George VI le surnom de *Très-Illustre*. En 1388, Tamerlan ravage de nouveau la Géorgie, dont il emmène le roi, Bagrat, prisonnier. Celui-ci feint de se convertir à la religion de Mahomet; il gagne ainsi la confiance du vainqueur, lui demande une armée pour rentrer dans ses états et en appeler les habitants au musulmanisme : le guerrier mongol donne dans le piége, et envoie ses soldats à la mort. Furieux ensuite et rugissant comme un lion, il rentre en Géorgie, où, dans trois expéditions successives, il dévaste les villes, les campagnes et les monastères; fait couler des flots de sang et ne détruit pas moins de sept cents villages, tandis que George VII, fils et successeur de Bagrat, se cache dans les gorges les plus reculées du Caucase. En 1404, Tamerlan abandonne enfin ce malheureux pays; George descend de ses montagnes, reprend successivement Tiflis et les principales forteresses occupées par les Persans, et vit encore quelques années tranquille et heureux, autant qu'il pouvait l'être au milieu des ruines de sa patrie, encore fumantes du sang géorgien. Dix années après, Alexandre, de la maison de Bagration, réunit sous sa domination tous les pays géorgiens.

De 1500 à 1703, c'est-à-dire jusqu'au règne de Vakhtang VI, le dernier roi de la branche principale des Bagratides, on voit se succéder douze monarques du nom de *David*, *Louarsab*, *Simon* ou *George*, tous tributaires de la Perse, quelquefois en état de rébellion, mais toujours victimes des dissensions intestines. En 1618, Chah-Abbas emmène cinq cent mille Géorgiens des deux sexes, et les dissémine sur le sol de la Perse. Les royaumes de Kakheth et de Karthli se forment des débris de celui de Géorgie; puis ils se fondent l'un dans l'autre, se séparent de nouveau et se réunissent encore. Les provinces, à cette époque, étaient administrées par des gouverneurs qui prenaient le titre de *Khans*. Enfin, Vakhtang VI, qui attacha son nom à un code long-temps vénéré, et l'un des plus belliqueux souverains du Caucase, vient interrompre, par d'éclatantes vertus, cette longue obscurité, jusqu'à ce que, vaincu lui-même et ayant épuisé toutes ses ressources, il se jette dans les bras de la Russie, et se retire à Astrakan, pour y mourir en paix (*).

Depuis long-temps le zèle religieux des Géorgiens et l'horreur que leur inspirait le joug des mahométans les avaient portés à rechercher secrètement l'alliance de la Russie. Cette puissance s'était déja, depuis le règne d'Ivan-Vassilievitch, étendue jusqu'au pied du Caucase, et, dès l'année 1555, plusieurs tribus tcherkesses avaient

(*) Pour quelques Orientalistes, ce prince n'est que le cinquième de son nom.

reconnu son vasselage. En 1586, un roi de Kakéthi se mit sous la protection du czar Fodor, et trois ans après, une ambassade géorgienne vint implorer son secours contre les Turcs. Cet événement se renouvela souvent et inspira aux Russes cette convoitise des provinces caucasiennes qu'ils ont, depuis, si largement satisfaite. En 1722, Pierre-le-Grand traverse le défilé de Derbent, et vient assiéger le vieux Chamacki, où des sujets de son empire avaient été lâchement assassinés par les Persans. Un traité lui assure la possession des provinces qui bordent la mer Caspienne; mais quelques années après, elles sont rendues à Nadir-Schah. Enfin, arrive le règne d'Héraclius, deuxième du nom. Si la dignité de l'histoire nous permettait de reproduire ici une expression devenue proverbiale, nous dirions que ce fut le commencement de la fin. Héraclius, voulant se soustraire à la domination des Persans, se constitua vassal de Catherine II, par le traité de Gheorgiewsk (24 juillet 1783). Douze années après, une armée persane vient ravager ses états pour punir cette désertion; Aga-Mohamed-Khan s'empare de Tiflis, l'abandonne au pillage, met tout à feu et à sang, et emmène vingt mille prisonniers. Héraclius ne reçoit de la Russie que d'impuissants secours; il meurt (1798) accablé de chagrins et de regrets. Son fils George n'a pas un règne plus tranquille. Constamment occupé à guerroyer contre les montagnards lesghis et les Persans, il implora la protection de l'empereur Paul Ier, et mourut avec la certitude qu'il était le dernier roi de Géorgie. La reine Marie, sa veuve, voulut d'abord s'opposer aux prétentions des Russes; on dit même qu'elle fit poignarder un officier supérieur que le général Tzitzianoff avait chargé de la conduire à Moscou. Enfin elle se rendit, et son fils David, ayant peu après (1800) fait une entière cession à l'empereur Alexandre de l'héritage de ses pères, tous deux se retirèrent à St-Pétersbourg. A dater de cette époque, la Géorgie devient une province russe; elle n'est plus du domaine de l'histoire.

Les Géorgiens professent la religion chrétienne, et appartiennent, pour la plupart, à l'église grecque orthodoxe. Dans cette nation, les hommes sont grands et robustes; ils ont l'humeur guerrière et quelquefois farouche; ils sont intelligents, hospitaliers, mais ignorants et peu affables. Leurs femmes ont des traits délicats et réguliers, le regard doux, la taille élancée et la peau blanche. Leur beauté leur a de tout temps valu une grande célébrité. A l'époque où les provinces du Caucase n'étaient pas sous la protection de la Russie, les Géorgiennes peuplaient les harems de l'Orient, et partageaient avec les Circassiennes l'honneur de donner des souveraines à l'Asie.

Les belles-lettres ont été cultivées avec quelque succès par les Géorgiens. La traduction de la Bible, qui remonte au VIII[e] siècle, est restée le premier et le plus beau monument du pur idiome de ce peuple. Les rois de ce pays envoyaient ordinairement quelques jeunes gens choisis s'instruire dans les écoles d'Athènes; aussi les mythographes grecs, les ouvrages de leurs anciens philosophes et ceux des Pères de l'Église, ont-ils été traduits en géorgien. Plus tard, des rapports suivis avec les musulmans de l'Arabie et de la Perse amenèrent dans la littérature du Caucase une invasion du goût de ces peuples. Au XVIII[e] siècle, les dynasties royales des Moukraniens et du Kakheth produisirent les littérateurs les plus distingués. La traduction de la Bible, revue et complétée par les soins de trois rois, fut imprimée à Moscou, et plusieurs des meilleurs ouvrages français du siècle de Louis XIV obtinrent le même honneur.

La langue géorgienne, dont la plus belle époque date du règne de Thamar, tient, par la ressemblance d'une grande partie de ses mots, aux idiomes persan et arménien. Sans être rude à la prononciation, elle est so-

nore et abondante en articulations fortes (*).

La population de la Géorgie, dans ses limites actuelles, s'élève à 400,000 individus environ, et se compose d'indigènes, d'Arméniens qui fuyent devant la persécution mahométane, de Juifs, de Kourdes, de Tatares, de Persans et de quelques Turcomans, dans le district de Bortchalo. Les Arméniens ont, en quelque sorte, le monopole du commerce, les Géorgiens se livrant de préférence à la culture des terres.

Outre les vignobles du Kakethi qui fournissent à la Géorgie tout le vin nécessaire à la consommation, on cultive, dans les trois provinces de l'ancien royaume, la garance, le mûrier, les céréales et surtout le riz. Le Karabagh est renommé pour sa belle race de chevaux persans. Les moutons sont fort nombreux dans toute la contrée; les bœufs, les cochons, et généralement les animaux domestiques de l'Europe font partie de ses richesses agricoles.

Tiflis, que traverse le Kour, ou *Cyrus*, est encore la ville la plus importante de la Géorgie moderne. (Voy. la *pl.* 4.) Prise et saccagée plusieurs fois, notamment en 1796, elle a été reconstruite avec goût. Elle se divise en ville vieille, sale et tortueuse, et en ville neuve, dont les rues n'ont pas moins de 60 pieds de largeur; les maisons y sont construites en briques, et surmontées par de grandes terrasses sur lesquelles les femmes aiment à se rassembler dans les belles soirées d'été. On y voit les dames âgées causer entre elles et prendre des rafraîchissements, tandis que les jeunes filles dansent au son de la guitare ou du tambour de basque. (Voy. *pl.* 11.)

On remarque à Tiflis de belles places, de vastes caravansérails, des hôpitaux, une cathédrale et un jardin botanique. Sa population, composée d'indigènes, d'Arméniens, de Russes, de Juifs et de Persans, peut s'élever à 30,000 ames. Le choléra-morbus y a fait plusieurs fois d'assez grands ravages.

L'abondance des marchandises de toute nature et de tout pays, la variété des costumes orientaux, le passage des chameaux et des chevaux, donnent à Tiflis un aspect pittoresque et animé, que les étrangers ne peuvent se lasser d'admirer.

Mtsketha, dont l'origine se perd dans les traditions bibliques, est aujourd'hui presque entièrement ruinée, à l'exception de la cathédrale et de la forteresse; sa population ne dépasse pas 1000 à 1200 ames.

Gori est situé à 20 werstes N.-O. de Tiflis, sur la *Pchiani*, à peu de distance du confluent de cette rivière et du Kour; cet emplacement rappelle l'ancienne *Gorsenna*. C'est la seconde ville du royaume, sous le rapport de la population et du commerce; on y voit huit églises, dont une appartient au rit catholique.

Souram, dans le Karthli, est remarquable par la beauté du pays environnant. Le château est situé sur une montagne élevée, d'où la vue peut plonger dans les étroites vallées qui conduisent en Iméréthi. (Voy *pl.* 10.) A une werste de Souram, un groupe de cabanes, entourées de peupliers, sert à la quarantaine des voyageurs qui viennent d'*Akaltzike*.

Rouissy est un petit village de Karthli, que nous mentionnons pour signaler une église d'une architecture élégante, dont l'origine remonte au moyen âge. (Voy. le n° 2 de la *pl.* 1.)

Élisabetpol, capitale du khanat de Gandjah, est déchue de son ancienne prospérité, bien qu'elle compte encore 12,000 habitants; les vastes solitudes qui l'entourent sont remarquables par des ruines immenses et d'intéressantes antiquités. De ce nombre est la colonne de *Chamkhor*, dont on ignore à la fois l'origine et l'usage primitif. Elle

(*) Nous devons à l'obligeance de M. Brosset, auteur de plusieurs ouvrages de philologie géorgienne, la communication de quelques notes intéressantes sur la langue et la littérature de la Géorgie.

Voyez aussi les divers fragments insérés dans le *Journal asiatique*, et surtout les savants écrits de M. Klaproth.

est construite en briques rouges, posées par assises régulières; sa hauteur est d'environ 200 pieds. On y remarque une galerie extérieure, à laquelle conduit un escalier en spirale.

La Géorgie ottomane a été enlevée dernièrement à la Turquie; nous mentionnerons, dans cette province, *Akhaltzikhé*, ville importante et très-peuplée, où l'on trouve une bibliothèque, un collége, et la belle mosquée d'Ahmed, construite sur le modèle de Sainte-Sophie de Constantinople.

Dans l'ancienne Albanie, qui forme aujourd'hui le Daghestan méridional, on remarque Derbent, dont nous avons déja parlé : sa population est de 8000 habitants; l'ancienne *Kouba*, que l'insalubrité de son climat fait abandonner peu à peu par tous ses habitants; la nouvelle *Kouba*, située à peu de distance; *Koura*, où réside le *Khamoutal-Khan*, sorte de prince brigand, qui reçoit un tribut de la Russie; *Yarsi*, où demeure le kadi du Tabasséran, autre chef d'une population féroce, qui n'est soumise à la Russie que nominalement, et dont le chef est même pensionné par cette puissance; *Barchly* et *Tarkou* servent également de repaires à des *Khans* ou *Tchamkals*, que la Russie est obligée de stipendier pour préserver ses sujets de leur brigandage. Chacun de ces petits souverains peut mettre de 6 à 8000 hommes sur pied. Voilà, à notre avis, la véritable position sociale qui sert de transition entre le voleur de grand chemin et le conquérant à la manière d'Alexandre. Ces nations appartiennent, par la naissance et la langue, aux Tatares, aux Kalmouks et aux Cosaques.

Dans le Chirvan, province située au sud du Daghestan, les usages se rapprochent beaucoup des mœurs persanes. Les harems musulmans y sont alimentés par des esclaves circassiennes et de jeunes et belles bayadères tatares. Les villes les plus remarquables sont le vieux et le nouveau *Chamacki*, *Bakou* et *Salian*. Le vieux Chamacki est une ville célèbre dans la mémoire des peuples caucasiens ; elle fut jadis l'entrepôt du commerce de l'Orient. Ses ruines imposantes, ses vastes caravansérails, ses palais, et l'heureux choix de sa position, attestent son ancienne opulence, ainsi que l'industrie qui distinguait ses 100,000 habitants. Détruite et dépeuplée par les Turcs, les Mongols et les Russes, elle fixa, en 1820, l'attention du général Yermoloff, qui s'occupa sérieusement à relever ses ruines. Cette louable entreprise a été couronnée d'un plein succès, et tout présage au vieux Chamacki une ère nouvelle de prospérité.

Nous avons déja parlé de Bakou au sujet des fameux puits de naphte. Son port est le plus fréquenté de la mer Caspienne. La pêche des phoques se fait sur une île située à quelques lieues seulement; elle donne chaque année de 5 à 6000 individus. La soie, le safran, le riz, la garance et le sésame constituent les ressources agricoles des environs de Bakou, et généralement du Chirvan.

Salian est une petite ville qui tire de la pêche toute sa richesse : elle est située dans un angle que forment deux bras du Kour. Au-delà de ce fleuve, en allant au S.-E., commence le désert de Moghan.

Sur la route militaire, qui de Tiflis mène à Mosdok, on trouve, au-delà de Mtsketha, *Ananour*, petit bourg de 2 à 300 habitants, où les voyageurs font quarantaine avant d'entrer en Géorgie; *Kasbek*, où réside le chef des Ossètes (*); *Dariel*, forteresse qui donne son nom au défilé; *Vladikawkas*, d'origine moderne, résidence du gouverneur de la province du Caucase; *Mosdok*, ville commerçante, et forte station militaire; et, enfin, plusieurs villages et quelques *stanitza* de Cosaques.

PAYS DES MONTAGNES.

Nous comprendrons d'abord, dans cette section, deux peuples qui ont entre eux les plus grands rapports,

(*) La planche septième est une vue du mont Kasbeck, ou *Mqinwari*, autrefois rocher de Prométhée.

les *Abases* et les *Tcherkesses*. Chacun d'eux, vivant en aristocratie militaire, ou plutôt disséminé en républiques féodales, présente le curieux spectacle d'une nation qui a bravé les conquérants et traversé les siècles, en conservant la physionomie de l'état social primitif, les mœurs belliqueuses, le mépris de la propriété, le penchant au vol, les relations du maître avec ses esclaves, et, sur toutes choses, le respect le plus profond pour les droits de l'hospitalité.

ABASES.—L'*Abasie* se divise en deux régions, la grande et la petite. La Grande-Abasie forme le littoral de la mer Noire, en remontant vers le nord-ouest, depuis la limite de la Mingrélie jusqu'à la ville d'Anapa, enlevée dernièrement aux Turcs. La Petite-Abasie est comprise dans les régions supérieures entre la rivière Malka et le Kouban, à l'endroit où ces deux courants d'eau prennent leur source. La première fut fréquentée, dès la plus haute antiquité, par les navigateurs grecs, et, plus tard, par les Romains. Là étaient les *Zykhes* (Ζύχοι), les *Achæens*, les *Kerkètes*, les *Sanniges*, et quelques autres qui se sont fondus dans les deux groupes qui font l'objet de cet article. Peut-être les Grands-Abases sont-ils les descendants des Égyptiens qui vinrent en Colchide sous la conduite de Sésostris : c'est du moins ce qu'on pourrait arguer de leur constitution physique. Ils ont la tête comprimée, le bas du visage court et le nez saillant.

Les Géorgiens donnent aux Abases le nom d'*Abkassi;* plusieurs géographes appellent leur pays *Abkassie*, et même *Avogasi;* eux-mêmes, enfin, prennent le nom d'*Abzné*.

Ce peuple est fort ancien dans le Caucase. Il fut autrefois soumis tour à tour aux Lazes, aux Géorgiens, aux Romains, aux Mongols et aux Persans, ou plutôt il fit alternativement, avec chacune de ces nations, ces traités hypocrites que le plus faible reçoit du plus fort, avec la condition tacite de les fouler aux pieds à la première occasion. L'an 550, sous l'empereur Justinien, les Abases furent convertis au christianisme. Les Turcs ont essayé maintesfois depuis de les amener à leur culte. Il en est résulté qu'ils ne sont ni chrétiens, ni mahométans, leur religion se bornant à quelques pratiques superstitieuses, au milieu desquelles on retrouve les traces imparfaites qu'y ont laissées les missionnaires de l'Évangile et ceux du Koran. Du temps du Bas-Empire, le zèle pieux des chevaliers de la chrétienté et l'ardeur entreprenante des peuples commerçants attirèrent à la fois chez eux des Francs et des Génois, dont ils ont conservé le souvenir. Ils montrent encore de vieilles églises élevées par les premiers, et même des épées et autres armes qui appartiennent à l'époque des croisades. Il est possible aussi que ces objets aient été apportés chez eux par les Arabes, qui les avaient enlevés aux prisonniers chrétiens. Quant aux Génois, leur nom, légèrement altéré, s'est conservé dans cette contrée, où les habitants aiment à parler des *Djenovés*, mot qui se rapproche trop de l'italien *genovese* pour qu'on puisse s'y méprendre.

Les Abases vivent dans un état perpétuel d'hostilité avec leurs voisins les Russes de *Soudjouk-Kalé* et les Mingréliens; mais ils n'ont pas d'ennemis plus redoutables que le peuple avec lequel précisément ils sembleraient devoir le plus sympathiser, les Tcherkesses. Ceux-ci, qui les traquent dans les forêts comme des bêtes fauves, ont pris sur eux un si grand ascendant moral, que l'Abase se considère presque comme l'esclave né du Tcherkesse.

La Russie entretient une croisière sur les côtes abasiennes; ce qui n'empêche pas ces incorrigibles forbans de se risquer en mer sur des bateaux longs et plats, semblables aux *camera* des anciens Goths, et de courir sur les navires marchands que le calme a surpris dans les parages de cette mer toujours inhospitalière.

Les femmes abases sont fort belles; elles allaient autrefois alimenter les marchés d'Anapa et de Tiflis, où les

Turcs et les Persans venaient approvisionner leurs sérails. On se fait généralement en Europe une fausse idée sur cette vente des femmes de l'Orient. La philosophie s'en indigne, sans doute, mais l'humanité peut s'en consoler. En effet, les jeunes Abases, comme les Tcherkesses et les Mingréliennes, mènent dans leurs montagnes une vie fort triste et fort précaire; aussi, toute leur ambition se borne-t-elle à être vendues et conduites dans un harem, où elles auront un époux, des esclaves et des bijoux, où elles goûteront enfin mille douceurs qu'elles ne peuvent espérer dans leur sauvage patrie. Nous n'en dirons pas autant pour ce qui concerne la vente des personnes de l'autre sexe : ici l'excuse serait d'autant moins admissible, que ce commerce abominable fut longtemps accompagné de la mutilation. Ceux des jeunes Abases que l'on ne soumettait pas à une atroce opération, passaient quelquefois en Égypte, où ils étaient incorporés dans la redoutable milice des Mamelucks. L'un d'eux, nommé Barkok, est devenu sultan en 1382.

Ici, un père a le droit de vendre ses enfants; le fils aîné a la même prérogative sur ses frères et sœurs quand le père n'existe plus. Les Tcherkesses et les Abases continuent à faire ce trafic de chair humaine quand ils en trouvent l'occasion; mais les Russes y mettent des obstacles qui ont fait singulièrement renchérir le prix des esclaves. Autrefois, un enfant se vendait de 3 à 4 écus, une femme 12 écus, un homme d'un âge mûr 15 écus, et une jeune fille de treize à dix-huit ans 20 écus.

Les hommes de cette nation sont extrêmement paresseux, et par conséquent très-pauvres; ils préfèrent la vie de brigands à celle d'agriculteurs. Ils élèvent pourtant des chevaux d'une race très-estimée, des moutons *chamtouk*, dont les grosses queues sont pour eux un mets friand, des chèvres et surtout des abeilles.

L'Abasie supérieure, qui confine à l'embouchure du Kouban, faisait partie de l'ancienne *Sindique*, ou région des *Sindes*. On croit même reconnaître l'emplacement du *portus sindicus* de Scylax, dans la moderne *Soudjouk-kalé*, à 50 werstes d'Anapa, en redescendant la côte du nord au sud-est.

Anapa, jadis résidence d'un pacha, ville de 3000 ames, *Soudjouk-kalé*, que nous venons de nommer, *Ghelinjik, Pchia, Voulan, Pitzunda* (l'ancien *Pythius*), *Sokoum-Kalah*, et quelques autres villages dont les rades servent d'asile aux croiseurs russes sur une côte infestée par la piraterie, sont les seuls points du littoral qui méritent d'être signalés.

TCHERKESSES. — Les *Tcherkesses*, ainsi nommés de deux mots tatares qui, littéralement, équivalent à *coupeurs de chemin*, c'est-à-dire brigands, se donnent à eux-mêmes le nom d'*Adighé*. Nous les appelons à tort Circassiens. Leurs voisins, les Ossètes, les nomment *Khasakhs*; et il est à remarquer que la *Kasakhia* des historiens byzantins se trouve sur leur territoire : ce sont les *Kassoghi* des chroniques russes du XIe siècle. D'un autre côté, plusieurs tribus cosaques, au-delà du Kouban, portent le nom de Tcherkesses; et il existe en Crimée, à peu de distance de Sébastopol, dans la péninsule héracléotique, des ruines connues sous celui de *Tcherkesskerman*, ou forteresse des Tcherkesses. Sur la droite de la baie de Sébastopol, on trouve également, entre les rivières Katcha et Belbek, une plaine des Tcherkesses (*Tcherkess-touz*), dont la partie supérieure est appelée *Kabardah*. Or, les princes circassiens, qui se disent issus d'une famille arabe, s'intitulent princes de la *Kabardah*, et c'est le nom qu'ils donnent à la contrée soumise à leur autorité. Toutes ces circonstances indiquent clairement la part que les Tcherkesses peuvent s'attribuer dans l'origine de la nation des Cosaques, dont la physionomie est aujourd'hui, à la vérité, parfaitement caractérisée, mais qui n'était, dans le principe, qu'un mélange confus de divers peuples.

Les Tcherkesses appartiennent aux

Zykhes des auteurs grecs. Ils vivent dans les hautes montagnes d'où s'échappent le Térek, la Malka et le Kouban, et s'étendent jusqu'au rivage de la mer Noire, en se confondant avec les Abases. Le Térek forme dans leur pays deux divisions : la grande et la petite *Kabardah;* et, d'après ce que nous venons de dire, ce nom a été apporté par les princes dont il est, de nos jours, le titre générique.

On sait peu de chose sur l'histoire de cette nation. Soumise d'abord aux Géorgiens, elle s'en sépara au XVI[e] siècle, pour passer sous la domination des khans de Crimée, et plus tard sous celle de la Russie. Le czar Iwan Vassilievitch épousa, en 1560, Marie, princesse tcherkesse, fille de Temrouk.

En 1700, le khan de Crimée voulut tenter de faire rentrer les Tcherkesses sous sa domination. Il se mit donc en marche à la tête d'une armée formidable, passa le Kouban, défit les rebelles en plusieurs rencontres, et les contraignit à se retirer dans les solitudes les plus élevées de leurs montagnes. Retranchés derrière des remparts de glace, et des pics inaccessibles aux vainqueurs, les Tcherkesses espérèrent d'abord que cette armée abandonnerait un pays où elle ne trouvait plus d'ennemis à combattre; mais il n'en fut pas ainsi, et le khan s'obstina à les tenir bloqués, certain de les réduire par la famine. En effet, après avoir épuisé leurs provisions de toute nature, les assiégés furent contraints à abandonner leur retraite. On les vit alors descendre, d'un air suppliant, et conduire aux Tatares, dans l'espoir d'obtenir un pardon peu mérité, plusieurs jeunes et belles filles qu'ils livrèrent à la brutalité de la soldatesque, lui offrant, en outre, tout ce qui leur restait de liqueurs fortes et enivrantes. Les soldats tatares ne s'étaient jamais trouvés à pareille fête; la voix de leurs chefs fut impuissante à les contenir, et leur camp devint, en quelques heures, un théâtre de désordre et d'ivresse. La nuit seule mit un terme à cette orgie, dont les auteurs s'endormirent gorgés de vin et de débauche. C'était le moment que les vaincus attendaient pour prendre une éclatante revanche : un corps nombreux qui s'était embusqué à peu de distance, vint inopinément fondre sur les Tatares, portant de tous côtés l'incendie et le fer, égorgeant, sans pitié, tout ce qui s'offrait à lui. Le lendemain, l'armée assiégeante n'existait plus, et son chef se sauvait dans la steppe, de toute la vitesse de son cheval.

Les Tcherkesses se divisent en trois classes : les princes, ou *Pcheh*, les nobles, ou *Ouzden*, et les vassaux, ou paysans.

Les princes sont de véritables paladins, toujours bardés de fer depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, montés sur de magnifiques chevaux, et vivant dans un état perpétuel d'hostilité avec leurs voisins, soit pour leur faire une guerre ouverte, soit pour les voler et les piller. Ils se disent descendus d'une famille arabe, qui devait elle-même son origine à Sem, fils de Noé. Leur généalogie se retrouve assez clairement depuis la fin du XIV[e] siècle de l'ère chrétienne.

Les *Ouzden*, parmi lesquels on compte des vassaux affranchis, servent d'écuyers aux premiers. Quoique nobles, ils ne peuvent s'allier à la classe précédente; et quand l'un d'eux a eu l'audace de séduire la fille d'un prince, une prompte fuite peut seule le soustraire à la vengeance réservée à un pareil affront : la mort ! Mais il est inutile d'ajouter que, dans le cas contraire, c'est-à-dire lorsqu'un *Pchek* a daigné jeter les yeux sur la fille d'un Ouzden, celui-ci s'en tient fort honoré, même quand il n'en résulte pas une alliance légitime; et, à son tour, il en agit de même avec les filles de son vassal. Ce dernier n'a rien qui lui appartienne : sa femme, sa fille, ses bestiaux, ses provisions, tout jusqu'à sa vie est à la disposition des princes et des nobles. Lui-même il fait partie de leur patrimoine, et peut être transmis par héritage. Habituellement les vassaux fournissent à leurs seigneurs

un tribut qui consiste en une certaine quantité de foin, de céréales, en têtes de bestiaux, et en plusieurs journées de travail. Mais il est consolant de pouvoir ajouter que si les vassaux n'ont rien, absolument rien qui ne soit la propriété des nobles, en revanche ils ont le droit de demander à ceux-ci les vêtements et les meubles qui sont à leur convenance. Les refuser serait une chose, sinon odieuse, du moins ridicule; aussi voit-on quelquefois un Ouzden rentrer chez lui couvert de haillons, après en être sorti richement vêtu; c'est qu'alors il a rencontré un paysan auquel il a plu de lui proposer un échange d'habits.

Nous croyons d'ailleurs devoir entrer dans quelques détails plus étendus sur la physionomie et les mœurs de ce peuple.

Religion. — Le christianisme fut importé jadis dans les montagnes de la Circassie. Des croisés, prisonniers de guerre, vendus sans doute à des princes de la Géorgie et enlevés à ceux-ci par les Tcherkesses, jetèrent chez eux les premiers germes de la foi chrétienne, secondés en cela par les colonies génoises qui, dans le moyen âge, vinrent s'établir sur les côtes de la mer Noire. Plus tard, les relations commerciales des Tcherkesses avec les Turcs favorisèrent l'introduction de l'islamisme. Il est résulté de ce mélange de deux cultes avec l'ancienne idolâtrie de cette nation, des croyances religieuses qui offrent la réunion de tous les caractères sans en avoir aucun qui lui soit particulier: les Tcherkesses sont chrétiens en ce qu'ils conservent le symbole de la croix, qu'ils connaissent une mère de Dieu, qu'ils invoquent des apôtres, et qu'ils célèbrent un sacrifice assez semblable à celui de la messe; ils sont mahométans parce qu'ils avouent la mission du faux prophète, qu'ils disent leurs prières en arabe, le visage tourné du côté de la Mecque, qu'ils ont horreur de la chair de porc et suivent d'autres préceptes de l'islamisme; enfin, ils sont idolâtres, puisqu'ils adorent une déesse des abeilles, *Merissa*, un dieu *Séossérès*, qui commande aux vagues et aux tempêtes, un protecteur des forgerons, *Tlièbse*, et autres divinités auxquelles ils offrent des animaux en holocauste.

On retrouve encore chez eux quelques-unes des croix qu'y avaient plantées les missionnaires chrétiens. Ils ne savent plus, il est vrai, ce que veut dire ce signe de la rédemption, mais les Turcs leur ont donné, à ce sujet, une version qu'ils aiment à répéter sans avoir l'air d'y ajouter une entière croyance. Selon cette fausse interprétation, le prophète des chrétiens était sur le point de périr dans un bain, victime d'un lâche assassinat, lorsqu'un ange vint se montrer à la fenêtre, et l'invita à se sauver par cette ouverture; mais le prophète porta sa main au front pour indiquer que sa tête était trop grosse et ne passerait jamais par là. L'ange ayant répliqué qu'il se trompait, le prophète porta successivement la main à son ventre et à ses épaules, afin de convaincre l'envoyé céleste de l'impossibilité où il était de passer par une ouverture aussi étroite.

Les rites du sacrifice tcherkesse sont également un mélange des usages de l'antiquité païenne et des mystères du christianisme. Au sein d'une sombre forêt, dans une vaste solitude, une croix plantée sur un tronc d'arbre coupé indique l'autel où le sacrifice va se consommer. Les voisins se rassemblent à l'heure indiquée, traînant la victime avec eux : c'est une chèvre, un mouton ou un bœuf, selon la solennité du jour. Le plus ancien de l'assemblée se découvre la tête, revêt un manteau de feutre, prononce quelques paroles mystiques, puis il approche un flambeau du corps de l'animal pour lui brûler les poils à l'endroit où il faut frapper. Un esclave s'avance alors, armé d'un couteau, et le sacrifice s'accomplit. La tête de la victime est suspendue à un arbre voisin, c'est la part réservée à Dieu. La peau appartient à l'officiant, et la chair est destinée à un festin auquel tous les assistants peuvent pren-

dre part. Le prêtre reçoit ensuite des mains de son esclave une coupe de *bouza* et un morceau de pain. Il les élève vers le ciel, en adressant une prière à Dieu, pour qu'il daigne bénir cette offrande. Cela fait, il passe la coupe et le pain au plus ancien des assistants, et répète cette cérémonie autant de fois qu'il y a de vieillards dans l'assemblée.

LÉGISLATION. — Ce peuple ne fait pas de lois; des usages consacrés par le temps lui tiennent lieu de code.

Les nobles se réunissent à diverses époques pour débattre les affaires d'un intérêt général; ces assemblées, présidées par le membre le plus ancien, se nomment *Pok*.

Dans chaque tribu, les anciens forment un tribunal devant lequel viennent comparaître tous les individus soupçonnés d'un délit quelconque. La peine de mort n'est pas en usage; les châtiments graves sont l'amende, l'exil et l'esclavage. Le crime réputé le plus atroce aux yeux des Tcherkesses est le parjure. Celui qui a engagé sa foi, s'il vient à la violer, est vendu aux Turcs. Le meurtrier est condamné à payer, à titre d'amende, neuf têtes de gros bétail, et à compter aux parents de la victime une forte indemnité. Le voleur pris en flagrant délit est condamné, en punition de sa maladresse, à une forte amende et à la restitution de sept fois la valeur de l'objet dérobé.

MOEURS NATIONALES. — Les Tcherkesses ont de singulières idées sur la propriété. Le vol et le brigandage sont chez eux des titres de gloire dont le souvenir se transmet comme un précieux dépôt aux générations les plus reculées. S'il naît un fils à un prince ou noble, l'enfant est secrètement enlevé par un voisin qui, le lendemain, se fait connaître et se constitue *Atalik*, c'est-à-dire père nourricier. Il donne tous ses soins au jeune enfant, lui apprend, quand l'âge le permet, le métier des armes, les exercices chevaleresques, et surtout l'art de voler avec adresse. Enfin, lorsque l'élève a donné des preuves manifestes de sa *bonne éducation*, ou, en d'autres termes, quand il a volé son atalik, celui-ci le rend au père, et conserve dans la famille les droits de parenté. Quand un prince va à la guerre, il est suivi de tous ses vassaux; mais lorsqu'il va voler, il n'est accompagné que de ses proches et de ses intimes amis.

Les Tcherkesses ne sont soumis qu'en apparence à la Russie; ils sont, de fait, indépendants; plusieurs de leurs princes sont même salariés par cette puissance, sous la condition qu'ils renonceront à leurs incursions hostiles. Du reste, il existe parmi eux, comme chez les Abases, et généralement chez toutes les nations belliqueuses du Caucase, un usage qui rappelle les mœurs patriarcales; c'est celui de l'hospitalité des *Konak*. Il suffit à un étranger de savoir le nom d'un prince, d'un noble, d'un personnage quelconque, et de déclarer qu'il se met sous sa protection, pour être respecté et bien traité. Le protecteur prend alors le titre de *Konak*; il est obligé, sous peine d'infamie, et même de châtiments corporels, de défendre son protégé, de l'admettre au foyer de l'hospitalité, de le nourrir, de le faire accompagner dans ses voyages, de le chérir enfin, et de le traiter comme son enfant. Cette admirable institution suffirait seule pour réconcilier ces peuples barbares avec l'humanité. Il est vrai qu'ils y ajoutent quelques formes qui ne sont pas dénuées de tout ridicule; c'est ainsi qu'un étranger acquiert forcément le droit de famille lorsqu'il a pu presser de sa bouche le sein nu de la maîtresse de la maison. Il est alors censé avoir sucé son lait, et il acquiert un père, une mère et des frères, tous obligés de le défendre et de le bien traiter.

Avant que la Russie eût entièrement réuni la région caucasienne à ses possessions, les jeunes filles tcherkesses étaient fort recherchées par les pourvoyeurs de harems. Les princes avaient plus particulièrement le privilége de ce commerce; ils calculaient leur fortune sur le nombre des

vassales dont ils pouvaient disposer. Les unes étaient conduites à Anapa et à Poti, d'où on les faisait passer à Constantinople ou en Égypte; les autres étaient vendues sur divers marchés de la Géorgie et de l'Arménie, et embarquées, assez communément sur la mer Caspienne ou sur l'Araxe, pour être transportées dans la Perse. M. A. Jaubert, qui voyageait en Arménie en 1806, dit avoir rencontré trois jeunes filles tcherkesses, que l'on conduisait à un marché d'esclaves. Elles étaient couvertes de haillons à peine suffisants pour les garantir de l'inclémence de la saison, avaient l'air souffrant, et paraissaient impatientes d'arriver à leur destination. Quand elles voulaient se reposer l'une d'elles se résignait, à tour de rôle, à servir d'oreiller à ses compagnes. Nous ne saurions trop répéter, d'ailleurs ce que nous avons dit déja, qu'il serait absurde de s'apitoyer sur le sort de ces jeunes filles, puisque le bonheur étant relatif, le leur consiste principalement dans ce qui nous paraît digne de notre pitié. Peu considérées dans leur pays, mal nourries et mal vêtues, tout leur espoir était d'être un jour vendues et mariées, pour goûter les délices du sérail.

Cependant, il est juste d'ajouter que les femmes tcherkesses ne sont point aussi jalousement surveillées que celles de la plupart des peuples caucasiens. Les jeunes gens des deux sexes dansent et jouent ensemble; les femmes mariées reçoivent même les étrangers. Mais il est un homme, un seul homme dont la présence est pour une Circassienne un objet de scandale, c'est son mari!

Mariages. — Lorsqu'un Tcherkesse a jeté les yeux sur une jeune fille pour en faire sa femme, il cherche l'occasion de lui déclarer son amour, et il est rare qu'il n'y parvienne pas en peu de temps, attendu que les deux sexes, ainsi que nous l'avons dit, ont la facilité de communiquer entre eux. Les préliminaires sont ici les mêmes que dans l'Europe civilisée, c'est-à-dire que si les vœux du soupirant sont agréés, on lui répond avec modestie de s'adresser à la famille, ce qui équivaut, dans toutes les langues du monde, à l'aveu positif d'une réciprocité de sentiments. Un ami se charge alors de porter la demande aux parents, et quand ceux-ci ont donné leur consentement, les chefs des deux familles s'abouchent pour stipuler le montant de la dot. Mais, tandis que chez nous c'est la future qui apporte un douaire, en Circassie c'est l'époux qui est grevé de cette charge. S'il appartient à la première classe de sa tribu, il offre à son beau-père une cotte de mailles, riche présent de 2 à 3000 piastres; dans le cas contraire, il donne des chevaux, des esclaves, des armes, des étoffes ou des troupeaux.

Une fois les conventions acceptées, le futur époux, aidé de ses amis, enlève sa fiancée, autre cérémonie tellement opposée à nos idées, qu'elle semble en être la critique. La jeune fille est conduite chez un voisin, où ses parents, armés de bâtons, viennent bientôt la réclamer. Une seconde troupe, également pourvue de bâtons, fait mine de vouloir défendre cette précieuse conquête, et les deux partis se livrent un simulacre de combat qui cesse aussitôt qu'on voit paraître l'époux tenant sa fiancée par la main. Son parti crie victoire, l'autre paraît se résigner; tous se rendent à la demeure du mari, et les réjouissances commencent aussitôt; mais ce peuple bizarre, mélange incompréhensible de bonnes et de mauvaises qualités, porte à un tel degré le scrupule de la chasteté, que, chez lui, ce serait une honte pour deux époux de se montrer ensemble en public. C'est le mari qui, en chevalier galant, abandonne la place, et pendant que tous les conviés se livrent aux plaisirs de la danse et à ceux de la table, il se cache dans les bois jusqu'à la nuit close. Ses amis viennent alors le chercher pour le conduire à la chambre nuptiale. Il en sort au point du jour, regagne sa retraite et continue ce manége pendant deux mois. Au bout de ce temps il évite

encore, autant que possible, de se rencontrer publiquement avec sa femme, et souvent, plutôt que de se laisser surprendre avec elle, il lui arrive de sauter par la fenêtre. Lorsqu'il lui naît un fils, il manifeste le même sentiment de honte et va de nouveau se cacher dans les bois : « Chaque fois, « dit M. Thaitbout de Marigny (*), « que je demandais à mon Circassien « des nouvelles de sa femme ou de ses « enfants, il me répondait d'un air « confus et embarrassé. » Si l'enfant est du sexe féminin, la mère lui donne un nom et se charge de son éducation; si c'est un garçon, la nation l'adopte, et un voisin ou un parent vient le réclamer. C'est l'*Atalik*, dont nous avons déja parlé.

Repas.—Les Tcherkesses observent rigoureusement l'usage singulier de boire toujours trois verres de la liqueur qui leur est offerte, et cela quelle que soit la dimension du vase et la qualité du liquide.

Quand un étranger s'assied à la table de l'hospitalité, sous la hutte d'un Tcherkesse, le chef de la famille se tient respectueusement auprès de lui et ne prend place que quand il a fini. Les femmes mangent à part dans une chambre séparée. Après le repas des membres de la famille, les amis et les vassaux viennent à leur tour se nourrir des débris du festin, les serviteurs leur succèdent, et lorsqu'il s'agit d'un repas extraordinaire, il n'est pas rare de voir tout un village y prendre part.

Les plats sont servis à l'usage turc sur une petite table ronde : ils consistent en viandes rôties, en venaisons, en poissons salés, miel, racines, fruits sauvages, et surtout en *gomi*, ou millet bouilli avec du sel, qu'ils appellent plus communément *pasta*, mot qui sans doute leur a été apporté par les Génois. Les convives se servent de leurs doigts en guise de fourchette, mais ils connaissent l'usage des cuillers en bois. Leur boisson habituelle est le *bouza*; c'est une eau dans laquelle on a fait fermenter de la farine de millet. Ils aiment le vin et l'eau-de-vie. Lorsque les convives d'un rang élevé veulent donner à un des assistants des preuves d'attachement et de complaisance, ils choisissent un bon morceau et le lui jettent, comme on ferait à un chien; il est rare que l'homme ainsi favorisé ne reçoive pas cette offrande avec autant d'adresse et de reconnaissance que le fidèle quadrupède.

Ils aiment passionnément le tabac, qu'ils fument dans des pipes de 4 à 5 pieds de longueur.

Maladies, Médecins. — La sobriété est une des vertus du Tcherkesse. Quand il va en expédition, il porte un petit sac plein de *pasta*, suspendu à la selle de sa monture, et, pendant plusieurs jours, cette seule nourriture peut lui suffire.

Une grande longévité n'est pas chose rare dans les montagnes de la Circassie; peu de maladies y sont connues, mais deux fléaux y exercent fréquemment d'épouvantables ravages : la peste et la petite vérole. Le premier est la conséquence des relations de ce peuple avec les Turcs, et quoique ne partageant pas les idées de fatalisme de ces derniers, les Tcherkesses n'opposent aucun obstacle à l'envahissement de la fatale contagion, leur ignorance les portant à juger inutiles toutes précautions et tous remèdes. Quant à la petite vérole, ils ont commencé, depuis quelques années, à prendre de sages mesures pour s'en préserver. Lorsque les premiers symptômes de cette maladie viennent à se manifester chez un Tcherkesse, on se hâte de le transporter dans une chambre séparée, où ne sont admises, pour le soigner, que les seules personnes qui déja ont été atteintes du même mal. Les parents du malade cessent, en signe de deuil, de vaquer à leurs travaux habituels; ils laissent croître leurs ongles, ne changent plus de vêtements et ne font aucune ablution. Cet état de privation dure autant que le danger, mais quand il est passé, le deuil se termine par des rejouissances et un sacrifice solennel.

(*) Voyage en Circassie, 1818.

Parmi les médecins, quelques-uns sont Turcs, les autres Géorgiens ou Tcherkesses; mais tous, indistinctement, donnent dans l'exercice de leur profession des preuves incontestables d'une excessive ignorance ou d'une impertinente fourberie: les Turcs font usage principalement d'amulettes et de prières; leurs confrères emploient la saignée, quelques simples, du miel, de la cire ou du beurre. On ne sera pas surpris d'ailleurs d'apprendre que le traitement des plaies chez ce peuple guerrier se pratique avec succès; ici l'expérience a suppléé à la science. Les médecins se servent uniquement, dans ces circonstances, de substances végétales; mais ils s'unissent aux parents et aux amis du blessé pour se livrer au plus bizarre cérémonial. D'abord ils font enlever soigneusement toutes les armes qui tapissaient les murs de sa chambre; puis ils déposent au pied de son lit un soc, un marteau et un bassin plein d'eau avec un œuf dedans. Chacun des visiteurs prend le marteau en entrant et frappe trois coups sur le soc; il trempe ensuite ses doigts dans l'eau, et en asperge le patient, en priant Dieu de lui rendre la santé : c'est encore là un souvenir bien caractérisé d'une cérémonie chrétienne. Les assistants passent la soirée à jouer de divers instruments et à répéter des chansons guerrières composées en l'honneur du malade, afin, peut-être, de soutenir son courage et de ranimer ses forces. Les jeunes filles dansent des rondes, et les vieillards récitent des fables jusqu'au moment où le souper est servi. Après le repas, les jeux bruyants, les danses et les chansons recommencent de plus belle et se prolongent pendant toute la nuit.

Si le blessé guérit, on offre un sacrifice à Dieu; s'il meurt, les femmes commencent à pousser des cris affreux qui attirent tout le voisinage.

Funérailles. — Le corps du défunt, lavé avec soin, rasé et revêtu d'habits neufs, est placé sur une natte. Auprès de lui sont déposés ses habits les plus riches; ses armes forment un trophée au seuil de la porte. Les femmes ne cessent de crier, tandis que les hommes se frappent silencieusement la poitrine. Le sacrifice expiatoire commence, et, selon la qualité et les ressources de la veuve ou de la mère du défunt, il consiste à immoler un bœuf, un mouton ou une chèvre; les chairs de la victime servent ensuite au repas des funérailles. Vingt-quatre heures après le décès, le corps est transporté à sa dernière demeure. Les vieillards marchent en tête du cortége, les jeunes gens portent la bière ou marchent à ses côtés, les femmes suivent et font paraître une grande douleur, en s'arrachant les cheveux ou se déchirant les chairs. Quand la tombe a reçu son dépôt, les parents y déposent du *gomi* et du *bouza* : c'est un repas offert aux passants pour honorer la mémoire du défunt. La cérémonie se termine par un tir à la cible, et, enfin, par le récit d'un poëme, sorte d'oraison funèbre en l'honneur du mort; après quoi, les assistants se retirent en silence. Mais, l'année suivante, à pareil jour, les parents et les amis de la personne décédée viennent célébrer sur son tombeau l'anniversaire de ce triste événement. Les sacrifices expiatoires, les festins, les courses, les luttes et tous les jeux chevaleresques, pratiqués dans cette circonstance, rappellent les mœurs de la Grèce, et on croit, quand on en écoute le récit, lire un passage d'Homère ou de Virgile. Si la famille est riche, elle offre aux vainqueurs des étoffes, des armes, des chevaux des esclaves, et quelquefois même une cotte de mailles.

Costume et physionomie. — Le Tcherkesse ceint habituellement plusieurs brasses de cordes autour de ses reins, pour être toujours prêt à attacher les bestiaux ou les étrangers qui pourraient lui tomber sous la main. Les nobles, dans leur costume de guerre, portent un casque surmonté d'une pointe, une cotte de mailles, des gantelets et des brassards, le tout en acier poli. L'arc et le carquois, le fusil et les pistolets, le sa-

bre, le poignard et le plète, sorte de fouet terminé par une plaque de cuir, complètent leur accoutrement, sur lequel ils jettent quelquefois un manteau à longs poils (voir *pl.* 8, n° 3). Ils tirent leurs cottes de mailles du pays des Abases, ou de la tribu des *Koubitchi*, dans le Daghestan. Leur habit civil consiste en un petit bonnet ouaté ayant la forme d'une couronne fermée, en un surtout très-court, sur la poitrine duquel il y a, de chaque côté, une rangée de petites poches à cartouches, et en bottes rouges à talon haut. Les princes et les Ouzden seuls ont le privilége de combattre à cheval.

Chez cette nation, les hommes ont l'air martial et fier, la taille élancée et svelte, les cheveux et les yeux noirs, et le teint brun. On connaît la réputation de beauté des Circassiennes; elle est peut-être un peu exagérée, mais ce n'est pas la faute de la nature, qui leur a donné des yeux larges et brillants, des traits généralement beaux et réguliers, et un profil grec, que couronnent les lignes suaves d'un front gracieux; ici encore, ce sont les mœurs qu'il faut en accuser. On peut dire, en effet, que les jeunes Circassiennes font tous leurs efforts pour s'enlaidir. D'abord, elles portent, dès l'âge de la puberté, des camisoles de peau tellement serrées, que leur respiration en est gênée. Ce vêtement incommode leur couvre la poitrine et le buste jusqu'aux hanches, et il a pour but d'empêcher le développement de la gorge, car il serait honteux à une jeune fille de ressembler à une femme mariée. C'est à l'époux seul qu'il est réservé d'enlever ces fâcheuses entraves : armé du *quindjal* (*), son premier soin, dans la nuit des noces, est de couper la camisole de sa fiancée, non sans danger de la blesser.

Une taille mince et droite étant, dans les idées de ce peuple, une des plus indispensables conditions de la beauté, les jeunes filles mangent fort peu, de crainte d'engraisser. Elles se teignent les ongles en rouge, et cherchent enfin à effacer leurs formes sous un amas de voiles et de bijoux, la plupart d'assez mauvais goût. Elles se coiffent de ce ridicule bonnet, en forme de melon, dont se servent les hommes dans le costume civil; elles portent aussi des culottes, et font usage de souliers montés sur de petites planchettes carrées, de la hauteur d'un demi-pied.

Les Tcherkesses font surtout consister leur luxe dans le nombre et la propreté de leurs armes. A peine levés, ils les examinent, les nettoient, renouvellent les amorces des armes à feu, et les suspendent symétriquement aux murs de la pièce principale de leur cabane. Quant au poignard, ils ne s'en dessaisissent jamais, et même ils s'éloignent rarement de chez eux, pour une simple promenade, sans avoir une paire de pistolets à la ceinture, un sabre au côté, et un fusil sur l'épaule.

INDUSTRIE. — L'industrie de cette nation est des plus limitées; elle possède pourtant de nombreux haras d'une très-belle race de chevaux dont elle trouve un abondant débouché sur le marché de Tiflis. On évalue à 20,000 le nombre des chevaux circassiens qui se vendent annuellement sur cette place. La généalogie des meilleures races est connue dans toute la contrée; elle influe singulièrement sur le prix des individus. La noblesse d'un cheval est indiquée par une marque particulière à sa race; il porte sur une cuisse cette honorable cicatrice. Mais on a constaté, depuis quelques années, plus d'un exemple de supercherie à cet égard; inconvénient qui était jadis inconnu, car alors les Tcherkesses y mettaient la plus grande bonne foi, et Pallas assure même qu'une fraude de ce genre était punie de mort. Ils élèvent encore des abeilles, des moutons, des chèvres, des buffles et des bœufs.

Quelques cabanes en claies d'osier, enduites d'argile, recouvertes en paille, et disposées quadrangulairement avec une cour commune dans le centre, forment leurs villages.

(*) Poignard à fil tranchant.

Langues.—Nous placerons ici une observation qui, bien qu'elle concerne plus particulièrement les Tcherkesses, peut s'appliquer à la plupart des nations caucasiennes. Leurs idiomes, aussi variés que leurs noms, ont un trait caractéristique commun, c'est qu'ils sont plus difficiles à prononcer qu'aucune autre langue du monde (*). Ils offrent à la fois des syllabes fortes et gutturales, des diphthongues modifiées à l'infini, des claquements et un gazouillement que l'écriture ne saurait traduire et que la pensée ne peut comparer à rien. Et cependant l'art de la mélodie n'y est pas inconnu. Les Tcherkesses ont notamment plusieurs airs nationaux qui portent l'empreinte de leur caractère belliqueux. Il en est un qu'ils affectionnent surtout et dont ils entonnent le refrain, *Oriracha*, dans toutes les circonstances un peu importantes.

Privés des moindres notions de l'écriture, ils conservent leurs traditions historiques dans des chansons que le temps a tellement dénaturées, qu'on ne saurait plus y reconnaître les véritables traditions auxquelles elles doivent leur origine.

Les tribus tcherkesses sont très-nombreuses. La plus importante est celle des Abazeks, chez laquelle on trouve quelques esclaves et déserteurs russes. Indépendamment de leurs propres sujets, les princes de la Kabardah tiennent sous leur domination plusieurs peuplades d'origine tatare, mais dont la race s'est embellie par le mélange avec le sang géorgien et tcherkesse. Ces tribus sont établies à la source du Kouban et des rivières les plus voisines de ce fleuve; ce sont les *Bassians* et les *Karatchaï*, ou Tcherkesses noirs. Cette dernière nation a des mœurs infiniment plus douces que celles des peuplades voisines; elle professe l'islamisme, se livre à l'agriculture et à l'éducation des chevaux; elle cultive le tabac, l'orge et le blé, fait de l'excellente bière, et commerce avantageusement avec les Nogaïs, les Souanes et les Abases.

(*) Voy. Pallas, Guldenstaedt, Reineggs, Potochi, Balbi, J. Klaproth, etc.

Les autres peuples montagnards dont il nous reste à parler sont les *Lesghi*, les *Ossètes* et les *Tchetchenses;* tous se divisent en une infinité de tribus qui, pour la plupart, prennent leur nom de la montagne ou de la rivière la plus voisine.

Lesghi. — Le pays compris entre le Koï-sou, l'Alazan et la mer Caspienne, ordinairement appelé, sur nos cartes, Daghestan septentrional, est connu également des Tatares sous le nom de Lesghistan. Strabon et Plutarque ont parlé des *Lesghi*, qu'ils appellent *Leghes*. On aurait tort de voir une seule nation sous cette dénomination, qui n'est que le mot générique par lequel on désigne diverses peuplades, voisines l'une de l'autre, qui se ressemblent par des mœurs féroces et des habitudes de brigandage, mais qui d'ailleurs ne parlent pas la même langue et ne forment nullement un corps homogène.

Ces peuples paraissent être un mélange de diverses nations européennes et asiatiques; ils sont cruels, pillards et audacieux. On les voit quelquefois se hasarder jusqu'aux environs de Tiflis pour y enlever les bestiaux et les paysans : ils descendent de leurs montagnes ordinairement vers le printemps, et se répandent dans les campagnes, où leur présence est un fléau plus dangereux que les ravages des loups et des tigres. Embusqués dans les ruines des vieilles chapelles, ou derrière d'épais taillis, ils attendent leur proie avec une persévérance que la faim, la soif, ni l'intempérie de l'air ne sauraient dompter. Quand ils ont fait un prisonnier, ils le garrottent avec les cordes qui leur servent de ceinture, le traînent précipitamment à leur suite, traversent les localités les plus âpres, les buissons épineux, les rivières et les précipices, jusqu'à ce qu'ils l'aient mis en sûreté. Là, ils font prévenir sa famille et lui demandent une rançon souvent exorbitante : à défaut de paiement, le malheureux prisonnier est soumis, pendant dix an-

nées, à toutes les peines du plus dur esclavage. C'est ainsi que, depuis plusieurs siècles, ces brigands se jouent de la vie et de la liberté des hommes. Les Russes ont fait contre eux quelques expéditions heureuses; mais contrariés par la nature du pays, où leurs ennemis trouvent des retraites inaccessibles, ils ont dû capituler avec eux, et accorder des subsides annuels à leurs princes. Le khan des *Avars*, la plus belliqueuse des tribus lesghines, reçoit un traitement de 40,000 francs. Ce prince réside à *Khoun-Dzakh;* il peut armer de 8 à 10,000 hommes. Les *Kasi-koumouks* n'en peuvent mettre sur pied que 6000 environ, mais ce sont les ennemis les plus acharnés des Russes. Les Lesghi du bourg de *Koubitchi* sont renommés pour la fabrication des cottes de mailles en acier : on les connaît dans tout le Caucase sous le nom persan de *dzereb-kerân* (fabricants de cuirasses). A *Barchly*, réside un khan qui prend le titre d'ougmeï : sa tribu est celle des *Kaïtak;* elle arme de 7 à 8000 hommes. A *Akoucha*, les habitants sont plus industrieux et moins féroces que leurs voisins; ils sont pasteurs, et fabriquent un drap assez estimé dans le Caucase.

Ossètes. — L'an 633 avant J.-C., les Scythes traversèrent le Caucase sous les ordres de Madyès; ils conduisirent, ainsi que nous l'apprend Diodore de Sicile, une colonie de Mèdes en Sarmatie. Cette colonie, établie dans la partie centrale du Caucase, au nord de la Géorgie, a donné naissance aux peuples appelés *Alains* et *Azes* dans le moyen âge; aujourd'hui, c'est la nation qui prend elle-même le nom d'*Iron*, que les Géorgiens connaissent sous celui d'*Ossi*, et nous sous celui d'*Ossètes*. Leurs mœurs se rapprochent trop de celles des montagnards *lesghi* pour que nous puissions nous étendre davantage à leur sujet. Nous ajouterons toutefois qu'ils sont d'une taille élevée, qu'ils ont l'air martial et imposant, et que leur costume, dégagé du pesant accoutrement des Tcherkesses, est celui qui convient le plus à un peuple montagnard : de grands bas de cuir à jarretières, un surtout court et dégagé, un bonnet à bourrelet, une ceinture garnie de pistolets et de poignards, un fusil en bandoulière, et un bâton fourchu pour poser le fusil et tirer plus juste, en sont les principales parties.

Tchetchenses. — Les tribus appelées *Mitzdjeghi* par les Caucasiens, et *Tchetchenses* par les Russes, sont établies dans le Caucase depuis une antiquité fort reculée. Parmi elles, la nation des *Ingouches* se fait remarquer par quelques coutumes bizarres, celle, par exemple, de marier les morts, associant ainsi les jeunes gens des deux sexes qu'ils supposent devoir se convenir dans le ciel. Ils stipulent une dot, que paie, en cette circonstance, le père du fiancé; car c'est un usage général dans ces contrées que le mari apporte une dot à son beau-père.

Les *Ingouches* sont païens et fort superstitieux; ils attribuent à leurs actions la plus grande influence sur la destinée des morts de leur famille. Lorsqu'un créancier veut être payé de son débiteur, il le menace d'aller tuer un chien sur le tombeau de ses morts, ce qui réduirait ceux-ci à un affreux désespoir. Voleurs comme tous leurs voisins, ils portent à un plus haut degré que ceux-ci l'avidité et la scélératesse. On en a vu s'efforcer de plaire à de jeunes filles, les séduire et les enlever ensuite pour les vendre à des étrangers; des fils dénaturés ont porté plus d'une fois une main sacrilége sur leurs vieux pères, et, entraînant de vive force ces vieillards désarmés, ils les ont vendus pour quelques mesures de sel ou quelques aunes de drap.

Ce peuple se distingue encore de ses voisins par l'emploi du bouclier.

Les *Tchetchenses* ont été tour à tour chrétiens et musulmans. Aujourd'hui, leur religion paraît n'être plus qu'un théisme entremêlé d'abus grossiers et de superstition. Ce sont des brigands plus féroces et plus déterminés encore que les *Lesghi* eux mêmes. Quand ils ne peuvent garder un prisonnier, ils ne le renvoient pas sans

lui avoir coupé le nez ou les oreilles. Il y a peu d'années qu'ils enlevaient fréquemment des sujets russes; mais ces accidents sont devenus beaucoup plus rares depuis que le gouvernement a cerné les retraites de ces déterminés voleurs par des postes de Cosaques.

RÉGION DES STEPPES.

Les *Turcomans*, les *Nogaïs*, les *Koumouks* et les *Kalmouks* dont il va être ici question n'habitent pas exclusivement les steppes de la région caucasienne; et cependant nous avons eu des motifs suffisants pour les comprendre dans cette catégorie, puisque ces nations étaient toutes, dans l'origine, nomades et habitantes des plaines, qu'elles le sont encore pour la plupart, et que les autres y sont disséminées en partie, de sorte qu'il serait impossible de les rattacher aux groupes des peuples montagnards.

Les *Turcomans* sont d'origine turque (*); leur langue a même conservé une pureté remarquable. Ils descendent de ces Turcomans qui, soumis jadis aux Kalmouks sur les bords du Jaïk, refusèrent d'en suivre les hordes. Devenus sujets de la Russie, ils furent transportés dans la steppe du Kislar. Ils errent avec leurs troupeaux dans cette immense plaine sablonneuse qui s'étend depuis le Térek et la Kouma jusqu'à la mer Caspienne. A l'imitation des anciens Scythes Hamaxobiens, ils portent leurs tentes sur des chariots, et se font suivre par leurs grands troupeaux de chevaux, de chameaux et de bestiaux de toute espèce. Leur nourriture consiste en viande de mouton, en lait aigri, et en une petite quantité de farine de gruau qu'ils achètent des Russes. Le manque d'eau potable est un fléau dont ils éprouvent souvent toute la rigueur. A cela près, leur sort est assez heureux; ils ne paient aucune imposition et ne sont tenus qu'au service militaire et à une contribution de chevaux de chasse.

Les Turcomans sont bien faits, vifs, braves, courageux, mais paresseux, comme tous les peuples nomades. Il y a dans leur manière de se vêtir un luxe qui ne manque pas d'étonner les voyageurs qui descendent des montagnes du Caucase. Ils portent des surtouts en étoffes cramoisies ou diversement bariolées, et galonnés d'or, noués autour des reins par une riche ceinture, des bonnets ronds garnis de peaux d'agneaux noirs, et des bottines jaunes d'une forme élégante. Les carquois et les arcs dont ils se servent sont particulièrement ornés (voy. *pl.* 8, n° 5) (**). Enfin, ils montent de beaux chevaux qu'ils manient avec une grace remarquable. Le costume des femmes est aussi riche, mais il est moins pittoresque; un bonnet semblable à celui des Tcherkesses, une chaussure exhaussée sur deux planchettes, et, le plus souvent, un anneau placé dans les narines, sont des ornements qui nous semblent de mauvais goût.

Kislar, ville de neuf mille ames, sur la rive gauche du Térek, est la résidence de plusieurs riches négociants arméniens qui y ont fait bâtir dernièrement une assez belle église.

(*) Ne confondez pas, ainsi qu'on le fait habituellement, les Turcs avec les Tatares dont l'origine est mongole.

(**) Nous avons réuni dans les trois planches numéros 8, 9 et 12, les costumes les plus remarquables de la région caucasienne; en voici l'explication :

Planche 8. — N° 1. Circassienne de condition noble, coiffée du bonnet à couronne, et montée sur une chaussure qui tient le milieu entre le socque et l'échasse. N° 2. Noble circassien, en habit civil; bonnet ouaté en forme de melon, justaucorps de drap, portant des poches à cartouches sur la poitrine. N° 3. Noble circassien en habit de guerre. N° 4. Circassien à cheval, couvert du *bourka*. Son fusil est enveloppé d'une fourrure. N° 5. Turcoman.

Planche 9. — N° 1. Jeune fille circassienne. N° 2. Abase. N° 3. Jeune Mingrélienne. N° 4. Prince iméréthien. N° 5. Prince géorgien. N° 6. Mingrélien dans un chariot d'osier.

Planche 12. — N° 1. Dame géorgienne. N° 2. Bayadère tatare du Chirvan. N° 3. Lesghi en habit de guerre. N° 4. Ingousche. N° 5. Princesse mingrélienne.

Géorgiewsk sur le Podkoumok est le chef-lieu de la province du Caucase; c'est une petite ville fortifiée, régulière et agréable. *Constantinogorsk* et *Stawropol* offrent peu d'intérêt.

Le *Bech-Taw*, ou *les Cinq montagnes*, donne son nom à la partie la plus septentrionale du Caucase dans le bassin de la Kouma. Le *Metchouka*, qui fait partie des montagnes adjacentes, a quelque célébrité par le voisinage d'une source d'eau thermale. C'est aux environs du *Bech-Taw* qu'on élève les meilleurs chevaux tcherkesses et abases.

A soixante werstes au nord de Géorgiewsk, on voit, sur les bords de la Kouma, les ruines de *Madjari*. Cette ville, d'origine tatare, paraît avoir eu de l'importance au XIVe siècle, sous les princes de la *horde dorée*; elle servit long-temps de lieu de passage et d'entrepôt aux marchandises que, de la mer Caspienne, on transportait à celle d'Azow. Sa destruction date du XVe siècle. Au temps où Gmelin, Guldenstædt et Pallas visitèrent ces ruines, elles offraient encore un grand intérêt; mais les Tatares et les Nogaïs, qui demeurent aux environs, y sont venus depuis chercher les matériaux nécessaires à la construction de leurs villages. Au moment où nous écrivons, elles ont sans doute entièrement disparu (voir le fond de la *pl.* 5).

Les *Nogaïs* habitent dans la steppe aux environs de Stawropol, mais on les retrouve dans le Daghestan, dans la steppe du Volga, dans la Tauride et en Crimée.

Le nom de ce peuple est celui de son premier chef. Peu d'années après la fondation de l'empire du Kaptchak, les lieutenants de Tchinghis-khan, n'étant plus contenus par la présence de ce grand homme, pensèrent que le moment était venu de secouer la domination de son successeur, et ils commencèrent, en conséquence, cette œuvre impolitique de démembrement qui finit par livrer l'empire entier à la merci de ses ennemis. Un de ces lieutenants, nommé *Nogaï*, avait reçu l'ordre de soumettre à la domination tatare les peuples qui habitaient au nord-est de la mer Caspienne entre le Jaïk et le Tobol; mais, ayant accompli heureusement cette mission, il devint ambitieux, et créa un état indépendant dont il se constitua le chef (1258-1271 de J.-C.). La politique de l'empereur Michel Paléologue seconda puissamment cette défection; ce prince donna même une de ses filles à Nogaï. Les Tatares qui avaient suivi la fortune de ce rebelle épousèrent des femmes de race turque et furent la souche du peuple dont il est ici question. Les Nogaïs passèrent en Europe au commencement du XVIIIe siècle.

Le teint basané, les yeux bridés et le nez épaté des *Nogaïs* attestent encore la part qu'ils ont à réclamer de la souche mongole, bien qu'on s'accorde assez généralement à les classer parmi les peuples turcs.

C'est une nation essentiellement nomade, voyageant, à la manière des Scythes-Hamaxobiens, sur des chariots couverts de tentes en feutre et traînés par des bœufs. C'est une véritable hutte portative que les Russes appellent *Kibitka*, les Tatares *Karatchou*, et les Kalmouks *Ghir*. Lorsque la caravane se met en marche, les hommes se tiennent à cheval auprès des chariots; ils poussent devant eux de grands troupeaux de chevaux et de bœufs, se servant, pour ramener les individus échappés, d'une sorte de lance fort longue, terminée par un nœud coulant qu'ils jettent adroitement autour du cou de l'animal. Les femmes et les enfants vivent sur les chariots et en descendent rarement.

Indépendamment du *kibitka*, les Nogaïs ont de grandes huttes, également en treillis et recouvertes en feutre, qu'ils ploient et chargent sur des chameaux ou des bœufs. Arrivés au lieu désigné pour le campement, quelques heures leur suffisent pour déployer tout ce bagage et former un *aoûl*, mot que l'on pourrait traduire par village provisoire. La calotte du *kibitka* s'ouvre à volonté pour don-

ner du jour et de l'air à l'intérieur. Ces nomades se servent encore, pour le transport des marchandises, de grands chariots à quatre roues, tirés par des bœufs, et connus sous le nom d'*arba* ou de *maggiari* (voy. la *pl.* 5).

On assure qu'on trouve chez les Nogaïs cette infirmité qu'Hérodote dit avoir observée parmi les Scythes : les *Énaréens* ou *efféminés* sont des hommes que l'âge et les fatigues de la vie nomade semblent précipiter dans la classe des individus de l'autre sexe. Ils en prennent alors les habits et les occupations, et ressemblent en tout à de vieilles femmes imberbes et tremblotantes. Les Nogaïs leur donnent le nom de *Kos*.

L'habillement de ces Tatares ressemble à celui des Turcomans, mais il est moins riche. Les hommes se rasent la tête, et les femmes marchent sur deux planchettes adaptées à leurs souliers, en guise d'échasses.

Les *Tatares-Koumouks* habitent au-delà du Térek, entre les rivières Aksaï et Koï-sou; ils se livrent avec succès aux arts de l'agriculture, et vivent en paix avec les Russes. Leurs princes, ou khans, résident à *Endéri*, ville de 10,000 ames, à *Kostiak*, *Aksaï*, *Bragoun*, etc. Le *chamkal*, le plus puissant d'entre eux, vit à *Tarkou*, sur les bords de la mer Caspienne, village à peu près aussi considérable qu'*Endéri*.

Les cérémonies funèbres usitées chez ce peuple méritent une mention particulière. Toutes les femmes de la famille du défunt s'assemblent pendant plusieurs jours, se découvrent la poitrine et se déchirent la chair avec leurs ongles. Autrefois, quand il mourait un prince de cette nation, son précepteur se coupait la moitié des oreilles, et sa nourrice s'enterrait vivante; mais, dans ce dernier cas, on lui laissait ordinairement la tête hors de terre et recouverte d'un pot cassé, par l'ouverture duquel on lui donnait à manger. Si elle existait encore après un nombre de jours déterminé, on mettait fin à son supplice en la retirant de son tombeau.

Les *Kalmouks* d'origine mongole sont disséminés sur toute la surface de la steppe, depuis le Kouban jusqu'au Volga. Le nom qu'ils se donnent à eux-mêmes est celui d'*Eleuths*, ou *Olets*, tandis que la dénomination de *Kalmouks* n'est qu'un terme injurieux que leur idolâtrie leur a fait appliquer par les Tatares mahométans d'abord, par les Russes ensuite, et, enfin, par l'Europe entière. La Tatarie indépendante étant la région propre aux Kalmouks, leur histoire ne serait pas ici à sa place, et nous ne pouvons donner sur les hordes qui passent dans les steppes de la Russie que quelques considérations caractéristiques.

Les hommes de cette nation ont la taille moyenne, bien prise et robuste. Ils ont la tête grosse et large, le visage plat, le teint olivâtre, les yeux bien fendus, mais peu ouverts et fort écartés l'un de l'autre, le nez plat, la bouche petite et la barbe rare. Pour costume, ils portent des hauts-de-chausses d'une largeur extraordinaire, une veste en peau de mouton sans manche et, par dessus, une espèce de surtout dont les manches, d'une excessive longueur, peuvent se retrousser sur l'épaule, afin de laisser les bras nus et libres d'agir. De grandes bottes fort incommodes, une ceinture de cuir et un petit bonnet rond complètent leur toilette, où la couleur rouge domine habituellement. Les traits et le costume des femmes sont à peu près les mêmes.

Les Kalmouks possèdent des troupeaux de chevaux, de bœufs, de moutons et de chameaux qui forment toute leur richesse. Ils en tirent à la fois la subsistance, les vêtements et les articles d'échange. La chair de cheval est la nourriture qu'ils préfèrent ; le *koumiss*, ou lait de jument aigri, forme leur boisson favorite. Ils sont aussi braves et moins pillards que les Tatares mahométans, et, comme eux, ils sont polygames.

Ce peuple superstitieux a un grand respect pour les chiens, qu'il nourrit souvent avec des cadavres humains. Quant à lui, le lait aigri forme

la base de ses repas. Quelques-unes de leurs hordes ont embrassé le christianisme; elles ont des prêtres, dont la principale occupation est de leur apprendre à lire et à écrire. Les autres sont encore plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie.

La fatigante monotonie des steppes parcourues par ces diverses nations est interrompue, sur le bord des rivières, par une multitude de *tumulus* ou élévations tombales, surmontées par des statues d'une pierre grisâtre, grossièrement travaillées. Ces figures, assises pour la plupart, et tenant dans leurs mains un objet qu'on pourrait prendre pour une tasse, appartiennent évidemment à une nation mongole. La face plate et large, les cheveux divisés en trois tresses, les colliers de coraux pour les femmes et les petits bonnets ronds sont des indices que l'on ne saurait méconnaître. Ces antiquités sont communes près du Kouma, du Kouban et du Volga (voir la *pl.* 1, n° 4.)

On voit sur les bords du Jetoka, aux environs de Géorgiewsk, une statue également intéressante, et cependant non moins grossièrement travaillée. Elle représente un homme habillé et armé à la tcherkesse, les jambes emboîtées dans une gaîne à la manière des anciens Hermès. Ce piédestal quadrangulaire offre sur la première face une inscription en caractères grecs et esclavons mêlés. Au bas, ainsi que sur les autres faces, on voit diverses figures d'hommes et d'animaux sculptées sans art.

On a pu remarquer que nous nous sommes attaché, dans cette notice, aux époques de l'histoire ancienne et aux traditions locales plutôt qu'aux événements de l'histoire moderne. La raison en est simple : l'ancienne période rentrait essentiellement dans notre domaine, la nouvelle appartient aux annales de la Russie d'une part et à celles du royaume de Perse de l'autre.

L'isthme caucasien était, depuis long-temps, un objet de convoitise pour les czars, non-seulement parce qu'il sert de frontière à leurs possessions du côté de l'Asie méridionale, mais encore parce qu'il offre en lui-même une importance que de bonnes institutions pourraient accroître rapidement. Entraînés tour à tour par les missionnaires du Christ et ceux de Mahomet, placés entre deux ennemis acharnés, les peuples du Caucase ont été long-temps foulés aux pieds des combattants; enfin, ils sont échus en partage au plus vaste empire du monde. Par le traité de *Tourmantchai* (10 février 1828), les Persans ont cédé à leurs rivaux les provinces d'Érivan et de Nakhitchévan, et par celui d'Andrinople (14 septembre 1829) la Porte a définitivement abandonné à la même puissance *Anapa*, *Poti*, *Akhaltzik*, *Atzhour* et *Akalkalaki*.

La population actuelle de la région caucasienne est d'environ 2,400,000 ames; elle serait susceptible d'un prodigieux accroissement, mais, ainsi qu'on devait s'y attendre, elle a éprouvé, depuis quelques années, une diminution sensible par suite des moyens violents que la Russie a dû employer pour s'établir avec sécurité dans une contrée où des nations entières ne sont composées que de brigands. Pour compenser cette perte, les Russes cherchent à coloniser leur nouvelle possession. Ils y appellent des cultivateurs allemands, race laborieuse, patiente et sobre. Ses émissaires se répandent aussi dans les campagnes des provinces méridionales pour embaucher les populations chrétiennes de l'Arménie. La religion, en ceci, vient au secours de la politique; et c'est surtout aux prêtres que s'adressent les agents russes, car l'expérience a fait voir que ceux-ci, en émigrant, sont suivis ordinairement par plusieurs familles chrétiennes et souvent par toute la population d'un village. Arrivé sur le sol russe, le colon reçoit l'assignation d'une pièce de terre, quelquefois même celle d'une petite habitation. Avec du travail et de la persévérance, son sort pourrait être

assez heureux, sans le voisinage des forbans indomptés qui infestent le Caucase. Les Tchetchenses sont, de ce côté, les ennemis les plus redoutables des colons arméniens. Si la haine héréditaire de ces hardis montagnards se porte, en principe, sur la nation moscovite, elle embrasse, dans ses résultats, les étrangers qui vivent sous sa protection.

On a vu, par ce qui précède, que la Russie, en cherchant à augmenter la population de son vaste territoire aux dépens de ses alliés, prend quelquefois des moyens peu compatibles avec les procédés de bon voisinage. La Perse en a fait le sujet de plus d'une plainte, et si la guerre éclatait de nouveau entre ces deux puissances, l'embauchage des Arméniens en serait le motif ou tout au moins le prétexte. Le prince royal, Abbas-Myrza, aujourd'hui décédé, écrivait au mois de juillet 1828 au colonel Lazareff, commandant militaire de Tauris, lors de l'occupation de la province d'Azerdeidschan par le général Paskéwitsch : « Nous n'ignorons « pas que vous avez l'autorisation de « votre gouvernement pour favoriser « la transmigration des Arméniens; « mais quand nous remarquons que, « dans tous les lieux où vos soldats « se sont arrêtés, la population ar- « ménienne a émigré, *volontairement* « dites-vous, la raison et la conscience « nous dictent de vous demander s'il « est possible que plusieurs milliers de « familles aient pu abandonner spon- « tanément une patrie de mille ans et « laisser là leurs propriétés, leurs jar- « dins, leurs maisons, pour se traîner « à votre suite, sans savoir où elles « pourraient se reposer.

« J'ai délivré, de mes propres mains, « des passeports aux Arméniens qui « ont quitté Tauris, et je sais que « leur émigration est causée par celle « de leurs prêtres; or, si tous les « ecclésiastiques de ce pays viennent « de l'abandonner, nul doute que la « faute en est au primat d'*Eisch-* « *miadzin*, qui les a menacés de les « dépouiller de leurs dignités, de les « excommunier, et les a même ren- « dus responsables de leur désobéis- « sance dans l'autre monde.

« Aujourd'hui que votre seigneurie « réside à Salmas, elle envoie des of- « ficiers et des cosaques pour lever « des contributions dans les villages « où il ne se trouve pas d'Arméniens « qui veulent s'expatrier, tandis qu'elle « distribue de l'argent à ceux qui émi- « grent; d'où il arrive que les habi- « tants, ne pouvant supporter ces « vexations, sont forcés de quitter « leurs maisons et d'abandonner leurs « propriétés, etc. »

Quelle que soit l'opinion qu'on veuille se former sur les moyens d'intrigue et de violence que la Russie emploie pour attirer les populations voisines dans ses possessions du Caucase, il est une considération d'humanité qui impose silence à l'historien. Ce que la France a fait à l'égard des forbans africains, la Russie l'a opéré sur les frontières de la Perse. Il est temps que l'Europe occupe ses soldats à la conquête de la civilisation : l'Orient et l'islamisme ont prouvé qu'ils étaient impuissants à réprimer ces pirates audacieux qui, de temps immémorial, se cachent sur des côtes inhospitalières, ou ces nations féroces qui ne descendent de leurs montagnes que pour semer au loin l'effroi et la désolation.

FIN.

L'UNIVERS

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC.

ARMÉNIE,

PAR M. EUGÈNE BORÉ,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ARMÉNIENNE DE SAINT-LAZARE DE VENISE ET DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS.

INTRODUCTION.

Entre l'Euphrate et la mer Caspienne se trouve un pays à peu près aussi étendu que le royaume actuel de France, lorsqu'on fixe ses limites septentrionales à la Géorgie et au mont Caucase, et que l'on descend au midi jusqu'au Diarbekre. Ce pays est l'Arménie, dont le nom nous est connu par nos premières lectures des livres saints, et par les souvenirs qui nous restent de quelques auteurs classiques de collége. En effet, on se souvient qu'il est dit, dans la Genèse, que les grandes eaux du déluge s'étant retirées, l'arche *reposa sur les montagnes d'Ararat;* et, d'un autre côté, les noms de Tigrane et de Mithridate (*), le récit de leurs guerres et de leur lutte contre la puissance romaine, demeurent gravés dans notre mémoire. A la vérité, pour plusieurs personnes, la connaissance de ce qui concerne l'Arménie ne s'étend pas au delà de ces premières notions; et l'on ignore que, dans cette partie de l'Asie, subsiste un peuple formant, plus de quinze siècles avant notre ère, une des monarchies les plus puissantes de l'Orient, ayant ses lois et sa constitution propre, ses mœurs, ses dynasties de rois, son langage, sa littérature, et sa liturgie ecclésiastique, lorsqu'il entre dans la famille des peuples chrétiens. On étudie dans tous ses détails l'histoire des empires primitifs de l'Assyrie et de la Perse, et l'on ne daigne pas arrêter ses regards sur ce royaume adjacent, moins vaste, moins peuplé, et qui trouva néanmoins, dans l'énergie et la fierté natives de ses habitants, assez

(*) Mithridate le Grand était roi de Pont et non pas d'Arménie; mais comme ces deux États se touchaient, et qu'il chercha à la cour de Tigrane un asile, son nom se trouve mêlé aux événements du peuple que nous voulons faire connaître. De plus, quelques écrivains latins lui ont donné le titre de roi des Arméniens, sans doute parce que les limites de la première Arménie n'étant pas nettement tracées, il pouvait dominer effectivement sur des populations de race arménienne.

de ressources pour lutter contre ses voisins, et reconquérir l'indépendance qu'il pouvait perdre momentanément.

Cette sorte d'oubli ou de délaissement de la nation arménienne, qu'on pourrait au premier abord réprouver comme injuste, tient à deux causes principales. La première se trouve dans la nature même de notre esprit, contraint de se borner dans l'immense besoin de savoir qui le tourmente, et ne pouvant donner place en lui qu'aux connaissances les plus saillantes, en sorte qu'il plane toujours sur les hauteurs des généralités ou des principaux faits, à moins qu'il ne s'abaisse dans les régions secondaires de l'histoire, soit pour en mieux saisir l'ensemble, ou seulement pour satisfaire sa propre curiosité. La seconde cause est le manque de moyens ou de documents suffisants pour arriver à l'intelligence de l'histoire et de la vie de ce peuple, séparé de nous plus encore par sa langue que par les mers et par les montagnes. La langue est ce qui nous révèle les pensées, les habitudes, en un mot, l'existence individuelle d'une nation, comme la parole est le moyen général qui nous fait entrer en communication avec les autres hommes. C'est ce qui fait que les anciens nous ont donné fort peu de renseignements sur l'état du peuple arménien. Les Grecs, les Perses et les Romains, qui successivement dominèrent l'Arménie, ont toujours dédaigné d'apprendre la langue de ce pays, et à peine reconnaît-on les véritables noms des rois, des villes ou des fleuves cités par leurs historiens. A la vérité, on nomme quelques anciens auteurs chaldéens ou syriaques, et même grecs, qui auraient pris soin anciennement de consigner les faits de leur histoire nationale, attendu que l'ignorance était trop grande dans la nation pour qu'elle pût elle-même s'acquitter de cette tâche. Mais, comme tous ces premiers monuments historiques ont péri, les Arméniens durent refaire ce travail, lorsque le christianisme les eut civilisés; ce furent eux qui purent se faire connaître à nous, et leurs premiers historiens ont travaillé sous l'inspiration de cette idée commune. Cependant ils sont restés dans l'oubli pendant des siècles, jusqu'à ce que quelques missionnaires ou savants européens, initiés à leur langue, nous aient transmis le résultat de leurs découvertes.

Celui qui, le premier, nous fit soupçonner tout ce que l'Arménie renfermait de richesses littéraires et historiques, fut un missionnaire de la Propagande, Galanus, homme de zèle et de savoir, mais théologien acerbe, intolérant, et souvent fautif dans les jugements qu'il porte sur plusieurs points de la science ecclésiastique. Galanus vivait au dix-septième siècle; il avait été trouver les Arméniens; et le dépôt de connaissances qu'il avait rapporté de ce voyage, se serait probablement fort peu accru, si les Arméniens n'étaient venus aussi nous trouver, lors de la fondation du célèbre couvent des Méchitaristes de Venise, dont nous nous proposons de parler assez longuement dans la suite de cet écrit. L'établissement de ces religieux, dont les presses, si remarquables par le luxe et la correction typographiques, ont rendu aussi communs, dans le commerce de la librairie, les anciens manuscrits de leurs écrivains, que le sont actuellement, chez nous, les chefs-d'œuvre de la littérature allemande ou italienne, a donc spécialement contribué à propager l'étude de la langue et de la littérature arménienne. Sous ce rapport, la France mérite les premiers honneurs: c'est elle, en effet, qui nous a donné les savants Villotte, Veysière, plus connu sous le nom de Lacroze, le docte abbé Villefroi. Mais tous les travaux de ces hommes ont été surpassés par l'illustre Saint-Martin, dont les orientalistes ont à déplorer la perte récente. Nous croyons devoir prévenir nos lecteurs que nous avons eu souvent occasion de profiter de ses recherches, en ce qui tient surtout à la partie géographique de ce travail.

Étymologie du mot Arménie. — Un fait assez singulier, c'est que le nom d'*Arménie*, usité généralement par

tous les écrivains anciens ou modernes de l'Orient et de l'Occident, pour désigner le pays que nous nous proposons de décrire, n'est point celui que les Arméniens donnent à leur patrie. Ils l'appellent *Haïasdan*, ou *pays des Haïkhs*, du nom d'un certain Haïg, leur premier roi, qui vint de Babylone s'établir en Arménie, avec toute sa famille, environ vingt-deux siècles avant notre ère. Ils ont encore plusieurs autres noms tirés de quelques anciens patriarches mentionnés dans la Bible, et qui, par conséquent, ne doivent pas être antérieurs à l'établissement du christianisme en Arménie. Tel est le nom d'*Ask'hanazéan*, dérivé de celui du patriarche Askenez, fils aîné de Gomer, fils de Japhet. On trouve aussi fréquemment, dans les auteurs, le royaume d'Arménie désigné sous le nom de *Maison de Thorgom*, dont ils ont formé l'autre nom générique de *Thorkomatsi*, dans lequel certains orientalistes ont à tort voulu retrouver le mot *Turcoman*. Ils prétendent que le patriarche Thorgom était, comme Askenez, fils de Thiras, fils de Gomer, quoique l'Écriture nous dise qu'il était directement fils de Gomer. Selon ces historiens, ce Thorgom aurait été le père de Haïg, premier chef de leur nation. Les traditions géorgiennes sont parfaitement conformes à cette opinion : les Arméniens, les Géorgiens, et tous les peuples du Caucase, sont désignés par la dénomination générale de *Thargamosiani*, ou descendants du patriarche *Thargamos*, dont le fils aîné, appelé *Haos*, est évidemment le même que Haïg.

L'origine précise du nom d'Arménie est enveloppée d'obscurités. Les historiens nationaux le font dériver d'Aram, un de leurs plus anciens rois, qui se rendit fort célèbre par ses grandes conquêtes. « On raconte d'Aram, dit Moïse de Khoren, l'historien le plus célèbre de la nation, beaucoup de traits de courage et de belles actions qui étendirent dans tous les sens les limites de l'Arménie. C'est de son nom que tous les peuples tirent celui de notre pays. Les Grecs le nomment *Armen ;* les Syriens et les Persans le nomment Arménig » Plusieurs autres écrivains soutiennent la même opinion. Quoi qu'il en soit de l'origine de ce nom, il est certain qu'il est fort ancien.

On pourrait peut-être le rapporter à celui d'Aram, donné dans la Bible à la Syrie et à la Mésopotamie. Il était connu des Grecs dès le cinquième siècle avant notre ère, et ils l'appliquaient au pays que nous appelons Arménie, et même quelquefois à la partie orientale de la Cappadoce. La Bible mentionne trois fois le pays d'Ararat, sans le désigner sous le nom d'Arménie (*). Les Géorgiens n'appellent leurs voisins, les Arméniens, que *Somekhi*, à cause de la province de Somkheth, située près de leurs frontières.

Nature du pays. — Température du climat. — Les anciens plaçaient communément le paradis terrestre vers les sources de l'Euphrate, dans les plaines de l'Arménie ; et l'immortel Milton s'est conformé, dans son poëme, à cette tradition. Si la nature du sol n'avait en quelque sorte justifié cette opinion, il est vraisemblable qu'elle n'eût jamais eu cours, même parmi les poëtes. L'aspect du pays est extrêmement varié : coupé par de hautes et

(*) Le passage de Jérémie, chap. 51, v. 27, où il est dit : *Annonces aux rois d'Ararat, de Menni ou Mini et d'Askenez, etc.*, a beaucoup embarrassé les commentateurs. Le mot *Menni* placé près de deux autres qui conviennent au pays de l'Arménie, a fait croire qu'il désignait l'Arménie même ; aussi la version des Septante et les textes arménien et syriaque traduisent ce mot par celui d'*Armenia*. Néanmoins, à l'époque de Jérémie, ce nom n'était point encore usité. Le savant Saint-Martin a cru reconnaître dans ce nom, celui de Manavaz, fils de Haïg, qui fut le père d'une postérité nombreuse, établie dans la province de Hark'h, où la ville de Manasgerd fut fondée. Cette partie de la nation était désignée sous le nom spécial de *Manazavdans*. Il paraît aussi que l'on appelait *Minyas* une certaine contrée de l'Arménie centrale. Nicolas de Damas, historien contemporain d'Auguste, en fait mention.

longues chaînes de montagnes qui courent et se croisent dans toutes les directions, il offre les sites les plus divers. Tel côté d'une montagne est nu, décharné et stérile, tandis que, sur l'autre versant, s'ouvrent de profondes et ravissantes vallées, où la fécondité du sol ne le cède point à la beauté du paysage. Si la culture avait atteint, dans ces lieux, le degré de perfection où certains peuples de l'Europe l'ont portée, et si, d'un autre côté, l'administration capricieuse et exigeante des Turcs, ou les incursions des Kurdes qui infestent toute la partie méridionale, ne décourageaient les agriculteurs, nul doute que ce pays ne devînt une mine inépuisable de toutes les productions agricoles.

La triste situation politique dans laquelle languit ce malheureux pays depuis des siècles, a changé et détérioré la surface du sol. Les anciens nous parlent de forêts et de lieux plantés d'arbres, dont on ne trouve plus aucun vestige. La culture et l'art n'ont point réparé les perpétuelles dévastations des guerres et des incendies. Les agriculteurs manquaient pour replanter ce que la hache ou le feu avait détruit; et les flancs des montagnes, en se dépouillant de leurs bois, n'ont plus retenu dans leurs ravins les eaux fondues des neiges qui y entretenaient une salutaire fraîcheur pendant les ardeurs de l'été, de sorte qu'un soleil dévorant calcine, durant plusieurs mois, le même sol que les frimas recouvrent le reste de l'année. Plusieurs vallées sont devenues totalement infécondes, et de longs plateaux, dénués de toute verdure et de toute végétation, rappellent à l'œil attristé qui les embrasse les steppes désolés de la Tartarie.

« Les pins, disait Tournefort, lorsqu'il visitait ces contrées, commencent à devenir fort clair-semés; et l'on en découvre peu qui lèvent de graine. Je ne sais comment ils feront quand on aura coupé tous les grands arbres, car ils ne sauraient bâtir sans ce secours; je ne dis pas les maisons où l'on n'emploie les poutres que pour soutenir les couverts; je parle des chaumières qui sont les maisons les plus communes, dont les quatre murailles sont fabriquées avec des pins rangés par la pointe, à angles droits, les uns sur les autres jusqu'au couvert, et arrêtés dans les coins avec des chevilles de bois. » Les Arméniens, au lieu d'user d'une sage prévision et de ménager pour leurs descendants des bois de construction, ont abattu sans planter; aussi sont-ils réduits actuellement à habiter de simples huttes d'argile, qui, disséminées dans ces immenses plaines, se confondent de loin, pour l'œil, avec les herbes jaunies que le soleil dessèche et brûle pendant les ardeurs de l'été.

La vigne y vient à merveille; et la qualité des vins serait supérieure avec un autre mode de préparation. Les Arméniens, en se fondant sur la tradition biblique, qui donne le mont Ararat comme le lieu où s'arrêta l'arche, prétendent que Noë s'établit d'abord en ces lieux, et que la ville de Nakhdjavan, qui signifie *lieu de la première descente*, confirme ce fait par l'ancienneté de son nom (*). Ils ajoutent que c'est dans le même endroit que le patriarche planta la vigne. Aussi montra-t-on à Chardin, à une lieue d'Érivan, un petit clos que l'on assure être

(*) Plusieurs autres noms de lieu fort antiques semblent perpétuer le souvenir traditionnel de l'établissement primitif de la famille sauvée du déluge. Ainsi l'on fait dériver le nom de la petite province d'Arhnaïoda, située à l'orient du mont Ararat, de trois mots signifiant *auprès du pied de Noë*, parce que Noë se serait arrêté dans ce canton en sortant de l'arche. La ville de Marant située dans l'Aderbaïdjan, vers le lac d'Ourmiah, tirerait son nom des mots *mair ant*, c'est-à-dire, *la mère est là*, parce que Noemzara, la prétendue femme de Noë, aurait été enterrée dans cet endroit. L'origine de ces noms est antérieure au christianisme, puisqu'ils sont cités par Ptolémée et l'historien Josèphe, et le seul moyen d'expliquer cette coïncidence assez remarquable, c'est de les attribuer aux Juifs venus antérieurement en Arménie, et qui avaient établi leurs colonies sur les bords de l'Araxe, dans les environs de cette province.

celui de Noë. Ce fait serait attesté par le nom d'*Agorhi*, que porte cette petite bourgade, et qui viendrait des deux mots *arg ouri*, signifiant *il planta la vigne*.

On cultive avec succès le froment, l'orge, l'avoine, le seigle, et tous les autres grains. Columelle, Pline, et Diodore de Sicile, ont parlé de l'excellence et de l'abondance des fruits de l'Arménie, qu'on transportait à Babylone par la voie du Tigre. Ces fruits, également renommés aujourd'hui, sont l'olive, l'orange, le citron, la pêche, l'abricot, le brugnon, la mûre, la prune, la poire, la pomme, la noix, la figue, et les melons. Le miel que l'on tire des montagnes est plein de saveur; et la cire est une des principales ressources pour le commerce. On l'exporte en Russie et à Constantinople, ainsi que le chanvre et le coton. La soie y abonde, mais on ne sait pas la filer, ni en tisser des étoffes.

Les montagnes du nord recèlent d'abondantes mines d'argent et de cuivre exploitées dès une haute antiquité; et l'on trouve aussi de l'aimant, du salpêtre, du soufre et du bitume.

La rhubarbe le cède peu en qualité à celle de l'Inde, et il est à croire que d'habiles botanistes feraient certainement de nombreuses découvertes dans ce pays. Pline cite le *laser*, tant estimé des Romains, et que l'on tirait de la Médie et de l'Arménie. Il serait aussi assez important de constater ce que le même naturaliste appelle *adamantide*, plante dont la vertu serait telle, que les lions les plus sauvages perdraient, en la mangeant, leur férocité. Il l'appelle le *nourrisson de l'Arménie et de la Cappadoce*. On vante beaucoup la réglisse, *glycyrrhiza*, des bords de l'Araxe; elle atteint une grosseur prodigieuse, et elle surpasse celle d'Espagne, d'Allemagne et de Russie, au rapport de plusieurs voyageurs.

La flore d'Arménie, explorée à la hâte, et seulement dans quelques parties, par Tournefort, est fort riche. On y remarque une très-belle espèce de pavot appelé *aphion*, et dont on mange en assaisonnement les têtes encore vertes; la *morine*, plus grosse que le pouce, longue d'un pied, partagée en grosses fibres brunes, gercées, peu chevelues, et ayant le parfum du chèvrefeuille; la *cachrys orientalis* aux feuilles aromatiques, mais âcres et amères; la *bétoine orientale*, *l'éléphas*, que les botanistes appellent la plus belle plante d'Orient; l'aconit *tue-loup*; la *cassida* aux feuilles découpées comme la germandrée; le *lepidium* à feuilles de cresson frisé; le *carduus orientalis*, dont les fleurs n'ont point d'odeur sensible, mais dont les feuilles sont très-amères; le *cuscute*, qui abonde sur le cours de l'Araxe; le *polygonides*, arbuste de trois à quatre pieds de long, dont les fleurs rappellent par leur odeur celles du tilleul; le *lychnis* et le *geum*; enfin, la *campanula* et la *ferula orientalis*.

La température de l'Arménie est variable comme dans les pays de montagnes, et le climat du nord est très-rude; tandis que, dans les provinces du sud, on éprouve les fortes chaleurs de la Syrie. Anciennement, les rois d'Arménie avaient leurs habitations d'hiver dans les plaines méridionales; et pour se préserver des ardeurs de l'été, ils remontaient au nord, où se trouvaient leurs palais de plaisance. « L'air est bon, dit Chardin, mais fort froid; il neige encore au mois d'avril, ce qui oblige les paysans à enterrer leurs vignes, qu'ils ne découvrent qu'au printemps. »

M. Amédée Jaubert, dans sa Relation du voyage intéressant qu'il fit en Arménie et en Perse l'an 1806, et qui nous a fourni plusieurs renseignements précieux, remarque que le climat d'Erzeroum est extrêmement rigoureux. On a vu tomber de la neige dans cette ville le 27 juin; et dans tout le nord, elle ne quitte la terre que du 10 au 15 avril. Quelquefois l'hiver y commence au mois d'août.

En 1808, lorsque le général russe Godowitch faisait le blocus d'Érivan, ayant été repoussé avec perte, il se retira à Tiflis. Mais comme il fut surpris dans cette retraite par l'hiver, il perdit la moitié de son armée.

Toutefois, on doit dire que le climat en général est sain. La constitution robuste et l'air de santé communs au peuple, en sont une preuve visible. L'air est vif et élastique, étant renouvelé continuellement par les vents qui descendent des montagnes.

MONTAGNES. — Le nord de l'Arménie est fermé par une barrière de hautes montagnes qui la séparent de la Géorgie, et s'étendent par le pays des Lazes jusqu'à la mer Noire (*). Les Turcs leur donnent le nom d'Elkezi; les Arméniens les appellent *Méthin* ou *ténébreuses*, probablement à cause des nuages et des brouillards qui enveloppent presque perpétuellement leurs cimes. La chaîne qui court vers le sud-est a reçu le nom de *Bin-gueul*, qui veut dire en turc les *mille lacs*, sans doute à cause des innombrables torrents et rivières sans cesse alimentés par les neiges et les glaciers, et qui forment de vastes réservoirs d'où s'échappent les fleuves dont nous parlerons. Les Arméniens n'ont point de nom générique pour désigner ces montagnes, qu'ils appellent vaguement *Monts des Chaldéens*; tandis qu'ils nomment montagnes de *Garin* celles qui vont d'Erzeroum à Trébizonde. Strabon, Pline et Ptolémée connaissaient cette chaîne septentrionale, dans laquelle ils ont placé les monts *Polyarres*, *Paryadres* et *Moschici*, dont plusieurs étaient renommés par les mines recélées dans leurs flancs, et dont quelques-unes sont encore en exploitation.

Au sud-ouest se trouve une autre chaîne de montagnes très-élevées, nommées *Arakadz*, lesquelles vont se réunir vers l'orient à la chaîne des montagnes de l'ancienne province de Siounik'h.

De l'Araxe aux bords du Tigre et jusqu'aux rives de l'Euphrate et du lac de Van, s'étendent de longs chaînons dont la partie la plus élevée est le célèbre mont Ararat des saintes Écritures. Les anciens l'appelaient *Masis*, nom qu'il conserve encore vulgairement dans le pays; mais les Turcs lui donnent aujourd'hui celui d'*Agri-Dagh* (*).

Le mont Ararat se compose de deux immenses pics dont l'un est beaucoup plus élevé que l'autre (**). L'escarpement des rochers taillés à pic, et la couche des glaces qui les recouvre éternellement, avaient toujours avant ce siècle fait regarder son ascension comme impraticable. Aux obstacles sans nombre et aux périls certains qui arrêtaient les plus courageux, se joignait, chez les anciens habitants de l'Arménie, la pieuse tradition que le sommet de cette montagne ayant été le port de salut de l'arche, Dieu y conservait miraculeusement ses débris, et qu'aucun pied mortel ne pouvait le profaner depuis que Noë y était abordé avec sa famille.

On raconte même que du temps du premier patriarche de l'Arménie, un moine nommé Jacques, qui élevait des doutes sur l'authenticité des livres saints, voulut vérifier par lui-même le fait cru généralement du dépôt des restes de l'arche sur la cime du mont Ararat. Il partit donc; mais après avoir gravi pendant longtemps la montagne, il s'endormit épuisé de fatigues, et le lendemain il se trouva transporté au lieu d'où il était parti. Il voulut tenter de nouveau le même voyage, et, le prodige se renouvelant, il comprit qu'un pouvoir surnaturel défendait l'accès de ces lieux. Cette opinion, transformée en croyance chez les Arméniens, empêcha dans les âges suivants qu'aucun habitant du pays n'osât se hasarder au delà des glaces éternelles. C'étaient les bornes infranchissables de cet autre Sinaï : en outre, la science de l'astronomie et de la météorologie n'était point assez avancée pour engager ceux qui en avaient quelque notion à gravir cette montagne,

(*) Le défilé qui donne passage de l'Arménie dans la Géorgie se nomme la porte de *Dariel* ou *Tarial*. Cet endroit est remarquable par la hauteur des rochers taillés à pic et formant des gorges sombres et profondes. Les Russes y ont établi une redoute pour en garder l'entrée.

(*) Voy. la planche n° 1.

(**) Voy. la planche n° 18.

afin de faire de nouvelles expériences.

Un voyageur hollandais visita cette montagne au commencement du dix-septième siècle; c'est Jean Struys. Voici ce qu'il dit de son excursion : « Nous partîmes le matin pour aller visiter l'ermite qui vivait sur la montagne. Son ermitage était si éloigné de terre, que nous n'y fûmes qu'au bout de sept jours, chacun desquels nous fîmes cinq lieues. Nous trouvions tous les soirs une halte pour reposer, et l'ermite qui l'habitait nous donnait le lendemain un paysan et un âne, le premier, pour nous conduire, et celui-ci, pour porter des vivres et du bois. Cette dernière provision est si utile, que, sans cela, la montagne est inhabitable, et le froid y est tel, qu'un cavalier peut courir sans risque sur la glace de trois heures.

« De plus, on ne se chauffe que du chauffage qu'on y porte, car il n'y croît ni arbres, ni halliers, ni ronces, et dans toute la montagne il n'y a pas même un pouce de terre. Les premiers nuages que nous passâmes étaient obscurs et épais. Les autres étaient extrêmement froids et pleins de neige, quoique un peu plus bas la chaleur fût grande, et les raisins et autres fruits dans une profonde maturité. Dans le troisième nuage, nous pensâmes mourir de froid; nous avions beau courir, rien ne pouvait nous échauffer, et si cet espace glacé avait duré encore un quart d'heure, je crois que nous y fussions morts. »

Tournefort, pendant son voyage scientifique d'Arménie, explora le mont Ararat, sans s'élever à une hauteur considérable. « Nous assurâmes nos guides, dit-il, que nous ne passerions pas au delà d'un tas de neige que nous leur montrâmes, et qui ne paraissait guère plus grand qu'un gâteau; mais quand nous fûmes arrivés, nous y en trouvâmes plus qu'il n'en fallait pour nous rafraîchir; car le tas avait plus de trente pieds de diamètre. Chacun en mangea tant et si peu qu'il voulut, et, d'un commun consentement, il fut résolu qu'on n'irait pas plus loin. Nous descendîmes donc avec une vigueur admirable, ravis d'avoir accompli notre vœu, et de n'avoir plus rien à faire que de nous retirer au monastère. » Tournefort veut sans doute parler ici du monastère de Saint-Jacques, situé sur le versant nord-ouest de la montagne; puis il ajoute : « Nous nous laissâmes glisser sur le dos pendant plus d'une heure sur ce tapis vert; nous avancions chemin fort agréablement, et nous allions plus vite de cette façon-là que si nous allions sur nos jambes. On continua à glisser autant que le terrain le permit; et, quand nous rencontrions des cailloux qui meurtrissaient nos épaules, nous glissions sur le ventre, ou nous marchions à reculons à quatre pattes. »

Le père et le prédécesseur de Méhémed-Behalul, pacha de Bayazid, voulut faire l'ascension de la montagne; mais il s'arrêta à deux mille quatre cents pieds des neiges, tant il était effrayé des dangers et des fatigues qui l'attendaient. La gloire de l'ascension était réservée au docteur Fr. Parrot, professeur de physique à Dorpat. L'an 1830, il partit, comme un autre Saussure, pour escalader cette montagne plus haute que le Mont-Blanc. Après plusieurs jours de marche et des fatigues inouïes, il parvint à la hauteur de quinze mille cent trente-huit pieds au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire trois cent cinquante pieds environ plus haut que le Mont-Blanc. Là il planta dans la glace une longue croix noire avec cette inscription :

NICOLAO PAULI FILIO.
TOTIUS RUTHENIÆ AUTOCRATORE
JUBENTE
HOC ASYLUM SACROSANCTUM
ARMATA MANU VINDICAVIT
FIDEI CHRISTIANÆ
JOANNES FREDERICI FILIUS
PASKEWITSCH AB ERIVAN
ANNO DOMINI MDCCCXXVI.

Après avoir ainsi proclamé dans les nues la puissance de Nicolas, empereur des Russies, et la victoire de son général Paskéwitsch, Fr. Parrot s'apprêtait à s'élever encore, lorsqu'une tourmente soudaine obscurcit l'air et

le força de redescendre précipitamment pour échapper à une mort certaine. Il revint au monastère de Saint-Jacques; mais, ne regardant point sa tâche comme accomplie, il se prépara à une seconde ascension; et, le 23 septembre, il se mettait en route avec un jeune diacre du couvent d'Eczmiazin, deux soldats du 41ᵉ régiment de chasseurs et deux paysans arméniens. Il suivit la même route que la première fois, et profita des escaliers qu'ils avaient taillés dans la glace. Le 27 septembre à trois heures, il était sur le point culminant de la montagne. Il trouva là une plate-forme unie de deux cents pas de diamètre, laquelle pouvait par conséquent, comme le remarque notre voyageur, fort bien servir de point d'appui à l'arche lorsqu'elle s'y arrêta, puisque le récit de la Genèse ne donne à ce vaisseau de Noë que trois cents coudées de longueur sur cinquante de largeur (*).

De cette élévation, qu'il évalue à 16,200 pieds, l'œil embrassait un horizon immense: toute la vallée de l'Araxe avec les villes d'Érivan et de Sardarabad, qui semblaient comme deux taches noires, se déroulait majestueusement au pied de la montagne; au sud apparaissaient les montagnes sur lesquelles Bayazid est posée comme l'aire de l'aigle; au nord-ouest, le mont Alaghès élevait sa tête resplendissante comme de l'argent poli lorsque le soleil dardait sur ses glaciers. Puis à droite et à gauche, les divers lacs apparaissaient comme des oasis scintillantes au milieu de l'uniforme désert de la plaine

Au sud-ouest du mont Ararat, vers les sources de l'Euphrate méridional, est le Niphates (**) des anciens ou le mont Nebad, justement célèbre dans l'histoire arménienne, parce que c'est dans son voisinage que le premier roi chrétien de l'Arménie, Tiridate, fut baptisé par le premier patriarche, saint Grégoire l'Illuminateur.

(*) Voy. la planche nº 21.

(**) ....Et potiùs nova
Cantemus Augusti trophæa
Cæsaris; et rigidum *Niphaten*.
Hor. Carm. lib. II, od. VI.

Au sud de l'Araxe, en se dirigeant vers l'orient, on trouvait les montagnes Caspiennes qui séparaient les provinces de cette partie de l'Arménie, de la mer Caspienne, du Ghilan et de l'Aderbaïdjan.

Toutes les montagnes qui séparaient au midi les provinces arméniennes de l'Assyrie ne portaient aucun nom particulier. Les Turcs leur en ont assigné plusieurs, parmi lesquels on remarque celui de Karah-Dagh ou montagnes noires, lesquelles servent au pays de limites du côté de la Perse.

Fleuves et rivières. — Plusieurs savants, qui ont cru voir dans le pays d'Arménie l'ancienne position du paradis terrestre, ont apporté, à l'appui de leur assertion, la preuve de l'existence des quatre grands fleuves mentionnés dans la Genèse. Ils ont retrouvé le Pichon, le Guichon et le Hidekel dans le Gour, l'Araxe et le Tigre. Quant à l'Euphrate, spécialement désigné, il n'y avait pas lieu à contestation, puisqu'il prend effectivement sa source dans le nord, et qu'il sert de limite à l'Arménie même, du côté de l'occident. En effet, il a son origine près de la ville actuelle d'Erzeroum où il sort des monts Bin-gueul, c'est-à-dire, les mille lacs. Il se forme de la réunion de plusieurs autres rivières plus ou moins considérables, parmi lesquelles on remarque le Kaïl, qui est évidemment le Lycus de Pline, puisque ce mot, dans la langue arménienne, a la signification de *loup*, comme λύκος en grec. Depuis le lieu où toutes les rivières qui contribuent à former l'Euphrate se réunissent, ce fleuve coule, vers le midi, entre la petite et la grande Arménie; il sépare la Mésopotamie de la Syrie, et il entre enfin dans l'Irak arabe, où il se joint au Tigre. Ces deux fleuves se jettent ensemble dans le golfe Persique au-dessous de la ville de Basrah.

Aujourd'hui que l'Angleterre cherche avec tant de persévérance à ouvrir une nouvelle communication plus directe avec l'Inde, par la voie de l'Euphrate, il n'est pas inutile de rappeler, qu'au rapport d'Hérodote, l'Arménie

envoyait autrefois par ce fleuve à Babylone la plupart de ses approvisionnements. Les bâtiments de transport étaient de différentes espèces. Les uns, nommés *coracles*, consistaient en une sorte de bateau pêcheur de forme ronde, d'un diamètre d'environ dix pieds; ils étaient faits d'osier ou de roseaux, enduits de bitume et dirigés avec une seule rame. Les autres n'étaient que des radeaux, que l'on mettait à flot au moyen d'outres remplies d'air; comme ils ne pouvaient remonter le fleuve à cause de la force du courant, le bois dont ils étaient construits était vendu sur les marchés de Babylone, et les outres étaient renvoyées en Arménie sur des ânes amenés à cet effet. Ce qui rend la navigation de l'Euphrate aussi périlleuse, c'est que sa profondeur n'est jamais proportionnée à sa largeur. Dans la saison des basses eaux, il y a une multitude d'endroits où l'on ne trouve qu'un ou deux pieds d'eau, tandis qu'il se rencontre plus loin des gouffres et des tournants rapides, ou des bas-fonds que les bateaux les plus légers ne sauraient franchir. L'empereur Trajan descendit ce fleuve depuis Kerkisie ou Circesium jusqu'au golfe Persique. Ammien Marcellin nous apprend que Julien, à la tête d'une flottille de onze cents bateaux, fit le même trajet. Dès le seizième siècle, des négociants anglais, imitant l'exemple des marchands vénitiens, allaient par la Méditerranée à Latakia sur la côte de Syrie, et de là ils gagnaient, en passant par Alep, Bir; ils transportaient ensuite à dos de chameaux leurs marchandises, puis ils descendaient jusqu'à Bagdad; et les marchandises que l'on débarquait à Orpha, arrivaient par terre à Carahemit, sur le Tigre, qui était alors un des grands entrepôts de commerce. De là on les envoyait, par le golfe Persique, dans l'océan indien.

Le Tigre prend sa source dans l'ancienne province de Haschdéan, et il sort des montagnes appelées monts des Kurdes. En arménien on l'appelait Tegghath. Il coule parallèlement à l'Euphrate, et le pays renfermé entre ces deux fleuves forme la Mésopotamie. Après avoir reçu sur son passage le tribut d'une infinité de petites rivières, il va se jeter dans le golfe Persique.

Au nord d'Erzeroum et à l'ouest de Baibourt est le fleuve Horokh nommé Tchorok'hi par les Géorgiens, et que l'on croît être l'Acampsis des Grecs. Il coule dans les vallées profondes et presque inabordables de l'ancienne province de Daik'h; il fait la limite du territoire de Trébizonde et de celui de Géorgie. Son embouchure, dans la mer Noire, est près de la ville de Gouniah.

Le Gour (*), ou Cyrus des anciens, a sa source dans la même province de Daik'h. Il sort du mont Barkhar, puis, après avoir coupé les provinces les plus septentrionales de l'Arménie, il entre dans la Géorgie, passe à Gori et à Tiflis, capitale de ce royaume, descend ensuite vers le sud-ouest, rentre en Arménie où il reçoit l'Araxe, avec lequel il se confond, jusqu'à ce qu'ils aillent tous les deux se perdre dans la mer Caspienne. On compte parmi les principales rivières qu'il reçoit, celles de Jori, Aragvi, Alazan, sans parler des nombreux torrents qui descendent du Schirwan et de la Géorgie.

L'Araxe (**), dans lequel tous les voyageurs reconnaissent le *Pontem indignatus Araxes* des anciens, à cause de la rapidité de ses eaux qu'il roule au fond d'étroites gorges et de vallées sinueuses avec un fracas effrayant, est l'Abos des anciens, le Ras ou Aras des Arabes, des Turcs et des Persans. Il est alimenté par les rivières et torrents sortis des provinces de Siounik'h et de Khapan. Après s'être réuni au Gour, et avant de se jeter dans la mer Caspienne, les marais de l'Aderbaïdjan et les montagnes du Ghilan leur apportent plusieurs cours d'eau considérables.

On voit, par cette énorme quantité de fleuves, de rivières navigables répandues sur la surface de l'Arménie, et qui circulent dans son sein comme des veines bienfaisantes pour porter

(*) Voy. la planche n° 10. (**) *Idem.*

dans tout ce vaste corps l'abondance et la fécondité, quel parti un peuple civilisé pourrait tirer de cette région où les moyens de transport pour le commerce sont si multipliés, et où il est si facile de remédier à la sécheresse des étés, la principale cause de stérilité des pays orientaux. Les Turcs ni les Arméniens ne savent point profiter de ces richesses naturelles. Ainsi ils laissent en ce moment l'honneur et les bénéfices de l'entreprise de la navigation de l'Euphrate à une compagnie industrielle d'Anglais.

Lacs. — L'Arménie renferme en outre plusieurs lacs dont quelques-uns ressemblent à de petites mers méditerranéennes. Tel est le lac de Van, auquel le géographe turc Hadjy-Khalfa assigne environ soixante lieues d'étendue. Les Arméniens lui donnent cent milles de longueur et soixante milles de largeur. Ses eaux sont salées, ce qui fait qu'on le désigne sous le nom de *mer salée*. Il est aussi connu sous la dénomination de lac d'Aghthamar, à cause d'une île qui s'y trouve, et qui est la résidence d'un patriarche arménien.

« La tranquillité de ce lac, dit M. Jaubert dans l'ouvrage précité, et ses eaux bleuâtres le feraient prendre de loin pour une mer sans orages. Environné de hauteurs couvertes de peupliers, de tamarins, de myrtes et de lauriers-roses, il contient plusieurs îles verdoyantes qu'habitent de paisibles anachorètes. La pêche du lac donne un revenu de soixante mille piastres; elle commence au 20 mars et finit au 20 avril. Elle est très-abondante, et consiste en un seul poisson nommé tarikh, lequel ressemble assez à la sardine (*). »

Un fait assez singulier, consigné par le même voyageur, c'est que les eaux du lac empiètent continuellement sur les terres, et, par cette cause, les faubourgs de la ville de Van, située sur ses bords, deviennent de plus en plus inhabitables. Les anciens auteurs arméniens parlent d'une digue immense qu'aurait construite Sémiramis, sans doute pour protéger la ville contre les inondations. Les vestiges de ce travail gigantesque subsistent encore, et le nom persan de Bend-ma, *digue*, qu'il porte, concorde à prouver sa destination primitive.

A l'orient du lac de Van se trouve un autre lac auquel le géographe arabe Abou'lféda donne cent trente milles de long, sur la moitié environ de large. Il porte plusieurs noms; d'abord il est connu sous celui de *lac salé*, ce qui fait qu'on l'a confondu quelquefois avec le lac de Van. Les Persans et les Turcs l'appellent indifféremment lac de Tebriz ou lac d'Ourmieh. Souvent il est désigné comme lac de Téla, à cause d'une petite île de ce nom située au milieu de ses eaux, et où l'empereur mogol Houlakou avait fait construire une forteresse pour y mettre en dépôt ses trésors. Le surnom de Khabodau, qu'il porte encore, est une épithète arménienne qui signifie *bleu*, et qui lui a probablement été appliquée à cause de l'azur de ses eaux.

Dans les contrées septentrionales et sur la rive gauche de l'Araxe est situé le troisième grand lac de l'Arménie. Il porte le nom de lac de Sévan, à cause de l'île appelée ainsi qu'il renferme et où se trouvait un monastère de ce même nom, fort célèbre par la sainteté et le savoir de ses religieux. Les Turcs et les Persans l'appellent Kouktchuk-Daria ou Tengiz, ce qui veut dire *petite mer*. Il se distingue des deux autres grands lacs par la qualité de ses eaux qui sont douces. Outre ces trois lacs, remarquables par leur étendue, il s'en trouve encore dans les différentes provinces une très-grande quantité. On cite celui qui avoisine la ville de Kars, nommé Balagatsis, et tous ceux qui entourent Erzeroum, dont le grand nombre a fait donner aux montagnes au milieu desquelles ils sont semés le nom de Bin-gueul ou les *mille lacs*, ainsi que nous l'avons dit.

Géographie de l'Arménie; sa division ancienne. — Il est absolu-

(*) En 1806, il n'existait que sept ou huit bateaux à voile sur ce lac, pour le commerce de la petite ville de Biddlis.

ment nécessaire de faire connaître l'ancienne division de l'Arménie, telle que nous la donnent les écrivains grecs et latins. Elle était partagée en deux : à l'orient de l'Euphrate était la grande Arménie, qui s'étendait jusqu'à la mer Caspienne; à l'occident, la petite Arménie, qui se subdivisait en trois autres départements nommés première, seconde et troisième Arménie.

Suivant le patriarche Jean VI, historien fort remarquable, un ancien roi de l'Arménie, nommé *Armanéag*, ayant soumis après de rudes combats les Cappadociens, appela de son nom, première Arménie, cette province; depuis le Pont jusqu'au territoire de Mélitène, il nomma ce pays seconde Arménie; la troisième Arménie s'étendit depuis Mélitène jusqu'aux frontières de la Sophène; le pays compris entre la Sophène, Martyropolis et l'occident de la province d'Aghdsnik'h, fut nommé quatrième Arménie.

Toutefois ces subdivisions ne furent guère adoptées que par les écrivains byzantins, et les autres géographes se contentaient d'admettre les deux grandes divisions de grande et de petite Arménie, ce que font aussi les modernes.

Au cinquième siècle, la partie qui passa sous la domination des Perses, lors de l'extinction de la race des Arsacides, prit le nom de Persarménie. L'empereur Justinien divisa le pays en cinq provinces distinctes : la grande Arménie, dont les sources de l'Euphrate étaient à peu près le centre, et qui portait aussi le nom d'Arménie intérieure; au midi, restait la partie que les Romains nommaient quatrième Arménie, et qui contenait les cantons d'Anzitène, d'Ingilène, de Belabitène et de Sophène; à l'occident de l'Euphrate, on trouvait la première, la seconde et la troisième Arménie, ou le Pont Polémoniaque avec Trébizonde (*).

La division proprement nationale de l'Arménie, et celle que suivent ordinairement les auteurs arméniens, partageait le pays en quinze provinces, où étaient enclavées de petites principautés secondaires. Les noms de ces provinces étaient :

1° La haute Arménie,
2° Daik'h,
3° Koukark'h,
4° Oudi,
5° Quatrième Arménie,
6° Dourroupéran,
7° Ararad,
8° Vasbouragan,
9° Siounik'h,
10° Artsakh,
11° Phaïdagaran,
12° Aghdsnik'h,
13° Mogkh,
14° Gordjaikh,
15° Persarménie.

Il serait assez difficile de désigner avec précision les limites de cette dernière province, qui changeaient à chaque nouvelle guerre engagée entre les Perses et les Arméniens.

Les conquêtes ultérieures des Grecs d'une part, des Persans de l'autre, les invasions successives des Arabes et des Turcs seldjoukides, changèrent à plusieurs reprises cet ordre de choses.

La totalité du royaume est actuellement partagée entre l'empire turc, le royaume de Perse et l'empire de Russie, sans compter les districts dont se sont emparés quelques princes kurdes

(*) L'archevêque de Thessalonique, Eustathe, rapporte dans son Commentaire sur Denys le Périégète, que Justinien opéra une division un peu différente. Il partagea l'Arménie en quatre parties : de la première, il forma une illustre heptapole, dont le chef-lieu était Bazanis, nommée antérieurement Léontopolis ; Théodosiopolis Colonia, Trébizonde et Cérasus du Pont Polémoniaque y étaient comprises. Justinien forma ensuite la deuxième Arménie, et en fit une pentapole où se trouvait Sébaste. La troisième Arménie, appelée aussi quelquefois seconde, fut constituée en hexapole; sa capitale était Mélitène. On trouvait encore dans cette province Comana, Chryse et Cucusus. Enfin la quatrième Arménie, gouvernée par des satrapes, fut formée de diverses provinces qui portaient les noms de Tzophane, de Balbitène et d'autres semblables dénominations barbares.

qui savent y maintenir leur indépendance.

PORTION DE L'ARMÉNIE APPARTENANT A LA TURQUIE. — Les Turcs possèdent à l'ouest de l'Euphrate toute l'Arménie mineure, et à l'orient le territoire qui leur est soumis s'étend des montagnes de la Géorgie à celles de la Mésopotamie, en s'avançant du côté de l'orient, jusqu'au delà du mont Masis. Six pachas sont chargés de l'administration de ce pays, et leur gouvernement s'appelle *pachalik*. Les noms de ces pachaliks sont Erzeroum, Akiska, Khars, Bayazid, Mousch, Diarbekr. Ils renferment une grande quantité de *sandjakats* ou districts administrés par des espèces de vaivodes, dont plusieurs se sont affranchis du tribut qu'ils doivent payer à la Porte Ottomane.

POSSESSIONS DE LA RUSSIE. — La Russie marche chaque jour à la conquête de l'Arménie, et il est bien certain qu'elle occupera prochainement tout cet ancien royaume. Érégli-Khan lui a déjà fait entièrement l'abandon de ses domaines, comprenant et la Géorgie et l'Arménie mineure. Depuis ce temps, elle a conquis tout l'espace compris entre le Kur ou ancien Cyrus et l'Araxe, jusqu'au confluent de ces deux fleuves, près de la ville de Berdé et de Djavad. Cette presqu'île contient trois lacs : le Paravan, le Palat et le Sévan. Les deux villes les plus considérables sont Tiflis sur le Kur, et Érivan près de l'Araxe, qui était la résidence du khan persan. On remarque aussi plusieurs autres villes, telles que Chaki, Chirvan, Chamakhi, Nactchavan, Asdabad, Lori, Berdé. Ce pays est défendu par la place forte d'Érivan, et l'imprenable forteresse de Chouchi, où les princes arméniens allaient autrefois chercher un asile contre les incursions des Perses et des Arabes. Les montagnes qui l'entourent forment par leur enceinte une seconde citadelle, que la nature semble avoir fortifiée sans le secours de l'art.

Cette presqu'île comprenait autrefois les provinces de l'Arménie majeure, de Daïk, de Koukark, d'Ararat, et une partie du Vasbouragan sur l'Araxe. Au confluent du Kur et de l'Araxe se trouve la province d'Oudi, appelée Otène par Pline, et Motène par Ptolémée.

Comme Eczmiazin, résidence du patriarche universel, est enclavé dans ces possessions, il ne faut pas s'étonner si la Russie, pour consolider ses conquêtes, tient beaucoup à maintenir sous sa puissance le siége du chef spirituel, sur l'élection duquel le cabinet de Saint-Pétersbourg influe directement aujourd'hui. Les Russes ont cru que la scission existante entre l'Église d'Arménie et celle de Rome rapprocherait d'eux les Arméniens. Mais ceux-ci ont une profonde antipathie pour leurs nouveaux maîtres, en qui ils retrouvent toutes les erreurs et les pratiques des Grecs, avec lesquels ils se sont disputés des siècles, sans pouvoir jamais s'accorder. En outre, les prétentions du czar, qui veut concentrer dans sa personne toute l'autorité spirituelle de son empire, et qui, par conséquent, tend toujours à affaiblir celle du patriarche arménien, ne fait qu'accroître le mécontentement des fidèles de cette Église.

Les conquêtes des Russes ne se sont pas bornées à cette presqu'île déjà assez vaste; elles s'étendent au midi au delà de l'Araxe, et pénètrent fort avant dans l'Ararat et le Vasbouragan, qui appartenaient au khan d'Érivan. La partie située au delà du confluent du Kur et de l'Araxe, en allant jusqu'à la mer Caspienne, a cédé depuis peu aux armes de la même puissance.

POSSESSIONS DE LA PERSE. — Il y a encore peu de temps que la partie montagneuse de l'Arménie, située à l'occident de Gandjah et de Berdé, était soumise à plusieurs petits princes, tributaires des Persans, qui prenaient le titre de *meliik*, nom arabe synonyme du mot roi. Mais, dans les dernières guerres contre la Russie, la Perse a perdu ce territoire, et il ne lui reste plus que la portion comprise entre la partie soumise aux Turcs, les montagnes des Kurdes et le lac d'Ourmieh.

Quant aux cantons situés au sud du

lac de Van, en allant vers le Kurdistan et le Tigre, ils sont soumis à divers princes kurdes résidant à Betlis, Djoulamerk et Amadiah.

Pour que le lecteur saisisse d'une manière claire et succincte les derniers changements survenus dans la division politique de l'Arménie, nous les résumerons dans le tableau suivant :

PROVINCES ANCIENNES.	DIVISION MODERNE.	
Vasbouragan	Érivan, Van et une partie de l'Aderbaïdjan.	Province russe de l'Arménie ou gouvernement d'Érivan.
Siounie.	Nakdchivan et une partie du Karabagh.	
Phaïdagaran Oudi.	Karabagh.	Province russe de Karabagh ou gouvernement de Choucha.
Koukar.	Somékhèti ou Arménie géorgienne.	Gouvernement russe de Tiflis.
Gordjaïk et Persarménie.	Aderbaïdjan.	Chefs kurdes et gouvernement persan de Tauriz.
Douroupéran. Arménie supérieure.	Pachaliks de Kars, de Bayazid, Kurdistan.	Pachaliks turcs.
Daïk'h. IVe Arménie.	Akhiska. Diarbekre.	Pachaliks turcs.
ARMÉNIE MINEURE.		
Première Seconde Troisième Arménie.	Késarieh, Césarée, Siwas, Sébaste.	Pachaliks turcs.

VILLES REMARQUABLES DE L'ANCIENNE ARMÉNIE; NOMS DE CELLES QUI ONT CONSERVÉ QUELQUE IMPORTANCE.—*Erzeroum* (*). La ville principale de la haute Arménie est *Garin*, qui prit le nom de Théodosiopolis, parce qu'elle fut fondée vers l'an 415, par Anatolius, général des armées de l'empereur Théodose. Comme elle était plus particulièrement sous la domination des empereurs grecs, on l'appela, vers le milieu du onzième siècle, Arzroum ou Erzeroum, corruption de la dénomination arabe *Arzel roum* ou pays des Romains, c'est-à-dire des Grecs, d'après l'usage commun des Orientaux de désigner par ce nom l'empire d'Orient, qui n'était au fond que la continuation de l'empire romain.

Aujourd'hui elle est la plus peuplée des villes d'Arménie; on y compte cent mille habitants, que quelques voyageurs évaluent même à cent cinquante mille. Toutefois des renseignements postérieurs à la dernière guerre des Russes montrent que la peste des années précédentes avait beaucoup réduit la population; on ne l'évalue qu'à quatre-vingt mille âmes. Le nombre des familles turques est porté à onze mille sept cent trente-trois, et celui des familles chrétiennes à quatre mille six cent quarante-cinq; on y trouve cinquante familles du rit grec, et six cent quarante-cinq du rit catholique. La population n'est pas toute arménienne; il s'y trouve beaucoup de Turcs, de Grecs et de Géorgiens; on y voit une grande chapelle arménienne. Les maisons, construites en bois, sont assez basses. Le froid y est très-vif, et la neige couvre la terre la moitié de l'année. Dans le voisinage de la ville coulent des eaux minérales fort célèbres. Le gouverneur qui y réside est un pacha à trois queues.

La citadelle seule (*), qui occupe le centre de la ville, est présentement

(*) Voy. la planche n° 2.

(*) Voy. la planche n° 3

fortifiée; elle est située sur une petite éminence et entourée d'un fossé assez profond; une double enceinte de murs l'environne, mais le second mur seulement est en bon état; il est bâti de pierres carrées et solides avec assez de régularité, chose fort rare dans les fortifications des Turcs. Les maisons n'ont qu'un étage, et leur chétive apparence donne à l'intérieur de la ville un air de dénûment et d'abandon qui attriste le voyageur. Les toits plats des maisons forment une espèce de terrasse enduite de terre glaise que tapisse une petite mousse verdâtre, et cette immense mosaïque de verdure, formée par l'agglomération des toits, donne de loin, à Erzeroum, plutôt l'aspect d'une prairie que d'une ville. Du reste, les environs sont nus et arides, et à peine l'œil rencontre-t-il quelques jardins dans la plaine. Les Arméniens dissidents sont régis spirituellement par un évêque, qui a sous sa juridiction tout le pachalik. Un séminaire assez mal administré ne peut suffire à l'instruction du clergé, qui est ignorant et peu nombreux. Aucune école n'est établie pour la jeunesse, et il est très-difficile de rencontrer une femme qui sache lire. C'est chez les Arméniens catholiques que l'on trouve seulement une civilisation progressive et des connaissances étendues. Leur nombre s'accroît chaque jour, et les fruits qu'ils recueillent seraient encore plus abondants, s'ils étaient énergiquement secondés par l'Église d'Occident. L'établissement des missionnaires catholiques remonte à l'année 1688. Ce furent les jésuites qui, sous la protection de l'ambassadeur français, vinrent les premiers exercer leur zèle apostolique dans ces contrées. Ils ont eu plusieurs persécutions violentes à endurer, dont le contre-coup retombait avec violence sur leur petit troupeau; mais rien n'a pu ébranler la constance de ces fidèles, qui trouvaient dans l'intégrité de leur foi un adoucissement efficace à tous leurs maux.

« Le climat d'Erzeroum, dit Tournefort dans son voyage du Levant, est extrêmement froid. Je ne suis pas étonné de ce que Lucullus trouve étrange que les champs fussent encore tout nus au milieu de l'été, lui qui venait d'Italie, où la moisson est faite dans ce temps-là. Il fut encore bien plus surpris de voir de la glace dans l'équinoxe d'automne, d'apprendre que les eaux par leur froideur faisaient mourir les chevaux de son armée, qu'il fallait casser la glace pour passer les rivières, et que les soldats étaient forcés de camper parmi la neige qui ne cessait de tomber. Alexandre Sévère ne fut pas plus satisfait de ce pays. Zonare remarque que son armée, repassant par l'Arménie, fut si maltraitée du froid excessif qui s'y faisait sentir, qu'on fut obligé de couper les mains et les pieds à plusieurs soldats que l'on trouvait à demi-gelés sur les chemins. Cette ville est le passage et le reposoir de toutes les marchandises des Indes. Ces marchandises, dont les principales sont la soie de Perse, le coton, les drogues, les toiles peintes, ne font que passer en Arménie. On y vend très-peu en détail, et on laisserait mourir un malade faute d'un gros de rhubarbe, quoiqu'il y en eût plusieurs balles tout entières. On n'y débite que du caviar, qui est un ragoût détestable. C'est un proverbe dans le pays, que si l'on voulait donner à déjeuner au diable, il faudrait le régaler avec du café sans sucre, du caviar et du tabac; je voudrais y ajouter le vin d'Erzeroum. Nous fûmes surpris de voir arriver à Erzeroum une si grande quantité de garance, qu'ils appellent *boia*; elle vient de Perse, et sert pour la teinture des cuirs et des toiles. »

Érez, ou Erzenga, l'une des villes principales du même pachalik d'Erzeroum, était célèbre chez les anciens par ses temples élevés à la déesse Anahid, qui est la Vénus des Grecs. Les antiquaires pourraient faire de précieuses découvertes parmi les ruines que plusieurs tremblements de terre ont accumulées dans son enceinte. Elle fut longtemps gouvernée par des émirs mogols ou tartares, qui en conservèrent la souveraineté jusque sous les fils de Tamerlan.

Ani, bourg dépendant aujourd'hui d'Erzeroum, et, anciennement, forteresse célèbre que défend la rive occidentale de l'Euphrate. A l'établissement du christianisme, sa bibliothèque, précieuse pour les traditions antiques de la Perse, fut détruite. Elle fut longtemps le dépôt des trésors et des richesses des rois arméniens.

Berdé, ou Berdaah, petite ville qui acquiert chaque jour de l'importance depuis la conquête de cette province par la Russie. Elle était, au huitième siècle, la résidence des rois des Aghovans.

Ani, qu'il ne faut pas confondre avec le bourg de ce même nom. Elle fut longtemps la capitale de l'Arménie entière. Située au confluent de l'Akhouréan et du Rhah, qui se jettent dans l'Araxe, elle contenait, dit-on, au onzième siècle, cent mille maisons et mille églises. En 1064, après avoir été livrée par trahison aux Grecs, elle fut prise d'assaut par le sultan Seldjoukide Alp-Arslan. Les Arméniens rentrèrent en possession de cette ville, mais pour peu de temps, étant toujours chassés par les hordes étrangères. En 1319, elle fut bouleversée et détruite de fond en comble par un tremblement de terre. Une partie des habitants se réfugia dans la Crimée, où leurs descendants existent encore présentement.

M. Ker-Porter, qui a visité ses ruines, nous en fait une description bien propre à éveiller l'attention des autres voyageurs. Défendue d'un côté par la rivière Arpatchaï, elle est fermée au nord et à l'est par un double rang de hautes murailles et de tours dont la construction étonne. Toute la surface du terrain ne présente que des débris de colonnes, de statues, dont l'exécution est parfaite. Ce qui reste de quelques églises nous donne une haute idée de leur ancienne magnificence. Mais ce qu'il y a de plus prodigieux, c'est l'ancien palais des rois d'Arménie; on le prendrait pour une ville, à son étendue. Il est si magnifiquement décoré au dedans et au dehors, qu'aucune description ne saurait donner une idée de la variété et de la richesse des sculptures qui en couvrent toutes les parties, ni des dessins en mosaïque qui ornent le sol de ces salles innombrables. Tous les restes d'édifice que renferme cette ville excitent l'admiration par la solidité de la bâtisse et l'excellence du travail.

Vagharschabad, bâtie six siècles avant notre ère, par le roi Érovant Ier, et qui fut le siége du royaume. Aujourd'hui elle est entièrement ruinée, et il n'en reste que l'église d'Ecsmiazin, dont nous donnerons la description dans un autre lieu.

Ardaschad, bâtie d'après les avis d'Annibal, selon Strabon et Plutarque: elle fut, vers la fin du quatrième siècle de notre ère, la résidence des rois, qui la quittèrent, à cause de l'insalubrité de l'air, pour aller s'établir à Tovin. Les Arméniens donnent actuellement à ses ruines le nom d'Ardaschar. Chardin les a visitées, et il parle avec admiration des débris d'un magnifique palais nommé, par les habitants du pays, *Takht Terdat*, c'est-à-dire, le trône de Tiridate, nom qui lui vient probablement du premier roi chrétien de l'Arménie.

Tovin ou *Tevin*, ainsi nommée par les Persans, selon l'historien Moïse de Khoren, à cause de sa position sur une colline, bien que ce mot ne se trouve point, comme il le prétend, avec cette signification, dans la langue persane; elle fut quelque temps la capitale des rois, et les patriarches y transférèrent leur siége à plusieurs reprises. Elle fut conquise par les Géorgiens, puis par les Atabeks de l'Aderbaidjan, et enfin par les Mogols. Depuis cette époque, elle est considérablement déchue: les voyageurs même nous la dépeignent comme une chétive bourgade.

L'an 894 de notre ère, la ville, qui était alors florissante et bien peuplée, fut ruinée par un tremblement de terre. Nous emprunterons à la plume richement descriptive de Jean VI, l'historien et le patriarche, le récit de ce désastre dont il avait été en quelque sorte le témoin oculaire. « Vers ce

temps, nous dit-il, un horrible tremblement de terre arriva subitement la nuit à Tovin. Le trouble, la stupeur, l'agitation et la ruine pesèrent à la fois sur les habitants de la ville qui fut bouleversée de fond en comble. Car les murailles d'enceinte, les palais des grands et les humbles maisons du peuple, furent également renversés; et, en un clin d'œil, ces lieux devinrent comme la plaine stérile d'un désert. L'édifice sacré de l'église métropolitaine et les autres chapelles solidement bâties, furent ébranlés, démolis et ruinés, et offrirent la triste similitude de cavernes encombrées de rocs arides. A la vue des monceaux de cadavres étouffés sous les décombres des toits, ensevelis sous terre ou roulant sur la poussière, le cœur le plus insensible et aussi dur que le rocher, était saisi de douloureux gémissements, et se fondait en larmes. Je ne parlerai point des membres de la même famille, des amis ou des personnes unies par des liens de parenté, inconsolables dans leur douleur, leur deuil et leurs lamentations; je tairai les pleurs, les gémissements et les chants funèbres des jeunes filles, des hommes et des femmes se désolant sur leurs pertes, et élevant leurs cris jusqu'au ciel. Quant à la multitude des morts, elle était telle, que les tombeaux n'y pouvaient suffire, et beaucoup étaient jetés dans de larges fossés ou dans les crevasses des rochers. »

Ani se releva de ses ruines, et Kakig II, dernier roi des Pagratides, la céda aux Grecs qui établirent un gouverneur avec le titre de duc. En 1064, le célèbre sultan des Seldjoukides, Alp-Arslan, assiégea la ville, et s'en empara. Il rasa les murailles et laissa un gouverneur persan, qui céda ses droits à l'émir de Tovin, pour une somme d'argent. Cet émir, nommé P'hadloun, d'origine kurde, en donna le gouvernement à son petit-fils Manoutché, qui rebâtit les murs de la ville, et y appela un grand nombre de nobles arméniens.

Van, située, au sud-est, sur la rive du lac qui porte le même nom; cette ville est fort ancienne. D'après les anciennes traditions, elle fut fondée par Sémiramis, qui l'appela *Sémiranocerte*. Plusieurs historiens ont décrit magnifiquement les antiques constructions qu'elle renfermait, et qu'on attribuait aux souverains de l'Assyrie. Lorsque Timour envahit ces pays, il voulut détruire ces vieux monuments; mais leur solidité offrit un obstacle insurmontable à son vandalisme. On voit encore des travaux semblables aux constructions dites cyclopéennes, entrepris dans le but de servir de digue aux eaux envahissantes du lac; et nul doute que ce monument ne remonte aux âges les plus reculés.

L'historien Moïse de Khoren parle aussi d'une montagne artificielle que Sémiramis éleva au nord de la ville actuelle, sur laquelle elle avait placé son palais. M. Schulz, qui, par ordre du gouvernement français, visitait, en 1827, cette contrée, et qui a trouvé une fin malheureuse chez les tribus sauvages des Kurdes, a reconnu la colline formée d'énormes quartiers de rochers, et qui porte la citadelle actuelle. Cette colline s'étend de l'ouest à l'est l'espace d'une heure de chemin. A l'intérieur, sont d'immenses cavernes et des salles voûtées où l'on trouve beaucoup de débris de statues. Ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont les inscriptions *cunéiformes*, ou en forme de clous, qui couvrent l'entrée et les flancs de la montagne, et que M. Schulz a copiées pour la première fois. Toute la contrée est couverte de ruines qui semblent être de la même nature que celles de la ville.

Le souvenir de Sémiramis s'est conservé dans ces contrées, car l'une des petites rivières qui descendent des montagnes des Kurdes dans le lac, porte encore le nom de *Torrent de Sémiramis*.

Il convient de donner ici la traduction du chapitre où Moïse de Khoren parle des anciennes constructions de la grande reine de l'Assyrie. On verra que le récit des voyageurs modernes concorde avec le sien.

« Sémiramis, après s'être reposée

quelques jours dans la plaine d'Ararad, ainsi nommée du roi Ara, s'avança vers une région montueuse, située au nord (car c'était la saison de l'été), pour se récréer dans ces riantes campagnes et ces champs en fleur. La beauté du pays, la pureté de l'air, la limpidité des sources et le murmure de rivières majestueuses dans leur cours, frappèrent sa vue : « Il faut, dit-elle, bâtir une ville et un palais propre à habiter, dans ce lieu, où l'air, l'eau et la terre sont si salubres, afin de passer agréablement, en Arménie, la quatrième partie de l'année, l'été, et de rester à Ninive pendant les trois autres saisons plus froides. »

« Ayant traversé une certaine étendue de pays, elle arrive au bord d'un lac salé. Elle aperçoit sur ses rives une colline allongée, s'étendant de l'ouest à l'orient, et légèrement inclinée vers le nord ; tandis qu'au midi était une caverne profonde, ouverte vers le ciel. Il y avait aussi, un peu plus au sud, une vallée longue et plane qui, en tournant du côté oriental de la montagne, redescendait vers le bord du lac, comme un torrent long et sinueux. De grands cours d'eau d'une agréable saveur, sortant de la montagne, après s'être infiltrés à travers les ravins, et s'être réunis dans la partie inférieure, s'épandaient en larges rivières. A droite et à gauche s'élevaient de nombreux édifices ; et, à l'orient de cette montagne enchantée, on voyait une autre colline plus petite.

« Sémiramis, ayant fixé son choix sur ces lieux, fit venir sur-le-champ, dans l'endroit qui la charmait, vingt-deux mille manœuvres de l'Assyrie et des autres parties de ses États, puis six cents de ses plus habiles ouvriers exercés à travailler le bois et la pierre, l'airain et le fer ; ce qui fut exécuté conformément à ses ordres. On lui amena donc promptement une multitude d'ouvriers apprentis, sous la conduite d'architectes et de maîtres instruits dans leur art. Elle commença par faire construire une digue pour la rivière avec des quartiers de rocher d'une énorme grandeur, cimentés avec de la chaux et du sable, dans des proportions prodigieuses de longueur et de largeur ; construction qui subsiste, dit-on, dans toute sa solidité, jusqu'à ce jour. On nous a raconté que, dans les crevasses et les souterrains de cette digue, les brigands et les gens proscrits cherchent une retraite aussi sûre que sur les sommets des rochers et des montagnes. Que si quelqu'un voulait en faire l'expérience, il ne pourrait, malgré tous ses efforts, détacher de cette digue une petite pierre grosse comme celle d'une fronde. L'ajustement des blocs est si parfait, que celui qui les considère croirait que le tout est le jet d'un liquide fondu. La digue se prolonge l'espace de plusieurs parasanges, jusqu'à l'emplacement désigné de la ville.

« La reine divisa en plusieurs ordres la troupe des ouvriers, et préposa à chacun de ces ordres des maîtres habiles dans leur art. Ayant pressé de cette manière l'ouvrage, au bout de quelques années elle termina ce monument admirable par ses murs indestructibles, et dont les portes étaient d'airain. Au milieu de la ville, elle fit bâtir en grande quantité des maisons dont les pierres étaient de différentes couleurs, et à deux et trois étages, toutes convenablement exposées au soleil ; elle divisa les quartiers de la ville en un certain nombre de rues spacieuses et régulières, et elle y construisit des bains somptueux. Une branche du fleuve détournée fut distribuée au milieu de la ville pour les divers besoins des habitants, et pour l'arrosement des vergers, des jardins, et des parties environnantes de la ville, sur la rive droite et la rive gauche du lac. Tous les lieux exposés au nord, au midi et au levant, furent embellis de châteaux, d'arbres touffus aux fruits et aux feuillages variés. Elle planta la vigne dans beaucoup de fertiles vallons, et, lorsque la ville fut ceinte d'une muraille remarquable par sa structure, elle y fit habiter une colonie d'hommes innombrable.

« Comme peu de personnes ont pu connaître l'édifice qu'elle construisit à

la pointe de la ville, et les admirables travaux qu'elle y exécuta, nous n'en parlerons pas. Après avoir environné ces hauteurs d'un mur dont les entrées étaient aussi difficiles que les issues, elle y bâtit des palais pour sa résidence, et des retraites terribles. N'ayant aucun renseignement positif sur ces constructions, nous n'osons pas les décrire. Nous nous contenterons de rapporter qu'on s'accorde généralement à regarder ce travail comme le premier et le plus imposant de toutes les constructions royales. En face de la caverne exposée au soleil, dans ce roc si dur que le poinçon d'acier ne peut y tracer une seule ligne, elle avait pratiqué, de distance en distance, des temples, des salles, des lieux de dépôt pour ses trésors, et de longs souterrains, sans que personne puisse savoir exactement la destination de ces travaux surprenants. Sur toutes les parois du rocher, elle a gravé de nombreuses inscriptions, comme celles que le stylet empreint sur la cire, chose dont la vue seule frappe tout le monde d'étonnement. En outre, elle éleva, dans le pays des Arméniens, beaucoup de colonnes qu'elle couvrit d'inscriptions pour perpétuer sa mémoire. Dans beaucoup de lieux, elle posa des limites chargées de la même écriture.»

Ces détails, donnés par un auteur du cinquième siècle de notre ère, sur des monuments encore existants, et visités récemment par des voyageurs, font vivement désirer que quelque savant puisse un jour déchiffrer cette écriture qui paraît être *cunéiforme*, et nous expliquer ces inscriptions, à l'aide desquelles on suppléerait vraisemblablement à d'importantes lacunes de l'histoire ancienne de l'Assyrie.

Le P. Luc Indjidjan, membre très-distingué de la congrégation des Méchitaristes arméniens de Venise, nous donne, dans sa Géographie de l'Arménie, les détails suivants sur les antiquités de la ville de Van, traduits par M. Saint-Martin.

« Au nord de la ville, dit-il, en ligne droite, est une très-haute montagne de pierre; on ne pourrait en atteindre le sommet avec une balle de fusil: c'est là que fut fondé et taillé le château impénétrable de Van, ouvrage de Sémiramis (*). Cette montagne est d'une pierre dure d'un genre particulier; elle s'étend de l'ouest à l'est, l'espace d'une heure de chemin: le pied de la montagne du côté du midi, est contigu aux murailles de la ville; c'est là qu'est le faubourg. Cette muraille et le château sont à une demi-heure de distance du lac. Le côté extérieur de cette montagne, c'est-à-dire, celui qui est au nord du côte de la plaine, est une hauteur très-escarpée, remplie d'énormes rochers; les murailles ont été souvent détruites et reconstruites.

« On trouve dans l'intérieur de ce rocher, en cinq ou six endroits, d'immenses cavernes creusées dans le roc par les anciens; les portes en sont tournées du côté de la ville ou du midi. On voit d'autres cavernes de l'autre côté de la montagne, c'est-à-dire au nord. Elles sont toutes abandonnées maintenant. Ce sont les excavations, les cavernes, les souterrains dont parle Moïse de Khoren.

« Du côté du midi, on voit une ouverture taillée avec la plus grande peine dans le marbre le plus dur, qui conduit à une très-belle pièce dont le plafond est en forme de voûte; sur toute la longueur de l'ouverture, se trouvent des inscriptions dont les lettres sont inconnues aux habitants. Cette porte conduit jusqu'au centre ou au cœur de la montagne. Il est fort difficile aux habitants d'y parvenir avec des échelles, soit qu'ils viennent par en haut de la citadelle, ou par en bas de la ville. On trouve également, du côté du nord, vers le bas de la montagne, trois ouvertures qui conduisent aussi à des pièces dont les plafonds sont en forme de voûte: on voit également sur ces portes des inscriptions en caractères inconnus aux habitants; ce sont probablement les inscriptions en lettres anciennes, tracées par l'ordre de la reine Sémiramis, et dont parle

(*) Voy. la planche n° 4.

Moïse de Khoren. Sur les côtés nord et sud de cette montagne de pierre, on a sculpté, en divers endroits, de petites croix et des figures d'hommes. Il n'y a pas longtemps qu'en creusant dans l'intérieur de la ville, on a trouvé une statue en pierre, représentant un homme à cheval.

« Cette montagne et la forteresse n'ont pas d'eau; mais, en temps de paix, il existe un chemin facile par lequel on monte du pied de la montagne à l'occident, près la porte *Iskelé Kapousi;* c'est par là que l'on porte l'eau nécessaire aux habitants du château. On y trouve une source d'eau excellente qui s'écoule dans le lac; on voit, auprès de ce ruisseau, de très-grands blocs de marbre qui sont abandonnés, et une tour ruinée dans le voisinage. »

Il n'est pas inutile de faire observer ici que les longs détails transmis par Diodore de Sicile, sur les gigantesques travaux de la reine Sémiramis dans l'Arménie, pourraient fort bien être ceux qu'on lui attribue à Van; et cela avec d'autant plus de raison, que la partie de l'Arménie qui comprend la ville de Van, a souvent été confondue avec la Médie dont elle est d'ailleurs voisine, et dont elle a même porté le nom à quelques époques.

Une colonie considérable de juifs, à l'époque de leur dispersion, vint s'établir dans cette ville; et, dès le quatrième siècle, ils étaient devenus si nombreux, que le roi de Perse, Sapor III, s'étant emparé de Van, y détruisit dix-huit mille maisons de juifs. A l'arrivée des Turcs seldjoukides, elle tomba en leur pouvoir. Timour la prit en 1392, et y fit un carnage effroyable. En 1533, les Turcs la prirent aux Persans; et, depuis cette époque, ils en ont conservé la jouissance. Elle est la capitale d'un pachalik qui a dans sa dépendance une grande partie de l'Arménie turque, et qui est subdivisé en treize sandjakats.

Près de Van, réside un archevêque qui tient sous sa juridiction tous les évêques résidant autour du lac. Il habite le monastère de *Varak*, situé à six milles de la ville, sur une montagne du même nom, et qui est fort célèbre chez les Arméniens, à cause d'une croix plantée sur ce lieu même par sainte Ripsimée, jeune vierge martyre de la foi chrétienne sous le roi Tiridate (*).

La ville est encore défendue par une citadelle assise sur un roc isolé qui passe pour imprenable. Elle résista plusieurs années aux armées du roi de Perse Abbas II, qui s'en empara en 1636. On y compte aujourd'hui de quinze à vingt mille habitants.

Édesse, appelée en syriaque et en arabe *Ourrha* ou *Rouha,* bâtie, selon M. Buckingham, sur les ruines d'Ur (**), ville chaldéenne que le patriarche Abraham quitta pour aller habiter Haran. Ce savant voyageur, qui l'a visitée dernièrement, l'a trouvée bien bâtie, industrieuse et commerçante, et porte jusqu'à cinquante mille le nombre de ses habitants. Elle fut, au temps d'Abgare, connu par la correspondance que la tradition lui attribue avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, la capitale de l'Arménie. Elle passa tour à tour sous la domination des Romains et des Arabes, et elle retomba ensuite au pouvoir des empereurs de Constantinople.

En 1099, Baudouin, frère de Godefroy de Bouillon, en fit la conquête, et elle resta entre les mains des Francs jusqu'en 1144, qu'elle leur fut enlevée par Émad-eddin-Zenghy, sultan des Atabeks de Syrie. Nersès, l'un des écrivains les plus remarquables de l'Arménie, a chanté dans un poëme élégiaque justement renommé, la prise de cette ville infortunée.

Elle est maintenant soumise à l'empire ottoman et gouvernée par un pacha. La plus grande partie de sa population est encore composée d'Arméniens.

(*) Nous avons l'intention de reproduire dans un autre lieu, comme modèle de légende arménienne, le martyre de cette sainte, tel qu'il est rapporté par Agathange, historien contemporain.

(**) Genèse, ch. XI, v. 28. Voyez à ce sujet Bochart in Phaleg., l. I, ch. 21; Cellarius in Geogr. ant. p. II, p. 729-760; Michaelis Bibl. orient. p. XVII, p. 76.

Nisibe, en arménien *Medzpin*, ville ancienne qui fût quelque temps la résidence des souverains, et connue par le siége que Tigrane y soutint contre les Romains. Après la mort de l'empereur Julien, elle passa sous la domination des Perses, qui la conservèrent longtemps, malgré tous les efforts des Romains pour la recouvrer. Il n'en reste que des murailles et autres ruines remarquables par leur construction. Elle est située à quelque distance de la ville actuelle de Nissibin, d'une médiocre étendue.

Bayazid (*), ville pittoresquement située au fond d'une vallée étroite, entourée de montagnes nues et escarpées. Les maisons sont éparses entre les rochers qui des deux côtés bordent le défilé. A gauche, sur un pic presque inaccessible, s'élève une vieille citadelle, dont on attribue la construction au sultan Bayazid ou Bajazet Ier, surnommé Ildérim la Foudre. C'est dans ce château que M. Amédée Jaubert, dont nous avons mentionné le voyage en Arménie, fut détenu plusieurs mois par le perfide pacha Mahmoud, lorsqu'il allait en Perse chargé d'une mission secrète par Napoléon.

La ville de Bayazid a acquis dernièrement quelque importance par son commerce. Sa population peut s'élever à quinze mille âmes.

On en exporte le tabac et la manne, que les Persans appellent *guz*, et qui se trouve en grande quantité dans le Louristan et dans le district de Khousar en Irak. L'arbre que cette manne semble affectionner particulièrement, et sur lequel on la recueille en plus grande quantité, est le chêne nain. On ramasse les feuilles qu'on laisse sécher, puis ensuite on les essuie soigneusement. On l'apporte dans cet état sur les marchés, et c'est en la faisant bouillir qu'on parvient à la purifier de toutes ses ordures et autres parties hétérogènes qui y sont mêlées. On recueille aussi sur les rochers et les pierres une autre espèce de manne blanche beaucoup plus pure et plus estimée que celle des arbres et des plantes. La saison où commence cette récolte est la fin de juin; et lorsqu'à cette époque de l'année la nuit est plus froide que de coutume, les habitants du pays disent qu'il pleut de la manne. En effet, elle est toujours plus abondante le matin au lever du soleil.

Sis. Dans la Cilicie, qui faisait partie de l'Arménie Mineure, on remarque la ville de Sis, située dans une plaine à vingt-quatre milles d'Anazarbe, au nord, sur les bords d'une petite rivière qui se joint au Djihan. Elle existait déjà au dixième siècle de notre ère. En 1186, le roi Léon II l'agrandit et l'orna de quelques beaux édifices. En 1294, à la suite des guerres qui affligeaient le pays, on transporta le siége patriarcal dans cette ville, où il a été maintenu depuis cette époque, quoique le titulaire réside à Alep. Aujourd'hui Sis est presque totalement ruinée.

Amid ou *Hamith* est la ville que les Turcs appellent *Kara-Amid*, à cause de l'enceinte de rocs de basalte qui l'environne. Sa position sur le Tigre a changé avec les âges. Ammien Marcellin nous apprend qu'elle était située sur la rive orientale, et aujourd'hui elle s'élève sur le bord opposé du fleuve. Avant le quatrième siècle de notre ère, son nom n'est mentionné par aucun historien. La chronique syriaque d'Édesse, que nous trouvons dans Assémani, fixe à l'an 349 de notre ère l'époque où l'empereur Constance agrandit considérablement cette ville, qui acquit par la suite une nouvelle importance au temps des guerres des empereurs de Constantinople et des rois de Perse. Il est probable qu'elle occupe à peu près l'emplacement de l'ancienne ville de Tigranocerte, ainsi nommée à cause de l'illustre Tigrane, son fondateur. Elle fut longtemps florissante et très-peuplée. Pendant les guerres des Grecs et des Perses, elle passa plusieurs fois à chacune de ces deux puissances, qui la prenaient et la perdaient tour à tour. Elle a été le chef-lieu d'un pachalik puissant qui comprenait treize sandjakats ottomans et huit sandjakats turcs. Mais depuis que les villes de Merdin,

(*) Voy. la planche n° 7

Nesibin, Djezireh et Sindjar font partie du pachalik de Bagdad, son territoire est moins étendu.

Érivan (*). On suppose que le fondateur de cette ville est Érovant II, qui, pour conserver le trône qu'il avait usurpé, céda aux Romains Édesse avec toute la Mésopotamie, et transporta sa résidence à Armavir, ancienne capitale de l'Arménie. Peu de temps après, fatigué du séjour de cette ville, il en fit construire une autre au confluent de l'Araxe avec le fleuve Akhouréan, qui fut appelée de son nom Érovantaschad. Moïse de Khoren nous la représente comme située au milieu d'une plaine riche et verdoyante dont elle semble être l'œil, tandis que les lisières de bois et de vignobles qui se dessinent à l'entour de ses murailles en sont, pour ainsi dire, les cils. Depuis les conquêtes de Nadir-Schar, elle faisait partie de la Perse; mais depuis les dernières conquêtes de la Russie, elle a été ajoutée à l'immense territoire de cet empire. Le fond de la population est tout arménien. M. Ker-Porter, qui l'a visitée dernièrement, fait une belle description du paysage pittoresque qui l'entoure. Elle est arrosée par la rivière Zengag, qui va se perdre dans l'Araxe. Une autre petite rivière, le Querk-Boulak, est distribuée dans la ville par une infinité de petits canaux. Chardin nous a décrit la forteresse, qui est sans doute l'Érovantagerd, fondé également par Érovant en face de la capitale, et qui signifie *château* ou forteresse d'Érovant. Cette forteresse peut encore passer pour une petite ville. Elle est ovale et a quatre mille pas de circuit, avec huit cents boutiques environ. Les Arméniens y ont des boutiques où ils travaillent et trafiquent le long du jour. Le soir, ils les ferment et s'en retournent à leur maison. La forteresse a trois murailles de terre ou de briques d'argile à créneaux, flanquées de tours et munies de remparts fort étroits, selon l'ancienne manière de fortifier, sans régularité, à la façon de l'Orient. Il eût été même difficile de faire un ouvrage régulier, parce que la forteresse s'étend, au nord-ouest, sur le bord d'un épouvantable précipice large et escarpé, de plus de cent toises de profondeur, au fond duquel passe le fleuve. La ville est éloignée de la forteresse d'une portée de canon. Il y a deux églises dans la ville, bâties du temps des derniers rois d'Arménie. Les autres sont petites et enfoncées dans la terre, ressemblant plutôt à des catacombes.

« Proche de l'évêché, dit Chardin (*), il y a une vieille tour, bâtie de pierres de taille. Je n'ai pu savoir ni le temps auquel elle a été construite, ni par qui, ni à quel usage. Il y a au dehors des inscriptions qui ressemblent à de l'arménien, mais que les Arméniens ne sauraient lire. Cette tour est un ouvrage antique et tout à fait singulier pour l'architecture. Elle est vide et nue par dedans. On voit au dehors plusieurs ruines disposées de façon qu'on dirait qu'il y a eu là un cloître, et que cette tour était au milieu. » M. Ker-Porter a cherché cette tour, et ne l'a pas retrouvée. On lui a dit que le tonnerre l'avait détruite, et que ses ruines avaient servi à réparer les murailles de la ville. Une multitude de monuments couvrent cette plaine, qui est au pied de l'Ararat. C'est bien là qu'on peut, à l'aide des ruines, remonter aux premiers âges du monde. Les principales ruines sont Ardashir, Kara-Kala, Artaxate, Armavir.

Kars. Cette ville, située au pays de Vanant, est arrosée par l'Akhouréan. Constantin Porphyrogénète, qui la regarde comme la capitale de l'Arménie, est le premier qui substitue le nom de Kars à celui de Garouts qu'elle portait anciennement. Elle fut la résidence des rois de la race des Pagratides depuis l'an 928 jusqu'en 961. Elle fut prise tour à tour par les Turcs seldjoukides, par les Mongols, les Persans et les Ottomans. Elle est encore aujourd'hui assez considérable, puisqu'elle est la résidence d'un pacha qui a dans sa dépendance six sandjakats.

(*) Voy. la planche n° 8.

(*) Voy. la planche n° 9.

Julfa ou *Djulfa*, ville assez considérable que l'on regarde comme un des faubourgs d'Ispahan. Elle en est séparée par les jardins du roi, qui ont une lieue d'étendue, et qui bordent les deux côtés du chemin. Au milieu de ce chemin est un canal où de distance en distance on a ménagé de grands réservoirs. Des arbres fort élevés qu'on appelle *chinars*, forment à droite et à gauche un ombrage agréable. Entre ces arbres sont des espèces de parterres, mais sans compartiments. Au bout de ce chemin on trouve un pont de pierre de dix-huit ou vingt arches, fort beau et fort long. De ce pont jusqu'à Julfa, il n'y a plus qu'un quart de lieue. La population arménienne est évaluée à dix mille habitants. La ville se divise en trois parties dont la principale est Julfa, la seconde Érivan, et la troisième Tauris. On y compte environ vingt-deux églises.

Cette ville, que l'on appelle aussi *nouveau* Julfa, reçut son nom du Julfa, faisant partie de l'ancienne province de Vasbouragan, situé sur la rive septentrionale de l'Araxe, au sud-est de Nakhdjewan. Cette ancienne ville, qui servait de passage direct pour aller en Perse, était devenue l'entrepôt du commerce : aussi s'accrut-elle considérablement. En 1605, le roi de Perse Shah Abbas Ier fit détruire cette ville, et il en transporta une partie de la population à Ispahan, où il lui permit de s'établir dans les environs de cette capitale.

Nous nous écarterions de notre but en nommant toutes les colonies partielles de la même nation établies sur divers points de l'Asie, particulièrement dans l'Inde et dans plusieurs contrées de l'Europe.

Familles ou tribus anciennes et modernes de la nation arménienne; colonie allemande. — La race arménienne, malgré son unité d'origine, se divisait en plusieurs tribus secondaires fixées en divers cantons où elles conservaient une certaine indépendance fédérale, tout en restant unies au corps de la nation. La plus puissante de ces tribus était celle qui prétendait remonter à Sisag, fils de Kegham, quatrième descendant de Haïg. Elle étendit ses possessions au delà du Kour, et elle donna naissance aux Aghovans, dont le pays est le même que celui que les Grecs appelaient autrefois Albanie. « Ce pays, dit Moïse de Khoren, fut appelé *Aghovan* d'un mot qui exprime la douceur des mœurs, parce que Sisag était aussi nommé *Aghou* à cause de la bonté de son caractère (*). »

Cette communauté d'origine attribuée aux Aghovans est fort contestable, vu qu'ils parlaient une autre langue, laquelle, suivant le même historien, était gutturale, très-dure et très-accentuée. Aussi Mesrob, l'inventeur de l'alphabet arménien, fut-il obligé d'en former un autre adapté au génie de la langue d'Albanie, comme il l'avait fait pour les Géorgiens. Il est donc plus probable que les Aghovans étaient une de ces tribus nombreuses répandues dans le Caucase, et qui étaient venues anciennement, sous la protection des rois arméniens, s'établir sur les bords du Kour. Au temps de Vagharschag, ils étaient soumis, et après lui ils continuèrent à faire partie de la nation arménienne, jusqu'aux temps de Tigrane. Mais, profitant des troubles qui désorganisèrent le royaume lorsque les Romains l'envahirent, ils secouèrent le joug et conquirent leur indépendance. Entreprenants et courageux, ils osèrent tenir tête avec succès aux légions romaines. Quand les Arsacides furent renversés, la monarchie des Aghovans agrandit son territoire aux dépens des

(*) En effet *Aghou* signifie en arménien *douceur, aménité*. Les personnes qui ne connaissent pas la valeur de certaines lettres de l'alphabet arménien, pourront s'étonner que le mot *Aghovan* soit le même que le mot grec *Albania*. Mais la lettre arménienne transcrite par les deux lettres *gh* correspond aussi à *l*, puisque tous les mots grecs, par exemple, où cette lettre se retrouve, s'écrivent en arménien avec un *ghad :* ainsi *Paulus* se prononce Boghos. Nous avons donc Alovan ou Aloban, les Grecs substituant à chaque instant le *b* au *v;* d'où enfin *Alban, Albania*.

Arméniens, puisqu'elle envahit les provinces d'Oudi, d'Artsakh et de Phaïdagaran. Sa puissance se maintint plusieurs siècles avec le même éclat, et elle résista avec avantage aux Arabes. Les invasions des Turcs seldjoukides, vers la fin du onzième siècle, détruisirent cette monarchie. Le nom seul des Aghovans est resté, et les peuples habitant les provinces de Gandjah, d'Érivan et de Nakdjewan, soumises aujourd'hui à la Russie, se glorifient encore du titre d'*Aghouanlik*.

Oudiens. — Sur les rives du Kour et près des frontières de la Géorgie, était située la province d'Oudi, entrecoupée de hautes montagnes et de vallées sauvages dont les forêts et les torrents donnent à l'aspect du pays, comme au caractère de ses habitants, quelque chose de rude et de sévère. Les Oudiens n'étaient point le même peuple que les Aghovans; on les a faussement confondus, parce que ceux-ci les réduisirent à différentes reprises et les incorporèrent dans leur petit royaume. Au commencement du troisième siècle de notre ère, les rois d'Arménie étaient encore les maîtres de cette contrée, et ils y passaient l'hiver, au rapport d'Agathange. Réunis aux Aghovans à l'époque de la chute des Arsacides, les Oudiens leur restèrent assez fidèlement attachés. La haine qu'ils portaient aux Arméniens, leurs anciens maîtres, les aveugla au point de prêter du secours aux Arabes. Ils faisaient aussi de fréquentes incursions où ils commettaient beaucoup de dégâts. Le roi Achod Ier marcha contre eux et les réprima. Le gouverneur qu'il laissa dans cette province soumise se révolta bientôt contre son autorité et se rallia aux Aghovans, dont la puissance inférieure à celle des Arméniens offrait des garanties plus sûres à leur indépendance. A dater de cette époque, le nom des Oudiens reparaît à peine dans l'histoire d'Arménie, et il est à présumer qu'ils suivirent la bonne et mauvaise fortune des Aghovans.

Kartmaniens. — Les Kartmaniens étaient une petite tribu de l'Oudi, mais vivant séparée et indépendante au fond de ses vallées inaccessibles, dont plusieurs forteresses en défendaient l'entrée. Les Aghovans en firent plusieurs fois la conquête, sans réussir jamais à soumettre entièrement ces montagnards courageux. Ce pays continua d'être régi par ses souverains particuliers jusque vers le dixième siècle.

Dzanariens et Dzotéens. — Ces deux tribus, régies chacune par un chef particulier à qui la cour de Constantinople donnait dans ses actes le titre d'*archonte* occupaient les montagnes que l'on appelle *Portes du Caucase*. Suivant les Arméniens, cette petite souveraineté aurait été fondée par quelques prêtres de la Chaldée fuyant les persécutions des califes de Bagdad, ce qui expliquerait le titre ecclésiastique de *chorévêque* que portait le prince, quoiqu'il fût simple laïque. Les Arabes, d'après Massoudy, revendiquent de leur côté l'honneur d'avoir colonisé le pays de Dzanar. La cause de l'émigration aurait été l'attachement à la foi chrétienne de ces cheiks.

Karkariens. — Les Karkariens, relégués à l'extrémité du pays des Aghovans dans les gorges du Caucase, étaient une tribu parlant une langue particulière. Strabon rapporte qu'elle était venue avec la tribu des Amazones du pays de Thémyscire sur les bords du Pont-Euxin, et qu'ensuite elle s'était avancée dans l'intérieur des montagnes.

Nous ne parlerons pas des *Koghthéniens*, des *Touschdouniens* et de quelques autres tribus trop peu importantes pour être mentionnées ici. Nous ferons remarquer seulement ce fait assez singulier, que la Chine a envoyé dans l'Arménie plusieurs colonies.

Émigrations de la Chine en Arménie. — « Pendant les dernières années de la vie d'Ardeschir, dit l'historien Moïse de Khoren, un certain Arpog était *djenpagour*, c'est-à-dire, roi des Chinois; car c'est ainsi que dans leur langue les peuples du *Djénasdan* (de la Chine) appellent le titre royal. Il avait deux neveux, *Peghtokh* et

Mamkon, qui étaient des princes distingués. Peghtokh calomnia Mamkon, et le roi Arpog ordonna de le faire mourir. Quand Mamkon en fut informé, il ne se rendit pas à l'invitation du roi, qui l'appelait auprès de lui, et se sauva avec les siens, et se réfugia auprès d'Ardeschir, roi de Perse. Arpog envoya des ambassadeurs pour le redemander; mais comme Ardeschir ne fit pas attention à sa demande, le roi du Djénasdan se prépara à lui faire la guerre. Ardeschir mourut alors, et Schabouh lui succéda.

« Ce prince ne livra pas Mamkon entre ses mains, parce que son père avait juré par la lumière du soleil de le protéger. « Je pense avoir assez fait pour vous, ajoutait-il; je l'ai chassé de mes États, je l'ai envoyé à l'extrémité de la terre, au lieu où le soleil se couche, ce qui est comme une mort certaine; qu'il n'y ait donc pas de guerre entre vous et moi. » Comme les habitants du Djénasdan sont, à ce que l'on dit, les plus pacifiques des habitants de la terre, on se contenta de cette explication pour faire la paix. »

Mamkon arriva donc en Arménie à l'époque où Tiridate, ce roi vraiment chrétien, remontait sur le trône de ses pères. Ce prince accueillit l'illustre étranger et sa nombreuse suite avec la générosité la plus cordiale, et il leur assigna la province de Daron comme lieu d'établissement pour cette colonie.

Les annales de la Chine font foi qu'au troisième siècle de notre ère la dynastie des Han fut renversée par la dynastie des Weï, révolution qui occasionna de profondes secousses dans l'ordre social de la Chine, en sorte que le prince Mamkon peut fort bien être un des membres de la dynastie détrônée; proscrit ou exilé volontaire, il serait venu chercher un asile dans le pays d'Occident. De Mamkon descend l'illustre maison des Mamigonéans, qui joua un rôle brillant dans l'histoire des âges ultérieurs.

Les négociations entre la Chine et la Perse, mentionnées par l'historien que nous avons cité, relativement à l'extradition de Mamkon, prouvent qu'il y avait des relations anciennement existantes entre les cours des deux empires. Un autre historien du quatrième siècle, Zénob, nous apprend que le roi du Djénasdan offrit sa médiation pour rétablir la paix entre Ardeschir, roi de Perse, et Khosrov I[er], roi d'Arménie.

Outre les Mamigonéans, nous voyons encore les Orpélians, qui vinrent en Arménie par la Géorgie, longtemps avant eux. Ils ont reçu le nom d'Orpélians de la forteresse de Schamchouildé, dans la Géorgie méridionale, qui s'appelait dans l'antiquité Orpeth, et qui leur fut cédée par les Géorgiens. On les appelle aussi, en géorgien, Djénévoul, et, en arménien, Djénatsi, c'est-à-dire Chinois.

Les invasions successives des Turcs seldjoukides, des Mongols et d'autres tribus errantes de la Tartarie, ont altéré la pureté de ces diverses familles. Outre les Kurdes, qui depuis plusieurs siècles occupent l'Arménie méridionale, on trouve ailleurs, éparses sur son sol, des hordes étrangères appartenant à la grande famille des peuples tartares; tels sont ces nouveaux Troglodytes campés sur les rives du Kour, habitant l'hiver dans des maisons souterraines, et conduisant, au retour du printemps, leurs troupeaux dans les plaines ou sur les plateaux verdoyants des montagnes. La langue qu'ils parlent est celle des habitants des provinces russes au delà du Caucase, et des gouvernements du nord-ouest de la Perse. Ce dialecte du turc n'a ni la douceur ni l'élégance de la langue parlée à Constantinople. Fort enclins au vol et au pillage, ils sont contenus par la sévérité des lois du gouvernement russe, et vivent dans un état de vie douce et pastorale, qui serait plus digne d'envie, si l'ignorance dans laquelle ils croupissent n'était aussi dégradante. La religion qu'ils pratiquent est le musulmanisme mêlé à d'absurdes superstitions, et ils sont divisés entre les deux sectes des sunnites et des schiites.

Près des ruines de l'ancienne ville de Shamkor se trouve la colonie allemande d'Anenfeld, groupée en un village semé au milieu de vergers touffus,

et ceint de plaines bien cultivées. Il est assez important d'expliquer la cause qui a amené d'aussi loin cette troupe d'émigrés. Il y a quelques années, des prédicateurs protestants parcoururent le Wurtemberg, en annonçant au peuple que vers l'an 1836 éclaterait un schisme suivi d'ardentes persécutions. Ils avaient lu dans l'Apocalypse que les vrais fidèles devaient, comme les chrétiens, à l'approche de la ruine de Jérusalem, chercher un asile dans les pays lointains, et une révélation leur apprenait que ce lieu de refuge avoisinait la mer Caspienne. Aussitôt une foule de paysans, entraînés par les prédictions de leurs ministres, se disposent à aller à la recherche de la nouvelle terre promise. A leur nombre sans cesse croissant se joignent tous les aventuriers désireux du changement, et quinze cents familles abandonnèrent spontanément le Wurtemberg. Les deux tiers de cette nouvelle émigration, qui rappelait celles du temps des croisades, avaient succombé aux fatigues de la route, avant d'avoir atteint Odessa. En 1817, ils arrivèrent dans la Géorgie, et se partagèrent là en sept colonies. L'une d'elles, répartie en deux villages appelés Marienfeld et Petersdorf, est dans le Kakheti; deux autres, la Nouvelle-Tiflis et Alexandersdorf, sont établies sur la rive gauche du Kour, non loin de Tiflis; Élizabeththal et Catherinenfeld sont dans la Somkheti, et enfin Anenfeld et Helenendorf situées dans le voisinage de Ganjeh. L'empereur de Russie, qui avait un puissant intérêt à favoriser l'établissement de ces colons, qui apportaient dans ces pays l'industrie européenne, leur accorda beaucoup de priviléges, et leur concéda une immense étendue de terrain exempt de tout impôt. Dans les commencements, les colons ont eu beaucoup de peine à s'acclimater, et les maladies en ont emporté un grand nombre. Dans les dernières guerres, les Persans en ont emmené captifs une partie, et la colonie d'Helenendorf a été décimée par les hyènes qui descendaient en troupes des montagnes voisines. Aujourd'hui leur situation est plus prospère, et, à mesure que la puissance russe se consolidera dans ces contrées, leur situation deviendra plus avantageuse. Toutefois le nombre des colons ne s'élève encore qu'à deux mille.

DES KURDES. — Nous croyons nécessaire de parler ici des Kurdes (*), et de faire connaître un peu les mœurs et le caractère de ce peuple qui occupe le sud-est de l'Arménie, bien qu'il diffère essentiellement des Arméniens sous le double rapport moral et physique. Le Kurdistan, ou la province qu'ils habitent, est ainsi appelée de leur nom de Kurdes, lequel signifie, en persan, belliqueux et brave, soit que leur bravoure naturelle ait donné ce sens à leur propre dénomination, ou bien soit encore qu'ils l'aient reçue comme un titre décerné à leur valeur. Les limites du Kurdistan, du côté de la Perse, sont les monts Sourkeou et le lac de Zéribar. Il n'est point tout entier renfermé dans l'empire persan; la partie nord-ouest dépend de la Turquie. La ligne de démarcation entre la partie turque et persane est posée par la chaîne de montagnes qui sépare les deux lacs de Van et d'Ormiah; elle suit la chaîne des monts Khelessin jusqu'à celle des monts Tchil-Tchecméh, puis elle longe la rivière de Mehrivan, et va se rattacher au Djebel-Tak.

Le Kurdistan turc renferme de cette manière huit sandjakats ou provinces, dont les gouverneurs prennent et s'arrogent le titre de pacha. Ces sandjakats sont ceux de Bayazid, de Mouch, de Van, de Djulamerk, d'Amadia, de Suleïmanieh, de Cara-Tcholan et de Zahou. Il ne faut pas croire que le Grand Seigneur fasse reconnaître son autorité parmi ces peuplades comme dans les autres parties de son empire; il n'y a guère que le pachalik de Van où son nom soit connu et respecté, à cause des troupes qu'il y entretient. Du reste, ils se considèrent si peu comme sujets de la Porte Ottomane, qu'ils refusent d'adopter le costume distingué surtout par le caouc ou turban. Les pachas et

(*) Voy. la planche n° 5.

les beys qui les régissent se tiennent retranchés dans leurs montagnes, comme dans des citadelles, et, assurés qu'ils sont que les collecteurs d'impôts ne viendront pas les inquiéter, refusent le tribut. Lorsqu'on emploie la force pour obtenir d'eux ce droit, ils ne cèdent qu'après la plus vive résistance. Ces chefs sont électifs, mais choisis dans la même famille. On les propose au gouvernement turc, qui, par sa reconnaissance, leur donne une espèce d'investiture. Il est rare qu'une élection, en stimulant l'ambition des divers membres de la même famille, ne soit ensanglantée par quelque combat.

« Les Kurdes, dit M. Jaubert dans son Voyage en Arménie, se subdivisent en un grand nombre de hordes ou de tribus, dont les chefs reçoivent l'investiture du pacha ou du bey. Le monarque persan n'exerce aussi que l'autorité de suzerain dans la partie du Kurdistan qui est comprise dans son empire; mais la fermeté de Feth-Aly-Chah, souverain actuel de la Perse, empêche les nomades de ses États d'être aussi turbulents que le sont ceux de la Turquie. Le chef-lieu des Kurdes persans est Sineh.

« Ces peuples, soit qu'ils mènent une vie sédentaire ou qu'ils errent dans les campagnes, se prétendent issus des Mongols et des Uzbeks, dont les irruptions soudaines ont si souvent troublé l'Asie; mais la grandeur et la beauté de leurs yeux, leur nez aquilin, la blancheur de leur teint et l'élévation de leur taille, démentent cette origine tartare. Ils professent l'islamisme, et tous, sans même excepter ceux qui reconnaissent les lois du chah de Perse, sont de la secte d'Omar. Leur manière de se vêtir diffère de celle des Turcs, en ce que leurs habits sont plus légers, quoiqu'à peu près de la même forme, qu'ils les recouvrent d'un grand manteau de poil de chèvre noir, et qu'au lieu d'un turban, ils portent un long bonnet de drap rouge, entouré d'un châle de soie rayé de couleurs tranchantes; une infinité de glands de soie sont attachés à l'un des bouts du bonnet, qui retombe fort bas sur les épaules. Cette coiffure leur sied très-bien. Ils se rasent la tête et portent des moustaches; les vieillards seuls laissent croître leur barbe.

« Les Kurdes excellent à manier la lance et à monter à cheval (*). La principale occupation des nomades consiste à élever des bœufs, des chèvres, des moutons et des abeilles; aussi dans la langue kurde, langue formée de l'arabe et du persan, et divisée en plusieurs dialectes, le mot *mâl*, qui signifie biens, fortune, richesses, sert-il plus spécialement à désigner des troupeaux.

« Les exercices militaires sont pour les Kurdes le principal amusement. Ils aiment beaucoup les contes, et ils composent des chansons qui ont pour sujet ou des amours licencieux ou des combats, ou des événements mémorables et tragiques.

« Quoique simple, la musique des Kurdes n'est pas entièrement dépourvue d'art; elle est expressive et mélancolique. Le chanteur prolonge, en les modulant, des sons monotones; il articule quelques mots qu'il entrecoupe de soupirs, de sanglots; il verse des pleurs et finit par pousser des cris lamentables. On estime la justesse et la douceur de la voix beaucoup moins que son étendue, et, pour faire l'éloge d'un chanteur, les Kurdes disent qu'on l'entend d'une parasange. A la vérité, le chant est pour eux, lorsqu'ils errent dans les montagnes, un moyen de faire reconnaître le point où ils se trouvent placés.

« Ils sont très-enclins au vol. Peut-être ce penchant est-il une des causes qui les portent à errer sans cesse. Les autres motifs de leur goût pour la vie vagabonde sont ou le voisinage d'une horde ennemie, ou le manque de pâturages, ou la rigueur de la saison. L'hiver ils vont chercher un asile sous le toit du laboureur, à qui, pendant l'été, ils ont enlevé une partie de ses récoltes. Pressés par le besoin, d'indépendants et de farouches qu'ils étaient auparavant, ils se montrent alors sou-

(*) Voy. la planche n° 7.

ples et soumis, et ils vivent d'assez bon accord avec leurs hôtes.

« A l'approche du printemps, les Kurdes reprennent le genre de vie qui leur est propre. Ordinairement les lieux qu'ils choisissent pour asseoir leur camp sont des prairies agréables, situées au bord de quelque ruisseau. Leurs tentes, qu'ils préfèrent aux habitations les plus fastueuses des villes, sont composées d'un tissu de laine noire et grossière, et ont très-peu d'élévation. Ils les entourent d'une claie de roseaux, en dedans de laquelle ils placent leurs bagages, et souvent ce qu'ils ont pris aux caravanes. Cette sorte de clôture est très-légère et très-facile à transporter. On l'emploie aussi à séparer l'habitation des hommes de celle des femmes, et à faire des parcs pour les troupeaux. Un trou de quelques pieds de diamètre et de profondeur, servant de four et de cuisine, est creusé au milieu de chaque tente, qui, au moindre vent, est remplie de fumée; inconvénient assez grave, mais auquel les hommes, les femmes et les enfants, sont accoutumés. Les chevaux sont attachés à des piquets plantés hors de l'enceinte, et on les tient presque toujours sellés; en général, tout est disposé pour qu'on puisse plier bagage et partir en quelques instants. Tout l'établissement coûte à peine un jour de travail.

« Les peuples qui se livrent le plus au vol et au brigandage sont souvent aussi ceux qui remplissent le plus rigoureusement les devoirs de l'hospitalité, et c'est ce qui fait que dans l'Orient un voyageur expérimenté redoute surtout les contrées où cette vertu est le plus en honneur; les Kurdes en fournissent la preuve. Un étranger de quelque apparence arrive-t-il près d'une de leurs hordes, des cavaliers s'empressent d'aller à sa rencontre. « Soyez le bien venu, lui disent-ils; c'est chez vous-même que nous allons vous recevoir. Cette heure nous est agréable, puisse-t-elle vous être propice. » On le conduit à la tente du vieillard le plus riche et le plus considéré de la tribu, et les femmes s'empressent à préparer un repas. Tandis que les unes pétrissent à la hâte une farine grossière, les autres vont chercher du miel et des laitages, ou étendent sur la terre des tapis, ouvrages de leurs mains. Dans le même temps, les jeunes gens ont le soin d'ôter aux bêtes de somme leurs fardeaux, de laver les pieds aux chevaux, et en hiver, pour empêcher que le froid ne les saisisse, de les conduire autour du camp, d'abord avec vitesse, puis insensiblement avec lenteur. « Enfants, dit le vieillard, ayez soin de notre hôte : l'étranger est un présent de Dieu. Que rien ne lui manque ni à ses gens. Songez aussi aux montures. ce sont les vaisseaux du désert : et toi, voyageur, sois le bien venu; tu es ici parmi les tiens; que le contentement que tu éprouveras soit pour nous le gage des bénédictions du ciel. Si tu passes avec nous quelques heures agréables, nous serons plus heureux que toi-même. » En pareille occasion ce langage est sincère; mais lorsque les Kurdes sont éloignés de leurs foyers, qu'ils vont chercher fortune sur les chemins, dans les montagnes et au fond des déserts, ils considèrent comme leur appartenant en propre tout ce qui passe sur leurs terres, et ne se font aucun scrupule d'employer les discours les plus flatteurs, les promesses les plus mensongères, pour venir à bout de leurs desseins. »

Plusieurs tribus kurdes mènent une vie complétement nomade, et ne tirent leurs moyens de subsistance que du pillage : telles sont celles qui errent dans le désert de Syrie, uniquement occupées à surprendre les voyageurs et les caravanes. Leur usage est de se partager en petites bandes de douze à vingt cavaliers, d'épier tous les mouvements de la caravane, d'attaquer les traîneurs ou même la troupe entière, si celle-ci paraît les craindre, ou si, déterminée à se défendre, elle n'est pas en nombre très-supérieur à celui de leur bande. Bien différents des Arabes, qui se font un scrupule de massacrer le voyageur tombé dans leurs mains, les Kurdes répandent volontiers le sang. Le voyageur qui est tombé en

leur puissance est trop heureux s'il est seulement dépouillé. Ils sont mal disciplinés, et ne paraissent avoir pour leurs chefs que peu de subordination. Ils poussent quelquefois la hardiesse jusqu'à venir attaquer en plein jour les habitants de Djédaidé, l'un des faubourgs d'Alep.

Le voyageur qui veut traverser le désert et les autres lieux infestés par ces bandes n'a d'autre moyen, pour se préserver de leurs attaques, que de former des liaisons avec les principaux chefs des tribus. Ces liaisons sont souvent très-dispendieuses à cause de l'exigence des chefs, qui requièrent de riches cadeaux qu'on doit considérer comme une véritable rançon. Mais il est très-difficile à un Européen d'entrer en relation avec eux, et, à l'occasion, ils se montreraient peu scrupuleux d'oublier leurs premiers engagements. Lorsqu'ils sont supérieurs en force, il n'y a guère de titres auprès d'eux pour échapper à leur avidité (*).

Toutefois il ne faut pas attribuer à la race entière des Kurdes ce caractère sauvage et sanguinaire qui distingue certaines tribus. Les Clans qui vivent dans les montagnes mènent la vie des anciens peuples pasteurs; quelquefois ils manifestent le plus entier dévouement pour leurs chefs. Lorsque le frère d'Abdurrahman Pacha mourut à Bagdad, un de ses serviteurs, Kurde de nation, qui se tenait près du lit où gisait le cadavre de son maître, s'écria : « Quoi! le bey est mort! je ne veux plus vivre un seul instant; » et au moment même il s'élança dans la rue du haut de la maison, et le sang de sa cervelle teignit le pavé.

Ils supportent la pauvreté et la privation sans le moindre murmure; cependant ils redoutent beaucoup le trajet des solitudes embrasées du désert.

Les dernières observations des voyageurs tendent à démontrer qu'il y a parmi les Kurdes deux races bien distinctes, ce qui sert à expliquer la différence de goûts et d'inclinations chez les membres de la même tribu. Les uns, en effet, ne pensent qu'à guerroyer; les chevaux, les armes, le combat et le butin, voilà ce qu'ils chérissent, et ce qui fait le sujet continuel de leurs conversations et de leurs chants. Ils ont besoin d'avoir des ennemis pour épuiser l'ardeur guerrière qui les dévore; et, lorsque les peuples voisins ne leur fournissent pas l'occasion de satisfaire cette passion, ils tournent contre eux-mêmes leurs armes, et se déchirent dans les querelles de leurs factions intestines. L'autre partie de la population, qu'ils appellent *Rayahs* ou *Keuglies* dans certaines contrées, représente les paysans. Ils cultivent la terre et prennent soin des troupeaux. Les *Sipahs* ou Kurdes militaires se regardent comme leurs seigneurs, et quelques-uns d'eux prétendent que les paysans obéissent parce qu'ils sont créés pour leur usage; aussi la condition de ces serfs est-elle plus misérable souvent que celle des nègres de l'Amérique. Habitués à servir, ils ont dans leurs manières et leur langage quelque chose de timide et de rampant; à peine osent-ils lever les yeux sur leurs chefs, et jamais ils n'oseraient prendre le costume ou la contenance d'un Kurde de noble race.

Quand un chef devient possesseur

(*) Un voyageur raconte une anecdote qui indique assez la différence qu'il faut établir entre les Kurdes et les Turcomans qui exercent dans ces lieux le même métier, mais avec plus de loyauté.

Près du khan El-Assel, deux cavaliers, l'un kurde, l'autre turcoman, furent abordés par un paysan à cheval, qui vint se mettre sous leur protection, et leur demanda de les suivre jusqu'à la ville, afin d'éviter sous leur escorte, toute mauvaise rencontre. Sa demande lui fut généreusement accordée par le Turcoman : le Kurde parut être d'abord du même avis; mais il eut à peine marché quelques pas, que se repentant de cette protection gratuite, il prit à part son camarade, et lui demanda son agrément pour égorger l'étranger et s'emparer de ses dépouilles, qu'il offrit de partager avec lui. Alors le Turcoman indigné lui défendit de toucher à celui qu'il avait pris sous sa protection, et ce ne fut qu'après une querelle assez vive qu'il parvint à le sauver.

par conquête ou par héritage d'une nouvelle étendue de terrain, il en assigne une portion à chacun de ses serfs, et il leur fait en outre des distributions d'armes et de chevaux. Les enfants sont élevés dans la haine commune des Turcs et des Persans, et ils parviendraient, sans aucun doute, à assurer leur indépendance contre ces deux puissances, si les rivalités des chefs ne détruisaient la force qu'ils peuvent retirer de leur union. La politique de la Porte et d'Ispahan tire habilement parti des dissensions que l'intérêt ou la vanité fait naître parmi les chefs de tribus. Elle donne aux uns des secours d'argent, et leur promet certains priviléges dans le cas où ils réussiront à réduire les chefs insoumis; aux autres, elle promet de les reconnaître comme pachas ou beys, récompense qui est le dernier terme de leur ambition, et dont l'espoir leur fait oublier les liens sacrés du sang ou de l'amitié. En outre, ces chefs, reconnus par la puissance ottomane ou par la cour de Perse, ont une existence très-précaire; ils peuvent être révoqués, et leurs fréquentes mutations contribuent spécialement à entretenir dans la nation ces divisions qui lui sont si fatales.

Au milieu de leur barbarie, les Kurdes conservent certains usages qui montrent en eux un penchant pour la civilisation. Ainsi ils aiment beaucoup la société, et entre tous les autres peuples orientaux ce sont peut-être les seuls qui se plaisent à prolonger la veillée dans les visites et la conversation. Ils se lèvent fort tard, font des paris considérables pour des combats de chiens ou de perdrix, et dans leurs rapports ils ont de l'affabilité et de la bienveillance, sans garder l'étiquette d'une froide cérémonie.

Dans les temps de guerre, ou lorsqu'ils ont une vengeance à satisfaire, rien ne les arrête. Ils se livrent aux actes les plus révoltants; ils conservent en même temps un air de religion. Ainsi, après avoir tué un homme sans scrupule, on les voit se mettre à genoux et s'acquitter des prières prescrites par la loi. Pleins de rancune, ils viennent demander satisfaction d'une injure quelquefois trois ou quatre ans après l'avoir essuyée; pendant cet intervalle ils épiaient soigneusement l'occasion. On cite comme exemple de leur irascibilité, le trait d'un chef qu'un moucheron importunait en se plaçant toujours sur son œil, et qui ne pouvant le chasser, prit son poignard, pour mettre un terme à sa douleur, et se l'enfonça dans l'œil, au risque de perdre la vie avec la vue.

Les femmes kurdes prennent moins de soin de se dérober aux regards des hommes dans l'intérieur de leur maison que les femmes turques ou arabes. Quelquefois elles paraissent rechercher l'attention des étrangers. Lorsqu'elles sortent, un voile bleu couvre leur tête; rarement elles l'abaissent sur la face, excepté les femmes d'un haut rang qui ne veulent pas être reconnues. Quelques-unes ne sont pas voilées et ne craignent point de se mêler aux assemblées des hommes. Malgré cette liberté extérieure, leur vertu est, dit-on, plus sévère que celle des femmes turques toujours gardées à vue, et dans tous leurs actes, elles conservent la pudeur et la décence, qui sont le premier ornement de leur sexe.

Elles prennent part aux réjouissances publiques, et M. Rich dans son Voyage au Kurdistan, qui vient de paraître tout nouvellement, raconte qu'il a été témoin d'une danse nationale appelée *tchopi* (*). Il trouva réunis dans une vaste cour un nombre considérable de spectateurs dont le cercle entourait un chœur de danseuses. Elles se tenaient par la main sans former un rond parfait. Leurs exercices consistaient en des balancements de corps et de tête dont la mesure était marquée simultanément par le pied. De temps à autre elles poussaient des cris modulés uniformément, mais qui exprimaient assez leur joie. Les assistants, montés sur une espèce de hangar, prenaient un vif intérêt à ce spectacle, surtout les

(*) Voy. la planche n° 6.

jeunes gens. Les hommes restaient accroupis ou couchés, fumant avec impassibilité leurs pipes. Elles dansèrent près d'une heure, après quoi la musique cessa, et d'autres femmes leur succédèrent, sans apporter à la danse beaucoup de variété de pas et de mouvement. Le spectacle se termina par l'arrivée d'un bouffon armé d'une énorme canne, et qui fit les sauts et les cabrioles les plus grotesques. Dans leur danse, les femmes n'étaient pas voilées, et quelques-unes semblaient parées avec beaucoup d'élégance et de recherche. Leur robe parsemée de paillettes était de soie de diverses couleurs. La danse terminée, chacune d'elles reprit son voile et s'achemina tranquillement vers sa demeure.

En général la condition des femmes kurdes est bien préférable à celle des autres femmes des peuples mahométans de l'Orient. Elles sont traitées par leurs époux avec égard et respect et non point en esclaves. Quelques-unes donnent des preuves de courage inconnues même parmi nous. On cite une jeune fille de la tribu kurde de Bulbassi qui était le meilleur cavalier de son clan. D'une conduite irréprochable, elle suivait les troupes dans les expéditions guerrières, et combattait même à leur tête. Elle portait un vêtement d'homme, un large mouchoir de soie enveloppait sa tête, et un poignard garni de diamants pendait à sa ceinture; elle était grande et svelte, de vingt-cinq ans environ, d'un brun foncé, et une fois elle tua de sa main un Turc qui avait voulu attenter à son honneur. Dans plusieurs autres occasions on la vit marcher la lance en arrêt et aller tuer les artilleurs ennemis à la bouche de leur canon.

Le costume des femmes ressemble à celui de la Turquie. Elles portent de larges pantalons et une longue chemise qu'elles serrent à la taille avec une ceinture ornée de deux ou trois agrafes d'or et d'argent. Elles mettent par-dessus, leur robe coupée comme celle des hommes, boutonnée sous le menton, mais entr'ouverte sur le devant et laissant voir la ceinture et la chemise. Leurs étoffes viennent de Guzerat ou de Constantinople, et varient suivant la saison. La robe est recouverte d'un léger manteau, généralement de satin, mais avec des manches plus larges qui ne dépassent point le coude. En hiver, cet ajustement est de coton, et elles y ajoutent aussi souvent un *tcharokkia* de tartan, sans manches, s'agrafant sur la poitrine, et retombant par derrière jusqu'à mi-jambes. Leur coiffe consiste en des châles ou foulards roulés avec art autour de la tête, et attachés sur le front avec une épinglette, ce qui ressemble assez à une mitre ou aux longues coiffes de nos femmes de la Normandie. Les coins de ce châle pendent sur les épaules, et quelques élégantes y ajoutent des guirlandes de corail. Les femmes mariées ajoutent un morceau de mousseline qui leur couvre le front en bandeau. Les cheveux sont couverts, il n'en paraît qu'une boucle tombante près des oreilles. Cette coiffure est très-pesante, et il faut un art particulier pour savoir la porter. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'elles la conservent la nuit pour dormir, et à cet effet elles portent avec elles de petits oreillers.

Le costume des hommes est fort simple. Le vêtement extérieur ressemble à celui qu'il recouvre, si ce n'est qu'il est boutonné à la gorge. Les reins sont serrés par une large ceinture enrichie de boucles et d'agrafes d'or, d'argent ou de pierres précieuses. Ce qui les distingue spécialement, c'est leur turban formé d'un tartan de soie bariolée, dont les nuances sont rouges, jaunes, bleues et croisées par des fils d'or et d'argent. Le front reste toujours à découvert, et sur les épaules pendent des franges et des glands de même couleur, ce qui leur donne un air sauvage, surtout lorsqu'ils mettent leurs chevaux au galop.

Les habits de la classe pauvre sont semblables, si ce n'est qu'ils sont dépourvus de tous ces ornements. Ainsi leur ceinture est communément une simple corde, et le turban est d'un

rouge foncé. Le poignard ou *kandjar* est leur arme indispensable qu'ils ne quittent jamais.

On trouve des vieillards d'un âge fort avancé conservant encore une vigueur remarquable, malgré les rigueurs du climat et les fatigues de leur vie aventureuse. La taille des hommes et des femmes est généralement avantageuse, et tout annonce en eux une saine et robuste constitution. Les enfants ont la peau très-blanche, et les joues rosées. Ce qui confirme les observations des voyageurs distinguant parmi ce peuple deux races diverses, c'est qu'en effet la physionomie et la taille des paysans diffèrent de l'air martial et de la stature de leurs chefs. Ils sont moins bien faits, et leurs traits n'ont pas la beauté des nobles ou seigneurs qui rappellent les beaux types grecs. A la première vue on peut aisément assurer que ceux-ci sont les maîtres du pays.

Tels sont les détails que nous avons jugés utiles et intéressants pour mettre le lecteur à portée de connaître ce peuple, peu connu jusqu'à présent, et qui, occupant toute l'extrémité méridionale de l'Arménie, doit naturellement faire partie de l'histoire de ce pays, quoiqu'il soit d'une autre race que le reste de sa population. Les Kurdes sont des hôtes incommodes que les Arméniens ont été contraints de recevoir, et il est fort possible qu'un jour, si un lien fédéral unissait leurs tribus, ils poussassent plus avant vers le Nord leurs incursions.

Le sultan ferme les yeux sur leurs déprédations, soit par une coupable insouciance, soit par la conscience de l'impuissance de ses troupes réglées pour soumettre ces ennemis vagabonds qui sont à la fois nulle part et partout, puisque, avec chaque saison, ou sur la plus légère espérance d'un gain quelconque, ils emportent leurs tentes mobiles et changent le lieu de leurs campements. Aujourd'hui, moins que jamais, la Porte est en mesure de réprimer ces ennemis éloignés; lorsque dans le grand corps de cet empire, la mort et le froid gagnent le cœur, comment rappeler la vie et le mouvement aux extrémités?

HISTOIRE RELIGIEUSE DU PEUPLE ARMÉNIEN.

Écrire l'histoire religieuse d'un peuple, c'est chercher à faire connaître la pensée morale et intime qui a inspiré tous ses différents actes et a dû les régler. Ce travail prépare celui qui n'a d'autre but que d'exposer les événements variés et confus qui se pressent sur la scène politique. Sans la connaissance de la loi spirituelle ou religieuse, les faits seraient de muets hiéroglyphes dont on ne pourrait trouver l'explication, faute d'en posséder la clef; ou bien si, par hasard, quelqu'un avait la prétention de nous les expliquer, il est très-probable qu'il se tromperait lui et ses lecteurs, parce qu'il déroulerait seulement à leurs regards une série d'accidents rangés peut-être dans l'ordre de leur succession chronologique, comme les médailles ou les statues d'un musée, mais il ne pourrait rendre raison de la loi secrète et providentielle qui a présidé à leur enchaînement, ni saisir le lien harmonique qui les unit, en établissant entre deux événements rapprochés le rapport nécessaire de cause à effet. L'écrivain, en suivant cette méthode, ressemblerait assez à l'anatomiste qui croirait nous donner une idée exacte de la nature propre et du caractère d'un homme, en décrivant avec soin tous ses organes et leurs fonctions déterminées par les lois physiologiques de son tempérament. Oui, s'attacher exclusivement à l'ordre extérieur des faits politiques, c'est ne *suivre que la lettre qui tue*, et se priver des lumineux et féconds développements qui naissent du principe supérieur que nous nommons religieux ou intellectuel.

S'il est bon, suivant nous, de poser cette règle historique avant de parler d'un peuple quelconque, son observation devient rigoureusement nécessaire lorsqu'il s'agit d'une nation dont le caractère essentiel et distinct est l'esprit religieux, comme chez les Arméniens.

En effet, si nous exceptons la race

juive, plus particulièrement favorisée du ciel, et signalée dans le monde ancien par un régime austère et une discipline réglementaire, comme étant destinée à donner au monde le Dieu-homme, son Rédempteur, nous ne trouvons point parmi les autres peuples de l'Asie une nation aussi directement soumise à l'influence de la loi religieuse que la nation arménienne. Dès les temps les plus reculés, que l'on assigne communément comme l'époque de la formation des différentes nationalités de l'Orient, nous la voyons se développer à part et se constituer. Bien qu'elle soit contrainte plusieurs fois de céder aux attaques des grandes monarchies de l'Assyrie ou de la Perse, elle ne perd jamais avec son indépendance sa foi ni son culte; elle courbe un instant la tête, et, lorsqu'on la croyait effacée de la liste des peuples asiatiques, on la voit avec étonnement reparaître plus forte et plus jalouse de conserver ses traditions. Quand l'apôtre Thaddée et le patriarche saint Grégoire eurent converti à la loi de l'Évangile ce pays, les esprits demeurèrent fermement attachés au nouveau symbole qu'ils avaient accepté, et le christianisme s'est conservé vivant et fort, malgré les persécutions qu'il eut à soutenir contre la Perse, adonnée au culte du feu et du magisme, et plus tard contre les Arabes et les Turcs, zélés propagateurs du mahométisme. Aujourd'hui les Arméniens sont dispersés dans toute l'Asie Mineure; on les trouve au fond de la Russie, à Constantinople, en Perse, dans les villes les plus commerçantes de l'Inde, et jusque sur les frontières de la Chine, et partout ils sont inébranlablement attachés à leur foi, à la liturgie et aux pratiques de leur Église, telle qu'elle était constituée au quatrième siècle; ils se résignent volontiers à être privés de certains droits politiques, et à se soumettre aux mêmes avanies que les juifs; ils souffrent le mépris, les caprices et les illégalités de leurs dominateurs; tout leur égal, pourvu qu'ils conservent le libre exercice de leur religion.

Comme le peuple arménien a rarement été considéré sous ce point de vue, et que son histoire religieuse occupe néanmoins une place importante dans l'histoire plus générale du christianisme en Orient, nous donnerons à nos considérations quelques développements. Mais, avant de passer à l'époque chrétienne, nous voulons examiner quelle était la croyance des Arméniens dans les âges qui précédèrent la venue de Jésus-Christ.

On sait communément que l'Arménie est désignée par la tradition biblique comme le lieu où Noë et ses enfants descendirent de l'arche : « Dieu, est-il « dit au chap. VIII, v. 1, se souvint de « Noë, de tous les animaux et de toutes « les bêtes qui étaient avec lui dans « l'arche; il fit passer un vent sur la « terre, et les eaux s'arrêtèrent; les « sources de l'abîme et des cataractes « du ciel se refermèrent, et la pluie ne « tomba plus du ciel; les eaux se reti« rèrent de dessus la terre, allant et « revenant, et après cent cinquante « jours elles diminuèrent, et l'arche « reposa sur les montagnes d'Ararat, « le septième mois, au dix-septième « jour du mois. »

Sans examiner ici de nouveau si le mont Masis est réellement la montagne dont le nom nous est conservé dans les saintes lettres, nous rappellerons que les antiques traditions des peuples fixent unanimement la première patrie du genre humain dans ce plateau de l'Asie. La plaine de Sennaar, où se fondent les premières villes, et où Nemrod, ce puissant chasseur devant le Seigneur, établit le siége de sa domination, n'est pas fort distante de l'Arménie; l'on peut donc affirmer que ce pays fut occupé dès la plus haute antiquité. En examinant l'histoire politique de ce peuple, nous verrons que son premier chef ou roi, nommé Haïg, trouva, lorsqu'il vint prendre possession du pays, une race peu nombreuse, il est vrai, mais toute différente de la sienne, et déjà maîtresse du sol qu'elle cultivait. Quelle est cette race primitive? Les anciens documents historiques ne jettent aucune lumière sur ce

fait, qu'ils indiquent en passant; et, si nous le remarquons, c'est qu'ils offrent une analogie frappante avec les annales de la Chine, de l'Inde et de la Grèce, où l'on rencontre également, avant l'arrivée des Pélasges et des Hellènes, des autochthones ou aborigènes. Ces premiers habitants ne peuvent être considérés comme faisant partie de la nation arménienne, dont le nom ne convient proprement qu'à la race conquérante amenée de Babylone par Haïg, fils du patriarche Thorgom, l'an 2107 avant Jésus-Christ.

La religion primitive de l'Arménie, comme celle des autres peuples, fut pure et exempte des mensonges que l'ignorance ou la corruption du cœur y apportèrent par la suite. Fondée sur la tradition que Thorgom tenait des premiers patriarches, elle consistait dans l'adoration du vrai Dieu, dans le repentir de la déchéance primordiale, et dans l'attente d'un suprême réparateur. Le culte était simple, reposant sur la prière et le sacrifice sanglant. Le père de famille, à la fois pontife et roi, en régissait les membres avec une sage équité; il offrait au Très-Haut, comme le médiateur choisi, les prières et les victimes, il terminait les différends, et, sous ce régime patriarcal, tous jouissaient d'une paix profonde.

Mais les enfants de la race maudite de Cham, qui perpétua la race mauvaise et antédiluvienne de Caïn, troublèrent bientôt l'harmonie qui régnait parmi les descendants de Sem et de Japhet. Ayant rejeté de bonne heure la tradition de leurs pères, ils suivirent la voie perverse de l'orgueil et de la concupiscence; ils substituèrent au culte du vrai Dieu des honneurs rendus aux êtres secondaires de la création, tels que les astres et les forces supérieures de la nature. L'adoration du soleil, des planètes et des constellations, donna naissance au sabéisme, qui prit lui-même son origine dans les plaines de la Chaldée, dont le peuple manifesta toujours un goût irrésistible à lire dans l'écriture mystérieuse des astres les secrets du ciel et ses propres destinées terrestres. Ce culte avait en lui-même quelque chose d'élevé et de grand; il est possible que dans le principe une pensée coupable n'en altérât pas la majesté, et que l'idée du Dieu unique, inondant de ses clartés tous ces pâles miroirs de sa puissance, semés avec profusion dans l'espace, dominât l'ensemble de ces conceptions, fruit d'un noble effort de l'intelligence. Malheureusement l'orgueil, cette première pierre d'achoppement pour la raison d'Adam, est toujours vivace au fond du cœur humain, et il corrompt les plus pures pensées. Aussi l'essor qu'avait pris soudainement la science, en se livrant aux recherches astronomiques, porta les esprits à présumer d'eux-mêmes. En scrutant trop profondément les œuvres de la création, on oublia le Créateur, et peu à peu on lui substitua la créature. C'est alors que commence proprement l'idolâtrie. Babylone est le lieu que la tradition nous désigne comme le foyer de cette grande erreur, et c'est là effectivement qu'on éleva le premier temple et la première statue au dieu Belus.

Remarquons aussi ce fait important, que le berceau de l'idolâtrie voit en même temps naître et grandir le principe de la force brute ou du despotisme. Le premier trône est dressé dans la ville où l'on commence à renier Dieu; les hommes qui avaient refusé de soumettre leur raison aux vérités traditionnelles de la foi, tombent sous l'asservissement de Nemrod; l'esclavage et l'oppression de l'homme par l'homme suivent le refus d'obéir à la Divinité.

La colonie amenée de Babylone par Haïg ne tarda pas à ressentir les effets de la révolution religieuse et politique opérée dans la métropole. L'amour des conquêtes, suite inévitable du nouveau gouvernement despotique, poussa au delà des limites de la Chaldée les armées des Assyriens, et ils vinrent porter la guerre en Arménie, l'an 1725 avant notre ère. Le roi Anouschavan fut vaincu, et son royaume demeura soumis à l'empire assyrien jusqu'au temps de Baroïr, son trente-quatrième successeur, c'est-à-dire, pendant près

de dix siècles. Ce fut pendant ce long cycle d'années, qu'enveloppent d'épaisses ténèbres, que la religion et le culte de la Chaldée se propagèrent dans l'Arménie. Moïse de Khoren, le plus ancien historien, et qu'on peut appeler à juste titre l'Hérodote arménien, parce qu'il nous rappelle et l'érudition et la simplicité majestueuse, comme aussi la crédulité de l'écrivain grec, nous apprend que ce même Anouschavan offrait des sacrifices sous les platanes de l'antique Armavir, sa capitale, et que le frémissement des feuilles, agitées par un vent léger ou impétueux, servait ensuite aux prêtres à tirer des pronostics heureux ou défavorables. Bien qu'il ne soit pas dit qu'Anouschavan lui-même soit tombé dans ces superstitions, néanmoins, comme ces mêmes arbres conservèrent dans les âges suivants un caractère sacré et prophétique, il est probable que la religion primitive avait déjà perdu quelque chose de sa pureté.

On peut donc fixer cette époque comme le temps où le sabéisme se répandit dans l'Arménie. La conquête d'un peuple par un autre ne s'effectuait jamais, dans les âges primitifs, sans que le vainqueur n'imposât au vaincu sa croyance, et c'est ce qui nous fait présumer que la religion officielle de la cour des rois d'Arménie dut être celle des monarques de Babylone, quoique dans d'autres parties du pays l'ancienne tradition pût se conserver avec plus ou moins d'intégrité. Le sabéisme enfanta nécessairement les erreurs grossières de l'idolâtrie; le roi avait ses temples et ses dieux, et lorsque Nabuchodonosor, après avoir mené les Juifs à Babylone, en contraignit quelques-uns d'émigrer en Arménie, nous savons que Sempad, chef de l'ancienne famille des Pagratides, étant venu se présenter devant le roi Érovant Ier, celui-ci le persécuta cruellement, parce qu'il refusait d'adorer ses idoles.

La chute de l'empire assyrien rendit au peuple arménien son indépendance politique; mais, sous le rapport religieux, il fut entraîné dans le mouvement de l'Assyrie et de la Médie, conquises par Cyrus. Le sabéisme ou l'idolâtrie pure cédèrent aux attaques puissantes du magisme ou du culte du feu, régénéré par Zoroastre. L'Arménie, qui touchait aux frontières de la nouvelle monarchie, était sous la main des missionnaires de la nouvelle doctrine. Ils y pénétrèrent et firent de nombreuses conversions. Comme le zend était la langue sacrée des mages et de leur liturgie, ils n'ont pu imposer leur foi au peuple arménien, sans importer dans sa langue un certain nombre de mots. Si ces mots sont relatifs aux objets du culte et de la croyance, la langue arménienne littérale, bien qu'elle ait changé depuis cette époque, doit cependant en conserver des traces, qui sont autant de témoins irrécusables de la domination religieuse des Perses. Or, c'est ce que la philologie orientale démontre; et, si ce genre de recherches n'était déplacé ici, nous donnerions une liste comparée de mots absolument identiques dans les deux langues, tels que ceux qui expriment le nom même de *dieu*, celui de *sainteté*, de *feu*, de *bûcher*, de *culte*, etc., etc. Les monuments historiques viennent à l'appui de la preuve que nous citons. Tigrane Ier, contemporain des Grecs, secourut Cyrus, au rapport des historiens, dans sa guerre contre Astyages, roi de Médie, et c'est lui qui contribua, avec le monarque persan, à détruire la puissance du *Dragon*, signification du mot Astyages.

Tigrane avait un fils nommé Vahakn, célèbre par sa valeur; des chants populaires, conservés par les montagnards, et qui remontent peut-être à son époque, vantent ses hauts faits, et il est très-remarquable que le *feu* apparaisse déjà dans ces vers, voilé sous les idées du magisme. Voici ce qu'ils disent : « Le ciel enfantait, la terre enfantait, ainsi que la mer, couleur de « pourpre. Les douleurs de l'enfantement tourmentaient aussi le roseau « rouge. De son extrémité s'échappait « une fumée, et bientôt la *flamme* « parut, et de cette flamme s'élançait « un jeune homme à la chevelure blonde. « La flamme entoura ses boucles et vol-

« tigeait autour de sa barbe; ses yeux « et ses paupières étaient deux so- « leils. »

Cette sorte de chant inspiré montre que dès le principe la doctrine de Zoroastre avait été acceptée en Arménie, et ce qui le prouve encore, c'est que ce même Vahakn reçut aussi le nom d'Armazd, qui est évidemment le même que celui d'Ormuzd, nom du principe du bien dans le magisme.

Lorsque Alexandre le Grand se jeta sur l'Asie et qu'il y établit la domination grecque, la religion sensuelle et proprement païenne des conquérants, entourée du séduisant cortége des divinités de l'Olympe, livra une lutte assez faible au culte plus sérieux et plus intellectuel de la Perse. L'Arménie resta presque totalement attachée à la doctrine du magisme; seulement les parties de l'Arménie Mineure avoisinant la Cappadoce ou les autres provinces grecques, résistèrent moins au contact immédiat et habituel des idées païennes, et, lorsque la puissance romaine, qui avait adopté le culte des Grecs, étendit ses armes sur ces mêmes régions, la réforme opérée dans les idées religieuses des Arméniens devint plus sensible, bien qu'elle ne fût jamais complète ni radicale, parce qu'ils préféraient allier les éléments hétérogènes du polythéisme et du dualisme. Ils cédaient sans doute en cela aux exigences de la politique romaine, qui voulait imposer aux vaincus ses divinités comme ses lois. De là vient que le nom d'Armazd ou d'Ormuzd, le bon principe, sert aussi à désigner Jupiter. Reste à savoir si au fond de leur conscience les Arméniens entendaient par ce nom celui du Jupiter Capitolin et Tonnant, ou bien s'ils ne vénéraient pas plutôt en lui l'implacable et l'éternel ennemi d'Ahriman, principe du mal. De même, ils laissaient traduire le nom de Zerwan, signifiant le *temps sans bornes*, magnifique idée de l'infini, conçu sous sa notion d'*éternité*, par le mot Saturne. Saturne est, à la vérité, le père des dieux chez les Grecs; il apparaît à l'origine des choses comme procréant Jupiter et les autres divinités; mais il n'a point le caractère imposant de Zerwan, qui échappe, dans les mystérieuses profondeurs de son essence, au regard de l'esprit humain.

Un culte célèbre chez les Arméniens, et dont parle Strabon, est celui de la déesse *Anahid*, qu'il nomme *Anaïtis*. Elle avait plusieurs temples dans la province que les Géorgiens nomment aujourd'hui *Ek'hletsith*. Tantôt les Grecs interprètent ce nom par celui de *Vénus*, et tantôt par celui de *Diane*. Cette confusion théologique vient de ce que ce culte était étranger à la Grèce, et que la déesse Anahid était proprement la Mylitta ou l'Astarté des Chaldéens, ce qui jetait du vague sur ses attributs. L'admiration du peuple avait aussi consacré quelques noms de héros correspondants à ceux d'Hercule, de Thésée et autres, qui portent en Grèce le nom de demi-dieux; tels étaient *Sbantarad*, *Vahakn* et *Nané*.

Chaque peuple a toujours eu dans son territoire un lieu choisi et vénéré, auquel se rattachaient ses anciennes traditions religieuses, et où il fixait le siége de son culte, de ses pèlerinages et de ses premiers pontifes. Ce lieu était ordinairement regardé comme le point central de la terre. Nous retrouvons cette idée chez les Indiens, les Persans, les Grecs, et même en Égypte. L'Arménie avait également sa terre sacrée; c'était le pays de Daron, district du canton de Dourouperan. Lorsque la religion chrétienne envahit l'Arménie, cette province fut le dernier asile où se retranchèrent les sectateurs du magisme, et les arguments qu'ils opposèrent aux apôtres de l'Évangile n'étaient pas ceux de la dialectique, comme nous le dirons ailleurs, mais une résistance à main armée et par la force. Il paraît que l'Inde avait aussi exercé une influence religieuse sur ce pays; saint Grégoire l'Illuminateur, premier patriarche de l'Arménie, trouva dans ces lieux des statues et des temples consacrés à *Témèdre* et à *Gisané*, divinités que les prêtres lui dirent être venues de l'Inde, sans pouvoir préciser l'époque.

Ainsi, après l'altération de la croyance

primitive, la Chaldée et la Perse avaient successivement fait prévaloir leur symbole religieux dans l'Arménie. La Grèce, postérieurement la puissance romaine, qui adopta son culte, et d'une autre part l'Inde, essayèrent aussi d'y dominer, mais leur action fut beaucoup plus restreinte et moins durable. Quand le christianisme parut, l'Arménie, comme les autres nations de l'Asie, était travaillée de la corruption générale; démembrée par les Romains et par la puissance croissante des Parthes, sa dissolution politique était inévitable, si la foi chrétienne n'était venue vivifier et régénérer cette race appelée encore à de glorieuses destinées.

En effet, l'Évangile, en changeant l'état des croyances, modifia heureusement la position sociale de ce peuple; il opéra une scission morale, profonde et perpétuelle, entre l'Arménie devenue chrétienne et la Perse soumise au culte de Zoroastre. La nécessité où elle était de défendre sa foi contre l'intolérance persane la porta à revendiquer son indépendance politique, de sorte que la foi enfanta chez elle la liberté; de plus, sous le rapport de la civilisation, la révolution opérée par le christianisme fut encore plus sensible. Car nous ne voyons pas que l'Arménie eut participé antérieurement au mouvement intellectuel des Grecs et des Syriens qui l'avoisinaient. L'ignorance était telle, que les anciens rois n'avaient pas d'historiens nationaux capables de transmettre dans leur langue les annales de leurs règnes, et ils ne nous sont connus que par les chroniques composées en grec et en syriaque que consulta Moïse de Khoren, qui fait lui-même cette remarque. Dès que l'idée chrétienne a subjugué les esprits, ils perdent leur ancienne rudesse, l'amour de la science et le goût des lettres se développent, et la face du pays se couvre d'écoles, comme nous allons le dire, en suivant l'histoire religieuse de ce peuple.

Suivant la tradition, Abgare (*), roi d'Édesse, instruit par la renommée des miracles éclatants du Christ, qui ac-

(*) Nous pensons que nos lecteurs nous sauront gré de mettre sous leurs yeux la correspondance attribuée à Abgare et à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle est extraite de Moïse de Khoren et elle concorde avec celle que rapportent plusieurs historiens grecs.

« Des envoyés d'Abgare lui racontèrent, à leur retour de Jérusalem, ce qu'ils avaient entendu dire du Messie qui parcourait alors les villes de Judée. Ce récit étonna le roi d'Édesse, qui crut aussitôt reconnaître le fils de Dieu. « Ces prodiges, disait-il, ne sont point ceux d'un homme; la puissance de ressusciter les morts n'appartient qu'à la Divinité.

« Or, le roi était travaillé en ce moment d'une maladie cruelle. Tous les médecins avaient en vain épuisé les secrets de leur art, ils n'avaient obtenu aucun heureux résultat. Abgare espéra que le Messie pourrait le guérir de son mal; en conséquence il lui écrivit une lettre conçue en ces termes :

« Abgare, fils d'Arscham, prince d'Édesse, à Jésus, sauveur et bienfaiteur, nouvellement apparu au pays de Jérusalem, salut :

« Nous avons entendu parler de vous et des guérisons opérées par vos mains, sans aucun remède, car, comme on le dit, vous donnez l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, vous faites marcher les boiteux, vous purifiez les lépreux, vous chassez les esprits impurs, vous rendez la santé à ceux qu'afflige une longue maladie, et vous ressuscitez les morts. En apprenant ceci, j'ai fait cette double supposition : que vous êtes ou Dieu même descendu du ciel, ou le fils de Dieu. C'est pourquoi je vous ai écrit de prendre la peine de venir chez moi, et de me guérir de la maladie que j'ai depuis longtemps. J'ai aussi appris que les Juifs murmurent contre vous et qu'ils veulent vous persécuter. Ma ville, quoique petite, est assez agréable, et elle suffirait pour nous deux. »

« Les porteurs de la lettre trouvèrent Notre-Seigneur à Jérusalem, et c'est ce qu'indiquent les Évangiles par ce passage *que quelques idolâtres étaient venus le trouver.*

« Jésus reçut cette lettre, mais il n'alla point à Edesse, il fit à Abgare la réponse suivante :

« Heureux celui qui croit en moi, sans m'avoir vu, car c'est de moi qu'il est écrit que ceux qui me voient, ne croient pas en moi, et que ceux qui ne me voient pas,

complissait alors sa mission en Judée, envoya vers lui le prier de le guérir de la maladie cruelle qui l'affligeait. Comme sa demande était faite dans un

croient et reçoivent la vie. Vous m'écrivez d'aller vous trouver, mais il faut que j'accomplisse ici toutes les choses pour lesquelles j'ai été envoyé. Après leur accomplissement, je m'élèverai vers celui qui m'a envoyé, et je vous enverrai l'un de mes disciples pour guérir votre maladie, vous donner la vie et à tous ceux qui sont avec vous. »

« Abgare reçut cette lettre d'Anan, qui lui remit en même temps l'image du Sauveur (*) que l'on conserve jusqu'à ce jour dans la ville d'Édesse.

« Après l'ascension de Jésus, Thomas, l'un des douze apôtres, envoya Thaddée, l'un des soixante-dix disciples, dans la ville d'Édesse pour guérir Abgare et l'évangéliser. Il descendit dans la maison de Tobie, prince juif, que l'on dit être de la famille des Pagradites, et qui n'ayant pas abandonné le judaïsme au milieu des gentils, se convertit ensuite au christianisme. La nouvelle s'en répandit aussitôt dans la ville, et lorsque Abgare l'eut apprise, il dit : « C'est celui au sujet duquel Jésus a écrit. » Il le manda près de lui, et lorsque Thaddée entra dans la salle, son visage parut resplendissant à Abgare, qui, se levant de son trône, se prosterna sur sa face et lui rendit cet hommage, au grand étonnement des seigneurs qui l'entouraient. Abgare lui dit : « Si tu es par hasard le disciple du bienheureux Jésus, qu'il m'a dit envoyer ici, ne peux-tu pas guérir mon mal ? » Thaddée lui répondit : « Si tu crois en Jésus, le fils de Dieu, ta demande sera exaucée. »

« Abgare lui dit : « Je crois en lui et en son père, et c'est pour cela que je voulais prendre mes troupes et aller détruire la nation juive qui l'a crucifié, si je n'en avais été empêché par les Romains. »

« Alors Thaddée l'évangélisa lui et toute la ville ; puis lui imposant les mains, il le guérit, ainsi qu'Abdia, prince aussi considéré de la cour que du peuple. Tous les malades et les infirmes de la ville recouvrèrent également la santé. Abgare et toute la ville reçut le baptême, on ferma les portes des temples, et les statues furent couvertes de roseaux. Personne n'était amené violemment à la foi, et cependant chaque jour le nombre des fidèles augmentait. »

Abgare écrivit encore à l'empereur Tibère la lettre suivante :

(*) Voy. la planche n° 11.

« Abgare, roi des Arméniens, à mon seigneur Tibère, empereur des Romains, salut :

« Quoique convaincu que tout ce qui se passe dans votre empire n'est point caché à V. M., je vous avertis cependant par cette lettre, comme votre fidèle ami, que les Juifs de Palestine ont crucifié le Christ, qui n'était aucunement coupable, à cause de ses grandes et bonnes œuvres, de ses prodiges et de ses miracles qui allaient jusqu'à ressusciter les morts. Sachez que cette puissance n'est pas celle d'un homme, mais bien celle d'un Dieu. Aussi, au moment où ils le crucifièrent, le ciel s'obscurcit et la terre trembla. Après trois jours il ressuscita, et présentement il accomplit dans tous les lieux des choses admirables par la main de ses disciples. Votre Majesté sait ce qu'il convient d'ordonner touchant les Juifs qui ont agi de la sorte. Il faut ordonner qu'en tous lieux on adore le Christ, comme le vrai Dieu.

Réponse. « Tibère, empereur des Romains, à Abgare, roi des Arméniens, salut :

« On a lu devant moi la lettre dictée par votre amitié, et pour laquelle je vous rends des actions de grâces. Pilate nous a donné des détails sur les miracles dont nous avions entendu parler précédemment, et il nous a dit comment, après sa résurrection, il avait été reconnu comme Dieu par beaucoup de gens. C'est pourquoi j'ai pensé à faire ce que vous me conseillez. Mais comme la coutume des Romains veut qu'une divinité ne soit reconnue que par ordre du sénat, j'ai consulté sur ce point cette assemblée qui a rejeté ma proposition. Toutefois, nous avons permis à quiconque le voudra, de reconnaître Jésus pour Dieu, en menaçant de la mort ceux qui le calomnieront. Quant aux Juifs qui ont osé le crucifier, bien qu'il méritât des honneurs et des récompenses, au lieu de la croix et de la mort, lorsque j'aurai réduit les Espagnols révoltés, je leur infligerai le châtiment qu'ils méritent. »

L'authenticité de ces lettres a beaucoup exercé la sagacité des critiques. Tillemont, Pagi et d'autres ont réfuté longuement ceux qui la révoquent en doute. D'autres, comme J. Damascène, de Fide orthod., liv. 4, ch. 17; S. Ephrem, sur le Testament; Nicéphore, liv. 2, ch. 7; Procope, de Bello Persico, l. 2, ch. 18, se sont contentés de respecter l'antiquité de ces lettres, et de croire à la possibilité de la correspondance, sans pré-

esprit de foi et d'humilité, le Sauveur l'exauça, et il envoya Thaddée, l'un des soixante-douze disciples, qui le guérit, et jeta dans cette ville les premières semences du christianisme. L'apôtre Barthélemi, que les peuples de l'Inde, de l'Arabie et de la Perse, vénèrent comme leur illustre missionnaire, porta aussi ses pas à Édesse, et de là il traversa, avec Thaddée, l'Arménie, la Cappadoce et l'Albanie. Les germes précieux de la foi furent donc déposés en Arménie dès le commencement de la mission des apôtres; mais ils ne prirent leur accroissement et ne fructifièrent que lorsque saint Grégoire vint les féconder de ses sueurs et de son sang.

Saint Grégoire (*), tel est le nom du vrai civilisateur de l'Arménie; aussi lui a-t-on donné le titre d'*illuminateur*, comme ayant éclairé de la lumière de l'Évangile ce peuple encore assis aux ombres de l'idolâtrie.

Issu de l'illustre maison des Arsacides, il naquit vers l'an 240 de notre ère, à l'époque où la dynastie de Sassan montait sur le trône de la Perse. Son père Anag reçut la triste mission, de la part du monarque persan, d'aller en Arménie assassiner le roi Khosrov, de la famille des Arsacides, dont les droits à la couronne qu'il avait usurpée étaient légitimes. Anag réussit dans l'exécution de son dessein; il surprit et tua Khosrov; lui-même porta la peine de son crime, et il expira sous le fer des gardes du roi. Il laissait un jeune enfant à la mamelle, qu'on sauva avec peine, en l'emmenant dans le territoire de l'empire romain, où il fut élevé dans la religion chrétienne. D'un autre côté, le fils de Khosrov, également en bas âge, avait été conduit à Rome pour échapper aux trames perfides du roi persan. Il grandit dans cette ville, au milieu des camps et des exercices militaires, puis, avec les secours de l'empereur Dioclétien, il revint en Arménie revendiquer le trône de ses pères. A peine avait-il consolidé sa puissance, que Grégoire venait à sa cour lui offrir ses services, toutefois sans se faire connaître. Le roi lui fait un accueil favorable; au bout de quelque temps, il découvre que Grégoire est chrétien, il le persécute horriblement pour sa foi, le torture, et le jette au fond d'une citerne, où il languit quatorze ans. Dieu lui conserve miraculeusement la vie; il sort de ce gouffre infect et revient prêcher la foi à la cour de Tiridate, nom du roi arménien. Ce prince, guéri par les prières du saint de la maladie qui l'affligeait, se convertit à l'Évangile, et accepte le baptême avec toute sa cour.

Lorsque le christianisme devint la religion de l'État, il prit un rapide accroissement, et cette révolution religieuse fut secondée par celle qu'opérait simultanément, dans l'empire romain, la conversion de Constantin le Grand. L'épée de Tiridate et l'éloquence de Grégoire, unies par une tendre charité, étendirent le royaume du Christ dans tous les lieux encore soumis au magisme. Le roi mourut dans un âge avancé, béni de ses sujets, et placé par l'Église arménienne au nombre de ses premiers saints. Grégoire passa toute sa vie à organiser son Église naissante, et il rédigea des règlements qui sont encore suivis par elle avec une ponctualité scrupuleuse. Sur la fin de ses jours, il se retira dans la solitude, où il reçut la couronne du martyre, ayant été tué par l'ordre d'un prince infidèle (*).

tendre que les lettres soient exactement les mêmes. Dans un concile tenu sous le pape Gélase, l'an 494, on rangea cette correspondance parmi les apocryphes. Mais la sentence de l'Église ne détruit en rien l'autorité du témoignage des historiens de l'Arménie ou de la Syrie, et n'érige point en article de foi leur falsification, comme quelques-uns pourraient l'imaginer. Le jugement que des écrits n'ont pas été transmis directement par les apôtres, et n'ont point le degré d'authenticité des Évangiles, n'emplique point en soi la fausseté de ces mêmes documents. Cette décision les classe seulement dans la catégorie des autres sources historiques de l'antiquité.

(*) Voy. la planche n° 12.

(*) Les auteurs arméniens parlent d'un

Saint Grégoire avait été le premier patriarche de la nation, et en lui commence cette série d'autres patriarches qui se suivent d'une manière non in-

voyage que saint Grégoire fit à Rome avec le roi Tiridate, pour aller déposer au pied du pape Sylvestre l'hommage de l'Église naissante d'Arménie. Ils citent même un acte solennellement conclu entre Constantin, empereur de Constantinople, Sylvestre, suprême pontife de Rome, Tiridate, roi d'Arménie et saint Grégoire l'Illuminateur. Nous pensons qu'on a confondu le voyage que le même saint fit avec le même roi à Césarée, ville de l'empire romain, et dont l'évêque conféra longtemps l'investiture aux patriarches d'Arménie. Nous donnons un extrait de ce traité qui a une haute antiquité et qui est fort connu dans l'histoire ecclésiastique de cette Église.

Acte d'alliance et de concorde du grand empereur Constantin et du pape Sylvestre, avec Tiridate, roi d'Arménie, et saint Grégoire, l'illuminateur de l'Arménie.

Par l'effet de la volonté et de la puissance de la sainte Trinité consubstantielle, du Père incompréhensible dans son être, de son Fils unique, notre seigneur et notre rédempteur, du Saint-Esprit qui donne la vie et la délivrance, ce présent traité impérial, ratifié et rendu irrévocable par Dieu, a été écrit par l'ordre de nous Constantin, suprême empereur, toujours victorieux, très-auguste, roi des rois, possesseur de l'empire romain, qui embrasse tout l'univers, et qui subsiste depuis des siècles; nous qui, en vertu du secours du vrai Dieu, étendons notre autorité des bords du vaste Océan jusqu'aux lieux où se lève le soleil, sans que jamais la victoire nous abandonne, grâce à l'assistance de la croix de J. C.

D'une autre part, cet acte a été également dressé par l'ordre de nous Sylvestre, souverain pontife romain, successeur du siége des princes des apôtres, Pierre et Paul, nous qui, tenant en nos mains, les clefs du royaume des cieux, avons le pouvoir de lier et de délier sur la terre et au ciel, chez toutes les nations de la chrétienté éparses de l'Orient à l'Occident, et qui régissons l'Église universelle du Christ.

Par ce présent acte nous faisons connaître à tous, qu'appelés par l'Esprit saint, le puissant roi d'Arménie Jean (*), qui est Tiridate, et Grégoire, ce martyr vivant, le courageux confesseur du Christ, l'illuminateur de l'Orient et du Septentrion, nous faisons savoir, disons-nous, qu'eux, nos très-chers frères en J. C., les principaux amis de notre très-auguste souveraineté, ces chefs illustres, admis à nos délibérations, sont venus près de nous pour voir le lieu de notre siége, dont la puissance s'étend de l'Orient à l'Occident, l'héritage des saints et premiers apôtres, et le pape qui est leur successeur; qu'en outre ils sont venus visiter le glorieux empereur récemment converti à la foi chrétienne, et la très-excellente et très-puissante impératrice Hélène.

C'est pour cela que le siége de notre autorité, déléguée par Dieu, en a ressenti une grande jubilation, et que nous sommes sortis avec un cortége imposant à la rencontre de ces illustres personnages; puis, après nous être salués réciproquement, et nous être rendu les honneurs convenables, nous sommes entrés dans l'église des Saints apôtres; nous y avons adoré le Dieu, maître de leurs saintes reliques, et le Christ qui couronne les saints........................

....

....

....

Par l'effet de la volonté divine et de l'intercession de la mère de Dieu, des saints apôtres et de tous les saints, nous, roi et pontife suprême des deux nations, romaine et arménienne, nous concluons le traité et nous jurons le serment d'une éternelle alliance entre le peuple belliqueux des Romains et le peuple invincible d'Arménie, en présence de la croix glorieuse de J. C.; et, pour donner à cet acte un caractère indélébile, nous l'avons scellé du sang précieux et redoutable du Christ; nous y avons écrit le nom de frère, qui doit être commun aux deux nations de l'Orient et de l'Occident. En vertu de quoi nous nous engageons à un amour et à une foi semblables à l'amour et à la foi jurés au Christ qui s'est fait notre frere, nous promettant de nous défendre les uns les autres jusqu'à la mort, même de nous sacrifier mutuellement avec joie, et d'avoir les mêmes amis et les mêmes ennemis. Aucune des deux nations n'osera tirer le glaive contre l'autre. Que le fer perce le cœur de ceux qui auraient cette audace! que leur arc se brise dans leurs mains!

(*) Le nom de Jean attribué ici à Tiridate, est sans doute le nouveau nom qu'il reçut lors de son baptême.

terrompue jusqu'à nos jours. Il eut pour successeur Arisdagès (*), son fils, qu'il avait eu d'un mariage contracté avant son ordination. Le nom de ce vertueux prélat, qui fut aussi une des lumières de l'Église arménienne, est inséré parmi les noms des évêques mentionnés dans les actes du concile de Nicée; il y assista et en rapporta les décisions en Arménie. On l'a quelquefois confondu avec un autre évêque, parce que les Grecs ont totalement défiguré la prononciation de son nom,

Ce traité subsistera entre les deux nations jusqu'à la fin des temps, et quiconque oserait l'enfreindre, qu'il soit retranché de la sainte foi chrétienne; que les malédictions de Caïn, de Judas et des prêtres déicides pèsent sur lui, et que dans le ciel les anges répètent : Ainsi-soit-il! ainsi-soit-il!.....

....

....

Au nom de la très-sainte Trinité, nous bénissons Grégoire, en plaçant sur sa tête vénérable la main droite du divin apôtre Pierre, et le linceul sacré de J. C.; nous le constituons, lui et ses successeurs, suprême patriarche de tous les Arméniens; nous voulons que dorénavant le pontife d'Arménie ordonne le patriarche de Géorgie, et qu'il ait le pouvoir d'instituer des évêques parmi les Arméniens dispersés chez les autres nations de la chrétienté; que le pays de l'Albanie soit soumis particulièrement à son obéissance, et que celui qui aura été choisi par le roi du pays soit consacré par le pontife d'Arménie; qu'en outre, lorsque les trois patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem ordonneront un nouveau patriarche, que cela se fasse avec le concours de la volonté du patriarche de l'Arménie, car nous l'établissons notre vicaire dans l'Asie Mineure.

Donc, d'après notre autorité suprême, nous conférons au pontife des Arméniens le pouvoir de lier et de délier sur la terre et au ciel tout ce qu'il voudra, en se conformant aux canons apostoliques; que ceux qu'il aura bénis, soient bénis par le Christ, les saints apôtres, les autres saints et nous-même; que ceux qu'il excommuniera demeurent sous le poids de la même excommunication, jusqu'à ce qu'ils reviennent à Dieu par une sincère pénitence. Ainsi-soit-il.

(*) Voy. figure n° 12.

qu'ils écrivent tantôt Arostane ou Rostane.

La dignité patriarcale resta longtemps dans la maison de saint Grégoire. Le célibat n'était point imposé aux prêtres arméniens, pourvu qu'ils contractassent leur mariage avant d'être promus aux dignités ecclésiastiques. Verthanès (*), frère d'Arisdagès, lui succéda; et, en mourant, il laissa son siége à son fils Housig, lequel mourut martyr de son zèle, en refusant d'adorer les statues des dieux que Julien l'Apostat voulait faire honorer dans tout l'empire. Ses deux fils, Pap et Athakinès, étant morts, et Nersès, fils d'Athakinès, étant trop jeune pour être sacré, la dignité patriarcale sortit de la maison de saint Grégoire, et on la conféra à un certain Pharnherseh qui ne siégea que trois ans.

Lorsqu'il fut mort, Nersès alla dans la ville de Césarée, dont l'évêque saint Léon avait autrefois sacré saint Gregoire; et, depuis cette époque, le chef de l'Église arménienne était toujours resté sous la dépendance du siége de Césarée, observation qui n'est pas sans importance dans l'histoire ecclésiastique. Nersès fut élu patriarche, et il était digne d'occuper cette place éminente, puisque ses vertus et ses utiles réformes dans l'Église et dans la société lui ont mérité le titre de *grand*. Quel plus bel éloge que celui de l'historien faisant cette réflexion sur son administration : « Alors, dit-il, l'ancienne barbarie disparut, et on ne vit plus dans le pays que des citoyens honnêtes (**). » Nersès attaquait avec trop de courage les vices du roi Pap, qui, ennuyé de ses remontrances, lui fit servir un breuvage empoisonné. Le saint mourut après un siége de trente-quatre ans.

Après lui vient Sahag, qui, trop jaloux de sa propre dignité, ne voulut plus aller à Césarée recevoir l'investiture. Cette disposition fâcheuse brisait déjà quelques-uns des liens de l'unité,

(*) Voy. figure n° 13.

(**) Jean VI, dit l'historien. *Histoire d'Arménie*, manuscrit 91 de la Bibliothèque roy.

et faisait présager la rupture qui éclata plus tard.

La nation avançait à grands pas dans la civilisation. Saint Mesrop fixait la langue en lui donnant un alphabet et un système graphique. Cette invention paraissait si belle et si merveilleuse à ses compatriotes, que le bruit se répandit dans le pays que le Saint-Esprit lui avait révélé cette précieuse découverte. Mais, comme il est inutile de faire intervenir le ciel dans des actes dépendants de la nature et des facultés humaines, surtout lorsque l'exemple des autres peuples confirme cette observation, il est plus probable que le saint rédigea un alphabet d'après la double connaissance qu'il avait des alphabets syriaque et zend, comme le fait présumer leur mutuelle comparaison. Les livres saints furent traduits en langue arménienne; et ce travail fut si habilement exécuté, que la traduction devint le type et la pierre angulaire de l'édifice littéraire élevé dans les âges suivants. Nous ne nous arrêterons point ici à citer la longue série des écrivains remarquables qui honorent cette nation : cette partie de notre travail trouvera sa place dans l'histoire littéraire de l'Arménie.

Zaven, Asbouragès occupèrent peu de temps le trône patriarcal; ils firent place à Sahag, surnommé le Grand, à cause de sa sainteté et de ses lumières. Il vit, par la mort d'Ardashir, s'éteindre entièrement la race des Arsacides, qui avait occupé le trône d'Arménie pendant environ cinq cent quatre-vingts ans. L'Arménie tomba donc sous la dépendance de la Perse; et ses rois furent remplacés par des *merzbans* (*) ou satrapes qui accablèrent le pays d'exactions et de tyrannies. Comme les vaincus n'obéissaient qu'à la force, et secouaient le joug qui leur était imposé dès que l'occasion s'en présentait, les rois de Perse pensèrent que la cause de l'insubordination résidait dans la différence du symbole religieux, parce que les Arméniens, comme chrétiens, combattaient en eux, et les ennemis de leur nation et les idolâtres contraires à leur foi. En conséquence, ils suscitèrent dans ce pays une persécution générale, pour y rétablir le culte de Zoroastre, et le sang des martyrs ruissela abondamment. Mais c'est en cette occasion qu'éclatèrent surtout pour la première fois la fidélité inviolable et la foi robuste de ce peuple, qui depuis s'est toujours montré aussi sincèrement chrétien. Non-seulement il résista aux tortures et aux séductions de tout genre employées par la politique, mais il sortit de cette lutte terrible plus fortement attaché à ses croyances. L'opposition politique de la Perse eut un effet salutaire; elle fit comprendre aux Arméniens que la foi chrétienne était leur plus solide rempart, et qu'ils ne pouvaient rien espérer de ceux qui prétendaient étendre leurs droits jusque sur le domaine sacré de la conscience (*).

L'ennemi le plus dangereux de l'Arménie n'était point la Perse, dont elle brisait toujours les fers à force de résistance; c'était bien plutôt le faux esprit rationaliste des Grecs qui la travaillait et qui décomposa sa foi religieuse jusqu'alors si pure. Le lecteur comprendra facilement que là réside la cause latente de tous les maux qui accablèrent ultérieurement cette nation infortunée; et, pour lui mettre à nu l'évidence de cette conclusion, nous allons rappeler succinctement l'origine et l'occasion du schisme de l'Église arménienne.

La foi du christianisme identique, dès sa naissance, à celle qui fait présentement le fond du symbole, n'était cependant pas, au commencement,

(*) Le mot *merzban* est persan; il dérive de la double racine *merz*, ou *marz*, et *ban*. *Marz* signifie *limite* ou *frontière*, et *ban*, *gardien*. Cette racine se retrouve dans *marquis* et *margrave*, noms qui avaient le même sens à l'origine, puisque ceux qui les portaient étaient chargés de la défense des *marches*.

(*) Dans la troisième partie de ce travail qui a pour but de traiter l'histoire politique de l'Arménie, nous décrirons cette guerre mémorable.

aussi développée qu'aujourd'hui sur certains points; sans doute parce qu'ils n'avaient pas été attaqués et que l'Église n'avait point jugé nécessaire de faire connaître ses décisions. Les hérésies sans nombre, qui pullulent avec le premier siècle, nécessitant des explications et des éclaircissements sur les points contestés, on peut, par ce motif, les regarder comme providentielles : on dirait des ombres jetées et dispersées avec ordre par le doigt de Dieu dans le tableau de son Église, pour en mieux faire ressortir les parties lumineuses.

Le grand concile de Nicée, en condamnant l'arianisme, éclaira toute la chrétienté sur la question fondamentale, mais difficile, des deux natures en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le symbole qu'il formula, adopté par les Églises d'Orient, et rapporté en Arménie par le fils de saint Grégoire, y fut attaqué sur le même point, malgré sa précision et sa clarté. Nestorius, qui reconnaissait avec l'Église deux natures en Jésus-Christ, s'éloigna de l'orthodoxie, en concluant de la dualité des natures, la dualité de personnes. Son hérésie renouvelait toutes les erreurs d'Arius auquel il était contraire. L'Église se déclara pareillement contre lui, et il fut anathématisé. Eutychès, l'adversaire le plus zélé du nestorianisme, fut conduit à l'erreur diamétralement opposée à celle qu'il combattait si ardemment. En effet, en soutenant l'unité de personne, il en vint à proclamer l'unité de nature. Cette nouvelle hérésie, plus subtile et plus dangereuse que l'autre, parce qu'en paraissant glorifier la divinité de Jésus-Christ, elle aboutit à la négation de son humanité, se propagea avec une effrayante rapidité dans tout l'Orient. Les défenseurs ou partisans de l'unité de nature, furent généralement désignés sous le nom grec de *monophysites*. A la vérité, tous ceux qui admettaient la nature *une* de Jésus-Christ, n'étaient pas hérétiques par le fait même, car nous voyons plusieurs Pères, fort orthodoxes, entendre par le mot nature celui d'hypostase ou de substance; et il est très-certain que la substance du fils de Dieu est radicalement et essentiellement *une*. Cette distinction convient surtout à l'Arménie, et elle peut servir à absoudre d'injustes accusations, beaucoup de théologiens qu'on a classés parmi les monophysites.

Le quatrième concile œcuménique de Chalcédoine avait attaqué la doctrine d'Eutychès. Ses partisans, réunis à ceux de Dioscore, se répandirent dans l'Asie, répétant que, dans cette assemblée, on avait admis la dualité de personnes, et renouvelé les erreurs de Nestorius. L'esprit de la nation arménienne était peu favorablement disposé à l'égard des Grecs qui étaient intervenus déjà plusieurs fois à main armée dans les affaires du pays, et dont la politique astucieuse était souvent aussi détestable que celle des Persans. On accueillit donc avidement les faux bruits semés par les émissaires des hérétiques; et le pape Léon, qui avait convoqué le concile de Chalcédoine, fut dépeint sous les plus noires couleurs. Vers l'an 596, le patriarche Abraham Ier, rassemble à Tovin, alors capitale du royaume, les évêques de l'Arménie au nombre de dix; et, là, il s'élève hautement contre le concile de Chalcédoine. « On anathématisa, « dit Jean l'historien, tous les fauteurs « de l'hérésie, et les imprécations fu« rent terribles. On défendit de com« muniquer en aucune manière avec « les Grecs, de n'avoir avec eux ni « rapport, ni relation commerciale, « de ne contracter aucune alliance, « dans la crainte que, par ces rappro« chements, ils se mêlassent à nous, « ce qui pouvait altérer la pureté de « notre orthodoxie, et détruire la bar« rière apostolique qui nous protége. »

C'est ainsi que la nation arménienne fut poussée dans les voies du schisme. Depuis quatorze siècles ce schisme subsiste; et, bien que les Arméniens soient aussi opposés que l'Église catholique à la personne d'Eutychès, qu'ils rejettent comme hérétique, néanmoins, par une contradiction déplorable, ils condamnent avec la même chaleur le

pape Léon et le concile de Chalcédoine qui condamnèrent Eutychès.

Cette scission eut les conséquences les plus fâcheuses pour la prospérité de la nation. Séparés des Syriens à qui ils vouaient une vieille haine depuis leur tentative de mettre le siége patriarcal de l'Arménie sous la dépendance de l'Église de Syrie, retranchés de la communion des Grecs et de toute l'Église d'Occident par la position nouvelle qu'ils prenaient, les Arméniens se trouvaient ainsi délaissés et comme confinés dans leur propre individualité. Ils perdirent les auxiliaires qui pouvaient seuls les défendre contre la force encore païenne de la Perse. Néanmoins, telle est la force de l'antipathie qui a son principe dans les querelles religieuses suscitées au sein d'une communion précédemment une, que, dans la suite, on vit plusieurs fois les Arméniens appeler à leur secours les Perses contre les Grecs, ou favoriser leurs tentatives contre l'empire, quoiqu'ils comprissent l'impossibilité d'établir avec eux une alliance durable, et qu'ils prévissent les malheurs d'une condition encore plus dure. Dans le siècle suivant, lorsque les Arabes inondèrent l'Arménie, les Grecs et les Syriens abandonnèrent les Arméniens, tandis que les Perses, convertis à la foi musulmane, aidaient les ennemis à renverser ce royaume chrétien.

Sempad, qui, pendant son administration, chercha à rétablir la paix religieuse, échoua dans son entreprise, et l'Église d'Ibérie se sépara alors pour toujours de la communion de l'Église d'Arménie.

Une preuve nouvelle de l'esprit d'individualisme et de l'éloignement de l'Église arménienne pour tout ce qui la rattachait à la communion des autres Églises, c'est qu'en réformant sa liturgie, elle voulut avoir son ère propre; prétention blâmable, puisque toutes les nations chrétiennes avaient celle de la venue de Jésus-Christ. Le patriarche Moïse II fixa l'ouverture de cette époque à l'an 551. C'est l'ère arménienne proprement dite, et cette manière particulière de compter n'a eu d'autre effet que de jeter plus de confusion et d'obscurité dans la chronologie.

Un autre résultat du schisme, et qu'il n'est pas moins important de remarquer, c'est que l'Église arménienne, en se séparant de l'Église d'Occident, le vrai centre de l'unité, éprouva le même sort que les Églises d'Allemagne et d'Angleterre, à l'époque de la réforme; je veux dire qu'elle perdit la majeure partie de son indépendance spirituelle, et qu'elle tomba sous la juridiction directe des princes temporels. En effet, ils commencent à exercer une influence sur la nomination des patriarches, dont la dignité se transmettait d'abord héréditaire dans la maison de saint Grégoire, sans que le chef de l'État fût consulté. Cette influence va toujours croissant; et, un siècle plus tard, nous lisons dans les historiens que le prince et les grands de sa cour placent sur le siége suprême le pontife à qui ils semblent conférer une sorte d'investiture: en un mot, dans l'Arménie, comme dans toutes les autres Églises dissidentes de l'Orient, la liberté religieuse diminue dans les mêmes rapports que l'orthodoxie.

On a confondu quelquefois le second synode de Tovin, tenu par Abraham Ier, avec celui qu'assembla Moïse II environ quarante-cinq années auparavant. Cette erreur est grave; Moïse, dans le premier synode, se contenta de réformer le calendrier; et, bien que ce changement pût être déjà un indice de séparation prochaine, et même préparât cette séparation, néanmoins rien ne prouve qu'elle s'effectua dans ce temps. La foi de Moïse pourrait être difficilement suspectée, puisque c'est lui qui nomma patriarche de la Géorgie Cyrion ou Cyrus, connu par son attachement à la doctrine de Chalcédoine, et qui travailla surtout à l'établir dans ce pays. Lorsque Moïse II mourut, Abraham Ier, son successeur, grand ennemi des Grecs, irrité de voir Cyrus adhérer à leurs décisions, et persister dans le refus de suivre ses propres

principes, prend la résolution d'assembler les évêques pour le frapper d'anathème. Telle fut l'occasion du second concile de Tovin, qui eut pour la nation les effets funestes que nous avons décrits.

Parmi les autres mesures blâmables que prirent les membres de ce concile, nous distinguons la scission officielle opérée entre l'Église arménienne et celle de Géorgie, dont le peuple lui avait toujours été un fidèle allié. On défendit en outre les pèlerinages à Jérusalem; défense que l'on regarderait comme un incroyable mépris des saints lieux chez ce peuple chrétien, si nous ne savions que son motif provenait de la crainte qu'inspiraient aux schismatiques des chefs de monastères, célèbres par leur savoir et leur attachement aux doctrines de Chalcédoine, tels qu'Eutyme, Saba et Théodose.

La liturgie subit alors une addition importante, laquelle est devenue un des principaux chefs d'accusation contre les dissidents. Il s'agit du *Trisagion*, hymne sacrée où le nom de *Dieu saint* est répété trois fois, et à la suite duquel on ajouta, *qui as été crucifié pour nous*. Pourquoi, disaient les Grecs, ne substituez-vous pas au nom de Dieu celui du Christ, qui n'a souffert que comme homme, et non comme Dieu? Vous absorbez l'humanité dans la di vinité, vous n'admettez qu'une seule nature, et conséquemment vous retombez dans l'erreur d'Eutychès.

Quelque opposé que fût à l'Église grecque le concile de Tovin, la séparation des deux communions n'était pas encore complète. Les Arméniens avaient quelque velléité de réconciliation; ils le prouvèrent au synode de Garin ou d'Erzeroum, assemblé par l'ordre de l'empereur Héraclius, vainqueur de Khosrov II, roi de Perse. C'est au retour de son expédition que ce prince engagea le patriarche Ezr ou Esdras à convoquer les évêques. Plusieurs prélats de l'Église grecque et les grands de l'Arménie assistèrent à cette réunion; on revisa les questions traitées dans le synode précédent; on rétracta la nouvelle formule du Trisagion; on convint de suivre le rite grec relatif à l'usage du pain fermenté, et au mélange de l'eau et du vin dans le calice; et il fut en outre décidé qu'à l'avenir on ne célébrerait plus la fête de la Nativité conjointement à celle de l'Épiphanie. Toutefois, ces concessions, propres à effectuer une réunion définitive entre les deux Églises, n'étaient pas faites dans un esprit sincèrement désireux de la paix. Car, à peine dix ans s'étaient écoulés, que le successeur d'Esdras, Nersès III, déclarait, avec ses évêques, qu'on devait s'en tenir aux décisions des trois premiers conciles œcuméniques, sans ajouter celles de Chalcédoine. Il faut avouer aussi que l'esprit turbulent et dominateur des Grecs réussissait merveilleusement par son faux zèle à éloigner les Arméniens de l'unité dogmatique. Des ordres de l'empereur et des Curopalates obligeaient les fidèles à se soumettre aux pratiques de l'Église grecque; ce n'étaient plus les sages avertissements de la charité chrétienne, mais bien les injonctions sèches d'un maître à son esclave, tellement que la susceptibilité politique de la nation s'éveilla; elle craignit pour la perte totale de son indépendance. Elle voulait être chrétienne, mais à la condition de demeurer arménienne.

Un nouveau concile fut donc formé dans la ville de Manazcerte vers l'an 650. On condamna ce que l'on avait approuvé dans le synode d'Erzeroum, et la mémoire d'Esdras fut attaquée. Sur la question de la nature de Jésus-Christ, on s'en tint à la déclaration qu'elle était *une* et *sans mélange;* distinction qui, en paraissant éviter l'erreur d'Eutychès, y rentrait néanmoins, puisque la dualité des natures était rejetée (*). La liturgie primitive fut con-

(*) Certainement les dissidents ne suivent pas les erreurs d'Eutychès. Ils disent même hautement anathème à cet hérésiarque pour avoir soutenu que les deux natures après l'union se sont confondues ensemble pour n'en faire plus qu'une, ou que la divinité absorbe l'humanité. En quoi errent-ils donc relativement à l'incarnation? c'est que,

servée; et le pain azyme, avec le vin pur, sans aucun mélange d'eau, fut seul employé dans le saint sacrifice de la messe. La rigidité des jeûnes et de l'abstinence a de tout temps caractérisé la discipline ecclésiastique du peuple arménien naturellement sobre, sachant vivre de peu et se livrant avec amour aux plus austères mortifications. Dans leur carême, beaucoup plus long que le nôtre, ils s'abstiennent de chair et de poisson, d'œufs, de beurre, de lait et de fromage, en ne faisant qu'un repas par jour, au coucher du soleil. Le vin est également interdit dans ces jours par les anciens canons. Les Grecs, dont la discipline n'était point aussi sévère, les avaient engagés, au concile d'Erzeroum, à réformer cette partie réglementaire, qui, ne touchant point au fond immuable des dogmes, peut être modifiée suivant les temps et les circonstances. Les évêques y avaient consenti; mais le peuple, invariablement attaché à la tradition de ses pères, s'imagina qu'on changeait toute la religion; et, à cette occasion, il manifesta l'opposition la plus violente, déclarant qu'il voulait suivre les pratiques de son Église, quelque rigoureuses que fût leur observance.

La voie dans laquelle le patriarche Nersès III avait engagé l'Église d'Arménie la séparait totalement de l'Église grecque et du reste de la chrétienté. Cependant il ne faut pas croire que le monophysisme prédominât exclusivement; la masse des fidèles suivait ses pasteurs, sans entrer dans les querelles théologiques qui les divisaient, et, même dans le clergé, la majorité, amie de l'union et de la paix, gémissait sans doute en secret des divisions que l'esprit sophistique des Grecs semait dans leur sein. Les plus ardents entraînaient les autres, et ceux-ci, au bout de quelque temps, effrayés de l'abîme où on les conduisait, revenaient sur leurs pas; en sorte qu'il y eut dans leur Église, pendant plus d'un siècle, des fluctuations continuelles, semblables à l'agitation d'une mer tourmentée par des vents contraires. C'est ce que nous démontre l'avénement du patriarche Jean IV, dit *Imasdaser* ou le *Philosophe*, homme d'une capacité rare, et profondément versé dans la science théologique. Lorsqu'il fut monté sur le siége patriarcal, il frappa un coup violent sur les monophysites, et nous possédons le beau discours qu'il prononça dans cette circonstance, vrai chef-d'œuvre de logique et d'éloquence. Ainsi, puisque l'orthodoxie revenait de temps à autre à la tête des affaires ecclésiastiques, on ne peut douter que le parti de l'union ne fût considérable et puissant parmi le peuple. Jean IV présente dans son règne le dernier terme nettement distinct de cette série de patriarches orthodoxes ou dissidents qui se succèdent depuis saint Grégoire l'Illuminateur. Entre ces deux époques, il s'était écoulé 416 ans, et environ trente-cinq patriarches avaient occupé successivement le siége. Les vingt-deux premiers, jusqu'à Nersès II d'Aschdarag, ont une foi évidemment à l'abri de tout soupçon. On ne peut en dire autant des six patriarches qui suivirent Nersès III; il est beaucoup plus probable qu'ils partagèrent les idées de rupture ou d'opposition. Mais les six autres, qui précédèrent Jean le Philosophe, appartiennent à la liste des patriarches orthodoxes.

A mesure que nous avançons dans l'histoire religieuse de l'Arménie, il devient toujours plus difficile d'apprécier la pureté de la foi des pasteurs. Les uns, emportés par un zèle national

comme, suivant l'ancienne philosophie, par l'union physique de notre corps et de notre âme, il se forme une seule nature, en sorte que ces deux parties de nous-mêmes concourent ensemble à toutes nos actions, l'âme aux mouvements du corps, le corps aux mouvements de l'âme, ainsi ils prétendent que, par l'union hypostatique, la divinité et l'humanité en J. C. sont devenues un seul principe actif de toutes nos opérations, de manière que ses actions, je veux dire celles qui répondent aux nôtres, ne sont pas seulement divines par l'excellence qu'elles tirent de la divinité, mais encore parce qu'elles en émanent. Cette observation peut convenir aussi aux Cophtes et aux Éthiopiens, et à la plus grande partie des Jacobites.

trop ardent, se déchaînent contre le concile de Chalcédoine, parce qu'ils voient dans ses décisions un acte arbitraire de l'Église grecque, toujours trop exigeante pour eux. Ils ressemblent beaucoup à nos gallicans modernes, jaloux de l'Église romaine, et voulant conserver, au prix même de l'orthodoxie, ce qu'ils appellent leurs libertés. Les autres se renferment dans un silence absolu, lequel ne permet pas d'interpréter leurs actes en aucune façon. Plusieurs, en attaquant le parti dissident et en défendant la dualité des natures, ont peine à dégager leur foi des obscurités propres à la rendre suspecte à l'orthodoxie romaine, et c'est ainsi que le discours (*) du patriarche Jean IV, dont nous avons parlé précédemment, a été mis dernièrement à l'index par la censure ecclésiastique de Rome.

Les invasions et les guerres cruelles des Arabes qui avaient subjugué le pays, où ils établirent un gouverneur sous le nom d'*osdigan*, mirent un terme aux discussions religieuses. Les alarmes continuelles qui tenaient en éveil la nation, ne permettaient point aux évêques et aux princes de s'assembler pour traiter des questions théologiques. En outre, les vainqueurs voulaient imposer aux vaincus la foi musulmane, et les persécutions suscitées au christianisme portèrent les esprits à défendre leur foi plutôt avec la résignation du martyre qu'avec les armes de la dialectique.

Lorsque l'habileté de la famille des Pagratides eut déjoué les projets des musulmans, et que le valeureux Achod eut relevé le trône d'Arménie, la paix renaissante ouvrit un libre cours aux controverses religieuses. Le trop célèbre Photius, avant de consommer le schisme des Grecs avec l'Église latine, avait travaillé à la réunion de l'Église arménienne. A cet effet, il avait écrit au patriarche Zacharie Ier, pour lui donner certaines explications relatives au concile de Chalcédoine : elles avaient pour but de dissiper les préjugés et de détruire l'antipathie de la nation pour les Grecs. Le roi Achod désigna pour répondre à ces lettres un certain Isaac Meroud, homme violent et emporté, qui, loin d'accéder aux conditions de paix, se répandit en invectives contre l'Église grecque. Néanmoins l'entremise de Vahan, archevêque de Nicée, parvint à rétablir pour quelque temps la concorde, et l'on réunit un concile dans lequel les décisions de l'assemblee de Chalcédoine furent acceptées, tandis qu'on anathématisa celles qui avaient été prises à Manacerte et au dernier synode de Tovin.

Peu de temps après Zacharie Ier, le siége patriarcal fut illustré par deux hommes d'un rare talent : le premier est Maschdots, abbé du monastère de Sévan. Son savoir était vaste; on lui attribue la rédaction du rituel et du recueil d'hymnes qui portent son nom. Il eut pour disciple et successeur Jean VI, surnommé l'*historien* par excellence, à cause de l'éclat et de l'originalité de son style. Jean était un zélé défenseur du parti des dissidents, et la passion avec laquelle il attaque l'Église grecque défigure malheureusement son histoire d'Arménie, si remarquable sous d'autres rapports. Pour prouver au lecteur la justesse de notre observation, nous citerons un passage extrait de cet ouvrage inédit.

« A cette époque, dit-il, mourut le bienheureux empereur Zénon, si agréable à Dieu par ses mœurs et par l'intégrité de sa foi. Sous son règne, il avait dissipé l'ombre et les nuages du détestable et turbulent concile de Chalcédoine, pour ramener dans l'Église de Dieu la lumière resplendissante et glorieuse de la foi apostolique. Ensuite le grand patriarche Papgen convoqua un concile des évêques de l'Arménie, de la Géorgie et de l'Albanie; car on n'avait pas encore accepté des traditions destructives du monde, et on se tenait fermement sur le même fondement que saint Grégoire; aussi, dans ce temps, la foi et la piété florissaient-elles universellement dans le pays de-

(*) Il a été publié par les Arméniens de Venise en 1816; le texte est accompagné d'une traduction latine.

Grecs, des Arméniens, des Géorgiens et des Albaniens. Mais, après trente-cinq ans d'orthodoxie constante, lorsque, Anastase étant mort, l'impie Justinien, cet empereur plein de malice, abolissant et renversant ces décisions, rétablit la pernicieuse doctrine de Chalcédoine, alors il persécuta par des supplices atroces et intolérables les saints hommes qui persistaient dans l'orthodoxie, et il inonda de sang le pavé de l'Église de Dieu. »

En lisant ces lignes, on doit se demander si l'auteur a réellement voulu parler des hommes et des événements que nous connaissons d'après d'autres sources; et, en songeant aux malheureuses préventions de l'esprit de parti qui enveniment les querelles religieuses, on ne reconnaît que trop la possibilité de semblables jugements.

L'état intérieur de l'Église dépend toujours de ses chefs. Ainsi dès que la puissance patriarcale était remise au pouvoir d'un prélat agitateur et turbulent, toutes les questions dangereuses que la prudence tenait assoupies, se ranimaient comme la flamme d'un foyer mal éteint, et l'incendie étendait derechef ses ravages au loin. La pacification opérée par le concile de Zacharie Ier, tenu à Schiragvan, ne fut pas de longue durée: le parti national, qui était le plus opposé aux Grecs, travaillait toujours à détruire les bons résultats obtenus par les efforts des amis de l'union.

Au commencement du douzième siècle, la division allait croissant, et il fallait chercher de nouveau des moyens de conciliation. Le siége patriarcal était dignement occupé : Grégoire III, surnommé Bahlavouni, parce qu'il était issu de la race des Arsacides, administrait l'Église d'Arménie. Il avait pour frère le *gracieux* Nersès (*), ainsi nommé à cause de la douceur et de la pureté de son style, qui le classent à la tête des écrivains arméniens. Lorsqu'il eut succédé à Grégoire III, il conçut le généreux dessein de porter un dernier coup à l'esprit de discorde qui déchirait l'Église, et il réunit le grand synode de Romcla, plus connu dans l'histoire ecclésiastique sous le nom de synode de Tarse, parce que l'archevêque de Tarse, Nersès dit *Lampronensis*, y prononça à l'ouverture son discours, qui est demeuré un des premiers monuments de l'éloquence arménienne. Les propositions faites aux dissidents étaient celles-ci : Nous vous demandons, 1° d'anathématiser les partisans de l'unité de nature, comme Eutychès, Dioscore, Timothée, Élurus et leurs autres adhérents; 2° nous demandons que vous confessiez Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils unique, seul Christ, seul Dieu, hypostase une, sans division, sans changement, sans altération, sans confusion; que vous confessiez que le fils de Dieu n'est point autre que le fils de la Vierge, mère de Dieu, et fils de l'homme; que vous reconnaissiez dans ses deux natures l'unité de sa divinité, et son unité dans la dualité des natures, le même Christ ayant deux opérations conformes à sa nature, l'une divine et l'autre humaine, sans qu'elles soient contraires, puisque en effet l'opération humaine concorde avec l'opération divine; 3° nous demandons que vous récitiez le *Trisagion* sans l'addition de ces mots : *Qui crucifixus es pro nobis*, Qui es crucifié pour nous.

Telles étaient les principales propositions auxquelles la majorité des prélats assemblés répondirent qu'ils les acceptaient avec soumission et humilité. Nersès foudroya des traits de son éloquence tous les fauteurs du désordre qui ne cherchaient qu'à troubler la paix de l'Église. On crut quelque temps à un accommodement définitif; mais la mort de l'empereur Manuel, celle de Nersès Lampronensis et du patriarche Degha, successeur de Nersès le *Gracieux*, firent évanouir ces heureuses espérances. Les actes arbitraires de quelques fanatiques grecs en furent l'occasion; de l'aversion on passa à la haine, et la séparation des deux Églises fut complète. Le schisme effectué précédemment par Photius, et ensuite par Michel Cérulaire, légitimait, sous un rap-

(*) Voy. figure n° 13.

port, les appréhensions des Arméniens.

Séparés entièrement des Grecs et du reste de la chrétienté, les Arméniens se trouvèrent réduits à leur propre individualité, et cet isolement, causé par un motif religieux, ne leur fut pas moins nuisible sous le rapport intellectuel que politique. Lorsque les dernières lumières de l'Église arménienne, représentées par les deux Nersès, eurent disparu, une nuit longue et triste se fit chez ce peuple. La civilisation diminua à mesure que l'ignorance allait croissant; comme si le génie intellectuel de la nation, desséché tout à coup en ses racines, n'eut plus eu la force de rien produire, il se tourna à l'imitation froide et servile des autres peuples, notamment des Grecs et des Latins. Ce fut le temps des traductions, et pendant quelques siècles les Arméniens ne firent que reproduire des œuvres étrangères, au moyen de leur langue, qui, par sa nature, se prêtait merveilleusement à cette sorte de travail. Deux écoles littéraires se formèrent dans ce but, écoles ennemies et diamétralement opposées, qui perpétuèrent la lutte vive et soutenue que nous avons vue diviser les croyances des fidèles, selon la double disposition qui se manifestait depuis longtemps, ou de se rattacher au centre de la chrétienté ou de s'en séparer définitivement. Il faut avouer que le parti véritablement national était pour le schisme, parce qu'on lui faisait envisager ce moyen comme le seul compatible avec la conservation de l'indépendance et de l'honneur de la nation. Dans la fondation des deux écoles dont nous parlons, la même chose arriva.

La première, véritable association, désignée sous le nom des *Frères Unis*, fut établie par Jean de Kerni, dans l'espoir de travailler à réunir l'Église arménienne et l'Église d'Occident. Cette société avait des ramifications chez les Latins, parmi les dominicains, et leur but, non publiquement avoué, était d'éclairer le peuple, et de combattre les erreurs qui tenaient toujours les esprits divisés. Elle traduisit plusieurs ouvrages, organisa des missionnaires, et s'étendit sur la face du pays. Comme un faux zèle engagea les frères dans des voies d'opposition à l'esprit public, en tant qu'ils faisaient cause commune avec les Latins, l'attention et la défiance furent éveillées parmi les chefs du parti contraire, et l'école rivale se forma. Elle avait son centre dans le célèbre couvent de Datev, l'un des plus considérables de l'Arménie. Celui qui la fonda était un moine violent et superbe nommé Grégoire, et, comme il était supérieur de ce monastère, il est connu sous le nom de Grégoire de Datev (*). Il engagea une polémique acerbe et passionnée contre les frères unis, attaquant les Églises grecque et latine, et, non content de s'opposer à toute espèce d'accommodement, il mit en œuvre tous les moyens propres à fomenter la division. L'argument principal qu'il faisait valoir contre ses adversaires, était leur attachement à une Église étrangère, qui cherchait, assurait-il, à ravir à l'Église d'Arménie et son indépendance et ses vieilles constitutions. Ses paroles trouvèrent un accueil trop facile dans l'esprit de la multitude, et les frères unis ne purent réaliser leurs intentions louables.

Eugène IV, en montant sur le trône pontifical, résolut d'opérer la réunion des Églises d'Orient à la grande communion chrétienne. Vers la moitié du quinzième siècle, il fit un appel aux chefs du clergé, et le lieu de l'assemblée fut fixé à Florence. L'Arménie envoya plusieurs représentants à ce concile, grâce au zèle de son patriarche, qui était alors Constantin V. Les légats se montrèrent empressés de souscrire à tous les actes tendant à renouveler l'union des Églises d'Orient et d'Occident. Le pape, plein d'un con-

(*) Il est l'auteur du livre des *Demandes et réponses*, où il traite des erreurs des Juifs, des Manichéens, des Mahométans et d'autres hérésiarques. Grégoire avait des vues philosophiques étendues, et il traite dans cet ouvrage des questions difficiles, telles que celles relatives à la création, à la fin du monde, etc., etc. Ses œuvres ont été publiées dans un volume in-folio, à Constantinople, en 1729.

tentement inexprimable, salua l'aurore d'une paix universelle dans l'Église. Les Grecs, de leur côté, avaient témoigné le désir d'un accommodement, et tout faisait espérer que la concorde serait durable. Mais, lorsque les légats arméniens furent retournés dans leur pays, la révolution qui s'opéra au sein de leur propre Église, détruisit les résultats heureux du concile de Florence.

L'occasion des troubles survenus dans l'Église fut le changement du siége patriarcal. A l'origine, les patriarches résidaient dans la ville de Vagharschabad, que les anciens rois avaient choisie pour leur capitale. C'est là que siégeait saint Grégoire l'Illuminateur. Ses successeurs restèrent dans la même ville pendant un siècle et demi, jusqu'à ce qu'ils en fussent chassés par l'épée des conquérants. Ils se réfugièrent, en 452, dans la ville de Tovin, qui devint la capitale du royaume, et, jusqu'à la fin du dixième siècle, ils continuèrent d'y fixer leur résidence. Étant tombée au pouvoir des Turcs Seldjoucides, le roi Aschod III, qui avait transféré sa cour à Ani, ville qui contenait au onzième siècle cent mille maisons et mille églises, il appela les patriarches, qui y demeurèrent jusqu'à l'an 1113. Alors les nécessités des temps obligèrent les patriarches de changer plusieurs fois de séjour et d'errer dans les villes situées sur les bords de l'Euphrate. Le concile tenu à Romcla prouve qu'à cette époque cette cité était devenue le siége patriarcal. Lorsque le sultan d'Égypte se fut emparé de cette place, en 1294, les patriarches suivirent à Sis le roi Léon II, qui y fixa sa résidence, et ils n'eurent pas d'autre siége jusqu'à la mort de Joseph III. Grégoire IX, son successeur, ayant fait quelques innovations dans son Église, quatre évêques de la Cilicie rédigèrent une lettre adressée à tout le clergé arménien, dans laquelle ils se plaignaient et de sa conduite et de l'état déplorable où était réduit le siége de Sis. On résolut de transférer à Eczmiazin le siége patriarcal, et dans ce but une assemblée fort nombreuse, composée d'évêques, de supérieurs de monastères, d'ermites et de simples prêtres, fut réunie à Eczmiazin même; et comme Grégoire persistait à rester à Sis, on procéda à l'élection d'un patriarche nouveau et universel. Le sort tomba sur Syriaque, abbé du monastère de Virap. Ayant réuni les voix des quatre premières Églises particulières de l'Arménie, dont l'assentiment était nécessaire pour légitimer son élection, on le regarda comme le véritable et suprême patriarche, décoré du titre de *Catholicos*. A partir de cette époque, les patriarches d'Eczmiazin exercèrent une pleine juridiction spirituelle, et ceux de Sis ne furent placés qu'au second rang. D'un autre côté, en 1113, David, archevêque d'Agthamar, petite ville située au milieu du lac de Van, dans une île du même nom, se rendit indépendant du patriarche universel, et s'arrogea la même dignité. Ainsi l'Église d'Arménie se trouvait divisée en trois Églises distinctes, ayant chacune ses rivalités, ses intérêts et son rite, funeste source de troubles et de disputes interminables. Chacune de ces Églises a conservé ses patriarches. Sis en compte environ trente-quatre depuis l'érection de son siége. La juridiction de son patriarche est assez vaste; elle s'étend, hors de l'Arménie, sur les Églises de la Cilicie, de la Syrie, de l'Égypte et de la Palestine; l'évêque arménien, résidant à Jérusalem, lui est aussi soumis. L'élection du patriarche est un droit réservé aux douze premiers évêques les plus rapprochés; l'influence du peuple et du gouverneur politique du pays détermine souvent leurs suffrages.

Le patriarche d'Eczmiazin a toujours été généralement considéré, ainsi que nous l'avons dit, comme le Catholicos ou primat universel. On a prétendu que ce qui avait donné à cette Église sa prééminence, c'était la translation d'un bras de saint Grégoire dans le reliquaire de la cathédrale. Cette opinion est dénuée de fondement, vu que l'Église de Sis est toujours restée en possession de cette relique, et on doit plutôt attribuer cet avantage à l'établissement primitif du même siége

dans ce lieu, et à la consécration qu'en fit, pour ainsi dire, la présence de saint Grégoire l'Illuminateur.

Quoi qu'il en soit, la suprématie du siége d'Eczmiazin ne peut être contestée, et nous pouvons regarder ses patriarches comme les seuls vrais successeurs de saint Grégoire. Le Catholicos est nommé par tous les évêques et prélats dépendants de sa juridiction, et, s'ils ne peuvent venir à la réunion où il est choisi, ils envoient leurs légats. Ce mode d'élection a varié dans les temps modernes, et la nomination est actuellement réservée à un nombre déterminé des premiers pasteurs de l'Église. C'est lui qui a le pouvoir exclusif de consacrer le saint chrême pour toutes les Églises dépendantes de sa puissance. Il est préposé à la garde de la foi, au maintien de la discipline et des institutions; en un mot, il est le pape de l'Arménie, et cette dénomination ne lui convient que trop, depuis qu'il s'est soustrait à l'autorité du seul chef visible établi par Jésus-Christ.

La conquête de Constantinople par les Turcs apporta un nouveau changement dans l'état de l'Église arménienne. Mahomet II, pour repeupler la ville qu'il avait dévastée, donna l'ordre à Joachim, archevêque arménien de Boursa, de se transporter avec un grand nombre de familles arméniennes dans la nouvelle capitale de son empire. Il leur concéda dans Galata un lieu vaste et commode pour habiter. Le chef de cette Église reçut le nom de patriarche, et il étendit sa juridiction sur tous les autres Arméniens établis dans la Grèce et dans l'Anatolie. Tel fut l'origine de ce nouveau patriarcat (*), qui a acquis une grande importance avec l'accroissement de la population arménienne. La tolérance musulmane lui a toujours laissé le plein exercice de ses droits, à condition seulement que lui et son troupeau spirituel respecteraient les lois du vainqueur. La liberté du clergé arménien de Constantinople repose sur un firman que lui octroya Mahomet II. Nous verrons comment, à certaines époques, la partie catholique du clergé eut à se plaindre de la violation de cette promesse solennelle.

L'institution du patriarcat de Constantinople signale la dernière ère de décadence de l'Église arménienne. Depuis la conquête des Turcs, le lien d'unité qui rattachait encore une certaine masse de fidèles à un symbole commun se brisa, et l'anarchie spirituelle n'a fait qu'augmenter. Ce n'est pas que le musulmanisme ait fait des prosélytes dans la nation; la loi de l'alcoran, plagiat incomplet du judaïsme et du christianisme, n'a jamais prévalu parmi tout un peuple déjà converti à l'Évangile, et il nous suffit, pour se convaincre de la justesse de cette remarque, de jeter les yeux sur les divers pays où pénétra la religion de Mahomet. Les Arabes, les Persans, les Tartares, étaient adonnés à l'idolâtrie, au magisme ou au fétichisme, et c'est pour cela qu'ils entrèrent comme naturellement dans les nouvelles voies

(*) L'élection du patriarche de Constantinople est communément dans l'Église arménienne l'occasion d'un grand scandale. La cupidité des vizirs tire habilement profit des ambitions secrètes du clergé, en mettant à l'encan cette première dignité ecclésiastique. Le gouvernement prélève sur cette nomination un fort impôt nommé *mukatta*, véritable tribut annuel, qui doit être payé au sultan à des époques déterminées. On a vu le gouvernement turc spéculer avidement sur le droit d'installation. Ainsi, durant la dernière moitié du dix-septième siècle, quatorze patriarches se succédèrent, et quelques-uns d'eux furent élus et déposés successivement neuf fois. Le siége était livré au plus offrant, et le mukatta s'éleva de 100,000 à 400,000 aktché ou aspres. Le droit que paye actuellement le patriarche est de 10,000 piastres, somme qu'il prélève sur les diverses Églises de sa juridiction. Angora fournit 1000 piastres, Isnikmid 1000, Césarié 800, Mousch 500, Tekirdagh 500, Smyrne 500, Sivas 500, Sis 500, Adreneh 500, Erzeroum 450, Diarbekre 450, Orfah 400, Arabkir 400, Tokat 300, Kutaya 300, Baibourt 250, Amasia 200, Kara-Hisar 200, Trébizonde 150, Terdjan 150, Gumish-Khaneh 100, etc., etc.

religieuses ouvertes devant eux, et qui les conduisaient à un état social et intellectuel véritablement supérieur. Il n'en fut pas de même des peuples chrétiens qui conservèrent généralement leur foi, suivant cette loi première de l'humanité qui ne permet jamais de rétrograder. Sous ce rapport, les Grecs peuvent être assimilés aux Arméniens, et comme eux ils ont eu le courage de défendre et de conserver leur religion. Ainsi, tout en rendant hommage à la constance et à la générosité du peuple arménien, qui, depuis quatre siècles, soumis aux musulmans, préfère la croyance de ses pères à la liberté, et court joyeusement au-devant de la mort et des persécutions pour la maintenir, nous ne pouvons néanmoins nous empêcher de remarquer un fait commun à d'autres peuples, et qui a, en partie, son explication dans la nature de l'esprit humain. La domination musulmane, quelque tolérante qu'on la suppose, fut nuisible au christianisme, qu'elle tint dans une sujétion assez humiliante. Les Arméniens commencèrent à comprendre que les Grecs, avec leur esprit disputeur et jaloux, avaient du moins une foi commune sur les principaux dogmes, et en outre, la rivalité existante entre les deux Églises, qui se trouvaient comme en présence, contribuait à entretenir une certaine activité religieuse. Si ces nombreux conciles et toutes ces discussions théologiques dont nous avons parlé n'amenaient pas d'heureux résultats, on voyait néanmoins en cela un signe de mouvement et de vie. Après la conquête, les Arméniens se rapprochèrent politiquement des Grecs sans se réunir; les trois patriarches d'Eczmiazin, de Sis et d'Aghtamar, se renfermèrent plus strictement dans le cercle de leur juridiction respective. Le patriarche de Constantinople, plus favorablement placé pour surprendre les faveurs du pouvoir, usa de son crédit, souvent dans le but unique d'empiéter sur les droits et les attributs de ses rivaux.

Les émigrations, les guerres, les persécutions et les malheurs de tout genre auxquels la nation arménienne a été en butte, l'ont fait comparer plusieurs fois à la nation juive. En effet, nous retrouvons quelques-uns de ses enfants dispersés dans toutes les régions, comme ceux du peuple hébreu. Ils s'occupent également de banque, de trafic et d'industrie, et, s'ils ont l'habileté des juifs, ils ont de plus la réputation d'une loyauté parfaite. Ce trait de ressemblance, frappant au premier abord, s'explique historiquement, lorsqu'on considère les nombreuses colonies qui vinrent à diverses reprises de la Palestine s'établir en Arménie. A l'époque des deux transmigrations à Babylone, sous Alexandre le Grand et lors de la grande dispersion, après la ruine du temple de Jérusalem, des bandes de colons vinrent fonder des villages dans les provinces du sud et de l'est. Ce fait explique aussi la ressemblance qui existe dans le type de la physionomie entre les têtes juives et arméniennes, si ce n'est que celles-ci ont généralement plus de noblesse et de beauté. Ce mélange du sang israélite au sang de l'ancienne race de Thorgom nous fait comprendre comment, au sein de cette nation qui semble d'abord exclusivement attachée au sol de son pays par ses goûts agricoles et sédentaires, il se trouve une autre partie de la population entraînée par des goûts aventureux à aller chercher fortune dans des terres lointaines, et à se livrer aux opérations mercantiles et financières. Ainsi les Arméniens sont disséminés dans toutes les villes commerçantes de l'Asie, jusqu'au fond de l'Inde et près des frontières de la Chine; partout ils parviennent en peu de temps à tenir dans leurs mains tout l'argent des fortunes publiques. Comme les juifs, ils demeurent invariablement attachés à leur foi héréditaire, et, à Vienne comme à Madras, ils célèbrent l'office divin selon la liturgie primitive de leur Église.

En Perse, il existe une colonie importante d'Arméniens. Elle réside à Julfa, faubourg d'Ispahan, séparé de la ville par les jardins du roi, qui est une lieue d'étendue. Elle y fut transférée par Abbas Ier, qui, lors des cost-

quêtes qu'il fit en Arménie, ramena avec lui vingt-trois mille familles arméniennes dans le Guilan. L'Église qu'ils ont formée est régie par un patriarche particulier. Étroitement attachés aux principes de leur Église nationale, ils rejettent le concile de Chalcédoine, la distinction des natures, et conservent pour les Grecs une antipathie insurmontable. Leur aversion pour les Latins n'est pas moins grande; les missionnaires envoyés par la Propagande ont presque toujours vu échouer leurs tentatives, à cause des intrigues du clergé arménien qui redoute leur présence. Chardin et Tavernier les accusent de simonie et d'avarice, et l'ignorance qu'ils leur reprochent serait encore plus grande que celle du clergé de l'Arménie même.

Au milieu des disputes théologiques, et malgré les efforts du parti national pour rompre entièrement avec l'Église romaine d'Occident, dont les anciens écrivains ont toujours reconnu plus ou moins expressément la suprématie spirituelle, il s'était conservé un autre parti plus faible à la vérité, mais non moins tenace à ses idées; et ce parti, proprement catholique, correspondrait assez bien à ce que nous appelons chez nous les ultramontains. Leur Église s'était perpétuée au sein de l'autre, ayant son clergé, ses théologiens qui se mettaient en rapport avec l'Église d'Occident aussi souvent qu'ils le pouvaient. On peut dire que cette portion des fidèles représentait la partie la plus intelligente et la plus avancée de la nation, puisqu'elle comprenait mieux le principe de charité et d'union, et qu'elle ne se séquestrait pas dans un froid et sec isolement. C'était ces catholiques qui recevaient les missionnaires latins (*), et qui travaillaient toujours à la réunion des Églises dissidentes. Il leur fallait du courage pour

(*) Depuis quelques années la société des Méthodistes américains s'est éprise d'une tendre sollicitude pour les Églises orientales d'Arménie, de Géorgie et de Perse, et elle a envoyé dans ces contrées des missionnaires. En 1820, MM. Fisk et Parsons firent un *tour* dans l'Asie Mineure; en 1827, M. Grindley pénétra dans la Cappadoce. Dernièrement MM. Smith, Dwight, Dittrich ont visité l'Arménie. Nous louons le but et les efforts de ces hommes, qui abandonnent courageusement leur patrie, et se dévouent aux fatigues et aux périls de ces lointaines excursions. Si leur propagande religieuse est complétement dénuée de succès, du moins ils nous fournissent d'excellentes observations géographiques, et des détails locaux de mœurs et de coutumes propres à compléter certaines parties des voyages de Chardin ou de Tavernier. Après avoir fait ainsi la part aux éloges qu'ils méritent, nous leurs soumettrons ici quelques respectueuses considérations. D'abord nous n'approuvons pas leur ton de suffisance à l'égard des Arméniens papistes (*), dont ils plaignent à chaque instant le servile attachement au siége romain, bien qu'ils reconnaissent dans certains passages de leur journal, que les catholiques sont la seule portion véritablement éclairée de ce peuple, et suivant le mouvement progressif de la civilisation. Ils laissent même échapper à regret cet aveu trop favorable à la cause qu'ils attaquent partout ailleurs avec un zèle digne des réformés contemporains d'Henri VIII. (Ibid., pag. 14). En second lieu, ce que nous ne leur pardonnons pas, c'est leur complète ignorance des premiers dogmes de la religion chrétienne qu'ils prétendent aller prêcher aux Orientaux. Comment pouvaient-ils s'attendre à être accueillis favorablement par ces hommes dont ils plaignent l'ignorance, lorsque ceux-ci leur entendaient nier la divinité de J. C., l'établissement hiérarchique de la primitive Église, et qu'ils les voyaient rester tout stupéfaits de ce que dans ce pays on baptisât encore les enfants, parce que la pratique de ce sacrement dénote, suivant eux, la superstitieuse croyance au péché originel. (Ibid., p. 222.)

En quoi consistait donc leur mission? Ils nous le disent eux-mêmes. Arrivés dans une ville, ils allaient dans les bazars et sur les places publiques, mettre d'abord en vente, et ensuite, faute d'acheteurs, simplement y déposer quelques exemplaires des traductions des saints Évangiles, faites à grands frais par la société biblique. Ils s'imaginaient que des Turcs ou des Kurdes allaient se convertir à leur foi en em-

(*) Missionary researches in Armenia, by E. Smith et G. O. Dwight. London, 1834.

s'élever au-dessus des jalousies et des haines des opposants qui leur reprochaient amèrement d'entretenir des intelligences avec un chef étranger, et de vouloir absorber leur Église dans une Église plus universelle. Ils faisaient d'inutiles efforts pour leur démontrer que l'indépendance de leur Église ne serait point détruite par sa réunion au centre de la catholicité; ceux-là trouvaient leur intérêt à ne pas les comprendre; et, comme les Gallicans, ils vantaient hautement leur soumission au pouvoir temporel dont ils éveillaient d'ailleurs injustement les soupçons sur la conduite des catholiques. Il était curieux de voir des Arméniens se constituant défenseurs de la puissance turque qui les écrasait, et la poussant à persécuter ces mêmes catholiques qui, dans leur généreux dévouement à l'Église latine, mettaient réellement plus de patriotisme que les autres, puisqu'ils espéraient trouver, dans la réunion religieuse, un moyen de recouvrer leur indépendance politique, en se ralliant à la communion des peuples d'Occident. Ce qu'on peut reprocher au parti catholique, est un excès de zèle, et l'air de supériorité qu'il prenait naturellement pour deux raisons; la première, parce que ses communications avec l'Occident le faisaient participer davantage aux lumières de la civilisation; et la seconde, parce qu'il était fier de défendre contre un plus grand nombre des principes appuyés sur la tradition des âges passés et sur la science ecclésiastique. Ils affectaient aussi à tort de rejeter certaines pratiques de leur liturgie, pour adopter d'autres cérémonies de la liturgie romaine, préférence que les dissidents regardaient comme une insulte. De là l'éloignement qu'ils leur témoignèrent, et qui fut poussé jusqu'à la haine (*). Les deux partis étaient sans cesse en présence, comme deux camps ennemis observant leurs moindres mouvements, et toujours disposés à l'attaque. Nulle relation n'existait entre les deux Églises; jamais le membre d'une de ces deux sociétés n'eût consenti à s'allier par le mariage à l'autre; une ligne de démarcation infranchissable les divisait, et ils manifestaient moins d'antipathie pour un Turc ou un Grec, qu'ils savent être

portant ces livres inspirateurs dont ils ne pourraient comprendre la traduction fautive et incorrecte, s'ils savaient lire. Mais quel était leur désappointement, lorsque le lendemain ils retrouvaient par les rues les lambeaux épars de l'Ancien et du Nouveau Testament. (Ibid., p. 73). Certes les missionnaires romains dont ils envient les travaux prospères, agissent autrement. Ils commencent par se naturaliser, pour ainsi dire, chez le peuple qu'ils veulent évangéliser, et cela en adoptant sa langue, ses usages. Ils cheminent à pied, portant le poids du jour, à travers les lieux sauvages et déserts, et non pas sur le dos des mules, et en traînant à leur suite un attirail de bagages, de tentes et de matelas, semblable à la caravane d'un pacha allant prendre possession de son gouvernement. Ils ne comptent point avec inquiétude les pulsations de leur pouls, pour connaître l'influence variable de l'atmosphère sur leur tempérament. Ils ne prennent pas la peine, dans leurs relations, de nous dire l'heure à laquelle ils se sont levés ou couchés, les mets qu'ils ont trouvés chez leurs hôtes, et ils ne se plaignent pas que le thé ou le café leur aient manqué. (Ibid., p. 79, 82, 173). En un mot, avant d'oser attaquer les missions catholiques, il faudrait que ces messieurs missionnaires *touristes* et *gentlemen* reformassent leurs propres missions.

(*) Au rapport d'un missionnaire, les dissidents de la Perse anathématisent solennellement le concile de Chalcédoine, saint Léon et l'Église romaine, quatre fois l'année, à savoir : à la Quinquagésime, la veille de l'Assomption, la veille de la Transfiguration et la veille de Noël. Voici ce que Tournefort pensait de leur aversion pour les catholiques. « La réunion des religions, dit-il, est un miracle que le Seigneur opérera, lorsqu'il le jugera à propos. C'est du ciel qu'il faut attendre la véritable conversion des schismatiques, dont le nombre est infiniment plus grand que celui des Arméniens romains. Ces malheureux schismatiques, par leur crédit et leur argent, feraient déposer un patriarche qui donnerait les mains à la réunion. La haine qu'ils ont pour les Latins paraît irréconciliable. »

leurs ennemis naturels, que contre un de leurs compatriotes d'une communion différente. Ajoutez à ces causes religieuses les rivalités naissantes de la concurrence et des intérêts commerciaux, vous aurez une idée à peu près complète des principaux motifs de guerre et de discorde existant parmi eux, et, de plus, vous trouverez là une des causes de la dernière crise de 1828, qui a été si fatale aux catholiques.

Parmi les églises catholiques qui ont persévéré avec le plus de constance, on peut citer les trois églises du rite arménien établies dans le Liban. Elles ne sont point autorisées par un firman du Grand Seigneur; la position inaccessible des montagnes qui les protégent leur en tiennent lieu. Elles ont été formées par les réfugiés qui, fuyant une patrie continuellement ravagée par les ennemis, et en proie à une anarchie religieuse et politique, vinrent chercher dans ces montagnes un asile assuré. La concorde et la charité règnent dans cette petite société. Dans le siècle dernier, la direction de l'Église a été confiée à un patriarche.

Une autre église indépendante, bien qu'elle soit renfermée dans une des provinces de l'empire, est celle de Merdin. Soumise à l'autorité d'un grand pacha, décoré du titre de vice-roi de Babylone, elle jouissait au dernier siècle d'une liberté complète, en vertu du privilége accordé par le sultan à ce préfet, lequel l'affranchit, sous le rapport religieux, de toute juridiction, en sorte que les fidèles arméniens ne relèvent pas du patriarche de Constantinople. Partisans des opinions erronées de l'Église arménienne, ils se sont convertis aux principes de la foi catholique au commencement du dix-huitième siècle.

A cette époque, il y eut, parmi les Arméniens, un mouvement visible vers l'unité catholique. Méchitar, ce célèbre fondateur de l'ordre savant de Saint-Lazare, dont nous nous proposons de parler, touché du déplorable état de sa nation, concevait le projet d'apporter un remède efficace à ses maux, en extirpant les germes de division. Les missionnaires européens, envoyés par la Propagande, et qui étaient assez nombreux à Constantinople, secondèrent d'abord heureusement ses projets. Mais ensuite ils ne procédèrent point avec toute la prudence requise dans les moyens qu'ils employèrent pour ramener les dissidents. Ils choquèrent ouvertement ce parti beaucoup plus nombreux, en interdisant aux catholiques l'entrée de leurs églises qu'ils représentaient comme le sanctuaire de Satan (*), et en attaquant la liturgie et les pratiques de l'ancienne Église arménienne. On refusa l'absolution à quiconque contrevenait à cet ordre. Les catholiques, trop disposés à s'éloigner de leurs frères, prirent tellement en horreur leurs églises, qu'en passant devant la porte, ils détournaient la tête par mépris, comme si c'eût été une pagode d'idolâtres. On renouvela toutes les disputes assoupies depuis plusieurs siècles, touchant le pape Léon et le concile de Chalcédoine. De leur côté, les partisans du patriarche intriguaient vivement contre les missionnaires, qu'ils dépeignirent à l'autorité civile comme des conspirateurs

(*) De leur côté, les dissidents mettaient une extrême passion à vexer les catholiques qui semblaient les fuir comme des êtres dont le contact était impur. A Julfa, ville dépendante d'Ispahan, leur jalousie contre les catholiques était grande au dernier siècle, et ils suscitèrent ouvertement une longue persécution, voulant les faire chasser de la ville. Ils étaient tous soulevés contre eux, femmes, enfants. C'est alors qu'un chef de famille à qui l'on disait que quand il n'y aurait plus de pères ni de missionnaires catholiques, il serait bien forcé d'aller à leur église, fit cette réponse remarquable : « Je ne connais qu'une Église, c'est l'Église romaine dans laquelle je suis né, et avec laquelle je suis en communion. S'il ne reste plus à Julfa de missionnaires et de prêtres catholiques, je suis veuf, par conséquent libre; j'irai me faire ordonner prêtre, afin de pouvoir satisfaire ma dévotion, et pour que mes enfants trouvent dans leur maison de quoi remplir les devoirs de chrétiens, sans être obligés d'aller aux églises schismatiques. »

soudoyés par la cour d'Occident. Ces faux rapports étaient trop facilement accueillis par les vizirs et les grands, toujours opposés aux catholiques, qu'ils savaient reconnaître un chef spirituel étranger. Ils défendirent, sous peine de mort, à qui que ce fût, de donner asile à ces prêtres latins; et il fut prohibé en outre aux catholiques de s'assembler dans d'autres églises que celles dépendantes du patriarche arménien. On ne voulait pas les laisser communiquer avec les Francs catholiques, toujours d'après les principes de la politique si ombrageuse de la Porte. Les catholiques arméniens se trouvèrent donc dans une grande perplexité, et le plus affreux désordre bouleversa les deux Églises. Le sang coula; et si les catholiques n'avaient trouvé un appui politique dans les ambassadeurs, et principalement dans celui de France, le protecteur officiel de la religion des Latins, ils n'auraient pu résister à la persécution. Cet état anarchique a duré tout le dernier siècle, et de violentes secousses se sont fait encore sentir dans celui-ci.

Enfin, à la dernière guerre qui a consacré l'indépendance de la Grèce, l'influence européenne ayant pris un nouvel ascendant sur la politique ottomane, les cabinets étrangers demandèrent que les catholiques arméniens rentrassent dans le droit commun, et qu'on leur accordât le libre exercice de leur culte. Le général Guilleminot, ambassadeur français, les servit puissamment dans cette conjoncture; aussi les catholiques lui attribuent-ils tout l'honneur du succès.

Avant d'obtenir la reconnaissance d'un droit aussi naturel que sacré, l'Église catholique arménienne devait passer par l'épreuve des persécutions, comme l'Église chrétienne aux premiers siècles de sa naissance. Elle commença en 1827, alors que la Grèce brisait les derniers liens du joug ottoman. L'occasion fut la défaite de Navarin, qui humilia si profondément l'orgueil de la Porte qu'elle voulait à tout prix trouver une raison de ce revers, ailleurs que dans son impuissance. Les dissidents poussèrent la haine contre les catholiques à un tel excès, qu'ils parvinrent à persuader au sultan que ceux-ci, unis de communion aux Latins, entretenaient avec eux des intelligences secrètes, et qu'ils avaient trahi le gouvernement. Une calomnie aussi perfide trouva quelque créance dans les esprits. Galib-Pacha, grand vizir, et Seid-Effendi, ministre des affaires étrangères, qui soutenaient les catholiques de tout leur pouvoir, furent disgraciés; le 8 janvier 1828, huit banquiers des principales maisons sont exilés à Angora, et le scellé est mis sur leur comptoir. Tous les habitants de la même ville d'Angora, résidant à Constantinople, reçoivent l'ordre de partir, abandonnant tout ce qu'ils possédaient. Cette mesure s'étend bientôt à tous les autres catholiques, qui, d'après un nouveau firman dont la promulgation avait été remise au patriarche schismatique, furent condamnés à quitter Constantinople dans l'espace de quinze jours, pour aller habiter d'autres villages voisins, occupés par les dissidents. Contraints de vendre leurs maisons et leurs meubles, ils furent réduits à la dernière misère (*).

Le 21 mars, on défendait, sous les peines les plus sévères, de cacher un catholique ou de lui donner asile. En même temps, on annonçait que le sultan ne reconnaissant qu'une seule nation et une seule secte arménienne, les catholiques devaient se conformer à la loi et abjurer leur erreur; c'est à

(*) On vit des femmes et des vieillards brouter l'herbe des champs au milieu desquels ils erraient. La passion des dissidents allait jusqu'à la barbarie, comme on le verra par l'exemple suivant. Une pauvre femme catholique réfugiée dans un grenier avec sa famille, manquait de nourriture. Pressée par la faim, elle envoie un de ses petits enfants prier le cuisinier d'un banquier schismatique de lui donner les restes qu'il jetait aux chiens. J'aime mieux les donner aux chiens, répondit le cuisinier qu'à vous autres, chiens de catholiques; et l'enfant fut chassé de la maison sans pouvoir soulager sa faim et celle de sa mère.

cette condition qu'on pouvait leur pardonner. Mais nous dirons à la gloire des catholiques arméniens, que pas un seul n'apostasia. C'est dans cette circonstance que l'ambassadeur français, M. Guilleminot, protecteur légal de tous les catholiques de l'empire turc, opéra une réaction heureuse au moyen de ses énergiques représentations. La ruine momentanée du commerce, les pertes incalculables qui résultaient de la proscription de tant de riches banquiers, achevèrent de produire, sur l'âme du sultan, l'impression qui devait naître du moindre sentiment d'humanité. Le calme revint, plusieurs catholiques furent réintégrés dans leur place, et aujourd'hui leur influence est aussi grande qu'autrefois. La liberté des cultes ayant été proclamée, Rome envoya aux catholiques un patriarche que l'État reconnaît.

Puissent désormais ces deux communions vivre dans un esprit de paix et de charité, et ne plus donner aux musulmans le triste exemple des divisions et des haines que défend la loi du Christ, laquelle est une loi d'amour!

LA FAMILLE DUZZOGLOU.

Nous raconterons ici, comme une espèce d'épisode dans l'histoire politique et religieuse des Arméniens, la suite des intrigues et des événements qui ont préparé la chute de la puissante maison catholique des Duzzoglou, riches Arméniens qui s'étaient élevés à Constantinople, vers le commencement de ce siècle, à un tel degré de puissance et de crédit, que le contre-coup de leur disgrâce s'est fait ressentir dans une grande partie de la nation.

Cette famille était originaire d'Allemagne et remontait à un orfévre, qui, deux siècles auparavant, était venu s'établir à Péra. Son habileté lui acquit promptement une grande réputation, et il devint le joaillier du sultan. S'étant marié à la fille d'un Arménien, il voulut définitivement se fixer à Constantinople, et il prit rang parmi les raïas (*). Son fils, probe et droit comme lui, changea son nom européen en celui de *Duzzoglou*, lequel exprime cette qualité (*). Pendant plusieurs générations, cette famille grandit en silence et amassa des richesses considérables. A l'avénement de Mahmoud, sultan réformateur qui résiste aujourd'hui à l'intolérance des ulémas, avec la même vigueur qu'autrefois il lutta contre le despotisme capricieux des janissaires, les Duzzoglou étaient dans le plus brillant état de prospérité.

Jean Tchélébi remplissait les fonctions de directeur de la Monnaie, charge que le sultan lui avait conférée, à cause de la confiance qu'inspirait cette maison patriarcale où les vertus se transmettaient héréditaires comme la fortune. Il mourut en 1813, laissant une famille nombreuse, composée de six garçons et de six filles. Les deux aînés, Grégoire et Serkis, succédèrent à l'emploi de leur père.

Leur fortune s'accrut encore beaucoup, grâce aux renseignements qu'un religieux de l'ordre des Méchitaristes de Saint-Lazare de Venise leur apporta d'Europe sur la fabrication de la monnaie.

Le sultan fut tellement satisfait du succès de cette innovation dans la fabrication des pièces d'or, qu'il prodigua ses faveurs à la famille des Duzzoglou, et lui accorda le privilége du *pentché* (**). Ce privilége, qui soustrait celui qui en jouit aux vexations arbitraires des vizirs, en le plaçant sous l'autorité directe du sultan, n'avait été accordé qu'à deux autres familles,

(*) On donne ce nom à tous les sujets chrétiens de l'empire, soit Arméniens catholiques ou dissidents, soit Grecs, et leurs droits politiques ne sont jamais aussi complets que ceux des autres sujets mahométans.

(*) *Duz* en turc signifie droit et intègre, et oglou *fils*.

(**) On appelle ainsi l'empreinte des *cinq doigts* de la main (*pentché* en persan) que Mahomet, qui ne savait ni lire, ni écrire, apposait comme sa signature. Dans la suite on a donné ce nom par extension au chiffre ou *toghrá* du sultan.

Grégoire l'architecte, et Jean Dadien, inspecteur des poudres, tous les deux également Arméniens.

La prospérité est d'ordinaire plus nuisible à l'homme que l'infortune; car celle-ci excite et met en jeu ses vertus, elle le contraint à lutter, tandis que l'autre l'énerve et l'étourdit. Lors même que l'âme conserve son calme et son égalité au milieu de l'atmosphère enivrante des grandeurs, il est difficile d'échapper aux traits des envieux, et rare de ne pas rencontrer dans le reste de la société une multitude de gens qui travaillent secrètement à votre ruine. C'est ce qui arriva pour la famille des Duzzoglou.

Le faste qu'elle étalait, inconnu jusqu'alors dans la classe des raïas, déplaisait aux Turcs, dont la morgue nationale ne pouvait souffrir la vue de tant de grandeur et de fortune chez des chrétiens. La magnificence des maisons de ville et de campagne, la recherche des chevaux de pur sang arabe, le nombre des domestiques attachés au service de ces nobles Arméniens, tout contribuait à attirer sur eux l'attention malveillante des musulmans. Il ne manquait qu'un homme qui osât attaquer leur crédit dans l'esprit du sultan, et renverser ainsi par sa base tout l'échafaudage de leur prospérité. Cet homme se rencontra : c'était Haled. Fourbe, rusé et dissimulé à l'excès, il était venu perfectionner en Europe, durant son ambassade à la cour de Napoléon, ces premières qualités d'un habile diplomate. De retour à Constantinople, il s'était doucement insinué dans les bonnes grâces de Mahmoud, si bien qu'il était devenu le conseiller de tous ses actes. Mahmoud ne cachait point l'ascendant qu'Haled exerçait sur son esprit, et l'on se souvient que, dans une sédition des janissaires, il répondit à quelques-uns des plus hardis qui lui demandaient l'exil et la disgrâce de son favori : « Quoi! vous voudriez me couper le *bras*, et me priver de celui dont la sagesse m'assiste dans toutes mes entreprises? »

Haled était jaloux de la puissance des Duzzoglou; il avait juré leur ruine au fond de son cœur, et, pour parvenir à ses fins, il se cacha derrière le voile de la plus noire hypocrisie. Il savait que Mahmoud accordait toute sa confiance aux frères arméniens, qu'il était convaincu de leur bonne foi, que même il était lié envers eux par une tacite reconnaissance. Comment donc s'insinuer dans l'âme du sultan? par quel moyen lui persuader que ses plus dévoués serviteurs sont au contraire des ennemis dangereux? Ne risque-t-il pas lui-même de se perdre dans l'abîme qu'il veut creuser sous leurs pas?

Profond connaisseur du cœur humain et de tous les ressorts secrets qui mettent en mouvement ses passions, il avait observé que celle qui dominait au-dessus de toutes les autres l'âme du sultan, était une insatiable avarice; il s'était convaincu qu'en flattant ce vice, et qu'en faisant briller aux yeux du despote cupide l'espoir d'accumuler de nouveaux trésors, on pouvait l'amener sûrement à ses propres désirs. Il pénètre donc par cette voie dans la confiance de Mahmoud, et c'est en lui jetant cet appât qu'il le dispose en sa faveur.

Il commence par lui manifester son étonnement de l'excessive prospérité des Duzzoglou; il laisse deviner ses doutes sur l'intégrité des moyens par lesquels ils se sont élevés à cet état; il fait entrevoir aussi tous les dangers qui peuvent résulter, pour lui et pour sa nation, de cette immense supériorité de fortune dans une maison de chrétiens naturellement ennemis des Turcs; il suggère enfin au prince l'idée de s'emparer de ces trésors et de les ajouter au sien, moyen court et facile de se créer de nouvelles ressources financières.

Ses discours perfides persuadèrent Mahmoud. D'un autre côté, pour ne pas éveiller les soupçons des Duzzoglou, il se lie à eux par une feinte amitié, et cherche toutes les occasions de les convaincre de son dévouement par quelque service apparent ou réel. Grégoire, le plus capable des deux frères, était principalement l'objet de ses prévenances. C'était un esprit calme et

sévère, pénétrant avec une sagacité merveilleuse le nœud de toutes les intrigues, et possédant à un degré remarquable l'intelligence des affaires. A la finesse propre aux Arméniens, il joignait la gravité et la solennité des manières ottomanes. Chaque matin Grégoire allait visiter Haled, qui le retenait longtemps dans son palais pour délibérer avec lui des affaires de l'État. Le vizir était à son tour souvent invité chez les frères arméniens, qui l'égayaient par des fêtes splendides, des illuminations et des festins, luxe d'étiquette inconnu précédemment.

Personne, et les Duzzoglou bien moins encore que tous les autres, ne pouvaient penser qu'Haled nourrissait dans le fond de son cœur des projets sinistres. Cependant il allait porter le premier coup à ses prétendus amis. Voici comme il s'y prit.

Aucun raïa ne peut en droit remplir une fonction publique; il faut être musulman fidèle. Les deux frères arméniens, bien qu'occupant dans la réalité la charge importante de directeurs de la Monnaie, étaient représentés par un Turc, espèce de fonctionnaire fictif, au nom duquel se dressaient tous les actes. Ce Turc, nommé Abd Arrhaman, était un bon et simple vieillard, entièrement dévoué aux Duzzoglou et très-conciliant. Haled voulut l'écarter, et lui substituer une de ses créatures, opposée aux intérêts des Duzzoglou.

Il représente donc au sultan qu'Abd Arrhaman est trop vieux, qu'il n'est plus capable d'aucune surveillance, qu'il est gorgé de richesses et entièrement gagné par ceux qu'il doit représenter avec impartialité. Il met en avant un autre personnage, le *meïmar-bachi*, ou grand architecte de l'État, homme parvenu, et conservant contre les Duzzoglou une implacable rancune, parce qu'autrefois il s'était adressé à eux dans une affaire, sans obtenir ce qu'il sollicitait.

Abd Arrhaman est renvoyé et confiné dans un village voisin de Constantinople, et une partie de l'argent qu'il avait amassé pendant son emploi passe dans les coffres du sultan. Les frères arméniens, étonnés de ce changement, en demandent la raison à Haled, et le prient de s'opposer à la nomination du meïmar-bachi, attendu qu'ils redoutaient ses mauvaises intentions à leur égard. Mais Haled les rassure, et leur conseille de bannir toutes ces vaines inquiétudes, promettant que son autorité aplanirait toutes ces difficultés effrayantes à la première vue, et il ajoute qu'au bout de peu de temps ils trouveront en lui un second Abd Arrhaman.

La loi exige qu'à la nomination d'un nouveau *zerpané-émini*, ou intendant de la Monnaie, on présente un compte net de l'état financier. Lorsque le meïmar-bachi entra dans ses fonctions, la première chose qu'il dit aux Duzzoglou fut de les avertir de se conformer aux règlements, c'est-à-dire, de lui dresser l'état de leurs comptes. Il suffisait ordinairement de faire sur le papier le relevé des sommes contenues dans le trésor de la Monnaie. Les frères arméniens pensèrent d'abord qu'ils n'étaient astreints qu'à cette opération, aussi ne furent-ils pas trop effrayés. Mais quelle surprise fut la leur, lorsqu'en remettant l'état des comptes au meïmar-bachi, celui-ci leur dit : « Le sultan ne se contentera pas d'un simple papier; il veut en argent comptant et sans délai le capital qui a été déposé anciennement entre vos mains. »

Il faut savoir qu'en Turquie la monnaie se fabrique au profit du sultan, de même qu'elle est frappée en son nom et à son effigie. C'est lui qui règle et détermine la quantité d'alliage qu'on doit mettre dans l'or, et qui fournit les lingots. Outre ces énormes valeurs d'or et d'argent brut, Mahmoud laissait en dépôt chez les frères arméniens, comme joailliers de la couronne, beaucoup de bijoux et de pierres précieuses. Le capital des fonds confiés aux Duzzoglou pouvait être évalué environ à vingt-cinq millions. Comme ils faisaient la banque, ces fonds se trouvaient dispersés et répartis dans plusieurs autres maisons et dans diverses places de l'Europe, notamment en Angleterre et en France. Comment rappeler à l'ins-

tant et de si loin toutes ces sommes éparses? comment fermer les crédits ouverts et exiger des payements dont l'échéance était fort reculée? Ces considérations jetèrent les deux frères dans des perplexités étranges; ils tâchaient inutilement de remonter à la cause d'un ordre aussi inconcevable; ils se perdaient dans leurs conjectures. Grégoire ne voit d'autre issue, pour sortir de son embarras, que de courir chez Haled lui demander des explications. Haled simule de la surprise, et dit qu'il arrangera l'affaire près du sultan; mais qu'il faut saisir le moment favorable de lui parler, et que, pour cela, le délai d'une semaine est nécessaire. Grégoire revient chez lui plus rassuré, mettant toute sa confiance dans le crédit du vizir, son ami.

Le meïmar-bachi, en qualité d'intendant de la Monnaie, allait chaque jour à l'hôtel où elle se fabrique, et l'usage voulait que les deux agents responsables, les deux frères Duzzoglou, ne pussent sortir de la maison ni s'absenter avant le moment du départ du zerpané-émini, lequel avait lieu ordinairement vers les quatre heures du soir. Or, un vendredi que le meïmar-bachi était venu, suivant sa coutume, inspecter les ateliers et les bureaux, il demeura plus longtemps dans son cabinet, si bien qu'à huit heures du soir il n'était pas encore sorti, au grand étonnement de toute la maison. Enfin, vers les neuf heures, il descend, et trouve les deux frères qui l'attendaient au bas de l'escalier pour lui présenter leurs hommages, d'après l'étiquette. L'intendant les regarde avec fierté, reçoit silencieusement leurs civilités, et se contente de leur dire, lorsqu'il est monté à cheval : « Le sultan ordonne que vous ne quittiez pas l'hôtel des Monnaies. »

Ces paroles, qu'il laisse tomber comme une sentence, en poussant son cheval en avant, plongent les deux frères dans la stupéfaction. Ils se regardent, s'interrogent, et trouvent moins que jamais une solution à l'énigme terrible qui pèse sur eux de tout son poids. Ils envoient leurs serviteurs à la maison chercher quelques provisions. Toute la famille, surprise du retard inaccoutumé de Grégoire et de Serkis, commençait à concevoir des inquiétudes. Elles redoublèrent, quand les serviteurs rapportèrent que leurs maîtres étaient obligés de rester dans l'hôtel des Monnaies par un ordre exprès du sultan. La nuit se passe en allées et venues, et ils ne voient d'autre moyen de sortir de leur incertitude que de s'adresser à Haled, qu'ils croient toujours dans leurs intérêts.

Michel Duzzoglou, leur frère, va le lendemain matin trouver le vizir; il vient, dit-il, de la part de ses frères, chercher des éclaircissements sur un ordre extraordinaire du sultan, en vertu duquel ils sont retenus prisonniers à l'hôtel des Monnaies; il ajoute que Grégoire et Serkis espèrent que leur ami Haled les tirera d'embarras dès que leur position lui sera connue. Michel allait continuer son discours, lorsque Haled l'interrompit froidement et lui dit : « Je sais tout ce que vous pouvez me raconter; mais le sultan est juste, et il absoudra vos frères, s'ils sont innocents, c'est-à-dire, s'ils peuvent rendre leur compte. » Il accompagna ces dernières paroles d'un sourire ironique et d'un air de satisfaction mal déguisé. Michel comprit toute la malice d'Haled, et ce trait lui dévoila le mystère. Il retourne vers ses frères, qui, en entendant la réponse du vizir, sentent clairement, mais trop tard, que le coup part de sa main. Au lieu des consolations et de l'assistance qu'ils attendaient, ils se voient abandonnés, trahis et précipités dans un abîme dont le fond disparaît à leurs regards.

Le samedi matin, les deux frères attendent l'arrivée du zerpané-émini, et lui représentent qu'il n'est pas possible d'acquitter une somme aussi considérable à l'instant même, et qu'on devrait leur accorder un délai. L'intendant, sans fixer le terme, répond qu'ils auront quelques jours pour se pourvoir contre l'arrêt du sultan. Son astuce perfide évitait de ne pas déterminer le jour des comptes, afin de pouvoir les prévenir, dans le cas

où ils seraient en état de s'acquitter.

La réponse évasive du zerpané-émini est interprétée favorablement par les frères, qui espèrent, en s'adressant à la générosité et à l'amitié des autres Arméniens, pouvoir se tirer honorablement de ce pas difficile. Ils font un appel aux banquiers de Constantinople, dépêchent des courriers à Angora (*), et prient tous ceux qui pourront venir sur le champ, de se trouver au rendez-vous, pour délibérer sur leur position et les aider dans cette nécessité. La moitié de leurs amis présents à Constantinople vient le lendemain à l'assemblée; l'effroi, la préoccupation qui les agitent, rendent impossible une décision; et cependant les Duzzoglou auraient réussi à réunir le capital nécessaire, sans l'indigne lâcheté du plus riche de leurs parents, Aznavour Duzzoglou, homme qui leur devait tout son crédit et toute sa fortune. Au lieu de se sacrifier pour ceux qui étaient le principe et la cause de sa prospérité, il craint de se compromettre aux yeux du pouvoir, et, sans mot dire, il s'esquive de l'assemblée pour courir chez le zerpané-émini, à qui il compte l'affaire dans tous ses détails. « Voici, dit-il, qu'on réclame de moi telle somme pour payer le sultan; suis-je obligé de la fournir? » L'intendant, qui voit dans son refus un moyen plus sûr de perdre ses ennemis, lui répond que non-seulement il n'est point obligé à se mêler des affaires de ses parents, mais qu'il lui défend même, sous peine de la vie, d'y intervenir en rien. La frayeur d'Aznavour redouble, et il ne songe plus qu'à se renfermer chez lui pour sauver ses trésors (*).

L'assemblée se sépare, après avoir arrêté qu'on demandera un délai de huit jours. On s'adresse imprudemment au zerpané-émini, pour le charger de solliciter cette grâce près du sultan; et l'on aurait dû penser que sa liaison avec Haled, l'unique cause de tous ces maux, ne pouvait permettre d'espérer qu'il plaiderait favorablement leur cause. Bien au contraire, il devait de tout son pouvoir hâter le moment de leur ruine, ce qu'il fit effectivement.

L'ingratitude d'Haled envers les Duzzoglou était d'autant plus noire et plus inexplicable, qu'il avait reçu de leur part des services de tout genre. Lui qui les accusait de dilapidation, avait contribué par ses emprunts réitérés et nullement inscrits sur le cahier des charges, parce qu'ils étaient considérés comme les avances d'un ami à son ami, à rendre leur position plus critique et plus gênante. En effet, il était leur débiteur de fortes sommes, et il espérait par ses basses intrigues éteindre sa dette dans le sang de ses créanciers. Lorsque Michel se présenta derechef chez lui pour l'engager à rendre ce qu'il devait à ses frères, Haled lui répondit avec une impassibilité apparente, qu'il était tout prêt à s'acquitter, et qu'il ferait promptement remettre la somme à l'hôtel des Monnaies. Michel se contenta de cette réponse, et retourna la notifier à ses frères.

Pendant ce temps, Haled, stimulé par la crainte de rembourser les sommes empruntées, s'il n'accélère la condamnation des Duzzoglou, court incontinent près de Mahmoud. Il le trouve

(*) Angora est l'ancienne ville d'Ancyre. Le grand nombre d'Arméniens qui l'habitent, parmi lesquels se trouvent les capitalistes les plus riches et les plus influents de la nation, la rangent en quelque sorte dans la catégorie des villes arméniennes. C'est en l'envisageant sous ce point de vue, que nous nous sommes permis de reproduire dans nos figures le célèbre monument d'Auguste, que les dernières observations des voyageurs portent à faire considérer comme un temple, élevé peut-être sous les auspices de cet empereur. Voy. les figures, 33, 34, 35, 36.

(*) Au moment où il y avait du courage à témoigner quelque intérêt à la famille Duzzoglou, certains hommes parmi les Francs lui donnaient des signes non équivoques de leur attachement. Nous nous plaisons à citer ici le nom de M. Jouannin, attaché à l'ambassade française, et aujourd'hui premier secrétaire-interprète du roi. Il fut pour les Duzzoglou disgraciés, un ami aussi fidèle que durant leur prospérité.

dans la salle de son conseil, et, comme s'il avait des révélations importantes à lui communiquer, il le prie de congédier l'assemblée. Lorsqu'ils sont seuls, Haled élève la voix, et, feignant toujours que le zèle qu'il déploie contre les Duzzoglou est un effet de son attachement à la personne de Sa Majesté, et non un mouvement de son intérêt propre, puisqu'il a été contraint de briser tous les liens d'amitié qui les unissaient, il dit qu'il est temps de prendre une décision, parce que tous les Arméniens s'entendent entre eux, et que les coupables pourront échapper à sa justice, en lui présentant l'argent de leurs parents et de leurs amis; qu'ils doivent porter la peine de leur luxe effréné, eux qui bâtissent des châteaux plus magnifiques que son sérail; que temporiser annoncerait de la faiblesse et indisposerait la masse des fidèles musulmans, lesquels attendent une mesure digne de son courage et de sa justice.

Mahmoud, excité par les paroles de son ministre, entre en fureur, et lui répond qu'il est résolu de sévir contre les coupables, mais qu'il ignore les moyens propres à les atteindre tous. Haled avait un plan de proscription arrêté, et il l'expose au sultan. Il consistait à faire main basse sur toute la famille des Duzzoglou, en y comprenant les parents et les amis compromis dans cette dernière affaire; ils devaient être saisis au milieu de la nuit même, et conduits, les hommes à l'hôtel de la Monnaie, pour être réunis aux trois frères prisonniers, et les femmes au palais du patriarche arménien. Mahmoud approuve le conseil d'Haled, et lui laisse plein pouvoir pour l'exécution.

Vers les onze heures du soir, le bostandji-bachi, ou chef de la police, marche avec une nombreuse brigade à la résidence de la famille Duzzoglou, et pénètre dans la maison. On conçoit aisément quelle frayeur agita toutes ces femmes et ces enfants éveillés en sursaut au milieu de la nuit, et se voyant environnés de gens armés, sur le visage desquels on discernait des intentions hostiles, qui leur révélèrent trop clairement que leurs tristes pressentiments allaient se réaliser. Le bostandji-bachi les rassure, et, afin que personne ne lui échappe, il leur dit qu'ils n'ont rien à craindre, qu'il veut seulement leur communiquer un ordre du sultan, et qu'il les prie de se réunir tous, sans en excepter un seul, dans l'appartement principal de la maison, afin qu'ils en entendent la lecture. On lui obéit, et, lorsque tous sont rassemblés dans la grande salle, il fait lire le mandat d'arrêt. A cette lecture, les femmes qui se voient arrachées à leurs maris poussent des sanglots, auxquels les petits enfants mêlent leurs cris et leurs larmes. Il faut céder à la force, malgré le sentiment de son innocence, et suivre ces soldats, qui les conduisent à la mer et les entassent dans une grande barque ou caïque, destinée au transport des briques et des pierres de construction. Pendant le même temps, d'autres agents fouillaient les domiciles des autres victimes de l'infâme cupidité d'Haled. Le nombre des familles arrêtées s'éleva à dix-huit.

Toutes les femmes furent transférées chez le patriarche arménien: qu'on se figure ces dames, élevées dans le luxe et la mollesse, réduites, avec leurs filles ou leurs jeunes enfants, à coucher sur quelques misérables lits de paille, pêle-mêle avec les autres femmes attachées à leur service, n'ayant pour nourriture que du pain noir, privées de lumière et d'air, suffoquées par une odeur infecte, et l'on n'aura encore qu'une bien faible idée des douleurs et des amertumes dont elles étaient abreuvées. Car, à cela, se joignaient les peines morales causées par la séparation de leurs maris, et l'incertitude où on les laissait touchant leur propre avenir. Les satellites qui les gardaient à vue avaient la barbarie d'empêcher les communications avec le dehors, et de ne laisser introduire aucune des choses capables d'adoucir les rigueurs de la détention. La patience chrétienne avec laquelle elles supportaient ces maux était l'unique consolation qui pût les tempérer. Les souffrances du corps impriment d'ordinaire aux âmes

généreuses une énergie nouvelle qui réagit heureusement sur l'organisme; c'est ce qui arriva pour plusieurs de ces jeunes femmes si délicates, toujours languissantes et maladives sur leurs riches sofas et tapis de Perse, et recourant journellement aux ordonnances de la médecine. Alors qu'elles n'avaient que les aliments les plus grossiers et la couche la plus dure, elles recouvrèrent la santé et la force suffisante pour supporter noblement leur infortune.

Les hommes, de leur côté, avaient été enfermés, ainsi que nous l'avons dit, dans l'hôtel de la Monnaie. Ils étaient encore traités avec plus de rigueur. Les trois frères, et quelques-uns de leurs plus proches parents, furent séparés et séquestrés dans une chambre basse et obscure qui avait toute l'apparence d'un cachot. Les autres Arméniens, au nombre de soixante et dix personnes environ, étaient réunis dans un même appartement. Quel triste spectacle pour eux, que la vue des misères qui les frappent d'une manière si soudaine! De l'opulence, des douceurs de la vie intérieure de famille, ils passent à l'extrême dénûment et aux dures privations des prisonniers d'État en Turquie. A peine reçoivent-ils les aliments nécessaires pour apaiser les premiers besoins de la faim; et plusieurs d'entre eux, habitués à se désaltérer dans de riches coupes d'or ou dans les cristaux les plus brillants d'Europe, pressent avidement de leurs lèvres une cruche d'argile, qui ne contient qu'une eau trouble et jaunâtre. Ce qui enfonce le dernier trait dans leurs âmes, c'est la présence du banquier Aznavour, qui n'avait pu acheter son salut au prix de la trahison et de la bassesse. Haled, qui convoitait ses trésors, l'avait porté sur ses tables de proscriptions, et le malheureux partageait la captivité de ceux qu'il aurait peut-être délivrés, en offrant avec dévouement une partie de ses capitaux pour remplir la somme réclamée par le sultan.

Après quelques jours, on fait sortir du Zerpaneh les frères Duzzoglou, et on les traîne au sérail, où ils sont jetés dans une autre prison secrète et plus intolérable. Le cruel Haled se plaît à torturer ses victimes par les privations de tout genre qu'il leur impose, et par les craintes continuelles qu'il leur inspire, soit en répandant de fausses nouvelles, comme le bruit de la mort de leurs femmes et de leurs enfants, soit en leur faisant envisager leur propre perte comme prochaine et assurée. Ce qui contribua à les jeter dans les plus vives inquiétudes, fut le supplice de l'infortuné Abd-Arrhaman, qu'Haled avait réussi à envoyer à la potence, pour confisquer ses biens. Sa tête, portée au bout d'une pique, fut exposée à la porte du sérail, et on accorda aux frères arméniens le triste privilége de contempler les restes sanglants d'un ami, innocent comme eux, et dont la bouche béante semblait leur jeter de loin une prophétie sinistre. Deux serviteurs, qui avaient la permission de pénétrer dans le cachot, rapportaient chaque jour à leurs maîtres les rumeurs publiques qu'ils recueillaient sur leur passage; et tous ces bruits vagues et discordants ressemblaient au roulement confus et lointain des flots et du vent, signe précurseur de la tempête. Elle ne tarda pas à éclater : Mahmoud, poussé par Haled qui le harcelait sans cesse, dans la crainte qu'il ne vînt à reconnaître la trame secrète de ses fourberies, institua une commission de trois membres, chargés de faire l'inventaire de tous les meubles et immeubles tant des Duzzoglou que des autres Arméniens arrêtés avec eux. Ces trois membres étaient Haled lui-même, le zerpanéémini, et le directeur des douanes. Par leur ordre, on fouille toutes les maisons sur lesquelles on avait apposé les scellés, et on transporte au Zerpaneh meubles, bijoux, trésors, et autres effets précieux qu'on y découvre. Ce qui ne pouvait être déplacé fut laissé sur les lieux et vendu plus tard à l'encan. On ne saurait évaluer la richesse de tous les objets de luxe trouvés dans les palais de ces riches banquiers, et que plusieurs générations

avaient successivement accrus, en y accumulant les produits les plus précieux de l'industrie européenne et asiatique. Dans la crainte que quelque dépôt secret n'échappât à leurs perquisitions, les inspecteurs turcs usèrent de toutes les ruses de leur maligne et insatiable cupidité. Ils allaient trouver toutes ces nobles dames détenues dans le palais du patriarche, et ils leur disaient que la vente de leurs propriétés ne suffirait point pour payer la dette du trésor public; que sans doute elles avaient dérobé à leurs recherches d'autres valeurs en argent ou en bijoux; que, dans leur intérêt, ils les priaient d'indiquer exactement les lieux de ces dépôts, afin de sauver leur vie et celle de leurs maris. Ces questions insidieuses arrachèrent beaucoup d'aveux par lesquels l'existence de trésors inestimables fut révélée; car le despotisme des souverains habitue les sujets, en Orient, à enfouir dans les profondeurs de la terre les richesses qu'ils veulent soustraire à son avidité. Auprès des hommes, on mit en œuvre les mêmes supercheries, et avec un succès égal.

Haled, qui cherchait soigneusement tous les moyens de noircir aux yeux du sultan les prévenus, et de multiplier les chefs de leur accusation, trouvait journellement dans l'inventaire de nouveaux sujets de griefs. Un jour, on découvrait dans l'intérieur de quelque maison l'existence d'une chapelle; crime énorme, puisque la loi défend de s'assembler dans les églises qui ne sont pas autorisées et reconnues. Ainsi, l'on parla beaucoup d'un édifice trouvé dans le jardin d'un négociant, et qui, sous l'apparence trompeuse d'un magasin, cachait une riche chapelle. Le lendemain, c'était des gravures ou des tableaux accusés d'obscénité et d'attentat à la morale publique, attendu que l'Alcoran défend la représentation de toute figure humaine. Enfin les papiers de certains prévenus renfermaient une correspondance secrète avec les puissances étrangères et ennemies. Toutes ces accusations, fausses ou puériles, semées parmi le peuple, l'indisposaient contre les accusés; et, en s'élevant jusqu'à Mahmoud, prenaient un caractère nouveau de gravité. Haled profitait de la préoccupation générale pour se livrer, avec l'impudeur la plus révoltante, à ses rapacités. Dans la liste de l'inventaire il n'inscrivait que ce qui lui convenait, spéculant sur la valeur de chaque objet que lui-même fixait, et détournant à son profit des valeurs considérables. Comme les émissaires d'Haled demandaient avec une insultante ironie à l'un des frères Duzzoglou s'il n'avait point en réserve quelque trésor pour acquitter sa dette, celui-ci leur répondit courageusement, que le prétendu déficit dont on l'accusait près du sultan, serait déjà comblé, si Haled, leur maître, restituait les sommes qu'il lui avait prêtées sur la garantie de sa parole. Haled conçut un tel dépit de cet aveu, qu'il jura d'accélérer la ruine de ces giaours; et, transformant ce reproche en un chef nouveau d'accusation, il alla dire à Mahmoud qu'on osait, sans respect pour son caractère, suspecter son intégrité et le désintéressement de son administration. Ensuite il défia solennellement qui que ce fût de fournir une seule preuve positive contre lui. Un si haut personnage a toujours raison, surtout à Constantinople; et, comme bien l'on pense, personne n'éleva la voix.

A en croire Haled, entre les mains de qui s'arrêtaient des sommes énormes soustraites au premier inventaire, les biens meubles et immeubles de tous les accusés ne pouvaient restituer au sultan le capital qu'il avait déposé chez eux. Les giaours trouvaient mille moyens de détourner une partie de leurs fonds, et il fallait nécessairement les intimider pour les contraindre à rendre gorge. En conséquence, on décrète un firman par lequel on donne le délai de trois jours seulement à quiconque possède ou recèle des effets ou valeurs appartenant aux familles des prévenus, pour venir en faire la déclaration et les déposer chez le patriarche arménien. Le délinquant devait être puni de mort. Aussitôt que

cet ordre fut promulgué, l'épouvante saisit tous les Arméniens de Péra. Les parents et les amis apportaient scrupuleusement chez le patriarche tout ce qui pouvait appartenir aux proscrits. Un tailleur avait-il un cafetan ou des robes commandées par l'une de ces familles, l'horloger réparait-il une montre, tous, croyant leurs jours en danger, s'empressaient de porter ces objets à l'endroit désigné. L'affluence fut telle au palais patriarcal, que, durant trois jours, trois écrivains, uniquement employés à inscrire l'état et la nature des restitutions, ne purent y suffire, et le patriarche demanda un sursis au sultan, qui l'accorda.

Pour tirer le plus d'argent possible de cet immense dépôt d'effets mobiliers de toute espèce, on décida qu'ils seraient vendus à l'encan. Un encan à la turque est un singulier spectacle; il offre le tableau résumé de toutes les injustices et vexations possibles dans un pays où la loi est le caprice du souverain, et où ceux chargés de l'appliquer ne connaissent d'autre règle de conduite que l'intérêt. Haled avait recommandé aux banquiers et aux riches négociants d'entre les chrétiens d'assister à la vente, et surtout de ne pas hésiter d'acheter les objets mis à l'enchère. Aucun d'eux ne manqua à l'invitation, car il y allait de leur tête. Qu'on ne croie pas les assistants libres, comme en Europe, de surenchérir et de n'accepter que ce qui leur convient. Non, ils doivent se tenir muets et impassibles témoins et acteurs de ce drame inique. Un geste d'improbation, un clignement de l'œil peut les perdre. Malheur à celui qui n'accepte pas de bonne grâce ce que lui adjuge l'huissier-priseur, après sa criée, où il fixe lui seul le prix, spéculant sur la valeur de chaque objet et sur les terreurs de celui à qui il le livre; en ce sens que, s'il ne reçoit pas secrètement quelque don, pour adoucir sa mauvaise humeur et le dédommager de sa peine, il peut ruiner le capitaliste le plus riche, en lui décernant le privilége de ses adjudications. L'huissier-priseur, dans cette circonstance, était un homme vendu à Haled, et qui lui avait juré d'extraire des chrétiens jusqu'au dernier para (*), pour assouvir sa soif du lucre. Il déploya une habileté étonnante pour élever à un taux excessif les choses d'une mince valeur, sauf les actes de complaisance qu'il faisait, en passant, aux grands seigneurs turcs, et que les raïas payaient en revanche. Il prolongea l'encan au delà de deux mois. Le produit de la vente fut si considérable, qu'il égalait presque à lui seul la somme exigée du sultan. On put solder aux sujets des diverses puissances européennes les créances qu'ils réclamaient; et même l'on se montra si facile à leur égard, que plusieurs en abusèrent, en demandant au delà de ce qui leur était réellement dû. Quant aux raïas, on ne fit aucunement droit à leurs réclamations; et, bien loin de reconnaître leurs créances, tout l'argent qu'ils avaient versé dans ces différentes maisons fut englouti et absorbé dans la confiscation générale. Aussi voit-on encore aujourd'hui, à Constantinople, une multitude de familles réduites au dernier dénûment par suite de cette lamentable catastrophe.

Pendant tout ce temps, les détenus gémissaient au fond de leur cachot; et les frères Duzzoglou, toujours isolés dans les oubliettes du sérail, s'abandonnaient aux sombres pressentiments du désespoir. Excitée par la veille et le jeûne, la pensée du prisonnier acquiert une force inconnue; les chaînes et l'étroite enceinte du cachot, au lieu de comprimer sa liberté, l'activent et quadruplent son énergie. Elle se rit des geôliers, et emporte l'âme au loin dans l'immensité de l'espace, où l'espérance construit mille édifices imaginaires que la crainte renverse soudain. La longueur de la captivité même relevait parfois leur courage, en éloignant les terreurs de l'échafaud. Car, se disaient-ils, si nous devions être

(*) Petite monnaie turque d'une médiocre valeur et usitée ici dans le sens proverbial d'obole.

condamnés à perdre la tête, notre sentence serait déjà prononcée; tout délai est un adoucissement à la sévérité musulmane. Ah! oui, s'écriait Serkis, celui des quatre frères dont l'imagination était la plus vive, et qui souffrait le moins patiemment les angoisses de la prison, nous serons exilés sur quelque terre sauvage et lointaine; mais, du moins, nous pourrons encore respirer librement et contempler la douce clarté du jour. Peut-être nous laissera-t-on emmener nos femmes et nos enfants! Alors, serait-ce un sacrifice que d'abandonner à la convoitise des Turcs ces richesses, source de nos infortunes. Non, nous retremperons au moins dans la disgrâce nos âmes amollies par la prospérité. — Taisez-vous, Serkis, reprenait un jeune homme, leur cousin, gisant sur la paille dans l'angle du cachot, et perpétuellement enfoncé dans une morne méditation; ne vous livrez pas à vos folles imaginations, vous n'échapperez pas à la vengeance d'Haled, qui ne vous a laissé de vie, jusqu'à cette heure, que pour multiplier vos souffrances, en les prolongeant. Rappelez-vous les deux princes Vahabites que l'année dernière vous vîtes, à pareille époque, traîner sur un cheval maigre à la porte du sérail, pour y être décapités. Le même sort nous attend!

La plupart des prisonniers reprochaient à ce jeune homme ses prédictions sinistres, qu'ils attribuaient à un état de langueur et de mélancolie. Un soir, ayant prolongé plus que de coutume leur entretien, ils ne l'interrompirent que lorsque le sommeil vint fermer leurs paupières et leurs lèvres fatiguées. Ils reposaient tranquillement, et leur âme était sans doute rafraîchie par les illusions du rêve plus attrayantes que les imposantes réalités de la prison, lorsqu'ils furent réveillés en sursaut par le bruit des verrous et les voix des geôliers. C'était le 24 août. Les premières lueurs du crépuscule dissipaient avec peine les ténèbres d'une nuit sombre et humide; et les yeux des prisonniers, effrayés de cette visite inaccoutumée, reconnurent difficilement le bostandji-bachi. Ils attendaient silencieusement leur sentence. Quelle est leur surprise, lorsque le bostandji-bachi leur dit: « Réjouissez-vous, mes amis, voici le terme de vos souffrances; je vous apporte les ordres du sultan. Grégoire et Serkis, vous serez relégués dans une île de l'Archipel; et vos deux frères, Michel et Jean, iront dans l'Asie Mineure. Quant au reste des prisonniers, le sultan n'a pas encore statué sur leur sort; ils attendront. Ainsi, que les quatre frères Duzzoglou me suivent. »

A ces mots, les quatre frères, pleins de joie, se jettent au cou de leurs compagnons, les couvrent de baisers et de larmes, en disant que la douleur de les quitter ne sera compensée que par la nouvelle de la grâce qu'ils obtiendront certainement, puisqu'eux, les seuls coupables, ne sont condamnés qu'au bannissement. Ils sortent donc et s'acheminent à travers les allées du jardin. Quand ils ont marché quelques centaines de pas, le bostandji-bachi les arrête, en leur disant qu'ils doivent se séparer, puisque Grégoire et Serkis n'ont pas la même destination que leurs deux autres frères. En même temps, il dit à quelques-uns des gardes de conduire au Bosphore Michel et Jean. La scène touchante des adieux de la prison se renouvelle, et les quatre frères s'embrassent sans pouvoir se dire une parole, à cause de leur émotion. Les gardes les séparent; Grégoire et Serkis prennent la direction de la porte du sérail. Serkis marchait avec précipitation en avant, sautant et poussant des cris de joie, sans prendre garde à la pluie qui, tombant avec abondance, pénétrait ses vêtements. Ils franchissent rapidement le portail; et, lorsqu'ils sont en face de l'hôtel des Monnaies, où les autres détenus étaient renfermés, Serkis élève sa voix robuste, et fait retentir ces paroles: « Courage, nos frères, nous sommes libres, et l'heure de votre délivrance est prochaine. » Les prisonniers, qui ont reconnu la voix de Serkis, se précipitent aux fenêtres pour le voir, mais les

gardes les repoussent et les contiennent dans leur prison. Ils prêtent attentivement l'oreille pour recueillir les autres paroles des Duzzoglou; mais tout à coup les cris d'allégresse se changent en d'autres cris perçants, entrecoupés, diminuant graduellement, jusqu'à ce que le plus morne silence succède à l'agitation du dehors. Les détenus du Zerpaneh frémirent et eurent comme un vague pressentiment des choses horribles qui venaient de s'accomplir.

Serkis marchait donc joyeusement vers la porte du Zerpaneh, et déjà il en soulevait le marteau, lorsqu'il aperçut dans le massif voisin de cyprès quatre bourreaux cachés et en embuscade. Cette vue lui révèle incontinent les atroces machinations d'Haled et les mensonges du bostandji-bachi, qui les menait à la mort en leur promettant le salut; il comprend que sa dernière heure approche. Les bourreaux s'élancent sur les deux frères et les garrottent. Grégoire les considère avec fierté, et, comme ces martyrs de la primitive Église qui faisaient généreusement à Dieu le sacrifice de leur vie, il se laisse lier et traîner au supplice sans perdre son calme. L'état de Serkis était tout autre. D'une nature bouillante, emportée, il ne peut supporter la vue de tant d'injustice, et il se sent le besoin, avant de mourir, de décharger tout le poids de sa colère et de ses malédictions sur les auteurs de sa ruine. Son exaltation et sa fureur concentrée ajoutent à sa force musculaire; les bourreaux ne peuvent le contenir, et ils appellent les gardes à leur aide. Pendant le trajet du Zerpaneh au lieu de l'exécution, Serkis, d'une voix tonnante et formidable, appelle la vengeance du ciel sur la tête d'Haled, énumère les iniquités de son vizirat, fait ses adieux à sa famille, plaint le sort de ses compatriotes enveloppés dans la proscription, et, maudissant la coupable condescendance de Mahmoud circonvenu par son ministre, il termine en s'écriant : « Que sa barbe soit teinte de notre sang! » Grégoire se taisait, et il n'ouvrit la bouche que pour rappeler à son frère que Notre-Seigneur Jésus-Christ avait autrefois pardonné à ses bourreaux en expirant, qu'il devait songer au salut de son âme et la recommander à Dieu. Les deux genoux à terre et les yeux levés au ciel, il prie avec une sainte ferveur, tenant serrée entre ses mains la relique qu'il avait coutume de porter. Il prononça quelques paroles en arménien, inintelligibles aux bourreaux et aux autres assistants. C'était vraisemblablement quelque prière de son Église. Serkis, tout en donnant des marques de piété et de foi, refusa de ployer le genou. Tandis que les deux frères se disaient du regard un dernier adieu, la hache des bourreaux abattit leur tête.

Lorsque le bostandji-bachi voit à ses pieds leurs cadavres sanglants, il songe à accomplir l'autre partie de sa mission, et il va retrouver les deux frères, Michel et Jean, qu'il avait envoyés au Bosphore. Ils l'attendaient dans une large caïque, ignorant le triste sort de leurs frères, et ne prévoyant pas celui qu'on leur réservait; ils discouraient sur leur exil et se consolaient de la sévérité de cet ordre, par l'espoir de revenir un jour dans leur mère patrie. Ils voient le bostandji-bachi accourir avec empressement, et, à un signal de sa main, des hommes cachés à la poupe se lèvent et viennent sur le pont. C'était aussi des bourreaux. Ils saisissent les deux frères, tandis que les rameurs conduisent plus loin la caïque, en face de l'hôtel Duzzoglou, situé sur la rive du Bosphore. Ils abordent, et les bourreaux de chercher un lieu où ils pourront pendre les deux frères, et de le trouver aussitôt, grâce à l'habileté qu'ils ont d'improviser des potences. On voulut, par un raffinement inouï de cruauté, réveiller dans l'âme des victimes toutes les émotions que le souvenir et le spectacle de ces lieux pouvaient leur apporter, comme un supplément aux douleurs du supplice.

La mort des quatre frères apaisa la colère du sultan, au grand déplaisir d'Haled, qui le poussait au massacre général de tous les détenus. On prononça contre eux un arrêt de bannis-

sement perpétuel, toutefois en exceptant les femmes, qui eurent la faculté de rester à Constantinople. Les contrées les plus sauvages de la Turquie d'Europe et d'Asie furent assignées pour la résidence des proscrits. Plusieurs y périrent d'ennui et de misère. D'autres eurent le courage et le talent d'y traîner leur chétive existence, jusqu'au moment où le sultan, convaincu des fourberies d'Haled, rappela les exilés. De ce nombre était Jacques Duzzoglou, qui avait échappé à la condamnation de ses frères comme miraculeusement. Au moment où l'orage éclata sur sa famille, Jacques, qui avait la mission d'inspecter les mines et les places fortifiées de l'Archipel, était éloigné de Constantinople. Haled envoie un bâtiment de l'État à sa poursuite, avec ordre de le ramener prisonnier. Lorsque ce vaisseau le rencontre, Jacques, qui montait un brick fin voilier, aurait pu se sauver, s'il avait suivi les conseils du capitaine espagnol, plein de tête et de résolution. Mais comme on lui faisait entendre perfidement que le refus de se soumettre entraînerait la perte de ses frères, et que d'ailleurs il était fort de la conviction de sa propre innocence, il préféra aller partager courageusement les fers et les maux des autres Arméniens. Haled, qui avait intérêt à le perdre, osa dire au sultan qu'il n'avait cédé qu'à la force, et après avoir fait couler le sang de l'équipage. Jacques allait être condamné sans le courage du capitaine du vaisseau, qui, consulté par le sultan sur ce point, répondit qu'au contraire le prévenu avait témoigné le plus profond respect pour l'autorité de Sa Majesté, en portant à sa bouche l'arrêt de sa condamnation et en s'inclinant devant sa volonté suprême. Jacques ne fut pas exécuté; Haled le fit exiler; et, lorsque des lettres de grâce furent envoyées à ces malheureux disséminés dans toutes les provinces de l'empire, il revint à Constantinople, où le sultan lui rendit plus tard l'ancienne charge héréditaire de sa famille, la direction de la Monnaie, office qu'il remplit encore actuellement avec une rare intégrité. C'est lui qui a recueilli les débris de sa famille, et l'a tirée de l'abjection où l'avait réduite cette catastrophe, en les associant à sa nouvelle fortune. De ses quatre frères, un seul, Serkis, avait laissé un fils en bas âge. Ses autres parents en prirent soin; ils ont voulu lui donner les avantages de l'éducation européenne, et, en ce moment, il puise dans nos écoles de Paris toutes les lumières de la science et de la civilisation modernes. La famille Duzzoglou, sans s'élever au même degré d'opulence et de crédit, occupe aujourd'hui un rang important dans la société arménienne. Elle a recouvré son ancien hôtel, qu'un juif nommé Eskel et banquier d'Haled avait acheté à vil prix, lors de la confiscation générale. Eskel perdit la vie par ordre du sultan, peu de temps après la fin tragique du vizir inique dont il dirigeait les affaires; car, pour le dénoûment de ce drame, il faut savoir que la fortune d'Haled fut inconstante comme celle de tous les coupables heureux. Ses ennemis, c'est-à-dire, tout le peuple de Constantinople et les grands seigneurs, parvinrent à détruire les préventions favorables du Grand Seigneur, et à ouvrir ses yeux sur la série de crimes dont il avait souillé son ministère. On trouva des preuves manifestes de sa complicité dans la révolte du pacha de Djanina, et les janissaires élevèrent si fortement la voix contre lui, que Mahmoud sentit la nécessité d'immoler à son intérêt celui qui, du reste, avait toujours tout sacrifié au sien propre. Il lui dit donc qu'il se séparait à contre-cœur de sa personne, mais que la tranquillité de l'État l'exigeait; qu'il était quelquefois nécessaire d'obtempérer aux injustes exigences d'un public ingrat et passionné; qu'au reste il conserverait à jamais la mémoire de ses services et de son dévouement pour le trône. Haled était trop fin pour ne pas comprendre que ces remercîments étaient au fond une véritable disgrâce. Il trembla pour sa vie, en pensant que ses ennemis, et il savait qu'ils étaient nombreux, travailleraient à sa ruine dès qu'il serait

éloigné de la cour. Le sultan se souviendrait-il alors de sa promesse? Pour avoir au moins une garantie, il prie Mahmoud de lui donner par écrit l'assurance qu'il ne reviendra plus sur les actes de son administration après sa retraite.

Mahmoud consent à cette condition, et Haled part avec ses trésors pour aller jouir au fond d'une province de la sécurité qu'il ne pouvait espérer à Constantinople. A peine a-t-il fait quelques journées de marche, qu'il voit arriver un agent du gouvernement avec des lettres. C'était le kaboudji-bachi. Haled maudit dans son cœur l'inconstance de Mahmoud et sa facilité à se parjurer. « Mais, lui dit le kaboudji-bachi, c'est que Sa Majesté a connu enfin la vérité, elle sait tous vos forfaits; le sang innocent que vous avez versé comme l'eau de nos fontaines a crié et obtenu vengeance. Tendez le cou à mes janissaires. » Haled eut la tête tranchée, tous ses biens entrèrent dans le trésor public, et son cadavre fut exposé sur les fourches patibulaires, comme celui des criminels.

Ainsi finit ce vizir, dont le nom est resté, à juste titre, un objet d'horreur et de malédiction parmi les Arméniens. Sa disgrâce l'empêcha de réaliser complétement le plan machiavélique qu'il avait conçu. Il avait abattu du premier coup les hautes têtes du parti catholique, en décimant la famille et les amis des Duzzoglou; mais il convoitait encore les fortunes de plusieurs autres maisons opulentes. Quel moyen pouvait-il prendre pour parvenir à ses fins? Il songeait à profiter des dissensions religieuses qui séparent les catholiques d'avec les schismatiques, en faisant entendre au sultan que les deux partis, formant une même nation, devaient avoir un même chef spirituel. Il savait que les catholiques, en refusant de se soumettre au patriarche, lui fourniraient l'occasion de déployer contre eux la sévérité et l'intolérance des lois; puis, la persécution entraînant la confiscation, il pourrait se livrer impunément à de nouvelles déprédations. La mort ne lui permit pas d'accomplir ses détestables desseins, et cependant il réussit à semer au sein des Arméniens ces germes de divisions qui, en se développant, amenèrent la désastreuse réaction de 1828 contre les catholiques.

SIMON HYRAPIET.

Le sort des Arméniens de la Perse est encore plus précaire et plus dur que pour les sujets de la Turquie. Comme ils sont moins nombreux, et qu'ils ne disposent pas par leurs immenses capitaux du crédit public, ainsi que cela se passe chez les banquiers de Constantinople et d'Angora, leur influence dans l'État est incomparablement moins grande, et ils sont par conséquent beaucoup plus exposés aux vexations et aux avanies, que leur attire déjà la qualité de chrétien, de la part des musulmans zélés. En second lieu, l'action de la civilisation européenne, qui presse et cerne de toute part la Turquie, en arrachant chaque jour à sa vieille barbarie quelque heureuse concession, n'est point aussi puissante dans le centre de la Perse, et l'intervention des ambassadeurs chrétiens n'offre point aux raïas un rempart contre les iniques exigences du despotisme oriental.

Jusqu'à nos jours le peuple de la Perse n'a guère cessé de traiter les Arméniens avec le même mépris que le schah Abas, qui ne voyait en eux qu'un troupeau d'hommes enlevés par jalousie à la domination turque, et traîné dans l'intérieur de son royaume pour le peupler et y importer une industrie qui pouvait lui être utile. Le cœur se soulève d'horreur, et la pensée cherche en vain dans la langue des expressions assez fortes et assez flétrissantes pour vouer à l'exécration de la postérité ce conquérant, quand le récit des historiens du temps vient étaler à vos regards le riche tableau de ses crimes et de ses brigandages. Qu'on se figure en effet douze mille familles arrachées à leur patrie, dépossédées de leurs biens, chassées, comme un vil bétail, par des soldats grossiers, et cheminant attristées vers des terres in-

connues, sans entrevoir aucun terme aux maux de tout genre qui les accablent. L'Europe, dans ses jours néfastes, n'a rien à opposer à ces grandes scènes d'iniquité.

La faim et la fatigue ayant considérablement réduit le nombre des exilés, mille autres familles furent enlevées à la populeuse Arménie, et, en 1606, Abas lançait de nouveau ses bandes sur les districts de Ganzak, d'Artavil et d'Érivan, avec ordre de lui ramener dix mille familles. Reléguées dans les cantons de Gaurapat et de Vahrapat, elles furent entièrement anéanties en quelques années, comme ces plantes délicates qui, transplantées dans un sol malfaisant, se dessèchent et périssent de langueur.

Il n'y eut que la colonie de Julfa à prospérer, et encore le nombre de ses familles ne s'est-il jamais guère élevé au-dessus de deux mille cinq cents, malgré les flots de population qu'on versait, pour ainsi dire, dans son sein, à cette époque qu'on pourrait avec justesse appeler *le temps de la traite des Arméniens*. Julfa, comme nous l'avous dit, est en quelque sorte un faubourg d'Ispahan, et cette petite ville est exclusivement arménienne. Les habitants sont soumis à l'autorité d'un chef choisi dans leur sein et nommé Kalanthar, lequel relève du magistrat persan supérieur. Ce mode de constitution s'est conservé jusqu'à ce siècle.

Lorsque la cour résidait à Ispahan, la présence du roi, qui avait toujours quelque intérêt à défendre cette industrieuse colonie, arrêtait les gouverneurs et les empêchait d'être aussi entreprenants à persécuter les chrétiens. Mais depuis que les souverains ont fixé le siége de leur royaume à Téhéran, la distance rendant la surveillance plus difficile et moins directe, la cupidité et les autres basses passions des gouverneurs, excitées et encouragées par l'espoir de l'impunité, ont suscité aux Arméniens des persécutions nouvelles et appesanti leur joug.

Nous relaterons ici, en preuve de cette observation, l'événement tragique qui a jeté dans le deuil, voici seulement quelques années, tous les habitants de Julfa. Simon Hyrapiet, fils du précédent kalanthar, avait été, durant plusieurs années, attaché au service d'Émini Daoulah, gouverneur d'Ispahan, près de qui il remplissait les fonctions de secrétaire. Son zèle, son activité et sa rare intelligence des affaires, l'avaient fait apprécier du gouverneur, qui, pour le récompenser, lui donna le commandement du village de Phériah, habité par des Arméniens et des Persans.

Simon Hyrapiet accepta cette dignité, nouvelle pour un Arménien, afin d'user de l'autorité qu'elle lui conférerait à l'avantage des chrétiens de sa nation. La droiture de sa conduite, la franchise de tous ses actes, lui attirèrent aussi la confiance des Persans; il était l'arbitre universel de tous les différends, et son éloquence populaire, secondée par une connaissance profonde de la législation du pays, gagnait chaque cause qu'il plaidait. De cette manière, il avait acquis un large ascendant sur les esprits de son district et des cantons voisins, tellement que l'état général des Arméniens s'était considérablement amélioré, et un Persan ne se serait pas permis, comme anciennement, la moindre avanie, retenu qu'il était par la crainte que lui inspirait Simon Hyrapiet.

Cependant le khan de Lombun, beau-frère du gouverneur d'Ispahan, voyait avec un œil de mécontentement l'élévation de ce magistrat arménien, qui, en consolidant par son administration habile la position des raïas, les mettait à l'abri de ses concussions, et opposait à sa rapacité une barrière infranchissable. Ce khan s'appelait Hadji Hachim; issu de la tribu de Lore, celle à la tête de laquelle il était placé est connue sous le nom de *Chirouni*. La puissance d'Émini Daoulah avait contribué à accroître la sienne, et il avait discipliné les hommes de sa tribu de manière à en former un petit corps d'armée dont il se servait contre les propres sujets du royaume, et surtout contre les chrétiens pour les spolier. Il portait l'audace jusqu'à pousser ses

incursions dans le cœur d'Ispahan, en plein jour, sans que personne osât lui résister, dans la crainte d'être désigné à ses partisans et de s'attirer la mort.

Il savait donc que Simon Hyrapiet s'était élevé contre ses excès, et il craignait que le peuple, soulevé à sa voix, ne repoussât par la force sa violence, ou ne se soumît moins complaisamment à ses exigences. Alors, vers le commencement de novembre de l'année 1824, il vient à Julfa, ayant sous ses ordres une troupe assez nombreuse, et il pénètre dans le couvent arménien. Il entre irréligieusement dans l'église avec plusieurs musiciens, à qui il faisait exécuter par dérision des chants et des airs de danse. Il prend possession de ce lieu, comme de tout autre endroit profane, et il annonce qu'il veut parler à Simon Hyrapiet. Ce respectable magistrat, averti que le khan Hadji Hachim le mande, vient sur-le-champ le trouver, sans s'inquiéter des périls qu'il court, avec le vénérable prélat Carapiet et le moine Grégoire. En entrant dans le temple, Simon voit avec indignation ces musiciens ivres profaner le sanctuaire, et Hadji Hachim effrontément assis sur l'autel comme sur un simple siége. Il veut sortir, mais le khan le rappelle. Simon s'approche de lui, et lui représente respectueusement qu'il est dans la maison de Dieu; qu'un chrétien n'oserait jamais se permettre d'entrer avec un semblable cortége dans une mosquée, lors même qu'il pourrait le faire impunément, et qu'il le prie de renvoyer ses gens dont la conduite est aussi indécente.

Le khan, furieux d'entendre ces remontrances, ordonne, pour toute réponse, à ses soldats de se saisir de Simon, de lui lier les mains et de l'emmener. Le prélat Carapiet et le moine Grégoire tombent aux genoux de Hadji Hachim, et le prient d'excuser le saint zèle de leur frère, qui défend la cause du Très-Haut sans vouloir offenser Sa Hautesse. Toutes leurs prières sont inutiles. En vain ils lui donnent à entendre qu'ils auront recours à son beau-frère, le gouverneur d'Ispahan; cette demi-menace ne fait qu'accroître sa colère, et il leur déclare hautement que, bien loin d'être retenu par le respect dû à son autorité, il s'est porté à cette mesure pour se venger des prétendues injures qu'il lui reprochait, et pour lui donner une preuve manifeste de son mépris pour sa juridiction. Puis, se tournant vers Simon, il dit: « Tu espères faussement qu'Émini Daoulah te délivrera de mes mains, il n'en a pas la puissance, et moi je le réduirai au dernier dénûment. » Il se débarrasse des mains suppliantes qui le retenaient, et ajoute avec un accent moqueur: « Braves chrétiens, je ne crois pas jamais revenir à votre couvent, recevez donc mes adieux. » Le malheureux ignorait qu'il prophétisait vrai, comme l'avenir le prouva.

Les soldats ayant donc garrotté Simon, l'avaient attaché au pied d'un arbre hors de la porte du couvent. Quand le prélat Carapiet et le moine Grégoire, qui accompagnaient le khan, eurent aperçu ce respectable vieillard dans cet état, la persuasion où ils étaient que sa dernière heure était venue, leur arrachèrent de nouveaux cris de supplication et de désespoir; ils s'approchent des bourreaux et les conjurent d'épargner l'innocente victime qu'ils s'apprêtent à immoler. Mais ces brigands tournent leurs armes sur les deux religieux et font une décharge. Les balles les épargnent comme par miracle, et ils rentrent dans le couvent sans pouvoir assister aux derniers moments de Simon.

Hadji Hachim, pour relever le courage des assassins, qu'il ne croyait pas aussi sanguinaires que lui-même, les mène à une taverne voisine, et ils y passent la nuit à boire, entremêlant leur orgie de chants féroces et discordants. Simon, comme un autre Sébastien, demeurait lié à son arbre, et il recommandait pieusement son âme à Dieu, en lui demandant, comme autrefois son fils sur la croix, le pardon de ses bourreaux. La fatigue causée par sa position violente, la stupeur où le plongeait cet événement imprévu, l'obscurité épaisse de la nuit, toutes

ces causes réunies avaient abattu ses forces, et sa tête assoupie retombait sur sa poitrine, lorsqu'un soldat la meurtrit d'un coup du manche de son poignard, et le réveille en lui annonçant qu'il n'a qu'à se préparer à la mort. Simon ouvre les yeux, et il voit les autres bourreaux accourir vers lui, chancelants dans leur ivresse, et armer leurs mousquets à quelques pas. Ils le percent de balles, et, de peur qu'il ne lui restât encore un souffle de vie, ils ouvrent sa cervelle et sa poitrine avec leurs kangiars. Ensuite l'on détache son cadavre, et, après lui avoir coupé la tête et mutilé tous ses membres, ils les jettent dans une excavation profonde. Lorsque, vers le milieu du jour, les moines du couvent vinrent processionnellement vers le lieu de l'exécution, afin de recueillir les restes de ce véritable martyr, ils trouvèrent seulement la terre baignée de son sang, et ils cherchèrent inutilement son cadavre.

La terreur régnait à Julfa, et cette nouvelle sinistre s'était propagée avec rapidité dans Ispahan. Dès que le gouverneur fut informé de ce qui se passait, il envoie un de ses officiers avec un détachement de cavalerie pour amener le supérieur du monastère. Il voulait le préserver des nouvelles tentatives de pillage ou d'assassinat d'Hadji Hachim Khan, en même temps qu'il désirait connaître l'événement dans tous ses détails. Il reçut avec bonté et prévenances le rév. P. Carapiet, le priant de raconter les diverses circonstances de la mort de Simon Hyrapiet, et le consolant dans sa douleur par l'espoir qu'il lui donnait d'une vengeance prompte et certaine.

Émini Daoulah prévoyait avec raison que le khan ne se contenterait pas d'une seule victime, et que la vie du supérieur du couvent n'était point en sûreté à Julfa. Effectivement Hadji Hachim revenait dès le soir jeter la consternation parmi les habitants de la ville. Il s'arrêta à la même taverne, et là il s'informa si le révér. P. Carapiet était au couvent. On lui dit qu'il était à Ispahan avec Voskhan, beau-frère de Simon. Le khan voulait aussi immoler à sa fureur ce dernier, et de dépit de voir qu'il lui avait échappé, il fit incendier sa maison; puis il envoya ses soldats détruire les habitations de quelques autres riches arméniens. Sur les dix heures du soir, il part et prend la route d'Ispahan. Arrivé aux portes de la ville, il rencontre un troupeau de chameaux qu'il fait égorger; ses gens se répandent dans les rues, pillent les boutiques et se retirent chargés de butin, sans que la garde du gouverneur osât réprimer son insolence.

Cependant Émini Daoulah promit au rév. P. Carapiet de prendre des mesures pour tirer vengeance des crimes de cet audacieux. Plusieurs personnes soupçonnées d'avoir favorisé sa révolte furent arrêtées; on envoya une garnison à Julfa dont les habitants étaient comme atterrés sous le coup de la terreur que leur inspirait Hadji Hachim. On retrouve le 12 du même mois le corps de Simon Hyrapiet dans la fosse de Charazar; on put compter ses nombreuses blessures, et lui rendre les honneurs funèbres. Les Arméniens et les Persans assistèrent religieusement à la translation de ses restes dans le cimetière de Meïdan.

Si la vengeance divine suit en boitant le coupable, selon l'expression des anciens, elle finit néanmoins toujours par l'atteindre; ses délais ne font qu'aggraver la peine qu'elle lui inflige. Hadji Hachim en offre un exemple frappant dans sa personne. Il s'était érigé en petit tyran de la province, et chaque jour il devenait plus redoutable par les renforts qu'il recevait de tous les déserteurs et autres gens sans aveu qui venaient grossir ses bandes. Son ambition le poussait même secrètement, sans doute, à aspirer au gouvernement d'Ispahan. Heureusement l'arrivée imprévue du roi déconcerta ses projets. Feth Ali Schah vint visiter la capitale de l'ancienne dynastie. Le gouverneur l'informa de la conduite du khan, et il lui exposa l'affaire de manière à réveiller son amour ombrageux du pouvoir, en lui présentant

Hadji Hachim comme un esprit turbulent et audacieux qui pourrait prochainement causer des maux sérieux au royaume, si sa seigneurie ne sévissait contre lui. Émini Daoulah lui prouva en outre qu'il était de ses intérêts de prendre ouvertement la défense de la colonie arménienne, si utile au commerce et à l'industrie, ajoutant que s'il se montrait leur protecteur, cet exemple aurait du retentissement dans les provinces de l'Arménie persane, et servirait ainsi à protéger ses frontières contre les invasions de la Russie.

Feth Ali, d'un esprit naturellement droit et sagace, comprit la portée de ces observations, et, quelques jours après, il se rendit à Julfa. Il entre dans le couvent du Saint-Sauveur, et interroge le révérend père sur l'événement relatif à la mort de Simon Hyrapiet. Il lui demanda aussi quelques détails sur la position politique de ses compatriotes, l'assurant que son unique désir était de rendre heureux tous ses sujets, et qu'il voulait tirer un châtiment exemplaire du khan Hadji Hachim.

Cette menace était réelle : le khan fut arrêté, chargé de chaînes et conduit devant le roi, qui procéda lui-même à son jugement. Ayant reconnu sa culpabilité, il le condamna à être rasé sans eau avec un rasoir émoussé; on lui perça le nez, et dans le trou on passa une corde, puis on le plaça sur un âne, le visage tourné vers la queue qu'il tenait entre ses mains, et il fut promené dans cet état au milieu des bazars et des marchés d'Ispahan. Le peuple, accouru à ce spectacle comme à une fête, l'accablait de ses huées et de ses sarcasmes. Arrivé sur le Meïdan, en face du palais, on lui appliqua la bastonnade, après quoi on lui arracha les yeux et les oreilles, et il alla expirer tristement au fond d'un cachot. Tous ses biens furent confisqués; ceux qu'il avait pris par violence furent restitués à leurs légitimes possesseurs; la tribu des *Chirouni* fut décimée, et Émini Daoulah fut remplacé dans sa charge par Youssouf-khan, comme coupable de faiblesse durant son administration.

Non-seulement le roi confirma les droits concédés anciennement aux Arméniens, mais il leur en accorda de nouveaux, et depuis ce moment ils jouissent d'une plus haute considération dans l'État. C'est ainsi que le sang innocent injustement versé servit à racheter le reste de la nation, et le nouvel Aman, au lieu de la perdre, contribua par sa scélératesse à assurer son existence politique, en l'élevant dans la considération et la faveur du roi.

HISTOIRE POLITIQUE DE L'ARMÉNIE.

La philosophie de l'histoire nous représente chaque peuple comme un être collectif se développant selon des lois particulières et passant par diverses phases correspondantes, chez l'individu, à l'état d'enfance, d'adolescence, de virilité et de vieillesse. Sans examiner maintenant si cette manière d'envisager la vie d'un peuple est parfaitement vraie et justifiée par l'expérience, pour ce qui tient à ces quatre divisions si tranchées et si distinctes dans la vie individuelle, nous croyons du moins en reconnaître la justesse pour ce qui concerne la première période, celle où la nation naît et commence à se produire sur la scène historique.

En effet, elle a la petitesse et la faiblesse du bas âge; ses premiers pas sont lents et mal assurés; la langue n'est point formée, et elle ne fait que bégayer; tout est mystère et prodige pour elle comme pour l'enfant, et les génies aux formes gigantesques et fantastiques environnent son berceau. Tels nous apparaissent, du moins à leur origine, les peuples de la Chine, de l'Inde et de la Grèce.

Mais c'est surtout pour ce qui regarde les souvenirs et les documents historiques que la convenance de cette remarque est sensible. L'enfant, dans le bas âge, n'a pas conscience des choses qui le frappent et des accidents qui se pressent autour de lui; du moins l'impression de tous ces faits sur son

intelligence est si passagère et si superficielle, qu'il n'en garde qu'un souvenir vague et confus.

Consultez toutes les premières traditions des peuples, celles de la nation juive exceptées, vous y retrouverez cette incertitude et ces obscurités. C'est qu'ordinairement un peuple était déjà fort avancé dans sa vie politique, lorsqu'il pensait à consigner dans l'histoire les actes ou les événements antérieurs de son enfance. Comment à vingt ans, par exemple, pourrait-on se rappeler tous les premiers accidents de la vie, et raconter de quelle manière notre intelligence s'est formée, ou comment nous avons commencé à nous mouvoir et à agir?

L'histoire *primitive*, généralement si incertaine, comme nous venons de le dire, peut l'être encore davantage pour certain peuple, et nous allons indiquer pour quelles raisons les origines de la nation arménienne sont enveloppées de grandes obscurités.

Tant que la langue d'un peuple n'est point fixée par l'écriture, le mouvement intellectuel est presque nul chez lui; il se borne à quelques chants traditionnels plus ou moins poétiques, conservant d'anciennes traditions de faits politiques ou sociaux. C'est ce que les voyageurs modernes ont pu reconnaître chez les peuplades de l'Amérique et de la Polynésie. Il en était ainsi de l'Arménie, où, d'après les anciens auteurs, les montagnards de quelques cantons avaient seuls conservé la mémoire de plusieurs événements passés, dans des chansons populaires qu'ils répétaient au son des instruments, en formant des chœurs de danse. On reproche en outre aux rois et aux princes une aversion dédaigneuse pour les lettres, et une insouciance extrême qui ne leur faisait prendre aucun des moyens propres à perpétuer le souvenir de leur règne. De cette manière, nous serions restés à jamais dans l'ignorance la plus complète sur tout ce qui se passa dans ce pays jusqu'au règne du grand Vagharshag Ier, lequel est fixé environ un siècle et demi avant Jésus-Christ, si nous n'avions à consulter que les auteurs nationaux. Heureusement l'Arménie était entourée de peuples d'une culture et d'une activité intellectuelle supérieures; ces peuples avaient des écrivains dont la curiosité scientifique était éveillée sur leurs voisins, et ils ont pris la peine de nous transmettre quelques-uns de leurs événements politiques, surtout lorsqu'ils se liaient à ceux de leur propre histoire. Par ce moyen, on peut remplir quelques lacunes, bien qu'il reste étendu sur plusieurs faits un voile que la critique ne pourra jamais soulever.

Ces auteurs étrangers étaient Chaldéens, Syriens ou Grecs de nation. Le premier historien de l'Arménie, soit pour l'ancienneté de son siècle, soit pour la supériorité de son talent, Moïse de Khoren, nous en cite plusieurs qu'il a consultés, et où il a puisé de riches documents malheureusement incomplets. Ces historiens sont Bérose, Abydène, Céphalion, Mar-Abbas-Catina, et plusieurs autres dont nous ne connaissons pas même les noms. Eusèbe, dans sa chronique, avait certainement fait usage des mêmes autorités, et les fragments historiques qu'il nous transmet sont bien propres à faire regretter la perte de leurs annales.

Les auteurs arméniens qui ont travaillé sur ces documents sont postérieurs à l'ère chrétienne. Ils font remonter les origines de leur nation à l'époque qui suivit immédiatement le déluge, et à laquelle on assigne la formation des principales monarchies de l'Orient. Vingt-deux siècles avant notre ère, Haïg, fils de Thaglath, qui est le même que Thorgom, fils de Japhet, sortit de la Babylonie, et vint à la tête d'une colonie nombreuse se fixer dans les plaines qui avoisinent le mont Ararat. Il prit possession de ce territoire et voulut en être le maître indépendant; mais Bélus, roi d'Assyrie, dont il avait fui la domination arbitraire, et qui voyait avec peine ce chef de tribu échapper à son autorité, voulut le soumettre, et il vint lui présenter bataille près du lac de Van. La cause juste triompha; Bélus fut tué de la main

d'Haïg, et la nouvelle colonie resta maîtresse du pays. Mais écoutons l'historien Jean nous raconter ces mêmes événements, qu'il résume, avec le mérite qui le distingue, dans la première partie de son travail.

« Le troisième patriarche, après Japhet, engendra trois fils, Askanaz, Riphad et Thorgom; et, comme il possédait en propre et personnellement le pays des Thraces, il jugea convenable de partager en trois lots ce royaume et ses autres possessions, pour les donner en héritage à ses trois fils; testament qui reçut son exécution. Ainsi il donna la Sarmatie à Askanaz, qui d'abord avait imposé son nom à notre nation; Riphad reçut le pays des Saramades; et quant à Thorgom, s'étant approprié par la suite l'Arménie et en étant devenu le souverain, il conserva le nom de sa dynastie à ce royaume, qui portait jusqu'alors celui d'Askanaz.

« Ainsi retenez bien que nous descendons à la fois d'Askanaz et de la maison de Thorgom; c'est le moyen de croire à l'authenticité des traditions concernant les premiers chefs de notre nation, bien que quelques-uns adoptent sur ce point une opinion différente.

« Les saintes lettres gardent un silence absolu jusqu'aux temps antérieurs à Thorgom, et, pour la suite, elles n'ont pas jugé convenable de faire connaître l'origine, la succession et l'état de ses descendants, ni de nous énumérer tous les rois d'Arménie, ou de nous dire comment elle fut régie ultérieurement par des satrapes.

« Mais un certain homme, Syrien de nation, nommé Maribas Catina, fut, par l'ordre de notre roi Vagarschag, visiter les archives des rois de Perse. Étant plein d'intelligence et de sagacité, et versé dans les lettres chaldéennes et grecques, il y découvrit, après de longues recherches, un livre authentique, qu'Alexandre, fils de Nectanèbe, avait fait traduire du chaldéen en grec. Bien qu'il renfermât beaucoup de renseignements sur l'histoire de plusieurs autres peuples, Mar-Abbas les laissa de côté, comme étrangers à son travail, et, recueillant uniquement ce qui concernait notre nation, il vint le présenter à Vagarschag.

« Grâce à lui, notre histoire a été connue et a acquis une authenticité indubitable. Ainsi nous apprenons que le beau et vaillant héros Haïg, à la stature gigantesque, était fils de Thorgom, qu'il fut le premier chef et le père de notre nation. L'histoire nous enseigne encore que, de concert avec la race primitive des géants, il travailla à la construction de la tour, monument colossal de l'orgueil, que les hommes, dans leurs pensées extravagantes, imaginaient pouvoir achever; mais, suivant le récit des saintes Écritures, un vent terrible souffla, par la permission de Dieu, contre cette tour et la renversa, mettant ainsi à nu l'impuissance de leur travail.

« Peu après, Nembrod, qui est le même personnage que Bel, homme fier et entreprenant, veut, en s'élevant démesurément, dominer sur toute la race des géants.

« Mais notre robuste Haïg ne courbe pas la tête, et se soustrait à son obéissance. Il marche rapidement vers notre pays avec Armenag, son fils, qu'il avait eu à Babylone, et suivi de ses filles, de ses petits-fils, de ses domestiques et des autres étrangers attachés à sa personne. Or Nembrod, ou autrement Bel le suivait avec ses soldats, hommes habiles à tirer l'arc et à manier l'épée et la lance. Ils se rencontrèrent dans une vallée vaste et unie, comme deux torrents furieux qui se précipitent avec fracas; aussi leur duel jetait-il dans toutes les âmes le tremblement et une terreur profonde. Mais du long arc de notre Haïg part un trait au fer triangulaire, qui transperce la cuirasse d'airain de Nembrod au défaut de l'épaule et va s'enfoncer ensuite dans la terre. Haïg, ayant donc tué Bel, régna sur le pays que lui avaient légué ses pères, et, de son nom, il l'appela *Haik*. Il s'occupa de régler ses États, et, après avoir vécu encore plusieurs années, il mourut, transmettant son royaume à son fils Armenag.

« Or Armenag, unique et paisible

possesseur de l'Arménie, fixa sa résidence dans une plaine, d'un aspect agréable, laquelle était environnée d'une muraille de hautes montagnes à la cime neigeuse, et qui était arrosée par des rivières dont les eaux murmurantes la coupaient en s'infiltrant dans les terres, et la traversaient dans toute sa longueur. S'étant ensuite bâti une ville près de la montagne située au nord, il l'appela de son nom Arakadj; et la plaine qui s'étend à ses pieds prit celui d'Arakadzoden. Il eut pour fils Armaïs; et, après avoir encore vécu quelques années, il mourut.

« C'est dans cette même plaine, où se trouve une petite colline près des bords de l'Araxe, qu'Armaïs bâtit une ville et un palais, ouvrage qui fut admirablement exécuté avec des pierres d'une grande solidité. Il appela la ville Armavir. Les autres anciens historiens ont suffisamment raconté tous les exploits de sa bravoure. Il était déjà assez avancé en âge lorsqu'il engendra Amasia; et après il vécut encore quelque temps, et mourut.

« Amasia s'établit dans cette même ville d'Armavir, et fit des constructions au pied de la montagne située au midi, qu'il appela de son nom Masis; toute la plaine qui s'étend alentour prit celui de Masisoden. Après quelques années, il engendra Kegham, puis il termina ses jours.

« Kegham vint s'établir sur le côté nord-est d'un petit lac; et, y ayant bâti des villages et des fermes, il appela de son nom la montagne Kegham; et le bord du lac où il avait fait ces établissements prit le nom de Kerarkouni. Il eut deux fils, Harma et Sisag. Il assigna Armavir pour résidence à son fils Harma, lequel fut chargé de l'administration du royaume de son père. Quant à Sisag, il eut pour sa part le pays qui s'étend du bord du lac au sud-est, jusqu'à la plaine que traverse l'Araxe, dont les eaux rapides et tournoyantes se précipitent avec fracas par l'ouverture étroite et resserrée d'une caverne; d'où vient que plusieurs ont nommé ce lieu Karavagh. Kegham bâtit ensuite un bel et vaste édifice, qui, d'abord nommé Keghami, fut appelé ensuite Quarni par le prince Quarnig, puis il mourut. Son fils Harma engendra Aram, et mourut aussi.

« On raconte d'Aram un grand nombre de faits glorieux. Sa valeur guerrière recula les frontières de l'Arménie dans toutes les directions; et c'est à cause des actions illustres de ce héros que les nations voisines nous appellent de son nom Arméniens. Ce prince ne s'empara pas seulement des pays dont la conquête était facile, mais encore de la Cappadoce, qu'il soumit de vive force (*). »

Les Assyriens ne renoncèrent pas à leurs prétentions; et la conquérante Sémiramis vint plus tard faire valoir ses droits. L'historien Moïse de Khoren, dont nous avons déjà parlé, nous a transmis, sur cette expédition et sur les travaux exécutés par cette reine, des renseignements fort curieux que nous chercherions vainement chez tout autre auteur ancien. Bien que le récit romanesque semble un fragment détaché de quelque ancien poëme, nous avons cru qu'il pourrait intéresser le lecteur, à qui il donnera en même temps une idée de l'exposition historique et du style des meilleurs écrivains de l'Arménie.

ARA. SA MORT DANS UN COMBAT CONTRE SÉMIRAMIS (**).

« Peu d'années avant la mort de Ninus, Ara régit en maître sa patrie, ayant obtenu de ce prince la même faveur qu'il avait accordée à son père Aram. Mais l'impudique et voluptueuse Sémiramis, qui depuis longues années avait entendu parler de sa beauté, brûlait de s'emparer de sa personne, sans

(*) Jean VI. Hist. d'Arm., manusc. arm. de la Bibl. roy., n° 91, pages 11, 12, 15, 17, 20.

(**) Moïse de Khoren, liv. 1, ch. 15.

toutefois rien oser entreprendre ouvertement. Or, après la mort ou plutôt après la fuite de Ninus dans l'île de Crète, comme je le crois (*), Sémiramis, donnant un libre cours à sa passion, envoya près du bel Ara des messagers chargés de dons et de présents, et qui devaient employer la prière et la menace pour l'engager à venir à Ninive, soit pour l'épouser et régner sur tout le pays qu'administrait Ninus, soit seulement pour satisfaire son amour, et retourner ensuite paisiblement dans ses États, avec de riches cadeaux.

« Comme les messages se répétaient sans qu'Ara donnât son consentement, Sémiramis entre en fureur, met fin aux négociations, et, à la tête de forces considérables, elle atteint, par ses marches forcées, le prince en Arménie. A en juger par les apparences, son intention n'était point de tuer ou de poursuivre Ara, mais bien de le soumettre et de l'amener par la force à consentir à ses impurs désirs. L'ardeur de sa passion était telle, que, lorsqu'on parlait de lui, elle tombait dans le délire, comme si elle le voyait. Elle arrive donc précipitamment dans la plaine nommée Ararad, du nom d'Ara; et, après avoir rangé ses troupes en bataille, elle recommande à ses généraux de prendre tous les moyens possibles pour conserver la vie au prince. Mais, lorsque le combat fut engagé, l'armée d'Ara fut battue, et il périt dans la mêlée de la main d'un des enfants de Sémiramis. Dans sa victoire, elle envoie sur le champ de bataille des hommes chargés de dépouiller les morts, pour chercher, au milieu des autres cadavres, celui de son cher amant. Ils trouvèrent Ara parmi les braves qui avaient succombé, et elle fit porter son corps dans son palais.

« Comme les troupes des Arméniens, désireuses de venger la mort d'Ara, étaient venues attaquer dans un second combat la reine, elle dit : J'ai commandé aux dieux de lécher ses blessures et de le ressusciter. Plusieurs fois l'excès de sa passion la porta à recourir aux enchantements de la sorcellerie pour le rappeler à la vie. Lorsque le cadavre tomba en putréfaction, elle le fit jeter et cacher dans une grande fosse. Puis, tenant en secret un de ses favoris paré comme Ara, elle répandit ce bruit : Les dieux ont léché les plaies d'Ara ; il est ressuscité, et ils ont mis le comble à mes désirs. C'est pourquoi ils méritent désormais de recevoir de plus grands honneurs, puisqu'ils se sont montrés si propices à nos vœux. Elle éleva une nouvelle statue aux dieux, et l'honora en lui offrant beaucoup de victimes, voulant faire croire à tous que les dieux avaient ressuscité Ara. C'est en répandant ce bruit dans l'Arménie, et en l'accréditant parmi le peuple, qu'elle apaisa la guerre. »

La victoire de Sémiramis consolida la domination assyrienne ; et, jusqu'au renversement de cette grande monarchie, l'Arménie resta tributaire et dépendante. Lorsque Varbag, gouverneur de Médie, lequel n'est que l'Arbacès des Grecs, se souleva contre Sardanapale, Baroïr, souverain de l'Arménie, entra dans cette conspiration, et le fruit qu'il en retira fut de rendre à son pays sa première indépendance. Tigrane Ier, contemporain de Cyrus, était un prince puissant ; et Xénophon nous dit que l'assistance qu'il prêta au fondateur de la nouvelle monarchie des Perses, contribua directement à sa victoire sur Astyages, roi des Mèdes. Son fils Vahakn fut tellement renommé par sa force et ses exploits, qu'il occupe, dans les anciens chants nationaux, la place de l'Hercule des Grecs. Ses successeurs, jusqu'à Vahé, continuèrent d'administrer le pays, en reconnaissant la suzerai-

(*) L'historien parle à deux reprises différentes de ce prétendu exil volontaire de Ninus dans l'île de Crète, pour ne pas être témoin des excès de la reine, son épouse. Il ne dit pas sur quelle autorité il appuie cette opinion, dont on ne retrouve aucune trace chez les autres écrivains.

neté des rois de Perse(*). Mais les conquêtes d'Alexandre changèrent cet état de choses.

En effet, le jeune roi macédonien, en détruisant la dynastie persane, ne laissa point, dans les États environnants, de traces de la royauté. Il voulait être l'unique souverain, et il se contenta de placer dans l'Arménie un simple gouverneur. A la mort d'Alexandre, ses généraux se partagèrent l'empire; et celui qui s'empara de la Syrie réclama l'Arménie. Mais quelques seigneurs, qui souffraient impatiemment cette domination étrangère, chassèrent les conquérants; et la fondation de la nouvelle dynastie des *Arsacides* porta le coup mortel aux Grecs.

Celui qui opéra cette révolution était, nous dit Jean VI, le valeureux Arschag ou Arsace, de la race d'Abraham par Kedourgha, qu'il prit pour sa femme après la mort de Sara; il régna à la fois sur les Mèdes, les Perses et les Babyloniens. Aussi sa grande puissance lui mérita-t-elle le nom de Parthe. Il soutint plusieurs combats contre les chefs les plus aguerris, et demeura toujours vainqueur. Les conquêtes le rendirent entreprenant, et il plaça sur le trône d'Arménie son frère Vagharschag, prince qui, à la bonté du caractère, unissait la prudence et la bravoure. Après de nombreuses victoires remportées sur ses ennemis, il fit, avec un ordre convenable, beaucoup de règlements civils d'une grande utilité pour la vie publique. Il commença par donner à la royauté le lustre et l'éclat de ses mœurs personnelles; puis, lorsqu'il eut affermi le pouvoir dans ses mains, il plaça dans son palais et dans tout son royaume des hommes distingués et capables, de la race d'Haïg ou des autres premières familles, variant pour chacun les attributions de sa dignité.

Ainsi, Pakarad, juif d'origine, dont on fait remonter la maison à David, fut spécialement chargé de couronner le roi, et cela pour le récompenser d'être venu le premier offrir ses services à Vagharschag. En outre, il fut nommé sbarabied, et il commandait un corps de onze mille hommes, outre qu'il avait le gouvernement du pont et de la ville de Césarée, nommée Midshag, ainsi que de toutes ses dépendances.

Le roi s'avança ensuite du côté de la mer, vers le mont Caucase; et il commanda à la peuplade sauvage des Chourdapars de quitter ses mœurs barbares et de renoncer à sa vie de brigandages et de meurtres, pour entrer dans son obéissance, et de lui payer tribut; moyennant quoi ils pourraient devenir dignes d'être élevés aux dignités et au rang de la noblesse arménienne.

(*) Voici la liste des princes de la race haïganienne qui se sont succédé pendant dix-huit siècles euviron.

Av. J. C.
2107 Haïg.
2026 Arménag, son fils.
1980 Aramaïs, son fils.
1940 Amasia, son fils.
1908 Kegham, son fils.
1858 Harma, son fils.
1827 Aram, son fils.
1769 Ara, son fils.
1743 Gaatos, son fils.
1725 Anouschavan, son fils.
1662 Bared.
1612 Arpag.
1568 Zavan.
1531 Pharnace Ier.
1478 Souz.
1433 Havanag.
1403 Vaschdag.
1381 Haïgag Ier.
1363 Ampag Ier.
1349 Arhnag.

Av. J. C.
1332 Schavarsch Ier.
1326 Norair.
1302 Vesdam.
1289 Gar.
1285 Korbag.
1267 Orontes.
1242 Endzag.
1227 Kelag.
1197 Horoï.
1194 Zarmaïr.
1182 Interrègne.
1180 Schavarsch II.
1137 Berdj Ier.
1102 Arpoun.
1075 Berdj II.
1035 Pazoug.
985 Hoï.
941 Housag.
910 Ampag II.
883 Galbag.

Av. J. C.
838 Pharnabace Ier.
805 Pharnag II.
765 Sgaïorti.
748 Baroïr.
700 Hratchéa, son fils.
678 Pharnabace II.
665 Badjoïdj, son fils.
630 Gornhag, son fils.
622 Phavos, son fils.
605 Haïgag II, son fils.
569 Érovant Ier, son fils.
565 Tigrane Ier, son fils.
520 Vahakn, son fils.
493 Arhavan, son fils.
475 Nersch, son fils.
440 Zarch, son fils.
394 Armok, son fils.
385 Païkam, son fils.
371 Van, son fils.
351 Vahé, son fils

tés de son cœur dépravé, et qu'il souille du sang des saints martyrs Thaddée et Barthélemi, il périt misérablement à la chasse.

A la cour des rois d'Orient, se trouvait un personnage qui avait pour attribution le droit de poser la couronne sur la tête du roi, à son avénement au trône. Ce droit, héréditaire dans la même famille, lui donnait une grande influence, puisqu'elle remplissait, en quelque sorte, l'office dévolu au pouvoir religieux en certaines autres contrées, et puisque sa sanction était légalement nécessaire pour rendre apte à régner. Cette institution remontait à Vagharschag, et la noble famille des Pagratides était investie de cette dignité. Lorsque plusieurs compétiteurs revendiquaient la royauté, celui qui n'avait point reçu l'investiture de la légitimité était regardé comme usurpateur. C'est ce qui arriva pour Érovant II, de la famille des Arsacides, qui, profitant des troubles que la mort de Sanadroug avait jetés dans le pays, se constitua son successeur, au détriment de sa postérité. Il voulut aussi anéantir sa race, comme Sanadroug avait éteint celle d'Abgare; et il aurait réussi dans son sinistre dessein, si un jeune enfant, nommé Ardaschès, n'eût été sauvé miraculeusement, et conduit à la cour du roi de Perse.

Ardaschès était un vengeur futur qui grandissait dans sa retraite, et méditait en silence les projets d'une terrible vengeance. Lorsqu'il se sentit la force d'agir, il demanda à son royal hôte des secours; et, à l'aide des intelligences qu'il entretenait parmi les princes de sa nation, il se trouva bientôt à la tête de forces considérables. Il vient présenter bataille à Érovant soutenu par les Romains et le roi de Géorgie, et demeura maître du champ de bataille. Érovant périt dans sa capitale de la main d'un soldat; et Ardaschès devint le paisible possesseur du trône qu'il avait reconquis. Son règne fut prospère; il administra sagement ses États, et arrêta les invasions des Alains et de plusieurs autres peuples du Caucase qui menaçaient l'Arménie.

Dans une des batailles qu'il livra à ces barbares, le fils du roi tomba entre ses mains. Comme il se disposait à le mettre à mort, la fille du roi barbare, nommée Sathinik, remarquable par sa beauté, lui adressa ces paroles: « O puissant et brave Arsace, qui as soumis les belliqueux Alains, écoute les prières de la fille infortunée du roi de ce peuple, et rends-moi mon jeune frère. Il ne convient pas de conserver de la rancune contre un ennemi tombé, et de lui ravir la vie. Concluons plutôt un traité de paix entre nos deux grandes nations. » Les paroles de la jeune fille, ses larmes, et l'expression touchante de sa beauté, firent une telle impression sur le cœur d'Ardaschès, qu'il délivra le jeune prince, et promit de conclure un traité, à condition que son père consentirait à lui donner en mariage Sathinik. Le père la lui accorda, et Ardaschès revint dans son royaume avec sa nouvelle épouse, qu'il décora du titre de reine, entre ses autres femmes.

Les tentatives qu'il fit pour se soustraire à la domination romaine, ne furent pas couronnées de succès. Trajan envoya contre lui une forte armée qui le battit en deux rencontres; et ce fut à cette occasion que l'empereur romain ajouta à son titre de *Parthicus* celui d'*Armenicus*.

Les historiens nous révèlent, à l'occasion de la mort de ce roi, un fait très-important dans l'histoire des religions païennes de l'antiquité. Il paraît qu'en Arménie la coutume exigeait que les funérailles du prince fussent célébrées par un holocauste de victimes humaines, et que même, durant sa maladie, on versait déjà le sang humain, pour que les dieux, devenus propices, détournassent la mort de sa tête royale.

On raconte donc que le fils puîné d'Ardaschès, nommé Artavazd, révolté à la vue du sang que l'on répandait, fit à ce sujet des représentations à son père, et lui dit: « Tandis que tu suis cette voie, et que tu emportes toute la population, comment, après toi, consentirais-je à ne régner que sur des

ruines? » Le père irrité le maudit, en disant : « Si tu sors à la chasse sur le mont Ararat, les *forts* te saisiront, tu y resteras, sans jamais revoir la lumière du jour. »

En effet, ce prince, en poursuivant à la chasse des cerfs et des onagres, fut emporté par son cheval dans un abîme, où il disparut. Les chants populaires répètent qu'il demeure enchaîné dans une caverne, que deux de ses chiens mordent ses fers pour le délivrer, et que le prince fait tous ses efforts pour sortir de cette prison et venir désoler le pays. « Mais, ajoute-t-on, le bruit des marteaux des artisans rive ses chaînes et les consolide, et voilà pourquoi les forgerons continuèrent longtemps de frapper le dimanche quelques coups sur leurs enclumes, *de peur*, disaient-ils, *qu'Artavazd ne brisât ses chaînes*. »

Tigrane III, frère d'Artavazd, se réunit aux Perses et commença les hostilités contre les Romains. Sévérien, gouverneur de la Cappadoce, vint lui présenter bataille, après avoir consulté l'oracle, qui lui répondit : « Le fil de ton épée atteindra les Perses et les Arméniens; tu retourneras à Rome avec les lauriers de la victoire; les rives du Tibre te recevront avec joie, couronné de palmes triomphales. » Cependant Sévérien fut battu, et Alexandre, le prêtre du dieu, pour sauver l'infaillibilité de l'oracle, substitua au premier ordre cet autre : « Ne marche point contre l'Arménie; il s'ourdit contre toi des complots, et tu périras de la blessure d'une flèche. » Un trait vint effectivement percer Sévérien au milieu de la bataille et lui ôta la vie. Vérus, envoyé par Marc-Aurèle, vengea sa défaite.

Une révolution importante changeait l'ancienne dynastie des Arsacides de la Perse; Artashir commençait la dynastie nouvelle des Sassanides, l'an 226 de notre ère. Khosrov, roi d'Arménie et Arsacide, comprit quelle importance avait pour l'Arménie ce changement politique qui le menaçait personnellement. Il déclara donc la guerre à Artashir, et l'obligea à quitter la Perse pour s'enfuir dans l'Inde.

L'usurpateur prévit qu'il ne pourrait jamais assurer sur sa tête la couronne, tant qu'il aurait un adversaire aussi redoutable que Khosrov; il voulait s'en défaire à quelque prix que ce fût. Il eut recours à la perfidie d'un certain Anag, chef de la maison des Suréniens Pahlavi, allié aux Arsacides, il est vrai, mais dévoué à la nouvelle dynastie persane. Il fut convenu qu'Anag se retirerait en Arménie avec sa famille, près du roi Khosrov, comme proscrit politique, qu'il prendrait les apparences d'un sincère dévouement, pour trouver plus aisément le moyen de le surprendre et de le tuer avec tous les siens. Pendant cette fuite simulée, sa femme mit au monde un fils, qui convertira ce pays au christianisme. Le nom de cet enfant est saint Grégoire, surnommé l'Illuminateur. Admirable conduite de la Providence, qui fait du fils de l'assassin de Khosrov l'apôtre de l'Arménie, l'ami et le guide spirituel du fils du roi assassiné!

Car, pour reprendre le fil des événements, nous dirons qu'Anag, honorablement reçu par Khosrov, captiva facilement sa confiance et fut élevé, en peu de temps, aux premières dignités. Le traître saisit la première occasion de frapper son bienfaiteur; il le poignarda donc, et chercha son salut dans la fuite. Il ne put échapper à la poursuite des gardes du roi, qui le massacrèrent. Toute sa famille fut enveloppée dans une commune proscription, à l'exception du jeune Grégoire, que sa nourrice, pieuse femme chrétienne nommée Sophie, emmena à Césarée. Là il fut baptisé et élevé dans la foi chrétienne. D'un autre côté, le jeune Tiridate, fils de Khosrov, fut conduit à Rome, dans la crainte que quelque criminelle tentative n'éteignît dans sa personne la race arménienne des Arsacides. Tiridate grandit et se forma dans la ville, au milieu des exercices militaires; il fit même parmi les légions romaines plusieurs campagnes contre les barbares, dont les premières invasions menaçaient l'empire.

Dioclétien, pour récompenser sa va-

leur, voulut lui rendre le royaume dont il avait été dépossédé, espérant, avec raison, que ce prince, devenu le fidèle allié des Romains, ferait de la puissance arménienne le plus solide rempart de l'empire contre la puissance persane. Tiridate, arrivé en Arménie à la tête de quelques troupes romaines, fut reçu avec enthousiasme par les principaux chefs du pays, et, en peu de temps, il recouvra tout le territoire occupé par l'ancienne monarchie arménienne. Alors Grégoire vient de Césarée à la cour du roi; ses prédications évangéliques alarment Tiridate encore idolâtre, qui, venant en outre à découvrir son origine, ordonne que le saint soit précipité dans une citerne, où il languit quatorze ans.

Le roi, frappé d'une maladie que l'on juge incurable, est miraculeusement guéri par le saint retiré de la citerne. Il se convertit à la foi de Jésus-Christ, et le christianisme s'étend rapidement par tout le royaume.

Après la mort de Tiridate, Sanadroug II, préfet de la ville de Phaïdagaran, se révolta, et appela plusieurs tribus barbares campées au nord de l'Arménie, qui se jetèrent sur les provinces limitrophes. Alors le patriarche Verthanès alla trouver l'empereur Constance, pour le supplier de faire monter sur le trône d'Arménie Khosrov, fils de Tiridate et son légitime successeur. « Ainsi, lui dit-il, nous serons soumis à votre puissance, qui vient directement de Dieu, et non pas à celle des Perses, cette nation sans Dieu. » Conformément à sa demande, Khosrov fut reconnu roi.

Diran, son successeur, apostasia la foi du Christ, à l'exemple de Julien, dont il osa placer l'effigie dans l'église patriarcale, pour que les fidèles lui rendissent un culte public. Ce scandale fournit au patriarche Housig l'occasion de déployer son courage. Il entra dans le temple, saisit l'image et la foula aux pieds. Le saint trouva la récompense de son zèle dans le martyre.

Arschag, successeur de Diran, excita par sa défection la colère de Valentinien, qui tua Tiridate, son frère, qu'il tenait en otage. Nersès, l'illustre patriarche de ce temps, vint à Constantinople, et, par sa médiation prudente, opéra une réconciliation qui aurait été durable, si Valens n'avait inopinément succédé à Valentinien, dont la mort laissait le trône vacant, et s'il n'avait ouvert son règne par un acte d'hostilité, en envoyant des troupes contre l'Arménie.

Théodose, élu peu de temps après, devient plus favorable aux Arméniens; il établit Pap à la place de son père Arschag, que le roi de Perse tenait prisonnier dans la forteresse de l'*Oubli* (*). Comme ce prince s'était rebellé, il fut étranglé par ordre de l'empereur.

Varazdat, fils de Pap, était en otage à Constantinople. Sa force incomparable le faisait nommer par les Grecs l'Hercule arménien; son courage n'était pas moins grand, et il en avait fourni des preuves en plusieurs occasions. Théodose l'envoya régner à la place de son père; mais, par une juste défiance que légitimait la conduite des rois passés, trop prompts à oublier leurs devoirs d'obéissance dans la bonne fortune, il garda ses deux fils Arschag et Vagharschag. Théodose agissait prudemment, car Varazdat refusa bientôt de reconnaître son suzerain. L'exil fut la punition de ce délit, et ses deux fils furent en même temps préposés au gouvernement de l'Arménie.

La cour de Constantinople espérait que la rivalité et l'opposition d'intérêts tiendraient respectivement les deux princes en bride, et affaibliraient proportionnellement leur puissance. La politique de Théodose était savante; il cherchait à détruire d'un seul coup la puissance de l'Arménie, perpétuel foyer de guerres et d'hostilités; car le peuple arménien obéissait toujours à regret au peuple grec, dont il n'admettait plus le symbole religieux, et dès qu'il

(*) On la nommait ainsi parce que les détenus qui y étaient enfermés ne sortaient jamais de ces cachots, ce qui rappelle les oubliettes des châteaux modernes.

se sentait la force de secouer le joug il le faisait.

La mort de Vagharschag et la faiblesse d'Arsace permirent au roi de Perse d'entrer en Arménie et de s'emparer de plusieurs provinces. Ensuite il fit avec l'empereur Théodose un traité qui partageait le royaume entre les Romains et les Persans. Toutefois on laissa encore quelque temps une forme d'indépendance à ce pays conquis; ainsi Schahpour et Vrham-Schabouh conservèrent le titre de roi. Après eux, le sceptre passa aux mains du jeune fils de Vrham-Schabouh, lequel opprima tellement ses sujets pendant un règne de six ans, que le roi de Perse l'enferma dans la forteresse de l'Oubli, et ainsi s'éteignit en Arménie la race des Arsacides (*).

Alors le partage définitif du royaume s'opéra, et la partie orientale la plus

(*) Nous donnons ici le tableau de la seconde branche de la maison des Arsacides. Les auteurs arméniens ne peuvent à eux seuls fournir sur cette question des renseignements suffisants. Il fallait consulter, comme M. Saint-Martin l'a fait, les historiens des autres peuples.

Av. J. C. 38. Arscham, frère de Tigrane Ier, règne à Édesse par l'ordre d'Orodes Ier, roi des Parthes. Il est encore appelé, par Josèphe et par Moïse de Khoren, Monobaze et Manovaz. Dans la chronique syriaque de Denys de Tel-Mahar, il est nommé Maanou Sapheloul.

10. Abaanou, fils de Sapheloul.

Dep. J. C. 5. Abgare, fils d'Arscham, surnommé par les Syriens Ouchama (le Noir), et appelé Monobaze, par Josèphe, comme les autres princes de sa famille.

32. Anané ou Ananoun, fils d'Abgare, règne à Édesse, et Sanadroug, fils d'une sœur d'Abgare, règne sur une partie de l'Arménie et de l'Adiabène.

36. Sanadroug fait périr le fils d'Abgare, et règne seul. Ce prince est appelé Izate par Josèphe. Des descendants d'Abgare continuèrent de régner à Édesse sous son autorité.

58. Érovant, issu par sa mère de la race des Arsacides, s'empare, après Sanadroug, de la portion de l'Arménie qui lui appartenait. Des descendants d'Abgare et d'Izate ou Sanadroug continuèrent de régner à Édesse et dans l'Adiabène. Érovant étendit son empire sur toute l'Arménie, sans doute après la mort de Tiridate Ier, frère de Vologèse Ier, roi des Parthes.

78. Ardachès III, fils de Sanadroug, est rétabli sur le trône de son père par Vologèse Ier, et règne sur toute l'Arménie. Il est appelé par les Grecs Exedares ou Axidares. Il fut plusieurs fois rétabli et chassé par les Romains. Il eut pour compétiteur un prince parthe, nommé Parthamasiris, qui fut plusieurs fois placé sur le trône par les rois parthes et chassé par Trajan.

120. Ardavazt IV, fils d'Ardachès III, qui ne règna que quelques jours.

121. Diran Ier, son frère.

142. Tigrane IV, son frère. Ce roi fut chassé par Lucius Vérus, qui met sur le trône en sa place, vers l'an 161, un certain Sohème, qui était issu d'une autre branche de la famille des Arsacides.

178. Vagharsch ou Vologèse, fils de Tigrane VI.

198. Chosroès ou Khosrov Ier, surnommé Medz (le Grand), son fils, assassiné par Anag, prince Arsacide de Perse.

232. Ardeschir, premier roi de Perse, de la race des Sassanides, se rend maître de l'Arménie, qui reste soumise aux Persans pendant vingt-sept ans, sous son règne et sous celui de son fils Schahpour Ier.

259. Dertad ou Tiridate II, surnommé Medz (le Grand), fils de Chosroès. Il fut rétabli par les Romains sur le trône de son père. Le général Ardavazt Mantagouni, qui l'avait élevé et tiré des mains des Persans, fut créé sbarabied, et eut sous son règne la plus grande part au gouvernement. Il est sans doute le même qu'un certain Artabasdes, que Trébellius Pollion (in Valer.) appelle roi des Arméniens.

314. Interrègne après la mort de Tiridate. Sanadroug, prince Arsacide, usurpa alors le titre de roi dans le nord de l'Arménie, et Pagour, de la race des Ardzrouniens, en fit autant dans le midi. Mais leur usurpation fut de courte durée.

316. Chosroès ou Khosrov II, surnommé P'hok'hr (le Petit), fils de Tiridate.

325. Diran II, son fils.

341. Arsace ou Arschag III, son fils.

370. Pap, son fils, appellé Para, par Ammien Marcellin.

377. Varaztad, fils d'Anob, frère d'Arsace III.

382. Arsace IV, et Valarsace ou Vagharschag II, fils de Pap.

riche et la plus vaste resta à la Perse. Le gouverneur chargé de son administration prit le titre de *marzban*, ou *garde de la frontière*. La condition du peuple arménien devint fort triste : il était sous le joug de deux puissances rivales et ennemies, qui n'avaient d'autre intérêt commun que celui d'affaiblir et de pressurer le malheureux royaume dont elles se disputaient les lambeaux. Aux horreurs de l'anarchie et de la guerre civile se mêlèrent les persécutions du fanatisme religieux. La partie persane de l'Arménie était attirée vers le magisme, soit de vive force, soit par tous les autres genres de séductions possibles; la partie grecque, tout en restant chrétienne, n'était pas cependant en unité de communion avec l'Église de Constantinople. Ainsi les Arméniens étaient divisés à la fois par la conquête et par la doctrine (*).

383. Arsace IV, seul.

387. Le royaume d'Arménie est partagé entre les Romains et les Persans. Arsace continue de gouverner la portion occidentale, comme vassal de l'empereur de Constantinople. Le roi de Perse, Schahpour III, donna la partie qui lui était échue à Khosrov III, issu d'une autre branche de la race des Arsacides.

389. Après la mort d'Arsace IV, l'empereur grec donna le gouvernement de l'Arménie grecque au général Kazavon, fils de Sbantarad, de la famille des Gamsaragans, issue de la race des Arsacides de Perse. Ce général se soumit bientôt après à Khosrov III, qui se reconnut alors tributaire de l'empire. Cette conduite mécontenta le roi de Perse, Bahram IV; Khosrov fut alors détrôné et enfermé dans la forteresse de l'Oubli dans Susiane.

392. Vrham-Schabouh ou Bahram-Schahpour, frère de Khosrov III, placé sur le trône par Bahram IV.

414. Khosrov III, rétabli après la mort de son frère par le roi de Perse Jezdedjerd Ier.

415. Schabouh ou Schahpour, fils du roi Jezdedjerd Ier.

419. Interrègne. Le patriarche Sahag II, et son neveu le général Vartan, de la race des Mamigonéans, prince de Daron, gouvernèrent l'Arménie.

422. Ardachès IV, nommé ensuite Ardaschir, fils de Vrham-Schabouh, est placé sur le trône par le roi de Perse Bahram V.

428. Il est détrôné par le même prince, et le royaume des Arsacides est détruit.

(*) MARZBANS OU GOUVERNEURS NOMMÉS PAR LES ROIS DE PERSE.

428. Véh Mihir Schahpour, nommé par Bahram V. Le prince Vahan, de la race des Amadouniens, fut chargé de l'administration intérieure du pays, et Vartan Mamigonéan, prince de Daron, surnommé Medz (le Grand), fut pendant dix-neuf ans sbarabied ou généralissime.

442. Vasag, prince des Siouniens, nommé marzban par Jezdedjerd II, roi de Perse.

452. Adrormizt-Arschagan, Persan, nommé aussi par Jezdedjerd II.

464. Aderveschnasb-Iozmentéan, Persan, nommé par Fyrouz.

481. Sahag, asbied ou chevalier, de la race des Pagratides. Il se révolta contre les Persans, et mourut en combattant contre eux, après un gouvernement d'un an et sept mois.

483. Schahpour-Mihranéam, Persan, nommé par Fyrouz, gouverne pendant six mois. Nikhor-Veschnasb-Tad, Persan, nommé aussi par Fyrouz, gouverne pendant quatre mois.

484. Antégan, Persan, nommé par Fyrouz, pendant sept mois.

485. Vaham, surnommé Medz (le Grand), de la race des Mamigonéans, prince de Daron, fils de Hmaïéag, frère de Vartan le Grand. Il s'était révolté contre les Persans, et il contraignit le roi Balasch de le nommer marzban. Il fut ensuite confirmé dans sa dignité par Kobad, frère de Balasch et fils de Fyrouz.

511. Vart, frère de Vahan. Il se révolta contre Kobad, qui le destitua et l'emmena prisonnier à Ctesiphon.

515. Pourzan, Persan, nommé par Kobad

518. Mejej, prince de la race des Kénouniens, nommé par Kobad, et confirmé par son fils Chosroès le Grand, ou Kosrou-Anouschrewan.

548. Tenschabouh ou Tenschahpour, Persan, placé aussi par le même roi.

552. Veschnasvahran, Persan, placé aussi par le même roi.

558. Varaztad, Persan, nommé aussi par Chosroès.

564. Souren-Djihrveschnasbouhen, Persan, gouverneur placé par le même roi. Il fut tué par Vartan, prince des Mamigonéans, qui s'était révolté.

Les Perses exerçaient une propagande active pour arrêter les progrès du christianisme, et pour étendre les principes du magisme. En l'an 442, Mihir Nerseh, général persan, fut envoyé avec beaucoup de prêtres et de soldats pour remplir une mission religieuse. Menaces, présents et promesses, tout fut employé pour gagner ou épouvanter les princes. Il leur adressa une proclamation qui contient un exposé curieux de la doctrine de Zoroastre, et de la manière dont on concevait à cette époque le christianisme. En voici le contenu :

« Mihir Nerseh aux Arméniens, salut.

« Sachez que tout homme habitant sous le ciel, qui ne suit pas les préceptes de la religion de nos pères, est sourd, aveugle et séduit par les génies d'Ahriman. En effet, avant l'existence des cieux et de la terre, le grand dieu Zervan, ou le *temps sans bornes*, offrit un sacrifice pendant mille années, en disant : « Peut-être aurai-je un fils nommé Ormuzd, qui fera le ciel et la terre. » Or il conçut dans son ventre deux fils, l'un parce qu'il offrait des sacrifices, et l'autre en proférant le mot *peut-être*. Lorsqu'il connut qu'ils étaient dans son ventre, il dit : « Celui qui viendra le premier, je lui donnerai la royauté. » Mais celui qui avait été conçu dans le doute, lui fendit le ventre et sortit par cette ouverture. Zervan lui dit : « Qui es-tu? — Je suis, répondit-il, ton fils Ormuzd. » Zervan lui dit : « Mon fils est lumineux et exhale une agréable odeur; toi tu es ténébreux et ami du mal. » Comme il pleura amèrement, il lui donna la royauté pour mille ans.

« Ayant engendré un second fils, il le nomma Ormuzd, et enleva la royauté à Ahriman pour la lui donner, en disant : « Puisque j'ai offert des sacrifices pour toi, c'est à toi maintenant d'en offrir pour moi.

« Et Ormuzd fit le ciel et la terre, et Ahriman créa contre lui le mal, divisant ainsi en deux les créatures : les anges, qui viennent d'Ormuzd, et les *dews* (*). C'est ainsi que tous les biens existants aux cieux et ici-bas viennent d'Ormuzd; tandis que Ahriman est l'auteur de tout le mal qui arrive dans les deux mondes. De même Ormuzd a fait tout ce qui est bon sur la terre, et ce qui n'est pas bon, c'est Ahriman qui l'a fait. Ainsi Ormuzd a créé l'homme, et Ahriman les maux, les maladies et la mort. Toutes les inimitiés et les événements fâcheux, les guerres pleines d'amertumes sont les œuvres du mauvais principe; et les choses heureuses, la puissance, la gloire, les honneurs, les avantages du corps, la beauté du visage, l'éloquence, la longévité, tout cela est le produit du bon principe. A tout ce qui est différent, il s'y trouve mêlé un élément mauvais.

« Tous ceux qui disent que Dieu a créé la mort, et que le mal et le bien procèdent de lui, sont dans l'erreur. Surtout les chrétiens, qui soutiennent que Dieu est susceptible de colère, qu'il a créé la mort, et soumis l'homme à cette punition, parce qu'il avait mangé une figue. Cependant si l'homme ne porte pas d'ordinaire cette haine à un autre homme, encore moins Dieu aux autres hommes; celui qui dit cela est aveugle et sourd; il a été séduit par les *dews* d'Ahriman.

« Il est encore une autre erreur que commettent ceux qui disent que Dieu, le créateur des cieux et de la terre, est

571. Vartan, surnommé P'hok'hr (le Petit) prince de Daron, de la race des Mamigonéans, fils de Vasag, fils de Vart, prince indépendant, soutenu par les Grecs : mais à la fin il fut chassé par les Persans.

578. Mihran-Djihrveghon, Persan, nommé par Chosroès le Grand.

593. Sempad, surnommé Pazmaïaghth (le Victorieux), de la race des Pagratides, marzban d'Arménie et du pays de Vergan, nommé par Chosroès II, ou Khosrou-Perwiz.

601. David, prince de la race des Saharhouniens, nommé par le même roi.

625. Varazdirots, de la race des Pagratides, fils de Sempad, nommé aussi par Khosrou Perwig, gouverne pendant sept ans.

(*) Nom des mauvais génies, dont on croit retrouver le radical dans les mots *diabolus*, *devil*, *etc*.

descendu et est né d'une femme nommée Marie, dont le mari s'appelle Joseph. Beaucoup se sont égarés à la suite de cet homme. Si le pays des Romains est enseveli dans la plus profonde ignorance, et s'il s'est séparé de notre religion parfaite, c'est qu'il ne s'inquiète pas du mal qui peut en résulter. Pourquoi, vous autres, vous livrez-vous aux mêmes égarements? La religion que suit votre maître est aussi la vôtre, et nous cherchons à vous convertir, étant obligés de rendre compte un jour a Dieu de vous.

« Ne vous fiez pas à vos chefs que vous nommez Nazaréens, car ils sont très-fourbes; et ce qu'ils vous enseignent par leurs paroles, ils ne peuvent le réaliser par leurs œuvres. Manger de la viande, disent-ils, n'est pas un péché; et eux-mêmes refusent d'en manger. Il est permis de prendre une femme, disent-ils encore, et cependant ils refusent de regarder les femmes. C'est un grand péché, selon eux, d'amasser des richesses; et ils estiment plus la pauvreté que l'opulence. Ils respectent la misère et ils condamnent les riches. Ils se rient de la fortune, et méprisent la gloire. Ils aiment les vêtements grossiers, et ils préfèrent ce qui est vil aux choses honorables; ils louent la mort et méprisent la vie; ils dédaignent d'avoir une postérité, et ils honorent le célibat. Si vous les écoutiez, et si vous vous éloigniez de vos femmes, la fin du monde viendrait promptement.

« Mais je n'ai pas l'intention de vous mettre par écrit toutes leurs erreurs, car il y a encore beaucoup de choses qu'ils disent. Le pire de tout ce que nous vous avons écrit, c'est de prêcher aux hommes que Dieu a été mis en croix, qu'il est mort, qu'il a été enseveli, qu'ensuite il est ressuscité, et qu'il est monté aux cieux. N'était-il pas digne de vous de juger ici des doctrines aussi détestables? Les *dews* ne sont pas méchants; ils ne peuvent être ni pris, ni tourmentés par les hommes; bien moins encore le Dieu créateur de tous les êtres; choses absurdes, que nous rougissons de répéter. »

Les évêques, assemblés par le patriarche Joseph Ier, protestèrent contre cet édit, et demeurèrent, avec la masse de la nation, inébranlablement attachés à la foi chrétienne. Quelques princes apostasièrent. Cet exemple produisit d'heureux résultats, chose assez extraordinaire, car le peuple, indigné de cette lâcheté, court aux armes; le patriotisme est exalté par le zèle religieux, et les étrangers idolâtres sont repoussés. Les nombreuses forteresses dont les Persans avaient couvert le pays, sont détruites; et tout ce qui tombe sous la main des Arméniens est emmené en captivité, hommes, femmes et enfants. Les temples des mages sont renversés, et les ornements qui les décorent servent à embellir les églises du vrai Dieu. De cette manière, dit l'historien Élisée, à la place des idoles on vit briller la croix du Christ rédempteur, et tous les cœurs s'ouvrirent à l'espérance.

Comme la puissance des Perses était trop formidable pour que les Arméniens espérassent pouvoir résister seuls à de nouvelles attaques, et comme, d'un autre côté, ils savaient que l'humiliation des dernières défaites avait allumé chez leurs ennemis la soif de la vengeance, ils songèrent à chercher un appui et des défenseurs parmi les Grecs. Ils envoyèrent donc une ambassade à Constantinople. L'empereur Théodose expirait, et Marcien, son successeur, partisan trop zélé du concile de Chalcédoine, refusa de prêter son assistance à des schismatiques. D'après les conseils de quelques patriciens mal intentionnés, il envoya un ambassadeur à la cour de Perse, en lui recommandant de traiter secrètement avec le roi. Il promettait en outre de s'opposer à toutes tentatives d'insurrection des Arméniens. Ceux-ci ne furent point découragés par cette défection; réunis sous le commandement de Vartan, ils allèrent présenter bataille à l'ennemi sur les frontières de la Géorgie, et remportèrent une victoire complète. Le roi de Perse accourt venger la défaite de l'apostat Vasag, son général, et trouve Vartan dans les

plaines d'Artaxate. Vartan avait environ soixante-six mille hommes sous ses ordres, tous disposés à verser la dernière goutte de leur sang pour la conservation de leur foi et de leur patrie. Les évêques, les prêtres et les docteurs de la nation étaient venus se mêler aux troupes, non pour prendre une part active au combat, mais pour relever le courage des soldats par leurs exhortations.

Le 2 juin de l'année 451, les deux armées en vinrent aux mains. « La bataille, dit le même historien Élisée, se livra à la fin du printemps; et les prairies verdoyantes furent dévastées par la foule. Le cœur saignait à la vue des monceaux de cadavres; ajoutez à ce spectacle, les lamentations des blessés, le râle des mourants, la fuite précipitée des lâches, des femmes; les gémissements des enfants, les plaintes des parents et des amis, et vous aurez encore une faible idée de cette scène déchirante. » Le brave général Vartan cueillit, dans cette journée, la palme du martyre; il périt au fort de la mêlée, et sa mort ne fit qu'exciter les adorateurs du feu, qui firent main basse sur tous ceux qui résistaient. Les débris de l'armée arménienne se réfugièrent dans une forteresse, que le manque de vivres et les assauts réitérés des Persans les forcèrent bientôt d'abandonner. Sept cents hommes se frayèrent un passage au travers de l'armée ennemie, et opérèrent leur retraite; le reste fut massacré.

L'apostat Vasag fut investi du gouvernement du pays; mais ses compatriotes rougirent de se soumettre à son autorité. Aussi les voyait-on déserter en foule les villes et les bourgades; l'épouse quittait sa couche, et le nouveau marié la chambre nuptiale; les vieillards étaient arrachés à leur demeure, et les petits enfants au sein de leurs mères. Les jeunes hommes et les jeunes filles fuyaient dans les retraites inaccessibles des montagnes. Vivre à la manière des bêtes sauvages au fond des antres, leur paraissait préférable à une vie tranquille dans leurs demeures, achetée au prix de l'apostasie. Ils se nourrissaient, sans murmurer, d'herbes et de racines, oubliant leurs mets accoutumés; et les voûtes de leurs souterrains leur semblaient aussi douces à habiter que de riches appartements lambrissés. Les chants qu'ils faisaient entendre étaient les psaumes, et l'Écriture sainte était leur lecture. Chacun se tenait lieu à soi-même de temple et de pontife; leur corps était le saint autel, et l'âme la victime de l'holocauste. Ils supportaient avec calme la perte de leurs biens; et jamais il ne revenait à leur mémoire qu'autrefois ils les avaient possédés. Toutes leurs espérances étaient en Dieu; et la seule demande qu'ils lui faisaient, c'était qu'il ne les exposât pas à devenir les témoins de la ruine de sa sainte Église.

Telle est la peinture touchante que les historiens contemporains nous font des malheurs de l'Arménie; et cependant ils n'étaient en quelque sorte que le prélude de plus effroyables désastres qui ne cessèrent de l'accabler.

La famille des Vahan fournit de nombreux chefs distingués par leur valeur, et qui organisèrent contre la Perse une guerre sanglante de partisans. Ils réussirent à conférer la dignité de marzban à Sahag, de la famille des Pagratides; mais l'Arménie resta toujours soumise à la Perse; et le schisme religieux, alors croissant, favorisa les vues des Chosroès, en jetant de nouvelles semences de division entre les Grecs et les Arméniens.

« En ces jours, dit Jean l'historien, parut Mahomet, audacieux novateur, qui prétendait être envoyé de Dieu pour prêcher les vérités de la foi d'Abraham et de la loi de Moïse. Injuste dans sa justice, déshonoré dans ses honneurs, parjure dans ses serments, ses offrandes ne pouvaient être agréées de Dieu, et sa pitié était cruelle. Cela devait être; jamais le fils de l'esclave n'a pu être l'héritier de l'enfant libre; et le fidèle n'a jamais pu céder ses droits à l'incroyant. »

Les forces de l'Ismaélite étaient grandes, et il défit toutes les troupes de l'empereur Héraclius. Bientôt la

plaine de l'Ararat fut envahie; Tovin fut emportée d'assaut. Un nombre considérable d'habitants perdit la vie. Trente-cinq mille furent vendus et emmenés dans la Syrie.

La force de la nation était totalement éteinte, quand le voile sombre du Sud fut déchiré, et qu'il s'éleva contre nous un vent mortel et brûlant, qui, desséchant toutes les jeunes plantes du jardin de notre Église, les flétrit de son souffle: alors, au bout de peu d'années, la race des Ismaélites, après avoir mis la confusion et le désordre dans le Nord, s'empara de tout le pays. A cette vue, Théodore et d'autres grands, saisis d'épouvante, se soumirent à ces brigands, faisant un pacte avec la mort et une alliance avec l'enfer. Ils avaient abandonné le parti de l'empereur, qui, après avoir rassemblé une armée nombreuse, vint en diligence en Arménie pour les soumettre. Il ne trouva d'obéissants que les Géorgiens, ce qui redoubla la colère de Constantin, en sorte qu'il pensait à exterminer notre pays. Heureusement les supplications du patriarche Nersès changèrent la résolution du roi, qui vint avec des sentiments pacifiques dans la ville de Tovin, et prit son logement dans le palais patriarcal (*).

Après un ou deux engagements, les Arabes restèrent maîtres de l'Arménie, et prirent pour otages les femmes, les fils et les filles de tous les princes du pays. Théodore accompagna les Arabes en Syrie avec toute sa maison, et il y mourut. Son corps fut rapporté et déposé dans le tombeau de ses ancêtres. Lorsque le patriarche Nersès eut appris sa mort, et qu'il ne vit plus le pays inquiété par les Arabes, il retourna à son siége, et, de concert avec les grands, il nomma prince de l'Arménie Hamazasb, Mamigonéan, homme qui, outre son amour pour les lettres, et son instruction variée, s'efforçait encore de compléter la gloire de la valeur de ses ancêtres.

Affranchis du joug onéreux et dur des Arabes, les Arméniens se soumirent à l'empereur, à qui Nersès demanda qu'Hamazasb fût créé curopalate et gouverneur de l'Arménie. Informé de cela, l'émir fit massacrer tous les otages des Arméniens, au nombre de plusieurs mille. A partir de ce jour, l'esprit de discorde fut suscité par Dieu, et jeté au milieu du camp des Arabes, qui se levèrent les uns contre les autres; et, tirant leur glaive, firent entre eux un horrible carnage. L'émir lui-même fut tué, et on lui en substitua un autre (*).

Les troupes arabes d'Égypte, en faisant leur paix avec l'empereur, embrassèrent la foi chrétienne; et seize mille environ reçurent le baptême. Mava, élu général, après le meurtre de l'autre émir, eut la domination universelle des Arabes, et il fit régner la paix dans tout son empire.

Hamazasb, après avoir été revêtu trois années de la dignité de curopalate, arriva au terme de sa carrière, mourut, et fut réuni à ses pères.

Sempad le Pagratide prit en main le commandement. Alors Merwan fut envoyé dans l'Arménie comme *osdigan* (**), et il livra de fréquents combats à la nation. Tous ceux qu'il prenait, il les tuait et les mettait en pièces sur-le-champ. L'île de Sevan, située dans le lac de Khegham, ne fut pas emportée dès la première attaque, mais un ou deux ans plus tard. Elle leur fut livrée, et tous ceux qui se trouvaient dans la forteresse furent emmenés captifs; et, après avoir pris tout le butin, ils la détruisirent de fond en comble.

L'an 85 de l'ère des Arabes, Abd-el-Melek était calife. Ses troupes qui étaient en Arménie mirent tout à feu et à sang, comme si le démon avait soufflé en eux sa rage. Au moyen de promesses trompeuses, de fausses espérances et d'autres séductions, on parvint à réunir dans un même lieu les corps formés de la noblesse à cheval, et ils inscrivirent leurs noms dans le

(*) Jean, patr., pag. 147, 162.

(*) Jean, patr., pag. 163, 174.

(**) L'osdigan était un préfet ou proconsul, chargé de régir le pays dont il recevait le gouvernement au nom du calife.

tribunal, comme si l'on devait leur distribuer la solde annuelle. Ensuite, lorsqu'ils furent désarmés, on les renferma dans l'église de la ville de Nakhdchivan; puis, ayant muré les portes avec des briques, on leur boucha ainsi toutes les issues. Ces infortunés, se voyant surpris, chantèrent le cantique des enfants de la fournaise, tandis que leurs impitoyables bourreaux, après avoir enlevé le toit de l'église, la remplirent de feu, dont les flammes s'élevèrent avec plus de furie que celles de Babylone, au moyen des matières inflammables, du toit en bois de l'église, et des briques ardentes que l'on versait sur eux; et cependant leur cantique d'actions de grâces ne cessa qu'avec le dernier soupir. Ces barbares, pour se délivrer de la crainte que leur inspirait des soldats aussi braves, firent prisonniers ceux que le feu avait épargnés, et les conduisirent à Tovin, d'où ils les envoyèrent sous bonne escorte à Damas (*).

Abd-el-Melek eut pour successeur au califat son fils Velid, qui, étant mort au bout de peu de temps, fut remplacé par son frère. Puis vint Omar, qui fit tourmenter cruellement Vahan, lequel, après avoir fait les plus belles actions pour le nom du Christ, reçut à Houroudjaph, ville de Syrie, la couronne du martyre.

Les funestes effets de l'esprit de parti, qui, dans les matières religieuses, dégénère toujours en fanatisme, sont bien sensibles dans ce fait rapporté par le même historien, avec un air d'approbation tacite, bien qu'on voie des chrétiens recourir à l'intervention des musulmans pour sévir contre d'autres chrétiens. « Pendant qu'Élie était patriarche, dit Jean, un certain Nersès, archevêque d'Albanie, égaré par un orgueil impie, se déclara le partisan de la secte de Chalcédoine; et, ayant gagné la princesse qui était alors chargée du gouvernement de cette province, ils travaillaient de concert à précipiter le pays dans la scandaleuse hérésie de Léon, qui fait de Jésus-Christ un homme. Ce fait étant venu à la connaissance des grands, ils en avertirent le grand patriarche Nersès, qui, malgré le zèle qu'il déploya, et les nombreuses lettres qu'il leur envoya à deux reprises diverses, pour leur expliquer la vraie foi, ne put les ramener de leur funeste erreur. Alors le patriarche, mettant à exécution les conseils de sa sagesse et de sa longanimité, écrit une lettre au calife Omar, dont voici la teneur : « Nous avons dans notre pays un prélat et une princesse qui, sortis des voies de la soumission qu'ils doivent à Votre Majesté, refusent aussi de nous obéir, à nous qui mentionnons toujours votre nom dans nos prières, tandis qu'eux cherchent à soumettre notre pays au roi de la ville de Rome; et, si vous ne vous empressez de les enlever d'ici, ils s'entendront avec les Romains pour ce qui regarde les tributs et les autres règlements. » En recevant cette lettre, le calife traita avec la plus haute distinction l'envoyé du patriarche; et lui-même lui dépêcha le chef de ses eunuques, avec l'ordre de lui amener sur-le-champ les deux coupables. Lorsqu'il fut venu en Arménie, il s'empara de leurs personnes, les chargea de fers, et, les faisant monter sur des chameaux, il revint vers le calife. Ainsi la prudence du patriarche éloigna de son troupeau la mort spirituelle, en faisant punir Nersès et la princesse. Ensuite il consacra un autre archevêque, et le mit à la place de l'hérétique. »

Vers ce temps, le calife envoya comme osdigan de l'Arménie un certain Échid, qui, arrivé dans la ville de Nakhdchivan, nomma dans chaque province des commandants et des gouverneurs. Lorsqu'il eut soumis la province de Pakrevan, il y établit pour préfet un de ses favoris, lequel étant venu dans le couvent de Saint-Grégoire, situé en ce canton, y fixa sa résidence. Il avait été frappé de la beauté et de la magnificence de tous les objets d'or et d'argent servant au culte des autels, des couleurs vives et variées du rideau du sanctuaire et des vêtements sacer-

(*) Jean, patr., pag. 163, 174.

dotaux. Stimulé par sa détestable avarice, il chercha dans son âme artificieuse les moyens de s'approprier ce dépôt sacré. Sa scélératesse le porta à faire étrangler secrètement un de ses derniers esclaves, et à le jeter pendant la nuit dans une fosse profonde dont on referma l'entrée. Dès le lendemain matin, comme s'il avait ignoré le fait, il alla lui-même à la recherche de ce misérable; il fit mettre en prison et charger de chaînes tous les religieux, comme s'ils connaissaient la cause de la disparition de son esclave. Après avoir visité le monastère, il fit découvrir la fosse où gisait la victime. Alors ce tigre sanguinaire, poussant des rugissements, condamne tous ces saints hommes à la mort qu'il méritait; ensuite il instruit de la chose l'osdigan, qui ne put, à cause de la distance, s'assurer de l'exactitude du fait. C'est ainsi que l'innocence ayant été déclarée coupable, l'osdigan donna l'ordre de tuer tous ces religieux sans examen ni procès, et ce bourreau impitoyable fit passer au fil de l'épée plus de quarante personnes. S'emparant après cela de la totalité des richesses du couvent, il combla la mesure de sa méprisable avarice. Quelques religieux, qui avaient cherché un asile dans les cavernes des montagnes, trouvèrent à leur retour les cadavres de ces saints immolés par le glaive, et l'église de Dieu dépouillée de ses ornements. Au lieu de cantiques d'allégresse, ils firent entendre de lugubres lamentations, surtout parce qu'ils n'avaient pas été jugés dignes de leur fermer les yeux. A peine reçurent-ils les honneurs de la sépulture, ces hommes dont l'innocence, punie comme coupable, leur valut du moins la consolation d'être inscrits sur le livre de vie des martyrs (*).

Cependant les Arabes furent repoussés à plusieurs reprises, et le courage de quelques chefs vengeait le pays de tous les maux dont ils l'accablaient. Mais ces succès étaient incomplets; lorsqu'une tribu était détruite, d'autres tribus plus formidables accouraient du désert, aussi nombreuses que les nuées de sauterelles qui ravagent annuellement les rives de l'Euphrate. Plusieurs siècles se passèrent dans cette lutte incertaine et sanglante, jusqu'à ce que les Arabes fussent chassés à leur tour par les Mongols et les Turcs. Les Arméniens se trouvaient dans un état semblable à celui qui signala la durée de la domination des Perses : les Arabes les avaient remplacés. Contraints de se jeter dans les bras des Grecs, ils trouvaient en eux des oppresseurs plutôt que des auxiliaires. Si quelque émir leur offrait des propositions de paix, et si par lassitude ou découragement ils les acceptaient, les représailles des Grecs étaient terribles; comme aussi les musulmans tiraient une affreuse vengeance de la moindre défection qui ralliait les Arméniens à l'empire d'Orient.

Au milieu de ces désastres, la famille des Pagratides s'élevait sur les ruines de l'aristocratie, et jetait les fondements d'une puissance qui servit à défendre les derniers restes de la nationalité.

Si nous consultons les historiens de l'époque, et surtout Jean VI, nous verrons avec consolation que la foi religieuse ne cessait d'enfanter des actes héroïques de sacrifice et de dévouement. Boukaï, dit-il, opprime de nouveau la province, où se répandent ses coureurs qui passent au fil de l'épée tous les hommes armés, et traînent attachés par des cordes le petit nombre de ceux qu'ils mènent au tyran. Ils sont réunis à ceux qu'on avait amenés de Daron et du Vasbouragan. Les plus beaux d'entre eux sont mis à part et enfermés, dans l'espoir qu'ils se soumettraient à la loi de Mahomet. Le reste périt par le fer.

Boukaï les interrogea, en les priant de renier le Christ et de se convertir à sa foi. Par une folie belle et toute chrétienne, ils persistent dans leur croyance, aimant mieux aller se réunir au Christ que de jouir ici-bas dans le péché. Ils montrèrent clairement que les misères du temps ne peuvent être mises en parallèle avec les gloires

(*) Jean, patr., pag. 217.

de la vie future. Le tyran a recours aux supplices; il les charge de fers et les presse par ses discours, par les coups et par la faim, espérant que la frayeur des tortures les ferait consentir à ses désirs. Mais ils supportent avec courage les tourments, la question et les coups. Tout leur corps est mis en lambeaux, et cependant, comme s'ils ne comptaient pour rien ces épreuves, ils marchent fermement à la mort, car ils étaient fortifiés par l'eau vivifiante qui jaillit des flancs du Christ, et qui les arrosait. Quand le tyran vit leur constante résolution de mourir pour le Christ, il fit peser sur eux tout le poids de sa colère, comme une bête féroce. Il ordonne de les livrer au feu, non pas soudainement, mais il les tourmente avec lenteur comme une brebis que l'on traîne à l'abattoir. Contre son attente, remplis d'une espérance divine, ils ne passent point du bien au mal, mais du mal au bien; et, après avoir souffert patiemment leurs tortures, ils deviennent participants des biens des confesseurs du Christ qui les couronne dans leur mort.

Il y avait parmi eux six compagnons dont le chef portait le nom d'Adam, du district d'Alpag, du bourg d'Orsiran. Comme ils étaient d'une belle figure, habiles à manier les armes, on ne les tua point avec les autres, dans l'espoir de les faire tomber dans quelque déception. On leur offrit de riches présents, et des trésors d'or et d'argent, avec la promesse de leur donner des villages et d'autres propriétés, puis des dignités à la cour de l'émirabied. Mais ils se montrèrent insensibles à ces offres; et, comme de généreux martyrs, ils raniment leur foi dans le Christ, préférant la mort à la vie.

La rage du tyran redouble, et il commande de leur infliger les plus cruelles tortures, et d'épuiser sur eux les plus affreuses atrocités, que la langue ne peut raconter, ni la plume décrire. Leur espérance surnaturelle, leur amour du Christ, et la joie des honneurs du martyre adoucissent l'amertume de leurs tourments. Il les fait suspendre à un poteau, où ils demeurent attachés comme à une croix. Adam, par ses vives exhortations, relevait le courage de ses frères : Ne redoutez point, disait-il, la mort temporelle; si nous sommes tourmentés à cause du Christ, nous participerons aussi à sa vie. Puis, élevant au ciel ses pensées, au lieu de ses yeux, car sa position douloureuse inclinait sa tête vers la terre : Nous espérons dans le Christ, disait-il; aujourd'hui, fête annuelle de saint Georges, j'avais coutume d'offrir pour sacrifice un bélier, eh bien, à cette heure je m'offre moi-même pour la gloire de son nom, à la place de cette victime. O Christ, accepte l'offrande de ma personne; reçois mon sacrifice, et réunis-moi au nombre de tes saints martyrs, qui ont aimé le jour éclatant de ta venue. C'est ainsi que, résistant avec patience à ce long combat, ils en sortent vainqueurs, et reçoivent du Christ la couronne d'immortalité. La foule des chrétiens, témoin de leur supplice, se répandit en actions de grâces.

Le nombre des martyrs, qui précède et qui suit la trois cent deuxième année de l'ère arménienne, s'élève à plus de cent cinquante, sans y comprendre tous ceux qui périrent dans les autres provinces ou dans les villes, et dont les noms sont inscrits sur le livre de vie. Le patriarche Jean institua, en l'honneur de ces saints martyrs, une fête annuelle que l'on célébrait le vingt-cinq du mois de Meheg, à la grande gloire de Dieu.

Quelques-uns d'entre eux ne purent résister à cette lutte, ni en supporter les assauts. Ils se soumirent à l'abominable loi des musulmans, et renièrent la foi du Christ pour ce culte diabolique. On eut dit qu'ils s'étaient couverts de la cendre de la pénitence, tant ils étaient tristes, abattus, flétris. Sans même acquérir les biens terrestres, ils perdirent la gloire du martyre et la vie céleste, plus belle, plus précieuse que tous les honneurs, ne recevant en partage que les flammes de la géhenne éternelle.

Ésaïe, prince des Albaniens, tombe

en son pouvoir, avec toute sa famille, par l'effet d'une ruse. Les autres seigneurs du pays subissent le même sort, ce qui ne put se faire sans effusion de sang. Captifs et enchaînés, ils sont conduits à la cour de l'émirabied par Sempad, qui espérait qu'on lui donnerait à régir une grande partie de l'Arménie, ou qu'on le congédierait avec beaucoup d'honneurs et de présents. Mais, lorsqu'il fut en présence de l'émirabied, on lui fait partager les mêmes chaînes, et il est jeté en prison, sans égard pour les bons procédés de son ancienne alliance. Après quelque temps, les princes arméniens et albaniens, qui étaient prisonniers, sont soumis à l'épreuve d'embrasser le musulmanisme, en reniant la foi du Christ, de recevoir des présents et des honneurs, et de retourner dans leur patrie, au sein de leur famille, ou bien de terminer leur vie dans les supplices et des tortures inouïes. Comme on les effrayait chaque jour par des menaces, et qu'on prolongeait leur détention, quelques-uns, sur la foi des promesses de l'émirabied, abjurent, et d'autres, sans se soumettre à la circoncision, faisaient cependant espérer que, dans un temps opportun, ils condescendraient aussi à ses désirs.

Le sbarabied Sempad oppose courageusement au mensonge un amour de la vérité digne de ses cheveux blancs. D'une foi parfaite, et confiant dans les promesses de la vie éternelle, il ne prête l'oreille à aucune de leurs propositions, aimant mieux mourir pour le Christ, que de jouir de la vie dans le péché. Il se contenta de cette réponse : Je ne puis abandonner la religion chrétienne, don que la grâce du baptême m'a accordé, pour me soumettre à votre culte impie. Lorsqu'on connut sa volonté inébranlable, on songea à le faire périr dans les tourments. La grâce céleste lui permit de se racheter, par la mort du corps, de la mort éternelle de l'âme; et, en évitant de tomber dans l'apostasie, il s'assura l'honneur du martyre. Tous les ordres des chrétiens enlevèrent son corps en récitant des psaumes, au milieu des bénédictions et des chants spirituels; et ils le transférèrent dans la chapelle de Saint-Daniel le prophète, à l'endroit même où il avait été précipité dans la fosse aux lions.

En 859, Achod le Pagratide recevait le titre de *prince des princes*, et, par son habileté, il sut si bien se concilier les bonnes grâces de l'empereur grec et du calife arabe, qu'il fut reconnu plus tard *roi* par l'un et par l'autre. La ville qu'il avait pour capitale était Gars, Kars ou Garouts, située sur le fleuve Akhouréan, dans le pays de Vanant (*). Sempad, fils d'Achod, fut moins heureux; pris dans Tovin, où il s'était enfermé avec ses trésors, il resta à la merci du général arabe Afschin. La fortune lui devint ensuite plus favorable, et sans la jalousie des grands, qui craignaient toujours l'élévation de quelqu'un d'entre eux, il aurait pu délivrer son pays du joug des étrangers. Mais l'esprit d'individualisme et de rivalité qui a toujours perdu la nation arménienne, se réveilla plus fortement dans les esprits; les seigneurs prêtèrent leur assistance au général Youssouf, et Sempad fut vaincu. Après un an de captivité, il mourut misérablement à Tovin. Son fils Achod, *Bras de fer*, essaya de le venger. A la tête de braves déterminés, il courait le pays, surprenant les bandes arabes, qu'il taillait toujours en pièces. Les secours qu'il reçut de Constantinople lui permirent de livrer une bataille rangée dans laquelle Youssouf eut le dessous, et Achod se vit paisible souverain du royaume; il reçut même le titre fastueux de *roi des rois*, ce qui, dans la réalité, désignait simplement sa prééminence ou sa suzeraineté sur les autres petits princes ses vassaux.

Sous le règne d'Apas, son frère, les émirs arabes et kurdes du Diarbekre se révoltèrent pour conquérir une indépendance que quelques-uns n'ont pas perdue depuis cette époque. Achod III, fils d'Apas, commit la faute impardonnable de diviser son pouvoir, en nommant son frère roi de Kars. Cette

(*) Voy. les figures 24 et 29.

nouvelle dynastie, ainsi que celle des Corigéans dans l'Albanie arménienne, et la maison des Ardzrouniens dans le Vasbouragan, ne firent que détruire le lien d'unité formé par la restauration de la monarchie. Les princes musulmans profitaient habilement des rivalités produites par la diversité des intérêts de tous ces rois. Toutefois Sempad II, fils d'Achod II, eut un règne brillant, et ayant fixé sa résidence, il y bâtit, suivant la tradition, mille et une églises, par lesquelles le peuple arménien jurait proverbialement dans ses serments (*).

Au commencement du onzième siècle, les Turcs seldjoukides se montrent sur les frontières d'Arménie, s'enhardissent à passer l'Araxe, et ne se retirent que devant le sbarabied Vasag, qui les défait heureusement. La terreur causée par l'irruption de ces barbares inspira au roi du Vasbouragan l'idée de céder ses États à l'empereur des Grecs, Basile, à condition qu'il lui donnerait en échange la ville de Sébaste.

Cette concession fut fatale aux Arméniens, parce qu'elle attira près d'eux des voisins dont l'ambition tendait sans cesse à accroître leur domaine; aussi détachaient-ils chaque jour du royaume des Pagratides une portion de leur domaine. Le roi de Géorgie, se coalisant avec le roi Jean, essaya de résister aux tentatives de Basile II, mais sans aucun succès; car l'empereur grec ne lui pardonna qu'à condition qu'il se reconnaîtrait son vassal. A la mort de Jean, les princes arméniens voulurent secouer le joug, et ils furent assez heureux pour faire lever le siége d'Ani, bloquée par les Grecs. Constantin Monomaque soutint les droits de son prédécesseur Basile, et, après avoir pris de vive force Tovin et Ani, il se vit possesseur tranquille de toute l'Arménie. Cette conquête était mal assurée, et elle obligeait les Grecs à entretenir dans le pays un corps de troupes considérable, pour la protéger contre les attaques continuelles des Seldjoukides. Tant qu'ils eurent affaire à Thogril-Begh ou à ses généraux, ils se défendirent avec avantage; mais quand vint le belliqueux Alp-Arslan ou le *Lion*, les Seldjoukides chassèrent devant eux les Grecs et les Arméniens, et même s'emparèrent de la majeure partie de la Géorgie. Ainsi les empereurs de Constantinople perdirent à jamais leur autorité sur l'Arménie.

La plus grande difficulté qu'éprouvent les conquérants, c'est de conserver leurs conquêtes : les princes seldjoukides en sont un nouvel exemple. Dès qu'ils furent maîtres de l'Arménie, il s'éleva parmi eux des rivalités et des querelles interminables. L'illustre maison des Orpélians, originaire de la Chine et occupant le trône de Géorgie, profita de l'occasion pour chasser du pays les Turcs, et pour délivrer en même temps les Arméniens. David II, à qui ses victoires ont valu le nom de *Réparateur*, commença le

(*) DYNASTIE DES PAGRATIDES.

Dep. J. C. 748. Achod, fils de Vasag, créé patrice et gouverneur de l'Arménie par Merwan II, dernier calife de la race des Omniades.

758. Sempad, fils d'Achod, tué en combattant contre les Arabes.

781. Achod, surnommé Mesager carnivore, son fils.

820. Sempad, surnommé le Confesseur, son fils. Il souffrit le martyre à Bagdad.

859. Achod, surnommé le Grand.

890. Sempad Ier, dit le Martyr, son fils.

914. Achod II, Bras de fer, son fils.

921. Achod, frère de Sempad Ier, se fait, avec l'appui des Arabes, déclarer roi à Tovin.

928. Apas succède à son frère Achod II.

952. Achod III, dit le Miséricordieux.

977. Sempad II, dit le Dominateur.

989. Kakig Ier, surnommé Roi des rois, frère de Sempad II.

1020. Jean, nommé aussi Sempad, fils de Kakig Ier.

1040. Interrègne.

1042. Kakig II, fils d'Achod IV.

1079. Il est assassiné par les Grecs dans la forteresse de Cybistra, et la monarchie des Pagratides en Arménie fut entièrement éteinte.

premier cette tâche. La tranquillité fut rétablie jusqu'à l'apparition des Mongols, qui, sous Djinghiz-Khan et son successeur Oktay, firent des irruptions dans les différentes parties de l'Arménie et de la Géorgie. Les Orpélians, s'étant attachés à leur fortune, furent ménagés et conservèrent une certaine puissance.

Les Arméniens étaient moins heureux que leurs voisins les Géorgiens. Les invasions des barbares avaient effacé les derniers vestiges de l'ancienne puissance nationale, à l'exception de la petite principauté qu'un certain Rhoupen, lors de l'extinction de la race des Pagratides, s'était conservée dans les gorges du mont Taurus. Vers l'an 1100, à l'époque où les croisés affluaient d'Europe en Asie pour la défense des saints lieux, les princes de cette maison s'allièrent aux chefs latins, et les secoururent autant qu'il était en leur puissance. La maison des Rhoupéniens subsista quatre siècles environ. Écoutons le savant Saint-Martin nous raconter comment s'éteignit leur royauté (*).

« Le règne de Léon IV fut court; ce prince périt en 1308 avec son oncle Héthoum, par la perfidie d'un général mongol, nommé Bilarghou, qui les fit assassiner. Le frère d'Héthoum, Oschin, connétable et prince de Gantchoï, se mit aussitôt à la tête des troupes pour venger la mort de son neveu, vainquit Bilarghou, le chassa de la Cilicie et fut proclamé roi. Il mourut en 1320, après un règne de douze ans et quelques mois, ne laissant qu'un jeune enfant âgé de dix ans, nommé Léon, qu'il avait eu d'une fille du roi de Chypre, de la maison de Lusignan. Les discordes civiles, les invasions des Mamelouks, des Tartares et des Turkomans, achevèrent de réduire à la dernière extrémité le royaume d'Arménie déjà considérablement affaibli; c'étaient des dévastations et des ravages perpétuels. »

« A la mort de Léon V, les grands d'Arménie choisirent alors pour leur roi un certain Jean de Lusignan, neveu du roi de Chypre et allié de la race royale; ils lui donnèrent le nom de Constantin III, et le couronnèrent dans la ville de Sis. Ce prince ne régna qu'un an : il se conduisit si mal et se fit tellement mépriser par sa lâcheté, que les nobles se révoltèrent contre lui, le tuèrent, et appelèrent au trône son frère Guy, célèbre dans l'empire grec par son courage. En 1345, ils choisirent un autre prince de la maison de Lusignan, qui régna sous le nom de Constantin IV.

« A sa mort, on choisit, d'après l'avis du pape Urbain V, un prince de la maison de Lusignan, qui porta le nom de Léon VI et fut le dernier roi d'Arménie. A peine était-il sur le trône que les Égyptiens entrèrent en Cilicie. Pour s'opposer à leur marche, il envoya à leur rencontre son connétable Libarid, qui fut vaincu et tué après des prodiges de valeur. Léon alors demanda en suppliant la paix au sultan des Mamelouks, qui la lui accorda, en exigeant de lui de fortes sommes d'argent. Mais ensuite, informé que le roi d'Arménie avait envoyé des ambassadeurs en Europe pour exciter les princes chrétiens contre lui, le sultan d'Égypte résolut d'anéantir le royaume d'Arménie; il donna en conséquence à son général Schahar Oghli l'ordre d'entrer dans la Cilicie avec une nombreuse armée, et lui enjoignit de poursuivre le roi à toute outrance. Les Égyptiens pénétrèrent sans difficulté dans la Cilicie, prirent et brûlèrent, en l'an 1371, la ville de Sis, vainquirent le roi Léon et son général Schahan, prince de Gorigos, qui étaient venus les combattre. Le roi fut blessé dans cette bataille, et contraint de se réfugier dans des montagnes inaccessibles où il se tint longtemps caché, et on le crut mort; mais, en 1373, il revint dans la ville de Tarse, dans le temps que sa femme Marie allait épouser Othon, duc de Brunswick, qui devait être couronné roi d'Arménie. Léon chercha à entamer encore des négociations avec le sultan, qui, sûr du résultat de cette

(*) Mémoires sur l'Arménie, tom. I, pag. 400.

lutte, ne voulut entendre à aucune proposition. Les Egyptiens recommencèrent la guerre avec une nouvelle fureur, en 1374, dévastèrent le pays, prirent toutes les villes et les châteaux, et enfin contraignirent le roi de se renfermer dans la forteresse de Gaban, avec sa femme, sa fille et le prince Schahan, où ils soutinrent un siége de neuf mois, et furent obligés, par le manque de vivres, de se rendre prisonniers. Ce triste événement arriva en l'an 1375. Léon VI fut conduit avec sa famille à Jérusalem, et de là au Caire, où il resta captif pendant six ans. En 1381, il obtint sa délivrance par la médiation de Jean I[er], roi de Castille. Il passa alors en Europe, alla d'abord à Rome, puis en Espagne, à la cour de son libérateur; il vint ensuite en France, où il fixa son séjour. »

Le règne de ce prince, issu de l'illustre maison des Lusignans et le dernier monarque de l'Arménie, n'a été qu'une suite de revers et d'infortunes. L'incertitude et les obscurités, triste fruit de la barbarie de ces âges, qui nous cachent les premières années de son avénement au trône, n'ont pu être dissipées par les recherches de l'historien Michel Tchamtchian, ni par la critique éclairée de M. Saint-Martin. Nous savons seulement que, fait prisonnier dans une bataille, il languit au Caire dans une longue captivité. Délivré de sa prison par le roi de Castille, son parent, il passa en Espagne, où il devint successivement seigneur de Madrid et d'Andujar; de là il vint en France, où nos rois lui accordèrent le château de Saint-Ouen; et, après avoir attiré sur sa personne les bonnes grâces du souverain pontife et des rois d'Angleterre, il mourut à Paris, le 19 novembre 1391, et fut enterré dans la chapelle du couvent des Célestins. Son tombeau, déposé durant quelques années dans le musée des Petits-Augustins, a été réuni aux tombes royales des catacombes de Saint-Denis. On lit sur son épitaphe le titre de *cinquième roi latin de l'Arménie*, ce qui veut dire qu'il était le cinquième des rois de l'Arménie, après l'extinction de la ligne masculine de la dynastie des Rhoupéniens (*).

(*) DYNASTIE DES RHOUPÉNIENS.

Dep. J. C. 1080. Rhoupen I[er], surnommé Medz, le Grand, parent de Kakig II, dernier roi pagratide.

1095. Gosdantin ou Constantin I[er], son fils.

1100. Thoros ou Théodore I[er], son fils.

1123. Levon ou Léon I[er], son frère, emmené prisonnier à Constantinople où il meurt dans la captivité.

1138. Interrègne.

1144. Thoros ou Théodore II, fils de Léon I[er].

1168. Thomas, prince latin, beau-père de Thoros II, gouverne avec le titre de *baile* ou régent.

1169. Meleh, frère de Thoros II.

1174. Rhoupen II, fils d'Étienne, frère de Thoros II et de Meleh.

1185. Léon II, surnommé le Grand, frère de Rhoupen II.

1198. Il est couronné roi par Conrad, archevêque de Mayence.

1219. Zabel ou Isabelle, sa fille.

1220. Philippe, son mari, fils de Bohémond IV, prince d'Antioche.

1222. Interrègne.

1224. Héthoun ou Haython I[er], fils de Constantin, seigneur de Pardserpert, issu de la famille royale.

1267. Léon III, son fils.

1289. Haython II, son fils, abdique.

1293. Théodore II, son frère.

1295. Haython II, rétabli, abdique encore.

1296. Sempad, son frère.

1298. Constantin II, son frère.

1300. Haython II, encore rétabli, abdique pour la troisième et dernière fois.

1305. Léon IV, fils de Théodore III.

1308. Oschin, frère de Haython II.

1320. Léon V, son fils.

1342. Constantin III, de Lusignan, nommé auparavant Jean (en arménien Djivan), fils d'Amauri de Lusignan, prince de Tyr, frère de Henri II, roi de Chypre, et d'une fille de Léon III, roi d'Arménie.

1343. Guy (en arménien Kovidon ou Gid), son frère.

1343. Constantin IV, aussi de la maison de Lusignan.

1363. Interrègne.

1365. Léon VI, parent de Constantin IV.

1375. Il est emmené prisonnier en Égyp-

A peine le royaume d'Arménie venait-il de finir dans la personne de Léon VI, que Timour *Leng*, ou le *Boiteux*, après avoir conquis la Perse et la Syrie, accourait désoler ce pays par ses ravages et ses massacres. Sa mort, arrivée à Samarcande (*) en 1406, délivra l'Orient de ce terrible fléau de Dieu. En 1603, Shah Abbas renouvela toutes ces horreurs, lorsqu'il prit d'assaut la ville de Julfa et qu'il la dépeupla, pour traîner sa population à travers les montagnes et les déserts jusque dans les faubourgs de sa capitale, où ces exilés fondèrent une autre ville du nom de Julfa.

La Perse retint sous sa domination les parties orientales de l'Arménie qui confinent à ses frontières, et de petits émirs kurdes, protégés par les montagnes qui couvrent ce pays au sud, érigèrent en principautés indépendantes le territoire qu'ils devaient d'abord administrer au nom du sultan, leur légitime suzerain.

Le reste de l'ancien royaume d'Arménie fut complétement soumis à la Porte Ottomane, qui le divisa en plusieurs pachalicks régis par des préfets ou pachas. Au commencement de ce siècle, la Russie, qui pousse toujours ses conquêtes vers l'intérieur de l'Asie, après s'être emparée de la Géorgie, a pénétré dans les provinces arméniennes, et depuis quelques années l'importante place d'Érivan (**) est tombée en son pouvoir. Nul doute que, dans un avenir assez rapproché, elle ne devienne maîtresse de tout le pays. La majeure partie des Arméniens suivant, comme nous l'avons dit, un rit conforme en plusieurs points à celui de l'Église russe, est naturellement plus portée à se rapprocher d'une nation chrétienne que des Turcs, avec lesquels elle n'a aucune communauté de goûts ni d'idées. Aussi le parti arménien favorise-t-il sous main la cause des Russes, et depuis un demi-siècle, on les voit émigrer par masses et refluer vers les provinces centrales de l'empire moscovite, où ils trouvent sécurité et protection. La plus considérable des émigrations qui aient eu lieu récemment est celle qu'opéra le comte Latzarew, après les conquêtes du général Paskewitsch. Plus de huit mille familles le suivirent de l'Aderbaidjan en Russie, et trois mois suffirent à ce déplacement. Les frais de voyage ne s'élevèrent qu'à quatorze mille ducats et quatre cents roubles d'argent. Moyennant cette somme assez modique, la Russie gagna quarante mille sujets laborieux et pleins d'industrie. La perte qu'éprouva la Turquie par suite de cette émigration fut incalculable; la plus grande partie de l'Aderbaidjan demeura inculte et déserte, et le trésor fut diminué d'un million six cent mille roubles, somme que le commerce et l'industrie des Arméniens y apportaient chaque année (*).

Nous terminerons ici nos considérations politiques sur l'histoire des Arméniens, en citant l'admirable fragment élégiaque qui clôt le troisième et dernier livre de Moïse de Khoren. L'écrivain se lamente sur le triste sort de sa nation, qui, déchirée intérieurement par le schisme, avait perdu au dehors son indépendance. Ce morceau, inspiré par un élan de douleur prophétique, peut, sous certains rapports, convenir également aux siècles ultérieurs, surtout lorsque le royaume d'Arménie fut complétement détruit. Les Arméniens le sentent bien; aussi ne peuvent-ils réciter, sans avoir les yeux baignés de larmes, ces pages

te, et son royaume est entièrement conquis par les infidèles.

1393. Léon meurt à Paris.

(*) Un fait assez curieux et qui mériterait d'être vérifié par les voyageurs, c'est que suivant la tradition Tamerlan emporta dans Samarcande tous les livres qu'il trouva soit dans la Perse ou l'Arménie, et ils furent entassés dans une large tour où personne ne pouvait entrer. Si la chose est vraie, on pourrait encore trouver là de précieux trésors litteraires.

(**) Érivan céda vers le mois d'octobre 1827 aux attaques de Paskewitsch, qui, en l'honneur de ce triomphe, a reçu le titre de prince d'Érivan.

(*) Voy. la planche n° 17.

qu'on dirait avoir été arrachées aux Lamentations de Jérémie :

« Je pleure sur toi, région de l'Arménie ; je pleure sur toi, la plus illustre des contrées du Nord ! car la royauté, le sacerdoce et l'enseignement des docteurs ont disparu de ton sein. La paix s'est changée en trouble, et le désordre a pris racine parmi nous ; l'orthodoxie s'en est allée, et l'ignorance a installé le schisme à sa place.

« Je gémis sur toi, ô Église des Arméniens ! l'éclat resplendissant de ton sanctuaire s'est obscurci ; tu es privée de ton troupeau et de son vigilant pasteur. Je ne vois plus ce même troupeau spirituel errant dans de verts pâturages, ou reposant près des sources d'eau vive, puis réuni dans un même bercail, à l'abri des loups dévorants ; mais il est dispersé par les déserts et dans les lieux stériles.

« J'envie tes deux premières migrations, puisque, tandis que l'époux était séparé de sa fiancée, tu as supporté ce veuvage en conservant intacte ta chasteté, ainsi que l'a dit avec sagesse un de nos anciens. Lorsqu'un adultère eut l'audace d'attenter à la pureté de ton lit, tu n'as point violé ta foi, bien que la violence eût expulsé l'époux, et que des fils orgueilleux méprisassent leur père, tandis que les bâtards avaient le même dédain pour ce père inconnu et étranger. Cependant tu ne t'es pas montrée aux hommes comme désespérée ; tu attendais le retour de ton époux et de son coadjuteur, et tu as chéri tes enfants, non pas comme une marâtre, mais comme une mère tendre.

« Dans ta troisième émigration, il n'est pas d'espoir du retour ; tu es séparée de celui qui t'accompagnait en partageant tes travaux. Il vaudrait mieux, pour tes enfants, qu'ils habitassent avec le Christ, et que, se reposant dans le sein d'Abraham, ils contemplassent les chœurs des archanges.

« Tu es délaissée dans ton veuvage, et nous, malheureux, nous sommes privés du chef qui était à la fois notre père. Nous ne ressemblons pas, Seigneur, à votre ancien peuple : notre condition est pire. En effet, après que Moïse nous a été enlevé, nous n'avons plus un Josué pour nous introduire dans la terre promise. Roboam a été dépouillé de son héritage, et son fils Nabad lui a succédé ; ce n'est pas le lion, mais l'ancienneté des temps qui a dévoré l'homme de Dieu (*). Élie nous a été enlevé, et Élisée, doublement inspiré, ne nous est pas resté pour oindre Jéhu. Azaël a été suscité pour la perte d'Israël ; Sédécias a été traîné en captivité, et il ne s'est pas rencontré de Zorobabel qui rétablît le royaume. Antiochus nous contraint de violer les lois de nos pères, et un Matathias ne lui résiste pas ; la guerre nous presse de toutes parts, et un Machabée n'est point notre libérateur. Au dedans, nous avons le combat, au dehors, la terreur ; oui, la terreur des païens et les combats des hérétiques ; et cependant il ne se présente pas de chef pour nous conseiller et nous préparer à la lutte.

« O déshonneur ! ô lamentables calamités ! Comment trouverai-je la force de supporter ces maux ? Par quel moyen raffermirai-je mes esprits et ma langue, de manière à pouvoir remercier mes pères de m'avoir engendré et élevé ? En effet, ils m'ont nourri de leur enseignement, et ils m'ont envoyé ailleurs le compléter. Ils espéraient qu'à notre retour, il leur reviendrait quelque gloire de notre talent perfectionné et de nos compositions plus parfaites. De notre côté, nous espérions, en courant à Constantinople, revenir assister aux danses joyeuses des noces, et chanter des épithalames, nous qui sommes exercés dans ces chants ; mais voilà qu'au lieu de cette allégresse espérée, je me lamente et me désole sur le tombeau qui les renferme, sans que j'aie eu le temps de leur fermer les yeux, d'entendre leurs dernières paroles, et de recevoir leurs bénédictions !

. . . .

. . . .

« En pensant à ces choses, les sou-

(*) Voy. I rois, ch. XIII, v. 24.

pirs et les gémissements s'emparent de mon cœur, et m'excitent à prononcer des paroles tristes et lugubres. Mais je ne sais comment formuler mon élégie, et sur quel sujet arrêter ma douleur. Ainsi pleurerai-je mon jeune et infortuné roi chassé par les complots des méchants, et précipité ignominieusement du trône avant le terme de la mort, ou bien, moi-même, dont la tête a été dépouillée de sa couronne glorieuse? Pleurerai-je le patriarche, cet autre père d'une sagesse supérieure, et toujours éclairé par une saine raison; qui dispose toutes choses dans leur ordre, et qui, tenant, pour ainsi dire, les rênes des événements, sait encore refréner les langues médisantes; ou plaindrai-je mon sort, moi chétif, abandonné de l'Esprit saint et réduit à la dernière extrémité? Pleurerai-je sur celui qui m'a engendré, source vivante d'enseignement, qui versa sur nous des flots de justice, dans lesquels l'impiété a été submergée; ou bien répandrai-je des larmes sur moi, être languissant et flétri, parce que je n'ai pu me désaltérer à la fontaine de la doctrine? Plutôt, mes pleurs ne seront-ils pas pour les malheurs actuels de ma patrie, et pour les infortunes qui lui sont réservées?

« Qui s'associera à mon affliction, en compatissant à ma peine; et qui m'aidera à inscrire ces choses dans les annales de l'histoire?

« Lève-toi, Jérémie, lève-toi, et que ta voix prophétique fasse entendre ses plaintes sur tous les maux que nous avons soufferts, et sur ceux qui nous affligeront. Rappelle-nous, comme le fit Zacharie jadis en Israël, que de faux pasteurs se sont levés dans la nation.

« Les vartabieds ou docteurs sont ignorants, épris d'eux-mêmes, et rapportant tout honneur à leurs personnes. Ils ne sont point appelés par Dieu; c'est l'argent et non le Saint-Esprit qui les fait élire; ils aiment l'or, ils sont envieux, s'éloignent de la mansuétude dans laquelle Dieu habite; et, transformés en loups, ils déchirent leur troupeau.

« Les religieux sont hypocrites, pleins d'ostentation, désireux des vanités, et plus épris de la passion de la gloire que de l'amour de Dieu.

« Les dignitaires sont orgueilleux, oisifs, paresseux, et discourant vainement; ils détestent les enseignements des docteurs, et se livrent au trafic ou au jeu.

« Les disciples sont lents pour apprendre, et prompts a enseigner, avant d'avoir la vue de la science divine.

« Les orateurs sont superbes, turbulents; ils ont des paroles sonores; ils sont infatigables, acerbes, méchants, et ils frustrent l'orphelin de son patrimoine.

« Les soldats sont sans loyauté, avides d'un faux honneur, détestant les armes, paresseux, aimant la volupté, intempérants, pillards, et livrés au brigandage.

« Les princes sont rebelles, volant ceux qui volent; rapaces, d'une avarice sordide; ils ravagent les provinces, se plaisent dans le mal, et, avec cela, ils ont le cœur de vils esclaves.

« Les juges sont iniques, menteurs, faux et faciles à séduire; ils ne savent pas distinguer le droit; ils sont inconstants et disputeurs, et sans commisération, comme sans pudeur aucune.

« Et quel sera le châtiment de ces crimes, sinon que Dieu détourne ses regards et change pour nous la nature des éléments? Le printemps devient sec, l'été est pluvieux, l'automne ressemble à l'hiver, et l'hiver est rigoureux, rempli de tempêtes et démesurément long. Les vents, terribles par leur violence, sont chargés de maladies; les nuées recèlent la foudre et la grêle; les pluies tombent sans utilité hors de leur saison. L'air est dur et brumeux; les eaux débordent inutilement, sans qu'on puisse les retenir. La terre est stérile; ses races décroissent, et elle est bouleversée par les tremblements. Ajoutez à tous ces maux la discorde universelle, suivant qu'il a été dit: « Les impies ne goûteront pas la paix. »

« Les rois dominent avec despotisme et cruauté; ils aggravent les impôts,

et promulguent des lois intolérables. Les préfets sont exacteurs et sans pitié. Les amis sont traîtres, et les ennemis puissants. La bonne foi, dans cette vie trompeuse, est devenue vénale; de tous côtés, les bandes des ennemis nous attaquent; les maisons sont renversées, les propriétés spoliées; les chefs sont chargés de chaînes et jetés en prison; les hommes libres sont traînés en exil, et les souffrances du peuple ne peuvent se compter. Les villes sont incendiées; la famine, les maladies et la mort, sous toutes ses faces, nous environnent. La piété est oubliée, et cependant l'enfer nous menace.

« Que le Christ Dieu nous en préserve, ainsi que tous ceux qui l'adorent en vérité. Gloire à lui, dans l'éternité (*)! »

DE LA LITTÉRATURE DE L'ARMÉNIE.

La littérature d'un peuple est, à proprement parler, l'expression de sa société; c'est elle qui nous révèle ses pensées intimes, ses mœurs, ses habitudes, la force native de son génie. Elle est la forme mobile que revêt au dehors le principe intellectuel qui l'anime et la vivifie; et, de même que les traits de la physionomie, les gestes, les poses, et tous les actes extérieurs dévoilent ordinairement l'état habituel de l'âme dans la personne, ainsi la forme du style, son ton et sa couleur, le genre des sujets traités avec préférence, tout cet ensemble, en un mot, nous fournit des données certaines et suffisantes sur le caractère et la nature d'une société.

Maintenant, si le peuple arménien est né à la vie intellectuelle en recevant la lumière de l'Évangile, s'il doit au christianisme sa civilisation, son progrès dans les sciences et dans les arts, nul doute que sa littérature ne reproduise l'application de cette loi invariable de l'esprit humain. Or, c'est ce qu'il nous est facile de démontrer.

En effet, parmi toutes les littératures de l'Orient, et nous pourrions dire du monde civilisé, aucune ne présente un caractère aussi tranché et aussi exclusif que la littérature arménienne; c'est qu'elle ne commença qu'avec le christianisme. Car, les anciens monuments historiques et poétiques, conservés soit dans les livres écrits, soit dans les chants populaires dont parlent ses premiers historiens de l'ère chrétienne, furent détruits par l'effet d'un zèle trop ardent qui voulait préserver les nouveaux convertis des principes et des erreurs du magisme.

La culture intellectuelle de l'Arménie païenne devait être peu développée; car si elle avait eu quelques productions d'un mérite supérieur, elle les aurait probablement conservées, comme l'ont fait les Grecs et les Latins. Ses historiens ne nous apprennent-ils pas effectivement que saint Mesrob composa l'alphabet vers le milieu du cinquième siècle? Et le nom d'*Illuminateur* donné au premier patriarche saint Grégoire, dit suffisamment qu'avant lui, ce pays manquait des lumières de la foi et de la science.

Une autre preuve qui vient à l'appui de cette considération, est la direction exclusivement chrétienne qu'a conservée l'esprit littéraire de ce peuple; et certainement, s'il avait eu une autre littérature païenne, des traces en resteraient empreintes dans les livres de quelques-uns de ses écrivains, qui n'auraient pas tous renoncé spontanément et simultanément à un passé qui vivait encore dans leur souvenir.

Nous croyons donc que l'esprit littéraire de l'Arménie est proprement sorti des entrailles du christianisme; et nous avouons que, si, en se tenant aussi fermement dans la foi ou l'ordre divin, il s'était hasardé dans les premiers siècles à entrer quelquefois dans l'ordre humain, par lequel nous entendons la philosophie spéculative, la poésie épique ou dramatique, et les sciences, ses productions auraient beaucoup gagné en variété et en originalité; et, de plus, cette concentration perpétuelle de toutes les facultés in-

(*) Moïse de Khoren, liv. III, ch. 68.

tellectuelles sur des matières purement religieuses et théologiques, n'aurait pas fait naître autant de querelles et de disputes, que nous avons reconnu dans l'histoire religieuse de ce pays, être la cause des maux politiques qui affligèrent ce royaume, et de la décadence intellectuelle qui s'y manifesta plus tard.

Le caractère de l'esprit arménien ainsi défini, nous dessinerons à larges traits le tableau de sa littérature, dont l'histoire présente surtout trois époques plus remarquables, séparées les unes des autres par un intervalle à peu près égal. Ces époques furent le cinquième, le douzième et le dix-huitième siècles.

Les premiers essais littéraires du peuple arménien, semblables à ceux de tous les autres peuples enfants, furent de simples hymnes ou des chants lyriques en l'honneur des héros. Longtemps ils se sont conservés dans la mémoire du peuple, et surtout des montagnards, toujours plus fidèles à garder les traditions, comme si les masses imposantes et immobiles de la nature qui les environnent les habituaient eux-mêmes à ne rien changer dans leurs mœurs, leurs croyances et leurs souvenirs. Ces poëmes primitifs étaient plutôt le jet brut et spontané de la nature, que l'œuvre de l'art. La culture intellectuelle du peuple était nulle comme sa civilisation. Les lumières de la science grecque s'étaient arrêtées à ses frontières, et il fallait nécessairement les franchir pour prendre quelque teinture des lettres. Aussi, de tous les points de cette partie de l'Asie, les jeunes gens affluaient aux écoles de Césarée, de Constantinople, d'Alexandrie et d'Athènes.

Saint Grégoire, emporté miraculeusement loin de son pays, comme nous l'avons raconté, était resté à Césarée; et là, il avait puisé les principes de la science en même temps que ceux de la foi. Se regardant comme suscité de Dieu pour annoncer à l'Arménie la parole de l'Évangile, il était venu la convertir. Son éloquence bouleversa la face de ce royaume, et l'ignorance du paganisme disparut avec ses superstitions. Les écoles qu'il fonda devinrent un foyer radieux de toutes les connaissances humaines. Agathange écrit la vie du saint *Illuminateur*, et celle du roi Tiridate, dont il est le secrétaire. Zénobe, disciple de saint Grégoire, raconte ses missions apostoliques au pays de Daron.

Mais la langue arménienne était encore si rude et si peu façonnée aux lois du style, que les écrivains employaient de préférence les langues syriaque ou grecque. Les caractères propres à la transcription étaient syriaques. Il fallait que saint Mesrob inventât le nouvel alphabet qui sert encore présentement aux Arméniens, et qu'il emprunta partiellement à quelque alphabet d'un idiome inconnu ou perdu de l'Asie Supérieure.

Nous jetterons ici en passant quelques observations sur la nature et le caractère de la langue arménienne. Certains auteurs, préoccupés d'une vanité nationale trop ridicule, ont prétendu que la langue parlée par Noé, à sa descente de l'arche, était la langue arménienne. C'était dire en même temps que leur idiome était l'idiome primitif, puisque le patriarche devait avoir traditionnellement conservé la langue de ses premiers pères. Adam, dans le paradis terrestre, aurait donc parlé arménien? Il est inutile de s'arrêter ici à démontrer combien cette prétention est peu soutenable. D'abord il est philosophiquement impossible de constater aujourd'hui quelle était la langue du premier homme, surtout lorsqu'on s'appuie, comme nous, sur la tradition qui suppose l'homme, père du genre humain non déchu, élevé à un si haut degré d'intelligence, et tellement supérieur dans sa connaissance de Dieu et de l'univers, qu'il n'aurait pu, après sa chute, balbutier la langue qu'il parlait précédemment. Mais, sans entrer dans cet ordre de considération, que le lecteur pourrait avec raison considérer comme mystique ou *supernaturaliste*, ainsi que disent les Allemands, nous nous contenterons de dire que, d'après nos re-

cherches propres, nous sommes arrivés à reconnaître :

Premièrement, que la grammaire arménienne repose sur les mêmes bases que la grammaire grecque, et a des rapports frappants surtout avec la grammaire sanskrite, où le tableau des déclinaisons, conçues comme celles de l'arménien, nous présente la coïncidence remarquable du cas instrumental, et où nous trouvons encore le même système numérique des noms de nombre, dont plusieurs sont identiques pour le son et pour l'écriture.

Secondement, que l'arménien procède comme le sanskrit et le grec dans la composition des mots, mettant toujours le nom de dépendance devant celui de qui il dépend, et donnant seulement au dernier la désinence grammaticale.

Troisièmement, enfin, et cette troisième observation est un fait matériel constaté par les nombreux travaux de la science moderne, que chacun peut vérifier, que, dans l'arménien, se trouve un certain nombre de mots communs au sanskrit, au persan et au grec, qui ne sont point des mots empruntés postérieurement, parce qu'ils expriment des objets de première nécessité, en ce qui tient à la vie religieuse ou sociale du peuple. L'on peut ajouter encore que l'ordre et la construction de la phrase arménienne ressemblent parfaitement à la marche de la proposition grecque, qu'elle peut imiter dans ses tours et même ses irrégularités avec une fidélité si heureuse, que les traductions arméniennes sont un calque exact des originaux grecs, et nulle autre langue ne possède à un plus haut degré cet avantage.

Nous ne prétendons pas dire, pour cela, que l'arménien soit une langue moins ancienne qu'aucune de celles de la famille indo-germanique, à laquelle nous le rattachons, ni qu'il ait été formé comme un patois avec les débris de l'une d'elles ou de toutes ensemble. Non : l'arménien est une langue propre, comme le sanskrit, le persan et le grec. Seulement nous croyons qu'il ne forme pas, parmi les idiomes de l'Orient, une classe à part, et que la race du peuple qui le parle doit être toujours soigneusement distinguée de la race sémitique, avec laquelle elle n'a aucun rapport de langage. La communauté d'origine d'une langue avec une autre ne détruit en rien son mérite et sa perfection relatives. Personne ne doute que le latin ne soit frère du grec; et cependant a-t-on moins d'admiration pour la langue du peuple romain ?

Que si nous apprécions à présent le mérite intrinsèque de la langue arménienne, nous reconnaîtrons, avec les savants Villefroi et Saint-Martin, qu'elle a tous les avantages d'une langue portée à un haut degré de développement par une culture intellectuelle variée et ancienne. Sans avoir la douceur du grec, à cause de ses aspirées et de ses sifflantes dont elle est plus prodigue, elle n'est pourtant pas dure à l'oreille dans la bouche d'un Arménien.

On demande ordinairement si telle langue est plus riche que telle autre, et peut-être à tort; car ce qui fait proprement la richesse d'une langue est le génie de l'homme qui l'emploie; et, sous ce rapport, toutes les langues sont également riches, c'est-à-dire, susceptibles d'exprimer toutes les pensées de la raison et les sentiments du cœur. Que si l'on entend par richesse le matériel des mots, nous dirons qu'en ce sens, l'arménien est inférieur au chinois et à l'arabe. Cependant, comme la comparaison de son dictionnaire avec un lexique grec prouve qu'il a pour chaque mot un synonyme correspondant qui le traduit avec exactitude, on ne peut l'accuser d'indigence, ou, du moins, cette pauvreté est bien supportable.

L'alphabet arménien se compose de trente-huit lettres. Les trente-six premiers caractères furent formés au quatrième siècle; les deux derniers ne furent ajoutés aux autres que vers le douzième siècle.

ALPHABET ARMÉNIEN.

MAJUSCULES.	RONDES.	ITALIQUE.	NOMS.	PRONONCIATION.
Ա	ա	ա	aïp	A.
Բ	բ	բ	pien	P faible.
Գ	գ	գ	kim	K faible, C, Q
Դ	դ	դ	ta	T faible.
Ե	ե	ե	yetch	É bref, IÉ.
Զ	զ	զ	za	Z.
Է	է	է	ê	Ê long.
Ը	ը	ը	yet ou et	E muet.
Թ	թ	թ	toue	T fort, TH.
Ժ	ժ	ժ	jé ou gé	J.
Ի	ի	ի	in ou ini	I.
Լ	լ	լ	liun	L.
Խ	խ	խ	khé	KH du gosier.
Ծ	ծ	ծ	dza ou dsa	DZ ou DS.
Կ	կ	կ	guien	G ou GU.
Հ	հ	հ	houe	H aspiré.
Ձ	ձ	ձ	tsa	TZ.
Ղ	ղ	ղ	ghad	GH du gosier, غ arabe.
Ճ	ճ	ճ	djé	DJ
Մ	մ	մ	mien	M.
Յ	յ	յ	hi ou y	H faible ou Y, I.
Ն	ն	ն	nou	N.
Շ	շ	շ	cha	CH.
Ո	ո	ո	oue	O bref.
Չ	չ	չ	tcha	TCH.
Պ	պ	պ	bé	B.
Ջ	ջ	ջ	tché	TCH faible.
Ռ	ռ	ռ	ra	R fort.
Ս	ս	ս	sé	S comme double.
Վ	վ	վ	viev	V fort.
Տ	տ	տ	diun	D.
Ր	ր	ր	ré	R faible.
Ց	ց	ց	tzouc	TZ ou TS fort.
Ւ	ւ	ւ	yun ou hieun	Y, U, V.
Փ	փ	փ	piour	P.
Ք	ք	ք	ké	K fort.
Օ	օ	օ	o	O long AU.
Ֆ	ֆ	ֆ	fé	F ou PH.

Il est extrêmement difficile pour un Européen d'acquérir une prononciation exacte et harmonieuse de l'arménien, parce que cette langue renferme non-seulement certaines aspirées et gutturales propres aux langues sémitiques,

telles que l'hébreu et l'arabe, et manquant totalement aux nôtres, mais elle possède encore certaines lettres particulières dont l'accent et l'intonation sifflante, en offrant entre elles quelque analogie, sont néanmoins aisément distingués par une oreille habile, et ne font qu'embarrasser l'étranger qui écoute ou qui parle. D'un autre côté, cette riche variété de tons et d'accents semble avoir assoupli d'une manière exceptionnelle les organes de la voix chez ce peuple, et lui donne une aptitude et une prédisposition étonnante à parler les autres idiomes, surtout ceux de l'Europe. Cet avantage est même plus marqué chez les Arméniens que chez les peuples européens de race slave, et plusieurs fois nous avons admiré quelques-uns des savants religieux du couvent arménien de Venise parlant avec une égale facilité le français, l'italien, l'anglais, l'allemand et le russe. Aussi, dans la diplomatie de Constantinople et dans plusieurs échelles du Levant, les Arméniens font-ils d'excellents interprètes ou drogmans.

La grammaire est simple, et nous ne pouvions mieux la comparer, quant à sa marche et à ses procédés, qu'au grec, langue qui lui est la plus analogue, entre celles que connaît probablement la majorité de nos lecteurs. Elle a, comme la langue d'Homère et de Platon, le mérite incontestable d'avoir des thèmes ou radicaux servant de fond et de support à tous les autres mots qui en sortent, soit en les combinant entre eux suivant certaines lois régulières d'apposition ou de composition, soit en les allongeant par diverses terminaisons, dont le caractère nettement déterminé les classe aussitôt dans la catégorie des substantifs, des qualificatifs ou des verbes.

Le verbe, premier mot essentiel de toute langue, puisque c'est lui qui sert à exprimer l'existence du sujet et sa relation à l'attribut, présente ici le caractère général des langues indo-européennes, et, pour la terminaison radicale de l'infinitif, il offre le singulier rapprochement d'avoir comme le mantchou quatre désinences spéciales. Ses temps sont plus variés que dans les langues sémitiques; il a un présent, un imparfait, deux impératifs, des subjonctifs et plusieurs participes. L'évolution du thème dans la conjugaison est logique et régulière, puisqu'on retrouve dans la désinence des différents modes les temps correspondants du verbe substantif, qui, en s'unissant au radical, lui communique ainsi réellement la substance ou l'être.

Le nom ou substantif, dont les premiers éléments radicaux se confondent souvent avec ceux du verbe, reçoit différentes désinences, lesquelles forment les cas des déclinaisons. Ces cas sont d'abord ceux du grec et du latin, puis nous en retrouvons quatre autres, deux particuliers au sanskrit, l'instrumental et le locatif, et deux autres propres seulement à l'arménien, le circonférentiel ou cas exprimant l'action de tourner autour d'une chose, de l'embrasser dans le double sens intellectuel et physique, et le narratif, qui exprime la qualité de l'être ou de la chose sur laquelle on discourt. Les grammairiens sont divisés sur le nombre des déclinaisons; cependant on en admet généralement neuf régulières et plusieurs autres irrégulières.

L'adjectif, facile à distinguer par ses terminaisons propres, n'occupe pas, comme dans d'autres langues de l'Asie, une place fixe dans la proposition. Ainsi il peut précéder ou suivre le substantif auquel il se rapporte, il peut concorder ou non avec lui en cas et en nombre.

La syntaxe, en principe fort simple, devient confuse et compliquée dans l'application, par la faculté que l'écrivain a de s'écarter de certaines règles fondamentales. Le verbe n'est point rejeté régulièrement, comme chez les Grecs et les Latins, à la fin de la phrase, et cependant la période offre les mêmes analogies dans son développement majestueux et cadencé. Ce qui nous explique ce rapport de ressemblance, c'est l'éducation littéraire que l'Arménie reçut de la Grèce. Lorsque son peuple secoua, au grand jour du christianisme, les langes de sa ténébreuse ignorance, tous ceux qui étaient

sollicités par le désir de connaître et d'apprendre allaient puiser la science aux écoles d'Athènes et de Constantinople. Les premiers écrivains s'étaient donc formés sur les beaux modèles de l'antiquité, et ils cherchèrent à mouler leur langue sur ce type.

En second lieu, par l'effet d'un attrait particulier, l'esprit arménien se livra avec prédilection à l'étude du style, en cultivant soigneusement la *grammaire*, dont la connaissance fut élevée au rang d'une science véritable. Cette étude ne se bornait point chez ce peuple, comme parmi les Grecs, surtout à l'époque de la décadence du bon goût littéraire, à des spéculations puériles et infructueuses sur le choix, la disposition ou l'étymologie des mots. On ne se proposait pas seulement de parvenir à rendre sa pensée avec élégance et en observant toutes les lois du code de la grammaire, on étendait ses vues plus loin, dans la persuasion où l'on était que le style, sans la raison philosophique qui l'informe, pour ainsi dire, n'était qu'un corps dénué d'âme. La logique et la haute métaphysique, qui doivent présider à l'ensemble de ses lois, se liaient donc conséquemment à l'étude de la grammaire, et voici pourquoi dans ces temps le titre de *kerthogh*, ou de grammairien, était la qualification la plus recherchée, comme la plus honorable. Ainsi Moïse de Khoren est décoré de ce nom, qui implique encore la signification de poëte. Il nous a légué sur cette science un traité qui nous prouve jusqu'à quel haut degré de perfection elle avait été portée.

La langue littéraire a été fixée en Arménie, comme les langues allemande et anglaise, dans les temps modernes, par la traduction des livres saints. Ce fait ne doit pas nous surprendre : quelles œuvres en effet seraient plus capables de façonner un idiome naissant à toutes les formes de la pensée, et de le doter richement d'expressions simples et sublimes, que ce livre, que celui qui n'y voit pas un reflet de l'inspiration divine, juge néanmoins le plus parfait des productions de l'intelligence humaine? Dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament on retrouve tous les tons et toutes les nuances de style, la pastorale, le genre descriptif, l'élégie, la dissertation philosophique et le dithyrambe. Une traduction correcte et fidèle conservera l'empreinte de ces formes, surtout si la langue, jeune encore, peut se prêter à la naïveté du style primitif, et l'on peut même ajouter que la condition d'être jeune est indispensable pour la langue. Ainsi voilà pourquoi nous autres nous n'aurons jamais une traduction vraiment nationale des livres saints; c'était à Amyot ou à Montaigne de la faire.

Les traducteurs arméniens étaient les hommes les plus capables du temps, et les plus célèbres par leur sagesse et leur sainteté; ils ont élevé un monument durable, et qui serait à lui seul une raison suffisante d'étudier la langue arménienne, vu l'utilité que peut offrir dans la science de l'exégèse une version qui remonte au quatrième siècle de notre ère. Ils n'ont pas traduit sur le texte hébreu, mais sur les Septante; cependant, comme la langue de la Syrie était fort répandue chez les Arméniens, qui s'en servaient dans la liturgie, on a dû consulter les versions syriaques, comme le prouve aisément une comparaison un peu sérieuse des textes. L'Église d'Arménie a adopté cette version dans sa liturgie, et les écrivains des âges postérieurs empruntent à chaque instant des expressions et des passages qu'ils intercalent dans leurs compositions, sans avertir le lecteur que c'est une citation biblique. c'est à lui de la reconnaître, comme lorsqu'il lit les rabbins. Les auteurs musulmans agissent de même à l'égard de l'alcoran.

Dès que le premier élan intellectuel fut communiqué aux esprits, il s'opéra un grand mouvement littéraire, et l'ère des écrivains supérieurs commença. A leur tête, nous remarquons Moïse de Khoren (*), le plus ancien, le plus érudit, le plus concis, comme

(*) Édit. in-4°, à Londres, par les frères Whiston, 1736. Id. in-18, à Venise, 1827.

aussi le plus obscur des historiens de l'Arménie; puis viennent Jesnig (*), auteur de dissertations subtiles et disertes sur les cultes païens, Élisée (**), historiographe des guerres religieuses de la Perse et de l'Arménie, Lazare (***) de Parbe, autre historien recommandable par la netteté et l'élégance de son style.

Ce cinquième siècle est, à proprement parler, l'âge d'or de la littérature arménienne. Avant cette époque, la langue syriaque prédominait, et il est probable que sans Mesrob, qui dota son pays de la précieuse découverte de l'alphabet, la langue arménienne eût totalement disparu. Aussi Gorioun, l'un des disciples de Mesrob, nous dit-il qu'il n'a pas assez de reconnaissance pour ce saint homme, qui était toujours dans la plus grande tristesse, en voyant les pénibles travaux que les jeunes Arméniens étaient obligés d'entreprendre pour acquérir la connaissance de la langue et des livres syriens. Ils faisaient beaucoup de dépenses, et consumaient leur vie dans des voyages lointains, parce que le culte divin et la lecture des saintes Écritures ne pouvaient se faire qu'en langue syriaque dans les églises et les monastères de l'Arménie; aussi ne pouvait-on instruire le peuple.

Les deux siècles suivants sont presque stériles; les guerres continuelles, d'une part, qui ensanglantèrent le pays, et, de l'autre, les disputes oiseuses et sophistiques des théologiens, arrêtèrent la séve du génie national. La question relative à la dualité des natures du Christ et à l'unité de sa personne divisa tous les esprits en deux classes contraires et ennemies, suivant qu'ils admettaient ou rejetaient le concile de Chalcédoine. On discutait bien moins par amour de la vérité et pour s'éclairer mutuellement, que par une passion secrète contre le parti opposé, et avec des sentiments d'aigreur auxquels se mêlaient des ressentiments politiques. Nous avons essayé de démontrer ce fait dans la partie religieuse de l'histoire de ce peuple, et il est inutile d'y revenir en ce moment. Nous voulons seulement rappeler que la vaine dialectique de l'esprit disputeur des Grecs, dont les Arméniens avaient malheureusement hérité, empêcha que l'impulsion donnée aux lettres par les premiers écrivains obtînt son complet résultat. Ce serait s'écarter de notre but que d'énumérer la longue liste des auteurs secondaires qui, dans ce siècle ou dans les âges suivants, ont enrichi la littérature de leurs travaux plus ou moins importants. Il en est surtout un grand nombre qui, par leurs traductions des anciens auteurs de la Grèce, profanes ou sacrés, peuvent offrir au philologue un utile moyen de vérification, pour s'assurer si les modèles qu'ils ont traduits nous sont parvenus entiers et sans altération, et, sous ce rapport, ils sont un précieux supplément pour la science.

Au huitième siècle, nous ne voyons que Jean IV, dit le Philosophe ou Oznien, attirer les regards du critique par ses œuvres théologiques, que distinguent l'élévation des idées et la lucidité de sa logique. Les Méchitaristes ont publié un de ses discours où il traite la question du dogme de l'Incarnation. La censure romaine y a découvert quelques propositions contraires à l'orthodoxie et l'a mis à l'index.

Au neuvième siècle, deux historiens également remarquables se produisent sur la scène littéraire. Le premier est le patriarche Jean VI, surnommé l'Historien. Son style vif, concis et animé d'images à la couleur orientale, fait oublier les petits défauts de détail que l'on rencontre dans le cours de son histoire, laquelle résume rapidement toutes les anciennes traditions, pour s'arrêter particulièrement aux nombreux événements politiques qui remplissent l'âge où il vivait. Le défaut de Jean est sa partialité choquante à l'égard des catholiques, et le faux zèle qu'il déploie pour défendre les maximes du concile de Chalcédoine. Le second

(*) Smyrne, 1762. Venise, 1826, in-18.
(**) Constantinople 1764 et 1823. A Venise, 1828, in-18.
(***) Venise, 1793.

est Thomas Ardzérouni, d'un vaste savoir, et fort versé dans la connaissance de différentes langues orientales. Son histoire traite spécialement de la famille des Ardzérouni, et tous les autres événements rentrent dans le sujet principal.

Au milieu de la nuit du dixième siècle, le génie de saint Grégoire de Nareg jette la plus vive lumière, et fait revivre les beaux temps de la littérature arménienne. Éminemment poëte, la suavité de son style et l'élévation de ses pensées le mettent, aux yeux des Arméniens, au rang des lyriques les plus estimés des autres peuples; ses élégies sacrées ont une onction touchante, et il excelle à peindre les grandes vérités de la religion. Il ferme la liste des hommes remarquables de cette première période de la littérature arménienne.

Vers le onzième siècle, la science et les lumières s'étaient réfugiées dans les couvents, en Arménie, comme dans l'Europe occidentale. Les plus célèbres étaient ceux de Sanahin, de Halbat et de Sévan, qui furent une pépinière d'écrivains plus ou moins distingués. A leur tête doit être rangé saint Nersès, qui n'appartient cependant qu'au douzième siècle, vrai Fénelon pour le style, et qui a mérité le surnom honorifique de Gracieux. La capacité de son esprit s'appliquait à tout, et il est aussi distingué comme poëte et historien que comme orateur, théologien et philologue. Un autre écrivain non moins remarquable, et qui porte aussi le nom de Nersès, est l'éloquent évêque de Tarse, auteur du long et touchant discours prononcé dans le synode de Romcla, assemblé pour opérer la réunion des dissidents, en 1179, et qui malheureusement n'atteignit pas le but qu'il s'était proposé. L'homme qui avait puissamment contribué à la restauration des lettres est Grégoire Machistruos, auteur de plusieurs traités recommandables et dont le fils Grégoire, surnommé Veghajaser, est aussi une des lumières de l'Église d'Arménie (*).

(*) Voy. la planche n° 25.

Pendant toute cette nouvelle période, le nombre des écrivains va croissant, mais un petit nombre d'entre eux seulement se distingue par un mérite réel. Nous citerons Vartan de Parzerperh en Cilicie, auteur d'une histoire longue et détaillée, commençant à l'origine du monde et s'arrêtant à l'an 1267. Les extraits que Tchamtchean cite dans son histoire universelle nous font comprendre toute l'importance de cet ouvrage, que les Méchitaristes de Venise, pour des raisons à nous inconnues, n'ont point encore voulu publier. Le livre des Fables publié en 1825 à Paris, par M. Saint-Martin, et attribué à cet écrivain, ne nous donnerait pas une haute idée de son mérite, car le style en est aussi vulgaire que les pensées sont triviales et inélégantes.

L'évêque de Siounie, Étienne Orpélian, composa sur sa province une histoire pleine de documents curieux, que le savant Saint-Martin, trompé par un renseignement inexact de la Croze, a confondu avec l'histoire de la maison des Orpélians, écrite beaucoup plus tard par un autre écrivain inconnu.

A partir de cette époque, le bon goût dépérit, et la langue vulgaire, qu'il faut toujours soigneusement distinguer de l'arménien classique ou littéral, gagna dans le peuple au détriment de l'autre. Dans les âges précédents, la littérature avait été enrichie par les traductions des meilleurs auteurs grecs, ce qui contribuait à perfectionner la langue et à nourrir le goût des lettres. Mais vers ce temps un autre système de traduction fut importé par deux associations littéraires, connues sous le nom de Frères Unis et de Datéviens, associations opposées l'une à l'autre, et n'ayant pour point de contact que leur mauvais goût, qui les portait à traduire des ouvrages latins extrêmement médiocres et encore défigurés par leur style incorrect, que le public néanmoins accueillit avidement, en mettant de côté, par un dédain injuste, plusieurs ouvrages d'auteurs nationaux et certaines traductions anciennes plus importantes, qui ont fini par se perdre entièrement.

La conquête définitive de l'empire grec par les Turcs avait achevé d'éteindre en Arménie les dernières lueurs de la civilisation. Heureusement, dans toutes les choses humaines, la Providence place le remède près du mal. Ainsi, en même temps que la barbarie étendait sur l'Asie son lugubre linceul, au sein de l'Europe la science proscrite de l'Orient renaissait avec un nouvel éclat, grâce à l'invention de l'imprimerie.

Le contre-coup de cette révolution intellectuelle se fit promptement ressentir en Asie, et principalement dans l'Arménie, où Abgar de Tokat vint, en 1563, populariser cette invention. Avec les livres, le goût de l'instruction se répandit parmi le peuple; et la nation arménienne participa bientôt au mouvement scientifique qui régénérait l'Europe. Au commencement du dix-septième siècle, des presses arméniennes étaient établies à Milan, Paris, Amsterdam, Constantinople et Leipsick. La propagande romaine attisait le feu sacré par ses missionnaires qui apportaient dans l'Orient des ouvrages inconnus, à cause du peu de communications existantes entre cette partie du monde et le pays des Latins. Galanus mérite surtout d'être cité par son zèle et son érudition, bien qu'elle soit fautive dans certains passages.

Mais ce fut le célèbre Méchitar, fondateur du couvent de Saint-Lazare de Venise, dont nous parlerons dans la cinquième partie de cet écrit, qui fut l'instrument du changement littéraire opéré au commencement du dix-huitième siècle, et qui ouvre la troisième grande époque. Dès qu'il eut fondé sa société, son premier soin fut de rétablir la langue arménienne dans son ancienne pureté des temps classiques, et de la purger du grand nombre de mots barbares que l'ignorance ou le mauvais goût y avait introduits. Le moyen de parvenir à cette fin était de faire une refonte générale de tous les mots, et même des locutions usitées par les auteurs corrects, et de donner ainsi une espèce de règle et de critérium décisif dans les difficultés du langage. Il composa donc le grand dictionnaire qui porte son nom, et qui, pour la langue arménienne, remplace celui de l'Académie.

Le développement que prit, dans le couvent des Méchitaristes, l'étude de la langue arménienne, révéla à quelques savants de l'Europe l'existence d'un nouvel horizon ouvert à la sagacité de leur érudition. La France fut le premier centre où l'on s'occupa de cette étude. Jacques Villotte publia plusieurs travaux recommandables; après lui, viennent le savant Veyssière, autrement dit la Croze, Villefroi, Lourdet, et enfin Saint-Martin, qui, peut-être moins versé dans la connaissance matérielle de la langue que quelques-uns de ses devanciers, les a néanmoins surpassés par la critique et l'importance des résultats qu'il a obtenus. En Angleterre, les frères Whiston publiaient la traduction de Moïse de Khoren, travail surprenant, eu égard à l'époque à laquelle il a été terminé, et au peu de ressources qu'avaient ces hommes laborieux. L'Allemagne, suivant son habitude, ne resta point en arrière des autres pays; et Schröder composa son *Trésor de la langue arménienne*, ouvrage grammatical le plus complet que nous ayons sur cette matière. Aujourd'hui, l'université de Munich possède le docteur Neumann, qui vient de terminer une série déjà longue de beaux et utiles travaux sur l'histoire et la langue arménienne, par un tableau de sa littérature (*), plus complet que celui du révérend P. Sukias Somal. La congrégation de Saint-Lazare n'a pas cessé, depuis sa fondation, de produire des hommes recommandables par leur science et par les travaux qu'ils ont exécutés. Nous désignerons de préférence le P. Tchamtchean, auteur d'une histoire universelle de sa nation, ouvrage rempli de documents rares et importants pour l'histoire de certains autres peuples de l'Asie. Nous ajouterons les noms d'Ingigiean et des deux frères Aucher,

(*) *Versuch einer Geschichte der armen. Litter.* Leipsick, 1836.

dont l'aîné surtout se fait remarquer par une solide érudition. La congrégation perdit, au commencement de ce siècle, un homme d'un vaste savoir et d'une critique sûre, le docteur Zohrab, traducteur de la chronique d'Eusèbe, et qui sortit de l'ordre de Saint-Lazare à cause de fâcheuses explications provoquées par la publication de cette œuvre scientifique.

Saint-Martin, dans ses *Mémoires sur l'Arménie*, porte ce jugement sur la littérature arménienne : « Cette littérature, dit-il, sans avoir l'intérêt et la richesse de la littérature des Arabes, des Persans, des Hindous et des Chinois, ne mérite cependant pas l'oubli dans lequel elle est restée jusqu'à présent; le grand nombre d'écrivains qu'elle a produits la rendent recommandable à tous égards. On doit surtout distinguer parmi eux les historiens qui, sans compter qu'ils nous font connaître l'histoire de leur patrie, moins fertile, il est vrai, en grands événements que celle des autres pays de l'Orient, peuvent encore servir à remplir une lacune assez considérable dans les annales de l'Asie, et nous fournissent en outre de grandes lumières et des renseignements très-importants pour l'histoire des Grecs de Constantinople, des rois de Perse de la dynastie des Sassanides, des Arabes musulmans, des Turcs seldjoukides, des croisades, des Mongols, et, en général, de tout l'Orient, depuis le commencement du quatrième siècle jusqu'aux temps les plus modernes.

« . . . . Il est bien certain que les historiens ont ordinairement le mérite de mettre beaucoup plus de soin dans le choix des événements qu'ils racontent, de rapporter moins de faits peu importants, et de soigner plus généralement le style de leurs ouvrages, que les historiens arabes et persans; on peut même assurer qu'ils sont bien supérieurs à la plupart des écrivains du Bas-Empire. Par rapport aux beautés de la diction et aux agréments du style, ce n'est pas ce délire d'imagination qui emporte les autres écrivains orientaux, lorsqu'ils veulent être éloquents. Sans quitter tout à fait ce qui constitue le style oriental, les écrivains arméniens savent néanmoins s'abstenir de ces comparaisons bizarres, de ces métaphores ambitieuses qui font assez généralement le caractère distinctif de l'éloquence arabe et persane; on peut même assurer, sans exagération, qu'il en est plusieurs, tels que Moïse de Khoren, Élisée, Lazare P'harbatsi, le patriarche Jean VI, et quelques autres, qui ne seraient pas indignes de l'attention d'un lecteur européen, par leur éloquence, la pureté soutenue de leur style, et la contexture savante de leurs périodes oratoires, et qui pourraient encore se faire lire avec intérêt, après les grands modèles que nous possédons, et après ceux même que Rome et la Grèce ont produits.

« . . . . La littérature syriaque peut encore tirer de grands secours de celle des Arméniens, tant pour l'histoire politique que pour l'histoire ecclésiastique et la *Patristique*. Lors de l'introduction du christianisme en Arménie, il s'y établit beaucoup de Syriens qui vinrent y prêcher la doctrine évangélique, y fonder des monastères, et y ériger des siéges épiscopaux. Toute la partie du sud-ouest de l'Arménie, entre le Tigre et l'Euphrate, les environs d'Amid et de Miafarekin, la province de Sophène et les autres contrées voisines devinrent, pour ainsi dire, des dépendances de la Syrie, au moins sous les rapports religieux et littéraires. Tous les évêques de ces provinces étaient Syriens, et dépendants du patriarche d'Antioche; tous les moines et les écrivains ne se servaient, dans l'office divin ou dans leurs ouvrages, que de la langue syriaque. Les prêtres syriens étaient si puissants, qu'ils tentèrent, au commencement du cinquième siècle, de s'emparer de la dignité patriarcale.

« . . . . C'est dans les livres arméniens que l'on peut espérer de trouver le plus de renseignements positifs propres à éclaircir l'histoire des rois de Perse de la dynastie des Sassanides, et à nous faire connaître les opinions

religieuses des anciens Persans, sectateurs de Zoroastre. Après la destruction de la monarchie arménienne, les mages cherchèrent à profiter de la puissance et de la protection des rois de Perse, pour établir leur religion en Arménie; et les théologiens de ce pays furent très-souvent obligés de défendre contre eux, par écrit, la religion chrétienne, pour empêcher les princes arméniens d'embrasser la croyance des étrangers, qui fit, malgré cela, parmi eux, un grand nombre de prosélytes. C'est dans ces écrits polémiques qu'il faut réchercher une foule de traits et de traditions d'autant plus importants, qu'ils se trouvent dans des livres composés par des hommes qui vivaient au milieu des peuples dont ils combattaient la doctrine. Les Arméniens possèdent encore plusieurs traités de théologie destinés à combattre les erreurs de divers hérétiques ou sectaires, qui ne sont peut-être que les successeurs des disciples de Bardesanes, de Marcion, de Valentin et de Manès, qui, pendant longtemps, furent très-nombreux et très-puissants à Édesse, à Harran, et dans le reste de la Mésopotamie. Quoiqu'ils aient, à diverses époques, éprouvé de sanglantes persécutions, il paraît qu'il en existe encore en Arménie, du côté de la ville de Knous, et dans la Mésopotamie, où on les nomme Jezidi.

« Malgré les nombreux avantages que je viens d'énumérer, la littérature arménienne est restée entièrement inconnue en Europe jusqu'à nos jours. Il est bien difficile de déterminer précisément les raisons de l'indifférence que l'on a montrée pour elle : le défaut de dictionnaires, de livres élémentaires, et le très-petit nombre de manuscrits que nous possédons dans nos bibliothèques, en sont sans doute les principales causes; mais elles ne semblent pas suffisantes pour l'expliquer d'une manière satisfaisante, parce que ces mêmes causes auraient dû également nous détourner de l'étude des autres littératures de l'Orient. Ce qui me paraît avoir contribué le plus puissamment à perpétuer jusqu'à nous cette indifférence, c'est l'état complet d'asservissement où se trouvait l'Arménie, lorsqu'au milieu du dix-septième siècle, la littérature biblique cessa d'être l'objet presque exclusif des travaux des orientalistes, et que l'on commença à se livrer à l'étude des langues de l'Asie, dans des vues purement littéraires. Depuis longtemps les Arméniens avaient perdu, avec leur indépendance, le rang politique que l'étendue et l'importance de leur pays leur donnaient droit de tenir parmi les autres nations de l'Asie. Il était difficile de penser qu'un peuple, dont la plus grande partie était soumise au joug des musulmans, et l'autre errante et dispersée dans toutes les parties de l'ancien monde, s'occupât de belles-lettres et qu'il possédât une langue savante, fixée depuis fort longtemps, et polie par un grand nombre d'ouvrages de tout genre. Partout le goût des Arméniens pour le commerce les faisait confondre avec les juifs; et leur langage vulgaire, rempli de mots et de façons de parler, arabes, persans ou turcs, empêchait de les distinguer de leurs dominateurs. Ainsi une première injustice, qu'on avait faite aux Arméniens eux-mêmes, est devenue la source d'une injustice plus grave, que l'on continuera peut-être longtemps encore de faire à leur littérature. »

Nous ne croyons pouvoir mieux terminer ce tableau rapide de la littérature arménienne que par quelques détails sur le couvent de Saint-Lazare de Venise, d'où sont sortis tous les travaux propres à nous faire connaître la langue et la triple histoire religieuse, politique et littéraire des Arméniens. Ces renseignements sont extraits de l'histoire de la société religieuse de ce couvent, que nous y avons publiée en 1835, pendant notre séjour à Venise.

SOCIÉTÉ RELIGIEUSE ARMÉNIENNE DES MÉCHITARISTES DE L'ILE DE SAINT-LAZARE PRÈS VENISE.

Parmi les îles semées dans les lagunes de Venise et toutes occupées au-

ciennement par d'humbles religieux(*), qui avaient dévoué leur vie à Dieu ou au soulagement des maux de l'humanité, il en est une surtout peu distante du Lido, dont les murs rougeâtres de ses cloîtres, dominés par un blanc clocher et environnés de jardins spacieux et verdoyants, flattent merveilleusement la vue. Au commencement du dernier siècle, cette petite île était stérile et déserte; son église et les murs délabrés de la maison qui y attenait rappelaient seulement qu'autrefois elle avait servi d'asile aux lépreux, et plus tard d'hôpital aux pauvres de la ville. Le nom de Lazare qu'elle portait lui convenait parfaitement, car elle était nue et délaissée comme le pauvre ami du Sauveur.

Aujourd'hui son nom est connu dans tout le monde savant de l'Europe, et il est devenu célèbre dans l'Orient. Comment s'est opéré ce changement si soudain?

Pour cela, un seul homme a suffi; c'est Méchitar (**), qui vit le jour vers la fin du dix-septième siècle. Né à Sébaste, en Arménie, l'an 1676, il manifesta dès son bas âge la volonté formelle d'entrer dans l'état religieux. Il se livra spécialement à l'étude des Écritures saintes et des Pères de l'Église. Ayant formé quelques liaisons à Alep avec des missionnaires européens, il conçut le projet d'aller en Occident, et de travailler activement à la régénération spirituelle de l'Arménie. De nombreux obstacles s'opposèrent longtemps à l'exécution de son dessein; enfin il obtint la permission de bâtir un monastère dans la Morée. Mais ce pays, qui avait été tant de fois le théâtre de combats sanglants, fut envahi de nouveau par les Turcs, en sorte que Méchitar se vit poursuivi dans cet asile par les mêmes ennemis auxquels il avait espéré se soustraire en venant en Occident.

Il se réfugia à Venise, où la république lui concéda la petite île de Saint-Lazare, qui, vers le douzième siècle, avait servi d'hôpital aux lépreux.

(*) Voy. la planche n° 14.

(**) Voy. la planche n° 15.

Il eut la douce consolation de vivre quelques années dans ce couvent, qu'il voyait chaque jour prospérer, et qu'il édifiait par ses vertus.

Il avait pris d'abord pour base de son ordre la règle de Saint-Antoine, généralement adoptée dans les monastères d'Arménie; mais plus tard il la modifia, et il choisit celle des bénédictins. En effet, outre de simples et d'humbles religieux adonnés à tous les exercices de la vie ascétique, il fallait encore des hommes de science et d'études, embrassant chacun une spécialité, et pouvant concentrer au besoin leurs recherches et leurs travaux sur une même matière. Ils devaient se proposer deux choses dans leurs études: l'acquisition de certaines connaissances, puis l'emploi de ces mêmes connaissances acquises pour l'enseignement spirituel, oral ou littéraire des autres; car chaque Méchitariste doit être ou vartabied, c'est-à-dire, docteur spirituel, prêchant et évangélisant comme missionnaire, lorsqu'il le faut, ou varjabied, c'est-à-dire, docteur ès-lettres, enseignant et initiant les enfants à la science, et enfin auteur et écrivain tenant un rang dans le monde littéraire; et, bien que la chose soit difficile, plusieurs membres de la société réunissent dans leur personne ces trois qualités ou conditions.

Tout en les faisant participer aux lumières et à la science d'Occident, Méchitar mettait cependant en première ligne de leurs études la connaissance approfondie de leur langue, de leur histoire et de leurs Pères. Il voulait qu'en s'unissant à la foi et à la communion catholiques, ils restassent toujours Arméniens : c'était le seul moyen d'atteindre le but qu'il se proposait, d'exercer une action directe sur sa nation, qu'une dispute de mots mal compris peut-être sépare seulement de l'unité chrétienne, et qui, extrêmement jalouse de la gloire qu'ont répandue sur l'Église arménienne ses premiers patriarches, n'a pas répondu aux tentatives d'union faites à diverses époques, que parce qu'elle croyait sans

doute qu'on voulait porter atteinte à ses anciennes traditions, à la mémoire de ses saints pontifes et de ses docteurs, ou du moins qu'on ne les respectait pas assez.

La première condition exigée pour être reçu dans la société est d'être Arménien d'origine; et, afin de se mieux pénétrer de son esprit et de l'objet de ses instit ions, on préfère les sujets encore jeunes, élevés dans la maison, sans qu'il soit fait la plus légère distinction entre le riche et le pauvre. Lorsque ces jeunes gens ont fait preuve de leur capacité et de leurs dispositions, ils revêtent la robe, costume de l'ordre; ils habitent un corps de bâtiment séparé, nommé le Noviciat, où ils ont des maîtres capables de les diriger dans leurs études, qui correspondent alors à celles de nos gymnases ou colléges. Lorsqu'elles sont terminées, et qu'à une bonne santé capable de supporter les travaux de la vie de savant ou de missionnaire se joint une capacité intellectuelle suffisante, on les laisse libres d'entrer dans la société. S'ils manifestent le désir d'être admis, on les présente à la société, dont la majorité des membres doit opter pour leur admission. Alors ils passent dans l'école appelée Professorat, où ils se livrent à l'étude de la théologie et de la philosophie, en y joignant celle des Pères.

Lorsqu'ils ont achevé ce nouveau cours, ils reçoivent le sacerdoce, et on leur assigne pour chambres celles qui sont occupées par les docteurs. S'ils en sont dignes, et s'ils soutiennent avec avantage les examens requis, ils reçoivent aussi le titre de vartabied, et, suivant leur vocation ou les dispositions qu'ils montrent, on les envoie dans les missions d'Orient, ou ils restent dans le couvent pour vaquer aux travaux littéraires.

Trois fois par jour les religieux s'assemblent dans l'église pour réciter en commun leurs prières; les jeunes enfants seulement sont dispensés de la prière du matin faite dans l'église. Outre tous les exercices qui occupent les religieux durant la journée, il leur reste sept heures complètes de travail.

Une imprimerie a été établie dans le monastère, et la beauté de ses types, la correction et l'élégance de tous les ouvrages qui en sortent, non-seulement la mettent à la tête des autres presses arméniennes que l'on trouve à Constantinople, à Smyrne, à Madras, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Londres ou à Paris, mais encore ces qualités lui valent l'honneur d'être classée parmi les premières imprimeries orientales de l'Europe.

Les travaux de la société peuvent se diviser en deux classes : la première comprend ceux exécutés dans le but de servir à l'éducation spirituelle et morale, ou à l'instruction de la jeunesse; il faut ranger dans la seconde ceux qui ont un caractère proprement scientifique, et qui, s'adressant à tout le public littéraire, ont un intérêt tout particulier pour les orientalistes.

A notre première classification se rapportent les œuvres ascétiques destinées à diriger la conduite des fidèles en tout ce qui tient à la religion : telles sont la Vie des Saints du calendrier arménien, les Commentaires de l'Écriture sainte, le Bréviaire, le Missel et le Rituel de l'Église arménienne, une Doctrine chrétienne, et une multitude d'autres livres dont l'énumération fatiguerait le lecteur. Dans le domaine de la littérature profane, nous trouvons des traductions d'ouvrages européens, et particulièrement français, correspondants aux diverses branches de l'instruction, comme l'Histoire de Rollin, Télémaque, la Vie des hommes illustres de Plutarque, la Mort d'Abel de Gessner, le Paradis perdu de Milton, les Pensées de Young, les Caractères de Théophraste, des Traités d'arithmétique, de géométrie, de trigonométrie, de perspective, une Géographie universelle, un Traité de médecine pratique, et plusieurs autres ouvrages.

La seconde classe des travaux plus importants, et directement utiles à la science européenne, comprend la *Grande Histoire universelle de l'Arménie* du P. Tchamtchean, les *Antiquités d'Arménie* et sa Géographie, par

le P. Ingigean, la Chronique d'Eusèbe, par le P. Jean-Baptiste Aucher.

Une riche collection de manuscrits arméniens orne la bibliothèque du couvent; chaque jour de nouvelles acquisitions viennent enrichir ce trésor littéraire, et, sans la dissidence religieuse qui ferme aux Méchitaristes l'entrée des monastères de l'Arménie, il est à présumer qu'ils seraient en possession d'un certain nombre d'autres écrits précieux que l'on croit perdus. Espérons qu'un jour un voyageur européen pourra constater la vérité de ce fait. Il ne trouverait pas les mêmes obstacles qu'un Arménien, et il pourrait s'acquérir quelque gloire scientifique.

La partie la plus riche de l'ancienne littérature est celle qui traite des origines du christianisme en Arménie, et qui comprend les vies et les actes des saints. Nous empruntons ici à un écrivain du cinquième siècle, Agathange, le récit du martyre de la sainte dont le nom est aussi populaire dans cette contrée que celui de Geneviève en France, et d'Élisabeth en Hongrie; elle s'appelait Ripsymée. Nous retrouvons ici tous les caractères de la légende.

SAINTE RIPSYMÉE.

En ce temps-là, il se passa dans l'Arménie un fait merveilleux qui fit briller d'un nouvel éclat la vertu chrétienne, en montrant les prodiges qu'elle pouvait opérer dans le cœur de simples femmes.

Suivant la tradition, Dioclétien, l'empereur romain, voulant épouser la femme la plus belle de son empire, envoya dans les diverses provinces des peintres habiles, pour rechercher les jeunes filles dont on vantait la beauté; et ils devaient prendre leurs portraits, afin qu'il pût se décider et choisir celle que son cœur désirait. Longtemps les perquisitions des émissaires furent infructueuses; toutes les femmes qu'ils avaient trouvées et dont ils avaient envoyé le portrait à l'empereur, manquaient de certains avantages, ce qui les empêchait de réaliser le beau idéal qu'il avait conçu. Un jour, ils arrivèrent à la porte d'une vaste maison, située solitairement dans la gorge d'une montagne, et dont la construction singulière, avec le silence et l'ordre apparent qui y régnaient, les frappa extraordinairement. Ils demandèrent quels étaient les paisibles habitants de cette retraite, et quelles pouvaient être leurs occupations. Lorsqu'on leur eut répondu que, dans ces lieux, cinquante jeunes vierges, de la religion chrétienne, vivaient sous la conduite d'une autre vierge, leur mère commune, qu'elles passaient les jours et les nuits en prières, se livrant aux plus dures austérités, et n'ayant pour toute nourriture que les herbes sauvages des montagnes, leur admiration s'accrut avec leur curiosité; et, comme poussés par une inspiration secrète, ils voulurent voir ces femmes si dignes d'étonnement, et ils forcèrent l'entrée de la maison, dans l'espoir d'y trouver peut-être la beauté qu'ils cherchaient ailleurs inutilement.

A peine avaient-ils franchi le seuil, qu'une jeune vierge, au maintien modeste et à la figure suave et angélique, s'offre à leurs regards. C'était Ripsymée, issue d'une maison de princes de l'Orient, et l'élève chérie de Caiana, chargée de la conduite du monastère. Jamais ces Romains n'avaient vu dans une femme l'air de candeur et l'expression de quiétude séraphique empreinte sur le front de la jeune chrétienne; ils furent frappés d'admiration, et s'écrièrent de concert : Certes, voilà bien la femme que Dioclétien nous fait chercher ! Un peintre tire aussitôt ses pinceaux, et esquisse son portrait qu'on envoie à l'empereur.

Dès que Dioclétien eut vu la figure de la vierge chrétienne, il tomba en extase devant ce modèle de perfection, et il sentit s'allumer en son cœur l'amour le plus ardent, en sorte qu'il ne soupirait plus qu'après l'instant où il s'unirait à celle qu'il choisissait par l'effet d'un attrait irrésistible. Il envoya donc sur-le-champ des officiers de son palais au couvent des vierges chrétiennes, en leur donnant l'ordre d'amener Ripsymée. Lorsque cette nou-

velle parvint dans la solitude des saintes femmes, elle y jeta la consternation. Caiana fit venir Ripsymée et ses autres compagnes; elle leur exposa le motif de l'arrivée des officiers romains, la volonté de l'empereur; elle leur montra tous les artifices du démon qui cherchait à troubler leur foi et le calme de leur retraite; puis elles tombèrent toutes à genoux, et adressèrent au ciel cette prière :

« Seigneur des Seigneurs, Dieu souverain et éternel, Dieu du ciel, procréateur de l'ineffable lumière; toi qui as affermi toutes choses par ta parole, toi qui as fait le ciel et la terre et tous leurs ornements; toi qui as créé l'homme du limon et l'as établi dans ce monde; toi qui secours dans leurs misères tous les affligés espérant en ton nom, secours-nous, ô Seigneur! au milieu du combat qui nous presse, afin que nous triomphions des embûches de Satan. Ton nom sera glorifié, et la crainte sera bannie du sein de ton Église. Fais que nous puissions arriver aux demeures célestes réservées à tes élus. Que l'huile ne manque point dans nos lampes, et que le flambeau de la foi ne s'éteigne pas; que nos pieds ne chancellent jamais dans tes sentiers lumineux; que les pupilles de nos yeux ne se ferment point aux rayons resplendissants de ta vérité, et que l'oiseau de la mort n'enlève pas la semence de vie qu'a jetée au milieu de nous ton fils unique Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Ne livre point la sainteté de ton troupeau à la dent de la bête féroce; que le loup destructeur ne triomphe point de tes brebis, et que l'ennemi de notre foi ne disperse pas les agneaux de ta sainte Église.

« Jette du haut du ciel un regard de compassion sur nous, de peur que nous ne ressemblions à celui qui bâtit sur le sable, et dont l'édifice croule sous les coups de la première persécution. Affermis-nous dans la vérité de ton Évangile, et désaltère-nous à la coupe du martyre, afin que nous recevions pour prix, au jour du jugement, la couronne de l'immortalité. »

Après avoir achevé cette prière, Caiana et Ripsymée, miraculeusement inspirées de Dieu, songèrent à quitter leur retraite, et à se préserver par la fuite des atteintes des païens envoyés à leur recherche. Elles voulurent se rendre dignes de la récompense que Jésus-Christ promet à celui qui abandonne en son nom ses parents et sa demeure. Elles se réfugièrent donc au pays des Arméniens, dans la plaine d'Ararat, près de la ville de Vagharschag. Là, retirées dans quelques chétives masures, qui servaient, à l'époque de la récolte, de pressoir pour les raisins et les olives, elles vivaient du travail de leurs mains, au moyen des colliers de perles qu'elles faisaient chaque jour.

Cependant, comme les envoyés de l'empereur romain n'avaient point trouvé les saintes vierges dans leur retraite, ils étaient passés aussi dans la grande Arménie, et étendaient de tous côtés leurs perquisitions, ce qui jetait le trouble dans le pays. Arrivés à Vagharschag, ils allèrent trouver le roi Tiridate, et lui remirent une lettre écrite de la main de Dioclétien, dans laquelle cet empereur, commençant par se plaindre des troubles continuels excités en son empire par les chrétiens, et de leur refus obstiné de reconnaître les divinités de l'État, pour adorer de préférence un juif crucifié, il lui annonçait ensuite qu'ils avaient égaré par leurs artifices et leurs dangereuses suggestions une jeune vierge de leur secte, remarquable par sa beauté, et qu'il s'était choisie pour épouse. Il l'avertissait qu'on l'avait emmenée fugitive dans ses États, et il le conjurait d'user de tout son zèle et de son autorité pour découvrir le lieu où elle était tenue cachée (*).

Lorsque Tiridate eut lu cette lettre,

(*) Le roi Tiridate était effectivement contemporain de Dioclétien. Agathangelos de qui nous avons extrait cette légende, s'accorde en ce point avec Moïse de Khoren, qui nous dit, chap. 82, liv. 2, p. 333, que Tiridate monta sur le trône de l'Arménie la seconde année du règne de l'empereur romain.

il donna l'ordre sur-le-champ de rechercher avec la plus grande exactitude, dans toutes les provinces de son royaume, la retraite de la vierge que lui demandait Dioclétien, promettant de riches présents à celui qui l'amènerait dans son palais. Ses envoyés se répandirent au loin dans le pays, et fouillèrent chaque village et chaque hameau, mais sans succès, puisque la sainte était toujours dans la ville même.

Cependant Ripsymée fut trahie par quelque infidèle, qui, avide de recevoir la récompense promise, alla déclarer au roi que la sainte était cachée aux portes de la ville, dans un pressoir à demi ruiné. On envoya un corps de troupes pour investir toute la maison et en garder toutes les issues, et les soldats prolongèrent cette espèce de siége trois jours durant. Ils eurent occasion d'entrevoir la sainte, et tous, en voyant sa beauté, demeurèrent stupéfaits. Le bruit de cette merveille se répandit promptement dans la ville, et les habitants accoururent en foule pour voir Ripsymée. Les seigneurs et les citoyens les plus riches, ainsi que les pauvres, se pressaient à l'envi pour admirer la servante de Dieu. Les confidents du roi, en rentrant au palais, lui firent une peinture si gracieuse et si attrayante de la jeune vierge, que Tiridate conçut un violent désir de la considérer de près et de l'entretenir. Il donna donc l'ordre de la transporter dans son palais, au lever du jour, elle et ses compagnes. Bien plus, Tiridate avait déjà formé dans son cœur le dessein de l'épouser, et il avait dépêché quelques-uns de ses officiers, avec de riches vêtements et des cadeaux d'un grand prix, afin qu'ils ramenassent en triomphe Ripsymée dans la ville.

Mais la sainte, voyant aux portes de sa retraite ce concours prodigieux d'hommes armés dont tous les regards s'attachaient avidement sur sa personne, se troubla; une rougeur pudique couvrit ses joues, et elle se réfugia dans les bras de Caiana, qui lui dit : « Souviens-toi, ô mon enfant, que tu as méprisé et quitté tous les vains honneurs de la pourpre royale, dans ta patrie, et que tu as préféré, aux avantages de la terre, le titre durable et mille fois plus glorieux d'épouse de Jésus-Christ; que si, aujourd'hui, un prince païen et persécuteur de la foi du vrai Dieu te fait chercher pour t'élever à la dignité de reine, dédaigne ses offres, et préfère au trône la croix du Sauveur. »

Ripsymée répondit à ces paroles par des torrents de larmes et des cris de douleur; puis, élevant ses yeux au ciel, et plaçant ses bras sur sa poitrine en forme de croix, elle fit entendre ces mots : « Seigneur tout-puissant, qui avez fait passer du néant à l'existence tous les êtres, et qui avez peuplé les cieux d'étoiles, les mers et la terre de mille êtres variés, jetez sur nous un regard de compassion; sauvez-nous du péril qui nous menace, comme vous avez épargné autrefois le juste Noé dans le déluge, comme vous avez délivré Abraham des mains des Cananéens, et Moïse, avec tout son peuple, de la servitude d'Égypte. Le livre de votre loi nous prescrit de sanctifier votre nom dans nos cœurs; et voici qu'une troupe d'idolâtres le blasphème à mes oreilles, et se prépare à porter une main criminelle sur votre servante. Doux Seigneur, amant des hommes, si vous nous avez exposées à cette épreuve, donnez-nous la victoire par votre puissance, et assurez-nous la récompense promise à ceux qui persistent dans la crainte de votre nom et dans l'observance de vos commandements. Si vous prenez soin des oiseaux des champs, comment mépriseriez-vous les prières de ceux que vous nommez le temple et le vase de votre élection ? »

Les officiers, les soldats et tout le peuple, attirés par la curiosité, ou envoyés par le roi au lieu de la retraite des saintes vierges, attendaient impatiemment aux portes, dans l'espoir de les voir sortir, et d'admirer celle dont on parlait dans le royaume. La frayeur des timides recluses augmentait avec le tumulte et la confusion du dehors,

elles poussaient des cris entrecoupés de sanglots, et, les bras élevés au ciel, elles disaient : « Malheur à nous, si les honneurs ou la grandeur peuvent nous séduire, si la crainte de la persécution nous ébranle, et si notre courage faiblit devant la mort! Malheur à nous, si nous préférions une vie passagère à l'éternelle félicité! Non, ni les dignités ou les tortures, ni les plaisirs ou les chaînes, ni l'eau, ni le feu, ni le glaive, ni la pauvreté, ni ce monde entier, ni la vie, ni la mort, non, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Jésus-Christ: nous lui avons offert notre virginité, afin de nous conserver pures dans sa sainte union, et nous demeurons attachées à lui par un inviolable amour, afin de paraître un jour à ses yeux sans honte et sans crainte. »

Dieu eut pitié de ses fidèles servantes, et il permit qu'au commencement de la première veille de la nuit, un orage violent obscurcît le ciel, et que le bruit de la foudre et de la pluie tombant par torrents, jetât le désordre parmi toute la foule rassemblée aux portes du pressoir. Les soldats, saisis d'une frayeur inconnue, cherchaient à s'enfuir; et comme ils se gênaient mutuellement, les uns tirèrent leurs épées et s'égorgèrent, d'autres tombèrent foulés aux pieds des chevaux. Quelques officiers de la cour arrivèrent précipitamment au palais, et racontèrent à Tiridate l'événement qui s'était passé sous leurs yeux.

Le roi se mit en colère, et dit: « Puisque ces femmes n'ont pas voulu venir près de moi librement et entourées d'honneur, on les traînera de force à mon palais et jusque dans ma chambre. »

On exécuta ses ordres. D'autres soldats partirent, et, arrivés près de Ripsymée, ils la saisirent brutalement; et comme elle les repoussait de la main, ils la traînèrent à terre, en proférant les plus noires imprécations. Ripsymée s'écriait : « Seigneur Jésus-Christ, secourez-moi! ô mon Sauveur, venez à mon aide! »

De temps en temps, les soldats, fatigués de la traîner s'arrêtaient et regardaient avec stupeur cette innocente vierge, qui continuait sa prière en disant: « Dieu suprême! toi qui ouvris le sein de la mer Rouge pour laisser passer ton peuple, toi qui fis descendre ton serviteur Jonas dans le ventre de la baleine pour l'en tirer ensuite avec éclat et puissance, toi qui as changé la férocité des lions excités contre Daniel en une douceur égale à celle des agneaux, toi, le vrai, l'unique Dieu, abandonneras-tu ta pauvre servante, qui n'aime que toi et n'espère qu'en toi? »

Tandis que ces ardentes prières s'échappaient des lèvres meurtries et pâles de Ripsymée, elle entrait, avec le cortége de ces féroces satellites, dans la cour du palais de Tiridate. Le peuple, qui connaissait déjà l'intention du roi d'en faire son épouse, la regardait comme une fiancée que l'on conduit à la cérémonie nuptiale; et, comme il s'imaginait que la résistance de la jeune fille était l'effet de la timidité et de la frayeur, il voulait l'encourager par des signes de joie et d'approbation. En conséquence, il se livra à une joie bruyante, faisant retentir l'air de ses chants et du son des instruments qui dirigeaient les chœurs de danse.

Enfin les efforts de la jeune vierge sont inutiles; elle est introduite dans le palais et dans la chambre même du roi. Tiridate, en voyant ses traits angéliques et l'éclat de ses yeux, que la sainte indignation de la vertu alarmée animait d'un feu nouveau, sentit s'allumer dans son cœur la passion dont des rapports assez vagues avaient fait naître les premiers germes. Ne comprenant point l'opposition de la vierge chrétienne et l'air courroucé avec lequel elle se présentait devant lui, il emploie d'abord les promesses et les sollicitations les plus pressantes pour gagner sa volonté; il lui montre les honneurs et la gloire qui l'attendent si elle veut consentir à devenir son épouse. Ripsymée le refuse avec un mépris insultant, et le roi, rugissant de fureur, veut obtenir de la force ce que la persuasion n'avait pu lui concilier. Mais Dieu n'abandonna point celle qui lui

tait aussi généreusement pour son nom, et le Saint-Esprit l'investit d'une force inconnue, qui lui permit de résister à la brutalité de Tiridate, bien qu'il fût célèbre dans toute l'Asie pour la vigueur extraordinaire de son bras.

Le roi espéra qu'il parviendrait à ses fins en faisant intervenir l'autorité de Caiana, à laquelle Ripsymée était complétement soumise. Il la fit appeler, et lorsque cette seconde mère en Jésus-Christ de la sainte fut en sa présence, il la somma d'user de tous ses moyens de persuasion pour vaincre l'entêtement de son élève. Mais Caiana n'ouvrit la bouche que pour encourager Ripsymée, et elle lui criait d'une voix forte : « O mon enfant! persiste dans ta courageuse défense; Dieu te sauvera des mains criminelles du roi. Malheur à toi, ô mon enfant, si tu préférais à l'éternelle couronne quelques fleurs de cette terre, aujourd'hui belles et demain flétries! » Elle allait continuer, lorsque les gardes, par ordre du roi, lui frappèrent la tête et les mâchoires du pommeau de leurs épées, en sorte qu'ils lui brisèrent les dents. Mais la sainte, que l'amour de Dieu élevait au-dessus d'elle-même, puisait aussi dans l'assistance divine une force miraculeuse, et elle poursuivait avec un accent plus pénétrant : « Courage, ô mon enfant! vois le Christ qui t'apporte déjà sa couronne. Rappelle-toi les instructions spirituelles que je t'ai données et les commandements divins que je t'ai enseignés; soutiens courageusement la persécution que je partage avec toi, et mourons ensemble. Que le découragement ne nous abatte pas : le Sauveur des hommes saura bien nous assister, lui qui, pour l'amour de nous, n'a pas craint de verser son sang sur la croix et de se livrer à la mort, afin de nous introduire à la vie éternelle. »

Ces paroles, répétées avec l'expression d'un saint zèle et d'un courage prêt à tout endurer, inspiraient à Ripsymée une nouvelle ardeur de se sacrifier pour Dieu, et l'auraient affermie dans ce dessein, si sa volonté avait été un seul instant chancelante. Elle déconcerte tous les efforts du roi, et, ouvrant les portes, elle s'élance au milieu des gardes, qu'elle traverse ainsi que la foule, sans qu'aucune main ose l'arrêter, comme si elle avait été précédée d'un ange invisible qui lui eût frayé le chemin.

Elle retourna à son ancienne retraite, et comme elle craignait d'être découverte dans ce lieu, elle se réfugia dans une solitude voisine, où, pour consacrer en quelque sorte son arrivée, elle commença par adresser à Dieu cette prière :

« Seigneur des hommes, comment reconnaître dignement les bienfaits signalés de votre grâce, en me délivrant des mains impures d'un roi pervers? Soyez loué de m'avoir considérée comme attachée à votre service, en me faisant souffrir. Hors de vous, Seigneur, mon cœur languit, et mille fois vaudrait mieux mourir que d'adorer d'autres dieux qui ne sont que néant. Il me tarde de sortir de ce corps de boue, pour m'unir à votre divin Fils, mon unique époux. »

La nuit, tandis que la sainte était encore en prières, les émissaires de Tiridate, envoyés à sa poursuite, guidés par les dénonciations des traîtres, arrivèrent dans sa solitude et la surprirent. Ils commencèrent par lui lier les mains, et ils essayèrent de lui arracher la langue. Ripsymée, de son plein gré, ouvre la bouche et leur présente sa langue, qu'ils coupèrent jusqu'à la racine; puis ils mettent en lambeaux les vêtements qui couvraient son corps, et, prenant quatre clous, ils en enfoncent deux dans ses pieds et deux dans ses mains, en sorte qu'elle resta crucifiée sur le sol, à l'exemple de son divin maître, auquel elle s'offrit joyeusement en holocauste. Les soldats eurent l'atrocité de mettre le feu à ses chairs palpitantes à mesure qu'ils les découpaient, et ils lui chargèrent le sein de pierres énormes, tellement que son ventre se fendit et ses entrailles sortirent. Chaque fois qu'ils enlevaient avec leur sabre un de ses membres, ils répétaient atrocement : « Qu'ainsi

meure quiconque osera enfreindre et mépriser les ordres du roi ! »

De saints hommes et de pieuses femmes chrétiennes, après avoir connu la mort de Ripsymée, accoururent au lieu de son supplice, demandant à recueillir ses précieux restes pour les inhumer. Les soldats leur demandèrent s'ils professaient la même religion ; et comme tous confessaient hautement qu'ils étaient chrétiens, ils tirèrent leurs épées et les massacrèrent tous impitoyablement. Pendant cette barbare exécution, on les entendait chanter les louanges de Dieu et dire : « Oui, Seigneur, nous mourons pour la glorification de votre nom, et nous voulons avoir part à la couronne que vous venez de décerner à votre servante Ripsymée. »

Ripsymée et les autres saints martyrs qui partagèrent son sort furent les premiers à arroser de leur sang le sol de la haute Arménie, pour la confession de la foi chrétienne ; aussi leur mémoire est-elle en grande vénération dans l'Église arménienne, et la liturgie célèbre leur fête avec une pompe particulière.

POÉSIE SPIRITUELLE.

De toutes les Églises d'Orient, l'Église d'Arménie est, sans contredit, celle où la poésie chrétienne a produit les plus riches compositions d'un ascétisme tendre et pur, à la gloire de la religion et des saints qui ont travaillé activement à la propagation de la foi. Le génie poétique de la nation, exclusivement porté sur les choses de l'ordre spirituel, exhalait dans des hymnes religieuses et de saints cantiques ses amoureuses aspirations, et ses sentiments de reconnaissance et d'allégresse. Tous ces chants, qui font partie de la liturgie arménienne, ont été recueillis et réunis dans un ouvrage connu sous le nom de Charagan, lequel signifie un *collier de perles*, dénomination familière aux Arabes et aux Persans pour désigner un recueil de poésies, ou d'autres compositions choisies et précieuses comme les perles. Le style du Charagan est figuré et rhythmique ; la pensée, en se développant avec hardiesse, s'élève souvent vers les hauteurs d'une mysticité métaphysique : une attention soutenue est nécessaire pour la suivre et la reconnaître sous le vêtement splendide des métaphores orientales qui la parent. On rencontre aussi à chaque instant des expressions qui ne sont que des allusions à certains passages des saintes Lettres, et c'est dans la connaissance approfondie des textes sacrés qu'on en peut trouver l'intelligence. Nous avons traduit les hymnes composées à l'honneur du patriarche saint Grégoire, et qui se chantent le jour de sa fête, afin de compléter les documents relatifs à sa vie, et pour donner en même temps à nos lecteurs une idée de ce livre justement célèbre dans l'Église d'Arménie (*).

« Aujourd'hui brille d'un vif éclat l'Église, arbre planté par Dieu et couronné de fleurs, d'où nous vient Grégoire, rejeton d'immortalité qui remplit tous les lieux de ses fruits. Rameau couvert de grappes de la véritable vigne, il a été cultivé par les mains paternelles de Dieu ; c'est par lui que s'est emplie la coupe qui a réjoui les nations attristées, et qui, en nous désaltérant, nous anime d'une allégresse spirituelle. Le souffle printanier du vent du Midi, échauffé par le feu de l'Esprit saint, a chassé les glaces de l'idolâtrie des nations du Nord, et celles-ci ont vu fleurir au milieu d'elles toutes les sciences divines. L'arbre glorieux que Grégoire a planté au pays des Arméniens, au prix de ses efforts et de ses sueurs, après avoir été arrosé des flots de la parole divine versés par la prédication, s'est couvert de fleurs et a poussé d'admirables rejetons. La lumière céleste a lui sur la terre ; elle jaillissait du soleil de vie, et sa splendeur a chassé les épaisses ténèbres répandues sur la nation arménienne, en sorte qu'elle a vu clairement les grâces de l'Esprit saint.

« Les chœurs incorporels des armées célestes se réjouissent de concert avec

(*) Charagan, Constantinople, 1815, in-8°, p. 222-236 et 448-457.

nous, et félicite notre nature terrestre de ce qu'elle a donné à Dieu saint Grégoire, qui a enfanté tant de fils à l'honneur de la vraie foi. Grégoire, dont les bienfaits sont l'image du bien suprême, est un berger compatissant : sa voix pleine de douceur a ramené les brebis égarées et les a réunies dans le bercail du vrai pasteur. Patriarche très-pur élu de Dieu, prédicateur de la parole de vérité, il présente au Seigneur un peuple nouveau et purifié, en le conviant à la gloire de la Sion céleste. Ornement de la brillante couronne des Arsacides, ô Grégoire! homme aux vertus apostoliques, tu l'as encore embellie des pierres précieuses du martyre, et tu as ainsi formé un nouveau diadème digne de la sainte Église. Tu as reçu comme un héritage le troupeau d'Arménie, vicaire du saint apôtre Thaddée, germe vivant fécondé par ses reliques, rayon de la grâce dardé par l'efficacité de la prière; rose pourprée et épanouie d'une tige épineuse, Grégoire, apôtre de la grâce, ton suave parfum a rempli le pays d'Arménie et nous a apporté l'odeur de la science; fleur lumineuse sortie de la terre, médecin des âmes, tu es le palmier agréable au goût planté dans le jardin du Seigneur, et nourrissant ses enfants des fruits de la foi.

« Martyr, confesseur du vrai Dieu et cruellement torturé, ô Grégoire! tu as souffert sur ton corps des supplices qui font la joie de l'Église et la gloire des enfants du ciel.

« Père spirituel, brûlant d'un amour divin, père compatissant, tu nous as purifiés par tes tourments des souillures du péché, et ta parole lumineuse a enfanté des enfants de Dieu.

« Image de la gloire du Fils unique de Dieu, martyr victorieux, les plantes de tes pieds n'ont reçu des clous de fer que pour nous mieux clouer à l'Église de Dieu.

« Père de la foi arménienne, apôtre élu, aux mœurs de cénobite, les jambes de ton corps sanctifié n'ont été enchaînées dans des étaux de bois que pour nous affermir sur le rocher de la foi.

« D'une voix suppliante, nous célébrons ta mémoire, père illuminateur de nos âmes, toi dont on a chargé de poids énormes les genoux sans cesse attachés à la terre par leurs génuflexions, pendant que tu étais suspendu à la potence.

« Avec le gouvernail de la foi tu as traversé la mer du monde, et les cuisses de ton corps souffrant n'ont été écartelées que pour raffermir les membres spirituels de ton Église.

« O Grégoire! fontaine inépuisable de grâces, toi que remplit l'intelligence de l'Esprit saint, l'eau n'a été introduite dans ton ventre, en lui causant une douloureuse enflure, pendant que tu étais suspendu en l'air, la tête renversée, que pour nous laver de la souillure du péché.

« Sel purifiant et savoureux de l'Arménie, père vigilant et courageux observateur des lois divines, tu n'as souffert le poids d'énormes blocs de sel que pour nous décharger du fardeau du péché.

« En énumérant tous tes supplices, nous te tressons une couronne d'or et de pierres précieuses, ô Grégoire! toi dont la bouche, organe du Verbe de Dieu, a reçu le frein et le bâillon.

« Vaillant martyr, soldat élu du Christ-roi, tu as supporté l'exhalaison de fétides odeurs, en ayant la tête renversée et les pieds élevés en l'air, pour diriger nos pas vers le ciel.

« Rayon lumineux du chemin de la vie, toi qui cours à la poursuite des promesses célestes, en respirant par le nez de la cendre imbibée de vinaigre, tu nous as réjouis par ta bonne odeur.

« Chef auguste et respectable, ô Grégoire dont l'âme est notre modèle! ta tête, meurtrie de coups et placée sous un pressoir, a relevé nos têtes abaissées.

« Ornement de notre nature terrestre, ô Grégoire le supplicié! la pointe des chardons et la dent de la scie ont labouré tes chairs, le plomb fondu a coulé sur tes os consumés.

« Compagnon des chœurs et des armées du ciel, Grégoire à l'auréole resplendissante, tu es descendu dans le

fond d'un puits humide et boueux, au milieu de reptiles venimeux, pour nous délivrer du mauvais dragon.

« Par l'efficacité de tes prières brûlantes et de ton amour, ô Grégoire dont l'âme était travaillée par l'espérance! retire ceux qui sur cette terre gisent au fond de l'abîme, blessés par la morsure du péché, et élève-les avec toi aux demeures célestes.

« La manne des consolations célestes descendait sur toi, pendant les quinze ans de pénitence passés dans ton puits; et, après avoir joui de la vue de Dieu, tu as guéri les victimes de la fureur de Satan, et l'effusion de ta lumineuse parole les a confirmés dans la foi.

« Témoin d'une vision surnaturelle, effrayante, ton esprit prophétique a vu s'entr'ouvrir les cieux inondés de clartés, et tu as mêlé ton corps aux armées des anges.

« Le sang pourpré des martyrs a purifié de la souillure du péché cette terre où tu as jeté les fondements du temple saint d'où jaillit la source de propitiation (*).

« Sage administrateur de la maison de Dieu et jugé digne de ses grâces, destructeur des idoles, démolisseur des temples païens avec l'arme de la croix, patriarche élu par l'élection divine, tu as été appelé par la voix du ciel sur le siége apostolique; par ton éloquente parole, tu as illuminé l'Arménie régénérée spirituellement, en couvrant la face du pays d'édifices élevés à la gloire de Dieu.

« Grégoire au corps lumineux, objet d'envie pour les séraphins, pures essences sans corps, tu as habité dans le désert, à l'exemple de Jean et d'Élisée, et de Moïse, ce législateur divin.

« Intercède près du Père céleste pour tes enfants tourmentés et amaigris par le péché, et prie-le pour que nous terminions notre course dans la voie de l'orthodoxie.

« Martyr vivant, conjure le Fils, véritable lumière venue du Père, d'éclairer nos cœurs par sa divine sagesse.

« Lyre mélodieuse de l'esprit de Dieu, ô Grégoire! pure intelligence unie à un corps, prie l'Esprit saint, procédant du Père et coassocié à la gloire du Fils, de purifier nos âmes du péché.

« Montagnes, réjouissez-vous toutes de la gloire éclatante réservée au mont Sébouh (*), qui a servi de retraite à saint Grégoire, colonne lumineuse de la sainte Église d'Arménie, lui, au sujet duquel elle se réjouit, à la gloire de la Sion céleste.

(*) Les martyrs dont il est ici question sont les saintes vierges Caiana et Ripsymée, et l'église bâtie par saint Grégoire est la célèbre métropole d'Ecsmiazin.

(*) *Sébouh* signifie en arménien *noble, distingué*. Ce nom fut sans doute donné à cette montagne parce qu'elle servit de retraite à saint Grégoire. Elle portait précédemment le nom de mont *Mané*, parce que la sainte illustre, ainsi nommée, avait habité dans une des grottes ouvertes sur le flanc de la montagne. On la connaît aussi sous la dénomination de montagne de Taranagh, du nom du district où elle était située, et qui faisait partie de la province ancienne de l'Arménie supérieure. Voyez Moïse de Khoren, liv. II, ch. 88; Géogr du père Indgigean, Venise, 1822, p. 4; Saint-Martin, Mém. sur l'Arménie, t. I, p. 37, et t. II, p. 431. Dans la géographie attribuée à Moïse de Khoren on trouve ce passage : «Le mont Sébouh, visité de Dieu, et où repose saint Grégoire, possède l'épée que l'empereur Constantin donna au roi Tiridate. Quand le roi Tiridate voulut visiter le saint illuminateur, il vint le trouver au mont Sébouh, et le consulta sur l'époque de la chute des Arsacides. Le saint prit l'épée, la bénit comme une croix, la plaça en l'air par l'efficacité de la parole de Dieu et dit : « Il viendra une valeureuse nation, celle des Francs; ce signe paraîtra alors, on le prendra et tout le monde se réunira à eux. » Le saint ensuite s'éleva vers Dieu. Là se trouve aussi le monastère des Séraphins, ainsi nommé parce que Dieu y envoya des séraphins vers le chérubin terrestre, retiré dans une profonde vallée, et qui avait résolu d'aller à Jérusalem, sur ses genoux; ce dont il fut empêché par les brûlants séraphins. » Cette même montagne renfermait une fontaine salutaire, dont les eaux salées avaient été changées en eaux douces par saint Grégoire; et dans la suite, elle fut désignée sous le nom de fontaine à l'eau savoureuse.

« Qui a plus de sujet de se réjouir que le mont Ararat (*) aux cimes escarpées? car dans ses flancs repose saint Grégoire, arche rédemptrice du déluge de péchés qui couvrait l'Arménie, et qui nous met pour toujours à l'abri de la fureur de ses flots.

« Que le mont Sébouh, couronné d'une auréole lumineuse, se réjouisse à l'exemple du mont Sinaï : c'est là qu'apparut l'arc-en-ciel de l'espérance, saint Grégoire, au front éclatant de lumière, comme celui de Moïse, et qui a fait briller nos faces par la grâce du Saint-Esprit.

« Grégoire a joui du même privilége qu'Ésaïe, fils d'Amos, le prophète, dont un charbon ardent purifia les lèvres, et qui vit en esprit les chérubins aux six ailes brûlant de l'amour de Dieu; pour lui aussi la profonde voûte des cieux a été ouverte.

« La droite miséricordieuse de Jésus-Christ a honoré Sébouh, à l'exemple des monts Sanir et Hermon (**) : de ses flancs jaillit une source d'eau excellente, qui s'écoule en ruisseaux abondants et réjouit la terre fertilisée.

« La sainte Vierge, en enfantant dans l'étable de Bethléem, a appris aux filles d'Ève à devenir mères du Christ en restant vierges. Ce prodige éclatant s'est renouvelé dans la caverne de Mané, et c'est par la pureté des mœurs de ces vierges que nous avons été purifiés de la souillure du péché (***).

« L'esprit inspiré des prophètes avait prédit la gloire réservée au mont Sébouh, lorsqu'ils demandaient où serait le tabernacle de Dieu et le lieu où il habiterait; nous avons vu saint Grégoire résoudre cette question.

« C'est pour ce même Grégoire de mœurs si pures, d'une si grande justice de cœur et si véridique dans ses paroles, que les troupes des chérubins se sont abaissées du ciel sur la terre, afin de contempler les mortifications de son corps, miracle qui a consacré le nom de ce lieu (*).

« De simples bergers ont découvert les restes de ce pasteur vigilant, l'image du véritable et divin Pasteur, et ils les ont ensevelis près de la caverne Mané; précieux remède dans nos maladies, pures reliques qui nous préservent du poison du dragon infernal!

« O toi, soleil de justice, envoyé du Père, et qui as répandu ta lumière en tous lieux par le ministère des apôtres, Dieu de nos pères, nous te glorifions!

« C'est toi qui as envoyé en Arménie saint Grégoire, comme vicaire des apôtres et le prédicateur de ta parole; Dieu de nos pères, nous te glorifions!

« Toi qui as dissipé les ténèbres de l'ignorance des peuples du Nord, par l'éclat de la parole de saint Grégoire, Dieu de nos pères, nous te glorifions! Et vous tous, disciples du saint Illuminateur, glorifiez la lumière dénuée d'ombres.

« Aujourd'hui, peuples de l'Arménie, instruits de la vérité par l'entremise de saint Grégoire, bénissez la lumière qui n'a pas de commencement, glorifiez-la éternellement.

« Aujourd'hui que vous avez été régénérés par le baptême, et illuminés de la sagesse par le ministère de saint Grégoire, louez la lumière venue du Père, glorifiez-la éternellement.

« Aujourd'hui que le prêtre accomplit chez nous le céleste sacrifice, en vertu du pouvoir que lui a transmis le saint patriarche Grégoire, glorifiez le distributeur des grâces, célébrez le Seigneur.

« O toi qui as convié les nations éloignées aux fiançailles de ton Fils unique, par l'entremise de saint Gré-

(*) Voy. la figure n° 18.

(**) Ces deux montagnes situées dans la Palestine sont célèbres chez les Arméniens, comme formant des eaux de leurs torrents les deux principales sources du Jourdain. Voy. Saint-Martin, Mém. sur l'Arm., t. II, pag. 400.

(***) Il est ici question de sainte Caiana qui séjourna longtemps dans la caverne du mont Sébouh.

(*) Nous avons dit précédemment que la montagne de Sébouh renfermait un monastère appelé le couvent des Séraphins, fort connu dans l'histoire religieuse de l'Arménie. Il devait ce nom au miracle opéré en faveur de saint Grégoire.

goire, afin de les désaltérer à la coupe de la sagesse, grâce à son intercession, aie pitié de nous.

« Toi qui, pour prix des souffrances surhumaines de ton élu, a ramené les peuples égarés à la connaissance de la vérité, grâce à son intercession, aie pitié de nous.

« Toi qui, au fond de son puits, as écrasé la tête du dragon, et qui, en l'abaissant dans cette fosse, nous as élevés jusqu'aux cieux, grâce à son intercession, aie pitié de nous.

« Venez aujourd'hui glorifier le saint patriarche Grégoire, qui a éclairé de la lumière intelligible ceux qui étaient assis dans les ténèbres.

« Venez glorifier le distributeur des dons de l'esprit incorruptible, chez les fils de Thorgom, lui qui vous a procréés fils de la lumière.

« Venez louer l'interprète de la parole divine chez les Arméniens, vous ses enfants et ses disciples.

« Aujourd'hui l'Église, réunie aux anges, chante avec tous ses enfants la mémoire de l'Illuminateur, glorifié dans les hauteurs des cieux.

« Aujourd'hui l'Église célèbre avec joie la mémoire de saint Grégoire, qui l'a illuminée de son éclatante lumière.

« Enfants ornés de tuniques brochées d'or et couronnés de fleurs, bénissez le Christ-roi!

« Aujourd'hui les nouveaux enfants de lumière se réjouissent, au souvenir du saint Illuminateur qui les convie au banquet très-pur et les introduit chez l'époux céleste, dans son palais lumineux.

« Enfants ornés de tuniques brochées d'or et couronnés de fleurs, bénissez le Christ-roi!

« Aujourd'hui les prêtres, ministres du sacrifice spirituel, honorent le saint patriarche Grégoire qui les a associés à l'ordre des pontifes célestes, lorsqu'en s'élevant au ciel il est entré dans le Saint des saints pour intercéder perpétuellement en notre faveur auprès de Dieu.

« Enfants ornés de tuniques brochées d'or et couronnés de fleurs, bénissez le Christ-roi! »

MOEURS ET COUTUMES DU PEUPLE ARMÉNIEN. CARACTÈRE DE LA NATION.

On peut dire en général que le peuple arménien est heureusement doué par la nature. En effet, on retrouve dans son caractère et ses habitudes les deux traits distinctifs des deux grandes races auxquelles il rattache son origine. Suivant ses annales historiques, le père de la nation fut un petit-fils de Japhet, Thorgom. Ce témoignage, qui classe d'une manière nette et tranchée la race arménienne parmi les peuples de race japhétique, est vérifié par l'expérience que fournissent l'étude comparée des nations de l'Asie et la science de la linguistique. Comme les Persans et les Grecs, les Arméniens ont l'esprit mobile et pénétrant, une activité inquiète cherchant toujours à épuiser dans l'action l'excédant de son énergie, naturellement belliqueux, on les voit engagés dans des guerres continuelles où ils font face à des ennemis supérieurs : quoique forcés de céder au nombre, ils ne se rebutent point, et ils reviennent plus ardents à l'attaque.

Sous le côté intellectuel, les Arméniens ont la conception facile et vive des Grecs, et, lorsque nous avons parlé de leur langue et de leur littérature, nous avons indiqué quels rapports étroits unissent les productions de leur esprit aux chefs-d'œuvre de la littérature grecque, quant à la forme et à la nature du style; nous avons fait observer aussi que leur langue appartient à la classe des langues indo-germaniques, nouvellement établie par les philologues. Ce fait seul prouve qu'il y a communauté de race entre elle et les peuples venus de l'Inde, ou, postérieurement, du Caucase.

Nous avons parlé précédemment des nombreuses colonies juives qui, transplantées à diverses reprises dans le territoire de l'Arménie, ont dû nécessairement modifier le type et le caractère de la race primitive. Ce fait nous explique comment, avec tous ces points de ressemblance qui nous font regarder la race arménienne comme étant de la même famille que les races de la

Grèce, de la Perse et de l'Inde, nous voyons cependant dans sa physionomie des traits totalement divers et qui l'assimilent au contraire à la race sémitique. Effectivement, nous avons distingué chez elle cet amour des choses religieuses et ce tenace attachement à ses traditions, qu'on ne retrouve au même degré que chez la race aînée et privilégiée de Sem. De plus, comme elle, les Arméniens se sont toujours tenus à l'écart des autres peuples, évitant de se mêler à eux, et se montrant partout extrêmement jaloux de conserver leur nationalité, tellement que, dans tous les pays où ils sont actuellement dispersés, on les reconnaît à la particularité de leurs usages, à l'organisation domestique de la famille, comme à la forme des vêtements et à l'expression de la physionomie. L'amour et le goût du commerce, trait distinctif de leur caractère, leur sont encore communs avec les enfants d'Ismaël; comme eux ils sont dispersés, et dans toutes les villes d'Asie et d'Europe où on les rencontre, ils accaparent, au bout de peu de temps, tout le négoce et l'argent du pays; même les juifs ne peuvent soutenir contre eux la concurrence, parce que les Arméniens, en apportant le même ordre dans leurs affaires, agissent plus grandement et avec loyauté. Aujourd'hui encore les finances de l'empire turc sont entre les mains de quelques riches familles arméniennes. Voici le jugement de Tournefort sur le génie commercial des Arméniens : « Ces négociants, dit-il, sont infatigables dans les voyages et méprisent les rigueurs des saisons. Nous en avons vu plusieurs, des plus riches, passer de grandes rivières à pied ayant l'eau jusqu'au cou, pour relever les chevaux qui s'étaient abattus et sauver leurs balles de soie. On les accuse mal à propos d'aimer trop le vin; il ne nous a jamais paru qu'ils en abusassent; au contraire, il faut convenir que de tous les voyageurs les Arméniens sont les plus sobres, les plus économes, les moins glorieux. »

Leurs relations commerciales ne se bornent plus aujourd'hui à l'Orient, elles s'étendent jusqu'à l'Europe occidentale. En 1824, six négociants arméniens sont venus pour la première fois à la foire de Leipsick, y ont acheté pour six cent mille francs de produits des manufactures d'Europe, les ont expédiés en transit par la Galicie et la Russie méridionale jusqu'à Odessa, où ils ont été embarqués pour Redoute-Kalé, en suivant la route que leur avait indiquée le négociant Saratgeff de Tiflis. En 1825, les marchandises achetées à Leipsick se sont élevées à la valeur d'un million deux cent mille francs, et suivant un article du journal de Francfort, en date du 20 juin 1826, on porte à la somme de sept cent mille thalers, ou deux millions huit cent mille francs, la valeur des achats faits à la dernière foire (*).

Le sang de ce peuple est beau; les traits des hommes sont fortement prononcés; ils ont de grands yeux noirs fins et luisants qui, tout en exprimant leur activité interne et remuante, savent néanmoins voiler habilement le fond de leurs pensées. Leur taille n'est point aussi élevée que celle de plusieurs autres peuples caucasiens; néanmoins il faut distinguer parmi eux la population des montagnes, où l'on trouve des modèles de force et de stature athlétiques. Extrêmement bruns, la barbe que portent leurs prêtres et *vartabieds* est remarquable par sa couleur noire comme le jaspe, et elle tombe, à la manière des Persans, sur la poitrine. Rien n'est plus propre à inspirer au peuple le respect et la vénération pour ses chefs spirituels, que l'air de dignité des prêtres arméniens, et la gravité avec laquelle ils officient dans les cérémonies religieuses.

(*) On porte à vingt mille âmes le nombre des Arméniens répandus dans les villes de Bombay, de Madras et de Calcutta. Leurs courtiers et leurs agents passent le Gange et pénètrent jusqu'à Barma, Siam et les possessions anglaises qui avoisinent la Chine. Les plus riches négociants de la ville de Singapour sont Arméniens. On les retrouve à Java, Bornéo, Sumatra, et dans quelques autres îles de cet archipel, et ils ont même réussi à s'introduire à Canton.

M. le chevalier Gamba, dans son Voyage au delà du Caucase, nous dépeint ainsi les Arméniens, dont il a trouvé de nombreuses colonies, soit à Tiflis, soit dans les environs : « L'Arménien, dit-il, est un peu moins grand, mais plus gros que le Géorgien; il a les traits aussi réguliers, le nez plus droit, le regard sérieux, l'air réfléchi et soumis; il réunit deux choses qui semblent opposées, les mœurs des patriarches et les défauts attachés au long état de dépendance sous lequel il a vécu. Comme au temps d'Abraham et de Jacob, le premier né est, après le père, le maître, le chef héréditaire de la maison; ses frères puînés lui sont soumis; ses sœurs sont presque ses servantes. Les uns et les autres sont pleins de respect pour leur père; rarement ils s'asseyent devant lui et se mettent à table. Ils sont ses serviteurs les plus dévoués; et c'est l'aîné des fils, chez ce peuple hospitalier, qui sert les étrangers admis à la table de son père, ou qui offre la collation dans le cas où une visite arriverait à l'heure du repas. J'avais été recommandé à un négociant arménien de Nackchivan. A mon arrivée, il vint m'embrasser comme une ancienne connaissance, me conduisit dans la chambre qui m'était destinée, me fit préparer le bain, fit tuer un mouton, et invita tous ses amis au festin. Je me rappelais alors les usages des peuples pasteurs, ceux de cette époque voisine du berceau du monde, où on s'accueillait d'autant plus qu'on se croyait plus rapproché d'une tige commune. Et peut-être n'y aurait-il nul contraste à leur opposer, si, nation indépendante, ils avaient vécu dans une situation tranquille et n'avaient eu à obéir qu'à leurs lois. »

Les femmes arméniennes sont célèbres en Orient par leur beauté; elles ont à la fois quelque chose du type grec et juif. Leur taille svelte et élancée, la vivacité de leurs larges yeux noirs couronnés de longs cils arqués, l'épaisseur de leur chevelure d'ébène, que relève un teint pâle et mat, en font des modèles de grâce et de perfection qui rappellent les statues antiques. A cette beauté extérieure se mêlent les charmes et les agréments de l'esprit que leur donne l'éducation de famille, bien supérieure à celle des femmes turques ou persanes au milieu desquelles elles vivent. On reconnaît en elles la vérité de ce principe, que le christianisme seul a élevé la femme au rang de dignité et d'honneur qu'elle occupe dans les sociétés modernes. Voyez à leurs côtés les femmes de musulmans séquestrées et agglomérées dans un harem, foyer d'intrigues, de corruption et de jalousie, où elles sont considérées comme un simple meuble de luxe ou d'agrément. Quelle différence entre l'esclavage et l'abjection morale où elles languissent et la liberté des femmes chrétiennes! C'est que dans le christianisme le dogme divinise pour ainsi dire la femme, en la regardant comme mère de l'homme-Dieu, notre Rédempteur. Tous les peuples qui ne font point partie de la grande famille chrétienne la tiennent encore dans un état de sujétion humiliante. Le judaïsme en est une preuve visible; cette religion qui n'est que le christianisme, moins les développements apportés par celui qui est venu *accomplir la loi et non pas la détruire*, considere toujours la femme comme un être moralement inférieur à l'homme, et l'astreint à mille pratiques gênantes.

Toutefois la liberté des femmes arméniennes est plutôt intérieure et domestique qu'extérieure et publique. La législation et la coutume des Turcs les obligent, à Constantinople et dans le reste de l'empire ottoman, de se soumettre aux règles de bienséance établies pour leur sexe. Ainsi elles sortent voilées et couvertes; mais dans la maison elles ne sont point reléguées dans un harem, et elles se tiennent ordinairement dans la même salle que les hommes (*). Elles reçoivent et font les honneurs de la maison aux étrangers. Dans plusieurs familles riches de Constantinople, les jeunes filles commencent à adopter certaines modes européennes, et actuellement plusieurs mo-

(*) Voy. la figure n° 32.

distes de Paris ont à Péra (*), faubourg habité par les Arméniens et les Francs, d'élégantes boutiques. Les jeunes filles se permettent une gaieté simple et innocente qu'elles perdent étant mariées. Alors elles ne cherchent plus à plaire qu'à celui qu'elles ont choisi pour époux; elles se renferment exclusivement dans les soins minutieux de la famille et du ménage, sans songer à attirer les regards des étrangers. L'intérieur d'une famille arménienne a quelque chose de l'organisation patriarcale : l'épouse ose à peine lever les yeux sur son époux; elle rougirait d'adresser la parole à tout autre qu'à lui, et la fille ne s'assied jamais en présence de son père. Leur dévotion et leur fidélité conjugale ne peuvent donner prise aux amères censures de la médisance. Elles parlent, ou plutôt chantent avec une douce harmonie la langue turque, si flexible et si mélodieuse.

A Constantinople, les femmes arméniennes se distinguent des femmes turques à la couleur des brodequins, lorsqu'elles sortent dans les rues. Leur vêtement est semblable à celui des hommes en beaucoup de choses. Elles portent un caleçon tombant sur la cheville du pied; et, comme elles ne font pas usage de bas, elles ont les jambes moins fines que les Européennes. Leur chemise ouverte sur le devant laisse à découvert la gorge qu'elles ornent de fleurs et de riches colliers (**). Sur les épaules, pend une espèce de long manteau flottant jusqu'aux talons. Quand elles veulent se dérober à la vue d'un étranger, elles se couvrent d'un voile qui enveloppe les épaules et le sein; et si elles sortent, elles ajoutent un grand voile blanc qui les couvre de la tête aux pieds. A Julfa, les femmes portent quatre voiles, deux qu'elles mettent au logis, et deux autres qu'elles réservent pour leurs sorties. A la maison, elles ont le bas du visage voilé; et, si elles sont mariées, elles se cachent même le nez, afin que leurs parents ou les prêtres qui les visitent ne puissent distinguer les traits de leur visage. Les jeunes filles ne portent ce voile que jusqu'à la bouche, afin qu'on puisse juger de leur beauté, et en faire le récit aux jeunes gens.

(*) Voy. la planche n° 16.
(**) Voy. la figure n° 31.

Les Arméniennes de la Perse ont aussi emprunté dans leurs costumes la riche variété de la mode persane. Les habits des femmes riches sont en étoffes de soie d'or. Le corps de l'habit s'attache par-devant jusqu'à la ceinture, avec des rubans au bout desquels on suspend un gland d'or ou une perle; il se rétrécit vers le contour, et il est plissé pour relever la finesse de la taille. La jupe qui descend jusqu'aux talons n'est point séparée du corps de l'habit. Elles se servent de souliers plats, couverts d'écarlate, avec quelques fleurs d'or en broderie. Elles les quittent aisément et toujours, lorsqu'elles entrent dans leurs appartements qui sont couverts de beaux tapis. Elles sont coiffées en cheveux d'une manière fort variée, tantôt en pyramide, tantôt en triangle ou en croissant; d'autres fois, en roses, en tulipes, ou autres figures de fleurs qu'elles imitent en assujettissant leurs cheveux au moyen de boucles d'or garnies de diamants. Plus communément, elles divisent leurs cheveux en tresses pendantes sur les épaules, et y attachent de petites plaques d'or et des pierreries. C'est un des secrets de la coquetterie que de savoir faire alors certains mouvements de tête propres à faire paraître la beauté et le brillant de leur chevelure.

Dans leurs chambres, il n'y a d'autre tapisserie que celle sur laquelle on marche. Elles sont ornées de grands miroirs, de canapés, d'enfoncements dans les murailles en forme de niches, où elles rangent des vases de cristal, d'or et d'argent, pour conserver leurs parfums, leurs confitures, et les petits meubles de leur toilette. L'usage des chaises y est inconnu. Il y a de petits tabourets sur lesquels elles peuvent s'asseoir; mais elles en font rarement usage : elles préfèrent s'asseoir sur leurs riches tapis, les jambes croisées. Derrière elles est un grand coussin

de brocart, sur lequel elles s'appuient, et qu'elles ramènent et changent à volonté.

Leur occupation se borne à de petits ouvrages à l'aiguille. Souvent elles réunissent leurs amies; et, pendant l'été, on apporte de la limonade pour se rafraîchir; on mange des fruits, des confitures, et une espèce de gâteau fait avec la farine de froment, délayée dans du jus de canne à sucre, auquel on mêle du lait et de l'eau de rose (*).

Quand une femme perd son mari, elle revêt sur-le-champ les habits de

(*) M. Lamartine dans son Voyage d'Orient fait une peinture ravissante des femmes arméniennes de Damas, de leur habitation et de leur vie douce et paisible. « Nous avons, dit-il, circulé d'abord pendant assez longtemps dans les rues sombres, sales et tortueuses du quartier arménien. On dirait un des plus misérables villages de nos provinces. Les maisons sont construites de boue; elles sont percées, sur la rue, de quelques petites et rares fenêtres grillées dont les volets sont peints en rouge. Elles sont basses, et les portes surbaissées ressemblent à des portes d'étables. Un tas d'immondices et une mare d'eau et de fange règnent presque partout autour des portes. Nous sommes entrés cependant dans quelques-unes de ces maisons des principaux négociants arméniens, et j'ai été frappé de la richesse et de l'élégance de ces habitations à l'intérieur.

« Après avoir passé la porte et franchi un corridor obscur, on se trouve dans une cour ornée de superbes fontaines jaillissantes en marbre, et ombragées d'un ou deux sycomores ou de saules de Perse. Cette cour est pavée en larges dalles de pierre polie ou de marbre; des vignes tapissent les murs. Ces murs sont revêtus de marbre blanc et noir; cinq ou six portes, dont les montants sont de marbre aussi, et sculptées en arabesques, introduisent dans autant de salles ou de salons où se tiennent les hommes et les femmes de la famille. Ces salons sont vastes et voûtés. Ils sont percés d'un grand nombre de petites fenêtres élevées, pour laisser sans cesse jouer librement l'air extérieur. Presque tous sont composés de deux plans: un premier plan inférieur où se tiennent les serviteurs et les esclaves; un second plan élevé de quelques marches, et séparé du premier par une balustrade en marbre ou en bois de cèdre merveilleusement découpée. En général, une ou deux fontaines en jet d'eau, murmurent dans le milieu ou dans les angles du salon. Les bords sont garnis de vases de fleurs; des hirondelles ou des colombes privées viennent librement y boire et se poser sur les bords des bassins. Les parois de la pièce sont en marbre jusqu'à une certaine hauteur. Plus haut elles sont revêtues de stuc et peintes en arabesques de mille couleurs, et souvent avec des moulures d'or extrêmement chargées. L'ameublement consiste en de magnifiques tapis de Perse ou de Bagdad qui couvrent partout le plancher de marbre ou de cèdre, et une grande quantité de coussins et de matelas de soie épars au milieu de l'appartement, et qui servent de siége ou de dossiers aux personnes de la famille. Un divan recouvert d'étoffes précieuses et de tapis infiniment plus fins, règne au fond et sur les contours de la chambre.

« Les femmes et les enfants y sont ordinairement accroupis ou étendus, occupés des différents travaux du ménage. Les berceaux des petits enfants sont sur le plancher, parmi ces tapis et ces coussins; le maître de la maison a toujours un de ces salons pour lui seul; c'est là qu'il reçoit les étrangers: on le trouve ordinairement assis sur son divan, son écritoire à long manche posée à terre à côté de lui; une feuille de papier appuyée sur son genou ou sur sa main gauche, et écrivant ou calculant tout le jour, car le commerce est l'occupation et le génie unique des habitants de Damas. Partout où nous sommes allés rendre des visites qu'on nous avait faites la veille, le propriétaire de la maison nous a reçus avec grâce et cordialité; il nous a fait apporter les pipes, le café, les sorbets, et nous a conduits dans le salon où se tiennent les femmes.

« Quelque idée que j'eusse de la beauté des Syriennes, quelque image que m'ait laissée dans l'esprit la beauté des femmes de Rome et d'Athènes, la vue des femmes et des jeunes filles arméniennes de Damas a tout surpassé. Presque partout nous avons trouvé des figures que le pinceau européen n'a jamais tracées, des yeux où la lumiere sereine de l'âme prend une couleur de sombre azur, et jette des rayons de velours humides que je n'avais jamais vu briller dans des yeux de femme; des traits d'une finesse et d'une pureté si exquises, que la main

deuil, et elle ne sort qu'au bout de quarante jours. Quelques-unes même ne sortent qu'au bout d'un an; et, pendant tout cet intervalle de temps, elles n'entendent pas la messe.

Elles se font un devoir de nourrir elles-mêmes leurs enfants, qu'elles élèvent soigneusement dans la crainte de Dieu, et dans la connaissance de tous les principaux devoirs de la religion. De là vient cet attachement scrupuleux à la tradition de leurs pères, et cet amour persévérant de la religion, qui les distingue. A mesure que le peuple arménien se civilise, il attache toujours un soin nouveau à l'éducation de la jeunesse; outre le collége épiscopal de Calcutta, et celui que les Méchitaristes ont fondé à Venise et à Padoue, on cite l'institut de Moscou, établi, en 1816, par le conseiller d'État Lazarew. Son double but était de former une école d'interprètes des langues orientales, propres à servir la cour de Russie dans ses relations diplomatiques avec l'Asie; et il voulait en même temps que cette maison devînt le séminaire des ecclésiastiques du rite arménien, pour les églises de Russie. Vingt-deux professeurs environ sont attachés à cet établissement, dont la direction générale reste à l'un des membres de la famille Lazarew, nom de son illustre fondateur, qui a laissé un legs considérable pour l'entretien et l'avancement des élèves (*).

la plus legère et la plus suave ne pourrait les imiter, et une peau si transparente et en même temps si colorée de teintes vivantes, que les teintes les plus délicates de la feuille de rose ne pourraient en rendre la pâle fraîcheur; les dents, le sourire, le naturel moelleux des formes et des mouvements, le timbre clair, sonore, argentin de la voix, tout est en harmonie avec ces admirables apparitions; elles causent avec grâce et une modeste retenue, mais sans embarras et comme accoutumées à l'admiration qu'elles inspirent; elles paraissent conserver longtemps leur beauté dans ce climat, et dans une vie d'intérieur et de loisir paisible, où les passions factives de la société n'usent ni l'âme, ni le corps. Dans presque toutes les maisons où j'ai été admis, j'ai trouvé la mère aussi belle que ses filles, quoique les filles parussent avoir déjà quinze à seize ans; elles se marient à douze ou treize ans. Les costumes de ces femmes sont les plus élégants et les plus nobles que nous ayons encore admirés en Orient: la tête nue et chargée de cheveux dont les tresses, mêlées de fleurs, font plusieurs tours sur le front, et retombent en longues nattes des deux côtés du cou et sur les épaules nues; des festons de pièces d'or et de rangées de perles mêlées dans la chevelure; une petite calotte d'or ciselé au sommet des cheveux; une petite veste à manches larges et couvertes d'une étoffe de soie brochée d'argent ou d'or; un large pantalon blanc descendant à plis jusqu'à la cheville du pied; le pied nu chaussé d'une pantoufle de maroquin jaune; une longue robe de soie d'une couleur éclatante, descendant des épaules, ouverte sur le sein et sur le devant du pantalon, et retenue seulement autour des hanches par une ceinture dont les bouts touchent à terre. Je ne pouvais détacher mes yeux de ces ravissantes femmes; nos visites et nos conversations se sont prolongées partout, et je les ai trouvées aussi aimables que belles; les usages de l'Europe, les costumes et les habitudes des femmes d'Occident, ont été en général le sujet des entretiens; elles ne semblent rien envier à la vie de nos femmes; et quand on cause avec ces charmantes créatures, quand on trouve dans leurs conversations et dans leurs manières cette grâce, ce naturel parfait, cette bienveillance, cette sérénité, cette paix de l'esprit et du cœur qui se conservent si bien dans la vie de famille, on ne sait ce quelles auraient à envier à nos femmes du monde, qui savent tout, excepté ce qui rend heureux dans l'intérieur d'une famille, et qui dilapident en peu d'années, dans le mouvement tumultueux de nos sociétés, leur âme, leur beauté et leur vie. Ces femmes se voient quelquefois entre elles; elles ne sont même pas entièrement séparées de la société des hommes; mais cette société se borne à quelques jeunes parents ou amis de la maison, parmi lesquels, en consultant leur inclination et les rapports de famille, on leur choisit de très-bonne heure un fiancé. Ce fiancé vient alors de temps en temps, se mêler, comme un fils, aux plaisirs de la maison. »

(*) Voy. la figure n° 26.

CÉRÉMONIES DU MARIAGE.

Après avoir parlé des femmes, nous passons, par une transition naturelle, au mariage, l'acte le plus important et le plus solennel de leur vie. La manière de le contracter nous fera connaître aussi une autre face de leur existence.

Les Arméniens ne connaissent point l'art des entremetteurs; ce sont d'ordinaire les parents qui traitent cette affaire. La mère du jeune homme va visiter la personne sur laquelle elle porte ses vues; elle vient plusieurs fois examiner attentivement son caractère, surprendre ses défauts, et elle s'enquiert de son âge, de l'état habituel de sa santé, ce dont elle fait au retour un rapport toujours exact. Si la jeune fille lui convient, elle propose aussitôt son fils aux parents; et dès que sa demande est agréée, on l'apprend à la future, qui, persuadée que ses père et mère ne cherchent que son bien, accepte leur volonté, comme une décision du ciel. Alors les parents du jeune homme lui font connaître le consentement de la jeune fille, qui devient ainsi sa fiancée, bien que souvent il ne l'ait jamais entrevue. Toutefois ceci arrive aujourd'hui fort rarement; et la civilisation européenne, en pénétrant chez les Arméniens, tend à abolir cet usage, reste de la barbarie musulmane, qui isole les femmes de la société et leur interdit les relations les plus innocentes avec les hommes.

Lorsque le consentement des deux partis est obtenu, on s'enquiert soigneusement si quelque cause dirimante n'empêche pas le mariage. Les lois religieuses sont fort sévères à cet égard; les liens de parenté jusqu'au septième degré, ou la parenté spirituelle que confère le titre de parrain et de filleul, sont autant d'empêchements. Si rien ne gêne leur liberté, le fiancé fixe le douaire qu'il apportera à sa femme, suivant l'usage oriental, diamétralement opposé au nôtre. En effet, l'épouse n'apporte à la maison de son mari que ses vêtements, ses joyaux, son or, et l'ameublement de la chambre nuptiale, lequel consiste en un lit, un sofa, des chaises, des tables, des chandeliers, et tout ce qui sert à la toilette. Durant tout le temps que se traite l'affaire du mariage, le jeune homme ne peut voir sa fiancée; jamais on ne déroge à cette règle, sur l'observation de laquelle les Arméniens sont inexorables.

Au jour de la célébration du mariage, un prêtre, accompagné de son diacre, se rend à la maison de la fiancée; il bénit son habit nuptial, et il récite différentes prières, en conjurant le Seigneur de sanctifier leur union, et de répandre sur les jeunes mariés le trésor de ses faveurs. Alors arrive l'époux, en grande pompe, accompagné de ses parents et amis, revêtu de ses plus magnifiques habits et portant un cimeterre à sa ceinture. Il trouve sa fiancée couverte de voiles, sans qu'il puisse encore distinguer ses traits. Celle-ci fait en avant quelques pas, comme pour lui rendre hommage, et le prêtre récite le psaume commençant par ces paroles: « Je chanterai les miséricordes divines dans l'éternité; » il prend la main droite de l'épouse, et, en la mettant dans la droite de l'époux, il dit: « Dieu prit la droite d'Ève, et il la présenta à la droite d'Adam, et Adam s'écria: « Ceci est vraiment les os de mes os, la chair de ma chair; elle s'appellera *femme*, comme étant tirée de l'homme (*). A cause d'elle, l'homme délaissera son père et sa mère, il s'attachera à son épouse, et ils seront deux en une seule chair. Que l'homme ne sépare donc pas ce que Dieu a uni. » Le prêtre rapproche ensuite leurs têtes de manière qu'elles se touchent, puis, en y faisant le signe de la croix, il dit: « Seigneur, Dieu éternel, qui unis ceux qui sont séparés et désunis, en

(*) Notre langue ne peut conserver ni reproduire le jeu de mots existant dans l'hébreu, où il est dit: elle s'appellera *ischa*, parce qu'elle a été prise de *isch, l'homme*. En latin on dirait *vocabitur virago quia ex viro sumpta est*, bien que le sens de *virago* ne corresponde pas avec justesse à l'idée de femme.

les liant du lien indissoluble de ta loi, toi qui bénis Isaac et Rébecca, son épouse, toi qui multiplias leur génération, en accomplissant pour eux tes promesses, bénis aussi tes serviteurs, en les dirigeant dans la voie du bien, en vertu de la grâce et de l'amour pour les hommes de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire, la puissance et l'honneur, maintenant et dans les siècles des siècles. »

Ces prières terminées, les époux s'acheminent vers l'église, où se consomme la bénédiction nuptiale, après laquelle on dit la messe. L'un et l'autre communient ordinairement. Le prêtre, en mettant une seconde fois la droite de l'épouse dans celle de l'époux, dit: «Suivant le précepte divin que Dieu a transmis aux chefs de son Église, je vous donne cette épouse *qui vous sera soumise;* voulez-vous être son patron?» Le mari répond, en tenant sa main: « *Avec la volonté de Dieu, je veux être son patron.* » Le prêtre leur place sur la tête deux couronnes; et, lorsque la cérémonie est achevée, l'épouse est conduite à la maison de l'époux, au milieu des hymnes et des chants d'allégresse. Ils portent leurs couronnes pendant huit jours ou trois jours au moins; et, pendant cet espace de temps, ils vivent séparés l'un de l'autre, dans une continence parfaite. A la fin de ces jours désignés, le prêtre revient avec le diacre reprendre les couronnes, et fait de nouveaux vœux pour la prospérité de leur mariage.

OBSERVANCES ET PRATIQUES DIVERSES DES ARMÉNIENS.

Leurs jeûnes. — Nul autre peuple ne pousse aussi loin l'austérité et la mortification dans les jeûnes de l'Église; et nous avons vu qu'une des causes de leur aversion pour les Grecs, provenait des tentatives faites par ceux-ci de réformer la loi de leurs abstinences. Les jeûnes sont aussi fréquents que rigoureux. Durant tous ces jours, ils s'abstiennent de viande, de poisson, d'œufs, de beurre, de lait et de fromage, ne faisant qu'un repas, après le coucher du soleil. Le vin et l'huile sont aussi interdits par les anciens canons.

Ils jeûnent tous les mercredis et vendredis de l'année, excepté depuis Pâques à l'Ascension, qui est le temps où ils ont le plus de réjouissances en mémoire de la résurrection de Notre-Seigneur. Ils font ensuite les dix jeûnes suivants, chacun d'une semaine: 1° celui d'après le premier dimanche de la Trinité, qu'ils appellent jeûne de pénitence; 2° le jeûne de la Transfiguration; 3° le jeûne de l'Assomption; 4° le jeûne de la Croix en septembre; 5° un jeûne de pénitence après le treizième dimanche de la Trinité; 6° un autre semblable après le vingt et unième dimanche; 7° le jeûne de l'Avent; 8° celui de Noël, dont ils ne commencent pas la fête à minuit, mais le matin, comme pour les autres fêtes, jeûnant la Vigile du soir; 9° un jeûne de pénitence avant le carnaval, qui dure quinze jours; 10° le grand carême qui commence dès le lundi, où l'on redouble d'austérité. On voit que les jeûnes d'obligation emportent la moitié de l'année. Il y a encore trois jeûnes de dévotion pour les plus fervents, chacun de cinquante jours. Le premier est de Pâques à la Pentecôte; le second, de la Trinité à la Transfiguration; le troisième commence cinquante jours avant Noël. Il y a en outre un petit jeûne surérogatoire de l'Ascension à la Pentecôte.

Les Arméniens distinguent trois degrés dans le jeûne. *Bach*, qui consiste à s'abstenir non-seulement de chair, mais encore de poisson, d'œufs et de laitage. *Dzuom*, qui est proprement le jeûne dans lequel on ne boit ni l'on ne mange jusqu'au coucher du soleil. Le *navagatik* est simplement ce que nous appelons l'abstinence ou la privation de viandes.

Cette discipline austère de l'Église arménienne remonte à l'origine de son établissement. Saint Grégoire l'Illuminateur, son premier patriarche, et qui, au milieu de ses missions, mena toujours la vie d'un anachorète, fit

passer dans les institutions de ce peuple le régime sévère adopté par lui, voulant résumer dans ces pratiques toute la pensée du christianisme, qui n'était à ses yeux qu'une grande et continuelle expiation sur cette terre. Que ceux qui attaquent l'Église catholique comme imposant à ses fidèles des mortifications trop rigoureuses, aillent en Arménie, ils se convaincront que la privation et l'abstinence ne sont pas aussi nuisibles à l'hygiène publique que l'intempérance ou l'excès dans le boire et le manger. La beauté du sang, l'éclat du teint des femmes, la force des hommes, prouveront suffisamment à l'observateur que le régime le plus dur peut être aussi le plus sain, lorsqu'il est simple, calme et régulier. En outre, il ne faut jamais oublier que les Orientaux sont infiniment plus sobres que nous, et qu'ils ne connaissent pas tous les raffinements d'un luxe corrupteur.

Églises. — Dans l'intérieur de l'Arménie, où la pauvreté du peuple est grande à cause des exactions des pachas, les églises sont petites et simples, n'étant distinguées des maisons ordinaires que par une croix tracée sur la porte d'entrée. L'autel, suivant l'antique usage, regarde l'Orient; du reste, tout est fort simple également à l'intérieur, et elles n'ont pour ornement que quelques peintures grossières. Les fidèles n'y entrent que nu-pieds; et, lorsqu'ils passent devant la porte, ils vont en baiser le seuil.

A Constantinople, et dans les autres villes où habitent de riches banquiers et des négociants, la maison de Dieu est convenablement ornée. La façade, comme la partie intérieure, rappellent les églises des Grecs. Le grand autel, correspondant à leur *bema*, est voilé par deux rideaux, dont le plus grand cache le sanctuaire au peuple, ainsi que le prêtre célébrant, les diacres et ceux qui les assistent, pendant certaines parties de la messe; usage oriental qui ajoute, du reste, à la cérémonie un caractère mystérieux, plus imposant. Il rappelle ces temps de la primitive Église, où le diacre ordonnait aux profanes de sortir avant la consommation du sacrifice. Le second rideau cache seulement le célébrant au moment de la communion, comme s'il devait alors être séparé du reste des humains, et n'avoir pour spectateur que Dieu et les anges.

Toutes les églises sont sous la dédicace du Seigneur, de la Vierge, de la croix, des apôtres, de saint Grégoire l'Illuminateur, et de quelques autres saints des premiers siècles.

Le dimanche et les jours de fêtes, les fidèles accourent à l'église avant l'aurore. Ils y restent dans le plus grand recueillement, ne se permettant jamais d'y parler, ou de cracher sur le pavé. Les hommes tiennent ordinairement un chapelet à la main, et sont séparés des femmes. Les offices sont fort longs; ils durent cinq ou six heures. Suivant le rite de l'Église arménienne, on ne célèbre la messe qu'une fois par jour dans la même église; et, aux solennités, cette faveur est réservée aux dignitaires du clergé.

Église patriarcale d'Eczmiazin. — Nous empruntons au célèbre voyageur Chardin, qui visita ces lieux à la fin du dix-septième siècle, la description qu'il en donne, et qui, si nous en exceptons les remarques inconvenantes qui lui sont suggérées par son esprit réformiste et intolérant, s'accorde exactement avec celle du savant professeur Parrot, dans la relation de son Voyage au mont Ararat. « A deux lieues d'Érivan, dit-il, est le célèbre monastère des Trois Églises (*), le sanctuaire des chrétiens arméniens, si j'ose ainsi parler, et le lieu pour lequel ils ont le plus de dévotion. Les Arméniens l'appellent *Eczmiazin*, c'est-à-dire, *la descente du Fils unique engendré*; et ce nom, disent-ils, a été donné à ce lieu, parce que Jésus-Christ s'y fit voir clairement à saint Grégoire qui en fut le premier patriarche. Les Mahométans la nomment *Utchéclisse*, c'est-à-dire, les *trois églises*, à cause qu'outre l'église du couvent, il y en a deux autres assez proches, et qu'en tout elles sont au

(*) Voy. figure n° 19.

nombre de trois. La première, la principale qui s'appelle Eczmiazin, comme l'on a dit, est un bâtiment fort massif et fort vaste, et qui est tout de grosses pierres de taille. Les pilastres, qui ont septante pieds de hauteur, sont de lourdes masses de pierre. Le dôme et les voûtes en sont aussi. Le dedans de l'église n'a aucun ornement de sculpture ni de peinture. Les chapelles sont du côté de l'Orient. Il y en a trois au fond de l'église. Celle du milieu est grande et a un autel de pierre, à la façon des chrétiens orientaux, assez bien orné. Celles des côtés n'ont point d'autel; mais une sert de sacristie, et l'autre de trésor. La raison pour laquelle on n'y trouve point d'autel, c'est que, dans la créance des Arméniens, de même qu'en celle de tous les autres chrétiens d'Orient, l'on ne célèbre les saints mystères de la communion eucharistique qu'une fois le jour, en une église, et lors seulement qu'il s'y trouve quelque fidèle pour y participer. Ainsi il n'est pas nécessaire d'y avoir plus d'un autel en chaque église.

« Les moines du lieu font voir dans la sacristie plusieurs parements fort beaux et fort riches, des croix et des calices d'or, des lampes et des chandeliers d'argent d'une extraordinaire grandeur. On y voit, dans le trésor, plusieurs châsses d'argent et de vermeil doré. Les principales reliques du lieu sont, au rapport des moines qui en ont la garde, le haut du corps de sainte Ripsymée, un bras et une jambe de sainte Caïane, un bras de saint Grégoire, surnommé l'Illuminateur, à cause qu'il convertit l'Arménie.

« Au centre de l'église, il y a une grande pierre de taille carrée, de trois pieds de diamètre, et de cinq pieds d'épaisseur. Les Arméniens disent que c'est l'endroit où saint Grégoire, leur apôtre, vit Jésus-Christ. Ils assurent que Jésus-Christ fit, autour de ce saint, avec un rayon de lumière, le dessin de l'église d'Eczmiazin, et qu'il lui commanda de faire bâtir l'église sur la figure qu'il avait tracée. Ils ajoutent qu'au même temps la terre s'ouvrit à l'endroit où est cette pierre; que Notre-Seigneur jeta là, dans l'abîme, les diables qui étaient dans les temples d'Arménie, et y rendaient des oracles; et que saint Grégoire fit aussitôt couvrir cette ouverture d'un marbre.

« Ils ajoutent qu'Abbas le Grand, roi de Perse, enleva ce marbre, le mit au trésor royal de Perse, et fit mettre en la place la pierre dont nous avons parlé.

« Le grand clocher a été nouvellement rebâti. Il y a six cloches; la plus grosse est de douze cents pesant. Un des petits clochers fut abattu il y a quarante ans; et depuis on ne l'a pas fait relever, faute d'argent, disent les moines. Le premier monastère de cette église fut bâti par Nersès, vingt-neuvième patriarche d'Arménie. Les Tartares le ruinèrent; et, si l'on en veut croire la chronologie du lieu, il a été cinq fois abattu à rez-de-chaussée. Il est à présent bâti de briques. Il y a, dans le couvent, des logements pour tous les étrangers qui le viennent visiter, et pour quatre-vingts moines. Ils ne sont d'ordinaire que douze à quinze. Les patriarches d'Arménie sont obligés de résider à ce couvent. Le patriarche d'Eczmiazin a quelque vingt évêchés sous lui.

« Les deux autres églises qui sont proches d'Eczmiazin s'appellent l'une Sainte-Ripsymée, et l'autre Sainte-Caïane, du nom de deux vierges romaines, qui, dit-on, s'enfuirent en Arménie durant la neuvième persécution, et qui furent martyrisées au même lieu où ces églises sont bâties. Sainte-Caïane est à la droite du monastère, à sept cents pas seulement. Sainte-Ripsymée est à la gauche, à deux mille pas. Ces deux églises sont à demi ruinées; il y a longtemps qu'on n'y fait plus le service. »

Les revenus du couvent d'Eczmiazin étaient autrefois beaucoup plus considérables. Trente-trois villages en dépendaient; et, aujourd'hui, trois sont restés seulement au patriarche. Il perçoit un ducat d'impôt personnel par individu, et vingt pour cent des différents produits. Les pèlerinages et les aumônes sont aussi une des ressources

du couvent, qui comptait encore, en 1833, dans les cloîtres, quatorze évêques, quarante-cinq ou cinquante vartabieds, sept ou huit diacres.

En 1822, comme les Kurdes poussaient leurs incursions jusqu'à la porte du couvent d'Eczmiazin, pour lever des contributions, et que deux religieux avaient succombé à leurs mauvais traitements, le patriarche, avec tout son clergé, se retira dans les provinces russes. Le commandant de la province accueillit tous ces illustres fugitifs avec les plus grandes marques de distinction, et leur donna pour domicile le couvent de Sanaïn en Somkéthie. Dans le dernier traité de paix que la Russie a conclu avec la Perse, elle a obtenu la cession du couvent d'Eczmiazin, et le patriarche a pu rentrer en possession de son siége. Le *Catholicos* actuel se nomme Éphrem, et en 1833 il entrait dans sa quatre-vingt et unième année. Il avait payé dix mille francs au schah de Perse pour le droit de son installation.

Cet impôt, prélevé par les rois musulmans sur les patriarches d'Eczmiazin ou de Constantinople, a souvent forcé ceux-ci, comme nous l'avons remarqué plus haut, de se livrer à une coupable simonie, afin de s'acquitter des dettes qu'ils contractaient pour leur nomination. Aussi les voyait-on vendre au poids de l'or le *myron* ou l'huile sacrée, et exiger d'un évêque, pour son ordination, des sommes considérables.

Liturgie. — La liturgie arménienne, telle qu'elle est encore suivie dans les églises, est fort ancienne. On la fait remonter à Mesrob, ce même saint qui inventa les lettres de l'alphabet, vers le commencement du cinquième siècle, et qui présida à la traduction des livres saints. Mesrob était versé dans la connaissance des lettres païennes et de la littérature classique de la Grèce; en outre, c'était un homme d'oraison et fort avancé dans les voies de la vie spirituelle : son style et ses compositions portent le cachet de ce double caractère. La partie de la liturgie concernant le saint sacrifice de la messe est la plus parfaite. Les livres qui servent à la liturgie et au culte sont le *Jamakirk*, ou bréviaire réglant les exercices spirituels de chaque jour, et contenant les prières que l'on doit réciter aux divers moments de la journée, lesquels sont le milieu de la nuit ou l'heure de la résurrection de Jésus-Christ; l'aurore, ou l'heure à laquelle Jésus-Christ apparut aux deux Marie, près du sépulcre; le lever du soleil, ou le moment de son apparition à ses disciples; neuf heures, ou l'instant du crucifiement; midi, ou le moment de l'obscurcissement de la terre couverte de ténèbres; trois heures, seconde heure canonique à laquelle le Fils de l'homme rendit l'esprit; le soir, alors qu'il est descendu de la croix et enseveli; le couvre-feu, ou l'heure à laquelle il descendit aux limbes pour délivrer les âmes des justes; et enfin l'heure du coucher. Le *Charagan*, ou *Collier de perles*, recueil d'hymnes et de proses à la louange de Dieu et des principaux saints de l'Église d'Arménie, est un ouvrage d'un ascétisme tendre et élevé. On peut ajouter le *Saghmos*, ou livre des psaumes de David, avec les leçons choisies des prophètes, des Évangiles et des Épîtres; le *Djachots* ou Missel; le *Khorhertader*, également pour la messe; et le *Machdots*, liturgie attribuée à un savant et pieux moine du neuvième siècle de notre ère, et qui sert aux différentes cérémonies du culte.

L'ordre des cérémonies et des prières du suprême sacrifice *badarak* ne ressemble aucunement à notre rit romain. La messe n'étant dite qu'une fois chaque jour, se célèbre toujours avec une certaine solennité. L'officiant, les diacres et les acolytes, ont des vêtements sacerdotaux d'une forme particulière qui n'est pas sans majesté. La tiare des patriarches et leur chasuble rappellent la mitre pontificale et le pectoral des grands prêtres hébreux.

Le pain mystique est préparé par un diacre la veille du sacrifice. Ils ne suivent point dans sa préparation le rit des autres Orientaux, puisqu'il le font sans levain, ainsi que les maronites.

L'hostie est ronde; elle est aussi grande que celle des Latins, mais plus épaisse. Outre les hosties de la communion, ils en bénissent simplement quelques autres plus grandes et plus minces pour les distribuer aux fidèles à la fin de la messe. Leur distribution remplace chez eux celle du pain béni.

Le corps de la messe est rempli de prières pleines d'onction et de sublimité. Après avoir mis le vin dans le calice, le prêtre dit : « Seigneur, notre Dieu, dont la puissance est inscrutable et la gloire incompréhensible, toi dont la miséricorde est immense et la piété infinie, jette les yeux de ton inénarrable amour sur ce peuple et sur ce saint temple, verse sur nous et sur nos coassociés dans la prière ta miséricorde et la piété. »

Pendant qu'on chante le célèbre *Trisagion* dont nous avons parlé, le célébrant récite cette autre oraison : « Dieu clément, qui habites au milieu des saints, les chérubins te louent et te glorifient avec le *Trisagion;* toute la milice céleste t'adore, toi qui as fait passer toute créature du non-être à l'être, qui as formé l'homme à ton image et à ta ressemblance, qui l'as orné de toutes tes grâces et lui as appris à rechercher la sagesse et l'intelligence; toi qui n'as pas méprisé le pécheur et qui lui as imposé seulement la pénitence; toi qui nous as permis, serviteurs indignes que nous sommes, de nous tenir en ce moment devant la gloire de ton saint autel pour t'offrir cette prière de glorification. Seigneur, reçois de la bouche des pécheurs la bénédiction *trois fois sainte,* et conserve-nous par l'effet de ta clémence; remets-nous nos péchés volontaires ou involontaires; purifie notre âme, notre esprit et nos corps; accorde-nous de te servir dans la sainteté tous les jours de notre vie, par l'intercession de la sainte Vierge et de tous les saints qui t'ont été agréables pendant ce siècle, parce que tu es Notre-Seigneur saint, et qu'à toi appartiennent la gloire, la principauté et l'honneur, dans tous les siècles des siècles. »

Les premiers missionnaires catholiques qui vinrent en Arménie, totalement étrangers aux mœurs et au langage du pays, portèrent contre ses habitants cette accusation grave qu'ils étaient encore livrés aux superstitions de l'idolâtrie. Ils alléguaient, comme preuve, les offrandes d'animaux qu'ils faisaient à certaines solennités, et auxquelles ils donnaient le nom de *badarak,* nom qui désigne également le sacrifice mystique de la messe; mais ils ne savaient pas que ces dons volontaires, faits par aumône ou comme accomplissement d'un vœu, pour être répartis entre les pauvres, étaient une institution éminemment chrétienne, puisqu'elle astreignait le riche à donner aux indigents, à certains jours de l'année, une part de son superflu. Il faudrait aussi bien regarder, comme une tradition du paganisme, l'offrande du pain béni qui se pratique encore dans les églises catholiques. Jean VI l'Historien raconte qu'un martyr du huitième siècle s'écriait du haut de la croix où l'avaient suspendu les Musulmans : « Seigneur, en ce jour, fête annuelle de saint Georges, j'avais coutume de vous offrir un bélier: eh bien, aujourd'hui, je m'offre moi-même, pour la gloire de votre nom, à la place de cette victime. » Est-ce là le langage d'un païen?

Nersès le Gracieux, dans son traité appelé Enthanragan, donne au sujet de cette offrande les détails suivants, qui ne sont pas sans intérêt : « La victime peut être un bœuf ou une brebis, ou quelque autre animal pur, sans en exclure les volatiles. Les prêtres apportent l'offrande à la porte de l'église, placent le sel devant l'autel, et lisent le passage des saintes Écritures adapté à la circonstance, mentionnant le nom de la personne qui fait ce don, et priant Dieu de lui accorder la rémission de ses péchés. On présente alors le sel à l'animal, puis on l'égorge. Une portion appartient au prêtre, l'autre est distribuée aux pauvres, et le reste est réparti entre les amis ou les parents. Tout doit être mangé avant le lendemain matin. Ce sacrifice n'est pas considéré comme propitiatoire, à la ma-

nière des anciens sacrifices du rit judaïque, mais seulement comme un acte de charité méritoire et favorable aux indigents. Ses mérites sont aussi applicables aux morts, surtout lorsque le même jour la messe a été célébrée en leur mémoire. Les autres circonstances où l'on pratique la même cérémonie sont les principales fêtes de l'année et les anniversaires des plus grands saints. A Pâques surtout, on offre dans chaque localité une ou plusieurs victimes, au nom de toute la communauté des fidèles qui contribuent tous à la dépense, chacun suivant ses facultés. Ce jour est, à proprement parler, la fête des pauvres, puisque ce sont eux qui ont tous les profits du sacrifice. Nersès, en s'appuyant sur l'autorité du patriarche *Isaac le Grand*, fait remonter l'institution de cette cérémonie à saint Grégoire l'Illuminateur, qui, après avoir converti la nation arménienne au christianisme, voulut assurer aux prêtres des idoles devenus chrétiens une subsistance honorable. A cet effet, il leur accorda le droit de prélever la dîme sur les fidèles de leur troupeau, et leur permit la continuation des sacrifices sanglants, mais toutefois en changeant le but de cette pratique et en la transformant en une oblation méritoire pour les trépassés, preuve irréfragable de l'antique foi de l'Église arménienne à un lieu d'expiation, qui n'est que le purgatoire.

La grande différence existante entre l'oblation du sacrifice de la messe, selon le rit arménien, et celle prescrite par le rit romain, c'est que dans le calice ils mettent seulement du vin sans aucun mélange d'eau. Les premiers chefs de l'Église arménienne avaient introduit cet usage dans la liturgie, afin de déjouer les supercheries d'une ancienne secte tenant aux manichéens, et qui employaient le vin et l'eau comme représentant les deux principes du bien et du mal. Lorsque dans la suite la cause qui avait nécessité ce changement eut disparu, les chefs de la même Église devaient rentrer dans la pratique commune de la chrétienté, surtout lorsqu'on leur en faisait la demande expresse. Dans la vingt-deuxième session du concile de Trente, il était dit expressément : « Le saint concile vous avertit que le précepte des prêtres de l'Église est de mêler l'eau au vin dans le calice, d'abord parce qu'on croit que Notre-Seigneur Jésus-Christ en fit autant; en second lieu, parce qu'il sortit de son flanc de l'eau et du sang, ce que le mélange sacramentel rappelle; en troisième lieu, parce que saint Jean dit dans son Apocalypse que ce mélange représente l'union du peuple fidèle avec son chef, qui est le Christ (*). »

Les controversites représentèrent en outre aux Arméniens que toutes les liturgies de l'Orient se conformaient sur ce point à celle de l'Église d'Occident. On leur citait les deux liturgies adoptées par l'Église d'Alexandrie et attribuées, l'une à saint Marc, l'autre à saint Cyrille, celle des Copthes, des Égyptiens et des Arabes; puis on leur montrait l'uniformité imposante des Eglises d'Occident sur cet article. Le refus obstiné des patriarches de faire la moindre concession rendit la réunion impossible.

Calendrier liturgique. — Nous avons eu occasion déjà de parler de l'ère arménienne fixée à l'an 552 de l'ère chrétienne, dans les temps où les premiers symptômes de scission religieuse se manifestèrent. L'Église fixa aussi son année ecclésiastique, laquelle est totalement différente de la nôtre; elle commence le 11 du mois d'août et se termine le 7 de juillet. Le premier mois se nomme *navasardi* et commence le 11 d'août; le second mois, *horri*, commence le 10 septembre; le troisième, *sahmi*, le 10 octobre; le quatrième, *thrè*, le 9 novembre; le cinquième, *kaghots*, le 9 décembre;

(*) Les dissidents reprochent aux catholiques romains de mettre de l'eau dans le calice, parce que J. C., disent-ils, en consacrant, ne se servit que de vin, et que la messe étant le renouvellement de la Cène, on doit pratiquer de point en point ce que J. C. lui-même a pratiqué.

le sixième, *arats*, le 8 janvier; le septième, *meheki*, le 7 février; le huitième, *areki*, le 9 mars; le neuvième, *ahki*, le 8 avril; le dixième, *mareri*, le 8 mai; le onzième, *margats*, le 7 juin; le douzième, *hirrotits*, le 7 juillet. Comme ce mois, ainsi que les autres, n'a que trente jours, il reste quelques jours superflus ou *avelik* pour aller jusqu'au 11, premier jour de l'année.

Les fêtes sont distribuées dans un ordre particulier qui ne coïncide pas avec celui de l'Église latine; il y en a même plusieurs qui nous sont inconnues, comme celles que l'on célèbre en l'honneur de saint Grégoire l'Illuminateur. La fête de Pâques tombe à l'époque fixée anciennement par les Églises d'Orient.

Une cérémonie particulière à l'Église d'Arménie est la bénédiction des rivières, qui se célèbre communément le jour de l'Épiphanie. Voici ce que rapporte à ce sujet le voyageur Jean Struys : « L'évêque commence par chanter la messe plus matin que de coutume, puis il fait un sermon sur le texte pris de l'Évangile du jour, à la fin duquel il annonce la bénédiction de la rivière qu'on appelle *Chatsche Schuran* (*). Pendant le sermon de l'évêque, tous les Arméniens du pays se rendent autour du lieu où l'on doit célébrer la fête, avec la croix et la bannière. Ceux-ci étant tous rassemblés, le khan, à qui ils firent un présent de mille ducats, leur envoya des soldats pour empêcher le peuple de les insulter; ensuite il s'y rendit en personne avec son fils, notre ambassadeur, et un Arménien envoyé de la part du roi de Perse vers le czar. Sitôt que le khan fut entré dans une belle tente qu'on avait dressée exprès, il envoya dire à l'évêque qu'il pouvait hardiment commencer la cérémonie.

« Celui-ci fit un signe auquel des Arméniens tout nus sautèrent sur la glace et la rompirent en plusieurs endroits, pendant que l'évêque s'amusait à lire et le peuple à chanter des hymnes, des psaumes et des cantiques. Lorsque la glace fut rompue, le peuple se tut et l'on entendit le son des cloches, des cymbales et des trompettes, durant lequel l'évêque avança vers l'endroit où l'eau paraissait, et, après avoir répandu de l'huile bénite, il la bénit avec une croix enrichie de pierreries, et, pour confirmer la bénédiction, il la plongea par trois fois dans l'eau, fit la même chose avec la crosse, et dit plusieurs prières qui ne durèrent pas longtemps. A peine les eut-il finies, que le peuple accourut en foule, les uns pour boire de cette eau et les autres pour s'en laver les pieds, les mains et le visage. Comme il y en a partout d'une dévotion singulière, plusieurs se dépouillèrent et sautèrent tout nus dans l'eau. Le zèle et la ferveur les empêchaient de sentir le froid qui était intense. »

Du Baptême. — Dès que l'enfant est né, le parrain désigné et les parents viennent se présenter à la porte de l'église. Ils s'arrêtent sur le seuil, où le prêtre récite différentes prières. Il tresse une cordelette à trois fils, et pendant ce temps il invoque la très-sainte Trinité et la vertu puissante de la croix. La femme qui tient l'enfant entre ensuite dans l'église avec le parrain et les autres parents, faisant autant de génuflexions que l'enfant compte de jours, après quoi on le dépose sur le seuil. Pendant ce temps, le parrain se confesse, afin d'accomplir ce sacrement en état de grâce. On lui fait ensuite une multitude de questions auxquelles il répond au nom de l'enfant qu'il représente.

L'eau bénite est versée dans le baptistère, et le prêtre récite cette prière : « Toi, Seigneur, qui par ta puissance suprême as fait la mer, les continents et toutes les créatures de la terre; toi qui as séparé et resserré les eaux supérieures du firmament au milieu des armées brillantes du ciel, chantant perpétuellement tes louanges; toi, Seigneur Jésus-Christ, qui as envoyé tes

(*) Nous croyons que ce mot devrait se transcrire plus exactement *khatche tchrouin*, qui veut dire *croix de l'eau*, ou *faite sur l'eau*, signe distinctif de cette cérémonie.

saints apôtres en leur ordonnant de prêcher, de baptiser, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, toutes les nations, et en déclarant par ta parole véridique que les âmes régénérées dans l'eau et l'esprit entreront seulement dans le royaume de Dieu, parole qui effraye ton serviteur et qui fait que, désireux de la vie éternelle, il vient volontairement au baptême de cette eau spirituelle; nous te prions donc d'envoyer ton Esprit saint dans cette eau, de la bénir et de la purifier comme celle du Jourdain, afin qu'elle serve à la rémission des péchés, à la réception de l'Esprit saint, à l'adoption du Père céleste et à l'héritage du royaume éternel. »

Après cette prière, le prêtre dépouille l'enfant de ses langes, et, le présentant aux assistants, il dit : « Seigneur, dépouille-le de la vétusté du péché, renouvelle-le par une vie nouvelle, remplis-le de la vertu de l'Esprit saint; » et il ajoute : « Que demande cet enfant? » Le parrain répond : « Il demande la foi, l'espérance, la charité et le baptême; il demande à être justifié et purifié du péché originel et à servir Dieu. »

On lui impose ensuite le nom qu'il portera, et alors on le plonge dans le baptistère en lui tenant la tête tournée vers l'occident, les pieds vers l'orient et la face vers le ciel. L'immersion se répète par trois fois, afin de rappeler, dit la rubrique, la sépulture de J. C. qui dura trois jours.

L'eau seule n'est pas la matière du sacrement de baptême; le saint chrême, *myron*, est aussi employé. Il faut savoir que le patriarche d'Eczmiazin avait seul le pouvoir de le consacrer, et c'était un des principaux attributs de sa puissance, comme aussi la première source de ses revenus, parce qu'il le distribuait aux autres Églises dépendantes de lui, moyennant une certaine somme d'argent. Depuis la séparation des patriarcats de Sis et d'Aghtamar, chaque chef de ces Églises particulières s'est arrogé la même puissance.

On fait sur la tête et sur les membres de l'enfant plusieurs onctions, et on le revêt d'une robe blanche de lin; on l'approche du tabernacle pour lui faire adorer la croix, et ensuite le prêtre, prenant une parcelle de l'hostie consacrée, le communie, en disant : « Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ te sauve et te conduise à la vie éternelle. » A la fin de toute cette cérémonie, on reconduit en grande pompe l'enfant à la maison.

On voit de quelles cérémonies les Arméniens environnent ce premier sacrement qui initie proprement le chrétien à la grande société religieuse. Le sacrement d'extrême-onction, qui manque à l'Église arménienne, est remplacé dans cette circonstance par le saint chrême. On leur a beaucoup reproché de ne pas admettre ce dernier sacrement, et à cela ils répondent que l'usage fréquent du saint chrême le remplace, et de plus, ils oignent à l'article de la mort les membres des prêtres et des religieux. Toutefois, ils n'attachent pas à cette cérémonie la même idée que les autres catholiques, puisqu'ils attendent que le malade ait rendu le dernier soupir.

Si un malade ne peut, à cause de quelque indisposition, recevoir la communion, et qu'il y ait danger de mort, ils lui mettent néanmoins l'hostie consacrée dans la bouche, lors même qu'il n'aurait pu confesser ses fautes.

Cérémonies funèbres. — Lorsque le mort a été exposé un certain temps sur son lit de parade, le prêtre vient avec les autres ministres faire la levée du corps, et après avoir récité les psaumes et les hymnes, et brûlé l'encens, il reprend le chemin de l'église. Durant le trajet, tout le convoi pousse des gémissements et verse des pleurs; on couvre la bière de vêtements précieux, et on l'orne de fleurs. Puis il s'établit, par les prières, un dialogue déchirant entre le défunt et les assistants; ceux-ci lui expriment leurs regrets, leur dégoût pour cette vie si passagère et si incertaine, la terreur que leur inspirent les jugements de Dieu. De son côté, le défunt fait ses derniers adieux à l'église et au sanctuaire qu'il avait tant de fois visités,

au prêtre qui lui annonçait la parole sainte, à ses parents, à ses amis et à tous les assistants, puis, tout en manifestant sa frayeur pour les redoutables jugements du Très-Haut, il montre que son espérance dans l'infinie miséricorde ne peut et ne doit pas défaillir.

Au sortir de l'église, on s'achemine vers le cimetière, ordinairement situé à une certaine distance dans les faubourgs de la ville ou dans la campagne. Arrivé près de la fosse, le prêtre, après de nouvelles prières, répand, comme chez nous, quelques poignées de terre bénite sur le cercueil que l'on descend en prononçant ces touchantes paroles : « Que la bénédiction divine se répande sur la terre de ce mort, et que sa poussière germe et refleurisse au jour suprême de l'éternité ! »

Pendant toute l'octave qui suit le jour du convoi, le prêtre va régulièrement visiter les parents du défunt; il prie pour lui en commun avec tous les membres de la famille, il les exhorte à la patience et les console. Le premier samedi de cette semaine de deuil, les parents et les amis se réunissent pour un simple et modeste banquet, dont on distribue les restes aux pauvres, édifiantes agapes qui rappellent celles des premiers chrétiens.

Lorsqu'un prêtre meurt, la cérémonie funèbre est plus solennelle : l'évêque ou quelque autre personnage élevé dans la hiérarchie vient bénir le lieu de sa sépulture qu'il fixe en traçant une croix sur le sable, dont les extrémités regardent les quatre points cardinaux du ciel. Les autres prêtres ses collègues lavent son cadavre, puis ils l'ornent de bandelettes et d'un long manteau blanc de lin. On lui met à la main un petit rouleau de parchemin, renfermant le premier et le dernier verset des saints Évangiles. Il est tourné vers l'orient, et sa face regarde le ciel. Pendant l'octave, au bout de quarante jours, et au jour de l'anniversaire, les autres prêtres et moines viennent prier sur sa tombe.

On a prétendu que le peuple arménien ne croyait pas à l'existence du purgatoire, et on a rangé cette prétendue erreur parmi toutes les autres qu'on lui impute. Cette assertion est évidemment fausse : les longues prières réservées pour les morts, la célébration de la messe, les aumônes faites en expiation de leurs péchés, sont autant de preuves de la ferme croyance des fidèles et de leur foi à un lieu où l'âme, non réservée à de plus grands châtiments, doit se purifier de ses souillures et mériter d'être introduite au séjour céleste.

Du clergé. — Le clergé de l'Église arménienne se subdivise en plusieurs ordres hiérarchiques, dominés par un chef spirituel nommé patriarche. Son élection repose sur le suffrage universel. En effet, lorsque le siége est vacant, le corps du clergé choisit trois représentants, chargés du rôle que remplissent les cardinaux dans l'Église romaine. Ces trois prélats, pris ordinairement parmi les hommes les plus distingués par leur science et leur vertu, examinent attentivement quels sont les titres des personnages proposés, quelle a été leur conduite antérieure, et si la régularité de leur vie répond à leur savoir. Au jour de l'élection, tout le clergé se réunit dans la métropole, et il doit y avoir au moins douze évêques présents. A la face de l'assemblée, on fait comparaître le prélat élu ; il est interrogé et examiné de nouveau. Si ses réponses sont satisfaisantes, le métropolitain prononce à haute voix ces paroles : « La grâce divine, qui supplée toujours aux besoins de l'Église apostolique, élève N. au patriarcat, pour la direction de la maison de Thorgom, pour le ministère de la sainte Église et pour la prélature, conformément à son témoignage et à celui de tout le peuple. C'est pourquoi je lui impose les mains, et vous tous priez afin qu'il soit digne d'administrer purement le saint-siége apostolique. » En prononçant cette formule, il tient les mains étendues sur la tête du prélat choisi, et il fait une longue prière à l'Esprit saint, afin qu'il lui accorde la grâce de remplir dignement le siége de saint Barthélemi, de saint

Thaddée et de saint Grégoire l'Illuminateur (*).

Lorsqu'une Église particulière manque d'évêque, son clergé envoie une députation près du patriarche à qui elle présente la liste des candidats, et les titres qu'ils peuvent avoir à l'élection. Dès que le patriarche a fixé son choix sur l'un d'eux, celui-ci vient le trouver, subit un rigoureux examen, et, s'il est jugé capable de cette dignité, on procède à sa nomination, en suivant l'ordre des cérémonies indiqué dans le rituel.

Les évêques ordonnent les simples prêtres (**), dont l'ordre comprend la corporation des *vartabieds* ou docteurs. Ils se divisent en deux classes, les *grands* et les *petits vartabieds*. Les premiers portent, comme marque distinctive de leur caractère, un bâton autour duquel sont entrelacés deux serpents, tandis que ceux de la seconde classe ne portent à leur espèce de caducée qu'un seul serpent. Ces bâtons sont ordinairement faits de bois précieux, enrichi de perles et travaillé avec beaucoup d'art.

La première classe des *majeurs* se subdivise en dix degrés, et la seconde de *mineurs* en quatre, ce qui donne en tout quatorze rangs par lesquels chaque docteur passe successivement. Pour être admis au simple titre de *vartabied*, il faut être dans les ordres et revêtu du caractère sacerdotal.

L'élévation aux premiers degrés du doctorat est très-solennelle; le candidat est conduit processionnellement par ses collègues en présence de l'évêque qui l'interroge sur sa foi et sur ses doctrines. La formule de l'installation change suivant le degré qui lui est conféré. En donnant le bâton du dernier degré, le prélat dit : « Reçois ce degré du nombre parfait *dix*, et après avoir été rempli de l'Esprit saint, exerce dans l'Église ces cinq devoirs, d'après le précepte de l'apôtre, lesquels sont de psalmodier, d'enseigner, de révéler la parole de Dieu, de parler les langues, et d'interpréter les textes pour l'édification de nos frères et l'accroissement de l'Église de Dieu. Que notre Seigneur J. C., assez puissant pour te fortifier et confirmer dans ce degré, te conserve, te soutienne par sa force, et fasse fleurir par la fécondité de ses grâces, ton âme, tes sentiments, ton cœur, tes pensées, tes paroles, tes œuvres, ton entrée et ta sortie (le commencement et la fin de tes actes); qu'il te prête assistance avec sa main forte et son bras élevé, en répandant sur toi la clarté de l'Esprit aux sept dons, qu'il a versé sur la tête de ses disciples, sous la forme de langues de feu, afin qu'également consumé de la flamme de la grâce divine, tu tressailles dans la possession de Dieu, de joies inépuisables, et afin que tu t'abreuves au torrent des délices divines par l'effet de cette bénédiction. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. »

Les couvents étaient fort nombreux autrefois en Arménie, et plusieurs subsistent aujourd'hui, quoique avec moins d'éclat. Les moines sont encore la partie la plus éclairée du clergé, et cela provient du temps qu'ils passent au couvent à se préparer aux ordres. Il en est qui y restent huit ans avant de recevoir même l'habit. Le jour qu'ils le prennent, on leur fait une croix à la tête, en coupant une touffe de cheveux sur le front et sur l'occiput; puis ils passent quarante jours dans la solitude, dans le jeûne et dans la prière. Pour mieux sanctifier ce temps préparatoire, ils sont astreints à ne parler à personne, ils sont privés de la clarté du soleil, et ils ne mangent qu'une fois par jour. Après cette quarantaine, ils s'abstiennent de viandes pendant deux ans. Lorsque leurs cheveux sont repoussés, on leur fait une couronne en mémoire de la couronne d'épines du Sauveur.

Le clergé arménien n'est obligé à la loi du célibat qu'aux conditions suivantes : celui qui a contracté un mariage légitime et qui veut être promu aux ordres, n'est point écarté du sanctuaire, et lors même qu'il est revêtu de la dignité sacerdotale, il peut en-

(*) Voy. figure n° 30.
(**) Voy. figure n° 28

core user des droits d'époux. Le mariage contracté après les ordres mineurs est également valide et légitime; mais dès qu'on a reçu les ordres majeurs, le célibat est scrupuleusement ordonné, on ne peut plus se marier, et toute union nouvelle serait considérée comme un adultère. Les ordres monastiques sont aussi sévèrement astreints à la loi de célibat. De même un prêtre marié ne peut devenir évêque, sauf le cas de veuvage. Il est inutile de dire que la partie proprement catholique du clergé, et reconnaissant la suprématie du pape, n'a pas d'autres règlements que ceux du clergé romain.

Le mariage des prêtres catholiques, rêvé par quelques esprits comme une importante réforme, ne serait pas un progrès, comme ils le croient, puisque la cause latente de la désorganisation et des vices du clergé arménien réside dans ce prétendu privilége. En effet, les charges que leur imposent l'établissement et la conservation de la famille, font que la simonie entre presque toujours dans l'exercice de leur ministère. Chargés quelquefois de la subsistance d'une famille nombreuse, ils n'administrent les sacrements qu'après être convenus de la somme qui sera donnée pour leur honoraire. Ils font également leurs conditions, quand ils s'agit d'enterrements, surtout pour les gens du peuple. Ils ne composent pas avec les riches et les grands, parce qu'ils sont sûrs d'un salaire considérable. Ils sont effectivement bien payés, et les enterrements coûtent fort cher, parce qu'ils se font avec un certain appareil, ce qui flatte la vanité des particuliers.

« Les évêques, les *vartabieds*, dit un missionnaire qui résida longtemps à Julfa, sont tous religieux. Ils demeurent dans leurs monastères et sont tous habillés de la même façon. Ils n'ont pour unique distinction que le bâton pastoral qu'ils tiennent en main lorsqu'ils prêchent. Le supérieur du monastère est toujours évêque, et quand il sort, un novice porte devant lui le bâton pastoral. Ces monastères ont de grands jardins qui produisent beaucoup, et ils reçoivent des aumônes considérables. Le patriarche a seul le droit de consacrer les évêques, et il les consacre pour de l'argent.

« Pour son élection, il faut le consentement des Arméniens de Julfa et de ceux de Constantinople, parce que sa juridiction s'étend sur la Perse et sur la Turquie. Ce chef des Arméniens demeure ordinairement dans le monastère. Il n'en sort que pour aller distribuer le saint chrême à différentes églises, et ce n'est qu'à prix d'argent. »

La simonie est la plaie du clergé arménien, parmi les dissidents. Tout s'achète; les dignités ecclésiastiques appartiennent au plus offrant, surtout la dignité patriarcale. Les Turcs spéculent sur l'ambition de ces hommes, qui achètent à un taux si élevé cet emploi suprême, qu'ils sont contraints de se livrer le reste de leur vie aux exactions les plus révoltantes pour s'acquitter des dettes qu'ils ont contractées (*).

CONSIDÉRATIONS SUR L'ANCIENNE CONSTITUTION SOCIALE ET POLITIQUE DE L'ARMÉNIE.

Notre travail serait nécessairement incomplet, si nos considérations s'arrêtaient à l'état actuel de la société arménienne, dont le caractère le plus frappant est d'offrir un élément d'ordre et de permanence au milieu de son désordre et de son instabilité, et de pouvoir subsister régulièrement, en recelant dans son sein plusieurs causes suffisantes de dissolution pour d'autres sociétés. En outre, cet état anormal, bien qu'il soit extérieurement calme, et troublé moins fréquemment par de violentes secousses, qu'aux temps où la nation était constituée en royaume, est néanmoins, dans son essence, un état violent et transitoire.

(*) Dernièrement le patriarche des schismatiques a acheté du vizir pour deux mille bourses le droit d'empêcher un membre de son Église de se faire catholique. Chaque bourse vaut cent vingt-cinq francs environ.

Tant qu'un peuple conserve ses mœurs, son langage et son caractère, il tend invinciblement à réunir ses membres dispersés et à reconquérir son existence personnelle et individuelle parmi les autres peuples de l'humanité. Nous ne voulons pas dire, pour cela, que l'avenir vers lequel il aspire impatiemment, ne sera que la copie fidèle de son passé; le mouvement progressif qui emporte les sociétés ne leur permet ni de faire halte dans le temps, ni de revenir à reculons sur des voies déjà frayées. Elles croissent et se développent comme l'homme; et, si, à son exemple, elles ne peuvent retourner aux premiers âges du berceau et de l'adolescence, elles ont de plus que lui l'heureux privilége de ne pas descendre dans la tombe, car ce qu'on appelle improprement leur mort, n'est qu'une transformation providentielle.

La société arménienne, errante et éparse aujourd'hui dans les diverses contrées de l'Orient, a subsisté à l'état de nation plus ou moins indépendante, suivant les temps et les circonstances, jusqu'à la fin du quatorzième siècle. Comme toutes les autres sociétés de l'Asie, elle a eu sa constitution propre, qui, tout en l'empêchant de se confondre avec les peuples environnants, déterminait spécialement la nature et le mode de son développement. Dans l'étude particulière d'un peuple, il nous semble d'une haute importance de rechercher cet élément d'ordre et de vie qui fait que ce peuple subsiste par soi, élément que nous pourrions appeler l'âme de son organisme. Nous ajouterons même que le premier devoir de l'historien est de pénétrer par l'analyse ces causes internes qui expliquent les mouvements et les actes du corps social.

Pour ne pas nous égarer dans les recherches d'une antiquité confuse et ténébreuse, nous ne dépasserons point les limites de l'époque chrétienne qui acheva de déterminer d'une manière définitive la nature de la constitution sociale de l'Arménie. D'ailleurs il sera assez curieux de montrer qu'un peuple, pressé et gêné par les deux puissances du Bas-Empire et de la Perse, qui cherchaient simultanément à l'absorber dans leur individualité, ait longtemps continué de vivre et de se développer en vertu de certaines lois qui faisaient précisément la base des sociétés franques et germaines, que nous voyons s'établir à la même époque dans le nord de l'Europe.

Toutefois une différence importante distingue les Arméniens, antiques possesseurs du sol, et ces tribus de la Germanie qui viennent avec la violence et l'épée de la conquête dépouiller les premiers colons. Les annales de la nation représentent à la vérité le fondateur de la monarchie arménienne émigrant de l'Assyrie pour aller se fixer au pied du mont Masis; mais l'éloignement des âges, que la tradition fait remonter presque jusqu'au déluge, ne nous permet pas de savoir si cette occupation fut sanglante et injuste; et, d'un autre côté, l'on ne peut nier qu'à l'origine du christianisme que nous prenons ici pour point de départ, la prescription prétendue de plus de vingt siècles n'ait légitimé et consacré ce qui pouvait être primitivement une usurpation.

Dès le principe, les colons étaient devenus propriétaires uniques du sol qu'ils cultivaient; et cette propriété se transmettait intégralement de génération en génération, à la faveur du régime patriarcal qui subsista plus longtemps chez ce peuple que chez tout autre. Là, le fils aîné héritait seul des droits du père; et ce privilége, que toutes les législations modernes tendent à abolir, était un nouveau moyen d'empêcher la division de la propriété, et, par suite, son aliénation. Chaque chef de famille, en concentrant dans sa personne tout droit de propriété, devenait naturellement maître et souverain, suivant cette remarque bien vraie de Montesquieu, que « celui qui a les biens a toujours aussi la puissance. » Les autres membres de la famille restaient simples possesseurs ou usufruitiers; ce qui les plaçait, à l'égard du chef, dans une situation analogue à celle des Leudes chez les Ger-

mains. Les terres qu'ils pouvaient recevoir étaient comme allodiales, sans qu'il existât parmi eux des serfs soumis à la servitude de la glèbe, précisément à cause de l'antiquité de l'occupation qui ne s'était point effectuée là, comme ailleurs, au détriment d'une race primitive, nombreuse, et déjà propriétaire.

Ces premiers chefs de famille formèrent les différentes souches des familles puissantes des grands connus sous le nom de *nakharark*, véritables patriciens, et les colonnes de cette aristocratie dont il reste encore d'imposantes et de vivaces ruines. Ils possédaient en quelque sorte à eux seuls tout le pays; et le chef de l'État était nécessairement et de droit celui qui avait les plus vastes propriétés. C'était même à la propriété qu'il devait directement sa puissance, puisque nous voyons plusieurs maisons renversées, et céder le sceptre à des dynasties nouvelles qui, aussi illustres déjà pour l'ancienneté de la noblesse, avaient obtenu la prépondérance, comme conséquence de l'accroissement de leur fortune et de leurs biens. Voici comment: chaque nakharar, qui portait encore le titre d'*ischkan*, prince, et de *der*, seigneur, ou *danouder*, seigneur de maison, était obligé de veiller à la défense et à la conservation de ses terres, surtout aux époques où les ennemis du dehors et toutes les hordes conquérantes accourues soit de l'Arabie, soit du nord de l'Asie orientale, menaçaient continuellement de dévaster et d'envahir le pays. Cette surveillance l'obligeait d'entretenir à ses frais des gens d'armes et des archers choisis parmi ses vassaux, ainsi que le pratiquaient, durant le moyen âge, les ducs et les comtes des provinces.

Il n'y avait pas d'armée soldée par le roi seul ou par l'État; seulement il devait entretenir un corps de troupes plus considérables que celles des autres nakharark, pris individuellement, afin de pouvoir les mettre à la raison, en cas de révolte, et pour les empêcher d'aspirer à la souveraine puissance, en les intimidant. Lorsque les ennemis ou étrangers, comme les Perses et les Grecs, déclaraient la guerre à la nation, le roi faisait un appel aux nakharark, il convoquait le ban et l'arrière-ban, et chaque seigneur venait au temps et au lieu indiqués, avec le nombre de fantassins ou de cavaliers qu'il devait fournir proportionnellement à l'étendue de ses domaines, mais plutôt bénévolement que comme dette obligée.

Nous n'examinerons point ici les avantages ou les inconvénients de cette constitution politique; l'histoire des Arméniens et celle des autres peuples régis par un gouvernement analogue, montrent assez visiblement que les États administrés par une aristocratie puissante, dont chaque tête représente un souverain, sont livrés fréquemment à l'anarchie et à des déchirements intérieurs, résultat en quelque sorte nécessaire des rivalités jalouses et des intérêts opposés qui s'agitent confusément au sein de la société. Nous nous proposons seulement de mettre ici ce fait en lumière, que la propriété était en Arménie l'unique fondement de la puissance, et qu'elle avait un caractère sacré d'inviolabilité que nous cherchons inutilement chez les peuples voisins.

Ainsi, en Perse, outre que les terres des particuliers pouvaient être assez facilement confisquées, elles n'appartenaient à leurs propriétaires que pour quatre-vingt-dix-neuf ans; durant ce temps, ils les vendaient et en disposaient à leur gré, à moins toutefois qu'ils ne commissent quelque crime qui emportât la privation de leurs biens. Quand les quatre-vingt-dix-neuf ans étaient échus, ils pouvaient prendre un nouveau bail pour un pareil terme, mais en payant le revenu d'un an. Il n'y avait qu'une espèce de propriété réellement inviolable; c'était le bien ecclésiastique. Le roi ni les donateurs n'avaient aucun droit réservé dessus, et il n'était pas sujet à confiscation. Les sujets, pour assurer à leurs héritiers la possession de leurs biens, devaient souvent recourir au moyen

qui se pratique actuellement en Turquie. Là, les biens en fonds de terre ou maisons, annexés à l'Église, soit en réversion, soit en possession actuelle, étant regardés par le prince et par la nation comme sacrés et inviolables, il arrive journellement qu'un propriétaire, quel que soit le mode de son acquisition, donne la réversion de ses biens à quelque fondation religieuse, afin de les transmettre sans trouble et sans contestation à son héritier. Il en est quitte pour payer annuellement un cens de peu de valeur, jusqu'à ce que, par l'extinction des hoirs mâles, l'objet substitué soit dévolu à la fondation à laquelle il est réversible. La propriété mise ainsi sous l'égide de la religion, devient inviolable, et le souverain n'oserait déroger à cette loi.

En Arménie, l'inviolabilité était générale et rigoureusement observée. Les biens ecclésiastiques jouissaient à plus forte raison du même privilége, dans un pays où toute la société était profondément pénétrée de l'esprit et de la morale du christianisme, bien que l'origine de ces biens fût différente de celle des propriétés appartenant aux seigneurs. En effet, ils consistaient en donations et legs pieux faits par les seigneurs ou les rois, le clergé n'ayant point eu primitivement de biens en son pouvoir, comme on le voit par ce passage de la vie de saint Grégoire l'Illuminateur, où il est dit : « qu'après la conquête du pays de Daron, plusieurs des faux prêtres, précédemment attachés au service des idoles, furent sacrés pontifes du vrai Dieu. Alors, comme les païens ne leur fournissaient plus les petites rétributions servant à leur subsistance, et que les chrétiens étaient encore trop pauvres ou trop peu nombreux pour subvenir à leurs besoins, ils vinrent trouver Grégoire et lui exposer leur situation. « Mes enfants, leur répondit le saint, continuez de servir avec amour le Dieu vivant et véritable, et placez en lui toute votre confiance; ne pensez qu'au royaume céleste, là où le Christ est allé à la droite du Père, et demandez au Seigneur qu'il vous y prépare une place, puis tout le reste vous sera donné ici-bas par surcroît. Au lieu des victimes impures qui vous faisaient communiquer avec les esprits de ténèbres, vous recevrez les pures offrandes du saint sacrifice, et elles vous feront participer aux bénédictions que Dieu accorde à ses anges. En outre, les fidèles vous donneront les premices des troupeaux et des fruits de la terre, vous prélèverez la dîme sur les vignes, vous prendrez aussi votre part des offrandes de bœufs et d'agneaux faites aux pauvres; surtout vivez dans l'amour de la pauvreté et de la privation : c'est ainsi que vous trouverez votre sort doux et heureux. »

Le clergé resta dans la suite fidèle à l'enseignement et aux conseils de son premier patriarche. Il était généralement pauvre, et son influence était toute spirituelle. Le pouvoir religieux, représentant l'élément intellectuel de la société, exerçait une juridiction salutaire sur le pouvoir des princes, qui là, aussi souvent qu'en Europe, dégénérait en force brute et arbitraire. Les patriarches avaient continuellement à lutter contre la nature rude et indomptée de ces princes travaillés par des passions violentes, et sollicités au mal par l'exemple des souverains qui les avoisinaient. Plusieurs d'entre eux, comme saint Housig, trouvèrent la mort pour récompense de leur zèle, et néanmoins leurs successeurs, aucunement effrayés des dangers de leur mission apostolique, intervenaient encore, comme médiateurs, soit dans les différends qui s'élevaient entre les seigneurs, soit à la cour des rois de Constantinople, pour obtenir leur protection ou pour désarmer leur courroux. Le roi reconnaissait toujours, du moins tacitement, cette espèce de suprématie, soit en ne prenant la couronne qu'après avoir reçu l'onction sainte, soit en consultant le patriarche dans toutes les affaires importantes. Une ancienne loi arménienne, conservée dans le code géorgien du roi Wakhtang, était ainsi conçue : « Que personne ne prenne pour siége un trône ou un souzan sans autorisation du sou-

verain: encore n'y a-t-il que le patriarche qui puisse siéger sur un souzan; que le souverain ne s'asseye pas dans la maison du patriarche à la première invitation; que le prince des chrétiens ne le soit pas seulement par son luxe, comme celui des infidèles. »

Les souverains comprenaient si bien la nécessité d'avoir l'approbation du pouvoir spirituel pour régner, qu'à la mort d'un patriarche ils mettaient en jeu toutes les intrigues et tous les moyens pour faire nommer un successeur favorable à leurs intérêts. Dans cette circonstance, on eût dit qu'ils voulaient contre-balancer par leur influence celle qu'ils subissaient forcément pendant la vie du patriarche, et en tirer quelques représailles; car un autre article du code arménien déclarait: « qu'un homme ne peut devenir souverain sans l'autorisation ou l'aveu du patriarche. »

La dignité royale, héréditaire en principe, ne devait pas néanmoins se transmettre rigoureusement de fils aîné en fils aîné. La loi modifiait sagement, comme chez nous durant la première race, ce que la constitution pouvait offrir de dangereux, en ne déterminant pas le vrai caractère de la légitimité. Elle ajoutait: « Le roi doit tenir la place de Dieu sur la terre, et si parmi les enfants qu'il laisse en mourant il y en avait un plus digne, plus habile et plus sage, ce sera celui-là que l'on placera sur le trône de son père. — Le prince, était-il dit ailleurs, est établi par Dieu pour conserver et protéger le pays, et non pas pour l'opprimer. C'est à cette condition qu'il règne. »

Aussi vit-on à diverses reprises les grands et les simples sujets, indignés de la tyrannie de leur souverain, venir s'adresser au patriarche, qui usait de son autorité pour le ramener, par ses avertissements, à des idées d'ordre et de justice. S'il s'obstinait à régner despotiquement, le patriarche, comme le pontife de Rome, lançait contre lui une excommunication, et déliait les sujets du devoir d'obéissance.

Outre son domaine privé, le roi trouvait une autre source de richesses dans la perception des impôts. La terre ensemencée payait le sixième à titre de récolte; les autres terres et la vigne n'étaient pas soumises à un impôt. Tout sujet non chrétien était astreint à fournir le droit de capitation.

Si, dans la guerre, le roi s'emparait d'un pays, et s'il le livrait à la merci du soldat, tout l'or lui appartenait. Quant au reste du butin, y compris les captifs, le souverain en avait la moitié et l'armée l'autre, mais on devait sur les deux parts prélever le dixième pour l'Église.

Le code de Wakhtang a conservé cet autre article, que la législation du sang, ou l'application de la loi qui concerne la peine capitale, est réservée exclusivement au prince. Nous ne pensons pas qu'il faille entendre ici par prince le chef de l'État, qui, à certaines époques, fut décoré du titre de prince des princes. Il désigne simplement le nakharar, dont le pouvoir était triple: il s'étendait d'abord à la terre ou à la propriété foncière, ainsi que nous l'avons dit; mais il atteignait aussi en second lieu les personnes, et l'histoire nous prouve à chaque page que le seigneur avait le droit de vie et de mort sur ses vassaux, sans que le roi pût légalement s'y opposer; et, s'il intervenait quelquefois, c'était plutôt au nom de l'humanité et pour arrêter une injustice trop révoltante, qu'en vertu de sa qualité de souverain. Le seigneur avait encore un droit, celui de ne fournir son contingent de troupes qu'autant qu'il jugeait la chose favorable à l'intérêt public et au sien propre; ce qui rendait impossible en Arménie le pouvoir despotique et arbitraire, parce que les nakharark pouvaient ou se réunir contre le souverain, ou abattre d'un seul coup sa puissance, en retirant les troupes qu'ils lui avaient fournies. Le seul point qui montrait leur dépendance du chef de l'État, était l'obligation contractée envers ce même chef de lui payer annuellement une certaine somme comme impôt. Cet argent, en entrant dans le trésor du roi, servait à couvrir toutes ses dépen-

ses, si ses revenus ne suffisaient pas, à payer sa maison, les fonctionnaires établis dans le royaume, à solder les troupes, à bâtir les édifices publics, à entretenir les routes, et enfin à subvenir aux frais extraordinaires de la guerre. Le droit d'impôt constituait donc uniquement la prééminence du roi sur les autres seigneurs, qui, en le refusant, se plaçaient dans un état manifeste de révolte.

Il devait, pour se les concilier, user à la fois d adresse et de prudence. Comme nos rois, ceux d'Arménie cherchaient à attirer la haute noblesse à leur cour par l'appât des honneurs et des richesses. On instituait des charges et des dignités pour satisfaire leur ambition, pour occuper leur activité inquiète, et tous ces grands, si indociles dans leurs terres, devenaient à la cour des serviteurs complaisants du pouvoir; ils liaient leur propre cause à la sienne, et contribuaient à le faire triompher des obstacles qu'il rencontrait dans l'amour de l'indépendance et dans l'insubordination des autres nakhararк. Le souverain devait habilement ménager leur susceptibilité orgueilleuse, parce qu'il s'adressait à des pairs plutôt qu'à des sujets. La noblesse de la Perse n'était ni aussi ancienne ni aussi puissante, comme nous le voyons dans un discours que le roi Chapour tint aux grands d'Arménie et aux seigneurs de son royaume assemblés dans un même conseil. « Nous connaissons, dit-il, tous les ordres de la noblesse persane, mais il n'en est pas ainsi de la noblesse arménienne, que les rois, nos prédécesseurs, et les autres historiens, n'ont jamais pu connaître. »

Étienne Orpélian évalue à quatre mille le nombre des nakhararк, et d'autres écrivains l'ont fait monter jusqu'à neuf mille, sans doute parce qu'ils y comprenaient tous ceux qui, d'une noblesse secondaire, s'étaient élevés successivement au rang de riches propriétaires. Cette classe de gentilshommes portait le nom de *sebouh*. Compris dans la grande catégorie des *azad* ou nobles, nom dont il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer ici l'étymologie persane, ils étaient supérieurs à l'ordre des simples bourgeois et artisans, sans pouvoir prétendre néanmoins à la dignité des nakhararк. Ils n'étaient par conséquent ni *der* ni *danouder*, c'est-à-dire, ni seigneurs, ni chefs de famille, et ils manquaient du droit réservé aux propriétaires.

La classe des nakhararк se subdivisait en trois degrés hiérarchiques : 1° les simples seigneurs vivant libres et retirés dans leurs terres; 2° les grands qui remplissaient des charges publiques, et 3° les familles qui ont été portées alternativement sur le trône, comme les Pagratides, les Ardzerouniens, la maison de Siounie et quelques autres.

Plusieurs de ces familles subsistent présentement, telles que les Bagrations ou anciens Pagratides, qui habitent la Géorgie et Saint-Pétersbourg; les Orpélions ou Orpélians, que l'on trouve aussi en Géorgie ou dans la Russie. Le gouvernement russe a grand soin de les attirer à la cour, de peur qu'en vivant dans leur patrie ils ne regrettassent un jour la noble indépendance de leurs ancêtres. Dans les montagnes qui avoisinent Mouch domine encore la brave maison de Sasoun, qui n'a jamais été soumise par aucun des nombreux conquérants dont l'épée a ensanglanté le sol de l'Arménie. Nous pourrions citer aussi les maisons du nom d'Aghnak, de Slivantsik, de Rochguetsik , de Malakhovski et de Sabegha.

On ne peut croire, d'après ce que nous venons de dire, que le gouvernement arménien ait été une monarchie pure; il s'y mêlait un élément aristocratique qui le tempérait, en l'empêchant de dégénérer en despotisme, comme dans les autres contrées de l'Orient. Son organisation était forte et compacte; sans les causes internes de dissolution qui le travaillaient, surtout sous le rapport religieux, il aurait pu résister plus longtemps aux ennemis du dehors.

Malgré l'influence de la classe aristocratique, la loi protégeait également

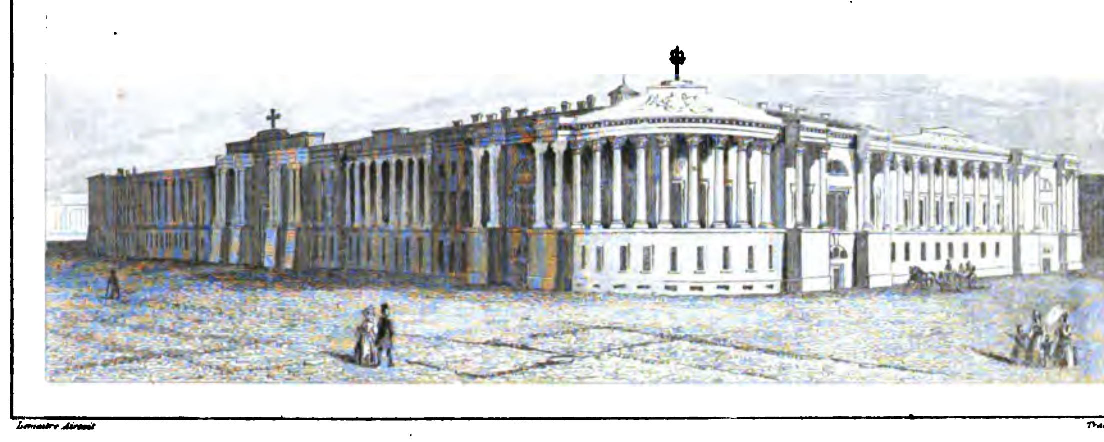
les citoyens, et elle punissait quiconque versait le sang innocent, par cette raison que « la valeur et le prix de l'homme ne peuvent être fixés, puisqu'il est l'ouvrage de Dieu et son image, et que lui seul peut ressusciter un mort. » Il fallait seulement que le sujet fût chrétien. La loi était moins sévère sur le compte des infidèles dans le cas d'homicide, et, d'un autre côté, elle sévissait plus fortement contre eux lorsqu'ils se rendaient coupables de quelque faute; c'est ce que prouve l'article suivant : « Si un homme se livre avec son patron au brigandage, qu'il soit pris et convaincu : infidèle, on lui crèvera les yeux et on lui coupera la main; sa femme, son fils et ses biens, seront confisqués au profit du trône, et lui-même sera exilé en terre étrangère : chrétien, on lui fera restituer les objets volés; sa maison et tout ce qui lui appartient seront vendus au profit de l'État; mais sa femme et ses enfants seront libres; on ne peut rien sur eux. »

Aujourd'hui la nation arménienne est régie par toutes les législations diverses des pays dont les souverains ont envahi quelque portion de son territoire; elle n'a conservé, même dans sa patrie, aucune de ses anciennes franchises. Les peuples conquis par la force restent toujours sous la loi dure et inflexible de la force, jusqu'à ce que ces dominateurs violents succombent, usés par leur violence même; alors les opprimés relèvent la tête et travaillent avec confiance à accomplir les destinées nouvelles que leur réserve la Providence dans sa miséricorde et dans sa justice.

En terminant, nous prions le lecteur de ne point juger trop sévèrement notre travail. Il a fallu nous renfermer dans les limites qui nous avaient été prescrites, et voici premièrement pourquoi certaines parties sont plus longuement développées, tandis que d'autres restent moins complètes. En second lieu, nous étions retenus par la double crainte ou d'être trop superficiel en n'explorant que les points généraux et culminants des choses, ou de tomber dans la sécheresse d'une érudition locale et technique. Celui qui nous lit et nous juge sera peut-être plus indulgent s'il considère que l'histoire et la littérature arméniennes sont connues de la France, seulement depuis un petit nombre d'années. Nous croirons avoir atteint en partie notre but, si nous avons réussi à inspirer quelque sentiment de curiosité ou d'intérêt pour une nation qui a droit d'occuper une place parmi les peuples anciens et modernes de l'Orient.

FIN.

ST PÉTERSBOURG. SAN PETERSBURGO.



Lemaitre direxit — Traversier Sc.

Le Sénat. — el Senado



Neuski



Place de Krasnoi et Porte de S.t Vladimir.

Plaza de Krasnoi y Puerta de San Vladimir.



Cadolle del. Lemaitre direxit

Vue intérieure du Monastère de l'Ascension.

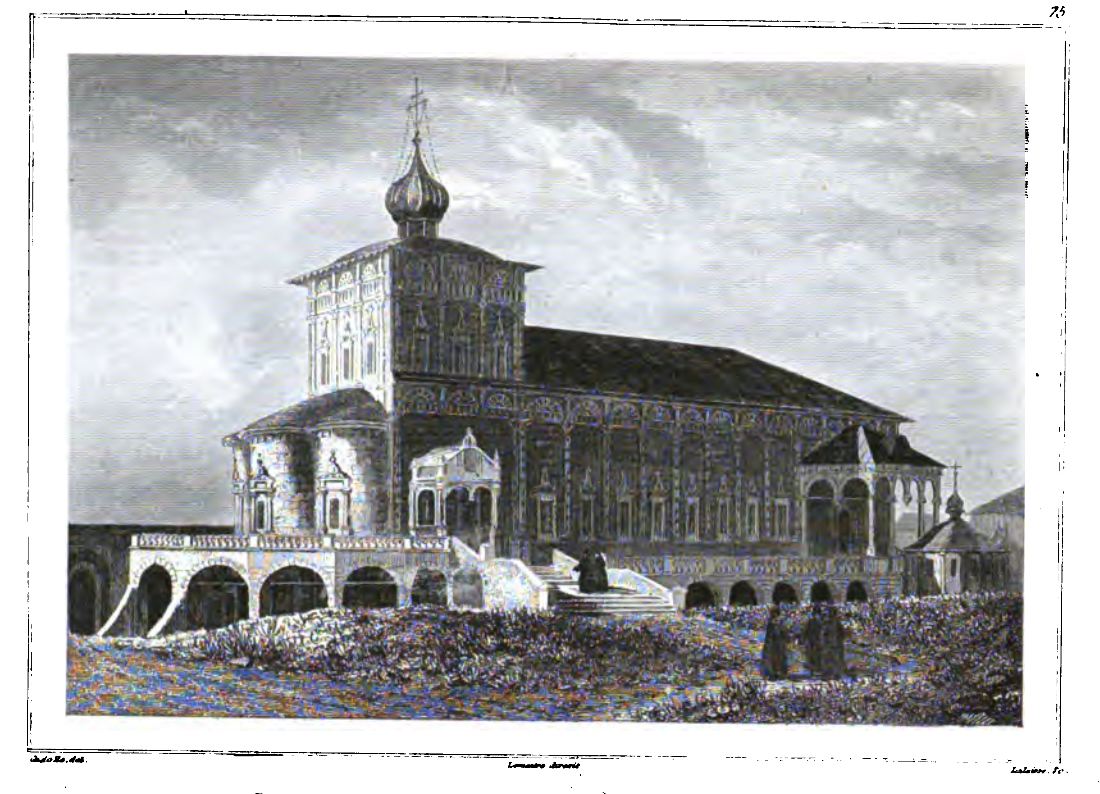
Vista interior del Monasterio de la Ascension.

Vernier del. Lemaitre direxit.



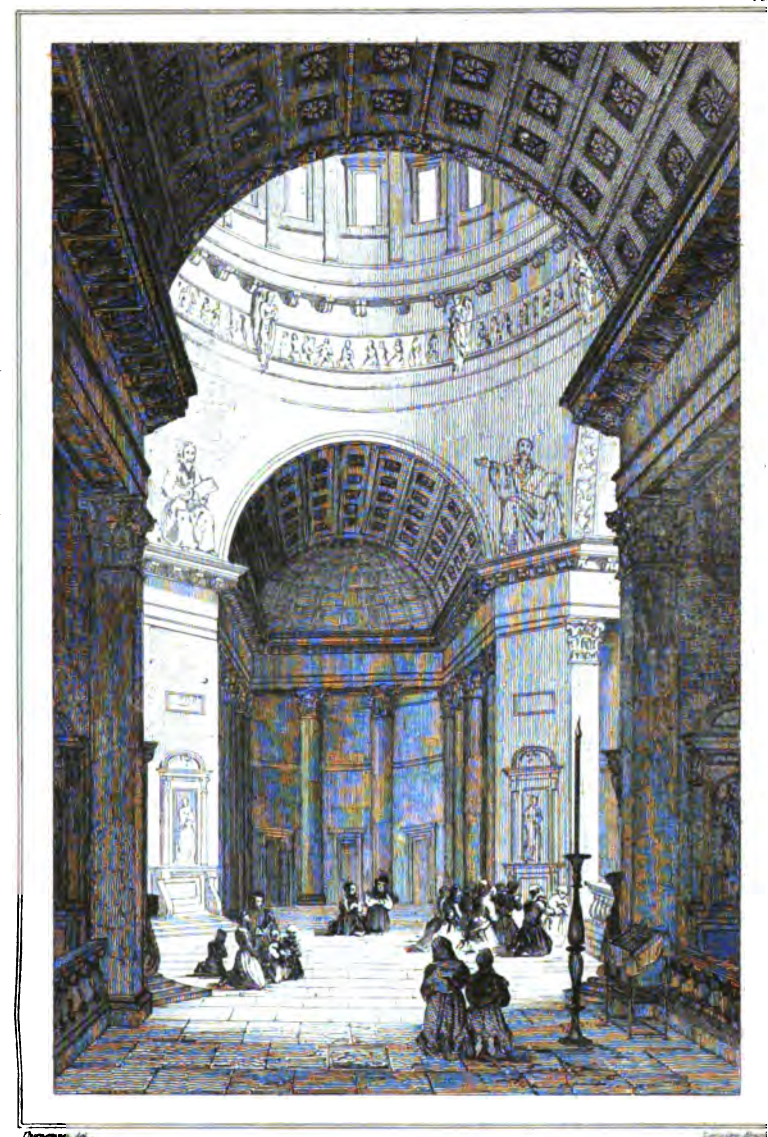
Droschki.

Montagnes Russes. Montañas rusas.



Eglise et Réfectoire du Monastère de Troitza.

Iglesia y Refectorio del Monasterio de Troitza.



Intérieur de l'Église de Kazan.

Interior de la Iglesia de Kasan



Arc de Triomphe de Peterhof.
Arco de Triunfo de Peterhof.

SAN PETERSBURGO.
S.T PÉTERSBOURG.



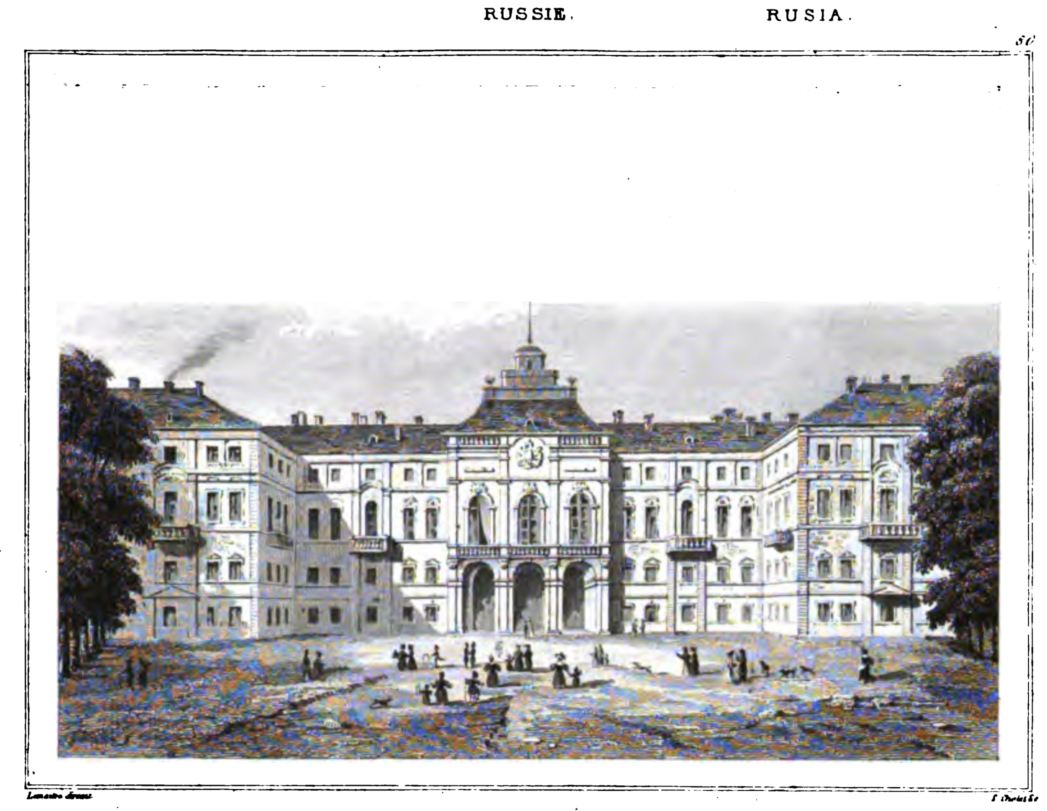
Lemaitre direxit — Lalaisse Sc.

Tour de l'Église S.t Nicolas

Torre de la Iglesia de San Nicolás.



Palais Impérial de Petrowski.
Palacio Imperial de Petrovski.



Lemaitre direxit. — [illegible] Sc.

Palais de Strelna. Palacio de Shelna.

SAN PETERSBURGO.
S.T PÉTERSBOURG.



Vue de l'État Major du côté du Canal de la Moïka en hiver

Vista del Estado Mayor por la parte del Canal de la Moïka en invierno.



Vernier del. Lemaitre direxit. Chaillot Sc.

Kirguises. Kirguises.



Lemaire direxit — Alès Sc.

Vue de la Bourse et d'une partie de la Forteresse.
Vista de la Bolsa y de una parte de la Fortaleza.



Vernier del. Lemaitre direxit Langlois Sc.

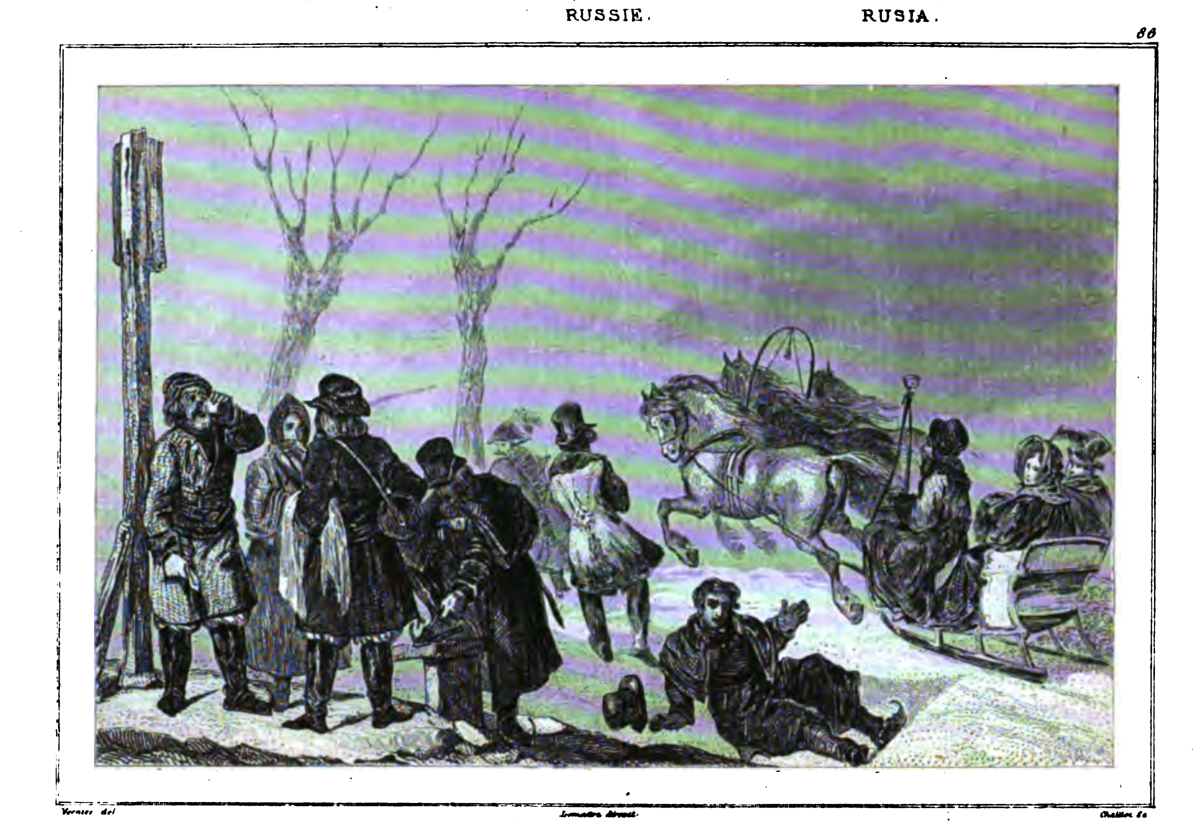
Alexandre 1er

Alejandro I.



Lemaitre direxit

Place de l'Amirauté — Plaza del Almirantazgo.

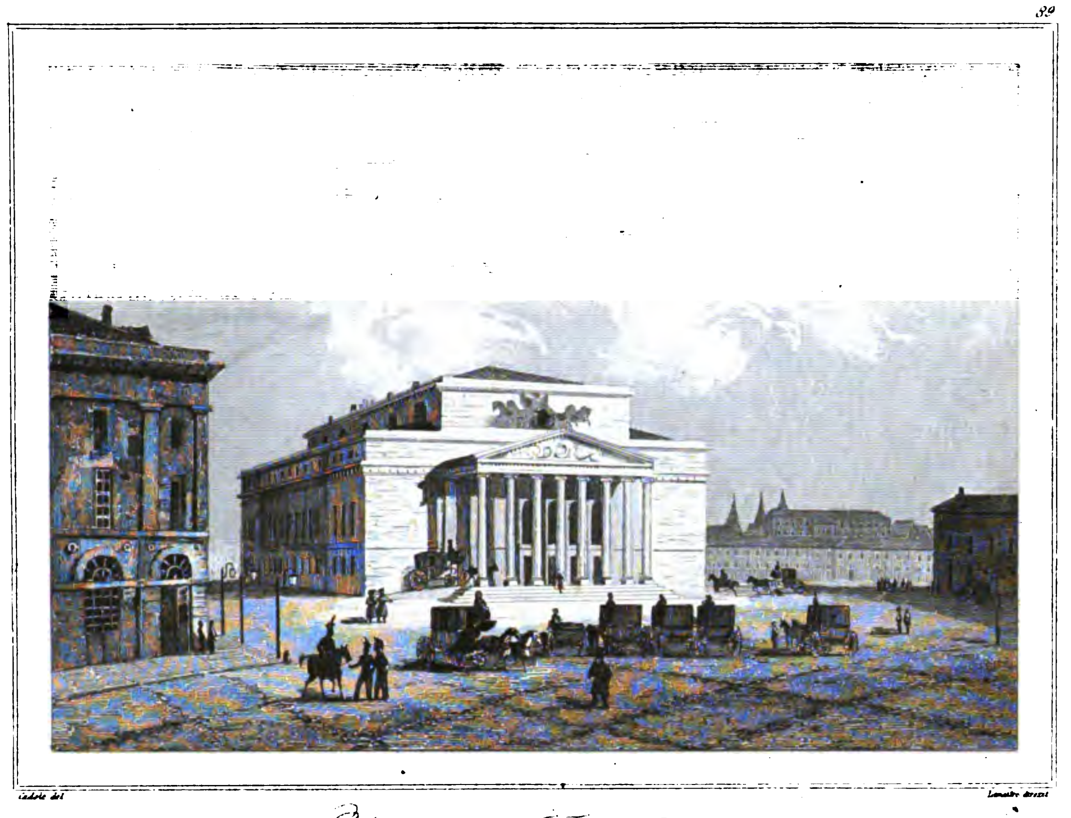


Vernet del. Lemaître direxit. Challiot sc.

Patineurs et Traîneau. Corredores de patines y Trineo.



Monastère de Smolna. Monasterio de Smolna.



Cadole del. Lemaître direxit

Vüe du grand Théâtre Impérial.

Vista del gran Teatro Imperial.



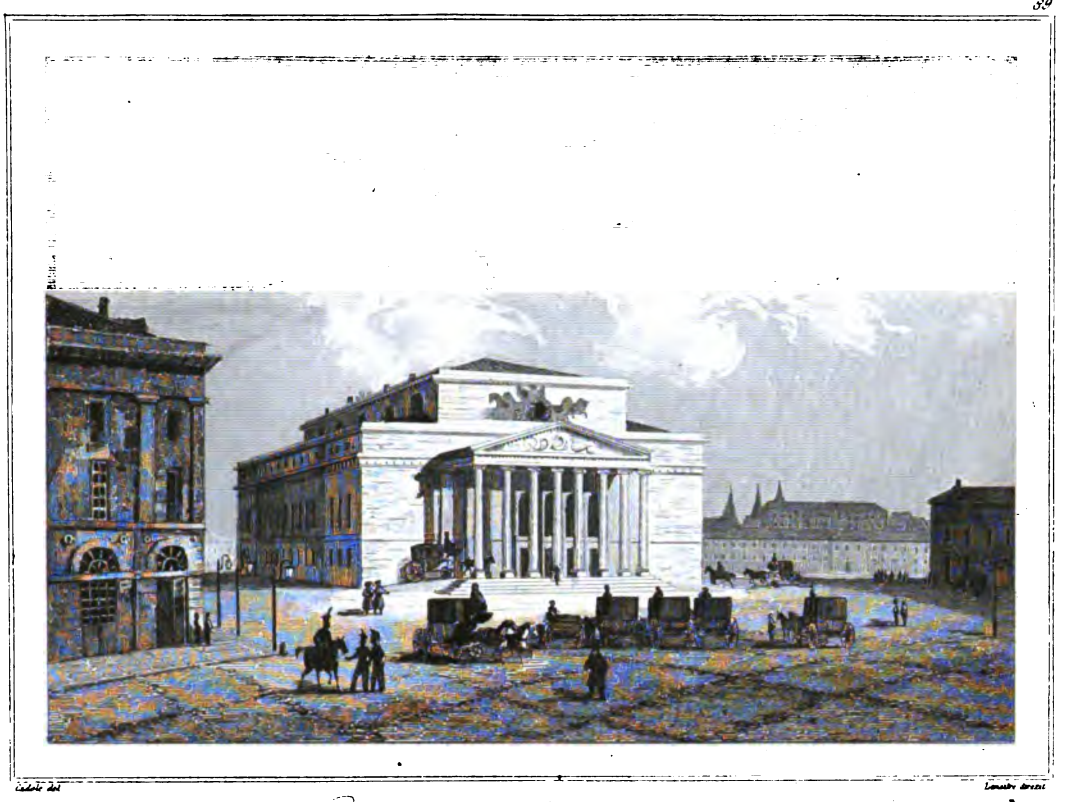
Vernet del. Lemaitre direxit. Chaillot Sc.

Patineurs et Traîneau. Corredores de patines y Trineo.



Lemaître direxit · Albi Sc.

(Monastère de Smolna.) Monasterio de Smolna.



Cadolle del. Lemaitre direxit

Vue du grand Théâtre Impérial.

Vista del gran Teatro Imperial.

Lemaitre direxit

Chalet Sc

Vue du Pont-rouge. Vista del Puente encarnado.

91



Vernet del. — Lemaitre direxit — Lalaisse Sc

Nicolas et Alexandra.

Nicolás y Alejandra.

SAN PETERSBURGO.
S.T PÉTERSBOURG.

82.



Colonne d'Alexandre.

Coluna de Alejandro.

Lemaitre direxit. Dureau Sc.

Église de Vassili Blagennci.

Iglesia de Vassili Blagennci.



Lemaitre direxit.

Vue du Pont à trois Arches et du Champ de Mars.

Vista del Puente de tres Arcadas y del Campo de Marte.



Lemaître direxit — Lebaune Sc

Vue du Pont de Pierre. Vista del Puente de Piedra.



Vernier del. Lemaitre direxit. Masson. Sc.

Schoumla. Schumla.

MOSCOU.



Cadolle del. Lemaitre direxit. Lalaisse Sc.

Vue de la Maison des Enfants trouvés.

Vista de la Casa de Niños espósitos.



Vue du Château des Ingénieurs.

Vista del Palacio de los Ynjenieros.

Cadrilo del. Lemaitre direxit. Lalaisse Sc.

Le Kremlin. El Kremlin



Lemaitre direxit. Lalaisse Sc.

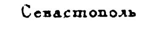
Vue de Moscou prise de l'Esplanade du Kremlin.

Vista de Moscou tomada de la Esplanada del Kremlin

TAURIS. TAURIDE. ТАВРИДА.

1

Vorgeberg Parthenium. *Cap de la Vierge.* Мысъ Партеніонъ.



Lemaitre del. Skelton Sc.

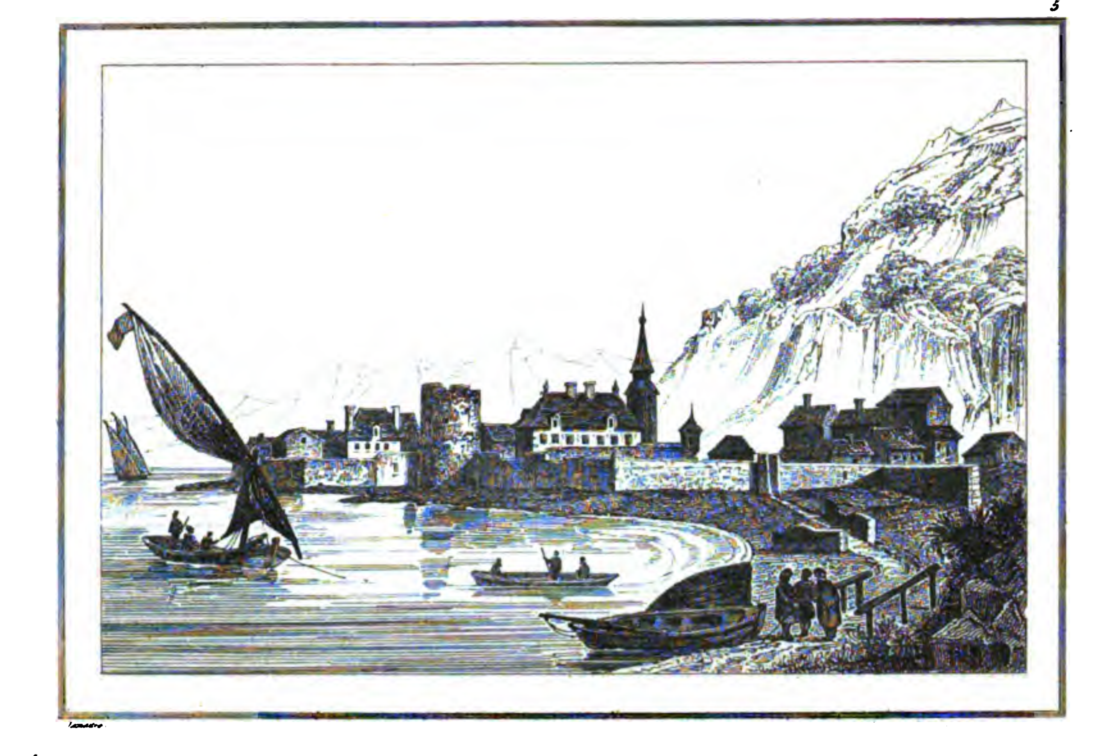
Sebastopol. Севастополь Sebastopol.



Danzas del. Shalom Sc.

Goursouf. Гурзуфъ. Gursuf.

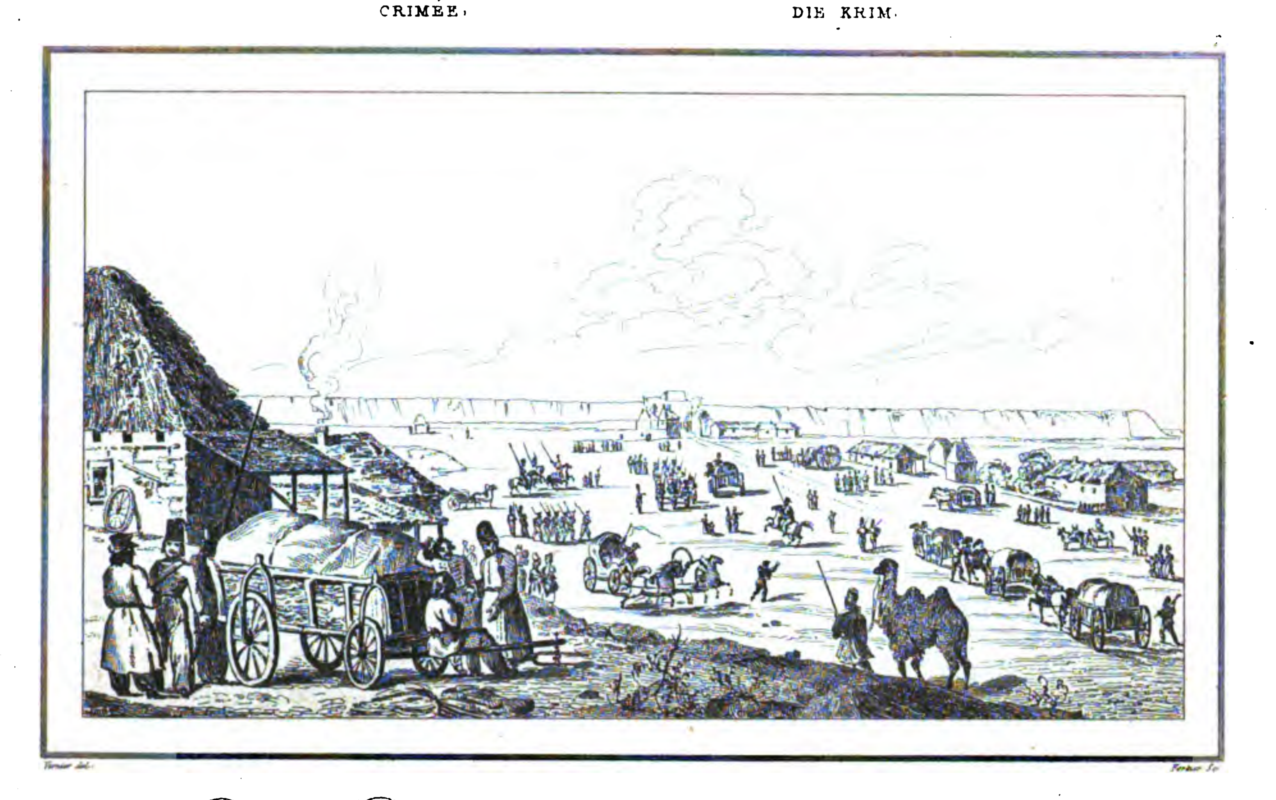
Der Berg Trapezus. Mont-Trapèze. Чатырь-Дагъ.



Kertch ancienne Panticapée. Kertsch (die alte Panticapaea.)

Inkermann; Villes des Cavernes.

Inkermann, die Höhlen - Stadt.



Passage de Pérécop. Ubergang uber den Perekop.

CRIMÉE. DIE KRIM.

8

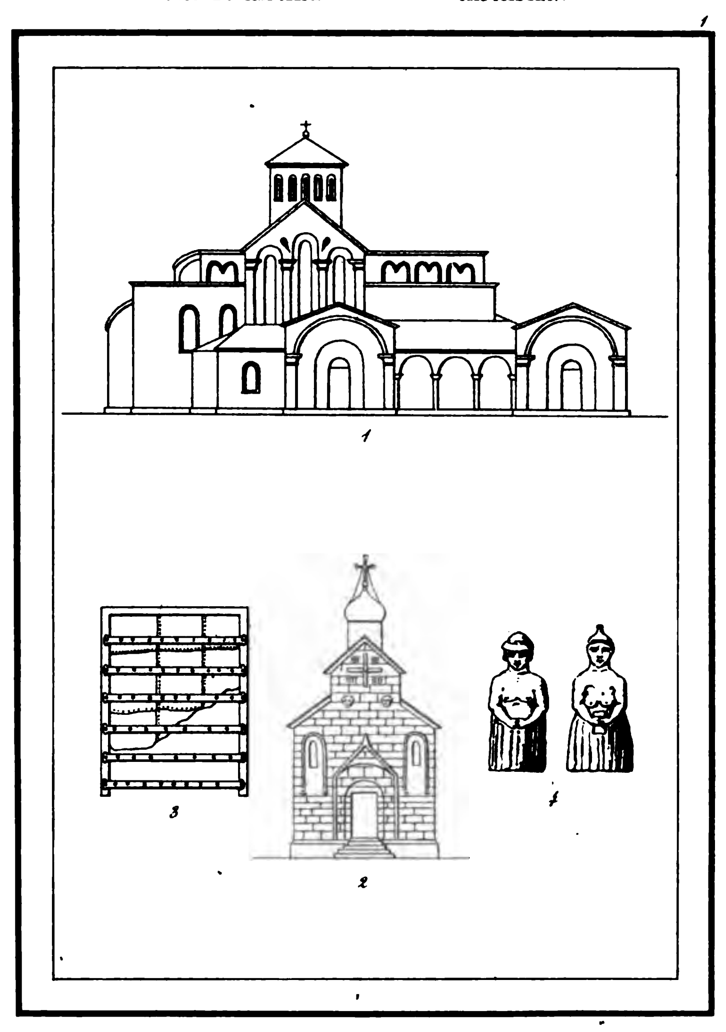


Costumes. Trachten.

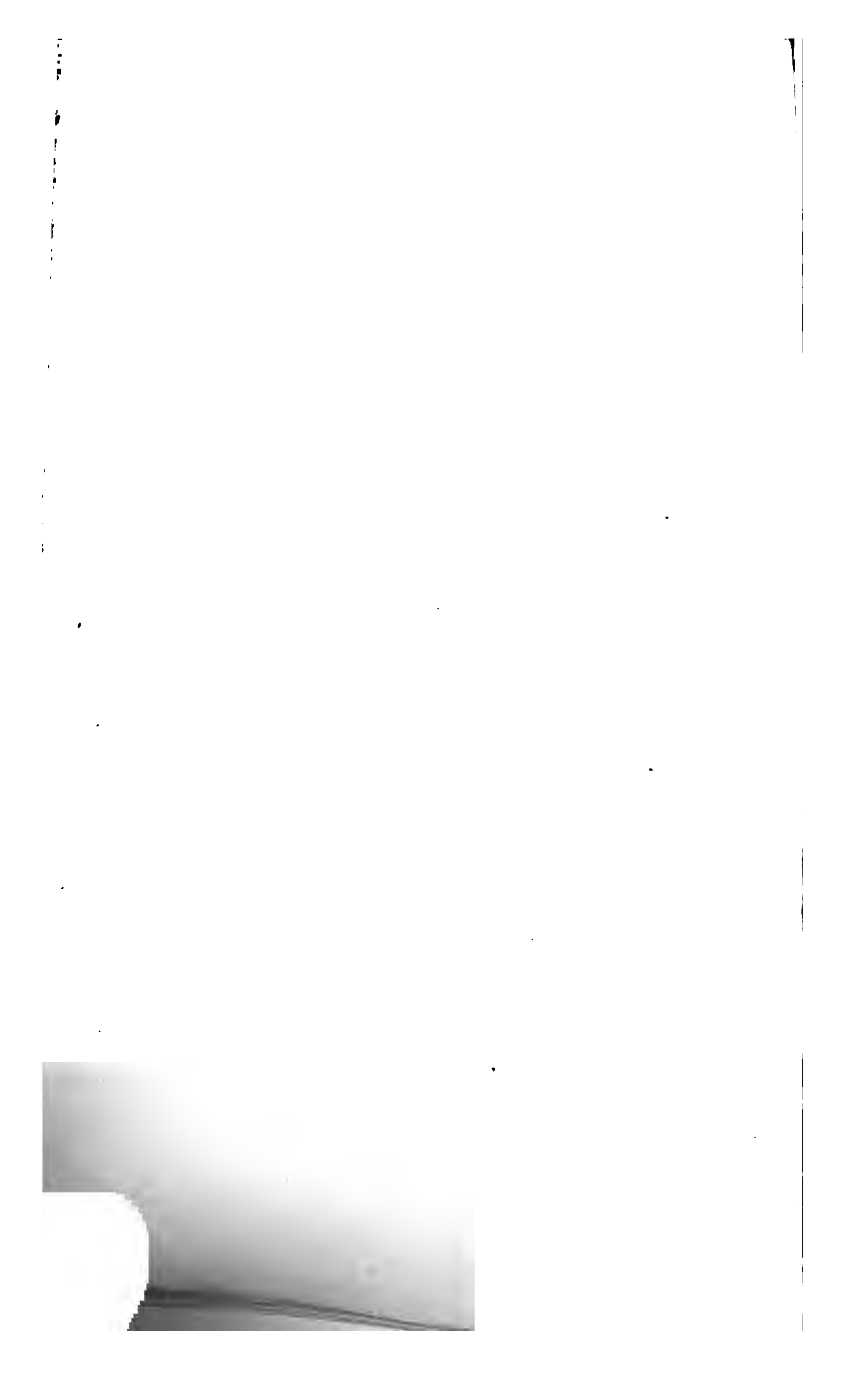
КАВКАЗСКАЯ ОБЛАСТЬ.

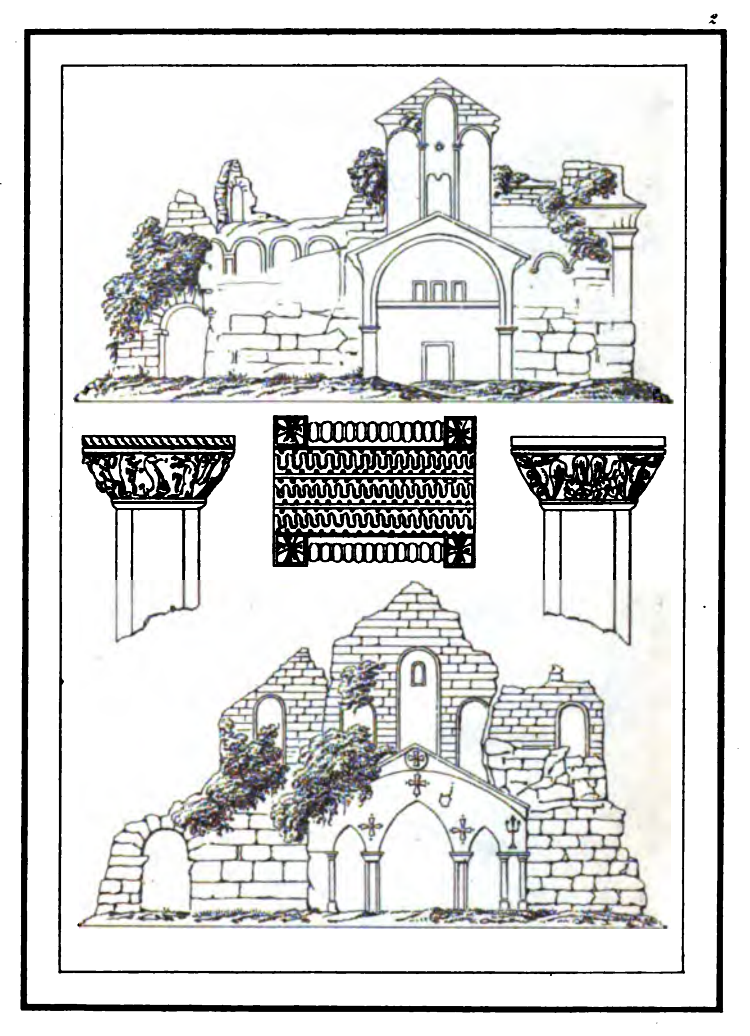
REGION DU CAUCASE. CAUCASIEN.

1



Antiquités. Древности. Alterthümer.

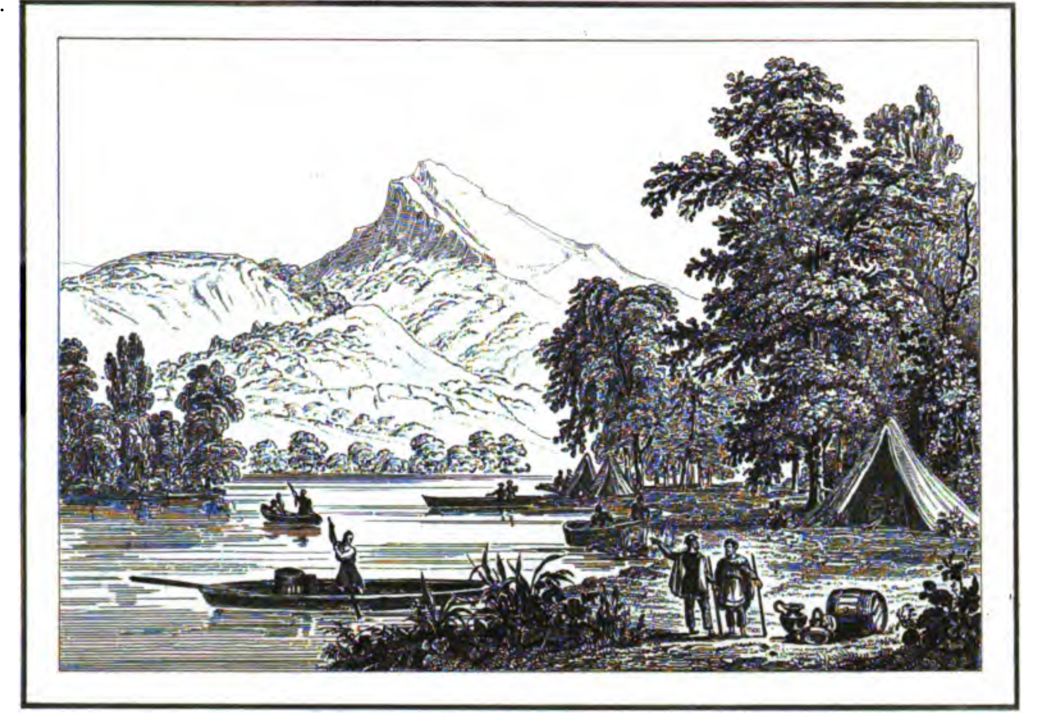




Cathédrale de Cotays.

Hauptkirche zu Cotays.

Коtайская соборная церковь.



Vue du Phase. Видъ Фаза. Der Phasis.



GÉORGIE. ГРУЗІЯ. GEORGIEN.



Тифлисъ. Tiflis.



Camp de Nogais.

Ногайскій Станъ.

Forteresse de Radscha.

Крѣпость Радша



Rocher de Prométhée. Казбекъ (Прометеева Скала)



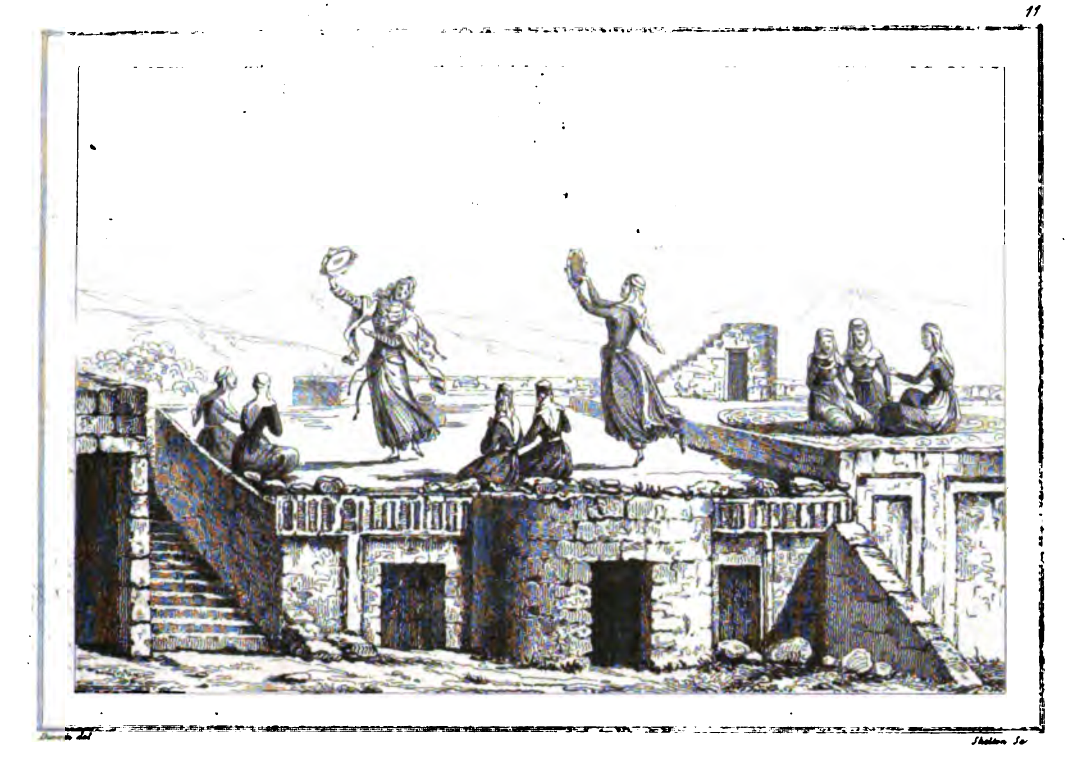
Costumes. Одѣянія.

CAUCASIEN. RÉGION DU CAUCASE. КАВКАЗСКАЯ ОБЛАСТЬ. 9



Trachten. *Costumes.* Одѣянія.

Souram. Сурамъ Suram.



Shelton Sc.

Danse de Géorgiennes.

Tanz der Georgierinnen.

Пляски Грузинокъ



Trachten Costumes. Одѣянія.



Lemaître dir.

Vue du Mont Ararat

Vista del Monte Ararat.



Vandenburch del. — Lapeint Sc.

Vue de la Ville d'Erzeroum.

Vista de la ciudad de Erzerum.





Vanderburch del. S. Chalot Sc.

Château d'Erzeroum.

Castillo de Erzerum.



Vanderburch del. Lemaitre Sc.

Château de Sémiramis à Van.

Castillo de Semiràmide en Van



Vanderburch del. — Lapetit Sc.

Vue de la Ville d'Erzeroum.

Vista de la ciudad de Erzerum.



Vanderburch del. S. Cholet Sc.

Château d'Erzeroum.

Castillo de Erzerum.



Dunon del. Sixdeniers Sc.

Danse de Géorgiennes. Tanz der Georgierinnen.

Пляски Грузинокъ

1 2 3 4 5

Trachten. *Costumes.* Одѣянія.

CAUCASIEN REGION DU CAUCASE. КАВКАЗСКАЯ ОБЛАСТЬ.

9

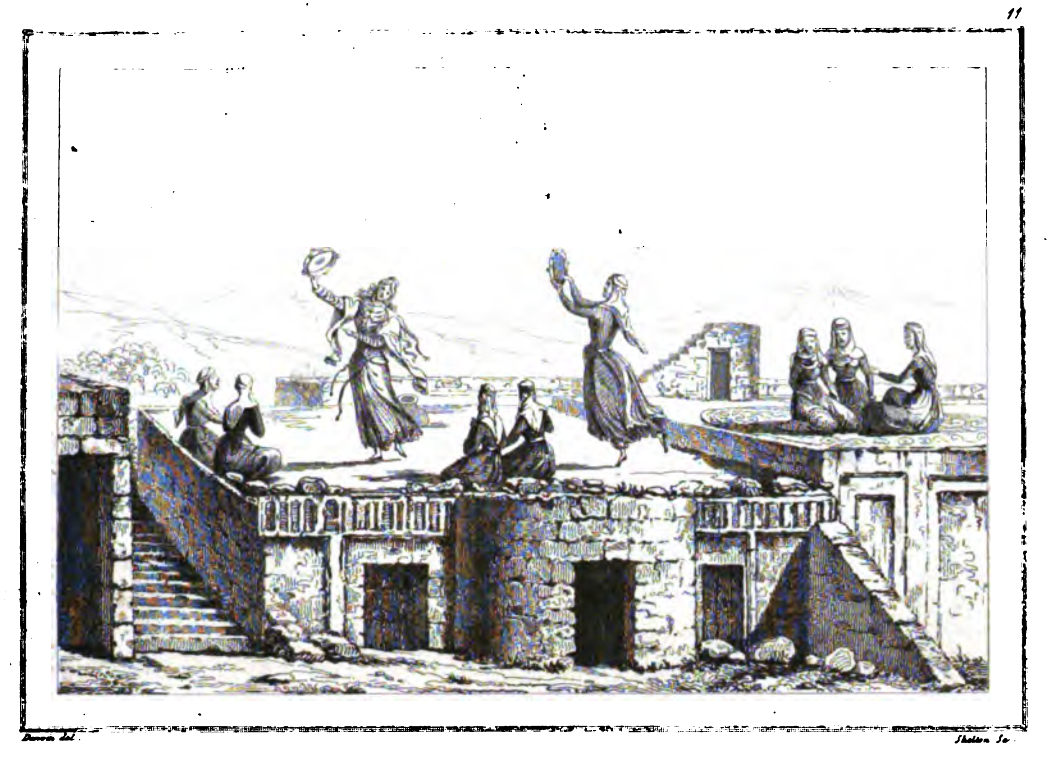


Trachten. Costumes. Одѣянія

КАВКАЗСКАЯ ОБЛАСТЬ

RÉGION DU CAUCASE. CAUCASIEN.

Souram. Сурамъ Suram



Danse de Géorgiennes. Tanz der Georgierinnen.

Пляски Грузинокъ

1 2 3 4 5

Trachten. *Costumes.* Одѣянія.



Lemaitre del.

Vue du Mont Ararat

Vista del Monte Ararat.



Vanderburch del. Lepetit Sc.

Vue de la Ville d'Erzeroum.

Vista de la ciudad de Erzerum.





Vanderburch del. S. Cholet Sc.

Château d'Erzerum.

Castillo de Erzerum.

4



Vanderburch del. Lepetit Sc.

Château de Sémiramis à Van.

Castillo de Semiràmide en Van

ARMÉNIE.

5



Kurdes.

Kurdos

ARMENIA.

ARMÉNIE.



Danse de femmes Kurdes.

Baile de mugeres Kurdas.



Bayazid.
Bayazid.



Vanderburch del. Nyon Sc.

Érivan.

Érivan.



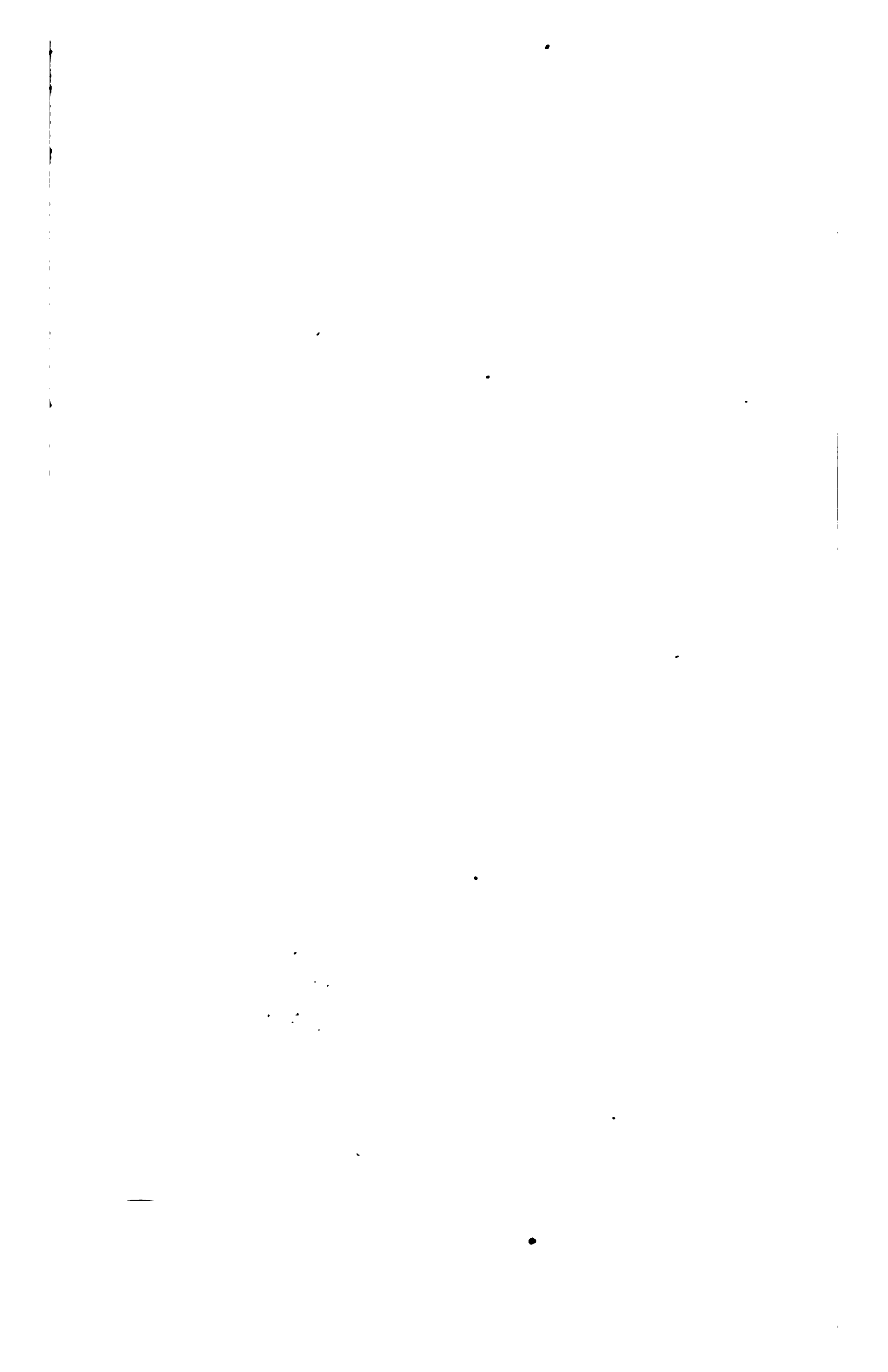
Tour d'Erivan.

Torre de Erivan.

ARMÉNIE.

Rivières du Kur et de l'Araxas.

Riberas del Kur y del Araxas.





Vernier del. — Mme Lecomte Sc.

Portrait de Notre Seigneur Jésus Christ envoyé au roi d'Edesse.
Retrato de N.S. Jesucristo enviado al rey de Edesa.



H. Lalaisse del. Moret Sc.

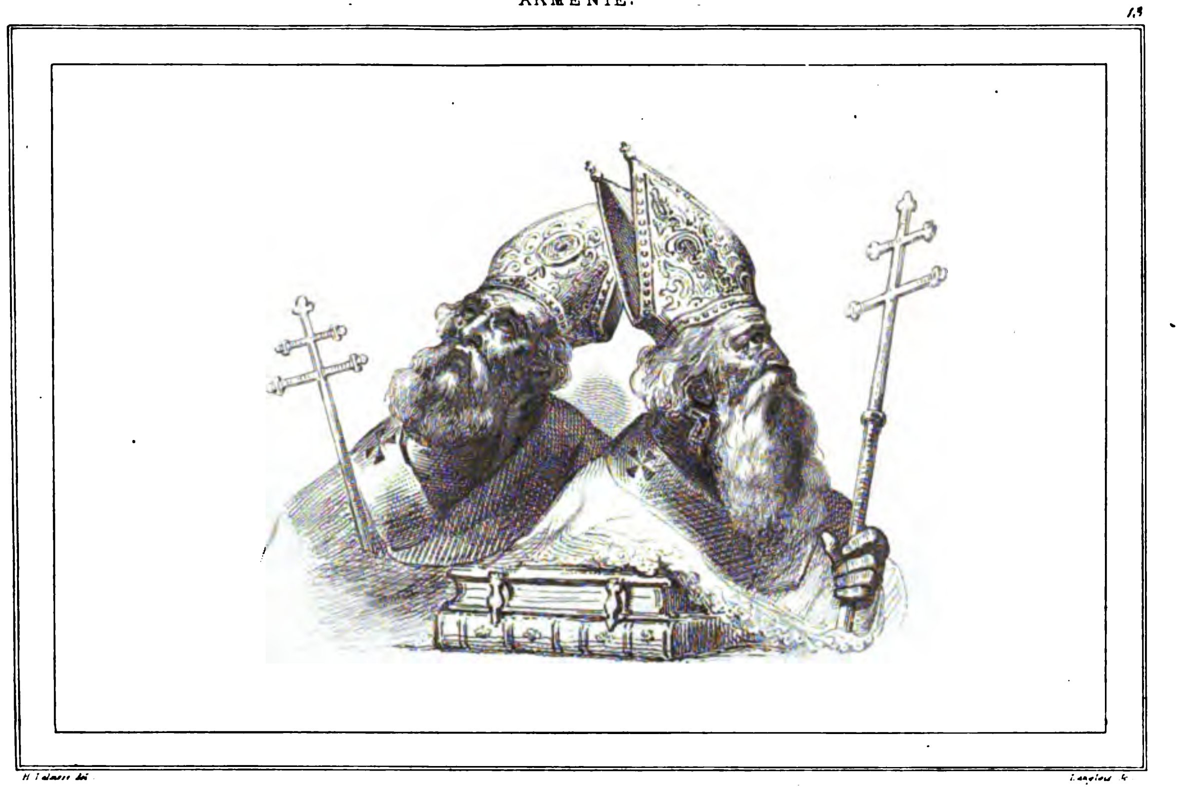
St. Grégoire l'Illuminateur. *Arisdagès son fils.*

S. Gregorio el Iluminador. Arisdages su hijo.

ARMENIA.

ARMÉNIE.

13



S.t Vertanes patriarche et S.t Narses Claïensis.

S. Vertanes patriarca y S. Narses Clayense.

Vanderburch del. Chaloe Sc.

Couvent des Arméniens de S.t Lazare, à Venise.

Convento de los Armenios de S. Lázaro en Venecia.



Vernier del. — Mme Lejeune Sc.

Méchitar. — *Le père Auchor.*

Mechitar. — El padre Auchor



Vue de Pera, quartier de Constantinople, où habitent les Arméniens.

Vista de Pera arrabal de Constantinopla en donde habitan los Armenios.



Émigration de quarante Mille Arméniens en Russie.

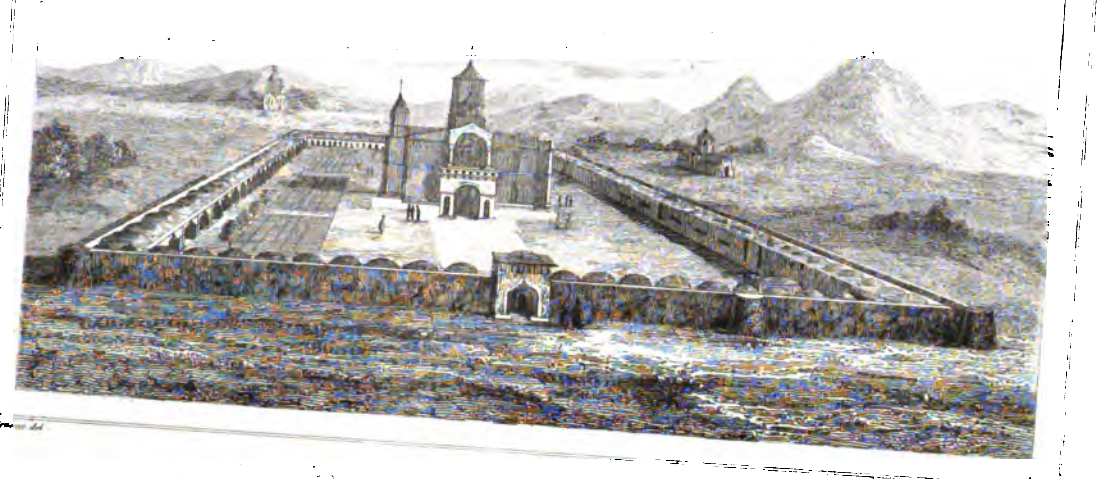
Emigracion de cuarenta mil Armenios á Rusia.



Rauch del. Lemaitre direxit

Vue du petit et du grand Ararat, prise du Village Tatare, Sirbaghan.

Vista del pequeño y del grande Ararat, tomada desde el aduar tártaro de Sirbagham.



Vue des trois Églises à Ecsmiazin

Vista de las tres iglesias en Ecsmiasin

ARMENIA

ARMÉNIE



Vue de la porte de Dariel qui sépare la Géorgie de l'Arménie.

Vista de la puerta de Dariel que separa la Georgia de la Armenia.



Damin. del. Lemaitre direxit.

Vue du petit et du grand Ararat prise du couvent Ecsmiasin residence du Patriarche.

Vista del pequeño y del grande Ararat, tomada desde el convento de Ecsmiasin, residencia del Patriarca.

ARMENIA.
ARMÉNIE.

11



Mosquée à Erzeroum.
Mezquita de Erzerum

Vanderburch del. | Lemaitre direxit

Pont à Julfa.

Puente de Julfa.



Vanderburch del. — Lemaitre direxit

Kars.

Kars.

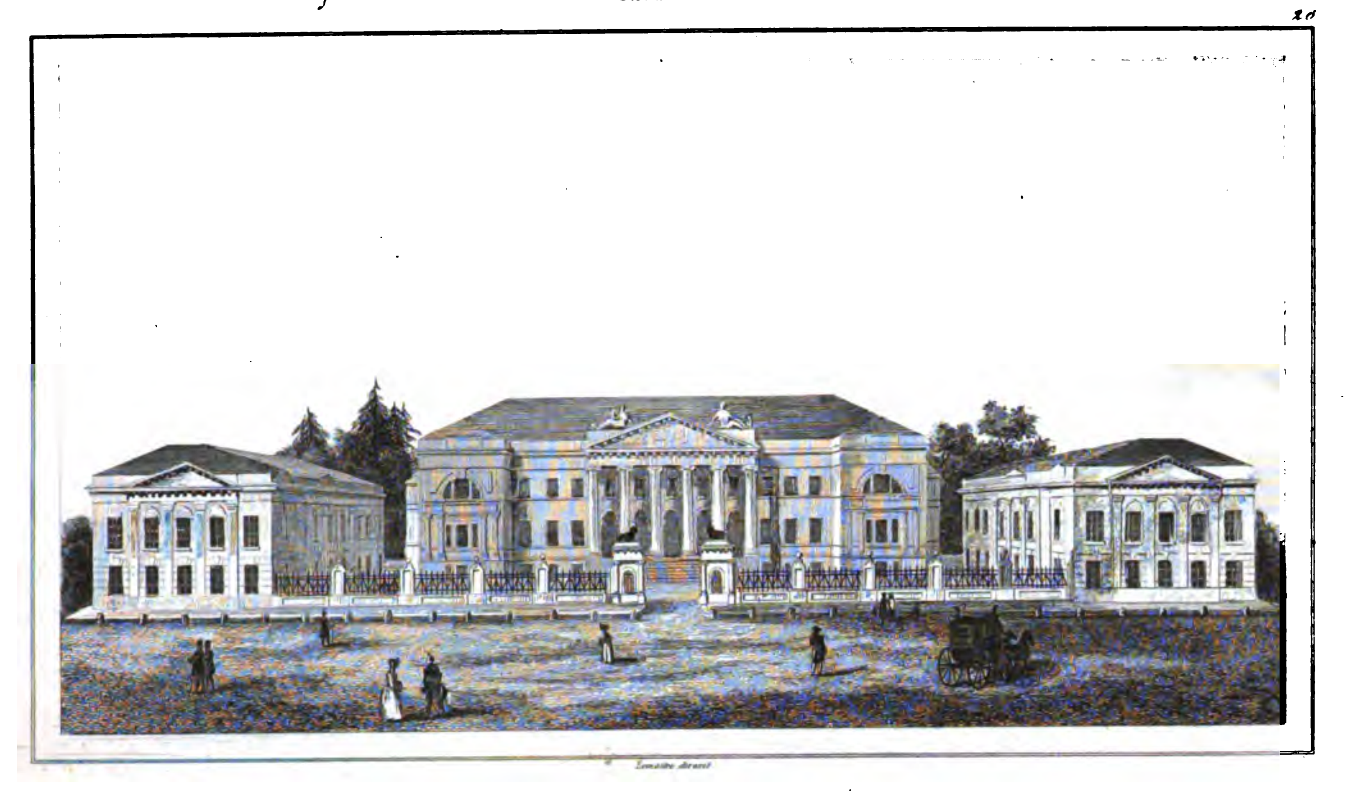




H. Lalaisse del.   Lemaitre direxit.   Hervé Sc.

Sᵗ. Grégoire Magister et Sᵗ. Grégoire Végaiaser.

S. Gregorio Maestro y S. Gregorio Vegayaser.



Lemaître direxit

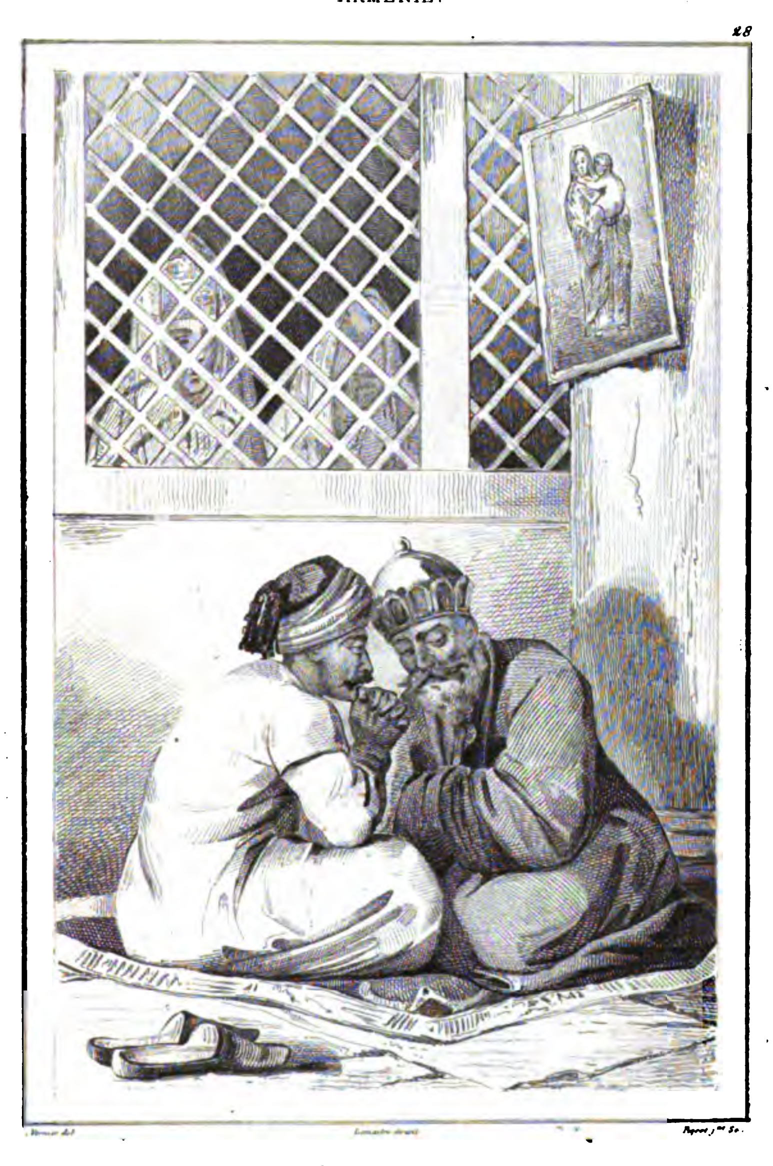
Collège des Arméniens à Moscou.

Colegio de los Armenios en Moscou.

Lemaître direxit

Betlis.

Betlis.



Evêque Arménien Confessant.

Obispo Armenio Confesando.

ARMENIA.

ARMÉNIE.

29

Vanderburch del. — Lemaitre direxit — Douilliere Sc.

Bains d'eau chaude d'Assamoali près de Kars.

Baños de agua caliente de Assamoaslí cerca de K[illegible]



Vernier del. Lemaitre direxit. Bebee Sc.

Pontife Arménien.

Pontifice Armenio.

ARMENIA.

ARMÉNIE.

31



Vernier del. — Lemaitre direxit — Lalaisse sc.

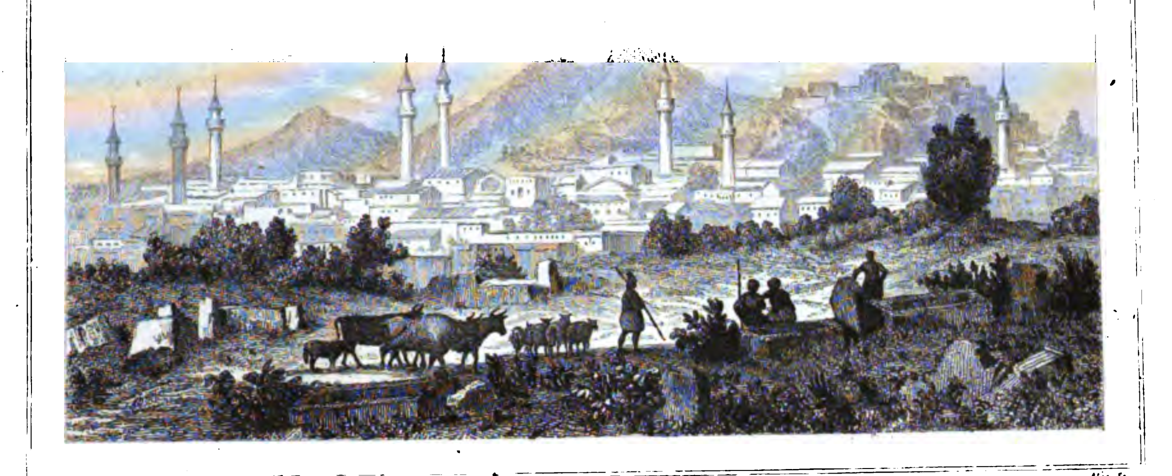
Dames Arméniennes.

Señoras Armenias.



Femmes Arméniennes des Montagnes

Mugeres Armenias de la montaña



Lemaitre direxit — Alès, Sc.

Angora

Angora.

32



Froment

Monument d'Auguste à Angora.

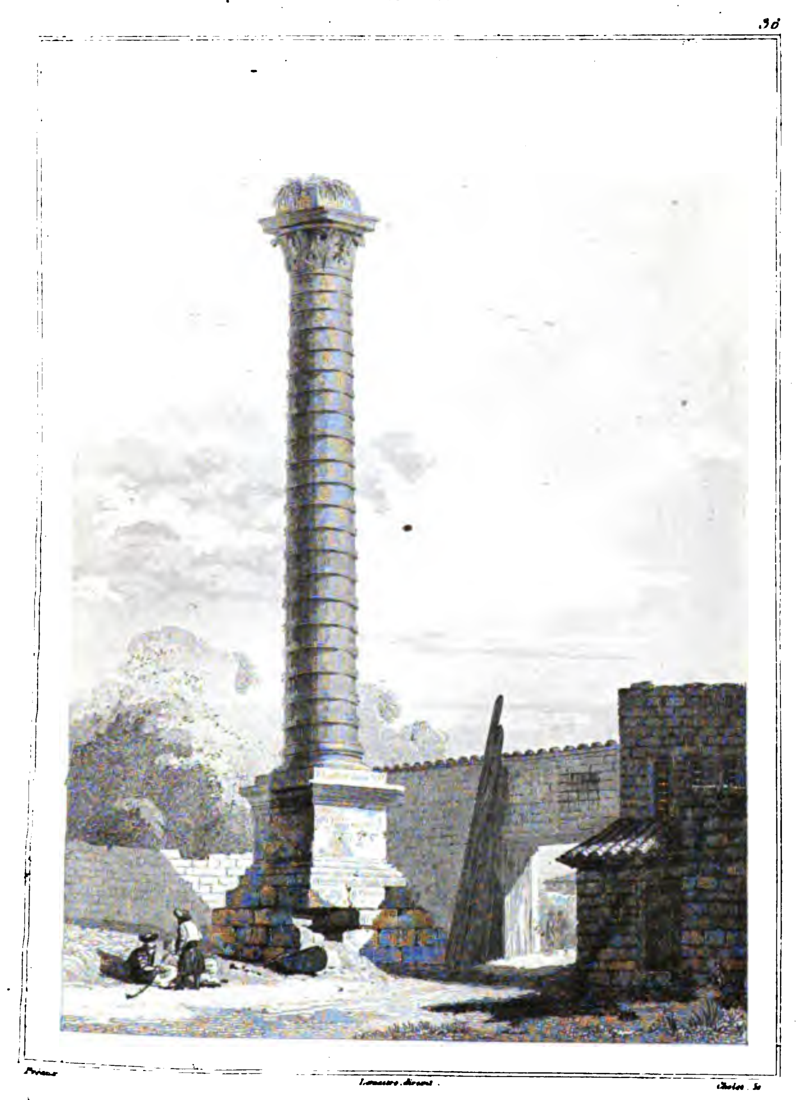
Monumento de Augusto en Angora.



Lemaitre direxit — Chaise Sc.

Intérieur du Monument d'Auguste à Angora.

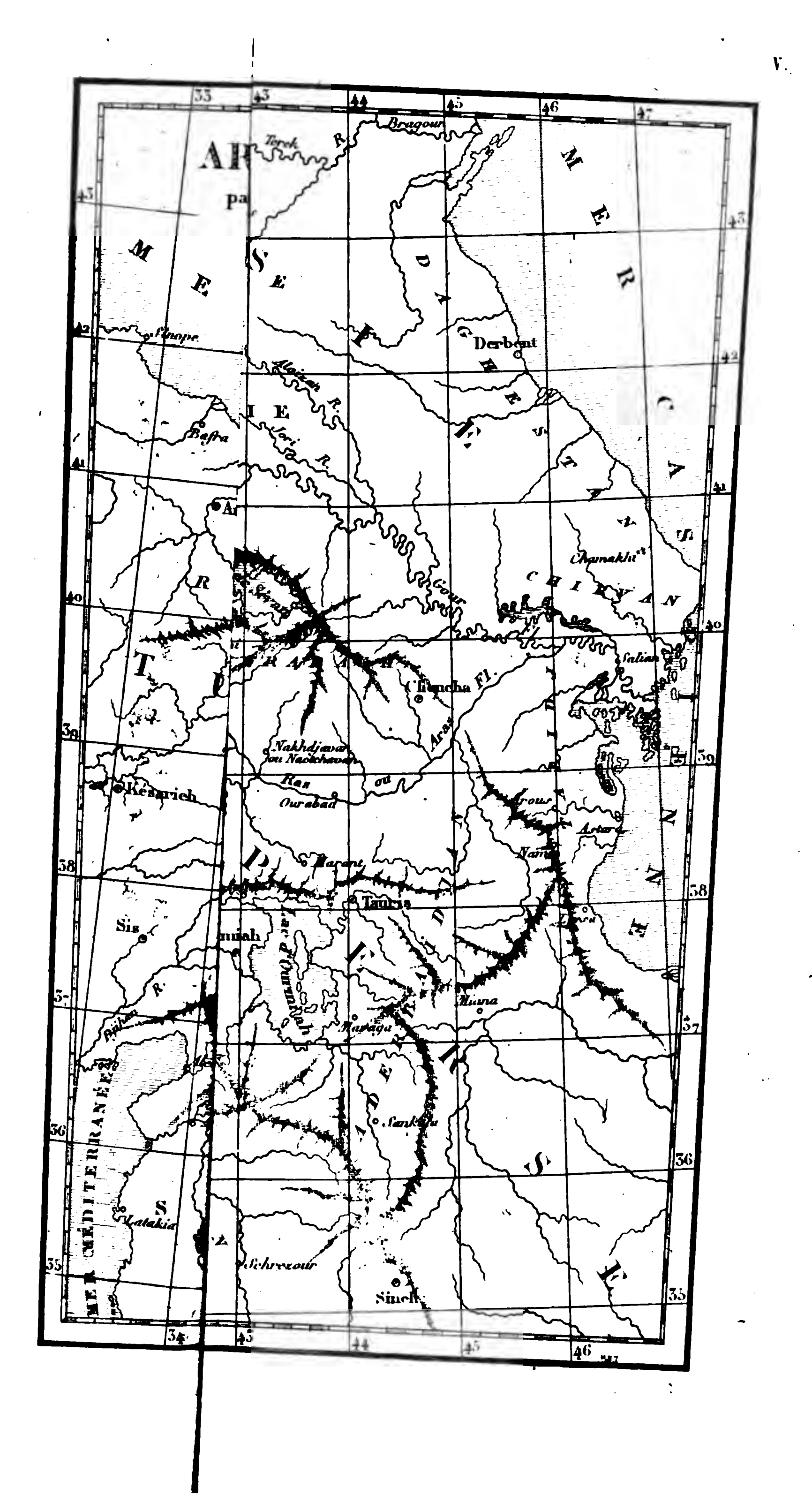
Interior del monumento de Augusto en Angora.



Prisse — Lemaitre direxit. — Chalot Sc.

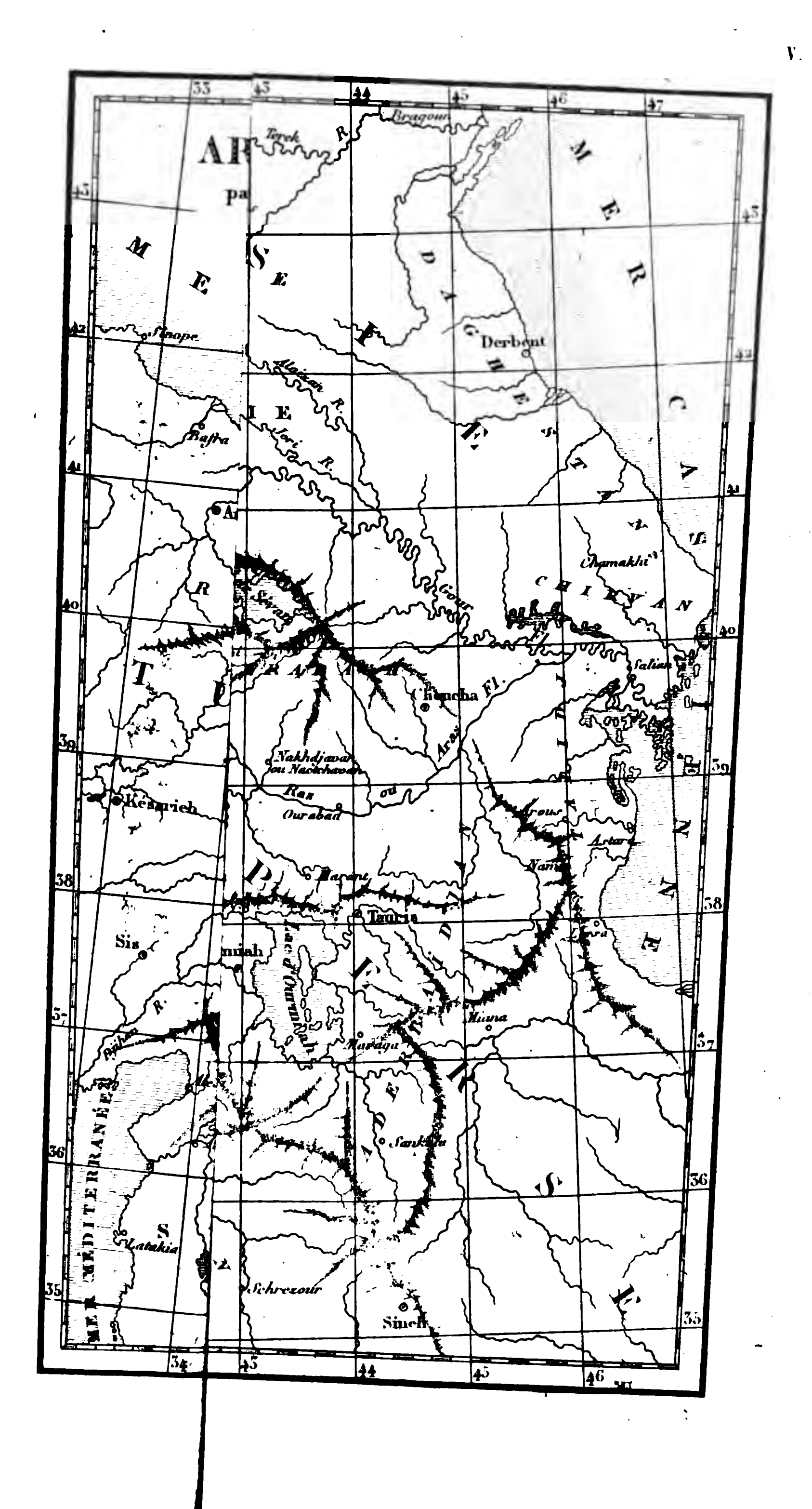
Colonne isolée dans le monument d'Auguste à Angora.

Coluna aislada en el monumento de Augusto en Angora.



AR
pa
MER
MER
CASPIENNE
NOIRE
DAGHESTAN
CHIRVAN
Terek R.
Bragour
Derbent
Sinope
Alazan R.
Iori R.
Bafra
Chamakhi
Cour
Salian
Gandja Fl.
Aras
Nakhdjavan ou Nackchevan
Ras
Ourabad
Arous
Astara
Marant
Tauris
Lac d'Ourmiah
Maraga
Miana
Kesarieh
Sis
Sankalu
Latakia
Schrezour
Sinah
MER MÉDITERRANÉE

V.



MER CASPIENNE
MER NOIRE
Derbent
Sinope
Chamakhi
Kensha Fl.
Nakhdjavan ou Nackchavan
Ras ou Araxe
Ourabad
Tauris
Miana
Maragu
Latakia
Schrezour
MER MEDITERRANEE




CANCELLED
931428